



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06728001 0





1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

---

# BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE  
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,  
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

---

On doit des égards aux vivants; on ne doit,  
aux morts, que la vérité. (Volt.)

---

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, IMPRIM.-LIBRAIRES;

RUE DES BONS-ENFANTS, N<sup>o</sup>. 34.

1811.

3

---

## AVIS DES ÉDITEURS

SUR CETTE PREMIÈRE LIVRAISON.

---

LE désir que le Public a témoigné de connaître ce Dictionnaire, nous aurait déterminés à en accélérer l'impression, si nous n'avions pas été persuadés qu'il importe beaucoup plus de donner à une telle entreprise tous les soins qu'elle exige, que d'en devancer le terme de quelques mois. Cependant, aujourd'hui que nos matériaux sont prêts, et que notre marche est invariablement fixée, nous pouvons assurer qu'elle sera plus rapide, sans que nous nous écartions d'une seule des précautions dont nous nous sommes fait une loi rigoureuse. Convaincus que ce n'est que par un grand concours de lumières qu'un tel ouvrage peut être porté à sa plus grande perfection, nous n'imprimerons pas un article avant de l'avoir mis successivement sous les yeux de plusieurs collaborateurs, et nous continuerons à donner les plus grands soins à la correction des épreuves.

Ces soins ne contribuent pas seulement à nous garantir d'un grand nombre d'erreurs ; ils servent encore à éviter des répétitions et des doubles emplois, qui tiennent beaucoup plus de place qu'on ne pense dans la plupart des Dictionnaires historiques. C'est dans cette vue que nous nous sommes quelquefois bornés à renvoyer à un article plus important ; pour des articles secondaires, qui, faits séparément, auraient dû néanmoins être répétés dans l'article principal. Le seul fait, par exemple, qui donne de la célébrité à *Acerronia*, suivante d'*Agrippine*, devant être nécessairement rapporté dans l'article de cette princesse, on trouvera, au mot *Acerronia*, un simple renvoi à celui d'*Agrippine*. Il en est de même de *Virginie*, pour laquelle nous renverrons à l'article d'*Appius*, où l'on peut voir que rien de ce qui concerne cette Romaine n'est omis.

Pressés par l'abondance des matières, et décidés à n'en

mutuelle contuse et  
tent de l'être, mêlé  
étrangers à l'histoire  
sciences et des arts.  
fondu avec le mau  
tion indigeste, dont  
laquelle le lecteur r  
hasard qui a dirigé  
éviter cet inconveni  
dans ce Dictionnaire  
tous les articles ont u  
jeter quelque lumière  
tique ou littéraire, soi  
Le plan d'un dictio  
que chaque article n'  
avec l'étendue qu'exig  
lative eût offert plus  
exécutée par un grand  
collaborateurs ne s'é  
qué leur travail, et si  
mencement, parfaite  
de rédaction, si bien't  
Qu'il nous soit permis  
prit qui a constammer

aussi  
ques  
ster

noix  
paru  
his-  
ient  
une  
éri-  
fait  
, des  
con-  
pila-  
dans  
e le  
hé à  
vera  
mais  
vir à  
poli-  
es.  
lors-  
s, et  
te re-  
prise  
si ces  
uni-  
com-  
néral  
naire.  
on es-  
ecom-  
même  
que,  
ar les  
urope  
ns les  
t nous

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'HISTOIRE et la Biographie ont toutes deux pour objet de retracer les actions et les travaux des hommes célèbres; mais elles y procèdent d'une manière différente et même opposée. L'Histoire, dans ses tableaux peints à grands traits, déroule la série et l'enchaînement des faits de tout genre, et ce n'est pour ainsi dire qu'accessoirement qu'elle y attache le nom et le caractère des personnages. La Biographie, au contraire, dans ses portraits finis et détaillés, présente séparément les personnages eux-mêmes, et les entoure des évènements qui tiennent à eux par un rapport immédiat. L'une a l'avantage de donner à ses vastes compositions plus de variété, d'éclat et de mouvement; mais, justement occupée de l'ensemble, elle évite de trop soigner les figures, elle les subordonne entre elles, les place dans la lumière ou dans l'ombre, et alternativement les offre et les soustrait à nos yeux. L'autre, consacrant chacun de ses petits ouvrages détachés à un seul objet, qui en détermine et en remplit les dimensions, a le mérite de concentrer et d'arrêter nos regards sur un personnage qui d'ordinaire nous intéresse, et de nous le faire considérer à la fois sous tous les points de vue et dans toutes les attitudes les plus diverses. Ici, l'homme se produit à son tour, en public et sur un théâtre, toujours plus ou moins éloigné du spectateur qui, suivant l'expression de Bacon, ne le voit jamais que du seul côté qui est tourné vers lui (1). Là il se laisse approcher et en quelque sorte toucher; on le suit, on l'observe, on l'écoute en tous lieux et dans tous les instants de sa vie. Aussi, tandis que l'Histoire donne de hautes leçons aux politiques, ou présente un spectacle attachant à la multitude avide d'émotions, la Biographie offre des exemples profitables aux hommes de toutes les conditions, et fournit aux moralistes la matière de leurs méditations les plus profondes: le premier des Biographes, Plutarque, a la gloire d'avoir formé, et pour ainsi dire créé parmi nous, Montaigne, et J.-J. Rousseau.

La Biographie, par cela même qu'elle peint isolément les personnages historiques de tout genre, a seule le pouvoir de les comprendre tous dans un même ouvrage, en les rangeant dans un ordre systématique que l'Histoire ne comporte pas, ou, plus facilement encore,

(1) *Chronica personarum facies externas et in publicum versas proponunt.* De Augmentis Scientiarum, lib. 2, cap. 4.

ou domaine de toutes deux  
détail des mœurs et des habi-  
particulier. C'est peut-être  
du premier des *Dictionnaires*

Nous ne nous arrêterons  
du onzième siècle, qui imita  
l'interprétation des mots, de  
nages célèbres, idée aussi bien  
cutée; ni de Charles Étienne  
rédigea en latin, sur les Manu-  
parent, un Dictionnaire histo-  
Juigné, dont le Dictionnaire  
de huit années, n'offrait guère  
Étienne (1); ni même de l'auteur  
la même langue qu'Étienne, et  
moins l'agrandir et le perfectionner  
à Louis Moréri qui, sur le plan de  
son *Grand Dictionnaire historique*  
l'an 1674, en un seul volume  
travail, il mourut à trente-huit  
mettre lui-même au jour la seconde  
préparée (2). Plusieurs années  
édition (en 1689), on donna une  
fondit dans une troisième, et  
de plusieurs autres dans lesquelles  
tement de ses faits.

qu'il  
no-  
mo-  
elle,  
is les  
ioses  
re et  
était  
sont  
re le  
nage  
ance

grec  
e, à  
son-  
exé-  
96),  
son  
i de  
pace  
rles  
lans  
du  
uite  
bâtit  
rut,  
au  
de  
vait  
nde  
on  
vie  
len-  
lant  
des  
isto-  
xac-  
im-  
rides

discussions, il composa son fameux *Dictionnaire historique et critique*, fondement d'une gloire qui ne périra jamais (1). Les nouveaux continuateurs de Moreri laissèrent à Bayle ces brillantes dissertations où éclataient la force et l'adresse de son raisonnement; mais ils rectifièrent les erreurs qu'il avait relevées, et ne tardèrent point à s'approprier les articles supplémentaires qui lui appartenaient en entier. Dans la suite, le *Moreri* que, pendant plus d'un demi-siècle, des additions continuelles avaient porté jusqu'à six volumes *in-folio*, s'accrut encore, sous les mains du laborieux abbé Gouget, de deux *Suppléments* formant chacun deux volumes; et enfin, en 1759, dix ans après la publication du dernier, parut, en dix volumes *in-fol.*, la dernière et peut-être la vingtième édition du *Grand Dictionnaire historique*, ouvrage qui, semblable au vaisseau de Thésée, ou, comme le dit Voltaire, à une ville nouvelle, bâtie sur le terrain de l'ancienne, n'a presque rien conservé du travail de son premier auteur, mais qui du moins a retenu son nom, par lequel il est habituellement désigné. Avons-nous tort d'espérer qu'on pardonnera aux auteurs d'une *Biographie universelle* d'avoir consacré quelques lignes à retracer les vicissitudes d'une vaste et célèbre compilation, à laquelle ils ont des obligations qu'ils ne veulent point dissimuler, entr'autres celle d'avoir évité les défauts assez nombreux qui lui ont été justement reprochés?

C'était une idée plus raisonnable en apparence qu'en réalité, que d'associer aux articles de biographie pure, des articles de géographie et d'antiquités. Sans doute, ces matières ont un rapport direct avec l'Histoire, et elles jettent souvent un grand jour sur ses récits; mais elles n'en sont pas moins des sciences à part, dont le seul vocabulaire est immense: aussi a-t-on senti depuis la nécessité de leur consacrer des traités et des lexiques particuliers qui, renfermant en entier le nombre infini d'objets dont elles se composent, et donnant à chacun d'eux le développement qui lui convient, forment un tout homogène et complet. L'admission des articles de mythologie n'avait aucun prétexte: il était trop évidemment ridicule de placer, parmi les personnages réels de l'Histoire, les personnages allégoriques de la Fable, et de ranger dans une même catégorie Alexandre et Cupidon, Aristote et Zéphyre, Cornélie et Vénus. On a même regardé comme inutile d'admettre les personnages des temps héroïques, dont les actions véritables sont mêlées de tant de fictions qu'il est impossible de les distinguer. Ce pouvait être une espèce de flatterie utile au débit de l'ouvrage que d'y faire entrer ces nombreuses généalogies qui y tenaient une si grande place, et qui souvent, dit-on, s'y alongeaient au gré des sollicitations

(1) La première édition du Dictionnaire de Bayle est de 1697.



volumes, dont le format, d'ailleurs très incommode, occasionnait d'une véritable fatigue corporelle à un âge où l'on veut épargner la peine des recherches.

Ces différents défauts étaient trop généraux pour que l'esprit de spéculation ne s'empressât pas d'en tirer des conclusions de nouveaux ouvrages. Le *Moréri* devint le modèle de nombreux abrégés. Le premier a été l'*Abbrégé dictionnaire historique et bibliographique portatif* (1752), en six volumes in-8°, et porté depuis à quatre volumes (1752). Les articles de géographie et d'histoire ont disparu; mais ceux de mythologie et de littérature restent, l'auteur a eu le tort d'ajouter aux notes de *Moréri*, ceux de beaucoup d'hommes de lettres, dont la stérilité ne s'occupera guère; et, vu les bornes étroites de l'ouvrage, il n'a fait qu'une sèche et insignifiante compilation. Ce volume très resserré, a donné naissance à une multitude de volumes de ce genre.

On avait lieu d'attendre plus d'utilité et d'agrément de l'*Abbrégé dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié par l'abbé de la Motte (1758); mais cet écrivain, jacobinisme où le jansénisme, jadis honoré par de nombreux succès, se précipiter dans le mépris public par les fautes de son parti, a consacré des pages sans nombre à exalter les uns

feu l'abbé Feller, ex-jésuite des Pays-Bas autrichiens, dont l'ouvrage, publié d'abord en six volumes *in-8°*, a été augmenté de deux volumes dans la seconde édition, donnée en 1797 (la première est de 1781). Il paraissait juste que le molinisme eût son dictionnaire, comme le jansénisme avait eu le sien; mais, peu touchés de cette considération, MM. Chaudon et Delandine, auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*, fait à Lyon, dont une neuvième édition se réimprime en ce moment à Paris par livraisons, ont nettement accusé l'abbé Feller d'avoir *volé et gâté* leur ouvrage. Le reproche est vif : nous laisserons à d'autres le soin de juger jusqu'à quel point il est possible qu'il soit fondé. Rien ne nous empêche non plus de faire mention du *Nouveau Dictionnaire universel, historique, biographique, bibliographique et portatif*, en partie traduit de l'anglais de John Watkins, et publié, il y a sept ans, par M. l'Écuy, en un volume *in-8°*. Les auteurs d'une Biographie universelle en dix-huit volumes ne peuvent avoir aucun intérêt à démêler avec un abrégiateur si succinct, qui ne doit avoir eu d'autre prétention que celle d'indiquer avec exactitude des noms, des dates et quelques titres de livres.

Nous ne sommes pas tout-à-fait dans la même position à l'égard des auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*. Aussi garderons-nous le silence sur les défauts que nous aurions pu apercevoir dans leur compilation. Les indiquer ici serait un procédé peu délicat, qui même aurait un côté ridicule. Nous donnons à notre tour un nouveau Dictionnaire historique. Cela seul dit assez que nous avons cru pouvoir faire autrement cet ouvrage; on en doit conclure aussi que nous avons eu l'espoir de le faire mieux. Nous sommes dispensés de toute autre explication, relativement à une concurrence légitime, dont nos rivaux eux-mêmes nous ont donné l'exemple. En ceci, nous ne pourrions avoir qu'un tort, qui, à la vérité, serait inexcusable : c'est le tort de succomber. Nous allons toutefois dire comment nous avons conçu, dirigé et exécuté cette entreprise : nous prions nos concurrents de ne point voir, dans l'exposition naïve de notre méthode, une satire artificieuse de la leur.

Avant tout, nous irons au devant d'un reproche que nous sommes sûrs de ne point mériter, mais que certaines personnes pourraient bien vouloir nous adresser un jour, quelque persuadées qu'elles fussent elles-mêmes de son injustice : nous parlons du reproche de plagiat. Déjà l'intérêt alarmé d'un libraire a insinué contre nous cette accusation, avant qu'une seule page de notre *Biographie* pût être connue de lui, ni de personne. C'était prodigieusement se hâter de nous vouloir nuire. Nous n'avons rien à répondre à ce libraire; quant à ceux qui auraient au moins attendu l'ouvrage pour le calomnier, voici ce que nous leur répondrions : Lorsque nous annonçons en ce genre un

» a point d'apparence qu'à  
» ment le plagiat (Bayle,  
si Bayle n'a pas trop présumé  
après lui.

Sans vouloir exagérer l'on peut assurer que nul au divers, ou plutôt qu'il n'est Tout ce qui a existé, tout tiques, militaires, civils et en nobles productions des le toutes ces choses, ouvrages doivent être nécessairement toire de tous les hommes c'est vraie, nous ne saurions incomplète et indigeste, fait imaginer qu'une telle entreprise de tous les hommes seulement, de quel nous semble les voir arrachés moins ils auront ouverts un travail à des mains plus inhabiles rassemblant à la hâte ces erreurs et les vérités, les tradire, recrépissant le tout d'intervalles quelques phrases enchâssement. Le vrai moy

trouver ces milliers d'ouvrages manuscrits et imprimés, anciens et modernes, nationaux et étrangers; ces communications verbales, et cette tradition d'anecdotes de tout genre qui fournissent à la science des faits ses plus précieux matériaux?

L'annonce d'un ouvrage *par une société de savants et de gens de lettres* est devenue une des plus ridicules et des plus impuissantes amorces qu'il soit possible maintenant de présenter à la crédulité du public. Souvent ces *savants* et ces *gens de lettres* anonymes ignorent tout et ne savent point écrire. Quelquefois aussi des noms justement honorés, arrachés par l'importunité ou même pris sans consentement, décorent gratuitement des *Prospectus* trompeurs, et sont ainsi plus ou moins innocemment complices de la fraude. Mais ici les écrivains sont nommés; tous sont connus; plusieurs ont de la célébrité; les autres y aspirent, ou du moins prétendent à cette considération qui est le prix des travaux utiles. Tous leurs articles sont signés de leur nom; et ce nom, quel qu'il soit, ils n'ont pas voulu le compromettre, en l'attachant à des choses qui ne fussent pas dignes de leurs travaux passés, ou qui formassent un préjugé fâcheux contre leurs travaux futurs.

Quelques personnes pourraient craindre que, d'un si grand nombre de collaborateurs, et de la diversité inévitable de leurs opinions sur plusieurs points, il ne résultât un défaut d'accord trop sensible, non pas dans le ton et le style, mais dans ce qu'on pourrait appeler l'esprit de l'ouvrage. Cette crainte serait chimérique. C'est aux faits principalement que les rédacteurs ont dû s'attacher; or les faits sont d'une nature fixe et positive; ils sont ou ils ne sont pas; pour les admettre ou les rejeter, la critique offre des règles sûres que le raisonnement est loin de fournir lorsqu'il s'agit d'opinions. Quant aux jugements à porter sur les personnages et sur leurs actions ou leurs travaux, il est, en matière de morale et de goût, des principes certains, sur lesquels tous les hommes d'honneur et de sens sont d'accord, et qu'ils se font surtout une loi de professer dans ces ouvrages faits en société, et destinés à la masse entière du public, puisque là de brillants paradoxes, qui seraient à peu près sans gloire pour celui qui les aurait avancés, ne seraient peut-être pas sans danger pour l'entreprise commune. Enfin, les importantes divisions de cette espèce d'Encyclopédie historique ayant été partagées entre autant d'écrivains à qui elles étaient familières, on est sûr du moins de trouver, dans chacune d'elles, unité de principes et de vues. C'est véritablement dans un Dictionnaire historique fait par deux personnes, et encore plus par une seule, qu'il doit exister beaucoup de discordance et de disparate; car, dans l'impossibilité d'avoir des idées propres sur les innombrables objets dont ils ont à s'occuper, ils sont forcés de prendre

re de  
sont  
et un  
emploi  
avail.  
ues à  
autre  
rem-  
Il n'y  
folle-  
rrons  
venir

selle,  
objets  
ndre-  
poli-  
nces,  
arts;  
elles,  
His-  
ition  
ent,  
deux  
és. Il  
qu'au  
ir ce  
ger,  
t les  
ainsi  
; par-  
icule  
ultat  
es en  
les à  
été la  
ophie  
autres  
le de  
rem-  
et le  
rance

se commander des sacrifices  
que sur le nombre et la forme  
modéré de paroles qui donne  
grâce. Il a fallu se défendre so  
seuls impriment aux écrits un  
peuvent le dire sans ridicule )  
coûter beaucoup pour renonc  
leur talent. Mais ils les ont ren  
ni sans mérite, ni sans gloire.  
l'adroite disposition qui les gro  
venable, enfin cet art ingénieu  
pression des pensées, puisqu'i

Un défaut attaché presque  
toute *Biographie* dite *universe*  
et d'être pauvre en noms étran  
l'on fit une Biographie européenne  
chaque nation fussent admis de  
seule la raison du nombre et de  
phie écrite en français, par exem  
habitants de la France; et ceux  
patriotes a plus de charme et d'i  
à des Français, moins connus e  
tance, ou, si l'on veut, un int  
d'une plus grande et plus juste re  
place aux personnages de tous l

bu-  
 lier  
 ont  
 sion  
 eux  
 être  
 plu-  
 nais  
 ême  
 luxe  
 le la  
 ; qui  
 eurs  
 a dû  
 s de  
 sont  
 aits,  
 con-  
 l'ex-  
 eur.  
 e de  
 iaux  
 que  
 s de  
 rait  
 gra-  
 aux  
 om-  
 ours  
 por-  
 gers  
 onné  
 leurs  
 mes  
 veine  
 de la  
 ;, en  
 l; et  
 assez  
 iesses  
 rdres

religieux, etc., qui ne peuvent appartenir à la Biographie, et les personnages fabuleux, dont la bizarre association aux personnages réels implique étrangement contradiction, dans un Dictionnaire *historique* ou *biographique des hommes célèbres*, puisque ce ne sont point des *hommes*, puisqu'ils n'ont point *vécu*, puisqu'ils n'appartiennent point à l'*histoire*. Si d'ailleurs les êtres fantastiques, éclos du cerveau des poètes anciens, ont dû entrer dans une Biographie, de quel droit en a-t-on exclu les êtres chimériques, enfantés par l'imagination des poètes, des chroniqueurs et des romanciers du moyen âge? Nous avons laissé les uns et les autres dans les Dictionnaires mythologiques, rédigés par deux de nos collaborateurs, MM. Noël et Millin, et nous nous sommes fait une loi de n'admettre aucun des noms qui se trouvent dans ces deux ouvrages.

« Sans l'Histoire littéraire, a dit Bacon, l'Histoire de l'univers » ressemblerait à la statue de Polyphème dont on aurait arraché l'œil : » il manquerait à l'image la partie où se peignent le mieux l'esprit et » le caractère de la personne (1). » Nous nous sommes beaucoup occupés de la partie politique, défigurée et tronquée dans les autres Dictionnaires; mais nous avons donné en même temps les plus grands soins à l'histoire littéraire; et par-là nous entendons l'histoire des sciences, des lettres et des arts. La vie de ceux qui s'y sont illustrés est presque toute entière dans leurs travaux : serait-ce écrire la vie de Newton, de Racine et de Raphaël, que de marquer seulement l'époque et le lieu de leur naissance et de leur mort, et de raconter quelques incidents d'une vie sédentaire, que surpasseront toujours en nombre, en éclat et en intérêt les aventures du moindre personnage qui aura suppléé à l'activité de l'esprit par celle du corps? Connaîtrait-on ces grands hommes, si l'on ne connaissait les ouvrages qui les ont immortalisés? Loin de nous cependant la ridicule pensée que, dans les bornes étroites où le plus grand personnage devait être resserré, nous ayons réussi à renfermer une analyse ou une description complète de ces chefs-d'œuvre du génie. Mais du moins nous croyons pouvoir nous rendre cette justice, que nous en avons donné un aperçu exact, et que nous en avons porté des jugements réfléchis, exprimés en traits précis et caractéristiques. Nous avons abandonné les phrases vagues et banales à ceux qui, ne connaissant point les objets, ont l'étrange audace d'en parler. Ce sont là des avantages que nous devons à ce

---

(1) « *Historia mundi, si hæc parte (Historia litterarum) fuerit destituta, non absimilis censeri possit statuæ Polyphemi, eruto oculo; cum ea pars imaginis desit, quæ ingenium et indolem personæ maxime refert.* » Bacon, de *Augmentis Scientiarum*, lib. 2, cap. 4.

## DISCOURS

de matières dont il a été question plus haut dans les objets qui sortent de la sphère des sciences, tels que les sciences et les arts libéraux, qui sentir, surtout si l'on nous fait la faveur d'une comparaison.

*Bibliographie*, cette partie si essentielle de l'ouvrage est l'objet d'une attention toute particulière. Les ouvrages qui ont été révisés par nous, avec un zèle et une instruction, qui se sont livrés à nous avec une abondance et sans nombre, afin de parvenir à indiquer les ouvrages dignes de mention, ainsi que les meilleurs.

*Histoire politique*, qui se trouve nécessairement dans l'ouvrage, des hommes d'état et des guerriers, nous pourrions nommer la partie publique de leur biographie. Elle a été rédigée de manière à former un code où les parties pussent au besoin se répondre et se compléter. Des renvois signalent le rapport que l'identité existe entre les divers articles; et ainsi l'enchaînement conduit le lecteur à même de parcourir, de suite et sans interruption, toute l'histoire d'une époque ou d'une période. Parfois un renvoi forme à lui seul l'article entier, lorsque l'existence historique de celui-ci

des livres, non de lecture suivie, mais de recherche et de consultation, et que l'on blâme précisément en eux ce qui les rend propres à cette destination. Il nous semble qu'il n'y aurait pas beaucoup plus d'injustice à se plaindre de la continuité qui règne dans les autres ouvrages, en ce qu'elle empêche de trouver facilement, et au besoin, les choses dont elle est composée et comme tissu. Chaque forme est déterminée par un motif particulier d'utilité ou d'agrément, et l'on n'a pas le droit d'exiger d'elle les avantages d'une autre forme. Toutefois, portant le désir de plaire au public jusqu'à vouloir obvier, autant du moins qu'il est possible, à un inconvénient dont nous sommes peu frappés, nous avons résolu de placer à la fin du Dictionnaire une suite de Tables méthodiques, dont chacune comprend les noms des personnages qui se sont rendus célèbres dans l'histoire d'une nation, ou d'une science, ou d'un art. Par exemple, la série des princes et des hommes d'état et de guerre de la France, formera une sorte de tableau synoptique de notre histoire; et la liste des peintres mettra, en quelque manière, sous les yeux, l'ensemble de l'histoire de la peinture dans tous les pays et dans tous les siècles. Il en sera de même pour toutes les branches de la littérature, des arts et de l'histoire politique.

Le fil chronologique doit lier aussi, mais d'une autre manière, les parties de la *Biographie universelle*. Il est nécessaire qu'elles soient toutes assujéties à une supputation uniforme. La chronologie ancienne est hérissée de difficultés. Scaliger, Petau, Usserius, Dodwel et beaucoup d'autres savants moins connus ont publié des systèmes différents, très difficiles à concilier. Nous nous sommes conformés de préférence à celui d'Alphonse de Vignoles, qui du moins a eu la sagesse de ne pas vouloir asservir la chronologie d'une nation à celle d'une autre, dans un temps où ces deux nations n'avaient entr'elles aucun rapport connu. Nous avons donc donné la chronologie Égyptienne, telle que la donnaient les Égyptiens; celle des Chinois, telle qu'on la donne encore à la Chine; et ainsi des autres. Du reste, nous comptons toujours par année avant et après Jésus-Christ. Quelquefois, cependant, nous employons le mode de supputation usité dans le siècle et dans le pays du personnage, objet de l'article: ainsi, à l'article d'Anacréon, nous avons dû dater par l'ère olympiadique; à celui d'Appius, par l'année de la fondation de Rome; à celui d'Abderame, par l'année lunaire de l'hégire. Mais nous avons toujours soin de placer, à côté de chacune de ces dates, l'année correspondante avant ou après l'ère chrétienne.

Nous venons de dire quel but nous nous sommes proposé, quels défauts nous avons voulu éviter, quels moyens nous avons mis en usage, quels efforts nous avons employés; c'est maintenant au public à juger si nous avons réussi.



# NATURES DES AUT

MM.

MM.

AMAR-DURIVIER.	J-N. JOURDAIN
TAUD.	K. Anonyme.
GER.	L-X. LACROIX.
LBE.	L-S. LANGLEËS.
RRIER J <sup>e</sup> .	L-T-L. LALLY-TO
RANTE père.	L-S-E. LA SALLE
RANTE fils.	H.L-F-E. } LAPORI
AUCHAMP.	L-P-E. }
UCHOT (A. J. Q.).	L. R-E. LA RENAU
T.	M-B-N. MALTE-BI
ILLY (M <sup>me</sup> . DE).	M-T. MARGUER
ISSONNADE.	M-D. MICHAUD.
TTA.	A. L. M. MILLIN.
URGOING.	M-X. MONTCLOI
STELLAN.	N-L. NOEL.
ATTEAU.	N. S. H. NECKER -
CHAUSSIER et ADELON.	(M <sup>me</sup> . )
	O-N. Anonyme.
	P-I. PAROLETTI
	P-E. PONCE.
	C. P. C. P.

# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE.

### A

de). AA (PIERRE VAN DER), jurisconsulte distingué, né à Louvain, où il était professeur de droit en 1559, fut assesseur du conseil souverain de Brabant en 1565, président du conseil à Luxembourg en 1574, et mourut en 1594. Il a laissé : *Commentarium de privilegiis creditorum*; *Prochiron sive Enchiridion judiciarium*. Il était issu d'une ancienne famille de la Belgique, qui possédait déjà au 10<sup>e</sup>. siècle des fiefs nombreux, qui avait donné des châtelains à Bruxelles, et se montra constamment attachée à la liberté et à l'indépendance de sa patrie contre la puissance espagnole. G—T.

OUVRAGES. AA (PIERRE VAN DER), géographe et libraire éditeur établi à Leyde, publia, au commencement du 18<sup>e</sup>. siècle, un grand nombre de cartes géographiques et plusieurs recueils de voyages, entre autres : I. *Collection de voyages dans les deux Indes*; Leyde, 1706, 8 vol. in-fol. II. *Recueil de voyages en France, en Italie, en Angleterre, en Hollande et en Moscovie*; Leyde 1706, 30 vol. in-12 : ces deux ouvrages sont en hollandais; III. *un Atlas de 200 cartes faites sur les voyages de long cours, depuis le 13<sup>e</sup>. siècle, jusqu'à la fin du 17<sup>e</sup>.; mais ces cartes sont la plupart inexactes*; IV. un recueil de figures, connu sous le titre de *Galerie agréa-*

*ble du monde*, où l'on en voit un grand nombre de cartes et de figures, les empires, royaumes, républiques, provinces, villes, etc. des quatre parties du monde; Leyde, 66 vol. in-fol. reliés en 35. Cette énorme collection, qui est sans texte, était néanmoins alors un des monuments les plus précieux de la géographie; mais les progrès que cette science a faits, et les variations qu'elle a éprouvées en ont diminué l'utilité. Cet infatigable éditeur a aussi rendu service à la botanique, en publiant plusieurs ouvrages intéressants, qui seraient restés inédits, sans son zèle éclairé pour les sciences; entre autres, le *Botanicon parisiense* de Vaillant; les *œuvres posthumes de Malpighi*. Il réimprima en latin le *Discours sur la structure des fleurs*, de Vaillant; enfin il a été l'éditeur du *Thesaurus antiquitatum Græcarum* de J. Gronovius, du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, etc. Van der Aa mourut vers l'an 1730. Son catalogue, qui parut à Amsterdam en 1729, contient la liste très détaillée de ses nombreux ouvrages géographiques. — Son frère, H. van der Aa, graveur à Leyde, a travaillé principalement pour lui. K.

AA (C. C. HENRI VAN DER), ministre luthérien, né à Zwoll en 1718, fit ses études à Leyde, se

toire naturelle lus dans cette société. Un an avant sa mort, en 1792, il eut le rare plaisir de célébrer, pour la cinquantième fois, l'anniversaire de son entrée dans le ministère à Harlem. Un des meilleurs artistes de la Hollande, J. G. Holtrey, a consacré cet événement par une médaille dont la description se trouve dans le 10<sup>e</sup>. vol. du *Koust-en Letterbode*. D—G.

AAGARD (CHRISTIAN), poète danois, né à Vibourg au commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, fut professeur de poésie à Sorø et à Copenhague. Il mourut en 1664, à l'âge de 68 ans. On a de lui quelques poésies latines qui étaient estimées de son temps; elles ont été recueillies dans le tom. I<sup>er</sup>. des *Deliciæ quorundam poetarum danorum Frederici Rostgaard*, pag. 339. *Lugduni Batav.* 1693, 2 vol. in-12. Sa vie écrite par son fils, se trouve également dans le même recueil. — Nicolas AAGARD, son frère, bibliothécaire de l'académie de Sorø, a publié des ouvrages de philosophie et de physique, dont on trouve le catalogue dans *Bartholini*

roi  
lui  
gum  
ni;  
loi d  
Canu  
veau  
VI. A  
tice l  
loi. C  
dans  
AGON  
primi  
extar  
HANN  
codic  
blioth  
juris;  
sii. 16  
titulé,  
entenc  
té de  
P'Illic  
Aages  
lentes  
bek, t  
tion de  
nuti A  
dans l

tit et le fit prisonnier à Stavoren ; mais ayant voulu le faire transférer au couvent d'Oosterzee, les moines, aidés des habitants de l'évêché d'Utrecht, délivrèrent leur souverain. Celui-ci dissimula d'abord son ressentiment ; mais le comte de Hollande ayant été à son tour surpris et fait prisonnier par le comte de Brabant, Aare profita de cette circonstance pour s'emparer de plusieurs places de la Hollande ; mais Guillaume étant rentré dans ses états après avoir acheté sa liberté, l'évêque d'Utrecht fut obligé de lui accorder la paix, qui ne fut pas de longue durée. Le comte de Loosz, qui avait épousé la fille de Guillaume, et qui était devenu son ennemi, n'eut pas de peine à communiquer son ressentiment à Aare ; il lui vendit pour mille marcs d'argent l'investiture du comté de Hollande, et tous deux se mirent en campagne pour s'en emparer. Ils eurent d'abord quelques succès, mais bientôt obligés d'abandonner leurs conquêtes, ils furent réduits à chercher leur sûreté dans les murs d'Utrecht. Aare s'empara néanmoins ensuite de Dordrecht, qu'il pillà et réduisit en cendres ; mais enfin il fut contraint de faire la paix, renonçant à tous les projets d'envahissement qui avaient occupé son règne. Il mourut à Dewenter l'an 1212, après avoir régné 14 ans, et fut inhumé dans la cathédrale d'Utrecht. D.—G.

**AARON**, premier grand-prêtre des Juifs, fils d'Amraïn et de Jochabed, arrière petit-fils de Lévi, frère de Moïse, et né trois ans avant lui, en Égypte, vers l'an 2430 de la création (1574 av. J.-C.). Lorsque Dieu voulut affranchir son peuple de la captivité d'Égypte, il associa Aaron à Moïse pour cette importante mission ; et les deux frères se rendirent ensemble au

près du roi d'Égypte pour lui annoncer les ordres du Seigneur, ce qui ne fit qu'endurcir encore plus le cœur de ce monarque. Pour le convaincre de la vérité de leur mission, ils furent obligés d'avoir recours à des prodiges. Aaron changea en serpent la verge de Moïse, les magiciens du roi opérèrent le même miracle ; mais le serpent d'Aaron dévora tous les autres. Rien de tout cela ne put ébranler le monarque ; Aaron changea alors en sang les eaux de l'Égypte. On vit naître une multitude de grenouilles, de sauterelles, etc. A la voix de l'envoyé de Dieu, la peste se joignit à tous ces fléaux, et la terre fut couverte des plus épaisses ténèbres. L'ange du Seigneur frappa de mort tous les premiers nés des Égyptiens, et il épargna ceux des Israélites. Pharaon consentit alors seulement à laisser partir les Hébreux. Aaron était doué de beaucoup d'éloquence. Dans plusieurs circonstances ce fut lui qui parla à Pharaon et au peuple pour Moïse qui avait de la peine à s'exprimer. Moïse, allant recevoir sur le mont Sinai les tables de la loi, conduisit avec lui Aaron, qu'accompagnèrent Nadab et Abiu, ses fils, et 70 vieillards d'Israël. Dieu se fit voir à eux ; mais Moïse étant retourné seul sur la même montagne, y demeura pendant 40 jours : les Hébreux, mécontents de son absence, demandèrent à Aaron de leur faire des dieux qui pussent les conduire et marcher devant eux. Aaron eut la faiblesse de consentir à leur demande ; et employant les pendants d'oreille, ainsi que les autres bijoux que les femmes et les enfants lui fournirent, il fit fondre un veau d'or, à l'imitation du bœuf Apis, que les Égyptiens adoraient, et qu'une partie des Hébreux eux-mêmes avaient adoré en Égypte. Le peuple révéra cette idole, comme le dieu qui l'avait délivré de l'esclavage ; on

1, et il ne fut point compté au  
sacre des rebelles qui fut exécuté  
es enfants de Lévi, armés du  
exterminateur; 23,000 des plus  
bles périrent dans le jour même.  
ès la loi de Dieu, que Moïse don-  
suite au peuple, Aaron et ses  
fils, Nadab, Abiu, Éléazar et  
r furent appelés à exercer la  
sacrificature. Moïse les puri-  
r l'eau sacrée, et revêtit Aaron  
billements de sa dignité; c'est-  
d'une robe couleur d'hyacinthe,  
tunique de lin, de l'éphod, et  
tional, ou pectoral, sur lequel  
t gravés les noms des douze tribus  
él. L'huile sainte répandue sur  
d'Aaron, et la mitre dont on le  
a, achevèrent la consécration. Sur  
ant de la mitre était une lame d'or  
lisait ces mots : *la sainteté est au*  
*sur.* Le grand-prêtre portait aussi  
poitrine, les emblèmes appelés  
et *thummim*, par le moyen des-  
Dieu lui avait promis de lui dé-  
r ses volontés. La dignité à la-  
Aaron venait d'être élevé excita  
ndes jalousies; Coré, qui des-  
de Lévi au même degré que

de la tribu de Lévi  
dans le taberna-  
vit que celle d'  
de fleurs et de  
consuma ensuite  
mais deux des  
Nadab et Abiu,  
censoir du feu é  
fense de Dieu,  
droyés; et Mo  
qu'Aaron pleurá  
Seigneur avait  
d'Aaron et de  
garder le sanct  
seuls la permiss  
seuls aussi pour  
les cérémonies  
deçà du voile p  
saint. Il leur étai  
vin ou toute au  
Toutes les offran  
destinées à être l  
appartenaient;  
cette famille ava  
ciper, et ils é  
nourrir dans l'in  
Quant aux prém  
votifs qui leur  
servés, les fem

pour la seconde fois à Cadès, étaient sur le point d'entrer dans la terre promise. Aaron soupirait comme les autres après cet heureux événement. Mais Dieu, pour le punir de ce qu'il avait douté de sa puissance, auprès de ce même rocher où il se trouvait alors, et qu'il lui avait autrefois ordonné de frapper pour en faire jaillir une source d'eau, lui signifia qu'il mourrait sans passer le Jourdain. Aaron, résigné à cette volonté sainte, se transporte sur la montagne de Hor, où Moïse le depouille des habits pontificaux, dont Éléazar son fils est aussitôt revêtu, à la vue de tout le peuple; et Aaron expire entre les bras de son frère à l'âge de 123 ans, en ayant passé 40 dans l'exercice du sacerdoce. L'alliance que le Seigneur avait faite avec lui et avec toute sa postérité dans sa personne, à l'exclusion de tout autre, devait durer autant que la nation dont il était le grand-prêtre.

D—T.

AARON (S.), fondateur du premier monastère qui ait été élevé en Bretagne, naquit dans cette province au commencement du 6<sup>e</sup>. siècle. Il vivait dans l'exercice des vertus chrétiennes, au milieu de sa famille, nouvellement convertie, ainsi que lui, lorsque S. Malo arriva dans le même pays avec l'intention d'y prêcher la foi. Les deux saints réunirent leurs efforts et leurs prédications. Peu de temps après S. Aaron ayant rassemblé autour de lui plusieurs zélés néophytes, il céda à leurs instances, bâtit un monastère et consentit à être leur père spirituel; il les gouverna avec autant de sagesse que d'édification jusqu'à sa mort, arrivée en 580. On célèbre sa fête le 22 juin dans le diocèse de St.-Malo, et il y avait avant la révolution une paroisse sous son invocation dans celui de St.-Brieux. G—S.

AARON d'Alexandrie ou AHRON, prêtre et médecin célèbre, florissait vers l'an 622. Dans un ouvrage divisé en trente livres, connu sous le nom de *Pandectæ*, et écrit en langue syriaque, il a faiblement commenté les ouvrages des médecins grecs. C'est par le secours de ces versions syriaques que les Arabes commencèrent à connaître les ouvrages des Grecs. Le premier qui ait traduit dans la langue arabe est le médecin Mader-jawaihus, syrien et juif, qui, vers l'an 683, donna une interprétation des *Pandectæ*. Aaron est aussi le premier qui ait fait connaître dans un traité en langue syriaque la petite vérole, que quelques uns veulent à tort faire remonter jusqu'aux Grecs, et dont quelques autres n'assignent l'origine qu'au temps des Arabes.

C. et A.

AARON ou HAROUN, surnommé AL-RÉCYD, le *Juste*, 5<sup>e</sup>. khalyfe abbacyde, et l'un des princes les plus célèbres de sa dynastie, naquit à Rey en 148 de l'hég. (765-6 de J.-C.) Mahdy, son père, confia sa jeunesse aux soins de Yahya le barmécyde. (Voy. MARDY et BARMÉCYDES.) Dès l'année 779 il débuta dans la carrière militaire par une expédition contre les Grecs, à qui il prit la ville de Samalica, et enleva un immense butin. Il obtint pas moins de gloire dans une seconde expédition qui eut lieu deux ans après. L'impératrice Irène envoya contre lui, Nicetas, son général. Le fils du khalyfe dédaignant de se mesurer avec cet *infidèle*, fait marcher contre lui Yézyd, son lieutenant, qui met en fuite les Grecs, et tue leur chef. Après cette victoire, Haroun longe le Sangaris à la tête d'une armée de 95,000 hommes, traverse la Bithynie, et pénètre jusqu'au Bosphore. Ses lieutenants n'obtinrent pas moins

du vainqueur, et s'engagea à payer un tribut annuel de 70,000 dirhems (environ un million), à ouvrir des chemins pour le commerce, et à leur indiquer la route par des colonnes élevées en distance. Au retour de cette expédition le khalyfe, Haroun, le déclara successeur de ses fils, nommé Hadyd (785-6); et Haroun, profitant de l'absence de son fils, se prépara à faire la guerre pour usurper le trône, le contraire khalyfe, et refusa de le reconnaître. Le mérite éclatant de Hadyd, la confiance dont l'avait honoré son père, excitèrent la jalousie de Haroun; cette jalousie se joignait à un caractère particulier; Haroun avait une dent mourant un diamant de beauté, et le portait à son doigt; lorsqu'il fut khalyfe, déclara qu'il le fit demander à

son fils, et le mit en possession le 15 de reby 1<sup>er</sup>, 1786, le 15 de septembre 786 de l'ère musulmane fut monté, il s'acquiesça qu'il devait à son père le second personnage de l'empire. Telle fut l'origine de la dynastie des Barmécydes. Le ministre, et les serviteurs de Haroun, ne contribuèrent pas peu à la chute du règne d'Haroun. On dit qu'il n'y avait jamais existé. Mais même était une source de révoltes continuelles dans les provinces orientales étaient livrés aux Grecs; les Grecs attaquaient sans cesse le territoire de Haroun; les Arabes déchirés au dedans par les factions des Alides (Voy. ALI.). Lui-même aux Grecs, les lieutenants, et particulièrement les fils de Yahya, soumis aux rebelles par leurs victoires, et sa sage administration. Il mourut à l'âge de 55 ans. Ce fut...

envoya contre lui l'adhl, fils de Yahya, qui, par une adroite négociation, l'amena à des dispositions pacifiques. Yahya consentit même à se rendre à la cour du khalyfe, s'il voulait lui donner des lettres de sauvegarde écrites de sa propre main, et signées de ses principaux officiers. Haroun dissimula, délivra les lettres de sauvegarde, et lorsque Yahya fut à sa cour, il se saisit de sa personne, et le fit mourir. Les écrivains orientaux n'ont point cherché à diminuer l'horreur de ce crime; et des poètes osèrent même déplorer dans des élégies, l'assassinat de Yahya, et couvrir de honte le prince des croyants. En 797 Haroun marcha contre Moussoul, et irrité des rebellions fréquentes de ses habitants, il fit abattre ses murs et ses fortifications. La même année il rentra dans l'Asie mineure, enleva Sassaf aux Grecs, et revint chargé d'un riche butin. Il s'acquitta pompeusement du pèlerinage en 802, et fit suspendre son testament à la Kaâbah. Il y déclarait Amyn son successeur, et lui donnait la Syrie et l'Irac. Mamoun devait succéder à son frère Amyn, et avait pour apanage toute la partie orientale de l'empire. L'apanage de Motamen, son troisième fils, se composait du Djézyreh, des Tsaghour, de l'Awassim et de l'Arménie. Nicéphore, qui était monté sur le trône de Constantinople, après la chute d'Irène, écrivit à Haroun pour lui redemander les sommes que lui avait payées cette impératrice. Il ne lui laissait point d'alternative entre la restitution ou la guerre, et ses ambassadeurs présentèrent au khalyfe un faisceau d'épées en signe des intentions de leur maître. Haroun écrivit pour toute réponse sur le dos de la lettre : « J'ai lu ta lettre, ô fils » de l'infidèle; tes yeux en recevront » la réponse. » Et rompant en même

temps le faisceau d'épées d'un coup de cimeterre : « Vous voyez, dit-il aux » ambassadeurs, si les armes de votre » maître peuvent résister aux miennes; mais eût-il mou cimeterre il lui » faudrait encore mon bras. » L'effet suivit de près la menace; Haroun traverse une partie de l'Asie, assiège Héraclée, met tout à feu et à sang, et fait trembler le faible Nicéphore, qui s'offre de lui-même à payer un tribut annuel. Haroun accepta sa proposition et se retira. La rigueur de l'hiver qui suivit parut à Nicéphore une occasion favorable pour refuser de payer le tribut. Mais Haroun bravant la pluie et le froid le plus rigoureux, traverse de nouveau l'Asie mineure, et vient encore une fois près du Bosphore recevoir le tribut de Nicéphore. Plus avide d'argent que de conquêtes, il se retira aussitôt après. Nicéphore, plus avare que sensible à l'honneur, tirait avec peine des sommes considérables de son trésor, pour les livrer à son ennemi. Il rassembla donc toutes les forces de l'empire, se mit à leur tête, et se dirigea sur la Syrie; Haroun était également entré en campagne à la tête de 155,000 hommes. Les armées se rencontrèrent près de Crase en Phrygie. Les Grecs furent encore défaits, et Nicéphore reçut trois blessures; il paya encore une fois le tribut, et Haroun rentra dans ses états pour revenir deux ans après, à la tête de 300,000 hommes, se venger d'une nouvelle agression. Il envoya un corps d'armée jusqu'à Ancyre. Nicéphore, aussi prompt à s'effrayer qu'à manquer à ses promesses, demanda la paix, et l'obtint en payant encore des sommes considérables. Haroun, voulant l'humilier et l'accabler du dernier mépris, l'obligea à racheter sa propre personne par 6 pièces d'or, dont 3 pour sa tête,



807, Haroun alla en Khorasan dans le dessein de soumettre le prince Léits, qui avait secoué le joug de l'obéissance, et s'était emparé de Samarcand. Il était parti de Bagdad, où il faisait sa résidence, et mourut à Thous au mois de Mars (193 de l'hégire 809), après un règne de 15 ans, et à l'âge de 47 ans. Les règnes des khalyfes ne nous présentent rien de si brillant. « Jamais un khalyfe ne jouit de plus de splendeur et de prospérité, dit un écrivain, et les bornes de l'empire des khalyfes ne furent jamais reculées. La plus grande partie de l'univers était soumise à son empire, et l'Égypte même formait une province de son empire, et son commandant n'était qu'un gouverneur. Jamais la cour d'un khalyfe ne réunit un aussi grand nombre de savants, de poètes et de philosophes du plus haut mérite. » Le bonheur d'être conseillé

par des hommes d'un mérite si grand, et d'être en bonne foi envers sa famille des Barmécides, sans aucune perfidie et sans aucun sacrifice, sans aucune partie de sa gloire, sa dévotion était fort estimée et tenait plus à l'âme qu'à l'extérieur. Charles le Grand eut le même éclat en Occident que les princes dignes de lui en correspondance. En 807 une ambassade française arriva à Bagdad. Parmi les présents qu'elle offrit, on remarquait une horloge d'eau, regardée comme un prodige; un jeu de dames, et plusieurs plants de légumes de différentes espèces, qui n'avaient jamais été vus dans un temps si peu cultivé. Les restes de ces présents ont été déposés, en 1793, dans la bibliothèque impériale de Paris, et sont encore. La même année on trouva dans un petit Coran un caractère koufyque, qui n'est pas connu en Europe.

gues des différents états qu'il avait parcourus ; mais il trahit ses devoirs en révélant les secrets de son souverain aux ambassadeurs des puissances qui résidaient auprès de lui. L'impératrice découvrit son crime, et il fut condamné à avoir les yeux crevés ; ses biens furent confisqués. Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône, Aaron lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais encore de leur couper la langue, qui pouvait lui nuire davantage. Aaron fut dans la suite victime de cet horrible conseil ; car Isaac L'Ange étant monté sur le trône en 1203, lui fit couper cette langue, qui avait conseillé tant de crimes. Cet homme, suivant les mœurs du temps, s'occupait de prédictions et de nécromancie.

M — T.

AARON - ARISCON, fils de Joseph, rabbin caraïte et médecin, vivait à Constantinople au treizième siècle. Il était docte interprète de la loi, habile théologien, et un des plus illustres écrivains de sa secte. Le rabbin Mardochee, caraïte, dans son livre intitulé *Dod Mordachai*, ou *Notice sur les Caraïtes*, que Wolfius a publiée avec une version latine, le vante encore comme grand philosophe et cabaliste, comme un homme plein d'honnêteté, d'amour pour la vérité, et vénére ses écrits comme prophétiques et divins. Ceux qui subsistent sont, I. un Commentaire sur le Pentateuque, intitulé *Machvar, Choisi*, qui en effet, dit le docteur Rossi, est choisi, précis, excellent, grammatical et littéral, mais quelquefois allégorique, subtil et obscur ; II. *Commentaire sur les premiers Prophètes*, c'est-à-dire, sur les livres de *Josué*, de *Juges*, de *Samuel* et de *Rois* ; III. *Commentaire sur Isaïe* et sur *les Psaumes* ; IV. *Commentaire sur*

*Job* ; V. *Chelil Jofi*, parfait en beauté, petit, mais excellent livre de critique sacrée et de grammaire, très rare, imprimé in-8°. à Constantinople en 1581 ; VI. *Seder Tefloth*, ordre de prières selon le rit de la synagogue des Caraïtes, Venise, 2 vol. petit in-4°. en 1528 et 1529. En 1713 les Caraïtes essayèrent de le réimprimer à Venise, mais ne purent y parvenir. La part qu'eut Aaron dans cette espèce de *Bréviaire caraïte* fut d'avoir indiqué l'ordre dans lequel se trouvent toutes les prières relatives aux fêtes et aux autres jours, et d'y avoir joint une préface, ainsi que ses *Piutim* ou hymnes sacrés qui se trouvent dans la première partie de l'ouvrage.

D — T.

AARON-ACHARON, fils d'Elias, rabbin, natif de Nicomédie, vivait vers 1346, et a composé différents ouvrages très estimés de sa secte. Le premier est *Etz Chaïm*, l'*arbre de la vie*, ouvrage philosophique et théologique qui expose les fondements de la religion et la vérité de la loi mosaïque, selon les idées des Caraïtes. II. *Gan Eden, jardin d'Eden*, appelé aussi *Sefer Mitzwoth, Livre de préceptes*. L'ouvrage contient en 15 traités tous les rites et préceptes des Caraïtes. III. *Chedèr Torà, couronne de la loi*, commentaire littéral, mais diffus, sur le Pentateuque. IV. *Notzer emunim, gardien de la foi* ; ce livre, en 11 chapitres, traite des fondements de la loi, et fut composé en 1346. Quelques-uns lui ont attribué un *Commentaire sur Isaïe*, qui n'est pas de lui, mais d'Aaron-Ariscon.

D — T.

AARON (PIETRO), né à Florence vers la fin du quinzième siècle, fut moine de l'ordre des Porte-Croix de Florence, et chanoine de Rimini. Ses ouvrages en latin et en italien, parmi

... AARSSEN fut rampant et am-  
s; on lui reproche avec raison d'a-  
endu sa plume à Maurice, et d'a-  
rop aimé l'argent. Il laissa à sa  
n revenue de 100,000 liv. — Son  
rneille AARSSEN, né en 1602,  
ndant de Nimègue et colonel  
giment de cavalerie, passait pour  
iche particulier de la Hollande,  
rut en 1662. — Son petit-fils,  
tait également le nom de Cor-  
se rendit puissant à Surinam;  
attiré la haine de ses sol-  
ssacré par eux en 1688.  
n, son arrière-petit-fils, connu  
nom de seigneur de Chastillon,  
avec le rang de vice-amiral.

G—T.

ARSSEN (FRANÇOIS) seigneur de  
; l'un des petit-fils du précé-  
noya passant d'Angleterre en  
e, l'an 1659, après un voyage  
us en divers endroits de l'Eu-  
a de lui : *Voyage d'Es-  
curieux, historique et po-  
fait en l'année 1655*. Paris,  
in-4<sup>o</sup>. et 1666 in-16.

connaitre, vint  
cette intention. I  
la demeure d'A  
une misérable  
rendit ; Aartgen  
dans son atelier  
trait d'Apelle, le  
tiste alla chez P  
charbon et des  
l'évangéliste sain  
retour, s'écria q  
avoir fait ce des.  
aussitôt. Floris s'  
l'attirer à Anvers  
qu'il aimait mieu  
heureusement ce  
liait à des habitue  
débauche qui lu  
comme il rentrait  
et dans un état  
un soir à l'âge de

AARTSBERG]  
gneur de), genti  
naquit vers la fin  
fit remarquer, ét

nièrement la France, où il demeura quelques années. En 1624 il fut reçu dans l'ordre équestre du comté de Zutphen, qui le nomma successivement député de la chambre des comptes, et juge du district de Doesbourg, etc. En 1676 il épousa la fille d'un gentilhomme qui lui apporta en dot la seigneurie d'Aartsbergen, dont il porta ensuite le titre. Les troubles auxquels la Hollande fut en proie dans les années suivantes, lui donnèrent l'occasion de développer ses talents politiques. Lié d'amitié avec le prince Guillaume, il lui parlait avec franchise, et blâmait souvent la témérité de ses entreprises. Effrayée de la masse des dettes nationales, la province de Hollande avait résolu de diminuer l'armée. Le prince Guillaume II, et les états des autres provinces s'opposèrent vigoureusement à cette mesure; Aartsbergen fut l'ame de ce parti. Dans un manifeste adressé à la ville de Dordrecht, il exhorta avec énergie les Hollandais à se réunir sous la direction du prince Guillaume, auquel ils devaient leur liberté. Des manifestes semblables furent adressés à d'autres villes; mais Dordrecht n'en cessa pas moins de payer la solde des troupes. Aartsbergen publia alors un autre mémoire pour engager cette ville à ne pas se séparer de l'union. Wagenaar, et d'autres historiens hollandais l'accusent de n'avoir été qu'un aveugle partisan du prince Guillaume, et de lui avoir donné de pernicieux conseils; entre autres celui d'arrêter les membres des États qui s'opposaient à ses projets. Il a réfuté lui-même une partie de ces accusations dans ses mémoires, publiés en 1778, 2 vol. in-8°, par son petit-fils Rob. Gaspard van der Capellen, qui a accompagné l'ouvrage d'une longue préface apologétique.

Aartsbergen est mort à Dordrecht, en 1656. D—G.

AARTSEN (PIERRE), peintre hollandais, appelé communément *Langue Pier*, Long-Pierre, à cause de sa grande taille, naquit à Amsterdam, l'an 1507. Placé de bonne heure dans l'atelier d'Allart Klaassen, qui était alors un des plus fameux peintres de cette ville, il se fortifia sous sa direction, et s'accoutuma surtout à mettre beaucoup de réflexion et de patience dans son travail. A l'âge de 17 ans il se rendit à Auvers, où il perfectionna sa manière, chez Jean Mandyn, qui imitait avec succès le genre de Jérôme Bos : il fut admis, en 1533, dans la maîtrise des peintres anversois. Il peignit le plus souvent des objets peu élevés, tel que l'intérieur d'une cuisine, des mets, et autres objets semblables qu'il savait grouper avec art, et qu'il représentait avec tant de vérité, que peu de peintres ont pu l'égalier dans ce genre. Il peignit cependant aussi plusieurs sujets religieux pour les églises d'Amsterdam, Louvain et autres; mais il eut la douleur de voir détruire ces tableaux en 1566 par suite des troubles religieux. Aartsen soignait moins les tableaux d'une petite dimension que les grands; la perspective et l'architecture lui étaient très familières; il se plaisait aussi à représenter des animaux dont le coloris varié produisait un très bon effet. Il vendit ses ouvrages à bas prix, et s'occupa fort peu de sa fortune. Il mourut dans sa ville natale, en 1575, et fut enseveli dans l'église dite *Oudekerk*, auprès du chœur, où on lit encore son épitaphe. D—G.

ABA, ou OWON, roi de Hongrie, épousa la sœur de saint Étienne, premier roi chrétien de ce royaume, et fut exilé par Pierre, surnommé l'*Allemand*, neveu et successeur de

l'empereur Henri III, qui réparatifs pour aider Pierre sur le trône. Aba voulant l'empereur, fit une irruption re et en Autriche qu'il ravavit avec un riche butin ; ée suivante il fut obligé de e qu'il avait pris, et en outre mesomme considérable pour ire à l'attaque dont il était enacé de la part de l'empereoyant alors affermi sur le levint cruel, et fit mourir , accusés d'avoir conspiré La haine de la noblesse fut encore augmentée par ité qu'Aba accordait aux plus basse classe du peuple mettait souvent à sa table. fugitifs, aidés par l'empereur le marquis de Moravie, se contre Aba. L'empereur, nouveau par les méconna en Hongrie, et après gnes consécutives, il dé- 1044, près de Raab, les

nouveau vers l'Ac Khan, de son côté fense : mais au mo partis allaient en Barkah mourut, et retournèrent à la h. rân-Oghlân envah Abaca-Khân, prince bon guerrier, mais rencontra près d'fi suite, et reprit le Khan donna le gouvernement frères. Lorsqu'Aba poussé ses ennemis, son bon gouvernement pos à son empire, il de réduire la Syrie e quises par Holâkoï s'étaient soustraites . Il y envoya, en 10 Mankou-Tymour, a considérable; ce prince Calâoun, sultan d'Égypte s'enfuir à Baghdâd Abaca-Khân se rendit cette ville pour y faire

persan l'avait invité : il y fut saisi d'un mal subit, et mourut presque aussitôt, en 680 de l'hégire (1282 de J.-C.). On soupçonna que son 1<sup>er</sup> ministre l'avait fait empoisonner. Abaca-Khân fut un prince juste et bon; sous son règne, qui dura dix-sept années lmaires, le peuple et le soldat jouirent d'un bonheur constant : les ruines de Baghdâd furent relevées par ses soins. Il réunissait sous son empire le Khorâçan, l'Adzèrbaidjân, le Farsistân, les deux Irâc, le Khoïzistân, le Dyâr-Bekir, et une grande partie de l'Asie mineure. Ahmed-Khân, son frère, lui succéda. J—N.

ABACCO. *V.* ABBACO.

ABAD I<sup>er</sup>. (MOHAMMED-BEN-ISMAEL-ABOUL-CACIM-BEN), premier roi maure de Séville, de la dynastie des Abadytes, était d'origine syriaque, un de ses ancêtres étant venu d'Émèsse s'établir à Tocina, sur le Guadalquivir sous le règne d'Abd-el-Rahman I<sup>er</sup>. Possesseur d'un riche héritage, Abad devint, au commencement du 11<sup>e</sup> siècle, un des principaux musulmans de Séville. Ses manières populaires et ses largesses lui gagnèrent tous les habitants, qui, fatigués de leurs déchirements politiques, depuis la chute des princes ommyades, reconnurent Abad pour leur souverain. Ce prince parvint à assurer sa puissance, et ajouta à son royaume celui de Cordoue, dont il fit périr le roi. Aucun monarque de ce temps-là n'égalait Abad dans l'art de gouverner les hommes, et ne savait, comme lui, tempérer la sévérité par la douceur. Il mourut après un règne de 26 ans, l'an 453 de l'hég. (1041 de J.-C.), laissant la couronne à son fils Abou-Amrou-Ben-Abâd, qui recula encore les bornes de son royaume, et eut un règne heureux et paisible. B—P.

ABAD III (MOHAMMED-AL-MÔ-

TAMED-A-L'ALLAH BEN), petit-fils du précédent, succéda, l'an 461 de l'hég. (1068), à son père Abou-Amrou, roi de Séville. Abad unissait à l'éclat de la puissance souveraine toutes les qualités de l'esprit et du cœur, un goût éclairé pour les beaux-arts, et surtout pour la poésie qu'il cultivait avec succès. A peine fut-il monté sur le trône qu'il rassembla une armée considérable, reprit Cordoue, s'empara de Malaga et de Murvie, et fit aux chrétiens une guerre longue et active. Maître de Séville et de l'ancienne Cordoue, de l'Estramadoure et d'une partie du Portugal, Abad passait pour le plus formidable des rois maures d'Espagne, et le seul qui pût inquiéter la Castille, déjà puissante à cette époque. Humain et généreux, il s'empressa de donner asyle, dans ses états, à Garcia, roi de Galice, que ses sujets avaient laissé sans appui contre un frère ambitieux. Alphonse VI, roi de Castille, après avoir fait la guerre à Abad, rechercha son alliance, et obtint en mariage sa fille Zaïdah, avec plusieurs places importantes pour dot. Cet hymen causa la chute d'Abad. Les petits rois maures ses voisins et ses tributaires, alarmés de son alliance avec un prince chrétien, sollicitèrent l'appui de Youçouf-Tachefyn, roi de Maroc. Celui-ci vint attaquer Alphonse, et le défit en bataille rangée; de là tournant ses armes contre le roi de Séville, son ancien allié, il lui enleva Cordoue, et assiégea sa capitale. Il se préparait à donner l'assaut lorsque Abad vint se mettre, avec ses enfants, à la discrétion du vainqueur. Tachefyn le fit charger de chaînes, et l'envoya dans une prison en Afrique, où ses filles furent obligées de travailler de leurs mains pour le nourrir. L'infortuné monarque vécut quatre ans dans cette

une barrière utile entre ses  
l'empire ottoman , avait fait  
yvode , par la diète transyl-  
on protégé Jean Kemeni; mais  
ba , qui commandait l'armée  
for le dessein de donner  
ste à Kemeni , et de faire  
par les villes qui étaient res-  
les intérêts de la Turquie ,  
e qui fût sous la protection  
e de la Porte. Les députés  
ins lui désignèrent Michel  
i , par sa prudence et son  
s'était acquis une considéra-  
tité. Lorsque les envoyés  
ésentèrent au château d'E-  
., résidence de Michel Abaffi ,  
uvèrent à peine remis des  
l avait soufferts chez les  
ui , l'ayant fait prisonnier  
rencontre , ne lui avaient  
berté que pour une forte  
prit avec autant de fermeté  
ourage les rênes d'un état  
session lui était disputée  
ai puissant que soutenait

l'Europe en 1681  
campagne de l'ann  
ses troupes à celle  
des Hongrois révé  
à préparer les vo  
pha pour porter le  
ne. Mais les succi  
raine , qui se rendi  
stadt , et d'une gr  
Transylvanie , forc  
principaux Trans  
naitre l'empereur ,  
son général une c  
quelle Michel Aba  
autorité. Il régna en  
jusqu'à sa mort. Ce  
l'âge de 58 ans , e  
Weissembourg. Il  
parlait plusieurs la  
fort bien le latin.

ABAFFI (MICHEL)  
de Transylvanie , f  
naquit en 1677 , e  
père , ayant été rec  
reur Ferdinand III ,  
tuteurs à cause de

avaient perdu, et la Transylvanie demeura sous leur domination en 1699, par le traité de Carlowitz, sans néanmoins que le jeune Abaffi pût y régner aux mêmes conditions que son père. Ce prince ayant épousé la fille de Georges Bethlem, comte de Transylvanie, contre la volonté de l'empereur, qui n'attendait qu'un prétexte pour le dépouiller, il fut mandé à Vienne, et contraint de céder tous ses droits de souveraineté pour une pension de quinze mille florins, et le titre de prince du saint-Empire. Abaffi mourut à Vienne le 1<sup>er</sup> février 1713, à l'âge de 36 ans. Depuis cette époque la Transylvanie est restée sous la puissance de l'Autriche. B—r.

**ABAILARD**, ou **ABÉLARD** (PIERRE), religieux de l'ordre de St.-Benoît, naquit en 1079 à Palais, petit bourg, à quelques lieues de Nantes, dont Berenger son père était seigneur. Son goût l'entraîna vers l'étude, dès l'âge le plus tendre; et pour s'y livrer avec moins de distraction, il abandonna à ses frères son droit d'aînesse et ses biens. Ce qui était un travail pour ses camarades n'était qu'un jeu pour lui : poésie, éloquence, philosophie, jurisprudence, théologie, langues grecque, hébraïque et latine, tout lui était facile, tout lui devint bientôt familier, mais il s'attacha principalement à la *philosophie scolastique*. Quoique la Bretagne possédât alors parmi ses professeurs, des savants distingués, Abailard eut bientôt épuisé leur savoir. Il vint chercher d'autres maîtres à Paris, dont l'université attirait des écoliers de toutes les parties de l'Europe. Parmi ses professeurs les plus célèbres, on remarquait Guillaume de Champeaux, archidiaque de Paris, qui fut depuis évêque de Châlons-sur-Marne, et ensuite religieux de Ci-

teaux. C'était le dialecticien le plus redoutable de son temps. Abailard suivit ses cours, et profita si bien de ses leçons, que l'écolier embarrassé souvent le maître dans ces assauts d'esprit et de subtilités qu'on appelait *thèses publiques*. A l'amitié, qui les avait d'abord unis, succéda bientôt la haine, lorsque Champeaux se fut aperçu que son élève, non moins orgueilleux que savant, ne disputait avec lui que pour l'embarrasser, et ne l'embarrassait jamais que pour l'humilier. Les autres élèves de Champeaux prirent le parti de leur maître; et autant pour éviter l'orage qui allait se former contre lui, que pour se mettre plus en état de le braver par la suite, Abailard, qui n'avait encore que 22 ans, quitta brusquement Paris, se retira à Melun, où déjà le bruit de ses succès était parvenu, et lui procura une foule d'élèves qui abandonnèrent les écoles de Paris pour venir l'entendre et l'admirer. L'envie et la persécution le suivirent dans cette retraite. Il en changea, et vint à Corbeil, où il ne fut ni moins admiré, ni plus tranquille. Mais plus avide de gloire qu'effrayé des dangers qu'elle entraîne, Abailard ne songeait point à calmer l'envie. Il ne répondait à ses rivaux que par de nouveaux succès, et par des études dont l'assiduité excessive épuisa ses forces. Les médecins lui ordonnèrent d'aller prendre du repos dans son pays natal. Il obéit à regret, suspendit le cours de ses travaux, soigna sa santé; et après l'avoir rétablie, il revint au bout de deux ans à Paris, se réconcilia avec son ancien maître, et ouvrit une école de rhétorique, dont l'éclat extraordinaire fit bientôt désertter toutes les autres. Il enseigna successivement la rhétorique, la philosophie et la théo-



Abailard dans ses leçons me-  
e nous en fassions mention. Il  
nçait par faire l'éloge de la  
, et la censure de ceux qui,  
les préjugés d'une certaine  
l'hommes de ce temps-là, ren-  
l'ignorance comme un titre  
lesse ; puis il donnait des le-  
e logique , de métaphysique ,  
sique , de mathématiques, d'as-  
, de morale et enfin de théo-  
lisait à ses élèves des extraits  
les auciens philosophes grecs  
ins , en les invitant à ne s'atta-  
acun en particulier, mais à la vé-  
ement, ou plutôt à Dieu, *source*  
*vérité*. Enfin , il expliquait les  
Écritures dont il était le plus  
et le plus éloquent interprète  
temps. C'est ainsi qu'il de-  
maitre des maitres , l'oracle  
sophie, et le *docteur à la*  
*œia* ne doit pas étonner ; il  
seul qui , dans ce siècle de  
scolastiques , joignît la  
du philosophie et les talents

me sous protec-  
tion , Abailard  
permission de  
pour la voir plu  
en pension chez  
eux amants vé-  
mois, s'occupant  
que de leurs ét  
Abailard dans  
« *Plura erant o*  
» *tia, sæpius ac*  
» *bros deduceba*  
ce commerce secr  
pira et devint l  
lard faisait, à la  
tresse et sous des  
chansons dont o  
quement l'auteur ,  
beaucoup de goût  
même qui nous a  
larité : « Parmi l  
» laient en vous, l  
» temps après , il  
» me touchaient p  
» savoir les grâce  
» la douceur de v  
» autre femme n'

aux charmes de la mélodie ne raient vous refuser leur admind. Comme la plupart de vos chantaient nos amours, mon fut bientôt connu par le vôtre. sociétés particulières et les asblées publiques ne retentissaient du nom d'Héloïse. Les femmes aient mon bonheur. » Nous querons ici, en passant, que mt abbé Dubos s'est trompé, ant que les chansons d'Abailard é faites en français. La langue ise était alors tout-à-fait au beret son rythme se prêtait peu à uceur du chant. Abailard dit me qu'il ne pouvait souffrir les is populaires; et enfin l'éditeur oésies du roi de Navarre, page dit positivement qu'il a vaincherché ces prétendues chanrançaises. « Je n'en ai rencontré e, ajoute-t-il, et tout ce qu'on a e sujet est sans fondement. » (V. INARD.) De tous les vers amouque produisit la muse d'Abailard, n'a échappé aux rigueurs de l'oueulement à la fin de sa seconde à Héloïse, on en lit deux qui sentent de la piété dans laquelle rechaît alors des consolations. oici :

ale, vivanteque tunc, valeantque sorores,  
sed Christo, quæso, mei memores.

lbert n'apprit que le dernier les lements de sa nièce, et il l'apprit e chansons qui couraient la ville. rya d'y mettre ordre en séparant ux amants; il n'était plus temps. se portait dans son sein le fruit e faiblesse. Abailard l'enleva, la isit en Bretagne, où elle accouf'un fils que son père nomma labe (Astre Brillant), et qui ne point. Abailard songeait alors ouser en secret. Il en fit faire la itution à Fulbert, qui l'accepta,

ne pouvant faire mieux; mais Héloïse n'y consentit qu'avec peine, disant, dans son déire passionné, qu'elle aimait mieux être sa maîtresse que sa femme. Cependant le mariage se fit; et pour le cacher au public, Héloïse alla demeurer chez son oncle; Abailard reprit son ancien appartement, et continua ses leçons: ils se voyaient rarement. Fulbert, mécontent de ce mystère qui compromettait l'honneur de sa nièce, le divulgua. Mais Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard était plus chère que son honneur, nia le mariage avec serment. Fulbert, très irrité, la maltraita; et, pour la soustraire à sa tyrannie, Abailard l'enleva une seconde fois, et la mit au couvent d'Argenteuil. Fulbert, croyant qu'il voulait la forcer de se faire religieuse, conçut un projet de vengeance atroce, et l'exécuta. Des gens apostés par lui, entrèrent de nuit dans la chambre d'Abailard, et tandis que quatre de ces misérables le retenaient par les bras et par les jambes, un cinquième, armé d'un rasoir, lui fit subir une mutilation infâme, dont la trace et l'effet devaient empoisonner le reste de ses jours. Le lendemain, toute la ville apprit cet attentat, et en fut indignée. Fulbert fut décrété, dépouillé de ses bénéfices et exilé; deux de ses gens furent arrêtés, et subirent la peine du talion. Ces actes de justice ne consolèrent point le malheureux Abailard. Il alla cacher ses larmes et sa honte dans l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux. De son côté, Héloïse, non moins désespérée, prit le voile à Argenteuil. Lorsque le temps eut adouci les chagrins d'Abailard, il consentit à reprendre ses leçons. Il ne tarda pas à retrouver de nombreux élèves, et avec eux des envieux de son mérite. Soit zèle pour la religion,

» sage en plein concile. « Est-ce là,  
» disait-il, les larmes aux yeux, le  
» salaire de mes travaux, et la récom-  
» pense que mérite la droiture de  
» mes intentions? » Par une suite des  
persécutions qui lui furent suscitées,  
il fut obligé de quitter l'abbaye de  
Saint-Denis, dont l'abbé Suger était  
dors le supérieur. Il se retira dans  
le voisinage de Nogent-sur-Seine, où  
il fit bâtir à ses frais un oratoire qu'il  
dédia au Saint-Esprit, et qu'il nomma  
• *Paraclet* ou le *Consolateur*. On  
l'accusa d'hérésie, pour avoir dédié  
une église au Saint-Esprit, mais il  
triumpha en cette occasion de ses  
adversaires. Nommé abbé de Saint-  
Gildas-de-Ruys, dans le diocèse de  
Langres, il invita Héloïse et les reli-  
gieuses d'Argenteuil à venir habiter le  
Paraclet; il les reçut lui-même dans  
sa retraite, où les deux malheureux  
se revirent, pour la première  
fois, après avoir été séparés pendant  
vingt ans. Abailard se rendit ensuite  
à l'abbaye de St.-Gildas, où il trouva  
une grande consolation à ses chagrins. Il  
fit lui-même sa nouvelle retraite:  
« habite, dit-il, un pays barbare

mais sa  
amours,  
avait port  
exprimait  
une cloqu  
permettaic  
d'un réfor  
il était le s  
suivre son  
ils lui rep  
chercher à  
portèrent n  
abbé, jusq  
par le poiso  
exposé à to  
avait des lett  
de la paix qu  
Paraclet. «  
» elle, ces  
» parlent sai  
» qui avez s  
» connu qu  
» des meur  
» maison de  
» voleurs. C  
» aux aumi  
» et les péi  
» nous ont

la solitude et au pied des autels. « Je » pousse des soupirs, dit-il, je verse » des larmes de sang.... Le nom d'Hé- » loïse m'échappe; je prends plaisir à » le prononcer.... » Il quitta plusieurs fois le monastère de St.-Gildas pour visiter le Paraclet. Tandis qu'il s'occupait ainsi de la réforme de St.-Gildas, et qu'il faisait de vains efforts pour triompher lui-même des passions, on renouvela contre lui les accusations d'hérésie. On le représenta à S. Bernard comme un homme qui prêchait des nouveautés dangereuses. S. Bernard refusa d'abord de commencer une lutte avec un homme dont il estimait les lumières; mais, à la fin, entraîné par les discours de ses amis, et peut-être aussi, importuné par la réputation d'Abailard qu'on lui représentait comme son rival, il déféra sa doctrine au concile de Sens, en 1140, le fit condamner par le pape, et obtint même un ordre pour le faire enfermer. Dans son animosité, l'abbé de Clairvaux écrivait « qu'Abailard était un » horrible composé d'Arius, de Pélage » et de Nestorius, un moine sans règle, » un supérieur sans vigilance, un abbé » sans religieux, un homme sans » mœurs, un monstre, un nouvel » Hérode, un Ante-Christ, etc. » On sent bien qu'ici le zèle du saint abbé de Clairvaux n'est pas selon la science, et que sa prévention le rendait injuste. Abailard en appela au pape, publia son apologie, et partit pour Rome. En passant par Cluny, il vit Pierre-le-Vénéérable, abbé de ce monastère, homme doux et pieux, aussi compatissant qu'éclairé, qui entreprit de calmer ses chagrins, de le ramener à Dieu, et de le reconcilier avec ses ennemis. Il réussit dans tous ces points; Abailard résolut de finir ses jours dans la retraite; il revit saint Bernard, et les deux hommes les plus

célèbres de leur siècle se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à leur mort. S'il ne trouva point dans sa solitude le repos et le bonheur qui l'avaient toujours fui, il oublia du moins ses erreurs, et devint l'exemple des cénobites. « Je ne me souviens point, » écrivait Pierre-le-Vénéérable, d'avoir » vu son semblable en humilité. Je » l'obligeais à tenir le premier rang » dans notre nombreuse communauté, mais il paraissait le dernier » par la pauvreté de ses vêtements; » il se refusait, non seulement le superflu, mais l'étroit nécessaire; la prière et la lecture remplissaient tout son temps; il gardait un silence perpétuel, si ce n'est lorsqu'il était forcé de parler dans les conférences ou dans les sermons qu'il faisait à la communauté. » Son corps s'affaiblit par les austérités et les jeûnes, et peut-être aussi par le chagrin qui empoisonna toute sa vie. Il fut envoyé au prieuré de St.-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1142, âgé de soixante-trois ans. Pierre de Cluny qui l'aimait tendrement, honora sa mémoire par deux épitaphes latines; il le compare à Homère et à un astre nouveau qui va reprendre sa place parmi les étoiles du ciel. Il est inutile de relever ici l'exagération d'un pareil éloge. On ne peut s'empêcher de convenir qu'Abailard fut un des hommes les plus éclairés de son siècle; il était à la fois grammairien, orateur, dialecticien, poète, musicien, philosophe, théologien, mathématicien, mais il n'a rien laissé qui justifie la réputation dont il jouissait parmi ses contemporains: il excellait dans la dispute. Dans un temps où tout présentait l'image de la guerre et de la barbarie, les écoles étaient une arène où les athlètes s'occupaient moins de

urs ad- anglais eut plusieurs imitateu  
 que tou- les français. Colardeau est le  
 rtes de mérite aujourd'hui d'être ci  
 fixèrent lard fut d'abord enseveli au  
 On peut de St-Marcel; mais, sur la  
 ette opi- d'Héloïse, ses restes furent  
 que de- tés au Paraclet. Ils ont subi  
 x succès translations, et, comme s'i  
 Aristote dans la destinée d'Abailard de  
 erreurs ver le repos ni pendant sa vie  
 t entre sa mort, ses ossements et ce  
 doxes, loïse ont été transportés, en  
 e La lu- Paris, où ils sont déposés.  
 est pas des Monuments français. La  
 a capti- n'a point présidé à cette dern  
 nt pour monie. Les œuvres d'Abailard  
 instrue- loïse ont été recueillies et in  
 out par sous ce titre : *Petri Abelari*  
 né dans *loisæ conjugis ejus opera,*  
 osophes *num edita ex Mss. codd. l*  
 e par la *Amboesii*, Paris, 1616, in-4°  
 u'on ne tispice d'une partie des ex  
 salut. Si l'édition est attribuée aux soins  
 pas tou- Duchesne (*Andreas Querce*  
 uite fut est en effet l'auteur des not  
 e; mais ques exemplaires portent la

Bastien où le texte se trouve en d. Le libraire Fournier a donné 1796 une très belle édition des *lres d'Héloïse et d'Abailard en et en français, avec une nouvelle Vie*, par M. Belaulnay, 3 vol.

Beauchamps a traduit ces Lettres en vers français. On recherche l'édition latine de ces lettres publiée sous les soins de Richard Rawlinson; Londres, 1714, in-8°. de 279 pages; Oxford, 1728. On a publié en anglais l'histoire très estimée d'Héloïse et d'Abailard, sous ce titre : *The History and lives of Abailard and Héloïsa, their original letters*, Birmingham, 1787, et Basle, 1793. G—s. BANGCOURT (CHARLES-XAVIER-FRANQUEVILLE D'), ministre de la guerre sous Louis XVI, neveu de M. de Louvois, né à Douai, était au commencement de la révolution capitaine de Mestres de camp, cavalier; il fut porté au ministère après la mort de M. de Choiseul le 20 juin 1792; décrété d'arrestation à la séance du 10 août de la même année, il fut conduit dans les prisons de la Force, de là à Orléans; ensuite massacré à Versailles le 17 septembre suivant, avec les autres ministres de la haute-cour. Voy. SAC (duc de).

Z.

BANGCOURT (CHARLES-FRÉDÉRIC D'), adjudant-général au service de France, résida long-temps en Italie. Revenu en France il fut chargé du dépôt des cartes et des plans militaires; leva une carte générale de la Suisse, et mourut à Munique le 1801.

K.

BANGCOURT (FRANÇOIS-JEAN-LEMAIN D'), né à Paris le 22 mai 1745, y est mort le 10 juin 1803. Ses poésies de cet auteur, disait-on en 1772, l'abbé Sabatier de Castillon, n'annoncent que de la médiocrité. « Ce jugement n'est pas trop

severe. On a d'Abancourt, I. *Fables*, 1777, in-8°; la plupart avaient été insérées précédemment dans le *Mercur*; II. *J. K. L. Essai dramatique*, 1776, in-8°; III. *Épîtres*, 1780, in-8°; IV. *la mort d'Adam*, tragédie en 3 actes et en vers, traduite de Klopstock, 1776, in-8°; V. *le Mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France*, poème qui a couronné pour le prix de l'Académie française, 1767, in-4°; VI. plusieurs opuscules en vers, imprimés séparément : *Lettre de Merval à Williams*; *Lettre de Gabrielle de Vergy à sa sœur*; *Épître à la Vertu*; *l'Anniversaire du Dauphin* (1767); *les Vœux forcés, lettre d'une religieuse à sa sœur, qu'on suppose destinée au même état*; VII. quelques ouvrages dramatiques; *l'École des Épouses*, comédie; *le Sacrifice d'Abraham*, poème dramatique en un acte; *la Bienfaisance de Voltaire*, pièce dramatique en un acte; *Voltaire à Romilly*; *la Convalescence de Molière*, etc. Il avait fait une riche collection de pièces de théâtre. Lorsqu'elles avaient eu plusieurs éditions, il se les procurait toutes; et quand elles n'étaient point imprimées, il ne négligeait rien pour en avoir un manuscrit.

A. B—T.

ABANO (PIERRE D'), médecin et astrologue, naquit en 1250, au village d'Abano, près de Padoue. Le nom latin de ce village est *Aponus*, c'est pourquoi Pierre est souvent appelé en latin *Petrus de Apono*, ou *Aponensis*. On le nomme aussi quelquefois *Petrus de Padua*. Il alla dans sa jeunesse apprendre la langue grecque, les uns disent à Constantinople, les autres seulement dans quelques unes des îles sujettes de la république de Venise. Voulant ensuite se livrer à l'étude de la médecine e

t à Pa- de ses amis, il ne leur écha  
 nées. Il seconde fois que par sa mort  
 aris, où en 1516; il était âgé de 66  
 ophie et procès était commencé et ar  
 ela pour suivi. Malgré la précaution q  
 fut pour en mourant, de faire devant  
 e. Il ac- et même dans son testame  
 e grande profession de foi orthodoxe  
 u'il abu- sition acheva son procès,  
 sommes coupable d'hérésie, le cond  
 Mais les feu, ordonna, sous peine d'e  
 avarice nication, aux magistrats de  
 al, on a d'exhumer son cadavre, p  
 coup de fût brûlé publiquement. La  
 e autres de Pierre, qui avait été, dit-  
 elle hor- lui, autre chose qu'une serva  
 rvait en entendu cette sentence, fit d  
 un sou- corps pendant la nuit, et le  
 par ses et enterrer secrètement dans  
 es livres église. L'inquisition voulut  
 ssait de contre les auteurs et fauteur  
 u'il mê- attentat; mais le podestat et  
 lles les mune de Padoue obtinrent  
 faire. Il contentât de lire en public la  
 te de la et de brûler le mort en ef  
 de 400 concitoyens lui rendirent un l

ouvrage fort rare a été traduit en français par Lazare Boet, Lyon, 1595, in-16; III. *Expositio problematum Aristotelis*, Mantuæ, 1475, in-4°. et plusieurs fois imprim. depuis; IV. *La Fisionomie du conciliator Pierre de Apono*, Padoue, 1474, in-8°.; la même, trad. en latin: *Decisiones physiognomicæ*, 1548, in-8°. La Bibliothèque impériale possède un manuscrit de cet ouvrage, ou d'un autre sur la même matière, qu'il publia pendant son séjour à Paris, sous ce titre: *Liber compilationis physiognomicæ à Petro de Paduâ in civitate Parisiensi editus*; il est sous le n°. 2598, in-fol.; V. *Hippocratis de medicorum astrologia libellus*, ex gr. in lat. Venise, 1485, in-4°.; VI. *Quæstiones de febribus*, Padoue, 1482, manuscrit de la Bibliothèque impériale, n°. 4872; VII. *Textus Mesues noviter emendatus. Petri Aponi medici clarissimi in librum Joannis Mesues additio (id est, de ægritudinibus corporis et de ægritudinibus membrorum nutritionis)*, Venise, 1505, in-8°.; VIII. *Astrolabium planum in tabulis ascendens, continens quodlibet horâ atque minutâ æquationes domorum cœli*, etc. Venise, 1502, in-4°.; IX. *Geomantia*, Venise, 1549, in-8°. X. *Dionocides digestus alphabetico ordine*, Lyon, 1512, in-4°.; XI. *Galenî tractatus varii à Petro Paduano latinitate donati*; cette traduction est conservée en manuscrit dans la bibliothèque de St. - Marc, à Venise; XII. la traduction latine de sept traités d'astrologie du célèbre rabbin de Tolède Aben-Hezra, imprimée ordinairement avec le traité de *Diebus criticis* du même rabbin, traduit par un autre auteur. G—É.

ABANTIDAS, fils de Paséas, usurpa le pouvoir souverain à Sicyone, vers l'an 267 av. J.-C., en tuant Cli-

nias, père d'Aratus, qui était à la tête du gouvernement. Abantidas poursuivait avec fureur tous les parents et les amis de ce vertueux citoyen; mais Aratus échappa à ses recherches. L'usurpateur se plaisait beaucoup à entendre disputer Dinias et Aristote le dialecticien; ces deux philosophes voulant délivrer leur patrie, lui dressèrent une embuscade et le tuèrent. Sicyone ne devint pas libre pour cela, car Paséas, père du tyran, se mit sur-le-champ à sa place. C—R.

ABAQUA. Voy. MAXIMIN.

ABARCA BOLEA Y PORTUGAL (D. JÉRÔME DE), un des plus grands seigneurs de l'Arragon, vécut au commencement du 16°. siècle. Retiré à sa terre de Cadrete à cause de sa mauvaise santé, il composa une *Histoire du royaume d'Arragon*, qu'il a laissée imparfaite, et qui n'a jamais été publiée. Zurita, le plus célèbre des historiens d'Arragon, y a beaucoup puisé, et il avoue que l'ouvrage d'Abarca est écrit avec tant de jugement et d'élégance, que si sa santé lui eût permis de l'achever, il aurait rendu inutile toute autre histoire de ce royaume. — Un autre ABARCA (Pierre), jésuite arragonais, né à Jaca, en 1619, a publié des *Traité de Théologie* en latin, et un *Recueil de Vies des Rois d'Arragon*, en espagnol. C—S—A.

ABARCA DE BOLEA Y CASTRO, fils de Bernard d'Abarca, vice-chancelier de Charles V et de Philippe II, baron aragonais, laissa entre autres poésies espagnoles: *les Larmes de Saint Pierre*; *Roland amoureux*, 1578. On lui attribue aussi une *Histoire de la grandeur et des merveilles des provinces du Levant*. K.

ABARUS, chef arabe. (V. CRASUS.)



ANTE, par les Gibelins et les Siennois, d'un coup d'épée la main de e  
 siècle à portait l'étendard de la républ  
 ent qu'il par-là il répandit la terreur d  
 l'estime par-là il répandit la terreur d  
 ote con- mée florentine. Les Guelfes er  
 connu bataille perdue, ne songèrent y  
*basean-* s'enfuir; 2,500 Florentins de  
 r connu rent sur le champ de bataille,  
 , plante de 1,500 furent faits prisonn  
 laie im- perte des alliés fut encore plu  
 it toute dérable, et l'on fait monter à  
 équem- le nombre total des morts; l  
 ents qui fut abandonnée aux ennemis  
 pas au- Guelfes chassés de toute la T  
 cantus, — En 1304 un prêtre de la  
 résumer famille, nommé Néri Abati  
 e, en ces feu, pendant une sédition, a  
 erçaient tier qu'habitaient les Gibelins  
 on tâ- maisons furent brûlées, et  
 es qui se milles les plus riches réduites à  
 in sous dicité.  
 aïtes ou  
 siennes;  
 ver que  
 ds mé-  
 sur la

ABATI, de Carpi, n'a la  
 quatre sonnets imprimés à V  
 1557, avec les poésies de dive  
 vains, à la suite du *Phénix* de T  
 vanni Scandianese; mais il a

*mirabili viperæ naturâ, et de mirificis ejus facultatibus liber*, Ragusii, 1589, in-4°. très rare; Urbini 1591, in-4°; Noribergæ, 1603, in-4°; Hagæ-Comitis, 1660, in-12. On a encore de lui: *Opus præclarum concertationum discussarum de rebus, verbis et sententiis controversis, ex omnibus ferè scriptoribus libri XV*. Pisauri, 1594, in-4°. K.

ABATI (ANTOINE), de Gubbio, poète italien de beaucoup de réputation pendant sa vie, florissait vers le milieu du 17<sup>e</sup>. siècle. Il fut attaché à l'archiduc Léopold d'Autriche, et voyagea dans les Pays-Bas et en France. De retour en Italie, il fut successivement gouverneur de plusieurs petites villes de l'État ecclésiastique. Il mourut à Sinigaglia en 1667, après une longue maladie. L'empereur Ferdinand III lui fit l'honneur stérile de composer à sa louange un mauvais acrostiche italien: il eût mieux fait de pourvoir à ses besoins qui étaient quelquefois urgents, comme on le voit dans plusieurs de ses poésies. Il a laissé: I. *Ragguaglio di Parnaso contra poetastri e partegiani delle nazioni*; Milan, 1658, in-8.; II. *Le Frascherie, fasci tre*, poésies satyriques, mêlés de prose; Venise, 1651, in-8°; III. *Poesie postume*, Bologne, 1671, in-8°; IV. *Il Consiglio degli Dei, dramma per musica*, etc., à l'occasion de la paix entre la France et l'Espagne, et du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne. Bologne, 1671. L'auteur l'avait dédié en 1660 au cardinal Mazarin. G—É.

ABATUCCI (CHARLES), né d'une des premières familles de Corse, général de division en France, sortit en 1790 de l'école de Metz, devint adjudant-général dans la campagne de Hollande, servit comme général de brigade à l'avant-garde de l'armée de

Rhin-et-Moselle, sous les ordres du général Férimo, en 1796, défendit Huningue contre les Autrichiens, en qualité de général de division, et reçut à 26 ans, un coup mortel dans la grande île du Rhin. On a érigé en 1803, aux environs de Bâle, un monument à sa mémoire. Z.

ABAUNZA (PIERRE), de Séville, est un des commentateurs des Décretales, dont l'ouvrage est intitulé: *Ad titulum XV, de sagittariis libro V, Decretalium prælectio*. Son Traité, autrefois fort estimé, est contenu dans le *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, de Gérard Meermann, 7 vol. in-fol., imprimés à la Haye, 1751—1754. (Voy. MEERMANN). Abaunza est mort en 1649, à l'âge de 50 ans. Il a laissé en manuscrit un Commentaire espagnol sur quelques livres de Martial, entrepris pour venger son compatriote Laurent Ramirez de Prado, des critiques d'un Français nommé Musambert. M—x.

ABAUZIT (FIRMIN); sa famille descendait d'un médecin arabe qui s'était établi à Toulouse au 9<sup>e</sup>. siècle. Firmin était né à Uzès, en Lauguedoc, le 11 novembre 1679, de parents réformés qui y vivaient avec aisance. Il perdit son père à l'âge de deux ans, et en 1685 sa mère, appelée *Anne Darlle*, se vit, par la révocation de l'édit de Nantes, enlever ses deux fils pour être élevés dans la religion catholique romaine. Elle réussit cependant à les tirer du collège d'Uzès, et les envoya secrètement, en 1689, à Genève, où, après être sortie de la prison dans laquelle sa désobéissance l'avait fait enfermer, elle vint ensuite elle-même se fixer. Firmin qui était l'aîné fit ses études avec les plus brillants succès. Les langues anciennes, l'histoire naturelle, la physique, les mathématiques, l'astronomie, la géo-

uités, la  
nent les  
voir ter-  
il visita  
llande et  
out à lier  
les plus  
Basnage,  
Newton,  
é. Sa ten-  
dres, où  
mir, et il  
nère. Il y  
de après  
lement à  
t formée  
du Nou-  
n 1726,  
rs le fit  
ices qu'il  
adémie  
25; son  
e lui fit  
la place  
re de la  
sans ap-  
libre. Il

sa vaste érudition. Les plu  
hommes recherchaient sa ce  
dence et le consultaient sur  
tions les plus difficiles. Nev  
lui envoyant son *Commerci  
tolicum*, lui écrivit : « Vous  
» digne de décider entre L  
» moi. » Le jugement que  
Pococke porta de ses connais  
géographie ne lui est pas mo  
rable ; après l'avoir entend  
sur l'Égypte, la Palestine et  
contrées de l'Orient, que  
avait visitées, il ne put se j  
qu'Abauzit n'y eût pas séjou  
temps, et n'en eût pas fait  
lui, une étude particulière.  
fait prouve combien il était v  
l'histoire. M. Lullin, pro  
Genève, avait composé un  
sur un point particulier de  
ecclésiastique, dont il do  
cours. Il s'agissait de Virgile  
de Saltzbourg, au huitièm  
qu'on prétend avoir été ce  
bliquement, et même exc  
par le pape Zacharie, ou

fait de lui dans la *Nouvelle Héloïse*. Cet éloges est d'autant plus remarquable que c'est le seul que Rousseau ait adressé à un homme vivant.

« Non, ce siècle de la philosophie » ne passera point sans avoir produit un vrai philosophe; j'en con- » nais un, un seul, j'en conviens; » mais c'est beaucoup encore, et pour » comble de bonheur, c'est dans mon » pays qu'il existe. L'oserai-je nom- » mer ici, lui dont la véritable gloire » est d'avoir su rester peu connu? » Savant et modeste Abauzit! que » votre sublime simplicité pardonne à » mon cœur un zèle qui n'a point » votre nom pour objet. Non, ce n'est » pas vous que je veux faire connaî- » tre à ce siècle indigne de vous ad- » mirer; c'est Genève que je veux » illustrer de votre séjour; ce sont » nos concitoyens que je veux hono- » rer de l'honneur qu'ils vous ren- » dent.... Vous avez vécu comme » Socrate; mais il mourut par la main » de ses concitoyens, et vous êtes » chéri des vôtres. » Abauzit était encore savant antiquaire; il connaissait bien les médailles et les autres monuments, et déchiffrait les inscriptions avec facilité. On trouve dans l'édition de l'*Histoire de la ville et de l'état de Genève*, par Jacques Spon, publiée à Genève en 1730, par Gautier, 2 vol. in-4°, tom. II, pag. 580; et 4 vol. in-12, tom. IV, pag. 157, plusieurs dissertations latines d'Abauzit, dans lesquelles il explique quelques inscriptions difficiles. Il a aussi donné dans le *Journal helvétique* de 1745, une *Dissertation sur un bouclier votif* qui avait été trouvé dans l'Arve, près de Genève, en 1721, sur lequel on a gravé une allocution et une largesse de l'empereur Valentinien II. Cette curieuse dissertation a été reproduite par

Montfaucon, dans son *Antiquité expliquée*, suppl. IV, 51. Scipion Maffei a adressé à Abauzit la dixième lettre du recueil intitulé : *Galliæ antiquitates quædam selectæ*, Paris, 1753, in-4°, dans laquelle il lui communique les corrections qu'il a eu occasion de faire au texte de plusieurs inscriptions fautiveusement rapportées par Gruter dans son grand recueil. Enfin Abauzit, sans vouloir embrasser l'état ecclésiastique, s'était beaucoup occupé de théologie; il était surtout très versé dans la critique sacrée, et fut souvent consulté par les théologiens sur les passages les plus difficiles. On a de lui plusieurs traités qui ont été publiés après sa mort par Vegobre, sous ce titre : *Œuvres diverses de M. Firmin Abauzit, contenant ses écrits d'histoire, de critique et de théologie*; Genève, 1770; il n'en a paru que le premier volume; Béranger en a donné une édition plus complète; *Œuvres de feu M. Abauzit*, Londres (Hollande), 1775, 2 vol. in-8°. Le premier recueil ne contient que huit dissertations sur la *religion naturelle* et la *révélation judaïque*, sur les *épîtres de S. Paul* aux Romains et aux Galates, sur l'*idolâtrie*, sur l'*Eucharistie*, sur l'*Apocalypse*, sur la *controverse*, et une *explication des chap. 11 et 12 de Daniël*. Les éditeurs du second recueil n'ont donné de ces pièces que les *Reflexions sur l'Eucharistie* et sur l'*Idolâtrie*, et l'*Essai sur l'Apocalypse*, contre l'orthodoxie duquel Vincent Farrin crut devoir écrire en 1778, et qui a été aussi l'objet de la critique de Bergier, dans son *Traité historique et dogmatique de la Religion*, t. VIII. Ils y ont joint les *Reflexions sur les mystères de la religion*, des explications de plusieurs passages obscurs de l'Ancien et du Nouveau Testament;

naissance qu'elle était à son service : elle  
 ur dû à que pendant tout ce temps  
 ; et plu- l'avait jamais vu en colère.  
 oints de promit une somme d'argent  
 que sur pouvait parvenir à le sâche  
 ue Vir- consentit; et, sachant qu'il  
 e, quel- être bien couché, elle ne fit  
 le; sur lit. Abauzit s'en aperçut, et l  
 onnaire main matin lui en fit l'obse  
 s auro- Elle répondit qu'elle l'avait o  
 e d'ar- ne dit rien de plus. Le soi  
 ve; les n'était pas fait : même observ  
 ump de lendemain ; elle y répondit  
 Aix en excuse vague, et encore plus n  
 l'or du que la première. Enfin, à la t  
 ; sur les fois il lui dit : « Vous n'avez  
 ; sur le » core fait mon lit : apparemm  
 nnibal; » vous avez pris votre partilâ  
 ets. Il a » et que cela vous paraît ti  
 uscrites » gant ; mais après tout il n  
 e la pe- » grand mal, car je commen  
 s et la » faire. » Attendrie par tant  
 ntiquité tience et de bonté, lorsqu'Abau  
 plupart vait parler en maître, la servan  
 brûlés à manda pardon, et lui avoua l  
 ses héri- à laquelle on avait voulu me  
 ne cor- caractère. A. I

trop jeune encore pour se faire craindre. Des milliers de janissaires, dans les provinces asiatiques, étaient tombés sous les coups de ce terrible ennemi. Les janissaires demandèrent à grands cris à marcher contre lui; trois grands vizirs l'attaquèrent inutilement. Enfin Khosrou-Pacha, le rejeta dans Erzerum, et le força de se rendre prisonnier en 1625, après une résistance de cinq jours. Abaza chargé de chaînes fut amené aux pieds d'Amurath IV; le sulthan lui pardonna, et non content de lui laisser la vie, il le fit beyglerberbeyg de la Bosnie. Cet exemple de clémence, unique dans l'histoire ottomane, tourna à la gloire du souverain comme du sujet. Abaza, pacha de Bosnie, devint sur toute cette frontière le bouclier de l'empire: il en repoussa constamment les Chrétiens; et comme il avait fait excuser sa révolte par ses motifs, il la fit oublier par sa fidélité. Amurath IV l'employa avec succès contre tous ses ennemis; et le fit passer du pachalic de Bosnie au commandement de Van, ville asiatique que les Persans menaçaient. Abaza s'y défendit quatre mois; mais il vint à mourir, et sa perte entraîna celle de la place en 1636. S—v.

ABBACÓ (PAUL DE L'), florentin, géomètre et astronome du 14<sup>e</sup>. siècle, est auteur de poésies insérées dans quelques recueils, et dont de bons critiques ont approuvé les pensées et les sentiments, mais dont le style incorrect ne peut être comparé à celui du Dante, de Cino, et surtout de Pétrarque, ses contemporains. Il mourut quelque temps avant Boccace, dont la mort arriva en 1375. C'est surtout comme arithméticien et géomètre qu'il se rendit célèbre; et c'est de là qu'il fut nommé de l'*Abbaco*, (on appelle ainsi en italien l'arithmétique.) Son portrait est dans l'une

des voûtes de la galerie de Médicis à Florence.

G—é.

ABBADIE (JACQUES), naquit à Nay, dans le Bearn, en 1657. Il fit ses premières études sous la direction de Laplacette, ministre de cette petite ville. Les talents qu'il déploya depuis seraient peut-être restés enfouis, par l'indigence de ses parents, si les chefs du protestantisme de la province, instruits de ses heureuses dispositions, ne se fussent chargés des frais de son éducation scholastique. Les secours qu'il en reçut le mirent en état d'aller continuer ses études à Puy-Laurens, à Saumur et à Sedan, où il prit le degré de docteur en théologie. Le comte d'Espence, premier écuyer de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, l'engagea à faire le voyage de Berlin; il y devint pasteur de l'église réformée française: les devoirs de sa place ne l'empêchèrent pas de faire des voyages en Hollande, dans les années 1684, 86 et 88, pour y veiller à l'impression de divers ouvrages. Le maréchal de Schomberg, qui avait accompagné le prince d'Orange en Angleterre, l'y attira en 1688, et l'emmena l'année suivante en Irlande, où il lui procura le doyenné de Killalow. Après la mort du maréchal, en 1690, Abbadie revint à Londres. Il fut attaché à l'église de Savoie, en qualité de ministre; mais la difficulté qu'il avait d'apprendre ses sermons, et les fréquentes infidélités que lui faisait sa mémoire en les débitant, le dégoûtèrent du ministère. Il se retira à Sainte-Mary-le-Bone, aujourd'hui renfermée dans l'enceinte de Londres. C'est là qu'il termina ses jours, le 25 septembre 1727. Nous avons suivi, pour sa naissance et sa mort, les biographes anglais qui nous ont paru plus à portée d'être instruits de ces deux dates que

remière  
2 octo-  
posé un  
mais il est  
à *Traité*  
publié à  
imprimé  
8, avec  
, 2 vol.  
après le  
*s-Christ*  
ie. L'ou-  
nombre  
l. in-12.  
u public  
qu'il n'en  
tiques et  
ent à le  
mps n'a  
. Bussi-  
pour être  
si à M<sup>me</sup>.  
ai point  
es livres  
vois bien  
st que la  
use; mais  
s le livre

morales qui ne dépendent qu'  
réflexion et du raisonnement ,  
développement convenable. S  
vrage ne laisse presque rien à  
sur cet article , et doit servir  
dèle ; les questions de fait n'  
pas traitées avec la même ét  
mais ceux qui lui reprochent :  
veté à cet égard , devraient l'  
tention que de son temps on  
pas mis à contribution , avec  
de succès qu'on l'a fait depuis  
gles de la grammaire , les lang  
ciennes , l'histoire , la chron  
pour faire sortir de l'obscur  
siècles tout ce que ces diverse  
ces peuvent fournir de difficul  
tre les monuments sacrés de l'  
lation. Les éloges presque sans  
donnés à cet excellent ouvrag  
frent cependant quelques m  
tions pour la troisième partie  
croit apercevoir plus de séch  
moins de force et de vivacité.  
*rite de la Religion chrétie*  
*formée*, publiée à Rotterdam  
2 vol. in-8°. , n'eut pas à b  
près le même succès. C'est u

pièces de l'abbé Archimutres ouvrages d'Abbadie, nus, sont : I. *Les Carac-hrétien et du Christianis-des réflexions sur les af-l'Église*, La Haye, 1685, *Le Triomphe de la Pro-de la Religion*, ou l'*Ou-sept sceaux par le fils* où l'on trouvera la pre-tic de l'Apocalypse clai-iquée par ce qu'il y a de dans l'histoire, et de moins us la parole de Dieu, avec le et très sensible démons-a vérité de la religion chré-sterd. 1725, 4 vol. in-12 : , dans lequel Abbadie en-de réfuter sur plusieurs *xplication de l'Apoca-ossuet*, prouve que l'âge u affaibli ses organes quand sa ; III. *Réflexions sur la-elle du corps de J.-C.* *charistie*, en forme de Haye, 1685, in-12, édi-uée par l'auteur, à cause l'impression dont elle four-de 1715, publiée à Rot-une collection de traités ristie, est plus correcte ; *ms*, *Discours*, *Panég-y-ononcés et inprimés en occasions* ; V. *Défense de britannique*, où les droits le la nature et de la société au sujet de la révolution e, contre l'auteur de l'*A-ant aux Réfugiés* (Bayle); 692, in-8°, rare ; seconde Haye, 1695, in-12 ; VI. : *la grande conspiration-re*, avec le détail des di-*epries contre le roi et la i ont précédé le dernier ondres*, 1696, in-8° ; ou-rare, composé par ordre

du roi Guillaume, sur les pièces ori-ginales. On trouve dans le 15°. vol. de la *Bibliothèque anglaise*, le pro-jet d'une édition générale de ses œu-vres, en 4 vol. in-4°, que sa mort l'empêcha d'exécuter. Elle devait con-tenir une *nouvelle manière de prou-ver l'immortalité de l'ame*, et des *notes sur le commentaire philoso-phiqne* de Bayle ; il ne s'en est rien trouvé parmi ses papiers, parce que ce profond méditatif composait quel-quefois ses ouvrages dans sa tête, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les livrait à l'impression. — Un autre Abbadie, chanoine de Comminges, a donné une *Dissertation touchant le temps auquel la religion chrétienne a été établie dans les Gaules*, Tou-louse, 1703, in-12. Il soutient qu'elle y fut prêchée avant le milieu du se-cond siècle.

T—D.

ABBAS, fils d'Abdel-Mothaleb, oncle de Mahomet, fit d'abord la guerre à son neveu, l'accusant d'im-posture et d'ambition. Mais le sort des armes lui fut contraire, et il tomba entre les mains de Mahomet, au cé-lèbre combat de Bedr, l'an 2 de l'hé-gire (623—4 de J.-C.). Mahomet exigea de lui une rançon considérable. Abbas se plaignit de la dureté de son neveu qui voulait le réduire à la mendi-cité ; mais Mahomet qui n'ignorait pas qu'il avait de l'argent caché, lui dit : « Où sont les bourses d'or que vous » avez données à garder à votre mère » lorsque vous quittâtes la Mekke ? » Et aussitôt il lui déclara qu'une révélation l'avait instruit de ce secret. Abbas ne doutant plus alors de la vocation de son neveu, lui remit la somme, embrassa sa religion et en fut un zélé défenseur. Sept ans après, au combat d'Honain, les soldats de Mahomet étaient près de fuir, et le prophète lui-même, attaqué de toutes parts, allait succomber. Ab-



qu'éloquent, les  
 e et ses discours,  
 et revint triom-  
 on jointe à beau-  
 été et à son zèle,  
 ion des Musul-  
 s Omar et Oth-  
 s), qui descen-  
 evel pour le sa-  
 ontraient. Abbas  
 égire ( 652 —  
 un fils nommé  
 les plus célèbres  
 Cent ans après  
 va une nouvelle  
 mier prince fut  
 (Voy. ce nom),  
 C'est de son nom  
 la composèrent  
 cydes. — J—n.  
 a nom, septième  
 se, et 3°. fils de  
 Bendeh, n'at-  
 le son père, ni  
 r se faire recon-  
 t souverain du  
 dont l'adminis-

aux plus affreux briganda  
 serait difficile de dire combi  
 elle fut prise, saccagée e  
 par ces nomades. Les gouve  
 Fârsistone, du Kermân et  
 vèrent l'étendard de la révol  
 ne parvint à la réduire qu'en  
 ( 1591—2 ). La conquête c  
 suivit de près cette expéd  
 malheureux Guylâniens fur  
 par les Ouzbeks qui, sous l  
 de leur sulthan, nommé Tily  
 l'armée persanne en pleine d  
 en firent un horrible carnaj  
 trouva quelque dédommag  
 côté du Mâzendérân, dont la  
 pourtant lui coûta trois an  
 1005 à 1007 de l'hég. ( 1596  
 L'expédition du Mâzendéri  
 Abbâs du pays des Ouzbek  
 donna la facilité de tenter  
 velle invasion dans le Khon  
 ils furent encore chassés. T  
 le monarque persan se mes  
 ces audacieux ennemis, se  
 Allah - Veyrды - Khân réuni  
 Perse le Bahhréin et le La

nairement simple. Il combla de caresses et de bienfaits le fils de Sséfy, le désigna pour son héritier, et afin de lui assurer la couronne, il fit crever les yeux aux deux fils qui lui restaient. Abbâs était alors à Recht, dans le Mâzendérân; quand les dix premiers jours de son deuil furent écoulés, il se rendit à Qazwyn, où il convoqua plusieurs *khans*, ou gouverneurs de province, dont la fidélité lui était suspecte. On leur servit des breuvages empoisonnés, et on ne leur permit plus de sortir de la salle d'audience. Tous expirèrent en présence du monarque. Quoiqu'il eût accordé au meurtrier de son fils la récompense promise, la vue de ce misérable lui était odieuse, et il cherchait l'occasion de le punir de cet excès de zèle. « Va, » lui dit-il un jour, couper toi-même la tête à ton fils, et fais-la rouler à mes pieds. » L'infâme courtisan baisse les yeux, s'éloigne et revient bientôt avec cet horrible présent. « Ton fils et le mien n'existent plus, dit Abbâs; tu es maintenant aussi à plaindre que moi, et notre malheur est ton ouvrage. » Ce trop zélé serviteur périt quelque temps après, de la main d'un de ses esclaves, aposté sans doute par le roi, qui se félicita hautement d'être délivré de la présence d'un personnage odieux. Les troubles que les Ottomans fomentaient dans les provinces occidentales de la Perse, arrachèrent Abbâs à l'espèce de stupeur où l'avait plongé l'événement que nous venons de raconter. La guerre fut déclarée, et les campagnes de 1602 et 1603 procurèrent aux Persans les forteresses de Nakhdjévân, de Tauris, d'Erivân, etc. Le monarque voulant séparer ses états de ceux du sultan de Constantinople par un immense désert, transporta au mois de juin 1604, les habitants de l'Arménie, dans l'in-

térieur de la Perse, tant du côté de Tauris que dans le Lâristan. Quant aux habitants de Djulfah, célèbres alors par leurs immenses richesses, et surtout par leurs talents pour le commerce, ils eurent ordre de se rendre à Ispahan. On leur assigna un vaste emplacement situé au-delà de la rivière qui borde cette ville à l'orient. Là ils bâtirent un faubourg auquel ils donnèrent le nom de la ville qu'ils avaient été contraints d'abandonner. Cette mesure si désastreuse pour la portion la plus intéressante des habitants de la Perse, n'eut d'autre résultat que de forcer les armées ottomanes à prendre une autre direction. Elles fondirent sur la Géorgie, et le Chyrvân. Sinân-Pâcha essaya de reprendre Tauris, et livra, en 1605, une bataille, dans laquelle il fut complètement défait par les Persans qui reconquirent l'Arménie. Teflys et Tauris retombèrent en leur pouvoir. La ville de Qaudjah éprouva le même sort en 1606, suivant Antoine de Gouvéa qui nous apprend qu'Abbâs fit trancher la tête au gouverneur turc et à tous les soldats de la garnison; en représaille du traitement qu'ils avaient fait subir l'année précédente à un seigneur persan. Des événements plus importants encore, tels que la conquête du Chyrvân, de grandes victoires sur les Ottomans, et la soumission du Kourdistân, signalèrent les années suivantes. Enfin, les Ottomans, lassés d'une guerre désastreuse, demandent la paix et l'obtiennent en 1611. Abbâs profite de cette tranquillité pour embellir la nouvelle capitale de ses états. Le *meydan*, ou grande place, fut tracé, environné d'un immense portique et de différents édifices, parmi lesquels on distingue encore aujourd'hui la grande mosquée. Mais la guerre ne tarda pas à se rallumer avec

des trou-  
plusieurs  
core une  
ure , en  
leurs en-  
de leurs  
retentit  
successi-  
la Rus-  
ar et du  
og-temps  
maîtres  
unait; il  
r; mais  
pas été  
n récla-  
fit avec  
en d'ob-  
s Portu-  
s qu'Ab-  
e expé-  
sanne ,  
e Allah-  
andahar  
és aussi  
excité-  
voulut  
obéiss-

rer la couronne à Aboû-Nar  
Myrzâ, fils du prince dont  
avait ordonné la mort, et qu'il  
sait de regretter. Mais il n'eut  
satisfaction de consommer l'  
acte expiatoire qu'il méditait  
coup il ressentit les atteinte  
maladie qui le conduisit au to  
la nuit du jeudi 24 de djom  
l'an 1037 de l'hégire ( du 2  
janvier 1628). Il était, sui  
voyageur Herbert, âgé de 70  
en avait régné 41. Sa taille étai  
ses yeux animés, mais petits  
aucuns cils, le nez gros et aqu  
menton pointu et épilé, à la  
des Persans. Il portait des moi  
excessivement longues, épa  
frisées. Si les grands talents m  
et politiques, si les plus brilla  
cès justifiaient de grands forf  
pouvaient seulement atténuer l'  
qu'ils inspirent, la postérité  
peut-être approuvé les éloges  
tionné le surnom de GRAND, q  
tains voyageurs et ambassade  
ropéens, bien acueillis par  
lui ont décerné; mais elle ne

romans. Sous ce règne les limites de la Perse furent prodigieusement reculées. Ispahan, devenue la capitale de l'empire, acquit une population de plus de 500,000 ames; on vit s'élever, non seulement dans cette ville, mais dans les principales cités du royaume, de magnifiques monuments consacrés au culte et à l'utilité publique, tels que des mosquées, des karvanséray, des collèges, des hôpitaux. Abbâs essaya même de percer une très grande montagne, pour amener de l'eau à Ispahan, et augmenter le Zendch-Routd. Les grands imitaient l'exemple du souverain, et on voit encore à Ispahan un beau pont qui porte le nom d'Ailah-Veyrdy-Khân, généralissime des armées d'Abbâs. Tous les étrangers étaient bien accueillis à sa cour, et il témoignait beaucoup de bienveillance aux Européens. Les rois de Portugal, d'Espagne, d'Angleterre, les États de Hollande lui envoyèrent des ambassadeurs, qu'il reçut et traita avec magnificence. Il avait une prédilection pour le pape, qu'il regardait comme le plus grand ennemi des Turks, ennemis naturels des Persans, tant à cause de la proximité des deux états que par l'animosité religieuse qui existe entre les sectateurs d'Omar et ceux d'Aly. Bien plus occupé des vrais intérêts de l'état que des querelles religieuses, il fermait les yeux sur les impuissantes prédications de nos missionnaires, et les employait adroitement à tromper les princes chrétiens de la Géorgie, qu'il conquit et réunit au royaume de Perse. Il est digne de remarque qu'à la même époque, c'est-à-dire vers la fin du 16<sup>e</sup>. siècle et au commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, trois monarques justement célèbres occupaient les trois principaux trônes de l'univers. Les Persans intimidés baissaient la tête sous le sceptre ensanglanté

d'Abbâs; les Indiens, sagement gouvernés par Akbar, joignaient la gloire littéraire à celle des armes; et le bon Henri IV, idolâtré de son peuple, acquérait chaque jour de nouveaux titres à l'amour des Français. Parmi les histoires les plus exactes et les plus circonstanciées d'Abbâs, nous citerons la 2<sup>e</sup>. et la 3<sup>e</sup>. partie du *Tûrykh-A'dem-Araï-A'bbâcy*, dont la première partie renferme l'histoire des *Ssofys*, prédécesseurs d'Abbâs. Cet ouvrage finit avec le règne de ce monarque. Nous en possédons à la bibliothèque impériale, les 1<sup>re</sup>. et 5<sup>e</sup>. parties. La 2<sup>e</sup>. et la 3<sup>e</sup>. se trouvent à la bibliothèque de l'arsenal. M. Silvestre de Sacy possède aussi une excellente copie de ces deux parties. Il a eu la complaisance de me la communiquer, de manière que j'ai pu conférer ces différens manuscrits, pour composer l'article qu'on vient de lire. L—s.

ABBAS II, fils unique de Sséfy, lui succéda au mois de mai 1642: il n'était alors âgé que de 13 ans. Il fit son entrée dans Ispahan au commencement de l'année suivante, et les circonstances de cette cérémonie ont été soigneusement décrites par Tavernier. Son père avait ordonné qu'on lui brûlât les yeux avec un fer rouge; mais l'eunuque chargé d'exécuter cet ordre eut le courage de ne pas obéir; Abbâs contrefit l'aveugle jusqu'au moment où Sséfy sentant sa fin approcher, se repentit de cette cruauté. Alors l'eunuque l'assura qu'il avait un secret infailible pour rendre la vue; et il feignit d'en faire l'épreuve sur le fils du monarque mourant. L'événement le plus remarquable du règne d'Abbâs, fut la conquête du Qandahar. Cette province enlevée d'abord à l'empire Mogol par Ailah-Veyrdy-Khân, généralissime d'Abbâs I<sup>er</sup>., avait été

## A B B

le règne  
 it, et il  
 e plutôt  
 la force  
 dura 24  
 onarque  
 plaisirs.  
 le deux  
 à Char-  
 ssins de  
 a propre  
 ire exé-  
 ne assez  
 c beau-  
 prince  
 ns aussi  
 ous ses  
 nt laissé  
 bauche!  
 n, et au  
 nait ou  
 ous les  
 t couper  
 n porte-  
 ense peu  
 il com-

admis, en 1665, à s'enivrer ;  
 Chardin eut le même honneur  
 de sa propre main le brevet de  
*du roi*. Le récit de sa mort est  
 pièce de dédommagement qu'  
 devons à nos lecteurs. On  
 apprendre comment l'espèce l'  
 fut délivrée d'un aussi épou-  
 fléau. Parmi les danseuses de  
 il en remarqua une singuli-  
 belle; vainement elle le prévi-  
 maladie incurable dont elle é-  
 quée, Abbás ne voulut poin-  
 ter : la malheureuse connai-  
 dangers auxquels l'exposait  
 longue résistance ; elle céda ;  
 de temps après le roi éprou-  
 symptômes les plus alarma-  
 débauches non interrompue-  
 lérèrent les progrès du mal ; un  
 abcès se manifesta à la gorge e-  
 de manière que, ne pouvant  
 aucune nourriture, il périt, âgé  
 ans, au milieu des plus cruel-  
 leurs, le 26 de raby 1<sup>er</sup>, 1665  
 l'hébreu. (25 septembre 1665)

fondement politique. Thahmas voulait se débarrasser de la présence importune de Chah-Thahmas, qui fut aussitôt envoyé dans la terre sainte du Khoragan, pour y passer le reste de ses jours dans les exercices de piété, et il se mit ouvertement à la tête du gouvernement, en qualité de *régent* du royaume. Abbâs vécut quatre ans, et l'histoire de son règne est, comme on l'imagine bien, celle du conquérant persan, qui se fit couronner le 24 de chawwal 1148 (1<sup>er</sup> mars 1756). A dater de cette époque, son historien, ou plutôt son panégyriste Myrza-Mehdy, ne parle plus du jeune Abbâs; mais Hanway nous apprend qu'il était mort peu de temps avant l'inauguration de Nadir-Chah, c'est-à-dire au commencement de 1756. « Ce monarque-enfant était d'une » santé fort délicate, dit ce voyageur, cependant on n'est pas certain qu'il ait péri de mort naturelle; » il est très possible qu'on ait voulu » faire disparaître le très faible obstacle qui s'opposait à l'exécution » des projets ambitieux de Thahmas-Couy-Khân. » L—s.

ABBASSA (A'BBACAN), sœur d'Haroun-al-Réchyd, 5<sup>e</sup>. khalyfe Abassyde. Sa beauté, ses talents pour la poésie, et surtout ses malheurs, la rendirent célèbre. Elle fut donnée en mariage par son frère au grand-visir Giafar, (Dja'far-ben Yahya), chef de la famille des Barmécydes, et ami du khalyfe; mais Haroun y mit l'étrange condition qu'ils ne se considéreraient point comme époux, et borneraient leur liaison à la simple amitié. On a prétendu que le khalyfe leur fit cette défense parce qu'épris d'Abbassa, et trop pieux pour se livrer à un commerce incestueux, il ne voulait pas qu'un autre éprouvât le bonheur auquel lui-même ne pouvait prétendre.

D'autres donnent à cette défense un motif moins odieux; ils disent que le khalyfe n'avait marié sa sœur à son favori que pour permettre à Giafar l'entrée du sérail, et lui faire ainsi partager tous ses plaisirs. Quoi qu'il en soit de ce caprice singulier, la jeunesse et une passion mutuelle eurent plus de pouvoir que la volonté tyrannique du monarque. Abbassa devint mère et donna le jour à un fils que Giafar et elle envoyèrent élever secrètement à la Mekke (quelques écrivains disent même qu'elle accoucha de deux jumeaux). Le fait parvint à la connaissance du khalyfe, qui fit périr Giafar avec tous les Barmécydes, et ne se montra pas moins cruel envers sa sœur, en la chassant de son palais et en l'exposant à toutes les horreurs de l'indigence. Dans un pèlerinage qu'il fit à la Mekke, Haroun témoigna le désir de voir l'enfant, sans doute pour lui faire aussi ressentir les effets de sa haine; mais on parvint à le soustraire à ses regards. L'atroce conduite d'Haroun paraît une preuve bien forte qu'il avait regardé la malheureuse Abbassa avec d'autres yeux que ceux d'un frère. Plusieurs années après, une femme qui l'avait connue pendant sa prospérité, la rencontra et lui demanda ce qui lui avait attiré son infortune. « J'ai eu au » trois fois 400 esclaves, lui répondit » Abbassa; je ne possède plus maintenant que deux peaux de mouton, » dont l'une me sert de chemise et » l'autre de robe. J'attribue mes malheurs à mon peu de reconnaissance » pour les bienfaits de Dieu. Je fais » pénitence de ma faute, et je vis contente. » La femme lui fit présent de 500 dragmes d'argent, et Abbassa montra, dit d'Herbelot, autant de joie que si elle eût été rétablie dans son premier état. Parmi les vers d'Abbassa que les

A B B

marque  
 di rap-  
 lé *Saba*.  
 , et au-  
 D—r.  
 peintre,  
 u 1512  
 ise de sa  
 du Pri-  
 isqu'ici,  
 e le Pri-  
 nce, et  
 s le châ-  
 vrai que  
 pelé le  
 ns qu'il  
 famille  
 Bassan  
 uée aux  
 furent  
 bles. On  
 peintres  
 re-Paul  
 m fils,  
 ille, et  
 s prin-  
 sont à

ABBON, surnommé *Le Courant* ( en latin, *Abbo Cormans* ), né dans la Normandie, vers le milieu du 9<sup>e</sup>. siècle, vint étudier à Paris sous Aimoin l'ancien, qui était alors fait grande réputation. Après avoir fait profession à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, il devint diacre et prêtre dans ce même monastère, où il mourut, vers l'an 925. Nous avons de cet écrivain un poème épique, divisé en trois livres, *sur le siège de Paris par les Normands* ( *de Bello Parisiacaæ urbis* ), qui dura depuis le mois d'octobre 886 jusqu'à celui de février 887. L'auteur publia cet ouvrage en 896, et le dédia à Gozlin, diacre, et non à Gozlin, évêque de Paris. Abbon fut témoin des événements qu'il rapporte. Sa piété lui fait attribuer la délivrance de la capitale, et les succès de l'armée des Parisiens aux reliques de St. Vincent, de St.-Germain et de Ste.-Geneviève. Il a réuni dans ses vers tous les défauts des poètes de son siècle ; il écrit mal ; ses constructions sont toujours

historiens de France, et donna ensuite ce manuscrit à l'abbaye St.-Germain-des-Prés : il est à présent à la Bibliothèque impériale, sous le n<sup>o</sup>. 1633, fonds de l'Abbaye. Ce poème a encore été publié par Dom Jacques du Breul, 1602, à la suite de l'édition d'Aimoin ; ensuite par André Duchesne, et par plusieurs autres. Mais la meilleure édition est la septième qui a été mise au jour par Dom Toussaint Duplessis dans ses *Nouvelles Annales de Paris*, 1753, in-4<sup>o</sup>, p. 215. Des trois livres qui composent le poème d'Abbon, les divers éditeurs n'ont jugé à propos de publier que les deux premiers ; outre que le troisième ne contient rien d'intéressant et que le manuscrit est fort imparfait, l'auteur l'a rempli de digressions et de diverses allégories qu'il a eu soin d'expliquer par des gloses ou scholies aussi peu intelligibles que le texte. En s'expliquant mal, dom Rivet (*Hist. litt. de la France*, tom. VI, p. 192) a laissé penser qu'il existait, outre le texte latin d'Abbon, une ancienne glose ou traduction en vers français de ce poète, qu'il cite d'après le président Fauchet (p. 521.). Cette méprise du savant bénédictin a fait avancer par tous les dictionnaires historiques qu'on avait publié une traduction du *Poème du siège de Paris*. Abbon a laissé encore : I. *Epistola ad Desiderium episcopum*, qui se trouve dans le tom. V de la *Bibliot. patr.* ; II. un *Recueil de Sermons*, dont cinq seulement ont été publiés par les soins de d'Achery, dans le 9<sup>e</sup>. tome de son *Spicilegium*. Celui qui a pour objet les *progrès du christianisme*, est sans contredit le chef-d'œuvre de cet auteur ; il s'y montre très instruit dans l'histoire de l'église ; et on y trouve une déclamation vraiment pathétique contre les usurpateurs des biens ecclésiastiques. R—T.

ABBON, moine, ensuite abbé de Fleury ou de St. - Benoît - sur-Loire- (en latin *Abbo Floriacensis*), né à Orléans dans le milieu du 10<sup>e</sup>. siècle, fut poète, historien et mathématicien. Dès son enfance son père Létus et sa mère Ermengarde l'envoyèrent à l'abbaye de Fleury pour y étudier sous Gunbolus et Christianus, savants professeurs de ce monastère. A un zèle ardent et un travail excessif, Abbon joignait un jugement sain et le plus grand amour pour les lettres ; aussi fut-il en état de les enseigner de bonne heure, ayant fait profession et reçu l'habit de religieux. Voulant encore posséder les hautes sciences, il demanda la permission de voyager pour étudier dans les écoles les plus célèbres, et alla successivement de Paris à Reims pour se former dans la dialectique, de là à Orléans, où il apprit la musique. Son abbé lui donna l'ordre d'aller en Angleterre pour y instruire les religieux bénédictins de l'abbaye de Ramsey ; au bout de deux ans, sur la fin de 987, il revint à Fleury, dont il fut nommé abbé l'année suivante. Alors tout entier aux devoirs de sa place, il ne s'occupa qu'à l'étude de l'Écriture sainte et aux ouvrages des Pères. Dans un voyage qu'Abbon fit en Gascogne pour rétablir l'ordre dans l'abbaye de la Réolle, qui dépendait de celle de Fleury, il s'éleva une émeute violente ; un Gascon lui porta dans le côté gauche un coup de lance dont il mourut le même jour, 15 novembre 1004. Abbon avait assisté à trois conciles, et fait deux voyages à Rome en qualité d'envoyé du roi Robert, sous les papes Jean XV en 986, et Grégoire V en 996, qui lui donnèrent des témoignages de leur estime. Ses contemporains avaient la plus haute idée de ses lumières et de son érudition. Fulbert de Char-



A B B

ses épi-  
*Abbas*,  
*nuctori-*  
*r famo-*  
 uvrages  
 ive à la  
*vetus*,  
 au nom-  
 re n'est  
 abbé de  
 é philo-  
 la plus  
 II. *L'A-*  
 nulphe,  
 ive à la  
*cusil de*  
 igues et  
 billon a  
 om. 2 ;  
 s de la  
 vec des  
*Abrégé*  
 de l'his-  
 écaire ;  
 ique le  
 toire de  
 larcol

muer vivement l'Angleterre. Né en  
 1562, d'un tisserand, à Quilford,  
 dans le comté de Surrey, élevé suc-  
 cessivement dans l'école de sa ville  
 natale, qui avait pour fondateur  
 Edouard VI, puis dans le collège de  
 Bailleul à Oxford, il était docteur en  
 théologie et l'un des plus fameux pré-  
 dicateurs de l'église anglicane, lors-  
 que le roi Jacques I, après l'avoir fait  
 doyen de Winchester en 1599, le  
 nomma en 1604 un des huit théo-  
 logiens chargés par ce prince de tra-  
 duire le Nouveau Testament. Elu en  
 1605, pour la troisième fois, vice-  
 chancelier de l'université d'Oxford,  
 Abbot, perdit, en 1608, dans la per-  
 sonne de celui qui en était chancelier,  
 le plus puissant et le plus chéri de ses  
 protecteurs, Thomas Sackville, comte  
 de Dorset, grand trésorier d'Angle-  
 terre. Il trouva sur-le-champ un nou-  
 vel appui dans le trésorier d'Ecosse,  
 George Hume, comte de Dunbar,  
 qui le sollicita d'être son chapelain  
 et l'emmena à Edimbourg, où ce lord  
 avait à remplir depuis deux ans la

domptée, toute opposition abattue par l'esprit, l'habileté, et surtout la modération d'Abbot; modération, au reste, qui lui coûtait peu quand il mesurait les droits de l'épiscopat, et qu'il oubliait complètement lorsqu'il se ralliait avec les presbytériens à la haine du papisme. Quoi qu'il en soit, il servit peut-être mieux la cause des évêques par son indifférence, qu'il ne l'eût fait par son zèle. Le résultat de sa négociation fut un acte émané du *kirk* et ratifié par le parlement écossais, portant : « qu'au roi seul appartiendrait la convocation des assemblées générales et le droit d'en nommer le modérateur; que les évêques ou leurs députés seraient modérateurs nés et perpétuels de tous les synodes diocésains; que personne ne pourrait être ni excommunié ni absous sans leur approbation; que ce serait eux qui présenteraient à tous les bénéfices, dont aucun ministre de l'Évangile ne serait susceptible, sans avoir prêté le serment de suprématie et d'obéissance canonique; qu'enfin la visite du diocèse serait partout une fonction attribuée exclusivement aux évêques ou à leurs délégués, et qu'aucun conciliabule ne pourrait se tenir, aucune réunion se former pour exercer, prophétiser, etc., sans avoir pour modérateur l'évêque du territoire sur lequel on s'assemblerait. » Ce succès inespéré et toute la conduite d'Abbot en Écosse, plurent tellement à Jacques I<sup>er</sup>, qu'il résolut de ne plus rien décider en pareille matière, sans avoir consulté le chapelain de lord Dunbar. A quelque temps de là, ce prince convoqua une assemblée du clergé, pour qu'elle eût à prononcer: *Si le roi d'Angleterre pouvait légitimement secourir les états généraux de*

*Hollande contre le roi d'Espagne?* Abbot était membre de cette assemblée, et l'un de ceux qui se faisaient le plus écouter. Jacques fut mécontent des opinions. Il ne savait comment se mettre d'accord avec lui-même. Outré dans sa théorie sur le *droit divin des rois*, et voulant dans la pratique secourir des sujets révoltés contre le leur, il reprochait tour à tour à son clergé de soutenir trop la *royauté de fait*, et trop la *royauté de droit*. Il avait proposé des questions, et il trouvait mauvais qu'on les examinât avant de les décider, dût-on les décider pour lui en définitif. De ces perplexités intérieures et de ces contradictions ouvertes sortit une lettre écrite par le roi Jacques au docteur Abbot; lettre peu connue hors de l'Angleterre, qui, même dans ce pays, n'a vu le jour que long-temps après la mort des personnages intéressés, mais dont l'authenticité est incontestable, et qui, par son étonnante singularité, ne peut manquer d'exciter l'attention de nos lecteurs. Elle était ainsi conçue. — « Bon docteur Abbot, je ne puis m'empêcher de vous faire savoir le jugement que je porte sur la conduite de votre assemblée. J'y suis doublement intéressé, et comme roi sur le trône (*rex in solio*), et comme une ouaille du troupeau dans l'église (*unus gregis in ecclesia*). Tout ce que vous et vos confrères avez débité d'un *roi de fait* (expression, je suis bien aise de vous le dire, à laquelle se réduisent toutes celles employées dans vos canons) ne me regarde en rien. Je suis l'héritier direct et immédiat. La couronne m'appartient par tous les droits que vous pouvez articuler, le seul droit de conquête excepté. Enfin, mon avocat général vous a suffisamment expliqué ma

ABB

en elle-  
 royauté  
 e; et je  
 n'avis,  
 us par-  
 ntredit  
 dont je  
 rien po-  
 ue mon  
 uant, a  
 ser jus-  
 piation,  
 ut peut  
 secouer  
 naturel,  
 de ty-  
 rief, de  
 aise de  
 la fene  
 parfaite-  
 conseils  
 la Hol-  
 obe ne  
 ne s'en  
 alement  
 le terre,  
 us ont

» Je me suis donc déterminé  
 » voquer tout mon clergé, et  
 » tant pour satisfaire ma  
 » conscience, qui est en plei-  
 » nité, que pour démontrer à  
 » qui nous environne que j'ai  
 » toute justice, épouser aujour-  
 » d'hui la cause hollandaise. Je n'ai  
 » aucun besoin réel de cette c-  
 » tion, et vous me forcez  
 » de dire que je voudrais n'y a-  
 » voir rien mais songé. Vous avez foui  
 » avant dans ces *mystères à*  
 » *pire*, dont tous les rois  
 » servent à eux seuls de co-  
 » rps. Vous aurez beau désormais  
 » servir d'aveugle pour la doct-  
 » rine, fait Dieu l'auteur du péché  
 » et l'avez frisée de très près, ve-  
 » nez-vous brouché sur le bord de l'ab-  
 » sence, à propos de la ques-  
 » tion, que *même l'autori-*  
 » *tyran est l'autorité de L*  
 » *doit être représentée comm*  
 » Si le roi d'Espagne allait  
 » venir à réclamer encore son  
 » droit pontifical sur mes é-

» Après avoir cité en entier l'acte, qui, pour le plus grand plaisir des lecteurs, est la circonstance la plus intéressante de la vie de ce prince, il nous suffira de dire qu'il est passé rapidement par les mains de Lichfield et de Londres, par le cardinal archevêque de Cantorbéry à la mort de Baucroft, en 1610; qu'on ne put d'abord jouir tout à la fois d'une telle faveur et d'une telle popularité; que les amis de la paix avaient un esprit conciliant; que les théologiens comptèrent au moins sur une indulgence; que le clergé anglais reprocha d'ensevelir sa prière et que les philosophes le blâmèrent d'être si peu altéré de pouvoir payer cependant le tribut à la mort de corps, en défendant avec une telle vivacité qu'on ne s'y serait attendu, l'existence de la haute-cour de Westminster, même contre les instances du célèbre lord Cook: mais il ne put conserver toute la pureté inaltérable, toute la noble fermeté de son ministère, en s'opposant jusqu'au divorce du comte et de la comtesse d'Essex, si ardemment et si discrètement poursuivi par le roi, la dissolution du mariage proposée à la pluralité seulement de dix, l'archevêque de Cantorbéry à la tête des membres de la chambre basse. Moins intéressant, lorsqu'il se manifesta un fanatisme puéril il chercha à soulever tout le clergé contre la proclamation royale qui permettait les récréations innocentes pendant le dimanche; bon calviniste et bon politique, lorsqu'il se voyait à enflammer Jacques le premier le projet d'établir son gendre, le duc Palatin, sur le trône de France; plus digne de compassion que de haine quand il voyait dans

cette chimère l'accomplissement des prophéties de S. Jean. et le pouvoir de LA BÊTE, c'est-à-dire du pape, tombant pièce par pièce, selon la parole de Dieu, il s'attira de nombreux ennemis qui crièrent au scandale! et à la déchéance! lorsque, peu de temps après cette dernière discussion, il eut le malheur de tuer à la chasse un des gardes de lord Zouch. Il lui fallut obtenir le pardon et la réhabilitation du roi qui les lui accorda emphatiquement, en disant qu'un ange eût pu pécher de cette manière. Cet événement le plongea dans une mélancolie qui aggrava d'autres infirmités. Il put encore recevoir les derniers soupirs de Jacques I<sup>er</sup>, et couronner le fils qui lui succédait. Mais alors il se trouva en butte à des inimitiés terribles, celle du duc de Buckingham, le plus haineux, le moins généreux des hommes puissants, et celle de l'évêque Laud, aussi suspect de papisme que l'archevêque l'était de calvinisme. La première occasion que le primat d'Angleterre donna au ministre favori de lui faire éprouver sa malveillance, fut encore une circonstance glorieuse pour Abbot. Il était en quelque sorte le précurseur de Hampden. Une proclamation royale avait été publiée pour lever, sous le nom d'emprunt, un subsidie excusé par l'exemple, mais non autorisé par la loi. Un ecclésiastique de cour avait prêché en faveur de l'emprunt. Le primat reçut de Buckingham un ordre du roi, qui lui enjoignait d'autoriser de sa signature l'impression de ce discours: il s'y refusa; et comme en Angleterre on exalait encore à cette époque, il fut relégué à sa maison de campagne, près de Cantorbéry, et l'exercice de sa primatie mis en commission. Il fallut bientôt convoquer un Parlement, et rendre à la

premier  
arche-  
mat. La  
baptiser  
que de  
fin sous  
mités et  
ons ; il  
é de 71  
us bien  
églises  
ent. On  
Heylin ,  
Claren-  
re dans  
évère ?  
tout le  
était à  
i. Dans  
rait de  
it d'es-  
udes de  
, avec-  
le Cal-  
son une  
s chefs  
de fac-

dans la même ville, dans  
université, et pour le même  
lui; comme lui, célèbre et  
heure par ses sermons; com-  
élevé par son mérite à l'é-  
épiscopale; comme lui, calvi-  
le cœur, plus modéré cepen-  
son frère, mais plus modér-  
que Holland et Humphri, suc-  
cesseurs dans la chaire de  
d'Oxford. Ce fut en 1612,  
52 ans, que Robert Abbot fut  
par Jacques I<sup>er</sup>, professeur  
cette chaire. Dès l'année  
prince l'avait fait son cha-  
avait tenu à honneur de s'a-  
un théologien si éloquent; et  
merie royale avait mis au jour  
un même volume, la *Démon-  
du docteur sur l'Ante-Chri-  
Commentaire* du monarque  
*pocalypse*. La faveur d'un de  
théologiens devait nécessaire-  
ter l'autre aux premiers hon-  
sa profession. Un sermon d'  
Abbot, prêché par hasard de  
Stanhope, avait valu au pré-  
sage tout jeune, en 1595.

1617, âgé seulement de 57 ans. Ainsi son frère lui survécut 16 ans. S'ils avaient les mêmes talents et les mêmes opinions, ils étaient d'une humeur fort différente. Leurs contemporains citaient avec complaisance le *sourire* de Robert, et avec une espèce de crainte le *sourcil* de George Abbot. Robert s'était marié deux fois, au grand déplaisir de George. Il mourut laissant un fils, et une fille mariée au chevalier Nathaniel Brent. Il laissait aussi une grande quantité d'ouvrages, prisés dans le temps où ils furent composés, mais qui devaient bientôt s'enfoncer dans le fleuve de l'oubli. A peine la *Défense du pouvoir souverain des rois*, 1619, in-4°, en latin, a-t-elle survagé. Quant au *Miroir des subtilités papistes*, 1594, in-4°, en anglais; à la *Démonstration de l'Ante-Christ*, en latin, 1605, in-4°, 1608, in-8°; à l'*Antilogia*, en latin, 1615, in-4°; à la *Défense du catholicisme réformé de Guillaume Perkins, contre l'anti-catholicisme bâtarde de Guillaume Bishop, prêtre de séminaires*, 3 parties (en anglais) 1606 et 1607, in-4°, réimprimées et réimprimées en 1611 in-4°. etc., etc., ce sont autant d'écrits qu'on ne cite plus que pour la bizarrerie de leurs titres. On en trouve la liste dans le tom. 16<sup>e</sup>. des *Mémoires de Nicéron*.

L—T—L.

ABBACCIAVACCA MEO, de Pistoie, poète italien du 13<sup>e</sup>. siècle, était contemporain de Fra Guitone, et ses vers, écrits dans un jargon composé d'italien, de français et de provençal, contribuèrent dans ces premiers temps à enrichir la langue toscane. On a conservé de lui un sonnet dialogué entre le Poète et l'Amour. Crescimbeni l'a imprimé dans le 3<sup>e</sup>. vol. de son *Histoire de la Poésie vulgaire*, p. 58.

G—É.

ABBT (THOMAS), naquit, le 25 novembre 1738, à Ulm, où son père s'était retiré après avoir exercé le métier de perruquier. Son goût pour l'instruction commença à se développer dans sa ville natale; et ce fut là qu'il fit paraître en 1751 sa première dissertation de *Historia vitæ magistra*. Il y soutint encore deux thèses, l'une sur les *miroirs ardents*, l'autre sur la *récession miraculeuse de l'ombre d'Achaz*. En 1756 il alla à l'université de Halle, où il fut distingué par le professeur Baumgarten, qui lui donna un logement dans sa maison. Abbt publia une thèse *De Extasi*; il dirigea ses études vers la philosophie et les mathématiques; et dès 1758, où il reçut le grade de maître-ès-arts, il en fit son occupation principale, abandonnant la théologie, à laquelle il s'était d'abord destiné. En 1760 il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Francfort-sur-l'Oder; ce fut là qu'au milieu du tumulte de la guerre, il parvint à faire sortir ses concitoyens de leur découragement, en composant son ouvrage intitulé: *De la Mort pour la patrie*. L'année suivante il passa six mois à Berlin, et alla occuper la chaire de professeur de mathématiques à l'université de Rinteln en Westphalie; mais dégoûté bientôt de la vie académique, il étudia le droit, afin de pouvoir occuper un emploi civil. En 1765 il voyagea dans l'Allemagne méridionale, la Suisse et une partie de la France; il revint à Rinteln à la fin de la même année, et y publia l'année suivante l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, et qui est intitulé: *Du Mérite*. Ce livre, réimprimé trois fois dans la même ville, 1767, 1772, 1790, est rempli de sentiments élevés, d'observations fines; on y trouve une bonne philoso-

## A B B

érent du *des langues n'a pas été une p*  
 maître *stifiée au genre humain*, Halle  
 re et su- *in-4°*. Une autre sur la *recher*  
 sait pas. *vérité*, Halle, 1759, in-4°. I  
 français se livra plus spécialement à la  
 éfet du phie il publia une thèse *sur*  
 le titre *table manière d'étudier cette*  
 est peu Halle, 1760, in-4°. Son *T*  
 bbt, en *l'influence du beau sur les s*  
 e de la Rintelu, 1762, in-4°. , av  
 sistoire objet d'inviter à son cours de  
 mte ré- lettres. Il fit paraître ensuite s  
 e, qui *gramme sur la difficulté de*  
 culière, *les facultés de l'ame*, Rintelu  
 il mou- in-4°; et son *Épître consoli*  
 é seule- *M. le docteur Schwarz, s*  
 e prince *dant d'église, et professeur*  
 coup de *telu*, 1763, in-8°. Son livre  
 , et plaça *Recherches sur les sentime*  
 u chante *raux, traduites de l'alleme*  
 . Il était *M. Moses (Mendelssohn)*, C  
 n trouve 1765, in-12, fut revu par Boi  
 pénétra- été réimprimé à Berlin en 176  
 it, qu'il C'est le seul ouvrage qu'Abbt  
 ait vécu en français. Son *Essai sur l*  
 venu un *le caractère d'Alexandre*  
 emagne. *Baumgarten*, Halle, 1765,

tion à Berlin, 1780, in-8°. aussi essayé dans le genre ; on a de lui un livre qui a *Fragment des évènements ciens du genre humain*, réface de Jean Pierre Miller, 1767, grand in-8°. C'est cement d'un abrégé d'hisrselle ; Abbt ne l'ayant pas M. Miller a publié après sa u'il en avait fait, en lui titre qu'on vient de lire ; *re du Portugal jusqu'à la siècle* ; une *Vie de Baum-Traduction de la cons-Catilina*, par Salluste, 1, 1767, in-8°, est regar- un de ses meilleurs ouvra- été publiée après la mort de u profit de son père, mais du comte de la Lippe. Il autre traduction allemande e sous le nom d'Abbt, pumgow 1772, par Wagner ck ; mais on prétend qu'il aucune part. Ses *OEuvres* nt été recueillies par M. Ni- ) vol. qui ont paru à Stettin n, de 1768 à 1781, in-8°. u des contrefaçons à Reut- 782, et à Francfort, 1783. ai y a réuni plusieurs écrits ent pas encore été imprimés. e 5°. tom. contiennent la cor- ce d'Abbt avec M.M. Blum, leim, Klotz, Moses Mendels- colaï et autres ; le troisième ; impriméséparément sous ce *uvres diverses de Th. Abbt,* e, qui contient sa corres- : *familière*, Berlin et Stettin 1-8°. Ces œuvres complètes u. ont été réimprimées à Ber- 790, in-8°. Outre les ouvra- vient de citer, il existe encore petits Traités et Mémoires : auteur, insérés dans diffé-

rents recueils : dans le *Journal hebdo- madaire allemand*, intitulé : le *Règne de la nature et des mœurs* ( Halle, 1757 et suiv. ), dans les *Annonces de Halle*, 1760, n°. 12, et dans la *Bibliothèque générale de l'Allema- gne* ; La liaison de Abbt avec Lessing, Moses Mendelssohn, et d'autres écri- vains du premier ordre, l'avait engagé à devenir leur coopérateur, et, depuis 1760, il a eu beaucoup de part aux *Lettres concernant la littérature moderne*, journal célèbre, dont la publication a fait époque dans l'his- toire littéraire de l'Allemagne ; la 148°. lettre du 9°. volume est la première qui soit de lui. Ses lettres et ses mé- moires, dans ce recueil, sont signés de la lettre B. La vie d'Abbt a été écrite en allemand par Frédéric Nicolai, et publiée à Berlin, en 1767, in-4°, sous le titre de *Monument à la mé- moire de M. Th. Abbt*. On en trouve un extrait dans la *Bibliothèque histo- rique* de Gatterer, t. 6. A. L. M.

ABDALLAH, père de Mahomet, né en Arabie, était de la célèbre tribu des Coréich, et fut plus distingué par sa beauté et la pureté de ses mœurs que par ses richesses. Abdel-Mothaleb son père, dont il avait mérité toute la tendresse, le chargea d'acheter pour leur stérile patrie les provisions dont elle manquait. Abdallah partit et s'a- vança jusqu'à Yatreb, ( aujourd'hui Médyne ) où il mourut, ne laissant, dit-on, pour héritage à son fils, âgé de deux mois, que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Selon les auteurs arabes, Abdallah fut recher- ché par une reine de Syrie, char- mée de sa beauté et de ses vertus ; mais il est évident que, pour donner quelque éclat à l'origine de leur prophète, ces auteurs ont environné l'his- toire de son père d'autant de fables que celle de Mahomet lui-même. J—N.



A B D

ul-Abbâs maître et le disciple se retirèrent sur une île près de la côte. Leur retraite et de leur piété tira bientôt une foule de disciples. A'bdallah leur expliquait les dogmes de la religion musulmane. Touché de leur zèle, et voulant primer leur assiduité à fréquenter sa retraite, il les appela *Morâbet*. Bientôt une petite armée se forma. On ne se convertit pas à la fois, ça d'employer la violence ne se convertiraient. La tribu de Djoudola fut la première à attaquer les armes à la main. Elle fut de 3000 *Morâbet*. Elle fut l'an 434 de l'hég. D'autres tribus lui soumirent bientôt toutes les contrées du Senhadjeh. Chaque nouveau séléyte était purifié par cent coups de fouet, et s'obligeait à verser de l'armée les dîmes destinées à l'acquisition des armes et au paiement des troupes. La nouvelle secte se manifesta bientôt dans le Mesamedah, parmi les Nègres. Yahhya écrivit dans ces entrefaites, A'bdallah à sa place, en qualité d'emir.

**ALLAH-BEN-ZOBAIR**, khalife de Syrie, Yézid, les descendants d'Aly, ayant été les habitants de la Mekke, fut pour chef Abdallah-Ben-Zobair qui se trouvait à la tête des gens de la maison de Hachem, appelé par Yézid. Moawyah, père d'Aly de Syrie, parlant à son fils, l'ennemi de ses antagonistes, lui dit : « Abdallah-Ben-Zobair est un homme que vous devez le plus craindre ; il a un génie entreprenant et capable de tout. Il vous attaquera avec la force du lion et la subtilité du serpent. » Abdallah ne tarda pas à accomplir cette prédiction. Il se rendit à la Mekke ; et, après la bataille de Muta, dans laquelle Hocéin, fils d'Abdallah, les habitants de la Mekke et l'épouse, dont Abdallah s'était séparé avec affection par son zèle religieux et ses manières affables, le proclamèrent khalife, l'an 680, (62<sup>e</sup> de l'hég.) suite de cet événement, Yézid envoya vers Abdallah un officier avec de l'argent, et l'ordre de lui rendre hommage, s'il reconnaissait son autorité, et de venir en paix à la Mekke, mais Abdallah refusa ; on mit alors le siège devant lui ; mais à la mort d'Yézid l'armée se dispersa ; et Abdallah retourna à Damas, et Abdallah resta paisible possesseur du trône. Toutes les provinces le reconnurent, à l'exception de la Syrie et de la Palestine ; et il régna paisiblement pendant neuf ans. Alors le général Abdel-Melek, qui avait détaché Mosab, frère d'Abdallah, contre lui-même le célèbre général, son général. Abdallah vaincu

se réfugia dans la Mekke, et soutint le siège pendant 7 mois avec une grande fermeté, quoiqu'il eût été abandonné par ses deux fils. Sa mère, âgée de 90 ans, ne cessa d'animer son courage et celui de ses soldats. A la fin, Abdallah, après s'être fortifié par un breuvage mêlé de musc qu'elle lui présenta, prit congé d'elle, et s'élança contre les ennemis. Il tua un grand nombre de sa propre main ; mais, obligé de faire retraite, il se plaça dans un endroit de la ville où l'on ne pouvait l'attaquer que de face, et continua de se défendre. Les assiégeants l'assillèrent à coups de pierres, et l'on dit que quand il sentit son sang couler le long de son visage, il récita ce vers d'un poète arabe : « Le sang de nos blessures ne tombe pas sur nos épaules, mais sur nos pieds. » Il succomba enfin, et sa tête fut coupée et portée à Abdel-Melek. Il était âgé de 72 ans. Les écrivains arabes vantent beaucoup le courage d'Abdallah ; mais ils lui reprochent son extrême avarice, qui donna lieu à ce proverbe : « Avant Abdallah on n'avait jamais vu d'homme brave qui ne fût libéral. » On cite pour preuve de sa piété et de son attention à prier, qu'un jour, tandis qu'il s'acquittait de ce devoir, un pigeon se posa sur sa tête, et y resta long-temps sans qu'il s'en aperçût. La famille de Zobair, père d'Abdallah, passait pour être sujette à la folie, et n'était pas moins ennemie de celle d'Aly que des Omniades. J—n.

**ABDALLAH-IBN-CAIS-EL-FEZARY** fut le premier musulman qui fit une descente en Sicile, où il avait été envoyé, vers l'an 46 de l'hég. (666-7 de J.-C.) par Moawyah-Ben-Fhodai, gouverneur de la partie orientale de la côte de Barbarie, pour les Arabes. Abdallah s'em-

## A B D

es Wa-  
lui suc-  
de, dans  
Maho-  
nt ni de  
ofita du  
our aches-  
s tribus  
sous le  
ors im-  
e grande  
dats. La  
des Wa-  
tude à la  
u pacha  
r. À l'ap-  
ois aban-  
el-Azyz,  
recours  
s par ses  
ses pré-  
d; ce qui  
bler son  
ôt par la  
ân, ville  
tombeau  
nébros

CHAR, grammairien arabe  
Rey, et mort en 471 de l'hé-  
de J.-C.). Le plus connu d'  
vrages est celui qu'il a intitulé  
*mil ou Traité des particu-*  
ains l'a traduit en latin, et il  
primé à Leyde avec la gram-  
*Djéroumyyah* en 1617. M.  
professeur d'arabe à Calcu-  
donné une nouvelle édition  
ville en 1802; et il a été à  
Scutari, en 1805, un Con-  
sur le même ouvrage. Abdel-  
en outre auteur d'un traité  
rique et d'éloquence, et d'  
du dictionnaire arabe de Dj

ABDEL - MELEK, 5<sup>me</sup>  
ommiade de Damas, succé-  
wan I<sup>er</sup>, son père, au mé-  
madhân, 65 de l'hég. (avr  
J.-C.). Avant son élévation  
il étudiait le droit; mais ay-  
la mort de Merwan, il r  
Corân qu'il lisait, en disan-  
» c'est le dernier entretien  
» suronc assembla » Il

1000 pièces d'or, un esclave et un cheval arabe. Ce traité permit au khalyfe de marcher contre Mossab, frère d'Abdallah-Ben-Zobaïr, qui s'était emparé de l'Irac; mais à peine fut-il sorti de Damas, que le gouverneur qu'il y avait laissé se révolta. Abdel-Melek fut forcé de revenir sur ses pas pour lui livrer bataille : il le tua, et rentra triomphant dans sa capitale. Enfin en 71 de l'hég., il se dirigea de nouveau contre Mossab, le rencontra sur les bords du Tigre, le vainquit, le tua et reçut le serment de fidélité de ses troupes. Abdel-Melek était dans le château de Koufah lorsqu'on lui apporta la tête de Mossab : « C'est dans ce château, lui dit un vieux officier, que j'ai vu apporter à Obeïd'Allah la tête de Hocéin, celle d'Obeïd'Allah à Mokhtar, celle de Mokhtar à Mossab, maintenant on vous apporte celle de Mossab. » Abdel-Melek fut si profondément affecté de cette remarque, qu'il quitta le château sur-le-champ, et ordonna qu'on le démolit. Cette victoire rendit Abdel-Melek maître de l'Irac. Sa puissance était déjà établie en Syrie, en Egypte et dans la partie de l'Afrique soumise alors aux Arabes. Mais une partie de l'Arabie obéissait encore à Abdallah-Ben-Zobaïr. La même année, Abdel-Melek envoya pour le réduire le célèbre Hedjadj - Ben-Yousoûf. (Voy. ce nom). Ce général vint mettre le siège devant la Mekke, et Abdallah ayant péri, il s'en rendit maître le 18 de djoumady 1<sup>re</sup>, 71 de l'hég. Abdel-Melek obtint encore d'autres succès par ses lieutenants dans l'Arménie et la Mésopotamie, mais la faction des Alides s'étant accrue dans cette dernière contrée, Hedjadj n'y eut pas tout l'avantage qu'on attendait de son habileté : plusieurs fois ses troupes furent vaincues, et peu s'en fallut que Koufah

ne tombât au pouvoir des rebelles. La mort de Chébyb, leur chef, mit fin à cette guerre en 82 ( de l'hég. ). Adhel-Rahmân, lieutenant d'Hedjadj, s'étant révolté peu de temps après, Abdel-Melek se joignit à son général; mais leurs armées réunies furent complètement battues et Abdel-Rahmân se rendit maître de Bassorah et de Koufah. Les deux partis se préparèrent à une seconde bataille, et pendant 100 jours qu'ils se harcelèrent, il se livra 81 combats. Enfin Hedjadj mit en fuite Abdel-Rahmân et le força à se réfugier à Sahanah, où il fut pris par le gouverneur qui y commandait pour Abdel-Melek. Ces troubles furent les derniers qui agitèrent le règne de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en chawâl, 86 de l'hég. ( décembre-octobre 705) : il avait régné 21 ans et 15 jours. Tous les historiens orientaux vantent les talents politiques et militaires d'Abdel-Meleck. Il avait une instruction peu commune chez les princes de sa maison, et protégeait les savants. Fier de son rang et de son autorité, ce fut lui qui le premier défendit aux officiers de sa cour de s'entretenir long-temps avec le khalyfe, de tenir des discours suivis en sa présence et de se familiariser avec lui : il exclut les étrangers qui s'étaient introduits dans le conseil pour y faire entrer des Arabes. On vante sa modération envers les chrétiens, à qui il laissa dans Damas une église qu'ils ne voulurent pas abandonner. Mais ces qualités furent ternies par une sordide avarice, qui lui fit donner le surnom de *Rachyh-el-Hedjarah*, sueur de la pierre. Les premières années de son règne offrent quelques traits d'injustice et même de barbarie, et ce fut l'apologue suivant qui, dit-on, le fit changer de conduite. S'ennuyant un jour, il ordonna à un de ses bouffons de lui faire quel-

ABD

Le bouf- ce nom.), voulant venger l  
 rait une des Samanides, envoya des  
 e autre à vers Bektouroûn et Faïc, p  
 e Mous- reprocher leur conduite crim  
 de Bas- vers Abdel-Melek, et les me  
 our son son ressentiment. Ils se i  
 rah ré- d'abord à Merou, et revin  
 ait pas, suite camper devant Mahm  
 nât cent pérant le séduire par leurs pr  
 ette de Le faible Abdel-Melek les a  
 erait im- gnait partout et prêtait son  
 s si, par leurs démarches. Quoique M  
 rince vit fût convaincu de leur perfidie  
 e donner pas refuser la paix qu'ils lui  
 andes. » rent, craignant de trahir l  
 sens de qu'il devait aux Samanides.  
 ps, dit fut-elle conclue, que l'arrière-  
 plaintes Mahmoud fut harcelée par le  
 e à tout d'Abdel - Melek. Mahmoud  
 pour le de se défendre, marcha contre  
 frapper nemi et le mit en déroute. Abd  
 smit le fut assez heureux pour se r  
 v'il avait Bokhârâ avec Faïc. Mahmoud  
 ur, et en repos, et envoya seule  
 Égypte corps de troupes à la pou  
 J—N. Bektouroûn. Les ministres ou  
 fils de ennemis d'Abdel-Melek entre

**ABDEL-MOUMEN** (ABOU-MOHAMMED), second prince des Almohades, en Afrique (Al-Mowahhad ou unitaires), né l'an 495 de l'hég. (1101 de J.-C.), était fils d'un potier de terre du village de Nadjereh, dans le royaume de Tremessen. Après avoir acquis de grandes connaissances dans l'histoire et le droit public, il s'attacha au célèbre Tomrut (*Voy.* ce nom), et unit sa fortune à celle de cet impositeur qui, sous prétexte de ramener les peuples de la Mauritanie à la doctrine pure de Mahomet, se frayait un chemin au trône. La nouvelle secte fit des progrès rapides, et Tomrut eut bientôt une armée d'ardents prosélytes, dont Abdel-Moumen devint à la fois le lieutenant et l'iman ou grand-prêtre. Sa première expédition fut dirigée contre Tachefyn, roi de Maroc, qui venait de prendre les armes pour arrêter les progrès des nouveaux sectaires. Tomrut étant mort avant d'avoir pu achever la révolution qu'il avait commencée, ses principaux disciples résolurent de conférer son autorité à Abdel-Moumen; mais comme il eût été dangereux d'annoncer subitement la mort de Tomrut, on la tint cachée quelque temps. L'adroit Abdel-Moumen avait apprivoisé secrètement un perroquet qui savait répéter ces mots : *Gloire, puissance, au Khalyfe Abdel-Moumen, prince des croyants!* Les principaux Al-Mowahhad ou unitaires, convoqués pour l'élection d'un nouveau chef, proclamèrent Abdel-Moumen khalyfe et *Emyr-el-Moumenyn*, l'an 526 de l'hég. (1131 de J.-C.). Habile à manier les esprits et à s'emparer de la multitude, Abdel-Moumen traita le peuple avec douceur et diminua les impôts; mais dévoré d'ambition, et réunissant en sa personne le sacerdoce et l'empire, il conçut le projet d'étendre sa domination sur toute l'Afrique occidentale.

La vie de cet homme extraordinaire ne présente plus qu'une suite non interrompue de batailles et de conquêtes. A peine avait-il 3,000 hommes sous ses ordres, lorsqu'il sortit de Tynmâl pour s'emparer de Tâdlâ, qu'il livra au pillage. Les provinces de Durâh, Tyghan, Fazâz et Ghayâtah furent les premières soumises. Il attaqua ensuite l'empire de Maroc, s'empara de Tremessen et d'Oren, prit Fèz après un long siège, nourrit la guerre par la guerre, augmenta rapidement son armée, équipa une flotte, et, profitant des troubles qui agitaient le midi de l'Espagne, y fit passer des troupes, sous prétexte d'envoyer des secours aux musulmans contre les chrétiens. Ses lieutenants lui soumièrent les villes de Xerès, Malaga, Cordoue et Séville. Presqu'en même temps, il prit Tanger en personne; et ayant fait ensuite la conquête de Maroc, après dix ans d'une guerre opiniâtre, il mit fin à la dynastie des Almoravides (Al-Morabeton), en faisant décapiter en sa présence, l'an 541 de l'hég., le malheureux Ysakam, fils de Tachefyn, dernier prince de cette dynastie. Tout plia dès lors sous la puissance d'Abdel-Moumen. Il s'empara de Bugie et de Cayrouân, défit et dissipa les Arabes qui s'étaient ligués contre lui, marcha contre Tunis, s'en rendit maître après avoir battu la flotte des chrétiens, et donna des lois à toute l'Afrique occidentale. En 1160 il aborda lui-même en Espagne, et forma le projet d'en chasser les chrétiens. Plein de cette grande idée, il revint en Afrique et rassembla toutes ses forces de terre et de mer : 100,000 fantassins et plus de 100,000 hommes de cavalerie allaient être conduits en Espagne sur des milliers de bâtiments de transport, lorsque la mort inopinée du conquérant, arrivée à Salé, l'an 558

te, avec  
 storiens  
 ils plus  
 de cette  
 auva la  
 , et fut  
 s débris  
 ogèrent  
 ans ne  
 les Gau-  
 —P.  
 ARMAN-  
 OTHREF-  
 mmiade  
 an 115  
 n'avait  
 ppa au  
 famille  
 uivi par  
 r, il se  
 s bords  
 gger son  
 ir erré  
 ique, y  
 , et ne  
 eur des  
 dans la

le Guadalquivir, et remporta  
 toire complète sur Jousouf-e  
 vice-roi pour les Abbaçydes,  
 la fuite et laissa toute l'Esp  
 pouvoir du vainqueur. Sou  
 rame cette contrée devint flor  
 de faible et misérable qu'elle é  
 des vices-rois amovibles. Le  
 émir d'Occident forma d'abor  
 jet de détrôner les Abacyd  
 avaient usurpé le khalyfât; i  
 détourné par les troubles qu  
 ci lui suscitèrent en Espagne  
 quelques tentatives malheureu  
 enlever la Galice et les Astu  
 chrétiens, Abdérame renon  
 conquêtes, et favorisa le co  
 et les arts. Mais il ne fut p  
 temps en paix; de nouvelles r  
 excitées par les Abacydes, des  
 renaissantes avec les rois de  
 l'irruption des Français dans  
 logne, l'occupèrent sans ce  
 triompha par sa valeur et son  
 de tant d'ennemis; et sout  
 sceptre avec gloire, il mérita le  
 de *Juste*. Au milieu des tre

**MAN-BEN-AL-HAKEM** ), surnommé **EL-MOUZZAFER**, c'est-à-dire, *le Victorieux*. 4<sup>e</sup>. khalyfe ommiade d'Espagne, fils d'Al-Hakem, auquel il succéda l'an 822 de J.-C., 206 de l'hég., à l'âge de 30 ans. La fortune le seconda dès son avènement au trône, et le délivra d'Abdollah son grand'oncle, qui, ayant pris les armes pour lui ravir le sceptre, fut poursuivi et forcé de s'enfermer dans la ville de Valence, où il mourut de chagrin. L'année suivante, Abdérame s'empara de Barcelone et en chassa les Français. Fidèle au plan de ses prédécesseurs, il songea à poursuivre cette guerre, lorsque la révolte des villes de Mérida et de Tolède le força de différer son entreprise. Il lui fallut rétablir le calme dans son royaume, et chasser les pirates normands qui avaient pillé les villes de Lisbonne, Medina - Sidonia, Cadix et Séville. Reprenant ensuite ses projets contre les chrétiens, Abdérame envoya successivement contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, deux armées qui furent repoussées. Après une longue alternative de succès et de revers, ce prince renonça aux conquêtes pour faire fleurir les arts au sein de la paix. Cordoue fut pavée, ornée de beaux édifices; plusieurs forteresses et une flotille garantirent sa sûreté. La cour d'Abdérame devint la plus brillante de l'Europe; il y attira les poètes et les philosophes de l'Orient, et en fit le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. Cependant ce prince, dont les mœurs étaient si douces, fut, dit-on, intolérant. Il permit aux musulmans, par un édit, de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran et de Mahomet. Son règne fut l'époque où les chrétiens commencèrent à balancer la puissance des musulmans. Ramire le vainquit; l'Aragon eut ses souverains particu-

liers; la Navarre devint un royaume; tout le nord de l'Espagne enfin se déclara contre le khalyfe de Cordoue. Il mourut dans sa capitale, d'une attaque d'apoplexie, l'an 852 de J.-C., âgé de 62 ans; il en avait régné 31. Il a composé, en arabe, des *Annales de l'Espagne*. Il eut de ses différentes femmes 45 fils et 41 filles. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda.

B—P.

**ABDERAME III (ABDOUL-RAHAMAN)**, huitième khalyfe ommiade d'Espagne, surnommé **AL-NASSIR-LIDYN-ALLAH** (protégeant le culte du vrai Dieu), était neveu d'Abdollah, khalyfe de Cordoue. A la mort de ce prince, les Arabes de la capitale intervertirent l'ordre de la succession, et écartèrent les fils d'Abdollah, en faveur d'Abdérame qu'ils placèrent sur le trône, l'an 912. Tout était dans le trouble; des provinces entières avaient secoué le joug. Abdérame justifia le choix des musulmans, et dissipa les rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il prit le titre pompeux d'*Emyr el-Moumenyn* (prince des croyants), que les chrétiens d'Espagne ont altéré et traduit par le mot *miramolin*. Tandis qu'il s'efforçait de rendre quelque éclat au trône de Cordoue, les chrétiens, devenus redoutables, sortirent de leurs montagnes et vinrent l'attaquer. Il fut battu successivement près de Talaveyra et de St.-Etienne-de-Gormaz par Ordogno II, roi de Léon. Cette guerre, après avoir été suspendue plusieurs années, se ralluma avec une nouvelle fureur. Déjà amollis par les arts et le luxe, les musulmans n'étaient plus en état de soutenir seuls les efforts réitérés d'un ennemi qu'ils avaient presque anéanti deux siècles auparavant. Abdérame implora le secours des Maures d'Afrique; et secondé par eux, il rassembla une



ABD

, et s'a- le nom de *Zhéra* , que port  
 portant de ses plus belles favorites. I  
 age. Ra- généreux , il accueillit don  
 gnit le 6 roi de Léon , qui , chassé de s  
 mancas. et malade d'une hydropisie , ét  
 entière, se faire traiter à Cordoue , par  
 de car- decins arabes. Il lui donna u  
 a en fa- d'armée , et l'aida , en 960 , à  
 sulmans ter sur son trône. Abdérame  
 eaux de l'année suivante , à l'âge de  
 dérame après avoir porté le sceptre  
 troupes un demi-siècle , avec plus de gl  
 qué une coré que de bonheur , si l'on  
 et blessé par l'écrit suivant , tracé de s  
 de fuir et trouvé dans ses papiers : « Ci  
 Il sut ce » ans se sont écoulés depuis qu  
 profita » khalyfe. Richesses , honneu  
 s avan- » sirs , j'ai joui de tout , j'ai to  
 bis vain- » sé. Les rois , mes rivaux ,  
 louté, il » ment , me redoutent et m'  
 ontre les » Tout ce que les hommes d  
 de Cas- » m'a été prodigué par le ciel.  
 de Ma- » long espace d'apparente féli  
 . Il fut » calculé le nombre de jours  
 division » suis trouvé heureux : ce no  
 et porta » monte à quatorze. Mortels ,  
 s le cen- » ciez la grandeur , le mond  
 une ma » ciel. Abdérame est sou

Paule vit à Samarie ; mais comme il confond ce prophète avec l'intendant d'Achab, peut-être n'a-t-il indiqué que le tombeau de celui-ci. Il dit dans l'épitaque de Ste. Paule, que cette dame pieuse étant sortie de Samarie, alla voir les montagnes et les cavernes où l'intendant d'Achab avait caché cent prophètes, et que de là elle vint à Nazareth.

C—r.

ABDOLONYME, issu du sang royal de Sidon, fut réduit à faire le métier de jardinier pour vivre. Alexandre-le-Grand s'étant rendu maître de Sidon, permit à Ephestion d'en nommer roi qui il voudrait à la place de Straton, attaché à Darius. Ephestion offrit la couronne à deux frères chez lesquels il logeait ; mais ils la refusèrent, en alléguant que, selon leurs lois, elle ne pouvait être portée que par quelqu'un du sang royal. Sur la demande qui leur fut faite de désigner celui à qui elle appartenait de droit, ils nommèrent Abdolonyme. Ephestion chargea les deux frères de lui porter la couronne et les vêtements royaux. Ils obéirent, et le trouvèrent bêchant son jardin. L'ayant revêtu des ornements de la royauté, ils le conduisirent à Alexandre. Ce prince, qui distingua en lui un esprit digne de son origine, se retourna vers ceux de sa suite et dit : « Je désirerais savoir comment il a supporté sa pauvreté. — Fasse le ciel, répondit le nouveau roi, que je puisse supporter aussi bien ma prospérité ! Ces mains ont fourni à tous mes besoins, et ne possédant rien, je ne manquais de rien. » Alexandre fut si charmé de cette réponse, qu'il confirma la nomination faite par Ephestion, donna à Abdolonyme le palais et les biens particuliers de Straton, son prédécesseur, et même augmenta ses possessions d'une partie du territoire voi-

sin. C'est ainsi que Quinte-Curce et Justin rapportent cette histoire : mais Diodore, qui appelle ce personnage Ballonimus, dit qu'il fut fait roi de Tyr ; et Plutarque, qui le nomme Alonyme, le fait roi de Paphos. Il est probable que ce récit est fondé sur quelque vérité, quoique Quinte-Curce paraisse l'avoir orné, selon son usage, de circonstances fabuleuses. M. Delille en a fait un bel épisode de son poème des *Jardins*.

C—r.

ABDON, dixième juge du peuple hébreu, de la tribu d'Ephraïm, succéda à Abialon, l'an 1164 avant J.-C. ; jugea Israël pendant huit ans, et fut enterré à Pharaton, dans la terre d'Ephraïm ; il laissa 40 fils et 30 petits-fils, que l'Écriture nous présente montés sur 70 ânes ; c'était, chez les anciens Israélites, la monture des personnages distingués. Il y a eu encore trois autres Abdon. Le dernier, dont il est parlé dans l'Écriture, était fils de Micha, et vivait du temps de Josias, à l'époque où le livre de la loi fut trouvé dans le temple. Josias envoya le fils de Micha vers la prophétesse Holda, pour la consulter sur ce livre.

C—r.

ABDOUL-KÉRYM, fils de Kliodjah, ou maître A'âgil'en-Mahmoud, et petit-fils de Mohammed Bolâqy, était un personnage très distingué, originaire du pays de Kachemyr. Nous ignorons l'époque de sa naissance et celle de sa mort ; mais nous savons que, lorsque Nâdir-châh fit son invasion dans l'Inde, au commencement de l'année 1738, il demeurait à Dehly, et eut le bonheur d'échapper au carnage que les Persans firent dans cette ville. Abdoul-Kérym trouva accès auprès du garde des archives de Nâdir ; celui-ci le présenta à son maître, et le fit recevoir au nombre des commensaux de la

A B D

onc l'ar-  
en Per-  
Kâboul,  
aternel.  
de Nâ-  
pèleri-  
e prin-  
miné à  
mée vic-  
du mois  
1741),  
, fit ses  
Mekke,  
aborda à  
arriva à  
rès plus  
-Kérym  
n, sous  
aircisse-  
nent des  
ès exacts  
et la vie  
de son  
eux des  
lindous-  
le Moh-  
nement

péennes, Paris, 1797 et anné  
in-18, 5 vol. et un atlas. )  
ABDOUL - RAHHYM, le  
Khânân, était un des pers  
les plus recommandables de  
mogol, tant par la distincio  
naissance que par ses talent  
ques et son immense érud  
rendit d'importants services à  
leur Akbar, dans différente  
ciations. Le même souverain  
ce savant de traduire en pe  
*Commentaires* que l'empe  
bour avait composés en langu  
c'est-à-dire tatare, et, prop  
oigoure. La Bibliothèque  
possède un exemplaire de ce  
ressante traduction persane,  
*Oûaqâ'ti Bâbour* ( Actions  
bour ). J'y ai puisé d'exce  
nombreux matériaux pour  
vrage sur l'Hindoustan.  
Rahhym était également tr  
dans les langues arabe et hin  
passait, avec raison, pour u  
lent poète. Il mourut à Dehly  
de l'hég. 1036 ( 1627-8 de

jaloux de l'honneur de son trône , ordonna des préparatifs immenses : ses armées , sous les ordres du grand-visir Mussum-Oglou , furent portées à 400,000 combattants ; mais la discipline et la valeur des Russes triomphèrent partout du nombre et de l'ignorance de leurs ennemis. Les Turks , déjà battus par les généraux Soltikow , Kamensky et Suwarow , furent enfermés dans leur camp de Schumla , par les manœuvres savantes du feld-maréchal Romanzow , et le visir , séparé de ses détachements et de ses magasins , ne pouvant ni se retirer , ni combattre , ni recevoir des secours , fut réduit à demander la paix. Les préliminaires furent signés à Kainardji , sur un tambour , par le feld-maréchal Romanzow et le lieutenant du grand-visir ; Mussum-Oglou feignant d'être malade , pour éviter la honte de se trouver en présence de son vainqueur. Ce traité honteux fut conclu dans le mois de juillet 1774. La Porte reconnut l'indépendance des petits Tatares , et toutes les mers de l'empire ottoman furent ouvertes au commerce russe : tant d'avantages n'empêchèrent pas le cabinet de Pétersbourg de faire , pendant plusieurs années , une guerre sourde au malheureux Abdul-Hamid. Les généraux russes envahirent la Crimée ; le divan consterné , qui souffrait , sans se plaindre , leurs empiètements frauduleux , osa à peine murmurer contre cette agression publique. Abdul-Hamid voyait la décadence de son empire ; il en gémissait , et ne pouvait la prévenir ni l'arrêter. Enfin , en 1787 , excité par les conseils et les promesses de l'Angleterre , il déclara de nouveau la guerre à la Russie ; mais il était trop tard ; la Crimée était déjà mise au rang des provinces de Catherine. En vain le roi de Suède Gustave III fit en faveur

des Ottomans une diversion puissante ; les armées turques ne combattirent pas sans honneur contre celles de l'Autriche , que l'empereur Joseph II avait réunies aux forces de Catherine ; mais la fortune et l'audace du prince Potemkin ( Voy. ce nom ) rendirent ces premiers succès inutiles. Toutes les provinces turques au-delà du Danube furent conquises ; Choczim et Oczakoff tombèrent au pouvoir des Russes , et l'Orient parut menacé d'une grande révolution. Abdul-Hamid mourut le 7 avril 1789 , au milieu des préparatifs d'une nouvelle campagne , laissant à son neveu Sélim , fils de Mustapha III , un empire affaibli par des pertes irréparables , des ministres lâches et corrompus , des pachas révoltés , des armées sans discipline , des généraux sans talents et sans expérience. C'est avec ces moyens et sous ces tristes auspices que ce jeune prince monta sur le trône , pour en être précipité seize ans après par une catastrophe encore plus funeste.

E—D.

ABEILLE ( GASPARD ) , né à Riez en Provence , vers l'an 1648 , vint de bonne heure à Paris , et fut introduit chez le maréchal de Luxembourg , qui ayant goûté son esprit , se l'attacha en qualité de secrétaire. L'abbé Abeille fut aussi recherché du duc de Vendôme ; le prince de Conti l'estimait beaucoup , et l'emmenait souvent à l'Isle-Adam. Il plaisait à ces deux princes par sa conversation vive et animée , par le tour piquant qu'il donnait aux bons mots les plus communs. Un visage fort laid et plein de rides , qu'il arrangeait comme il voulait , lui tenait lieu de différents masques. Quand il lisait une comédie ou un conte , il se servait fort plaisamment de cette physionomie mobile pour faire distinguer les différents interlocuteurs.

A B E

le 11 août  
Boileau,  
t ensuite  
la pro-  
prieur de  
mourut à  
ne engagé  
crut pas  
théâtre.  
*reine de*  
en vers,  
u 1674,  
présentée  
ette der-  
ons. D'a-  
appuyée  
es pièces  
*lérature*  
r Flachat  
souvent  
nages de  
vers :  
notre père ?  
par terre  
Jodelet :  
sion guère.

*Hercule*, trag., jouée et imp  
1681 ; et *Soliman*, trag.,  
1680, imprimée en 1681. (C  
THULIERE.) La comédie de  
*bel-esprit*, qu'on trouve  
œuvres de ce dernier, est  
par quelques personnes  
Abeille, qui a aussi compos  
et *la Mort de Caton*, trage  
dernières pièces ne sont p  
mées. L'abbé Abeille a publi  
rentes occasions des épita  
*Bonheur, sur l'Amitié, su*  
*rance* ; et des odes *sur la*  
*les Sciences, la Prudence*  
*les Stoiciens, et la Cons*  
*Fermeté de courage*. T  
pièces sont imprimées. C'es  
sion de la dernière que Cl  
l'épigramme suivante :

Est-ce Saint-Aulaire ou Tonnel  
Ou tous deux qui vous ont app  
Que, dans l'ode, seigneur Abe  
Indifféremment on ait pris  
*Patience, vertu, constance* ?  
Pent-être en saurez-vous un jour la d  
Apprenez cependant comme on parle  
Votre longue persévérance  
A nous donner de mauvais vers  
C'est ce qu'on appelle *constan*  
Et dans ceux qui les ont soufflé

igea principalement ses l'art de guérir. Il fit deux en Allemagne, en qualité de major du rég. de Picardie, à Paris le 9 déc. 1697. des ouvrages aujourd'hui d'attention : I. *Histoire des os, selon les anciens et es*, enrichie de vers, 1685, *Anatomie de la tête et de*, 1689 et 1696, in-12; *tre singulier tiré de Gui-* et 1695, in-12; IV. *Traité d'arquebusades*, 1695, *Le parfait Chirurgien* 1696. A la suite de ce dernière les trois ouvrages précédents Abel son fils embrassa de comédien, et l'exercice de médecine, où il est mort. Il 1712 *la Fille Valet*, comédie en 3 actes, non et qui eut sept représentations; attribue aussi cette pièce à Abel, son oncle. Il a osé une petite comédie intitulée *ispin jaloux*, qui n'a pas été représentée.

A—B—T.

ABEL (LOUIS - PAUL), né à Paris le 22 juin 1719, de la Société de Paris, successivement inspecteur-général des manufactures de France, et secrétaire-général du bureau du commerce à Paris, le 28 juillet 1807, a publié : *Corps d'observations de la culture d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les Bretons*, 1761, in-8°; *Recherches sur la liberté du commerce des grains*, 1768, in-8°. Il a écrit avec quelques uns de ses collègues, à la rédaction des *Observations de la Société d'agriculture sur l'uniformité des poids et mesures*, 1790, in-8°, etc.; et l'auteur des *Observations de*

*Malesherbes sur l'Histoire naturelle de Buffon*, 1796, 2 vol. in-8°. et in-4°.

A—B—T.

ABEL, 2°. fils d'Adam, était, selon l'opinion commune, et d'après l'historien Josèphe, frère jumeau de Caïn. Plusieurs le font naître un an après son frère, c'est-à-dire la 2°. année du monde; d'autres lui donnent 15 ans, et quelques uns enfin 30 ans de moins. Caïn était laboureur; et Abel se livrait à la vie pastorale. Tous deux offraient des présents au Seigneur: Caïn, les prémices de ses fruits; et Abel, les premiers-nés de son troupeau. Dieu témoigna qu'il agréait les offrandes d'Abel, et qu'il rejetait celles de son frère. Celui-ci, consumé d'envie, invita Abel à sortir, et le tua au milieu des champs. Le sang innocent de ce juste cria vers le ciel, et le Seigneur demanda à Caïn ce qu'était devenu Abel. Il répondit: « Suis-je le gardien de mon frère? » L'Eglise cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, désintéressé, c'est particulièrement dans le Canon de la messe: *Sicut accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel*. Plusieurs Pères de l'Eglise ont cru qu'Abel était mort sans avoir été marié; et c'est sans doute cette opinion qui a donné lieu à une secte d'hérétiques qui s'éleva aux environs d'Hippone en Afrique, sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, et qui prit, du nom d'Abel, celui d'Abélites ou d'Abélénites. Cette hérésie consistait à condamner l'usage du mariage. Au rapport de quelques voyageurs, on montre à 16 milles de Damas un tombeau que l'on dit être celui d'Abel; et S. Jérôme assure que, de son temps, la tradition constante des Hébreux était qu'Abel avait été tué dans la contrée qui environne Damas. Mais on sait quel est le goût des peuples de l'Orient pour

ABD

, sauva  
du joug  
élé Abd-  
pagnols,  
ès avoir  
ndateur  
mpire à  
n ayant  
ndonna  
nen unit  
ne acti-  
urtout à  
politique  
peuples,  
t de sol-  
concer-  
éfigurés  
ons his-  
B—P.  
ateur de  
était né  
de Sebz-  
premier  
attaché,  
où-Saï'd  
ce dans  
ensuite

tèrent serment de fidélité. Ce  
le visir A'là-Eddyn Moham  
voya une armée contre lui. M  
fut mise en fuite, et A'là-Eddy  
suivi, tomba entre les mains  
queur, qui le fit mourir en  
Phég. (1556-7 de J.-C.). Ap  
victoire, A'bdel-Rezzak s'em  
Sebwâr et du souverain  
Mais ayant ensuite excité b  
de mécontentement par sa  
sa brutalité, et ayant été jus  
ver la main sur son frère M  
celui-ci tira son épée; et A'bd  
effrayé se tua en sautant par  
nêtre. Maçoud lui succéda,  
mit par ses conquêtes la nou  
nastie.

ABDENAGO est le nom  
d'Azarias, l'un des trois jeunes  
compagnons de Daniel, qui fut  
dans la fournaise ardente, pou  
pas voulu adorer la statue  
fait ériger Nabuchodonosor.  
d'Abdenago signifie *serviteur*  
ou *Nego*, qui est le soleil. Le  
*Nego* s'applique aussi à l'é

ieux, jaloux de son autorité, cruel surtout envers les Chrétiens dont il était l'ennemi implacable, Abdérame projetait de faire une irruption en France, lorsqu'il fut appelé à Damas, en 722, cinq mois après son arrivée en Espagne. Ce dernier gouvernement lui fut donné pour la seconde fois, neuf ans après. A peine fut-il maître des forces musulmanes de la péninsule, qu'il reprit son projet favori d'envahir la France, dont la conquête lui paraissait facile, quoique Zama, lieutenant du khalysé, après y avoir pénétré avec de grandes forces, eût perdu la vie et presque toute son armée, sous les murs de Toulouse. Avant de passer les Pyrénées, Abdérame voulut étouffer la révolte de Munuza, gouverneur de la Catalogne, son ennemi personnel, qui s'était allié à Eudes, duc d'Aquitaine, dont il avait épousé la fille. Munuza vaincu se donna la mort, et sa femme captive fut conduite à Abdérame qui, frappé de sa beauté, l'envoya en présent au khalysé Heccham. Après avoir triomphé de Munuza il traversa la Navarre, entra dans l'Aquitaine avec une armée formidable, assiégea et prit Bordeaux, passa la Garonne et la Dordogne sans opposition, et rencontra les troupes d'Eudes, duc d'Aquitaine, et de Charles-Martel. Abdérame les tailla en pièces, et cette défaite fut si fatale aux chrétiens, que, de leur aveu, Dieu seul put compter le nombre des morts. Abdérame envahit alors l'Aquitaine; et bientôt le Périgord, la Saintonge et le Poitou, furent ravagés par les Musulmans, qui poussèrent des détachements jusqu'en Bourgogne. La tradition a conservé long-temps le souvenir de cette invasion, dont les circonstances sont dénaturées d'une manière si bizarre dans les romans de chevalerie.

Les soldats d'Abdérame portèrent le fer et le feu partout où ils passèrent, et surtout dans les monastères et les églises. Ils étaient déjà maîtres de la moitié de la France, et Abdérame s'avancait triomphant vers la Loire, lorsque parut, entre Tours et Poitiers, Charles-Martel, à la tête des forces de trois royaumes. Une chaîne de collines avait couvert sa marche, qui fut tellement bien calculée, qu'Abdérame fut saisi d'étonnement en voyant l'armée française. C'était au mois d'octobre 753. Les six premiers jours se passèrent en escarmouches. Enfin, le septième, on en vint à une action générale; les Sarrasins ayant attaqué avec peu de précaution, furent écrasés par l'impétuosité des soldats de Charles-Martel. On combattit cependant jusqu'aux derniers rayons du jour. Abdérame fut tué, et les vaincus se retirèrent en désordre. Au milieu de la confusion de la nuit, les diverses tribus musulmanes de l'Orient, de l'Afrique et de l'Espagne, tournèrent leurs armes les unes contre les autres; et chaque émir ne songeant qu'à sa sûreté, fit avec précipitation sa retraite particulière. 80,000 Sarrasins se retirèrent, pendant la nuit, sans être poursuivis par les vainqueurs qui, le lendemain, pillèrent le camp d'Abdérame, où ils trouvèrent les tentes toutes dressées et des richesses immenses, dépouilles des provinces que les Arabes avaient ravagées. La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt répandue dans le monde chrétien. Les moines des Gaules et de l'Italie assurent, dans leurs chroniques, que le marteau de Charles écrasa près de 400,000 Musulmans, et que les Chrétiens ne perdirent que 1500 hommes. Mais l'inaction du vainqueur après la victoire prouve assez que sa perte fut



ABDOUL-KAHMAN-MOA'WYAH, dit ABOU-MOTHEFFAR), premier khalyfe ommiade ne, né à Damas l'an 113 egire (731 de J.-C.), n'avait 18 ans lorsqu'il échappa au cre des princes de sa famille gnait à Damas. Poursuivi par ldats chargés de le tuer, il se dans une forêt sur les bords pphrate, où il vit égorger son et son fils. Après avoir erré nps, il passa en Afrique, y de nouveaux dangers, et ne d'asyle contre la fureur des s, qu'à Bargah, dans la e tribu de Zenata. Ce fut de là roya en Espagne l'arabe Bedr onder les esprits. Ce pays rs en proie aux divisions des ants qui y avaient passé d'A- de Syrie et même du Kho- coutumés à la puissance des s, et fidèles à ces princes ux, ils reçurent avec joie e de l'illustre fugitif, qu'ils ent à reconnaître pour leur qu'il viendrait combattre à Abdérame déharra à 41

détourné par l  
ci lui suscitèr  
quelques tentati  
enlever la Gaie  
chrétiens, Abd  
conquêtes, et f  
et les arts. Mai  
temps en paix ;  
excitées par les A  
renaissantes ave  
l'irruption des F  
logne, l'occupèr  
triumpha par sa  
de tant d'ennem  
sceptre avec gloire  
de *Juste*. Au mi  
des périls, Abdé  
et les lettres, for  
doue, éleva un p  
commença cette  
fait encore aujou  
des voyageurs. Ce  
787 de J.-C., âg  
naires, après en  
tous les monarches  
Charlemagne seul  
des armes ; mais  
celle d'avoir été l

MAN-BEN-AL-HAKEM ), surnommé EL-MOUZZAFFER, c'est-à-dire, le *Victorieux*. 4<sup>e</sup>. khalyfe omniade d'Espagne, fils d'Al-Hakem, auquel il succéda l'an 822 de J.-C., 206 de l'hég., à l'âge de 30 ans. La fortune le seconda dès son avènement au trône, et le délivra d'Abdollah son grand'oncle, qui, ayant pris les armes pour lui ravir le sceptre, fut poursuivi et forcé de s'enfermer dans la ville de Valence, où il mourut de chagrin. L'année suivante, Abdérame s'empara de Barcelone et en chassa les Français. Fidèle au plan de ses prédécesseurs, il songea à poursuivre cette guerre, lorsque la révolte des villes de Mérida et de Tolède le força de différer son entreprise. Il lui fallut rétablir le calme dans son royaume, et chasser les pirates normands qui avaient pillé les villes de Lisbonne, Medina - Sidonia, Cadix et Séville. Reprenant ensuite ses projets contre les chrétiens, Abdérame envoya successivement contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, deux armées qui furent repoussées. Après une longue alternative de succès et de revers, ce prince renonça aux conquêtes pour faire fleurir les arts au sein de la paix. Cordoue fut pavée, ornée de beaux édifices; plusieurs forteresses et une flotille garantirent sa sûreté. La cour d'Abdérame devint la plus brillante de l'Europe; il y attira les poètes et les philosophes de l'Orient, et en fit le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. Cependant ce prince, dont les mœurs étaient si douces, fut, dit-on, intolérant. Il permit aux musulmans, par un édit, de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran et de Mahomet. Son règne fut l'époque où les chrétiens commencèrent à balancer la puissance des musulmans. Ramire le vainquit; l'Aragon eut ses souverains particu-

liers; la Navarre devint un royaume; tout le nord de l'Espagne enfin se déclara contre le khalyfe de Cordoue. Il mourut dans sa capitale, d'une attaque d'apoplexie, l'an 852 de J.-C., âgé de 62 ans; il en avait régné 31. Il a composé, en arabe, des *Annales de l'Espagne*. Il eut de ses différentes femmes 45 fils et 41 filles. Moham-med, l'aîné de ses fils, lui succéda.

B—P.

ABDERAME III ( ABDOL-RAHMAN ), huitième khalyfe omniade d'Espagne, surnommé AL-NASSIR-LIDYN-ALLAH (protégeant le culte du vrai Dieu), était neveu d'Abdollah, khalyfe de Cordoue. A la mort de ce prince, les Arabes de la capitale intervertirent l'ordre de la succession, et écartèrent les fils d'Abdollah, en faveur d'Abdérame qu'ils placèrent sur le trône, l'an 912. Tout était dans le trouble; des provinces entières avaient secoué le joug. Abdérame justifia le choix des musulmans, et dissipa les rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il prit le titre pompeux d'*Emyr el-Moumenyn* (prince des croyants), que les chrétiens d'Espagne ont altéré et traduit par le mot *miramolin*. Tandis qu'il s'efforçait de rendre quelque éclat au trône de Cordoue, les chrétiens, devenus redoutables, sortirent de leurs montagnes et vinrent l'attaquer. Il fut battu successivement près de Talaveyra et de St.-Etienne-de-Gormaz par Ordogno II, roi de Léon. Cette guerre, après avoir été suspendue plusieurs années, se ralluma avec une nouvelle fureur. Déjà amollis par les arts et le luxe, les musulmans n'étaient plus en état de soutenir seuls les efforts réitérés d'un ennemi qu'ils avaient presque anéanti deux siècles auparavant. Abdérame implora le secours des Maures d'Afrique; et secondé par eux, il rassembla une

vous à Médyne et à la Mekke, barqua ensuite à Djeddah, aborda à t, de là à Pondichéry, et arriva à y le 21 juillet 1745, après plus innées d'absence. Abdoul-Kérym t ses Mémoires en persan, sous e de *Béyóni Oúaq'i* (éclaircissement nécessaire) ; ils contiennent des s très circonstanciés et très exacts es opérations militaires et la vie àdir-châh, la relation de son nage, et un précis curieux des ments politiques de l'Hindous- la fin du règne de Moh- a-châh, et au commencement u d'Ahmed-châh ; ces Mémoi- t été traduits en anglais par win, qui a cru devoir sup- tout ce qui concernait Nâdir- avant son retour de l'Hindous- 1 effet, cette portion de l'his- lu conquérant persan a été ment décrite par le myrzâ . La traduction de M. Gladwin 1 Calcutta en 1788, en 1 vol. Cette édition est devenue ex- ent rare. On trouve au bas des s noms orientaux de personnes

ce savant ue  
*Commentaire*  
bour avait con-  
c'est-à-dire tat-  
oigoure. La  
possède un ex-  
ressante traduc-  
*Oúaq'a'ti Bâl*  
bour). J'y ai  
nombreux mat-  
vrage sur l'  
Rahhym était  
dans les langues  
passait, avec r-  
lent poète. Il m-  
de l'hég. 1036  
dans la 72<sup>e</sup>. au  
BABOUR.

ABDÛL-HAM-  
nier des 5 fils d'  
l'empire en 177  
son frère aîné N-  
né le 20 mai 1  
pour monter sui-  
qui touchait à la  
ni courage ni act-  
il en avait passé 4  
où son occupati-  
faire des arcs et

x de l'honneur de son trône ,  
 nna des préparatifs immenses :  
 rmées , sous les ordres du grand-  
 Mussum-Oglou , furent portées à  
 ooo combattants ; mais la disci-  
 et la valeur des Russes triom-  
 ent partout du nombre et de  
 rance de leurs ennemis. Les  
 s , déjà battus par les généraux  
 kow , Kamensky et Suwarow ,  
 it enfermés dans leur camp de  
 nla , par les manœuvres savantes  
 eld-maréchal Romanzow , et le  
 s , séparé de ses détachements et  
 es magasins , ne pouvait ni se  
 r , ni combattre , ni recevoir des  
 rs , fut réduit à demander la  
 Les préliminaires furent signés à  
 ardji , sur un tambour , par le  
 maréchal Romanzow et le lieute-  
 du grand-visir ; Mussum-Oglou  
 ant d'être malade , pour éviter la  
 e de se trouver en présence de  
 vainqueur. Ce traité honteux fut  
 lu dans le mois de juillet 1774.  
 'orte reconnut l'indépendance des  
 ; Tatares , et toutes les mers de  
 ire ottoman furent ouvertes au  
 merce russe : tant d'avantages  
 pêchèrent pas le cabinet de Péters-  
 g de faire , pendant plusieurs an-  
 , une guerre sourde au malheureux  
 il-Hamid. Les généraux russes en-  
 rent la Crimée ; le divan consterné,  
 souffrait , sans se plaindre , leurs  
 ètements frauduleux , osa à peine  
 murer contre cette agression pu-  
 re. Abdul-Hamid voyait la déca-  
 e de son empire ; il en gémissait ,  
 : pouvait la prévenir ni l'arrêter.  
 n , en 1787 , excité par les con-  
 et les promesses de l'Angleterre ,  
 éclara de nouveau la guerre à la  
 ie ; mais il était trop tard ; la  
 rée était déjà mise au rang des  
 inces de Catherine. En vain le roi  
 suède Gustave III fit en faveur

des Ottomans une diversion puissan-  
 te ; les armées turkes ne combatti-  
 rent pas sans honneur contre celles  
 de l'Autriche , que l'empereur Jo-  
 seph II avait réunies aux forces de  
 Catherine ; mais la fortune et l'audace  
 du prince Potemkin ( Voy. ce nom )  
 rendirent ces premiers succès inutiles.  
 Toutes les provinces turkes au-delà  
 du Danube furent conquises ; Choczim  
 et Oczakoff tombèrent au pouvoir des  
 Russes , et l'Orient parut menacé  
 d'une grande révolution. Abdul-Ha-  
 mid mourut le 7 avril 1789 , au mi-  
 lieu des préparatifs d'une nouvelle  
 campagne , laissant à son neveu Selim ,  
 fils de Mustapha III , un empire affai-  
 bli par des pertes irréparables , des  
 ministres lâches et corrompus , des  
 pachas révoltés , des armées sans dis-  
 cipline , des généraux sans talents et  
 sans expérience. C'est avec ces moyens  
 et sous ces tristes auspices que ce  
 jeune prince monta sur le trône , pour  
 en être précipité seize ans après par  
 une catastrophe encore plus funeste.

E—D.

ABEILLE ( GASPARD ) , né à  
 Riez en Provence , vers l'an 1648 ,  
 vint de bonne heure à Paris , et fut  
 introduit chez le maréchal de Luxem-  
 bourg , qui ayant goûté son esprit , se  
 l'attacha en qualité de secrétaire. L'ab-  
 bé Abeille fut aussi recherché du duc  
 de Vendôme ; le prince de Conti l'esti-  
 mait beaucoup , et l'emmenait souvent  
 à l'Isle - Adam. Il plaisait à ces deux  
 princes par sa conversation vive et  
 animée , par le tour piquant qu'il don-  
 nait aux bons mots les plus communs.  
 Un visage fort laid et plein de rides ,  
 qu'il arrangeait comme il voulait ,  
 lui tenait lieu de différents masques.  
 Quand il lisait une comédie ou un  
 conte , il se servait fort plaisamment  
 de cette physionomie mobile pour faire  
 distinguer les différents interlocuteurs.

12; II. *Coriolan*, trag., représentée imprimée en 1676, in-12. Cette dernière pièce eut 17 représentations. D'une tradition populaire, appuyée un passage du *Recueil des pièces sives d'histoire et de littérature ennes et modernes*, par Flachast. - Sauveur, on a très souvent té que l'un des personnages de *olan* après avoir dit ce vers :

sovient-il, ma sear, du feu roi notre père?

resté court, un rieur du parterre dit par celui-ci du prince Jodelet :

s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

du Tillet et le P. Nicéron citent xodote à propos d'*Argélie*. e vers qui fait le fonds de cette erie ne se trouve ni dans *Coni* dans *Argélie*. On n'en a pas fait l'építaphe suivante :

Ca-git un auteur peu fété,  
aller tout droit à l'immortalité :  
loire et son corps n'ont qu'une même bière ;  
Et quand Abeille en nommera ,  
D'une postérité dira :  
il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

7 ée , trag., représentée en in imée en 1681 à la Haye.

rentes occasi  
*Bonheur, su  
rance ; et de  
les Sciences  
les Stoiciens  
Fermeté de  
pièces sont in  
sion de la der  
l'épigramme s:*

Est-ce Saint-  
Ou tous deux  
Que, dans l'e  
Indifféremm  
Patience,  
Peut-être en saures  
Apprenez cependan  
Votre langue  
À nous donne  
C'est ce qu'on  
Et dans ceux  
Cela s'appell

L'abbé Abeille  
2 opéra, *Hésu*  
deux ouvrages  
lui envier, si l'o  
n'ont pas vu le  
traduction de  
dont la 1<sup>re</sup> édit.  
bert a fait l'éloge  
le trouve dans

*Hi ire des M*  
*française ; c*  
autre édi-

dirigea principalement ses efforts vers l'art de guérir. Il fit deux voyages en Allemagne, en qualité de premier-majordomus du rég. de Picardie, et à Paris le 9 déc. 1697. On lui a consacré plusieurs ouvrages aujourd'hui dignes d'attention : I. *Histoire des os, selon les anciens et modernes*, enrichie de vers, 1685, in-8°; II. *Anatomie de la tête et de la langue*, 1689 et 1696, in-12; III. *Épître singulière tirée de Guichard*, 1695, in-12; IV. *Traité des arquebuses*, 1695, in-8°; V. *Le parfait Chirurgien*, 1696. A la suite de ce dernier ouvrage se trouvent les trois ouvrages précédents. — Abeille son fils embrassa la profession de comédien, et l'exerça dans sa province, où il est mort. Il a écrit en 1712 *la Fille Valet*, comédie en vers et en 3 actes, non représentée, et qui eut sept représentations attribuées aussi cette pièce à l'abbé Abeille, son oncle. Il a composé une petite comédie intitulée *Crispin jaloux*, qui n'a pas été représentée.

A—B—T.

ABELLE (LOUIS - PAUL), né à Paris le 2 juin 1719, de la Société d'agriculture de Paris, successivement inspecteur-général des manufactures de France, et secrétaire-général du conseil du bureau du commerce à Paris, le 28 juillet 1807, a écrit : I. *Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les États de Bretagne*, 1761, in-8°; II. *Principes sur la liberté du commerce des grains*, 1768, in-8°. Il a écrit, avec quelques uns de ses collègues, à la rédaction des *Observations de la Société d'agriculture de France, sur l'uniformité des poids et mesures*, 1790, in-8°, etc.; et est l'éditeur des *Observations de*

Malesherbes sur l'*Histoire naturelle de Buffon*, 1796, 2 vol. in-8°. et in-4°.

A—B—T.

ABEL, 2°. fils d'Adam, était, selon l'opinion commune, et d'après l'historien Josèphe, frère jumeau de Caïn. Plusieurs le font naître un an après son frère, c'est-à-dire la 2°. année du monde; d'autres lui donnent 15 ans, et quelques uns enfin 30 ans de moins. Caïn était laboureur; et Abel se livrait à la vie pastorale. Tous deux offraient des présents au Seigneur: Caïn, les prémices de ses fruits; et Abel, les premiers-nés de son troupeau. Dieu témoigna qu'il agréait les offrandes d'Abel, et qu'il rejetait celles de son frère. Celui-ci, consumé d'envie, invita Abel à sortir, et le tua au milieu des champs. Le sang innocent de ce juste cria vers le ciel, et le Seigneur demanda à Caïn ce qu'était devenu Abel. Il répondit: « Suis-je le gardien de mon frère? » L'Eglise cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, désintéressé, c'est particulièrement dans le Canon de la messe: *Sicut accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel*. Plusieurs Pères de l'Eglise ont cru qu'Abel était mort sans avoir été marié; et c'est sans doute cette opinion qui a donné lieu à une secte d'hérétiques qui s'éleva aux environs d'Hippone en Afrique, sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, et qui prit, du nom d'Abel, celui d'Abélites ou d'Abélenites. Cette hérésie consistait à condamner l'usage du mariage. Au rapport de quelques voyageurs, on montre à 16 milles de Damas un tombeau que l'on dit être celui d'Abel; et S. Jérôme assure que, de son temps, la tradition constante des Hébreux était qu'Abel avait été tué dans la contrée qui environne Damas. Mais on sait quel est le goût des peuples de l'Orient pour

A B E

t les re- » des filles du peuple ? » Er  
 mps du dit : « Soyez content, mon ch  
 de plus » j'ai, dieu merci, de quoi  
 que sa » ses souliers. — Non, répli  
 ande vé- » d'une voix de tonnerre, tu  
 triarcke » plus dans le cas de le fair  
 près sa est aussitôt chargé de fers et  
 qualifie un bateau, sur la rivière de  
 ifice est il est livré à un danois nom  
 eux de mundson, autrefois exilé pa  
 Tout le dres, qui le décapita, et  
 , poème corps dans la rivière. Pour v  
 onné sur crime, Abel témoigna en publi  
 3 actes. vive douleur. Cet artifice r  
 -r. tout le Danemarck crut Abel  
 ck, 2°. du meurtre de son frère, m  
 partage couvert par le corps déchiré  
 Jutland que les vagues avaient jeté  
 nt échu, vage. D'ailleurs, six nobles l  
 re aîné, affirmèrent par serment qu'À  
 es deux point coupable de la mort de  
 alliance occasionnée, suivant ces faux  
 dont il par une chute accidentelle. Le  
 : Mech- reux Eric ne laissait pas d'ê  
 sclara la les, et les états de Danemarck  
 es autres point s'écarter de la coutum  
 tre Eric. clurent pour souverain, en

études à l'université de Helmstädt, et fut successivement recteur à Osterburg et à Halberstadt. C'était un savant antiquaire : ses *Antiquités allemandes, saxonnes, hébraïques et grecques* en sont la preuve. Outre ces grands ouvrages, il a écrit : *Historia monarchiarum orbis antiqui*, (Leipzig, 1715, in-8°.), et plusieurs dissertations et traités particuliers. Il était aussi poète ; il a traduit en vers allemands les *Héroïdes d'Ovide* et les *Satires de Roileau*.

G—T.

ABEL (FRÉDÉRIC GOD.), fils de Gaspard, médecin à Halberstadt, où il naquit le 8 juillet 1714, et mourut le 25 nov. 1794. Après avoir reçu une éducation classique à Halberstadt et à Wolfenbittel, il étudia dans la première de ces deux villes la théologie, sous Mosheim, en 1751, et, un an après, se rendit à Halle, où il assista aux discours publics de Wolf et de Baumgarten, et prêcha souvent avec beaucoup de succès. Quoiqu'il eût de grandes espérances de remplacer le chef de l'école de St.-Jean dans sa ville natale, il quitta l'état ecclésiastique après quelques années, par la crainte de se priver de la faculté de professer librement ses opinions, et de se voir forcé de faire violence à l'extrême franchise et à la loyauté parfaite qui le distinguaient ; mais l'état qu'il embrassa lui offrit un écueil d'un autre genre. Quoique praticien zélé et heureux pendant près de cinquante ans, il n'avait aucune confiance dans les moyens de la médecine, et ne cessait de répéter que cette science manquait tout-à-fait de principes solides, et que l'organisation humaine, comme il s'en était convaincu par la dissection d'un grand nombre de cadavres, variait tellement d'individu à individu, qu'on ne pouvait jamais être certain de l'effet des remèdes. On a de lui une

*Diss. de stimulantium mechanica operandi ratione*, et une *Traduction de Juvenal*, en vers métriques, qui est plus remarquable par la fidélité que par l'élégance et l'harmonie. Cette traduction avait été faite dans sa jeunesse, par le conseil de son ami Gleim ; il la retoucha peu d'années avant sa mort, et la publia en 1788. Il avait l'intention de corriger et de publier une autre traduction du *Remedium amoris* d'Ovide, qu'il avait également composée dans un âge peu avancé, et de s'essayer sur les satires de Perse ; mais l'âge et d'autres occupations l'en empêchèrent. Abel se maria en 1744, et laissa trois filles et deux fils, dont l'un, Jean Abel, médecin à Dusseldorf, s'est fait un nom comme écrivain. *Schlichtegroll's Nekrolog*, auf das J. 1794. B. I. S. 246, 270.

S—R.

ABEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), musicien célèbre, né à Coethen en 1719, fut élève de Seb. Bach, et, pendant près de 10 ans, attaché à la troupe du roi de Pologne, à Dresde ; mais les malheurs de la guerre ayant réduit cette cour à une rigoureuse économie, il quitta Dresde en 1758, et parcourut successivement, dans un état voisin de la détresse, plusieurs des petites capitales de l'Allemagne ; enfin, l'année suivante, il arriva en Angleterre, où il trouva bientôt à tirer parti de ses talents. Le duc d'York devint son protecteur, et lorsqu'on forma la troupe de la reine, il y fut compris avec des appointements de 200 L. st. par an, et devint directeur de la chapelle de cette princesse. Abel était moins renommé pour la composition que pour l'exécution ; cependant ses morceaux furent très répandus et souvent joués dans les fêtes publiques. Il passait pour le plus habile violon de son temps (*viola da*



A B E

res gra-  
; depuis  
de terre,  
sterdam.  
cible et  
is la so-  
était la  
blement  
à Lon-  
ite d'une  
ra trois  
—r.

naquit à  
e, d'une  
avec lui.  
ordre des  
y distin-  
it 1622,  
et enfin  
micipa-  
curieux  
*alta il-*  
*izione di*  
*, ed al-*  
m-folio.

plus distingués de son t  
nomme lui-même Georgio  
auquel il fut très utile, lorsqu  
parcourut la Sicile pour en  
les monuments; Luc Holst  
amena lui-même dans l'île  
au retour de ses voyages; et  
auquel il envoya divers obj  
de cette île. On voit, par  
passages de son ouvrage, qu'  
posé dans un âge avancé.  
a été traduit en latin par Jea  
Seiner, qui y a ajouté un  
préface; cette traduction  
bliée séparément, et insérée  
dans le 15<sup>e</sup>. volume du  
J.-G. Grævius, intitulé : *T*  
*antiquitatum et historiarum*  
Leyde, in-fol. Seiner, dans s  
s'exprime sur Abela d'une  
très honorable; et Pierre B  
dans celle qu'il a faite au 1.  
*Thesaurus* de Grævius,  
à peu près dans le même  
dernier lui reproche bien d  
mis quelquefois des traditi

qu'en 1636 : ces volumes ont été imprimés à Francfort, dans les mêmes années, in-8°. Le *Mercurius* est écrit en latin, le *Theatrum* en allemand. Le second vol. de ce dernier ouvrage porte aussi le nom d'Abelin; cependant Chrétien Gryphe, dans sa *Dissertatio isagogica de scriptoribus historiam seculi XVII. illustrantibus*, Leipzig, 1710, p. 18, prétend qu'il n'est pas de lui, mais de Jean-George Schleder, qui est aussi l'auteur de quelques-uns des volumes suivants. La meilleure édition du *Theatrum Europæum*, qui contient en tout 21 vol. in-fol., est celle qui a paru à Francfort depuis 1662 jusqu'à 1738; elle est ornée de gravures de Matthieu Maittaire. Cette énorme compilation parut en l'année 1718. Les volumes qui ont été composés par Abelin, Schleder et Schneider, sont encore assez estimés; mais ceux qui sont l'ouvrage de leurs nombreux continuateurs, n'ont ni la même réputation ni le même mérite. Abelin publia en 1619, une explication des *Métamorphoses* d'Ovide sous ce titre: *P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis* ἱστοριαι, Francfort, in-8°. Il l'avait rédigée pour accompagner de jolies gravures de Jean-Théodore de Bry, qui représentaient quelques-unes des fables d'Ovide. Le titre du livre est sans nom d'auteur, mais il se nomme, dans la dédicace, Ludovicus Gottofridus. En 1628 il parut à Francfort une traduction allemande, et, l'année suivante, une traduction latine des *Estats, Empires, Royaumes et principautez du Monde*, de D. T. V. Y. (d'Ativy). La dernière est intitulée: *Archontologia cosmica, sive imperatorum, regnorum, principatum, rerumque publicarum omnium per totum terrarum orbem commentarii locupletissimi*.... Franc-

fort, 1629, in-fol. La traduction allemande, qui a aussi été publiée in-fol., porte à peu près le même titre en allemand; mais l'ouvrage original français n'y est pas nommé. Elle a été réimprimée à Francfort, du vivant de l'auteur, en 1638, et après sa mort, en 1646 et 1695; ces deux dernières éditions, qui ont été faites par les soins de Matthieu Mérian et de ses héritiers, ont reçu des augmentations considérables, et sont ornées de gravures faites par Mérian; dans celle de 1695, l'auteur n'est pas nommé. *L'Archontologia cosmica* jouissait de beaucoup de crédit dans le siècle où elle parut, et où l'on n'avait, pour les sciences géographiques, que la *Cosmographie* de Sébastien Münster: aujourd'hui que nos connaissances sont plus étendues, son importance a beaucoup diminué. On doit aussi à Abelin le 12°. et dernier volume de *l'Histoire des Indes Orientales*, publié à Francfort, en 1628, in-fol., sous ce titre: *Historiarum orientalis Indiæ tomus XII*. J. Ludovicus Gottofridus ex Anglico et Belgico sermone in Latinum transtulit, etc. Cet ouvrage, qui embrasse la description des Indes orientales et occidentales, est extrêmement rare et précieux, lorsqu'il est complet; il a été payé 4000 francs pour la Bibliothèque impériale. En 1632, Abelin publia en allemand, dans la même ville, sa *Description du royaume de Suède*; et, l'année suivante, parut aussi, en allemand, sa *Chronique historique, ou Description de l'histoire, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1619*, avec un grand nombre de figures gravées par Matthieu Mérian. Cet ouvrage n'a même été composé que pour servir de texte à la suite des gravures historiques que Mérian voulait publier. Ces ouvrages

A B E

second  
ques de  
hollan-  
des aug-  
l'auteur  
: *Histo-*  
*nouveau*  
*cription*  
*connue*  
*mentales*,  
ancfort,  
si qu'A-  
Philippe  
fort, en  
on alle-  
niel Cra-  
*omœdia*  
*ptis.*  
M.  
banteur  
royé par  
e, passa  
ent l'ar-  
gea son  
sovie, le  
re. Abell  
re abis-

gens de lettres, ne put trou-  
ble le séjour de son évêché. Il  
mit en 1664, et revint à Paris  
dans la maison de St.-Lazar  
mourut le 4 octobre 1691. Le  
ges d'Abelli sont en très gran-  
bre. Le père Nicéron en donne  
dans le 41<sup>e</sup>. vol. des *Mémoires*  
*servir à l'histoire des hommes*  
*tres de la république des lettres*  
principaux sont: I. *Medulla*  
*gica* (*La Moelle théologique*)  
primée pour la première fois en  
et très souvent réimprimée ;  
tion pernicieuse selon les uni-  
mable suivant les autres, et  
n'est plus lue de personne. Le  
titre de cet ouvrage que Boileau  
allusion, quand il appelait l'a-  
*moelleux Abelli* (*Lutrin*, ch.  
prélat s'en plaignit hautement  
cita Boileau au tribunal de Dieu  
avait composé cet ouvrage prin-  
tamment pour réfuter un autre tra-  
le même titre, par Amésius, un  
anglais; et pour établir des prin-  
cipes dans le monde même séculier en

vante. *La Vie de S. Vincent-de-Paul*, par Collet, a fait oublier l'ouvrage d'Abelli. IV. *La Couronne de l'année chrétienne*, ou *Méditations sur les plus importantes vérités de l'Évangile*, formant d'abord 4 vol. in-12, et dont l'abbé Baudran a donné une nouvelle édition en 2 vol. La diction de cet ouvrage fait tort au fonds. Il a été traduit en latin, en 1732. V. Divers écrits polémiques sur le jansénisme, qui annoncent que l'auteur était grand ennemi de Port-Royal. Le style d'Abelli est dur en latin, lâche et plat en français; c'était d'ailleurs un homme rempli de toutes les vertus de son état.

A—B—T.

ABEN-BITAR (ABDALLAH-BEN-ARMED), ou, correctement, *Al Beithâr*, le vétérinaire, célèbre botaniste et médecin arabe, né à Benana, village près de Malaga. Il voyagea long-temps pour se perfectionner dans la connaissance des plantes. Sa réputation était telle que, lorsqu'il alla en Egypte, il en fut, d'un concert unanime, nommé premier médecin. Melek Al-Kamil, prince de Damas, le combla de bienfaits, et le nomma intendant-général de ses jardins. Il mourut dans cette ville, l'an 646 de l'hégire. (1248 de J.-C.). Aben-Bitar a laissé un monument précieux pour la botanique, sous le titre de *Recueil de médicaments simples*. Cet ouvrage, dont Casiri nous a fait connaître la préface, (*Bibl. Arab. Hisp.* tom. I. p. 278), se divise en 4 parties où l'auteur traite, en suivant l'ordre alphabétique, de toutes les plantes, pierres, métaux et animaux qui ont une vertu quelconque en médecine, avec une telle exactitude, que les ouvrages de Dioscorides, de Galien et d'Oribazius, y sont souvent corrigés, et qu'on y trouve des faits et des détails qu'on chercherait en vain dans ces auteurs. On a imprimé à

Paris, en 1602, la traduction latine de l'article consacré aux limons dans ce grand traité. J—N.

ABEN-HEZRA, ou ABEN-ES-DRA (ABRAHAM-BEN-MEIR), célèbre rabbin espagnol, surnommé, à cause de la multitude de ses connaissances, *le Sage, le Grand, l'Admirable*, naquit, suivant l'opinion commune et d'après Rossi, à Tolède, en 1119. Il fut à la fois astronome, philosophe, médecin, poète, philologue et grammairien; possédant à fond toutes les langues savantes, et très versé dans la littérature arabe. Les auteurs juifs le vantent, en outre, comme habile cabaliste, et l'un des plus fameux interprètes de l'Écriture sainte. Aben-Hezra embrassa, en effet, toutes les connaissances, et les perfectionna par de longs voyages en Angleterre, en Italie et en Grèce. Il se fit surtout remarquer par ses explications hardies de l'Écriture sainte; il soutenait que les Hébreux n'avaient pas traversé la mer rouge par un miracle; mais que Moïse profita d'une basse marée, pour passer de l'autre côté, à l'extrémité du golfe. Aben-Hezra acquit tant de réputation dans l'astronomie, que les plus grands savants de son siècle adoptèrent ses découvertes. Cependant ceux qui lui ont attribué l'invention de la méthode de partager la sphère céleste en deux parties égales, par le moyen de l'équateur, paraissent avoir ignoré que cette méthode est aussi ancienne que l'astronomie. La bibliothèque de la Sorbonne possédait une traduction française de *la Sphère*, d'Aben-Hezra, faite en 1275 par maître Deïade. Il est probable que ce savant rabbin aurait porté beaucoup plus loin ses innombrables travaux, si la mort ne l'eût enlevé à Rhodes, en 1174, à l'âge de 55 ans. Les époques de sa naissance et de sa mort n'étant pas très

es au- auteur d'un ouvrage de mor-  
 75 ans. tulé : *Chai-Ben-Megir, c'est*  
 tant ses *vive le fils qui ressuscite.* C  
 i exclu- auteurs modernes lui attribue  
 nces et le petit traité *Amicus Medi*  
 de par- mais cet ouvrage est de Jean C  
 ntaire L'erreur vient de ce qu'il s  
 s a été joint dans les anciennes éd  
 ise, en traité d'Aben-Hezra, intitulé  
 e grand *minaribus et diebus critic*  
 séparé- imprimé à Lyon, 1496, 1501  
 légories et 1550, in-8°. Rome, 1541  
 les ridi- Francfort, 1614, in-12. Il  
 l'auteur commentaire d'Aben-Hezra  
 ent les sèphe (Joseph-ben-Govion)  
 litions, *Judaïco*. Basilea, 1599, in-  
 peuple lat. Enfin, on a de cet auteur,  
 éthode : de géom. et d'alg.; un Traité  
 t se sert intitulé *Porte des Cieux*; u  
 ité des publié en hebreu et en latin,  
 actitude Layde. Oxford, 1694; et  
 i, et ex- d'astrologie, dont la bibliot  
 alement l'Escurial possède deux tr.  
 est élé- manuscrites en limousin. Bai  
 le rend *mod.* tom. 1, p. 600, ) a ét  
 compo- formé, lorsqu'il dit qu'il ne  
 our ex- rion resté des ouvrages de

méditations. Sa réputation est très grande parmi les savants arabes, c'est leur Vauvenargues. Aboul-Haçan, qui a fait un recueil de ses ouvrages, n'hésite point à le préférer à tous les auteurs de sa nation, même à Avicenne et à Algazaly. On trouve des détails intéressants sur Aben-Pace, ses ouvrages et l'estime dont ils ont joui, dans la *Vie du philosophe Ebn-Fokdan*, écrite par Ebu-Tophail, que Pocock a traduite et imprimée à Oxford, en 1671, et dans la *Bibl. arab hisp.* de Casiri.

C—S—A.

ABEN-RAGEL (ALI), astrologue arabe, natif de Cordoue, vivait vers le commencement du 5<sup>e</sup>. siècle de l'hég. (11<sup>e</sup>. de J.-C.), sous le khalyfe Mamoun. Il jouit d'une grande célébrité parmi les mahométans, et même parmi les chrétiens qui croyaient à la science occulte de l'astrologie. Le livre qu'il a laissé sur le jugement et le sort des étoiles, a été traduit en latin et imprimé à Bâle, par Henricus Petri, et à Venise, en 1485, par Erhard Radelez, sous ce titre: *De Judiciis seu Fatis stellarum*. Il est de la plus grande rareté. Aben-Ragel est aussi l'auteur d'un second ouvrage, connu sous le titre: *De revolutionibus nativitatum, seu de fre-dariis*, Venise 1524. Les historiens arabes racontent des choses merveilleuses sur la certitude des prédictions d'Aben-Ragel. La bibliothèque de l'Escurial possède un poème de cet auteur arabe, sur l'astrologie judiciaire. C'est probablement l'original du premier des deux ouvrages imprimés.

C—S—A.

ABEN-ZOHAR, dont les noms sont: ABOU-MERWAN-BEN-ABDEL-MELCK-BEN-ZOHAR, fameux médecin arabe, natif de Penafior, près de Séville, vécut au 12<sup>e</sup>. siècle. Il était juif de religion, fils et petit-fils de médecin. Son père commença à l'instruire dans son art à

l'âge de dix ans, et lui fit faire, bien jeune encore, serment de ne jamais employer de poisons. Ce serment qui a tout lieu de nous étonner, montre à quel point les empoisonnements étaient multipliés chez les Arabes. Aben-Zohar guérit le frère d'Ali-Bentemin, tyran de Séville, que sa propre famille avait empoisonné; les parents irrités persécutèrent avec acharnement ce médecin, et le retinrent long-temps en prison. A la fin il entra au service de Yousef-Ben-Tachefyn (Voy. ce nom), prince de Maroc, qui venait de chasser les petits tyrans d'Espagne. Ce souverain généreux le combla d'honneurs et de richesses, et il mourut à son service l'an 557 de l'hég. (1261-2 de J.-C.), à l'âge de 92 ans. Il fut le maître d'Averroès qui, tout détracteur qu'il est des autres médecins, en parle toujours avec vénération et même avec enthousiasme. « Pour parvenir, » dit-il, à une connaissance profonde » de la médecine, il faut lire avec soin » les ouvrages d'Aben-Zohar, qui en » sont le vrai trésor. Il a connu tout ce » qu'il est permis à l'homme de connaître dans ces matières, et c'est à » sa famille que l'on doit la vraie » science médicale. » Il fut aussi le maître de son fils, dont nous parlerons dans l'article suivant. Aben-Zohar n'est pas un simple compilateur, comme presque tous les savants de cette nation; il voulait ramener la médecine à la méthode sage de l'observation. Cela même l'a fait accuser d'empyrisme, mais à tort; car il tendait à réduire les faits en principes; il cherchait à s'élever à la connaissance des causes des maladies; et profondément nourri de la lecture de Galien, on le voit d'ailleurs sans cesse professer la doctrine de ce grand maître. Il osa, contre les préjugés de son temps, unir à l'étude de la médecine, celle de la chirurgie

A B E

même à conservé un trait de ce souverain  
 riple al- montre sa générosité, son es-  
 cale lui la bonté qu'il avait pour Aben-  
 médica- Cet empereur, partant pour l'É-  
 , la pre- mena avec lui ce médecin, et  
 ie; et la aussi un poète élégant. Un jour  
 quelques à l'improviste dans l'apparteme-  
 inflamm- nier; et, ne le trouvant pas  
 rde, etc. à regarder les papiers qui étaient  
 ou pas table; il y vit des vers où Ab-  
 supers- har exprimait les regrets d'être  
 de son de sa famille. Le prince, sa-  
 laisser, dire à Aben-Zohar, envoya  
 indique dre au gouverneur de Séville,  
 convien- venir en toute hâte la famille  
 is, sem- decin à Maroc, où elle fut logé  
 l lui fut une belle maison, richement et  
 i, a paru et dont il lui fit présent. Aben-  
 ctifica- envoyé dans cette maison sous  
 is, Ve- d'y voir des malades, fut bier-  
 (97, *id.* blement surpris de se trouver  
 1514, milieu de sa famille, dont il se  
 82., etc. si éloigné. Ce médecin a laissé  
 pour le vrages estimés, dont aucun  
 t. On y imprimé. Nous observerons qu'  
 anecdotes mille des Zohar a produit p  
 fut d'a- médecins célèbres, souvent con-

tenant-colonel, major-général et commandant du 7<sup>e</sup>. régiment de dragons. Employé à l'armée anglaise, sur le continent, en 1795, il se distingua à l'attaque du camp de Famars, le 23 mai, et ensuite devant Dunkerque. Il se signala également dans l'affaire de Cateau-Cambresis; reprit le fort St.-André, sur la Meuse, et dirigea une des principales attaques du siège de Valenciennes. Abercromby commanda l'avant-garde de l'armée anglaise pendant la campagne de 1794; et le duc d'York eut souvent occasion de rendre le compte le plus honorable de sa conduite. Blessé à Nimègue, au commencement de l'hiver de 1796, il dirigea néanmoins la retraite des troupes anglaises, et fut nommé l'année suivante commandant en chef des troupes des Indes orientales. Il s'embarqua à Portsmouth au mois de févr., et s'empara de quelques établissements français et hollandais. A son retour en Europe, en 1797, il fut fait chevalier de l'ordre du Bain, et gouverneur de l'île de Wight; peu de temps après, on l'éleva au grade de lieutenant-général. En 1798, on lui donna le commandement de l'armée anglaise en Irlande, où il montra de l'habileté et de la modération; mais l'insubordination des troupes, les agitations des divers partis, et les contrariétés de l'administration, ne lui permirent pas de conserver long-temps ce commandement. Il repassa en Angleterre, et commanda en 1799, sous le duc d'York, l'expédition contre la Hollande. Abercromby adressa aux amis du stathouderat une proclamation qui fit peu d'effet. Il commandait la gauche à la bataille du 17 sept. perdue par le duc d'York, à qui on reprocha de n'avoir point assez écouté les avis de ce général, dont le corps avait eu des succès et s'était emparé de Horn. L'armée

anglo-russe fut défaite de nouveau, le 2 octobre suivant, et Abercromby eut deux chevaux tués sous lui dans cette journée. Ces mauvais succès ne lui firent rien perdre dans l'opinion publique, et n'empêchèrent pas qu'il ne fût regardé comme le meilleur officier de l'armée britannique. Il se retira quelque temps en Ecosse, et fut bientôt désigné pour commander en chef l'expédition qui se préparait contre l'Egypte, occupée alors par une armée française. Abercromby entra dans la Méditerranée avec une flotte. Tout entier à ses grands desseins sur l'Egypte, il refusa de se rendre aux sollicitations du roi de Naples, qui le pressait de débarquer ses troupes dans ce royaume, où s'étendait le feu de l'insurrection. Il avait auparavant insulté Cadix, dont l'état de défense respectable l'obligea de renoncer à toute attaque sérieuse. Ce ne fut que le 1<sup>er</sup>. mars 1801, que la flotte anglaise, qui avait quitté Rhodes en janvier, parut dans la rade d'Aboukir. Le 7, Abercromby ordonna le débarquement, et força les troupes françaises qui défendaient la côte, à se retirer. Il attaqua d'abord le fort d'Aboukir, dont il s'empara, et marcha ensuite sur Alexandrie, à la tête d'une armée de 16,000 hommes. Il s'avancait avec précaution, couvrant sa marche par des ouvrages et des lignes de défense. Le 21 mars il fut attaqué dans ses retranchements par l'armée française, sous les ordres du général Menou ( *Voy.* ce nom ). Malgré leur bravoure, les Français furent repoussés sur tous les points. Les troupes revinrent cependant à la charge, et la cavalerie pénétra même jusqu'à la seconde ligne de l'infanterie anglaise et de la réserve. Abercromby, qui s'y trouvait avec son état-major, fit des prodiges de valeur, et fut blessé mor-



A B E

froid et  
 mesure  
 e la ba-  
 chinson  
 fit pour-  
 idonné-  
 rs posi-  
 our eux  
 firma la  
 avaient  
 s après,  
 nduisait  
 déposés  
 e pompe  
 achante.  
 is appelé  
 député  
 74 et en  
 par ses  
 travaux  
 étaient  
 ière des  
 bataille  
 B—r.  
 peintre  
 n 1723,  
 très avoir

irlandais, né à Colrairie, dans  
 té de Londonderry, en 1681  
 d'un ministre presbytérien, il s  
 à la même carrière. Dans les  
 qu'occasionna en Irlande l'insu  
 de 1689, ses parents l'envoy  
 Écosse pour y suivre ses étud  
 fit avec succès, et à 21 ans il r  
 Irlande, où il se distingua par  
 mons fort goûtés, et par d  
 qui, pour la plupart, étaient p  
 polémiques; car, dans ceste m  
 dominaient l'esprit de secte e  
 de la controverse, la vie des  
 giens, même les plus éclairés  
 sait presque en entier dans  
 relles religieuses. C'était le  
 fanatisme, de l'intolérance  
 la haine théologique. Trois  
 nions religieuses étaient éta  
 Irlande, mais y exerçaient  
 fluence très inégale. La religio  
 lique, adoptée généralement  
 classes inférieures, avait pou  
 quatre cinquièmes de la natio  
 elle était opprimée par des le  
 reuses qui excluait de toute

leur croyance, et plus réguliers dans leurs mœurs. Les Dissidens irlandais formaient plusieurs congrégations distinctes, qui avaient chacune leur pasteur. Non seulement le synode jugeait de la capacité des jeunes ecclésiastiques qui aspiraient aux fonctions du ministère, mais il s'était encore arrogé le droit de choisir le pasteur qui pouvait convenir à chaque congrégation, ainsi que la congrégation qui convenait au pasteur; ce qui était une gêne également désagréable aux uns et aux autres. Les églises de Colrairie et d'Antrim ayant eu besoin d'un ministre, désiraient toutes deux d'avoir Abernethy. Il aurait préféré Colrairie, mais le synode l'obligea d'aller à Antrim. Quelque temps après, il fut invité à passer à Dublin; il refusa; le synode décida qu'il quitterait Antrim pour s'établir à Dublin; mais ce théologien, ferme dans ses principes de républicanisme presbytérien, se révolta ouvertement contre la décision du synode, qu'il regarda comme une injustice et un attentat à la liberté religieuse. Il se mit à écrire contre les usurpations de la juridiction ecclésiastique. D'autres sujets de dispute lui fournirent les occasions de soutenir et d'étendre cette controverse. De là sortirent un grand nombre d'écrits polémiques, qui divisèrent non seulement les théologiens, mais encore tous les membres de la colonie presbytérienne; et ceux-ci s'échauffaient d'autant plus dans la querelle, qu'ils étaient moins éclairés sur les questions qui en étaient l'objet. Ainsi un homme qui avait des lumières et du zèle, consuma à des travaux pour le moins inutiles, des talents qui auraient pu être employés avec plus d'édification pour ses contemporains, et plus de fruit pour la postérité. Après une vie très occupée et très agitée, mais irréprochable et pure, il mourut en

1740. Les plus importants de ses ouvrages sont 2 volumes de Sermons sur les *Attributs divins*. Londres, 1748. S—D.

ABGARE, nom de plusieurs souverains qui régnèrent sur l'Oshroène, pays de la Mésopotamie dans lequel était Edesse. L'un des plus célèbres est Abgare Mannus, que quelques historiens appellent aussi Abarus, Ariamne; et Achare, qui monta sur le trône vers l'an 57 av. J.-C., époque à laquelle la Mésopotamie était soumise aux Romains. Il tenait par conséquent d'eux son autorité. Lorsque Crassus entreprit son expédition contre les Parthes, Abgare Mannus s'offrit à lui servir de guide, le conduisit à travers des déserts pour épuiser son armée, et le fit enfin tomber entre les mains des Parthes. Plusieurs de ces rois ont fait frapper des médailles en grec, qu'on trouve rassemblées dans l'ouvrage de Bayer, intitulé : *Historia Osrhoena et Edesena ex nummis illustrata; Petropoli*, 1734, in-4°. C—R.

ABGARE, l'un des successeurs du précédent, vivait du temps de J.-C., et Procope dit qu'il jouissait de la faveur d'Auguste. Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, rapporte que ce prince, attaqué d'une maladie très grave, qu'aucune science humaine ne pouvait guérir, entendit parler des cures miraculeuses que Jésus-Christ opérait en Judée, qu'il lui écrivit pour le prier de venir lui rendre la santé, et lui promit un asyle contre ses ennemis. Le même historien ajoute que Jésus-Christ répondit au monarque; et que, quoiqu'il refusât de venir le voir, il promit de lui envoyer un de ses disciples. Eusèbe rapporte le texte de ses deux lettres, et il ajoute qu'après l'ascension de Jésus-Christ, S. Thomas, un des 12 apôtres, envoya dans Edesse, Thaddée, l'un des

A B I

bgare à  
 raculeu-  
 s autres  
 ne parle  
 litterale-  
 . Malgré  
 n'élève  
 de cette  
 r qu'elle  
 ve qu'il  
 , ni qu'il  
 , pour y  
 archives  
 lettres.  
 in écri-  
 lui , et  
 n'en ont  
 : en fait  
 ues sur  
 ns doute  
 il dit ;  
 apprend  
 envoyé à  
 » Sans  
 ent faire  
 d'ajou-  
 ist à Ab-

*tiques* du P. Dupin, tom. 1.  
 ABIA, fils de Samuel, (*Ps.*  
 et SAUL.)  
 ABIA, fils de Jéroboam,  
 des 10 tribus d'Israël, es-  
 dans l'*Ancien-Testament* ps  
 diction terrible que fit à son  
 prophète Ahias. La mère  
 Abia alla consulter un jour ce  
 en secret, pour savoir si ce fil  
 chérissait tendrement, releve  
 maladie qui menaçait sa vie.  
 phète répondit qu'Abia exp  
 l'instant où elle remettrait le  
 la porte du palais, et que ce  
 ne serait que le prélude des  
 encore plus grands qui devaie  
 sur la postérité de Jéroboam,  
 tion des iniquités de ce ro  
 mais qu'il serait le seul des  
 dants de Jéroboam qui aurait  
 neurs de la sépulture, et ser  
 de tout Israël, tandis que l  
 seraient mangés par les el  
 dévorés par les oiseaux, en  
 des crimes de Jéroboam. I  
 Abia mourut effectivement.

ent à Abia de n'avoir pas profité aussi éclatante pour l'autel sacrilège que Jéroboam ré à Béthel. Un succès si brillant d'inspirer à Abia des sentiments religieux, ne fit que le remplir. Son cœur ne fut point droit devant le Seigneur, et il fut aussi crié son père. Il épousa 14 femmes, qui lui donnèrent 22 fils et 19 filles. Il mourut vers l'an 955 av. J.-C., par considération pour la mémoire de David, laissa la postérité d'Assisier avec honneur sur le territoire de Juda, dans la personne de Asa, qui lui succéda paisible-

C—T.

THAR, 13<sup>e</sup>. grand-prêtre des Hébreux, et quelquefois nommé Achimélech, du nom de son père qui descendait d'Aaron par Éléazar. Étant encore jeune, il fut sauvé de la mort par le roi Achis, lorsque Saül fit mettre à mort tous les prêtres du Seigneur, et même d'Abiathar; celui-ci se réfugia près de David dans le désert, et fut nommé grand-prêtre, en haine d'Achimérech d'Abiathar, donna la sous-sacrilège à Sadoc. Il y eut ensuite deux grands-prêtres, Sadoc et Abiathar dans le parti de David, et Sadoc dans celui de Saül. David donna souvent à David des marques de fidélité, surtout pendant la révolte d'Absalon; mais, après la mort de Saül, David, s'étant mis du parti de Achis, il fut privé du sacerdoce par le roi Salomon, qui l'envoya à Gath, et ne lui conserva rien en considération des services qu'il avait rendus à son père. La race de David demeura seule alors en possession de cette dignité, selon la prophétie qui avait été faite au grand-prêtre. Cet événement eut lieu vers l'an 1060 av. J.-C. On ne vit

plus depuis deux grands-prêtres en même temps.

C—T.

ABICHT (JEAN-GEORGE), savant orientaliste et théologien, né en 1672 à Kœnigssee, dans la principauté de Schwartzbourg, mort en 1742, à Wittenberg, où il remplissait les fonctions de professeur académique et de pasteur; il venait d'être nommé membre de l'Académie royale des sciences de Berlin. Il a beaucoup écrit sur la langue et les antiquités hébraïques; la plupart de ses dissertations se trouvent dans le *Trésor d'Ikénus*. Sa dispute avec Jean Francke sur l'usage grammatical, prosodique et musical des accents hébraïques a répandu quelque jour sur cette matière obscure. Il a écrit contre l'harmonie préétablie de Leibnitz, et montré beaucoup de sagacité dans toutes les questions dont la nature mixte exige la réunion toujours rare de profondes connaissances philosophiques, philologiques et théologiques. Parmi ses nombreux ouvrages, dont la liste a été donnée par Michel Ranft, dans ses *Vies des Théologiens saxons*, tom. I<sup>er</sup>, p. 1; par les auteurs des *Acta hist. eccles.* V<sup>o</sup>. 5, p. 289; et, avec encore plus d'exactitude, dans un ouvrage allemand, intitulé: *Unpartheyische kirchenhist.* (v. 3, p. 3275), il faut distinguer: *Selecta rabbinico-philologica*, qui sont proprement une 3<sup>e</sup>. édition augmentée du *Scherzeri Trifolium orientale; Accentus hebræorum ex antiquissima usu lectorio explicati; usus accentuum hebræi musicus et oratorius; de mendaci bonitate et malitiâ; de limitibus humani intellectus*. On trouve, dans les ouvrages cités ci-dessus, une notice de sa vie, ainsi que dans l'*Europe savante* de Götten (en allemand). Il a été un des collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipzig. S—R.

ABIGAIL. Voy. DAVID.

ABI

- CARRÉ-  
 un des  
 les plus  
 tribué à  
 Copen-  
 e un des  
 art à l'é-  
 toire na-  
 suite de  
 n a d'A-  
 et opus-  
 éralogie  
 mémoi-  
 ceux de  
 openha-  
 et dans  
 aturelle.  
 fameux  
 nps que  
 }—N.  
 }, frère  
 toire, a  
 fin du  
 1806.  
 osa avec  
 être. Ses  
 maisons

d'une autre mère; il n'ava  
 qu'elle était aussi sa femm  
 quant d'être tué à cause d'elle  
 lech allégu pour excuse son ig  
 lors que Dieu lui eut appar  
 et l'eut menacé de le faire  
 pour avoir enlevé Sara. A  
 la rendit donc au patriarc  
 époux. Il donna à Sara mil  
 d'argent pour en acheter  
 afin de se couvrir le visa  
 cacher sa beauté. Il offrit à  
 de demeurer dans ses états,  
 lui une alliance dont la dur  
 effets devaient s'étendre à le  
 rité. L'endroit où elle fut ju  
 pela dans la suite *Ber-Sabe*  
*Puits du serment*. Le saint  
 obtint de Dieu la guérison de  
 tes qui empêchaient Abimél  
 femmes d'avoir des enfants.

ABIMELECH. L'Écrit  
 d'un autre Abimélech, que  
 interprètes croient être le  
 le précédent, mais qui, selon  
 la plus probable, était son fil  
 qua de lui arriver à l'égard de

**ABIMELECH**, fils de Gédéon et d'une des concubines de ce capitaine des Hébreux, nommée Druma, montra de bonne heure un génie hardi, entreprenant et ambitieux. Il connaissait l'indifférence du peuple pour les enfants de Gédéon, et le peu de concert qui régnait entre eux. Soutenu par le crédit des parents de sa mère, il représenta aux habitants de Sichem les inconvénients qu'il y aurait à mettre le gouvernement entre les mains des 70 enfants de Gédéon, dont les divisions ne pouvaient être que funestes au peuple; et leur ayant persuadé qu'il leur convenait bien mieux de n'avoir qu'un seul chef, il se fit reconnaître pour juge d'Israël. Ayant levé ensuite, avec l'argent que lui fournirent les Sichimites, une troupe de vagabonds, il marcha vers le séjour de la famille de Gédéon, massacra sur une même pierre tous les fils que son père avait laissés dans sa maison d'Ephra. Le seul Joathan échappa à cet horrible massacre. Les Sichimites, qui avaient vu naître parmi eux la mère d'Abimélech, s'assemblèrent près du chêne de Sichem, pour le faire roi. Joathan, placé sur la montagne de Garizim, leur reprocha leur ingratitude et leur mépris pour la mémoire de Gédéon, puisqu'ils avaient pris pour roi le plus indigne de ses fils, et le meurtrier de 70 de ses frères. Le Seigneur permit alors que les habitants de Sichem détestassent la cruauté d'Abimélech; ils se choisirent un chef nommé Gaal. Abimélech le vainquit, passa au fil de l'épée les habitants de Sichem, rasa leur ville, et brûla leur temple, où plus de mille personnes étaient rassemblées. Après cette expédition, il marcha sur la ville de Thèbes, qui était à trois lieues de Sichem. Les habitants de Thèbes s'étaient, pour la plupart, retirés et fortifiés dans une tour située au milieu

de leur ville. Abimélech s'en approcha pour mettre le feu à la porte. Alors une femme lui jeta du haut de la tour un éclat de meule de moulin, et lui fracassa la tête. Abimélech, près d'expirer, fit venir son écuyer et lui dit : « Tirez votre épée et tuez-moi, de peur qu'on ne dise que j'ai été tué par une femme. » L'écuyer obéit, et Abimélech mourut l'an 1235 av. J.-C. Thola lui succéda dans la judicature d'Israël. (V. ABIATHAR.) C—T.

**ABIOSI** (JEAN), professeur de médecine et de mathématiques, né à Bagnuolo, dans le royaume de Naples, vivait vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Il est surtout connu par son *Dialogue sur l'astrologie judiciaire*, dédié à Alphonse II, roi de Naples, imprimé à Venise, in-4<sup>o</sup>, et qui a été censuré par la cour de Rome. Nous avons encore de lui : *Vaticinium à diluvio usque ad Christi annos 17. Venetiis, apud Lapidida, 1494*, in-4<sup>o</sup>. A—N.

**ABIRON**. Voy. AARON et MOÏSE.

**ABISAG**. Voy. DAVID.

**ABISAI**, fils de Sarvia, sœur de David, se trouvait dans le désert de Ziph avec ce prince, lorsque Saül vint pour l'y surprendre; il accompagna son oncle à travers le camp ennemi, et était disposé à profiter du sommeil du roi pour le tuer, lorsque David modéra son zèle, et se contenta de lui ordonner d'emporter la lance et la coupe du monarque placées auprès de sa tête. Abisai se distingua à la bataille de Gabaon, où les troupes d'Isboseth furent défaites par Joab; et il poursuivit les fuyards jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit les eût dérobés à ses yeux. Il commandait sous David l'armée qui tailla en pièces celle des Iduméens dans la vallée de Sell. A la bataille de Medalla, Joab le chargea de faire tête aux Ammonites, pendant qu'il combattrait lui-même les Syriens qui cherchaient à

A B L

déroute. doutait toujours son crédit, l  
 , il resta quelques officiers avec des l  
 dans sa lesquelles il semblait l'associ  
 réprimé pire ; mais lorsqu'Ablavius e  
 erçant de où était la pourpre dont il  
 eût em- revêtu, d'autres officiers s  
 les trois et le tuèrent. On pense que  
 défit en- d'une si odieuse trahison ,  
 dans la même pas après sa mort les  
 puis par- de la sépulture. Ablavius  
 ment de qu'une fille, nommée Olym  
 sa ; com- avait été fiancée à l'emper  
 s Philis- tant, qui, tant qu'il vécut, v  
 bibenob, en elle son épouse future ;  
 percer le 350, ce prince fut tué ; e  
 : lui une Constance fit épouser à Oly  
 , à la tête roi d'Arménie, Arsace.

ABLE, ou ABEL (THO) clésiastique anglais, fit ses  
 guerrier, Oxford, où il fut créé bache  
 id, avait tint, en 1516, le grade de  
 ie dureté arts, et, après avoir pris les  
 efois ses devint chapelain de Cather  
 euve dans gon, femme de Henri VIII,  
 participa, apprit les langues et la musi  
 vid lui fit trême attachement qu'il me  
 T—D. cette princesse, lorsque H

, général des armées de cousin-germain, commandes ordres dans la vallée de ; lorsque David tua le géant fut par sa négligence que rpris endormi dans sa tente le Ziph. Après la mort de itieux Abner, assuré de gouat sous le faible Isboseth, amer roi par l'armée. La 6<sup>e</sup>. ègne de ce prince, ses trouandées par Abner, et celles ar Joab, s'étant rencontrées restaient en présence, sans enir aux mains, lorsque, position d'Abner, acceptée douze jeunes gens de chararmés à la légère, s'avanles deux camps, se prirent n aux cheveux, de l'autre t chacun leur épée dans le m antagoniste, et périrent coup: le lieu où ils s'étaient appelé le *champ des em* combat singulier engagea jour une affaire générale, lle Abner, mis en fuite et par Azael, le plus jeune des Joab, ne put s'en délivrer erçant de sa lance; et protard que cet événement mit ursuite, rallia les débris de ; repassa le Jourdain et remaïn, après avoir perdu nes. La guerre ayant conti-seth, à qui les talents et le bner étaient si nécessaires, udeuce de se brouiller avec i reprochant d'avoir admis lit Haspha, concubine de suites de cette querelle porner à proposer à David de t Israël sous son obéissance. sition fut acceptée avec de oignages de reconnaissance, nciliation solennelle se fit à Abner admis, par une dis-

inction singulière, à la table de son nouveau roi, parcourut toutes les tribus pour l'en faire reconnaître. Joab, jaloux des honneurs prodigués à son rival, et nourrissant dans son cœur des projets de vengeance contre celui qui avait tué son frère Azaël, en fit de vifs reproches à David, et chercha à lui inspirer des soupçons sur la sincérité d'Abner. Ces insinuations n'ayant pas réussi, Joab alla au-devant d'Abner pour le recevoir à la porte d'Hébron, au retour de sa mission; et l'ayant pris à part, sous prétexte de lui communiquer un secret, il le tua en trahison. David, affligé d'un tel attentat, ne se crut pas assez puisant pour en punir le coupable; il se borna à lui lancer de funestes malédictions, laissant à son fils Salomon le soin d'en tirer une vengeance plus éclatante. Ne voulant pas néanmoins qu'on pût le soupçonner d'y avoir participé, il ordonna à tous les grands de sa cour et à Joab lui-même de déchirer leurs habits, de se revêtir de sacs, et de marcher en pleurant devant le convoi d'Abner. Il l'accompagnait en personne, suivi de tout le peuple d'Hébron en deuil; et lorsqu'on fut arrivé au lieu de la sépulture, il prononça ces paroles sur son tombeau, en l'arrosant de ses larmes :  
 « Malheureux guerrier ! vos mains  
 » n'ont point été flétries par des liens  
 » déshonorants ; vos pieds n'ont point  
 » été chargés de fers ; mais vous êtes  
 » mort victime d'une trahison, comme  
 » meurent ceux qui ont affaire à des  
 » hommes méchants. » A ces mots, le peuple redoubla ses pleurs ; et après la cérémonie, il reconduisit le roi à son palais, croyant qu'il donnerait un repas funèbre, comme c'était la coutume. Mais ce prince protesta qu'il ne prendrait aucune nourriture jusqu'après le coucher du soleil. Il ar-



magni-  
Abner,  
pitaphe  
mposée.  
u que ce  
omposa  
igneur,  
m'avez  
—D.  
os, vers  
ecine à  
christia-  
95. De-  
m d'Al-  
el Bur-  
sacris-  
ladolid.  
posé un  
les lois,  
immen-  
lix pré-  
version,  
ition de  
hi avait  
sous le  
c'est-

parce que Mahomet épousa  
chah encore vierge, tandis  
autres femmes avaient été déjà  
L'un des premiers partisans  
phète, et le compagnon d'  
Abou-Bekr avait rendu témoin  
son ascension nocturne, et  
cette déclaration le titre de  
témoin. A la mort de Mahomet  
n'avait point désigné de successeur  
les habitants de la Mekke  
dyne se disputaient pour  
un; et la guerre, près de s'allumer,  
lait peut-être anéantir tout  
fait le prophète, lorsque Oubayd  
clarant pour Abou-Bekr, lui  
féra la dignité de *khalyfe*,  
vicaire ou successeur en rébus  
11 de l'hég. (mai-juin 632)  
nu à la suprême puissance,  
circonstances difficiles, Aboû-Bekr  
prouva qu'il était digne de succéder  
à Mahomet. Les succès du prophète  
avaient exalté l'esprit d'une multitude  
bitieux qui, de son vivant, s'élevaient  
étaient annoncés comme cha-

(*Voy.* ce nom) venait de pacifier l'Arabie et de triompher de l'impos-  
 teur Moçailah (*Voy.* ce nom); Abou-  
 Bekr lui ordonna de se diriger vers  
 l'Irac, tandis qu'Abou-Obeïdah mar-  
 cherait vers la Syrie. Le bruit de cette  
 dernière invasion attira l'attention de  
 l'empereur Héraclius, qui envoya Ser-  
 gius, avec une armée nombreuse, pour  
 arrêter les progrès de cette nouvelle  
 secte. Mais Khaled, après avoir pris  
 Hyrah, avait déjà fait sa jonction  
 avec Abou-Obeïdah, et ces deux géné-  
 raux réunis battirent les troupes de  
 l'empereur grec. Ce fut dans le même  
 moment qu'Abou-Bekr mourut, le 8  
 de djoumâdy 2<sup>e</sup>, au 13 de l'hég.  
 (9 août 634 de J.-C.), à l'âge de 63  
 ans, et après un règne de deux ans et  
 quatre mois. Abou-Bekr fut un de ceux  
 qui contribuèrent le plus efficacement  
 à répandre la loi de Mahomet, par les  
 voies de la douceur et de la persuasion  
 plutôt que par la contrainte. « Invitez  
 » les peuples à la foi, disait-il à ses gé-  
 » néraux, avant de leur déclarer la  
 » guerre; respectez les envoyés de paix;  
 » triomphez des ennemis par la bra-  
 » voure, jamais par le poison; fuyez  
 » la cruauté. Conservez les jours des  
 » vieillards, des femmes et des en-  
 » fants. Ne coupez point les arbres  
 » fruitiers, ne dévastez point les  
 » champs en culture. » Il ne prit ja-  
 mais dans le trésor que de quoi entre-  
 tenir un chameau et un esclave, et, à  
 sa mort, on lui trouva pour tout bien  
 trois dragmes. Lorsque son succes-  
 seur Omar eut reçu, d'après ses der-  
 nières volontés, son chameau, son  
 esclave et son habit, il dit en ver-  
 sant des larmes : « Dieu fasse misé-  
 » ricorde à Abou-Bekr; mais il a vécu  
 » de manière que ceux qui viendront  
 » après lui auront bien de la peine  
 » à l'imiter. » Les Sunnytes, touchés  
 de ses éminentes qualités, en ont fait

un héros pieux. Les Chyïtes, au con-  
 traire, maudissent sa mémoire. (*Voy.*  
 ALY.) J—π.

ABOU-HANYFÉH-EL-NOMAN-  
 BEN-TSABIT, chef des Hanéfytés,  
 l'une des quatre sectes orthodoxes  
 de l'islamisme, naquit à Koufah l'an  
 80 de l'hég. (699 de J.-C.), et  
 exerça dans sa jeunesse le métier de  
 tisserand. Il s'adonna ensuite au droit.  
 Le khalyfe âl-Mansour, instruit de  
 son mérite, le fit venir à Baghdâd,  
 dont il voulut le faire juge (câdhy);  
 mais Abou-Hanyféh, effrayé des  
 obligations de cette charge, la refusa.  
 Les prières, les menaces et même  
 la prison, ne purent ébranler sa ré-  
 solution. Ce ne fut pas en cette oc-  
 casion seulement que sa fermeté lui  
 coûta le repos. Abou-Hanyféh était  
 un des partisans de la maison d'Aly,  
 et déclamaït hautement contre l'usur-  
 pation des Abbâçydes, qui le respec-  
 taient à cause de ses vertus; mais en-  
 fin Abdâllah II le sacrifia à son res-  
 sentiment. Les habitants de Moussoul,  
 qui violèrent le traité fait avec ce kha-  
 lyfe, s'étaient engagés à être punis  
 de mort dans le cas où ils se sous-  
 traitaient à son obéissance. Abdâl-  
 lah II, ayant résolu de les faire périr,  
 assembla ses ouléma (docteurs) pour  
 prendre leurs avis. Tous souscrivirent  
 à sa volonté, à l'exception d'Abou-  
 Hanyféh. « N'est-il pas évident, dit-  
 » il, que cet engagement est inad-  
 » missible; car les hommes ont-ils le  
 » droit de disposer d'une existence  
 » qui n'appartient qu'au maître de  
 » l'univers. » Abdâllah II, irrité de  
 sa courageuse résistance, le fit jeter  
 dans les prisons de Baghdâd et empoi-  
 sonner peu de temps après, l'an 150  
 de l'hég. (767 de J.-C.) Son principal  
 ouvrage est intitulé *Mesnad* ou *ap-  
 pui*. Il y établit tous les points de l'is-  
 lamisme sur l'autorité du Corân et de

ABO

a juger  
 th. Un  
 né un  
 se con-  
 je vous  
 ge; dé-  
 evant le  
 deman-  
 gement  
 vous.»  
 , on lui  
 un col-  
 —n.  
 a), cé-  
 , naquit  
 (751  
 icoup à  
 imam,  
 né une  
 même  
 tude du  
 contre  
 Joseph,  
 , vécut  
 éléva-  
 codhât

» toutes les richesses du kl  
 » suffiraient pas pour me pa  
 ABOUL-ABBAS dit AL-  
 (ABDALLAH), 1<sup>er</sup>. khalyfe a  
 A la mort de son frère Ibra  
 mâm (voy. ce nom), il fut  
 se sauver d'Homâimah à Kou  
 les habitants le proclamèrent  
 l'an 132 de l'hég. (749 de J.  
 qu'il fut investi de la puiss  
 disposa de toutes les charge  
 veur de sa famille, et s'aj  
 affermir son autorité. Quoiq  
 toire ne présente pas de faits  
 pour faire connaître son car  
 paraît cependant qu'il sut c  
 par sa fermeté les conquête  
 généraux. Le surnom d'*Al*  
*le sanguinaire*, sous lequ  
 connu, lui fut donné, parce  
 parvint au khalyfat qu'ap  
 grande effusion du sang d  
 miades. Il mourut à Anba  
 petite vérole, au mois de dz  
 jah, 156 de l'hég., à l'âge d

ne se laissa point abattre par l'éfrite, et peu après il s'empara de Bouzân, qui devint son arsenal. Cette action hardie porta vite jusqu'à Constantinople. donna alors le commandement de la flotte à Manuel Butumite, et Taticius celui de l'armée de terre. Le projet d'Aboul-Cacem était de couper la majeure partie de la route qui, par le peu d'espace qu'il lui laissait, devenait inutile. Pour remédier à cet inconvénient, il s'écarta de la flotte, ne laissant qu'un très-petit nombre de soldats pour la garder, et vint camper à Alicas. Ce mouvement irréfléchi causa la perte de sa flotte, attaquée et incendiée par Manuel, et ce revers fut suivi bientôt de la déroute de son armée de terre, attaquée par Taticius : il sembla qu'après cette double victoire la grecque dû s'emparer de Nicée, et Aboul-Cacem s'était réfugié dans la montagne, joignant la ruse aux succès de la force, et lui fit offrir la paix, déterminé à venir à Constantinople, où il le plongea dans toutes les délices, tandis qu'une flotte, commandée par Eusthate, s'emparait de la ville de Nicée, et qu'on y construisait une citadelle au nom et à l'insu d'Aboul-Cacem. Pendant ce temps, Alexis, général de Mélik-Châh, s'attaqua à grandes journées sur Nicée, et pour Aboul-Cacem un ennemi moins dangereux qu'Alexis. Il se défendit cependant ou se livra entièrement à celui-ci, ou se soumit à son parti, et implora le secours de l'empereur. Alexis lui envoya le général Taticius, qui arbora le drapeau impérial sur les murs de Nicée. Alexis crut avoir affaire à Alexis, et se retira ; mais Aboul-Cacem persistant dans sa haine

contre Aboul-Cacem, envoya contre lui une nouvelle armée, sous la conduite de Bouzân ; et tandis qu'il négociait la paix avec Alexis, il offrait de lui rendre les pays conquis par Aboul-Cacem, et demandait sa fille en mariage pour son fils aîné. Alexis, qui ne voulait ni donner sa fille à un musulman, ni favoriser l'établissement d'un voisin aussi dangereux, lui envoya un ambassadeur pour l'amuser par de vaines promesses, et donna secrètement des secours à Aboul-Cacem, qui força Bouzân à lever le siège de Nicée. Mais ces secours, suffisants pour arrêter les progrès de Mélik-Châh, ne l'étaient pas pour le vaincre. Aboul-Cacem, lassé d'être le jouet d'Alexis, résolut d'aller se justifier auprès de Mélik-Châh. Il partit pour Ispahan avec des présents considérables qui ne purent apaiser son ennemi. A son retour, il fut atteint par 300 cavaliers, qui l'étranglèrent. Sa mort, et celle de Mélik-Châh, arrivée peu après, rendirent la liberté et le trône à Kildi-Arslan, fils de Soléïman. Ce prince était renommé par ses grandes richesses ; et l'on dit encore aujourd'hui les trésors d'Aboul-Cacem. J—N.

ABOUL - FARADJ (GRÉGOIRE).  
Voy. ABUL-FARAGE.

ABOUL-FARADJ-ALY, célèbre auteur arabe, issu de Merwân, dernier khalyfe des Ommyades, naquit à Ispahan l'an 284 de l'hég. (897 de J.-C.), et fut élevé à Bagdad. Doué d'une mémoire prodigieuse, il embrassa toutes les connaissances alors cultivées. La jurisprudence, la médecine, et surtout la poésie et l'histoire, furent l'objet de ses études. Le *Kitab Aghany*, ou *Recueil des anciennes chansons arabes*, où il a déposé le fruit de ses travaux, est un monument précieux pour l'histoire de la littérature arabe. Le prince Séïf-ed-Daulah, au

A B O

mpensa le courtisan Férichtah, mai  
e visir émissaires de Selym, comme  
tel cas, raconte lui-même dans ses  
oyages; *Commentaires (Voy. Dour)*  
ieu, di Akbar fut profondément affli  
portés perte d'un ministre dont les  
e impé lui étaient extrêmement utile  
: ce pré les travaux littéraires répar  
il, rap plus grand éclat sur son règn  
lieu de Fazla composé, d'après l'ordi  
-Faradj de son souverain, une histoi  
tres sur lée: *Akbar-Nâmeh* (livre c  
nous en en 3 vol. in-fol. Le 1<sup>er</sup>. ren  
Il mou précis historique des ancêt  
hédjah, bar; le 2<sup>e</sup>. les événements  
J—N. d'Akbar, depuis son avèner  
NEYKU qu'à la 47<sup>e</sup>. année de son  
vain de époque de la mort de l'auto  
emplit à lume est divisé en deux part  
visir et contient les 30 premières  
ogol Ak l'autre, les suivantes jusqu'  
ministre *L'Ayin-Akbery*, ou *Institu*  
s savons *bar*, forme l'autre partie ou 3<sup>e</sup>  
finiment C'est un ouvrage indépendan  
ne d'une cédent, et composé par une  
ousie de savants, présidée par Aboul-

description des chasses, le menu de sa table, etc., etc. L'ouvrage est terminé par un précis très bien fait de la religion brâhmanique, des nombreux systèmes de la philosophie hindoue, et par des extraits de plusieurs ouvrages samskrits, traduits en persan. Ce rapide aperçu suffit pour donner une idée de toute l'importance de cet ouvrage, dont on ne connaissait qu'un exemplaire exact et complet dans toute l'Inde; c'est celui qu'Aboul-Fazl présenta à son souverain, et que l'on conservait bien soigneusement dans la bibliothèque impériale de Dchly. De cette bibliothèque, il a passé dans la mienne, par une suite d'événements que j'ai racontés dans plusieurs de mes ouvrages. Le sable d'or répandu sur chacune des pages de cet inestimable volume, atteste son origine impériale. L'écriture en est d'une beauté étonnante, surtout dans les immenses tableaux qu'il renferme. Il est fâcheux que, par une recherche d'érudition fort déplacée, l'auteur ait affecté d'imiter le style des anciens auteurs persans, des premiers siècles de l'hég. Ce style est non seulement très dur, mais souvent inintelligible. On peut se convaincre de la justesse de cette observation, due à un excellent écrivain persan (Mohammed-Chéryf-Mo'tamed-Khân), par les extraits que j'ai insérés et traduits dans mes notes sur les deux 1<sup>ers</sup>. volumes des *Recherches Asiatiques*, traduction française. M. Gladwin a publié en anglais un autre extrait très long et très bien fait de cet ouvrage, sous le titre de *Ayeen-Akbery or-the Institutes of emperor Akbar, etc.*; Calcutta, 1783-86, 3 vol. in-4°. Cette édition est extrêmement rare et chère; les réimpressions faites à Londres, in-4°. et in-8°, sont très incorrectes. Aboul-Fazl traduisit aussi du samskrit en persan, l'*Hitodésa* de Vichnou-Sarma, qui paraît

être le prototype des fables attribuées à Pidpai. Il profita du séjour de deux missionnaires que Akbar avait fait venir de Goa à Agrah, pour acquérir quelques notions de la religion chrétienne. Son érudition était immense, et sa réputation dans l'Inde avait donné lieu à ce proverbe: « Les monarques » de la terre redoutent encore plus la » plume d'Aboul-Fazl que l'épée d'Ak- » bar. » (Voyez AKBAR, VICHNOU-SARMA). L—s.

ABOUL-FÉDA (ISMAEL, connu sous le nom d') prince de Hamah, surnommé *Al-Mélik Al-Mouwayyed et Imâd Eddyn, le roi victorieux et la colonne de la religion*, célèbre historien et géographe arabe, naquit au mois de djoumady 1<sup>er</sup>. 672 de l'hég. (nov.-déc. 1273 de J.-C.), à Damas, où l'approche des Tartares avait forcé sa famille de se retirer. Issu d'Ayouûb Ben Châdy (voyez ce nom, chef des Ayoubites, de cette famille illustrée par Saladin et la gloire des armes, il ne démentit point la noblesse de son origine. Dès 684 de l'hég. (1285-6 de J.-C.), il assista au fameux siège de la forteresse de Marcab, appartenant aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ce fut par cette expédition qu'il débuta dans la carrière militaire. Depuis ce moment, il se passa peu d'années sans qu'il fit la guerre. En 688 (1289 de J.-C.), il se trouva au siège de Tripoli, et en 690 (1291 de J.-C.), à celui de Saint-Jean d'Acre. Obligé de transporter de Hasn-el-Akrâd à Saint-Jean d'Acre les machines de siège, il eut à combattre les rigueurs de la saison et les difficultés des chemins, et ses troupes souffrirent beaucoup. Par une prérogative particulière, elles formaient toujours le front de l'aile droite des armées impériales. En marchant sur la ville assiégée, leur situation était très

- CHRÉ-  
 un des  
 les plus  
 tribué à  
 Copen-  
 e un des  
 art à l'é-  
 toire na-  
 suite de  
 n à d'A-  
 et opus-  
 éralogie  
 mémoi-  
 ceux de  
 openha-  
 et dans  
 aturelle.  
 fauceux  
 nps que  
 }—x.  
 }, frère  
 toire, a  
 fin du  
 r 1806.  
 osa avec  
 âtre. Ses  
 maisons

d'une autre mère; il n'ava  
 qu'elle était aussi sa fem  
 quant d'être tué à cause d'elle  
 lech alléqua pour excuse son  
 lorsque Dieu lui eut appar  
 et l'eut menacé de le fair  
 pour avoir enlevé Sara. A  
 la rendit donc au patriarc  
 époux. Il donna à Sara mi  
 d'argent pour en acheter  
 afin de se couvrir le visa  
 cacher sa beauté. Il offrit à  
 de demeurer dans ses états,  
 lui une alliance dont la du  
 effets devaient s'étendre à l  
 rité. L'endroit où elle fut j  
 pela dans la suite *Ber-Sab*  
*Puits du serment*. Le saint  
 obtint de Dieu la guérison de  
 tés qui empêchaient Abimé  
 femmes d'avoir des enfants.

ABIMELECH. L'Ecrit  
 d'un autre Abimélech, que  
 interprètes croient être le  
 le précédent, mais qui, selo  
 la plus probable, était son fi  
 qua de lui arriver à l'égard d

**ABIMELECH**, fils de Gédéon et d'une des concubines de ce capitaine des Hébreux, nommée Druma, montra de bonne heure un génie hardi, entreprenant et ambitieux. Il connaissait l'indifférence du peuple pour les enfants de Gédéon, et le peu de concert qui régnait entre eux. Soutenu par le crédit des parents de sa mère, il représenta aux habitants de Sichem les inconvénients qu'il y aurait à mettre le gouvernement entre les mains des 70 enfants de Gédéon, dont les divisions ne pouvaient être que funestes au peuple; et leur ayant persuadé qu'il leur convenait bien mieux de n'avoir qu'un seul chef, il se fit reconnaître pour juge d'Israël. Ayant levé ensuite, avec l'argent que lui fournirent les Sichimites, une troupe de vagabonds, il marcha vers le séjour de la famille de Gédéon, massacra sur une même pierre tous les fils que son père avait laissés dans sa maison d'Ephra. Le seul Joathan échappa à cet horrible massacre. Les Sichimites, qui avaient vu naître parmi eux la mère d'Abimélech, s'assemblèrent près du chêne de Sichem, pour le faire roi. Joathan, placé sur la montagne de Garizim, leur reprocha leur ingratitude et leur mépris pour la mémoire de Gédéon, puis qu'ils avaient pris pour roi le plus indigne de ses fils, et le meurtrier de 70 de ses frères. Le Seigneur permit alors que les habitants de Sichem détestassent la cruauté d'Abimélech; ils se choisirent un chef nommé Gaal. Abimélech le vainquit, passa au fil de l'épée les habitants de Sichem, rasa leur ville, et brûla leur temple, où plus de mille personnes étaient rassemblées. Après cette expédition, il marcha sur la ville de Thèbes, qui était à trois lieues de Sichem. Les habitants de Thèbes s'étaient, pour la plupart, retirés et fortifiés dans une tour située au milieu

de leur ville. Abimélech s'en approcha pour mettre le feu à la porte. Alors une femme lui jeta du haut de la tour un éclat de meule de moulin, et lui fracassa la tête. Abimélech, près d'expirer, fit venir son écuyer et lui dit : « Tirez votre épée et tuez-moi, de peur qu'on ne dise que j'ai été tué par une femme. » L'écuyer obéit, et Abimélech mourut l'an 1235 av. J.-C. Thola lui succéda dans la judicature d'Israël. (V. ABIATHAR.) C—T.

**ABIOSI (JEAN)**, professeur de médecine et de mathématiques, né à Bagnuolo, dans le royaume de Naples, vivait vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Il est surtout connu par son *Dialogue sur l'astrologie judiciaire*, dédié à Alphonse II, roi de Naples, imprimé à Venise, in-4<sup>o</sup>, et qui a été censuré par la cour de Rome. Nous avons encore de lui : *Vaticinium à diluvio usque ad Christi annos 17. Venetis, apud Lapidida, 1494*, in-4<sup>o</sup>. A—N.

**ABIRON**. Voy. AARON et MOÏSE.

**ABISAG**. Voy. DAVID.

**ABISAI**, fils de Sarvia, sœur de David, se trouvait dans le désert de Ziph avec ce prince, lorsque Saül vint pour l'y surprendre; il accompagna son oncle à travers le camp ennemi, et était disposé à profiter du sommeil du roi pour le tuer, lorsque David modéra son zèle, et se contenta de lui ordonner d'emporter la lance et la coupe du monarque placées auprès de sa tête. Abisai se distingua à la bataille de Gaboon, où les troupes d'Isboseth furent défaites par Joab; et il poursuivit les fuyards jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit les eût dérobés à ses yeux. Il commandait sous David l'armée qui tailla en pièces celle des Iduméens dans la vallée de Sell. A la bataille de Medalla, Joab le chargea de faire tête aux Ammonites, pendant qu'il combattrait lui-même les Syriens qui cherchaient à



mit en déroute.  
 Absalon, il resta  
 ompagna dans sa  
 et aurait réprimé  
 en le perçant de  
 ne l'en eût em-  
 ait un des trois  
 ale qui défit en-  
 révoltés dans la  
 le vit depuis par-  
 mmandement de  
 tre Seba ; com-  
 contre les Philis-  
 tain Jesbibenob,  
 nt allait percer le  
 ours avec lui une  
 hommes, à la tête  
 us une occasion,  
 emis, sans qu'au-  
 ort. Ce guerrier,  
 s de David, avait  
 mps une dureté  
 it quelquefois ses  
 ena la preuve dans  
 auquel il participa,  
 que David lui fit  
 ns. T—p

doutait toujours son crédit, l  
 quelques officiers avec des l  
 lesquelles il semblait l'associ  
 pire ; mais lorsqu'Ablavius  
 où était la pourpre dont il  
 revêtu, d'autres officiers s  
 et le tuèrent. On pense qu  
 d'une si odieuse trahison,  
 même pas après sa mort les  
 de la sépulture. Ablavius  
 qu'une fille, nommée Olym  
 avait été fiancée à l'emper  
 tant, qui, tant qu'il vécut, v  
 en elle son épouse future ;  
 350, ce prince fut tué ; et  
 Constance fit épouser à Oly  
 roi d'Arménie, Arsace.

ABLE, ou ABEL (THO  
 clésiastique anglais, fit ses  
 Oxford, où il fut créé bache  
 tint, en 1516, le grade de  
 arts, et, après avoir pris les  
 devint chapelain de Cather  
 gon, femme de Henri VIII,  
 apprit les langues et la musi  
 trême attachement qu'il me  
 cette princesse, lorsque H

ER, général des armées de son cousin-germain, commanda ses ordres dans la vallée de Bethléhem, lorsque David tua le géant Héliès. Ce fut par sa négligence que surpris endormi dans sa tente près de Ziph. Après la mort de l'ambitieux Abner, assuré de gouverner l'état sous le faible Isboseth, proclamé roi par l'armée. La 6<sup>e</sup> année du règne de ce prince, ses troupes mandées par Abner, et celles dirigées par Joab, s'étant rencontrées, restèrent en présence, sans venir aux mains, lorsque, sur la proposition d'Abner, acceptée par David, douze jeunes gens de chaque camp, armés à la légère, s'avancèrent entre les deux camps, se prirent à se battre, et tombèrent l'un sur l'autre, chacun leur épée dans le dos. Le combat singulier engagea le jour une affaire générale, dans laquelle Abner, mis en fuite et poursuivi par Azaël, le plus jeune des héros de Joab, ne put s'en délivrer qu'en perçant de sa lance; et par un retard que cet événement mit à sa poursuite, rallia les débris de son armée, repassa le Jourdain et retourna à Manaïm, après avoir perdu beaucoup de monde. La guerre ayant continué entre Isboseth, à qui les talents et le courage d'Abner étaient si nécessaires, et David, par la prudence de se brouiller avec Isboseth, lui reprochant d'avoir admis dans son camp Héliès, concubine de son père, Isboseth fut contraint de se rendre à David, et sa proposition fut acceptée avec de témoignages de reconnaissance, et la conciliation solennelle se fit à Bethléhem. Abner admis, par une dis-

tingtion singulière, à la table de son nouveau roi, parcourut toutes les tribus pour l'en faire reconnaître. Joab, jaloux des honneurs prodigués à son rival, et nourrissant dans son cœur des projets de vengeance contre celui qui avait tué son frère Azaël, en fit de vifs reproches à David, et chercha à lui inspirer des soupçons sur la sincérité d'Abner. Ces insinuations n'ayant pas réussi, Joab alla au-devant d'Abner pour le recevoir à la porte d'Hébron, au retour de sa mission; et l'ayant pris à part, sous prétexte de lui communiquer un secret, il le tua en trahison. David, affligé d'un tel attentat, ne se crut pas assez puissant pour en punir le coupable; il se borna à lui lancer de funestes malédictions, laissant à son fils Salomon le soin d'en tirer une vengeance plus éclatante. Ne voulant pas néanmoins qu'on pût le soupçonner d'y avoir participé, il ordonna à tous les grands de sa cour et à Joab lui-même de déchirer leurs habits, de se revêtir de sacs, et de marcher en pleurant devant le convoi d'Abner. Il l'accompagnait en personne, suivi de tout le peuple d'Hébron en deuil; et lorsqu'on fut arrivé au lieu de la sépulture, il prononça ces paroles sur son tombeau, en l'arrosant de ses larmes : « Malheureux guerrier ! vos mains » n'ont point été flétries par des liens » déshonorants ; vos pieds n'ont point » été chargés de fers ; mais vous êtes » mort victime d'une trahison, comme » meurent ceux qui ont affaire à des » hommes méchants. » A ces mots, le peuple redoubla ses pleurs ; et après la cérémonie, il reconduisit le roi à son palais, croyant qu'il donnerait un repas funèbre, comme c'était la coutume. Mais ce prince protesta qu'il ne prendrait aucune nourriture jusqu'après le coucher du soleil. Il ar-

A B N

magni-  
Abner,  
épitaphe  
mposée.  
u que ce  
omposa  
*igneur*,  
*m'avez*  
—D.  
os, vers  
lecine à  
christia-  
95. De-  
m d'*Al-*  
el Bur-  
sacris-  
lladolid.  
posé un  
les lois,  
ommen-  
lix pré-  
version,  
ition de  
hi avait  
sous le  
; c'est-

parce que Mahomet épousa  
chah encore vierge, tandis  
autres femmes avaient été déjà  
L'un des premiers partisans  
phète, et le compagnon de  
Abou-Bekr avait rendu témoi-  
son ascension nocturne, et n  
cette déclaration le titre de  
témoin. A la mort de Maho-  
n'avait point désigné de suc-  
les habitants de la Mekke et  
dyne se disputaient pour ce  
un; et la guerre, près de s'all-  
lait peut-être aneantir tout ce  
fait le prophète, lorsque Om-  
clarant pour Abou-Bekr, lui  
féder la dignité de *khalife*, c  
vicaire ou successeur en réby  
11 de l'hég. (mai-juin 652)  
nu à la suprême puissance,  
circonstances difficiles, Al-  
prouva qu'il était digne de  
à Mahomet. Les succès du  
avaient exalté l'esprit d'une fi-  
bitieux qui, de son vivant m-  
taient annoncés comme char-

(*Voy.* ce nom) venait de pacifier l'Arabie et de triompher de l'impos-  
 teur Moçailah (*Voy.* ce nom); Abou-  
 Bekr lui ordonna de se diriger vers  
 l'Irac, tandis qu'Abou-Obeïdah mar-  
 cherait vers la Syrie. Le bruit de cette  
 dernière invasion attira l'attention de  
 l'empereur Héraclius, qui envoya Ser-  
 gius, avec une armée nombreuse, pour  
 arrêter les progrès de cette nouvelle  
 secte. Mais Khaled, après avoir pris  
 Hyrah, avait déjà fait sa jonction  
 avec Abou-Obeïdah, et ces deux géné-  
 raux réunis battirent les troupes de  
 l'empereur grec. Ce fut dans le même  
 moment qu'Abou-Bekr mourut, le 8  
 de djoumâdy 2<sup>e</sup>., au 13 de l'hég.  
 (9 août 634 de J.-C.), à l'âge de 63  
 ans, et après un règne de deux ans et  
 quatre mois. Abou-Bekr fut un de ceux  
 qui contribuèrent le plus efficacement  
 à répandre la loi de Mahomet, par les  
 voies de la douceur et de la persuasion  
 plutôt que par la contrainte. « Invitez  
 » les peuples à la foi, disait-il à ses gé-  
 » néraux, avant de leur déclarer la  
 » guerre; respectez les envoyés de paix;  
 » triomphez des ennemis par la bra-  
 » voure, jamais par le poison; fuyez  
 » la cruauté. Conservez les jours des  
 » vieillards, des femmes et des en-  
 » fants. Ne coupez point les arbres  
 » fruitiers, ne dévastez point les  
 » champs en culture. » Il ne prit ja-  
 » mais dans le trésor que de quoi entre-  
 » tenir un chameau et un esclave, et, à  
 » sa mort, on lui trouva pour tout bien  
 » trois dragmes. Lorsque son succes-  
 » seur Omar eut reçu, d'après ses der-  
 » nières volontés, son chameau, son  
 » esclave et son habit, il dit en ver-  
 » sant des larmes : « Dieu fasse misé-  
 » ricorde à Abou-Bekr; mais il a vécu  
 » de manière que ceux qui viendront  
 » après lui auront bien de la peine  
 » à l'imiter. » Les Sunnytes, touchés  
 » de ses éminentes qualités, en ont fait

un héros pieux. Les Chyïtes, au con-  
 traire, maudissent sa mémoire. (*Voy.*  
*ALY.*) J—N.

ABOU-HANYFÉH-EL-NOMAN-  
 BEN-TSABIT, chef des Hanéfytés,  
 l'une des quatre sectes orthodoxes  
 de l'islamisme, naquit à Koufah l'an  
 80 de l'hég. (699 de J.-C.), et  
 exerça dans sa jeunesse le métier de  
 tisserand. Il s'adonna ensuite au droit.  
 Le khalyfe ál-Mansour, instruit de  
 son mérite, le fit venir à Baghdâd,  
 dont il voulut le faire juge (câdhy);  
 mais Abou-Hanyfêh, effrayé des  
 obligations de cette charge, la refusa.  
 Les prières, les menaces et même  
 la prison, ne purent ébranler sa ré-  
 solution. Ce ne fut pas en cette occa-  
 sion seulement que sa fermeté lui  
 coûta le repos. Abou-Hanyfêh était  
 un des partisans de la maison d'Ally,  
 et déclamaït hautement contre l'usur-  
 pation des Abbâcydes, qui le respec-  
 taient à cause de ses vertus; mais en-  
 fin Abdâllah II le sacrifia à son res-  
 sentiment. Les habitants de Moussoul,  
 qui violèrent le traité fait avec ce kha-  
 lyfe, s'étaient engagés à être punis  
 de mort dans le cas où ils se sous-  
 traitaient à son obéissance. Abdâl-  
 lah II, ayant résolu de les faire pé-  
 nir, rassembla ses ouléma (docteurs) pour  
 prendre leurs avis. Tous souscrivirent  
 à sa volonté, à l'exception d'Abou-  
 Hanyfêh. « N'est-il pas évident, dit-  
 » il, que cet engagement est inad-  
 » missible; car les hommes ont-ils le  
 » droit de disposer d'une existence  
 » qui n'appartient qu'au maître de  
 » l'univers. » Abdâllah II, irrité de  
 sa courageuse résistance, le fit jeter  
 dans les prisons de Baghdâd et empoi-  
 sonner peu de temps après, l'an 150  
 de l'hég. (767 de J.-C.) Son principal  
 ouvrage est intitulé *Mesned* ou *ap-  
 pui*. Il y établit tous les points de l'is-  
 lamisme sur l'autorité du Corân et de

A B O

a juger  
 sh. Un  
 né un  
 se con-  
 je vous  
 ge; dé-  
 evant le  
 deman-  
 gement  
 vous.»  
 , ou lui  
 un col-  
 —x.  
 a), cé-  
 , naquit  
 5 (751  
 icoup à  
 imam,  
 né une  
 même  
 tude du  
 contre  
 Joseph,  
 , vécut  
 i éléva-  
 codhât

» toutes les richesses du kl  
 » suffiraient pas pour me pa  
 ABOUL-ABBAS dit AL-  
 (ABDALLAH), 1<sup>er</sup>. kbalyfe al  
 A la mort de son frère Ibra  
 mâm (voy. ce nom), il fut  
 se sauver d'Homaimah à Kou  
 les habitants le proclamèrent  
 l'an 132 de l'hég. (749 de J.  
 qu'il fut investi de la puiss  
 disposa de toutes les charge  
 veur de sa famille, et s'aj  
 affermir son autorité. Quoiq  
 toire ne présente pas de faits  
 pour faire connaître son car  
 paraît cependant qu'il sut o  
 par sa fermeté les conquête  
 généraux. Le surnom d'*Al*  
*le sanguinaire*, sous lequ  
 connu, lui fut donné, parce  
 parvint au kbalyfat qu'ap  
 grande effusion du sang d  
 miades. Il mourut à Anba  
 petite vérole, au mois de dz  
 jah, 136 de l'hég., à l'âge d

ne se laissa point abattre par faite, et peu après il s'empara de Bouzân, qui devint son arsenal. Cette action hardie porta l'empereur jusqu'à Constantinople. Il demanda alors le commandement d'une flotte à Manuel Butumite, le plus célèbre de l'armée de terre. Mais d'Aboul-Cacem était commandeur de la majeure partie de la flotte, par le peu d'espace qu'il lui laissait, elle devenait inutile. Pour remédier à cet inconvénient, il s'écarta de la flotte, ne laissant qu'un très-petit nombre de soldats pour la garder, et vint camper à Alicas. Ce mouvement irréfléchi causa la perte de sa flotte, attaquée et incendiée par Marc-André. Ce revers fut suivi bientôt de la déroute de son armée de terre, attaquée par Taticius : il se rendit après cette double victoire grecque dut s'emparer de Nicée. Aboul-Cacem s'était réfugié dans les montagnes joignant la ruse aux succès d'armes, lui fit offrir la paix, et termina à venir à Constantinople où il le plongea dans toutes les délices, tandis qu'une flotte, commandée par Eusthate, s'emparait de la Méditerranée, et qu'on y construisait une flotte au nom et à l'insu d'Aboul-Cacem. Pendant ce temps, le général de Mélik-Châh, s'attaqua à grandes journées sur Nicée, pour Aboul-Cacem un ennemi très-dangereux qu'Alexis. Il ne pouvait cependant ou se livrer entièrement à celui-ci, ou se soumettre à Mélik-Châh. Aboul-Cacem choisit le premier parti, et implora le secours de l'empereur. Alexis lui envoya le général Taticius, qui arbora le drapeau sur les murs de Nicée. Il crut avoir affaire à Alexis et non à lui-même, et se retira; mais Mélik-Châh persistant dans sa haine

contre Aboul-Cacem, envoya contre lui une nouvelle armée, sous la conduite de Bouzân; et tandis qu'il négociait la paix avec Alexis, il offrait de lui rendre les pays conquis par Aboul-Cacem, et demandait sa fille en mariage pour son fils aîné. Alexis, qui ne voulait ni donner sa fille à un musulman, ni favoriser l'établissement d'un voisin aussi dangereux, lui envoya un ambassadeur pour l'amuser par de vaines promesses, et donna secrètement des secours à Aboul-Cacem, qui força Bouzân à lever le siège de Nicée. Mais ces secours, suffisants pour arrêter les progrès de Mélik-Châh, ne l'étaient pas pour le vaincre. Aboul-Cacem, lassé d'être le jouet d'Alexis, résolut d'aller se justifier auprès de Mélik-Châh. Il partit pour Ispahan avec des présents considérables qui ne purent apaiser son ennemi. A son retour, il fut atteint par 500 cavaliers, qui l'étranglèrent. Sa mort, et celle de Mélik-Châh, arrivée peu après, rendirent la liberté et le trône à Kiledj-Arslan, fils de Soléiman. Ce prince était renommé par ses grandes richesses; et l'on dit encore aujourd'hui les trésors d'Aboul-Cacem. J—N.

ABOUL - FARADJ (GRÉGOIRE).  
Voy. ABUL-FARAGE.

ABOUL-FARADJ-ALY, célèbre auteur arabe, issu de Merwân, dernier khalife des Ommyades, naquit à Ispahan l'an 284 de l'hég. (897 de J.-C.), et fut élevé à Bagdad. Doué d'une mémoire prodigieuse, il embrassa toutes les connaissances alors cultivées. La jurisprudence, la médecine, et surtout la poésie et l'histoire, furent l'objet de ses études. Le *Kitab Aghany*, ou *Recueil des anciennes chansons arabes*, où il a déposé le fruit de ses travaux, est un monument précieux pour l'histoire de la littérature arabe. Le prince Scif-ed-Daulah, au

A B C

impensa le visir  
 tel cas,  
 oyages;  
 lieu, di-  
 it portés  
 ie impé-  
 ce pré-  
 il., rap-  
 lieu de  
 l-Faradj  
 tres sur  
 nous en  
 Il mou-  
 hédjah,  
 J—N.  
 MEYKU-  
 ivain de  
 emplit à  
 visir et  
 ogol Ak-  
 ministre  
 is savons  
 finiment  
 ne d'une  
 lousie de

le courtisan Férichtah, mais émissaires de Sélym, comme raconte lui-même dans ses *Commentaires* (*Fey*; Dans Akbar fut profondément affligé par la perte d'un ministre dont les conseils lui étaient extrêmement utiles. Ses travaux littéraires répandirent le plus grand éclat sur son règne. Fazla composé, d'après l'ordre de son souverain, une histoire de son empire, intitulée: *Akbar-Nâmeh* (livre d'histoire) en 5 vol. in-fol. Le 1<sup>er</sup>. rend compte de la vie et des actions précises historiques des ancêtres d'Akbar; le 2<sup>e</sup>., les événements qui se sont passés depuis son avènement jusqu'à la 47<sup>e</sup>. année de son règne; le 3<sup>e</sup>., l'histoire de l'époque de la mort de l'auteur. Le 4<sup>e</sup>. et le 5<sup>e</sup>. volumes sont divisés en deux parties. La première partie contient les 50 premières années de son règne; l'autre, les suivantes jusqu'à sa mort. *L'Ayîn-Akbery*, ou *Institut Akbar*, forme l'autre partie ou 3<sup>e</sup>. partie de l'ouvrage. C'est un ouvrage indépendant, et composé par une commission de savants, présidée par Aboûl-

description des chasses, le menu de sa table, etc., etc. L'ouvrage est terminé par un précis très bien fait de la religion brâhmanique, des nombreux systèmes de la philosophie hindoue, et par des extraits de plusieurs ouvrages samskrits, traduits en persan. Ce rapide aperçu suffit pour donner une idée de toute l'importance de cet ouvrage, dont on ne connaissait qu'un exemplaire exact et complet dans toute l'Inde; c'est celui qu'Aboul-Fazl présenta à son souverain, et que l'on conservait bien soigneusement dans la bibliothèque impériale de Dèhly. De cette bibliothèque, il a passé dans la mienne, par une suite d'événements que j'ai racontés dans plusieurs de mes ouvrages. Le sable d'or répandu sur chacune des pages de cet inestimable volume, atteste son origine impériale. L'écriture en est d'une beauté étonnante, surtout dans les immenses tableaux qu'il renferme. Il est fâcheux que, par une recherche d'érudition fort déplacée, l'auteur ait affecté d'imiter le style des anciens auteurs persans, des premiers siècles de l'hég. Ce style est non seulement très dur, mais souvent inintelligible. On peut se convaincre de la justesse de cette observation, due à un excellent écrivain persan (Mohammed-Chéryf-Mo'tamed-Khân), par les extraits que j'ai insérés et traduits dans mes notes sur les deux 1<sup>ers</sup> volumes des *Recherches Asiatiques*, traduction française. M. Gladwin a publié en anglais un autre extrait très long et très bien fait de cet ouvrage, sous le titre de *Ayeen-Akbery or-the Institutes of emporor Akbar*, etc.; Calcutta, 1785-86, 3 vol. in-4°. Cette édition est extrêmement rare et chère; les réimpressions faites à Londres, in-4° et in-8°, sont très incorrectes. Aboul-Fazl traduisit aussi du samskrit en persan, l'*Iti-todésa* de Vichnou-Sarma, qui paraît

être le prototype des fables attribuées à Pidpai. Il profita du séjour de deux missionnaires que Akbar avait fait venir de Goa à Agrah, pour acquérir quelques notions de la religion chrétienne. Son érudition était immense, et sa réputation dans l'Inde avait donné lieu à ce proverbe: « Les monarques » de la terre redoutent encore plus la » plume d'Aboul-Fazl que l'épée d'Ak- » bar. » ( *Voyez AKBAR, VICHNOU-SARMA* ).

ABOUL-FÉDA ( ISMAEL, connu sous le nom d' ) prince de Hamah, surnommé *Al-Mélik Al-Mouwayyed et Inad Eddyn, le roi victorieux et la colonne de la religion*, célèbre historien et géographe arabe, naquit au mois de djoumady 1<sup>er</sup>. 672 de l'hég. ( nov.-déc. 1273 de J.-C. ), à Damas, où l'approche des Tartares avait forcé sa famille de se retirer. Issu d'Ayoub Ben Châdy ( voyez ce nom ), chef des Ayoubites, de cette famille illustrée par Saladin et la gloire des armes, il ne démentit point la noblesse de son origine. Dès 684 de l'hég. ( 1285-6 de J.-C. ), il assista au fameux siège de la forteresse de Marcab, appartenant aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ce fut par cette expédition qu'il débuta dans la carrière militaire. Depuis ce moment, il se passa peu d'années sans qu'il fit la guerre. En 688 ( 1289 de J.-C. ), il se trouva au siège de Tripoli, et en 690 ( 1291 de J.-C. ), à celui de Saint-Jean d'Acre. Obligé de transporter de Hasn-el-Akrâd à Saint-Jean d'Acre les machines de siège, il eut à combattre les rigueurs de la saison et les difficultés des chemins, et ses troupes souffrirent beaucoup. Par une prérogative particulière, elles formaient toujours le front de Paille droite des armées impériales. En marchant sur la ville assiégée, leur situation était très



A B O

age de  
mis les  
elles  
les as-  
ement.  
troupes  
ouvelle  
repous-  
cipaux  
es vain-  
J.-C.)  
ère Aly  
château  
itué sur  
née sui-  
Al-Mo-  
Jamah,  
ices, le  
éh. Les  
Syrie  
elek Al-  
en 698  
voir su-  
-Fédâ à  
nité. Ce  
a même

gouverneur. Aboul-Fédâ cr  
trouvé l'occasion de rentrer  
domaine de ses pères. Il é  
sulthan Al-Mélik El-Nássir, fi  
lèbre Kélaouin (voyez ce nom  
lui demander d'être invest  
principauté de Hamah. Ses le  
rivèrent trop tard; un nouv  
verneur était déjà en route p  
ville. Mais le sulthan lui répon  
manière affectueuse et promit  
plir ses vœux aussitôt que les  
tances le lui permettraient. Ce  
gouverneur, nommé Capdjæ,  
gouvernement d'Alep en 709  
de J.-C.) Le sulthan, à peine  
à la catastrophe qui semblait  
priver pour toujours d'un trô  
celant, fut forcé par politique  
ner le gouvernement de Ha  
mamlouk Asandemor. Celu  
venu l'ennemi d'Aboul-Fédâ  
chait avec ardeur les occasi  
perdre, et sa vie fut même e  
Rester à Hamah c'était se liv  
ennemi. Aboul-Fédâ écrivit a

élévation à la puissance souveraine, fut délivré le 15 de reby 2<sup>e</sup>. 712 de l'hég. (20 août 1312 de J.-C.). La reconnaissance d'Abouï-Fédâ envers le sulthan fut proportionnée aux bienfaits signalés qu'il en recevait. Chaque année, il envoyait des présents considérables au sulthan, et souvent il se rendait lui-même en Égypte pour les lui offrir. Al-Mélik El-Nássir, qui l'affectionnait particulièrement, faisait les dépenses du voyage, le comblait d'honneurs, ainsi que ceux de sa suite, et le renvoyait chargé de tout ce que l'Égypte produisait de plus précieux. En 719 (1319 de J.-C.) quoique Abouï-Fédâ eût déjà fait trois fois le pèlerinage de la Mekke, Al-Mélik El-Nássir voulut en être accompagné dans cet acte de piété. Ce fut au retour de ce voyage qu'il le décora du titre de sulthan. Abouï-Fédâ, qui nous a fourni dans son histoire les détails où nous sommes entrés sur sa personne, jouit paisiblement de la principauté de Hamah jusqu'à sa mort, arrivée le 23 de moharrem, 752 de l'hég. (26 oct. 1351 de J.-C.), à l'âge de 60 ans. Il remarque, dans un de ses ouvrages, que personne dans sa famille n'était encore parvenu à cet âge. Tous les écrivains postérieurs à Abouï-Fédâ s'accordent à nous le représenter comme un prince doué des plus éminentes qualités, également propre à la guerre, où il se distingua par sa bravoure, et au conseil, où il brillait par la sagesse de ses vues. Au milieu des troubles qui agitaient sa patrie, et des incursions fréquentes des Tatares, il cultiva les lettres avec ardeur, protégea et rassembla près de lui les savants, et n'employa son pouvoir et ses richesses qu'au progrès des sciences. Il partageait son temps entre l'étude de l'histoire et celle du droit, de la médecine, de la botanique, des mathématiques et de l'astronomie : plu-

sieurs ouvrages ont été les fruits de ses longs travaux. Deux d'entre eux ont suffi pour lui assurer, dans l'Orient et même en Europe, une grande célébrité. Son histoire porte le titre de *Al-Mokhtassar fy akhbâr Albachar*, c'est-à-dire, *Histoire abrégée du genre humain*. Elle se divise en cinq parties. La première traite des patriarches, des prophètes, des juges et des rois d'Israël; la deuxième, des quatre dynasties des anciens rois de Perse; la troisième, des Pharaons ou rois d'Égypte, des rois de la Grèce, des empereurs romains; la quatrième, des rois de l'Arabie avant Mahomet; la cinquième, traite de l'histoire des différentes nations, des Syriens, des Sabéens, des Coptes, des Persans, etc., et enfin des événements arrivés depuis la naissance de Mahomet jusqu'en 729 de l'hég. (1328 de J.-C.), que finit son histoire. En composant cet ouvrage d'une grande érudition, Abouï-Fédâ a suivi le goût de son siècle, ou plutôt des Arabes, c'est-à-dire, qu'il n'en a fait qu'une chronique exacte, mais souvent trop concise, aride et dénuée des réflexions, des aperçus, et du style qui constituent le mérite de l'histoire. Cependant, tout imparfaite qu'elle est, cette chronique abonde en faits tellement curieux et importants pour l'histoire politique et littéraire de l'Islamisme, pour celle même des empereurs grecs des 8<sup>e</sup>., 9<sup>e</sup>. et 10<sup>e</sup>. siècles, qu'elle sera toujours lue avec intérêt et consultée avec fruit. Plusieurs parties en ont été traduites et publiées avec ou sans le texte. Döbelius, professeur d'arabe, traduisit, vers le commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, pour Antonin de Amico, son ami, la partie qui a rapport à l'histoire de Sicile sous les Arabes. De Amico avait intention de faire imprimer cette traduction; mais la mort l'en empêcha. Il

ABO

n 1640, édition est enrichie des notes  
 ouverné bre Reiske; 5°. enfin, M. Sil-  
 nis 842 Sacy a donné, à la suite de la  
 eu en sa édition du *Specimen histor-*  
 obelius, *icum*, publiée à Oxford, en 18  
 alienné, les soins de White, l'*Hist-*  
 ses An- *Arabes avant Mahomet*, ave  
 bliée en arabe et une traduction latin  
 aduction bibliothèques de l'Escurial, de  
 que his- celle dite Bodléienne et la bi  
 cile, et que impériale de Paris, possè  
 le tom. 1 manuscrits de cette histoire,  
 is d'Ita- plus célèbre et le plus préc  
 publié à tous est celui de la bibliothèqu  
 ne nou- riale, qui a le mérite d'être  
 sur l'his- phe. Le second ouvrage c  
 abes, a Fédâ, sa géographie, porte  
 annales de *Tacouym El-Boldan*,  
 portion dire, *vraie situation des p*  
 toire de mot *Tacouym* a, je crois, ici  
 s parties sens qu'en astronomie, où i  
 isqu'à ce fie le *vrai lieu* des étoiles. C  
 s *gesti-* graphie est divisée en deu  
 et lat- ties; dans la première, Abe  
 agnier, donne un aperçu général des  
 aduction des mers, des lacs, des fleuv  
 exacte montans; dans la deuxièm

tenclature des différentes n ont été publiées : 1°. *Chomawaralnahræ, hoc est, extra fluvium Oxum des tabulis Abul-Fedæ Iscipis Hamah, arab. et lat. avio, Londini, 1650. in-4°.* n a été réimprimée dans la *des petits Géographes*, r les soins d'Hudson, à 1698-1712, 4 vol. in-8°. e aussi la description de même Aboul-Fédâ, tra Breaves; 2°. *Geographia ex Arabico à Jo. Jac. Voy. Busching, Magasin ire et la géographie*, tom. 1. *Caput primum geographico in latinum transnulgari jussit, L. A. Mun antiq. ital. med. æv., °. Tabula Syriæ, arab. notis Koehleri et anibus Jo. Jac. Reiskii, 166 in-4°.*; 5°. *Descriptio rab. et lat., ed. Jos. Dav. Gottingæ, 1776, in-8°.* æ *quedam geographica usdem argumenti specibicè ed. F. T. Rink, Lipin-8°.* Rink avait déjà pule, en 1790, la Nigritie à l'histoire des Rois musulssinie; 7°. *Africa, arab. excudi curavit J. G. Gottingæ, 1791.* M. donné dans le tom. 4 de *èque théologique univernotes et additions pour cet 8°. Tabula septima ex æ geographiâ Mesopotabens, arabicè curâ E. F. muller, notas adpersit Paulus, 1791*; dans le *Répertoire de la Littérature*, vol. 3; 9°. *Abulibicè descriptio, commen-*

*tario perpetuo illustravit Chr. Rommel, Goettingæ, 1801, in-4°.* Gagnier, éditeur et traducteur de la *Vie de Mahomet*, avait entrepris de donner une traduction de la *Géographie d'Aboul-Fédâ*. Dès 1728 il avait publié le Propectus de cette traduction. Les 18 premières feuilles en furent même tirées in-fol.; mais la mort l'empêcha de continuer l'impression de cet ouvrage. De Laroque a en outre placé à la suite du *Voyage du chevalier d'Arvieux* une traduction française de la *Description de l'Arabie*. Thévenot a inséré dans son *Recueil des Voyages* une traduction latine des climats d'Alhend et d'Alsind d'Aboul-Fédâ. Herbin a donné en 1805, dans sa *Grammaire arabe*, plusieurs extraits de la description de l'Égypte. Enfin, on a publié à Vienne, en 1808, une traduction en grec moderne faite par M. Démétrius Alexandrides, des parties de la *Géographie d'Aboul-Fédâ* précédemment publiées. J—n.

ABOUL - GHAZY - BÉHADER, Khan du Khawarizme, et prince de la famille de Djenguyz-Khân, naquit l'an de l'hég. 1014 (1605-6), à Ourguendje en Khawarizme, et monta sur le trône en 1054 (1644-5). Il abdiqua peu de temps avant sa mort, qui arriva en 1074 (1663-4), et composa, après son abdication, une *Histoire généalogique des Tatârs*, en tatur, qui fut traduite d'abord en russe, puis en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie, après la bataille de Pultawa. La traduction française, faite d'après cette dernière version, et publiée à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, est augmentée d'un grand nombre de notes excellentes. Je crois pourtant y avoir découvert quelques inexactitudes, que j'ai essayé de rectifier dans ma *Notice des Khâns de Crimée*, insérée à la suite du *Voya-*

257 et l'histoire de cette contrée  
 t princi- sa conquête par les Ara  
*achydy,* qu'au temps où vivait l'auter  
*chydeâ-* à-dire, jusqu'à l'an 857  
 voir cons- ( 1455 de J.-C. ). Dom Be  
 s ( Voy. ( voy. ce nom ) s'en est servi  
*Tatars,* pour son *Histoire des Croisa*  
 iscrit du a laissé de nombreux extrait  
 existait crits. M. Sylvestre de Sacy, et  
 Cott , à compte des travaux du savant  
 la Cri- tin, observe que les *Annales*  
 sérer les *Mahaçân* sont un des ouv  
 oy. Ra- mériteraient le plus d'être  
 s. Comme elles étaient très voluz  
 , astro- Aboûl-Mahaçân en a composé  
 vers le abrégés. L'un d'eux intitule  
 le. Selon *red Allethafeh*, a été publié  
 rient, il à Cambridge en 1792, par  
 le midi avec une traduction latine  
 ique, où Mahaçân est encore auteur  
 rs villes, *tionnaire biographique*, co  
 en peut le titre de *Menhel-el-Sâfy*  
 de son tiné à faire suite à celui de  
*menca-* ben-Ibek-Safady. Cet ouvra  
 lequel il mence par la vie d'Ibek, 1<sup>er</sup>  
 mie qui, des Mamlouk-Baharytes, mo  
 e nom ), de l'hég. ( 1258 de J.-C. ), a)

é *Gharybel-hadyts* ; il em-  
40 ans à en rassembler les im-  
s matériaux. Lorsqu'il com-  
à le composer, il se retira au-  
l'Abdallah, fils de Thaber, qui  
signa un revenu de 10,000  
n, afin qu'il fût sans inquiétude  
s besoins de la vie. Cet ouvrage  
ave manuscrit à la bibliothèque  
rde. II. Un recueil de proverbes  
pologues, intitulé *Al-amtsal al-*  
*h*, que possède la bibliothèque  
iale. C'est particulièrement de  
ueil, et de ceux d'autres auteurs  
i, que Scaliger, cédant aux ins-  
de Casaubon, composa ses  
*Centuries de proverbes arabes*,  
es par Erpenius, à Leyde, en  
et 1623. Abou-Obaid joignait  
rare pureté de mœurs une ar-  
infatigable pour le travail. Il  
pendant 12 ans la charge de  
de Tarsous, et mourut en 224  
ég. (838-39) à la Mekke, où  
it fixé sa demeure, après s'être  
té du pèlerinage. J—N.  
OUL'-OLA, célèbre poète arabe,  
t à Moarrah en 565 de l'hég.  
de J.-C.). Dès l'âge de quatre  
l fut privé de la vue par la petite  
. Il étudia néanmoins sous son  
et alla ensuite à Baghdád, où il  
un an et sept mois à s'instruire.  
n dans sa patrie, il s'enferma  
a maison, et se livra entièrement  
oésie. Malgré l'obscurité dont  
forçait de se couvrir, on venait  
ir de toutes les parties de l'em-  
Ses mœurs et sa doctrine ont  
nsurées par les musulmans. Ils  
accusé de suivre la religion  
rahmanes, ou plutôt de n'en  
aucune, et de s'abandonner au  
inage. Il faut avouer que Abou'-  
quoiqu'il se prétendit musul-  
favorisait ces opinions par ses  
s libres et hardies, et plus en-

core par la pratique qu'il adopta pen-  
dant les 40 dernières années de sa  
vie, de ne point vivre comme les  
autres musulmans. Ses poésies sont  
dans un genre futile ; mais la facilité  
de son talent et la grande connais-  
sance qu'il avait de la langue arabe,  
les feront toujours lire avec plaisir.  
Elles se composent de différentes  
*Collections*, où la vanité des choses  
de ce monde, le ridicule des mœurs  
humaines, le peu de fondement de la  
plupart des religions et l'insuffisance  
de notre intelligence, sont adroitement  
exposés. Abou'-Ola mourut  
à Moarrah en 1057. Fabricius et  
Golius ont publié, l'un en 1658, l'autre  
en 1656, des extraits de ses poé-  
sies. J—N.

ABOUL - WAFFA ( MOHAMMED-  
BEN-YAHYA ), ALBOUZDJANY, célèbre  
mathématicien et astronome, naquit à  
Bouzdjan en 528 de l'hég. (959 de  
J.-C.). Il passa dans l'Iraq en 959 ; et,  
aidé de plusieurs astronomes, il y fit  
des observations, pour corriger celles  
de la *Table vérifiée*. L'ouvrage qui en  
contient les résultats, s'appelle *Zydz-*  
*ál-chamil*, ou *Table qui comprend*.  
Abouï-Wáfîa a beaucoup écrit sur  
l'astronomie et l'arithmétique. Il mou-  
rut en 998. J—N.

ABOU - MANSOUR, astronome  
arabe, dont le nom est YAHYA-BEN-  
ALY-BEN - ABY - MANSOUR, dit MOU-  
NEDDJEM, ou L'ASTRONOME. Il naquit  
l'an 241 de l'hég., 855 de J.-C. L'é-  
tendue de ses connaissances lui acquit  
une grande réputation ; il fut comblé  
d'honneurs et de bienfaits par les kha-  
lyfes sous le règne desquels il vécut,  
et surtout par Mâmoùn ( V. ce nom ),  
dont le nom rappelle les plus beaux  
jours de la gloire des Arabes. Ce prince  
mit Abou-Mansour à la tête des astro-  
nomes qu'il avait rassemblés. Ce fut  
ce savant qui dirigea les observatoires

ABO

aussi lui  
*ifiée*, ré-  
 ites dans  
 ie n'occu-  
 ; d'Abou-  
 quelques-  
 mposa un  
 s arabes,  
 i-Berd, et  
 fasah. Son  
 eil. Abou-  
 ; plusieurs  
 e, dont il  
 J—N.  
 iue arabe,  
 des dut en  
 ym, dont  
 s'accrois-  
 blesse des  
 s corres-  
 in, où ses  
 ix, étaient  
 -Moslem,  
 ui-même  
 nces en le  
 à Mérou,  
 ite Nasr.

table émyr. Abouï-Abbâs é  
 et Mansour lui ayant succéd  
 dissimula d'abord sa hau  
 Abou-Moslem, dont les a  
 étaient nécessaires pour vain  
 lah, son oncle ; mais, aprè  
 de ce rebelle, n'ayant plus  
 nager, il fit assassiner Abo  
 en sa présence, en 755 de J.

ABOU-NOWAS (Abou  
 HAÇAN), poète arabe, na  
 sorah, selon quelques auteu  
 l'Ahwâs, selon d'autres,  
 127 de l'hég. (744-5), e  
 à Koufah. Le bruit de s  
 étant parvenu au khalyfe  
 el-Rachyd, il le fit venir  
 où il le logea, et répandit s  
 bienfaits. Abou-Nawas, pa  
 lies, aussi heureuses que ha  
 la gaîté de son esprit et  
 de ses poésies, fit les dé  
 cour brillante de ce prince  
 mort du poète, arrivée en  
 œuvres furent recueillies pa  
 musulmans ; on en possède  
 manuscrits en Europe.

OU-OSAIBAH ( **ABOUL-ABBAS-AFFEC-EDDYN-AHMED** ), médecin du 13<sup>e</sup>. siècle, élève du célèbre , ou Aben-Bitar ( *V. ce dernier* ), est auteur d'une *Histoire des cins*, divisée en 15 chapitres; le aite de l'origine de la médecine; le s premiers médecins; le 3<sup>e</sup>. des cins nés après Esculape; le 4<sup>e</sup>. de e d'Hippocrate; le 5<sup>e</sup>. de l'école alien; le 6<sup>e</sup>. des médecins qui rent à Alexandrie avant le mahome; le 7<sup>e</sup>. des médecins arabes remiers temps de l'hégire; le 8<sup>e</sup>. nédecins syriens qui vécurent es Abbaçydes; le 9<sup>e</sup>. de ceux qui isirent les livres grecs en arabe; e. des médecins de l'Irac, de la ée et de la Mésopotamie; le 11<sup>e</sup>. nédecins de la Perse; le 12<sup>e</sup>. des cius de l'Inde; le 13<sup>e</sup>. des mé- s africains; le 14<sup>e</sup>. des médecins ypte; et enfin le 15<sup>e</sup>. des méde- de la Syrie. Cette simple notice : pour donner une idée de l'im- nce de cette Biographie, et des aissances de son auteur, mort en 3. On la trouve manuscrite dans eurs bibliothèques de l'Europe. bibliothèque impériale en possède eplaire qui n'est pas complet. ius Freind, qui a profité de cet age, dit que ce n'est qu'une inutile odie. Mais ce médecin anglais ait aucune connaissance des lan- orientales, et s'était servi d'une ivaise traduction latine faite par yrien. Le célèbre Jean - Jacques ke, très versé dans les langues nales, porte sur le recueil d'Abou- ibah, un jugement bien différent de i de Freind; il dit qu'il contient ucoup de traits historiques sur les ecins arabes, et plusieurs remar- intéressantes sur leur pratique. ou-Osaïbah est encore auteur d'un é de médecine. On trouve dans les

*Opuscula medica ex arabum monu- mentis*, ouvrage posthume de Reiske, la liste de tous les médecins dont sa Biographie contient la vie. L'éditeur, M. Gruner, nous apprend, dans une note, que Reiske en avait fait une traduction latine qu'il communiqua de son vivant à un médecin hollandais nommé Bernard.

J—κ.

ABOU-RYHAN, astronome, astro- logue, et philosophe arabe. Son nom propre était Mohammed-ben-Ahmed; il fut surnommé *Al-Byrouny*, parce qu'il était né dans la ville de Byroun. Pour se perfectionner dans l'astronomie, il parcourut l'Inde, et y passa 40 années. Il fut ensuite envoyé à la cour des sultans Mahmoud et Maçoud-Gaznevites, par Mâmour roi du Kha- wârisme. Alfarabius et Aboulkhaïr l'y accompagnèrent. Avicenne ne voulut point se joindre à eux, parce qu'il craignait de disputer avec Abou-Ry- hân, à qui les musulmans ont donné l'épithète de *Très subtil* ( *Al-Mohac- cac* ). Abou-Ryhân est auteur d'une *Table astronomique*; et d'une *Géo- graphie*, qu'il dédia au sultan Maçoud: cet ouvrage est souvent cité par Abou- Fédâ. Il composa encore un *Traité de chronologie*, qui se trouve à la li- bliothèque de l'Arsenal, à Paris; quel- ques traductions du grec, et une intro- duction à l'*Astrologie judiciaire*. Les orientaux rapportent un grand nom- bre de fables pour prouver qu'Abou- Ryhân avait le don de prédire l'avenir. Il mourut l'an 330 de l'hég. ( 941 de J.-C. ).

J—κ.

ABOU-SAHAL, médecin arabe, surnommé *Al-Mecyhy*, le *Chrétien*, fut, selon d'Herbelot, le maître d'A- vicenne, ce qui nous a paru douteux. On ne trouve dans ses écrits ni le temps où il a vécu, ni le nom des au- teurs qu'il a consultés. Avicenne avait connu à la cour du roi du Khawarisme



A B O

né Aboù-  
sa fuite,  
is ne sa-  
i qui fait  
iothèque  
1. 109 et  
n Traité  
d Al-Me-  
ulé *Al-*  
ree qu'il  
où l'au-  
ies. Ali-  
( *V.* ce  
al d'être  
qui fait  
lusieurs  
la cure  
I—8.  
-KHAN.  
UL-HO-  
on arabe  
orit pour  
ias, re-  
estre de  
ublié la  
one sic

était monté sur le trône, il  
s'échapper, et reprit les armes  
de ce prince, qui eut lieu peu  
après. Battu par Abdalla  
et successeur d'Abdallathy  
Saïd le vainquit à son tour  
grande bataille où le sulthan  
vie. Cet événement le rendit  
la Transoxane et du Khorān  
il eut encore à combattre le  
d'Abdallathyf, qui cherchait  
trer dans les possessions de  
Aboù-Saïd les défit, et força  
la paix Djehānchāh, prince  
nastie du Mouton Noir, qui  
agression imprévue, avait  
Khorān. Aboù-Saïd, vain-  
son entrée à Asterāhad, et  
clamé sulthan. Il tourna ses  
vues ambitieuses sur l'Irak  
baïdjan, et s'avança avec une  
formidable vers ces deux pays.  
Ses conquêtes furent rapides  
ayant refusé de traiter de la  
Ussun-Cassan, ce prince parvint  
parer des défilés et à couper  
à l'armée d'Aboù-Saïd, qui

et au trône par un parricide, 1318 de J.-C., et s'y fit par ses libéralités. Sous son agriculture fut honorée et les ornèrent de beaux édifices ; aussi injuste envers ses voisins avait été cruel envers son père, Tâchefyn s'empara, sous les plus prétextes, de la presque totalité des états du roi de Tunis. Ce prince vint au secours d'Abouï - Haçan, Fez, qui se mit aussitôt en campagne. La terreur des armes de ce prince lui soumit presque tout le royaume de Tremecen, mais la capitale se défendit par Abouï-Tâchefyn en vain. Ce prince fit une résistance opiniâtre, mais ce ne fut qu'après trois ans de siège que le roi de Fez la prit par escalade. Abouï-Tâchefyn se jeta dans la mer avec son fils et ses plus braves soldats, résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; mais la flotte turque ayant aussi été emportée d'assaut, il fut fait prisonnier, et conduit en captivité devant le vainqueur, qui lui trancha la tête, et éteignit en lui la dynastie des Zyâny. B—r.

OÙ - TEMAM - HABYB BEN - TEMAM, surnommé ALTHAYY, le prince des poètes arabes, naquit à Djâçem, situé entre Damas et Tibériade, l'an 170 (786-7 de J.-C.), de la ville de Thay, illustrée par Hatem et Abdou (V. ces deux noms). Il fut en Egypte, où il était occupé à faire une mosquée à présenter la boisserie aux poètes qui la fréquentaient. D'avis qu'il exerçait à Damas le métier de tisserand. Quoiqu'il en soit, il bientôt une réputation brillante par la fertilité de son imagination, et la pureté de son style. Les khalifes de son règne desquels il vécut, le comblèrent de bienfaits : il chanta leur générosité et leurs exploits, et composa plusieurs recueils de poésies extraites des

divans des meilleurs poètes arabes avant et depuis Mahomet. Ces recueils sont intitulés : *Hamacah* ; *Fohoul al-Choara*, et *Ketab-âlikh-tyâr-min-chaar-alchoâra*. Plusieurs fragments du premier de ces recueils ont été publiés par Schultens, à Leyde, en 1748, à la suite de la *Grammaire d'Erpénus* ; par Hirt, dans son *Anthologia Arabica*, imprimée à Iena en 1774. Schultens en a inséré encore quelques pièces en 1740, dans ses *Monumenta antiquissima historiæ Arabum*. Carlyle a réimprimé ces fragments en 1796, dans ses *Essais*. Enfin, on trouve encore des extraits du *Hamacah*, à la suite du *Poème de Zoheir*, publié par M. Lette. Les poésies d'Abouï-Temâm ont été réunies en corps d'ouvrage par Abouï-Bekr al-Souly, qui les a disposées dans l'ordre alphabétique, et par Aly ben-Hamzah-al-Ispahanly, qui les a classées selon leur genre. Abouï-Temâm mourut à Moussoul ; mais l'époque de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. Abouï-Feda la place en l'an 228 de l'hég. La force de son imagination fut cause de sa mort, ou, pour nous servir de l'expression d'un de ses contemporains, « la vivacité de son esprit » consuma son corps, comme la lame » d'une épée en use le fourreau. »

J—r.

ABOU - THAHER, prince des Carmates, secte arabe qui s'éleva vers l'an 891 de J.-C., succéda en 301 de l'hég. (913 de J.-C.), à son frère qu'il détrôna, et signala son règne par plusieurs expéditions dignes d'un chef de brigands. En 923 il s'empara de Bassorah, la livra au pillage pendant huit jours, et se retira ensuite dans les cavernes de l'Irac-Adjem. C'était de ce repaire, siège de sa monarchie, qu'il partait pour ses expéditions barbares.

pouvoir,  
 i. Le kha-  
 pour lui-  
 habier une  
 incue, et  
 , où elle  
 on et les  
 étant ac-  
 rit en 929  
 et poussa  
 kke, qu'il  
 eut l'au-  
 ière de la  
 On ignore  
 J—N.  
 OCEINY,  
 ulthan de  
 l - Aâdel-  
 mmé par  
 Saladin,  
 du 12.  
 du 13.  
 ction per-  
 voir, Ins-  
 s) de Ty-  
 après l'o-

non, il est certain qu'Abra-  
 lant se soustraire à ses enne-  
 secrètement en Castille, où  
 cueilli par Ferdinand et Isab-  
 servirent de lui pour rétabli-  
 ces de l'Espagne. Il résida  
 années dans ce pays; mais  
 dont il jouissait à la cour, ne  
 excepter de la mesure génér-  
 1492, ordonna l'expulsion  
 Abrabael se retira d'abord  
 où il obtint la confiance de  
 I<sup>er</sup>. A la mort de ce prince  
 VIII s'étant emparé du ro-  
 Naples, Abrabael s'enfuit  
 avec Alphonse II, qui avait  
 son père Ferdinand. Il deme-  
 à Alphonse au milieu de ses  
 et ayant survécu à ce prin-  
 encore forcé de changer d  
 passa à Corfou, de là dans  
 et alla mourir à Venise, en  
 l'âge de 71 ans. Lorsqu'il  
 cette ville, il fut chargé d'  
 der un différend entre les  
 les Portugais, au sujet du

**Venise**, 1579, in-fol., et réimprimé dans la même ville, et à Hanovre en 1710; et enfin à Amsterdam en 1768. Dans l'édition donnée en 1584, on a fait des changements et retranchements par ordre de l'inquisition. Plusieurs parties de cet ouvrage, qu'Abbrabanel écrivit à l'âge de 20 ans, ont été traduites en latin et publiées séparément. II. Des *Commentaires sur le Lévitique, le Deutéronome, les Prophètes*, etc. III. *Huit Dissertations*, qui ont été traduites de l'hébreu en latin, par Jean Buxtorf, et imprimées à Bâle, 1642, in-4°. IV. *Les Œuvres de Dieu* (en hébreu), Venise, 1592, in-4°, ouvrage où l'auteur combat l'opinion d'Aristote sur la durée du monde. V. *Caput fidei* (en hébreu), Constantinople, 1506, in-4°, réimprimé à Venise en 1557, in-4°. *Allenavia*, 1750, in-4°. C'est un traité des articles de foi des juifs. Abrabanel était infatigable dans le travail; il y passait les nuits entières, et pouvait jeûner fort long-temps. Il écrivait avec beaucoup de facilité; et quoiqu'il traite avec le dernier emportement les chrétiens, qu'il regardait comme les auteurs de ses disgrâces, il vivait avec eux d'une manière civile et polie. « Abrabanel, » dit Richard Simon, est celui de tous » les rabbins dont on puisse le plus » profiter pour l'intelligence de l'Écriture, bien qu'il soit trop étendu: sa » méthode est cependant ennuyeuse, » parce qu'il fait quantité de questions qu'il résout ensuite. D'ailleurs, » il ne fait le plus souvent que raffiner sur les explications des autres » rabbins, et il est en plusieurs endroits trop subtil. » Il laissa trois fils, Juda, Joseph et Samuel. Juda, qu'on nommait ordinairement *maître Léon*, exerça la médecine à Gênes, et publia en 1555, à Rome, des *Dialogi d'Amore*, sous le nom de *Léon*

*l'Hébreu*. Dans l'une des traductions espagnoles, on appelle cet auteur *Mestre Léon Abarbanel*. Denis Sauvage Duparc, et Pontus de Tyard, ont donné chacun une traduction française de cet ouvrage qui, au jugement de plusieurs écrivains, ne méritait pas d'être traduit aussi souvent. (V. **ABRAHAM-BEN-R.-CHIZA**. B—P.

**ABRADATE** était roi de la Susiane, qui faisait alors partie de l'empire d'Assyrie; s'étant brouillé avec son souverain, il l'abandonna pour passer du côté de Cyrus, à qui il rendit de grands services. Il fut tué dans un combat contre les Egyptiens. Son histoire et celle de Panthée, son épouse, sont le sujet d'un épisode touchant de la *Cyropédie*. C—A.

**ABRAHAH**, roi d'Yémen et d'Éthiopie, bâtit à Ssanââ, une église, pour y attirer les pèlerins qui avaient coutume d'aller à la Mekke. Un homme de la nation des Kananiens, vint, par mépris, déposer des ordures devant la porte de cet édifice. Abrahah jura de détruire la Kaabah; et il marcha vers la Mekke, avec son armée montée sur des éléphants. Le sien, nommé Mahhmoud, marchait en avant. Les écrivains arabes rapportent qu'au moment où l'on allait procéder à la démolition de la Kaabah, Dieu envoya contre cette armée des bandes nombreuses d'oiseaux gros comme des hirondelles, et venus du côté de la mer, qui lancèrent des pierres de terre cuite; ils portaient ces briques dans le bec et dans chaque patte; le Très-Haut anéantit chacun des soldats avec une pierre qui portait son nom; elles étaient plus grosses qu'une lentille, et moindres qu'un pois; elles brûlaient les casques, les hommes et les éléphants. Dieu lança un torrent qui emporta les cadavres dans la mer. . . . Lorsque Abrahah s'approchait de la Mekke, et qu'il

A B R

d'il mon-  
ormait ;  
er d'un  
at se le-  
ouverain  
t frappé  
es se dé-  
état qu'il  
mourut.  
nement,  
aissance,  
i, intitu-  
qui con-  
ts. Mal-  
u *Livre*  
mbarras  
confes-  
pp péné-  
scrivains  
circons-  
même à  
Abraham  
e doute  
onstance  
tres, les  
u même  
temples

ABRAHAM. Ce nom, aux  
tangent l'histoire du peuple  
les promesses faites à ce peu-  
merveilles opérées en sa favo-  
jusqu'aux grands mystères.  
par le divin fondateur de l'  
chrétienne, est celui du plus  
patriarche des Hébreux. Né  
Chaldée, environ 2000 ans av.  
Abraham descendait de Sem  
de Noé, à la 8<sup>e</sup>. génération  
ses premières années dans la  
son père Tharé, où il fut  
de l'idolâtrie qui régnait da-  
mille. Docile à la voix de E-  
en lui faisant entrevoir ses lu-  
finées, lui ordonna d'aller  
dans la terre de Chanaan  
avec son père, son épouse  
veu, et fixa sa demeure à Ha-  
la Mésopotamie. Depuis la  
Tharé, il ne cessa de mener  
errante, autant pour se con-  
aux ordres de Dieu, que pour  
ver des pâturages commo-  
nombreux troupeaux. On l'  
cessivement à Sichem. à I-

nom du Seigneur, et en reçut la 10<sup>e</sup>. partie des dépouilles enlevées aux rois vaincus. Sara, épouse d'Abraham, âgée de 75 ans, ne lui avait point encore donné d'enfants, et avait passé le temps où les femmes conservent l'espérance d'en avoir : mais, comme c'était une espèce d'opprobre alors de mourir sans postérité, elle engagea ce patriarche à épouser sa servante Agar, dont il eut Ismaël. Cet enfant, né d'une esclave, ne pouvait être le dépositaire des magnifiques promesses que Dieu avait faites à Abraham, et qui étaient toutes liées à la destinée d'un fils qui devait naître de son épouse légitime. Ces promesses lui annonçaient qu'il serait le père d'un grand peuple (ce que désignait le changement de son nom d'*Abram* en celui d'*Abraham*) et que toutes les nations seraient bénies en son nom. Dieu ne lui avait pas laissé ignorer les diverses épreuves par lesquelles passeraient ses descendants, leur servitude en Égypte, leur délivrance miraculeuse, leurs longues courses dans le désert avant d'arriver dans la terre de Chanaan. Ces promesses lui étaient confirmées dans toutes les occasions, ici par des globes de feu qui sortaient du sein de la terre pour consumer la chair des victimes ; là par l'établissement de la circoncision, pour être le sceau de l'alliance du Seigneur avec le patriarche et avec sa postérité, jusques aux dernières générations. Au moment où le grand âge des deux époux semblait devoir faire naître des doutes sur l'accomplissement de ces promesses, trois anges arrivent chez lui sous la forme de voyageurs. Leur mission était de punir Sodome et Gomorrhe, dont les iniquités avaient provoqué la destruction, et que le saint patriarche aurait cependant détournée par ses prières, s'il se fût seulement trouvé dix justes dans ces villes cri-

minelles. Celui des trois anges dont les deux autres paraissaient n'être que les serviteurs, et que les anciens Pères ont regardé comme étant le fils de Dieu, assura à Abraham qu'à leur retour, Sara serait devenue mère. En effet, quoique âgée de 90 ans, elle conçut et enfanta Isaac au terme fixé par l'ange. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour mettre la foi d'Abraham à de nouvelles épreuves, lui ordonna d'aller lui immoler ce fils unique sur la montagne de Moria. Le patriarche, convaincu que celui qui avait fait naître Isaac contre le cours ordinaire de la nature, était assez puissant pour le rappeler à la vie, ou pour lui donner de nouveaux fils, se mit en devoir d'obéir au souverain arbitre de la vie et de la mort. La victime était déjà sur le bûcher, près de recevoir le coup fatal, lorsque Dieu, satisfait de cet acte mémorable d'obéissance, arrêta le bras du docile sacrificateur, qui substitua un bélier à la personne de cet enfant de la promesse. Sara mourut, et Abraham épousa Cethura, qui lui donna encore six enfants. Il termina ses jours à 175 ans, et fut enterré à côté de Sara, dans une caverne du champ qu'il avait acheté, pour sa sépulture, des fils de Heth. Tout est mystérieux dans les événements de la vie de cet illustre patriarche. Son nom, devenu célèbre parmi toutes les nations de l'Orient ; sa nombreuse postérité par Isaac et même par Ismaël ; cette suite de peuples et de rois issus de sa race ; la conquête du pays de Chanaan, possédé pendant tant de siècles par ses descendants ; les miracles signalés que Dieu opéra dans tous les temps en leur faveur ; la naissance du Messie accordée à sa postérité : voilà ce qui a frappé les juifs dans les promesses faites à celui qu'ils reconnaissent pour leur père, et voilà ce

## A B R

Abraham. d'Abraham; par celui d'une fou-  
 s Egypte teurs même payens, qui tou-  
 Perses, sentent Abraham comme un  
 Phéede nage aussi distingué par ses r  
 s héros et par son rang, que célèbre  
 prétendu lumières et par ses vertus. Le  
 faits in- grecque et latine ont mis son n  
 es, des leurs légendes. Il en est aussi  
 res. On dans le Corân; et quelques aut  
 une his- sulmans, entre autres réver  
 teur qui cernant ce patriarche, prétend  
 bisaïeul fit le voyage de la Mekke,  
 le petit- commença à y bâtir le tem  
 en nous juifs ont toujours honoré sa s  
 homme, et sa mémoire; mais leurs rab  
 fautes. mêlé dans l'histoire d'Abraham  
 ant dans avec le mensonge. Le traité Je  
 ité, les ou *De la Création*, Paris  
 s et son Mantoue, 1562, et Amsterdam  
 idence, in-4°, qu'on lui a fausement  
 gés, les est, dit-on, du rabbin Akiba  
 les ter- traduit en latin par Postel et R  
 peuples Aux premiers siècles du christ  
 aient eu les hérétiques séthiens débitè  
 . Il entre *Apocalypse* d'Abraham. O  
 s divers cité aussi un prétendu ouvra  
 avaient patriarche (V. *V. Hist. d'A*

à Sébastien Munster, qui la publia en hébreu, sous le titre suivant : *Sphæra mundi describens figuram terræ, dispositionemque orbium cælestium et motus stellarum, auctore Rabi Abraham*, etc., Bâle, 1546, in-8°. Buxtorf et Wolf se trompent en disant que cette édition fut accompagnée d'une traduction latine d'Oswaldus-Schreckenfuchsius. Abraham-Ben - R. - Chija est aussi l'auteur d'un autre ouvrage astronomique, dans lequel il traite des Planètes, des deux Sphères, et du Calendrier des Grecs, des Romains et des Ismaélites, et d'un livre de Géométrie, avec l'explication des triangles sphériques, et la conversion des angles et des cercles ; d'un *Traité de musique* et d'un ouvrage de *Morale*. Tous ces écrits se trouvent à la bibliothèque du Vatican. D—G.

ABRAHAM de Ste.-Claire ( proprement ULRICH - MEGERLE ), né en 1642 à Krœhenheimstetten, en Souabe, entra en 1662 dans l'ordre des Augustins, et fut long-temps prédicateur du couvent de Taxa en Bavière. Appelé à Vienne en 1669, il y vécut comme prédicateur de la cour jusqu'en 1709. Il porta dans la chaire un esprit comique et original qui le faisait écouter, et auquel il dut souvent l'utilité de ses remontrances : il mêlait dans ses sermons des plaisanteries et de petits contes. Ses écrits sont remarquables par leur singularité et la bizarrerie de leur titre : *Judas archicoquin ; Fi du monde ; Attention, soldat !* Il en a laissé un grand nombre : un des principaux est un traité de morale, divisé en 100 chapitres, contenant des préceptes pour tous les états, et intitulé : *Quelque chose pour tous*. G—T.

ABRAHAMSEN ( ISAAC ), né à Flessingue en 1663, mort en 1714.

Il y occupa long-temps la fonction de visiteur des malades. On a de lui en flamand quelques ouvrages de piété, peu importants, et une *Table chronologique des principaux événements de l'histoire ecclésiastique et civile, depuis la création*, etc. Middelb. G. Éling, 4. édit., in-12. Cet ouvrage contient des particularités assez exactes sur les six villes de la Zélande. N—L.

ABRAHAMSON ( PIERRE ), juriconsulte suédois, mérite d'être cité pour l'édition qu'il donna en 1704, du *Jus Christophorianum*. On y trouve en marge les ordonnances des rois, qui donnent l'explication ou l'interprétation des diverses lois, et on y décide beaucoup de questions particulières, ce qui en forme un répertoire de jurisprudence. ( Voy. CHRISTOPHORUS le Bavaurois. A. B—T.

ABRAM ( NICOLAS ), né en 1589 à Xarouval, village voisin de la petite ville de Charmes en Lorraine, entra en 1616 chez les jésuites, fut appelé à professer la théologie à Pont-à-Mousson, remplit cette chaire durant 17 ans, et mourut dans ces fonctions pénibles, le 7 décembre 1655. Modeste jusqu'à la simplicité, et ne soupçonnant pas son mérite, il porta la défiance de soi-même à un degré rare parmi les gens de lettres. Ses ouvrages sont : I. un savant Commentaire en 2 vol-in-fol., sur quelques *Harangues de Cicéron*, Paris, 1631. Les excellentes observations qu'il contient se trouvent noyées dans une diffusion qui en rend la lecture très pénible. Osorius et d'Olivet ont beaucoup profité de ce Commentaire; on en a détaché les analyses de ces discours, qui sont plus estimées que le commentaire même, Pont-à-Mousson, in-4°. 1633; II. une édition de Virgile avec des notes, in-8°, Rouen, en 1633,



sson en  
44; ou-  
cédent,  
s clair,  
a expli-  
II. des  
ce titre:  
Paris,  
aire sur  
rs grecs  
t-dessus  
V. un  
*Men-*  
*liments*  
s latins;  
*l'Uni-*  
n latin,  
oule de  
les peti-  
e sur les  
reste de  
ait de la  
sa *Bibl.*  
mpêché  
a ce que  
ntenues  
as ren-

nal, signala encore son zèle et s  
pendant plusieurs campagnes,  
rnt estimé de ses compatriotes  
son souverain.

A BRESCH (FRÉDÉRIC-I  
naquit à Hombourg, le 29 de  
1699; son père y était alors l  
occupa ensuite la même charge  
fels. Il existe une colonie fi  
dans un village de ce comté  
Dabhausen ou Taubhausen,  
la petite ville de Greifenstein.  
y fut envoyé à l'âge de tre  
pour être instruit dans la lang  
çaise, dans laquelle en sept  
fit tant de progrès, qu'on au  
que c'était sa langue matern  
retour chez son père, il s'a  
à l'étude des langues latine et ç  
Comme son père le destinait à  
logie, il l'envoya en 1717 au  
de Herborn, petite ville de la  
pauté de Nassau-Dillenburg  
suivit, pendant deux ans et de  
cours de philosophie, de lan  
braïque et de théologie. En  
se rendit à l'université d'Utre

titre de *Miscellanæ observationes criticæ in auctores veteres et recentiores*. Ces articles sont fort estimés; en voici l'indication : *Spicilegia in Herodotum, Thucydidem et Xenophontem* (*Misc. Obs.* III, I, p. 141-152; II, p. 502-508; III, p. 426-452). *Animadversiones ad Hesychii quædam loca* ( *ibid.* V, I, p. 81-111; III, p. 79-100; VI, I, p. 269-291; II, p. 597-411; VII, II, p. 295-507; X, I, p. 1-10; *Misc. Obs. nov.* I, p. 65-90). Ces notes et observations sur Hesychius se trouvent aussi dans la belle édition de cet auteur faite par Jean Alberti. *Vindicæ et conjecture in Aristidis hymnos in Jovem et Minervam* (*Misc. Obs.* V, II, p. 225-245). *Addenda et corrigenda in observat. ad Aristidem* ( *ibid.* V, III, p. 100-102). *Supplementi vocum omissarum specimen in H. Stephani Thes. lingue Græcæ* ( *ibid.* VI, I, p. 179-189). C'est l'extrait d'un grand recueil qu'Abresch avait fait de mots grecs qui ne se trouvent pas dans le *Thesaurus* de Henry Etienne. Guillaume Otto Reitz, qui en parle dans sa *Belga grecisans*, cite plus de cent mots qu'Abresch avait rassemblés seulement pour la lettre A. *Observata ad Æschyli Prometheum vinctum et scholiastes* ( *ibid.* VII, III, p. 405-417). *Prætermissa in observatis ad Æschyli Prometheum vinctum* ( *ibid.* VIII, III, p. 541-546). *Ἐπιστολικά; epistolica de verbo ἐπισημασθέντι* ( *ibid.* VIII, III, p. 547-552). *Exercitatio critica ad I. Tim.* V, 8. ( *ibid.* IX, III, p. 450-458). *Notæ in Xenophontem Ephesium.* ( *Ibid.* X, II, p. 201-218; III, p. 545-558; *Misc. Obs. nov.* III, p. 2-56; VI, p. 480-512). *Adviri clarissimi de quibusdam locis Flori episcopi animadversiones* (*Misc. Obs. nov.* VI, p. 621-631). Quelques uns

portent le nom de leur auteur. Les autres sont signés de la lettre H, qui signifie peut-être *Homburgensis*, ou des lettres H. L., probablement *Homburgensis Ludovici*, ou de celles P. B. A. A. H., dont on ne connaît pas bien la signification; il y en a qui n'ont aucune signature, ou qui portent le nom supposé de *Petrobasilius*. Abresch a encore publié les ouvrages suivans, qui sont tous du même genre; et donnent des preuves de l'étendue de ses connaissances philologiques et de son talent pour la critique. *Animadversionum ad Æschylum libri duo; accedunt adnotationes ad quædam loca Novi Testamenti*; Middelbourg, 1743, in-8°. On y trouve beaucoup d'observations neuves et utiles. Les deux livres sur Eschyle n'embrassent que 5 tragédies de ce poète. Mais il y éclaircit encore ce passage de beaucoup d'autres auteurs grecs. Viennent après cela les notes sur le *Nouveau Testament*, et ensuite une liste des mots grecs employés par Eschyle, qui ont été omis dans le *Thesaurus* de Henri Étienne. On lui doit encore la meilleure édition des *Lettres d'Aristenète*; Zvol, 1749, in-8°. Abresch a joint à cette édition deux livres de notes critiques: il indique aussi les mots grecs qui se trouvent dans Aristenète et qui ne sont pas dans le *Thesaurus* d'Étienne. Abresch publia, avec le secours de Jean-Jacques Reiske, avec lequel il entretenait une correspondance, des suppléments à ces *Lectiones Aristeneteas*, qui ont été imprimés à Amsterdam, in-8°, 1752, et un essai d'un plus grand ouvrage sur Thucyde, qu'Abresch promettait alors de mettre au jour, et dont la première partie parut en effet à Utrecht, en 1755, in-8°, sous ce titre: *Dilucidationum Thucydicarum Pars prima*, et la seconde

ABS

Cet ou-  
elivrent  
recque ,  
vers au-  
ue pour  
Abresch  
dans les  
cétations  
première  
remiers  
ade em-  
en 1765  
ements,  
ons sur  
Abresch  
3°. , une  
blement  
an *Græ-*  
*uirabilis*  
*randam*  
ppe Cat-  
n 1651.  
—M.  
cacovas,  
en Por-  
a fin du

ABRIANI (PAUL), de V  
entra dès sa jeunesse dans l'or  
Carmes, prêcha en différente  
et professa à Gênes, Véro-  
doue et Vicence. Il fut obl  
1654, de quitter l'habit re  
et mourut à Venise, en 1699  
92 ans. Il a publié : I. des l  
académiques, qu'il intitula :  
*ghi*, parce qu'ils étaient nés  
comme des champignons dan  
rain inculte de son esprit; II  
*glio* (le crible), Réponses :  
tiques aux observations de *V*  
le *Goffredo* du Tasse; Venise  
et 1687; III. des Poésies, 8  
*Canzoni*, etc., Venise, 1665.  
in-12; IV. *l'Arte poetica* i  
*tio, tradotta in versi sciol*  
nise, 1663, in-12; V. *Ode di*  
*tradotte*; Venise, 1680, in-  
*Odes* et *l'Art poétique* ont  
suite réimprimés ensemble  
fois; VI. *la Guerra civile*  
*la Farsaglia di M. Annæo*  
*tradotta in verso sciolto*;

e son père, que trois ans après  
 ur. Ce fut alors, qu'animé par  
 s d'ambition, il commença à  
 rer en public avec un brillant  
 l, pour en imposer à la multi-  
 le voyait tous les matins, à la  
 palais, parmi ceux que leurs  
 y appelaient de tout Israël,  
 t aux uns les plus belles espé-  
 ur le succès de leurs requêtes,  
 ut les autres sur la lenteur  
 mettait à leur accorder leur  
 le, et affectant de répéter sou-  
 ue, s'il était chargé de rendre  
 ce, il s'en acquitterait à la sa-  
 n générale. Absalon tint pen-  
 atre ans cette conduite astu-  
 lorsqu'il crut avoir suffisam-  
 isposé les esprits en sa faveur,  
 idit à Hébron, sous prétexte  
 omplir un vœu, après avoir  
 des hommes affidés dans toutes  
 us, pour annoncer au son de  
 pette qu'Absalon régnait à Hé-  
 l vit aussitôt la plus grande  
 Israël se ranger sous ses étén-  
 Jérusalem lui ouvrit ses portes;  
 annoncer à tout le monde que  
 are avec le roi était sans espoir  
 nciliation, il jouit publique-  
 s femmes de son père, suivant  
 le conseil d'Achitophel. Ce per-  
 ministre voulait qu'on marchât  
 ement, avec l'élite des trou-  
 la poursuite du roi fugitif; et  
 , s'il eût été suivi, aurait en-  
 a ruine de David; mais le fidèle  
 , partisan secret de ce prince,  
 osa. David profita du délai que  
 na le défaut de concert qui ré-  
 ans le parti de son fils, pour  
 blier autour de lui ceux qui lui  
 restés attachés. Les deux ar-  
 n vinrent aux mains dans la  
 Éphraïm; celle des rebelles,  
 ndée par Amasa, fut défaite.  
 prit la fuite; mais ses cheveux

s'étant embarrassés dans les branches  
 d'un arbre, son cheval se déroba sous  
 lui, et il demeura suspendu. C'est  
 dans cet état que Joab le perça de  
 trois dards, au mépris de l'ordre for-  
 mel donné par le roi, avant le combat,  
 d'épargner son fils, dont la mort fut  
 pour lui le sujet d'une douleur longue  
 et amère. Cet événement arriva envi-  
 ron l'an 1025 avant J.-C. T—D.

ABSALON, archevêque de Lund,  
 en Scanie, primat des royaumes de  
 Danemarck, de Suède et de Norwège,  
 ministre et général sous les rois Wal-  
 demar I<sup>er</sup>. et Canut VI, naquit en  
 1128, à Finnesleo, village dans l'île  
 de Selande. Son véritable nom fut  
*Axel*, qu'il latinisa d'après l'usage de  
 son siècle. Issu d'une grande et puis-  
 sante famille alliée à la maison ré-  
 gnante, il fut élevé avec le jeune prince  
 Waldemar, et fit ensuite ses études à  
 l'université de Paris. En 1158 le cha-  
 pitre de Roskilde (Rotschild) l'élut  
 évêque. L'année précédente, Wal-  
 demar I<sup>er</sup>. était monté sur le trône;  
 il fit de l'évêque Absalon son conseil-  
 ler intime, et lui dut, en grande par-  
 tie, les victoires par lesquelles le Da-  
 nemarck, long-temps déchiré par des  
 guerres intestines, avili par des princes  
 faibles, acquit de nouveau cette consi-  
 dération qu'il avait perdue depuis la  
 mort de Canut-le-Grand. Les Wendes,  
 nation très différente des Vandales,  
 avec lesquels les annalistes du moyen  
 âge les confondent, étaient les enne-  
 mis les plus redoutables des Danois.  
 La ville d'Arkona, dans l'île de Rugen,  
 était un réceptacle de pirates; c'est là  
 que s'élevait le grand temple  
 de Svantevit, principale divinité des  
 Wendes; devant sa statue colossale et  
 à quatre faces, ces pirates déposaient  
 le butin ramassé sur les cotes danoises;  
 une compagnie sacrée de 300  
 guerriers était attachée au temple et

n, après  
Wendes,  
qui se  
ense ; le  
le Swan-  
te idole ;  
incue, à  
t la reli-  
ait la do-  
urna en-  
publique  
a Sparte  
émigrés  
il sou-  
redou-  
cet évé-  
l'obscu-  
a fonda-  
antzick,  
buent à  
victoires  
le nom  
eux ar-  
bravait  
eur du  
ntrigues  
ild. se

près du pape Alexandre III v  
ses scrupules. Absalon fut  
plus grands hommes du mo  
Ami de son roi, il n'en fut  
flatteur ; homme d'état habile  
rier intrépide, il ne commit ja  
action déloyale ou cruelle. Sa  
valut les éloges les plus magni  
souverain pontife. A la tête de  
il joignit toute la valeur d'un  
toute la prudence d'un géné  
lement heureux sur mer et si  
il était adoré des troupes. E  
de paix, il veillait sans rel  
sûreté des côtes ; c'est lui qu  
sant clever près d'un hamea  
cheurs, nommé *Hafn*, un  
fort, posa de loin les fonder  
Copenhague. Il eut une gran  
aux *Codes de loix* publiés p  
demar I<sup>er</sup>, et il est lui-mêm  
du *Code ecclésiastique de S*  
dans lequel on remarque, entr  
un article qui abolit l'épreuv  
dans les causes d'adultère. U  
sition encore plus remarquabl  
sages limites à la libéralité d

révolta contre lui, en se refusant à payer la dime ecclésiastique ; et obligé de marcher avec des troupes contre les rebelles, qui furent vaincus ; le roi Waldemar allait sévir contre eux, lorsqu'Absalon parut sur le champ de bataille ; et, après avoir rendu ses nombreux services, demanda la comme récompense la grâce de ses coupables. Lors de l'avènement au trône de Canut VI, en 1181, Absalon eut une nouvelle occasion de démontrer son courage. L'empereur Frédéric Barberousse menaça ce jeune prince de donner à un autre prince l'insigne de ses provinces conquises sur les Normands, comme étant, disait-il, fiefs de l'Empire. Canut VI répliqua, d'après le conseil d'Absalon : l'empereur veut disposer de ce qui ne lui appartient pas, il faut donc le bord qu'il trouve quelqu'un qui ne refuse pas d'accepter un tel présent. » L'empereur envoya un ambassadeur auprès de Canut VI, chargé de le féliciter, soit par des flatteries, soit par des menaces. Absalon renvoya l'ambassadeur avec ces paroles : « Apprends, comte Sigfried, que le Danemarck n'est point la Thuringe ; si tu n'as à ton maître que, pour disposer de ce royaume, il faut le conquérir ; l'on n'en fait la conquête que restitué de la cotte d'armes et du gant d'acier ; apprends-lui que les Danois portent à leur ceinture une épée dans laquelle ils maintiennent leur liberté, et prouvent les droits qu'ils ont sur leurs conquêtes ; enfin, apprends-lui que le roi, mon maître, se vante fort peu de l'amitié de l'empereur d'Allemagne, et qu'il ne craint nullement sa colère. » L'empereur, irrité de tant de fierté, engagea le duc Bogislas de Poméranie à déclarer la guerre aux Danois ; une flotte de 100 bâtiments se dirigea contre le

Danemarck ; mais Absalon, avec une vingtaine de gros vaisseaux bien armés, fondit à l'improviste sur cette flotte, en détruisit une partie, et dispersa le reste. Le duc Bogislas ne voyant rentrer que 35 bâtiments, demanda humblement la paix et se reconnut le vassal de Canut VI. Ces événements se passèrent en 1184. Absalon aida encore son roi à conquérir le Mecklembourg, l'Estonie et d'autres provinces ; il mourut à l'âge de 73 ans, une année avant Canut VI. On conserve au Muséum royal de Copenhague, sa crose et son anneau. La Bibliothèque de la même ville possède un *Justin* écrit sur parchemin, et portant sur le dernier feuillet ces mots : *Liber Sanctæ Mariæ de Sora per manum domini Absalonis archiepiscopi*. On a longtemps cru que ce *Codex* était écrit de la main d'Absalon, mais il paraît que les mots *per manum* veulent seulement dire que le couvent de Sorø tient ce livre de la main de l'archevêque. La littérature danoise possède un bel éloge d'Absalon par Jacobi, et un autre par Vogelius. Sa vie a été écrite par Wandal. On trouve son testament dans *Langebeck, Scriptores rerum Danicarum*, tom. V, p. 422. C'est un morceau curieux pour l'histoire des mœurs et des usages du moyen âge.

M—B—N.

ABSIMARE-TIBÈRE, empereur d'Orient. (V. TIBÈRE.)

ABSTEMIUS (LAURENT), en italien *Astemio*, né à Macerata, savant critique et auteur d'un *Recueil de fables latines*, en prose, florissait au commencement du XVI<sup>e</sup>. siècle. Le duc d'Urbin, Guido Ubaldo, le fit son bibliothécaire, et le nomma professeur public de belles-lettres. Les deux ouvrages qui l'ont rendu célèbre sont : 1. *Libri duo de quibusdam locis obs-*

A B U

n-4°. Le Dictionnaires historiques rép  
 dialogue, uns après les autres, qu'Abst  
 le poème épargne pas le clergé. Il est  
 t été mal vrai que, sur 200 fables, il n'  
 commise trois ou quatre qui puissent n  
 en point reproches, entre autres la 4°.  
 presque livre, qui a pour titre : *D*  
 phe et la *dote qui quinze vestales pr*  
 gré l'usa *fecerat*. Quoi qu'il en soit, e  
 mots la- sont inscrites à Rome sur l  
 et obser- livres défendus. On trouve  
 age, que face d'Abstemijs en tête de  
*Thesau- d'Aurelius Victor, faite à V*  
 icfort en 1505, et à Bâle en 1550  
 astueux : l'on conserve à Rome, da  
*eralium.* bliothèque Barberine, un r  
*centum* contenant un grand travail  
*n versæ.* entrepris sur la géographie.  
 première ABUBEKER. *V.* ABÜB-  
 sope tra- ABUBETER-RHAZÉS. *V.*  
 alla; Ve- ABUCARA (THÉODORE)  
 que dans de Carie dans le 8°. siècle,  
*gia æso-* au parti du savant Photius  
 , 1610, disputes qui troublaient alo  
 n'étaient de Constantinople. Il fut en  
 ès, tra- Zacharie, évêque de Chalced

èque des Pères, Paris, 1624. Il a aussi fait un Traité: *De la vie et Incarnation*, imprimé à Paris, en 1685. X—Y.

UL-CACIM (TARIF-ABEN-TAUTEUR) supposé d'une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*, commencé du 17<sup>e</sup>. siècle, et de Luna, interprète d'arabe vice de Philippe III, roi d'Espagne, publia ce livre, comme étant une traduction de l'arabe d'Abul-Cacim, et d'après l'ouvrage même, au commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, un des premiers arabes venus en Espagne avec Ebn-Muza. Ce livre était composé avec tant d'art, que les littérateurs contemporains ne s'en aperçurent pas même l'imposant et il a joui d'un grand crédit parmi les historiens espagnols, qui, pendant long-temps, l'ont copié. Ce ne fut qu'à la fin du 17<sup>e</sup>. siècle, que Don Antonio et quelques autres savants espagnols démontrèrent que ce livre était supposé; mais il avait déjà été de faibles sans fondement presque les ouvrages sur l'Histoire d'Espagne, publiés pendant le 17<sup>e</sup>. siècle.

*L'Histoire de la Conquête d'Espagne* a été traduite en français par les frères de S. Germain, 1680, 2 vol. in-12, et par le sieur de la Motte, 1708, in-12. C—S—A.

ABUL-FARAGE (GRÉGOIRE), dont le véritable nom est ABOUL-FARADJ, né aussi BARHEBROEUS, célèbre médecin et médecin, de la secte des Nestoriens jacobites, naquit à Malatia, en Asie mineure, en 1226. Son père, d'extraction juive, et médecin par profession, lui enseigna les premiers principes de la médecine. Abul-Farage s'appliqua successivement aux langues syriaque et arabe, à la philosophie et à la théologie. Il alla ensuite à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, où il fut sacré évêque de Goubaire de 20 ans. Il passa depuis à

l'évêché d'Alcp, et, à l'âge de 40 ans, il devint primat des Jacobites d'Orient, dignité qu'il remplit jusqu'en 1286, époque où il mourut, à Méaghab, ville d'Azerbaydjan. On a d'Abul-Farage une *Chronique*, ou *Histoire universelle depuis la création du monde*. Cet ouvrage, très estimé, surtout pour ce qui concerne les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Khan, fut composé en syriaque et traduit en Arabe, par l'auteur lui-même, à la prière de ses amis. Pococke publia en 1650, sous le titre de *Specimen Historiæ arabum*, in-4<sup>o</sup>., et avec de savantes notes, une traduction latine, avec le texte arabe, de la partie de la neuvième dynastie qui a rapport aux mœurs des Arabes avant et après Mahomet. M. J. White a donné à Oxford, en 1806, une nouvelle édition du *Specimen*, dans laquelle se trouvent plusieurs morceaux inédits d'Aboul-Féda, en arabe, avec une traduction latine de M. Silvestre de Sacy. Pococke fit imprimer en 1663, à Oxford, une traduction latine de l'ouvrage entier d'Abul-Farage, avec la version arabe, sous le titre de: *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens*, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. Le second volume contient la traduction de Pococke, qui a continué le travail d'Abul-Farage. P.-J. Bruns et G.-G. Kirsh ont donné en syriaque, avec une version latine, ce grand ouvrage, sous le titre de: *Chronicon Syriacum*; Leipzig, 1789, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. A.-J. Arnolds a publié en 1805, in-4<sup>o</sup>., des corrections et additions pour cet ouvrage. Il en existe une version allemande par Bayer; Leyde, 1783-85, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. Abul-Farage a composé aussi beaucoup d'ouvrages de théologie et de philosophie en arabe et en syriaque, dont Bar-Suma son frère, et plus amplement le



tom. II, Eusèbe, S. Cyrille et le S.  
 nclature. pour le nom propre d'un li  
 quatre. grec, auquel ces auteurs at  
 I—N. deux ouvrages, l'un intitulé  
 ), nom *riaca*, l'autre *Chaldaïca*. Il  
 a auteur sible que ces deux titres ne d  
 si a pris que des parties d'un seul et  
*byburce*, ouvrage. Les fragments qu  
 étourte, Eusèbe, dans sa *Préparation*  
 rs de ses *lique*, S. Cyrille dans son écri  
 tenait les Julien, et le Syncelle dans sa *C*  
 royal de *graphie*, ont été recueillis et ce  
 mourut, tés par Scaliger dans son *Th*  
 en 1540 et dans son *Emendatio tem*  
 en 1550. Mais un littérateur napolitain  
*lystère*, siècle, Scipio Tettius, assure, c  
*S. J.-C.*; *Catalogus libror. manuscr.*  
*ebet mo-* le Supplément de la *Biblioth*  
 on, Be- *libror. manuscr.* de Labbe, p.  
 -8'. Cet l'ouvrage entier d'Abydenus  
 eroit uni- en manuscrit dans une bibli  
 iothèque d'Italie. Ce serait un objet bi  
 e du duc des recherches des savants  
*ix Mys-* qu'Abydenus paraît avoir pu  
*sept per-* base de son travail la grande  
 37, bibl. *babylonienne* de Berose,

ouvrage à Alexandrie, sous Ptolémée Philadelphe, il devient probable, quoique les critiques n'y aient pas encore pensé, que notre Abydenus, imitateur de Berose, a été un prêtre égyptien, attaché au temple d'Osiris à Abydus, et qu'il a vécu sous les premiers Ptolémées, lorsque le goût des lettres florissait encore à la cour d'Alexandrie. Quelques savants ont cru que ce même historien était cité dans Suidas; on lit en effet dans ce lexicographe : *Palæphatus-Abydenus historicus*, etc.; mais par la suite de l'article de Suidas on voit que cet auteur était un disciple et ami d'Aristote, qui avait pour nom propre *Palæphatus*, et dont le surnom *Abydenus* le désigne comme natif soit d'Abydus, sur l'Hellespont, soit d'Abydon, en Macédoine. Ce contemporain d'Aristote a pu écrire les *Cypriaca*, *Deliaca* et *Attica*, que Suidas lui attribue d'après Philon d'Héraclée et Théodore d'Ilum; mais les *Arabica*, ou l'*Histoire d'Arabie*, que Suidas attribue également à son *Palæphatus-Abydenus*, paraissent, à cause de la nature du sujet, devoir appartenir à l'auteur de l'*Histoire des Assyriens et des Chaldéens*: on a même cru que c'était seulement un titre différent du même ouvrage, attendu que la Chaldée a souvent été censée faire partie de l'Arabie. Nous croyons plutôt que l'Abydenus égyptien avait décrit dans cet ouvrage les guerres de Ptolémée Évergète contre les peuples qui habitaient les deux bords de la mer Rouge, et qui ont été compris par beaucoup d'auteurs sous le nom général d'*Arabes*. Nous ne dissimulerons point que le célèbre J.-G. Vossius, dans son ouvrage sur les historiens grecs, a mis en avant une hypothèse qui, si elle était prouvée, renverserait la nôtre; ce savant croit que le nom d'*Abydenus*, se trouvant sou-

vent écrit *Abudinus* et *Abidinus*, est un nom propre d'homme. Mais Vossius n'ayant point donné de développemens à son opinion, nous pouvons demander aux savants qu'ils prennent en considération la nôtre.

M.—B—π.

ACACE, surnommé *Monophthalmus*, le borgne, vivait vers le milieu du 4<sup>e</sup>. siècle, et fut élevé par Eusèbe, à qui il succéda, en 340, dans l'évêché de Césarée. Il se distingua aux conciles d'Antioche et de Sardes, et fut déposé dans ce dernier, avec plusieurs de ses frères; mais ils formèrent un autre concile à Philippopolis, en Thrace, où ils condamnèrent à leur tour la doctrine de leurs adversaires. Fort de la protection de l'empereur Constance, Acace fit déposer S. Cyrille, évêque de Jérusalem, et eut beaucoup de part à l'exil du pape Libère. C'était un homme plein de savoir et d'éloquence, mais peu sincère, dominé par l'ambition et l'esprit d'intrigue. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. Celui qu'on regrette le plus est une *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il avait été disciple. Il mourut vers l'an 365. On le considère comme le chef d'une branche d'Ariens, appelés de son nom : *Aca-ciens*.

D—τ.

ACACE de Bérée, né vers l'an 322, embrassa la vie monastique, fut chargé de plusieurs missions importantes par les évêques d'Antioche et de Bérée, parut avec distinction à Rome, où il défendit la doctrine des deux natures en J. C. devant le pape Damase, et parvint à l'évêché de Bérée en 378. Il assista en 381 au concile de Constantinople. Ses négociations auprès du pape Sirice firent cesser le schisme qui désolait depuis 17 ans l'église d'Antioche. D'ami de S. Jean Chrysostôme, il devint un

rs, en  
andrie.  
casion,  
tion de  
le siège  
la part  
ommu-  
au bout  
lui per-  
éphèse.  
anathé-  
il finit  
odoxes,  
storius.  
ite, incé-  
ise, ex-  
gements  
S. Épi-  
res, qui  
conciles  
Baloze,  
op favo-  
laire de  
—D.  
, sur le  
ndit les  
église,

Simplicius, il chercha bientôt appuyer contre l'empereur Bas qui favorisait *Pierre-le-Foule* des zélés défenseurs de l'hérésie tychès. Acace souleva Constant et Basilisque ayant été détrôné temps après par Zénon, et s'établi dans une église, le patriarche arracha et le livra au nouvel empereur. Les vices et l'hérésie de celui-ci furent trouvés plus dans Acace un homme redoutable. Las de tromper le monde par ses artifices, il se déclara contre lui et porta Zénon à publier une formule ou édit d'union nommé *Hénoticon*, et qui se trouvait entièrement favorable aux Eutyques. Acace mit tout en œuvre pour empêcher de recevoir cet édit dans les provinces qui lui attira les anathèmes de l'église, que des moines osèrent attacher à son manteau lorsqu'il entra dans la ville. Cité par le pape Félix III de ce concile assemblé à Rome, le patriarche ne parut fléchir un moment; mais au contraire, il anathématisa Félix, fit partir les légats, déposa les évêques

pour en faire une promenade. Célus, fils de Pisistrate, l'entoura de murs; Cimon, fils de Miltiades, y planta d'arbres et en fit un lieu très agréable; il y avait un gymnase, et c'étoit là que Platon rassemblait ses disciples qui fit donner à sa secte le nom de platonisme, et c'est pour cela que les philosophes ont pris le nom de platoniciens. Cicéron donna le nom de villa à sa maison de campagne près du lac d'Averne, dans le pays appelé aujourd'hui Pouzzole, où il fit des portiques et des jardins, et fut l'origine de l'Académie d'Athènes.

## C—R.

**MAPIXTLI**, premier roi des Mexicains, ou anciens Mexicains. Ce prince, venu du nord de l'Amérique, fut le premier qui fut gouverné par ses principaux guerriers. Acamapixtli, petit-fils d'un roi voisin, nommé Acamapixtli, avec lequel les Mexicains furent en guerre, fut vaincu vers l'an 1580, par le consentement de la nation astèque; il fut vaincu sans relâche à la suite de la victoire de son royaume. Les Mexicains, qui avaient vécu jusqu'alors sous une monarchie séparée, jouirent des avantages d'une monarchie réunie et tempérée. Acamapixtli fut le premier législateur et le père de ses sujets; il fit de bonnes lois, embellit Mexico, sa capitale, au sud de Mexico; fit construire des canaux, et élever des temples, qui firent, deux siècles après, l'admiration des Espagnols. Il fut vaincu dans une longue guerre contre Aztécatl, roi de Tépeacan, dont les Mexicains habitaient les bords du lac de Mexico. Ce tyran avait imposé aux Mexicains un tribut annuel; Acamapixtli n'affranchit pas ses sujets de ce joug honnête, mais parvint du moins à l'alléger.

Le règne de ce prince dura 40 ans; il mourut regretté des Mexicains, auxquels il laissa la liberté de se choisir un roi, quoiqu'il eût plusieurs enfants; mais les Mexicains qui chérissaient sa mémoire, proclamèrent unanimement son fils Vitzilocutli, qui lui succéda.

## B—P.

**ACCA** (S.), évêque de Hagustald, ou Hexam, dans le comté de Northumberland, succéda dans ce siège à Wilfrid, en l'an 709; il était moine de l'ordre de St.-Benoît, et Anglo-Saxon de naissance. Il accompagna Wilfrid dans un voyage à Rome, d'où il ramena des architectes et d'autres artistes qu'il employa à embellir son église. Il l'enrichit d'ornements magnifiques, et y fonda une école de musique permanente. Banni de son siège, on ne sait trop pour quelle raison, il y fut rétabli ensuite. Après sa mort, arrivée en 740, il fut mis au nombre des saints, et ses reliques opérèrent, à ce qu'on assure, plusieurs miracles. Acca n'était point étranger à la littérature; il forma une bibliothèque consistant principalement en livres ecclésiastiques, et écrivit en latin un *Traité sur les souffrances des Saints*, des *Offices pour son église*, et des *Lettres à ses Amis*, parmi lesquelles il en est une adressée à Bède, qui lui donne des avis sur l'étude des Écritures.

## S—D.

**ACCARISI** (ALBERT), né à Cento dans le Ferrarois. Fontanini, dans sa *Bibliothèque italienne*, dit que ce fut le premier qui publia un vocabulaire italien. Son ouvrage, imprimé en 1543, a pour titre: *Vocabolario, Grammatica e Ortografia della Lingua volgare*; mais Apostolo Zeno a fait voir qu'avant ce temps, avaient paru, en 1535, un *Vocabulaire des expressions de Boccace*, par Lucilio Minerbi, et, en 1536, celui de Fabricio Luna, imprimé à Naples, par Jean Sultzbach, et qui, s'il

ABS

Cet ou-  
 elivrent  
 recque,  
 vers au-  
 ue pour  
 Abresch  
 dans les  
 étations  
 première  
 premiers  
 nde em-  
 en 1765  
 cements,  
 ons sur  
 Abresch  
 8°, une  
 blement  
 in Græ-  
 mirabilis  
 randam  
 ppe Cat-  
 n 1651.  
 —M.  
 cacovas,  
 en Por-  
 a fin du  
 ant du

ABRIANI (PAUL), de V  
 entra dès sa jeunesse dans l'or  
 Carmes, prêcha en différente  
 et professa à Gênes, Véron  
 doue et Vicence. Il fut obli  
 1654, de quitter l'habit re  
 et mourut à Venise, en 1699  
 92 ans. Il a publié : I. des D  
 académiques, qu'il intitula :  
*ghi*, parce qu'ils étaient nés  
 comme des champignons dan  
 rain inculte de son esprit; II.  
*glio* (le crible), Réponses a  
 tiques aux observations de *Ve*  
 le *Goffredo* du Tasse; Venise  
 et 1687; III. des Poésies, *S*  
*Canzoni*, etc., Venise, 1665  
 in-12; IV. *l'Arte poetica a*  
*tio, tradotta in versi sciol*  
*nisc*, 1663, in-12; V. *Ode di*  
*tradotte*; Venise, 1680, in  
*Odes* et *l'Art poétique* ont  
 suite réimprimés ensemble  
 fois; VI. *la Guerra civile*,  
*la Farsaglia di M. Annæo*  
*tradotta in verso sciolto*;  
 1669, in-8°, etc.

grâces de son père, que trois ans après son retour. Ce fut alors, qu'animé par des vues d'ambition, il commença à se montrer en public avec un brillant appareil, pour en imposer à la multitude. On le voyait tous les matins, à la porte du palais, parmi ceux que leurs affaires y appelaient de tout Israël, donnant aux uns les plus belles espérances sur le succès de leurs requêtes, consolant les autres sur la lenteur qu'on metait à leur accorder leur demande, et affectant de répéter souvent, que, s'il était chargé de rendre la justice, il s'en acquitterait à la satisfaction générale. Absalon tint pendant quatre ans cette conduite astucieuse; lorsqu'il crut avoir suffisamment disposé les esprits en sa faveur, il se rendit à Hébron, sous prétexte d'y accomplir un vœu, après avoir envoyé des hommes affidés dans toutes les tribus, pour annoncer au son de la trompette qu'Absalon régnait à Hébron. Il vit aussitôt la plus grande partie d'Israël se ranger sous ses étendards: Jérusalem lui ouvrit ses portes; et pour annoncer à tout le monde que sa rupture avec le roi était sans espoir de réconciliation, il jout publiquement des femmes de son père, suivant en cela le conseil d'Achitophel. Ce perfide ministre voulait qu'on marchât promptement, avec l'élite des troupes, à la poursuite du roi fugitif; et cet avis, s'il eût été suivi, aurait entraîné la ruine de David; mais le fidèle Chusai, partisan secret de ce prince, s'y opposa. David profita du délai que lui donna le défaut de concert qui régnait dans le parti de son fils, pour rassembler autour de lui ceux qui lui étaient restés attachés. Les deux armées en vinrent aux mains dans la forêt d'Éphraïm; celle des rebelles, commandée par Amasa, fut défaite. Absalon prit la fuite; mais ses cheveux

s'étaient embarrassés dans les branches d'un arbre, son cheval se déroba sous lui, et il demeura suspendu. C'est dans cet état que Joab le perça de trois dards, au mépris de l'ordre formel donné par le roi, avant le combat, d'épargner son fils, dont la mort fut pour lui le sujet d'une douleur longue et amère. Cet événement arriva environ l'an 1025 avant J.-C. T—D.

ABSALON, archevêque de Lund, en Scanie, primat des royaumes de Danemarck, de Suède et de Norwège, ministre et général sous les rois Waldemar I<sup>er</sup>. et Canut VI, naquit en 1128, à Finnesleo, village dans l'île de Selande. Son véritable nom fut *Axel*, qu'il latinisa d'après l'usage de son siècle. Issu d'une grande et puissante famille alliée à la maison régnante, il fut élevé avec le jeune prince Waldemar, et fit ensuite ses études à l'université de Paris. En 1158 le chapitre de Roskilde (Rotschild) l'élut évêque. L'année précédente, Waldemar I<sup>er</sup>. était monté sur le trône; il fit de l'évêque Absalon son conseiller intime, et lui dut, en grande partie, les victoires par lesquelles le Danemarck, long-temps déchiré par des guerres intestines, avili par des princes faibles, acquit de nouveau cette considération qu'il avait perdue depuis la mort de Canut-le-Grand. Les Wendes, nation très différente des Vandales, avec lesquels les annalistes du moyen âge les confondent, étaient les ennemis les plus redoutables des Danois. La ville d'Arkona, dans l'île de Rugen, était un réceptacle de pirates; c'est là que s'élevait le grand temple de Svantevit, principale divinité des Wendes; devant sa statue colossale et à quatre faces, ces pirates déposaient le butin ramassé sur les cotes danoises; une compagnie sacrée de 300 guerriers était attachée au temple et

A B S

n, après  
Vendes,  
qui se  
ense ; le  
le Svan-  
te idole ;  
incue, à  
t la reli-  
ait la do-  
urna en-  
publique  
a Sparte  
émigrés  
il sou-  
redou-  
cet évé-  
l'obscu-  
fonda-  
antzick,  
buent à  
victoires  
le nom  
eux ar-  
bravait  
eur du  
ntrigues

près du pape Alexandre III y  
ses scrupules. Absalon fut  
plus grands hommes du mo  
Ami de son roi, il n'en fut j  
flatteur ; homme d'état habile  
rier intrépide, il ne commit ja  
action déloyale ou cruelle. Sa  
valut les éloges les plus magnil  
souverain pontife. A la tête de  
il joignit toute la valeur d'un  
toute la prudence d'un géné  
lement heureux sur mer et si  
il était adoré des troupes. E  
de paix, il veillait sans reli  
sûreté des côtes ; c'est lui qu  
sant elever près d'un hamea  
cheurs, nommé *Hafn*, un  
fort, posa de loin les fonde  
Copenhague. Il eut une gran  
aux *Codes de loix* publiés p  
demar I<sup>er</sup>, et il est lui-mém  
du *Code ecclésiastique de S*  
dans lequel on remarque, entr  
un article qui abolit l'épreuv  
dans les causes d'adultère. U  
sition encore plus remarquabl

olta contre lui, en se refusant la dîme ecclésiastique ; obligé de marcher avec des contre les rebelles, qui furent le roi Waldemar allait sévir x, lorsqu'Absalon parut sur de bataille ; et, après avoir es nombreux services, de comme récompense la grâce bles. Lors de l'avènement le Canut VI, en 1181, Absalon une nouvelle occasion de on courage. L'empereur Frédéric menaça ce jeune ner à un autre prince l'indes provinces conquises sur es, comme étant, disait-il, de l'Empire. Canut VI ré- l'après le conseil d'Absalon : pereur veut disposer de ce lui appartient pas, il faut qu'il trouve quelqu'un qui cepter un tel présent. » ur envoya un ambassadeur e Canut VI, chargé de le soit par des flatteries, soit menaces. Absalon renvoya leur avec ces paroles : « Ap- , comte Sigfried, que le arck n'est point la Thuringe ; on maître que, pour disposer oyaume, il faut le conquérir ; n'en fait la conquête que re- e la cotte d'armes et du gant ; apprends-lui que les Dan- ortent à leur ceinture une épée aquelle ils maintiennent leur , et prouvent les droits qu'ils ur leurs conquêtes ; enfin, -le que le roi, mon maître, se fort peu de l'amitié de l'em- d'Allemagne, et qu'il ne nullement sa colère. » L'em- rrité de tant de fierté, engagea ogislas de Poméranie à dé- guer aux Danois ; une flotte bâtiments se dirigea contre le

Danemarck ; mais Absalon, avec une vingtaine de gros vaisseaux bien armés, fondit à l'improviste sur cette flotte, en détruisit une partie, et dispersa le reste. Le duc Bogislas ne voyant rentrer que 55 bâtiments, demanda humblement la paix et se reconnut le vassal de Canut VI. Ces événements se passèrent en 1184. Absalon aida encore son roi à conquérir le Mecklembourg, l'Estonie et d'autres provinces ; il mourut à l'âge de 73 ans, une année avant Canut VI. On conserve au Muséum royal de Copenhague, sa crosse et son anneau. La Bibliothèque de la même ville possède un *Justin* écrit sur parchemin, et portant sur le dernier feuillet ces mots : *Liber Sanctæ Mariæ de Sora per manum domini Absalonis archiepiscopi*. On a longtemps cru que ce *Codex* était écrit de la main d'Absalon, mais il paraît que les mots *per manum* veulent seulement dire que le couvent de Soroë tient ce livre de la main de l'archevêque. La littérature danoise possède un bel éloge d'Absalon par Jacobi, et un autre par Vogelius. Sa vie a été écrite par Wandal. On trouve son testament dans *Langebeck, Scriptores rerum Danicarum*, tom. V, p. 422. C'est un morceau curieux pour l'histoire des mœurs et des usages du moyen âge.

M—B—N.

ABSIMARE-TIBÈRE, empereur d'Orient. (V. TIBÈRE.)

ABSTEMIUS (LAURENT), en italien *Astemio*, né à Macerata, savant critique et auteur d'un *Recueil de fables latines*, en prose, florissait au commencement du XVI<sup>e</sup>. siècle. Le duc d'Urbin, Guido Ubaldo, le fit son bibliothécaire, et le nomma professeur public de belles-lettres. Les deux ouvrages qui l'ont rendu célèbre sont : *I. Libri duo de quibusdam locis obs-*



s date, in-4°. Le  
est en dialogue,  
passages du poème  
qui avaient été mal  
de erreur commise  
e sur un point  
nd roule presque  
orthographe et la  
oit, malgré l'usa-  
certains mots la-  
es notes et obser-  
et ouvrage, que  
ns son *Thesau-*  
é à Francfort en  
ce titre fastueux :  
*Artium liberalium.*  
*ra, sive centum*  
*Latinum versæ.*  
pour la première  
bles d'Ésope tra-  
urent Valla; Ve-  
ainsi que dans  
*Mythologia œso-*  
rancfort, 1610,  
stemius n'étaient  
pour peis.

Dictionnaires historiques rép  
uns après les autres, qu'Abst  
épargne pas le clergé. Il est c  
vrai que, sur 200 fables, il n'  
trois ou quatre qui puissent n  
reproches, entre autres la 4°.  
livre, qui a pour titre : *D*  
*dote qui quinque vestales pr*  
*fecerat.* Quoi qu'il en soit, c  
sont inscrites à Rome sur l'  
livres défendus. On trouve  
face d'Absternius en tête de  
d'Aurelius Victor, faite à V  
1505, et à Bâle en 1530  
l'on conserve à Rome, da  
bliothèque Barberine, un  
contenant un grand travail  
entrepris sur la géographie.

ABUBEKER. *V.* ABOU-B

ABUBETER-RHAZES. *V.*

ABUCARA (THÉODORE)

de Carie dans le 8°. siècle,  
au parti du savant Photius  
disputes qui troublaient alo  
de Constantinople. Il fut env  
Zacharie, évêque de Chio.

*bibliothèque des Pères*, Paris, 1624. Abucara a aussi fait un *Traité: De Unione et Incarnatione*, imprimé in-8°. à Paris, en 1685. X—Y.

ABUL-CACIM (TARIF-ABEN-TARIC), auteur supposé d'une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*. Au commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, Michel de Luna, interprète d'arabe au service de Philippe III, roi d'Espagne, publia ce livre, comme étant une traduction de l'arabe d'Abul-Cacim, lequel, d'après l'ouvrage même, aurait été un des premiers arabes venus en Espagne avec Ebn-Muza. Ce livre était composé avec tant d'art, que les littérateurs contemporains ne soupçonnèrent pas même l'imposture; et il a joui d'un grand crédit parmi les historiens espagnols, qui, pendant long-temps, l'ont copié. Ce ne fut qu'à la fin du 17<sup>e</sup>. siècle, que D. Nicolas Antonio et quelques autres savants espagnols démontrèrent que ce livre était supposé; mais il avait déjà infecté de faibles sans fondement presque tous les ouvrages sur l'Histoire d'Espagne, publiés pendant le 17<sup>e</sup>. siècle. *L'Histoire de la Conquête d'Espagne* a été traduite en français par Leroux, 1680, 2 vol. in-12, et par Lobineau, 1708, in-12. C—S—A.

ABUL-FARAGE (GRÉGOIRE), dont le véritable nom est ABOUL-FARADJ, nommé aussi BARHEBROEUS, célèbre historien et médecin, de la secte des chrétiens jacobites, naquit à Malatia, dans l'Asie mineure, en 1226. Son père, d'extraction juive, et médecin de profession, lui enseigna les premiers principes de la médecine. Abul-Farage s'appliqua successivement aux langues syriaque et arabe, à la philosophie et à la théologie. Il alla en 1244 à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, où il fut sacré évêque de Gouba à l'âge de 20 ans. Il passa depuis à

l'évêché d'Alep, et, à l'âge de 40 ans, il devint primat des Jacobites d'Orient, dignité qu'il remplit jusqu'en 1286, époque où il mourut, à Méaghab, ville d'Azerbaydjân. On a d'Abul-Farage une *Chronique*, ou *Histoire universelle depuis la création du monde*. Cet ouvrage, très estimé, surtout pour ce qui concerne les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Khan, fut composé en syriaque et traduit en Arabe, par l'auteur lui-même, à la prière de ses amis. Poccocke publia en 1650, sous le titre de *Specimen Historiæ arabum*, in-4°, et avec de savantes notes, une traduction latine, avec le texte arabe, de la partie de la neuvième dynastie qui a rapport aux mœurs des Arabes avant et après Mahomet. M. J. White a donné à Oxford, en 1806, une nouvelle édition du *Specimen*, dans laquelle se trouvent plusieurs morceaux inédits d'Aboul-Féda, en arabe, avec une traduction latine de M. Silvestre de Sacy. Poccocke fit imprimer en 1663, à Oxford, une traduction latine de l'ouvrage entier d'Abul-Farage, avec la version arabe, sous le titre de: *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens*, 2 vol. in-4°. Le second volume contient la traduction de Poccocke, qui a continué le travail d'Abul-Farage. P.-J. Bruns et G.-G. Kirsh ont donné en syriaque, avec une version latine, ce grand ouvrage, sous le titre de: *Chronicon Syriacum*; Leipzig, 1789, 2 vol. in-4°. A.-J. Arnolds a publié en 1805, in-4°, des corrections et additions pour cet ouvrage. Il en existe une version allemande par Bayer; Leyde, 1783-85, 2 vol. in-8°. Abul-Farage a composé aussi beaucoup d'ouvrages de théologie et de philosophie en arabe et en syriaque, dont Bar-Suma son frère, et plus amplement le

A B Y

tom. II, Eusèbe, S. Cyrille et le S.  
 clature. pour le nom propre d'un li  
 quatre. grec, auquel ces auteurs att  
 —N. deux ouvrages, l'un intitulé  
 ), nom *riaca*, l'autre *Chaldaïca*. Il  
 ), nom sible que ces deux titres ne d  
 t auteur sible que ces deux titres ne d  
 i a pris que des parties d'un seul et  
*byburce*, ouvrage. Les fragments qu  
 etourte, Eusèbe, dans sa *Préparation*  
 rs de ses *lique*, S. Cyrille dans son écri  
 enait les Julien, et le Syncelle dans sa *C*  
 royal de *graphie*, ont été recueillis et ce  
 mourut, tés par Scaliger dans son *Th*  
 en 1540 et dans son *Emendatio tem*  
 n 1550. Mais un littérateur napolitain  
*tystère*, siècle, Scipio Tettius, assure, c  
*S. J.-C.*; *Catalogus libror. manuscr.* c  
*ebet mo* le Supplément de la *Biblioth*  
 on, Be- *libror. manuscr.* de Labbe, p.  
 -8°. Cet l'ouvrage entier d'Abydenus  
 roit uni- en manuscrit dans une bibli  
 othèque d'Italie. Ce serait un objet bi  
 du duc des recherches des savants  
*lx Mys* qu'Abydenus paraît avoir pu  
*cept per* base de son travail la grande  
 s bibli- *babyloniens* de Berosus

Eusèbe, S. Cyrille et le S.  
 pour le nom propre d'un li  
 grec, auquel ces auteurs att  
 deux ouvrages, l'un intitulé  
*riaca*, l'autre *Chaldaïca*. Il  
 sible que ces deux titres ne d  
 que des parties d'un seul et  
 ouvrage. Les fragments qu  
 Eusèbe, dans sa *Préparation*  
 S. Cyrille dans son écri  
 Julien, et le Syncelle dans sa *C*  
*graphie*, ont été recueillis et ce  
 tés par Scaliger dans son *Th*  
 et dans son *Emendatio tem*  
 Mais un littérateur napolitain  
 siècle, Scipio Tettius, assure, c  
*Catalogus libror. manuscr.* c  
 le Supplément de la *Biblioth*  
*libror. manuscr.* de Labbe, p.  
 l'ouvrage entier d'Abydenus  
 en manuscrit dans une bibli  
 d'Italie. Ce serait un objet bi  
 des recherches des savants  
 qu'Abydenus paraît avoir pu  
 base de son travail la grande  
*babyloniens* de Berosus

ouvrage à Alexandrie, sous Ptolémée Philadelphe, il devient probable, quoique les critiques n'y aient pas encore pensé, que notre Abydenus, imitateur de Berose, a été un prêtre égyptien, attaché au temple d'Osiris à Abydus, et qu'il a vécu sous les premiers Ptolémées, lorsque le goût des lettres florissait encore à la cour d'Alexandrie. Quelques savants ont cru que ce même historien était cité dans Suidas; on lit en effet dans ce lexicographe : *Palæphatus-Abydenus historicus*, etc.; mais par la suite de l'article de Suidas on voit que cet auteur était un disciple et ami d'Aristote, qui avait pour nom propre *Palæphatus*, et dont le surnom *Abydenus* le désigne comme natif soit d'Abydus, sur l'Hellespont, soit d'Abydon, en Macédoine. Ce contemporain d'Aristote a pu écrire les *Cyprica*, *Deliaca* et *Attica*, que Suidas lui attribue d'après Philon d'Héraclée et Théodore d'Ilium; mais les *Arabica*, ou l'*Histoire d'Arabie*, que Suidas attribue également à son *Palæphatus-Abydenus*, paraissent, à cause de la nature du sujet, devoir appartenir à l'auteur de l'*Histoire des Assyriens et des Chaldéens*: on a même cru que c'était seulement un titre différent du même ouvrage, attendu que la Chaldée a souvent été censée faire partie de l'Arabie. Nous croyons plutôt que l'Abydenus égyptien avait décrit dans cet ouvrage les guerres de Ptolémée Évergète contre les peuples qui habitaient les deux bords de la mer Rouge, et qui ont été compris par beaucoup d'auteurs sous le nom général d'*Arabes*. Nous ne dissimulerons point que le célèbre J.-G. Vossius, dans son ouvrage sur les historiens grecs, a mis en avant une hypothèse qui, si elle était prouvée, renverserait la nôtre; ce savant croit que le nom d'*Abydenus*, se trouvant sou-

vent écrit *Abudinus* et *Abidinus*, est un nom propre d'homme. Mais Vossius n'ayant point donné de développemens à son opinion, nous pouvons demander aux savants qu'ils prennent en considération la nôtre.

M.—B—π.

ACACE, surnommé *Monophthalmus*, le borgne, vivait vers le milieu du 4<sup>e</sup> siècle, et fut élevé par Eusèbe, à qui il succéda, en 340, dans l'évêché de Césarée. Il se distingua aux conciles d'Antioche et de Sardes, et fut déposé dans ce dernier, avec plusieurs de ses frères; mais ils formèrent un autre concile à Philippopolis, en Thrace, où ils condamnèrent à leur tour la doctrine de leurs adversaires. Fort de la protection de l'empereur Constance, Acace fit déposer S. Cyrille, évêque de Jérusalem, et eut beaucoup de part à l'exil du pape Libère. C'était un homme plein de savoir et d'éloquence, mais peu sincère, dominé par l'ambition et l'esprit d'intrigue. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. Celui qu'on regrette le plus est une *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il avait été disciple. Il mourut vers l'an 365. On le considère comme le chef d'une branche d'Ariens, appelés de son nom : *Acaciens*.

D—T.

ACACE de Bérée, né vers l'an 322, embrassa la vie monastique, fut chargé de plusieurs missions importantes par les évêques d'Antioche et de Bérée, parut avec distinction à Rome, où il défendit la doctrine des deux natures en J. C. devant le pape Damase, et parvint à l'évêché de Bérée en 378. Il assista en 381 au concile de Constantinople. Ses négociations auprès du pape Sirice firent cesser le schisme qui désolait depuis 17 ans l'église d'Antioche. D'ami de S. Jean Chrysostôme, il devint un

rs, en  
andrie.  
casion,  
tion de  
le siège  
la part  
ommu-  
au bout  
lui per-  
Éphèse.  
anathé-  
il finit  
odoxes,  
storius.  
ite, iné-  
ise, ex-  
gements  
S. Épi-  
res, qui  
conciles  
Baluze,  
op favo-  
faire de  
—n.  
, sur le  
ndit les  
église.

Simplicius, il chercha bientôt appuyer contre l'empereur Bas qui favorisait *Pierre-le-Foule* des zélés défenseurs de l'hérésie tychès. Acace souleva Constantin et Basilisque ayant été détrôné temps après par Zénon, et s'étant réfugié dans une église, le patriarche l'arracha et le livra au nouvel empereur. Les vices et l'hérésie de celui-ci furent trouvés plus dans Acace un redoutable. Las de tromper le monde par ses artifices, il se déclara contre lui et porta Zénon à publier une formule ou édit d'union nommé *Hénoticon*, et qui se trouvait entièrement favorable aux Eutychiens. Acace mit tout en œuvre pour empêcher ce projet, et refusa de recevoir cet édit dans les provinces qui lui attira les anathèmes de l'Église. Quelques moines osèrent attacher un manteau lorsqu'il entra dans le temple. Cité par le pape Félix III de ce concile assemblé à Rome, le patriarche parut fléchir un moment; mais au tour, il anathématisa Félix, fit les légats dénoncer les évêques

pour en faire une promenade. Cimon, fils de Pisistrate, l'entoura de murs, et en fit un lieu très agréable ; il y avait un gymnase, et c'était le lieu où Platon rassemblait ses disciples ; il fit donner à sa secte le nom de Platonique, et c'est pour cela que les philosophes ont pris le nom de Platoniciens. Cicéron donna le nom de Cimon à sa maison de campagne près du lac d'Averne, dans le pays appelé aujourd'hui Pouzzole, où il avait des portiques et des jardins, et une bibliothèque de l'Académie d'Athènes.

C—R.

**MAPIXTLI**, premier roi des Mexicains, ou anciens Mexicains. Ce prince, venu du nord de l'Amérique, fut gouverné jusqu'alors que par des princes guerriers. Acamapixtli, fils d'un roi voisin, nommé Moteuczuma, avec lequel les Mexicains furent long-temps en guerre, fut vaincu l'an 1580, par le consentement de la nation astèque ; il fut vaincu sans relâche à la sûreté de son royaume. Les Mexicains, qui avaient vécu jusqu'alors dans des tribus séparées, jouirent ensuite de l'avantage d'une monarchie républicaine et tempérée. Acamapixtli fut le législateur et le père de ses lois ; il fit de bonnes lois, embellit Mexico, sa capitale, au Mexique ; fit construire des canaux, et élever des édifices, qui firent, deux siècles après, l'admiration des Espagnols. Il eut une longue guerre contre Aztécatl, roi de Tépeacan, dont les habitans habitaient les bords du lac de Mexico. Ce tyran avait imposé aux Mexicains un tribut annuel. Acamapixtli n'affranchit pas ses sujets de ce joug honoreux, mais parvint du moins à l'alléger.

Le règne de ce prince dura 40 ans ; il mourut regretté des Mexicains, auxquels il laissa la liberté de se choisir un roi, quoiqu'il eût plusieurs enfans ; mais les Mexicains qui chérissaient sa mémoire, proclamèrent unanimement son fils Vitzilcutli, qui lui succéda.

B—P.

**ACCA** (S.), évêque de Hagustald, ou Hexam, dans le comté de Northumberland, succéda dans ce siège à Wilfrid, en l'an 709 ; il était moine de l'ordre de St.-Benoît, et Anglo-Saxon de naissance. Il accompagna Wilfrid dans un voyage à Rome, d'où il ramena des architectes et d'autres artistes qu'il employa à embellir son église. Il l'enrichit d'ornemens magnifiques, et y fonda une musique permanente. Banni de son siège, on ne sait trop pour quelle raison, il y fut rétabli ensuite. Après sa mort, arrivée en 740, il fut mis au nombre des saints, et ses reliques opérèrent, à ce qu'on assure, plusieurs miracles. Acca n'était point étranger à la littérature ; il forma une bibliothèque consistant principalement en livres ecclésiastiques, et écrivit en latin un *Traité sur les souffrances des Saints*, des *Offices pour son église*, et des *Lettres à ses Amis*, parmi lesquelles il en est une adressée à Bède, qui lui donne des avis sur l'étude des Écritures.

S—D.

**ACCARISI** (ALBERT), né à Cento dans le Ferrarois. Fontanini, dans sa *Bibliothèque italienne*, dit que ce fut le premier qui publia un vocabulaire italien. Son ouvrage, imprimé en 1543, a pour titre : *Vocabolario, Grammatica e Ortografia della Lingua volgare* ; mais Apostolo Zeno a fait voir qu'avant ce temps, avaient paru, en 1535, un *Vocabulaire des expressions de Boccace*, par Lucilio Minerbi, et, en 1536, celui de Fabricio Luna, imprimé à Naples, par Jean Sultzbach, et qui, s'il

, donna  
 travailler  
 issé des  
*te vul-*  
 sovino,  
*Obser-*  
 Bembo,  
 tres au-  
 —É.  
 ariscon-  
 ses étu-  
 evolente  
 professa  
 t six ans  
 t chargé  
 mais sou-  
 t d'avoir  
 e Ferdi-  
 droit ci-  
 inction,  
 ge mé-  
 ples le  
 gio étant  
 s la place  
 droit, et  
 ont vingt  
 ande que

qui ait parlé de ce savant italien  
 fait aucune mention.

ACCARISI (JACQUES), de l'Or-  
 dressa la rhétorique à Man-  
 mourut étant évêque de Veste, e  
 On a publié de lui un volume  
 cours latins sur des sujets de  
 Avant d'expliquer à Rome, en  
 le livre d'Aristote *de cœlo*, il  
 dans un discours, par des argu-  
 théologiques et philosophique  
 mobilité de la terre et le mou-  
 du soleil autour d'elle, *Terra  
 solisque motus demonstrati-  
 mum theologicis, tum pluri-  
 los. rationibus; disputatio Jac-  
 carisi*, etc., Rome, 1657, in-  
 sieurs dissertations et autres o-  
 du même auteur sont restées  
 crites, entre autres: I. *De na-  
 Virgilii*; II. *De conscriben-  
 gædiâ*; III. *Historia rerum  
 rum à sacrâ congregatione  
 propagandâ*, etc., *duobus annis*  
 1651; IV. *Epistolæ latinae  
 Guerre de Flandres*, du  
 Bentivoglio, traduite en latin

ciles où le jetèrent les malheurs de la reine Jeanne 1<sup>re</sup>. qu'il conduisit à Avignon lorsqu'elle vint s'y réfugier; et, lorsque Louis l'eut épousée solennellement, il disposa tout pour leur entrée à Naples et leur couronnement. Ce fut par la reine Jeanne qu'il fut fait grand sénéchal, et chargé de l'administration générale du royaume, pour récompense de tous les services qu'il lui avait rendus. Il fut un de ses plus fidèles ministres; seul incorruptible, au milieu d'une cour licencieuse, il travaillait avec persévérance à réparer les maux que Jeanne attirait sur son royaume par ses fautes et ses imprudences. Il fut des derniers à quitter Naples lorsque la reine fut réduite à s'enfuir, et que le roi de Hongrie envahit le royaume pour venger son frère André, époux de Jeanne, qu'elle avait fait périr. Acciaiuoli alla demander des secours aux Florentins ses compatriotes; il sut les intéresser en faveur de la petite-fille du roi Robert, leur fidèle allié; par leur aide, et avec l'appui des généraux qu'il avait gagnés, il ramena Jeanne dans Naples, et leva, par son crédit, en 1355, une armée auxiliaire pour chasser les Condottieri qui ravageaient le royaume; mais la cour, toujours indigente, ayant refusé une solde à cette armée, elle alla toute entière se joindre aux ennemis. Le grand sénéchal était né en 1310; il mourut en 1366, comble d'honneurs et de richesses. Sa Vie, écrite par Matteo Palmieri, Florentin, a été imprimée au tome 15<sup>e</sup>. de la *Collection des Historiens d'Italie*, par Muratori. S. S.—1.

ACCIAIUOLI, duc d'Athènes. Le neveu du grand sénéchal, Renier Acciaiuoli, avait été appelé à Naples et adopté par son oncle, qui le plaça à la cour de Marie de Bourbon, impératrice latine de Constantinople. Les

empereurs titulaires réfugiés à Naples avaient conservé la souveraineté de quelques provinces en Grèce, et ils les accordaient en fiefs d'autant plus volontiers, que le gouvernement de ces pays, toujours exposés aux invasions des Barbares, était une charge plutôt qu'un bénéfice. Renier Acciaiuoli acquit en 1364 les baronies de Vostitza et Nivclet, en Achaïe; quelque temps après, il acquit aussi la seigneurie de Corinthe; enfin il conquit sur les Catalans le duché d'Athènes, auquel la seigneurie de Thèbes était attachée. Argos, Micène et Sparte, dépendaient aussi de lui, et la Grèce presque entière était soumise à un citoyen florentin, fils d'un marchand; mais cette principauté, qui avait formé autrefois plusieurs puissantes républiques, était pauvre, déserte et corrompue. La haine des Grecs pour les Latins privait le gouvernement de toute ressource intérieure, et cependant les vices des sujets s'étaient communiqués à leurs maîtres; en sorte que l'histoire des maisons souveraines de la Grèce au moyen âge ne se compose que de forfaits. Renier n'eut pas de fils légitime, mais il maria sa fille aînée à Théodore Paléologue, fils de l'empereur grec, et il lui donna Corinthe pour dot. Il laissa Antoine, son bâtard, seigneur de Thèbes; Athènes passa au roi de Naples; mais Antoine ayant contracté alliance avec le sulthan Amurath et avec les Vénitiens, recouvra Athènes où il régna paisiblement. Il amassa de grandes richesses, et il orna sa capitale d'édifices somptueux. N'ayant pas d'enfants, il avait fait venir auprès de lui deux de ses neveux de Florence, Renier II et Antoine II, qui régnèrent après lui, mais qui se disputèrent son héritage les armes à la main. Antoine mourut le premier, en 1455, et Renier, qu'il avait obligé à s'enfuir à Florence, revint



Mais ces  
is dans la  
rks , qui  
ierre ci-  
pesantir  
fit céder  
56 , par  
u'il avait  
es l'avoir  
t bientôt  
S—r.  
l'une no-  
lorence ,  
e était de  
eut pour  
manali ,  
e, et Léo-  
gue grec-  
t l'un des  
u temps.  
teurs qui  
ittéraires  
is, dans  
ur , phi-  
teciajuoli  
us grand  
oté et la

filz pour tuteurs trois riches  
et Laurent de Médicis lui-même  
portrait est un de ceux qui  
les voûtes de la galerie de Floren-  
ouvrages sont : I. *Expositio s*  
*bros Ethicorum Aristotelis, à*  
*traductionem Argyropili*, F  
1478, in-fol. ; II. *In Arist*  
*bros VIII politicorum comm*  
Venise, 1566, in-8<sup>o</sup>. ; III. dan-  
cueils des *Vies de Plutarque*,  
en latin par plusieurs auteur  
d'*Alcibiade* et de *Démétrius*  
Donat Acciajuoli. On lui attri-  
les *Vies d'Annibal* et de *Scip*  
sont dans les mêmes Recuei-  
comme on croit que Plutarque  
écrivit ces deux vies , on pense  
juoli n'en est point le traducteur  
l'auteur. A la fin de ces *Vies*  
*tarque* en latin, se trouve la  
*Charlemagne*, qui est aussi  
IV. l'*Histoire latine de Floren*  
Léonard d'Arezzo, traduite  
gue vulgaire, Venise, 1476,  
et réimprimée plusieurs fois.  
fait plusieurs autres ouvrages

Naples, un autre à la louange de Naples, ont aussi été imprimés. Giannini son 1<sup>er</sup>. dialogue de *Poëtis um temporum*, le met au nom de bons poètes. Plusieurs autres parlent de ses vers latins avec il y en a eu peu d'imprimés. Ce qui mit au jour, en 1495, les mêmes grecques de Politien et Andre Scala, femme de Michel Ange, qui l'en avait chargé en latin.

G—É.

IAJUOLI (PIERRE-ANTOINE) FURENTOIS son fils, Florentin d'origine qui habitait Ferrare, composèrent tous deux des poésies au 16<sup>e</sup>. siècle. J. B. Giraldi, et Calcagnini ont fait de grands vers de Jacques Acciajuoli. Les auteurs les ont nommés tous *Izioli*, et en latin *Actioli*. Leurs poésies n'ayant point été publiées on s'en rapporte aux témoignages de leurs contemporains.

G—É.

IAJUOLI SALVETTI (MADEIRA), de Florence, morte en 1610, composa deux volumes in-4<sup>o</sup>. de *Rime*, Florence, 1590, qui eurent longtemps beaucoup de célébrité. À sa mort, on imprima trois chants de son poème qu'elle avait laissé imparfait qui a pour titre : *Davide perduto, ovvero fuggitivo* (David perdu ou fugitif), Florence, 1611, rare. Quoiqu'elle ne soit connue sous son propre nom, elle avait un noble florentin nommé Zaccaria. C'est à cette dame que le vaillant Cornélio Lanci dédia sa vie de la *Niccolasa*. G—É.

IAJEN, émir ou prince d'Antioche dont les véritables noms sont *Asyân*, était petit-fils d'Alp-Arçer (voyez ce nom), qui, après avoir été Romain-Diogène, empereur

d'Orient, et soumis une partie de l'Asie mineure, avait donné à Mohammed son fils, père d'Accien, la souveraineté d'Antioche. Accien succéda à son père, et régna dans cette ville lorsque les Croisés vinrent l'assiéger en 1097. Méprisant leur ennemi, ils conduisirent d'abord ce siège avec négligence, ce qui fournit à Accien l'occasion d'obtenir quelques avantages; mais, devenus plus prudents, les Croisés formèrent leurs attaques avec plus de méthode, et ils donnèrent un assaut général, que le bon état des fortifications et le courage des assiégés firent échouer. Ils changèrent alors le siège en blocus; mais la rigueur de l'hiver, les courses des garnisons voisines, et l'impossibilité de recevoir des secours par mer, les réduisirent à une détresse telle, qu'ils étaient sur le point de perdre le fruit de leurs longs travaux, lorsqu'une victoire remportée par Boémond et le comte de Toulouse sur un corps de cavalerie qui voulait se jeter dans la place, leur rendit le courage, qu'acheva de ranimer l'arrivée de deux flottes venant d'Italie, chargées de vivres. Cependant Accien se défendait toujours, et l'approche de Korboughah émir de Moussoul, avec une armée nombreuse, allait faire lever le siège, lorsque la ville fut livrée aux Croisés par trahison, en 1098 (Voyez Boémond). Quand les chrétiens en furent maîtres, Accien, soit qu'il perdit le courage et la tête, soit qu'il désespérât de se défendre, sortit d'Antioche, erra jusqu'au lendemain, au matin; alors, réfléchissant sur le sort de sa famille restée dans la ville, et sur l'horreur de sa position, il s'abandonna à sa douleur, et se couvrit la tête avec sa robe, résolu d'attendre la mort. Ses esclaves le firent enfin consentir à monter sur son cheval; mais il était tellement troublé et affaibli qu'il ne put s'y tenir. Pressés

esclaves  
s, un hù-  
nu, lui  
chefs des  
I—N.  
omé Da  
alien du  
florissait  
lui, dans  
vait tra-  
diens les  
fable est  
atine, et  
renferme  
imprimé  
one, en  
: : *Accii*  
*Veronen-*  
*opi fabu-*  
*nos*, etc.  
s éditions  
et 1497.  
l aussi été  
tres fabu-  
s, in -8°.  
G—É.

légèrement à la main dont il  
Ici, comme en plusieurs autres  
stances relatives aux premiers  
Rome, les historiens différen-  
Tite-Live prétend que le caillou  
coupé par l'augure lui-même.  
en soit, le peuple fut transporté  
miration; Tarquin renouça le  
jet, et dès-lors on n'entreprit  
sans consulter les augures. Tar-  
vius disparut peu après cet évé-  
et les fils d'Ancus Martius et  
Tarquin de sa mort. Le peuple  
au roi, qui, par clémence, ne  
que, ou peut-être d'après les  
ges de sa conscience, ne les per-  
Au reste, Tarquin fit dresser  
Nevius une statue d'airain, qui  
encore à Rome du temps d'Au-  
rasoir et le caillou, preuves du  
du prodige, furent enterrés  
sous un autel, devant lequel  
servaient de témoins dans les  
civiles, prêtèrent serment de  
Quoique tous les écrivains  
aient parlé du caillou et du r

ice. Tacite adressa depuis le même che au style d'Accius, cependant s'écrit en général ce poète à Paris. Quintilien loue dans tous les la solidité des pensées, la force pressions, et la dignité des caractères mais il reconnaît aussi chez eux ces de cette dureté inévitable tous ceux qui, dans quel art soit, ouvrent la carrière. Horace ont accordé à Accius de l'élevation et de la vigueur; et il est évêque l'épithète d'atroce que lui a Ovide, n'a rapport qu'aux succès tragédies, qui, presque retracent les grandes catastrophes héroïques de la Grèce. Accius composa cependant une tragédie sur l'expulsion des Tarquins. On voit encore des Annales historiques, citées par plusieurs auteurs latins et quelques comédies, dont deux intitulées: le *Mariage* et le *Mardi*. Decimus Brutus, consul, l'an 615, fut son ami et son protecteur. Accius célébra ses victoires sur les ennemis, dans des poésies que le sujet rendit si précieuses au peuple, qu'il en orna l'entrée des temples et des monuments qu'il fit élever. Scipion, qui était au nombre des amis d'Accius, estimait sa tragédie de *Phénix*. Valère Maxime parle d'un nommé Accius, qui, dans les républiques savantes, ne se levait point lorsqu'on entrait, parce qu'en ce lieu il se considérait comme son supérieur; mais on ne sait si cette anecdote piquante a rapport au poète ou à un autre. Il ne reste plus d'Accius que des fragments peu considérables, recueillis par Robert Etienne, etc., et cités de plusieurs de ses pièces. On trouve, outre celles qu'on a déjà citées: *Iromaque*, *Atrée*, *Clytemnestre*, *Andromède*, *Méléagre*, *Andromède*, *la Thébaine*, *les Troyen-*

nes, etc. Ce poète mourut dans un âge très avancé; mais on ne peut indiquer l'époque précise de sa mort.

D—T.

ACCOLTI (BENOIT), jurisconsulte et historien du 15<sup>e</sup>. siècle, le premier de cette ancienne famille de Toscane qui se soit fait un nom dans les lettres, naquit à Arezzo en 1415. Il fut d'abord professeur en droit à Florence. S'étant concilié l'estime des Florentins, il obtint les droits de citoyen, et fut élu, en 1459, chancelier de la république, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1466. On dit qu'il avait une mémoire si prodigieuse, qu'après avoir entendu un ambassadeur du roi de Hongrie prononcer un discours latin devant les magistrats de Florence, il le répéta tout entier mot pour mot. L'étude de l'histoire lui avait fait abandonner celle du droit. Il a laissé: I. *De bello à Christianis contra Barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judæa recuperandis, libri quatuor*: cet ouvrage ne renferme que la première croisade; l'historien néglige trop les détails; les discours qu'il met dans la bouche de ses personnages sont beaucoup trop longs; le style d'Accolti n'est pas toujours pur; en un mot, cette histoire était peu propre à inspirer le Tasse, qui, selon l'opinion de quelques biographes, s'en est servi pour sa *Jérusalem délivrée*. Elle a été imprimée à Venise en 1552, in-4<sup>o</sup>; à Florence, 1623, in-8<sup>o</sup>, avec des commentaires de Scotus; II. *De præstantiâ virorum sui ævi*, publié pour la première fois à Parme, en 1689, et réimprimé plusieurs fois. Il eut, de son mariage avec Laura Federighi, trois fils, dont nous parlerons, après avoir d'abord parlé de son frère, qui fut plus célèbre que lui.

G—É.

ACCOLTI (FRANÇOIS), frère de

ois d'A- le motif de cette action , et  
 de sa pa- la double preuve des avanta  
 n 1418. bonne renommée, et des dan  
 s. belles- mauvaise. Il laissa un grand  
 hilelph. d'ouvrages, dont les princip  
 sous les I. *S. Chrysostomi homiliae*  
 le pro- *gelium S. Joannis, interp*  
 Ferrare, *Arertino, Romæ, 1470, in-8o*  
 ans se- doit pas dissimuler qu'Éras  
 François deux de ses lettres, accuse  
 rre, aux fidélité cette traduction, et so  
 du l'a ac- de peu de connaissances dans  
 e avarice grecque; II. *Phalaridis A*  
 ndes ri- *Fr. Arertino interprete* (Rom  
 juriscou- Han, circa 1469) in-8°, c  
 f de tous, cept, (Parisii) Michel Fribu  
 juriscou- 1471, in-8°, avec les É  
 age qu'il Brutus et celles de Cratè  
 de Sixte 1474); in-4°, 1475, in-8°.  
 ans vrai- 1471, in-4°, traduction la  
 uve. Ou duite elle-même en italien  
 du pape, *tolomeo Fontio, Florentia*  
 chapeau bliée la même année, 1471  
 e refusa, III. *Diogenis Cynici P*  
 uire aux *Epistolæ, Fr. Arertino in*  
 ant aussi cette traduction est ordi

jurisprudence. Il cultiva l'ésie italienne; on conserve crit plusieurs de ses poétiques, dans les bibliogni et Strozzî. Crescimbeni quelques sonnets, qu'il a in-son *Histoire de la Poésie* Ses *Lettres Latines* sont à Milan dans la Bibliothèque broisienne. G—É.

TI (BERNARD), d'Arezzo, brité dont il jouissait de son nme poète, fit surnommer *retino*, était fils de Benoît storien, et neveu de Francisconsulte. Les poésies qui lui sont bien au-dessous de ses contemporains nous de sou talent poétique. A re, il n'y a point d'exemple s aussi extraordinaire que obtint à la cour d'Urbîn, Rome du temps de Léon X. le bruit se répandait que citerait des vers, on feroutiques, on accourait en l'entendre. Il fallait mettre aux portes. On illuminait salles; et une assemblée, des hommes les plus sapes prélats les plus distinguait souvent le poète s applaudissements. Le tèle ses plus illustres centent entre autres du cardinal e permet pas de douter qu'il érite au-dessus du commun; -être réussissait-il mieux vers improvisés que dans travaillait davantage; au gance du style manque seule, et l'on reconait souvent ers l'imagination et la verve e. Il écrivait dans ce style ur et bizarre du Tibaldeo, du Notturmo, etc., qui la fin du 15<sup>e</sup>. siècle et au

commencement du 16<sup>e</sup>. Ses présies, imprimées pour la première fois à Florence, en 1513, sous ce titre: *Virginia comedia, capitoli, e strambotti di Messer Bernardo, Accolti Aretino, in Firenze (al di Francesco Rossegli)*, 1513, in-8<sup>o</sup>.; et à Venise, en 1519, sous ce titre: *Opera nuova del preclarissimo messer Bernardo Accolti Aretino, scrittore apostolico ed abbreviatore*, etc., in-8<sup>o</sup>., ont été réimprimées plusieurs fois. On y trouve une comédie intitulée: *Virginie*, écrite, selon l'usage de ce temps, en octaves, ou *Ottavari*, et en plusieurs autres mesures de vers. On dit qu'il lui donna ce titre de *Virginie*, du nom d'une fille naturelle qu'il maria, et qu'il dota richement. Léon X, qui l'aima beaucoup, lui conféra l'emploi d'écrivain et d'abbreviateur apostolique. On a aussi prétendu que ce pape lui avait donné le domaine de Nepi; mais l'Uniconous apprend lui-même, dans une lettre à Pierre Arétin, qu'il avait acheté ce domaine de ses propres fonds, et il se plaint qu'il lui ait été enlevé par Paul III. On ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort. Il paraît seulement qu'il survécut à l'Arrioste. Ce grand poète parle de lui, dans son 4<sup>e</sup>. chant, comme d'un chevalier fort considéré à la cour d'Urbîn, et qui accompagnait les dames de cette cour.

Il cavalier che tra lor viene, e ch'ella  
Onoran sì . . . . .  
E' il gran lume Aretin, l'unico Accolti.

G—É.

ACCOLTI (PIERRE), fils, comme le précédent, de Benoît l'historien, naquit en 1455 à Florence, où ses parents avaient acquis les droits de cité. Dans sa jeunesse, il étudia les lois à Pise, où il fut docteur et même professeur en droit. Il entra ensuite dans l'église, fut fait auditeur de Rete par

## A C C

due par  
 ns après  
 be ; mais  
 de *Car-*  
 te revêtu  
 hés, en  
 France,  
 ux mois  
 il échan-  
 lti, pour  
 a de plus  
 -vicare,  
 du pape  
 t à Rome  
 e 77 ans.  
 de droit  
 rédigea,  
 ther, où  
 positions  
 historien  
 de mau-  
 généalo-  
 li, *scrît.*  
 une fille  
 , Benoît  
 ef d'une  
 s contre

la marche d'Ancône. Sous Pa-  
 tomba dans la disgrâce, fut r-  
 au château St.-Ange, et subit  
 cès rigoureux ; les uns disent  
 culat ; les autres, pour quelq  
 cause plus grave encore. Il lui  
 pour avoir sa liberté, la somme  
 de 59 mille écus d'or. Alors  
 tira à Ravenne, puis à Ferrar-  
 nise, et enfin à Florence, où  
 rut en 1549. Il a laissé quelq  
 vrages latins, dont une part  
 ment a été imprimée, et des  
 latines insérées dans le recue  
*que illustrium Poetarum*, F  
 1562, et depuis dans le t  
 des *Carmina illustrium P-*  
*italorum*, Florence, 1719.  
 L'arbre généalogique dont il  
 à l'article précédent, donne a  
 fils à ce cardinal, Hyppolite,  
 et Marcel.

ACCOLTI (LÉONARD et L  
 eurent pour père Fabrice,  
 trois Accolti que l'on vient  
 mer. Léonard fut chancelier  
 chives publiques de Florence

**DRAMBONI (VIRGINIA)**, née François Peretti, neveu de saint François. Son mari ayant été assassiné fut accusée de sa mort, et pendant quelques années au tribunal d'Ange; mais, étant parvenue à son innocence, elle fut réhabilitée, et se remaria avec Paul Orsini, duc d'Arcenno. Ce duc qui était aussi soupçonné du meurtre de Peretti, craignant la venue d'un cardinal de Montalte, devint sous le nom de Sixte V, le pape devant le nouveau pontife. Il fut jugé de ce qu'il avait à en dire d'après l'accueil qu'il recevait du pape le reçut fort bien, et qu'il n'avait rien à craindre mais il ajouta qu'il eût à se résigner de souffrir dans son honneur comme il le faisait auparavant, de rats et des assassins, et que, si arrivait encore, il le punirait. Effrayé de cette menace, Orsini se retira dans le territoire de son pays et y mourut. Des difficultés surgirent sur l'exécution de son testament par son fils et Louis Orsini : ce dernier perdit son procès et s'en vengea en faisant assassiner Virginia à Padoue en 1585. Cette dame, des poésies inscrites sous le nom de Virginia N..., les d'Alexandre Boverini et d'Alcibiade della Selva, et l'on connaît à Milan, dans la Bibliothèque de la ville, un poème en *terza rima* intitulé *Lamento di Virginia*, où elle déplore la perte de son mari, et fait des imprécations meurtrières. G—É.

**RDS (DES). V. TABOURGOT.**

**RSO (MARIANGELO)**, natif d'Aversa, le royaume de Naples, a été un des plus savants critiques de son siècle, et vécut pendant 53 ans

à la cour de Charles-Quint, qui l'estimait beaucoup, et pour le service duquel il fit des voyages en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays du Nord. Il était très-versé dans les langues grecque, latine, française, espagnole et allemande, et fut un des plus célèbres antiquaires de son siècle; il rassembla un grand nombre de monuments dont il enrichit le Capitole. Son occupation favorite était de corriger les passages des auteurs anciens, à l'aide des manuscrits, qu'il recherchait avec beaucoup de soin, et le premier ouvrage qu'il publia est une preuve de son érudition et de son talent dans ce genre de travail. Ce sont des observations : *Diatribæ in Ausonium, Solum et Ovidium*, Rome, 1524, in-fol.; le frontispice est orné de la gravure de monuments antiques, parmi lesquels on reconnaît l'*Apollon du Belvédère*, une *Minerve* et deux beaux bas-reliefs qui représentent l'un, l'*Enlèvement de Proserpine*; l'autre, la *Mort de Méléagre*. J'indique ces gravures peu connues, parce qu'elles peuvent servir pour la restauration de ces monuments. L'auteur a ajouté à la fin une fable qu'il a intitulée *Testudo*. Ces diatribes ont aussi été insérées, mais non pas en entier, quoique le titre le porte dans l'édition d'Ausone, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1671, in-8°; on les trouve encore dans l'édition, à l'usage du dauphin, donnée par Jean-Baptiste Souchay, Paris, 1730, in-4°. On avait accusé Accorso de plagiat, en prétendant qu'il s'était approprié, dans ses diatribes sur Ausone, le travail de Fabrizio Varano, évêque de Camérino; mais il s'en justifia par un serment solennel et assez remarquable, dont voici la traduction: « Au nom des dieux et des hommes, de la vérité et de la sincérité, je jure solennellement, et si quelque déclaration peut lier



lare de ment ce travail n'a pas été publi  
 ma dé- se distraire de ces travaux :  
 te stric- Accorso consacrait ses loisirs  
 nais vu sique , à l'optique et à la ps  
 nes re- ses envieux lui reprochèrent d  
 noindre per de choses qu'ils regardent  
 rantage. indignes d'un philosophe , ai  
 at qu'il le dit lui-même dans la dédic  
 s qu'un fable intitulée *Testudo* , où il  
 ons que à deux princes de la maison d  
 de mes debourg. On a un échantillon  
 ette dé- talent pour la poésie , dans s  
 e, que le *trepticon ad Corycium* , po  
 et qu'un renferme 87 vers , et qui s  
 s écrits, dans un ouvrage intitulé *Cor*  
 avoir de imprimé à Rome, en 1524, à  
 ble, pa- *Corycius* était, selon La Mon  
 e extrê- Allemand nommé Goritz. Ce  
 trivial et contient des poésies de plusi  
 s. Puisse tres Napolitains , tels que G  
 possède Francesco Arisio, Antonio Til  
 née aux Il y avait, du temps d'Accorso, p  
 e qu'il y écrivains latins qui se plaisai  
 faible. » servir des termes les plus s  
 dans la Il s'en moqua d'une manière  
 fort sou- sante, dans un dialogue dor  
 à Augs- commence ainsi : *Oscor, Vol*

*lsci Dialogus ludis Romanis a Mariangelo Accursio*. Une édition in-4°. est sans nom d'auteur, ni lieu d'impression. La thèque impériale de Paris possède deux éditions du même ouvrage, et paru l'une et l'autre à Cologne 98. On voit par la dédicace de la intitulée *Testudo*, dont nous déjà parlé, qu'Accorso s'occupait d'une *Histoire de la Maie Brandebourg*, qu'il rédigeait des Mémoires qu'on lui avait s; mais cet ouvrage s'est perdu plusieurs autres de ses écrits, la mort de son fils Casimir. N. Toppi, *Biblioteca Napolit.*, ne à Accorso un ouvrage sur l'inn de l'imprimerie, intitulé : *De graphicae artis inventore, ac de orinum omnium impresso*, mais ne faire connaître ni la date ni le lieu de l'impression. C'est une erreur de ce qu'il a pris pour un ouvrage une courte notice qu'Accorso te de sa main dans un *Donat* imprimé en 1450, dont Angelo Rocca mention dans sa *Bibliotheca Vatica.*

A. L. M.

ACCURSE (FRANÇOIS), juriconsult, fut le premier qui réunit en un ouvrage toutes les discussions et discussions éparses des juriconsultes antérieurs, sur le droit romain. Il ne il a été loué et critiqué avec égale justice, et qu'il a fait époque dans l'histoire de la jurisprudence, son ouvrage doit être traité avec quelques réserves. Accurse naquit à Florence en 1151, d'autres disent en 1150. Disciple d'Azon, il devint bien-tôt célèbre que son maître. On ne s'aperçoit cependant qu'il ne commença à enseigner le droit qu'à près de 40 ans. D'abord professeur à Bologne, il donna peu de temps après sa leçon et ses écoliers, pour prévenir

Odefroy, qui avait été comme lui disciple d'Azon, et qui travaillait à l'Explication et à la concordance des lois, ouvrage qu'Accurse avait conçu depuis long-temps. Il réussit en effet à devancer son rival, et acheva en sept ans son immense collection, qui porte indistinctement le nom de *Grande Glose*, ou *Glose continue d'Accurse*. On peut regarder Accurse comme le premier des glossateurs, et en même temps comme le dernier, puisque personne après lui ne se permit de faire des Gloses, si ce n'est un de ses fils, dont les ouvrages ne sont pas estimés (*Voy. CERVOT ACCURSE*); mais il n'était point versé dans les belles-lettres, dont l'étude consistait à approfondir les historiens grecs et latins, à connaître les monnaies, les inscriptions gravées sur les marbres, les antiquités, étude nécessaire pour ne pas commettre d'erreurs dans l'interprétation des lois. Aussi les juriconsultes littérateurs des 14<sup>e</sup>. et 16<sup>e</sup>. siècles, ont poussé la prévention jusqu'à mépriser l'érudition d'Accurse, à cause de son ignorance dans les lettres, *ob imperitiam historiarum*. C'est à l'école d'Accurse qu'on doit, dit-on, ce proverbe devenu familier : « C'est du grec, on ne peut le lire », *græcum est, non potest legi*. En effet, c'était assez la coutume des glossateurs à cette époque. Lorsqu'ils trouvaient un mot grec qu'ils n'entendaient pas, ils cessaient d'interpréter, ou donnaient pour raison que c'était du grec qu'on ne pouvait pas lire, et, après avoir, suivant l'expression de Bayle, *ainsi sauté cette fosse*, ils reprenaient l'explication du latin. Les écrivains des 12<sup>e</sup>. et 13<sup>e</sup>. siècles ne sachant au contraire quels trophées élever à la gloire d'Accurse, lui ont donné le nom d'*Idole des Juriconsultes*. Leur admiration pour ses ouvrages était si

## A G G

asser en  
oses de-  
mue , et  
sous cet  
ité, *tan-*  
*et uò ad-*  
Hotman  
ncipe de  
tte épo-  
autorité  
savaient  
*tia glos-*  
*ribus est*  
*riis pre-*  
*æ.* Deux  
vent que  
articulier  
ssances,  
it que la  
noncer.  
Accurse  
, d'in-  
passages  
ages des  
époque,  
bles par  
on et de

consulte , et qu'on lui a attri-  
ce qu'il y a de bon et de  
dans cette volumineuse collec-  
n'est au reste qu'une compil-  
meilleures décisions des jurisi-  
qui existaient avant lui , tels  
rius , Hugolinus , Martinus B  
Aldéricus , Pileus , Rogérius ,  
Odofrédus , Placentinus ; or,  
il a mêlé souvent son sentim-  
les discussions des autres co-  
teurs , et qu'il n'indiquait les  
que par la première lettre  
noms , cette lettre étant dispa-  
beaucoup d'endroits , on a pu  
pour son sentiment ce qu'il n'  
que comme citation de la doct-  
autre ; telle est du moins l'op-  
Bayle. Il est certain qu'Ac-  
débrouillé avec netteté et  
le sens de beaucoup de lois,  
cidé presque toujours pour  
leur avis , dans les matières  
quelles les sentiments sont p-  
et qu'ainsi il a mérité les é-  
De Ferrière , Terrasson , qu'  
même lui prodiguent si sou-

ils ne doivent le lire qu'avec défiance. Parmi les éditions estimées de ses ouvrages, celle que l'on préfère est de Denis Godefroi, Lyon, 1589, 6 vol. in-fol. Au tome 6<sup>e</sup>., on trouve la table alphabétique des *Gloses* d'Accurse. La vie privée d'Accurse offre peu de détails intéressants; il vécut fort à son aise, et mourut, âgé de 78 ans, à Bologne, en 1229. Ceux qui fixent l'époque de sa mort en 1260, confondent le père avec un de ses fils qui portait le même prénom. Il laissa deux fils et une fille. Toute sa famille, sans exception, se livra à l'étude des lois. Sa fille se fit remarquer par une étonnante érudition, et donna des leçons publiques du droit romain à l'université de Bologne. Pancirole confirme ce fait vraiment extraordinaire. *Filiam quoque habuisse dicitur que jus civile Bononiæ publice docuit*. Bayle paraît en douter; mais Fravenlobius et Paul Fréher l'avaient rapporté avant Pancirole. Le tombeau d'Accurse, tel qu'il existe à Bologne dans l'église des Cordeliers, n'a rien de remarquable que la simplicité de son épitaphe: *Sepulchrum Accursii Glossatoris legum, et Francisci ejus filii*. M—x.

ACCURSE (FRANÇOIS), fils aîné du précédent, professait le droit à Bologne avec une réputation extraordinaire, lorsqu'Édouard 1<sup>er</sup>., roi d'Angleterre, passant par cette ville en 1273, à son retour de la Terre-Sainte, l'engagea à venir remplir le même emploi dans les provinces de France soumises à sa domination; mais le gouvernement de Bologne, fier de posséder un savant si distingué, lui défendit de quitter sa chaire, et le menaça de confisquer ses biens s'il sortait de la ville. Soit inconstance, soit ambition, Accurse partit pour la France, après avoir fait à un ami une vente simulée de ses biens, ce qui n'empêcha pas

qu'ils ne fussent confisqués. Après avoir enseigné le droit à Toulouse, pendant trois ans, Accurse fut attiré à Oxford par Édouard, qui le logea dans son palais, et se servit utilement de ses talents dans les démêlés qu'il eut avec Gaston, duc de Béarn. Accurse revint à Bologne vers 1280; on lui rendit sa chaire et ses biens. Il y mourut en 1321. On raconte que, pendant le temps qu'il professa à Toulouse, Jacques de Ravennes, l'un des plus savants jurisconsultes de son temps, vint incognito se mêler parmi les auditeurs. Accurse expliquait le texte de la loi sur les intérêts; Jacques lui fit des objections si fortes, si embarrassantes, que, restant sans réponse, Accurse fut obligé d'avouer que le prétendu écolier en savait plus que le maître. Les savants des siècles suivants ont établi de longues discussions pour savoir si ce François Accurse était contemporain de Barthole; mais Pancirole a prouvé que ce qui avait donné lieu à cette discussion, était qu'en effet il y a eu un Accurse collègue de Barthole, mais qu'il était fils d'un autre Accurse qui enseigna le droit à Reggio, sa patrie, en l'année 1273, qui donna des leçons à Padoue, et dont Guillaume Duranti fait souvent mention. Il ne nous est resté de François Accurse aucun écrit qui justifie sa célébrité. M—x.

ACCURSE (CEAVOR), frère du précédent et le second des fils de François, eut, comme son père, la passion de l'étude; il obtint d'être docteur en droit avant 17 ans, chose assez remarquable, puisqu'elle donna lieu à une longue discussion, dans l'académie de Bologne, pour savoir si les lois le permettaient. Il enseigna le droit, et fit des *Gloses* qu'il joignit à celles de son père; mais elles sont peu estimées. *Glossæ Cervotianæ vocatur*.

A C H

*ejiciun-*  
 —x.  
 (BIAN),  
 it *Klo-*  
 ourut en  
 préteur  
 odigalité  
 nent sa  
 la plus  
 tin, in-  
*ud con-*  
 , et au-  
 ans, le  
*ite*. Ce  
 pu'avant  
 o) chez  
 eur des  
 ordre de  
 us a fait  
 bo, etc.,  
 s *Dant-*  
 5; *Wo-*  
*urse de*  
*uisition*  
 5; *Pa-*

le bourg de Salamine, dans  
 Cypre, et non pas Salamine  
 par la défaite de Xercès. L—  
 ACESIUS, évêque de C  
 tinople, sous le règne de C  
 tin, fut disciple de Novatus, f  
 d'une secte dont la doctrine  
 ceux qui avaient manqué d  
 dans les temps de persécution  
 après avoir reçu le baptême  
 commis quelque péché morte  
 vaient pas être admis à la con  
 de l'Eglise, même lorsqu'ils d  
 des preuves d'un repentir si  
 325, lors du concile de Nic  
 sius, que Constantin avait in  
 rendre, quoiqu'il fût sépai  
 communion de l'église, so  
 nouveau ses opinions exagéré  
 pereur, sentant les dangers d'  
 trine aussi décourageante pa  
 vérité, répondit à Acésius :  
 » cas, faites-vous une échelle  
 » tez au ciel tout seul. » Pa  
 remarquables dans la bouche

vers. M. Sylvestre de Sacy en a donné l'analyse dans le tom. IV. des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du roi.* J—R.

ACHAB, roi d'Israël, fils et successeur d'Amri. Pendant son règne, qui fut de 22 ans, il surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Jézabel, son épouse, fille du roi de Sidon, femme impérieuse et cruelle, lui persuada d'élever un temple à Baal, d'offrir des sacrifices à cette divinité, et de consulter les oracles dans les bois consacrés aux faux dieux. Elie, chargé par le Seigneur irrité, d'annoncer à Achab que tout son royaume serait frappé de trois ans de stérilité, fut exposé à ses persécutions, ce qui n'empêcha pas ce prophète de se présenter de nouveau devant le roi d'Israël, pour lui rappeler ses crimes et lui en prédire la punition. Ce fut en vain que ces tristes présages furent accompagnés de prodiges éclatants. Rien ne put toucher le cœur d'Achab, ni le feu du ciel descendu à la prière d'Elie pour consumer la victime de ce prophète, sous les yeux de 850 prêtres de Baal, appelés pour faire éclater la gloire de leur Dieu, et qui furent massacrés par le peuple, ni les deux victoires qu'Achab remporta, avec une poignée de soldats, sur Bénadab, roi de Syrie, qui était venu mettre le siège devant Samarie avec une armée nombreuse. Achab, dont les succès augmentèrent l'orgueil, poursuivit le cours de ses injustices; et, toujours excité par la méchante Jézabel, fit mourir Naboth, pour s'emparer de sa vigne et la réunir à ses jardins. Depuis ce temps, la vigne de Naboth est devenue parmi les juifs un proverbe pour signifier une action injuste. Ce crime mit le comble à ceux dont le roi s'était déjà rendu coupable. Un prophète lui annonça qu'il en serait incessamment

puni dans sa personne, dans sa famille et dans tout son peuple; mais Achab détourna cet orage par sa pénitence. La vengeance dont il avait été menacé fut différée jusqu'après sa mort, et tomba sur Ochosias, son fils et son successeur. Achab n'en fut pas plus docile à la voix de Dieu; et ayant voulu déclarer la guerre au roi de Syrie, contre l'avis du prophète, qui lui prédit qu'il périrait dans le combat, il crut pouvoir éluder cette prédiction en se déguisant; mais ce stratagème fut inutile, et une flèche lancée au hasard lui donna la mort, l'an 898 avant J.-C. Il fut enseveli à Samarie, et des chiens léchèrent son sang, dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth. Achab avait fait rétablir plusieurs villes et construire un palais tout garni d'ivoire. T—D.

ACHÆMÈNES, fils de Darius et frère de Xerxès, commandait l'armée navale de ce dernier dans son expédition contre la Grèce. Ayant été chargé par Artaxercès de soumettre les Égyptiens qui s'étaient révoltés, il fut vaincu par eux et par les Athéniens qui étaient venus à leur secours, il perdit la vie dans le combat, l'an 462 avant J. C. C—R.

ACHÆUS, poète grec, natif d'Érétrie, fils de Pythodore, vivait, suivant Saxius, entre la 74<sup>e</sup>. et la 82<sup>e</sup>. olympiade, c'est-à-dire de 484 à 449 av. J.-C., et fut par conséquent contemporain d'Æschyle. Achæus était à la fois poète tragique et satyrique; il composa 30 tragédies, selon les uns, et plus de 40, selon d'autres. Toutes sont perdues, à l'exception de quelques fragments que Grotius a recueillis dans ses *Fragmenta tragicæ et comicorum græcorum*. Achæus ne remporta le prix de poésie qu'une seule fois. Ses pièces satyriques sont également perdues. Athénée en cite plusieurs.

A C H

nom, na-  
cité par  
tragédies  
A—R.  
machus,  
le Séleu-  
rvice de  
Syrie,  
en deçà  
de Per-  
Séleucus  
ngea sa  
les cou-  
isé de se  
mée, il  
s, frère  
alors à  
ans les  
fidélité.  
conféra  
Asie mi-  
ses suc-  
ccusa de  
ait refu-  
uver de  
nent du

enfin, et Achæus se retira  
citadelle. S'y trouvant étroite  
serré, il voulut s'évader. Deux  
sous prétexte de favoriser  
sion, le livrèrent à Antiochu  
fit trancher la tête après l'a  
mutiler. Son usurpation n'a  
que quatre ans.

ACHAIE, ou ACHAIUS, roi  
fils d'Etwin, ou Etfin, fut  
788 sur le trône, par le choix  
ples séduits par ses vertus.  
mier soin fut de rétablir l'un  
la noblesse. Il repoussa les  
et les Anglais qui venaient sou  
des irruptions en Ecosse, et  
ans avec beaucoup de prude  
bonheur. Il contracta une allia  
Charlemagne, auquel il envoya  
Rokan, Jean Scot, etc. Ce fut  
pour éterniser la mémoire de  
nement, qu'il ajouta aux ar  
cosse un double champ semé  
de lys, Achaius mourut en 811

ACHAN. ou ACHAR. fils de

rbert. Ses vertus et ses ta-  
tirèrent, de la part du mo-  
glais, des marques parti-  
e bienveillance et d'estime.  
rain d'Aliénor, fille de ce  
puis épouse d'Alphonse IX,  
stille. Achard mourut le 29  
11. Son corps fut inhumé  
se de la Trinité, de l'abbaye  
erne, au diocèse d'Avran-  
t il avait été le bienfaiteur.  
i: I. *De Tentatione Christi*,  
de la bibliothèque de St.-  
I. *De Divisione animæ et*  
manuscrit de St.-Victor, dont  
héques de Cambridge et du  
Bennet, possèdent des cot-  
t à tort qu'on lui attribue  
*xi Gæselini, sive Gotselini*,  
uld de Raisse a donné une  
ouai, 1626, in-12. Cet ou-  
d'un autre Achard, philoso-  
e et savant théologien, qui  
galement dans le 12. siècle  
140, et auquel S. Bernard,  
it élève, confia la direction  
du monastère de Clairvaux.

R—T.

D (ANTOINE), né à Genève  
reçu au saint ministère en  
it, en 1724, à sa réputa-  
ise du Werder à Berlin. Il  
tection du prince royal de  
t ayant, en 1730, accom-  
ièné les fils de M. de Fin-  
il fut admis dans la compa-  
nasteurs. Huit ans après, le  
sse le nomma conseiller du  
e supérieur, et, en 1740,  
u grand directoire français,  
re de conseiller privé. Reçu  
l'Académie de Berlin, il fut  
ommé inspecteur du collège  
et directeur de la maison de  
l est mort en mai 1772.  
vait été en correspondance  
uites Colonia, Tournemine,

Hardouin, Porée, avec le père Lelong,  
et les Gênois Turretin, Trenchin et  
Vernet. Il prêchait souvent de vant la  
famille royale de Prusse, et il excel-  
lait tellement dans la déclamation,  
qu'un célèbre comédien français qui  
était à Berlin, et qui y donnait des  
leçons, conseillait à ses écoliers d'aller  
aux sermons d'Achard. Ce ministre  
avait une constitution très faible, et  
pendant 20 ans il ne vécut que de lai-  
tage. Les *Mémoires de l'Académie*  
*de Berlin*, pour 1745, contiennent  
le canevas d'un ouvrage considérable,  
où il aurait prouvé que l'homme était  
libre, et répondu aux difficultés de  
Spinosà, de Bayle et de Collins. On a  
publié ses *Sermons sur divers textes*  
*de l'Écriture-Sainte*, Berlin, 1774,  
2 vol. in-8°. — Son fils, François, né à  
Berlin en 1753, membre de plusieurs  
sociétés savantes, a fourni un grand  
nombre de dissertations dans le *Jour-  
nal littéraire de Berlin*, dans les  
*Mémoires de la Société des Curieux*  
*de la Nature*, dans les *Mémoires de*  
*l'Académie de Berlin*, dans les *Nou-  
veaux Mémoires de l'Académie de*  
*Bavière*, dans les *Mémoires de l'A-  
cadémie de Gottingue*. On trouve la  
liste de ces dissertations dans l'*His-  
toire littéraire de Genève*, par Se-  
nebier, t. III, p. 209; un grand nom-  
bre a été recueilli et publié en 2 volumes  
en allemand.

A. B—T.

ACHARD (FRANÇOIS), né à Ge-  
nève en 1708, conseiller de justice  
supérieure à Berlin, membre de l'aca-  
démie royale de cette ville, y mourut  
en 1784; il a publié des *Reflexions*  
*sur l'Infini Mathématique*, où il  
combat l'opinion de Fontenelle. Cet  
écrit se trouve dans les *Mémoires de*  
*l'Académie de Berlin*. A. B—T.

ACHARD (CLAUDE - FRANÇOIS),  
docteur en médecine, secrétaire de  
l'Académie de Marseille, et bibliothé-



lure de  
ma dé-  
e stric-  
mais vu  
ies re-  
joindre  
antage.  
it qu'il  
s qu'un  
ons que  
de mes  
ette dé-  
, que le  
t qu'un  
écrits,  
voir de  
de, pa-  
e extrê-  
rivial et  
. Puisse  
possède  
cée aux  
qu'il y  
aible. »  
dans la  
ort sou-  
à Augs-

ment ce travail n'a pas été pub  
se distraire de ces travaux.  
Accorso consacrait ses loisirs  
sique, à l'optique et à la po  
ses envieux lui reprochèrent d  
per de choses qu'ils regarden  
indignes d'un philosophe, ai  
le dit lui-même dans la dédic  
fable intitulée *Testudo*, où il  
à deux princes de la maison  
debourg. On a un échantillo  
talent pour la poésie, dans  
*trepticon ad Corycium*, po  
renferme 87 vers, et qui s  
dans un ouvrage intitulé *Cor*  
imprimé à Rome, en 1524, i  
*Corycius* était, selon La Mon  
Allemand nommé Goritz. Ce  
contient des poésies de plusi  
tres Napolitains, tels que C  
Francesco Arisio, Antonio Ti  
Il y avait, du temps d'Accorso,  
écrivains latins qui se plaisa  
servir des termes les plus s  
Il s'en moqua d'une manière  
sante, dans un dialogue dor  
commence ainsi : *Oscio, Koll*

*Dialogus ludis Romanis* l'ariangelo Accursio. Une in-4°. est sans nom d'auteur, ni lieu d'impression. La bibliothèque impériale de Paris possède deux éditions du même ouvrage, l'une à l'une et l'autre à Cologne. On voit par la dédicace de la première édition, Testudo, dont nous avons parlé, qu'Accorso s'occupait d'une *Histoire de la Maison de Bourgogne*, qu'il rédigeait les mémoires qu'on lui avait confiés. Mais cet ouvrage s'est perdu. On trouve d'autres autres de ses écrits, l'un est de son fils Casimir Nipponi, *Bibliotheca Neapolitana*, l'autre est d'Accorso sur l'imprimerie, intitulé : *De officio artis inventore, ac de usu omnium impresso*, mais on ne connaît ni la date ni le lieu d'impression. C'est une erreur de ce qu'il a pris pour un abrégé de la notice qu'Accorso a mise dans un *Donat* imprimé en 1450, dont Angelo Rocca a parlé dans sa *Bibliotheca Va-*

A. L. M.

SE (FRANÇOIS), jurisconsulte et premier qui réunit en un ouvrage toutes les discussions dispersées des jurisconsultes et des auteurs, sur le droit romain. Il a été loué et critiqué avec justice, et qu'il a fait époque dans l'histoire de la jurisprudence, son mérite a été traité avec quelques éloges. Accurse naquit à Florence en 1151, d'autres disent en 1150, d'autres disent en 1151, d'autres disent en 1151, il devint bien célèbre que son maître. On ne sait pendant qu'il ne commença l'étude du droit qu'à près de 40 ans. Il fut professeur à Bologne, il mourut peu de temps après ses collègues, pour prévenir

Odefroy, qui avait été comme lui disciple d'Azon, et qui travaillait à l'explication et à la concordance des lois, ouvrage qu'Accurse avait conçu depuis long-temps. Il réussit en effet à devancer son rival, et acheva en sept ans son immense collection, qui porte indistinctement le nom de *Grande Glose*, ou *Glose continue d'Accurse*. On peut regarder Accurse comme le premier des glossateurs, et en même temps comme le dernier, puisque personne après lui ne se permit de faire des Gloses, si ce n'est un de ses fils, dont les ouvrages ne sont pas estimés (*Voy. CERVOT ACCURSE*); mais il n'était point versé dans les belles-lettres, dont l'étude consistait à approfondir les historiens grecs et latins, à connaître les monnaies, les inscriptions gravées sur les marbres, les antiquités, étude nécessaire pour ne pas commettre d'erreurs dans l'interprétation des lois. Aussi les jurisconsultes littérateurs des 14<sup>e</sup>. et 16<sup>e</sup>. siècles, ont poussé la prévention jusqu'à mépriser l'érudition d'Accurse, à cause de son ignorance dans les lettres, *ob imperitiam historiarum*. C'est à l'école d'Accurse qu'on doit, dit-on, ce proverbe devenu familier : « C'est du grec, on ne peut le lire », *græcum est, non potest legi*. En effet, c'était assez la coutume des glossateurs à cette époque. Lorsqu'ils trouvaient un mot grec qu'ils n'entendaient pas, ils cessaient d'interpréter, ou donnaient pour raison que c'était du grec qu'on ne pouvait pas lire, et, après avoir, suivant l'expression de Bayle, *ainsi sauté cette fosse*, ils reprenaient l'explication du latin. Les écrivains des 12<sup>e</sup>. et 13<sup>e</sup>. siècles ne sachant au contraire quels trophées élever à la gloire d'Accurse, lui ont donné le nom d'*Idole des Jurisconsultes*. Leur admiration pour ses ouvrages était si

## A C C

isser en  
*oses de-*  
 nue, et  
 sous cet  
 té, *tan-*  
*et uò ad-*  
 Hotman  
 acipe de  
 tte épo-  
 autorité  
 avaient  
*ia glos-*  
*ibus est*  
*iis præ-*  
*æ.* Deux  
 ent que  
 rtulier  
 ssances,  
 t que la  
 noncer.  
 'Accurse  
 , d'in-  
 passages  
 ages des  
 époque,  
 les par  
 on et de

consulte, et qu'on lui a attri-  
 ce qu'il y a de bon et de  
 dans cette volumineuse collec-  
 n'est au reste qu'une compil-  
 meilleures décisions des jurise-  
 qui existaient avant lui, tels  
 rius, Hugolinus, Martinus B  
 Aldéricus, Pileus, Rogérius, J  
 Odofrédus, Placentinus; or,  
 il a mêlé souvent son sentim-  
 les discussions des autres con-  
 teurs, et qu'il n'indiquait les  
 que par la première lettre  
 noms, cette lettre étant dispar-  
 beaucoup d'endroits, on a pu  
 pour son sentiment ce qu'il n'  
 que comme citation de la doct-  
 autre; telle est du moins l'opi-  
 Bayle. Il est certain qu'Ac-  
 débrouillé avec netteté et p  
 le sens de beaucoup de lois,  
 cidé presque toujours pour  
 leur avis, dans les matières  
 quelles les sentiments sont p  
 et qu'ainsi il a mérité les éle-  
 De Ferrière, Terrasson, qu  
 même lui prodiguent si sou-

e doivent le lire qu'avec défiance, parmi les éditions estimées de ses ages, celle que l'on préfère est de s Godefroi, Lyon, 1589, 6 vol. in-12, tome 6<sup>e</sup>, on trouve la table alétiq ue des *Gloses* d'Accurse. La rivée d'Accurse offre peu de détails essants; il vécut fort à son aise, et rut, âgé de 78 ans, à Bologne, en 1260. Ceux qui fixent l'époque de sa vie, en 1260, confondent le père avec e ses fils qui portait le même prénom. Il laissa deux fils et une fille. e sa famille, sans exception, se fit à l'étude des lois. Sa fille se fit rquer par une étonnante érudition, et donna des leçons publiques roit romain à l'université de Bologne. Pancirole confirme ce fait vrai: extraordinaire. *Filiam quoque isse dicitur quæ jus civile Bono-ublice docuit*. Bayle paraît en er; mais Fravenlobius et Paul Fré-l'avaient rapporté avant Pancirole. Le tombeau d'Accurse, tel qu'il e à Bologne dans l'église des Cors, n'a rien de remarquable que mPLICITÉ de son épitaphe: *Sepulm Accursii Glossatoris legum, rancisci ejus filii*. M—x.

ACCURSE (FRANÇOIS), fils aîné précédent, professait le droit à gne avec une réputation extraordinaire, lorsqu'Édouard I<sup>er</sup>, roi d'An-re, passant par cette ville en 1273, à son retour de la Terre-Sainte, agea à venir remplir le même em-dans les provinces de France sous à sa domination; mais le gouver-ent de Bologne, fier de posséder rnant si distingué, lui défendit de er sa chaire, et le menaça de con-er ses biens s'il sortait de la ville. inconstance, soit ambition, Ac-: partit pour la France, après : fait à un ami une vente simulée :s biens, ce qui n'empêcha pas

qu'ils ne fussent confisqués. Après-avoir enseigné le droit à Toulouse, pendant trois ans, Accurse fut attiré à Oxford par Édouard, qui le logea dans son palais, et se servit utilement de ses talents dans les démêlés qu'il eut avec Gaston, duc de Béarn. Accurse revint à Bologne vers 1280; on lui rendit sa chaire et ses biens. Il y mourut en 1321. On raconte que, pendant le temps qu'il professa à Toulouse, Jacques de Ravennes, l'un des plus savants jurisconsultes de son temps, vint incognito se mêler parmi les auditeurs. Accurse expliquait le texte de la loi sur les intérêts; Jacques lui fit des objections si fortes, si embarrassantes, que, restant sans réponse, Accurse fut obligé d'avouer que le prétendu écolier en savait plus que le maître. Les savants des siècles suivants ont établi de longues discussions pour savoir si ce François Accurse était contemporain de Barthole; mais Pancirole a prouvé que ce qui avait donné lieu à cette discussion, était qu'en effet il y a eu un Accurse collègue de Barthole, mais qu'il était fils d'un autre Accurse qui enseigna le droit à Reggio, sa patrie, en l'année 1273, qui donna des leçons à Padoue, et dont Guillaume Duranti fait souvent mention. Il ne nous est resté de François Accurse aucun écrit qui justifie sa célébrité. M—x.

ACCURSE (CEAVOR), frère du précédent et le second des fils de François, eut, comme son père, la passion de l'étude; il obtint d'être docteur en droit avant 17 ans, chose assez remarquable, puisqu'elle donna lieu à une longue discussion, dans l'académie de Bologne, pour savoir si les lois le permettaient. Il enseigna le droit, et fit des *Gloses* qu'il joignit à celles de son père; mais elles sont peu estimées. *Glossæ Cervotiane vacata*.

A C H

*ejiciun-*  
 —x.  
 (ABIAN),  
 ait *Klo-*  
 ourut en  
 préteur  
 idigalité  
 nent sa  
 la plus  
 tin, in-  
*ud con-*  
 , et au-  
 ans, le  
*ite.* Ce  
 pu'ayant  
 o) chez  
 eur des  
 rdre de  
 ns a fait  
*io, etc.,*  
*s Dant-*  
 5; *Wo-*  
*urse de*  
*uisition*  
 5; *Pa-*  
*re Duce*

le bourg de Salamine, dans  
 Cypre, et non pas Salamine  
 par la défaite de Xercès. L.—  
 ACESIUS, évêque de C  
 tinople, sous le règne de C  
 tin, fut disciple de Novatus, f  
 d'une secte dont la doctrine  
 ceux qui avaient manqué d  
 dans les temps de persécution  
 après avoir reçu le baptême  
 commis quelque péché morte  
 vaient pas être admis à la con  
 de l'Eglise, même lorsqu'ils d  
 des preuves d'un repentir s  
 325, lors du concile de Nic  
 sius, que Constantin avait in  
 rendre, quoiqu'il fût sépa  
 communion de l'église, so  
 nouveau ses opinions exagéré  
 pereur, sentant les dangers d'  
 trine aussi décourageante pa  
 vérité, répondit à Acésius :  
 » cas, faites-vous une échelle  
 » tez au ciel tout seul. » Pa  
 remarquables dans la bouche  
 mier prince souverain mi

vers. M. Sylvestre de Sacy en a donné l'analyse dans le tom. IV. des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du roi.* J—N.

ACHAB, roi d'Israël, fils et successeur d'Amri. Pendant son règne, qui fut de 22 ans, il surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Jézabel, son épouse, fille du roi de Sidon, femme impérieuse et cruelle, lui persuada d'élever un temple à Baal, d'offrir de ses sacrifices à cette divinité, et de consulter les oracles dans les bois consacrés aux faux dieux. Elie, chargé par le Seigneur irrité, d'annoncer à Achab que tout son royaume serait frappé de trois ans de stérilité, fut exposé à ses persécutions, ce qui n'empêcha pas ce prophète de se présenter de nouveau devant le roi d'Israël, pour lui rappeler ses crimes et lui en prédire la punition. Ce fut en vain que ces tristes présages furent accompagnés de prodiges éclatants. Rien ne put toucher le cœur d'Achab, ni le feu du ciel descendu à la prière d'Elie pour consumer la victime de ce prophète, sous les yeux de 850 prêtres de Baal, appelés pour faire éclater la gloire de leur Dieu, et qui furent massacrés par le peuple, ni les deux victoires qu'Achab remporta, avec une poignée de soldats, sur Bénadab, roi de Syrie, qui était venu mettre le siège devant Samarie avec une armée nombreuse. Achab, dont les succès augmentèrent l'orgueil, poursuivit le cours de ses injustices; et, toujours excité par la méchante Jézabel, fit mourir Naboth, pour s'emparer de sa vigne et la réunir à ses jardins. Depuis ce temps, la vigne de Naboth est devenue parmi les juifs un proverbe pour signifier une action injuste. Ce crime mit le comble à ceux dont le roi s'était déjà rendu coupable. Un prophète lui annonça qu'il en serait incessamment

puni dans sa personne, dans sa famille et dans tout son peuple; mais Achab détourna cet orage par sa pénitence. La vengeance dont il avait été menacé fut différée jusqu'après sa mort, et tomba sur Ochosias, son fils et son successeur. Achab n'en fut pas plus docile à la voix de Dieu; et ayant voulu déclarer la guerre au roi de Syrie, contre l'avis du prophète, qui lui prédit qu'il périrait dans le combat, il crut pouvoir éluder cette prédiction en se déguisant; mais ce stratagème fut inutile, et une flèche lancée au hasard lui donna la mort, l'an 898 avant J.-C. Il fut enseveli à Samarie, et des chiens léchèrent son sang, dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth. Achab avait fait rétablir plusieurs villes et construire un palais tout garni d'ivoire. T—D.

ACHÆMÈNES, fils de Darius et frère de Xerxès, commandait l'armée navale de ce dernier dans son expédition contre la Grèce. Ayant été chargé par Artaxercès de soumettre les Égyptiens qui s'étaient révoltés, il fut vaincu par eux et par les Athéniens qui étaient venus à leur secours, il perdit la vie dans le combat, l'an 462 avant J. C. C—N.

ACHÆUS, poète grec, natif d'Érétrie, fils de Pythodore, vivait, suivant Saxius, entre la 74<sup>e</sup>. et la 82<sup>e</sup>. olympiade, c'est-à-dire de 484 à 449 av. J.-C., et fut par conséquent contemporain d'Æschyle. Achæus était à la fois poète tragique et satyrique; il composa 30 tragédies, selon les uns, et plus de 40, selon d'autres. Toutes sont perdues, à l'exception de quelques fragments que Grotius a recueillis dans ses *Fragmenta tragic. et comicorum græcorum.* Achæus ne remporta le prix de poésie qu'une seule fois. Ses pièces satyriques sont également perdues. Athénée en cite plusieurs.

## A C H

nom, na-  
cité par  
ragédies  
A—R.  
machus,  
e Séleu-  
rvice de  
Syrie,  
en deçà  
de Per-  
Séleucus  
ngea sa  
les cou-  
isé de se  
mée, il  
s, frère  
alors à  
lans les  
fidélité.  
conféra  
Asie mi-  
ses suc-  
ccusa de  
ait refu-  
uver de  
nent du

enfin, et Achæus se retira  
citadelle. S'y trouvant étroite  
serré, il voulut s'évader. Deux  
sous prétexte de favoriser  
sion, le livrèrent à Antiochus  
fit trancher la tête après l'a  
mutiler. Son usurpation n'a  
que quatre ans.

ACHAIE, ou ACHAIUS, roi  
fils d'Etwin, ou Etlin, fut  
788 sur le trône, par le choix  
ples séduits par ses vertus. Le  
mier soin fut de rétablir l'uni-  
la noblesse. Il repoussa les  
et les Anglais qui venaient sou-  
des irruptions en Ecosse, et  
ans avec beaucoup de pruden-  
bonheur. Il contracta une allia-  
Charlemagne, auquel il envoya  
Rokan, Jean Scot, etc. Ce fut  
pour éterniser la mémoire de  
nement, qu'il ajouta aux ar-  
cosse un double champ semé  
de lys, Achaius mourut en 814

ACHAN, ou ACHAR, fils de

bert. Ses vertus et ses attirèrent, de la part du moglais, des marques particulières de bienveillance et d'estime. Il fut marié à Aliénor, fille de ce prince, puis épouse d'Alphonse IX, comte de Portugal. Achard mourut le 29 1. Son corps fut inhumé dans l'église de la Trinité, de l'abbaye de Clairvaux, au diocèse d'Avranches. Il avait été le bienfaiteur de plusieurs établissements. 1. *De Tentatione Christi*, de la bibliothèque de St.-Victor. 2. *De Divisione animæ et* manuscrit de St.-Victor, dont l'auteur est un autre Achard, philosophe et savant théologien, qui vivait également dans le 12. siècle. 3. *De* 140, et auquel S. Bernard, évêque de Clairvaux, confia la direction du monastère de Clairvaux.

R—T.

D (ANTOINE), né à Genève le 10 mai 1700, reçu au saint ministère en 1724, à sa réputation, nommé directeur du séminaire de Werder à Berlin. Il fut nommé directeur du séminaire de Berlin en 1750, accompagné des fils de M. de Finckelstein fut admis dans la compagnie des directeurs. Huit ans après, le roi le nomma conseiller du roi, et, en 1740, grand directeur français, et de conseiller privé. Reçu à l'académie de Berlin, il fut nommé inspecteur du collège et directeur de la maison de correction. Il est mort en mai 1772. Il avait été en correspondance avec Colonia, Tournemiue,

Hardouin, Porcé, avec le père Lelong, et les Gênois Turretin, Trenchin et Vernet. Il prêchait souvent dans la famille royale de Prusse, et excellait tellement dans la déclamation, qu'un célèbre comédien français qui était à Berlin, et qui y donnait des leçons, conseillait à ses écoliers d'aller aux sermons d'Achard. Ce ministre avait une constitution très faible, et pendant 20 ans il ne vécut que de litage. Les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, pour 1745, contiennent le canevas d'un ouvrage considérable, où il aurait prouvé que l'homme était libre, et répondu aux difficultés de Spinoza, de Bayle et de Collins. On a publié ses *Sermons sur divers textes de l'Écriture-Sainte*, Berlin, 1774, 2 vol. in-8°. — Son fils, François, né à Berlin en 1753, membre de plusieurs sociétés savantes, a fourni un grand nombre de dissertations dans le *Journal littéraire de Berlin*, dans les *Mémoires de la Société des Curieux de la Nature*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bavière*, dans les *Mémoires de l'Académie de Gottingue*. On trouve la liste de ces dissertations dans l'*Histoire littéraire de Genève*, par Sennebier, t. III, p. 209; un grand nombre a été recueilli et publié en 2 volumes en allemand.

A. B—T.

ACHARD (FRANÇOIS), né à Genève en 1708, conseiller de justice supérieure à Berlin, membre de l'académie royale de cette ville, y mourut en 1784; il a publié des *Réflexions sur l'Infini Mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle. Cet écrit se trouve dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. A. B—T.

ACHARD (CLAUDE - FRANÇOIS), docteur en médecine, secrétaire de l'académie de Marseille, et bibliothé-



ACH

1755, la Provence, le Languedoc  
 le lui les phiné, et après dix ans d  
*onnaire* fut fait préyôt de la cathéd  
*at Fe-* vignon. Lors de la peste c  
 , 4 vol. qui affligea Marseille et tou  
 tiennent vance, Des Achards se s  
 yvençal; un zèle qui ne se ralentit pa  
 sacrés à plus de dix mois que dura  
 es de la fléau. Benoit XIII, instru  
 Paul et vertus et de son mérite, le cr  
 coopéré; d'Halicarnasse; et lorsque le  
*géogra-* fatigué des plaintes des diffé  
*la Pro-* sionnaires de la Cochinchin  
*in*, Aix, d'y mettre fin, Clément XI  
 e le 1<sup>er</sup>. des Achards de cette missi  
*lle*, qui laquelle il partit en 1738.  
 ont il n'a Macao après une traversée  
*des So-* six mois, les jésuites parvi  
*e et des* faire emprisonner. Rendu à  
 , in-8°.; Des Achards alla d'abord à C  
*bliogra-* arriva à la Cochinchine en 1  
*blithe-* Les missionnaires italiens,  
 . in-8°.; récollets, franciscains, étai  
 t très in- valité avec les missionnaires  
 sception et vainement le visiteur a  
 xtrait du leur proposa de faire la

*bert, capucin, à l'auteur des*  
*tres, etc.*

A. B—T.

CHARY, docteur musulman, chef  
la secte des Achariens, naquit en  
260 ou 270 de l'hég. (873-4, ou  
-4 de J.-C.) et mourut à Baghdâd,  
124 (336-7). D'abord partisan de  
cte de Chafey, il l'abandonna pour  
lire une nouvelle doctrine dont les  
ts fondamentaux sont la prédesti-  
ou gratuite et absolue, et la pré-  
ination physique, ce qui pourrait  
e nommer ses partisans les *Tho-*  
*tes* du musulmanisme. Ils sou-  
nent aussi, que Dieu agit par des  
générales et non particulières,  
ropres au bien de chaque indi-  
; qu'étant un agent général il  
l'auteur de toutes les actions des  
mes; mais qu'ils sont libres, et  
ièrent un mérite ou un démérite,  
n qu'ils se portent vers les choses  
leur sont commandées ou défen-  
s. Comme la doctrine d'Achary était  
osée à celle des Hanbalites et des  
azélites, ses disciples redoutèrent  
ment la fureur de ceux-ci, qu'ils  
errèrent secrètement, de peur  
s ne profanassent sa sépulture.

J—N.

CHAZ, roi de Juda, se rendit fa-  
x par ses impiétés et sa barbarie.  
ait âgé de 25 ans lorsqu'il succéda  
n père Joathan. Au lieu d'imiter  
été de son père, il suivit les traces  
rois d'Israël, et sacrifia aux faux  
x dans les bois sacrés; il offrit  
e ses enfants à Moloch, à l'exem-  
les princes idolâtres, que le Sei-  
ur avait mis en fuite devant les  
élites. Sous son règne, les rois de  
e et d'Israël, les Iduméens et les  
istins, devenus les instruments de  
engeance céleste, ravagèrent la  
e, et emmenèrent en captivité  
rand nombre d'habitants, qu'A-  
ne sut ni défendre ni préserver.

Obligé d'appeler le roi d'Assyrie de son  
secours, il se rendit tributaire de ce  
prince; et pour acheter son alliance  
et se le rendre favorable, il épuisa ses  
trésors, dépouilla le temple de Jérusa-  
salem, et substitua le culte des Divi-  
nités étrangères à celui du vrai Dieu.  
Achaz mourut vers l'an 726 av. J.-C.,  
après un règne de 16 ans, et fut privé  
de la sépulture des rois, à cause de  
son impiété. Sous le règne de ce mau-  
vais prince, l'Écriture fait mention  
d'un *gnomon* ou cadran solaire, qui  
paraît être, chez les Israélites, le plus  
ancien monument de ce genre.

C—T.

ACHÉ (le comte d'), vice-amiral  
des armées navales de France, né  
en 1716, servit avec distinction, mais  
sans commander des forces considé-  
rables, jusqu'en 1757. A cette époque,  
il fut chargé de l'escadre que le gou-  
vernement envoyait dans les mers de  
l'Inde. Ses revers dans cette partie du  
monde, lui ont donné une célébrité  
malheureuse. Presque tous les combats  
qu'il soutint eurent des résultats fu-  
nestes; il perdit en peu de mois tous  
les établissements que la France pos-  
sédait sur les côtes du Malabar et du  
Coromandel, et laissa détruire presque  
entièrement le commerce de la com-  
pagnie des Indes, qui, depuis long-  
temps, rivalisait de richesses et d'am-  
bition avec la compagnie anglaise. Le  
comte d'Aché n'en fut pas moins élevé,  
à son retour, aux premiers grades de  
la marine, et vieillit dans les honneurs  
militaires, sans relever sa réputation  
par aucune action d'éclat. Il mourut  
vers la fin du 18<sup>e</sup>. siècle. E—D.

ACHEN (JEAN VAN), peintre, né  
à Cologne, en 1556, d'une famille ai-  
sée. Dès sa plus tendre jeunesse il té-  
moigna du goût pour la peinture, et,  
à l'âge de 11 ans, il fit un portrait qui  
fut trouvé très ressemblant. Ses pa-

## A C H

is dispo-  
ious un  
s l'école  
ile pein-  
nde mû-  
hen. A  
e, et fut  
lamand,  
homme  
i Achen  
u contre  
un Ita-  
nécessi-  
de leurs  
quelques  
ier la ré-  
faite, il  
et le lui  
satisfait,  
i Achen,  
i le por-  
se, van  
peignit à  
nb, une  
suites. Il  
eau lui-

point, et revint à Munich.  
second voyage à Prague, il  
palais impériaux de ses ouv  
mourut dans cette ville en 1

ACHENWALL (GODEFR  
lèbre publiciste, qu'on doit  
comme le créateur de la sci  
*Statistique*, naquit à Elbing  
Prusse, le 20 oct. 1719.  
études académiques à Jéna,  
Leipzig. En 1746, il alla s  
Marbourg, où il enseigna l  
le droit de la nature et des  
enfin cette nouvelle scienc  
commençait à se former une  
et précise ; mais où il sembl  
voulu comprendre, dans le  
que la connaissance raisoi  
constitutions des divers É  
1748, Achenwall se rendi  
tingue, où, quelques années  
devint professeur. Jusqu'à  
arrivée le 1<sup>er</sup> mai 1772, il  
taché à cette célèbre univer  
eloire de lamelle il a beau-

ni a pour but de faire continuellement la nature et des forces vivantes d'un découvrir les ressources et us de prospérité au physique moral. C'est en 1748, à 2, qu'il en publia le préraisonné; l'année suivante, ma le manuel. Avant lui, nce n'existait que dans des : épars; divers historiens, : observateurs, lui avaient : matériaux. Parmi eux on ut distinguer Hermann Con- Helmstädt, et Eberhard dic de la ville de Brême, ut même tenté de rédiger en ces faits épars. Achenwall a nouvelle science le nom de ie, ou *Science de l'État*, i *statistica*). C'est mal à ue quelques personnes ont e de la statistique une simple le la géographie; la géogra- a description de la terre, et : qui se passe sur sa surface; on pourrait aussi prétendre : oire, la diplomatie, même naturelle, la minéralogie, la : , etc., appartiennent toutes aphie; ce qui nous ramène- fance grossière des sociétés, verses branches de nos con- s n'étaient pas encore distin- est évident qu'il peut exister raphie pour une contrée, me cette contrée n'aurait pas ts; mais, sans habitants, sans l'homme et de la société, statistique : l'une est une mathématique et d'arpentage, t une science dynamique et tion de forces. Le dernier d'Achenwall a pour titre : *tions sur les Finances de ce*. Son principal disciple et sseur à l'université de Goet-

tingue fut le célèbre Schlotzer. (*Foy.* ce nom). V—s.

ACHERY (DOM JEAN-LUC D'), né à St.-Quentin, en 1609, fit profession dans l'abbaye d'Isle de la même ville; mais, voyant qu'on n'y vivait pas selon la règle de l'ordre (celui de S. Benoît), il embrassa, le 4 oct. 1632, à l'âge de vingt-trois ans, la réforme de S. Maur, dans l'abbaye de la Ste.-Trinité de Vendôme. Bientôt après sa profession, il fut attaqué du calcul, ce qui obligea de le transporter à Paris : il se fixa à l'abbaye St.-Germain-des-Prés, partageant son temps, malgré ses infirmités qui ne le quittèrent jamais, entre les exercices de piété et l'étude, dont il contribua beaucoup à faire revivre le goût dans l'ordre qu'il avait embrassé. Il se livra surtout à la recherche des monuments historiques du moyen âge; il mit en ordre la bibliothèque dont l'abbaye lui avait confié la direction, en fit des catalogues exacts, et l'augmenta de plusieurs bons livres qu'il rassembla avec soin. Il entretint aussi, avec la plupart des autres abbayes de l'ordre de S. Benoît, des relations qui lui procurèrent beaucoup de pièces intéressantes, restées jusqu'alors ensevelies, et dont la publication lui acquit une grande réputation. Son premier ouvrage fut l'édition de l'*Épître* attribuée à l'apôtre S. Barnabé. Le P. Hugues Ménard, religieux de la même congrégation, qui en avait découvert le manuscrit dans l'abbaye de Corbie, l'avait déjà commentée et avait eu le dessein de la publier; mais la mort l'en avait empêché. Luc d'Achéry la fit paraître sous ce titre : *Epistola catholica S. Barnabæ Apostoli, gr. et lat., cum notis Nic. Hug. Menardi, et elogio ejusdem auctoris*, Paris, 1645, in-4°. En 1648, dom Luc rassembla, en un seul volume, la

heureux siècle, mais qui, aujourd'hui, sont totalement oubliés. En 1651 il publia la *Vie et les Oeuvres de Lambert*, abbé de Nogent-sous-Corbie, auxquelles il a ajouté un grand nombre de *Vies de Saints* et d'autres ouvrages savants et judicieux; il y fit paraître de plusieurs abbayes, de plusieurs diplômes et des chartes inconnus. On a attaqué depuis l'erreur vient de ce que ces ouvrages ont été imprimés d'après des copies qu'on avait communiquées à d'Orléans et non d'après les originaux. Le choy a aussi mis au jour la *Revue Solitaires*, du père Grimlaire, enrichie de notes et d'observations. Paris, 1655, in-12 ( *Voy. LAIG* ). L'ouvrage le plus remarquable de dom Luc, est le célèbre recueil intitulé: *Veterum aliquotum, qui in Galliae bibliothecis maxime Benedictinorum, sunt, Spicilegium*, etc., 1653, 13 vol. in-4°. Quoique l'auteur

devenu rare, Louis-François-Joseph de La Barre en donna une nouvelle édition in-fol., 3 vol. Les pièces y sont rangées par ordre de matières, et, dans chaque matière, par ordre chronologique. A la tête du premier volume il y a une table chronologique de tout ce que les trois renferment, une seconde table des pièces, selon l'ordre de l'ancienne édition, et une troisième, dans l'ordre alphabétique. De La Barre s'est aussi attaché à corriger le texte, en faisant usage des variantes que Baluze et dom Martène avaient recueillies; et il a ajouté quelques nouvelles pièces. Cette seconde édition n'empêche cependant pas de rechercher la première, parce que les corrections de La Barre sont souvent intercalées dans les textes que d'Achéry avait respectés, et que ce nouvel éditeur a aussi beaucoup mutilé les savantes préfaces du premier. On doit encore à Luc d'Achéry une bonne partie du Recueil des *Actes des Saints*, de l'ordre de St.-Benoît : *Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti in sæculorum classes distributa, et cum eo edidit D. Johannes Mabillon qui et universum opus notis, indicibus illustravit*, Paris, 1668-1701, 3 vol. in-fol. D'Achéry avait fait une ample collection de ces actes; mais c'est le P. Mabillon qui a eu la principale part à leur publication, et qui les a enrichis de savantes préfaces, de notes, d'observations et de tables. D'Achéry vivait dans une retraite absolue, ne sortait presque point, et évitait les visites et les conversations inutiles; c'est ainsi qu'il se ménageait le temps nécessaire pour se livrer aux immenses travaux dont on vient de parler, et qui lui ont acquis l'estime des papes Alexandre VII et Clément X, dont il reçut des médailles. Il atteignit, malgré ses continuelles infirmités, l'âge de 76 ans,

et mourut, dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, le 29 avril 1685. Il fut enterré au-dessous de la bibliothèque, dont il avait eu soin pendant plusieurs années. L'abbaye de St.-Germain-des-Prés conservait les lettres qui lui avaient été adressées par différents savants. On trouve dans le journal de Trévoux, du 26 nov. 1685, un court éloge de d'Achéry; celui de M. Maugendre qui a remporté le prix d'éloquence au jugement de l'académie d'Amiens, est plus complet; il a été imprimé dans cette ville en 1775.

A. L. M.

ACHIAB. *V.* HÉRODE-LE-GRAND.

ACHILLAS, principal ministre et général des troupes de Ptolémée Denis, roi d'Égypte, s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et chassa Cléopâtre sa sœur, l'an 42 avant J.-C., pour gouverner sans opposition. Ayant été d'avis, après la bataille de Pharsale, de massacrer Pompée qui venait se réfugier en Égypte, il fut un des assassins de cet illustre proscrit, et envoya sa tête à César. Mais, lorsque César eut déferé la couronne à Cléopâtre, Achilles lui fit déclarer la guerre par Ptolémée, et l'assiégea dans Alexandrie. César battit les troupes d' Achilles, qui fut pris et mis à mort par ordre du vainqueur. B—P.

ACHILLES (ALEXANDRE), noble prussien, qui vécut à la cour d'Uladislas, roi de Pologne, et mourut à Stockholm en 1675, à l'âge de 91 ans. Le roi de Pologne l'envoya comme ambassadeur en Perse, et l'électeur de Brandebourg lui confia une mission du même genre chez les Cosaques; il a écrit un *Traité sur les causes des tremblements de terre et de l'agitation de la mer*, en allemand; il a laissé en manuscrit : *Consilium bellicum contra Turcas; Philosophia physica*, etc. C—T

ATIUS, Achillini adopta les opinions  
 sa nais- roës : c'est à Padoue qu'il eut  
 Alexan- versaire Pierre Pomponace. Il  
 ant em- taient souvent l'un contre l'aut  
 a fin de quoiqu'Acchillini fut un dia  
 m croit très subtil, Pomponace obten  
 e. siècle. jours l'avantage en mêlant à  
 Amours guments des plaisanteries qu  
 e, écrit saient les spectateurs. Achillini  
 es règles sait tort à lui-même par son  
 toujours simplicité, ses distractions,  
 res édi- gularité et la négligence de  
 i grec et billements. La guerre de la  
 eux qui Cambrai ayant interrompu le  
 1776, à Padoue, il retourna à Bole  
 ich, qui y professa jusqu'à sa mort ; il  
 Scripto- d'une fièvre aiguë le 2 août  
 1792, avait étudié avec soin l'ana  
 he aussi et y fit des découvertes. On  
 i, in-12, celle du marteau et de l'er  
 notes de deux osselets de l'organe d  
 traduit Il est, avec Mundinus, le prem  
 Roche- tomiste qu'ait fourni l'école  
 lleforêt, logne, et qui ait profité de l  
 , 1635, l'empereur Frédéric II, pou  
 Castéra, quer des cadavres humains :  
 n a pu- dant, malgré cette facilité

II. *In Mundini anatomiam* ones, traité qui se trouve avec *culus Medicinæ*, de Jean de Venise; 1522, in-fol., *objecto Medecine, cum anibus Pamphili Montii*, Venise, 1568; V. *De Chiromantiæ et physiognomiæ*, in-fol., édition de lieu ni d'année; VI. *ersalibus*, Bononiæ, 1501, II. *De subjecto Chiromantiæ ognomiæ*, Bouoniæ, 1503, apixæ, 1515, in-fol. C. et A. LLINI (JEAN-PHILOTÉE), né du précédent, né en 1466 e, où il mourut en 1538, -instruit dans les langues et latine, en théologie, en lie, en musique, dans l'é- antiquités, et dans la jurispru- ais surtout il était poète, et rantit point dans son style, qui régnaient de son temps, , outre plusieurs autres ou- un poème scientifique et écrit en octaves, et intitulé : *ario*, Bologne, 1513, in-4°. enait l'éloge de plusieurs lit- ses contemporains; II. *Il* , autre poème aussi en oc- s deux poèmes sont devenus s, parce qu'ils n'ont pas été nés; III. Pour répondre aux s qu'on lui adressa sur les lo- bolonaises dont ses vers étaient , Achillini fit des remarques ague italienne (*Annotazioni igua volgare*, Bologna 1536, qui ne sont qu'une satire du : un éloge du bolonais. IV. On la publication d'un recueil de sur la mort de *Seraphino mila*, intitulé : *Colletanee latine e vulgari, per diversi moderni nella morte de te Seraphino Aquilano*, Bo- 1504, in-8°. G—É.

ACHILLINI (CLAUDE), poète, philosophe, jurisconsulte et médecin, né à Bologne en 1574, était petit-fils de Jean Philotée Achillini; il s'attacha plus particulièrement aux lettres et à la jurisprudence, qu'il professa à Bologne, sa patrie, à Ferrare, à Parme, où il acquit une grande célébrité. Des papes, entre autres Grégoire XV et plusieurs cardinaux, lui firent de brillantes promesses de fortune qui ne se réalisèrent jamais. Étant enfin revenu à Bologne, il passait une partie de son temps à la campagne, dans un lieu nommé *Il Sasso*, où il mourut le 1<sup>er</sup> octobre 1640, âgé de 66 ans. Ce poète, ami, partisan et imitateur de Marino, avait l'enflure et le mauvais goût qu'on reproche aux poètes italiens du 17<sup>e</sup> siècle. On trouve tous ces défauts dans le fameux sonnet à Louis XIII, sur la prise de Suze et la délivrance de Casal, en 1629. Ce sonnet commence ainsi :

Sudate, o fochi, a preparar metalli.  
(Suez, ô feux! préparez les métaux.)

Le célèbre Grudeli le parodia dans un sonnet burlesque, dont le premier vers était :

Sudate o forni a preparar pagnotte.  
(Suez, ô fours! préparez les gâteaux.)

On a cru faussement que c'est pour ce sonnet qu'Achillini reçut de la cour de France une chaîne d'or de la valeur de mille écus; mais ce présent lui fut envoyé par le cardinal de Richelieu, à l'occasion d'une pièce de vers pour la naissance du dauphin. Les poésies d'Achillini parurent à Bologne en 1652, in-4°; on les réimprima avec des morceaux de prose du même auteur, sous le titre de *Rime e Prose*, Venise, 1650 et 1662, in-12. On a encore de lui en latin, *Decas Epistolarum ad Jacobum Gaufridum*, etc., Parme, 1655, in-4°. G—É.



## A C H

sseur du » bles de quelques prévari  
 t des me- » ajouta Achior, leur Dieu  
 sait dans » livrera, et nous ne risquer  
 d'en aller » les attaquer; mais, autre  
 dut son » prendra leur défense, et no  
 ayant fait » convertis de confusion. »  
 les re- cours, les officiers de l'arme  
 un puits, rent le massacrer; mais Ho  
 ceux qui se contenta de le faire lier  
 sé outre. bre sous les murs de Béthul  
 Joab lui que les assiégés vinssent le  
 lle à Da- et l'emmenassent avec eux, s  
 Sémach, sant de le faire passer au fil  
 eut pour avec tous les habitants de  
 e sacrifi- quand il se serait emparé d  
 C—r. Les juifs se saisirent en effet  
 da à son qui les toucha de compassion  
 ain pon- racontant son aventure. Oz  
 Saül, se du peuple, le reçut dans sa  
 Vobé, où Béthulie ayant été ensuite dé  
 e grand- Judith, Achior se fit circon  
 e propo- fut reçu parmi les enfants d'I  
 h, qu'on passa le reste de ses jours.  
 consulta ACHIS. *Voy.* DAVID.  
 avoir ce ACHITOPHEL, natif de  
 èg, qui long-temps l'ami de David  
 aussitôt gardait ses conseils comm

perdu, mais il a été traduit  
ic. Rigault l'a fait imprimer  
t en latin, à la suite de  
*ique* d'Artémidore, Paris,  
o3.

C—R.

ET, fils aîné de Bajazet II,  
gouvernement d'Iconium, dans  
lorsque le sulthan son père,  
indiquer en sa faveur, le  
n héritier, et l'invita à venir  
ir le trône à sa place; mais  
n que les vœux secrets des  
et des grands appelaient  
Bajazet, vieux et infirme,  
re reconnaître son choix;  
t combattre le rival d'Ach-  
n, son second fils, qui,  
aidé et mis en fuite, ne  
à reparaitre triomphant et  
aver son père jusque dans  
sople. Un parricide fit des-  
jazet II dans la tombe, et  
Slim I<sup>er</sup>. sur le trône. Ach-  
outant pas que le même sort  
t réservé, voulut prévenir  
, et prit les armes pour dé-  
vie. Sélim, à peine cou-  
ssa le Bosphore, et marcha  
. Achmet, déterminé à vain-  
périr, fut accablé par le  
ses soldats restèrent presque  
place, et lui-même, engagé  
cheval, fut blessé et amené  
cruel Sélim, qui le fit étran-  
ses yeux. Ce malheureux  
t enterré à Pruse, en Bithy-  
le l'hég. 918 (1512 de J.-C.).

S—Y.

ET I<sup>er</sup>, 14<sup>e</sup>. sulthan des Ot-  
3<sup>e</sup>. fils de Mahomet III,  
r le trône à 15 ans, l'an de  
12 (1603 de J.-C.): c'était la  
fois que les rênes de l'em-  
aient en d'aussi jeunes mains.  
nter la cruauté de son père,  
se montra humain, en épar-  
s jours de son frère Musta-

pha, qui devint depuis son successeur.  
Il choisit de bons ministres, et les  
conserva long-temps. Son premier  
soin fut de combattre les rebelles d'A-  
sie, dont la révolte le mit aux prises  
avec le sopher de Perse, Shah-Abbas,  
qui les avait favorisés. Les armées  
d'Achmet furent repoussées; mais cet  
échec n'eut aucune suite fâcheuse pour  
le sulthan, et, peu de temps après, il  
donna aux mécontents de la Hongrie  
et de la Transylvanie, armés contre  
l'empereur Rodolphe II, les mêmes  
secours que les sopheris avaient accordés  
à ses sujets révoltés. Le luthéranisme  
persécuté était le prétexte, et l'ambition,  
le motif de ces guerres. Les Otto-  
mans y intervenant, s'emparèrent,  
au nom d'Achmet, de la ville de Gran,  
dont le traité de Comorn, en 1606,  
lui laissa la souveraineté. Ainsi, ar-  
bitre et protecteur des Hongrois, des  
Transylvains et des Moldaves, mais  
plus pacifique que guerrier, il négocia  
sans humiliation avec les Persans,  
et, s'il ne put vaincre Shah-Abbas, il  
força du moins son orgueil à payer  
tribut pour ses conquêtes. Achmet  
porta le sceptre avec plus de modération  
et d'équité que de gloire. Des traités  
utiles au bonheur de ses peuples  
n'ajoutèrent pas d'éclat à son nom,  
mais firent aimer et respecter son ca-  
ractère. Sa modération, toutefois, res-  
sembla souvent à l'indolence, et son  
goût pour les plaisirs ne peut être ré-  
voqué en doute. Il passa la plus grande  
partie de son temps dans son harem  
et à la chasse. On dit qu'il avait un sé-  
rail de 3000 femmes; le nombre de  
ses seuls fauconniers, dans tout son  
domaine, était de 40,000. Quelque  
louable et juste qu'ait été ce prince,  
les musulmans, qui ne reconnaissent  
le droit de bâtir une mosquée qu'à  
leurs souverains guerriers et con-  
quérants, virent avec scandale Ach-

s l'Atmülan , le  
 a reçu de lui le  
 met Igiouni , et le  
 pas de déclarer  
 vrais croyants n'y  
 s à Dieu. Ce beau  
 ste pas moins la  
 fondateur. Quoi-  
 e constitution ro-  
 1617 , âgé seule-  
 res en avoir régné  
 qui régnèrent l'un  
 les noms suffisent  
 destinées bien diffé-  
 nurath IV et Ibra-  
 hmet et de la fa-  
 sem. S—Y.  
 pereur des Turcs,  
 im , succéda à son  
 et fut placé sur le  
 nd - visir du nom  
 continua de gouver-  
 t ne commença à  
 46 ans, en 1691.  
 ent de son règne,  
 lheureux , fut la

les Vénitiens battaient les C  
 en Dalmatie , s'emparaient de  
 Chio, et menaçaient la ville de  
 Frappé de tant d'humiliation  
 revers, Achmet II tomba m  
 chagrin , et mourut le 27 janvi  
 ( l'an de l'hég. 1106 ), après  
 de 4 ans , laissant le trône à  
 veu , Mustapha II. Achmet ,  
 sérail pour s'asseoir sur le tr  
 crédule et faible ; et , quoiqu  
 d'un esprit juste et humain , il  
 dit pas toujours justice , parce  
 accessible à la calomnie. Il e  
 musique et la poésie , compa  
 dinaires des affections douces.  
 suivant donne une idée avai  
 de son caractère : son frère  
 met IV, avait été déposé : «  
 » lui disait Achmet, prisonnier  
 » pendant que vous étiez sur  
 » et je faisais alors ce que v  
 » haitiez. Mon tour est venu à  
 » et vous aurez peut-être c  
 » votre. » Puis il jouait de  
 instrument , et lui disait

plissait Constantinople et le sé-  
sa renommée et de ses intri-  
l parvint à rallumer la guerre  
s Turcs et la Russie. Mais Ach-  
l n'était pas un rival digne de  
-le-Grand, et le visir Battagi-  
ned, qui commandait ses ar-  
n'avait aucune idée de la guerre.  
s bords du Pruth, en 1711, il  
sieurs jours entre les mains  
stinées du czar et celles de la  
. Pierre-le-Grand, réduit à la  
re extrémité, gagna le grand-  
force de présents, obtint la  
et la liberté de se retirer avec  
mée; mais il rendit la ville  
à Achmet. La Morée fut recon-  
sur les Vénitiens dans une seule  
gne. Moins heureux contre les  
aux, commandés par le prince  
e de Savoie, le plus habile des  
ux qu'ait jamais employés la  
1 d'Autriche, Achmet fut forcé,  
perte de la bataille de Peterwa-  
la prise de Belgrade et celle de  
meswar, de souscrire le traité  
sarowitz. En 1718, le sulthan  
Temeswar, Orsova, Belgrade,  
rie, et une partie de la Valachie;  
s Vénitiens restèrent dépouillés  
Morée. Des succès contre la  
promettaient de contrebalancer  
vers, lorsqu'en 1730, une ré-  
précipita Achmet du trône sur  
une révolte l'avait élevé. Le fa-  
Patrona, khalyfe, fut le chef de  
révolution. Forcé de descendre  
ne, Achmet alla lui-même cher-  
son neveu, Mahmoud I<sup>er</sup>, le  
isit à l'Ilazada, et le saluant  
e empereur: « Profitez de mou-  
nple, lui dit-il; si j'avais tou-  
s suivi mon ancienne politique,  
ne pas laisser long-temps mes  
rs en place, peut-être aurais-je  
nié mon règne aussi glorieuse-  
it que je l'ai commencé. Adieu,

» je souhaite que le vôtre soit plus heu-  
» reux; je vous recommande mes fils  
» et ma propre personne. » A ces  
mots, Achmet III, vainqueur des  
Russes et des Vénitiens, alla s'enfer-  
mer dans la même prison d'où il ve-  
nait de tirer son neveu, et où il finit  
ses jours dans l'obscurité, sans qu'on  
eût cherché à en avancer le terme.  
Achmet III, le 3<sup>e</sup>. sulthan que les Ot-  
tomans aient déposé en moins d'un  
demi-siècle, n'avait pas toujours suivi  
les maximes politiques de son empire  
et de sa maison. Il est le premier des  
monarques ottomans qui ait osé altérer  
les monnaies, et mettre de nouveaux  
impôts sur les peuples; mais, par une  
fatalité dont les exemples ne sont pas  
rares dans les annales des Turcs, ses  
fautes n'eurent aucune influence sur  
la catastrophe qui termina son règne,  
et, comme plusieurs de ses prédéces-  
seurs, il perdit le sceptre par ses qua-  
lités plutôt que par ses défauts. Ce  
prince avait de l'esprit, de la finesse,  
et s'appliquait aux affaires publiques.  
Cependant, ces fêtes brillantes dont  
Constantinople conserve encore le sou-  
venir, ces concerts de serins et de ros-  
signols en cage qu'il se plaisait à  
écouter, entouré de toute sa cour,  
prouvent qu'il oubliait souvent les de-  
voirs du trône. L'orage qui se forma  
contre lui, et que sa seule négligence  
l'empêcha de voir et de dissiper,  
prouve qu'il ne pensait pas même à  
ce que lui prescrivait sa sûreté. Il aima  
avec passion les plaisirs et l'argent; il  
n'en fut pas moins ami des sciences; et,  
sous ses auspices, une imprimerie fut  
établie pour la première fois à Con-  
stantinople en 1727. Des mœurs dou-  
ces et un caractère humain rendaient  
Achmet III digne d'un meilleur sort;  
il mourut d'une attaque d'apoplexie, à  
l'âge de 74 ans, le 25 juin 1756, 5 ans  
et 8 mois après sa déposition. E—D.

quelques en pièces, le foula aux pieds, e  
 - Hamid les députés. Sachant toutefois  
 qu'elle ardeur Soliman désirai  
 capitulation fût conclue, Achm  
 de nouveau, et accorda mê  
 chevaliers des conditions assez  
 Il agit avec loyauté, et rép  
 pillage. Lorsque l'île fut co  
 Achmet, qui avait tant cont  
 la soumettre au pouvoir de S  
 leva l'étendard de la rebellio  
 son prince, et offrit aux chev  
 leur rendre la possession de l  
 mais il ne put réussir dans ce  
 ayant été tué peu de temps ap  
 le bacha Ibrahim qui envoy  
 à Constantinople. I

ACHMET - GIEDICK, ge  
 sir de Mahomet II, surnomu  
*dik*, c'est-à-dire, le brèche-d  
 Caffa aux Génois, soumit la  
 et fit une descente en Italie,  
 d'une armée nombreuse. Il r  
 Pouille, et ne poussa pas plus  
 succès, parce que Mahomet,  
 tre, le rappela pour l'opposer

onta sur  
 a la suite  
 dans la-  
 tapha fut  
 féroce, il  
 des juifs,  
 un grand  
 moins de  
 e tous les  
 vée pour  
 le 7 no-  
 ut négoc-  
 ures, de-  
 at partir  
 t refusé;  
 palais, le  
 portèrent  
 e la ville,  
 tilé hors  
 B—P.  
 t sous So-  
 en 1522.  
 e division

rier ? je jure, par l'ame de mon  
 : , de ne jamais ceindre le cime-  
 e pour ton service. » Bajazet,  
 : sur le trône, passa en revue  
 le ottomane. Le grand-visir Ach-  
 varut à la tête des spahis ; mais  
 imeterre était attaché au pom-  
 de sa selle : « Là, là, mon père,  
 dit le nouveau sulthan, en s'ap-  
 chant de lui, tu te souviens des  
 es de ma jeunesse ? Reprends ton  
 eterre, et frappe mes ennemis  
 : ta valeur accoutumée. » Achmet  
 et résister à tant de grandeur  
 ; il pardonna, et continua de  
 re pour Bajazet, comme il avait  
 our Mahomet II. Plus sensible à  
 leur ottoman que son maître lui-  
 : , il osa blâmer hautement le  
 honteux par lequel Bajazet II  
 soumis, en 1482, à traiter avec  
 ealviers de Rhodes. Offensé de  
 rdiesse, et prévenu contre lui  
 : nombreux ennemis de sa fa-  
 t deses vertus, le sulthan fit jeter  
 et-Giédik au foud d'une prison.  
 e nouvelle, tous les janissaires  
 rent au sérail, jurant que la tête  
 : de Bajazet répondrait de celle  
 ir vieux général, l'idole du peu-  
 de l'armée. Le sulthan effrayé se  
 rocé de relâcher sa victime. Ach-  
 excusa son maître, apaisa la  
 tude, et rendit au sulthan une  
 ité qu'il n'espérait pas pour lui-  
 : . En effet, Bajazet pardonna le  
 : , parce que les coupables étaient  
 op grand nombre ; mais il ne  
 vna pas le bienfait. Le grand-  
 , rentré en apparence dans toute  
 eur de son injuste maître, fut  
 par lui hors de la capitale, et  
 et suivi à Andrinople, le vertueux  
 ivre Achmet - Giédik fut étranglé  
 ret par l'ordre de Bajazet II,  
 fan 1482. S—r.  
 AHMET-PACHA, fut choisi pour

grand-visir par Soliman I<sup>er</sup>., à l'é-  
 poque de la fin tragique du prince  
 Mustapha, mis à mort au milieu du  
 camp, dans la propre tente de son  
 père. L'indignation de l'armée ven-  
 nait d'obliger Soliman à déposer  
 Rustan, accusé par la voix publique ;  
 Achmet-Pacha avait la faveur des  
 Ottomans, et la méritait par sa bra-  
 voure, par sa justice et sa fermeté ;  
 mais il était haï de Roxelane ; tous  
 ces titres à l'estime ne furent que des  
 crimes aux yeux de cette sulthane, dont  
 l'ambition ne voulait que des com-  
 plices ou des esclaves soumis. C'était  
 par ses artifices que Mustapha avait  
 péri ; et, pour frayer le chemin du trône  
 à Bajazet, prince né d'elle et de Soli-  
 man, qu'elle faisait verser à ce père  
 aveuglé le sang de ses propres fils.  
 Bajazet, le seul de tous qui fut cou-  
 pable, suscita un imposteur qui prit  
 les armes sous le nom de Mustapha.  
 Le grand-visir Achmet eut ordre de  
 marcher contre lui ; il le combattit, le  
 vainquit, et le fit prisonnier. En vain  
 Roxelane lui envoya secrètement la  
 défense de faire subir la torture au  
 faux Mustapha ; Achmet, qui ne con-  
 naissait qu'un maître, livra l'impos-  
 teur aux tourments, et en arracha l'a-  
 veu de l'odieuse trame qui devint pu-  
 blique. L'adroite sulthane parvint néan-  
 moins à sauver son fils et à perdre le  
 fidèle visir. Elle le fit accuser de con-  
 cussion, crime vague et toujours vrai-  
 semblable aux yeux d'un sulthan. Ach-  
 met entra dans le divan, lorsqu'un  
 chiaoux vint lui présenter l'ordre du  
 sulthan qui demandait sa tête. « Je  
 » mourrai, répondit-il, en regardant  
 » fièrement le sinistre messenger ; » et  
 » comme celui-ci s'approchait pour exé-  
 » cuter l'ordre de Bajazet : « Retire-toi, li à  
 » dit Achmet, tes mains viles ne sont  
 » pas dignes de toucher à un grand-vi-  
 » sir. » Il porte en même temps les

lut que des détracteurs : Boecler, J. Me  
 n cou et Burmann surtout ont accusé A  
 t il fut de trop de hardiesse. On a p  
 urmure. qu'il avait condamné lui-mêm  
 Phégire production précoce : cependant  
 S—y. que ses contemporains lui aien  
 aquit en plus de justice, car on a ren  
 arche de ses observations dans l'éditi  
 e enfant même auteur qui parut à Ly  
 dix-sept 1595, in-8°, et où les a enco  
 tines qui tées, après sa mort, à l'édi  
 ndié d'a Tacite, qui fut imprimée à P  
 gna, en 1608, in-fol. Acidalius a eu pu  
 sdt pour lement pour antagonistes ce  
 y publi ne veulent rien laisser à l'imag  
 qui ont et qui n'approuvent que les leg  
 et, à Lie sont appuyées de l'autorité  
 le Janus que manuscrit; mais les plus  
 ilielmus. critiques reconnaissent le m  
 premier son travail, et conviennent q  
 Germa principalement occupé de la l  
 Acidalius que ses remarques, toutes cr  
 ième vo portent sur les passages les p  
 apientie ficiles et les plus corrompus  
 par Dor trois ans de séjour en Italie,  
 dinstadt, en Allemagne et s'arrêta d'  
 ), en Ita Breslau, et ensuite à Neiss, n

l'empêcha de donner au tres ouvrages. Ses obser-Plaute étaient alors sous arurent l'année suivante, fort, 1595 et 1607; elles aussi dans la *Lampas* Janus Gruter, in-fol. Ces montrent le savoir et la ur auteur, et lui ont ac- célébrité: Barthius en cas. Aussi, Juste-Lipse , dans une lettre à Jacques que si Acidalius eût vécu nps, il aurait été une des lemagne. Ce fut aussi en imprima les *Remarques sur les Panegyriques* elles sur Tacite: les pre- vent avec l'édition de ces s donnée par Janus Gru- :fort, en 1607, in-12.; scutées et comparées avec s d'autres savants, dans ion qui a été donnée des *veteres*, à Utrecht, par Irntzenius, 1790, in-4°.; furent publiées par Chré- s, frère de Valens, Ha- in-8°. Ces dernières se sidans l'édition de Tacite, Paris, 1608, in-fol., où ur qu'il est nommé *Acia* ns celle de Jean-Frédé- is, à Amsterdam, en 1655, 573, 2 vol. in-8°. Le cas pse et Gronovius ont fait vations, puisqu'ils les ont urs éditions, suffit pour érite. Enfin, on a de lalius des notes sur Au- t été insérées dans l'édi- ques Tollius a donnée de msterdam, 1671, in-8°, sur le dialogue *De Ora-* Quintilien, qui ont été l'édition de Tacite, par Utrecht, 1721, in-4°.,

tom. 1, p. 507. On voit par ses lettres, qu'il avait aussi écrit des remarques sur Apulée et sur Aulu-Gelle; mais elles n'ont pas été imprimées. Chrétien Acidalius, qui a publié les notes de son frère sur Tacite, a aussi fait im- primer à Hanau, en 1606, in-8°, un re- cueil de ses lettres, intitulé: *Epistola- rum centuria una, cui accesserunt Epistola apologetica ad clariss. vi- rum Jac. Monavium, et Oratio de vera carminis elegiaci natura et constitutione*. Chrétien, dans sa pré- face, cherche à défendre son frère contre les bruits calomnieux que les ennemis qu'il s'était attirés par sa con- version à l'église romaine, avaient fait courir sur l'événement de sa mort. Les uns débitaient que, pendant qu'il accompagnait le S. Sacrement dans une procession, il était tombé en fréné- sie, et qu'on l'avait porté chez lui où il avait expiré presque subitement; d'autres prétendaient qu'il s'était tué lui-même. Chrétien réfute ces impos- tures, et il prouve que la maladie de son frère était une fièvre inflamma- toire causée par ses veilles et par l'ap- plication avec laquelle il avait conti- nuellement travaillé à ses notes sur Plaute. Peu de temps avant sa mort, Acidalius avait essuyé une violente se- cousses à l'occasion d'une dissertation qui parut en 1595, et qu'on lui attri- buait; elle était intitulée: *Mulieres non esse homines, les femmes ne sont pas des hommes, c'est-à-dire, des êtres pensants et raisonnables* (V. GEDDICUS). Sa lettre apologé- tique, adressée à Jacques Monavium, qui termine le recueil que nous ve- nons de citer, fait connaître comment cet écrit lui a été imputé. Le libraire qui avait imprimé ses observations sur Quinte-Curce se plaignait sou- vent d'avoir perdu ses avances; Acida- lius cherchait à l'en dédommager,



qu'il dit  
 ogne où  
 g-temps,  
 la trouva  
 donna à  
 nprimer,  
 é de bien  
 s un peu  
 aient pas  
 ublication  
 aire fot  
 la copie  
 ina contre  
 n puisse  
 d'esprit,  
 ogétique,  
 éder pour  
 istrats et  
 g, et de  
 rien qui  
 pputation.  
 ette accu-  
 contre les  
 prouver  
 it abuser  
 a été tra-

Il traversa aussitôt la mer  
 avec 20,000 hommes d'in  
 2000 chevaux et 15 éléphan  
 joint ses troupes à celles de l  
 roi de Macédoine, alors allie  
 mains, il subjuguâ toute la T  
 passa le Sperchius, et ravagea  
 tude. Antiochus qui s'était ex  
 fameux défilé des Thermop  
 garder les sommets du mont  
 2000 Étoliens. Acilius, sent  
 ficulté de les chasser de ce p  
 dressa à Caton, son lieuten  
 lui promit de l'enlever, et y  
 après des efforts prodigieus  
 action éclatante décida du s  
 journée : les Syriens, qui av  
 que-là résistèrent courageuseme  
 qui d'ailleurs étaient infér  
 nombre, prirent la fuite et  
 taillés en pièces. Alors les Béc  
 s'étaient déclarés pour Antio  
 rurent devant le consul dan  
 titude suppliante. Acilius les  
 mainement : la seule ville de  
 qui avait élevé une statue à A

s indignés se déterminèrent à mener la guerre, et rassemblèrent leurs forces aux environs de Naupacte. Acilius marcha sur elle, après avoir offert sur le lieu un sacrifice à Hercule. Il se défendit avec un courage très-dangereux contre le mont Corax, où, par suite de ses ennemis, il se vit en face d'autres obstacles à surmonter, et que lui opposa la nature de la montagne. Malgré la vigoureuse résistance des Aciliens, il fut arrêté pendant presque tout le jour par une armée consulaire devant Naupacte, que Philippe recouvrait de sa domination sur les états qui lui avaient été enlevés. Flaminius, qui avait vaincu à Cynossema et qui résidait à Chalcis pour défendre les intérêts de la république, fut nommé consul, et partit au consulat que le roi de Macédoine n'était bien plus à craindre pour que les Étoliens, et l'empereur ne levât le siège de Naupacte. Il se rendit à la sagesse de ce commandant, et accorda une trêve aux Étoliens, et ramena son armée dans la patrie. Les députés de l'Étolie ne purent obtenir la paix du sénat, et se préparèrent à attaquer de nouveau Naupacte, lorsque Lamia se joignit à eux; Acilius marcha contre eux, et prit de nouveau Naupacte, et le consulat étant sur le point d'expirer, il hésita s'il remettrait le siège de Naupacte; mais les Étoliens, qui avaient fortifié pendant la trêve, et qui étaient sur Amphisse, dont il se défendait. Il assiégeait la citadelle lorsqu'il apprit que L. Corn. Scipion était débarqué à Apollonie, à la tête de 13,000 hommes de renfort, et qu'il venait le remplacer. Acilius lui recommanda de se défendre, et revint à Naupacte, où il obtint un triomphe que lui offrirent les rois de Syrie et de Judée, et qui furent rendus magnifiques. Dans ce triomphe, il disputa la censure à Caton, et se désista de ses prétentions.

Pour acquiescer à un vœu qu'il avait fait avant la bataille des Thermopyles, Acilius fit construire à Rome un temple dit *de la piété*, qui fut ainsi nommé, parce qu'on l'éleva au lieu où avait été la prison dans laquelle une jeune femme appelée Térentia avait allaité son père condamné à mourir de faim. Le fils de Manius Acilius, étant décemvir, fit la consécration de ce temple, et y plaça la statue de son père en or pur. Jusqu'alors on n'avait encore vu aucune statue de ce métal ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie.

D—T.

ACILIUS GLABRIO, consul sous Domitien, l'an 91 de J.-C., avec M. Ulpius Trajan, qui depuis parvint à l'empire. Glabrio était d'une force et d'une adresse extraordinaires; c'en fut assez pour que l'empereur, qui ne voyait dans les plus distingués des citoyens que les jouets de ses caprices, l'obligeât à descendre dans l'arène, dans le temps même de son consulat, et à y combattre un lion d'une grandeur prodigieuse. Glabrio le tua sans même avoir été blessé; le peuple applaudit à son courage et poussa de grands cris de joie; mais ces acclamations causèrent la perte de Glabrio; Domitien, jaloux de ce qu'il les avait excités, le bannit sous un prétexte frivole; et, quatre années après, le fit mourir comme coupable d'avoir tenté de troubler l'état. Baronius a prétendu que l'attachement de Glabrio à la religion chrétienne fut la cause de sa mort; mais Dion, dont il invoque le témoignage, n'a rien dit qui pût autoriser cette assertion.

D—T.

ACINDYNUS (SEPTIMUS), consul avec Valérius Proculus, l'an 340 de Rome. Il est surtout connu par un fait assez remarquable qui eut lieu à Antioche, lorsqu'il était gouverneur de cette ville, et que S. Augustin a

## ACK

e payait  
 quelle on  
 ison par  
 ara qu'il  
 marqué,  
 isonnier  
 dont un  
 : ce der-  
 t la livre  
 n qu'elle  
 ut ne de-  
 consulter  
 sible à la  
 pu'à celle  
 na de se  
 délicats ;  
 e bourse  
 mais cet  
 s les rap-  
 utre qui  
 . Aussitôt  
 la femme  
 ur , et lui  
 té. Acin-  
 d'avoir ,  
 ux époux

contemplations la gloire de  
 parue sur le Thabor, se  
 qu'elle était sacrée et incor  
 quoiqu'elle ne fût pas l'essen  
 Acindyus mit beaucoup de  
 dans cette dispute ; ses ad  
 l'accusèrent de croire à cette  
 créée et finie. L'empereur J  
 taczene se déclara pour  
 synode de Constantinople c  
 le sentiment et la personne  
 nus. Celui-ci, obligé de se  
 composa divers écrits en f  
 la doctrine proscrire. Grets  
 imprimer son *Traité De E  
 operatione Dei*, en grec et  
 Ingolstad, 1616, in-4°. Outre  
 la *Grèce orthodoxe* d'Allati  
 me qu'il avait composé con  
 mas, avec des fragments d'  
 vrages.

ACKERMANN (CONRAD  
 dien célèbre, que les Allen  
 gardent comme le créateur  
 théâtre : il naquit au comm  
 du 18<sup>e</sup>. siècle ; son talent lu

médecin ; encore enfant , il s'ap-  
 pliqua à l'étude de la médecine , et à  
 l'âge de 15 ans il sauva plusieurs  
 mis d'une épidémie dangereuse  
 qui régnait dans Otterndorf. Il acheva  
 ses études à Jéna et à Gœttingue , sous  
 le célèbre Heyne. Il acquit des connaissances  
 fort étendues en suivant  
 les leçons du célèbre Heyne. Après  
 avoir pratiqué long-temps son art dans  
 sa patrie , et s'être distingué par des  
 ouvrages d'excellents ouvrages ita-  
 liens , français et anglais , ainsi que  
 des compositions originales , il fut  
 nommé professeur de médecine à Alt-  
 ort , où il occupa successivement plu-  
 sieurs places. Son habileté pratique  
 dans sa science théorique. Il fut  
 élu membre de plusieurs sociétés de mé-  
 decine. Il a laissé plusieurs écrits , entre  
 autres : I. *Institutiones Historie Me-*  
*dicinæ* , Nuremberg , 1792 , in-8° ;

II. *Manuel de Médecine militaire* ,  
 Leipzig , 1794-95 ( en  
 deux volumes ) ; III. *Vie de J. Conr. Dip-*  
*sing* , Leipzig , 1781 , in-8° . ( en alle-  
 mand ) .

Il a donné les Vies d'Hippo-  
 crate de Galien , de Théophraste , de  
 Rufus d'Arétée et de Rufus d'É-  
 phèse dans l'édition faite par Harles  
 de la *bibliothèque grecque* de Fabri-  
 ces biographiques passent pour  
 les meilleurs d'œuvre. G—T.  
**MUTH (ANDRÉ)** , savant orien-  
 taliste , et professeur de théologie à  
 Bernstadt , né le 6 mars  
 1704 , mort le 4 novembre 1794 . On  
 à l'âge de 6 ans il savait déjà  
 parler en hébreu . Ses ouvrages  
 les plus remarquables sont quelques  
 volumes (ou chapitres) d'un koran po-  
 sés , qu'il avait le projet de don-  
 ner. Voici le titre de ce *speci-*  
*men* très rare : I. *Τετρακτάκις*  
*arabica, sive Specimen Alcorani*  
*linguis Arabici, Persici, Tur-*  
*Latini* , Berolini , 1701 , in-

fol. 57 pages ; II. *Obadias Armenus*  
*et Latinus , cum annotationibus* ,  
 Leipzig , 1680 , in-4° . Pour faire im-  
 primer cet ouvrage , dans lequel il a  
 suivi de mauvais guides (Ambroise  
 Theus et François Rivoli) , il fut  
 obligé de faire , à ses frais , fondre des  
 caractères arméniens. Il fut en corres-  
 pondance avec plusieurs de ses plus  
 célèbres contemporains , tels que Lon-  
 guet , Spanheim , Leibnitz , qui  
 n'approuvèrent pas ses idées sur l'i-  
 dentité de l'arménien avec l'ancienne  
 langue de l'Égypte. S—A.

**ACOMAT** , nommé d'abord **ÉTIENNE** ,  
 fils de Cheyéchiou ou Chersech , prince  
 de Montevera , dans l'Esclavonie , avait  
 été fiancé à la fille du souverain de  
 Servie , l'une des plus belles prin-  
 cesses de son temps. Il allait l'épouser  
 lorsque son père la lui enleva et l'é-  
 poussa lui-même. Le jeune prince au  
 désespoir se retira chez les Turks ,  
 embrassa le mahométisme , et quitta  
 son nom d'Étienne pour prendre celui  
 d'Acomat. Bajazet II l'ayant accueilli  
 à sa cour , lui donna sa fille en ma-  
 riage. Acomat accompagna le sulthan  
 dans son expédition contre les Véné-  
 tiens , et , toujours favorable aux chré-  
 tiens , dans le cœur , il sauva une par-  
 tie de la garnison vénitienne , après la  
 prise de Modon , en Morée ; il délivra  
 en outre plusieurs esclaves chrétiens ,  
 par son crédit et même par son ar-  
 gent. Ce fut lui qui détermina Bajazet  
 à faire la paix avec les Vénitiens , et  
 qui obtint du sulthan que Jean Las-  
 caris , envoyé par Laurent de Médicis ,  
 aurait la liberté de fouiller dans  
 toutes les bibliothèques de la Grèce ,  
 pour faire une recherche exacte des  
 ouvrages qui s'y trouvaient comme  
 ensevelis depuis que l'empire d'Orient  
 avait subi le joug des Turks. Acomat  
 se distingua par sa fidélité envers Ba-  
 jazet , dans la bataille que ce prince

1590 ,  
 édition  
 1608 et  
 souvent  
 e traduc-  
 de Lins-  
 ne partie  
 adaction  
 ult , a eu  
 ), in-8°.  
 ouvrage  
 spagnols  
 plaires ;  
 ce conte,  
 loctions ,  
 et Acuña  
 ste de cet  
 ndes, ita-  
 : *Naturá*  
 manque,  
 ie, 1596,  
 espagnol,  
 écédent ;  
*Evangelii*  
 ie, 1588,  
 -8° ; IV.  
 nom

Ce ne fut qu'après en avoir  
 sieurs , surtout aux Indes or  
 qu'il revint en Europe , et qu'  
 à Burgos en Espagne , où il e  
 médecine et la chirurgie. Sur  
 sa vie , il se retira dans un  
 de cette ville. Ayant eu con  
 de l'ouvrage de Garcias ad  
 sur les drogues , il en entra  
 sur le même sujet ; mais au fo  
 fut qu'une simple copie ou  
 duction espagnole , à laquelle  
 fort peu de chose. Elle paru  
 gos en 1578 , in-4° , sous le  
*Tratado de las drogas y*  
*nas de las Indias orientales*  
*plantas*. Elle a été trad. en it  
 Guilandini , et imprimée à V  
 1585 , in-4° . Clusius la tradu  
 tin , l'abrégea , y ajouta quel  
 marques , et la fit imprimer  
*Exotiques* , à Auvers , en 158  
 à la suite de Garcias. Acost  
 joint des figures ; mais quoiqu  
 qu'elles ont été faites sur le  
 Clusius les trouva si mauvai  
 en supprimant la relation de

**ACOSTA (URIEL)**, gentilhomme gais, d'origine juive, naquit à to vers la fin du 16<sup>e</sup>. siècle. Il une éducation soignée, et mondes ans après ses jeunes années, irdeur pour la science et la véttelle qu'on en voyait à cette ue, où l'esprit humain semblait ivrir et essayer ses facultés enies depuis long-temps. Il s'aa particulièrement à l'étude de sologie, et la première partie de messe s'écoula dans une pratique e de tous les devoirs de dévotion. peu, il en vint à se faire des difés sur les principes de la religion, on ame passionnée s'agitait sans pour les résoudre. Au bout de ques années, il crut que le judaïs-avaient professé ses ancêtres, érait plus sa raison. Au péril de e, il prêcha cette doctrine à toute mille, la persuada, et abandon-une partie de sa fortune, un bé-e assez considérable, et une posi-heureuse, il passa en Hollande, l se fit juif. Il ne tarda guères à ver que les principes des rabbins nt mal d'accord avec la loi Moise. La synagogue l'excommu-Il supporta d'abord, sans trop nner, cette punition, et se mit à un livre pour soutenir son ion. A force d'examiner l'*Ancien tament*, il crut y découvrir qu'il était point question des peines et récompenses de l'autre vie. Alors embrassa la croyance des sadus, et publia son livre, où il conut de toutes ses forces l'immor-s de l'ame. Les juifs le déférèrent tribunaux d'Amsterdam, comme jnant toute espèce de religion. Il mis en prison et relâché peu après. doute croissant toujours, il en à nier que la loi de Moise fût une lation de Dieu; et alors, se trou-

vant tout-à-fait incrédule, il lui de-vint indifférent de professer extérieurement un culte quelconque; il se réconcilia avec la synagogue, quinze ans après son excommunication. Peu après, il fut dénoncé pour avoir détourné deux chrétiens de se faire juifs, et aussi parce qu'il observait mal les pratiques de sa religion. La synagogue l'excommunia encore une fois, et il passa sept années en butte aux persécutions de sa famille et de tous les juifs de Hollande. Tant de tourments le déterminèrent à subir une expiation, la plus dure et la plus humiliante qui se puisse imaginer. Il la raconte dans un petit ouvrage qu'il composa, à ce qu'il semble, au moment où il prit la résolution de s'ôter la vie. Voulant en même temps se venger d'un de ses parents qui était son mortel ennemi, il l'ajusta avec un pistolet. L'arme fit long feu; Acosta avait réservé pour lui un second pistolet, et se tua sur-le-champ: on croit que ce fut en 1647. Acosta est un exemple remarquable d'une ame noble, ardente et élevée, égarée par l'orgueil de la raison humaine. Pendant la plus grande partie de sa vie, il ressentit l'insatiable besoin d'une croyance religieuse, et ne s'aperçut pas que ce sentiment est une preuve qu'il y a un genre de vérité où ne peuvent atteindre les formes du raisonnement. On ne peut s'empêcher de plaindre sa vie malheureuse et agitée: il a dû souffrir plus encore des incertitudes de son ame. Ses deux ouvrages ont pour titre: *Examen traditionum Pharisæicarum ad legem scriptam*, et *Exemplar vitæ humanæ*.

B—E. F.

**ACQUAVIVA (ANDRÉ-MATHIEU)**, duc d'Atri et de Térano, et comte de Conversano, au royaume de Naples, homme d'une illustre naissance, pro-

## A C Q

qui les  
ers l'an  
parti des  
que de  
es dis-  
Charles  
tré par-  
ensuite  
ses em-  
a guerre  
it blessé  
prison-  
le con-  
salve de  
ar orner  
fut pré-  
qui fut  
rendit la  
dant 24  
ne d'Al-  
acra aux  
ts de lui  
dressées  
is de son  
i accueil  
aient de

qu'il n'en a jamais pu décou-  
cune édition. On a aussi par-  
foi de son frère Bélisaire Ac-  
d'un Traité de lui sur l'ordre  
*De Equestri ordine* ; mais  
est sans doute resté manuscrit  
sa famille.

ACQUAVIVA (BÉLISAIN)  
puiné du précédent, fut en-  
son exemple a cultiver les  
prit aussi d'abord l'état  
Lors de la conquête de Na-  
Charles VIII, étant resté a-  
roi Ferdinand, tandis  
frère s'était déclaré pour l'  
çais, ce roi lui donna pour  
pense le fief de Conversano  
avait ôté à André Mathieu.  
accepta, mais il sut ménager  
tement, sous le roi Frédéric  
térêts de son frère, qu'il lui  
ce fief et le reste de ses biens  
lui donna en échange la ville  
qu'il érigea en comté, et qui  
suite érigée en duché sous C.  
Ce fut dans sa vieillesse qu'il

tre autres, Jean-Jérôme, duc d'Attri, petit-fils thieu, et un second, Jean-ussi duc d'Attri, mort en rouve plusieurs morceaux ésiés dans divers recueils, eni parle d'eux avec éloge *storia della volg. poesia.* AQUAVIVA.) G—É.

(OLAUS), chirurgien et iaquit en Suède, près de au commencement du dix-ècle. Il étudia d'abord à se rendit ensuite à Stock-s'y appliquer à la chirurg-maîtres habiles. En 1741, un voyage en Allemagne e, séjourna quelque temps e, à Strasbourg et à Paris, ndant deux ans, dans les çaises, en qualité de chi-in 1745, il retourna en e fixa dans la capitale, où il : un demi-siècle l'oracle de : et de la médecine. Il don-s nouvelles sur la manière s hôpitaux dans les camps et rmées, et publia en sué-urs ouvrages, dont les sont : un *Traité sur les ntes*, Stockh., 1745 ; des *ms de chirurgie*, ibid, : *Dissertation sur l'opé-a cataracte*, ibid, 1766 ; *rs sur la réforme néces-les opérations chirurgi-l*, 1767. Les talents et le el lui firent obtenir des ortantes et des distinctions Il fut nommé directeur gé-ns les hôpitaux du royaume. rda des titres de noblesse. ord chevalier de Wasa, nsuite commandeur de cet université d'Upsal lui en-plôme de docteur en mé-1764 ; il était membre de

l'académie des sciences de Stockholm depuis 1746, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris, depuis 1750. Parvenu à un âge très-avancé, il mourut en 1807. C—V.

ACRON, roi des Céciniens. (*Voy. ROMULUS*).

ACRON, célèbre médecin d'Agri-gente en Sicile, vivait, selon Plu-tarque, lors de la grande peste qui désola Athènes au commencement de la guerre du Péloponèse, dans la 84<sup>e</sup>. olympiade, 444 ans av. J.-C. ; suivant le même biographe, il fit, le premier, allumer des feux dans les rues pour purifier l'air et arrêter la contagion ; mais cette pratique, sur l'utilité de laquelle on élève mainte-nant des doutes, était déjà suivie par les prêtres d'Égypte, au rapport de Suidas. Pline regarde Acron comme le chef de la secte des empyriques ; c'est une erreur dans laquelle il est tombé, parce qu'à cette époque où la philosophie grecque commen-çait à naître, Acron s'opposa de tout son pouvoir à ce que celle-ci s'em-parât d'une science qu'il reconnais-sait avec raison devoir exiger une autre méthode. Cette secte des em-pyriques ne commença que 200 ans plus tard, d'après Sérapion d'A-lexandrie, et Philinus de Cos. Acron, après avoir enseigné et pratiqué la médecine à Athènes, revint mourir dans sa patrie, et demanda aux Agri-gentins un endroit de leur ville pour s'y bâtir un tombeau ; mais la jalousie d'Empedocle, qu'on a dit faussement avoir été son panégyriste, le lui fit refuser. A—N.

ACRONIUS (JEAN), professeur de médecine et de mathématiques à Bâle, naquit à Acroum, village de la Frise, et mourut de la peste en 1564, dans un âge peu avancé. Il a plus servi les mathématiques que la mé-



*Suffri-*  
ford, il  
ndance,  
nous lui  
*astrola-*  
*le Spha-*  
et C.  
) , naquit  
( 1220,  
y reçut  
. A l'âge  
ât , mal-  
des em-  
la cour  
mpeur  
ée. Il fut  
s impor-  
gothète ,  
premier  
l Paléo-  
: au pape  
Grecs et  
a 1274 ,  
m , où il  
l'empere-  
gmes de

scurité du style et le défaut  
thode , est-elle recommandable  
relation détaillée , et probable-  
exacte , d'événements arrivés  
plus grande partie sous les  
l'auteur. On a aussi de lui quel-  
vrages sur la théologie , qui  
pas imprimés.

ACROPOLITE (CONSTANTIN)  
du précédent , et son successeur  
la charge de grand logothète  
la disgrâce de Michel Paléologue  
son obstination dans le schisme  
il rentra en faveur sous André  
Grecs l'appellent le Jeune Métaphraste  
parce qu'il écrivit les Vies de  
saints , à l'imitation de Siméon  
Metaphraste. On trouve de lui celui  
Jean Damascène dans les Bollani.  
Il avait composé divers traités  
Procession du St.-Esprit , sur les  
principales questions qui divisent  
églises grecque et latine ; il nous a  
que des extraits.

ACROTATUS , fils aîné d'Alcibiades  
mènes II , roi de Sparte , d'après

Tarente, et décida les Tarentins d'envoyer 20 vaisseaux aux Agrigentins. Tandis qu'ils se préparaient, il se rendit à eux, où il donna d'abord les mêmes espérances; mais bientôt il plongea dans la débauche, et se livra à toutes sortes de déprédations. Il tua en trahison Sosis, un des principaux exilés de Sparte, et craignit que le peuple ne se révoltât contre lui, et s'étant emparé furtivement durant la nuit, il se rendit à Sparte. Il eut par la suite, d'après Pausanias, le commandement de la flotte que les Lacédémoniens envoyèrent contre Aristodème, tyran de Megalopolis, et il fut tué dans une sanglante bataille où les Lacédémoniens furent défaits. Il laissa un fils nommé Aréus.

C—R.

**ARISTOTATUS**, fils d'Aréus, et de celui du précédent, étant très aimé de Sparte contre Pyrrhus, il sollicita de Cléonyme, roi de Sparte, qu'il attaquât cette ville en l'absence d'Aréus. Il parvint à le contenter à ce que les secours qu'il lui enverraient fussent arrivés, et alors il se retira. Il monta sur le trône après la mort de son père, vers 307 av. J.-C. Il fut tué l'année suivante dans l'expédition contre Aristodème, dont nous avons parlé à l'article précédent. Plutarque, en effet, rapporte que cette expédition à ce second roi, ce qui est plus vraisemblable. Il laissa un fils en bas âge, nommé Aréus.

C—R.

**ACSENCAR** (CACYM EDDAULAH), 12<sup>e</sup> Atabek de Mossoul, était un des principaux officiers de Mélik-El-Visir Nedham-El-Mulk. Il perdit sa fortune, et voulant s'éloigner, il fit donner le commandement de ses troupes que Mélik-Châh des Aïyoubites lui soumettre le Diarbekr,

le Dyézireh et la ville d'Alep. Acsencar, chargé de cette expédition, partit l'an 477 de l'hég. (1084 de J.-C.), et fit reconnaître, partout où il passa, l'autorité de son prince. Nedham-El-Mulk, à qui ces conquêtes causaient encore plus d'ombrage, fit donner à cet officier le gouvernement d'Alep. Acsencar se fixa dans cette ville, et profita des troubles qui suivirent la mort de Mélik-Châh, pour se rendre indépendant. Il fit d'abord sa paix avec ses voisins; mais, au bout de quelques années, il eut à soutenir, contre le prince de Damas, une guerre dont l'issue ne fut pas heureuse; il fut défait et tué au mois de djumâdy 1<sup>er</sup>, 487 de l'hég., laissant à son fils Zenky, ou Sanguin, une puissance mal assurée. (V. SANGUIN.) J—N.

**ACSENCAR-AL-BOURSKY**, nommé par les historiens des croisades, BONSEQUIN, BORGEL, BURGOLDAS ou BURSO, fut un des principaux officiers de Mélik-Chah, et joua un grand rôle sous le règne de ses successeurs. En 478 de l'hég. (1086 de J.-C.), ce prince l'envoya dans l'Asie mineure pour réduire tous les petits émyrs, qui s'étaient rendus indépendants après la mort de Soléiman. (Voy. ABOUL-CACEM). Mohammed étant parvenu au trône après Barkiârok, son frère, donna à Acsencar le gouvernement de Baghdâd, et, en 1114, celui de Mossoul, dont le prince venait de tomber sous le glaive des Ismaéliens. Il eut alors plusieurs affaires avec les croisés, fut tantôt vainqueur, tantôt vaincu, et laissa une grande idée de son courage et de son habileté. Mohammed lui ôta ensuite le gouvernement de Mossoul, et, en 1118, Mahmoud, son fils, le nomma gouverneur de Baghdâd. Pendant les années 1121 et 1122, il fut employé à rétablir la paix entre Mah-

## ACT

e , et à 10<sup>e</sup>. siècle , savant théologie  
 fe Mos- noniste , fut nommé à l'év  
 Ascencar Verceil en 945. Il en éta  
 , la sœur par ses lumières et par la do  
 ix de ses ses-mœurs, A sa considéra  
 ul et ses rois Lothaire et Hugues Ca  
 iefs. En chirent son église par de ri  
 il pour y sents et par de grands privil  
 y fut as- trouve les actes de ces donati  
 J—n. le vol. 4 de l'*Italia sacra*.  
 . ce nom, donné les ouvrages suivants :  
 ie, selon *lus de Pressuris ecclesiast*  
 guerre à visé en trois parties, qui sont  
 at secon- *diciis Episcoporum*, *De Or*  
 gnirent *nibus eorumdem*, et *De Faci*  
 n. Ils dé- *ecclesiarum*: ces trois parties  
 sceptre, souvent été présentées com  
 les avait ouvrages différents , sont  
 roi. Acti- dans le 8<sup>e</sup>. volume du *Spic*  
 gouver- d'Achery ; II. *Epistolæ*, qui  
 ie. Mo- vent dans le même recueil ;  
 nds em- *nones rursus, statutaque V*  
 luxe de *sis ecclesiæ, eruta à concili*  
 'occuper *tolisque decretabilibus*, qu  
 at cons- *in centum capita aptè distin*  
 ègne. Il le *Spicilege* de d'Achery ; IV.

quelque temps après, quitta  
 , où il ne revint plus. Il  
 t une partie de l'Italie, se  
 oscane, et obtint du grand-  
 old le commandement d'une  
 Lorsque le roi Charles III  
 contre les barbaresques une  
 n qui ne réussit pas, Acton  
 ait les vaisseaux toscans  
 ceux du roi d'Espagne, et  
 sauver trois ou quatre mille  
 s, qui auraient péri sans son  
 Cette belle action fut l'oc-  
 sa fortune : le roi de Naples,  
 avis du marquis della Sam-  
 n ministre, lui offrit du ser-  
 n accepta; et le grand duc de  
 sda sans peine au monarque  
 un homme qu'il avait appré-  
 sa réponse au roi, ce prince  
 talents d'Acton, mais il dé-  
 même temps « qu'il était né-  
 de le surveiller, parce qu'il  
 trêmement intrigant et dan-  
 » Acton obtint bientôt la  
 u roi, et surtout celle de  
 Nommé ministre de la ma-  
 économisa sur son départe-  
 de fournir aux dépenses  
 . Cette conduite lui fit obtenir  
 près le ministère de la guerre.  
 ger l'administration des fit  
 t établir un conseil, dont les  
 x membres lui étaient dé-  
 ur s'assurer de plus en plus  
 te protection de la reine, il  
 cette princesse au conseil,  
 étroitement avec Hamilton,  
 l'Angleterre. Une haine cons-  
 re la France fut le mobile de  
 actions. Elle eut, dit-on, pour  
 le dépit qu'il éprouva de ce  
 l'expédition de Barbarie, il  
 tenir de M. de Sartine un  
 portant dans la marine fran-  
 France avait coutume d'a-  
 s bois de construction dans

le royaume de Naples. Acton, sous  
 prétexte du besoin qu'on aurait de  
 ces bois pour la marine qu'il avait le  
 projet de former, engagea le roi Fer-  
 dinand à en refuser l'exportation.  
 Lorsqu'un tremblement de terre dés-  
 sola la haute Calabre, Acton refusa  
 de recevoir une frégate chargée de  
 grains, que le gouvernement français  
 avait envoyée pour aider le roi de  
 Naples à secourir les victimes de cette  
 calamité. Le roi d'Espagne enjoignit  
 alors à son fils d'éloigner le ministre  
 qui avait tenu une conduite si révol-  
 tante; mais la reine soutint Acton, et  
 le roi le conserva. Le cardinal de Ber-  
 nis vint inutilement à Naples pour  
 faire cesser cette lutte scandaleuse d'un  
 fils contre son père et contre le chef  
 de sa famille. On dit même qu'alors  
 Acton fit assassiner un courrier du  
 cabinet français pour se rendre maître  
 de ses dépêches. Vers cette époque, il  
 fut déclaré premier ministre. Fier d'a-  
 voir triomphé des rois de France et  
 d'Espagne réunis, il ne mit plus de  
 bornes à son orgueil, à son ambition  
 et à ses vengeances. Il se rendit redou-  
 table à ses maîtres mêmes, qu'il eut  
 l'audace de menacer plusieurs fois; et  
 exigea que l'on disgraciât les grands  
 seigneurs qui avaient improuvé sa  
 conduite. Lorsqu'en 1792 Naples fut  
 menacée d'un bombardement par une  
 escadre française, Acton se vit forcé  
 de céder à la nécessité, et d'accepter  
 toutes les conditions proposées; mais  
 il se vengea de cette humiliation dès  
 qu'il en trouva l'occasion. En 1793,  
 il parvint à empêcher que le ministre  
 français ne fût reçu près de la cour  
 ottomane. Dirigeant, en 1794, la  
 junta d'état, créée pour faire arrêter  
 les personnes suspectes, il fit exiler,  
 emprisonner ou mettre à mort ses en-  
 nemis, sous prétexte d'intelligence  
 avec les Français. Sa cruauté souleva

## ACT

ACTUARIUS. Ce nom, qui est un nom de famille de tous les médecins attachés à la cour de Constantinople, était un nom de famille de la cour ; mais il a été plus particulièrement donné à un médecin grec qui s'appelait auparavant JEAN ZACHARIE. Il vivait, selon W. J. B. Justus, dans le 11<sup>e</sup>. siècle, et René Moreau, dans le 12<sup>e</sup>. Il a été placé dans le 13<sup>e</sup>. et dans le 14<sup>e</sup>. siècle au commencement du 14<sup>e</sup>. siècle. Il est le premier auteur grec qui ait écrit dans la pratique l'usage des médicaments doux, de la casse, du sucre, de la manne ; c'est aussi le premier auteur qui ait parlé des eaux distillées. Il est supérieur aux écrivains arabes et bien inférieur aux grands médecins de sa nation : Galien, Aétius, Avicenne, Rhazès, Serapion, d'Égine, sont ceux qu'il a le plus particulièrement suivis. On a traduit de son I. une *Thérapeutique* en latin, dont il n'y a aucune édition moderne, mais dont Henri Mathisius a donné une traduction latine complète, sous ce titre : *Methodi*

., Ultrajecti, 1670, in-8°. ; IV. *Traité sur la composition des icaments*, avec des Commentaires an Ruellius, qui n'est qu'une imion séparée des 5°. et 6°. livres r Thérapeutique d'Actuarius. Les res médicales de J. Actuarius su-recueillies en 1526. Paris, in ioth. *Aldina*, in-8°. ; puis en 5, apud Born-Turrisanum, in ioth. *Aldina*, in-8°. Henri Etienne ia, en 1567, une édition in-fol. us ces ouvrages, traduits par ents auteurs, dans l'édition des *icæ artis principes*. Ils ont aussi rprimés réunis : *Actuarii opera*, ius, apud Morellum, in-8°. ; luni, apud Jo. Tornesium, 1556, 1, 3 vol. Tous les ouvrages de , dit Actuarius, sont pleins de pratiques ; cependant l'auteur y tre la préférence qu'il donne à la xine raisonnée. On trouve dans eurs bibliothèques des ouvrages tuarius, qui n'ont pas été impris. C. et A—N.

**ACUÑA** (DON ANTONIO-OSORIO D'), ue de Zamora, sous les règnes de linand-le-Catholique et de Char-tuint. Appelé par sa naissance aux hautes dignités de l'église, aux-les il fut destiné de bonne heure, linand-le-Catholique l'envoya eu assade auprès des rois de France le Navarre. Acuña fut ensuite mé à l'évêché de Zamora, qu'il pait en 1519, après l'avènement harles-Quint, époque célèbre dans onarchie espagnole, et malheureu-ent trop favorable au développe-t des passions et du caractère fou-ix de ce prélat. Des inimitiés onnelles entre le comte d'Alba lisle et lui, divisaient en deux is la ville de Zamora. L'absence harles-Quint ayant laissé le champ : à l'insurrection des communau-

tés, connue sous le nom de Sainte-Ligue, les peuples de la Castille se livrèrent d'abord à une anarchie tur-multueuse, que la faiblesse du cardinal Adrien ne lui permettait pas de réprimer. Cette anarchie avait pris en fort peu de temps une force imposante, et pour ainsi dire constitutionnelle, puisqu'une assemblée des députés, ou procureurs de la nation, traitait avec les ministres de l'empereur, qui la reconnaissaient ; elle aurait infailliblement changé la face de l'Espagne, si les principaux chefs de la Sainte-Ligue avaient eu l'audace et la fermeté de l'évêque de Zamora. Obligé de s'éloigner de son siège, à cause des tracasseries de son rival (le comte d'Alba de Lisle) Acuña s'était rendu à Tordesillas au moment où les députés de la Sainte-ligue s'y réunissaient ; il se jeta aussitôt dans leur parti, et fut accueilli avec empressement. On lui donna des soldats et des canons, avec lesquels il marcha droit à son rival, qui ne l'attendit point, et fut se joindre aux forces du cardinal gouverneur. Dès cet instant, don Antonio Acuña devint l'un des principaux chefs de la ligue populaire. Il leva un régiment de prêtres, qu'il conduisit toujours lui-même aux combats. Il était alors dans sa 60°. année, et tous les auteurs espagnols s'accordent à dire qu'il avait le feu d'un jeune homme et l'adresse du militaire le plus exercé dans le manieiment des armes. Dès qu'il s'agissait de fondre sur les ennemis, ce prélat sexagénaire piquait le premier son cheval, en criant : *A qui mis clerigos* : « A moi, mes prêtres. » Au premier recensement des troupes de la ligue dans le bourg de Tordesillas, Acuña parut à la tête de 5000 hommes, parmi lesquels on remarquait 70 lances qui étaient à son service particulier,

## A C U

e , dont  
diocèse,  
ore d'ha-  
nait éga-  
de la li-  
plus ren-  
n et les  
pereur ,  
douceur  
e ou di-  
mais rien  
rélat, et  
de Val-  
tion au-  
dans un  
é Villa-  
s), pour  
ats de sa  
erain de  
ement il  
il plaça  
du pré-  
retour à  
: celui-  
coup de  
ris pour  
travaux

tres tua lui seul onze soldats  
de Haro; avant de tirer le  
fusil, il donnait la bénédiction  
celui qu'il visait, et faisait  
en l'air avec le fusil même  
se servait. Le mauvais succès  
faire de Tordesillas fut im-  
faute où à la trahison des  
de la ligue; don Pedro Gu-  
du comte d'Urena, général  
fut obligé de céder le com-  
ment; mais Acuña ne perdit  
son influence, et devint cha-  
plus redoutable, par les braves  
qu'il exerçait à la tête des  
par des entreprises dignes d'être  
rier consommé. Il ne négligea  
eun moyen de nuire à ses  
ses lettres, ses émissaires par-  
l'Espagne, et fomentaient le  
soulèvement; mais ne perdit  
vue l'objet particulier de sa  
tion, il trouva le moyen de  
dans la ville de Tolède, assés  
les royalistes, et défendue  
Maria Pacheco, épouse de  
Padilla. Dévoré dans cette

et été battu à Villalar, le 24 avril 1521, et fait prisonnier avec ses principaux officiers, cet événement fit étouffer la ligue, et tous les chefs de cette révolution populaire portèrent leur tête sur l'échafaud. L'évêque de Zamora chercha à se sauver en France, et pénétra, à la faveur d'un déguisement, jusques aux frontières de la Navarre, où il fut reconnu et arrêté. Charles-Quint le fit transférer au château de Simancas. C'est dans cette prison, où il était gardé avec une surveillance d'égards, qu'il fendit la tête à un geôlier, ou gardien de la forteresse, un morceau de brique qu'il avait caché dans son bréviaire, placé ordinairement dans une bourse de cuir. Les soldats de l'alcaide étant accourus au bruit, rencontrèrent l'évêque qui s'échappa, et parvint à l'arrêter. Ce crime fut le dernier d'Acuña. Charles-Quint lui donna un bref qu'il avait obtenu du pape, par lequel le prélat, dépouillé de son caractère épiscopal, était soumis à la justice ordinaire. L'impitoyable alcaide Ronquillo, le même jour, la rigueur avait exaspéré les soldats au commencement de l'insurrection, reçut ordre de faire sonner les cloches, et don Antonio fut décapité dans la prison même; son corps fut suspendu et exposé à l'un des murs de la forteresse. Telle fut la fin de cet homme, remarquable par son caractère, sa bravoure, sa simplicité et la férocité qu'il déploya à un âge et dans une profession qui auraient dû ralentir la fougue de son caractère. Il s'était fait remarquer par la pureté de ses mœurs, et dès à l'époque des révolutions de son pays, et il avait été utile à son prince, comme ambassadeur auprès de divers souverains. (Voy. PADILLA, RONQUILLO et ADRIEN.)

J. B. E.—D.

CUNA (FERDINAND DE), né à

Madrid, au commencement du 16<sup>e</sup> siècle, fut un des personnages les plus remarquables de son temps, par ses talents militaires qu'il déploya dans l'armée de Charles-Quint, et par le grand succès qu'obtintrent ses essais poétiques. Il traduisit d'abord en vers espagnols, l'ouvrage d'Olivier de La Marche, intitulé le *Chevalier délibéré*, et y ajouta un livre entier de sa composition. Cette traduction (Anvers, 1555, in-8<sup>o</sup>, fig. rare.) plut beaucoup à l'empereur. Acuña composa ensuite dans le mètre italien, des sonnets, des stances et des églogues, dont les pensées sont naturelles et l'expression élégante. L'églogue de Silvain, entre autres, renferme de belles pensées, et présente un tableau riant de la vie champêtre. Acuña réussit également, en traduisant Ovide, et surtout la dispute d'Ajax et d'Ulysse, au sujet des armes d'Achille, quoique ce morceau soit en vers de onze syllabes, mètre que les Espagnols regardaient comme le plus difficile dans leur poésie. Acuña commença aussi à traduire le poème de *Roland amoureux*, du Boyardo; les quatre chants qu'il ajouta à cette traduction parurent dignes de l'original. Il mourut en 1580, à Grenade, où il s'était rendu pour soutenir un procès au sujet du comté de Buendia, dont la possession lui était contestée. Sa traduction du *Chevalier délibéré* fut réimprimée à Salamanque, en 1573, comme je l'ai dit plus haut, sous ce titre: *El Cavallero determinado*, avec des changements et des additions qui n'ont point nuit à l'original. On a recueilli après sa mort ses poésies diverses, *Varias poesias, Salamanca*, 1591, in-4<sup>o</sup>, qui eurent l'approbation de ses contemporains, surtout du célèbre Garcillasso de la Vega, son ami.

D—c.



A C U

gouver-  
us Phi-  
alte, se  
ax Chi-  
nombre  
1 1603.  
s et ré-  
5, ayant  
avec vi-  
landais,  
e de 55  
s de dé-  
âtre de  
secours  
quête de  
prison-  
r fils et  
sa cour,  
e, le 10  
de son  
out pas  
Des en-  
il mou-  
blié une  
nent des  
B—p.

jesuites à l'âge de 15 ans ; il  
suite en Amérique, où il trava  
dant plusieurs années à la ca  
des Indiens du Chili et du  
Nommé successivement rec  
collège des jésuites de Cuenc  
rou, et professeur de théol  
rale, il fut choisi en 1638  
conseil de Lima, pour acco  
le général portugais Texiera  
voyage, entrepris pour reco  
fleuve de l'Amazone jusqu'à s  
ce voyage avait aussi pour ol  
vrir la communication du  
Pérou. D'Acuña eut pour ce  
père André d'Artieda, prof  
théologie. Ayant reçu de la c  
rie de Quito des instructions  
lières, et l'ordre de repasse  
pagne après son voyage, pou  
compte au roi de ses observ  
partit de cette ville au mois e  
1639, avec le général portug  
barqua sur sa flottille qui  
monté l'Amazone, et n'arriv  
bouchure du fleuve et dans l

ernement d'y établir deux forteresses. C'est par ce résultat politique et observations, que le père d'Acuña termina la relation historique de son voyage, qui eut pour témoins quarante garants plus de trente Espagnols et Portugais. Il la publia à Madrid en 1641, avec permission du roi, immédiatement après son retour dans la capitale, et sous ce titre: *Nuevo descubrimiento del gran Rio de las Amazonas*, in-4°.; mais tous les rois de l'Espagne sur la communication entre le Pérou et le Brésil, ne purent dès que la maison de Bourbon eut été élevée sur le trône, se résoudre à ne pas avoir lieu de craindre que la relation du père d'Acuña n'apprit aux Portugais à remonter l'Amazone jusqu'à la source. Cette considération déterminant Philippe IV à faire enlever tous les manuscrits. Ils devinrent si rares, qu'après vingt ans, on n'en connut que deux: celui qui était dans la bibliothèque du Vatican, et un autre appartenant à Marin Leroi de Gomberville, qui le traduisit de l'espagnol en français, sous ce titre: *Relation de la rivière des Amazones*, Paris, 1711, 2 vol. in-12, avec une dissertation curieuse; mais, dans plusieurs exemplaires, Gomberville n'a pas rendu exactement le texte. Cette traduction a été imprimée dans le tome second de *l'ouvrage de Woodes Rogers autour du monde*. Le P. d'Acuña fit ensuite un voyage à Rome, en qualité de procureur du collège de sa province, et il revint en Espagne, avec le titre de qualificateur de l'inquisition; et après y avoir demeuré quelques années, il retourna aux Indes occidentales. Il était en 1675 à Lima, au Pérou, où il est mort, sans qu'on sache précisément dans quelle année.

B—P.

ACUSILAS, ou ACUSILAUS, fils

de Cabas, historien grec, né à Argos, vivait, selon Josephus, un peu avant l'expédition de Darius contre la Grèce, et vers le temps où Cadmus de Milet écrivit le premier l'histoire en prose. Son ouvrage était intitulé: *les Généalogies*, parce qu'il y rapportait celles des principales maisons de la Grèce. Suidas prétend qu'il les avait tirées de quelques inscriptions gravées sur des tables de bronze que son père avait trouvées en fouillant la terre dans un coin de sa maison; mais Josephus et Clément d'Alexandrie, disent qu'il les avait prises des différents ouvrages d'Hésiode. Il faisait commencer les temps historiques à Phoronée, fils d'Inachus, et il comptait 1020 ans depuis lui jusqu'à la première olympiade, l'an 776 av. J.-C. Il ne nous en reste que des fragments recueillis par M. Sturz, qui les a placés à la fin de ceux de Phérécydes, Geræ, 1798, in-8°. Plusieurs auteurs ont cité les Généalogies d'Acusilas, et quelques uns l'ont mis au rang des sept Sages, au lieu du tyran Périandre. C—R.

ADA, reine de Carie, fille d'Hécatomnus, épousa Hydriéus, son frère, selon la coutume des Cariens, et, après la mort d'Artémise, régna pendant sept ans sur la Carie, conjointement avec son frère et son époux. Ce prince étant mort (344 av. J.-C.), les Cariens, conformément à sa dernière volonté, déférèrent l'autorité à Ada, qui gouverna seule pendant quatre ans; mais Pexodarus, le plus jeune de ses frères, voulant régner à son tour, se ménagea l'appui du satrape Orontobates, favori du roi de Perse, et se fit accorder l'investiture du royaume de Carie. Ada se défendit avec courage; mais dépouillée enfin de ses états, elle se retira dans la forteresse d'Alinde, et s'y maintint jusqu'à l'arrivée d'Alexandre

A D A

ctorienx  
int à sa  
secours.  
Oronto-  
sion de  
C. Sen-  
Alexan-  
on héri-  
nt d'ac-  
soutient  
xandre,  
e. Pen-  
ie, cette  
ayer les  
lorsqu'il  
présent  
i. On ne  
ut Ada,  
rie.  
-e.  
tion de  
nom. Le  
succes-  
e d'Idu-  
les Ma-  
loab. Le

fut ainsi neveu de Pepin-le  
cousin-germain de Cha  
Elevé à la cour, il s'en dé  
embrassa la profession m  
à Corbie en 772. Le désir d  
grande obscurité l'engagea  
ce monastère pour celui  
Cassin; mais la cour de  
rappela, et, quelques années  
retour à Corbie, il en fut  
Ses talents et ses qualités  
nommer conseiller et prin-  
nistré de Pepin, en 796.  
Charlemagne donna à ce  
royaume d'Italie, Adalhard  
avec tant de sagesse, qu'il  
son rang auprès de Berna  
successeur de Pepin. Cepen  
lemagne le rappelait quelq  
France pour se servir de ses  
Après la mort de ce prince,  
time de la jalousie de quelc  
tisans. Louis-le-Debonnai  
dans l'île de Héro, aujourd  
montier. Sa disgrâce s'ét  
toute sa famille. Rappelé 7

à ses moines, et a fait puis, dans son *Museum me 1<sup>er</sup>*.), un jugement alhard lorsqu'il était mient du royaume d'Italie. ortant écrit d'Adalhard *ité touchant l'ordre ou lais et de toute la Moçaise*. Il était divisé en , et n'est pas parvenu . Les *Statuta antiqua beiensis*, par Adalhard, dans le tom. 4 du *Spicibery*. A. B.—T.

ERON, archevêque de ncelier du royaume, sous Lothaire et de Louis V, plus savants prélats de 5<sup>e</sup>. siècle. Devenu arche- 9, il assembla plusieurs r rétablir la discipline , et sut la faire observer té et son exemple. Il at- ts à Reims, et donna aux rte ville une nouvelle n 987, Adalberon sacra t, qui le continua dans le grand-chancelier. Il janvier 988. On trouve ses lettres parmi celles de eux de ses discours dans e de Moissac. L'église de ait redevable de la plus e de ses biens. T—D.

RON, surnommé ASCÉ- de Laon, naquit au mi- siècle en Lorraine, fut erbert dans l'école de e de tels progrès dans les passa dans la suite pour mes les plus savants du sut gagner la faveur de i le fit nommer en 977, jeune, à l'évêché de Laon. pporta à son église des nenses qui lui appartè- ropre. Il joua un rôle

odieux dans la révolution qui fit passer la couronne des Carolingiens aux Capétiens. Charles, duc de Lorraine, en défendant ses droits à la couronne, après la mort de Louis V, avait pris Laon et battu son compétiteur Hugues Capet, qui voulait reprendre cette ville; Adalberon était dans les intérêts de Hugues, et ce prince fut introduit dans la place par l'évêque, qui eut la lâcheté de lui livrer le duc Charles, et Arnould, archevêque de Reims, auxquels il avait donné asyle. Adalberon assista aux conciles de St.-Basle et de Chelles; il eut des démêlés très vifs avec Gerbert, devenu son métropolitain, conserva sa faveur auprès des deux rois Hugues et Robert, qu'il avait si bien servis, gouverna l'église de Laon pendant 53 ans, et mourut le 19 juillet 1030, un an avant le roi Robert. Ses liaisons avec la veuve de Lothaire avaient nui à la réputation de l'un et de l'autre. Adalberon cultiva les lettres, et dédia au roi Robert un poème satyrique et allégorique, de 430 vers, sur les affaires du royaume, où il n'épargne ni ses ennemis ni les moines. Adrien de Valois le fit imprimer en 1663, à la suite du *Panegyrique de l'empereur Pérenger*, in-8°. On le trouve plus correct dans le 10<sup>e</sup>. vol. des *Historiens de France*. Quoique cet ouvrage soit d'un style obscur et de mauvais goût, il est utile pour connaître certains faits et les mœurs du temps. On voyait à la biblioth. de l'abbaye de Laubes, un autre poème de ce prélat, intitulé : *De Sanctâ Trinitate*, qui était aussi adressé au roi Robert. T—D.

ADALBERT, ADELBERT, ou ALDEBERT, fameux imposteur du 8<sup>e</sup>. siècle, qui se vantait d'avoir reçu, par le ministère d'un ange, des reliques admirables. au moyen desquelles

ce qu'il  
gens de  
mes se  
pour un  
plus que  
des évê-  
ix d'ar-  
it. Il dis-  
ognures  
t de dé-  
i-dessus  
refusait  
s, hon-  
lui seul,  
ever des  
ord des  
faisaient  
ait de la  
; péné-  
ciences,  
bsoudre.  
r ses ex-  
nt lui et  
ons, en  
sur sen-  
Zacharie  
zelle à

quelques fragments dans les  
concile romain et dans les l  
S. Boniface.

ADALBERT 1<sup>er</sup>, fils de Bo  
comte de Lucques, marqui  
de Toscane. Boniface avait  
pouillé de ses fiefs par l'emp  
thaire 1<sup>er</sup>. Son fils Adalbert f  
dans le duché de Toscane e  
née 847. Le règne de ce p  
long et glorieux ; ce fut lui  
les ducs de Toscane au pren  
parmi les feudataires italiens.  
Le pape Jean VIII, trop fav  
Charles-le-Chauve, songeait  
à lui transmettre la couronne  
pire, Adalbert, qui soutenai  
de Carloman, marcha cont  
avec son beau-frère Lambert  
Spolète, et contraignit le p  
réfugier dans la Basilique de S  
força les Romains à prêter se  
fidélité à Carloman, et mépri  
arriver à son but, l'excon  
tion dont il fut frappé. Adalb  
rut entre les années 884 et 8

mais il changea plus d'une fois, et, au milieu des divinités, sa fortune se démenait une fois. Arnolphe, roi de Sicile, le fit arrêter en 894, et vint lui rendre hommage. Adalbert, fils de Guido, le 3, près de San Donnino, comte de Tuscane. Louis de Provence, appelé en Italie en 900, le fit par son ingratitude à l'égard de lui. On croit qu'Adalbert mourut en 917. Les dernières années de sa vie furent obscurcies de beaucoup d'obscurités le regarde comme un être de la maison d'Este. (Voy. ce nom), fille de Guido, son fils, lui donna le duché de Toscane.

S. S—r.

ADALBERT, roi d'Italie, fils de Bérenger I<sup>er</sup>, associé par lui au trône en 950. Cette association avait pour but de garantir son droit sur le royaume; mais il ne partageait pas l'opinion de son père; aussi ne vint-il encourir avec lui la couronne. Lorsqu'Othon I<sup>er</sup> en 961 la conquête de l'Italie, s'avança sur l'Adige avec une armée de soixante mille hommes; il refusa de combattre, les chefs de l'armée déclarèrent que, si Bérenger n'acceptait pas la couronne en faveur de son fils, ils se sépareraient d'avec lui. Bérenger refusa de le faire, et à son fils des droits qu'il ne pouvait lui servir, et les grands feudataires se séparèrent aussitôt Adalbert, et se retirèrent chez eux avec leurs vassaux. Bérenger n'eut plus aucune autorité; et, tandis que Bérenger se défendait dans la forteresse de St.-Léon, Adalbert parcourut l'Italie sous divers noms, s'efforçant vainement

de ranimer le zèle de ses sujets. Il fut enfin obligé de se réfugier à Constantinople, à la cour de Nicéphore Phocas. Après l'année 968, l'histoire ne parle plus de lui.

S. S—r.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, épousa Gisèle, fille de Bérenger I<sup>er</sup>; et, de ce mariage, naquit Bérenger II, roi d'Italie. Le marquisat d'Ivrée, qui comprenait la plus grande partie du Piémont, était un des fiefs les plus importants de l'Italie; son seigneur pouvait ouvrir ou fermer aux Français le passage des Alpes; et Adalbert, non moins jaloux de l'autorité royale que les autres grands feudataires, appela deux fois, en 899 et 921, des concurrents français à la couronne d'Italie, pour en dépouiller son beau-père. Deux fois aussi il fut vaincu, et obtint son pardon de la clémence de Bérenger I<sup>er</sup>. Ermengarde, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, qu'il épousa en secondes noces, l'entraîna, par son ambition et ses intrigues, dans le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, et hâta ainsi la ruine de Bérenger. Adalbert mourut en 925, avant d'avoir vu l'accomplissement des projets de sa femme.

S. S—r.

ADALBERT (S.), évêque de Prague, né en 939, d'une famille noble de Bohême (Libicenski), étudia à Magdebourg, auprès de l'archevêque Adalbert, dont il prit le nom. De retour à Prague, et sacré évêque, il fit d'inutiles efforts pour corriger les mœurs du clergé de Bohême, qui le persécuta et le força de s'enfuir à Rome, où le pape Jean XV le dégagera de ses obligations envers son diocèse; il entra alors dans un couvent où, par humilité, il faisait le service de la cuisine. Les Bohémiens le redemandèrent, et le peuple de Prague le reçut avec des transports de joie; mais la corrup-

## A D A

son trou-  
sa pieuse  
les vices  
de nou-  
Mayence  
'Adalbert  
; la Hon-  
au chris-  
se ren-  
et prêcha  
aide d'un  
ie minis-  
Dracovic,  
ut arche-  
-être l'in-  
aractère,  
is pénible  
: était en-  
ie n'avait  
nts; il s'y  
ie, et ob-  
succès à  
rainé par  
petite ile  
recurent  
ec lequel  
es dieux,

ADALOALD, roi lombard,  
gilulfe et de Théodelinde, n  
602, et fut proclamé roi, ce  
ment avec son père, dès l'a  
par les chefs de la nation lom-  
assemblés dans le cirque de  
fut en même temps fiancé à la  
Théodebert II, roi d'Anstras  
Agilulfe voulait s'assurer l'  
Son père mourut vers l'ann  
et sa mère fut chargée de sa  
Théodelinde était catholique  
que la nation lombarde, pres-  
tière, était attachée à l'arianis-  
pendant la piété de la reine, s-  
blit les églises, les couvents e-  
pitaux détruits pendant les  
précédentes, fit beaucoup de  
lytes à la religion de la cou-  
mort (vers l'an 625), des  
de religion entre les ariens et  
tholiques, troublèrent le règne  
loald. Il voulut sévir contre les  
qu'il trouva rebelles à sa v-  
et en envoya douze au supp-  
nation attribua cette violence  
folie subite dont il avait été at-

ieux devaient servir à leur Dieu ne leur avait interdit l'arbre de vie, planté au milieu du jardin. Adam, séduit par le serpent, transgressa cette défense. A la vue des deux époux nus, toute la nature changea de face, et leur nudité, qui ne les avait jamais offensés, mit le trouble dans leurs sens, et les couvrit de confusion. Ils voulurent la cacher sous le figuier, et Dieu, par sa punition, leur fit de feuilles de figuier une robe de tunique. Adam chercha à se soustraire à la vue de Dieu; en vain il voulut se cacher dans sa grotte; sa faute sur la compagne avait été reçue, comme pour le serpent, quelque sorte responsable de sa dépravation. Dieu prononça contre eux un arrêt de malédiction sur toute la nature. Adam, déchu d'innocence où il avait été créé, fut condamné à toutes les misères de la vie et de la mort. Il fut banni du paradis, et pour toujours privé du jardin de délices qui devait être son jour de son bonheur. Réduit à la nudité, et privé de vêtements faits avec la terre, ce ne fut qu'à la sueur de son front que la terre lui devait de quoi se nourrir. Après avoir prononcé sa sentence, il eut trois enfants, Abel et Seth, et il mourut à l'âge de 930 ans, dont il en avait 70 dans le paradis terrestre; ce qui marque que c'est à cet âge que l'homme commença à avoir des enfants. La femme de Tathien, qui soutenait que l'homme n'était pas sauvé, a été citée par les anciens Pères. Les Grecs célèbrent sa fête le 19 décembre, et plusieurs martyrologes la célèbrent au 24 avril ou au 24 mai. L'histoire d'Adam se continue ou moins altérée, dans les traditions de tous les anciens peuples. La chute est le fondement de toute leur théologie. Dans

Phéréside, il est question de l'ancien serpent, ennemi de Dieu; dans Hésiode, de l'homme formé du limon de la terre, du chaos et de l'Érèbe, ou de la lumière qui succède aux ténèbres; dans Sauschoniaton, du vent qui fait naître les deux premiers humains, ce qui rappelle Adam et Ève, sortant du néant à la voix de Dieu, et animés par son souffle. Les traditions des Chaldéens représentent toutes les nations descendant d'un seul et même homme, doué d'une intelligence que le dieu suprême lui avait donnée en le créant. Les livres des Persans avaient conservé l'histoire d'un seul homme et d'une seule femme, dernier ouvrage de la création, et premiers pères du genre humain, placés dans un jardin délicieux. Ils parlent de leur tentation, de leur chute, du grand serpent, leur ennemi et l'ennemi de leur postérité; créés d'abord l'un et l'autre comme les branches d'un arbre sur un même tronc, tous deux destinés à vivre heureux, tous deux devenus malheureux par leur désobéissance, après s'être laissés séduire par Arimane, le rusé, le menteur. Strabon assure que l'âge d'or, qui a précédé la chute de l'homme, était connu des Indiens; Abraham Roger, qui avait passé 20 ans dans l'Inde, et en savait parfaitement la langue, atteste qu'il y a trouvé l'histoire des premiers auteurs du genre humain, telle à peu près, pour le fond, que ce que Moïse en raconte; l'Edda, ou la théologie des anciens peuples du Nord, dit que l'homme et la femme étaient originellement unis, et ne formaient qu'un même corps. Il n'est pas, jusqu'à leurs noms, qui n'aient été conservés dans quelques unes de ces traditions. On lisait dans les livres des anciens Arabes, des anciens Perses, des an-



e , dont tres tua lui seul onze soldats e  
 diocèse, de Haro ; avant de tirer le  
 re d'ha- fusil , il donnait la bénéd  
 nait éga- celui qu'il visait , et faisait u  
 de la li- en l'air avec le fusil même  
 plus ren- se servait. Le mauvais succès  
 n et les faire de Tordesillas fut imp  
 pereur , faute où à la trahison des  
 louceur de la ligue ; don Pedro Gu  
 e ou di- du comte d'Urena , général  
 ais rien fut obligé de céder le cor  
 élat , et ment ; mais Acuña ne per  
 de Val- son influence , et devint chi  
 tion au- plus redoutable , par les bri  
 dans un- qu'il exerçait à la tête des  
 : Villa- par des entreprises dignes d'  
 i), pour rier consommé. Il ne négli  
 uts de sa- cun moyen de nuire à ses  
 erain de ses lettres , ses émissaires par  
 ment il l'Espagne , et fomentaient p  
 il plaça- soulèvement ; mais ne perda  
 du pré- vue l'objet particulier de s  
 retour à- tion , il trouva le moyen de  
 : celui- dans la ville de Tolède , ass  
 coup de les royalistes , et défendue  
 ris pour Maria Pacheco , épouse de  
 ... Dada. Devenez dans cette

été battu à Villalar, le 24 avril, et fait prisonnier avec ses pairs officiers, cet événement étouffa la ligue, et tous les chefs de cette révolution populaire portèrent leur tête sur l'échafaud. L'évêque de Zamora chercha à se sauver, et pénétra, à la faveur d'un déguisement, jusques aux frontières de la Navarre, où il fut reconnu et arrêté. Charles-Quint le fit transférer au château de Simancas. C'est dans la prison, où il était gardé avec d'autres prisonniers, qu'il fendit la tête à son geôlier, ou gardien de la forteresse, un morceau de brique qu'il avait caché dans son bréviaire, placé ordinairement dans une bourse de cuir. Le geôlier de l'alcaide étant accouru au secours, rencontra l'évêque qui s'échappa et parvint à l'arrêter. Ce crime fut le dernier d'Acuña. Charles-Quint donna un bref qu'il avait obtenu du pape, par lequel le prélat, dépouillé de son caractère épiscopal, était soumis à la justice ordinaire. L'impie alcaide Ronquillo, le même jour, la rigueur avait exaspéré les esprits au commencement de l'insurrection, reçut ordre de faire sonner le tocsin, et don Antonio fut décapité dans la prison même; son corps fut suspendu et exposé à l'un des murs de la forteresse. Telle fut la fin de cet homme, remarquable par son courage et la férocité qu'il déploya à un âge et dans une profession qui auraient dû ralentir la fougue de son caractère. Il s'était fait remarquer par la pureté de ses mœurs, et à l'époque des révolutions de son pays, et il avait été utile à son pays, comme ambassadeur auprès des rois souverains. (Voy. PADILLA, RONQUILLO et ADRIEN.)

J. B. E.—D.

JUNA (FERDINAND DE), né à

Madrid, au commencement du 16<sup>e</sup> siècle, fut un des personnages les plus remarquables de son temps, par les talents militaires qu'il déploya dans l'armée de Charles-Quint, et par le grand succès qu'obtinent ses essais poétiques. Il traduisit d'abord en vers espagnols, l'ouvrage d'Olivier de La Marche, intitulé le *Chevalier délibéré*, et y ajouta un livre entier de sa composition. Cette traduction (Anvers, 1555, in-8<sup>o</sup>, fig. rare.) plut beaucoup à l'empereur. Acuña composa ensuite dans le mètre italien, des sonnets, des stances et des églogues, dont les pensées sont naturelles et l'expression élégante. L'églogue de Silvain, entre autres, renferme de belles pensées, et présente un tableau riant de la vie champêtre. Acuña réussit également, en traduisant Ovide, et surtout la dispute d'Ajax et d'Ulysse, au sujet des armes d'Achille, quoique ce morceau soit en vers de onze syllabes, mètre que les Espagnols regardaient comme le plus difficile dans leur poésie. Acuña commença aussi à traduire le poème de *Roland amoureux*, du Boyardo; les quatre chants qu'il ajouta à cette traduction parurent dignes de l'original. Il mourut en 1580, à Grenade, où il s'était rendu pour soutenir un procès au sujet du comté de Buendia, dont la possession lui était contestée. Sa traduction du *Chevalier délibéré* fut réimprimée à Salamanque, en 1573, comme je l'ai dit plus haut, sous ce titre: *El Cavallero determinado*, avec des changements et des additions qui n'ont point nui à l'original. On a recueilli après sa mort ses poésies diverses, *Varias poesias, Salamanca*, 1591, in-4<sup>o</sup>, qui eurent l'approbation de ses contemporains, surtout du célèbre Garcilasso de la Vega, son ami.

D—G.

ACU

gouver-  
us Phi-  
alte, se  
ux Chi-  
nombre  
1 1603.  
s et ré-  
5, ayant  
avec vi-  
landais,  
te de 35  
s de dé-  
aitre de  
secours  
quête de  
t prison-  
a fils et  
sa cour,  
e, le 10  
de son  
jout pas  
Des en-  
il mou-  
blié une  
ment des  
B—p.

jesuites à l'âge de 15 ans; il  
suite en Amérique, où il trava-  
dant plusieurs années à la ce-  
des Indiens du Chili et de  
Nommé successivement re-  
collège des jésuites de Cuena  
rou, et professeur de théol-  
rale, il fut choisi en 1638  
conseil de Lima, pour accom-  
le général portugais Texiera  
voyage, entrepris pour recon-  
fleuve de l'Amazone jusqu'à :  
ce voyage avait aussi pour ob-  
vrir la communication du  
Pérou. D'Acuña eut pour co-  
père André d'Artieda, prof-  
théologie. Ayant reçu de la c-  
rie de Quito des instruction-  
nières, et l'ordre de repassa-  
pagne après son voyage, por-  
compte au roi de ses observ-  
partit de cette ville au mois  
1639, avec le général portug-  
barqua sur sa flottille qui  
monté l'Amazone, et n'arriv-  
bouchure du fleuve et dans l-

ACU

ACU

ent d'y établir deux fortes par ce résultat politique variations, que le père d'Ana la relation historique age, qui eut pour témoins ants plus de trente Espartugais. Il la publia à Madrid, avec permission du roi, eut après son retour dans e, et sous ce titre: *Nuevo iento del gran Rio de nes*, in-4<sup>o</sup>.; mais tous les l'Espagne sur la commu- tre le Pérou et le Brésil, nt dès que la maison de ut été élevée sur le trône. eu de craindre que la rela- e d'Acuña n'apprit aux Por- monter l'Amazone jusqu'à Cette considération déter- pe IV à faire enlever tous ares. Ils devinrent si rares, ns après, on n'en connais- x: celui qui était dans la e du Vatican, et un autre t à Marin Leroi de Gomb- il le traduisit de l'espagnol , sous ce titre: *Relation re des Amazonas*, Paris, il. in-12, avec une disser- nse; mais, dans plusieurs Gomberville n'a pas rendu le texte. Cette traduction a imée dans le tome second e de *Woodes Rogers au- ionde*. Le P. d'Acuña fit voyage à Rome, en qualité ur du collège de sa pro- revint en Espagne, avec : qualificateur de l'inquisi- rès y avoir demeuré quel- s, il retourna aux Indes s. Il était en 1675 à Lima, où il est mort, sans qu'on isément dans quelle année.

B—P.

.AS, ou ACUSILAUS, fils

de Cabas, historien grec, né à Argos, vivait, selon Josephé, un peu avant l'expédition de Darius contre la Grèce, et vers le temps où Cadmus de Milet écrivit le premier l'histoire en prose. Son ouvrage était intitulé: *les Généalogies*, parce qu'il y rapportait celles des principales maisons de la Grèce. Suidas prétend qu'il les avait tirées de quelques inscriptions gravées sur des tables de bronze que son père avait trouvées en fouillant la terre dans un coin de sa maison; mais Josephé et Clément d'Alexandrie, disent qu'il les avait prises des différents ouvrages d'Hésiode. Il faisait commencer les temps historiques à Phoronée, fils d'Inachus, et il comptait 1020 ans depuis lui jusqu'à la première olympiade, l'an 776 av. J.-C. Il ne nous en reste que des fragments recueillis par M. Sturz, qui les a placés à la fin de ceux de Phérécydes, Geræ, 1798, in-8<sup>o</sup>. Plusieurs auteurs ont cité les Généalogies d'Acusilas, et quelques uns l'ont mis au rang des sept Sages, au lieu du tyran Périandre. C—A.

ADA, reine de Carie, fille d'Hécatomnus, épousa Hydriéus, son frère, selon la coutume des Cariens, et, après la mort d'Artémise, régna pendant sept ans sur la Carie, conjointement avec son frère et son époux. Ce prince étant mort (344 ans av. J.-C.), les Cariens, conformément à sa dernière volonté, désérèrent l'autorité à Ada, qui gouverna seule pendant quatre ans; mais Pexodarus, le plus jeune de ses frères, voulant régner à son tour, se ménagea l'appui du satrape Orontobatès, favori du roi de Perse, et se fit accorder l'investiture du royaume de Carie. Ada se défendit avec courage; mais dépourvue enfin de ses états, elle se retira dans la forteresse d'Alinde, et s'y maintint jusqu'à l'arrivée d'Alexandre

A D A

etoriques  
vint à sa  
secours.  
Orontio-  
sson de  
-C. Sen-  
Alexan-  
on héri-  
nt d'ac-  
soutient  
xandre,  
re. Pen-  
ie, cette  
oyer les  
lorsqu'il  
t présent  
s. On ne  
rut Ada,  
arie.  
-p.  
ation de  
nom. Le  
, succes-  
ie d'Idu-  
les Ma-  
loab. Le

fut ainsi neveu de Pepin-le-  
cousin-germain de Char-  
Elevé à la cour, il s'en dég-  
embrassa la profession mo-  
à Corbie en 772. Le désir d'  
grande obscurité l'engagea  
ce monastère pour celui de  
Cassin; mais la cour de F-  
rappela, et, quelques années  
retour à Corbie, il en fut e-  
Ses talents et ses qualités  
nommer conseiller et prin-  
nistré de Pepin, en 796.  
Charlemagne donna à ce p-  
royaume d'Italie, Adalhard  
avec tant de sagesse, qu'il  
son rang auprès de Bernar-  
successeur de Pepin. Cepend-  
lemagne le rappelait quelq-  
France pour se servir de ses  
Après la mort de ce prince, i-  
time de la jalousie de quelq-  
tisans. Louis-le-Debonnaire  
dans l'île de Héro, aujourd'  
moutier. Sa disgrâce s'éte-  
toute sa famille. Rappelé 7

ours à ses moines, et a fait r depuis, dans son *Museum* (tome I<sup>er</sup>.), un jugement r Adalhard lorsqu'il était mi- r régent du royaume d'Italie. r important écrit d'Adalhard *Traité touchant l'ordre ou r palais et de toute la Mo- française*. Il était divisé en r rtes, et n'est pas parvenu nous. Les *Statuta antiqua r Corbeiensis*, par Adalhard, vent dans le tom. 4 du *Spici- d'Achery*. A. B—r.

ALBERON, archevêque de t chancelier du royaume, sous es de Lothaire et de Louis V, des plus savants prélats de u 10<sup>e</sup>. siècle. Devenu arche- n 969, il assembla plusieurs pour rétablir la discipline tique, et sut la faire observer ermeté et son exemple. Il at- savants à Reims, et donna aux le cette ville une nouvelle r. En 987, Adalberon sacra Capet, qui le continua dans ité de grand-chancelier. Il le 5 janvier 988. On trouve s de ses lettres parmi celles de , et deux de ses discours dans nique de Moissac. L'église de u était redevable de la plus artie de ses biens. T—D.

ALBERON, surnommé ASCE- lque de Laon, naquit au mi- 10<sup>e</sup>. siècle en Lorraine, fut e Gerbert dans l'école de et fit de tels progrès dans les qu'il passa dans la suite pour hommes les plus savants du e. Il sut gagner la faveur de e, qui le fit nommer en 977, très jeune, à l'évêché de Laon. on apporta à son église des immenses qui lui apparteaient en propre. Il joua un rôle

odieux dans la révolution qui fit passer la couronne des Carlovingiens aux Capétiens. Charles, duc de Lorraine, en défendant ses droits à la couronne, après la mort de Louis V, avait pris Laon et battu son compétiteur Hugues Capet, qui voulait reprendre cette ville; Adalberon était dans les intérêts de Hugues, et ce prince fut introduit dans la place par l'évêque, qui eut la lâcheté de lui livrer le duc Charles, et Arnould, archevêque de Reims, auxquels il avait donné asyle. Adalberon assista aux conciles de St.-Basle et de Chelles; il eut des démêlés très vifs avec Gerbert, devenu son métropolitain, conserva sa faveur auprès des deux rois Hugues et Robert, qu'il avait si bien servis, gouverna l'église de Laon pendant 55 ans, et mourut le 19 juillet 1030, un an avant le roi Robert. Ses liaisons avec la veuve de Lothaire avaient nui à la réputation de l'un et de l'autre. Adalberon cultiva les lettres, et dédia au roi Robert un poème satyrique et allégorique, de 430 vers, sur les affaires du royaume, où il n'épargne ni ses ennemis ni les moines. Adrien de Valois le fit imprimer en 1665, à la suite du *Panegyrique de l'empereur Pérenger*, in-8<sup>o</sup>. On le trouve plus correct dans le 10<sup>e</sup>. vol. des *Historiens de France*. Quoique cet ouvrage soit d'un style obscur et de mauvais goût, il est utile pour connaître certains faits et les mœurs du temps. On voyait à la biblioth. de l'abbaye de Laubes, un autre poème de ce prélat, intitulé : *De Sancta Trinitate*, qui était aussi adressé au roi Robert. T—D.

ADALBERT, ADELBERT, ou ALDEBERT, fameux imposteur du 8<sup>e</sup>. siècle, qui se vantait d'avoir reçu, par le ministère d'un ange, des reliques admirables. au moyen desquelles

AD A

t ce qu'il  
gens de  
mmes se  
pour un  
plus que  
Des évê-  
ix d'ar-  
it. Il dis-  
ognures  
et de dé-  
u-dessus  
refusait  
es, hon-  
lui seul.  
ever des  
bord des  
faisaient  
ait de la  
; péné-  
sciences,  
bsoudre.  
ur ses ex-  
nt lui et  
sons, en  
eur sen-  
Zacharie

quelques fragments dans les  
concile romain et dans les l  
S. Boniface.  
ADALBERT I<sup>er</sup>, fils de Bo  
comte de Lucques, marquis  
de Toscane. Boniface avait  
pouillé de ses fiefs par l'emp  
thaire I<sup>er</sup>. Son fils Adalbert fi  
dans le duché de Toscane é  
née 847. Le règne de ce p  
long et glorieux ; ce fut lui e  
les ducs de Toscane au prem  
parmi les feudataires italiens.  
le pape Jean VIII, trop fav  
Charles-le-Chauve, songeait  
à lui transmettre la couronne  
pire, Adalbert, qui soutenai  
de Carloman, marcha cont  
avec son beau-frère Lambert  
Spolète, et contraignit le p  
réfugier dans la Basilique de S  
força les Romains à prêter se  
fidélité à Carloman, et mépri  
arriver à son but, l'excon  
tion dont il fut frappé. Adalbe  
rut entre les années 884 et 8

mais il changea plus d'une fois, et, au milieu des divilic, sa fortune se démenne fois. Arnolphe, roi de Sicile, le fit arrêter en 894, et vint lui rendre hommage. Adalbert, fils de Guido, le 3, près de San Donnino, vainqueur. Louis de Provence, appelé en Italie en 900, le fit par son ingratitude à la mort de lui. On croit qu'Adalbert mourut en 917. Les dernières années de sa vie furent occupées de beaucoup d'obscurités le regarde comme un être de la maison d'Este. (Voy. ce nom), fille de Berenger II, épousa Adalbert, marquis de Toscane. Guido, son fils, lui donna le duché de Toscane.

S. S—r.

ADALBERT, roi d'Italie, fils de Berenger II, associé par lui au trône en 950. Cette association avait pour but de garantir son droit sur le royaume; mais il ne partagea point l'autorité de son père; aussi il ne joint encouru avec lui la couronne. Lorsqu'Othon I<sup>er</sup>. en 961 la conquête de l'Italie, s'avança sur l'Adige avec une armée de soixante mille hommes; il refusa de combattre, les chefs de l'armée déclarèrent que, si Berenger ne venait pas à la couronne en son fils, ils se sépareraient d'avec lui. Berenger refusa de le faire, et à son fils des droits qu'il ne pouvait servir, et les grands feudataires aussitôt Adalbert, et se sépara de lui chez eux avec leurs vassaux. Berenger n'éprouva plus aucune faveur; et, tandis que Berenger était dans la forteresse de St.-Léo, Adalbert parcourut l'Italie sous divers noms, s'efforçant vainement

de ranimer le zèle de ses sujets. Il fut enfin obligé de se réfugier à Constantinople, à la cour de Nicéphore Phocas. Après l'année 968, l'histoire ne parle plus de lui.

S. S—r.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, épousa Gisèle, fille de Bérenger I<sup>er</sup>.; et de ce mariage, naquit Bérenger II, roi d'Italie. Le marquisat d'Ivrée, qui comprenait la plus grande partie du Piémont, était un des fiefs les plus importants de l'Italie; son seigneur pouvait ouvrir ou fermer aux Français le passage des Alpes; et Adalbert, non moins jaloux de l'autorité royale que les autres grands feudataires, appela deux fois, en 899 et 921, des concurrents français à la couronne d'Italie, pour en dépouiller son beau-père. Deux fois aussi il fut vaincu, et obtint son pardon de la clémence de Bérenger I<sup>er</sup>. Ermengarde, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, qu'il épousa en secondes noces, l'entraîna, par son ambition et ses intrigues, dans le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, et hâta ainsi la ruine de Bérenger. Adalbert mourut en 925, avant d'avoir vu l'accomplissement des projets de sa femme.

S. S—r.

ADALBERT (S.), évêque de Prague, né en 939, d'une famille noble de Bohême (Libicenski), étudia à Magdebourg, auprès de l'archevêque Adalbert, dont il prit le nom. De retour à Prague, et sacré évêque, il fit d'inutiles efforts pour corriger les mœurs du clergé de Bohême, qui le persécuta et le força de s'enfuir à Rome, où le pape Jean XV le dégagna de ses obligations envers son diocèse; il entra alors dans un couvent où, par humilité, il faisait le service de la cuisine. Les Bohémiens le redemandèrent, et le peuple de Prague le reçut avec des transports de joie; mais la corrup-



## A D A

on trou-  
sa pieuse  
les vices  
de nou-  
Mayence  
Adalbert  
; la Hon-  
u chris-  
e se ren-  
t prêcha  
ide d'un  
e minis-  
racovic,  
it arche-  
être l'in-  
ractère,  
s pénible  
était en-  
e n'avait  
nts; il s'y  
e, et ob-  
succès à  
ainé par  
petite ile  
reçurent  
ce lequel  
s dieux,

ADALOALD, roi lombard,  
gilulfe et de Théodelinde, n  
602, et fut proclamé roi, ce  
ment avec son père, dès l'a  
par les chefs de la nation lom-  
assemblés dans le cirque de l  
fut en même temps fiancé à l  
Théodebert II, roi d'Austras  
Agilulfe voulait s'assurer l  
Son père mourut vers l'ann  
et sa mère fut chargée de s  
Théodelinde était catholique  
que la nation lombarde, pres-  
tière, était attachée à l'erianis-  
pendant la piété de la reine, s  
blit les églises, les couvents e  
pitaux détruits pendant les  
précédentes, fit beaucoup d  
lytes à la religion de la cou-  
mort (vers l'an 625), des  
de religion entre les ariens e  
tholiques, troublèrent le régu-  
loald. Il voulut sévir contre le  
qu'il trouva rebelles à sa  
et en envoya douze au supp  
nation attribua cette violence  
folie subite dont il avait été at

licieux devaient servir à leur re. Dieu ne leur avait interdit l'arbre de vie, planté au milieu du jardin. Adam, séduit par sa transgression, se défendit. Adam, les yeux des deux époux se levèrent ; toute la nature changea ; leur nudité, qui ne les avait jamais frappés, mit le trouble dans leurs sens, et les couvrit de couleuvres. Ils voulurent la cacher sous la tige faite de feuilles de figuier. Adam chercha à se soustraire à la vue de Dieu ; en vain il voulut se cacher sur la compagne qu'il avait reçue, comme pour le faire en quelque sorte responsable de sa rébellion. Dieu prononça d'un coup d'arrêt de malédiction sur toute la nature. Adam, déchuté de l'innocence où il avait été, fut condamné à toutes les misères de la vie et de la mort. Il fut honteusement, et pour toujours, expulsé du jardin de délices qui devait être son séjour de son bonheur. Réduit à la nudité, ses vêtements faits avec la peau des animaux, ce ne fut qu'à la fin de son front que la terre lui fit un toit de quoi se nourrir. Après la terrible sentence, il eut trois enfants : Caïn, Abel et Seth, et il mourut à l'âge de 930 ans, dont il en avait passé 30 dans le paradis terrestre ; sa mort marque que c'est à cet âge qu'il commença à avoir des enfants. L'histoire de Tien, qui soutenait que le monde n'était pas sauvé, a été racontée par les anciens Péres. Les Grecs célèbrent sa fête le 19 décembre, et plusieurs martyrologes la célèbrent au 24 avril ou au 24 mai. L'histoire d'Adam se compléte ou moins altérée, dans les traditions de tous les anciens peuples. Sa chute est le fondement de toute leur théologie. Dans

Phérécide, il est question de l'ancien serpent, ennemi de Dieu ; dans Hérodote, de l'homme formé du limon de la terre, du chaos et de l'Érebe, ou de la lumière qui succède aux ténébreux ; dans Sanchoniaton, du vent colpiah, qui fait naître les deux premiers humains, ce qui rappelle Adam et Ève, sortant du néant à la voix de Dieu, et animés par son souffle. Les traditions des Chaldéens représentent toutes les nations descendant d'un seul et même homme, doué d'une intelligence que le Dieu suprême lui avait donnée en le créant. Les livres des Perses ont conservé l'histoire d'un seul homme et d'une seule femme, dernier ouvrage de la création, et des premiers pères du genre humain, placés dans un jardin délicieux. Ils parlent de leur tentation, de leur chute, du grand serpent, leur ennemi et l'ennemi de leur postérité ; créés d'abord l'un et l'autre comme les branches d'un arbre sur un même tronc, tous deux destinés à vivre heureux, tous deux devenus malheureux par leur désobéissance, après s'être laissés séduire par Arimane, le rusé, le menteur. Strabon assure que l'âge d'or, qui a précédé la chute de l'homme, était connu des Indiens ; Abraham Roger, qui avait passé 20 ans dans l'Inde, et en savait parfaitement la langue, atteste qu'il y a trouvé l'histoire des premiers ancêtres du genre humain, telle à peu près, pour le fond, que ce que Moïse en raconte ; l'Edda, ou la théologie des anciens peuples du Nord, dit que l'homme et la femme étaient originellement unis, et ne formaient qu'un même corps. Il n'est pas, jusqu'à leurs noms, qui n'aient été conservés dans quelques unes de ces traditions. On lisait dans les livres des anciens Zabiens, des anciens Perses, des an-

## A D A

premier  
*de la*  
 que le  
 a langue  
 tous les  
 paienne,  
 le l'anti-  
 tent une  
 premiers  
 les diffé-  
 on, soit  
 tre hors  
 nos pre-  
 é lieu à  
 ée *Ada-*  
 , parais-  
 exte que  
 tabli les  
 tence où  
 ve. Cette  
 s, dans  
 é *Taur-*  
 rigands,  
 mes, fut  
 ècle, par  
 , et passa

*septentrionalium, ab anno*  
*an. 1072, Copenhague, 1574*  
 Leyde, 1595, in-4°. ; Hel  
 1670, in-4°. Cette dernière  
 publiée par Jean Mader, est  
 leure. Cet ouvrage, divisé en  
 est le plus précieux et le  
 taillé que nous ayons sur l'his-  
 l'établissement du christianis-  
 le nord de l'Europe. Com-  
 chevêché de Brême était le ca-  
 missions, qu'Adam y fut em-  
 même, et qu'il parcourut les  
 du Nord qu'Anschaire avait  
 200 ans auparavant, il tira de  
 guements importants soit des  
 de l'archevêché, soit de la bibli-  
 de son convent, soit enfin des  
 sations qu'il avait eues avec les  
 tres et les missionnaires. Ad-  
 dans le temps où le haut clergé  
 avoir long-temps travaillé  
 ment à la propagation de la  
 mençait à s'occuper de ses  
 temporels : il avait, entre  
 écrire l'histoire de son pr-

ord, d'après ce qu'il avait reçu de la bouche même du roi, et ce qu'il avait puisé dans l'ouvrage d'Anschaire. Cette description publiée d'abord à Stockholm, sous le titre de : *Chronographia Scandinavica*, 1615, in-8°, et ensuite à Brême, sous ce titre : *De situ Danicæ insularum trans Daniam regionaturæ*, 1629. Ce petit traité est à l'édition que Mader a donnée de l'histoire ecclésiastique de Brême : elle est pleine de fables, il est curieux, et c'est le premier essai de géographie qui ait été écrit sur l'Europe septentrionale, notamment sur le Jutland, et sur plusieurs îles de la mer Baltique. On doit aussi à Adam de Brême les premières notions de l'intérieur de la Scandinavie, dont Other et Wolfstau ne connaissaient que les côtes, et de la Suède, dont auparavant le nom seul était connu de l'Europe chrétienne. Il a écrit même sur les îles Britanniques, qu'il n'avait point visitées, et sur lesquelles il se contente de répéter les récits merveilleux de Solin et de Pline l'Ancien, et de Valerius Capella. Cette description géographique du moyen âge, a été copiée par Lindenbrog dans ses *Scripturæ Gern. septentrional.*, Hambourg, 1706; et Muray, l'un des érudits les plus distingués de l'époque de Gœttingue, l'a enrichie d'un savant commentaire. (Voy. *Nov. ment. Gœttingens.* tom. 1.) Adam de Brême avait apporté beaucoup de patience et de patience dans le rassemblement des faits. On ignore l'époque de sa mort.

G—r.

**DAM**, de St.-Victor, chanoine de l'abbaye de St.-Victor-lès-Paris, surnommé *Le Bossu*, né à Paris, mort en 1177, fut inhumé dans le cloître de cette abbaye. Parmi les ouvrages qu'il avait composés pour

son épitaphe, et que l'on voyait encore sur son tombeau avant la révolution, on remarque ceux-ci :

*Unde superbit homo : cujus conceptio culpa,  
Natiç pana, labor vita, neçesse mori.*

Il avait fait quelques ouvrages de dévotion; sa *Prose en l'honneur de la Vierge*, a été traduite en français dans le *Grant Martial de la Mère de Vie*, 2 vol. in-4°. 1559.

A. B—r.

**ADAM**, dit l'*ÉCOSSAIS*, parce que sa famille était originaire de l'Écosse, ou le *PRÉMONTRÉ*, parce qu'il était religieux de cet ordre, vivait dans le 12<sup>e</sup>. siècle. S. Nortbert, instituteur des Prémontrés, l'envoya en Écosse enseigner l'Écriture-Sainte et professer la théologie. Il fut depuis tiré de cet emploi, pour être fait évêque de Witherne, et mourut en 1180. C'est tout ce que nous savons de sa vie. Une partie de ses œuvres fut imprimée en 1518. On en a fait une édition plus complète en 1659, à Anvers, in-fol. Ce sont des sermons, des traités dogmatiques et des lettres pieuses. Dans un temps où la science était très rare, tout ce que des savants écrivaient était précieux et précieusement recueilli. Voilà ce qu'il faut souvent se dire, en lisant dans ce Dictionnaire les titres d'une foule d'ouvrages que l'on ne connaît plus depuis long-temps. G—s.

**ADAM-DE-LA-HALE**, ou **DE LA HALLÉ**, poète français, florissait vers le milieu du 15<sup>e</sup>. siècle. On pourrait le considérer comme un des premiers auteurs dramatiques français. Parmi ses ouvrages, on distingue des *Jeux*, petites pièces dialoguées, mêlées de chants, et assez semblables à nos comédies-vaudevilles; des *Chansons*, des *Rondeaux*, des *Motets*, dont quelques-uns sont en manuscrit à la Bibliothèque impériale. Le Grand-d'Aussy a donné un extrait assez

*Robin et de Ma-*  
s mœurs très relâ-  
li par la débauche,  
tourmenté par ses  
tira dans un cou-  
ses jours.

P—x.

ETON, né à Here-  
ette ville, puis de  
fin de Winchester,  
, joignit à des lu-  
nt un esprit intri-  
et n'a figuré dans  
enant une part trop  
s qui ont agité le  
ouard II. Il ne mé-  
ce dans ce Diction-  
anecdote très-sus-  
portée par quelques  
qui offre un trait  
l'esprit des temps  
rtient. On prétend  
lté par les factieux  
rues ambitieuses et  
, femme du roi,  
venait de tuer ce

16<sup>e</sup>. siècle, dans le territoire  
kaw, en Silésie, de parent  
tunés, fit ses études dans le  
Brieg, sous la protection d  
ce nom; fut précepteur,  
teur d'un collège à Heide  
mourut en 1622. Ses ouvr

I. *Apographum monument  
delbergensium*, Heidelber  
in-4<sup>o</sup>.; ce n'est pas, comme  
tendu, une description des n  
d'Heidelberg, mais un recu  
phes, ainsi que l'annonce le  
signifie: *Copie écrite des m*  
etc.; II. *Parodiæ et Metaph*  
*ratianæ*, Francfort, 1611  
III. *Vitæ Germanorum pl*  
*rum*, Heidelberg, 1615-2  
in-8<sup>o</sup>., consacrés, le 1<sup>er</sup>. au  
phes, c'est-à-dire aux poët  
nistes et historiens, le 2<sup>o</sup>.  
logiens, le 3<sup>o</sup>. aux juris  
le 4<sup>o</sup>. aux médecins; IV.  
*duæ continentes vilas The*  
*exterorum principum*, E  
1618, in-8<sup>o</sup>.; ces deux de

écrits de ceux dont il parle, de ses ouvrages mêmes ou des éloges on a faits d'eux après leur mort. » Il ne parle que de personnages 17. siècle et du commencement du 18. siècle. Henning Witte a donné, à l'empereur de Melchior Adam, les vies des théologiens du 17. siècle, sous le titre de *Diarium Biographicum*, Melchior Adam a fait réimprimer à Heidelberg, en 1617, le dialogue latin : *De optimo genere dicendi*, 1618, avec quelques notes de sa part, l'*Oratio pro M. Tullio Cicero* de Scaliger contre Érasme. L'*Historia ecclesiastica ecclesie Ham-burgensis et Bremensis*, que le cardinal d'Oxford attribue à Melchior Adam, est d'Adam de Brême, ( Voy. BRÈME ).

A. B.—T.

ADAM (JEAN), jésuite, natif du diocèse de Nîmes, prêcha le carême, en 1656, à Paris, en présence du roi et de la reine, et mourut supérieur de la maison de Bordeaux, le 12 mai 1684. Il s'est acquis plus de célébrité par son zèle contre les nouveaux disciples de S. Augustin, qu'il traitait de docteur bouillant et l'Africhauffé, que par ses ouvrages, dont les principaux sont : I. des *Sermons sur l'Avent*, Bordeaux, 1685, in-8°; II. une *Octave de Controverses sur le St.-Sacrement de l'autel, et ses paroles de J.-C. sont prises en sens par les protestants, et en sens par les catholiques*; Bordeaux, 1685, in-8°; III. *Triomphe de la Sainte-Eucharistie*, etc., contre le ministre Claude, Sedan, 1671, in-8°; Bordeaux, 1672, in-8°. Le cardinal Adam, en prêchant en 1655 la messe à St.-Germain-l'Auxerrois, rapprochement des parisiens et des juifs, et compara la reine à la reine de Saba, et le cardinal Mazarin à S. Évangéliste. Ce sermon fut très

mal reçu à la cour; sur quoi un seigneur dit à la reine qu'il était *prédicateur mite*. La reine lui demanda ce que cela voulait dire : « C'est que je ne crois pas, madame, lui répliqua-t-il, que le Père Adam soit le premier des hommes. »

A. B.—T.

A D A M (LAMBERT-SIGISBERT), sculpteur, naquit à Nancy, le 10 février 1700. Il fut le fils aîné de Jacob-Sigisbert Adam, qui exerçait la sculpture, et s'était acquis dans sa province quelque considération. À l'âge de 18 ans, il se rendit à Metz; mais le désir d'étendre sa réputation le conduisit bientôt à Paris, où il arriva en 1719. Après 4 années de travaux, il obtint le premier prix, et alla en qualité de pensionnaire du roi, à Rome, où il passa dix ans. Le cardinal de Polignac lui fit restaurer 12 statues en marbre, dites la Famille de Licomède, que l'on venait de découvrir à 2 lieues de Rome, dans les ruines du palais de Marius. Adam s'acquitta avec succès d'un genre de travail qui ne donne pas aux artistes une réputation proportionnée aux difficultés. Il restaura également divers autres morceaux de sculpture antique dont le roi de Prusse fit l'acquisition dans la suite, et qui furent transportés à Berlin. Lorsqu'on eut l'intention d'ériger à Rome le vaste monument connu sous le nom de Fontaine de Trévi, Adam fut l'un des seize sculpteurs que l'on chargea de donner des dessins à ce sujet, et sa composition riche et spirituelle fut adoptée par le pape Clément XII; mais les artistes italiens, toujours jaloux des talents ultramontains, firent différer l'exécution de cette fontaine. Au moment où Adam allait enfin s'en occuper, les offres avantageuses que lui fit le gouvernement de sa patrie, le portèrent à revenir en France. Il partit, après s'être fait agréger à l'acadé-

## A D A

celle de  
luction ,  
, fut un  
t Marn  
d. Il tra  
le due  
ai 1757,  
et on le  
eur. Sou  
résentait  
et ayant  
on Pro-  
, comme  
: ce der-  
le récep-  
ni, frère  
plusieurs  
alors le  
rite pour  
ersailles.  
obtint ,  
une pen-  
le S. Jé-  
lides , et  
t.-Roch ,  
es meil-

la troisième classe des sculp-  
ses ouvrages ne rappelleront  
époque de décadence. Les au-  
vrages de Lambert-Sigisbert  
sont : le groupe de cinq figures  
cinq animaux en plomb bron-  
sailles ; le bas-relief de la cha-  
Ste.-Elisabeth , en bronze ; de  
pes en bronze , représentant *la*  
*et la Pêche* , à Berlin ; *Mars*  
*par l'Amour* , à Bellevue ; et  
représentant *l'Enthousiasm*  
*Poésie*. Adam publia en 1755  
*cueil de Sculptures antiques*  
*ques et romaines* , dont il avait  
dessins. C'étaient les gravures  
ceux de sculpture qu'il avait  
pour la plupart des héritiers  
jal de Polignac. Il mourut  
taque d'apoplexie , le 13 mars  
âgé de 59 ans.

ADAM (NICOLAS-SÉBASTIEN)  
teur , frère du précédent ,  
Nancy , le 22 mars 1705. Il ét  
son père , et à Paris , jusqu'à  
18 ans. A cette époque , il trav

assez rare que deux frères, exercent le même art, avec une bonne intelligence. Il abandonna avant qu'il fût terminé pour l'hôtel Soubise, la des Comptes et l'abbaye de . Il concourut pour le *Mausolée cardinal de Fleury*, avec Bout Lemoyne, et le public lui eut le prix; mais Lemoyne fut chargé de l'exécution de ce monument. *Le tombeau de la Reine de Pologne*, Stanislas, fut le plus important ouvrage: il l'exécuta dans Bon-Secours, près de Nancy. *Le tombeau* parut enfin au salon de la cour de Prusse en fit offrir à 6,000 fr.; mais Adam eut le plaisir de répondre que ce tombeau pour le roi son maître, ne lui coûtait rien. N.-Sébastien Adam mourut le 27 mars 1778, à 73 ans. Ce fut de la manière de son frère, et son talent lui fut appliqué. Le travail et la recherche d'idées nouvelles fixaient surtout son attention: il mandait tous les jours à Dieu, et priait, de n'être ni le premier, ni le dernier dans son art; mais de travailler dans un milieu honorable, et de ne point d'exciter la jalousie ou de mériter le mépris. Sa prière fut exaucée.

D—T.

M (FRANÇOIS - GASPARD), précédents, naquit à Nancy, et fut comme eux élève de Le produit de quelques ouvrages qu'il fit dans le Barrois, le mit en état, en 1728, de rejoindre ses parents. Son frère aîné lui apprit à travailler le marbre. François-Adam, revenu à Paris, gagna le grand prix de l'Académie, et revint en 1742 à Rome, où il acheva son ouvrage. Arrivé de nouveau à Paris, il se concerta avec son frère aîné pour aller à Berlin à la place de Nico-

las-Sébastien, qui avait été mandé par le roi de Prusse. Ce dernier ne crut pas devoir réclamer contre cette supercherie; et, après avoir travaillé plusieurs années à Berlin, François-Gaspard Adam revint à Paris, où il mourut en 1759.

D—T.

A D A M (NICOLAS), né à Paris en 1716, fut élève de Louis Le Beau, et, à son tour, professa pendant plusieurs années avec distinction l'éloquence au collège de Lisieux. Le duc de Choiseul, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, l'envoya à Venise, comme chargé d'affaires auprès de la république. Adam y resta douze ans. Il revint en France, où il donna quelques livres élémentaires, et mourut à Paris en 1792. On a de lui: I. *La vraie Manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française*, 1787, 5 vol. in-8°, plusieurs fois imprimés; ils contiennent: 1°. Grammaire française, 2°. Grammaire latine, 3°. Grammaire italienne, 4°. Grammaire anglaise, 5°. Grammaire allemande; II. *les quatre chapitres, de la Raison, de l'Amour de soi, de l'Amour du prochain, de la Vertu*, 1780, in-8°; ouvrage que l'auteur, dit Desessarts, avait présenté sous quatre faces, en bon et en mauvais latin, en bon et en mauvais français; III. *Traduction littérale des œuvres d'Horace*, 1787, 2 vol. in-8°; IV. *Traduction littérale des œuvres de Phèdre*; V. *Traduction italienne de Phèdre*; VI. *Traduction littérale de Rasselas*, roman de Johnson. Adam savait presque toutes les langues de l'Europe, et possédait à un rare degré le talent de communiquer ce qu'il savait.

A. B—T.

ADAM, ou ADAMI (JACOB), ecclésiastique de Poméranie, qui fit ses études à Dantzig: il fut prédicateur à



scigna la  
 au la cu-  
 g, il fit  
 dogmes,  
 l'article  
 it les ré-  
 isme de  
 violentes  
 et Jean  
 s disser-  
 à—r.  
 ecte cé-  
 ly, dans  
 , fit ses  
 de pré-  
 essin se  
 re, et le  
 cture. Il  
 du gon-  
 , à l'imi-  
 retient à  
 d'élèves.  
 atrie, il  
 l'Italie,  
 des arts,  
 ouvrage  
 ou non

enterré avec une pompe e-  
 naire ; beaucoup de person-  
 tion et un grand nombre  
 accompagnèrent son convoi ,  
 mille lui a fait élever un m-  
 dans l'abbaye de Westmin-  
 noblesse de son caractère,  
 riorité de ses talents , et l'é-  
 ses connaissances , faisaient  
 cher sa société. Il fut l'ami d-  
 de Robertson, d'Adam Smith  
 guson , etc. , et vécut dans  
 de plusieurs autres personna-  
 tres de la Grande-Bretagne. Il  
 truit un grand nombre d'édif-  
 publics que particuliers , à Ed-  
 et à Glasgow ; et ces bâtim-  
 d'un goût d'architecture plus  
 plus pur que ceux qui exist-  
 paravant dans ces deux vil-  
 construit aussi dans plusieurs  
 pagnes, des châteaux et de  
 particulières dont on ne  
 louer le bon goût de compo-  
 plupart sont dans le style g-  
 mais, en cela, l'on peut cr-  
 est plutôt accablé qu'adm-

nique de l'art, que de génie et d'invention : ce dernier mérite appartenait tout entier à Robert. La plus considérable des constructions qu'ils ont faites à Londres, est une suite de maisons bâties sur un plan uniforme sur le bord de la Tamise, et qui a conservé le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage des deux frères. Un Anglais, qui a vu les ouvrages des Adam, et qui en parle en juge éclairé de l'art, mais avec une partialité que nous ne pouvons approuver, a écrit que le style de l'architecte écossais est certainement « très supérieur à ce » lui de tous les architectes français, » sans exception, qui ont vécu sous » Louis XV. » L'auteur de cet article ne connaît point les bâtimens dont les Adams ont décoré Edinbourg et Glasgow, mais il a vu ceux qu'ils ont construits à Londres, et il ne peut pas croire qu'ils aient fait nulle part rien de comparable à l'église de Ste.-Geneviève et aux écoles de médecine de Paris. La réputation que Robert Adam s'est acquise se serait concentrée dans son pays, s'il n'avait donné d'autres preuves de son talent qui l'ont fait connaître au dehors. Il a publié une espèce d'ouvrage périodique, consistant en dessins, particulièrement d'ornemens d'architecture, qui ont contribué à répandre un meilleur goût pour tout ce qui tient à la décoration et à l'ornement, non-seulement en architecture, mais encore dans les manufactures et les arts où le dessin entre comme objet essentiel. Celle de ses productions qui assure le plus solidement sa réputation, est la *Description des ruines du Palais de l'empereur Dioclétien, à Spalatro en Dalmatie*, dont il fit faire les dessins et les gravures en Italie, et qu'il publia à Londres, en 1764, gr. in-fol. C'est un magnifique ouvrage, aussi intéressant par la

grandeur du monument qu'il met sous nos yeux, que précieux par la beauté de l'exécution, est digne de faire suite aux ruines de Palmyre et de Balbeck, que l'on doit aussi à des compatriotes de R. Adam. Il a mis à la tête une introduction assez étendue et très-bien écrite, qui jette de nouvelles lumières sur l'architecture des Romains, dont il ne reste guère que quelques édifices publics, tandis qu'une foule de bâtimens élégans et superbes, habités par des citoyens de Rome, ont entièrement disparu. A peine reste-t-il quelques vestiges de ces maisons de campagne innombrables dont l'Italie était couverte, quoique les Romains eussent prodigué, pour les élever et les embellir, les richesses et les dépouilles du monde. R. Adam déplore la destruction de toutes ces habitations particulières. Les ruines du palais de Dioclétien, à Spalatro, sont le seul monument de ce genre que le temps ait épargné : c'est le palais où Dioclétien, après avoir résigné l'empire, passa les neuf dernières années de sa vie. On connaît le goût de cet empereur pour l'architecture ; il avait fait construire un grand nombre de beaux édifices : ses bains publics, qu'on voit à Rome, sont un des anciens bâtimens les plus magnifiques et les plus entiers qui se soient conservés. Tous ces motifs déterminèrent R. Adam, lorsqu'il était en Italie, à entreprendre le voyage de Spalatro. M. Clérissieu, architecte français, dont on connaît le talent et les connaissances dans les antiquités, accompagna l'architecte anglais, qui avoue avec regret qu'il ne put trouver aucun artiste de sa nation en état de le seconder dans ses travaux. Il faut voir, dans l'introduction dont nous avons parlé, les difficultés de plusieurs genres que R. Adam eut à surmonter pour mener à fin cette

## A D A

na autant  
qu'il a  
ns l'exé-  
omman-  
Les des-  
ture ont  
dres, en  
S—D.

ADAMI (Tobie). *Voy.*  
NELLA.

ADAMI (ADAM), bénédict  
Mulheim, près de Cologne, et  
abbé de Murhart en Souabe, e

LLAUT.  
d'Hiérapolis. En 1643, les pr  
duché de Wirtemberg le charg

les représenter dans la négoc  
traité de Westphalie. Il écrivit

ns, nom-  
pète sur  
avait vi-  
son hôte

servit à  
cription  
enta son  
accueillit  
e moyen

les péle-  
ontribua  
désir de  
es autres  
rque une  
êque de

toire de ce traité sous ce titre :  
*pacis Westphalicæ*, Franc-  
le-Mein, in-4°. Cet ouvrage

avec esprit et impartialité : sa  
première édition était très fau  
God. de Meiern en donna une

en 1737, sous le titre : *Histo-  
latio de pacificatione Osn-  
Monasteriensi*, etc. Cette éd  
faite sur le manuscrit origina  
trouvait à Hildesheim. (

ADAMI (LIONARDO), n  
12 août 1690, à Bolsena en T  
Il était encore enfant, lorsqu'il

voyé à Rome, chez son oncle

de s'évader, et revint en ennuyé de cette vie errante, 6 mois d'absence, il songea à rentrer dans sa patrie, et il obtint le congé de son oncle; le cardinal lui procura son congé. De Rome, il s'appliqua de nouveau à l'étude, principalement à celle du grec, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'en moins de six mois il fut en état de corriger et d'imprimer les auteurs avec une exactitude tonnante. Les langues hébraïque et syriaque devinrent aussi son application. Sa réputation augmenta, en 1717, le cardinal de Tournon lui confia la garde de sa bibliothèque; et il remplit cette charge lorsqu'il fut en France. Il mourut à Rome le 28 janvier 1719, d'une maladie de poitrine, suite de sa trop grande application, et fut enterré dans l'église de St. - Laurent in Via. Il a laissé un savant ouvrage qu'il fit imprimer à Rome, en 1716, in-4°, sous ce titre: *Leopoldi Adami Volsiniensis τὸ ἐν Φιλοκλῆς Ἐπει Ἀρκαδικό-φωσφῶρος πρῶτον*. Ce premier ouvrage est dédié au cardinal Ottoboni, et fait les frais de l'impression. Il est en quatre livres, l'histoire de l'Arcadie, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'Aristocrate, son dernier roi. Cet ouvrage est rempli d'érudition, et contient un si grand nombre de passages d'auteurs anciens, que Jacopo Adami, intime ami d'Adami, le porta à une ville dans laquelle il y avait plus d'étrangers que de citoyens; seulement Adami y a réuni le plus grand soin tous les passages relatifs à l'Arcadie; mais, plus qu'historien, il les a corrigés, ce qui le force sou-

vent à interrompre son récit. Son ouvrage contient d'excellents matériaux pour cette partie de l'histoire et pour celle de la Grèce entière. Le second volume devait comprendre le reste de l'histoire de l'Arcadie, depuis la 28<sup>e</sup>. olympiade; sa publication avait déjà été annoncée dans le tome XXIX du *Giornale de' Letterati d'Italia*; mais la mort prématurée de l'auteur l'empêcha de le faire paraître. Adami avait entrepris d'autres ouvrages qu'il n'a pu achever, et dont il a légué les manuscrits au cardinal Impériali. De ce nombre sont, une *Histoire du Péloponnèse*; une édition en plusieurs volumes des *Œuvres de Libanius*, augmentée de divers Discours et Lettres inédites de cet auteur; une édition de l'*Histoire de Jornandès*; un recueil considérable d'*Inscriptions* la plupart inédites; quatre livres *De varietate fortunæ*, de Poggio de Florence; enfin, 5 *Novelles*, qui manquent au code de Théodose. A. I. M.

ADAMI (ERNEST-DANIEL), naquit à Idung, dans la grande Pologne, le 19 novembre 1716, et, après avoir été correcteur et directeur de musique à Landshut, fut, depuis 1765, pasteur à Pomcswitz, dans la haute Silésie. Il a publié en 1750, à Liégnitz, un ouvrage en allemand, sur le triple écho qui existe à l'entrée de la forêt d'Aderbach (dans le royaume de Bohême), 1 vol. in-4°, et en 1755, des *Dissertations sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin*, in-8°, Leipzig, 1755. On ignore l'année de sa mort. P—x.

ADAMI (ANDRÉ), maître de la chapelle pontificale, au commencement du 18<sup>e</sup>. siècle, publia un ouvrage ayant pour titre: *Osservazioni per ben regolare il coro de' cantori della capella pontificia, tanto nelle funzioni ordinarie che straordinarie*.

s payer  
ouverai-  
esprits  
donnât  
nt cen-  
acore en  
rs à le  
ilton et  
ela dans  
nient à  
t amena  
dington  
ms vice-  
stitution  
ennemis,  
e repu-  
on pla-  
aient les  
r Paris-  
royauté.  
èrement  
son opi-  
balance  
opposait  
opinion  
incts et  
ait d'en-

des agents du directoire en  
Amérique. John Adams se con-  
tamment l'administration de  
ces circonstances. Il fut re-  
président sous la seconde  
de Washington. A la trois-  
tion, Washington ayant dé-  
intention formelle de se retirer  
affaires publiques, les répu-  
se croyaient sûrs de la vic-  
flattaient de porter Jefferson  
mière magistrature. Ils furent  
trompés dans leur attente, et  
irréfléchi de l'agent du gou-  
français qui, au moment de  
écrivit, au secrétaire d'état,  
dans laquelle il reprochait  
nement des États-Unis sa  
pour l'Angleterre, et son mé-  
envers la France. Il sembla  
en appeler du gouverneme-  
ple. Cette lettre fut imprimée  
demain de sa date dans un  
Elle produisit un effet contre  
que son auteur s'était proposé  
le monde se mit en garde con-  
fluence étrangère, dans un

seulement un homme d'état mais un littérateur distingué : pendant son séjour en Europe blia son savant ouvrage intitulé *Defense des Constitutions*, etc. 1704, 3 vol. in-8°. Il publia le *Histoire des Républiques*. Ce dernier ouvrage, rempli de preuves que la dé- pure est le pire de tous les ements.

B—A.

ADAMSON (PATRICK), théologien né à Perth en 1543, après de bonnes études dans l'université de Saint-André, se fit maître d'école dans un village. Il accompagna en France le fils d'un gentilhomme de son voisinage, pour lui faire l'étude du droit à l'université de Paris, qui attirait alors beaucoup d'étrangers. A la naissance de Louis le Grand, Adamson publia un poème dans lequel il donnait au prince le titre de sereinissime et de prince d'Écosse, d'Angleterre, de France et d'Irlande. Cette dénomination choqua la cour de France qui fit arrêter le poète et le tint en prison pendant 6 mois. Lorsqu'il fut libéré, il se retira avec son pupile à Paris. Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'arriva l'horrible épidémie de la St.-Barthélemy. Les deux frères Adamson n'échappèrent à la proscription qu'en se cachant dans un appartement de l'hôtellerie où ils furent découverts ; mais le propriétaire de la maison paya cher cet acte d'humanité ; il fut dénoncé, et, quoiqu'âgé de 70 ans, le précipita du toit de sa propre maison dans la rue, pour avoir donné asile à deux hérétiques. Adamson avait écrit pendant sa détention une oraison en vers du *Livre de Job*, et une méditation latine sur la *Mort d'Hésaias* ; ces deux ouvrages furent imprimés en 1572. La vie de ce théolo-

gien était destinée aux agitations et aux dangers. De retour dans sa patrie, il y prit les ordres, et fut nommé ministre de Paisley. Le comte de Morton, régent d'Écosse, l'ayant choisi pour être membre d'une commission chargée de régler la juridiction et la police de l'église nationale, Adamson y montra un zèle en faveur de l'épiscopat, qui engagea le régent à le proposer pour l'archevêché de Saint-André. Ce choix trouva une vive opposition de la part des presbytériens qui, dans une assemblée générale, voulurent le soumettre à un examen sévère, et ne lui conférer l'épiscopat qu'avec des limitations très-rigoureuses. Cette opposition n'empêcha pas le chapitre de Saint-André d'élire Adamson ; mais l'assemblée presbytérienne attaqua la validité de l'élection, qui ne fut confirmée qu'aux conditions qu'il lui plut de prescrire, et auxquelles le nouvel archevêque fut obligé de souscrire. On lui reprocha d'avoir montré dans toute cette affaire une grande pusillanimité, qui ne fit qu'encourager la violence de ses ennemis, et qui le rendit la victime d'une éternelle persécution. Des accusations sans cesse renaissantes le tenaient dans un état de défensive humiliant et pénible. Une aventure extraordinaire vint aggraver encore sa situation : il fut attaqué d'une maladie dangereuse qui résistait à tous les moyens que les médecins purent employer. N'attendant plus rien des secours de l'art, il consentit à faire un remède qui lui fut proposé par une vieille femme inconnue, et ce remède eut un effet aussi heureux que prompt. L'archevêque fut accusé d'avoir eu recours au diable pour se guérir d'une maladie regardée comme incurable ; la vieille femme fut dénoncée comme sorcière, emprisonnée et soumise à un jugement d'ignorance et la crédulité

## A D A

reur de  
 ntrainés  
 condam-  
 e à être  
 venu en  
 André,  
 un ser-  
 thèse de  
 défendit  
 dent les  
 e roi fut  
 ns cette  
 mbassa-  
 lisabeth.  
 rincesse  
 avec tant  
 la reine,  
 sante de  
 ateur de  
 tour en  
 e servir  
 issement  
 me, et il  
 ars actes  
 duite ne  
 is la rage

à qui il ne pouvait plus être  
 ques accorda le revenu de l'au-  
 de St.-André au duc de Lenor-  
 le malheureux Adamson dans  
 détresse, qu'il ne pouvait, à  
 donner du pain à sa famil-  
 par la misère, il prit le parti  
 à l'assemblée presbytérienne  
 veu formel de toutes les opin-  
 avait soutenues sur la discip-  
 siastique, et qui avaient donn-  
 brage aux presbytériens. Cet  
 che ne fut pas suffisante pour  
 la haine de ses ennemis qui  
 dèrent comme dictée par la  
 et il ne paraît pas qu'elle ait  
 à améliorer sa situation. Ad-  
 trouva de moyens de subs-  
 dans des contributions chariti-  
 termina sa malheureuse vie  
 1591. Une teinte de fanatisme  
 à une extrême faiblesse de  
 a été la source de ses malhe-  
 sut ni modérer ses opinions  
 soutenir avec la fermeté et  
 que les circonstances exigeaient

taut d'une petite stature, il  
 lus jeune encore qu'il ne  
 excita une admiration gé-  
 qu'on le vit remporter les  
 ix de l'Université, et qu'il  
 pour ainsi dire, caché  
 e et un Aristote. Tel était  
 livres que l'on distribuait  
 ces occasions solennelles.  
 naturaliste célèbre par ses  
 microscopiques, témoin  
 e de cet enfant, lui fit pré-  
 microscope, et lui dit :  
 jusqu'à présent, vous avez  
 appris à connaître les ou-  
 ces hommes, vous devez  
 eux de la nature. » Ces  
 es entraînent Adanson  
 ire naturelle. Bientôt il vou-  
 : Pline, l'embrasser toute  
 , comme Aristote, en lier  
 parties. Il ne négligea ce-  
 cun genre de connais-  
 sit assidûment tous les cours  
 royal. Réaumur et Bernard  
 furent ses principaux gui-  
 tagés son temps entre le  
 loi et les cabinets de ces sa-  
 connus par leur affabilité.  
 ture des plantes cultivées  
 euciente lui devint bientôt  
 ce qui était loin de suffire à  
 é. Le système de Linné, qui  
 it à se propager, excitant son  
 , il en imagina de nouveaux  
 sentèrent plus de certitude,  
 ge de 14 ans, il en avait es-  
 tre. Ses parents l'avaient des-  
 at ecclésiastique, et on lui  
 é un canonicat; il y renouça,  
 t pas prendre un état dont  
 s ne lui auraient pas permis  
 ex tout entier à son goût  
 sciences. Entraîné par le no-  
 de contribuer de tous ses  
 leur progrès, il voulut voya-  
 des contrées qui n'eussent

pas encore été visitées, et il se décida  
 pour le Sénégal, pensant que le cli-  
 mat insalubre de ce pays s'oppose-  
 rait long-temps aux recherches de  
 tout autre naturaliste. Plusieurs bota-  
 nistes célèbres s'étaient transportés  
 avant lui aux extrémités du globe ;  
 mais ils y avaient été invités par des  
 souverains, dont la munificence leur  
 assurait un juste dédommagement de  
 leurs dépenses et de leurs dangers.  
 Adanson donna, le premier, l'exemple  
 d'un plus grand dévouement; il fit cette  
 entreprise à ses frais, et y sacrifia la  
 plus grande partie de son patrimoine.  
 Ce fut en 1748, âgé de 21 ans, qu'il  
 exécuta ce projet courageux. Dans la  
 traversée, il visita les Açores et les  
 Canaries; et, dès qu'il eut débarqué  
 à l'île de Gorée sur la côte du Séné-  
 gal, il se livra aux recherches de tout  
 genre, avec une ardeur si persévé-  
 rante, qu'il recueillit des richesses im-  
 menses dans les trois règnes de la na-  
 ture. Les décrire et les conserver, eût  
 été pour tout autre une occupation  
 assez grande; mais il alla beaucoup  
 plus loin: il découvrait, par son expé-  
 rience journalière, les défauts et l'in-  
 suffisance des méthodes employées  
 jusqu'alors pour classer les êtres na-  
 turels, et pour donner à ceux qui les  
 voyent pour la première fois, le  
 moyen de les reconnaître. Les auteurs  
 les plus célèbres, tels que Tournefort  
 et Linné l'avaient exposé à des mé-  
 prises. Voyant que les défauts de la  
 méthode et du système de ces grands  
 botanistes, tenaient à ce qu'ils les  
 avaient fondés sur un petit nombre de  
 caractères, il s'attacha à perfection-  
 ner cette partie importante de la  
 science, et il créa une méthode, éta-  
 blie sur l'universalité des parties.  
 Ce fut d'abord aux plantes qu'il en  
 fit l'application; mais il reconnut  
 bientôt qu'elle devait s'étendre à tous



t son expression, es. Il adressa plu- maître , Bernard i faire part de sa aussi, pendant son t durant sa traver- ons météorologi- r jour , et il leva illés des contrées après lesquels il cours du fleuve du z grande distance. t des vocabulaires verses peuplades é à portée de fré- toutes ces riches- evint dans sa pa- le séjour dans un alsain : elles suf- e dédommager de s dangers ; mais il parvenu à les faire rouvé de puissan- la fortune et l'a- mbarde , amateur mulé par ses con-

térieures , les seules qu'il diées. Un demi-siècle devait avant qu'un de nos sava- distingués , nous fit com- anatomie. Adanson saisit en occasion pour faire un sai , celui d'une nouvelle ture. Elle consiste à désigr être , regardé comme espè nom primitif , ne tenant langue , et étant exclusiver à cette désignation. Cette in qu'on peut au moins regard ingénieuse , trouva quelque et beaucoup de détracteurs. titre de correspondant par des sciences , pendant son 1750 ; à son retour , en 17 fit connaître plus particulie cette illustre compagnie , e un mémoire sur le *Baoba* inséré d'abord dans les *Mé Savants étrangers* , et en ceux de l'Académie pour l'an Avant cette époque , on n sait cet énorme végétal c

it encore que des essais, aux-  
 en serait peut-être long-temps  
 M. de Bombarde, par ses sol-  
 is et par les secours généreux  
 fournit, ne l'eût déterminé à  
 ses *Familles des Plantes*, 2  
 8°; elles parurent en 1763.  
 a rassemblée dans ces deux  
 des connaissances immenses,  
 vrage devait faire prendre une  
 face à la botanique, en la dé-  
 int à jamais des liens systéma-  
 en la ramenant à l'étude des  
 naturels. Mais Linné, qui  
 l'opinion contraire, avait pris  
 pendant sur son siècle, qu'A-  
 ne put le surmonter. On profita  
 ptes accessoires qui donnaient  
 la critique; telle était, entre  
 la tentative d'une nouvelle or-  
 he; et bientôt cette excellente  
 ion parut tombée dans l'oubli.  
 ant elle n'a pas été négligée par  
 monde; car, depuis sa publi-  
 on a présenté comme des dé-  
 es, des faits qui s'y trouvent  
 . Il est vrai que, dans l'état où  
*Familles des Plantes*, on  
 les compter au nombre des  
 élémentaires; mais il n'en est  
 qui puisse donner autant de  
 sances à ceux qui ont vaincu  
 nières difficultés. L'auteur ne  
 us à reconnaître lui-même les  
 ou, pour mieux dire, les bi-  
 s qu'on lui avait reprochées;  
 olut de donner 5 ans après  
 velle édition de son ouvrage.  
 it fait les changements néces-  
 t des additions nombreuses;  
 trainé par des idées gigantes-  
 conçut le plan d'une encyclo-  
 mplète. On lui avait fait espé-  
 Louis XV favoriserait cette  
 se. bercé par cette espérance,  
 occupa qu'à en rassembler les  
 rs. En peu de temps, ils devin-

rent immenses. et, en 1775, il les  
 soumit à l'Académie, sous ce titre :  
*Plan et Tableau de mes ouvrages  
 manuscrits et avec figures, depuis  
 l'année 1771 jusqu'en 1775, distri-  
 bués suivant une méthode naturelle  
 découverte au Sénégal en 1749.* I°.  
 ouvrage : *Ordre universel de la na-  
 ture, ou Méthode naturelle compre-  
 nant tous les êtres connus, leurs  
 qualités matérielles et leurs facultés  
 spirituelles, suivant leur série natu-  
 relle, indiqués par l'ensemble de  
 leurs rapports*, 27 vol. in-8°. II°.  
*Histoire naturelle du Sénégal*, 8  
 vol. in-8°. III°. *Cours d'histoire na-  
 turelle*. IV°. *Vocabulaire universel  
 d'histoire naturelle, servant de table  
 à l'ordre universel*, 1 vol. in-fol. de  
 1000 pages. V°. *Dictionnaire d'his-  
 toire naturelle*. VI°. *40,000 figures  
 de 40,000 espèces d'êtres connus*.  
 VII°. *Collection de 34,000 espèces  
 d'êtres conservés dans mon cabinet*.  
 On peut imaginer quel fut l'étonne-  
 ment que produisit une telle annonce.  
 Les commissaires, nommés sur sa de-  
 mande pour examiner son plan, trou-  
 vèrent ce travail prodigieux; mais il  
 ne leur parut pas également avancé  
 dans toutes les parties; par exemple,  
 les 40,000 figures n'étaient autre chose  
 que la collection de toutes celles qui  
 avaient été publiées jusqu'alors. Cet  
 examen donna une haute idée des  
 connaissances et de l'activité d'Adan-  
 son; mais il n'eut pas le résultat qu'il en  
 attendait. Il avait cru que le gouver-  
 nement, sur le rapport qui en serait  
 fait, lui fournirait les moyens de l'exé-  
 cuter. On s'accoutuma dès-lors à le re-  
 garder comme livré à la poursuite d'un  
 projet chimérique. Le tort d'Adan-  
 son n'était pas de tenir à ce plan,  
 mais de croire qu'il pouvait l'exé-  
 cuter à la fois et d'un seul jet; s'il eût  
 voulu le publier par parties, succés-

vu son  
ne car-  
réali-  
milles  
e de la  
les co-  
il était  
animal  
Quant  
in que,  
sances,  
sa part  
propre  
inten-  
uscrits  
s, dans  
s maté-  
décou-  
s, et il  
ériaux.  
ndre au  
plus au-  
e borna  
sciences  
s, dont  
gretter  
si qu'en

de faire les articles de botan  
cernant les végétaux exotiq  
le Supplément de l'*Encyclo*  
botanique avait été extrême  
gligée dans cet ouvrage, et  
parer ce défaut, on l'avait c  
le baron de Tschoudi; ce  
chargea des arbres indigènes  
qui sont naturalisés. Rien d  
posé que la marche de ces d  
borateurs. Tschoudi s'était  
occupé de la culture des arl  
bustes de pleine terre; il int  
des phrases brillantes, qui co  
peu de profondeur de ses ci  
ces. Adanson y mit, au cont  
l'appareil de l'érudition; cha  
articles fut un traité com  
plante qui en est le sujet. Il  
core par-là l'idée de la ma  
il voulait traiter l'universalit  
tes; mais cette extension é  
ciliable avec la limite dans  
fallait se renfermer, et le  
l'arrêtèrent à la quatrième le  
quelques autres mémoires,  
fit connaître l'étendue et la

cié par les étrangers que par les Français. Les Anglais surtout, qui s'étaient emparés du Sénégal en 1760, lui firent les propositions les plus avantageuses, pour l'engager à communiquer ce plan, ainsi que les renseignements qu'il avait rapportés sur ce pays; mais il s'y refusa par un sentiment d'amour de la patrie qu'il portait jusqu'à l'exaltation. C'est un établissement de ce genre que cette nation a formé depuis quelques années, sur les côtes de la Sierra-Leona. Ce fut avec le même désintéressement qu'Adanson, vraiment philosophe, rejeta les offres brillantes qui lui furent faites, en 1760 par l'empereur d'Autriche, en 1766 par Catherine II, et enfin par le roi d'Espagne, pour venir se fixer dans leurs états. Malgré ses nombreux travaux, il fit plusieurs voyages dans les différentes parties de la France. Il visita les côtes de l'Océan et celles de la Méditerranée. En Provence, il découvrit l'Araignée si célèbre sous le nom de Tarentule, qui passait autrefois pour être si dangereuse dans le royaume de Naples. Elle existe vraisemblablement de toute antiquité en Provence, sans s'être jamais fait remarquer par l'effet de son venin. Adanson avait été nommé censeur royal en 1759: le traitement de cette place, celui d'académicien et les pensions qu'il avait obtenues successivement, lui procurèrent une aisance qui aurait été fort au-delà de ses désirs; mais, toujours dominé par l'idée qu'il pourrait un jour réaliser le vaste plan qu'il avait conçu, il sacrifiait tous ses moyens pour en accélérer l'exécution. La révolution arriva, et ces moyens lui furent enlevés. La perte à laquelle il fut le plus sensible, fut celle d'un jardin dans lequel il suivait depuis plusieurs années des expériences multipliées sur la végétation. Il y avait particulièrement réuni un grand nombre de va-

riétés de mûriers, et il eut la douleur de le voir ravager en sa présence. Il continua néanmoins ses travaux, malgré le dénûment auquel il était réduit. On l'eût peut-être long-temps ignoré, si l'Institut, lors de sa création, ne l'eût invité à venir prendre place parmi ses membres. Il répondit qu'il ne pouvait se rendre à cette invitation, *parce qu'il n'avait pas de souliers*. Le ministre de l'intérieur lui fit accorder une pension. Il avait acquis, des débris de sa fortune, une maison, petite, incommode et malsaine, avec un jardin, dont le peu d'étendue ne lui avait permis de réunir, pour ainsi dire, que des représentants de chacune de ses *familles*. Adanson avait reçu de la nature un tempérament robuste; mais l'excès du travail, et surtout un long séjour dans le Sénégal, l'avaient altéré; il était très sensible au froid, et il lui était survenu des douleurs rhumatismales; il se plaignait que le siège de son mal était dans les os. Un jour, en allant de son lit à un fauteuil, il sent fléchir une cuisse; il s'écria qu'elle est cassée, ce qui se trouva vrai. Reporté sur son lit, il y languit encore six mois, pendant lesquels il conserva toutes ses facultés morales. Il s'entretenait de son grand ouvrage, qu'il se flattait de faire imprimer dès qu'il serait rétabli. Il mourut le 3 août 1806. Un petit nombre d'ouvrages imprimés a marqué sa carrière littéraire; mais il a laissé une immense quantité de manuscrits. Pour juger de leur mérite, il faudrait que son chef-d'œuvre, les *Familles des Plantes*, reparût dans une 2<sup>e</sup> édition, avec les changements et les additions qu'il voulait y faire. L'auteur de cet article s'est chargé de cette entreprise, la jugeant utile à la mémoire d'Adanson et à l'avantage de la science. Des circonstances particulières en ont empêché

## ADD

Adanson le tribut académique. L'auteur de cet article a puisé dans ces ouvrages quelques uns des principaux faits qu'il en a ajoutés d'autres, qu'il tient de la bouche d'Adanson, ou qu'il a trouvés dans ses manuscrits. D. I.

ADDAS. *Voy.* ADIMANTE.

ADDINGTON (ANTOINE) médecin anglais, fit ses études à Oxford, au collège de la Trinité, où il prit le grade de maître-ès-arts en 1740, et de D. M. en 1744. Il fut élu membre du collège des médecins de Londres en 1756. Le docteur Addington fut professeur de médecine à Reading, y fut très estimé, surtout pour le traitement de l'aliénation mentale, et fit une réputation considérable. Son intimité avec lord Chatam était si grande, que le lord Bute le choisit pour négocier la rentrée de ce lord en Angleterre, qui venait de se retirer après la déroute de 1762. Addington a rendu un grand service à la médecine par la publication de cette négociation dans un ouvrage intitulé *Observations sur la cure de la folie*. Il mourut en 1790. Ses ouvrages sont : I. *Essai sur le scorbut, et d'une méthode pour conserver*

it en 1658, il fit une satire contre le parti républicain ; cette faction dominante fit faire une rétractation publique de demander pardon à gloire et le dégoût l'engagea à quitter l'université. A la restauration, il obtint, pour récompense, que la place de chapelain de Dunkerque, d'où il s'en vint avec les mêmes fonctions fut qu'en 1685 qu'on le fit doyen de Lichtfield. Il fut élu membre de la convocation ecclésiastique qui se tint en 1689, et il se déclara si ouvertement son attachement aux principes *torys*, qu'il fut espérance d'avancement personnellement qui venait de se mourir en 1703. On a de ses ouvrages estimables, les principaux sont : I. *La Barbaresque*, ou *Courte Relation des révolutions opérées dans les royaumes de Fez et de Maroc*, imprimé en 1674 ; II. *L'État présent particulièrement de ceux de la barbaresque* ; Londres, 1703. III. *Modeste Apologie* de son père. Mais ce qui honore le plus ce doyen de Lichtfield, c'est un poème qu'il donna naissance au célèbre Addison, qui fera le sujet de l'article suivant.

S—D.

ADDISON (JOSEPH), né le 1<sup>er</sup> mai 1673 dans le Wiltshire, son père était recteur (curé). Il fit ses premières études dans le lieu de sa naissance, et les acheva à Lichtfield, où il avait été nommé doyen. A la bonne heure des dispositions, qui annonçaient les talents, il fut distingué dans la suite. En 1691, il fut envoyé à l'université d'Oxford, où il s'appliqua plus particulièrement à la poésie latine. Il fit plusieurs poèmes qui exci-

tèrent l'admiration de ses maîtres, et furent publiés dans un recueil intitulé : *Musarum anglicarum analecta*. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il commença à écrire dans sa langue, en prose et en vers. Son premier essai fut une traduction en vers de la plus grande partie du 4<sup>e</sup> livre des *Géorgiques* de Virgile. Il s'était destiné, jusque-là, à la carrière ecclésiastique ; mais sa réputation naissante lui ayant procuré la connaissance du célèbre lord Somers et de milord Montague, alors chancelier de l'Échiquier, et depuis lord Halifax, il trouva en eux des protecteurs disposés à s'occuper de sa fortune, et cette circonstance développa peut-être en lui les germes de l'ambition qui devait le conduire à des honneurs, pour lesquels il ne paraissait pas né. En 1695, il adressa un poème au roi Guillaume, qui n'avait aucun goût pour la littérature et pour les arts, mais qui avait le sens assez droit pour estimer tout ce qui portait un caractère de supériorité d'esprit, et qui, sur la foi de ses ministres, plus éclairés que lui, n'eut pas de peine à accorder quelque encouragement à un jeune homme d'une si grande espérance. Addison témoigna le désir de voyager, et il obtint, pour cet objet, une pension de 300 livres sterling. Il passa en France, et s'arrêta une année entière à Blois, vraisemblablement pour y apprendre la langue du pays. Il traversa ensuite le royaume pour aller en Italie, l'objet principal de son voyage. Dans un court séjour qu'il fit à Paris, il vit Boileau, à qui il présenta un exemplaire de ses poésies latines. On prétend que Boileau, après les avoir lues, dit à l'auteur que, s'il les avait connues plus tôt, il n'aurait pas écrit contre Perrault, parce qu'il les trouvait dignes d'être comparées aux plus beaux ouvrages de l'antiquité. Cette anecdote a

u, rece-  
 ge d'es-  
 pondre  
 out-être  
 poèmes  
 image ;  
 qu'il les  
 rgile ou  
 le le peu  
 nité des  
 plus aise-  
 Addison,  
 l'appeler  
 wick, *Je  
 uit paru  
 renir ce-  
 Addison a  
 la dis-  
 un style  
 i langue  
 et l'imi-  
 , comme  
 part des  
 eurs qui  
 naissance  
 , plus en  
 tique ou*

retour à Londres , il se trou-  
 un état de dénûment assez  
 mais qui ne fut pas de long.  
 La bataille de Blenheim vit  
 de joie la nation , en 1704.  
 Les médiocres s'empressèrent  
 comme c'est l'usage , de  
 cette victoire. Le lord Godolphin  
 plaignit un jour au lord Halifax  
 ce que ce glorieux événement  
 pas célébré comme il devenoit  
 et témoigna le désir qu'une  
 tâche fût confiée à quelque  
 poète. Halifax lui répondit qu'il  
 ne trouvait pas d'encourager  
 tandis qu'on prodiguait le re-  
 public à des hommes sans talent  
 négligeant ceux dont les talens  
 vaient être employés d'une  
 honorable pour leur pays. Halifax  
 convint du fait, et promit de  
 pensées distinguées pour le  
 chanterait plus dignement le  
 national à Blenheim. Halifax  
 alors Addison , mais exigea  
 temps , que Godolphin vint  
 même cet écrivain , et lui en

ntendre un drame musical en anglaise. Il composa l'opéra *amonde*, sagement conduit et ment écrit ; mais, soit que la ie en fût mauvaise, ou que i manquât d'intérêt, l'opéra eucun succès au théâtre. L'aupersuadé que l'ouvrage serait jugé à la lecture, le fit imprimer et le dédia à la duchesse de orough, femme intrigante, géé-ent haïe, qui n'avait aucun goût a littérature, et n'en avait pas la prétention. Cette dédicace fit honneur au caractère d'Addie marquis de Warton ayant été é vice-roi d'Irlande, Addison it comme secrétaire du gouver-it, et fut en même temps nommé des archives de la tour de Bir-am, place à peu près sans fonc-avec un traitement de 500 livres g par an. C'était un contraste bizarre que l'association de deux es aussi différents que ceux de n et d'Addison : le premier était e homme impie, débauché, non ent dépourvu de toute vertu, même affichant ouvertement es vices. Addison, au contraire, ait dans toute sa conduite un respect pour la religion et pour ale ; mais ils étaient l'un et l'autre ents du même parti, et, à cette e, l'esprit de parti était en Angle-son plus haut degré d'efferves-. C'est pendant son séjour en Ir-que Steele, avec qui il était uni é dès l'enfance, conçut le projet feuille périodique d'un genre au, à laquelle il donna le titre de r (le *Babillard*). Il n'avait point uniqué son secret à Addison, qui, dant, ne tarda pas à reconnaître ur, et s'associa bientôt à l'entre-  
**Le Babillard** ne fut continué quelques mois, et fut remplacé

par un autre ouvrage du même genre, mais conçu sur un plan plus étendu, plus réfléchi, plus particulièrement consacré à la peinture des mœurs, et à l'application des principes de la morale aux devoirs habituels de la vie sociale. Il eut pour titre le *Spectateur*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues, qui a obtenu partout à peu près le même succès, et qui semble avoir contribué à la célébrité de son auteur plus qu'aucune autre de ses productions. Avant le *Tatler*, il n'avait paru en Angleterre aucun ouvrage qui eût le même but et la même forme. On y connaissait, depuis long-temps, des feuilles périodiques qui avaient pour objet la politique et les nouvelles ; mais le *Tatler* et le *Spectateur* furent les premières où l'on se proposa de présenter un tableau des mœurs du temps, en peignant les caractères, en censurant les vices, en relevant les ridicules et les travers dominants dans la société, et en employant alternativement la gravité de la raison, le ton du sarcasme et de l'ironie, et quelquefois les formes ingénieuses de l'apologue et de l'allégorie. Dans ces différents genres d'esprit et de style, Addison est celui qui a montré le plus de talent et le meilleur goût. Il a servi de modèle à beaucoup d'écrivains distingués qui, pendant long-temps, coopéraient à l'envi aux nombreuses imitations du *Spectateur* qui ont paru depuis en Angleterre. On ne peut nier que ce genre d'ouvrage n'ait eu une influence aussi étendue que salutaire sur les mœurs de la nation ; et cet effet s'explique aisément, si l'on considère le caractère général des Anglais, leur manière de vivre, plus intérieure et domestique que dans tout autre pays, et le goût de lecture et d'instruction répandu dans presque toutes les classes de la société, depuis le laboureur et le manufactur-



## ADD

neur du robe de chambre, lisant les *Di*  
ouverne- *de Platon*, et faisant ses ré  
nt aussi sur l'immortalité de l'âme. »  
ns d'au- n'y a aucun théâtre en Euro  
stateur, scène de Juba et de Siphax  
succès, ritât d'être applaudie comme  
i, Addi- d'œuvre de caractères bien  
ère avec pés, de beaux contrastes, de ser  
er sa tra- élevés, et d'une diction cont  
dit-on, élégante et pure. Mais il faut  
mières que ces genres de mérite n'  
lie. Plu- pas suffi pour exciter à ce p  
ur, il en miration du peuple anglais,  
rsactes, n'avait été échauffée et sout  
tés qu'il un intérêt plus puissant en  
nt. Il en celui qui naissait du fond du s  
ermina à la perfection du style. Addiso  
n succès tamment attaché au parti des  
présen- c'est-à-dire, à celui dont les p  
tion, pu- de liberté avaient une tend  
té publi- républicaine ; flatiait particul  
ée et ap- ce parti par les sentiments  
ns qu'on liberté qu'il mettait dans la b  
ires que Caton, et par l'éloquente éne  
gleterre. laquelle il savait les exprimer  
fois, sur époque, la lutte des *Whigs* et

principal rôle, et lui remit une bourse de 50 guinées, comme une « récompense », dit-il, de ce qu'il avait si bien défendu la cause de la liberté contre un dictateur perpétuel. » Les *Whigs*, dit Pope, se proposaient de faire aussi un présent à Booth, mais ils attendaient qu'ils pussent l'accompagner d'une phrase aussi heureuse. Lorsque la chaleur des factions se fut amortie, l'effet de cette tragédie s'affaiblit insensiblement au théâtre, où, bientôt, elle parut trop languissante dans l'action et trop dénuée de mouvement et d'intérêt. On fut frappé de l'insipidité des scènes d'amour que l'auteur y avait introduites, pour se conformer à l'usage. Lorsqu'après quelques années, on essaya de remettre cette pièce au théâtre, on parut beaucoup moins touché des beautés qu'on y avait admirées autrefois, que des défauts dont l'effervescence des esprits avait affaibli l'impression; elle fut froidement accueillie, et, depuis, presque entièrement abandonnée; mais c'est un ouvrage que les gens de goût liront toujours avec intérêt, et où ils admireront non seulement une versification élégante et harmonieuse, mais encore des descriptions animées et poétiques, des scènes touchantes, et une foule de sentiments nobles, exprimés avec énergie. Le *Caton* fut censuré à Oxford, comme un ouvrage de parti; mais il y trouva de chauds défenseurs. Peu de temps après sa publication, il fut traduit en italien par Salvini, et la traduction fut représentée sur le théâtre de Florence; d'un autre côté, les Jésuites de Saint-Omer en donnèrent une traduction latine qu'ils firent jouer par leurs écoliers. Les pièces de vers qui furent composées dans le temps, à l'honneur de *Caton*, sont innombrables. Addison s'essaya aussi dans la comédie: il composa le *Tambour*,

ou *la Maison où il revient des esprits*, joué en 1715. Il ne s'en fit pas connaître pour l'auteur, même à ses amis. Quoiqu'on trouve dans cette pièce beaucoup d'esprit, des scènes comiques et un caractère original bien tracé, la représentation n'eut aucun succès. L'imitation qu'en a faite Destouches, sous le titre du *Tambour nocturne*, a été mieux reçue sur notre théâtre, où elle est restée comme pièce de répertoire. Après la mort de la reine Anne, Addison fut porté, par les circonstances, à divers emplois publics. Il alla, pour la seconde fois, en Irlande, en qualité de secrétaire du viceroi, le comte de Sunderland; il fut fait ensuite lord du bureau du commerce; enfin, en 1717, il se vit élevé à la place de secrétaire d'état. Dans l'année précédente, il avait épousé la comtesse douairière de Warwick; mais ce mariage ne contribua pas plus à son bonheur, que son élévation au ministère n'ajouta à l'opinion qu'il avait donnée de son esprit et de ses talents. Il n'était parvenu qu'à force de temps et de soins à obtenir la main de la comtesse, femme vaine, qui croyait descendre de son rang en s'unissant à un homme sans titre et sans dignités. Elle consentit à l'épouser, dit Samuel Johnson, à peu près sur le même pied qu'une princesse du sang ottoman épouse un sujet turk; le Grand-Seigneur, en la mariant, lui dit: *Fille, je te donne cet homme pour esclave*. Quant à la place de secrétaire d'état, Addison ne tarda pas à faire remarquer son incapacité à en remplir les fonctions. Dans la chambre des communes, il se montra hors d'état de prononcer un discours, et, par conséquent, d'appuyer et de défendre les mesures du gouvernement. On a conservé l'anecdote suivante. Peu de temps après son entrée dans la chambre des

ADD

ur par- nombre d'ouvrages dans des  
 ite; et, très-divers; dans aucun, il e  
 l'usage, il ne s'est élevé au degré de sur  
 .. puis, qui distingue les génies du  
 ni, il se ordre; mais, dans tous, il s'e  
 igayant, fort au-dessus de la médioc  
 pouvant dans quelques-uns, il a moi  
 issit fort réunion d'esprit et de raison.  
 y, se le- goût et de bonne plaisanteri  
 « Mon- rare que ce qu'on appelle l  
 ts dont Comme poète, il a comme  
 t, de la des poèmes latins fort adm  
 a fécon- le temps, mais qu'on ne  
 t la fai- guères hors des îles britanni  
 ilait dé- vraisemblablement ils sont m  
 tements lus aujourd'hui. Il a compos  
 nd éclat glais un assez grand nombre  
 loute, à de vers, sur différents sujets.  
 de l'am- plupart sont des traductions  
 orateur. tions de Virgile, d'Horace et  
 tration, Le plus considérable comme  
 dre, ni célèbre de ces poèmes, est cel  
 mtemps composé sur la bataille de Bl  
 à corri- et qu'il a intitulé la *Campag*  
 une élé- *Campaign*. Il y a de grande  
 circons- dans cet ouvrage, mais plu

ne peut plus mettre au théâtre. cette tragédie d'un patriote et philosophe, a dit Voltaire, le de Caton me paraît surtout es plus beaux personnages qui t sur aucun théâtre. Il est bien que quelque chose de si beau nit pas une belle tragédie; des s décousues qui laissent sou- le théâtre vide; des *à parte* longs et sans art; des amours et insipides; une conspiration e à la pièce; un certain Sem- ius, déguisé et tué sur le théâ- out cela fait, de la fameuse tra- de *Caton*, une pièce que nos diens n'oseraient jamais jouer, d même nous penserions à la ine ou à l'anglaise. La barbarie régularité du théâtre de Lon- ont percé jusque dans la sa- d'Addison. Il me semble que is le czar Pierre, qui, en ré- ant les Russes, tenait encore que chose de son éducation et œurs de son pays. » La comé- *Tambour* se joue encore, mais nt et avec un effet médiocre. peut pas compter l'opéra de *onde*, quoique beaucoup mieux se presque tous les drames des- être mis en musique. Parmi ses es en prose, on trouve, 1°. la 1 de son *Voyage en Italie*, n a parlé plus haut; 2°. un *gus sur les Médailles*, où le arait-a superficiellement traité itiquaires, mais où les bons trouveront une érudition choi- son goût de littérature, et une tion agréable et facile; 3°. l'é- d'une *Défense de la Religion ours*, qu'il n'a pas eu le temps ver; 4°. un grand nombre d'*Es- re* la littérature, la morale et la e, insérés dans le *Tatler*, le *tor*, le *Guardian* (le *Tuteur*),

le *Free-Holder* (le *Franc-Tenancier*) et le *Whig Examiner* (l'*Examina- teur Whig*). C'est dans ces essais, surtout dans ceux du *Spectateur*, qu'Addison se montre tour-à-tour un sage moraliste, un observateur pénétrant de la nature humaine, un cen- seur, tantôt sévère, tantôt plaisant des vices et des travers de son temps, et, surtout, un écrivain pur, clair, élé- gant, et qui a contribué, plus qu'au- cun autre, à fixer la langue anglaise au degré de perfection où elle est par- venue. « Tout écrivain, dit Johnson, » qui voudra se former un style véri- » tablement anglais, familier sans tri- » vialité, noble sans enflure, et élé- » gant sans affectation, doit étudier, » jour et nuit, les ouvrages d'Addi- » son. » Dans la critique littéraire, Addison a montré un goût sain plutôt qu'étendu, et un esprit sage, sans originalité ni profondeur dans les vues. Il y a d'excellentes observations dans l'analyse du *Paradis perdue* Milton, qui occupe plusieurs feuilles du *Spec- tateur*; mais ses principes sur la nature et les règles de l'épopée sont évi- demment calqués sur la doctrine poé- tique d'Aristote; et même, en quelques endroits, il paraît copier le traité du P. Bossu sur le *Poème épique*, ou- vrage presque oublié aujourd'hui. On a dit avec raison que les règles d'Aris- tote ne se trouvaient observées ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*; elles sont bien moins applicables encore au *Pa- radis perdu*. On ne peut pas douter cependant que les articles du *Specta- teur* sur ce poème n'aient puissamment contribué à ranimer l'attention des Anglais sur ses beautés originales, et à préparer la grande réputation qu'il a obtenue depuis. Mais cette justice tar- tive rendue à Milton ne fut pas l'ou- vrage d'Addison seulement. On avait déjà fait une nouvelle édition du *Pa-*

beaucoup  
 goût s'oc-  
 contem-  
 savaient  
 aux on-  
 gue; et  
 e d'Addi-  
 marquis  
 à écrire  
 dée d'un  
 , sur le  
 hnson a  
 r sien. Il  
 , qu'il y  
 établir à  
 quement  
 ançaise,  
 et de per-  
 a déve-  
 ceau très  
 conduite  
 icôté des  
 t attaché  
 ténité et  
 réservé  
 et même  
 il condui-

M. Deille, avec le rare fale-  
 tique ce grand poète. Les

Mais représentez-vous un écrivain  
 Plein de grâce et d'esprit, sachant pe-  
 Charman dans ses discours, sublime  
 Partisan du bon goût, amoureux de l'  
 Fait pour un nom célèbre, et ne pour  
 Mais qui, comme ces rois que l'Orion  
 Pense ne bien régner qu'en étrangla  
 Concourent dédaignés, et ce pendant  
 Qui, devant tout aux arts, les persé-  
 blément d'un air poli, loisant d'un re-  
 Cherchant à vous blesser, mais d'une  
 Flatté par mille sotts, et redoutant l'  
 Tellement obligé, qu'il s'oblige ja  
 Dont la haine caresse et le souris mes  
 Bel esprit à la cour, et ministre au R  
 Faisant d'une critique une affaire d'é  
 Ainsi que son héros (Caton); dans sa  
 Régant le peuple auteur; tandis qu'e  
 Tout le cercle ébahi se pâme à chaq  
 Parle, qui ne rirait de ce portrait sa  
 Mais qui ne pleurerait si c'était Addi

Il ne faut cependant pas  
 porter aveuglément au tém  
 Pope : il avait été l'ami d'A  
 ils s'étaient brouillés sans au  
 apparent. Pope était très-s  
 jaloux, vindicatif et satyriq  
 tel caractère est justement su  
 dison avait été long-temps  
 d'un asthme dont les accès e  
 quents. L'hydropisie s'y ét

Une belle édition des *OEuvres d'Addison*, (Addison's Works) par Baskerville, 1761, 4 vol. *Spectateur* a été réimprimé, 8 vol. in-8°; le *Gardien*, vol.; le *Tatler*, 1797, 4 vol. Les traductions françaises sont : I. *Recherches sur divers lieux d'Italie*, 1701, 1702, 1703, 4<sup>e</sup> tome du Voyage de Misset, 1723, in-12. II. *Le Caton*, trad. par Armand de la Harpe, 1754-55, 2 vol. in-12; 1755, 2 vol. in-8°. III. *Le Spectateur*, en partie par Jean-Pierre Le Rond d'Alembert, 754-55, 9 vol. in-12 ou 3 tomes. IV. *Le Mentor moderne*, par Van-Effen; Rouen, 1725, in-12; Amsterdam, 1727, 4 vol. V. *Le Frée-Holder ou l'Amant jaloux de sa liberté*, 1727, 1. *Caton*, tragédie; Dubos, 1734, Deschamps en ont donné une traduction. M. Dampmarionné une nouvelle à la suite de *la Liberté de Carthage et de Rome*, 1792, 2 vol. in-8°. Chéron en a donné une imitation française, et en 3 actes, 1789, in-12. II. *Remarques sur le Paradoxe de Milton*, trad. par Duple-Maur ou Boismorand; par Le Sage et enfin, à la tête de la traduction de Milton, en vers français, par Le Sage. VIII. *De la Religion naturelle*, trad. par G. Seigneux de Genève, 1757, 2 vol. in-8°. IX. *Discours sur les Médailles*, par Jansen, dans les deux vol. de *l'Allégorie*, publiés en 1799. X. *Œuvres d'Addison*, par Johnson, a été traduite par M. Boulard, avec *Milton*. Paris, 1805, 2 vol. On a encore celle de des Maizeux, in-12. XI. Réimprimé à Yverdon, en 1777,

*l'Esprit d'Addison, ou les Beautés du Spectateur, du Babillard, du Gardien*, 3 vol. in-8°. On a publié à Londres, *Addissoniana* (en anglais) 1804, 2 vol. in-8°. S—D.

ADDY (WILLIAM), auteur anglais, né au commencement du 17<sup>e</sup> siècle, a publié à Londres, en 1627, in-16 : *Vetus et Novum Testamentum Anglicum, litteris tachygraphice impressum*. On a aussi de lui, en anglais, une *Méthode sténographique*, ou *Art d'écrire par abréviations*; Londres, 1695, in-8°. On a beaucoup écrit en Angleterre sur cet art d'abréviation, parce qu'il y est d'un usage fréquent et important. Les discours des membres du Parlement sont improvisés, ainsi que ceux des juges, des avocats. On a souvent un grand intérêt à les recueillir : les copies des procédures et des jugements des tribunaux, faites par des tachygraphes, et imprimées, sont souvent citées en justice comme des autorités. On s'est occupé en France, pendant notre révolution, d'imiter et de perfectionner ces méthodes, et on a pu en faire quelque usage dans certaines occasions; mais ces occasions sont devenues très-rares, et l'art en lui-même y est aujourd'hui de bien peu d'importance. S—D.

ADEL, ou ADIL, roi de Suède, succéda, dans le 6<sup>e</sup> siècle, à son père Othar, qui avait péri dans une bataille contre les Danois; et, regardant comme son premier devoir de le venger, il attaqua le Danemarck par mer. Après une bataille sanglante, qui dura trois jours, il accorda la paix à Jarmerick, à condition que ce roi de Danemarck épouserait sa sœur Swavilda; mais ce mariage, loin de devenir le nœud d'union entre les deux peuples, fut l'occasion d'une guerre encore plus terrible. Swavilda, accusée d'entretenir

oder son  
tre mise  
sauvages.  
ne irrup-  
i Jarme-  
nleva ses  
les sup-  
urs pro-  
thie; et,  
domina-  
erick, il  
m tribut  
ur, Adel  
le grâce  
psal, et,  
tour du  
les ver-  
ès 6 ans  
t ensuite  
B—v.  
était fille  
gne, l'un  
royaume  
rovence.  
paix en  
épouse-  
Cenen-

du lac de même nom. Reter  
d'une tour, elle n'y avait qu  
femme pour la servir; mais  
sa sagesse et sa piété lui av  
tous les cœurs, et quicon  
connue ne songeait qu'à l  
cette affreuse captivité. U  
nommé Martin, réussit en  
ser un souterrain qui pénétr  
dans la tour, et à faire évac  
avec sa suivante. Il les c  
l'autre extrémité du lac de  
n'osant se confier à perso  
cacha parmi des roseaux,  
rissant du poisson qu'il p  
même dans le lac. Pendant  
Alberto Azzo, seigneur de  
qui d'avance avait été prév  
prêtre, réunit une troupe d  
avec laquelle il vint enlever  
et la conduisit dans sa fort  
nossa, dans le district de R  
du fleuve Enza, était bâtie  
cher isolé et taillé à pic: s  
la rendait imprenable. Cep  
seigneurs italiens, irrités  
renger, avaient invoqué en

plaignait quelquefois de sa libéralité. En 978, le père se brouillèrent, et oignée de la cour, fixa sa vie. Elle fut, en 980, réempereur par les soins de l'abbé de Cluni. Othon III, écoutant trop la jalousie ni sa mère, l'éloigna de la cour; mais une mort eulév Théophauc, on aïde de se charger de la achée en quelque sorte du te princesse ne regarda ance dont elle était revêame un fardeau. Cepenlivra avec un soin infatimistration des affaires et, loin de se venger des es maux passés, elle cherasions de leur faire du e quelquefois de montrer é, elle la temperait par la rrdre et la régularité de sa aient l'image d'un monasde fit de pieux établisseiverses provinces, et surville de Magdebourg, où ong-temps. Elle ne négliopérer la conversion des autres idolâtres du Nord. nière annéc de sa vie, elle n voyage en Bourgogne ilier le roi Rodolphe, son c ses sujets; elle mourut Scltz, en Alsace, le 16 1099. Son nom ne se lit le Martyrologe romain; té lui a valu une place dans lendriers d'Allemagne, et ve une portion de ses reune belle chasse qui fait résor de Hanovre. S. Odi-de Cluni, a écrit sa vie, . Aug. de Breitenbach (en S. S—1.  
**DE**, marquise de Suze, fut

contemporaine de Mathilde, la grande comtesse de Toscane. Elle gouverna le Piémont avec sagesse et fermeté, et partagea avec Mathilde l'admiration de son siècle; mais, plus douce dans ses sentiments, et plus modérée dans ses passions, elle s'offrit plusieurs fois comme médiatrice entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV; et elle s'efforça de terminer les guerres de l'Empire et de l'Église, autant que Mathilde essayait de les ranimer. Fille et unique héritière d'Odéric Manfred, marquis de Suze, elle fut mariée successivement à un duc de Souabe, à un marquis de Montferrat, et à un comte de Maurienne. Chacun de ces mariages, promptement dissous par la mort, augmenta sa puissance; et le marquisat de Suze devint entre ses mains un des fiefs les plus importants de l'Italie. Sa fille Berthe, qu'elle avait eue d'Odon, comte de Maurienne, épousa l'empereur Henri IV. Aussi, lorsqu'Adélaïde mourut en 1091, Conrad, fils de Henri, prétendit-il recueillir sa succession. Les fils de Frédéric, comte de Savoie, et frère du comte de Maurienne, réclamèrent de leur côté l'héritage d'Odon et d'Adélaïde. Ils l'obtinrent par des guerres et des négociations dont on ignore le détail; et c'est de cette époque que commença la puissance de la maison de Savoie en Piémont. Ainsi Adélaïde est considérée comme l'une de ses fondatrices.

S. S—1

**ADÉLAÏDE**, femme de Hugues Capet. (*Voy. ce nom.*)

**ADÉLAÏDE** de France, épouse de Louis-le-Bègue, vécut peu de temps avec ce prince, qui, pour s'unir à elle, répudia Ausgarde sa femme légitime, quoiqu'il en eut deux enfants. Il prétendait suivre en cela les volontés de Charles-le-Chauve, son père; cependant le pape Jean VIII refusa



## ADE

divorce,  
ne. Adé-  
Louis-le-  
, à l'âge  
suivant,  
gna sous  
F—E.  
DE SA-  
omte de  
ouis VI,  
avec le  
ion par-  
Après la  
elle avait  
ousa en  
fontmo-  
me était  
ortionné  
qu'il ne le  
e perdit-  
i qu'elle  
pures et  
le eut du  
une fille  
e Châtil-  
ans avec  
était de

ceux-ci la haine qu'il avait  
conçue contre Adélaïde. Un ce  
formé contre la vie de cette f  
les conspirateurs, ayant péné  
dans son appartement, l'assa  
à coups de poignard, l'an  
duc, furieux, se mit en camp  
tre les meurtriers, qui étaient  
plupart des nobles holland  
ils s'étaient déjà retirés dans l  
teaux forts. Ils furent cités  
raître à la cour du duc; et,  
refus d'obéir, on confisqua le  
Le fils d'Albert essaya en v  
tenir leur pardon. Son attac  
leur cause le fit soupçonner  
part à l'assassinat de la ma  
son père, et il fut obligé de

ADÉLAÏDE (MADAME) d  
fille aînée de Louis XV,  
Louis XVI, naquit à Versa  
mai 1732, et vécut à la cour  
fut toujours respectée par  
la pureté de ses mœurs, ju  
poque de la révolution. En  
demanda la réconciliation de

ses connaissances, il voya-  
gea dans les princi-  
pales parties de l'Europe, mais en Égypte  
et en Grèce. Ayant appris l'arabe, il  
traduisit en latin, les  
œuvres d'*Euclide*, avant qu'on en  
eût aucun exemplaire grec.  
Il écrivit encore un ouvrage arabe  
sur les *Planètes*. Il écrivit un  
ouvrage intitulé *les sept Arts libéraux*,  
sous le titre de *Cercle*  
*de la science*, qui comprenait le  
calcul, la grammaire, la rhéto-  
rique, la dialectique, et le *quadri-*  
*part*, l'arithmétique,  
et l'astronomie. Son prin-  
cipal ouvrage est intitulé : *Per diffi-*  
*cultates naturales* (circa,  
1174). On lui en attribue plu-  
sieurs autres sur la physique et la  
mécanique. Les collèges de Corpus  
Christi, à Oxford, ont nommé  
quelques-uns de ses ma-  
nistres.

**ADÈLBERG**, chef de la faction Guelfe, à  
Hambourg, partageait l'autorité, d'a-  
vec le duc de Saxe, surnommé *Saxo-*  
*le Grand*, puis avec Torello son  
frère, pendant la guerre de Frédéric  
le Grand contre la première ligue  
des princes allemands. Les  
habitants d'Ancône,  
1174 par l'archevêque  
lieutenant de Frédéric, im-  
plorèrent le secours de Guillaume  
le Pieux, et d'Aldrude, comtesse  
de Sicile. Guillaume engagea tout  
son bien pour se procurer de  
l'argent pour lever des soldats. Aldrude,  
veuve à la fleur de son âge,  
fut obligée à Bertinoro une cour  
à se réunissaient tous les  
distingués par leur bra-  
voure et leur galanterie ; elle leur pro-  
curait l'argent d'Ancône comme  
le d'argent d'amour. Guillaume et  
Aldrude eurent en effet l'archevê-

que à lever le siège, au moment où  
les habitants d'Ancône étaient réduits  
par la famine aux plus horribles ex-  
trémités. Guillaume des Adelards vit  
mourir successivement son frère et  
tous les héritiers mâles de sa famille.  
Afin que son malheur domestique  
tournât du moins à l'avantage de sa  
patrie, il voulut que sa nièce et seule  
héritière, Marchesella, épousât Arri-  
verio, fils aîné de Torello, et il la  
confia dès l'âge de 7 ans à ce dernier,  
pour l'élever dans son palais, espérant  
ainsi réunir les deux partis par l'al-  
liance des deux familles qui les avaient  
formés ; mais, à la mort de Guillaume,  
vers 1184, quelques nobles de Fer-  
rare, du parti des Adelards, mécontents  
de Torello, appelèrent à leur tête le  
marquis d'Est (voy. ce nom) ; et, se-  
condés par Traversari, puissant sei-  
gneur de Ravenne, ils enlevèrent la  
nuît, à main armée, la jeune Mar-  
chesella, de la maison de Torello, et  
la firent épouser au marquis Obizzo  
I<sup>er</sup>, chef de leur faction. S. S.—1.

**ADÈLBERT**, archevêque de Brême  
et de Hambourg, reçut cette dignité,  
en 1043, des mains de l'empereur  
Henri III et du pape Benoît IX. Il  
était d'une naissance illustre, d'une  
stature imposante, ambitieux, magni-  
fique, éloquent, habile à faire servir  
sa magnificence et ses talents au profit  
des desseins que l'époque à laquelle il  
vivait semblait faite pour inspirer et  
faire réussir. Le pouvoir temporel du  
clergé devenait redoutable ; le désir  
de l'étendre s'emparait de tous les ec-  
clésiastiques : Adébert en fit le but de  
sa vie ; toujours occupé du soin de  
satisfaire son ambition personnelle,  
et d'élever son archevêché à un hau-  
te degré de splendeur, il gagna la faveur  
de l'empereur Henri III, qui le con-  
sulta sur toutes les affaires de l'Em-  
pire. L'archevêque lui suggérait les dé-

ADE

ables au  
moyens  
entraînait  
ite dans  
les mu-  
mployer  
de l'é-  
e s'éleva  
ducs de  
, ni ses  
ces tem-  
e, et ne  
. Il ac-  
eur dans  
landre,  
tout de  
6, il eût  
il aima  
er, évé-  
nom de  
irigea le  
ereur le  
ouveaux  
e lui té-  
tion ; il  
l'empere-

de Henri IV, il exerça le s  
pouvoir avec le despotisme  
était naturel. Peu inquiet de  
de ses ennemis, tant qu'il  
raient pas à devenir ses rivat  
chercha point à s'entourer e  
sauts, et sembla ne vouloir  
flatteurs : comme son amour  
égalait son ambition, il désira  
que autant être loué que de  
« Au milieu de la plus violent  
» dit Adam de Brême, son h  
» il se laissait apaiser par u  
» rie, et ses regards, naguère  
» se tournaient avec un sou  
» cieux vers l'adroit compl  
Séduit par son goût pour l  
l'éclat, il perdit ses projets e  
penses au-delà de ses moy  
diocèse fut chargé d'impôts ; l  
et le peuple se soulevèrent :  
sommé de le renvoyer ou d'  
Adelbert sut engager l'emp  
s'enfuir la nuit suivante avec l  
de la couronne ; mais le pro  
nira : le palais fut entouré

, fit ses études avec un grand dans cette ville et dans les de Reims. Sa réputation de s'étendit en Allemagne, et l'empereur Henri II, l'ayant attiré à sa cour, et dans son conseil, le nomma chancelier, et lui fit ensuite obtinrent le siège épiscopal d'Utrecht. Cette de l'empereur augmenta l'amour de l'évêque, et le jeta dans des ruses peu convenables à son âge, ne pouvant obtenir du comte de la cession de Merwe, à la suite de la Meuse et le Waal, il prit les armes, et ravagea la Hollande; non content de cette vengeance, il rendit l'empereur suspect à l'empereur, lui et d'autres ennemis, tels que l'archevêque de Cologne et le duc de Lotharinge, aidé de leurs secours, il fit la guerre à Didéric une guerre sans succès. Forcé enfin de faire la paix, il se livra aux sciences, il fonda des écoles dans son diocèse, et montra un grand zèle pour la religion. La cathédrale que Baldoïnus avait fait commencer à Utrecht, fut abattue par les Français, et remplacée par une autre plus belle, dont il reste encore une partie. Quand cet édifice fut achevé, la dédicace s'en fit en présence de l'empereur et de douze évêques. Adelbold rebâtit aussi et fonda l'église de Riel. La grande activité avec laquelle il travaillait à la gloire de son évêché, ne cessa qu'à sa mort, le 27 novembre 1027. Adelbold était laborieux et écrivit la vie de l'empereur Henri II; ouvrage esclave, dont il ne reste plus que la dernière partie. La préface contient des règles très-judicieuses sur les devoirs d'un historien, règles dont Adelbold ne s'est point écarté: la fidélité et la simplicité qu'on remarque dans son ouvrage, sont regretter qu'il ne soit parvenu tout entier jusqu'à nous.

Ce précieux fragment a paru, pour la première fois, dans les *Vies des Saints de Bamberg*, données par Gretser, en 1611. Leibnitz l'a fait réimprimer dans le 1<sup>er</sup> vol. des *Scriptures Brunswic*. On a aussi de ce savant prélat un traité *De Ratione invenendi crassitudinem Spheræ*, précédé d'une lettre au pape Silvestre II, son ancien maître à Reims, inséré par B. Pez, dans le 5<sup>e</sup> vol. de son *Thesaurus anecdotorum*. Les bibliothèques renferment en outre divers petits ouvrages et manuscrits d'Adelbold, tels que la *Vie de Ste. Waiburge*, *Éloges de la Sainte Vierge*, les *Louanges de la Croix*, quelques *Sermons*, etc. Son style clair, facile, et même élégant, le place parmi les bons écrivains de son siècle. D—G.

ADELBURNER (MICHEL), mathématicien et médecin, né à Nuremberg, en 1702. Son père était libraire; destiné à la même profession, il s'appliqua à l'étude des sciences, et suivit plusieurs cours à Altdorf. En 1735, il publia son *Commercium Astronomicum*, qui le fit nommer membre de l'académie royale des sciences de Prusse. Appelé en 1743 à Altdorf, pour y donner des leçons de mathématiques et de physique, il fut fait professeur de logique en 1746, et mourut en 1779. Ses principaux écrits sont: I. *Commercium literarium ad Astronomiæ incrementum inter hujus scientiæ amatores communi consilio institutum*, Nuremberg, in-8<sup>o</sup>.; II *Phénomènes célestes remarquables*; il en paraissait une feuille tous les mois (en allemand). G—T.

ADELER (CORT SIVERSEN), grand-amiral de Danemark, naquit en 1622 à Brévig, en Norvège, où son père était directeur d'une saline royale. La passion du jeune Adeler pour la navigation le conduisit de bonne heure

## ADE

remières plorable, ou, pour mieux  
 . S'étant n'existait point. Adeler, as  
 a au ser- constructeur, aussi sage as  
 s le nom- teur que guerrier intrépide  
 vint, de vaisseaux, des matelots et de  
 odement en moins de 12 ans, le D  
 ble à son ent une marine respectable.  
 s succès anobli, et nommé général-  
 s vers le 1675, au commencement de  
 t 15 an- contre la Suède; mais la m  
 it de ses prit la même année, au scit  
 riatique. neurs, dans la 53<sup>e</sup>. année d  
 valeur le au moment où il se préparai  
 l'Helles- à la voile contre les Suédois  
 77 bati- des descendants dignes de la  
 ens, qui en vain demandé aux ingrat  
 er, avec le paiement de la rente qui  
 la à fond due, et dont heureusement  
 sulmans Adeler n'a aucun besoin. M.  
 t sépara ADELGISE, roi lombar  
 , Adeler socié au trône en 759, par  
 montée ou Didier, son père (729  
 it donna ro), et marié en 770 à Gis  
 le vais- de Charlemagne, en même t  
 in com- ce monarque et Carloman son  
 le capi- vaient épouser deux sœurs d

**de leur inimitié.** En 775, Charlemagne envahit la Lombardie ; Adalgise l'attendait pour le combattre dans les défilés du Piémont ; mais son armée, saisie d'une terreur panique, se dissipa toute entière sans combat. Désiderio s'efforça de défendre Pavie. Adalgise s'enferma dans Vérone, et, lorsque son père eut été fait prisonnier, il passa en Grèce pour demander des secours aux empereurs Constantin Copronyme et Léon IV. Il fut traité avec distinction à Constantinople, et revêtu de la dignité de patrice ; mais, pendant 13 ans, on le nourrit de vaines promesses, sans lui donner aucun secours. Enfin Constantin VII, fils de Léon, l'envoya en 787 en Sicile, avec une armée destinée à porter la guerre dans le midi de l'Italie. Le roi lombard comptait sur l'appui d'Arigise, son beau-frère, qui était alors duc de Bénévent ; mais ce duc mourut à cette époque même, et son fils Grimoald, élevé à la cour de Charlemagne, était attaché au parti français. Adalgise avant débarqué en Calabre, en 788, fut vaincu dans une grande bataille. Les uns assurent qu'il est abîmé parmi les morts ; d'autres, qu'il retourna en Grèce, où il mourut sans avoir fait de nouvelles tentatives sur l'Italie.

## S. S—1.

**ADELGISE**, prince de Bénévent, succéda en 854 à Radelgair son frère. Il fut appelé pendant tout son règne à combattre les Sarrasins, qui dévastaient l'Italie méridionale. Défait par eux vers l'année 856, dans le voisinage de Bari, d'où il avait voulu les chasser, et après avoir vu pendant six ans ses états désolés par ce peuple barbare, il fut contraint, en 862, d'acheter la paix moyennant un tribut. Cette humiliation même ne put pas assurer sa tranquillité, car les Sarrasins, ne subsistant en Italie que par la

guerre et le brigandage, se détachaient de celui de leurs chefs qui avait fait la paix, pour suivre le premier qui offrirait de les conduire à de nouveaux combats. Adalgise recourut alors à l'empereur Louis II, et celui-ci conduisit en 866 une armée considérable contre les Sarrasins de l'Italie méridionale. Les empereurs grecs, Constantin et Basile, et le roi de Lorraine, Lothaire, frère de Louis, lui envoyèrent des secours. Enfin Bari se rendit aux chrétiens, au mois de février 871, et le sultan sarrasin qui commandait dans cette ville, demeura prisonnier d'Adalgise. Mais le long séjour de l'empereur Louis avec ses gens de guerre dans le duché de Bénévent, avait été plus à charge à cette province que les dévastations mêmes des Sarrasins. Les habitants étaient poursuivis jusque dans l'intérieur de leurs maisons par l'orgueil, l'avarice, ou l'intempérance des Francs, tandis que les murs des villes les mettaient à couvert des insultes des infidèles. Adalgise lui-même n'avait pas moins à se plaindre que ses sujets ; de souverain, il était devenu vassal de l'empereur d'Occident ; tous les ordres étaient donnés dans ses états, dans sa capitale, dans son propre palais, par un monarque étranger ; Angelberga, femme de l'empereur, faisait sentir davantage encore la pesanteur du joug imposé encore la pesanteur du joug imposé aux Bénéventains. Son orgueil et son avarice étaient également insupportables ; elle affectait en toute occasion de témoigner son mépris pour les Lombards, et d'humilier la nation au milieu de laquelle elle se trouvait. Le sultan de Bari, toujours prisonnier d'Adalgise, jouissait des mortifications qu'éprouvait son vainqueur ; mais, après que Louis l'eut vengé du prince de Bénévent, il voulut que le prince de Bénévent le

## A D E

ressen- son serment. Celui-ci ne vo  
il rendit cependant conduire lui-même  
fications mée dans le duché de Bénévent  
l'enga- il en donna le commandem  
a contre femme, moins pour éviter le  
ics, qui que pour n'être pas envelop  
les châ- son châtiement, si Dieu voulai  
fut atta- tier. Adalgise opposa une ég  
même voure à l'armée d'Ermengarde  
25 juin des Sarrasins débarqués dev  
des con- lerne, et à une troisième ar  
vorte du Louis, qui avait surmonté s  
mit en pules, conduisit contre lui en  
s mirent pape Jean VIII, voyant alors  
fut com- pereur commençait à déses  
me dans triompher de ce prince, rétabl  
ndit jus- entre ces deux souverains. Ch  
gnit à se née cependant, les Sarrasins  
tôt l'em- de la Sicile, faisaient de nouv  
mains, tatives sur les côtes d'Italie,  
quences gise, épuisé par de longues gu  
ues Car- luttait plus contre eux qu'av  
que tous vantage. Il éprouva deux gra  
paraient faites en 875 et 876, et fat  
de leur d'acheter la paix à des conditi  
le Louis teuses. Il mourut peu après.

outint qu'il ressusciterait les douze articles de foi furent avec tous ses écrits. G—T. MAN, clerc de l'église de , il fut fait ensuite préfet des ivait dans le onzième siècle. fait ses études à Chartres , flèbre Fulbert, et y avait eu disciple Berenger. Il écrivit à iarque, qui niait la présence et du sang de J.-C. dans stie, une lettre pour le rame-oi de l'Eglise. On croit que rs Pan 1047. Il fut nommé à l'évêché de Brescia, et y n 1057 selon les uns, et, utres, en 1061. Sa lettre à fut imprimée pour la pre-s à Louvain, avec d'autres la même matière, en 1551, rimée en 1561, in-8°. Elle a ans les différentes éditions *liothèque des Pères*; Paris, 581, etc. Le chanoine Ga-1 a donné une édition soignée notes, à la fin des Sermons idence, *Patavii, Typis Jos.* 1720, in-4°. Adelman com-poème rythmique : *De Viris us sui temporis*. Ce poème est *Alphabétique*, parce que les tercets qui le composent ce par une des lettres de l'al-rangées par ordre. Il a été our la première fois par Ma-dans le tome 1<sup>er</sup>. de ses *Ana-*, ensuite, conjointement avec sur l'Eucharistie, dans l'édi-essus, donnée par le chanoine i. G—É. ME, ou, mieux, ALDHEL-de Kentred, et neveu d'Inas, saxons occidentaux, fut élevé monastère de S. Augustin de éry, gouverna pendant trente aye de Malmesbury, et par-évêché de Sherburn, aujourd'hui

d'hui Sarisbury. On le regarde comme le premier auteur anglais qui ait écrit en latin, et qui ait cultivé la poésie. Adelme a écrit sur la nature des êtres insensibles, sur l'arithmétique, l'astrologie, la discipline des philosophes, et sur les huit vices principaux. Delrio fit imprimer à Mayence, en 1601, ses Traités de *Laude Virginum*, de *Virginitate*, de *Celebratione Paschatis*. Le but de ce dernier ouvrage était de ramener les Bretons à l'usage légitime de la Pâque. Adelme mourut en 709. Sa vie a été écrite par Guillaume de Malmesbury. Elle se trouve dans les *Acta. Sanct. O. S. B.* T—D.

ADELSTAN, ou ATHELSTAN, 8<sup>e</sup>. roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne. Fils naturel d'Edouard l'Ancien, l'amour et les suffrages du peuple le portèrent sur le trône en 925, de préférence à ses deux frères qui, rendant eux-mêmes justice à son mérite, le laissèrent régner paisiblement. Il remplit l'espérance qu'on avait conçue de lui. Dans ces temps où l'on voyait peu de vertus sans tache, et peu de héros qui ne fussent trop souvent barbares, Adelstan est cité pour n'avoir jamais répandu que le sang de ses ennemis, à la tête de ses armées, et dans des guerres justes. Un seigneur anglais conspira contre lui, fut découvert et légalement convaincu; sa seule punition fut d'être exilé du pays qu'il avait voulu troubler. Les Danois de Northumbrie, ou Northumberland, voulurent se détacher de la domination anglaise, et rétablir ce royaume, qui avait été un des sept de l'Heptarchie : ils furent défaits. Les vaincus, conduits par leur chef Amlaff, fils de Sitrick, se réfugièrent en Ecosse, et engagèrent dans leur parti Constantin, roi de cette contrée, qui, oubliant ses traités avec Adelstan, fondit à l'improviste sur les provinces



## ADE

les ra- l'une avec l'empereur Otho  
 an cou- seconde avec Charles-le-Si  
 oncerta de France, et la troisième  
 lans les gués-le-Grand. Les historien  
 s enne- lèbré les présents que le d  
 rangée, ces trois beaux-frères d'Ac  
 mit que envoya, en lui demandant  
 s, dont Éthilde. Parmi ces dons, c  
 nouvelle le disputait à la magnificen  
 e, « in- distingué l'épée de l'emper  
 isent les tantin, au pommeau de laq  
 ailles et enchassé un des clous trou  
 Il fut Vraie-Croix; par l'impératr  
 ra enfi- une couronne d'or enrichi  
 ra enfi- mants, qui avait été sur le fro  
 ng rois lemagne; la lance dont ce  
 s, gal- s'était servi, et la bannière c  
 sur le s'ice, qu'il avait fait port  
 milliers lui dans ses batailles contr  
 poursui- rasins. Adelstan eut pour  
 ute l'É- son frère Edmond, l'ainé d  
 sentir sa gitimes d'Edouard-l'Ancien.  
 bravée, t « qu'il  
 des rois ADLUNG (JEAN-CR  
 marcha littérateur et grammairien  
 e Galles né le 30 août 1734, à Spa  
 Poméranie, fit ses premis

qui n'ont pas été donnés-supérieur au Dictionnaire de Johnson dans tout ce que les définitions, la filiation des acceptions, et sur la logique des mots ; il lui est sur le choix des auteurs et à l'appui des significations qu'à l'époque où Adela les matériaux de son grand nombre des meilleurs de l'Allemagne ne connus, ou n'eussent pas été qu'ils ont acquise de ne les préventions d'Adela les auteurs nés dans la terre, lui aient fait injurier ceux dont la patrie ne lui inspirait pas assez de respect. Il avait pris pour type le dialecte du marquis de la Misnie, et reprouvait ce qui est contraire à l'usage des classes de la société dans ce pays, et des auteurs les plus distingués en sont sortis. Persuadé que les ouvrages de la langue sont l'ouvrage des hommes les plus distingués, et donnant l'exemple à l'idiome misnique, plus riche et au plus anciennement cultivé de l'Allemagne, la langue sur les autres, il oublia être que la langue des livres est le pays plus que dans l'ouvrage des hommes de la langue ne manque d'un centre joint au dédain des cours et du national, avait imposé la loi, et leur avait fait tirer du fonds de la langue les richesses qu'il offrait de mettre à contribution les artisans. L'esprit sage et modeste d'Adelung fut sans doute l'espèce d'anarchie et du désordre nouveaux dont l'orga-

nisation sociale de l'Allemagne et les droits de création illimitée que quelques beaux génies s'arrogeaient, menaçaient la langue ; mais il ne lui rendit pas toute la justice qu'il avait d'ailleurs tant d'intérêt à lui rendre, et méconnut sa prodigieuse flexibilité, ainsi qu'une des propriétés qui lui sont communes avec le grec, celle de se prêter indéfiniment, et sans nuire à la clarté ni à la noblesse, à tous les développements avoués par l'analogie. Le traducteur d'Homère, Jean H. Voss, et Joa. H. Campe, ont vivement reproché à Adelung les lacunes de son Dictionnaire, et sa partialité dans le choix de ses autorités ; l'un et l'autre ont promis, et déjà commencé de remédier à ces défauts, en refaisant le *Dictionnaire critique de la langue* sur un plan plus étendu. Celui d'Adelung a été réimprimé en 4 vol. in-4°, à Leipzig, de 1793 à 1801, avec des augmentations qui ont donné plus de prix à ce bel ouvrage, mais qui ne sont en aucune proportion avec l'accroissement des richesses et le perfectionnement de la langue durant l'intervalle de temps qui s'était écoulé depuis la 1<sup>re</sup>. édition ; nouvelle preuve que les plus éminentes facultés, la plus vaste érudition et le travail le plus infatigable, ne parviennent jamais à corriger les défauts du plan d'une première ébauche. Les autres principaux ouvrages de cet homme universel, sont : I. *Glossarium manuale ad scriptores medie et infimæ latinæ latinæ*, Halle, 1772-84, 6 vol. in-8°. C'est un abrégé du *Glossaire* de Ducange et des additions de Charpentier ; II. trois Grammaires allemandes ; 1<sup>o</sup>. la première est un *Traité sur l'origine, les vicissitudes, la structure et toutes les parties de la langue*, en 2 vol. gr. in-8°.,

li de re- d'idées lumineuses ; IX. un  
 s qu'au- *fort étendu sur l'orthographe*  
 à répan- *mande*, in-8°, 1787.  
 ndes sur grands écrivains de l'Allema-  
 gnotismes land entre autres), ont e  
 t comme esprit d'adopter les princip  
*Gram-* lung, et de se soumettre à  
 8°, Ber- ses décisions qui n'étaient  
 oo, etc., demment erronées : cette d  
 u *Abré-* également honorable pour  
 ; et sou- grammairien et pour les ho  
*aité du* se rallièrent à lui, contribua  
 5, 1788, à remédier aux inconvénien  
 10 ; c'est faut d'une Académie et d'  
 philoso- national pour les travaux  
 istent en perfectionnement de la lang  
*éments,* *plus ancienne Histoire des*  
*aire des* *de leur langue et de leur li*  
 1784 et *jusqu'à l'époque de la gr*  
 usement *gration des peuples*, Leipzig  
*es folies* gr. in-8° ; XI. *Mithridate*  
*des plus* *bleau universel des lang*  
*chymis-* *le Pater en cinq cents la*  
 sept par *idiomes*, Berlin, 1806,  
 VI. *Ta-* premier volume, qui contie  
*des arts* *gues asiatiques*, fut imprimé  
*et de sa-* tement avant sa mort : le se

dans le courant de 1810, et devra un de ses principaux ornemens aux matériaux que M. M. de Humboldt (*nobile par fratrum*), ont mis à la disposition de l'éditeur. Les deux derniers ouvrages d'Adelung, fruit des travaux de sa vieillesse, quoique très-recommandables par une vaste érudition et des discussions lumineuses, n'égalent pas les premiers. Cela n'empêche pas que son *Mihridate* ne surpasse celui que Conrad Gessner avait publié plus de deux siècles auparavant, sous le même titre, de toute la somme des connaissances acquises en glossologie, depuis l'époque où ce savant vivait. Adelung ayant, jusqu'à sa mort, consacré quatorze heures par jour à des travaux purement littéraires, il est fort simple que sa vie n'offre aucun événement remarquable. Il ne fut jamais marié; sa femme, disait-on de lui, c'est sa table à écrire; ses enfants, ce sont 70 volumes grands ou petits, tous sortis de sa plume. Il aimait la bonne chère, et sa seule dépense était de se procurer une grande variété de vins étrangers; sa cave, qu'il avait coutume d'appeler sa *Bibliotheca selectissima*, en renfermait de 40 espèces. Une constitution très-robuste lui permettait de travailler sans relâche, et ce qui contribua sans doute à lui conserver sa santé, ce fut une gaieté franche qui le faisait rechercher de ses nombreux amis. Adelung a laissé un neveu, M. Frédéric Adelung, précepteur des grands-ducs de Russie, et anobli par l'empereur Alexandre; il a hérité du goût de son oncle pour l'étude de sa langue, et il s'est montré digne de son nom par des recherches curieuses sur les anciens poèmes allemands qui ont passé de la Bibliothèque de Heidelberg dans celle du Valbon.

V—s. et S—r.

ADEMAR, ou AYMAR, né en 988, de l'ancienne maison de Chabanais, moine de S. Cybar d'Angoulême et de St.-Martial de Limoges, se rendit célèbre dans le 11<sup>e</sup>. siècle par l'ardeur avec laquelle il soutint la querelle sur le prétendu apostolat de S. Martial, d'après de faux actes récemment fabriqués. Il mourut dans un voyage à la Terre-Sainte en 1030. Sa *Chronique de France* va depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029. Quoiqu'il n'y soit point exact pour la chronologie, et que les événements y soient rapportés sans ordre, elle ne laisse pas d'être un monument utile pour notre histoire, principalement depuis le temps de Charles-Martel. Elle a été donnée au public par le P. Labbe, dans sa *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*, avec des retranchements et des corrections, et elle a passé depuis dans la plupart des compilations sur l'histoire de France. Le P. Labbe a encore fait imprimer *Commemoratio abbatum S. Martialis*, depuis 848 jusqu'en 1020, où l'on trouve plusieurs traits de l'histoire du diocèse de Limoges. On a, dans les *Analecta* du P. Mabillon, la grande lettre d'Ademar sur l'apostolat de S. Martial, et quelques vers acrostiches. Il avait composé d'autres ouvrages, restés manuscrits dans différentes bibliothèques.

T—D.

ADENEZ (LE ROI), littérateur du 13<sup>e</sup>. siècle, appelé aussi АДАЗ, du nom de son père. Il serait difficile d'expliquer le motif qui lui fit donner le surnom de *Roi*; on peut cependant présumer que les couronnes poétiques qu'il reçut, étant ménestrel de Henri III, duc de Flandres et de Brabant, lui valurent ce titre fastueux. On trouve dans les manuscrits du fonds de La Vallière, plusieurs romans d'Adenez: I. le *Roman de Guillaume d'Oran-*

ADÉ

conné-  
lu Lan-  
e quel-  
l'article  
Roman  
anois ,  
e Gui,  
qu'Ade-  
ige , ent-  
érité de  
er , que  
: ce rô-  
et il en  
en pro-  
; III. le  
n rimes  
nt, fille  
été tra-  
mus, et  
is date,  
yes ; l'é-  
-4°; IV.  
bonne ;  
Berthe  
els Ade-  
ent tirés  
?Albaca

prouver que toutes les guéris-  
rées par J.-C. ne pouvaient être  
les secours de l'art, et sont re-  
miraculeuses. Méad avait traité  
cette question dans son es-  
saire *De morbis biblicis*.  
Marville dit qu'Ader n'avait  
ce livre que pour en faire un  
autre, où il avait d'abord son  
contraire. Ader a écrit un  
latiu sur la peste, *De pesti-*  
*tione, previsiono et remedia-*  
*losæ*, 1628, in-8°. On a de  
lui : I. *lou Catounet G.*  
1612, in-8° ; II. *lou Gent*  
*Gascoun*, 1610, in-8°.  
poème macaronique en quat-  
ren l'honneur de Henri IV.

C. et  
ADGANDESTES, poète  
Cattes. *Voy.* ARMINIUS.

ADGILLUS I<sup>er</sup>. fut le  
prince chrétien qui gouverna  
il fut mis à la tête de ce  
royaume par Clotaire, roi de  
qui s'en était rendu maître.  
d'un caractère naïf et

puit à Ispahan l'an 325 de  
 36 de J.-C.), succéda en 949  
 de Imâd-Eddaulah, et, par  
 l'empire des Bouïdes avec son  
 régna d'abord que sur le Fa-  
 : Kirmân. Inquiet et jaloux  
 oissement de la puissance des  
 , Mansour 1<sup>er</sup>, le Samanide  
 lara la guerre. Adhâd - Ed-  
 archa sur le Khorâçan, tandis  
 père résistait à l'armée eune-  
 après avoir ravagé cette pro-  
 revint aussitôt tomber à l'in-  
 sur les derrières de l'armée  
 anides ; mais une négocia-  
 t suspendre les hostilités ;  
 fut cimentée par le mariage  
 sour avec la fille d'Adhâd-  
 b. Son cousin Azz-Eddaulah,  
 ait à Bagdhâd, s'étant attiré  
 s des Turks de son armée par  
 uite déréglée, ceux-ci se ré-  
 t: trop faible pour les ré-  
 l appela à son secours Ad-  
 laulah, qui chassa les Turks  
 : Bagdhâd ; mais le pouvoir  
 ldaulah avait cessé le jour  
 âd - Eddaulah avait mis le  
 is sa capitale. Ce prince ambi-  
 ploya toutes les ruses de la  
 : pour déterminer son cousin  
 ier, et l'ayant mandé ensuite  
 e lui, il le constitua son pri-  
 mais forcé d'obéir à son père,  
 ef de la maison des Bouïdes,  
 enaçait de marcher contre lui  
 : armée, s'il ne rendait pas la  
 t le sceptre à Azz-Eddaulah, il  
 ret-urna dans le Farès. A la  
 son père, arrivée en 976, il  
 rtage le Farès, le Kermân et  
 , jusqu'au territoire de Bag-  
 : ses frères s'engagèrent à le  
 tre pour chef de leur mai-  
 hâd-Eddaulah, en rendant  
 re à Azz - Eddaulah, avait  
 : circonstances, mais il en-

viait toujours la possession de l'Irac.  
 Rokn-Eddaulah avait à peine fermé  
 les yeux que son fils se dirigea vers  
 Bagdhâd. Azz-Eddaulah, trop faible  
 pour s'opposer à cette invasion, aban-  
 donna sa capitale, et se retira vers la  
 Syrie ; mais ayant obtenu des secours  
 d'Abou-Taghlab, qui régnait à Mous-  
 soûl, il marcha contre Adhâd-Eddau-  
 lah. La bataille eut lieu près de Tekryt,  
 le 30 mai 978 ; elle fut opiniâtre, et se  
 termina par l'entière déroute de l'armée  
 de Taghlab et d'Azz-Eddaulah. Ce der-  
 nier tomba au pouvoir du vainqueur,  
 qu'il fit périr sur le champ. Cette victoi-  
 re valut à Adhâd-Eddaulah la conquête  
 du Dyar-Bekr et du Dyar-Modhar ; et  
 dès-lors sa puissance surpassa celle de  
 ses prédécesseurs. Les savants fré-  
 quentaient sa cour, et les poètes cha-  
 taient à l'envi ses louanges ; mais une  
 affreuse maladie vint interrompre  
 tant de prospérités. Adhâd-Eddaulah  
 ressentit de premières atteintes d'é-  
 pilepsie qu'il privaient de la mémoire,  
 et menaçaient même ses jours ; cepen-  
 dant la fortune sembla vouloir le con-  
 soler par de nouvelles faveurs ; l'em-  
 pereur grec et le prince de l'Yémen  
 lui envoyèrent des ambassadeurs et  
 recherchèrent son amitié ; le khalyfe  
 Thavi lui accorda la main de sa fille,  
 les Kurdes réprimés redoutèrent sa  
 puissance, et ses généraux, vainqueurs  
 de Cabous et de Fakhr-Eddaulah son  
 frère, réunirent : son empire le Djord-  
 jan et le Tabaristan. Mais sa maladie  
 prenait tous les jours un caractère plus  
 alarmant, et sentant les approches de  
 la mort, il s'écria douloureusement :  
 « A quoi m'auront servi mes richesses  
 » et ma puissance, puisqu'ell. s m'a-  
 » bandonnent aujourd'hui ? » Il mou-  
 rut le 24 fév. 983 (372 de l'hég.), à  
 l'âge de 47 ans et 11 mois lunaires. Il  
 régna sur tous les pays possédés par  
 ses prédécesseurs, et y ajouta le Dyar-

at le pre-  
m immé-  
yfe dans  
( morale  
ed d'Az-  
péricuse  
quelque  
l'était de  
i monde  
i pontife  
ture , en  
qui s'ar-  
aume de  
ionet. Il  
aulah de  
t la pos-  
autorité  
e qu'il fit  
ublier les  
our l'ob-  
firmes et  
ies bien-  
urs assu-  
osité, dit  
les cam-  
isophe et

seigneur du château de Grig  
que le pense Nostradamus ,  
un pauvre gentilhomme de  
aujourd'hui Marjevols, dan  
vaudan. Adhémar ayant qui  
noir de ses pères , et ne pou  
tenir l'état de chevalier, cou  
chansons en l'honneur des  
fut accueilli d'elles comme ti  
et même comme jongleur. I  
sieurs pièces , dans la ple  
quelles il se plaint du sort  
constance des femmes, il y  
firiques, qui peignent les m  
relâchées des seigneurs. Il  
Guillelm Adhémar vécut  
quelque temps à la cour  
nand III, roi de Castille, e  
goûté du monde, il entra da  
monastique de Grammont.  
18 pièces de ce poète dans b  
crits de Ste.-Palaye, à la  
que de l' Arsenal; ils renfer  
une *Chanson* d'un Adhémar  
Ficha, sur lequel les man  
nous ont donné aucun

trône de Constantinople , redoutait les entreprises des Croisés ; il essaya tour à tour les promesses et les menaces pour intimider ou corrompre les principaux chefs des Latins. Après de longues contestations , pendant lesquelles les Grecs et les Fraucs en virent plusieurs fois aux mains , les chefs de la Croisade jurèrent foi et hommage à Alexis ; Adhémar se soumit comme les autres , et c'est sans fondement que Voltaire assure que ce prélat conscilla aux Croisés de commencer la guerre sainte par le siège de Constantinople. Adhémar, en quittant la capitale de l'empire grec, se rendit au siège de Nicée, où il réussit, par ses discours et son exemple, à entretenir l'union, la discipline et la bravoure dans une armée où l'on comptait six cent mille combattants. Il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins, maîtres de l'Asie mineure ; mais ce fut surtout au siège d'Antioche qu'il montra toutes les qualités d'un chef habile et le génie d'un politique profond. Les Croisés, qui s'étaient rendus maîtres de la ville par surprise, se trouvèrent bientôt livrés à la plus horrible famine, et assiégés à leur tour par une armée innombrable de Sarrasins commandés par Karboug, prince de Mouzoul. Ils n'avaient plus d'espérance que dans la protection du Dieu pour lequel ils avaient pris les armes ; tout à coup, le bruit se répand dans la ville qu'on a découvert la lance dont fut percé le flanc du Sauveur ; et bientôt une lance, trouvée sous le maître-autel de l'église de S. Pierre, est montrée en triomphe aux soldats de J.-C. Cette vue ranime leurs forces et leur courage ; ils brûlent de combattre les musulmans. Malgré le silence des historiens contemporains, on est porté à croire qu'Adhémar ne fut point étranger à cette pieuse fraude,

qui fut reconnue quelque temps après, mais qui sauva l'armée des Croisés. Ils firent une sortie dans laquelle ils tuèrent cent mille musulmans, et rapportèrent un immense butin. L'évêque Adhémar était au centre de l'armée, portant la lance merveilleuse, et exhortant les Croisés à vaincre ou à mourir pour J.-C. Au milieu de la bataille, plusieurs cavaliers, vêtus de blanc, parurent tout à coup sur les montagnes voisines ; Adhémar éleva la voix, et dit à ses compagnons que les martyrs SS. Georges et Démétrius venaient combattre avec eux ; les paroles d'Adhémar, répétées de rang en rang, redoublèrent la bravoure des chefs et des soldats, et décidèrent la victoire. Dès-lors les Chrétiens n'eurent plus d'ennemis à combattre pour arriver dans la Palestine. Adhémar mourut quelque temps après la bataille d'Antioche, vivement regretté de l'armée, qui, après sa mort, fut livrée à la discorde, et souffrit tous les maux qu'amènent l'imprévoyance, la désunion et l'indiscipline. Guillaume de Tyr, et tous les historiens des croisades, s'accordent à louer sa modération, son courage et son éloquence, le Tasse nous le peint comme un pontife saint et révérent ; usant du privilège de la poésie, il le fait mourir au siège de Jérusalem, d'un coup de flèche lancée par Clorinde ; tandis que l'histoire, qui le représente comme un autre Moïse, le fait mourir d'une épidémie à Antioche, avant qu'il eût pu voir la terre promise. Adhémar était d'une famille illustre de Provence, qui s'est éteinte dans celle de Grignan.

M—D.

ADHERBAL, général carthaginois, commandait en Sicile pendant la première guerre punique, et allait être bloqué dans le port de Drepane, par les Romains, lorsqu'il mit en mer



## A D I

lères, et  
is avant  
nger en  
l'an 250  
e la plus  
i se glo-  
Romains  
o hom-  
t eurent  
voir ra-  
dherbal  
reçut les  
lus à son  
B—P.  
idie, fils  
s, hérita  
Hicp-  
sin, que  
s princes  
mais Ju-  
posses-  
psal, et  
Ce mal-  
éfugé à  
cotection  
les séna-  
son per-

Ce ne fut qu'après avoir expié  
sieurs défaites leur honteuse pa-  
que les Romains se vengèrent  
meurtier d'Adherbal.

ADIMANTUS, général athé-  
fut le seul qui, pendant la gué-  
Peloponèse, osa s'opposer à la  
sition qui fut faite par Philo-  
adoptée par le peuple athénien  
couper le ponce droit aux prêt-  
qui seraient faits, afin qu'ils ne  
pas porter la lance, mais se  
rauer. Aussi lorsque l'escadre  
nienne fut prise par Lysa-  
Ægos Potamos, l'an 405 av. J.  
il le seul que les Lacédémoniens  
condamnèrent pas à mort.  
l'accusa par la suite d'avoir  
Athéniens dans cette occasion  
sait pas quelle fut l'issue de la  
nonciation; mais Xénophon n'  
pas ajouter beaucoup de foi à  
pation.

ADIMANTUS, disciple de  
et zélé propagateur de sa doctrine  
vivait vers la fin du 5<sup>e</sup> siècle.  
posa un livre pour démontrer

où cette ville était fertile en grands hommes. Le Dante le place dans l'enfer, car un vice honteux se mêlait chez lui aux plus nobles qualités; mais le poète dit qu'à peine il apprit le nom de Tegghiaio, qu'il voulut se jeter à ses pieds, en s'écriant que, dès son enfance, il avait appris à vénérer sa mémoire. Forèse des Adimari, l'un des émigrés guelfes de Florence, après la défaite de l'Arbia, forma de ces fugitifs un corps d'armée avec lequel il rendit des services importants au parti guelfe, d'abord en Lombardie, et ensuite dans le royaume de Naples. Plus tard, cette famille fut écartée des emplois, par la jalousie du peuple de Florence, qui excluait la noblesse des magistratures.

S. S.—1.

**ADIMARI (ALEXANDRE)**, poète italien, né en 1579, fut de cette ancienne famille des Adimari de Florence, qui était déjà noble, nombreuse et puissante lors de la fondation, en 1010, après la destruction de Fiesole, et qui ne s'est éteinte qu'en 1736. Alexandre participa, dans ses poésies, au mauvais goût qui caractérise la plupart des poètes de son temps; à cette recherche fatigante de pensées, et à ce luxe d'expressions figurées qui sort, comme le dit notre *Misanthrope*, du bon caractère et de la vérité. Il fit paraître, depuis 1637 jusqu'en 1642, six Recueils de cinquante sonnets chacun, sous les noms de six des neuf Muses, Terpsichore, Clio, Melpomène, Calliope, Uranie et Polygamie. Il était très-savant dans la langue grecque; il entreprit de traduire Pindare: les vers de cette traduction, qui parut en 1651, à Pise, in-4°, sont faibles, et Apostolo Zeno a dit avec raison: « Je cherche Pindare dans Adimari, et je ne le trouve pas; » mais il se garantit du moins des vices que l'on peut reprocher

à ses autres ouvrages. Il y joignit des notes savantes, et d'autres explications utiles pour l'intelligence du texte, entre autres des arguments qui précèdent les odes, et des *synopsis*, ou tableaux qui présentent aux yeux du lecteur le plan qu'a suivi le poète, et l'ordre qui règne dans son désordre apparent. Il en avait emprunté l'idée, et même l'exécution entière, d'Erasmus Schmidt, dont la traduction latine, avec des *synopsis* tout semblables, avait paru en 1616. Adimari, dans son avis aux lecteurs, dit bien que l'ouvrage de Schmidt lui a été donné, ainsi que plusieurs autres, pour l'aider dans son travail; mais il ajoute qu'il ne lui est parvenu que lorsque ce travail, commencé depuis seize années, était presque fini, et il ne dit rien de ces tableaux synoptiques qu'il a entièrement copiés. Il paraît, par un passage du même avis, qu'Alexandre Adimari ne fut point favorisé des biens de la fortune, et qu'il vécut même fort malheureux; il mourut en 1649.

G—É.

**ADIMARI (LOUIS)**, poète satirique florentin, de la même famille que le précédent, naquit à Naples, le 5 septembre 1644, de Zanobi, fils de Louis Adimari et de Donna Allegra di Bivero Tassis, dame espagnole, et fit ses études à l'université de Pise, où il eut pour maître le célèbre Luca Terenzi. Il parcourut dans sa jeunesse les différentes cours d'Italie, où il se fit aimer par ses talents et par les rares qualités de son esprit. Adimari obtint du duc Ferdinand Charles de Mantoue, le titre de marquis et de gentilhomme de sa chambre: il fut membre de l'Académie florentine, de celles de la Crusca, des Arcades et de plusieurs autres. Il succéda au fameux Redi dans la chaire de langue toscane, à l'académie de Florence; il fut aussi

A D L

deresque  
leçons y  
savait les  
de l'his-  
n'il pos-  
point été  
abliothè-  
èdent en  
le lui un  
ajets de  
s, 1706,  
ouvrages  
sonnets  
re autres  
ni, et de  
V, magni-  
nce, en  
en mu-  
et dell'  
se com-  
ulière, et  
, in-12,  
orien de  
a parlé,  
ramatur-

On peut juger, par la long-  
ces deux pièces, que le défaut  
teur n'est pas le trop de co-  
celui de toutes ses satires est  
traire une excessive prolixité.  
Adimari mourut à Florence  
une longue maladie, le 22 juin  
il eut trois enfans de sa fem-  
ria Cerbini de' Buonaccorsi,  
rence, une fille mariée avant  
du père, et deux garçons ;  
corso, qui mourut encore en  
dont il a déploré la perte dans  
ses sonnets, et Smeraldo, qui  
hérité d'une partie des talent-  
ques de son père, et qui fut au-  
collège des nobles et académici-  
Arcades.

ADLERFELDT, (GUSTAV)  
historien de Charles XII, na-  
environs de Stockholm en 1676,  
père était trésorier de la cour  
lui fit donner une éducation  
Lorsqu'il eut achevé ses études  
sal, il entreprit un voyage e-

mée à Amsterdam, sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, 1740, en 4 vol. in-12. On y a ajouté une relation de la bataille de Pultawa et du séjour de Charles à Bender, par un officier suédois. Adlerfeldt s'était marié à une demoiselle Steeben de Wismar, qui fit un extrait de l'ouvrage de son mari en allemand, jusqu'à l'année où l'armée suédoise entra en Saxe, et cet extrait fut imprimé à Wismar en 1707. L'ouvrage d'Adlerfeldt contient un récit impartial et fidèle des campagnes du héros suédois, et de plusieurs événements politiques. L'auteur avait obtenu par ordre du roi tous les secours nécessaires. Gustave Adlerfeldt avait un frère (Jean Adlerfeldt), qui parvint à la dignité de sénateur. Lorsqu'en 1743 les Dalécarliens se furent rendus à Stockholm pour obtenir le redressement de leurs griefs, le sénateur Adlerfeldt, pendant qu'il allait au-devant d'eux pour les apaiser, fut atteint d'un coup de fusil, dont il mourut trois jours après.

G—AU.

ADLUNG (JACQUES), professeur au gymnase d'Erfurt, et organiste de l'église luthérienne de cette ville, né à Biedersleben, en 1699. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en allemand, parmi lesquels on distingue l'*Instruction sur la construction, l'usage et la conservation des orgues, clavecins, etc.*, avec des augmentations, par J.-F. Agricola, compositeur de la cour, Berlin, 1768, in-4°. avec figures. J.-J. Albrecht, maître de musique à Mulhausen, qui en fut l'éditeur, y a ajouté des notes. La vie d'Adlung, écrite par lui-même, se trouve dans la préface de cet ouvrage. Le même Albrecht est aussi l'éditeur des *sept Étoiles musicales*, Berlin, 1768, in-4°. Adlung choisit ce singulier titre pour publier des ré-

ponses à sept questions sur des objets relatifs à l'harmonie musicale ; son *Introduction à la Science musicale*, imprimée d'abord à Erfurt, in-8°, 1758, a été réimprimée en 1783. L'éditeur, Ch. Hiller, de Leipzig, l'a augmentée d'un chapitre. Dans un incendie qui priva Adlung d'une partie de sa fortune, plusieurs de ses manuscrits furent la proie des flammes. Ce célèbre organiste est mort à Erfurt, le 5 janvier 1762. P—X.

ADLZREITER (JEAN), de Tottenweiss, chancelier privé de l'électeur de Bavière, né à Roseuheim, en 1596, fit ses études à Munich et à Ingolstadt, servit habilement la maison de Bavière dans plusieurs occasions importantes, et se fit un nom, comme historien, par ses *Annales Bavae gentis*. Cet ouvrage, puisé dans des sources authentiques, renferme l'histoire de la Bavière depuis le commencement jusqu'à l'an 1662, époque de sa publication à Munich. Leibnitz le publia de nouveau en 1710. Le journaliste Ferveaux aida Adlzreiter dans la rédaction de ces Annales. Adlzreiter mourut en 1662. G—T.

ADOLPHE II, comte de Holstein, régna à l'époque où Henri-le-Superbe et Albert-l'Ours se disputaient la souveraineté de la Saxe ; il embrassa le parti du premier, et éprouva une alternative de succès et de revers, qui, tour à tour, agrandirent ses états, et l'en dépeuplèrent. Rendu enfin à une situation paisible, il rebâtit la ville de Lubeck qui venait d'être détruite : la splendeur de la nouvelle cité nuisant à celle de Lunebourg, Adolphe se bronilla avec Henri-le-Lion, vit brûler Lubeck, et fut contraint d'en abandonner le sol à son ennemi, qui fit relever la ville en lui laissant son nom. Adolphe fut tué en 1164, au siège de Demmin en Poméranie. G—T.

, élu em-  
couronné  
ain de la  
i simple  
illustre à  
rouvée,  
que son  
fortune,  
morales  
le Habs-  
é comme  
r et à s'y  
ection au  
rs de se  
de l'em-  
bert, fils  
ance les  
<sup>er.</sup>); en-  
es et illé-  
le Colo-  
teurs ec-  
n favora-  
é, depuis  
de prés-  
pèreurs  
tion. Ils  
nditions

se mit d'abord à la solde de l'Al-  
contre Philippe-le-Bel, et se  
par Edouard I<sup>er</sup>, 100,000 l.  
somme énorme pour le temps  
révolta contre lui l'Allemagne,  
gissait de voir son chef au  
mercenaires. Boniface VIII, q  
pas encore l'ennemi de Phil  
fendit à Adolphe de prendre le  
Celui-ci, payé d'avance de  
qu'il devait faire, ne dema  
mieux que d'obéir au pape p  
dispenser; et licenciant 2000  
qu'il avait rassemblés pour l  
d'Edouard, il ne garda du tr  
clu entre eux que les subsid  
teur de Mayence saisit ce mom  
lui demander la restitution des  
qu'il lui avait faites. Adolphe  
utile d'acquérir des états que  
faire à des engagements don  
déjà reçu le prix; il profita d  
sion d'Albert-le-Dénaturé, la  
de Thuringe, contre ses fi  
mes, pour acheter de lui sa  
pauté. Par cette transaction,  
ment injuste, Adolphe se fit un

s , après avoir cité Adolphe à titre devant le collège électoral, amna par contumace. On lui avait de s'être vendu à un prince r, d'avoir usurpé des états qui nt pu lui être cédés, et chacun : à ces griefs généraux des griefs liers. Adolphe enfin fut déposé in 1298. Ses torts étaient avérés, i déposition était illégale. Trois - frères d'Albert avaient siégé es juges ; l'injustice qu'Adolphe ait affaibli le souvenir de celles 'ait commises. L'Allemagne se Adolphe parvint à réunir une supérieure à celle de son com- ; et le parti d'Albert semblait out à craindre ; mais ce dernier, nt son ennemi par de faux rap- l'enveloppa près de Gelheim, s environs de Worms, et, le e sa propre main, devint ainsi, lle , souverain légitime. Adol- rit le 2 juillet 1298 ; il avait u avec tant de bravoure, que e de sa perte, l'archevêque rence, ne put s'empêcher de en voyant son corps : « L'Alle- e a perdu en ce jour le plus chevalier du siècle. » Adolphe rre d'abord à Rosenthal, près p de bataille ; mais une desti- gulière mêla ensuite ses cendres e de son ennemi : Albert et e, transportés à Spire, et placés l dans deux cercueils séparés, it ensemble, confondus et pai- depuis la destruction de la ca- e de cette ville. Adolphe avait , dans les premiers moments ègne, de marcher sur les tra- iodolphe de Habsbourg. Il avait e se créer des appuis par des s et des mariages. Il avait rap- ns une diète les ordonnances olphe sur la paix publique. Il ut fréquemment, pour juger

par lui-même de l'état de l'Empire. Ses premières fautes ne vinrent peut-être que de la disproportion qui existait entre sa situation et ses moyens. Faible, il appela au secours de sa faiblesse la duplicité et l'injustice. Engagé dans cette route, il ne put s'arrêter ; il alla d'erreurs en erreurs, de crimes en crimes ; il en fut sévèrement puni ; et ce qu'il y a de triste, c'est que ses peuples, qu'Albert n'opprima pas moins que lui, ne gagnèrent rien à sa punition. B. C—r.

ADOLPHE X, comte de Clèves et de la Marche, 2<sup>e</sup>. fils d'Adolphe IX, comte de la Marche, et de Marguerite, fille de Théodoric X, comte de Clèves, était encore fort jeune lorsqu'il fut élu à l'évêché de Munster en 1557. Il se fit d'abord chérir de ses sujets ; mais s'étant mêlé des querelles de ses voisins, il attira dans ses états la guerre et ses désastres, ce qui le rendit bientôt odieux. Guillaume de Gennep, archevêque et électeur de Cologne, étant mort en 1562, le pape Urbain V, nomma Adolphe de Clèves archevêque, contre son gré et sans l'assentiment du chapitre de Cologne, qui ne tarda pas à accuser le nouveau primat de prodigalité et d'inconduite. Adolphe fut cité à comparaître devant le S. Père, à Avignon ; mais soit qu'il se fiât peu dans ses moyens de défense, soit qu'il fût las de l'état ecclésiastique, il se démit de son archevêché, et épousa Marguerite, fille de Gérard, comte de Juliers et de Berg, qu'il aimait depuis long-temps, et qui avait été destinée d'abord à prendre le voile. Jean, comte de Clèves, étant mort sans enfants mâles, sa succession fut dévolue à Adolphe par l'empereur Charles IV, et il hérita pareillement du comté de la Marche, à la mort de son frère aîné, Engelbert, arrivée en 1392. On lui attribue l'institution de l'ordre

ADO

e peu de  
autre but  
i les gen-  
Les che-  
anteaux  
manche,  
l, ils se  
ient des  
t s'appli-  
ds surve-  
ut à Clè-  
laissant  
dolphé,  
Clèves.  
5—r.  
Clèves,  
71, sur-  
ause des  
mporta,  
de l'Em-  
mpereur  
en 1417,  
ur le ré-  
lni avait  
es nou-  
ielongue

veaux sujets : sa piété, sa ju-  
fidélité étaient si reconnues  
simple parole avait plus de  
les traités les plus solennels.  
le 19 septembre 1448.  
ADOLPHE VIII, duc de  
fils de Gérard, comte de He-  
la famille de Schaumbour-  
que trois ans lorsqu'il perdit  
tué dans une bataille. Élevé  
de l'empereur Sigismond,  
une sagesse prématurée, et  
mépris pour le luxe. Margue-  
de Danemarck, ayant voulu  
attacher elle-même au col d  
prince un collier de perle  
cette parure avec une sorte d  
ce qui fut regardé à la cour  
signe fâcheux. Ce fut en 1417  
reçut du roi de Danemarck  
ture du duché de Sleswig.  
Adolphe ne s'occupa de son  
bonheur de ses sujets : il eut  
esprit de révolte en leur  
des lois. Après la mort de C  
de Bavière, la couronne

négligence avec laquelle Arnold gouvernait ses états. Enfin, encouragé par les insinuations de sa mère, et par les forces toujours croissantes de son parti, Adolphe forma, en 1464, le projet de déposer son père, et de se mettre à sa place : l'année suivante, Arnold fut arrêté dans son château, et transporté en robe de chambre, par-dessus la glace, au château de Buren, qui fut sa prison jusqu'en 1470. Cependamment Jean, duc de Clèves, entreprit de le délivrer, et remporta quelques avantages sur Adolphe. Le résultat en fut qu'en 1469 on fit une trêve à Gand, par la médiation de Charles, duc de Bourgogne, et beau-frère d'Adolphe. Le duc Arnold sorti enfin de prison, se rendit à Hesdin, où il eut une entrevue avec son fils rebelle, devant le duc de Bourgogne. Le père et le fils cherchèrent à se justifier, en s'accusant l'un l'autre avec beaucoup d'animosité. Adolphe ne voulut entendre parler d'aucun accommodement, avant que son père ne s'engageât par serment à abdiquer et à renoncer au titre de duc; Charles, en qualité de médiateur, rejeta cette proposition. Plusieurs autres entrevues eurent lieu sans succès. Adolphe, suivant son impétuosité naturelle, quitta secrètement la cour de Bourgogne; mais il fut arrêté dans sa fuite, et transporté, par ordre de Charles, au château de Vilvorden, où il resta jusqu'à la mort du duc. Après plusieurs aventures, il périt dans une escarmouche devant la ville de Doornick, en 1477, n'ayant pas encore atteint l'âge de 59 ans. Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame de cette ville. D—G.

**ADOLPHE I<sup>er</sup>**, duc de Holstein, fils de Frédéric I<sup>er</sup>, roi de Danemarck, et de Sophie, duchesse de Poméranie, tige des ducs de Holstein-Gottorp, né le 25 janvier 1526. C'était un prince d'une humeur singu-

lièrement belliqueuse, et qui passa sa vie à faire la guerre. Il se rendit en 1548 à la cour de Charles-Quint, et suivit l'empereur au siège de Metz. Après avoir pris part aux querelles de plusieurs princes allemands, il fit un voyage en Angleterre, où la reine Elisabeth le reçut avec beaucoup de distinction; il reçut de sa main l'ordre de la Jarretière: on parla même d'un mariage projeté entre ces deux souverains; mais ce projet n'eut pas plus de suite que tous ceux du même genre dont Elisabeth fut l'objet. De retour en Allemagne, le duc Adolphe ne fut pas long-temps sans prendre les armes: il entra au service de Philippe II, et se battit contre les Hollandais. Rassasié cependant de guerres et de victoires, il se retira dans ses états, rebâtit la ville de Gottorp; qu'un incendie avait presque entièrement détruite, et mourut le 1<sup>er</sup> oct. 1586.

G—T.

**ADOLPHE (JEAN)**, duc de Saxe, de Querfurt et de Weissenfels, né le 4 septembre 1685. La nature l'avait doué de facultés brillantes; une bonne éducation les développa; ses voyages en Hollande et en France lui donnèrent cette expérience si nécessaire à qui doit gouverner. Entré comme capitaine dans les troupes hessoises, en 1701, il monta un des premiers à l'assaut au siège de Juliers, s'élança par-dessus les palissades, et entra dans la citadelle. De pareils traits, souvent répétés, lui acquirent bientôt l'estime de Marlborough et des autres généraux. En 1704, il fut fait lieutenant-général des troupes hessoises. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes contre les Français, il entra en 1710 au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major-général de son armée. Charles XII et ses gé-



## A D II

ut le pre-  
m immé-  
lyfe dans  
i morale  
rd d'Azz-  
péricuse  
quelque  
était de  
u monde  
a pontife  
ture, en  
qui s'ar-  
aume de  
homet. Il  
laulab de  
t la pos-  
autorité  
e qu'il fit  
ublier les  
our l'ob-  
firmes et  
es bien-  
urs assu-  
osité, dit  
les cam-  
sophe et

seigneur du château de Grigi-  
que le pense Nostradamus ,  
un pauvre gentilhomme de  
aujourd'hui Marjevols, dan  
vaudan. Adhémar ayant quit  
noir de ses pères, et ne pou  
tenir l'état de chevalier, con  
chansons en l'honneur des  
fut accueilli d'elles comme tr  
et même comme jongleur. P  
sieurs pièces, dans la plu  
quelles il se plaint du sort  
constance des femmes, il y e  
firiqnes, qui peignent les m  
relâchées des seigneurs. Il p  
Guillelm Adhémar vécut  
quelque temps à la cour d  
mand III, roi de Castille, et  
goûté du monde, il entra da  
monastique de Grammont. C  
18 pièces de ce poète dans le  
crits de Ste.-Palaye, à la  
que de l'Arsenal; ils renferm  
une *Chanson* d'un Adzém  
Ficha, sur lequel les man  
nous ont donné aucun r

trône de Constantinople , redoutait les entreprises des Croisés ; il essaya tour à tour les promesses et les menaces pour intimider ou corrompre les principaux chefs des Latins. Après de longues contestations , pendant lesquelles les Grecs et les Français en vinrent plusieurs fois aux mains , les chefs de la Croisade jurèrent foi et hommage à Alexis ; Adhémar se soumit comme les autres , et c'est sans fondement que Voltaire assure que ce prélat conseilla aux Croisés de commencer la guerre sainte par le siège de Constantinople. Adhémar , en quittant la capitale de l'empire grec , se rendit au siège de Nicée , où il réussit , par ses discours et son exemple , à entretenir l'union , la discipline et la bravoure dans une armée où l'on comptait six cent mille combattants. Il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins , maîtres de l'Asie mineure ; mais ce fut surtout au siège d'Antioche qu'il montra toutes les qualités d'un chef habile et le génie d'un politique profond. Les Croisés , qui s'étaient rendus maîtres de la ville par surprise , se trouvèrent bientôt livrés à la plus horrible famine , et assiégés à leur tour par une armée innombrable de Sarrasins commandés par Karbouga , prince de Mouzoul. Ils n'avaient plus d'espérance que dans la protection du Dieu pour lequel ils avaient pris les armes ; tout à coup , le bruit se répand dans la ville qu'on a découvert la lance dont fut percé le flanc du Sauveur ; et bientôt une lance , trouvée sous le maître-autel de l'église de S. Pierre , est montrée en triomphe aux soldats de J.-C. Cette vue ranime leurs forces et leur courage ; ils brûlent de combattre les musulmans. Malgré le silence des historiens contemporains , on est porté à croire qu'Adhémar ne fut point étranger à cette pieuse fraude ,

qui fut reconnue quelque temps après , mais qui sauva l'armée des Croisés. Ils firent une sortie dans laquelle ils tuèrent cent mille musulmans , et rapportèrent un immense butin. L'évêque Adhémar était au centre de l'armée , portant la lance merveilleuse , et exhortant les Croisés à vaincre ou à mourir pour J.-C. Au milieu de la bataille , plusieurs cavaliers , vêtus de blanc , parurent tout à coup sur les montagnes voisines ; Adhémar éleva la voix , et dit à ses compagnons que les martyrs SS. Georges et Démétrius venaient combattre avec eux ; les paroles d'Adhémar , répétées de rang en rang , redoublèrent la bravoure des chefs et des soldats , et décidèrent la victoire. Dès-lors les Chrétiens n'eurent plus d'ennemis à combattre pour arriver dans la Palestine. Adhémar mourut quelque temps après la bataille d'Antioche , vivement regretté de l'armée , qui , après sa mort , fut livrée à la discorde , et souffrit tous les maux qu'amènent l'imprévoyance , la désunion et l'indiscipline. Guillaume de Tyr , et tous les historiens des croisades , s'accordent à louer sa modération , son courage et son éloquence , le Tasse nous le peint comme un pontife saint et révérent ; usant du privilège de la poésie , il le fait mourir au siège de Jérusalem , d'un coup de flèche lancée par Clorinde ; tandis que l'histoire , qui le représente comme un autre Moïse , le fait mourir d'une épidémie à Antioche , avant qu'il eût pu voir la terre promise. Adhémar était d'une famille illustre de Provence , qui s'est éteinte dans celle de Grignan.

M—D.

ADHERBAL , général cartthaginois , commandait en Sicile pendant la première guerre punique , et allait être bloqué dans le port de Drepane , par les Romains , lorsqu'il mit en mer

lères, et  
 is avant  
 nger en  
 l'an 250  
 e la plus  
 i se glo-  
 Romains  
 o hom-  
 t eurent  
 voir ra-  
 Adherbal  
 reçut les  
 lus à son  
 B—P.  
 adie, fils  
 s, hérita  
 Hiemp-  
 sin, que  
 sprinces  
 mais Ju-  
 posses-  
 psal, et  
 Ce mal-  
 éfugé à  
 cotection  
 des séna-  
 son per-

Ce ne fut qu'après avoir expié  
 leurs défaites leur honteuse pa-  
 que les Romains se vengèrent  
 meurtrier d'Adherbal.

ADIMANTUS, général at-  
 fut le seul qui, pendant la ga-  
 Peloponèse, osa s'opposer à la  
 sition qui fut faite par Philo-  
 adoptée par le peuple athénien  
 couper le pouce droit aux pri-  
 qui seraient faits, afin qu'ils ne  
 pas porter la lance, mais se  
 ramer. Aussi lorsque l'escad-  
 ronne fut prise par Lysa-  
 Ægos Potamos, l'an 403 av. J.  
 il le seul que les Lacédémoniens  
 condamnèrent pas à mort.  
 l'accusa par la suite d'avoir  
 Athéniens dans cette occasion  
 sait pas quelle fut l'issue de  
 nonciation; mais Xénophon  
 pas ajouter beaucoup de foi à  
 pation.

ADIMANTUS, disciple de  
 et zélé propagateur de sa doctrine  
 vivait vers la fin du 5<sup>e</sup> siècle  
 posa un livre pour démontrer

où cette ville était fertile en grands hommes. Le Dante le place dans l'enfer, car un vice honteux se mêlait chez lui aux plus nobles qualités; mais le poète dit qu'à peine il apprit le nom de Tegghiaio, qu'il voulut se jeter à ses pieds, en s'écriant que, dès son enfance, il avait appris à vénérer sa mémoire. Forèse des Adimari, l'un des émigrés guelfes de Florence, après la défaite de l'Arbia, forma de ces fugitifs un corps d'armée avec lequel il rendit des services importants au parti guelfe, d'abord en Lombardie, et ensuite dans le royaume de Naples. Plus tard, cette famille fut écartée des emplois, par la jalousie du peuple de Florence, qui excluait la noblesse des magistratures.

S. S.—1.

ADIMARI (ALEXANDRE), poète italien, né en 1579, fut de cette ancienne famille des Adimari de Florence, qui était déjà noble, nombreuse et puissante lors de la fondation, en 1010, après la destruction de Fiesole, et qui ne s'est éteinte qu'en 1736. Alexandre participa, dans ses poésies, au mauvais goût qui caractérise la plupart des poètes de son temps; à cette recherche fatigante de pensées, et à ce luxe d'expressions figurées qui sort, comme le dit notre Misanthrope, *du bon caractère et de la vérité*. Il fit paraître, depuis 1637 jusqu'en 1642, six Recueils de cinquante sonnets chacun, sous les noms de six des neuf Muses, Terpsichore, Clio, Melpomène, Calliope, Uranie et Polyinnée. Il était très-savant dans la langue grecque; il entreprit de traduire Pindare: les vers de cette traduction, qui parut en 1631, à Pise, in-4°, sont faibles, et Apostolo Zeno a dit avec raison: « Je cherche Pindare dans Adimari, et je ne le trouve pas » mais il se garantit du moins des vices que l'on peut reprocher

à ses autres ouvrages. Il y joignit des notes savantes, et d'autres explications utiles pour l'intelligence du texte, entre autres des arguments qui précèdent les odes, et des *synopsis*, ou tableaux qui présentent aux yeux du lecteur le plan qu'a suivi le poète, et l'ordre qui règne dans son désordre apparent. Il en avait emprunté l'idée, et même l'exécution entière, d'Erasmus Schmidt, dont la traduction latine, avec des *synopsis* tout semblables, avait paru en 1616. Adimari, dans son avis aux lecteurs, dit bien que l'ouvrage de Schmidt lui a été donné, ainsi que plusieurs autres, pour l'aider dans son travail; mais il ajoute qu'il ne lui est parvenu que lorsque ce travail, commencé depuis seize années, était presque fini, et il ne dit rien de ces tableaux synoptiques qu'il a entièrement copiés. Il paraît, par un passage du même avis, qu'Alexandre Adimari ne fut point favorisé des biens de la fortune, et qu'il vécut même fort malheureux; il mourut en 1649.

G—É.

ADIMARI (LOUIS), poète satirique florentin, de la même famille que le précédent, naquit à Naples, le 5 septembre 1644, de Zanobi, fils de Louis Adimari et de Donna Allegra di Bivero Tassis, dame espagnole, et fit ses études à l'université de Pise, où il eut pour maître le célèbre Luca Terenzi. Il parcourut dans sa jeunesse les différentes cours d'Italie, où il se fit aimer par ses talents et par les rares qualités de son esprit. Adimari obtint du duc Ferdinand Charles de Mantoue, le titre de marquis et de gentilhomme de sa chambre: il fut membre de l'Académie florentine, de celles de la Crusca, des Arcades et de plusieurs autres. Il succéda au fameux Redi dans la chaire de langue toscane, à l'académie de Florence; il fut aussi

A D L

deresque  
leçons y  
savait les  
de l'his-  
n'il pos-  
point été  
ibliothè-  
édent en  
le lui un  
ujets de  
2, 1706,  
ouvrages  
sonnets  
re autres  
*ni*, et de  
V, magni-  
nce, en  
en mu-  
et dell'  
se com-  
ulière, et  
y, in-12,  
orien de  
a parlé,  
ramatur-

On peut juger, par la long-  
ces deux pièces, que le défaut  
teur n'est pas le trop de co-  
celui de toutes ses satires est  
traire une excessive prolixité  
Adimari mourut à Florence  
une longue maladie, le 22 juin  
il eut trois enfants de sa fem-  
ria Cerbini de' Buonaccorsi,  
rence, une fille mariée avant  
du père, et deux garçons ;  
corso, qui mourut encore et  
dont il a déploré la perte dans  
ses sonnets, et Smeraldo, qui  
hérité d'une partie des talent  
ques de son père, et qui fut au  
collège des nobles et académie  
Arcades.

ADLERFELDT, (GUSTAVE)  
historien de Charles XII, né  
environs de Stockholm en 1680,  
père était trésorier de la cour  
lui fit donner une éducation  
Lorsqu'il eut achevé ses études  
sal, il entreprit un voyage

Amsterdam, sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, 1740, in-12. On y a ajouté une description de la bataille de Pultawa et une notice de Charles à Bender, par un écrivain suédois. Adlerfeldt s'était marié avec une demoiselle Steeben de Wismar, qui fit un extrait de l'ouvrage de son mari en allemand, l'année où l'armée suédoise envahit la Saxe, et cet extrait fut imprimé à Wismar en 1707. L'ouvrage d'Adlerfeldt contient un récit impartial des campagnes du héros, et de plusieurs événements militaires. L'auteur avait obtenu par son roi tous les secours nécessaires. Adlerfeldt avait un frère (Adlerfeldt), qui parvint à la dignité de sénateur. Lorsqu'en 1743 les Français se furent rendus à Landau pour obtenir le redressement de leurs griefs, le sénateur Adlerfeldt, pendant qu'il allait au-devant d'eux pour les apaiser, fut atteint d'un coup de fusil, dont il mourut trois jours après.

G—AU.

JUNG (JACQUES), professeur de philosophie à Erfurt, et organiste de la cathédrale luthérienne de cette ville, né à Schleien, en 1699. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en allemand, parmi lesquels on distingue *la conservation des orgues*, 1715, etc., avec des augmentations par J.-F. Agricola, compositeur de la cour, Berlin, 1768, in-4°. On a aussi de lui *Opéras*. J.-L. Albrecht, maître de musique à Mulhausen, qui en fut l'auteur, y a ajouté des notes. La vie de Jung, écrite par lui-même, se trouve dans la préface de cet ouvrage. Le même Albrecht est aussi l'auteur des *sept Étoiles musicales*, 1768, in-4°. Adlung choisit ce titre pour publier des ré-

ponses à sept questions sur des objets relatifs à l'harmonie musicale ; son *Introduction à la Science musicale*, imprimée d'abord à Erfurt, in-8°, 1758, a été réimprimée en 1783. L'éditeur, Ch. Hiller, de Leipzig, l'a augmentée d'un chapitre. Dans un incendie qui priva Adlung d'une partie de sa fortune, plusieurs de ses manuscrits furent la proie des flammes. Ce célèbre organiste est mort à Erfurt, le 5 janvier 1762. P—X.

ADIZREITER (JEAN), de Tottenweiss, chancelier privé de l'électeur de Bavière, né à Rosenheim, en 1596, fit ses études à Munich et à Ingolstadt, servit habilement la maison de Bavière dans plusieurs occasions importantes, et se fit un nom, comme historien, par ses *Annales Baviennes*. Cet ouvrage, puisé dans des sources authentiques, renferme l'histoire de la Bavière depuis le commencement jusqu'à l'an 1662, époque de sa publication à Munich. Leibnitz le publia de nouveau en 1710. Le jésuite Ferveaux aida Adlzreiter dans la rédaction de ces Annales. Adlzreiter mourut en 1662. G—T.

ADOLPHE II, comte de Holstein, régna à l'époque où Henri-le-Superbe et Albert-l'Ours se disputaient la souveraineté de la Saxe ; il embrassa le parti du premier, et éprouva une alternative de succès et de revers, qui, tour à tour, agrandirent ses états, et l'en dépourvirent. Rendu enfin à une situation paisible, il rebâtit la ville de Lubeck qui venait d'être détruite : la splendeur de la nouvelle cité nuisait à celle de Lunebourg, Adolphe se brouilla avec Henri-le-Lion, vit brûler Lubeck, et fut contraint d'en abandonner le sol à son ennemi, qui fit relever la ville en lui laissant son nom. Adolphe fut tué en 1164, au siège de Demmin en Poméranie. G—T.

, élu em-  
pouonné  
in de la  
simple  
illustre à  
rouvée,  
que son  
fortune,  
morales  
le Habs-  
é comme  
r et à s'y  
ction au  
rs de se  
de l'em-  
ert, fils  
ance les  
<sup>91.</sup>); en-  
es et illé-  
le Colo-  
eurs ec-  
i favora-  
, depuis  
de pres-  
péreurs  
tion. Ils  
nditions

se mit d'abord à la solde de l'Ar  
contre Philippe-le-Bel, et se  
par Edouard I<sup>er</sup>, 100,000 l.  
somme énorme pour le temps  
révolta contre lui l'Allemagne,  
gissait de voir son chef au  
mercenaires. Boniface VIII, q  
pas encore l'ennemi de Philip  
fendit à Adolphe de prendre le  
Celui-ci, payé d'avance de  
qu'il devait faire, ne dema  
mieux que d'obéir au pape p  
dispenser; et licenciant 20000  
qu'il avait rassemblés pour le  
d'Édouard, il ne garda du tr  
élu entre eux que les subsid  
teur de Mayence saisit ce mom  
lui demander la restitution des  
qu'il lui avait faites. Adolphe  
utile d'acquérir des états que  
faire à des engagements dont  
déjà reçu le prix; il profita d  
sion d'Albert-le-Dénaturé, la  
de Thuringe, contre ses fil  
mes, pour acheter de lui sa  
pauté. Par cette transaction,  
ment injuste, Adolphe se fit un

rs , après avoir cité Adolphe à raire devant le collège électoral, lamna par contumace. On lui hait de s'être vendu à un prince er , d'avoir usurpé des états qui ent pu lui être cédés , et chacun it à ces griefs généraux des griefs ubiers. Adolphe enfin fut déposé ain 1298. Ses torts étaient avérés, a déposition était illégale. Trois - frères d'Albert avaient siégé les juges ; l'injustice qu'Adolphe vait affaibli le souvenir de celles vait commises. L'Allemagne se ; Adolphe parvint à réunir une supérieure à celle de son comur , et le parti d'Albert semblait tout à craindre ; mais ce dernier, aut son ennemi par de faux rap-, l'enveloppa près de Gelheim, es environs de Worms, et , le de sa propre main , devint ainsi, elle , souverain légitime. Adol- érit le 2 juillet 1298 ; il avait ittu avec tant de bravoure, que ur de sa perte , l'archevêque ryence , ne put s'empêcher de r en voyant son corps : « L'Alle- ne a perdu en ce jour le plus re chevalier du siècle. » Adolphe terre d'abord à Rosenthal , près imp de bataille ; mais une desti- gulière mêla ensuite ses cendres es de son ennemi : Albert et he, transportés à Spire, et placés d dans deux cercueils séparés, nt ensemble , confondus et pai-, depuis la destruction de la ca- le de cette ville. Adolphe avait , dans les premiers moments rène , de marcher sur les tra- Rodolphe de Habsbourg. Il avait de se créer des appuis par des es et des mariages. Il avait rap- ans une diète les ordonnances olphe sur la paix publique. Il ait fréquemment , pour juger

par lui-même de l'état de l'Empire. Ses premières fautes ne vinrent peut-être que de la disproportion qui existait entre sa situation et ses moyens. Faible , il appela au secours de sa faiblesse la duplicité et l'injustice. Engagé dans cette route , il ne put s'arrêter ; il alla d'erreurs en erreurs , de crimes en crimes ; il en fut sévèrement puni ; et ce qu'il y a de triste, c'est que ses peuples , qu'Albert n'opprima pas moins que lui , ne gagnèrent rien à sa punition. B. C—T.

ADOLPHE X , comte de Clèves et de la Marche, 2<sup>e</sup>. fils d'Adolphe IX , comte de la Marche, et de Marguerite, fille de Théodoric X, comte de Clèves, était encore fort jeune lorsqu'il fut élu à l'évêché de Munster en 1557. Il se fit d'abord chérir de ses sujets ; mais s'étant mêlé des querelles de ses voisins , il attira dans ses états la guerre et ses désastres , ce qui le rendit bientôt odieux. Guillaume de Gennep , archevêque et électeur de Cologne , étant mort en 1562, le pape Urbain V. nomma Adolphe de Clèves archevêque , contre son gré et sans l'assentiment du chapitre de Cologne , qui ne tarda pas à accuser le nouveau primat de prodigalité et d'inconduite. Adolphe fut cité à comparaitre devant le S. Père , à Avignon ; mais soit qu'il se fiât peu dans ses moyens de défense , soit qu'il fût las de l'état ecclésiastique , il se démit de son archevêché , et épousa Marguerite, fille de Gérard , comte de Juliers et de Berg , qu'il aimait depuis long-temps , et qui avait été destinée d'abord à prendre le voile. Jean , comte de Clèves , étant mort sans enfants mâles, sa succession fut dévolue à Adolphe par l'empereur Charles IV, et il hérita parcellément du comté de la Marche , à la mort de son frère aîné, Engelbert, arrivée en 1392. On lui attribue l'institution de l'ordre



subsisté que peu de  
guère d'autre but  
ion parmi les gen-  
de Clèves. Les che-  
leur manteaux  
gent. Le dimanche,  
St.-Michel, ils se  
ves, faisaient des  
munis, et s'appli-  
es différends sur-  
phe mourut à Clè-  
e 1394, laissant  
l'aîné, Adolphe,  
e duc de Clèves.

## G—r.

, duc de Clèves,  
né en 1371, sur-  
eux, à cause des  
es qu'il remporta,  
de prince de l'Em-  
ance de l'empereur  
i conféra en 1417,  
tance, pour le ré-  
vices qu'il lui avait  
vétu de ces nou-  
phe eut une longue

veaux sujets : sa piété, sa ju-  
fidélité étaient si reconnue  
simple parole avait plus de  
les traités les plus solennels.  
le 19 septembre 1448.

ADOLPHE VIII, duc de  
fils de Gérard, comte de He-  
la famille de Schaumbourg  
que trois ans lorsqu'il perdit  
tué dans une bataille. Élevé  
de l'empereur Sigismond,  
une sagesse prématurée, et  
mépris pour le luxe. Margue-  
de Danemarck, ayant voulu  
attacher elle-même au col d  
prince un collier de perle  
cette parure avec une sorte d  
ce qui fut regardé à la cour  
signe fâcheux. Ce fut en 1  
reçut du roi de Danemarck  
ture du duché de Sleswigh  
Adolphe ne s'occupa de pu  
bonheur de ses sujets : il e  
esprit de révolte en leur  
des lois. Après la mort de C  
de Bavière, la couronne

négligence avec laquelle Arnold gouvernait ses états. Enfin, encouragé par les insinuations de sa mère, et par les forces toujours croissantes de son parti, Adolphe forma, en 1464, le projet de déposer son père, et de se mettre à sa place : l'année suivante, Arnold fut arrêté dans son château, et transporté en robe de chambre, par-dessus la glace, au château de Buren, qui fut sa prison jusqu'en 1470. Cependamment Jean, duc de Clèves, entreprit de le délivrer, et remporta quelques avantages sur Adolphe. Le résultat en fut qu'en 1469 on fit une trêve à Gand, par la médiation de Charles, duc de Bourgogne, et beau-frère d'Adolphe. Le duc Arnold sorti enfin de prison, se rendit à Hesdin, où il eut une entrevue avec son fils rebelle, devant le duc de Bourgogne. Le père et le fils cherchèrent à se justifier, en s'accusant l'un l'autre avec beaucoup d'animosité. Adolphe ne voulut entendre parler d'aucun accommodement, avant que son père ne s'engageât par serment à abdiquer et à renoncer au titre de duc; Charles, en qualité de médiateur, rejeta cette proposition. Plusieurs autres entrevues eurent lieu sans succès. Adolphe, suivant son impétuosité naturelle, quitta secrètement la cour de Bourgogne; mais il fut arrêté dans sa fuite, et transporté, par ordre de Charles, au château de Vilvorden, où il resta jusqu'à la mort du duc. Après plusieurs aventures, il périt dans une escarmouche devant la ville de Doornick, en 1477, n'ayant pas encore atteint l'âge de 50 ans. Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame de cette ville. D—G.

**ADOLPHE I<sup>er</sup>**, duc de Holstein, fils de Frédéric I<sup>er</sup>, roi de Danemark, et de Sophie, duchesse de Poméranie, tige des ducs de Holstein-Gottorp, né le 25 janvier 1526. C'était un prince d'humeur singu-

lièrement belliqueuse, et qui passa sa vie à faire la guerre. Il se rendit en 1548 à la cour de Charles-Quint, et suivit l'empereur au siège de Metz. Après avoir pris part aux querelles de plusieurs princes allemands, il fit un voyage en Angleterre, où la reine Elisabeth le reçut avec beaucoup de distinction; il reçut de sa main l'ordre de la Jarretière : on parla même d'un mariage projeté entre ces deux souverains; mais ce projet n'eut pas plus de suite que tous ceux du même genre dont Elisabeth fut l'objet. De retour en Allemagne, le duc Adolphe ne fut pas long-temps sans prendre les armes : il entra au service de Philippe II, et se battit contre les Hollandais. Rassasié cependant de guerres et de victoires, il se retira dans ses états, rebâtit la ville de Gottorp; qu'un incendie avait presque entièrement détruite, et mourut le 1<sup>er</sup> oct. 1586.

G—T.

**ADOLPHE (JEAN)**, duc de Saxe, de Querfurt et de Weissenfels, né le 4 septembre 1685. La nature l'avait doué de facultés brillantes; une bonne éducation les développa; ses voyages en Hollande et en France lui donnèrent cette expérience si nécessaire à qui doit gouverner. Entré comme capitaine dans les troupes hessoises, en 1701, il monta un des premiers à l'assaut au siège de Juliers, s'élança par-dessus les palissades, et entra dans la citadelle. De pareils traits, souvent répétés, lui acquirent bientôt l'estime de Marlborough et des autres généraux. En 1704, il fut fait lieutenant-général des troupes hessoises. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes contre les Français, il entra en 1710 au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major-général de son armée. Charles XII et ses gé-

## A D O

sa va-  
lner les  
ere les  
nie et la  
cha avec  
urks , à  
enait de  
mclue la  
n le re-  
toinette ,  
et ne la  
is , pour  
lisingua  
de Dant-  
e gloire ,  
une vie  
on frère ,  
ouverain  
quitta le  
acra tout  
s, jusque-  
; par sa  
releva de  
qui s'ag-  
unien du  
qui éclata

rêts de la Russie , que l'imp  
Élisabeth consentit à la paix.  
dition qu'Adolphe-Frédéric se  
pelé au trône de Suède. L'élec  
lieu le 3 juillet 1743, et la p  
nitive fut signée à Abo le  
suivant. Adolphe-Frédéric fit a  
le serment de maintenir les le  
gouverner la Suède suivant l  
établie en 1729, et il dirigea  
tous ses efforts vers le bonh  
prospérité de son royaume. I  
gea les sciences et les arts , e  
ver, en 1755, à Torneo ,  
Bothnic occidentale, un m  
destiné à consacrer le souv  
opérations de plusieurs acad  
français qui y étaient venus pe  
miner la figure de la terre. I  
ma, dans la même année, l'i  
des inscriptions et belles-let  
blie à Stockholm par Louise  
son épouse, et fonda plusi  
blissements où la jeunesse  
truite, et où la vieillesse i  
trouva un asyle. Il établit un

e haute cour de justice qui les  
 ma à être décapités, pour avoir  
 établir l'autorité arbitraire, à  
 :Ulrique, sœur de Charles XII,  
 enoncé à son avènement. Le  
 le Brabe, le baron de Horn,  
 ieurs autres seigneurs subi-  
 ur jugement, malgré les sol-  
 ns auxquelles le roi et la reine  
 lignèrent pas de s'abaisser  
 s arracher à la mort. Le triom-  
 parti dominant mit le comble  
 audace, et acheva de plonger  
 té royale dans le dernier avi-  
 nt. L'influence des cours étran-  
 ne servit qu'à prolonger les  
 ious. Tandis que la France,  
 ant à entretenir la mésintel-  
 entre la Russie et la Suède,  
 dait que cette dernière puis-  
 s'unit au Danemark, l'Angle-  
 efforçait de diminuer l'influence  
 France, par la distribution de  
 es faibles libéralités dans le  
 les *bonnets*; mais les sommes  
 es hautement par cette dernière  
 nce, à titre de subsides, assu-  
 l'influence de sa politique, et le  
 eta entièrement dans son parti.  
 par les conseils du cabinet de  
 lles qu'il abdiqua la couronne le  
 ombre de la même année, et la  
 8 jours après, lorsque la con-  
 in des états eut été décidée. A  
 iète, ouverte le 17 avril 1769,  
 es chefs du parti des *chapeaux*,  
 nchaient pour la couronne, pa-  
 d'abord l'emporter; mais les  
 eux nobles, excités par l'An-  
 e et la Russie, suspendirent les  
 ur de la révolution préparée  
 eur un pouvoir monarchique.  
 ne montra pas d'ailleurs assez  
 meté ni de résolution. Près de  
 esse, né avec un caractère pai-  
 t presque indolent, et effrayé  
 entative périlleuse, il se cou-

tenta d'envoyer son fils Gustave à  
 Paris, afin de régler, avec le mi-  
 nistère français, la marche qu'il se-  
 rait convenable de suivre pour sub-  
 stituer, à la constitution existante, une  
 monarchie plus absolue; mais il mou-  
 rut pendant le voyage de son fils, en  
 fév. 1771, laissant à ce jeune prince  
 l'exécution de ses projets. (V. GUS-  
 TAVE III.) B—P.

ADON (SAINT-), archevêque de  
 Vienne, en Dauphiné, naquit en Gâ-  
 tinois, vers l'an 800, d'une famille  
 ancienne. Élevé dans l'abbaye de Fer-  
 rières, il s'y consacra à la vie monas-  
 tique, et passa ensuite quelque temps  
 au monastère de Prum, y éprouva  
 des dégoûts, alla voyager en Italie, sé-  
 journa 5 ans à Rome, et partout amas-  
 sa des matériaux pour les ouvrages  
 qu'il composa depuis. S. Remi, ar-  
 chevêque de Lyon, le retint à son re-  
 tour, et après l'avoir employé dans  
 son diocèse, le fit clerc archevêque de  
 Vienne, en 860. Le pape Nicolas lui  
 envoya le Pallium. Adon ne changea  
 rien à l'humilité de sa vie chrétienne.  
 Son clergé attirait sa principale atten-  
 tion. Il fit aussi de sages réglemens  
 pour la décence du culte public, fonda  
 des hôpitaux, parut avec éclat dans  
 divers conciles, et en tint lui-même plu-  
 sieurs à Vienne pour maintenir la pu-  
 reté de la foi et des mœurs. Adon mé-  
 rita la confiance des papes Nicolas I<sup>er</sup>.  
 et Adrien II, et l'estime des rois Char-  
 les-le-Chauve et Louis II, qui défé-  
 rèrent souvent à ses avis. Il fut part  
 aux affaires publiques qui se traitèrent  
 de son temps; et lorsque Lothaire  
 voulut renvoyer la reine Thietberge,  
 il fit à ce prince les plus fortes repré-  
 sentations pour l'en détourner. Il mou-  
 rut le 16 déc. 875, à 76 ans. L'église  
 de Vienne a toujours honoré sa mé-  
 moire. La longue carrière d'Adon fut  
 remplie par les devoirs de la religion,

## A D O

es lettres  
 t auteur,  
*Le*, com-  
 onde, et  
 autorité  
 l'histoire  
 connais-  
 le défaut  
 beaucoup  
 rtant ou-  
 1 1512,  
 ; Rome,  
 d et d'un  
 fut reçu  
 dans un  
 i avaient  
 point de  
 vait d'as-  
 es saints,  
 premier,  
 s celle de  
 é les an-  
 fabuleuse  
 in; qu'il  
 ic-Made-  
 Évangile,  
 il donne

faire couronner du vivant  
 son père. Dès-lors, il ne  
 en public qu'avec un superbe  
 escorté de gardes à cheval,  
 de 50 coureurs. Joab et le  
 tre Abiathar entrèrent dan  
 Adonias alors, ne doutant plu  
 de ses projets ambitieux, all  
 sacrifices près de la fontain  
 où furent invités tous ses f  
 cepté Salomon. Les princij  
 da, parmi lesquels se trou  
 sieurs serviteurs du roi, pr  
 Adonias. David, instruit  
 nement par le prophète Na  
 Bethsabée, mère de Salomo  
 tôt sacrer ce prince à Gib  
 grand-prêtre Sadoc. Tout l  
 connu, et Adonias, pour  
 punition qui le menaçait,  
 réfugier au pied de l'autel,  
 tit qu'après que le nouvea  
 promis son pardon. Adoni  
 donna pas entièrement s  
 Après la mort de David, il  
 der en mariage Abisag sa v  
 tre la défense de la loi, q

idoisit, les pieds et les mains à Jérusalem, où il mourut.

T—D.

ISEDEC. Voy. Josué.

ADORNO (GABRIEL), marchand d'une famille du parti gibelin. Doccacogra, le premier doge s, étant mort en 1563, le choisit, pour lui succéder, Adorno, dont la prudence et é était universellement re. Ce fut le commencement de ur de cette maison. Les Gé-tigués des dissensions éter-tre quatre familles de la haute, qui, jusqu'à l'an 1540, s'é-rtagé tous les emplois, avaient exclure à jamais les nobles de rature suprême, et ils avaient doge pour être le défenseur e contre les grands : mais ils rent bientôt que la rivalité de n'était pas chez les plébéiens ion moins violente que chez ise, et que les Adorni n'étaient is ambitieux que les Doria ou ola. Gabriel Adorno eut sans combattre les nobles qui s'é-tirés dans les montagnes de la et qui infestaient par leurs bri-s tout le territoire de la répu-les Visconti, seigneurs de Mi-mnaient des secours à tous les, et, pour les repousser, le doge aint d'établir de nouveaux im-people ne voulut pas s'y sou-ong-temps ; il se souleva en envoya Gabriel Adorno en oltaggio, et lui donna Domi-régoso pour successeur.

S. S—1.

ADORNO (ANTONIO) joignait à sition insatiable un génie vaste nd : son cœur était généreux, uères grandes et nobles, et i respecté par tous les princes ope. Quatre fois, depuis 1384,

il fut élevé sur le trône ducal ; mais jamais des factions plus acharnées ne s'étaient combattues dans Gènes que pendant sa vie ; de même que ses amis étaient prêts à tout sacrifier pour le rendre puissant, ses ennemis, pour le renverser renouvelaient chaque année leurs attaques avec un redoublement de fureur ; aussi fut-il obligé, à plusieurs reprises, de s'enfuir pour faire place à Léonard et Antoine de Montalto, à Pierre et à Jacob Frégoso, à Antoine de Guercio et à d'autres encore, qu'on lui opposa successivement. Antoniotto Adorno se signala par la délivrance du pape Urbain VI, assiégé, dans le château de Nocéra, par Charles III, roi de Naples. Le doge lui envoya, en 1585, une flotte puissante, pour le ramener à Gènes avec ses cardinaux. Il songea ensuite à punir les Maures de leurs brigandages, et prit sur eux, en 1388, l'île de Gerbi, autrefois des Lotophages ; après quoi, il transporta une armée sur les rivages de Tunis. Le duc de Bourbon, avec un grand nombre de gentilshommes français et anglais, avait marché à cette expédition comme à une croisade. Le roi de Tunis fut obligé de rendre la liberté à tous les chrétiens captifs, de payer un tribut aux Génois, et de promettre qu'à l'avenir ses sujets s'abstiendraient du brigandage. Antoniotto Adorno était allié de Jean Galéas Visconti, duc de Milan ; mais il s'aperçut bientôt que ce voisin ambitieux et perfide excitait les factions de Gènes, pour accabler ensuite la république lorsque ses forces seraient épuisées. Déterminé à ne point lui laisser recueillir les fruits de cette politique cruelle, il résolut de mettre sa patrie sous la protection puissante du roi de France. Charles VI s'engagea par un traité, signé le 25 octobre 1396, à respecter tous les pri-

ADO

nnurent  
orno re-  
prendre  
ur royal.  
roi met-  
treprises  
faiblesse  
l'empê-  
gênoise.  
nnée sui-  
onnaître  
S—r.  
du pré-  
13, par  
ù il par-  
Français  
George  
douceur  
mais ses  
affisaient  
ence des  
gmentée  
vée de sa  
ment à sa  
place à  
S—r.  
fils de

rât sans avantage pour la ré-  
il fut applaudi par tous les  
vertueux. S  
ADORNO (BARNABAS) s'  
en 1447, à force armée, de l  
que Raphaël venait d'abdiq  
lui que les partisans de l  
Adorni avaient voulu élever  
ducal, préférant les qualités  
de parti à celles d'un magist  
Barnabas ne conserva pas p  
mois cette dignité suprêm  
chassé de son palais par la fa  
nemic, et Pierre Frégoso lui l  
pour successeur. S.  
ADORNO (PROSPER), sixi  
de la même famille, chassa  
les Français de Gênes, ave  
tance de François Sforza, di  
lan, et se réconcilia aux Fre  
élevant l'un d'eux à la dign  
chevêque de Gênes; mais i  
voir sans jalousie la gloire d  
Frégoso se couvrait dans l  
contre les Français; il lui dé  
rentrer dans la ville, après un  
sur René d'Anjou. Frégoso y

**RNO** (ANTONIOOTTO II), fut élu en 1515 et en 1522, par le vote de son frère Jérôme, l'un des princes d'Italie en qui les talents militaires et de négociateur étaient réunis. Il avait recherché l'appui de la famille et pour celle des Fieschi, et pour celle des Fieschi, la protection de la France. Ce fut lui qu'Antoniootto fut élu doge la première fois ; la perte de la bataille de Ravenna, et les revers des Français en Italie, forcèrent Jérôme à se retirer, et à céder la place de doge à Francesco Fregoso, son adversaire. Les Français embrassèrent ensuite le parti de l'empereur, et c'est avec l'appui de l'armée de Charles-Quint qu'Antoniootto fut élu doge la seconde fois ; son installation fut souillée par le meurtre de Gênes, que le marquis de Salaparuta permit à ses soldats. Jérôme, duc de Salaparuta, conseiller intime de Charles-Quint, entreprit de réunir par une alliance les puissances de l'Italie avec les Français ; il détermina le duc de Ferrare à entrer dans cette alliance, et il y avait presque décidé les Vénitiens, lorsqu'il fut surpris par la mort de Charles-Quint en 1523, au milieu de ses négociations. La ligue qu'il avait projetée fut rompue au mois de juillet de la même année. Antoniootto Adorno conserva son pouvoir sur Gênes, jusqu'à sa mort en 1527, époque où cette ville fut prise par André Doria, alors amiral des Français. Le doge se retira dans la ville de Castello ; et il y mourut de temps qu'il avait été obligé de se rendre, lorsqu'André Doria, au service de l'empereur, remit Gênes en liberté le 12 sept. 1528, et mit fin à la faction qui avait coûté le sang à sa patrie. Alors, fut promulguée la loi qui excluait les nobles du service ; le nom des Adorni fut supprimé ; qui avait fait verser le sang, et qui avait précipité

si souvent la république sous le joug du duc de Milan, des Français et de l'empereur, ce nom fut aboli pour jamais ; les individus de ces deux familles furent obligés de le quitter, pour prendre, à leur choix, celui d'un des vingt-huit Alberghi, entre lesquels on partagea la noblesse, et cette adoption forcée, dans une famille étrangère, mit fin à une rivalité et à des haines qui avaient duré 165 ans. S. S.—1.

**ADRAMAN**, plus connu sous le nom de **FILS DE LA BOUCHÈRE DE MARSEILLE**, pris par les Turks dans son enfance, devint pacha de Rhodes, grand amiral et général des galères, se rendit cher aux soldats par sa justice et son désintéressement, apaisa une révolte de janissaires, fut accusé par ses envieux d'avoir suscité un incendie dans la capitale, et étranglé en janvier 1706, laissant 22 enfants, dont l'aîné, capitaine de vaisseau, hérita de la valeur de son père. Son innocence fut reconnue après sa mort, et ses ennemis furent punis du dernier supplice. N.—L.

**ADRAMYTUS**, frère de Crésus, roi de Lydie, fonda la ville d'Adramyttium, dans la Lydie. Il imagina le premier de faire subir à des femmes une opération du même genre que celle que subissent les eunuques pour les employer ensuite dans son palais aux mêmes fonctions. On croit avoir trouvé son portrait sur une médaille d'Adramyttium. C.—R.

**ADRETS** (FRANÇOIS DE BEAUMONT, baron des), de l'ancienne maison de Beaumont en Dauphiné, naquit dans cette province, au château de la Frette, en 1513. Étant entré dans une compagnie de gentilshommes volontaires du Dauphiné, il fit, dès l'âge de 15 ans, son apprentissage de la guerre en Italie, et il en avait à peine 19 lorsqu'il fut reçu dans la 1<sup>re</sup> compagnie des



is de l'hô-  
née de la  
ne. Après  
re s'étant  
Italie, le  
il de l'ar-  
er le titre  
auphiné,  
et d'Au-  
te guerre  
, et fixa  
aron Des  
font-Fer-  
fut prise  
59) sans  
i en était  
dre résis-  
es Adrets  
ite sur le  
uver par  
s lois du  
il avan-  
la cour :  
ts ; mais  
ces de la  
out-puis-

en vain à opposer une digue  
sance des princes lorrains  
de ressource que dans la fa-  
traire, dont il se déclara l'a-  
dicis, se flattant de régner sur  
partis écrasés, se jeta dans  
des protestants, pour y en-  
contre-poids à l'ascendant d  
Alors cette reine se ressouv-  
ron Des Adrets, et elle lu-  
« Qu'il lui ferait plaisir de  
» à détruire en Dauphiné l'a-  
» due de Guise ; que tous le  
» étaient bons, pourvu qu'  
» réussit ; qu'il pouvait pren-  
» les protestants des forces  
» opposer ; que ce n'était pe-  
» affaire de religion, mais  
» que ; que l'église y était m-  
» ressée que le roi ; qu'enfin  
» nait tout sur elle, et le so-  
» partout. » ( Voy. Bayle, *Mont Des Adrets*, Méz-  
Celle lettre, comme Médi-  
prévu, réveilla tous les ress-  
du baron, et il se déclara

e incroyable. Nous nous de tracer le tableau des t le fanatisme couvrit ces s contrées. Des Adrets or tion de la messe. Le pré- à Grenoble, dans l'église s , convertie en temple. t et la chambre des comp- it en corps, ayant à leur 1 ; et la crainte que le sou- t événement inspira fut pendant une année, la dit dans le bas Dauphiné, ; et par des prêtres dé- ige, Montelimart, Pierre- arg, Boulène, etc., furent ent le théâtre des exploits urs du baron Des Adrets. ésista, si ce n'est Montbri- e livra à une cruauté qui es succès. Ses troupes s'é- rées de la ville, et l'avaient sang des habitants ; il res- u s'étaient retirés ceux qui ppe au carnage ; Des Adrets couper la tête à une partie . On raconte qu'après le monter les autres sur une vée, et qu'il forçait ces mi- e précipiter eux-mêmes en e. Un soldat seul dut son épartie qui a été conservée. né prit deux fois son élan le la plate-forme à l'autre, ir mieux sauter, et deux éta au moment de se préc- ions donc, lui dit le baron, s de temps à perdre. Voici t fois que tu te reprends. : baron, répartit le soldat, le donne en dix. » Des lmirant la force d'esprit ue qui pouvait plaisanter anger si pressant, lui ac- éce. Après ces cruelles ex- Des Adrets revint à Lyon, venait d'arriver en qualité

de lieutenant-général du prince de Condé, à l'exclusion du baron. Ce fut le commencement de la décadence de son autorité. Il ne put dissimuler son mécontentement ; Soubise sut ménager sa fierté, et il eut soin de l'adoucir et de l'exhorter à faire dorénavant la guerre avec plus de modération, et à ne pas traiter si rigoureusement ceux qui se rendaient. Des Adrets s'excusa sur la manière dont les catholiques avaient traité la ville d'Orange ; et il prétendit que, pour relever le nom et la réputation des protestants, qu'on regardait comme un parti vil et abattu par les outrages, il avait fallu quelque action d'éclat et quelque châtiment capable d'inspirer de la terreur à ceux qui n'avaient eu jusqu'alors que du mépris pour eux. Malgré ces excuses, on l'accusa bientôt d'avoir compromis les intérêts des protestants par des lenteurs, et enfin de les avoir trahis. Ce fut dans ce temps que le duc de Nemours gagna deux combats sur le baron ; mais il n'osa s'engager à un troisième. Celui-ci, plus irrité qu'abattu, fit tête aux catholiques, et les obligea à quitter la campagne. Les troupes du duc de Nemours, épouvantées du nom seul de ce général, se retirèrent avec tant de précipitation, que leur marche avait l'air d'une fuite. Le duc de Nemours, jugeant qu'il était plus sûr et plus expédient pour le service du roi de gagner Des Adrets que de le combattre, entra en négociation avec lui. La circonstance était favorable ; les désagréments qu'il éprouvait depuis quelque temps augmentaient chaque jour. Soupçonné par quelques-uns, haï de plusieurs, envié par les autres, on le craignait, on lui marquait de la défiance. Rebuté de servir un parti ingrat qui lui devait tous ses succès ; mais, d'un autre côté, retenu par la considération de

et contre les catho-  
 encore ; quelques  
 que l'on surprit,  
 ours achevèrent de  
 rivit au duc qu'il  
 cette guerre que  
 aintener la liberté  
 estants contre les  
 de sa majesté. Il  
 a voulait remettre  
 rendre justice aux  
 prêt à renouer  
 eur de Dauphiné  
 é. Durant les dé-  
 èrent le traité de  
 é aux états de la  
 rets, on cherchait,  
 Condé, à le ren-  
 son. Il fut arrêté à  
 run et Mouvans,  
 ants. Son premier  
 porter la main sur  
 ne lui donna pas  
 dre ; il fut saisi et  
 l'entouraient. Ne-  
 de cet événement

nistes évacuèrent Orléans et  
 les deux seules grandes pl  
 leur restaient encore, « et dor  
 » nière, dit l'historien de la li  
 » vait être regardée comme la  
 » de Des Adrets. » Le baron  
 pas été neuf mois à la tête de  
 tants, et il avait fait des  
 extraordinaires qu'on n'av  
 d'exemple d'une telle activ  
 nom fut connu de toute la  
 « Jamais homme, dit Le La  
 » ne s'acquit tant de réputat  
 » peu de temps, et jamais g  
 » pitaine n'en déchu plus tôt  
 veut en croire Brantôme,  
 pousser la fortune, et ne pe  
 donner un parti où il s'était  
 grand nom ; « car depuis, a  
 » il ne fit jamais si bien pou  
 » catholique comme pour le  
 » guenot. » Il est certain qu  
 cette époque, le baron n'a pu  
 auparavant, joué le premi  
 mais peut-on lui faire un cri  
 resté dans son pays ?

durant les premiers troubles; qu'il n'entendait ni se servir des édits de pacification de sorte de punition, au lieu qu'il se trouva s'être départi de son sujet, et qu'il n'aurait pu être prêt à soutenir, devant qui il plaiderait, soit par les ordonnances, soit par les traités, quiconque se présenterait, et qui n'aurait été fausement et méchamment accusé.» Le roi répondit «qu'il devenait content et satisfait des succès qu'il avait eus; qu'il n'était point homme de bien, pour être un sujet, hors de tout danger.» Les frères du roi, le duc de Guise, le cardinal de Guise, le duc de Nemours, furent présents à la cérémonie de désaveu. Il en fut dressé un acte authentique que le roi signa de sa main, et qui fut enregistré en la chambre des comptes. Cette démarche pleura le succès dont elle fut suivie, et calma les inquiétudes du duc de Guise, et fit taire ses reproches. Le roi fut chargé par le roi de France de le marquisat de Saluz, et ce prince ne put en faire tant que Des Adrets dans ces contrées. C'est là qu'il prit le massacre de la St. Barthélemy, où l'aîné de ses fils fut tué au siège de La Rochelle, le second, il demanda son corps vint au sein de sa famille. Les huguenots, accablés de vieilleries, et de l'ouïté du monde, il se retira au château de la Frette. Il avait été négligé dans l'autre, mais les traits que les protestants catholiques lançaient

contre lui; ceux-ci, parce qu'il avait combattu avec tant d'avantage pour les premiers; ceux-là, parce qu'il les avait quittés. Il expira le 2 février 1586, dans la religion de ses pères, qu'il avait tour-à-tour persécutée et défendue. S'il a fait tant de choses contraires à l'exercice de son culte, pendant près d'un an qu'il fut à la tête des protestants, c'est la vengeance et la haine, bien plus que le fanatisme religieux, qui lui avaient mis les armes à la main. Il fut enterré dans la chapelle du château de la Frette où il était mort. Son portrait gravé se trouve à la Bibliothèque impériale, au cabinet des estampes. Jamais capitaine ne porta plus loin que lui l'intrepidité, l'activité et les autres vertus guerrières; mais aussi jamais gentilhomme français ne poussa si loin la vengeance. Il ne connaissait ni obstacles ni dangers. Son ame est peinte dans la devise qu'il avait choisie : *Impavidum ferient ruinae*. Il avait pour maxime, suivant La Popelinière, « que le mal » rend presque tous les hommes plus » traitables, et mieux reconnaissant » leurs devoirs en toutes choses, que » toutes les vertus dont on saurait » user en leur endroit. » Né avec une fortune médiocre, il n'augmenta point le patrimoine de ses pères; c'est le témoignage que lui rendent les historiens des deux partis. « Si Des Adrets » eût fait pour le roi comme pour les » huguenots, dit Brantôme, il eût été » fait maréchal de France, comme je » l'ai ouï dire à la reine. » On doit, à la vérité, remarquer que, quelque effrayant que soit le tableau de ses cruautés, il a encore été chargé par quelques historiens, qui lui ont imputé des crimes qu'il n'a pas commis. Un nombre de ces historiens sont le P. Maimbourg, plus zélé catholique qu'écrivain judicieux; Brantôme, dont

A D R

eillir des  
 éri et le  
 uides in-  
 tique de  
 120.) Ce  
 es Adrets  
 t d'avoir  
 sant pré-  
 d'un ro-  
 es garni-  
 atte et de  
 il n'était  
 ée en son  
 lonbrun;  
 baron de  
 ste Mont-  
 rté passe  
 té contre-  
 le bouche  
 s à toutes  
 s sur son  
 eul trait,  
 our con-  
 loit sou-  
 l'humani-  
 nt de tels  
 de n'en

sa patrie, dont il a publié un  
*graphie*. Il a aussi écrit sur  
 sur la *saignée, les bains de S*  
 C. et  
 ADRIAN, proprement A  
 SEN (CORNEILLE), français  
 bonté, que van Meteren, d  
*Histoire des Pays-Bas*, et J  
 dans son *Historia flagellam*  
 cuseut d'avoir souillé par ses  
 sainteté du confessional : il  
 Dordrecht, en 1521, et  
 temps gardien de son ord  
 méla des affaires politiques p  
 guerre des Pays-Bas, et cha  
 sieurs fois de parti, en restant  
 fidèle à celui du vainqueur  
 pour échapper à sa haine, qu  
 Cassander quitta Bruges, où  
 guait les belles-lettres. On  
 communément Adrian, *le fr*  
*neille*. Il mourut à Ypres, e  
 On a plusieurs éditions de  
 mons, 1569, in-8°, Amsterda  
 et 1640, in-8°. A ces deux e  
 est jointe une figure qui re  
 l'infâme discipline à lamelli

de *Mensuris, ponderibus etibus*, qu'il était près de publier; ce traité n'a point paru. Mazzurque parle d'Adriani avec assez d'éloge dans ses *Scrittori italiani*, et, encore, le chanoine Baudiui, dans l'éloge de son ouvrage, intitulé : *Actio Veterum Monumentorum*. L'adoption de Dioscoride, qu'il dévoua au pape Léon X, lui fit une si grande réputation, qu'on l'appelait le *oride florentin*. G—É.

ADRIANI (JEAN-BAPTISTE), fils d'Adriani, né en 1515, et mort à Florence en 1579, porta d'abord son nom avec distinction dans sa jeunesse, pour défendre la liberté de sa patrie, et se livra ensuite à des études profondes et solides. Il professa l'éloquence, pendant trente ans, dans l'université de Florence, et compta parmi ses plus illustres contemporains, Annibal Caro, Varchi, Flaminius cardinal, Bembo et Contarini. Le principal ouvrage d'Adriani est son *Histoire de son temps*, qui s'étend depuis 1556 jusqu'en 1574, et est inférieure à celle de Guichardin. L'abbé de La Motte, et surtout l'abbé de La Haye, qui en a tiré beaucoup de parties, en ont fait de grands éloges, et ont principalement loué l'exactitude. Adriani la composa sur de nombreux mémoires, et, entre autres, à ce qu'on croit, sur ceux du grand-duc de Toscane, par l'ordre duquel il l'entreprit; elle ne parut qu'après la mort de l'auteur, à Florence, chez les frères de la Scalette, en 1585, in-fol. Cette édition est la plus recherchée que celle de Venise, en 1587, 5 vol. in-4°. On a encore de lui d'Adriani des *Oraisons funèbres* de Cosme I<sup>er</sup>, de Charles V et de l'empereur Ferdinand. On répète, de son nom en dictionnaires, le relie qu'on lui a fait de s'y être écarté de l'histoire, comme si l'histoire et les

oraisons funèbres étaient ordinairement d'accord. Sa lettre à George Vasari, sur les peintres de l'antiquité que Plin le jeune a nommés dans son histoire, est plutôt un traité qu'une simple lettre; elle fut imprimée à Florence, en 1567, in-4°. Vasari l'a insérée au commencement du 2<sup>e</sup> volume de ses *Vies de Peintres*; il reconnaît qu'Adriani était un amateur très-éclairé des beaux arts, et que ses conseils lui avaient été d'un grand secours lorsqu'il peignit à Florence le palais du grand-duc. G—É.

ADRIANI (MARCEL), fils de Jean-Baptiste, né en 1555, et mort en 1604, se distingua dans ses études, au point de mériter et d'obtenir, dès la plus tendre jeunesse, la chaire de belles-lettres que son père avait occupée dans l'université de Florence. Adriani était membre de l'académie florentine, dont il fut censeur et quatre fois conseiller. On lui doit l'édition de l'histoire écrite par son père. On a de lui : I. une traduction italienne du *Traité de l'élocution de Démosthène de Phalère*, qu'il avait laissée manuscrite, et qui n'a été imprimée qu'en 1758, in-8°, par les soins d'Antonio-Francesco Gori; l'éditeur y a mis une savante préface, pleine de détails sur la vie et les écrits de Marcel Adriani; II. deux leçons sur l'*Education de la Noblesse florentine*, imprimées dans la 2<sup>e</sup> partie du volume 4 des *Prose Fiorentine*. Il a encore traduit en italien les *Oeuvres Morales de Plutarque*; Ammirato, et d'autres auteurs ont fait l'éloge de cette traduction, restée inédite. Il y en avait une copie à Florence, dans la bibliothèque Magliabechi, et une autre dans celle du chanoine Riccardi, réunies toutes deux à la Laurentienne. G—É.

ADRIANO, peintre espagnol, né à Cordoue, et frère de l'abbé de

ADR

ouvrages  
se trou-  
naissance.  
crucifie-  
r, pein-  
la ma-  
ellement  
s l'usage  
qu'il les  
mande-  
nom des  
le pieux  
les priè-  
si à pré-  
ouvrages  
nnée de  
mourut à  
D—r.  
LAN), né  
1 février  
astique,  
1561,  
euses de  
t où, les  
ontraint  
tira d'a-  
éstricht.

L'année 109 de J.-C. La parti-  
phique de cet ouvrage est en  
mée. Adrichomius a pris le  
nom de *Christian. crucis.* A  
ADRIEN (P. ÆLIUS ADR-  
HADRIANUS), empereur romain  
pour père Ælius Adrianus A-  
sin germain de Trajan, et po-  
Domitia Paulina, d'une illu-  
son de Cadix. Sa famille é-  
naire d'Italica en Espagne, v-  
de Trajan, et Eutrope dit  
lui-même y naquit. Selon S-  
Rome lui donna la naissance  
vier de l'an 76<sup>e</sup> de J. - C., s-  
consulat de Vespasien et le  
tus. Il n'avait que 10 ans lors-  
dit son père, et eut pour tuteur  
jan et Tatien, chevalier roma-  
avoir fait de grands progrès  
langue grecque, il servit en  
jusqu'à ce que Trajan le rap-  
conduisit ensuite en Mésie  
gion auxiliaire, vers la fin  
de Dioclétien. Ce fut dans ce  
on, qu'Adrien, qui avait la fa-  
croire à l'astrologie judiciaire

jan. Il devint consul , fut ensuite tribun du peuple , et marcha de nouveau contre les ennemis , à la suite de l'empereur. Il se distingua tellement dans cette guerre , que Trajan lui fit présent du diamant que lui-même avait reçu de Nerva , lorsque ce prince l'avait adopté. Adrien regarda avec raison ce présent comme le gage de son adoption future. Devenu prêteur , il donna au peuple des jeux magnifiques en l'absence de Trajan , et , dans la suite , fut nommé archonte d'Athènes. Trajan étant tombé malade , laissa l'armée sous les ordres d'Adrien , qu'il avait fait gouverneur de Syrie , et mourut peu de temps après. Les historiens varient sur la manière dont Adrien parvint à l'empire. Les uns prétendent qu'adopté par Trajan , depuis une année , il lui succéda légitimement ; d'autres assurent que Plotine , toujours portée à favoriser Adrien , avait tenu secrète pendant trois jours , la mort de Trajan , et que les lettres d'adoption envoyées au sénat étaient supprimées. Dion va même jusqu'à déclarer qu'il tenait ces détails d'Apronien son père , qui avait été gouverneur de la Cilicie , où Trajan était mort. Quoi qu'il en soit , Adrien , parvenu à l'empire , commença par gouverner avec douceur ; il annonça l'intention de pardonner à ses ennemis , et on cite le mot qu'il dit à l'un d'eux à son avènement : « Vous voilà » sauvé. » Il se montra bienfaisant envers le peuple , ennemi du faste , et rempli de bonté pour les gens de guerre , dont il partageait les fatigues et les dangers. Il fit plusieurs réglemens dont l'ordre et l'équité étaient le principe. Les sénateurs , les chevaliers pauvres et le peuple furent comblés de ses largesses ; et , dès le moment où il commença ses voyages , qui occupèrent la plus grande partie de son règne , il laissa partout des traces de sa magni-

cence. Enfin , on ne verrait en lui qu'un excellent prince , si ces qualités brillantes n'eussent été mêlées de défauts , et même de vices tellement odieux , que , selon la manière dont on le considère , Adrien peut également être comparé à Domitien ou à Titus. On a déjà vu qu'il croyait à l'astrologie ; il était en effet très-superstitieux , et c'est à cette disposition d'esprit que l'on attribua la persécution qu'il fit subir aux chrétiens. On n'eut aussi que trop sujet de lui reprocher ses débauches et sa cruauté. S'étant fait déclarer empereur à Antioche , le 11 août 117 , il écrivit au sénat que ses soldats l'avaient forcé de prendre ce titre , et nomma son tuteur Taticn , préfet du prétoire. Il abandonna ensuite toutes les conquêtes de Trajan , soit qu'il ne voulût pas trop étendre un empire déjà immense , soit qu'il fût jaloux de la gloire de son prédécesseur. Il fit même abattre les arches du magnifique pont élevé sur le Danube , par ordre de Trajan , dans la crainte , disait-il , qu'il ne servît aux barbares pour faire des incursions sur les terres de l'Empire. Arrivé à Rome , Adrien refusa les honneurs du triomphe préparé pour Trajan , que le sénat lui offrait , et il les fit rendre à l'image de son prédécesseur. Il fit remise de tout ce qui était dû au fisc depuis 16 ans , et en brûla publiquement tous les comptes , afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Plusieurs autres libéralités achevèrent de lui concilier la faveur publique , et il marcha ensuite contre les Sarmates qui avaient fait une irruption en Illyrie. Il les défit ; mais , des lieux mêmes où il venait d'obtenir la victoire , il écrivit au sénat contre quatre personnages consulaires qui avaient été honorés de l'amitié de Trajan , et les accusa d'avoir conspiré contre lui ; le sénat les fit mettre à mort , sans même leur apprendre de



lignation  
 revenir  
 déclarer  
 ient péri  
 d'autant  
 u'Adrien  
 core plu-  
 gués. Il  
 e couler  
 l'ôter la  
 ont il re-  
 onna en  
 Adrien,  
 ui disait  
 r devait  
 ontes les  
 mit à vi-  
 le l'Em-  
 ; courses  
 dans les  
 il se ren-  
 antir les  
 iains des  
 ou Écos-  
 ni s'éten-  
 illes, de-  
 le Cum-

elle qu'il devait la couronne, et  
 qui donna les plans du temple  
 bâtir en l'honneur de la ville  
 et de Vénus ; mais il ne put s'en  
 critiquer qu'en fit le sculpteur  
 dore, dont la mort, arrivée peu  
 est un des crimes qui souillent  
 moire d'Adrien ( Voy. APOULON ).  
 Ce prince passa de nouveau en Égypte,  
 appela près de lui tous les rois  
 et combla de présents ceux qui  
 dirent à son invitation. Etant en Égypte,  
 il fit rebâtir le tombeau de Ptolémée,  
 honora ses mânes par des cérémonies  
 funèbres. Ce voyage est devenu  
 teusement fameux, en ce qu'il  
 éclata l'odieuse passion de l'empereur  
 pour Antinoüs, jeune Bithynien de  
 beauté rare, qui, selon les uns, se  
 noya dans le Nil, et selon les autres,  
 s'immola pour prolonger la vie d'Adrien.  
 Toujours livré à la plus noire  
 superstition, l'empereur avait recours  
 à la magie pour consoler ses jours,  
 et avait appris que, pour prolonger  
 venir, il lui fallait trouver quel-  
 qu'un qui s'immolât pour lui. Son favori

luisirent sont parvenus jusqu'à . Peu de temps après , Pauline , d'Adrien , mourut , et celui qui poussé jusqu'à l'extravagance les usions pour les obsèques d'un vil ri , laissa ensevelir sa propre sœur la moindre pompe. Tout corrompu qu'étaient les Romains , un con-e si choquant ne manqua pas de sur eux une profonde impression. ce temps , les juifs se révoltèrent re Adrien , qui , après avoir établi colonie romaine à Jérusalem , avait é à cette ville le nom d'Elia Ca-ina , et bâti un temple aux divi-payennes dans le lieu même où avait adoré Jéhovah. Les Juifs , gnés , choisirent pour chef un cer-Barcochebas ( *Voq.* ce nom ) , et onnèrent le titre de roi. Timmus , qui commandait en Judée , eut rd sur eux quelques avantages ; leur nombre croissant toujours , les Romains qui s'y trouvaient fu-massacrés. Adrien confia la con-de cette guerre à Jules-Sévère ; néral , regardé comme le plus ha-le son temps , reprit Jérusalem , réduisit en cendres , l'an 136 de , 20<sup>e</sup>. du règne d'Adrien. Bithher éther , place forte , fit plus de ré-ice ; mais elle se rendit aussi , lors- plupart des assiégés furent morts im. La guerre cependant ne fut terminée ; elle dura 30 ans et , jusqu'à ce qu'une victoire com-des Romains , et la prise de Bar-bas y eussent mis fin. On assure 580,000 juifs furent massacrés ; romains eux-mêmes essayèrent andes pertes ; les juifs qui survé-it furent vendus au même prix es chevaux , tant à une foire dite trébinthe , qu'à Gaza ; ceux qu'on t vendre furent trainés en Egypte rés à un peuple qui les avait en ur , Adrien leur défendit ensuite ,

sous peine de mort , d'entrer dans Jérusalem ; et , pour porter leur humili-ation au comble , il fit placer sur la porte du chemin de Bethléem un pour-ceau de marbre. On sait qu'aux yeux des juifs , cet animal est immonde. Peu de temps après , les Alains ou Messa-gètes attaquèrent l'empire ; mais Adrien envoya contre eux Arrien , alors gou-verneur de la Cappadoce , et célèbre par son histoire d'Alexandre. L'empereur se rendit ensuite à Athènes , et décora cette ville , qu'il affectionnait , de plusieurs monuments dont les rui-nes subsistent encore. Il eut le fol or-gueil de s'y consacrer à lui-même un autel , et de permettre aux Grecs de lui dédier un temple qui fut appelé Panhellénien. Revenu à Rome , après tant de voyages , Adrien , dont la santé s'affaiblissait , résolut de se choisir un successeur. Commodus-Vérus , qui l'emporta sur plusieurs concurrents , était un homme de mœurs dépravées , et on prétendit qu'Adrien ne l'avait adopté qu'à des conditions déshon-orantes. Quoi qu'il en soit , le nouveau César fut créé préteur , et mis à la tête de l'armée de Pannonie. Adrien fit en-suite construire près de Tivoli cette fa-meuse Villa , dont aujourd'hui encore les restes attestent la magnificence. Il s'y plongea , selon Aurélius-Victor , comme autrefois Tibère à Caprée , dans de honteuses débauches. Il eut en-core une autre ressemblance non moins odieuse avec cet empereur , c'est la cruauté à laquelle il se livra en fai-sant périr , par des moyens secrets , et même ouvertement , plusieurs per-sonnages illustres , parmi lesquels on compta Servien son beau-frère , et Fuscus , petit-fils de Servien , chargés de l'accusation vague d'avoir aspiré à l'empire. Vérus étant mort , Adrien lui accorda les honneurs de l'apothéose , et , après avoir hésité quelque temp-

## A D R

sseur, il  
 ition que  
 M. An-  
 larc-An-  
 imodus-  
 mourut  
 in d'An-  
 le l'avoit  
 traitée si  
 la mort.  
 l'en faire  
 nentant,  
 , devenu  
 rances, il  
 es séna-  
 l'en faire  
 in n'exé-  
 . Fatigué  
 plusieurs  
 et promit  
 ideraient  
 sonne ne  
 e lui ren-  
 à Bayes,  
 leurs or-  
 nperance  
 e avance

de cet empereur; gr. lat. Gen  
 in-S°. Il avait composé une  
*driade* qui ne nous est pas  
 Le talent de la poésie n'était  
 que possédât Adrien. On  
 connaissait l'architecture; il  
 peintre et musicien; il réuss  
 beaucoup d'exercices qui d  
 de la force et de l'adresse  
 une mémoire prodigieuse.  
 fut mort, le sénat, qui se  
 nait des cruautés dont le c  
 ment et la fin de son règne  
 souillés, voulait casser tous  
 mais Antonin fit observer  
 faudrait aussi casser sa pro  
 tion, et le sénat n'insista pl  
 obtint même, selon l'usage  
 neurs de l'apothéose. Parmi  
 breux édifices que ce prince  
 on distinguera toujours le p  
 Tibre, nommé aujourd'hui  
 Ange, ainsi que son mau  
 près de ce pont, et connu s  
 de Château-St.-Ange. Dès l  
 Justinien, cet immense éd  
 de frutesco, necesse quoniam

pour titre : *Excerpta varia  
rum sophistarum ac rheto-  
mæ*, 1641, in-8°. On voit  
extraits que la perte de ses  
s n'est pas à regretter.

C—R.

ADRIEN I<sup>er</sup>, pape, né à Rome,  
famille distinguée, fut élu en  
près la mort d'Etienne III,  
moment où l'église de Rome  
soin d'un nouveau protecteur.  
sations des empereurs d'O-  
ntre quelques uns des prédé-  
s d'Adrien (*Voy. MARTIN I<sup>er</sup>,*  
E I<sup>er</sup>, et SILVÈRE), avaient fait  
au peuple romain, aussi bien  
ape, le désir de se soustraire à  
nation de la cour de Constanti-  
Celle puissance était d'ailleurs  
oubliée en Italie, par son cloi-  
t et par l'établissement des  
s. Ceux-ci, de leur côté,  
essaient pas toujours très-bien  
cour de Rome. Quelques-uns  
s monarques avaient fait au  
s donations que leurs succes-  
vaient révoquées; Etienne II  
ploré le secours de Pepin, qui  
bligé Astolfe à une entière res-  
Didier, à son tour, revenait  
écution du traité. Déjà il avait  
plusieurs villes de l'exarchat.  
s'adressa encore au roi de  
Charlemagne, qui régnaît  
int secourir le pontife, et porta  
es dans la Lombardie. Au mi-  
opérations du siège de Pavie,  
dit à Rome pour visiter Adrien,  
fut avec des honneurs extraor-  
s. Ce fut là qu'il confirma au  
donation de Pepin, en y faisant  
ides augmentations. Adrien, à  
r, créa Charlemagne patrice de  
Ainsi commençait une révolu-  
morale qu'Adrien ne vit pas  
r, le rétablissement de l'em-  
Occident. Il ne fut témoin que

de la chute de la monarchie des Lom-  
bards. Au reste, il est bon d'obser-  
ver que la donation de Charlemagne  
ne consistait encore qu'en droits utiles.  
Adrien en fit un digne usage; il secou-  
rut les Romains affligés de la famine,  
enrichit l'église de St.-Pierre de magni-  
fiques ornements, et répandit d'abon-  
dantes aumônes. Adrien envoya des  
légats qui occupèrent la première place  
au second concile de Nicée, convoqué  
contre les iconoclastes, et à celui de  
Francfort, où fut condamnée l'opinion  
d'Elipand (*Voy. ce nom*). Il mourut  
le 26 décembre 795, après avoir oc-  
cupé le St.-Siège pendant 25 ans dix  
mois et dix-sept jours. Il fut regretté  
des Romains, qui le pleurèrent comme  
leur père. Charlemagne l'honora aussi  
de ses larmes, et lui fit une épitaphe  
où il joignit son nom à celui du pon-  
tife, dans ces vers dictés par une reli-  
gieuse amitié:

Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostris :  
Hadrianus, Corulus, rex ego, tuque pater.  
Quisque legas veritas, devoto perbre supplex,  
Amborum mitis, dic, miserere Deas.

Adrien joignait à de grandes vertus,  
des talents politiques et des talents  
littéraires. En faisant présent à Char-  
lemagne du Recueil des Canons, des  
Epîtres des Papes et des Décrétales,  
il l'accompagna d'une Epître en forme  
de poème, dont chaque vers commence  
par une lettre du nom du monarque.  
C'était, pour ce temps-là, un ouvrage  
très-recherché.

D—s.

ADRIEN II, élu pape le 14 dé-  
cembre 867, après la mort de Nico-  
las I<sup>er</sup>, était romain, et son père, qui  
fut ensuite évêque, se nommait Ta-  
lare. Il avait refusé deux fois le pon-  
tificat, quoiqu'il y eût été porté gé-  
néralement après la mort de Léon IV  
et de Benoit III. Cette fois, le con-  
cours du peuple et du clergé fut si  
unanime, et leurs instances si puis-  
santes, qu'il ne put se dispenser d'ac-

## A D R

l'empereur n'avait pas voulu épouser Thietberge pour épouser ses prédécesseurs d'Adrien I<sup>er</sup> et Nicolas I<sup>er</sup>, avait prononcé l'excommunication contre Lothaire (Voy. LOTHAIRE et GOTHARCHE, arch. de Cologne). Peut-être Lothaire le-Chauve, qui convoitait le trône de son neveu, travaillait-il à faire condamner Lothaire sans succès. Adrien préféra l'engager à lui demander un pardon général. Au lieu de cela, il préjugait rien sur la question de la validité du divorce qu'il avait révoqué par un concile. Adrien fut moins dans le projet qu'il forma de satisfaire les prétentions de l'empereur Lothaire contre les intérêts de Charles-le-Grand, qui s'était emparé d'une partie de la succession de Lothaire. Le pape Adrien menaça Charles de l'excommunication si il continuait à usurper. Ce fut à cette époque qu'Hincmar de Reims lui écrivit une lettre vigoureuse, pour lui faire sentir que sa dignité ne lui donnait aucun droit de prononcer sur les démêlés qui existaient entre les successeurs

exagérées sur l'autorité pontificale ; mais il reconnut ses torts : il eut des vertus et répandit des bienfaits. On a conservé quelques lettres de lui. Dans son épître au concile de Constantinople, Adrien convient qu'il est permis aux évêques d'accuser, de juger et de condamner le pape pour cause d'hérésie.

D—s.

ADRIEN III, romain de naissance, fils de Benoît, élu pape en 884, succéda à Marin, et n'occupa le siège qu'un an et quatre mois. Il rompit, à l'exemple de son prédécesseur, avec Photius, patriarche de Constantinople, qui n'admettait point que le St.-Esprit procédât du fils ainsi que du père. C'est le seul trait que l'on connaisse de la vie d'Adrien III, qui semblait d'ailleurs donner de grandes espérances.

D—s.

ADRIEN IV, élu pape le 3 décembre 1154, était né vers la fin du siècle précédent à Langley, près St.-Albans, dans le Hertfordshire. C'est le seul Anglais qui ait été élevé au siège pontifical. Son nom était *Brekspère*, ou *Brise-lance*. Son père était serviteur dans le monastère de St.-Albans, où il fut reçu depuis au nombre des religieux. Le fils ne fut pas jugé digne d'y être admis, à cause du défaut absolu d'éducation dont son extrême pauvreté était cause. Obligé de mendier son pain, et d'aller chercher fortune sous un ciel étranger, après avoir traversé la France, il parvint à se faire recevoir domestique dans le monastère de St.-Ruf, près Avignon. Ce fut là qu'il s'initia aux lettres et aux sciences, dans lesquelles il fit des progrès aussi rapides que brillants. Sa conduite officieuse, son application au travail le rendirent agréable aux religieux, qui l'admirent parmi eux ; et, après la mort de l'abbé, en 1157, son mérite le fit choisir pour supérieur,

d'une voix unanime. Mais l'envie ne tarda pas à lui susciter des querelles ; les moines l'accusèrent auprès du pape Eugène III, qui lui donna gain de cause, et dit à ses adversaires, en les renvoyant : « Allez, faites choix d'un » supérieur avec lequel vous puissiez, » ou plutôt, avec lequel vous veuillez vivre en paix : celui-ci ne vous » sera pas long-temps à charge. » En effet, Eugène le retint près de lui, le fit, en 1146, cardinal-évêque d'Albano, et l'envoya ensuite, en qualité de légat, en Danemark et en Norvège. A son retour, il fut traité avec beaucoup de distinction par le pape Anastase IV, auquel il succéda. Henri II, roi d'Angleterre, l'envoya féliciter ; et les moines de St.-Albans accompagnèrent les ambassadeurs du roi, apportant au pape de riches présents. Adrien n'en accepta qu'une partie, en rappelant à ces religieux, mais sans aigreur, et même avec une espèce de gaieté, qu'autrefois ils lui avaient refusé un habit. Le nouveau pape signala d'abord son zèle contre Arnaud de Bresse, disciple d'Abailard, enthousiaste séditieux et turbulent, dont les sectateurs avaient attaqué et blessé le cardinal Gérard, dans la rue Sacrée. Adrien mit la ville de Rome en interdit, jusqu'à ce que cet attentat fût puni ( Voy. ARNAUD ). Adrien eut ensuite quelques contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse. La première s'éleva au sujet du cérémonial qui devait être observé pour l'onction impériale que ce prince reçut du pape. Frédéric se trouva ensuite choqué qu'Adrien le traitât comme un vassal, dans une lettre sur laquelle le pape donna des explications qui adoucirent le prince, et la paix se rétablit entre eux. Elle fut encore troublée au sujet de la nomination à l'archevêché de Ravenne, qu'Adrien re-

## A D R

elle em- de lui et de l'église de Rome  
 s impor- bery répondit avec une ad  
 au-delà liberté : « On dit qu'on y voit  
 la sui- » qui dominant sur le clergé,  
 t de ses » rendre l'exemple du troupeau  
 alles de » sont avarés et insensibles ;  
 ce entre » sères des pauvres ; ils sembleraient  
 , avec le » consister toute leur religion  
 , voulut » richir.... » C'est dans les biens  
 icile, qui et surtout dans Fleury qu'il  
 états , et toute entière cette conversation  
 marcha l'esprit et l'objet peuvent se  
 fe contre modèle aux princes qui préfèrent  
 t d'abord leçons de la bonne foi à l'empire  
 u refusa flatteurs. On ne sait ce qu'on  
 mais la admire le plus , ou de la douceur  
 et Guil- drien , ou de la franchise de  
 énévent, Cependant, on peut observer  
 tribunaux reproches d'avarice et de cupidité  
 me ; que celui-ci se permet n'étaient ni  
 loi de lé- applicables à Adrien , dont la  
 t que les sité et le désintéressement  
 ut entiè- avoués par tout le monde. Il avait  
 anmoins le patrimoine de S. Pierre de p  
 méditant acquisitions ; mais il était , dit  
 , en de- si éloigné d'enrichir ses parents  
 e , pour ne laisser rien subsister...

collecion des Conciles. Il outre, écrit l'histoire de sa ans le Nord, un traité de tion de la Vierge, et des tout il est fait mention dans èque pontificale. D—s. N V, élu pape le 12 juillet t génois de naissance, et se ttobon de Fiesque. Il suc- ocent V, qui n'avait occupé : cinq mois, et n'y resta lui- un seul. Il était déjà malade it élu. On le transporta de iterbe, où il mourut, après ses parents qui venaient le J'aimerais mieux que vous ez cardinal en santé, que urant. » On a dit, mais sans uvé d'une manière éviden- 'était point évêque, et que 'avait jamais été ordonné D—s.

N VI, élu pape en 1522, u sous ce nom d'ADRIEN, ulut trop changer lors de ment au pontificat. Il na- recht en 1459. Son père, lorent Boyers, était ou tisse- rasseur de bière, ou, selon menuisier. Adrien fit ses ouvain, dans le collège des où l'on nourrissait de pau- ers gratuitement. Quelques llants qu'il eut dans la phi- et dans la théologie, enga- guerite d'Angleterre, sœur IV, et veuve de Charles-le- e, duc de Bourgogne, à dépenses nécessaires pour n au grade de docteur. De- essivement chanoine de St. ofesseur de théologie, doyen de Louvain, et enfin vice- de l'université, il paya dans dette de reconnaissance en- université, en fondant à un collège qui porta son nom,

et fut destiné à l'entretien gratuit des pauvres qui voudraient s'appliquer à l'étude. Bientôt Maximilien I<sup>er</sup>. le choisit pour précepteur de son petit-fils, Charles-Quint, et ensuite l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de Ferdinand-le-Catholique, qui le nomma à l'évêché de Tortose en Espagne. Après la mort de Ferdinand, Adrien partagea la régence de ce royaume avec le cardinal Ximénez; il fut élevé au cardinalat en 1517, et demeura seul gouverneur de la monarchie en l'absence de l'empereur Charles-Quint, lorsque celui-ci partit pour l'Allemagne en 1520. C'est à cette époque que prirent naissance les troubles de l'Espagne, connus sous le nom de *comunautés*, ou *guerre de la Ste.-Ligue*. Le nom d'Adrien est attaché à ces événements. La conduite d'Adrien VI, dans ces moments orageux, doit fixer sur lui l'opinion de la postérité, plus que son gouvernement pontifical, qui fut de trop courte durée pour avoir laissé des traces historiques. L'Espagne était portée à un soulèvement général depuis l'avènement de la maison d'Autriche; les impôts excessifs et renouvelés chaque jour étaient insupportables au peuple; les faveurs accordées aux Flamands, et l'insatiable avidité de M. de Chièvres et de ses créatures révoltaient la noblesse; enfin la dispensation des bénéfices, où ces mêmes Flamands avaient une très-grande part, animait la jalousie et le ressentiment du clergé espagnol. Ce dernier motif de haine n'était pas le moins violent et se dirigeait en particulier contre Adrien lui-même, et surtout contre Guillermo de Croy, pourvu de l'archevêché de Tolède. Un violent orage menaçait la régence d'Adrien, et, quoique le nombre des gentilshommes à la tête des mécontents ne fût pas très-considérable, cepen-



ADR

edrolaso l'empereur ; il s'échappa to  
 Acuña , pendant la nuit , de la ville d  
 ésentent dolid , pour se rendre à pied  
 igne ; et Rio-Secco , et envoya demand  
 endaient surgés , dans les termes les  
 lever le miliants , ses effets qu'il ava  
 it en se- donnés. Heureusement pour  
 Adrien miral Henriquez et le conn  
 ni assez rendirent aussitôt à Rio-See  
 es , pour semblèrent les principaux  
 milieu de la noblesse , armèrent le  
 chargé de saux , et se mirent à même d  
 nti à la des forces égales à la Ste.-I  
 de l'al- parvinrent d'abord , soit par  
 e de Sé- soit par adresse , à détacher  
 Fonseca chefs , et finirent par anéant  
 il donna rection dans la plaine de Vill  
 r rappe- née suivante , 1522 , Adrien  
 ougueux au pontificat , pour succéder à  
 inébran- qu'il était si difficile de rempl  
 e quitter trouvait alors à Vittoria avec  
 er leurs table et l'amiral de Castille , q  
 cardinal dirent pas moins de services  
 dans son reur dans la guerre contre les  
 a ciel le dont Adrien n'aurait jamais  
 ont il ac- rer , sans le secours de ces d  
 t de lon- eur , si Adrien n'eût été le

peut-être pas conseillés, renferma une censure implicite de la part de tous les prédécesseurs en indistinctement; ils furent et de triomphe pour les partisans de la réforme, et de blâme pour les rivains attachés à la cour de Rome. Le cardinal Pallavicini dit d'Adrien VI: « Ce fut un excellent ecclésiastique; mais, au fond, un pape médiocre. » Adrien disait « qu'il ne donnerait les hommes aux bêtes, et non pas les bénéfices aux hommes, » et ses choix furent dictés par cette sage maxime. Sa simplicité de ses mœurs, son éloignement pour toute espèce de luxe, contrastaient fortement avec la magnificence de son prédécesseur. Adrien fut à l'éclat d'une cour impopulaire, toujours occupés du souvenir de Léon X, dont le génie, la politique et le cœur passionné pour les beaux-arts avaient fait une seconde fois de Rome le centre de la puissance, des sciences et des lumières, les Romains ne furent plus capables d'apprécier les vertus religieuses d'Adrien, qui, sans être à l'esprit de son siècle, les mérita à des mœurs simples et austères, en les rappelant aux temps de primitive Église. Adrien porta la réforme jusque dans les moindres détails. Ses bibliothécaires et ses palefreniers qu'avait Léon X, ne conservèrent que ce qu'il faut, afin, disait-il, d'avoir un peu plus que les cardinaux. Tout le reste de sa maison fut sur ce pied. Cette économie parut de dédaignable au peuple romain, et en vengea par des sarcasmes. A sa mort, on trouva écrit sur la porte de son médecin: *Au libérateur de la ville.* Adrien VI mourut le 24 septembre 1523, après un an environ de pontificat. Rempli de savoir et de vertu, il manqua de cette prévoyance qu'il faut pour présider aux actes de la poli-

tique, et de cette fermeté de caractère qui impose la confiance et le respect. Il renouvela l'alliance du St.-Siège avec l'Empire; mais les partisans de la cour de Rome, lui reprochant d'avoir porté trop loin la reconnaissance envers l'empereur, qu'il laissa en quelque sorte l'arbitre des décisions du Vatican. Son plus grand malheur fut d'être obligé de commander, ainsi que l'apprend à la postérité son épitaphe, que l'on dit avoir été composée par lui-même: *Adrianus VI hic situs est, qui nil sibi infelicius in vita quam quod imperaret, duxit.* Adrien a laissé quelques écrits de piété, et, dans son *Commentaire sur le 4. livre des Sentences*, on trouve cette proposition remarquable, qu'un pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi. Il avait composé cet ouvrage avant d'être pape; il le fit réimprimer depuis, sans y rien changer. Il y en a une édition in-fol., Paris, 1512. On a encore de lui: *Quæstiones quodlibeticæ*, in-8°, 1551; et ses *Regulæ Cancellariæ*, Romæ, 1526, in-8°. Gaspard Burmann a publié la vie de ce pontife à Utrecht, 1727. (V. ACUNIA, CHARLES-QUINT, XIMÉNEZ, etc.) D—s.

ADRIEN, cardinal, né vers 1458, à Corneto, et, suivant quelques auteurs, de la famille des Castellési, suivant d'autres, d'une naissance obscure. Après avoir étudié à Rome, avec beaucoup d'ardeur, le grec, le latin et l'hébreu, il se distingua tellement par son savoir et par son habileté dans les affaires, qu'il fut envoyé, par le pape Innocent VIII, nonce en France et en Angleterre. Alexandre VI le rappela auprès de lui, lui donna le titre de sous-secrétaire, l'admit à sa confiance la plus intime, le chargea de plusieurs nonciatures importantes; lui conféra la charge de trésorier, et enfin le décora de la pourpre. Les richesses qu'il

## A D S

pidité de  
 on, em-  
 s où l'on  
 le poison  
 rdinaux.  
 t du poi-  
 s, obligé  
 pontifi-  
 le terrir-  
 ort de ce  
 s l'exal-  
 sé d'être  
 u cardin-  
 é à une  
 dans la  
 . On n'a  
 près cet  
 is com-  
 r de ses  
 son ar-  
 poésies  
 et parmi  
 morceau  
 ules II à  
 uvrages  
 urs fois :

St.-Claude, était d'une famille  
 Ses parents l'envoyèrent faire  
 des à l'abbaye de Luxeuil, qui  
 était une école déjà célèbre. Celle  
 était dirigée par des moines de  
 de St.-Benoît. Adson se distin-  
 tôt par son zèle à remplir ses  
 et il se résolut facilement à  
 quitter une vie qui avait peu  
 charmes. Il prononça ses vœux  
 baye de Luxeuil, et en devint  
 sixième abbé, suivant Dunois  
*de l'église de Besançon*). Il fa-  
 jouit d'une grande réputation,  
 fût méritée, puisque plusieurs  
 le chargèrent d'organiser des  
 dans leur diocèse, et que, dans  
 casions importantes, des seigneurs  
 ne dédaignèrent pas de le con-  
 mourut en 992, dans un voyage  
 avait entrepris pour visiter  
 saints, à la suite d'Hilduin  
 d'Arci, en Champagne. Adson  
 les Vies de quelques saints romains  
 et d'autres ouvrages qui ne sont  
 parvenus jusqu'à nous. D. A.

indication des collections  
elles ils sont insérés, dans  
les. de Cave. W—s.

È , fils d'Arymbas, roi des  
l'Épire, ne succéda pas  
ent à son père; Philippe,  
doine, ayant fait nommer  
exandre, fils de Néopto-  
e d'Olympias, son épouse.  
dre ayant été tué en Ita-  
devint roi. Après la mort  
le-Grand, il se laissa en-  
juguer par Olympias, qui  
malgré ses sujets, dans la  
re Aridée et les Macédo-  
Épirotes profitèrent de  
pour nommer un autre roi.  
vint à se réconcilier avec  
Cassandre s'opposa à son  
l'Épire, et envoya pour cet  
née commandée par Phi-  
bre, qui, ayant rencontré  
: ses troupes sur la côte  
les OEniades, dans l'Acar-  
livra un combat dans le-  
fut tué. Il eut pour fils le  
hus.

C—A.

.. Voy. HERMIAS.

IS, de Cappadoce, philo-  
sophe, était d'une famille  
pauvre. Ses parents l'en-

Grâce pour y acquérir  
nt qui pût le faire subsis-  
troma leur espoir, et  
de son voyage que l'a-  
tres et de la philosophie.  
rité le chassa de sa mai-  
, vaincu par ses prières,  
à le reprendre auprès de  
ermit même de continuer  
Edésius justifia cette con-  
par ses succès. En peu de  
passa les maîtres les plus  
on pays. Pour se perfec-  
s la connaissance de la  
se rendit en Svrie, au-  
blique le Chalcidien, qui

jouissait alors d'une grande réputation,  
et ne tarda pas à devenir son disciple  
le plus fervent. Constantin-le-Grand  
régna alors; son zèle pour le christia-  
nisme ne pouvait qu'être fatal aux phi-  
losophes; après la mort de Jam-  
blique, son école fut dispersée; chacun  
prit parti de son côté. Edésius, comme  
le disciple le plus distingué de cette  
école, était celui que les persécutions  
menaçaient le plus; dans cette con-  
joncture difficile, il eut recours à des  
moyens theurgiques pour connaître  
ses destinées. On peut lire dans Eu-  
nappe les détails de cette espèce de di-  
vination. Un oracle en vers hexa-  
mètres lui présenta la vie pastorale  
comme un refuge assuré; mais il ne  
fut pas le maître de suivre cet avis  
des Dieux. Ses disciples, par leurs  
importunités, par leurs menaces mê-  
me, le contraignirent à reprendre ses  
leçons. Alors il quitta la Cappadoce,  
et vint s'établir à Pergame, où le  
suivirent les plus brillants succès. Ce  
fut de sa nouvelle école que sortirent  
Chrysanthe, Maxime d'Éphèse, Eu-  
sébe et l'empereur Julien. Edésius  
était d'un esprit gai, d'un caractère  
affable. Quoique valétudinaire, il par-  
vint à un âge avancé; mais on ignore  
l'époque de sa mort.

D. L.

ÆELREDE. Voy. ETHELREDE.

ÆGIDIUS, religieux bénédictin,  
était natif d'Athènes, et vivait vers le  
milieu du 8<sup>e</sup>. siècle. Plusieurs écri-  
vains le regardent comme le véritable  
auteur d'un poème attribué générale-  
ment à Gilet de Corbeil (*Ægidius  
Corboliensis*), et intitulé: *Carmina  
de urinarum judiciis; item de pulsibus;  
cum expositione, et Comment.  
M. Gentilis de Fulgineo*, Venise,  
1494; Lyon, 1505, in-8<sup>e</sup>., puis avec  
des corrections de Avenantius de Ca-  
merino, Lyon, 1526, Bâle, 1529,  
in-8<sup>e</sup>.

O—N.

ÆLI

e de Pa- remarquables par l'harmonie  
 vers la sification autant que par la  
 en latin style. Le docteur Ælf joig  
*uérile à* talents et à ses connaissances  
 ce ; une ractère doux et modeste  
*péditiou* mœurs exemplaires.  
 : dans la ÆLIAN. V. ELIAN, et S  
 uchesne; ÆLIANUS MEGGIUS  
*Aurora* du 2. siècle, sous l'empire  
 N—L. employa le premier, et avec si  
 tif d'An- un temps de peste, la thériaq  
 i. et au remède et préservatif. Gal  
 ècle ; il son *Traité de la Théria*  
 s d'Ange Ælianus, non seulement con  
 = 4°. — mier de ses maîtres, mais  
 du 17°. ses grandes lumières et de  
*moralis* leté à traiter les malades. C  
*olica in* ÆLIUS SEXTUS I  
 e, 1680, CATUS, jurisconsulte cé  
*Universá* cut dans le 6. siècle de la  
 37, in-8°. de Rome, fut successivem  
 idius. Ils consul et censeur, et donn  
 nous en à une partie du Droit Rom  
 )—N. que Cnæus Flavius divulga  
 [NA, ou mules et les fastes, les patri  
 COLONNE conserver le droit d'en être

fin de la seconde guerre Julius se fit remarquer par ses mœurs, mangeant assés de terre, et refusant argent que lui offraient les urs Étoliens. Parvenu à la c M. Céthégus, il assigna aux jeux publics, une place : celle du peuple. M—x.

(GUILLAUME VAN), natif a Hollande, peignait avec la vérité et de naturel des s fruits. Dans sa jeunesse, en France pour s'exercer t ; de là, il alla à Rome, et illi par plusieurs personnes ion. En 1656, il retourna trie, et s'établit à Amster- s tableaux furent très-esti- abinets des amateurs dans en conservant encore plu- i Aelst connaissait son mé- craignait pas d'en conve- es répondant avec hauteur ffaire qui intéressait vive- ; celui-ci découvrit sa poi- lit voir une chaîne où pen- médaille d'or qu'il avait re- d-duc de Toscane, et lui dit : es venu au monde avec un gent, voilà tout votre mé- ent au mien, il est dans mes • Aelst mourut en 1679. Il ; le confondre avec Evert, rd Van Aelst, son oncle, peintre, et natif de Delft. Ce é en 1602, excella dans la tion des petits objets, tels , herbes, oiseaux morts, t armes polies. Il avait le ta- dre avec une grande vérité et des détails. Il mourut en D—c.

IANUS. Voy. les FAMILIEN.  
IUS. Voy. les EMILE.  
IUS (ANTOINE), professeur

d'histoire à l'académie d'Utrecht, na- quit à Aix-la-Chapelle en 1589. Son père, Jean Meles, était bourgmestre d'Hasselt ; mais, ayant embrassé la religion réformée, il fut obligé de se retirer d'abord à Aix-la-Chapelle, ensuite à Dordrecht. Antoine fit une partie de ses études sous Gérard Vossius, recteur de Dordrecht, qu'il remplaça ensuite. Il employa alors une grande partie de son temps à commenter et à expliquer les *Annales de Tacite*. Il fut lié avec Descartes, dont il embrassa la philosophie, et mourut en 1660. Il a laissé un *Recueil de harangues et de vers latins*, 1651, in-12, qui ne sont pas sans mérite. — On connaît aussi un autre Æmilius (Georges), proprement Oemler, né à Mansfeld, en 1517, parent de Luther, et dont on a aussi des poésies latines : il a traduit les Évangiles en vers héroïques : *Evangelica heroico carmine reddita*, 1509, in-8°, réimpr. plusieurs fois. G—r.

ÆNEAS. Voy. les ÆNÉE.

ÆNEAS-SYLVIUS. Voy. PIE II.

ÆNESIDÈME, philosophe pyrrhonien, de Gnosus, dans l'île de Crète, fut disciple d'Héraclide du Pont, et contemporain de Cicéron. On lui donne quelquefois le surnom d'*Alexandrin*, parce qu'il enseigna la philosophie à Alexandrie. Ænesidème fut le restaurateur de la secte de Pyrrhon, qui, depuis la mort de Timon de Phliase, était peu considérée. Il écrivit, au rapport de Diogène Laerce, huit livres de la *Philosophie sceptique*, dont il ne nous reste qu'un extrait dans Photius. Il paraît avoir encore été très-partisan des opinions d'Héraclite. On ignore l'époque de sa mort. D. I.

ÆPINUS (JEAN), célèbre coopérateur de Luther, né en 1499, dans la Marche de Brandebourg, mort le 13 mai 1553 ; son nom de famille était *Huch* ou *Hæck*, *Hoch* (haut),

## ÆPI

le *αἰπός*  
 s de son  
 de saint  
 rre où il  
 eux, en  
 acer ses  
 her, à  
 opinions  
 teur, il  
 dans sa  
 ouvé les  
 a liberté  
 zèle lui  
 l à Stral-  
 place de  
 g, où il  
 glise de  
 ir ecclé-  
 on égale  
 u moins  
 institu-  
 uses de  
 onservé  
 Charles-  
 ihlberg,  
 'adopter

Il avait, dès 1554, rempli  
 sion de son parti auprès d'He-  
 roi d'Angleterre, et signé, en  
 articles de Smalcalde. Parmi  
 vrages, qui sont presque tou-  
 prit polémique contre l'église  
 l'*Interim* et les *Adiaphori*  
 doit remarquer quelques écrits  
 dialecte de la basse Saxe, les  
 théologiens ne se sont guère  
 puis lui.

ÆPINUS (FRANÇOIS-MARI-  
 RICHTÉODORE), l'un des plus  
 les plus recommandables  
 existé, naquit le 15 décembre  
 Rostock. Il s'est distingué sur-  
 un ouvrage intitulé: *Tentamen  
 riæ electricitatis et magneti-  
 cæ* imprimé à Pétersbourg, en  
 in-4°. Il y entreprend de s'occu-  
 au calcul les phénomènes de l'élec-  
 tricité et du magnétisme; et, à  
 n'ait pu traiter ainsi que ceux  
 pendent de l'équilibre des forces  
 triques ou magnétiques, ne  
 à distance, indépendamment

du mouvement de l'électricité et du magnétisme, de leur neutralisation au contact, des lois suivant lesquelles ces fluides (si toutefois ce sont des fluides) se distribuent sur la surface des corps. Mais ces recherches exigent une analyse très-profonde, qui n'a pas encore été donnée en général, et peut-être demanderaient-elles aussi que l'on eût, sur la nature de l'électricité et du magnétisme, des idées plus sûres et plus approfondies que celles que l'on a eues jusqu'à présent. M Haüy a donné un abrégé de l'ouvrage d'Æpinus, 1787, in-8°; mais ce n'est qu'un exposé succinct de sa doctrine, et non pas une traduction, comme on l'a dit trop souvent. Æpinus a encore publié un autre ouvrage, 1762, in-4°, intitulé: *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre* (traduites en français par Raoult de Rouen). Il a aussi donné plusieurs mémoires intéressants dans les volumes de l'académie de Pétersbourg. Il est le premier qui ait fait des expériences exactes sur l'électricité de la tourmaline, et il a publié ses recherches sur ce sujet, conjointement avec celles de quelques autres physiciens, dans un petit ouvrage in-8°, publié en 1762 à Pétersbourg. Il mourut à Dorpt, en Livonie, en août 1802, âgé de 78 ans. Le caractère principal qui distingue les ouvrages d'Æpinus, c'est une grande sagacité dans les expériences, unie à une grande rigueur de raisonnement dans les démonstrations. Il devait le premier de ces avantages à la nature, et le second, à l'emploi des mathématiques qu'il savait manier habilement. L'union de ces deux qualités constitue le vrai physicien. B—r.

AERIUS, hérésiarque du 4<sup>e</sup>. siècle, naquit dans le Pont, et suivit d'abord les opinions d'Arius. Vers l'an 355, il disputa vainement à Eustathe l'évé-

ché de Sébaste, en Arménie. On a conjecturé qu'il prit alors la résolution de se séparer des chrétiens, dont il avait jusque-là fait partie; il est seulement certain qu'il fonda une nouvelle secte, et eut beaucoup de partisans qui, de son nom, furent appelés *Aériens*. S. Augustin, qui écrivit, en 428, son livre *des Hérésies*, dit que les aériens étaient alors nombreux dans la Pamphilie. Le principal point de leur doctrine était que les évêques ne sont distingués des prêtres par aucun droit divin; mais que, d'après le Nouveau Testament, leurs devoirs et leur autorité sont les mêmes. Aérius soutint aussi qu'il ne fallait point prier pour les morts, et nia la nécessité d'observer les fêtes établies, ou de célébrer le jour de Pâques. Il appelait *Antiquaires* les fidèles qui suivaient les cérémonies établies par l'église, et qui s'attachaient aux traditions ecclésiastiques. Ces erreurs furent également combattues par les ariens et par les orthodoxes: elles excitèrent un grand scandale. Aérius et ses sectateurs, exclus des églises et des villes, furent obligés de mener une vie errante.

D—r.

ÆRTSEN. *Voy.* AARTSEN et AARSEN.

ÆSCHINE. *Voy.* ESCHINE.

ÆSCHRIOU, de Pergame, médecin empyrique du 2<sup>e</sup>. siècle, s'appliqua beaucoup à la matière médicale. Galien, qui l'appelle son concitoyen et son maître, le cite avec éloge, comme l'inventeur d'un remède contre la morsure des animaux enragés. C'était un mélange de cendres d'écrevisse, de gentiane et d'encens, qu'il faisait prendre intérieurement. Il appliquait en même temps sur la plaie un emplâtre composé de poix, d'opopanax et de vinaigre; et cette dernière pratique, dont les modernes ont trouvé un ana-



autérisa-  
'obtenait  
; l'astro-  
dait ex-  
revisse  
lune. La  
pas aussi  
yrique?  
A—π.  
LE.

, vivait  
, empe-  
i d'hon-  
dans son  
artiste la  
fit cons-  
tinople  
Goths et  
lieues de  
; ce mo-  
le la fai-  
u Pont-  
midi de  
ussi plu-  
inople. Il

vivre du travail de ses mains  
mença par être vigneron, pa-  
dronnier, et ensuite orfèvre  
forcé de quitter cette dernière  
sion, parce qu'il avait subi  
bracelet de cuivre doré à un  
d'or, il suivit un charlatan,  
ensuite la médecine avec  
succès; s'étant fait chasser d'  
il alla étudier la dialectique à  
drie. Comme il était très-ex-  
cette science, et peu versé  
criture-Sainte, il donna dans  
velles erreurs, auxquelles il  
plusieurs autres. S. Epiphane  
servé 47 propositions erron-  
de ses ouvrages, qui en con-  
plus de 300. Les principales  
taient à enseigner que le fil  
n'est pas semblable à son  
prétendre connaître Dieu com-  
même, et à faire regarder  
tions les plus blâmables  
besoins de la nature; à rejeter  
autorité des prophètes et des  
à rebaptiser, au nom d'un

tence d'excommunication  
 e lui, et on l'ordonna évê-  
 , ayant échappé au sup-  
 était sur le point de subir  
 esté attaché à l'empereur  
 ; de la révolte de Procope,  
 irir en 566 à Constanti-  
 judoxe lui fit des obsèques

T—D.

S, général romain, né à  
 dans la Mœsie. Gaudence,  
 cythe d'origine, parvint  
 rs emplois militaires, et  
 les Gaules par des soldats  
 tius, élevé parmi les gar-  
 pereur, et donné bientôt  
 redoutable Alaric, apprit  
 uerre sous ce conquérant,  
 e son séjour chez les bar-  
 se faire aimer de ces peu-  
 levait un jour avoir alter-  
 pour ennemis et pour al-  
 ; l'usurpateur Jean ayant  
 parer du sceptre d'Occi-  
 is se chargea de le faire  
 r les Huns ; mais Jean fut  
 son défenseur se soumit  
 Valentinien, qui régna en  
 ous la tutelle de Placidie sa  
 e des faveurs de la cour,  
 u crédit du comte Boni-  
 is ourdit contre lui une  
 ise, dont le résultat fut la  
 Boniface, qui appela Gen-  
 Vandales en Afrique. Une  
 tardive entre Boniface et  
 sauva pas l'Afrique ; mais  
 ouvrir l'intrigue d'Aëtius  
 e moment, écrasait dans  
 les Francs et les Bourgui-  
 idie n'osa le punir, mais  
 de nouvelles dignités à  
 iëtius, furieux, revole en  
 tête de quelques troupes,  
 on rival, lui livre bataille,  
 mais il blesse de sa propre  
 ace, qui mourut quelque

temps après, en 452; Placidie voulut  
 venger sa mort ; Aëtius, retiré chez les  
 Huns, revint exiger son pardon à la  
 tête de soixante mille barbares ; l'im-  
 pératrice lui rendit ses charges et ses  
 honneurs, et Aëtius retourna dans les  
 Gaules servir l'Empire, qu'il défendait  
 avec courage lorsque son ambition  
 n'en décidait point autrement. Il bat-  
 tit successivement les peuples qui se  
 partageaient les provinces, et se ser-  
 vit souvent du crédit qu'il avait sur  
 eux pour les ruiner les uns par les  
 autres. Bientôt, il eut besoin de les  
 réunir tous pour s'opposer aux hordes  
 barbares conduites par Attila. Ce roi  
 des Huns avait passé le Rhin et la  
 Seine, et s'avancait vers Orléans,  
 qu'il assiégea bientôt ; Aëtius, dans ce  
 danger, rassemble les Saxons, les  
 Bourguignons, les Francs, entraîne  
 dans cette alliance Théodoric, roi des  
 Visigoths, et marche avec une armée  
 formidable contre son ennemi. Attila  
 avait quitté Orléans, repassé la Seine,  
 et se trouvait près de Châlons en Cham-  
 pagne, dans les champs *Catalauni-  
 ques* ; Aëtius le joignit, et lui présenta la  
 bataille en 451. Cette journée devait  
 décider du sort du monde entier ; Attila,  
 le *fléau de Dieu* et le *roi des rois*,  
 allait trouver enfin un vainqueur ; la  
 mêlée fut affreuse ; les deux armées  
 étaient innombrables ; les peuples et  
 les princes alliés rivalisaient de cou-  
 rage ; la nuit vint couvrir la retraite  
 d'Attila, et cacher aux deux partis  
 l'horreur du carnage. Près de 500  
 mille morts jonchaient la terre ; Thé-  
 odoric fut trouvé percé d'un dard. Son  
 fils voulait le venger en attaquant  
 sur-le-champ l'armée d'Attila, affai-  
 blie et effrayée de sa défaite ; il parait  
 qu'Aëtius craignit à son tour de voir  
 ses alliés trop puissants ; il retint leur  
 courage, leur persuada de se séparer,  
 et laissa échapper Attila. Ce barbare

## A F E

à le nom des yeux, et l'emploi des  
l'arrêter ments externes. Il s'est attac  
dernier crire tous les prétendus spé  
r de Va charmes et amulettes qui é  
r venait vogue chez les Égyptiens, ce  
sénateur médecin grec n'avait encor  
rer ven est surtout recommandable so  
courage port de la chirurgie. Son ouv  
ulut d'a visé, par les divers copistes  
si solide nous le devons, en quatre tét  
ce géné et chaquetétrabible en quatre  
rince in se composait primitivement  
; Aëtius, vres : les huit premiers seule  
pres-uns rent imprimés en grec, à Ven  
léliance; les héritiers d'Alde Manuce  
pu, dans 1554. Les autres sont resté  
à plonge nuscrit dans les bibliothèques  
itius; de ne et de Paris. Il y en a eu  
, et ses éditions latines, de la ve  
meurtre Janus Cornarius, sous ce tit  
gna tout *tracte ex veteribus Medicis*  
da pas à *biblos*, à Venise, 1543, in-8  
IEN). Aë- 1542, 1549, in-fol.; une  
e, d'une Bâle, 1535, in-fol., dont  
nent ro premiers livres et les trois  
arquable étaient de la version de J.-E

obscur, et non de l'illustre Domitia, comme l'a dit *Fayes* *Remarques sur Virgile* dans l'étude des lettres, de sa patrie, il se rendit jeune où ses mœurs dépravées ne furent pas de briller au barreau parvenir aux honneurs sous Tibère. Modèle des dévils il devint cher à Tibère, qui le prit pour gage de sa sagesse, il accusa de divers crimes, et fit condamner à mort ses derniers amis de la veuve de son père. Il avait commencé par Claudia Pulchra, amie et l'Agrippine. Les succès qu'il eut dans cette cause développèrent ses talents qui le mirent au-dessus de tous les orateurs de ce siècle. L'année suivante, Afer accusa Accipitrinus Varus, fils d'Agrippina, trouvant que cette carrière n'était pas le chemin de l'opulence et des richesses, il la parcourut jusqu'à sa mort, quoique le déclin de ses facultés le conduisit à son ancienne médiocrité d'éloquence. Aussi adroit que l'orateur brillant, son habit était d'un danger dans lequel il se précipita par son imprévoyante bassesse. On érigea une statue à Caligula, avec l'inscription : *Caius à 27 ans trois fois consul*. Le fantasque Afer qui avait des prétentions à l'immortalité, et qu'offusquaient les succès de son rival, prononça au sénat une motion étudiée, pour accuser son rival d'avoir voulu le signaler coupable d'une violation des lois, et fixaient l'âge du consulat à 30 ans. La condamnation d'Afer était le triomphe de l'habile flatteur se jetta aux pieds de son adversaire couronné, et avec une grande admiration pour le succès de l'empereur, déclara qu'il ne doutait plus que son pou-

voir souverain, et répète les traits les plus saillants de son discours, avec une sorte d'enthousiasme. Caligula charmé, loin de poursuivre son accusation, envoya près d'Afer l'un des consuls en charge pour lui donner les faisceaux consulaires. Cet orateur adroit était fait pour conserver toute sa faveur sous Claude et sous Néron ; il fut revêtu pendant leur règne d'emplois importants, et mourut d'intempérance sous l'empire du dernier, l'an 59 de J.-C. Afer a été le maître de Quintilien : c'est ce qu'on peut dire de plus honorable en faveur de ses talents, pour diminuer le mépris qu'inspirent ses vices. Quintilien dit, de son éloquence, qu'elle était pleine d'art et de variété, digne enfin d'être comparée à celle des plus fameux orateurs du plus beau temps de l'éloquence romaine. Il mêlait souvent dans ses plaidoyers des bons mots et des traits plaisants, pour lesquels il avait un talent particulier. Il en restait des recueils du temps de Quintilien, qui les propose comme des modèles. Ce célèbre critique faisait aussi un grand cas d'un traité sur *les Preuves*, qu'avait donné Afer : l'ouvrage ne nous est pas parvenu. Il eût été curieux de voir traiter un tel sujet par le modèle des délateurs. Afer écrivit également deux livres sur l'*Art oratoire*. Il ne nous reste de lui que quelques sentences dans Quintilien, dans Dion et dans Pline le jeune. V. S—L.

AFFICHARD (THOMAS L'), né à Pont-Floch, diocèse de S. Pol-de-Léon, le 22 juillet 1698, mort à Paris le 20 août 1753, a travaillé pour le théâtre français, pour le théâtre italien, pour l'opéra-comique, et même pour les marionnettes. A l'exception des pièces qu'il a faites pour ce dernier théâtre, il a presque toujours eu pour collaborateurs ou Panard, ou Romagnesi, ou

i trouve  
 le *Dic-*  
*Paris*,  
*France*  
 2.; beau-  
 s'impri-  
 s qui le  
 titre de  
 46, in-  
 ours dé-  
 our in-  
 ries, le  
*ffets du*  
 1, 1768,  
*caman-*  
*a Nym-*  
*impré-*  
 la aussi  
 onge de  
 y trouve  
*oyage*  
 s in-12;  
 , 1745,  
*Pouvoir*  
 De son  
 ppriété.

une probité et une douceur e  
 les envieux même rendaient h  
 à ses vertus, et surtout à so  
 Camerario, lieutenant de l  
 chambre royale, très-savant  
 s'exprime ainsi à son sujet: *M*  
*Afflictum, virum plane litt*  
*um, nostra et præceden*  
*prestantissimum.* Arnolde  
 conseiller de la même cham  
 pelle ce magistrat *Probus vi*  
*civilis scientia illustris.* For  
 qui vivait long-temps après  
 le 17<sup>e</sup>. siècle, cite *Mattheu*  
*tum cujus autoritas valet p*  
 Cependant, Pancirole dit de  
 son traité *De claris legum*  
*tibus*, lib. II, p. 256: *potius la*  
*inscribendo quam acutus ha*  
 Les orages de ces règnes et  
 de ses nombreux travaux  
 chèrent pas Afflitto de pouss  
 rière jusques à 80 ans. Il mo  
 1510, et fut enterré à Naj  
 l'église conventuelle de Mout  
 ne, au bas d'un tableau rep

us le même format à Franc-3 et 1655; IV. *Lecturæ suætuudinibus Neapolitani Si-Regni*, Lugd., 1555, in-fol., 1. sous divers titres, et avec ons de divers jurisconsultes; *re Protomiseos cùm Baldo utha*, Tr. Tr. XVIII, Franc-71 et 1588, réimprimé à 1603, in-8°. VI. *Enumerivilegiorum fisci*, Basileæ, 1-fol.; VII. *Lecturæ super's Justiniani*, 1560; et en-I. *De consiliariis principum alibus eligendis, ad justendam*, Naples : ce dernier est très-rare. La famille Afflitto à plusieurs autres hommes par leur rang et par leur

H.

(ΙΑΕΝΝΕΕ), né à Bussetto, lle de l'ancien état Pallavicin, sion aux récollets de Santaegli Angeli, et fut nommé en par l'Infant, don Ferdinand, ur de philosophie à Guastalle. à qu'il composa son *Historia stalla*, Guastalla, 4 vol. in-4°. nnonce au règne de Charle-embrasse les trois dynasties éderent ce petit état, c'est-à-elle des Torelli, des Gonzas Bourbons, ducs de Parme, n 1776. Cet ouvrage lui valut ion de la superbe bibliothèque e. Affo est diffus, ainsi qu'il l'a- même dans sa préface; mais des recherches précieuses et . Ecrivait sous un prince aussi ux que le dernier Infant, cet été obligé de se taire sur quel- ints délicats. Il est mort à l'âge ans, au commencement de ce On a encore de lui l'*Historia ma*, Parme, 2 vol. in-4°, et s ouvrages relatifs aux anti- à la biographie des souve-

rains de ces deux états. Il a de plus laissé manuscrite une *Histoire de Pierre-Louis Farnèse*, très-curieuse, dont l'Infant défendit l'impression. H.

AFFRY (LOUIS-AUGUSTE-AUGUSTIN D'), d'une des plus anciennes familles du canton de Fribourg, fils de François d'Affry, lieutenant-général au service de France, naquit à Versailles en 1713, devint capitaine aux gardes en 1734, et se trouva à la bataille de Guastalla, où son père fut tué; Maréchal de camp en 1748, à la suite d'une conduite pleine de valeur pendant les campagnes de 1746, 47 et 48, il fut, en 1755, choisi par le roi pour son envoyé extraordinaire auprès des Etats-Généraux des Provinces-Unies. Revêtu ensuite du caractère d'ambassadeur, il le conserva jusqu'en 1762, où il fut envoyé à l'armée de Hesse avec le grade de lieutenant-général. Il soutint sa réputation dans cette campagne. Nommé colonel des gardes-suissees en 1780, et placé, à l'époque de la révolution française, à la tête des régiments chargés de la garde de Louis XVI, il servit ce prince avec zèle dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, et parvint à conserver la discipline parmi ses soldats, au milieu des premières tentatives faites pour les corrompre; mais, presque abandonné ensuite, et affaibli par l'âge, il s'offrit le premier à servir l'assemblée nationale, lors du départ du roi pour Varennes. Depuis 1792, il ne prit plus aucune part aux événements politiques. Arrêté néanmoins le 10 août, et conduit dans les prisons de la capitale, il échappa aux malheurs de septembre; et ayant été mis en liberté peu de temps après, il se retira à son château de St.-Barthélemy, dans le canton de Vaud, où il mourut en 1793, inconsolable de la perte d'un de ses fils, qui avait été

il avait posés aux siens. Quoique le  
 J—1. unitaires qui, en nommant  
 USTRIN d'Affry, avait cru se donner  
 andam- liaire non équivoque, l'eût en  
 cédent, passer dans les rangs des fédé-  
 Destinés ses manières conciliantes le fir-  
 re, il ac- tament préférer aux autres  
 en qua- dont il avait embrassé les opi-  
 sade, et les unitaires s'empressèrent  
 gardes- senter, en toute occasion, con-  
 , maré- des hommes de son parti qui  
 éral. Au prit le plus conciliant, et a-  
 on fran- étaient le plus disposés à se re-  
 lu Haut- faisant à la patrie le sacrifice  
 et, après système et de leurs affections  
 usses, il lières. Le médiateur de la  
 ljoint au distingua en effet parmi les  
 nommé de l'Helvétie, et lui confia l'é-  
 nilitaires ment d'une constitution qui  
 trouva, surer la tranquillité et le bon-  
 acé à la anciens alliés de la France.  
 ne inva- vrier 1803, le comte d'Aff-  
 ant toute des mains du 1<sup>er</sup> consul l'act-  
 mée, se diation, par lequel il se trouva  
 udence, nommé Landammann pour cet  
 ville na- et revêtu de pouvoirs extrao-

un plus haut degré l'art sans rien dire, ou de se que son silence eût jamais l'ignorance ni celui du dé-lumières et des facultés remarquables ne l'auraient peut-être aussi efficacement. De-1803, où il fut revêtu de extraordinaires pour remissions de premier landam-la nouvelle confédération, in de sa vie, il fut employé missions les plus honorables. nement de l'empereur, il role, à la tête de la députa-gée de présenter à son mé-félicitations des Helvétiques, verture de la campagne de fut député vers l'empereur ecommander les intérêts de é suisse. Choisi encore, en o, pour complimenter ce à l'occasion de son mariage hiduchesse Marie-Louise, il fut comblé de faveurs, présents, et la grande dé-e la légion d'honneur. Au il allait faire à la diète as-

Berne le rapport de sa me attaque d'apoplexie ter-jours, le 26 juin de la ée. Des honneurs funèbres rendus avec beaucoup de n nom occupera une place dans les annales de l'Hel-dammann de la Suisse, et tablir une constitution qui tre un terme aux dissen-s, il s'acquitta avec succès conciliateur et de magistrat l'une nation divisée d'opi-l'intérêts. L'aménité de ses n certain enjouement mêlé p de bonhonnie, et les for-fraichise militaire, tempé-lui les effets d'une sorte de ui, sans ce mélange, aurait

déplu à ses compatriotes, et balancé l'influence heureuse de ses autres qua-lités.

U—1 et S—R.

AFRANIUS (L.), poète comique latin, vivait environ 100 ans av. J.-C. Cicéron dit qu'il imita C. Titius, et loue la finesse de son esprit, ainsi que la facilité de son style. Horace parle de lui comme d'un imitateur de Mé-nandre; toutefois Afranius n'emprunta point ses sujets au théâtre grec, comme ses devanciers; il s'attacha surtout à pendre les coutumes de son temps et de son pays; ce qui fit prendre à la comédie le nom de *Togata*, de la toge romaine, au lieu de celui de *Palliata*, du mot *Pallium*, manteau grec. Quintilien vante les talents d'Afranius; mais il le blâme d'avoir souillé ses pièces par des peintures obscènes contraires à la nature, et qui ne se retrouvent que trop souvent répétées chez la plupart des écrivains de l'anti-quité. Suétone parle, dans la vie de Né-ron, d'une comédie d'Afranius intitulée l'*Incendie*, et dit que le pillage de la maison brûlée fut abandonné aux acteurs. Il ne reste de cet auteur que quelques fragments dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire, Lond., 1713, in-fol., et dans la *Collectio Pisau-rensis*.

D—T.

AFRANIUS-NÉPOS (L.), avait servi sous Pompée, qui le fit nommer consul l'an de Rome 694, lorsqu'il commença à redouter César. Afranius ne fit rien de remarquable dans ces moments de trouble, parce qu'il avait de l'éloignement pour les affaires pu-bliques. Quatorze ans plus tard, lors-que César et Pompée en furent venus à une rupture ouverte, Afranius était dans l'Espagne ultérieure, comme lieutenant de Pompée, avec Pétreus, à l'époque où César entra dans ce pays. Les deux généraux réunirent leurs troupes, et attendirent César dans



l'Ilerda ,  
 ut batta  
 t , deux  
 e bloqué  
 issement  
 esquelles  
 du , et , à  
 reçut des  
 armes de  
 César le  
 les deux  
 nmettre ,  
 ent leurs  
 lie , après  
 er les ar-  
 Afranius  
 soit qu'il  
 ; il com-  
 ; et com-  
 ée , quoi-  
 gné l'eut  
 intérêts  
 le Thap-  
 ylla lou-  
 pes peu  
 ie , dans

die pour entendre les discor-  
 bles d'Héraclas. Il avait été él-  
 le paganisme ; mais il embrassa  
 suite le christianisme , parvint  
 à la prêtrise , et mourut dans  
 très-avancé. Il savait l'hébreu  
 appliqué à toutes sortes de sci-  
 surtout à l'étude de l'Écriture  
 sur laquelle il avait composé des  
*mentaires* ; mais l'ouvrage  
 plus contribué à sa réputation  
*Chronographie*, écrite en 5 liv.  
 avait renfermé toute l'histoire  
 le commencement du monde jus-  
 3<sup>e</sup>. année du règne d'Héliogab-  
 221 , avec des discussions chro-  
 nologiques sur les points douteux  
 nous en reste que des fragmens  
 nous ont été conservés par Isidore  
 le Syncelle , par l'auteur du *Calendrier*  
*Paschale* , et par quelques autres  
 l'Église. Photius dit de cet ouvrage  
 quoique concis, il n'omet rien de  
 faut rapporter. Eusèbe surtout  
 beaucoup profité ; dans sa *Chronique*  
 même, il le copie souvent. 1

par Guischartd, dans *militaires des Grecs et* 1758, in-4°. Nous avons s Africain, une version lias de Babylone, *int-certaminis Apostolici*,

C—R.

U (RODERIC MORIZ), spagnol, vécut sous les ilippe III et de Phi-onrégation des Augus-s, dont il était membre, par un grand zèle apos-religieux eurent nue ax rapides, mais éphé-; de la religion catholi-et convertirent la nom-des Tagales, qui occu-e île de Luçon, et qui irétiens jusqu'à ce jour. boisi par ses confrères, e l'autorisation de Phi-ir aller à Rome rendre prêter obéissance au VIII, de la part de ces vertis. Il écrivit *l'His-versions faites au Ja-philippines*, à laquelle il *ation détaillée de son religieuse*. Cet ouvrage, et fut offert par l'au-al François Barberini, e Reims, neveu du pape. issé un autre ouvrage en ontient une *Histoire gé-les Moluques et Philip-is* leur découverte jus-du siècle où il vivait.

C—S—A.

diacre de la grande église iople, vivait vers l'an Il adressa à l'empereur squ'il monta sur le trône, n 72 chapitres, intitulé: s, contenant des conseils rs d'un prince chrétien. fut très-estimé, et donna

à l'auteur une place parmi les meil-leurs écrivains de cette époque. Il a été imprimé, pour la première fois, en grec et en latin, Venetis Zacharias Calliergi, 1509, in-8°; ou l'a souvent joint depuis aux *Fables d'É-sope*. L'édition la plus correcte est celle que Banduri en a donnée dans le recueil intitulé: *Imperium Orientale*, Parisiis, 1711, in-fol., 2 vol. La der-nière édition est celle de Leipzig, 1755, in-8°, en grec et en latin, curâ Jo. Aug. Græbelii, avec des no-tes très-peu importantes. Louis XIII, dans sa jeunesse, l'avait traduit en français sur le latin. Cette traduction a été imprimée en 1612, in-8°, et plu-sieurs autres fois.

C—R.

AGAPET I<sup>er</sup>. (S.), élu pape vers le commencement de juin 555, était ro-main de naissance et archidiaque de l'église de Rome. A l'époque où ce pape vivait, l'Italie était soumise à la domination des Goths; les papes n'en étaient pas moins sous la protec-tion des empereurs d'Orient, qui con-servaient des prétentions sur des pro-vinces autrefois dépendantes de l'em-pire romain. Les pontifes de Rome, souvent froissés entre ces deux puis-sances, étaient tour à tour leurs vic-times ou leurs médiateurs; Théodat, roi des Goths, craignait que l'empe-reur Justinien ne songeât à recon-querir l'Italie, ce qui arriva effecti-vement quelques années après, sous le commandement de Bélisaire. Pour détourner en ce moment l'orage, Théo-dat envoya Agapet en ambassade à Constantinople. Le pape était alors si pauvre, qu'il fut obligé d'engager les vases sacrés de l'église pour fournir aux frais de son voyage; il ne réussit point dans sa négociation politique, et il tourna tous ses soins vers les af-faires de l'église. Malgré les intrigues de l'impératrice Théodora, qui proté-

te, parti-  
déposer,  
i, qu'il sa-  
ut à Cons-  
son corps  
umé dans  
n a quel-  
moire est  
ar l'église  
7 avril.

D—s.  
en 946.  
origine,  
L'Italie  
Bérenger  
apet vou-  
de Ger-  
côté, re-  
mpériale,  
uccesseur  
a aussi à  
mbler un  
im, et où  
e Hugues,  
utre-Mer,  
l'usage de

dans le cloître de Westminst  
de lui un *Discours* qui est  
dans *Discourse on Parliam*  
J. Dodderidge, imprimé en 1  
cinq autres *Discours* qu'il a  
la société des antiquaires,  
peut trouver dans la *Colle*  
*curious Discourses written*  
*ment antiquaries upon sever*  
*in English antiquities*, de  
Hearne, Oxford, 1720, in  
*Discours* traitent de l'aut  
l'état, de la constitution d  
des personnes et des for  
hautes cours d'Angleterre,  
*tiquité des Comtés* (Agard  
cette division au roi Alfred  
*mesure des terres en Ang*  
Agard y explique très-bien  
d'anciens manuscrits qui s  
servés à l'échiquier, le  
mots *solin, hida, carcuc*  
*gum, virgata, ferlingata*  
*ges*; — de l'autorité des p  
*des Hérauts en Angleteri*  
nada cette institution

manuscrits relatifs à cette donna les autres, qui forment de vingt volumes, à son t Cotton.

A. L. M.

AS, sculpteur d'Éphèse. Rien de la vie de cet artiste n'en est pas moins connue.

l'histoire des arts, puis à son ciseau la belle statue est le nom du *Gladiateur Borghèse*, qui est maintenant à Paris. L'œuvre, avec l'*Apollon du Netuno*, autrefois Androclède, de la naissance de Néron, le vainqueur avait rassemblé un groupe de chefs-d'œuvre enlevés par l'affranchi Acratus. La lecture de l'inscription faite sur ce monument comme étant de l'antiquité; le style, moins celui de l'*Apollon*, n'est pas remarquable.

« Le *Gladiateur Borghèse*, œuvre d'art, est un assemblage de statues de la nature humaine à l'âge parfait, sans aucune trace de l'imagination. » Ce groupe est parfaitement conservé, on du bras droit qui a été enlevé par l'Algarde. Il est reconnu que cette statue n'est point un gladiateur; elle paraît avoir été à un groupe, et l'attention de la figure se porte vers un objet plus élevé, tel, par exemple, qu'un cavalier dont elle représente l'attaque; les traits du visage ont une ressemblance avec ceux d'ailleurs cette statue à l'introduction des jeux olympiques en Grèce. I.—S.—E.

CLÉES, qu'Hérodote nomme les fils d'Archidamus, de la branche des rois de Sparte, montèrent sur le trône vers l'an 580 av. J.-C. Les Lacédémoniens firent sous leur règne la guerre aux Tégéates,

mais sans succès. Il eut pour successeur Ariston son fils. On trouve dans le recueil d'*Apophthegmes Laconiques*, attribué à Plutarque, que quelqu'un disait à ce prince, « qu'il » s'étonnait de ce qu'étant avide de » s'instruire, il ne faisait pas venir le » sophiste Philophanès, » et qu'il répondit : « Je veux être le disciple de » ceux dont je tiens le jour. » Pour faire sentir l'absurdité de ce conte, il suffit de remarquer qu'à l'époque du règne d'Agasicles, il n'y avait point encore de sophistes dans la Grèce. Nous faisons cette observation pour répondre d'avance au reproche qu'on pourrait nous faire d'avoir négligé de rapporter des apophthegmes et des anecdotes, qui se trouvent répétées dans toutes les compilations, sans qu'on ait jamais examiné jusqu'à quel point on devait y ajouter foi. C.—R.

AGATHARCHIDES, géographe et historien, né à Gnide, avait été, dans sa jeunesse, lecteur de l'historien Héraclide, surnommé Lembus, et fut, par la suite, tuteur de Ptolémée Alexandre, qui régna sur l'Égypte vers l'an 104 av. J.-C., suivant Dodwell. Agatharchides fut attaché à la doctrine des péripatéticiens. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à l'histoire et à la géographie, les anciens nous en font connaître trois : I. *De mari rubro*, en 5 livres; c'était un *périple* du golfe Arabique, contenant en même temps des détails curieux sur les Sabéens et autres peuples de l'Arabie heureuse; les fragments conservés par Diodore et Photius, ont été imprimés par H. Étienne, 1557, in-8°, et recueillis plus complètement par Hudson, dans les *Geographi minores*, vol. I<sup>er</sup>. M. Gosselin l'a commenté, avec le savoir qu'on lui connaît, dans ses *Recherches sur la géographie*. Dans cet ouvrage, il est, pour la première fois, question de la mala-

meaux, « Moi, je me fais honneur de  
ent sous » leur. » Agatharque ne pei  
plus d'un avec moins de succès les or  
tre endé et les décorations ; et le pla  
r Rouge. tueux des Athéniens, Alcibia  
res, cité lut avoir une maison décoré  
n, Athé artiste. Démosthènes, dans  
ssi avoir cours contre Midias, donne à  
tharchi qu'Agatharque profita de so  
le l'Indé dans cette maison pour se  
avoir été maître d'Alcibiade, et que  
*opiaca*, revenant chez lui dans un m  
iteles liv. on ne l'attendait pas, ne pu  
, d'après de l'outrage qu'il avait reçu  
des avait ne se vengea de son rival qu  
la Libye. tenant prisonnier, pour l  
crits doit à fuir promptement les orne  
rets chez sa maison, et, lorsqu'ils furent  
me. On nés, il le renvoya comblé de ri  
Agathar- sents. Plutarque raconte cette  
attribués partie de l'aventure, dans la  
*s choses* cibiade et dans celle de Pe  
cité dans mais il n'attribue l'emprise  
e fausse d'Agatharque qu'à l'impatic  
et dont cibiade éprouvait de voir fini  
d poids, son. On peut conclure des

rissait quatre cent quatre-vingts ans ou environ avant J.-C., et l'autre quatre-vingts ans plus tard. L—S—E.

**AGATHE (SAINTE)**, vierge et martyre, née à Palerme ou à Catane, car ces deux villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Noble, belle, et d'une famille illustre, Agathe s'était consacrée à Dieu dès ses plus tendres années. Quintianus, homme consulaire, et gouverneur de Sicile, instruit de la beauté et des richesses de cette jeune vierge, se flatta de pouvoir satisfaire sa passion et son avarice, au moyen des édits que l'empereur Dèce avait rendus contre les chrétiens. Il ordonna qu'on se saisit d'Agathe, et qu'on la conduisit devant son tribunal à Catane. La jeune vierge, se voyant livrée à ses persécuteurs, fit cette prière : « J.-C., souvenez-vous Seigneur de toutes choses, vous voyez mon cœur, vous savez quel est mon désir, soyez le seul possesseur de tout ce que je suis. » Quintianus, irrité de cette fermeté, fit conduire Agathe en prison, après lui avoir fait macartrir le visage. Le lendemain, ce juge inique, trouvant en elle la même résistance, lui fit souffrir la plus horrible question; et, furieux de se voir vaincu par sa patience héroïque, il ordonna qu'on lui arrachât le sein, et qu'on la fit rouler toute nue sur des charbons ardents. Agathe, traînée en prison après ce supplice, expira en finissant une prière à Dieu, l'an 251 de J.-C. On a deux Panégyriques de Ste. Agathe, écrits, l'un dans le 7. siècle, par S. Adélme d'Angleterre; l'autre, dans le 9. siècle, par S. Methodius, patriarche de Constantinople, et, en outre, deux hymnes composés en son honneur par le pape Damase et par S. Isidore de Séville. Il existe au Musée Napoléon un beau tableau de Sébastien del Piombo,

qui représente le *Martyre de Sainte Agathe*. B—P.

**AGATHÈMÈRE**, géographe grec. On ignore l'époque à laquelle il a vécu; mais il est certain qu'il est postérieur à Ptolémée, et probablement du 3<sup>e</sup>. siècle de notre ère. Nous avons de lui un abrégé de géographie, intitulé : *Hypotyposis geographicæ*, dont la première édition est celle de Tennulius, en grec et latin, Amst. 1671, in-8°. On le trouve aussi dans un recueil d'anciens géographes, que Jac. Gronovius a fait imprimer à Leyde, in-4°, en 1697 et 1700; et enfin, dans les *Geographi minores*, vol. II. Ce petit ouvrage, qui contient plusieurs particularités échappées à Strabon et à d'autres géographes célèbres, semble nous être parvenu dans un état très-imparfait. C'est une série de leçons, dictées à un certain Philon; mais les choses déjà exposées dans le 1<sup>er</sup>. livre, reviennent, avec tant de contradictions et d'obscurités dans le 2<sup>e</sup>., que nous ne saurions regarder cette dernière partie comme étant véritablement du même auteur; ce sont probablement deux extraits du même Cours de géographie, donné par Agathémère. Le 1<sup>er</sup>. livre pourrait même, à la rigueur, être considéré comme composé de deux fragments; car, dans les cinq premiers chapitres, on trouve un résumé des différentes mesures générales et particulières, données par des auteurs antérieurs à Ptolémée; dans le 6<sup>e</sup>., l'auteur s'adresse, par une sorte de préface, à Philon, dont le nom n'est pas prononcé dans les cinq chapitres précédents. Une question aussi minutieuse sur un simple abrégé pourrait paraître déplacée, si l'on ne savait pas que le déplorable naufrage de l'antiquité a donné de l'importance aux moindres fragments qui nous sont restés. M—B—S.

A G A

orien, né  
 e l'Asie,  
 s'attacha  
 la conti-  
 Cæsarée,  
 559 de  
 5 livres,  
 ère fois,  
 , 1594,  
 ne année  
 tes, éga-  
 é le tout  
 l., pour  
 Cet ou-  
 is par le  
 ome se-  
 nstanti-  
 i Recueil  
 i avaient  
 ire suite  
 : ce re-  
 ru, mais  
 dans les  
 le Cons-  
 e d'Ag-  
 e d'épi-  
 nel dans

J.-C. Les Syracusains goût  
 fruit des victoires et de l'ad  
 tion paternelle de Timoléon, q  
 repeupler Syracuse, avait i  
 Grecs à s'y établir. Gercinus  
 dit avec son fils Agathocles,  
 de 18 ans. Agathocles exerça  
 la même profession que son  
 des vases et des statues d'ar  
 servit ensuite comme simple sc  
 beauté, sa taille et sa force extr  
 re le firent remarquer de Dem  
 néral des Agrigentins, homme  
 sans mœurs, dont il devint le  
 et qu'il fit nommer chiliarque  
 dire, chef de 1000 hommes.  
 mort de Demase, il épousa sa  
 héritière de ses richesses, et fut  
 puissant dans Syracuse. Cet  
 depuis la mort de Timoléon,  
 nouveau en proie aux faction  
 déchirements. Sosistrate, s'é  
 paré de l'autorité, chassa Aga  
 qui penchait pour la démocra  
 força de se réfugier à Crot  
 cueilli d'abord par les habi  
 cette ville, mais inactif enve

il reçut sept blessures, il aussitôt du pouvoir souverain ouvertement à la tyrannie des Syracusains alarmés, et n'osa confier à aucun de leurs chefs, eurent recours aux Coqui leur envoyèrent Acestor commander. Ce général trouva le moyen de délivrer Syracuse de faire mourir Agathocle du danger, ce tyran mourut qu'en faisant prendre à ses habits à un jeune homme qui lui ressemblait, et que des soldats assassinèrent, croyant c'était lui-même. Il s'échappa, leva la hâte, et parut tout à coup à Syracuse, où personne ne savait de sa mort. Les habitants ne voyant rien, lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui offrirent de le rappeler, et de l'engager par serment à laisser ses troupes, et à ne rien faire contre la liberté publique dans le temple de Cérès. Agathocle donna solennellement la garantie aux Syracusains. Agathocle, par ses largesses, chercha à gagner la populace, se déclara son roi, et se fit nommer général malgré le sénat. Résolu alors de faire passer ses soldats hors de Syracuse, dit qu'avant de tourner le dos contre les ennemis extérieurs, il fallait purger Syracuse de ses ennemis du peuple, bien entendu que les Carthaginois provoquant ainsi le massacre des corps de la noblesse, dont les dépouilles à ses soldats. Il acheva sa harangue lorsque la trompette donna le signal du massacre. En peu d'heures, les ennemis tombent sous le fer

des mercenaires d'Agathocles, qui leur permet de tuer et de piller pendant deux jours et deux nuits : les rues de Syracuse étaient couvertes de corps morts ; le troisième jour, Agathocles assemble tous ceux qui avaient survécu à cette boucherie, et leur déclare que la grandeur du mal l'avait obligé d'y appliquer un remède violent, mais que son dessein est de rétablir la démocratie, et de se retirer ensuite pour mener une vie libre et tranquille. À ces mots, il jette son épée, se confond dans la foule, et laisse dans la consternation les assassins auxquels il avait abandonné les dépouilles de ses victimes. Ceux-ci, voulant s'assurer l'impunité, et jugeant qu'Agathocles désirait se faire offrir la couronne, lui défèrent le pouvoir souverain, avec une autorité absolue et sans bornes. Agathocles signala sa puissance en ordonnant l'abolition de toutes les dettes, et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres. Sûr alors de l'affection du peuple et de l'impuissance de ses adversaires, il change de conduite, devient accessible, équitable, donne plusieurs lois sages, met de l'ordre dans les finances, fait forger des armes, construire des vaisseaux, et n'oublie rien pour se concilier la bienveillance de ses sujets, afin qu'ils le secondent dans ses vues ambitieuses. En effet, en moins de deux ans, il soumit toute la Sicile, à l'exception de quelques places qui restaient encore aux Carthaginois. Alarmée du succès d'Agathocles, la république de Carthage envoya contre lui une armée sous les ordres d'Amilcar. Les mécontents se joignirent à Amilcar aux environs d'Himéra. Agathocles attaqua ce général, força ses retranchements, et aurait remporté une victoire complète, si les Syracusains ne s'étaient amusés



Un ren-  
 vena les  
 n pièces  
 ant J.-C.  
 réfugié  
 capitale,  
 èrent le  
 tité qu'il  
 porter  
 et d'obli-  
 muer au  
 le ne put  
 es esclaves  
 oo hom-  
 té de Sy-  
 mande-  
 , et, lui  
 puissan-  
 e moitié,  
 incipaux  
 iproque-  
 à la voile  
 la vigi-  
 poursui-  
 navale,  
 ses vais-

Cyrénéens , le joignit avec  
 hommes , sous la condition  
 rait toute l'Afrique, et Agathocle  
 la Sicile; mais, par la plus in-  
 fidie , le tyran de Syracuse  
 avoir attiré Ophélie sous le  
 l'amitié, le fit tuer, et, à fort  
 messes , engagea ses soldats  
 vaient plus de chef, à servir  
 armée. Prenant aussitôt le titre  
 d'Afrique, il investit Carthage  
 l'espoir de s'en emparer par  
 Cependant son audacieuse  
 avait déjà sauvé Syracuse.  
 qui avait reçu l'ordre de ras-  
 armée en Afrique, voulut, aya-  
 part, emporter la ville d'assaut  
 il fut repoussé et fait prisonnier  
 racusains lui coupèrent la tête  
 voyèrent à Agathocles. Infor-  
 moins qu'après la défaite des  
 nois, plusieurs villes s'étaient  
 pour se soustraire à sa domi-  
 tyran de Syracuse jugea sa  
 nécessaire en Sicile, et repassa  
 laissant le commandement de  
 d'Afrique à son fils Archai-

saisissent d'Agathocles et l'armée une fois sans l'est que confusion et de terreur panique est semée dans le camp ; Agathocles en s'évade et met à la mort ses deux fils exposés à la vue des soldats , qui les massacrent avec d'autres chefs , et font la même chose aux Carthaginois. Diodore nous apprend qu'Agathocles perdit sa vie et ses enfants , le même jour qu'il avait fait mourir ses esclaves. Malgré cette fuite honteuse , à peine débarqué en Sicile contre les Egétiens qui s'étaient joints à lui , prit leur ville d'assaut , et y fit mourir les habitants sans distinction d'âge ni de sexe ; puis , tourna son armée contre tous ceux qui s'opposaient à lui , du sang et de l'amitié , et fit massacrer deux de ses fils , à Syracuse de carnage ; les autres ne furent point épargnés , et ne firent qu'augmenter l'ombre de ses ennemis , et se joignirent à Dinocrate , ennemi de Syracuse. Effrayé de voir son armée se disperser , Agathocles rechercha l'aide des Carthaginois , et acheta la cession de toutes les places qui lui en étaient restées ; et fut possédés autrefois en Sicile même des ambassadeurs de Dinocrate , pour lui offrir la cession de toutes les places qu'il possédait ; moyennant deux cent mille talents , ils consentirent lui servir de soldats ; Dinocrate , dont l'armée consistait en 600 fantassins et de 5,000 cavaliers , rejeta sa proposition. Agathocles partit aussitôt dans son armée , et remporta une victoire complète ; il n'eût que 5000 fantassins et 1000 cavaliers ; les restes de l'armée de Dinocrate mettent bas les armes , et se rendent ; leur avant promis la vie ; mais ils sont-ils désarmés , qu'il

les fait tous massacrer , à l'exception de son fils Dinocrate , auquel il trouve une telle conformité avec lui , que , sans hésiter , il lui accorde son amitié et toute sa confiance. Agathocles passa ensuite en Italie , où il subjuga les Bruttians , plutôt par la terreur de son nom que par la force des armes ; puis il dévasta les îles Lipariennes ; et , pour compléter une contribution de cent talents imposée aux insulaires , il pillait leur trésor sacré , et dépouilla leurs temples , revint à Syracuse , et essaya en mer une si violente tempête , que tous ses vaisseaux périrent , à l'exception de celui qu'il montait. Une mort plus terrible lui était réservée dans sa propre famille. Son petit-fils Archagathe , qu'il voulait écarter du trône pour en assurer la possession à Agathocles son fils , se révolta , fit périr son concurrent , et excita Ménon à empoisonner le tyran dont il était le favori , mais qui lui avait fait le plus sanglant outrage. Ménon trempa le cure-dent d'Agathocles dans un poison si subtil que , dès que ce prince s'en fut servi , ses dents et ses gencives se consumèrent ; tout son corps se couvrit de plaies , et ses souffrances devinrent si cruelles que , pour s'en délivrer , il se fit porter vivant sur un bûcher auquel on mit le feu. Ainsi périt Agathocles , l'an 287 av. J.-C. , à l'âge de 72 ans , après en avoir régné 28. Malgré le témoignage de l'histoire , le genre de sa mort a paru si extraordinaire que quelques écrivains l'ont révoqué en doute. Agathocles , disent-ils , était alors septuagénaire ; ainsi le chagrin que lui causa la révolte d'Archagathe , et la mort de son fils durent suffire pour abrégier ses jours. Quoi qu'il en soit , la vie de ce tyran offre des traits apparents de modestie et de grandeur d'âme qui sembleraient peu compatibles avec ses vices et sa

AGA

le cœur  
raires et  
it gloire,  
obscur;  
ême, il  
vases de  
rvait sur  
as moins  
iadème,  
exprimé  
voici la

repente

se mon-  
seul et  
ent rail-  
sait avec  
ii étaient  
ouple en  
tyrannie  
l'opinion  
e dut son  
s grands  
née pré-

hardie, ce grand homme n'ou  
de citer l'exemple d'Agathocle  
la prudence, l'habileté et la  
d'Agathocles n'en ont pas m  
effacées par ses perfidies et sa  
La *Vie d'Agathocles*, p  
Londres, en 1661, et tra  
français par Eidous, Paris, 1  
8°, est une sorte de satire  
rannie de Cromwel. Agathocle  
à Voltaire le sujet de sa derri  
gédie. M. Philippon a publié  
ouvrage intitulé: *Agathocles*  
ou *l'Art d'abattre et de ro*  
*Trônes*, Orléans, 1797, 1

AGATHON, d'Athènes, e  
Samos, comme le prétend  
poète assez distingué de so  
et dont Aristote ( dans ses *E*  
Nicomaque ), cite entre au  
pensée, « que Jupiter même  
» le pouvoir de revenir sur  
» fait. » C'est ce même poè  
ailleurs, avec autant de justes  
» l'industrie et le hasard on

tragedie. L'antithèse était sa figure favorite.

A—D—A.

AGATHON (S.), pape, né à Palerme, entra d'abord dans l'ordre de St.-Benoît, devint trésorier de l'église, et se distingua par son humilité et son inclination à faire le bien. Élu pape, et consacré le 26 juin 678, il abolit le tribut que les empereurs exigeaient des papes à leur élection, et combla de bienfaits le clergé et les églises de Rome. Son pontificat est surtout remarquable par la condamnation des monothélites, qui furent jugés dans le sixième concile général tenu à Constantinople, et auquel assista l'empereur Constantin-Pogonat. Les légats du pape revinrent à Rome chargés des bienfaits de l'empereur, et de témoignages d'estime pour Agathon, qui mourut en 682, le 10 janvier, jour auquel l'église honore sa mémoire.

D—S.

AGÉLADAS, ou AGEIAS, sculpteur célèbre, qui fut maître de Polyclète et de Myron; il était d'Argos, et ses ouvrages étaient répandus dans toute la Grèce. Il avait fait pour la ville d'Égine deux statues de bronze, dont l'une représentait un Jupiter enfant, et l'autre un Hercule sans barbe; et, pour celle de Tarente, des chevaux d'airain et des femmes captives; Ithome et Delphes renfermaient aussi plusieurs ouvrages de cet artiste. Plinie dit positivement qu'Agéadas florissait dans la 87<sup>e</sup>. olympiade 432 ans av. J.-C.; l'exactitude de cette date est encore prouvée par plusieurs autres passages de Plinie et de Pausanias, dans lesquels les principaux artistes de ce temps se trouvent nommés, comme émaux, contemporains ou disciples d'Agéadas. Cependant une phrase de Pausanias semble contredire cette assertion. « Agéadas, dit-il, a fait le char de Cléosthènes d'Épidaurne. » Or, ce

Cléosthènes a gagné le prix dans la 66<sup>e</sup>. olympiade. La différence est de 84 ans, mais le monument de Cléosthènes a pu être élevé long-temps après sa victoire, et les faits qui placent le sculpteur vers la 87<sup>e</sup>. olympiade, sont multipliés et positifs. I.—S.—E.

AGELET (JOSEPH LE PAUTE D'), de l'académie des sciences de Paris, naquit à Thone-la-Long, près Montmédi, le 25 novembre 1751. Il étudia l'astronomie sous lalande. En 1775, il partit comme astronome dans l'expédition aux Terres Australes, commandée par M. de Kerguelin. Lorsqu'il se présenta à l'académie, en 1780, il offrit des journaux qui contenaient plus de 1600 observations sur les planètes, et un plus grand nombre sur les étoiles. En 1785, il composa des Mémoires sur l'aphélie de Vénus, et sur la longueur de l'année. En 1785, il partit de nouveau, comme astronome, dans l'expédition de la Peyrouse autour du monde, et périt dans ce malheureux voyage. D—T.

AGELNOTH (en latin AGELNOTHUS), prêtre anglais, fils du comte Agilmaer, vivait sous le règne de Canut. En 1020, il fut fait archevêque de Cantorbéry. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il rapporta, selon l'usage du temps, plusieurs reliques; mais ce qui lui acquit plus d'estime, c'est le zèle avec lequel il employait son influence auprès de Canut pour réprimer les excès de ce prince. Lors des troubles qui suivirent la mort de Canut, Harold, en l'absence de Hardicanut, s'empara de tout le royaume. Agelnoth refusa de le couronner, alléguant que le dernier roi avait obtenu de lui la promesse de ne pas placer la couronne sur la tête d'un prince qui ne serait pas issu de la reine Emma. Ce fut à l'autel même qu'il fit ce refus, en l'accompagnant d'une imprecation

condes-  
 rold. Ni  
 t le faire  
 est dou-  
 uronne-  
 Harold.  
 rique de  
 i comie  
 et des  
 mes.  
 D—T.  
 icolas),  
 de bota-  
 intempo-  
 aubin; il  
 splantes  
 Depuis,  
 n a dési-  
 ne espèce  
 avait fait  
 us avait  
 physique  
 des con-  
 est l'an-  
 ophytes,  
 ophytis;

Un destin favorable aux art  
 servé ce chef-d'œuvre, pour  
 la postérité la plus reculée just  
 point le génie des anciens av  
 l'imitation de la nature et le s  
 du beau idéal. Le Laocoon fi  
 dans les bains de Titus, sous  
 ficat de Jules II, au lieu  
 Pline assure qu'on l'admirai  
 temps, comme l'ouvrage de  
 le plus parfait. Une seule circ  
 a causé quelque incertitude.  
 Pline, le groupe était d'un s  
 ceau; celui que nous avons e  
 siens; mais il est probabl  
 temps aura rendu plus sensib  
 sure qui existe entre les bloc  
 l'œil exercé de Michel-Ange  
 le premier. Jules II, ravi de  
 verte du Laocoon, accorda d  
 privilèges à Felix de Predis  
 vait trouvé. L'ignorance dan  
 Pline paraît être sur la réu  
 blocs de marbre qui comp  
 groupe, et l'enthousiasme  
 quel il en parle, enfin l'exce

dit, cet ouvrage inimitable a sé les noms d'Agésandre, Iore et de Polydore.

L.—S.—E.

ILAS II était le second fils mus, roi de Sparte. Agis, aîné, étant mort, il entre-re déclarer illégitime Léoty-n neveu, et de monter sur à sa place. Effectivement, femme d'Agis, avait eu des avec Alcibiade, et il était Agis de dire qu'il ne croyait Léotyehide fût son fils, pa-il avait démenties en mon-is sur lesquelles se fondait Les deux prétendants s'au-d'un oracle, qui raenaçait s plus grands malheurs, lors-errait un règne boiteux; Leo-pposait cet oracle à Agési-tait boiteux; mais Lysandre, sant à Sparte, tourna contre le le sens de l'oracle. Il pré- il ne s'agissait pas du roi, règne, qui serait boiteux, si deux rois n'étaient pas légi-ésilas aurait cependant eu de peine à réussir, si ses ns n'avaient pas été appuyés idre, quiespérait régner sous ; il l'emporta, et monta sur l'an 599 av. J.-C. La gloire e était alors au plus haut Athènes, sa rivale, après sa puissance navale anéantie taille d'Ægos Potamos, avait se de laisser abattre ses murs. démoniens dominaient donc ue toute la Grèce, et sur une l'Asie mineure, au sujet de ls étaient sans cesse en guerre ni de Perse, Artaxercès Mem-ni cherchait à leur susciter amis parmi les Grecs. Agé-olut, par le conseil de Ly-de pousser la guerre contre

eux plus vivement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors; et s'étant fait deman-der par les villes de l'Asie, à l'exem-ple d'Agamemnon, il s'embarqua à Aulis, et passa en Asie avec 8000 hommes, l'an 595 av. J.-C., 60 avant qu'Alexandre ne formât la même en-treprise. Le crédit dont jouissait Ly-sandre en Asie parut d'abord éclipser l'autorité d'Agésilas, qui affecta de l'humilier en lui donnant dans l'ar-mée le soin des vivres. Lysandre sentit cependant qu'il fallait céder; et, par cette conduite adroite et modeste, il obtint bientôt d'Agésilas la dignité d'ambassadeur près des alliés de Spar-te, sur les côtes de l'Hellespont. Ayant réuni ses troupes avec celles qui y étaient déjà, Agésilas se rendit en peu de temps maître de la plus grande partie de l'Asie mineure; il est difficile de prévoir où il se serait arrêté, si Ar-taxercès n'avait pas trouvé le moyen, en répandant de l'argent dans la Grèce, de former une ligue contre les Lacédé-moniens: ce qui les obligea de rappeler Agésilas, environ deux ans après son départ. Il ne quitta pas sans regrets l'Asie, dont la conquête lui pa-raissait si facile; il passa par la Ma-cédoine, où l'on n'osa pas l'attaquer, et par la Thessalie, où il trouva une nombreuse cavalerie qui voulut s'op-poser à son passage, et qu'il défit. Étant ensuite entré dans la Béotie, où il reçut quelques renforts, il défit, au-près de Coronée, l'armée combinée des Béotiens, des Argiens, des Athéniens, de leurs alliés, et donna, quoiqu'il eût été blessé grièvement dans le com-bat, un grand exemple de modération, en épargnant ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve; il ra-mena ensuite son armée dans le Pélt-ponnèse, où venait d'éclater la guerre de Corinthe, remporta plusieurs avan-tages sur les alliés, et fit même célé-

malgré les  
 temps-là  
 ir pour la  
 cycléens,  
 sidérable  
 Amyclée  
 meur d'A-  
 éen route  
 en, qui le  
 ircha en-  
 is, qui se  
 s par les  
 erniers à  
 ens ayant  
 le roi de  
 lcidas, un  
 ent com-  
 enaitre la  
 ut pas de  
 -G., Phœ-  
 estroupes  
 ir la Béo-  
 et contre  
 née, cita-  
 nisi rendu  
 un gou-

la Béotie, et harcela les The-  
 différents petits combats,  
 quels il fut tantôt vainqueur  
 vaincu; il fut même blessé  
 de ces escarmouches, et ce fût  
 jet qu'Antalcidas lui reproché  
 formé les Thebains à l'art  
 en les forçant à se battre.  
 trouva pas à la bataille de  
 qui se livra l'an 371 av. J.-C.  
 de Sparte, plongée dans la  
 tion à la nouvelle de cette dé-  
 tendait à chaque instant à voi-  
 à ses portes; d'un autre côté  
 fort embarrassé sur la conduite  
 envers ceux qui avaient prié  
 les lois les déclaraient infâmes  
 ils étaient si nombreux, qu'ils  
 gèrent de les pousser à bout  
 litique de se priver de leur  
 On prit le parti de décerner  
 le pouvoir législatif, et il ordonna  
 les lois fussent suspendues  
 jour seulement. On profita  
 tervalle pour rétablir dans  
 droits les citoyens qui les av-

aïlle de Mantinée, qu'il gagna Agésilas et les alliés de Sparte, rébains et les autres peuples de ce firent la paix. Agésilas encouragea les Lacédémoniens d'y aller ; il paraît cependant qu'il y eut moins une suspension d'armes ; quelque temps après, Agésilas en Egypte pour prendre le commandement des troupes de Tachos, qui révolta contre le roi de Perse abandonna peu de temps après, se mettre au service de Nectanebus, cousin de Tachos, et son commandement. Agésilas lui fit remporter victoires signalées, qui furent dues à son génie ; et lorsqu'il eut affermi sur le trône, il revint à Sparte avec des trésors incalculables, qu'il avait reçus pour les services ; mais ayant été surpris par une tempête, et étant tombé malade, il fut obligé de relâcher à un port de l'Afrique, nommé le port de Cyrene, et il y mourut l'an 561 avant J. C., à l'âge de 84 ans. Agésilas régna 44 ans, et, pendant plus de 10 ans, il avait tenu le premier rang dans la Grèce. On cite de lui un grand nombre de mots heureux. On demandait quelle vertu méritait le plus de respect, de la valeur ou de la justice ; il répondit que, si tout le monde était juste, la valeur serait inutile. On lui demanda s'il fut obligé de revenir de l'Asie, qu'il en était chassé par 50 mille hommes du roi de Perse ; c'était effectivement avec des pièces de monnaie qu'il avait achetées l'effigie d'un archer, et le roi de Perse avait corrompu quelques-uns des principaux de Thèbes et d'Athènes, pour faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens. Agésilas fut en le bonheur d'avoir pour historien Xénophon son ami, qui, en sa qualité, a quelquefois un peu décoloré la vérité. On voit avec peine que

sa partialité pour le roi de Sparte l'ait empêché de rendre justice à Epaminondas, qui lui était supérieur à tous égards, puisqu'avant trouvé les Thébains habitués à être vaincus par les Lacédémoniens, il fit tourner la fortune par la seule supériorité de ses talents, et les rendit victorieux tant qu'ils combattirent sous ses ordres ; tandis qu'Agésilas, par la manière injuste dont il se conduisit envers les Thébains, fut la principale cause de la ruine de sa patrie, qui ne se releva jamais de l'échec de Leuctres. Ce prince réunissait des qualités qui semblent s'exclure. Ambitieux et hardi, il était aussi doux et aimable ; sa fierté, sa valeur n'excluaient point en lui la liberté ; non seulement il préférait l'intérêt de sa patrie au sien, mais il trouvait juste tout ce qui avait pour objet de la servir, et compromettait alors volontiers son honneur et sa réputation. Monté sur le trône, il témoigna au sénat la plus affectueuse confiance ; ceux-mêmes qui s'étaient opposés à son élection reçurent de lui des présents et des honneurs ; enfin il se conduisit avec tant de prudence et de bonté, que les éphores le condamnèrent à une amende, parce qu'il s'était attiré trop l'affection du peuple. Il ne permit jamais qu'on lui élevât des statues ou des trophées. « Mes actions, » disait-il, seront mes monuments, » si elles le méritent. » Il aimait tendrement ses enfants, et quelquefois l'ayant surpris jouant avec eux, monté à cheval sur un bâton, ne put retenir son étonnement. « Avant de me blâmer, » dit Agésilas, attendez que vous soyez père. » Outre Xénophon, Plutarque, Diodore de Sicile et Cornélius Népos ont encore écrit sa vie, et l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* en fait un bel éloge, d'après ces historiens. Agésilas a fourni à Corneille le sujet d'une de ses tragédies. C—A.



acts IV. saint ouvrage, tandis qu'ils  
 e Pausa- tissaient des maisons comm  
 branche agréables. Ce reproche, acc  
 lorsque de menaces et de promesses,  
 ndre la l'effet qu'on pouvait en att  
 insi que pendant, la médiocrité du m  
 pour tu- lice, arrachant des larmes à  
 e la race avaient vu la magnificence d  
 en âge bâti par Salomon, comm  
 Lacédé- décourager, lorsqu'Aggée,  
 éditi- rassurer, leur annonça que  
 es Arca- de cette dernière maison se  
 ova en- grande que celle de la premi  
 t il avait que c'était dans son enceinte  
 succès, vait se montrer le *Désiré* de  
 son âge, pour y accomplir les prom  
 d'Agési- à leurs pères. Le nom de ce  
 imait, et signifie gai, joyeux, homm  
 is en le ce qui fait allusion aux deu  
 sa point ments favorables qui étaient  
 n frère, sa mission, celui de la constr  
 C—R. temple, et celui de la venue d  
 Agis IV. Sa prophétie ne contient  
 es petits chapitres. Les Grecs célè  
 eux qui mémoire le 16 décembre,  
 ur de la tins l'honorent, avec Osée, h

le achevèrent de lui alié-  
ses partisans, qui, pour  
du vainqueur, massa-  
l'an 554, après qu'il eut  
is.

B—P.

THE, duc de Turin, et roi  
lie. Lorsqu'Antharis, 3<sup>e</sup>.  
iards, mourut à Pavie, le  
590, les chefs de la na-  
tion Théodelinde sa veuve  
un nouvel époux, qu'ils  
le reconnaître pour leur  
linde fit choix d'Agilul-  
Turin, prince belliqueux,  
ernier roi, et qui joignait  
plus propre à plaire, des  
s vertus qui le rendaient  
nmander. La reine, sans  
son choix, le fit prier  
à la cour. Elle alla au-  
jusqu'à Lomello, et là,  
porter une coupe, elle en  
é, puis elle l'offrit à Agi-  
qu'il l'achevât. Celui-ci,  
nt la coupe, baisa res-  
nt la main de sa souve-  
e n'est point là, reprit  
de, en rougissant, le bai-  
dois attendre de celui que  
être mon seigneur et mon  
nation Lombarde m'ac-  
droit de lui choisir un roi,  
us qu'elle invite, par ma  
régner sur elle et sur  
royaume des Lombards  
en guerre avec les Grecs,  
ient encore l'exarchat de  
le duché de Rome. Ceux-  
à soulever contre Agilul-  
rs seigneurs lombards, et  
le duc de Pérouse. Le roi,  
unice dernier, vint mettre  
nt Rome; l'effroi du pape,  
-Grand, et de son trou-  
rême, d'autant plus qu'A-  
son armée professaient  
mais Théodelinde, atta-

chée à la religion catholique, inter-  
posa ses bons offices en faveur des  
Romains. Grégoire travailla ensuite  
avec chaleur à négocier une paix entre  
Agilulphe et l'empereur grec Maurice,  
et cette paix fut enfin conclue en 599;  
il est vrai que Callinicus, exarque de  
Ravenne, qui l'avait signée, ne l'ob-  
serva pas long-temps. Les villes de Cré-  
mone et de Mantoue dépendaient en-  
core de l'empire; de là, l'exarque en-  
voya, en 601, une petite armée qui sur-  
prit Parme, et enleva dans cette ville  
Godescalchi, gendre du roi, avec sa  
femme et sa famille. Agilulphe, pour  
venger cette injure faite au sein de la  
paix, mit le siège devant Padoue, l'en-  
leva aux Grecs après de longs com-  
bats, la livra aux flammes, et en rasa  
les murailles. Deux ans plus tard, il  
s'empara de Crémone et de Mantoue,  
et détruisit entièrement la première  
de ces deux villes; mais il observa la  
capitulation qu'il avait accordée à la  
seconde. Après ces conquêtes, il con-  
sentit à une trêve avec le nouvel exar-  
que de Ravenne, successeur de Calli-  
nicus, à condition que la liberté serait  
rendue à son gendre et à sa fille. Ce  
fut à peu près vers ce temps-là qu'Agi-  
lulphe abjura l'arianisme pour embras-  
ser la foi catholique. Peu de temps  
après, il assembla les chefs de sa na-  
tion à Milan, et associa au trône, en  
leur présence, son fils Adelvald,  
quoiqu'il fût encore en bas âge; il  
le fit couronner en plein cirque, de la  
manière la plus solennelle. La paix  
fut alors renouvelée avec le roi des  
Francs, dont les ambassadeurs avaient  
assisté à l'inauguration du jeune prin-  
ce, et une ligne perpétuelle fut con-  
clue entre les deux nations. Pendant  
la paix, Agilulphe embellit et fortifia  
Ferrare, qui, jusqu'alors n'avait été  
qu'un simple village, très-heureuse-  
ment situé sur le Po. Le roi l'entoura

édifices, us consi- voir régné n 615 ou lui succé- ées de sa le royau- profonde sur toute nne et de Agilulphe orné de it dans le ibliothè- voïée en eurs.

S—r. ènes, roi av. J.-C. rent plu- gne. Ses mes. On mier les es Ilotes, de. Il eut son fils.

Eléens, et les força à faire l mourut bientôt après, dan très-avancé, l'an 399 av. J. sant un fils nommé Léotyche ne lui succéda pas. Ce fut dit à un ambassadeur dont gue avait été longue et pénib » à ceux qui l'ont envoyé qu » beaucoup de peine à fini » à l'entendre. ».

AGIS III, fils d'Archida la 2<sup>e</sup>. branche des Héraclide tit-fils d'Agésilas, monta sui des Parthes, l'an 358 av. J. sa jeunesse, il fut envoyé en a vers Philippe, roi de Macédo au plus haut degré de sa p Philippe l'ayant vu seul, t les autres états de la Grèce le complimenter par plusieurs et s'étant écrié : « Quoi! S » m'envoie qu'un seul ambas Agis lui répondit, en style la « Il suffit pour un seul homu succéda à son frère, l'an 346 et, quoiqu'il détestât la domin

orces, Agis ne refusa point le La bataille fut sanglante, et démoniens, secondant le leur roi, disputèrent long- victoire; mais enfin ils suc- nt, et Agis lui-même fut tué. s - uns de ses soldats l'emme- rièvement blessé, du champ lle, lorsqu'ils furent sur le tre enveloppés par l'ennemi; rdonna de l'abandonner, et rder leurs jours pour le ser- leur pays; quoique seul, il t eusuite à genoux, et tua plu- s assaillants, jusqu'à ce qu'en- it le corps percé d'un dard. it régué 9 ans; il eut pour ur son frère Eudamidas.

C—R.

S I V, fils d'Eudamidas II, ur le trône de Sparte l'an 243 La république marchait alors ruine; il n'y restait pas plus Spartiates, dont 600 n'avaient propriété, le territoire appar- entier aux 100 autres, et, us grande partie, aux femmes, nt fini par hériter de tous les Agis chercha à arrêter cette dé- ; et, quoiqu'il eût été élevé dé- it par sa mère Agéistrate et le Archidamie, qui vivaient e grande opulence, il eut le , étant à peine âgé de 20 ans, ucer aux plaisirs. Sa figure e : dans la crainte d'en tirer il s'habilla simplement. Pour este de sa manière de vivre, ait la rigoureuse austérité des Spartiates. Son oncle mater- silas, homme éloquent, mais ueux, sa mère et quelques rsonnages distingués secon- s vues; mais son collègue , fils de Cléonime, qui avait e des cours asiatiques, et qui n luxe bien éloigné des pre-

miers temps de Sparte, forma contre Agis un parti considérable. Celui-ci n'en persista pas moins dans son projet, et, assisté de Lysandre, qu'il avait fait nommer éphore, il proposa une loi portant l'abolition des dettes, et un nouveau partage des terres; savoir : en 4,500 parties pour les Spartiates, et en 15,000 pour les Laconiens; et, comme il ne se trouvait pas un nombre suffisant de citoyens, il proposa de reconnaître pour citoyens des étrangers, choisis parmi ceux qui avaient reçu une bonne éducation, et qui étaient en âge de porter les armes. Il offrit de plus, pour obtenir que sa loi fût acceptée, toutes ses terres et 600 talents en argent; mais ce fut en vain qu'il fit une offre si magnifique; les riches apportèrent tous les obstacles qu'ils purent à la loi; et Agis, voyant qu'il ne pouvait vaincre leur opposition, consentit, d'après le conseil d'Agésilas, à diviser sa loi, et à proposer d'abord l'abolition des dettes qu'il fit adopter. Agésilas avait de bonnes raisons pour lui donner ce conseil; il devait de grosses sommes d'argent, et possédait des terres considérables. Agis ayant été obligé de conduire des troupes au secours des Achéens, emmena avec lui les jeunes gens qui lui étaient attachés; il fut vainqueur dans une grande bataille, et se couvrit de gloire; mais ses ennemis profitèrent de son absence pour soulever contre lui le peuple, qui était irrité de ce que le partage des terres n'était pas encore adopté; et, de son côté, Agésilas, qui était à la tête de son parti, se fit tellement haïr par ses vexations, qu'il fut obligé de prendre la fuite. Agis, de retour, se voyant ainsi abandonné, se réfugia dans le temple de Minerve; là, attendant la mort, il méditait, au pied des autels, sur l'ingratitude de ses compatriotes;

## A G I

artifice, isit alors éphores déjà renrépondit eproches ondamné ux. et les 'exécuter rès, au- ceux qui le traïna se devait t pleurer son ami, n'ai pas plus heu- ondamné tice » ; en ou au fa- présidait itré à la is, et son signaient t d'abord a à l'exé-

frère d'Agis, parvint à mettre en sûreté par la fuite. La mort le sujet de plusieurs tragédies d'*Agis*, par Guérin du Bousin-4<sup>o</sup>.; *Agis*, tragédie en six en vers, par M. Laigneloin-8<sup>o</sup>.; *Agis*, tragédie d'Albillon avait commencé une *Agis*; on prétend que c'était Charles I<sup>er</sup>, déguisé sous

AGIS, ou, selon d'autres C'était, au rapport de Quinte le plus détestable des poètes Chérile, et l'un de ces vilains à gages qui tâchent de se faire force d'adulation, la nullité de talent. Arrien n'en fait pas mention plus honorable. Agis ou le favori d'Alexandre, en lui sans cesse qu'à son arrivée à l'olympé, Hercule, Bacchus, Pollux s'empressaient de leur place. Athénée rapporte avoir écrit sur l'art de Pausanias (*in Corinth.*)

ribiade exposa ce tableau publiquement, et les Athéniens ne rougirent pas de se porter en foule à sa maison pour y voir ce singulier trophée. Plutarque attribue ce tableau au pinxéon d'Aristophon. L—S—E.

AGLIATA (FRANÇOIS), de Palerme, fils du prince de Villa-Franca, auteur de *Chansons Siciliennes*, dans le 17<sup>e</sup>. siècle. On ne doit pas le confondre avec Gérard Agliata, sicilien d'une autre famille, qui composa, au 16<sup>e</sup>. siècle, quelques vers insérés dans le *Recueil* de l'Académie des *Accesi* de Palerme; François Agliata fut protonotaire de Sicile au temps du roi Alphonse et de Jeanne II, et a laissé quelques écrits sous le titre d'*Allegazioni*. Il y eut à Palerme plusieurs autres Agliata, qui se distinguèrent aussi dans la poésie et dans les lettres. Voy. la *Bibliotheca Sicula*, de Mongitore, les *Rime degli accademici Accesi di Palermo*, etc. G—É.

AGNAN ou AIGNAN (S.), appelé ANIANUS par les historiens du moyen âge, originaire de Vienne en Dauphiné, fut attiré à Orléans par la réputation du saint évêque Euverte. Ordonné prêtre, il fut chargé de diriger le monastère de St.-Laurent des Orgerils, et succéda dans la suite à Euverte. Il fit rebâtir l'église de Ste.-Croix, fondée par son prédécesseur, et c'est à lui qu'on fait remonter le privilège qu'avaient les évêques d'Orléans de délivrer les prisonniers à leur entrée dans la ville. Il occupait le siège épiscopal depuis 60 ans, lorsqu'Orléans fut assiégé par Attila en 451; il avait prévu l'invasion des Barbares, et demanda des secours à Aëtius, général des Romains. Lorsque les Huns pressaient le siège, et s'étaient déjà rendus maîtres des faubourgs, Agnan soutint le courage des assiégés jusqu'à l'arrivée des secours qu'on attendait. Il envoya sur le rem-

part un homme de confiance, chargé d'examiner si l'on n'apercevait rien dans l'éloignement; le messager revint deux fois sans lui apporter la moindre espérance; mais, à la troisième fois, il déclara qu'il avait découvert un faible nuage à l'extrémité de l'horizon. « C'est le secours de Dieu, s'écria le prélat, » et tout le peuple répéta après lui: *C'est le secours de Dieu*. On aperçut bientôt les étendards des Goths et des Romains, qui, sous la conduite d'Aëtius et de Théodoric, venaient au secours d'Orléans. La ville fut sauvée, et les habitants n'attribuèrent pas moins leur délivrance aux vertus et aux prières de leur évêque, qu'au courage des Goths et des Romains. Agnan mourut deux ans après, en 455. On a publié à Orléans, en 1803, un *Abrégé de la Vie et des Miracles de St.-Aignan*, in-8<sup>o</sup>.

M—D.

AGNELLO (ANDRÉ), de Ravenne, historien du 9<sup>e</sup>. siècle, a fait l'histoire des évêques et archevêques de sa ville natale. Elle est écrite avec peu d'exactitude; et l'auteur s'y est laissé entraîner à la haine que lui inspiraient pour les papes le schisme qui divisait alors les églises de Ravenne et de Rome, et, en particulier, la mort de son aïeul ou bisaïeul, qui, ayant conspiré contre Paul I<sup>er</sup>., fut enfermé à Rome, et y mourut en prison. Le P. Bacchini, bénédictin, publia en 1708, et enrichit de notes savantes cet ouvrage, qu'il tira de la bibliothèque de la maison d'Est, et dont le titre est: *Agnelli qui et Andreas, abbas S. Marie ad Blachernas, liber pontificalis, sive vitæ Pontificum Ravennatum*, etc., 2 vol., in-4<sup>o</sup>. Muratori l'a réimprimé dans son recueil *Scriptor. Rer. Italic.*, t. 2, part. 1. Malgré les défauts de cette histoire, elle est précieuse, tant par un grand

A G N

trouvent  
ces et les  
ient. De-  
lommen-  
randeur,  
lavenne;  
*istoriens*  
ondu cet  
abbé ou  
te-Marie  
de St.-  
noime de  
Agnello  
peut-être  
être que  
dans la  
ce titre :  
*ium.*  
G—é.  
gneur de  
l'une fa-  
voyé par  
c auprès  
gneur de  
prince à  
me. Vis-

1368, jour même où l'en  
Charles IV lui avait accordé le  
doge et l'avait armé chevali  
échafaud sur lequel il était me  
croula sous lui, sur la place  
ques où il avait reçu l'empere  
peuple, averti que le doge av  
cuisse cassée par sa chute, prit  
les armes, chassa des fortere  
satellites d'Agnello, et reco  
liberté. S.

AGNÈS (SAINTE), vierge  
tyre. Selon S. Augustin et  
broise, elle n'était âgée que de  
lorsqu'en 505, l'empereur  
tien éleva contre les chrétiens  
sécution fameuse dans l'hist  
l'église. Issue d'une des prem  
milles de Rome, et douée d'u  
beauté, Agnès vit plusieurs  
gens distingués demander s  
mais elle annonça la ferme re  
de se consacrer uniquement  
Dénoncée alors comme chr  
elle souffrit avec une constanc  
que les plus cruels tourments

même où était placé son tombeau ; le pape Innocent X en fit bâtir une autre, sous l'invocation de la même sainte, dans le lieu où l'on croit que sa chasteté fut exposée. Tous les martyrologes font mention de la fête de Ste. Agnès, mais à différents jours. L'église latine la célèbre le 21 janvier. S. Ambroise et S. Augustin ont écrit son panégyrique, si toutefois l'écrit de S. Ambroise n'est pas supposé, comme on le pense. S. Martin avait, pour cette sainte, une grande dévotion. Les peintres ont souvent retracé son dévouement, et le Musée Napoléon possède deux tableaux dont elle est l'héroïne. Dans l'un, le pinceau vigoureux et brillant du Tintoret l'a représentée rendant la vue au fils de Simphronius ; l'autre est une des plus admirables compositions du Dominiquin. Ce grand artiste a peint la vierge chrétienne élevant ses yeux vers le ciel, d'où quelques anges lui apportent les palmes du martyre, tandis qu'un des bourreaux lui plonge un fer dans le sein. D—r.

AGNÈS de France, impératrice de Constantinople, fille de Louis-le-Jeune et d'Alix de Champagne, et sœur de Philippe Auguste, naquit en 1171. N'ayant encore que 8 ans, elle fut accordée au jeune Alexis, fils de Manuel Comnène, empereur d'Orient, et elle partit sur-le-champ pour Constantinople, où ses fiançailles furent célébrées avec magnificence en 1180. A l'âge de 11 ans, elle vit massacrer, par l'ordre du cruel Andronic Comnène, le faible Alexis qui venait d'être placé sur le trône. Agnès ne fut point entraînée dans cette chute, mais elle devint avec la couronne la proie du meurtrier. Il ne naquit point d'enfant de cette coupable alliance, que la mort tragique d'Andronic rompit quatre ans après. Agnès resta à la cour

de Constantinople. où, après 20 années de veuvage, elle épousa, en 1205, Théodore Branas, gouverneur d'Andrinople, dont elle eut une fille qui fut belle-mère de Guillaume de Villehardouin. I.—S.—E.

AGNÈS, reine de France, fille du duc de Méranie, épousa en 1196 Philippe-Auguste, qui avait répudié Ingelburge, fille de Valdemar, roi de Danemarck. Le frère de cette princesse s'adressa au pape Célestin, qui envoya en France deux cardinaux pour connaître les motifs que le roi avait eu de divorcer, et pour juger de la légitimité de son nouveau mariage. Philippe-Auguste employa toute sa puissance pour résister au pape, et mit beaucoup de politique à gagner du temps, afin de ne pas se séparer d'Agnès de Méranie ; mais, quand il vit qu'il ne pouvait éviter d'être condamné dans un concile à reprendre sa légitime épouse, il prévint la sentence, alla lui-même chercher Ingelburge dans le couvent où elle s'était retirée, et la ramena à la cour. Agnès de Méranie mourut au château de Poissy en 1201, la même année où elle fut obligée de renoncer au titre de reine de France, et à l'amour que Philippe-Auguste avait pour elle. Le pape Innocent III légittima le fils et la fille qu'elle avait eus de ce monarque, parce qu'elle avait contracté son mariage dans un moment où elle était autorisée à croire que le roi était libre ; et, comme Philippe-Auguste avait de son premier mariage avec Isabelle de Hainault un fils qui lui succéda sous le nom de Louis VIII, la légitimité accordée aux enfants d'Agnès de Méranie fut d'autant moins contestée, qu'elle ne donna lieu à aucune prétention politique. F.—E.

AGNÈS d'Autriche, fille de l'empereur Albert I<sup>er</sup>, et petite-fille de



## A G N

acquit en  
 hérité de  
 et même  
 d'Autri-  
 lans une  
 meurtre  
 d'Albert  
 e qu'elle  
 omme le  
 iversel,  
 du mo-  
 e des re-  
 l'assassi-  
 our cause  
 neveux,  
 peuples  
 its, mais  
 isait leur  
 s frères,  
 opold, à  
 conspira-  
 rent d'a-  
 tes; mais,  
 prirent la  
 s les villes  
 ou livré

» qui fut ton père et mon e  
 » consentirais volontiers et  
 » à prolonger mes jours par  
 » de mes mains, ou en de  
 » l'aumône sur les chemins  
 » si je pouvais rappeler ma  
 » à la vie. » Agnès présida  
 d'une espèce de trône, au st  
 soixante-trois paysans, suje  
 dolphe de Balm, l'un des  
 d'Albert. Ces malheureux r  
 en prenant le ciel à témoin  
 innocence. Durant l'exécuti  
 répétait, un chapelet à la  
 mots d'une ancienne légend  
 Ste. Elisabeth : « Je me bai  
 » sent dans la rosée de m  
 dolphe de Wart, un autre  
 pables, périt à ses yeux su  
 et le hasard ayant mis en sa  
 un fils encore enfant de Wa  
 chenbach, celui qui avait p  
 bert le coup mortel, elle  
 trangler de ses propres n  
 soldats le lui arrachèrent.  
 porte à plus de mille per

peu de temps après son mariage. Elle mourut elle-même en 1554, âgée de plus de 80 ans.

B. C—T.

AGNÈS SOREL, ou SOREAU, fille du seigneur de St.-Gérand, gentilhomme attaché à la maison du comte de Clermont, naquit au village de Fromenteau, en Touraine, vers l'an 1409. Les avantages d'une éducation soignée ajoutèrent encore aux dons qu'elle avait reçus de la nature. Dès l'âge de 15 ans, Agnès fut placée en qualité de fille d'honneur près d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, l'une des femmes le plus distinguées de son temps. Lorsque cette princesse vint à la cour de France, en 1431, pour y solliciter la liberté de son mari fait prisonnier à la journée de Bullegneville, Agnès, qu'on appelait *la Demoiselle de Fromenteau*, était dans tout l'éclat de sa beauté. Rien n'égalait l'enjouement et la délicatesse de son esprit, et sa conversation, dit un auteur du temps, était si fort au-dessus de celle des autres femmes, qu'on la regardait comme un prodige. Il n'en fallait pas tant pour subjuguier un jeune roi. Charles VII devint passionnément amoureux d'Agnès; et, pour la fixer à la cour, il lui donna, près de la reine, la place qu'elle occupait auprès de la duchesse d'Anjou. Agnès résista quelque temps à la passion du roi, et le plus profond mystère couvrit ensuite leurs amours; mais les nombreuses faveurs prodiguées aux parents d'Agnès, et les dépenses extraordinaires qu'elle faisait à la cour de France, alors la plus pauvre de l'Europe, ouvrirent les yeux des courtisans. Lorsque la reine vint à Paris, en 1457, Agnès parut à sa suite, avec un éclat qui scandalisa le peuple et le fit murmurer. Ces murmures humilièrent la favorite. « Les Parisiens, dit-elle, ne sont que vilains, et si j'avais su

» qu'ils ne m'eussent pas fait plus  
» d'honneurs, je n'aurais jamais mis  
» le pied dans leur ville. » Cependant les Anglais possédaient la moitié de la France, et le roi, quoique naturellement brave, se laissait abattre par l'adversité. La reine, Marie d'Anjou, avait essayé vainement de ranimer en lui le désir de la gloire; ce prince, qu'on avait vu au siège de Montereau escalader les murailles l'épée à la main, et faire des prodiges de valeur, oubliait à Loches et à Chinon, dans le sein des plaisirs, qu'il lui fallait reconquérir son royaume et combattre le duc de Bedford. Un astrologue s'étant un jour présenté à la cour, le roi le consulta devant Agnès, qui voulut aussi connaître le sort qui l'attendait. Le devin, sans doute pour la flatter, lui prédit qu'elle devait fixer long-temps le cœur d'un grand roi. Agnès, saisissant cette occasion, se lève, fait une profonde révérence à Charles, et lui demande la permission de se retirer à la cour du roi d'Angleterre pour y remplir sa destinée: « Sire, » ajouta-t-elle, c'est lui sans doute que » regarde la prédiction, puisque vous » allez perdre votre couronne, et que » bientôt Henri va la réunir à la sienne. » — « Ces paroles, dit Brantôme, piquèrent si fort le cœur du roi, qu'il se mit à pleurer, et de-là, prenant courage, quittant la chasse et ses jardins, il fit si bien, par son bonheur et sa vaillance, qu'il chassa les Anglais de son royaume. » Quoi qu'il en soit de cette anecdote, il est certain qu'Agnès se servit de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du roi pour lui rappeler ce qu'il se devait à lui-même et à son peuple. Sans craindre que les soins de la guerre diminuassent la passion de son amant, elle parvint à le tirer de sa léthargie, et peut-être les conseils d'une femme

A G N

le fruit  
t d'Azin-  
à la cour  
onde sait  
louange

écrites,  
ouvrage  
le.

at encore  
it, dont  
lui attira  
e prince,  
e.-Mar-  
rompti-  
» Ces  
moins  
Louis XI  
sans être  
e retira,  
rles VII  
u; il lui  
nhièvre  
e Roche-  
rri, et le  
es bords

senterie qui l'enleva en si-  
On la crut empoisonnée; le  
rent que c'était par les ordre  
phin, d'autres accusèrent de  
Jacques Cœur, trésorier du  
désigné par Agnès comme se-  
teur testamentaire; cette sec-  
cusation était l'ouvrage des  
de Jacques Cœur, qui fut e-  
à mort trois ans après, con-  
cussionnaire; la conduite de  
n'a pu que fortifier les soupç  
contre le dauphin. Le corps  
Sorel fut déposé au milieu  
de l'église collégiale du ch  
Loches, qu'elle avait enrichi  
dons. Son tombeau se voyait  
Loches, en 1792, et l'épita-  
tait la bienfaisance de celle  
l'avait érigé. Les chanoines  
ville, croyant faire leur cour à  
supplèrent ce prince de faire  
leur église, ce tombeau qui ét  
yeux un objet de scandale :  
» sens, répondit Louis, mais il  
» dre auparavant ce que vous

et des vers faits en son honneur  
ombrés dans l'oubli ; mais on lit  
avec plaisir le petit poème de  
adressé au seigneur de Sorel,  
et d'Agnès, et inséré dans le se-  
volume du recueil des œuvres de  
de, imprimé à Paris en 1575.  
nervait encore, en 1789, dans  
ibliothèque du chapitre de Loches,  
manuscrit contenant près de mille  
s latins à la louange d'Agnès, tous  
iches, et faits par un chanoine  
te ville. Il reste d'elle un buste  
arbre, conservé long-temps au  
u de Chinon, et déposé main-  
: au muséum des Augustins.

B—Y.

AGNÈSI (MARIE-GAETANE), née  
an, le 16 mars 1718, morte  
à même ville, le 9 janvier 1799,  
le latin à l'âge de 9 ans ; elle eut  
à appris le grec, l'hébreu, le  
s, l'allemand, l'espagnol ; elle  
ma ensuite à l'étude de la philo-  
e ; et, à l'âge de 19 ans, elle sou-  
31 thèses, qui furent imprimées  
38, sous ce titre : *Propositiones  
ophicæ*. Elle se distingua telle-  
par ses connaissances dans les  
matiques, que son père, étant  
malade en 1750, elle obtint du  
Benoît XIV la permission d'oc-  
sa chaire à l'université de Bo-  
. Elle renonça par la suite au  
e et aux sciences, pour se con-  
au service des malades et des  
es. Ses *Instituzioni analitiche*,  
, 2 vol. in-4°, ont été traduites  
tie par d'Autelmy, sous les yeux  
e quelques notes de M. Bossut,  
ce titre : *Traité élémentaire  
alcul différentiel et du Calcul  
al*, traduits de l'italien de made-  
lle Agnési, 1775, in-8°. L'*Eloge  
rique de mademoiselle Agnési*,  
risi, trad. en français par M. Bou-  
a été imprimé séparément, et

reproduit à la suite de la traduction des  
*Bienfaits de la Religion chrétienne*,  
1807, 2 vol. in-8°. A. R—T.

AGNODICE, jeune Athénienne  
qui, pour satisfaire son goût pour la  
médecine, se déguisa en homme afin  
de suivre les écoles, dont la loi inter-  
disait l'entrée aux personnes de son  
sexe. Suffisamment instruite par Héro-  
phile, médecin célèbre, elle conserva  
son déguisement, et eut de grands suc-  
cès dans la pratique, qu'elle borna par-  
ticulièrement aux accouchements et  
aux maladies des femmes. Les méde-  
cins, jaloux de sa réputation, la citèrent  
devant l'aréopage, comme ne faisant  
servir son ministère qu'à corrompre  
les femmes. Agnodice n'eut besoin,  
pour se justifier, que de faire con-  
naître son sexe. Ils l'accusèrent alors  
d'avoir violé la loi qui défendait aux  
femmes et aux esclaves d'étudier la  
médecine ; mais les femmes des prin-  
cipaux citoyens d'Athènes prirent sa  
défense, et obtinrent la révocation de  
cette loi. C. et A—N.

AGNOLO (BACCIO D'), sculpteur  
et architecte florentin, né en 1460,  
se fit d'abord connaître par des ou-  
vrages de *rimesso* ou *tarsia*, sorte  
de marquetterie ou de gravure sur  
bois, fort en usage pour les meubles.  
Les stalles du cœur de l'église de  
Santa Maria-Novella sont ornées sui-  
vant ce procédé, par Baccio d'Agnolo.  
Il exécuta aussi de la sculpture ; et les  
ornemens en bois ciselés qui enri-  
chissaient l'orgue de la même église,  
ainsi que l'autel de la Nunziata, étaient  
de la main de cet artiste ; mais un  
attrait particulier le portait vers l'étude  
de l'architecture, et il partit à cet effet  
pour Rome. Il n'abandonna pas pour  
cela la sculpture, et fit briller ces deux  
talents réunis dans une occasion fa-  
vorable. Le pape Léon X voyageait  
en Italie ; toutes les villes par où il

## A G N

le pon-  
de plu-  
n eleva  
à patrie,  
on atte-  
orte d'a-  
ur cons-  
truits,  
angers.  
de cette  
me, et  
, Baccio  
r, et fut  
portants  
xécuta,  
m de la  
et bâti  
laccio se  
la cons-  
et il en  
le pre-  
carrées  
s portes  
vation,  
rès, fut  
ai appli-

construit, que, lors du siège  
rence, en 1529, il résista à l'  
ennemie. L'architecture exté-  
Duomo de Florence était resté  
faite depuis la mort de Brun-  
dont les dessins s'étaient perd-  
cio d'Agnolo fut chargé d'ac-  
monument ; il proposa d'en  
coupole d'une galerie à jour  
*tojo*), supportée par des col-  
en fit le modèle, et en exécuta  
une partie ; mais Michel-Ange  
venu à Florence, et remarqua  
détruisait les pierres sailla-  
Brunelleschi n'avait point laissé  
intention, trouvant d'ailleurs  
s'écarter beaucoup trop des idées  
l'intention de Brunelleschi, pré-  
même un autre projet, et il exécuta  
galerie de Baccio à une cage à jour  
résultat de cette discussion.  
n'exécuta ni l'un ni l'autre de ces  
Agnolo composa le magnifique  
Ste.-Marie del Fiore, et continua  
vailler à l'embellissement de l'église  
de cette vaste fabrique. Il

et l'une des plus célèbres  
Gravina, construit sur  
Gabriel d'Agnolo, mais  
des survenus à cette épo-  
rent d'achever. Ce même  
tit les églises de Ste.-Ma-  
ne, de St.-Joseph, et quel-  
monuments ; il mourut  
110. C—N.

), ou ANGELO da Siena.  
TINO.

DE, était l'un de ces ora-  
is de toute vertu, et tels  
avait beaucoup à Athènes.  
ce d'intenter contre Thé-  
accusation d'impieété, que  
époussa avec indignation,  
allut qu'Agnomide n'eo fût  
victime. Chassé d'Athènes  
ter, après la mort d'A-  
ainsi que beaucoup d'au-  
s, il obtint de Phocion la  
de revenir. Au mépris  
vice, lorsqu'Antipater fut  
porta accusateur de Pho-  
ant Polysperchon et de  
ple, et il le fit condamner  
is il ne tarda pas à rece-  
tivement de son ingratitude ;  
le, revenu à lui-même, le  
à son tour au dernier sup-

C—N.

RD, né dans la Gaule bel-  
liocèse de Trèves, à la fin  
le, fut ami de Leydrade,  
de Lyon, qui le choisit  
nent pour son coadjuteur,  
e pour son successeur, et  
e ordonner par trois évê-  
ordination, très-irrégulière,  
ruit parmi les évêques de  
ais elle fut ratifiée, ou plu-  
e. Agobard était un de ces  
pétueux qui vont au bien  
gement et sans tolérance,  
souvent facile d'égarer. Il  
la révolte des enfants de

Louis-le-Debonnaire, et se fit distin-  
guer par ses écrits à ce sujet : on croit  
même qu'il fut le rédacteur du bref que  
le pape Grégoire IV publia contre  
Louis-le-Debonnaire ; mais il recon-  
nut son erreur ; et, après avoir été dé-  
posé en 855 par le concile de Thion-  
ville, il fut rétabli, et mourut le 6  
juin 840, en Saintonge, où il était  
allé pour des affaires publiques. A  
propos du bouleversement qu'il y eut  
dans le royaume, on a dit « qu'Agobard  
était né dans le siècle d'or de  
Charlemagne ; qu'il avait brillé dans  
le siècle d'argent de Louis-le-De-  
bonnaire, et qu'il était mort dans  
le siècle de fer des enfants de cet  
empereur. » Nous remarquerons cepen-  
dant qu'il est mort sous le règne  
de Louis-le-Debonnaire, qui descendit  
au tombeau quatorze jours après lui.  
Agobard était un très-savant person-  
nage, et fut lié avec Adalhard, et autres  
hommes illustres du temps. Il a laissé  
un grand nombre d'écrits ; les trois  
premiers qu'il composa, et les trois  
plus célèbres, sont ceux qu'il donna  
contre Félix d'Urgel, contre les juifs,  
et contre la loi Gombette. Cette loi,  
qui autorisait les duels juridiques,  
fut abrogée à sa sollicitation. Agobard  
écrivit contre les épreuves de l'eau et  
du feu, etc., qu'on appelait alors les  
jugements de Dieu. Les orages fré-  
quents, occasionnés à Lyon par le  
voisinage de deux rivières et de mou-  
tagnes élevées, furent la matière d'un  
écrit d'Agobard qui combattit l'opi-  
nion généralement reçue alors, que ces  
tempêtes étaient excitées à volonté  
par des sorciers qui tiraient parti de  
cette erreur. Agobard a composé beau-  
coup d'autres ouvrages ; on trouve la  
traduction de quelques-uns dans l'*His-  
toire de Lyon*, par le P. Menestrier.  
Papyre Massou entra chez un relieur  
qui allait mettre en pièces un manus-

à couvrir  
tenait les  
et l'acqui-  
imprimer  
ait ajouté  
une pré-  
usurée à  
*culte des*  
de fautes  
agea Ba-  
ide, qui  
. Elle est  
Agobard  
imprimée  
*iothèque*  
B—r.  
STE), ar-  
taire d'é-  
né à Bo-  
mise, où  
n a de ce  
ponse au  
i, sur la  
a ville de  
*me e Do-*  
*a*, *Let-*  
*ie*, 1638.

ronner son rival, par l'in-  
vention des Athéniens en  
leur compatriote. Agoracri-  
vendit sa statue aux hal-  
Rhamnus, bourg de l'Attique  
clause expresse qu'elle ne  
jamais dans Athènes; et, po-  
ser son ressentiment, il la nu-  
*mésis*. C'est de là que venait  
de *Rhamnusienne*, que l'on  
donnait quelquefois à la di-  
vengeance. Varron regarda  
tue comme la plus belle de l'  
Agoracrite se faisait remar-  
beauté, et par l'agrément de  
nières; il vivait dans la 8<sup>e</sup>  
piade. (V. ALCAMÈNES.)

AGOSTI (JULES), dramaturge  
mort très-jeune en 1704.  
lui deux tragédies, *Artaxerxès*  
*Cianippe*, 1709, et un opéra  
*Larmes de Marie pendant la*  
*sion de J.-C. Apostolo*. Zeno  
avoir lu le premier acte de  
en a loué le style dans ses  
Lettres, et a témoigné le  
regret de la mort prématurée.

vrages de différents genres et en vers. G—É.  
**TINI** (LIONARDO), célèbre e, natif de Sieune, fleurit ilieu du dix-septième siècle ; pontificat d'Urbain VIII, il cour du cardinal Barberini, ard, le pape Alexandre VII, nait beaucoup, lui donna la inquisiteur ou d'examineur ues dans tout le pays latin. Il les deux ouvrages suivants, rares et estimés : I. *la Sicilia di Filippo Paruta descritta daglie, con la Giunta di o Agostini*, Rome, 1649, inest qu'une nouvelle édition de : que Paruta avait publié à en 1612, in-fol., sous le ella Sicilia di Filippo Paruta :critta con Medaglie, parte zette première partie, qui est très-rare, ne contenait que la tation gravée des médailles : lication devait suivre, dans onde partie qui n'a jamais gostini a employé les mêmes : qui avaient servi à Paruta ; nenté d'environ quatre cents s le nombre de celles qui ans la première édition ; mais pas non plus ajouté d'explications près sa mort, les planches de ayant passé dans les mains aire, nommé Marc Maier, ceonna à Lyon, en 1697, une lit. in-fol. du même ouvrage, titre : *La Sicilia di Filippo descritta con Medaglie, e ata con aggiunta di Lionardo i, hora in miglior ordine di a Marco Maier, arricchita Descrittione compendiosa di famosa Isola*, etc. ; mais, malxplications, et les détails histo- joutés par l'éditeur, cette édi- beaucoup moins estimée que

celles de Paruta et d'Agostini. L'édition la meilleure et la plus complète est celle que Sigebert Havercamp en a faite en latin, à Leyde, 1723, en 3 vol. in-fol., avec des Commentaires où il y a des recherches utiles ; ces trois volumes forment les 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>. et 8<sup>e</sup>. du *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Siciliae*, de Jean-George Grævius et Pierre Burmann ; II. *le Gemme antiche figurate di Lionardo Agostini, con le Annotazioni del Sig. Gio. Pietro Bellori*, première partie, Rome, 1656 et 1657, in-4<sup>o</sup>. ; seconde partie, Rome, 1670, in-4<sup>o</sup>. Les deux parties ont été réimprimées ensemble à Rome, en deux volumes in-4<sup>o</sup>. , en 1686. En 1702, Dominique de Rossi en donna une édition augmentée, qui fut aussi imprimée à Rome, en deux vol. in-4<sup>o</sup>. ; et, en 1707, il en parut dans la même ville une quatrième en 4 vol. grand in-4<sup>o</sup>. , publiée, avec une foule d'additions, par Paul Alexandre Maffei, sous ce titre : *Gemme antiche figurate, date in luce da Domenico de Rossi, colle Sposizioni di Paolo Alessandro Maffei*, etc. Quoique cette édition soit beaucoup plus considérable que les précédentes, la première est celle que l'on estime le plus, à cause de la beauté des dessins dont elle est ornée. L'ouvrage d'Agostini a été traduit en latin par Jacques Gronovius, qui y a ajouté une savante préface : cette traduction a été publiée à Amsterdam, 1685, in-4<sup>o</sup>. : elle a été réimprimée à Franeker en 1694, in-4<sup>o</sup>. Clément (*Bibliothèque curieuse*) ne paraît pas avoir eu connaissance de l'édition de 1656 ; Chrétien Gottlieb Jaecher, *Dictionnaire des Savants*, attribue encore à Lion. Agostini un autre ouvrage, intitulé : *Consigliere di pace*. C'est une erreur : cet ouvrage est de Lionardo Agosti. A. L. M.



, ou AN-  
s et ar-  
premier  
apparte-  
Sienna,  
istingués  
n trouve  
*Fonte-*  
Sienna.  
ix archi-  
Naples,  
onstruire  
et ayant  
Agostino  
confia la  
jeune ar-  
Angelo,  
vantages  
maître,  
ocier son  
optés en  
accompa-  
istioie, à  
l'aiderent  
ution de  
nus dans

beaux du 14<sup>e</sup>. siècle. On y a  
seize bas-reliefs qui ont été de  
soin par Vasari, et surtout par  
Quazzesi. Les deux frères firent  
pour Bologne un grand bas-relief  
qu'on voit au-dessus du maître-autel  
l'église de St-François, et qui leur  
coûta huit ans de travail. La ville de  
Sienna s'étant donnée au pape Jean  
ce pontife, pour s'en assurer la pos-  
session, fit élever une forteresse  
on confia la construction à ses  
frères; mais le pape n'ayant  
tenu les promesses qu'il avait faites  
aux Bolognais, ils secoururent les  
abattirent cette forteresse.  
même temps, le Pô déborda sur  
territoire de Mantoue et de  
il périt plus de 10,000 personnes  
cette inondation. Agostino et ses  
appelés comme ingénieurs, les  
gurent le fleuve à rentrer dans son  
lit, et lui opposèrent de nouvelles  
digues. A leur retour dans leur  
trie, en 1338, ils érigèrent plusieurs  
monuments, tels que l'église de  
St-François.

le regardait comme un des plus savants et des plus féconds compositeurs de son temps dans tous les genres, et ses compositions pour 4, 6 et 8 voix, étaient l'objet de l'admiration de toute la ville de Rome. Le père Martini a conservé d'Agostino un *Agnus Dei*, à 8 parties, qui est d'une composition très-remarquable. Dans quelques Biographies étrangères, ce compositeur est désigné sous le nom d'*Agostini*.

P—x.

AGOSTINO (ANTON.). *V.* AUGUSTIN.

AGOTY. *Voy.* GAUTIER D'.

AGOULT (GUILLAUME D'), gentilhomme et poète provençal du 12<sup>e</sup>. siècle, mourut en 1181. « Il était, dit Duverdier, excellent en savoir et honnêteté, exemplaire et vrai censeur, en toute sa vie, benin et modeste. » Il épousa Jausserande de Lunel, à la louange de laquelle il fit maintes chansons, qu'il adressa à Ildéphonse, premier du nom, roi d'Aragon, prince de Provence et comte de Barcelone, de la maison duquel il était le premier gentilhomme. Il se plaignait que, de son temps, on n'aimait plus comme on devait, et fit à ce sujet un Traité intitulé : *la Maniera d'amar del temps passat*. Il y dit que nul ne doit être prisé, s'il n'a l'amour en singulière recommandation. Ses œuvres ne sont point imprimées. La famille Agoult existe encore dans le Dauphiné et la Provence. A. B—T.

AGRÆUS (CLAUDE-JEAN), savant jurisconsulte suédois, du 17<sup>e</sup>. siècle. Il enseigna le droit à l'université de Dorpat, relevant alors de la Suède, et publia des ouvrages qui répandent du jour sur la législation des pays du Nord ; le principal a pour titre *Leges Sudromanicæ et Westmanicæ ex antiquis archivi regii cod. descriptæ et ad leges regni suevici reliquas collatæ*, Stockh., 1666. — Il y a eu

en Suède quelques autres savants du même nom, qui ont écrit sur les antiquités, l'histoire et la morale. C—A U.

AGRAIN (EUSTACHE D'), fut, pendant la première croisade, prince de Sidon et de Césarée, connétable et vice-roi de Jérusalem. Il était parti de Languedoc, en 1096, avec Raymond, comte de Toulouse, qui conduisait une armée forte de cent mille croisés, à la tête desquels on voyait les plus illustres chevaliers du temps (*Voy.* RAYMOND). Les brillants exploits de d'Agrain lui méritèrent, du roi Baudouin, les dignités dont nous venons de parler, et, de plus, la souveraineté de Sidon et de Césarée, qu'il transmit à ses enfants. Ce monarque ayant été pris dans une embuscade, le patriarche et les généraux de l'armée élurent d'Agrain, vice-roi d'Acce; et les succès qu'il obtint contre le sultan d'Égypte, le firent surnommer *l'épée et le bouclier de la Palestine*.

— Hugues d'AGRAIN, son petit-fils, se fit remarquer dans une ambassade au Kaire, qui lui fut confiée, en 1182, par Amaury, roi de Jérusalem; au rapport de Guillaume de Tyr, il s'y conduisit avec une habileté au-dessus de son âge, et parvint à conclure un traité de paix avec le khalysse. Ses descendants se sont alliés aux maisons souveraines. Julien, le septième d'entre eux, épousa, en 1253, la fille du roi d'Arménie. Cette famille, originaire du Vivarais, obtint le privilège de porter l'épée nue à la procession de la fête de Notre-Dame-du-Puy, en mémoire des services qu'elle avait rendus à l'Église en Orient, et des reliques qu'elle avait envoyées à la Métropole du Velay. Deux branches de cette ancienne maison existent encore. O—N.

AGRAZ (ANTOINE), né à Palerme, en 1640, et mort en 1672, était d'o-

Alfonse à Anvers. Marie de Agreda y e  
 icile que qu'aussitôt que la Vierge fut ve  
 avoir lui monde, Dieu ordonna aux An  
 rragon, transporter cette aimable enfant  
 pes Clé- Ciel empyrée; qu'il assigna cent  
 ne deux de chacun des neufs chœurs  
 ts, l'un servir; qu'il en destina douze  
 ape Clé- pour être toujours auprès d'e  
 Espagne forme visible et corporelle, et  
 e, 1671; dix-huit, des plus distingués, q  
 i volun- cendaient par l'échelle de Jacob  
 Romæ, faire les ambassades de la re  
 eurs au- grand roi. Dans le 20<sup>e</sup>. chapit  
 dont on fait le récit de ce qui arriva à la  
 Biblio- pendant les neuf mois qu'elle fi  
 G—É. le sein de sa mère Anne; elle  
 le la fa- ensuite, qu'avant l'âge de trois  
 ère em- Marie balayait la maison, avec  
 de Marie des anges, etc. Le 15<sup>e</sup>. chapit  
 ix frères tient une foule de détails indéce  
 Sa mère offensent la pudeur. Du reste,  
 sa sœur man, tout bizarre qu'il est, ne lai  
 vent que d'être assez bien tissu, et même  
 Agreda, ment écrit. Le père Thomas C  
 onnières récollet, le traduisit en françai  
 préten- le titre suivant: *La mystique*  
 de la *Divine Miroir de la Tour*

**Bonne sa condamnation.** L'auteur anonyme dit que les partisans de la censure, dont il dévoile les trames, traitèrent leurs adversaires d'*Agredins*, et il ajoute que c'est pour favoriser l'imprimeur, que quelques docteurs séduits condamnèrent l'ouvrage. « Car, dit-il, pour faire vendre un » livre, il suffit qu'on le veuille con- » damner ; chacun y court comme au » feu. » Du reste, l'auteur défend toutes les folies que le cerveau malade de la religieuse visionnaire avait enfantées. Le *Journal des Savants*, année 1696, et Bayle, traitent longuement de ce procès qui mérite aujourd'hui peu d'attention. Il suffit d'ajouter que le parti de la censure et du bon sens triompha, et que la condamnation des rêveries de Marie d'Agreda ne fut point révoquée, malgré les efforts que fit l'ambassadeur d'Espagne, pour sauver l'honneur de la religieuse inspirée. Marie d'Agreda mourut le 24 mai 1665. Son ouvrage fut censuré à Rome, en 1681 ; mais la publication du décret fut suspendue en Espagne, où ce livre avait été approuvé, et même la Congrégation de l'*Index* en permit la lecture dans ce royaume, en 1739. La traduction de *la Cité mystique de Dieu*, etc., par le père Crozet, a été réimprimée à Bruxelles, 1715, 5 vol. in-4° ; 1717, 8 vol. in-8°. Bossuet a fait quelques remarques sur cet ouvrage ridicule, et il en a relevé les indécences.

D—G.

**AGRICOLA** (CÆSUS JULIUS), consul et général romain, immortalisé par son gendre Tacite, et digne en effet d'avoir un tel historien, par la réunion qu'il offrit en sa personne, de la plus sage politique jointe à la plus brillante valeur, et d'un caractère aussi aimable que son ame était élevée. Petit-fils de deux procureurs des Césars, fils d'un sénateur, Agri-

cola reçut le jour au sein de l'illustre et ancienne colonie de Fréjus, fit ses études à Marseille, ses premières armes dans la Bretagne, passa de l'enthousiasme de la philosophie à celui de la gloire militaire ; et, dans les camps ainsi que dans l'école, dans la ville, comme dans les provinces, conserva toujours une pureté inaltérable. Questeur intègre auprès d'un proconsul concussionnaire, tribun muet sous Néron, préteur religieux sous Galba, gouverneur chéri d'Aquitaine, et consul honoré sous Vespasien ; lorsque ce dernier empereur commençait à rendre moins pénible pour les Romains la perte de leur liberté, Agricola fut envoyé chez ces Bretons à qui Jules-César avait voulu ravir la leur ; et qui la défendaient depuis 50 ans avec une opiniâtreté indomptable. Les Romains même, devenus esclaves, étaient encore élevés à croire que les autres nations avaient été créées pour leur obéir. Il était dans la mission d'Agricola de subjuguier les Bretons, et dans son cœur de les civiliser : il réussit à l'un et à l'autre. Voulant signaler son arrivée par un début qui, tout à la fois, frappât l'esprit de ces différentes peuplades, et remontât le courage de sa propre armée, il courut en plein hiver contre les Ordoriques, qui venaient d'exterminer une division de cavalerie romaine, entraîna ses troupes qui hésitaient, en marchant partout à leur tête ; gravit les montagnes, atteignit les insurgés, les tailla en pièces, revint conquérir à la nage l'île de Mona, dont les habitants, le voyant sans vaisseaux, n'avaient pas même songé à se défendre contre une agression de sa part. Pendant six campagnes, Agricola marcha de succès en succès, poussant toujours les Barbares devant lui, employant les étés à soumettre de nouvelles nations, les hivers à instruire

A G R

x que le eux-mêmes le feu ; les pères  
 en son époux , allant et revenant de  
 à justice à l'abattement , et de l'abattem  
 qu'avait rage , à l'aspect de leurs enfant  
 Parvenu leurs femmes ; plusieurs mé  
 de terre massacrant par une espèce d  
 Écosse , Alors Agricola fut le triompha  
 à le pre- la Bretagne , de la Calédonie , de  
 un na- les îles Orcades. Il se disposai  
 de ses celui de l'Hibernie. Un des  
 es trou- cette île , chassé de ses états p  
 ent tou- sédition ( on croit que c'est le *Th*  
 ux leurs *Téachmar* des Chroniques  
 étail, se daises ), était venu implorer le  
 re, dans du gouverneur romain , et Agr  
 ésespoir retenait près de lui , dit Tacit  
 ces fiers le voile de l'amitié , avec le pro  
 choisir faire l'instrument d'une nouvel  
 fers , et quête ; mais Vespasien n'étan  
 que de Domitien , monté sur le tré  
 mpagne monde , y fut jaloux des victoi  
 re de la gricola. Forcé de le louer en  
 à la tête il lui envoya l'ordre secret de  
 rassem- et de rentrer dans Rome pen  
 retagne, nit. Un froid embrassement  
 nie ; de lence ténébreux , décelèrent l'

crit le testament du défunt : Domitien s'y trouva institué co-héritier avec le plus tendre des fils et la meilleure des femmes ; on le vit s'en réjouir comme d'un honneur et d'un hommage. « Les adulations continuelles l'avaient fait arriver à ce degré d'aveuglement et de corruption, qu'il ignorait que les bons pères n'appellent à leur succession que les mauvais princes. » — « O Agricola ! s'écrie le sublime et pieux historien de ce grand homme, heureux par l'éclat de ta vie, tu le fus encore par l'époque de ta mort. Tu n'as pas vu les portes du sénat assiégées, les sénateurs investis de soldats, tous ces consulaires enveloppés dans le même massacre, tous ces illustres Romains exilés et fugitifs!... »

L. T.—L.

AGRICOLA (GEORGE), proprement BAUER, médecin, né à Gluchen en Misnie, l'an 1494, étudia d'abord à Leipzig, puis en Italie, sous les savants qui rendaient alors cette contrée la patrie des sciences et des lettres. Il revint ensuite exercer la médecine à Joachimsthal en Bohême ; mais son goût pour la métallurgie l'entraîna bientôt exclusivement. Il alla à Chemnitz, près des riches minières des électeurs de Saxe ; en visitant ces mines et s'entretenant familièrement avec les mineurs, il acquit une connaissance parfaite de tous les procédés qui ont rapport à l'exploitation des métaux. Ce fut en vain qu'il assura alors aux ducs de Saxe que la portion souterraine de leurs états valait mieux que la superficie ; il en fut peu secouru, et employa tout son bien à ses savantes recherches. Parmi ses nombreux ouvrages, on doit principalement distinguer ses douze livres *De re metallicâ*, dans lesquels il expose les diverses opérations propres à l'exploitation des mines, les ma-

chines qu'on y emploie, avec une synonymie des expressions grecques et latines relatives à cette science, et beaucoup de planches qui éclaircissent le texte. Ce livre fut imprimé à Bâle, 1546, 1556, 1558, 1561, 1621, 1657, in-fol., et plusieurs fois in-8°. Il contient en outre les traités suivants : *De animantibus subterraneis* ; cinq livres *De ortu et causis subterraneorum* (qui ne se trouvent pas dans les quatre premières éditions) ; quatre *De naturâ eorum quæ effluunt à terrâ* ; dix *De naturâ fossilium* ; deux *De veteribus et novis metallis* ; et un dialogue *De re metallicâ*. Agricola a aussi publié à Bâle, cinq livres *De mensuris et ponderibus Romanorum et Græcorum*, 1550, in-fol., 1553, in-4°. Nous avons encore sous son nom, un traité de *Lapide philosophico*, Cologne, 1551, 1534, in-12. Agricola mourut en 1555, à Chemnitz, à 61 ans. Les luthériens, auxquels il s'était montré opposé, laissèrent cinq jours son corps sans sépulture. George Agricola est le premier minéralogiste qui parut après la renaissance des sciences en Europe. Il est en minéralogie ce que fut Conrad Gesner en zoologie ; la partie chimique, et principalement docimastique de la métallurgie, est déjà traitée dans son livre avec beaucoup de soin, et même a été peu perfectionnée depuis, jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle : on voit qu'il connaissait les auteurs classiques, les alchimistes grecs, et même beaucoup de manuscrits. Cependant il croyait encore aux esprits follets, auxquels les mineurs attribuent les effets des moiffettes ou exhalaisons dangereuses qui les tourmentent dans les mines.

C—V—A.

AGRICOLA (GEORGE ANDRÉ), docteur en médecine et en philosophie, qui vivait à Ratisbonne, au commencement du 18<sup>e</sup> siècle. Il se rendit cé-

lues dé- AGRICOLA (JEAN), aussi  
 la mul- MAGISTER ISLEBIUS, ou MATTHEW  
 plantes; LEBEN, parce qu'il était d'Eisle-  
 oyen de dans le comté de Mansfeld, vill-  
 eulle ou tale de Luther. Contemporain e-  
 inds ar- ciple de ce réformateur, il en  
 ne de- part assez remarquable, bien qu'  
 heure à bordonnée, aux travaux et aux  
 l'instru- qui assurèrent le succès de la  
 cler son mation et préparèrent l'organisa-  
 qui de- tion de l'église luthérienne. Son véri-  
 et de le nom était *Schnitter*, ou *Moisson*  
 a trouve qu'il latinisa, suivant l'usage de son  
 cola eut cle. Il prêcha successivement e-  
 i divers un grand zèle à Eisleben, à F-  
 dues in- ort-sur-le-Mein, à la diète de S-  
 n *Essai* comme aumônier de l'électeur  
 elle des Saxe, et à Wittenberg. C'est dans  
*Fleurs*, dernière ville qu'il donna naissance  
 fol., tra- la secte des *antinomi*, ou *anti-*  
*Agricul-* *miens*, en soutenant, contre Mé-  
*décou-* thon, dont la célébrité excitait  
 ), 2 vol. lousie, l'inutilité de la loi de  
 i—r. dans l'œuvre de la conversion  
 en Fin- tienne : c'était là son véritable  
 t la mé- ment, et l'on a eu tort de lui attu-

Le premier prédicateur de la cour lin, que l'électeur de Brandebourg lui offrit en 1540. Il se livra à ses nouvelles fonctions, et acta à la fin de cette année. On des doutes sur la sincérité de straction ; ce qui est plus certain est la part qu'il eut, en 1548, avec les Pflug et Michel Sidonius, dans la rédaction de l'*Interim d'Augsbourg*, et aux controverses des Adviates, ou des théologiens protestants qui consentaient à admettre des indifférentes plusieurs parties du romain, regardées d'abord comme incompatibles avec la doctrine réformatrice. Né le 20 avril 1490, à Seidel et Kuster, ou en 1492, l'autre, il tint, avec le docteur à la plume au fameux colloque de 1519; fut associé à Melanchton à Brentz, pour la remise de la ville d'Angsbourg, et l'un des auteurs des articles de Smalcalde, 1537 ; il mourut à Berlin le 22 mai 1566. Outre des ouvrages de controverse et d'exégèse, on a de lui une traduction allemande de l'*Andria* de Térence, et un *Recueil de Proverbes allemands*, accompagnés d'un *Commentaire*. Ce ouvrage a contribué à former l'orthographe de la langue allemande. Son style n'est pas aussi animé que celui de Luther, mais il est plein d'énergie et de dignité.

S—R.

**AGRICOLA (RODOLPHE)**, professeur de philosophie à Heidelberg, et restaurateur des sciences et lettres en Europe ; il s'appelait d'abord *Huesmann*, et était né à Meln, près de Groningue, en 1494. Après avoir étudié sous Thome Kempis, il parcourut l'Italie, et passa quelque temps à Ferrare, où Hercule d'Est fut son protecteur. Théodore de Gaze son maître

de philosophie. Lorsqu'il revint dans les Pays-Bas, en 1477, il passa par Deventer : il vit Érasme, alors âgé seulement de 10 ans, et prédit qu'il deviendrait un grand homme. De retour en Allemagne, il fut nommé syndic de Groningue, et envoyé comme tel à la cour de l'empereur : en 1482, il accepta la place de professeur à Heidelberg, que lui offrit le chancelier Jean de Dalberg, et y mourut en 1485. Il était bon musicien, bon peintre, bon écrivain, bon poète et savant philologue : ses contemporains, entre autres Érasme, lui ont prodigué les plus grands éloges ; on a dit que, lorsqu'il écrivait en vers latins, c'était un autre Virgile, et, en prose, un autre Politien. Peu ambitieux, il sut conserver son repos en gardant son indépendance, et cultiva les lettres avec ardeur. Bayle compare le savoir d'Agricola à celui des plus illustres savants que l'Italie eût alors. Parmi ses écrits, recueillis à Cologne sous ce titre : *R. Agricola lucubrations, aliquot lectu dignissimæ*, etc., 1559, 2 vol. in-4°, les plus remarquables sont les traductions de quelques morceaux des classiques anciens, tels que Platon, Isocrate, des notes sur Boëce, son *Traité* incomplet *De inventione dialecticâ*, où il développe la méthode de raisonnement de l'antiquité, et son discours *In laudem philosophiæ*.

G—T.

**AGRICOLA (JEAN-AMMONIUS)**, médecin allemand de la fin du 15<sup>e</sup> siècle, professeur de langue grecque à Ingolstadt, et l'un des meilleurs commentateurs d'Hippocrate et de Galien. On lui doit aussi deux livres sur la botanique médicale (*de Medicina herbaria*), l'un contenant les plantes qui étaient déjà employées par les anciens médecins, l'autre, celles auxquelles la médecine n'a recours que depuis Ga-



scours : *de Præs-*  
*iani*. C. et A.—N.  
 (JEAN-FRÉDÉRIC),  
 isique, naquit en  
 , dans la princi-  
 . Après avoir étu-  
 ig, et pris des le-  
 le Jean-Sebastien  
 à Berlin, où il  
 la composition, et  
 un excellent orga-  
 , il épousa la Mol-  
 ice, et fut nommé,  
 ur de la chapelle  
 plusieurs disserta-  
 ue, et traduit de  
*ents de l'art du*  
 auquel il a ajouté  
 ositions musicales  
 mais il y en a peu  
 à les opéras dont  
 our le théâtre de  
 e ceux d'*Achille*  
*thigénie en Tau-*  
 mourut d'hydro-  
 e 1754. P—x.

tations du peuple. Ayant de  
 grossiers à persuader, et  
 sans doute lui-même un p  
 teur, il leur récita l'ape  
 membres qui, ne voulant pl  
 de nourriture à l'estomac  
 rent, par la langueur où ils t  
 qu'en prenant ce parti ils s  
 à eux-mêmes. Frappée de  
 de la comparaison, la m  
 calma; mais elle obtint un  
 ce qu'elle demandait : les de  
 abolies, et on institua cett  
 ture du tribunal qui occup  
 si importante dans l'histoi  
 publique romaine. La pe  
 tribuns du peuple fut décl  
 par une loi, avant que le y  
 trât dans la ville. Ils ne f  
 l'origine que cinq, mais ex  
 porta le nombre jusqu'à  
 avoir terminé par son es  
 liant un soulèvement qui n  
 détruire la république à p  
 mic, Menenius Agrippa m  
 acé, et emporta l'estime.

lirent la seconde personne. Agrippa commença sa politique en se chargeant d'Acilius, lorsque, sur la descente, les assassins de Cécina furent en jugement. Quand les querelles entre Antoine et Octave furent à éclater, Agrippa se fit l'ami de Lucius Antoine, frère de César, et délivra d'un péril imminent le corps d'armée de Salvidien, tenant de l'héritier de Cécina, qui avait été chargé de commander les troupes de la Gaule, dont il soumit les chefs qui avaient essayé de seconder les Romains. Il passa même à la démolition de l'exemple de César, pour le terreur de ses armes aux Gaules. Octave le nomma commandant général de ses troupes. Agrippa commença par recourir à Cornificius, qui, par les troupes de Sextus, fut obligé de se rendre; mais une grande bataille navale fit complètement son œuvre, et les prodiges de valeur qu'il fit dans cette journée, lui valurent sa victoire à une guerre qu'il inventa, et qui fut terrible de détruire les vaisseaux de Pompéius, ainsi qu'il présumait à cette occasion, où le sort de l'empire fut décidé. La supériorité des œuvres d'Agrippa, et l'inconduite d'Antoine assurèrent un succès complet à l'heureux commandant, après s'être montrée la cause d'Octave, Agrippa vint à lui conseiller d'abdiquer et de rétablir la république, mais Octave, devenu empereur, le refusa. Mécène. Rien n'est plus remarquable que cette conférence, qui se termina par l'une des plus ad-

mirables scènes de *Cinna*. En se déterminant à suivre le conseil de Mécène, qui s'accordait bien mieux avec ses sentiments secrets, Auguste n'en rendit pas moins justice à la franchise d'Agrippa. Pendant un voyage que l'empereur fit en Espagne, Agrippa, resté à Rome, orna cette ville de plusieurs monuments magnifiques, tels que le Portique et le temple de Neptune, les bains qui portèrent son nom, et le Panthéon qui subsiste encore. Auguste, attaqué d'une maladie grave, ne nomma point de successeur; mais il remit publiquement son anneau à Agrippa, et les Romains en conclurent qu'il le désignait à leur choix, s'ils désiraient après sa mort être gouvernés par un seul homme. Nommé gouverneur de Syrie, Agrippa était déjà arrivé à Lesbos, lorsqu'il fut rappelé à Rome pour y exercer la dignité de gouverneur de la ville, qu'Auguste venait de créer spécialement pour lui. Quoiqu'Agrippa eût épousé Marcella, nièce du prince, Auguste la lui fit répudier; et il lui donna pour femme sa propre fille Julie, si fameuse par ses dérèglements. Mécène avait porté l'empereur à cette démarche, en lui disant : « Vous avez rendu Agrippa si puissant, qu'il faut ou le nommer votre gendre, ou le faire mourir. » Agrippa fut ensuite envoyé en Gaule pour arrêter les incursions des Germains qui avaient passé le Rhin, et commis d'affreux dégâts. Ils se retirèrent à l'approche d'Agrippa, qui alla ensuite en Espagne attaquer les Cantabres. Il éprouva une vigoureuse résistance de la part de ce peuple, qui, depuis plus de 200 ans, défiait les armes de Rome; cependant il parvint à le dompter, et un tel succès parut au sénat digne du triomphe. Agrippa eut la circonspection de refuser cet honneur, pour ne pas ex-

R

Auguste. Il continua dans la capitale des spectacles publics, surtout de magnifiques subsistent encore à cette époque, Auguste, par le petit nombre de la république qui partagea en quel- que sorte le pouvoir suprême avec lui, montra de plus en plus sa haute fortune. L'an 18 av. J.-C., il mar-

cha Hérode, roi de Judée, les armes qui furent prises. Cette fois encore, Auguste et attribua tous ses pouvoirs, sous les auspices de la déesse Minerva. Auguste pro- fusa son autorité tribuni- cienne contre les Panno- niens, et son nom seul, se- lon les conditions qu'il leur imposa. Il était de retour à Rome en traversant la Cam- panie, lorsqu'il fut atteint d'une maladie vio-

A G R

lente, qui épousa Tibère. Il eut deux enfants de Marcella, une fille et une femme. Julie, qui fut la femme de Tibère, lui donna trois fils, Caius, Lucius et Agrippa Posthumus, et une fille, Julie et Agrippine, femme de Germanicus. Agrippa, comme son père, avait été plusieurs fois tribun militaire. Les tribunaux consulaires lui avaient été plusieurs fois retirés, et il avait subi trois fois la censure avec Auguste.

AGRIPIA (MARCUS JUNIUS) fils du précédent et de Julia. Son nom de Posthume lui fut donné parce qu'il naquit après la mort de son père, 12 ans av. J.-C. Il était d'un caractère grossier et sans culture, mais d'une force de corps extraordinaire. Il n'était point connu par de ses frères, Caius et Lucius, et Auguste, son aïeul, l'adopta avec eux. En même temps qu'il adopta ses frères, Auguste révoqua bientôt l'adoption de Agrippa dans l'Asie. Quelques auteurs assurent qu'Auguste conçut contre lui un

des esclaves d'Agrippa, éminent, forma un projet Il n'avait pu parvenir à l'île de Plausie, lors de Auguste, et à le présenter de Germanie; il résolut, de quelque ressemblance, pour lui; et étant débarqué Étrurie, il fit répandre le rippa n'était pas mort. Ses mystérieuses accrédièrent fut accueilli par la foule Ostie, et des assemblées formèrent dans Rome médeux émissaires de Tibère eaus à gagner sa confiance de lui, et le firent conpreur. Quand ce prince lui demanda « Comment veau Agrippa? » Clément e de lui répondre: « De tu es devenu César. » Comumait qu'un grand nombre nages distingués l'avaient ur argent et de leurs conre le fit mourir secrètement rieur du palais, et ne fit echerches pour découvrir ces que Clément avait eu le ne pas révéler. Q. R.—Y. PA (HÉRODE), roi de Judée, obule et de Bérénice, fille dit le Grand, fut élevé à la ueste, avec Drusus, fils de Ti-goût pour la profusion le les dépenses si excessives, rt de Drusus, il fut obligé de t. Judée. Il passa quelques un château de l'Idumée, situation si misérable, qu'il oloutainement laissé mourir i sa femme Cypres, fille de t quelques-uns de ses amis t parvenus à lui rendre le revint à Rome, où il s'atta- gula, et eut l'imprudence de être le désir qu'il avait de la

mort de Tibère. Cet empereur le fit aussitôt charger de chaînes; mais il ne porta pas plus loin son ressentiment; et Hérode Agrippa vivait encore lorsque Caligula parvint à l'empire. Ce prince le fit sur-le-champ mettre en liberté, et lui donna une chaîne d'or du même poids que celle de fer qu'il avait portée, avec le titre de roi, auquel il joignit deux tétarchies. Un an après, Agrippa partit pour visiter son royaume. Prenant sa route par Alexandrie, il fit dans cette ville une entrée si pompeuse, qu'il excita l'envie des habitants, qui, toujours enclins à la raillerie, l'insultèrent par une procession satirique, où un mendiant faisait le personnage d'un roi juif. Agrippa et ses compatriotes, qui étaient en grand nombre dans la ville, furent très-offensés de cette insulte, dont ils ne purent tirer vengeance, parce que Flaccus, gouverneur romain de la ville, n'aimait pas les juifs. Il s'ensuivit dans Alexandrie une persécution violente contre ces derniers; mais Agrippa, en ayant informé l'empereur, obtint le rappel et la perte de Flaccus. Cependant Hérode Antipas, qui avait épousé la sœur d'Agrippa, voyant avec envie son élévation, fit un voyage à Rome pour obtenir de semblables honneurs; Agrippa l'accusa d'avoir pris part à la conjuration de Séjan, le fit bannir, et fut mis en possession de sa tétarchie et de tous ses trésors. Agrippa se vit ensuite placé dans une situation critique à l'égard de Caligula. Ce tyran avait ordonné que son image fût adorée dans le sanctuaire même du temple de Jérusalem; mais les juifs s'opposèrent avec tant d'énergie à cette profanation, que le gouverneur fut obligé de différer l'exécution de l'ordre de l'empereur, et de lui demander de plus amples instructions. Agrippa vint à Rome, afin d'intercéder

présenta  
où il lisait  
tellement  
vue causa  
it, et que  
à son pa-  
ereur une  
les *OEu-*  
inte à une  
arna pour  
rson des-  
t dans la  
auraient  
assiné l'an  
employé  
laude et le  
e prendre  
pter l'em-  
firmé Jo-  
in ne rap-  
it, Claude  
, non seu-  
lons qu'il  
s en don-  
idée et de  
ls avaient  
Il le dé-

approuver toutes ses acti-  
probablement pour com-  
juifs qu'il persécuta les ch-  
lui attribue le martyre de  
le mineur, frère de S. Jes-  
prisonnement de S. Pierr  
Césarée, avec une cour :  
breuse que brillante, pour  
des jeux en l'honneur de C  
qu'il fit un discours aux  
Tyr et de Sidon qui ét  
solliciter sa faveur. Ces é  
les autres vils flatteurs  
présents, s'écrièrent que  
celle d'un dieu et non d'u  
adulation extravagante de  
parut touché. Presque dai  
temps, il fut attaqué d'u  
d'entrailles qui, après de  
affieuses, prolongées pe  
jours, le fit périr en l'an  
de 54 ans, dont il avait  
Il laissa un fils et trois fille  
née fut la fameuse Bérénic  
Hérode. Le peuple de C  
Sébasté fit éclater beaucou  
sa mort : et donna les na

de S. Paul devant le gouverneur Festus (selon les *Actes des Apôtres*), il fut presque entièrement vaincu. Il offensa fortement en bâtissant un palais assez grand, de sa terrasse, on pût voir l'intérieure du temple; et, au commencement de cette révolte des Romains, qui devint si funeste à la nation hébraïque, Hérode essayant d'adresser au peuple des discours pour l'apaiser, fut attaqué de pierres et chassé de Jérusalem. Il se rendit alors près de son gouverneur de la province, Ponce Pilate, contre les juifs, de sa perte de ses soldats. Quand Vespasien fut envoyé en Judée, Agrippa II eut un renfort considérable. Au siège de Jérusalem, il rendant services à Titus; et, après la prise de cette ville, il vint à Rome, ainsi que sa sœur Bérénice, dans laquelle on soupçonne qu'il eut une liaison incestueuse. Il y mourut à l'âge d'environ 70 ans. Il appartenait à la race d'Hérode qui porta le titre de roi.

D—T.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (AGRIPPA DE NETTESHEIM), médecin et philosophe (N. de Cologne le 14 sept. 1661), doué de beaucoup d'esprit et de génie, il était d'une humeur chatouilleuse; tous ses écrits sont marqués au coin de la critique outrée et d'une sagesse; comme Paracelse, son contemporain, auquel on l'associe, il se livra à avancer des paradoxes. Sa philosophie, moitié scientifique, moitié mystique, fut toujours orageuse; il suivit le parti des armes, servit sept ans en Italie dans les armées de Maximilien I<sup>er</sup>, et reçut, en reconnaissance de sa valeur, le titre de comte; quittant ensuite cette carrière, il étudia le droit, la philosophie, la médecine et les langues;

venu en France, en 1506, il fut nommé, en 1509, professeur d'hébreu à Dôle, où il expliqua publiquement le livre de Reuchlin, de *Verbo mirifico*. Ses querelles avec les Cordeliers le firent bannir de cette ville; alors il alla à Loudres, où il donna aussi des leçons. A son retour d'Angleterre, il professa la théologie à Cologne; et, en 1511, fut choisi par le cardinal Santa-Croce pour siéger comme théologien à un concile tenu à Pise. Peu après, il professa à Pavie, et ouvrit des Cours sur *Mercurius Trismégiste*. En 1515, il professait à Turin; mais, toujours agité par son humeur inquiète, il ne put y rester long-temps. Nommé syndic et orateur à Metz, en 1518, cette ville semblait enfin lui offrir un asyle et un repos durable; cependant il fut encore contraint de s'en éloigner, parce qu'il avait combattu avec trop de violence l'opinion vulgaire qui donnait trois époux à Ste. Anne, et surtout parce qu'il avait pris le parti d'une jeune paysanne, accusée de sorcellerie. Après avoir demeuré pendant quelque temps à Fribourg, en Suisse, et à Genève, et vu s'écarter l'espérance d'obtenir une pension du duc de Savoie, il s'établit à Lyon, en 1524, et y commença l'exercice de la médecine, dix-huit ans après avoir reçu le titre de docteur. Sa hardiesse et sa suffisance suppléèrent au défaut de connaissances pratiques. Les sciences se bornaient à un répertoire de formules qu'il employait empiriquement. Il n'en obtint pas moins une réputation assez brillante, pour que Louise de Savoie, mère de François I<sup>er</sup>, le nommât son médecin; mais cette princesse voulait qu'il fût aussi son astrologue. Agrippa répondit qu'il ne devait pas être employé à satisfaire une vaine curiosité. Cette réponse eût

son mé-  
futile et  
que dût-  
que l'on  
, il pro-  
Bour-  
les plus  
rance, il  
rtement  
in il fut  
établis-  
qu'il s'é-  
porains  
ue le roi  
s d'Alle-  
guerite,  
l'appelè-  
l'eux. Il  
e de la  
IV, qui  
e de cet  
s à être  
ui; mais  
près, et  
funèbre.  
aupara-  
mité des

parlé avec de grands égards  
ther et de Mélauchthon; mais  
professa jamais publiquemen  
gion réformée, et fut cathol  
tant que pouvait l'être un ho  
distribuait des formules pour  
ser des parfums et des talism  
niques, etc. On a peint assez  
homme singulier, lorsqu'on  
lui : *Nulli hic parcat; con-  
scit, nescit, flet, ridet, in-  
incitatur, carpit omnia. Phi-  
losophus, demon, heros,  
omnia*. Son portrait se trou-  
ve dans les *Icones* de Reusner, dans  
les *Chalcogr.* de Boissard, et au-  
dessus de plusieurs de ses é-  
crits. Ses deux principaux ouvrages dis-  
cités ci-dessus, ont été imprimés  
sous les titres suivants : I. *De  
indine et vanitate scientiarum  
matio invectiva*, sans date,  
Coloniæ, 1527, in-12; Paris,  
in-8°; apud Agrippinatem  
in-8°; 1532, in-8°; 1557,  
1559, in-8°. Ces sept éditions  
entières et non mutilées; les

*De pharmacopoliâ, De chirurgiâ, De anatomisticâ, De veterinariâ, De dietariâ*, etc., ne sont que des chapitres de ce grand ouvrage, tant loué par les uns, tant blâmé par les autres; mais dans lequel Agrippa, établissant une proposition, sans doute fautive, comme vérité première, a toutefois, dans les faits accessoires, signalé de nombreux abus et de monstrueuses erreurs; II. *De Occultâ philosophiâ, libri tres*, Anvers et Paris, 1531; Mechliniæ, Basileæ, Lugduni, et absque loco, 1555, in-fol.; Lyon, in-8°, trad. en français par Le Vasseur; la Haye, 1727, 2 vol. in-8°; III. *De nobilitate et præcellentiâ femineî sexiis, declamatio*, Anvers, 1529, in-8°. Il fit cette déclamation pour plaire à Marguerite d'Autriche. Elle a été traduite en français par Louis Vivant, Angevin, 1578, in-16; par Arnaudin, 1713; par Gueudeville, avec le *Traité de l'Incertitude des Sciences*; par M. Peyrard, sous le nom de Kœutig, Paris, 1803, in-12; IV. *Commentaria in artem brevem Raymondi Lulli*, Cologne, 1555, Salvingiuci, 1538, in-8°; V. *Orationes decem; de duplici coronatione, Caroli V, apud Bononiam: Ejusd. Epigramm.*, etc. Colonia, 1555, in-8°. Les Œuvres d'Agrippa ont été recueillies plusieurs fois. La seule bonne édition est *Lugduni, ap. Beringos*. s. d. in-8°, 3 vol. en lettres italiques, dont la contrefaçon est *litteris quadratis*. Cette collection contient un 4<sup>e</sup> livre de la philosophie occulte, de *ceremoniis magicis*, qui n'est point d'Agrippa. On a prétendu que ce dernier s'était beaucoup aidé des compositions manuscrites de Piscatrix (voyez ce mot). Jean Belot a composé contre Agrippa, les *Fleurs de la Philosophie morale et chrétienne*; Paris, 1603, in-12.

G—r.

AGRIPPA (CAMILLE), célèbre architecte de Milan, vivait au 16<sup>e</sup> siècle; il avait fait une étude particulière des mathématiques, de la physique et même de la philosophie. Sous le pontificat de Grégoire XIII, on voulut, à Rome, transporter un obélisque sur la place St-Pierre; Agrippa fut un de ceux qui s'occupèrent le plus de cette opération, alors très-difficile. Le résultat de ses recherches est consigné dans son ouvrage, intitulé: *Trattato di trasportar la guglia in su la piazza di San Pietro*, Roma, 1583, in-4°. Nous avons encore d'Agrippa: I. *Trattato di Scientia d'arme, con un Dialogo di Filosofia*, Roma, 1555; Venet., 1568, 1604, in-4°; II. *Dialogo sopra la generatione de' Fenti*, etc., Roma, 1584, in-4°; III. *Nuove Invenzioni sopra il modo di navigare*, Roma, 1595, in-4°. Tous les ouvrages d'Agrippa sont rares.

D. L.

AGRIPPA, astronome de la fin du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, célèbre par une observation astronomique qu'il fit sur la lune; il observa en Bithynie, la 4<sup>e</sup> année de la 217<sup>e</sup> olympiade (l'an de J.-C. 92), que la lune était en conjonction avec les pléiades. (Voyez l'*Almageste* de Ptolémée, lib. VII, c. 3, p. 170 de l'édition de Bâle, 1558.)

D—r.

AGRIPPINE, fille de M. Vipsanius Agrippa, et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus: elle lui donna neuf enfants, entre autres Caligula et Agrippine, mère de Néron. Sa fécondité, son attachement à son mari, et son caractère fier et inflexible, la rendirent odieuse à Livie et à Tibère. Elle montra de la grandeur et de la fermeté lors de la révolte des légions romaines dans la Paméonie, et ne céda qu'à la dernière extrémité aux instances de Germanicus, qui la prit



de se mettre en  
 a fils et l'enfant  
 on sein. Elle di-  
 t du divin Au-  
 de sa constance  
 sque l'armée ro-  
 par Cæcina, eut  
 d'Arminius et  
 arvenue à rega-  
 llin, Agrippine  
 rompit un pont  
 ce fleuve, et  
 ux légions pour  
 ire de l'empire;  
 elques jours les  
 distribuant aux  
 t de leurs bles-  
 les soulagemens  
 onduite si géné-  
 ire à Tibère; il  
 ambitieuses; et  
 rtifia encore ses  
 ermanicus partit  
 ppine l'accompa-  
 Plancine sa fem-  
 Placiter Agri-

perte. On conçut pour elle  
 ration qui blessa profond  
 bère. On l'appelait l'hor  
 patrie, l'unique rejeton  
 le seul modèle des mœurs  
 Tibère se vit obligé d'in  
 quelque sorte, silence aux  
 blics, par un édit; mais Ag  
 au moins la consolation e  
 Pison, accusé de la mort  
 nicus et d'actes d'insub  
 périt avant que le procès  
 soit qu'il se fût tué lui-mêm  
 plus vraisemblablement l'e  
 eût fait donner secrèteme  
 Toujours implacable, quoi  
 l'eût suppliée en mourant  
 fierté, elle fut en butte aux j  
 de Séjan et de Tibère; ma  
 fut pas moins hardie à po  
 ses reproches l'empereur  
 Lorsque sa parente, Clau  
 fut accusée d'adultère par  
 parla avec tant de véhém  
 veur de cette femme, q  
 sortant de son caractère

qu'il lui présentait. Tibère fit aucun reproche ; mais , se vers sa mère : « On ne sera onné , dit-il , si je traite avec e sévérité une femme qui le faire passer pour un emneur. » Mots qui , quelque qu'ils parussent , accréditèrent que l'on tramait la perte ine. Bientôt Tibère , ne garantis de mesures , l'accusa fort : dans une lettre qu'il écrivit : il s'exprimait avec une excreté sur Agrippine et sur Né-fils , auquel il reprochait des dissolues. La réputation d'Agrippine était tellement intacte , qu'elle n'osa pas essayer de la ternir , accusée d'arrogance et d'inflexible quelque porté que fût le sénat ire aux volontés de Tibère , d'abord à prendre un parti ; e , de son côté , se prononçait nt en faveur d'Agrippine et ils , dont il portait les images du lieu où siègeait le sénat. urieux , écrivit aux sénateurs e menaçante ; Tibère se plaignait a fois du sénat et du peuple. allait pas tant pour déterminer mes accoutumés depuis long-temps à la plus basse obéissance. ne fut exilée dans l'île de Pandanus , aujourd'hui *Santa Maria* , où sa mère avait aussi été reléguée à cause de ses débordements. Le malheur ne put fléchir son caractère ; elle se hautesse toute l'horreur et mépris que lui inspirait Tibère. Le centurion qui la gardait se hâta de la frapper au visage et de férocité , qu'elle en perdit la vie. On conduisit Néron dans l'île de Patmos , où il ne tarda pas à mourir , us , déclaré ennemi de l'état , fut enlevé dans le palais ( *V. Dru-*

sus ). Agrippine vécut encore quatre ans , jusqu'à l'an 33 de J.-C. On ignore si elle se laissa mourir de faim , ou si Tibère lui refusa la nourriture , pour donner à croire qu'elle péris-sait volontairement. Il eut la bassesse de charger d'outrages sa mémoire , l'accusant d'adultère avec Gallus , et ajoutant que la mort de son amant lui avait inspiré ce dégoût de la vie. Tacite la défend contre ce reproche , en disant : « Agrippine ne pouvait supporter l'égalité , elle était avide de domination ; les soucis qui appartiennent aux hommes avaient remplacé chez elle les vices de son sexe. » Tibère , dans la lettre qu'il écrivit au sénat , se vanta , de ce que , par clémence , il n'avait pas fait étrangler ni exposer aux gémonies sa belle-fille , et le sénat le remercia de sa clémence.

Q. R—r.

AGRIPPINE , fille de Germanicus et d'Agrippine , naquit dans la cité des Ubiens , sur les bords du Rhin. Elle n'avait que 14 ans lorsque Tibère lui donna pour époux Cn. Domitius Ahenobarbus , dont elle eut un fils , qui d'abord porta le même nom que son père. Domitius étant mort , Agrippine mena une vie scandaleuse , et Caligula son frère l'exila , non par amour de la vertu , puisque ses liaisons incestueuses avec elle et avec Drusille , son autre sœur , n'avaient que trop éclaté , mais par caprice , ou peut-être par jalousie. Après le meurtre de Caligula , Claude monta sur le trône , et Agrippine fut rappelée. Elle devint alors la femme de Crispus Passienus , patricien d'une illustre famille , et le fit assassiner , pour posséder ses biens qu'il lui avait légués. Agrippine eut un grand pouvoir sur l'esprit de Claude , et l'on pense que Messaline , non moins cruelle que débauchée , l'aurait fait périr , si elle n'avait pas eu

Après la  
me, ai-  
franchi  
le cœur  
était son  
on nom  
on fils à  
. Lucius  
vint en-  
s la cen-  
e porter  
vie, une  
ur, et Si-  
après,  
eux-mê-  
mmerce  
ie, et ils  
nât leur  
peine. Il  
its qui,  
larèrent  
prendre  
à la con-  
mort le  
célébré.  
et l'Em-

fit adopter, par Claude, son  
fut alors appelé Néron. L'  
Pallas, lié avec Agrippine par  
merce criminel, s'était en-  
porter Claude à cet acte aus-  
que dénaturé. Le sénat, tou-  
ject, décerna en cette circon-  
Agrippine le titre d'*Auguste*  
tion de ce fils était sa plus él-  
sée; et, lorsqu'on lui avait pro-  
parviendrait à l'empire, ma-  
ferait mourir, elle avait dit:  
« Qu'il me tue, pourvu qu'il  
Cette même année, Agrippine  
dans la cité des Ubiens, ou-  
née, une colonie qui s'appelle  
nom, *Colonia Agrippinensis*  
aujourd'hui la ville de Colo-  
que jour fournissait une pro-  
velle que sa puissance était à  
ble. Lorsque le brave Caius  
chef des Silures, peuples de la  
Bretagne, forcé de céder à l'au-  
de Rome, parut comme captif  
Claude, il rendit à Agrippine  
ses hommages, et à l'empereur

influence sur le cœur de  
 ar des moyens que lui avait  
 son immoralité, égale à celle  
 ne. Claude devint malade,  
 ine employa la fameuse Lo-  
 ur l'empoisonner. Selon Ta-  
 médecin Xénophon hâta sa  
 lui donnant une nouvelle  
 oison, sous prétexte de lui  
 er un remède. Suétone rap-  
 autres particularités, mais il  
 ssi question d'empoisonne-  
 1 cacha la mort de l'empe-  
 i long-temps qu'il fut néces-  
 ir que Néron fût proclamé.  
 , chef des cohortes préto-  
 eut la plus grande part à cet  
 ut, qui soumit Rome et l'uni-  
 lus cruel des tyrans. A peine  
 il empereur, qu'Agrippine  
 le faire condamner à mort  
 i Narcisse, qui l'avait offen-  
 discours et par son atta-  
 à Britannicus. Il se tua lui-  
 t Zonare assure que ce fut  
 mbeau de Messaline. Agrip-  
 ensuite emprisonner le pro-  
 ulius Silanus. Elle voulait  
 vant que les funérailles de  
 ussent achevées, sacrifier à  
 ntiment tous ceux qui lui  
 ombra; mais Burrhus et  
 en empêchèrent. Ils étaient  
 e occupés à adoucir son hu-  
 placable, et à combattre ses  
 itieuses. La passion que Né-  
 ut pour l'affranchie Acté ne  
 à diminuer l'influence d'A-  
 Cette liaison, que Burrhus  
 e favorisèrent, excita les su-  
 grippine, non qu'elle éprou-  
 nes sentiments de vertu, mais  
 elle redoutait le crédit de sa  
 es plaintes n'eurent d'autre  
 de porter Néron à l'éloigner,  
 rer aux conseils de Sénèque.  
 u'elle passait ainsi sans cesse

de l'espoir de dominer sur Néron, au  
 découragement, et des fureurs aux  
 bassesses, Néron fit empoisonner Bri-  
 tannicus. Agrippine profita de l'hor-  
 reur qu'inspirait cet attentat pour re-  
 commencer ses intrigues. Néron la  
 punit en la renvoyant du palais. Il pa-  
 rait cependant qu'ils ne tardèrent pas  
 à se réconcilier, puisque c'est surtout  
 alors que le commerce incestueux en-  
 tre le fils et la mère fut regardé comme  
 un fait authentique. Agrippine em-  
 ployait ce moyen infâme pour com-  
 battre l'amour que la fameuse Poppæa  
 Sabina inspirait à Néron. Toutefois,  
 parvenu à la sixième année de son  
 règne, il accomplit l'horrible réso-  
 lution de faire périr celle à qui il de-  
 vait la vie et l'empire. Poppée, brû-  
 lant d'obtenir le rang d'impératrice,  
 déterminâ sans peine Néron à empoi-  
 sonner Agrippine; mais le crime était  
 trop familier à Agrippine, et elle con-  
 naissait trop bien ses ennemis, pour  
 ne pas être sur ses gardes. Néron ré-  
 solut de consommer ce parricide d'une  
 autre manière, et il en chargea Ani-  
 cet, l'un de ses affranchis, général  
 des galères à Misène. Pendant la cé-  
 lébration des fêtes de Minerve à Bayes,  
 il feignit de se réconcilier avec sa  
 mère; elle crut à la sincérité de ce  
 retour, et vint le trouver à Baule,  
 entre Bayes et le cap de Misène; là,  
 après les plus vives démonstrations  
 de tendresse filiale, il prit congé d'elle,  
 ordonnant à Anicet de la conduire à  
 Antium. Elle partit. « La mer, dit  
 » Tacite, était tranquille, le ciel clair  
 » et serein; les Dieux avaient voulu  
 » ôter toute excuse au parricide. » Le  
 vaisseau n'était pas encore fort éloigné  
 du rivage, lorsque, tout à coup, à un  
 signal donné, le plancher de la cham-  
 bre, chargé de plomb, tombe et écrase  
 Crépéteius qui, seul avec une femme  
 de la suite d'Agrippine, nommée Acer-

## A G R

te prin-  
cha d'é-  
atelots,  
; en ar-  
vaisseau  
Les as-  
renver-  
dans la  
ns l'es-  
qu'elle  
ûtôt as-  
grippine  
rdant le  
r; mais  
i trans-  
ir le lac  
: légère  
le ne pût  
gents de  
uler, et  
lle avait  
rotection  
u règne.  
ur recu-  
nonçant  
ole et

tira aussitôt. Trop sûre du  
lui est destiné, elle s'écrie  
peut croire que Néron ait or-  
parricide; les assassins ne  
pendent rien, et environner  
Ce fut alors qu'Agrippine d'  
turion qui avait tiré son  
mot célèbre: *Ventrem feri*.  
pira aussitôt, percée de cou-  
dit que Néron, mettant le  
son forfait, eut la curiosité  
séder nue après sa mort,  
ter la beauté de son corps.  
fait est rejeté par plusieurs  
Le corps d'Agrippine fut brû-  
même, sans aucun appareil  
où elle prenait ses repas.  
l'un de ses affranchis, se pe-  
épée au moment où on allu-  
cher. On ne lui érigea un  
qu'après la mort du parrici-  
pine avait composé des Mé-  
téressants, dont Pline fait  
et qui ne sont pas parven-  
nous; mais Tacite déclare  
ont été utiles et utiles en

Cet ouvrage a été imprimé dans le *Recueil des anciens grammairiens*, publié par Bonaventure Vulcanius, Basile, 1577, in-fol.; dans celui de Georges Fabricius, 1595, et enfin dans celui de Putschius, Hanovæ, 1605, in-4°; c'est un supplément, assez court, au *Traité de Cuper* sur le même sujet; on n'y trouve aucune étymologie, aucune racine, aucune explication satisfaisante: c'est tout simplement une table fort riche de la différence des mots, dans le genre de celles qu'on voit à la suite du petit Dictionnaire latin de Boudot. Ainsi on a eu bien tort de comparer l'ouvrage d'Agroecius à celui de Gardin-Dumesnil. Il est probable que c'est le même Agroecius qui recueillit et mit en ordre les ouvrages de grammaire d'Isidore de Séville, imprim. pour la première fois, in-fol., sans date, sans nom de ville ni d'imprimeur, mais avant 1472, et peut-être par Jean Mantel. W—6.

AGUESSEAU (HENRI-FRANÇOIS D'), chancelier de France, naquit à Limoges, le 7 novembre 1668, de Henri d'Aguesseau, alors intendant du Limousin, et depuis conseiller d'état. Le nom de d'Aguesseau, allié à d'anciennes familles de la Saintonge et du Limousin, avait été illustré, dès le seizième siècle, par des hommes distingués dans la magistrature. Antoine d'Aguesseau, aïeul du chancelier, avait été premier président du parlement de Bordeaux. Henri-François, celui dont nous nous occupons, eut le bonheur d'être formé par son père à toutes les sciences et à toutes les vertus qui conviennent au magistrat. Reçu, en 1690, avocat du roi au châtelet, il devint, peu de mois après, avocat-général au parlement de Paris, à l'âge de 22 ans. Le roi, en le nommant si jeune à une place aussi importante, fut déterminé unique-

ment par le témoignage et la recommandation de son père. « Je le con- » nais, dit-il, incapable de me trom- » per, même sur son propre fils. » Le jeune d'Aguesseau justifia complètement cette honorable confiance, et Denis Talon, qui avait obtenu tant de réputation dans cette même place, ne put s'empêcher de dire « qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait. » Après avoir exercé, pendant six ans, ces fonctions, avec l'éclat qui avait signalé son début, il devint procureur-général, et de nouveaux devoirs lui fournirent l'occasion de montrer d'autres talents et de rendre plus de services. L'administration des hôpitaux fut améliorée par ses soins; un grand nombre de réglemens sages, rendus sur ses conclusions, prévirent ou corrigèrent des abus; l'ordre et la discipline furent maintenus ou rétablis dans les tribunaux, et l'instruction criminelle fut perfectionnée. Dans les questions relatives aux intérêts du domaine, il étonna par la sagacité de ses recherches, et par sa profonde connaissance de nos monuments historiques. En 1709, les malheurs publics donnèrent plus d'importance à sa place: la famine se joignit aux désastres de la guerre. Le contrôleur-général Desmarests, dans ces circonstances difficiles, forma une commission des principaux magistrats, et y appela d'Aguesseau, qui en devint bientôt l'ame par ses lumières et son dévouement. Il anima tout par son exemple; il découvrit des accaparements et fit punir les coupables; il rétablit la circulation, et dissipa les inquiétudes et les défiances. Depuis ce temps, d'Aguesseau fut souvent consulté sur les matières les plus difficiles de l'administration, et chargé de rédiger différents mémoires pour le roi. Sur la fin du

## A G U

seau passolue, à registre : *Unige-* n que sa our Ver- t, devant dez tout, au, sans condam- vu dans e ses dis- droits de défendre ne. C'est re éuer- nce Qui- Fresnes, at ici que tome?— ent d'A- s armes, l'Hist. IV mou- de jour, édit que céda au années qu'il y passa. On con- neste catastrophe qui détron- blic, et plongea le gouvernem- de nouveaux embarras. Pe- ser les mécontentements, l- rappela d'Aguesseau en 17- sceaux lui furent rendus. Ce lui-même et le chevalier de t- premier gentilhomme de la- du régent, qui allèrent cherch- celier à Fresnes, tandis qu- allait redemander les sceaux- genson ( Voy. les *Mémoire- clos* ). Ce retour fut désapp- un parti d'opposition qui se c- des parlementaires et de quel- de lettres. On trouvait inconvi- d'Aguesseau acceptât une gr- Law était le porteur. Il eût- plus blâmable de se refuser- pel qui, par les formes mêm- avait employées, pouvait pass- pour une faveur que pour u- ration de la part du chef de l- guesseau se crut honoré d'être dans un moment de danger- cupa sur-le-champ de remédi-

dinal, avait flatté la cour de Rome de cet enregistrement. D'Aguesseau s'y était refusé du temps de Louis XIV, sans être dirigé par aucun esprit de parti, uniquement par attachement aux droits de la couronne. Mais, devenu chancelier, et voyant alors les choses de plus haut, il crut devoir négocier avec le parlement. Cette cour se refusa à toutes les propositions, et fut exilée à Pontoise. Ce fut alors que le régent imagina de faire enregistrer la déclaration au grand-conseil. La séance solennelle qui y fut tenue, mérita d'être remarquée par un trait mordant dirigé contre d'Aguesseau. Un des magistrats de cette cour, nommé Pernelle, s'opposant avec vigueur à l'enregistrement, le chancelier lui demanda où il avait puisé toutes les maximes dont il appuyait son avis : « *Dans les plaidoyers de feu M. le chancelier d'Aguesseau*, répondit-il froidement. Ce ne fut pas le seul sarcasme que le chancelier eut à essayer; on trouva affichés à sa porte ces mots : *Homo factus est*, application ironique des termes sacramentels d'une religion, au nom de laquelle on prétendait combattre. La cour ayant menacé d'envoyer le parlement à Blois, le chancelier offrit la remise des sceaux au régent, qui le pria de différer. Il n'est pas douteux que d'Aguesseau n'eût été alors victime de sa résistance, si les choses ne se fussent arrangées, et si le parlement n'eût enfin consenti à l'enregistrement, avec les modifications obtenues ou consenties par les conseillers Meugny et Pucelle, qui dirigeaient toute la compagnie. (Voy. les mém. de Ducloux.) D'Aguesseau ne jouit pas long-temps du rétablissement de sa faveur. En 1722, il ne voulut pas céder au cardinal Dubois, premier ministre, la préséance au conseil. Cet homme pervers, qui

voulait éloigner de la cour et des conseils tout ce qui avait quelque vertu ou quelque dignité, fit exiler de nouveau le chancelier, qui ne fut rappelé qu'en 1727; mais les sceaux ne lui furent point rendus. La querelle au sujet des affaires ecclésiastiques ne manqua pas de se rallumer entre la cour et le parlement; le cardinal de Fleuri, qui avait alors (en 1752) la principale autorité, engagea d'Aguesseau à employer ses bons offices pour vaincre la résistance de la magistrature; mais les combattants des deux partis se tournèrent bientôt contre le chancelier; les magistrats le traitaient de déserteur de la cause qu'il avait autrefois défendue, tandis que la cour se plaignait de son dévouement aux intérêts de la magistrature. On ne lui rendit les sceaux qu'en 1757; mais il crut devoir se renfermer dans les fonctions de ministre de la justice; jusqu'à la fin de sa vie, il fut aussi étranger aux affaires d'état qu'aux intrigues de cour. Ses travaux eurent surtout pour but de perfectionner notre législation, non pour la réformer ni en changer le fond, mais pour en déterminer le véritable esprit et en rendre l'exécution uniforme par toute la France. C'est sous ce point de vue qu'on doit considérer les ordonnances publiées pendant qu'il était chancelier; les principales sont celles des donations, des testaments et des substitutions. Plusieurs eurent aussi pour but de régler la forme des instructions judiciaires; telle est l'ordonnance sur l'instruction du faux, et celle qui a pour objet les évocations et les réglemens de juges. Le chancelier rédigea aussi l'ordonnance de Louis XV qui rétablit les droits de la noblesse en faveur des services militaires (Voy. l'Hist. chr. du Pr. Hénault). En 1750, d'Aguesseau, âgé de 82 ans, se sentit, pour la pre-



A G U

irmités, pour les réunir dans un même c  
 ne vou- et les rendre à leur asile prin  
 ont il ne monument a été rétabli, aut  
 devoirs. les circonstances ont pu le pe  
 nission, Il ne reste que les inscriptions  
 chance- marbres de la base. On do  
 5,000 fr. appareil public, mais simple et  
 mps. Il à cette cérémonie qui eut lieu  
 D'Agues- de décembre 1800, en prés  
 é, Anne la famille, sous les auspices  
 es rares les secours du gouvernement  
 ie d'être laire, et par les soins du préfet  
 ur de sa partement de la Seine. La st  
 t, au su- d'Aguesseau a été placée, en  
 it la pre- devant le péristyle du palais lé  
 s grâces parallèlement avec celle de l'  
 Madame D'Aguesseau avait occupé  
 village trente-quatre ans la première  
 té, d'a- trature de l'état; il en passa d  
 ns le ci- l'exil: au milieu de ces alte  
 sse; son de faveurs et de disgrâces,  
 e de cette calme, toujours élevé au-des  
 le croix, passions et des intérêts, inacc  
 piété de la crainte ainsi qu'à l'orgueil,  
 du chan- besoin d'aucun effort pour s  
 naissance l'adversité; il jouit du pouv

Céreste Brancas lui en faisait un jour le reproche : « Quand je pense, disait « ce magistrat, qu'une décision de « chancelier est une loi, il m'est bien « permis d'y réfléchir long-temps. » Duclos ajoute dans ses mémoires que souvent il manquait de fermeté pour exécuter des réformes qu'il croyait cependant nécessaires. Le duc de Grammont, lui demandant un jour s'il n'y aurait pas moyen d'abrégier les procédures et de diminuer les frais : « J'y ai souvent pensé, dit le » chancelier; j'avais même commencé » un règlement là-dessus; mais j'ai » été arrêté en considérant la quantité » d'avocats, de procureurs et d'huis- siers que j'allais ruiner. » St.-Simon et Duclos sont deux écrivains de la plus grande probité. Mais leur causticité est connue; tous deux étaient hommes de parti, et l'on peut se permettre de les soupçonner quelquefois d'exagération. Quoi qu'il en soit, il est des titres glorieux que l'on ne contestera jamais à la mémoire de d'Aguesseau, ceux de grand magistrat, d'écrivain supérieur, d'orateur éloquent. Il possédait à fond le grec et le latin, l'hébreu et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Consulté pour la réforme du calendrier en Angleterre, il y contribua en grande partie. Quand on lit ses plaidoyers et ses réquisitoires, on cesse d'être étonné de sa prodigieuse renommée; partout on y trouve, avec la connaissance la plus étendue des lois et des auteurs, une sagacité lumineuse dans la discussion et dans l'application des principes; partout l'exposition des moindres détails est aussi claire que complète, et les grâces d'une élocution facile ne semblent être ajoutées que pour empêcher l'attention de se fatiguer. On nous a conservé aussi les harangues et les mercuriales

qu'il prononça pendant un assez grand nombre d'années à la rentrée du parlement : elles ont des beautés qui peuvent être senties plus généralement, et dont la source mérite d'être connue. La liaison intime qu'il avait formée dans sa jeunesse avec Racine et Boileau, l'habitude qu'il avait contractée de faire, sous les yeux de ces grands maîtres, de très-beaux vers, qu'il eut toujours la modestie de ne point faire connaître, avaient donné à son style cette noblesse et cette harmonie qui se font sentir jusque dans la moindre période, et qui, quelquefois, offrent le défaut d'une trop grande perfection. C'était le sentiment du père de d'Aguesseau lui-même. « Mou » fils, lui disait-il quelquefois, votre » ouvrage serait plus beau, si vous ne » l'aviez pas retouché. » Ces discours ont un mérite de plus; les devoirs du magistrat y sont tracés, et l'orateur y dévoile, sans le savoir, tous les secrets de son âme. C'est à cet accord si parfait entre ses paroles et sa conduite ou ses sentiments, qu'il faut attribuer le grand succès de ces discours au moment où ils furent prononcés. Ce fut par-là que d'Aguesseau obtint un triomphe réservé à ceux dont l'éloquence vient du cœur, lorsque, faisant l'éloge de l'avocat-général Le Nain, son collègue et son ami, il fut interrompu par sa propre douleur et par les sanglots de tous ceux qui l'écoutaient. On aime à trouver cette douce et profonde sensibilité à côté d'un grand talent, et d'une haute vertu. Les *Œuvres de d'Aguesseau* composent 13 vol. in-4°, 1759-89; les premiers volumes ayant été réimprimés, quelques exemplaires portent les dates de 1787-89. Le *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau*, père du chancelier, est dans le 13°.

AGU

ert à 60  
 ; la date  
 ; Yver-  
 %, n'est  
 ni, dans  
 arle des  
 de pas-  
 il a pour  
 erre na-  
 ux jours  
 remière  
 action de  
 ns, n'a  
 loire lit-  
 out si yif  
 upation,  
 ions pu-  
 pu'd leur  
 astement  
 ours sur  
 e des lec-  
 dans cet  
 né à être  
 sans ré-  
 toute la  
 gération

cation de l'édit de Nantes. Il  
 alors au conseil d'état, et, p  
 près de trente ans, il prit part  
 ce qu'on y fit de plus importa  
 fut lui qui, le premier, eut l'idée  
 tituer l'ordre de St-Louis. Il e  
 gea l'édit de création, et en l  
 les réglemens. Il fut recomma  
 par de grandes qualités, et mè  
 celles qui constituent un hom  
 tat. Il ne posséda pas d'aussi g  
 places que son fils; mais il  
 gloire de l'avoir formé, et, à  
 encore, il mériterait l'attention  
 toire et la reconnaissance de  
 térité. (V. THOMAS.) B—x et

AGUILLON (FRANÇOIS D').  
 de Bruxelles, qui introduisit  
 mier l'étude des mathématiques  
 ses confrères des Pays-Bas, pro  
 philosophie à Douai, la théo  
 Anvers, où il fut recteur, et  
 en 1617, à l'âge de 50 ans. Il  
 teur d'un *Traité d'optique*,  
 livres, imprimé à Anvers,  
 in-fol. C'est dans cet ouvrage

*ses*, 1668, in-fol.; ce sont des dissertations, d'usage à Salamanque, avant d'y recevoir le bonnet de docteur; II. divers ouvrages de philosophie et de morale, 1671, 5 vol. in-fol.; III. *Sancti Anselmi Theologia*: la meilleure édition est celle de Rome, 1690, 5 vol. in-fol.; il y corrige les erreurs que des préjugés d'éducation lui avaient fait adopter dans ses ouvrages précédents et dans la première édition de celui-ci; il y rétracte, entre autre chose, tout ce qu'il avait dit contre les disciples de S. Augustin, dont il était devenu à Rome un des plus zélés protecteurs; IV. *Defensio Cathedre Sancti Petri, advers. declarat. cleri Gallic. anni 1682*, Salamanque, 1683. Cet ouvrage, proscrit par un arrêt du conseil d'Espagne, et qui valut à l'auteur le chapeau de cardinal, offert au grand Arnauld, si ce docteur avait voulu écrire dans les mêmes principes, est une preuve de sa candeur, de son zèle et de son érudition, plus que de son jugement et de son talent pour la critique. Il y copie presque partout Bellarmin. On est étonné qu'un homme de son caractère se soit permis tant d'emportement contre le clergé de France, surtout dans son Epître dédicatoire à Innocent XI; V. *Collectio Concilior. Hispanie*, Rome, 4 vol. in-fol., 1695-1694, édition préférée à celle de 1755, en 6 vol. On a déjà donné à Madrid le 1<sup>er</sup>. volume d'une nouvelle *Collection des Conciles d'Espagne*, avec des dissertations et des notes estimées. Le pays où il écrivait l'excuse en partie de l'autorité qu'il attribue aux *Faussees Décretales*; mais on admire sa candeur dans la préface, où il rétracte de bonne foi ce qu'il avait écrit précédemment en faveur du probabilisme. On a encore de lui quelques ouvrages moins importants. Il enseigne partout la morale la plus

pure. A la mort du grand Arnauld, il fit en plein consistoire l'éloge de ce célèbre docteur. T—D.

AGYLÆUS (HENRY), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc, vers 1555, d'Antoine Agylæus, originaire d'Italie, prit les armes dans Bois-le-Duc contre le roi catholique, et y fit recevoir l'*Union d'Utrecht*, en 1579; fut député auprès des États-Généraux, nommé conseiller au conseil suprême, avocat fiscal en 1586, et mourut en 1595, à 62 ans. Agylæus est moins connu par le rôle qu'il joua dans les troubles de sa patrie, que par son savoir et ses ouvrages. Il publia: I. les *Novelles de Justinien*, 1560, in-4<sup>o</sup>., avec la version d'Holoandre corrigée, et des variantes; II. *Justiniani edicta: Justinii, Tiberii, Leonis philosophi constitutiones, et Zenonis unâ*, Paris, 1560, in-8<sup>o</sup>.; III. une traduction latine du *Nomo-Canon de Photius*, avec les Commentaires de Bolsamon, traduction beaucoup plus exacte, et faite sur un exemplaire plus complet que celle de Gentian Hervet, 1561, in-fol.; elle a été réimprimée en 1615, par Christophe Juste, avec le texte grec, et en 1661 par Henri Juste, dans sa *Bibliothèque du droit-canon ancien*; IV. *Inauguratio Philippi II, Hisp. regis, quâ se juramento ducatu Brabantie, etc., obligavit*, avec un Commentaire sur les articles de l'inauguration, Utrecht, 1620, in-8<sup>o</sup>.

N—L.

AHIAS, prophète de Sylo, connu dans l'écriture par deux prédictions qu'il fit à Jéroboam, vers l'an 924 av. J.-C.; la première sur le schisme des dix tribus, dont il lui annonça qu'il serait roi; la seconde, sur la mort de son fils Abia, et les désastres de toute sa famille, en punition du crime d'idolâtrie dont il s'était rendu coupable. Ahiass est un de ceux

A H M

« Règne  
 stait en-  
 du livre  
 servi.  
 [—D.  
 profes-  
 physique  
 ville le  
 t le 1<sup>er</sup>.  
 us haute  
 uise par  
 , un zèle  
 ie se dé-  
 itait cor-  
 nie qu'il  
 ma seule  
 ière des  
 à l'uni-  
 x ouvra-  
 ; ou *Mé-*  
*omènes*  
 Greifs-  
 ition de  
 llandais ;  
*nfession*  
 5 vol.,

était : « Donnez à la chose  
 » occupe pour le moment  
 » minutieuse qu'elle soit ,  
 » tention dont vous êtes cap  
 croyait apercevoir , dans le d  
 tention , la source de la ti  
 hommes pour la vertu , et  
 part de leurs vices , et ra  
 une observation constante  
 règle son inébranlable at  
 à ses devoirs et à la religio  
 sa Vie dans le *Nécrolog. d*  
*tegroll* , 1791 , 1<sup>er</sup>. vol. , p  
 et Strodtmanns *Beytr. zur*  
*Gelahrtheit* , p. V , pag. 65-

AHMED-BEN-FARÈS ,  
 EL-RAZY , lexicographe et  
 sulte arabe , fut contempor  
 lèbre Djewhary. Outre plu  
 vrages sur la jurisprudence  
 core auteur d'un dictionnaire  
 titulé : *Moudjmil-Alloghât* ,  
 manuscrit à la bibliothèque  
 et à la bibliothèque Bodléi  
 lius , qui s'en est servi pour

grande faveur auprès de Mostanser-Billah, qui régnait alors en Espagne. ( Voy. Casiri, *Biblioth. Arab. Hisp.*, tom. II, p. 155.) J—n.

AHMED-BEN-THOULOUN (ABOUL-ABBAS), chef d'une dynastie qui a régné en Égypte. Le père d'Ahmed était un esclave turk, donné au khalyfe Mamoun, par Nouh le Sammaïde. Il fut distingué par ce prince, et en obtint des emplois qu'il conserva sous ses successeurs. Ahmed, né à Sâmirrà, ville de l'Iraq, le 25 de ramadhan, 220 de l'hég. (20 sept. 855 de J.-C.), hérita de la faveur de son père, et parvint aux plus éminentes dignités. Nommé gouverneur d'Égypte, il profita de la faiblesse et pour querelles des khalyfes, pour obtenir la souveraine puissance. Sa première expédition remarquable fut contre les habitants de Barcah, qui s'étaient révoltés; il assiégea cette ville et s'en rendit maître. Il étendit ensuite sa puissance au-delà de l'Égypte, profita de la mort du prince de Damas pour s'emparer de cette ville, ensuite prit successivement Emesse, Hamâh, Alep et Antioche, et porta ses armes jusqu'à Tarse; mais l'affaiblissement de ses troupes et la disette des vivres le forcèrent à borner là ses rapides conquêtes. En 268 (882), Loulou, un de ses affranchis, secoua le joug de l'obéissance, à l'instigation du khalyfe Motewekkel, dont Ahmed avait rayé le nom dans la prière, pour y mettre celui de Motamed, frère de ce souverain. Ce rebelle s'empara d'Alep, d'Emesse, de Canaseryn et de Dyar-Modhar. Ahmed, occupé de la conquête de la Syrie, ne put, à ce qu'il paraît, réprimer cette insurrection; et, peu de temps après, il mourut à Antioche, au mois de dzoul-cadâh 270 (mai, 884 de J.-C.), à la suite d'une maladie causée par la

trop grande quantité de lait de buffle qu'il avait bu. Ce prince nous est représenté, par les historiens, comme généreux, brave, s'adonnant aux affaires d'état avec zèle, rendant justice à ses sujets, et protégeant les savants. Il avait dans son palais une table ouverte pour les grands et pour le peuple, et donnait chaque mois 1000 dynars aux pauvres. Il fit construire le château d'Iafâ et une mosquée célèbre entre Mior et le Kaire. La dynastie qu'il fonda fut désignée sous le nom des *Thoulounides*; elle n'a fourni que quatre princes, et fut éteinte en 905, par le khalyfe Moktafy, qui vainquit et fit mourir Haroun, arrière-petit-fils d'Ahmed. J—n.

AHMED-CHAH-L'ABDALY, fondateur du royaume de Caudabar, fut, à proprement parler, un partisan heureux. Issu, suivant M. Crawford, de l'illustre famille des Seïdou, de la tribu Afghane des Abdalys, il fut, dès sa tendre jeunesse, enfermé avec son frère dans une forteresse, par Huccin-khan, gouverneur du Candahar. Tous deux durent leur délivrance à Nadir-Chah, qui préleva, par la conquête de cette province, à son invasion dans l'Hindoustan. Le reconnaissant Ahmed suivit la fortune de ce conquérant, et lui resta inviolablement attaché. Il remplit d'abord auprès de lui les fonctions de *assâber-dâr*, c'est-à-dire, porte-masse, ou huissier, et devint ensuite officier de cavalerie. Après avoir fait d'inutiles efforts pour venger l'assassinat de son bienfaiteur, il fit une honorable et courageuse retraite, et repoussa l'armée des persans, qui voulait lui faire payer cher son dévouement envers leur ancien chef commun. Ahmed reconduisit ses Afghans dans leurs montagnes. A son arrivée, il s'empara d'un immense trésor que le

t d'expé-  
Favorisé  
de cir-  
ltre sou-  
andahar  
onnaie à  
'Ahmed-  
établie,  
Inde, et  
ons jus-  
contree,  
lemment  
expédi-  
funestes  
nous ci-  
de l'hég.  
mois en-  
r le ma-  
ah avec  
-Mogol,  
e n'em-  
ursuivre  
dans les  
le Déhly  
at la dé-  
it appelé

eut lieu cette fameuse bataille  
nibet, dans laquelle l'armé  
binée des Mahrattes et autre  
hindoux fut mise en pleine  
par celle d'Ahmed-Chah, ré-  
chefs musulmans. Outre une  
brable quantité de morts, les  
rattes abandonnèrent 22,000  
niers. Le vainqueur visita De  
résolut de tirer une vengeance  
tante des Seykes. Cette nation  
queuse avait profité de son  
pour s'emparer d'une partie de  
et persécuter les habitants mus-  
Ils furent battus sur tous les  
obligés de reconstruire les tem-  
qu'ils avaient rasés; leur sang,  
les historiens, servit à laver  
qu'ils avaient profanées. On  
leurs temples, on combla les  
taines sacrées, et on éleva de  
breuses pyramides composées  
de vaincus. Cette terrible ex-  
ouvrit aux Afghans la route de  
myr. Ce beau pays leur fut  
le perfide gouverneur mogol

qui leur étaient allouées, se déle protecteur zélé des musulmans, et fit élever de superbes mosquées sur les ruines des anciens temples. Les émirs, mécontents de ces constructions, s'unirent à Canghour-frère d'Ahmed, et résolurent de briser son autorité. Instruit de cette conjuration, l'empereur fit mettre à mort Canghour-Pai, et s'assura, à la prison, des princes séditeux. Sa cour elle-même était en proie à des factions. Arghoun-Khân, fils de Tschaca-Khân, et neveu d'Ahmed, ne fut pas dans son oncle qu'un usurpateur, qui le privait du trône de son père; il prit les armes, fut vaincu et fait prisonnier; délivré ensuite par les Russes rebelles, il se vit bientôt à la tête d'une armée, et poursuivit l'empereur, qui tomba en son pouvoir, et fut livré aux enfants de Canghour-Pai pour qu'ils pussent venger la mort de leur père. Ahmed subit le même sort que son frère, en 1284, au commencement d'un règne de deux ans et neuf mois. Ce prince faible avait cependant quelques qualités qui le rendaient digne d'un meilleur sort. Nous observerons que le nom de *Ny-Goudar*, qui signifie en persan *homme de bien*, paraît être la corruption du mot *Tendâr*, nom mogol donné à Ahmed par quelques auteurs, et dont nous n'avons pu découvrir le sens.

J—N.

**HMED-RESMY-HADJY**, conseiller du dywan de la Sublime-Porte, auteur des contributions de l'Asie, *Nyky* ou *nichândjy*, c'est-à-dire, conseiller du grand-seigneur; jouissant d'une grande considération auprès de son souverain, Moustapha III, et chargé de deux ambassades en France. Peu de temps après l'avènement de Moustapha, le 20 de septembre 1754 (1<sup>er</sup> janv. 1758), Ah-

med partit pour Vienne, chargé d'annoncer à l'impératrice Marie-Thérèse l'avènement du nouveau sulthan, qui désirait rester en paix avec une souveraine redoutable à ses ennemis, et chérie de ses peuples. Nous avons tout lieu de croire que ce négociateur remplit de la manière la plus satisfaisante les instructions qu'il avait reçues, puisque la paix fut maintenue entre les deux états, et le sulthan ne tarda pas à lui confier une mission au moins aussi importante que la première; ce fut d'aller féliciter Frédéric-le-Grand des brillants avantages qu'il avait remportés sur les Russes, les Autrichiens et les Français, et de consolider, par cette démarche, un traité conclu, dès 1760, entre la Prusse et la Porte-Othomane. Frédéric avait entamé les négociations en 1744. Après avoir expédié différents ambassadeurs à Constantinople, il eut enfin la satisfaction d'en recevoir un de cette cour, si fière alors et si dédaigneuse envers tous les souverains de la chrétienté. Parti de Constantinople, en juillet 1763, Ahmed ne revit cette ville que l'année suivante à la même époque. La relation, très-abrégée à la vérité, de ses ambassades, écrite par lui-même, renferme des observations piquantes sur les pays qu'il a visités, et sur les personnalités avec lesquels il a entretenu quelques relations. Ses observations manquent souvent de justesse, et elles portent l'empreinte des préjugés musulmans. Cependant il témoigne la plus haute estime pour Frédéric, qu'il traite de grand guerrier et de grand politique. Il a consacré à ce souverain un chapitre particulier. Les deux relations d'Ahmed-Resmy ont été insérées dans les Annales de l'empire othoman d'Ahmed-Ouassyf-Efendy, depuis 1754 jusqu'en 1774, imprimées en turk, à Scutari, en 1804, 2 vol. in-fol.



a voulu  
te parce  
e, les a  
traduc-  
colai, li-  
es de lui,  
Menu de  
Berlin,  
L—s,  
r des Az-  
i, fut élu  
atl, qu'il  
ol recula  
r la réu-  
, remplit  
pereurs  
aussitôt  
s trésors-  
l'indus-  
; mais sa  
onstruc-  
este; ce  
dans Te-  
xico, au  
ux de la  
ainsi dé-

pitale des inondations; il e  
suite d'abolir la coutume de  
sacrifier les prisonniers, et  
de sang humain les autels e  
et, s'il n'y réussit pas entièr  
moins diminua-t-il le nomb  
tines. Ce monarque mourut  
ment regretté, et laissa le  
Montezuma II, sous le règ  
le Mexique fut découvert  
par les Espagnols.

AIBEK (AZED - EDDYN)  
than d'Égypte, de la dyn  
Mamloucks-Baharytes, étai  
rigne, et usurpa le pouvo  
princes de la race de Sal  
s'étant partagé entre eux  
états, se divisèrent ensuit  
s'unir pour repousser les  
menaçaient Baghdád, les Kl  
qui ravageaient les provin  
pire, et les Francs ou O  
que le fanatisme religieux  
vers l'Orient. Affaiblis par d  
intestines et des révolutio  
nelles, les descendants d

en peu de temps. Aïbek fut un esclave du Captchak amené en Égypte; son courage l'éleva aux premiers emplois de l'armée, sous le sultan de Touran-Châh, qui gouvernait l'Égypte, lorsqu'en 1250, S. Louis vint à Damiette. Aïbek eut part aux combats sanglants qui signalèrent cette campagne, et où les esclaves égyptes soutinrent souvent le choc de la cavalerie française. S. Louis était le sultan de Touran-Châh, lorsque les Baharytes, mutinés, massacrèrent le sultan, et reconnurent pour reine l'Égypte la favorite Chadjr-Eddour. Cette révolution éleva Aïbek à la dignité de sultan, ou généralissime des Baharytes. Les Barbares, qui avaient assésé le sultan de Touran-Châh, voulaient qu'on leur accordât le roi de France et tous les autres sultans; mais Aïbek, comptant d'acquiescer avec les esclaves baharytes pour cent mille livres qui devaient être payées dans la ville d'Acre la rançon du roi, tira son sabre, et qu'il ne souffrirait jamais qu'on violât ainsi la foi des traités. Cette révolution termina les différends qui avaient été élevés dans l'armée égypte, et la liberté fut rendue aux esclaves prisonniers. Trois mois après la mort de Touran-Châh, la reine Chadjr-Eddour épousa Aïbek, et se fit de la souveraine puissance en Égypte; mais les mamlouks, ennemis, et les peuples, indignés de voir un esclave parvenu au rang suprême, firent descendre, sans toutefois ôter de l'autorité militaire, et se mirent à élire pour sultan un enfant de la race de Saladin, nommé Mélik-Al-Asaf, dont Aïbek devint le tuteur. L'Égypte et la Syrie formaient alors deux empires qui avaient chacun leur sultan particulier; celui de Damas, profitant des troubles de l'Égypte pour l'envahir, s'avancit avec

une armée, sous prétexte de venger le meurtre de Touran-Châh; Aïbek marcha à sa rencontre, et fut d'abord vaincu; mais il remporta ensuite une victoire signalée, et força le sultan de Damas à entrer en arrangement. Ce prince eut tout le pays situé au-delà du Jourdain, et Mélik-Al-Achraf conserva l'Égypte, sous la tutelle d'Aïbek qui, pour mieux affermir son autorité, fit assassiner Fares-Eddyn, mamlouk puissant, son rival et son ennemi. Ne trouvant plus alors d'obstacles, il priva son pupille du trône, et y monta lui-même l'an de l'hég. 652 (1254 de J.-C.). Un nouveau traité avec le sultan de Damas semblait devoir lui assurer un règne tranquille, lorsque Chadjr-Eddour, instruite qu'il projetait d'épouser la fille du roi de Moussoul, le fit assassiner le 23 de reby 1<sup>er</sup>, 655 (10 avril 1257). Aïbek avait été surnommé *Mélik-El-Moëzz*, (roi très-élevé.) Il aimait les sciences, et avait fait construire sur les bords du Nil, dans le vieux Kaïre, un superbe collège, auquel il donna son nom. Il fut le premier sultan de la race des Baharytes ou Mamlouks d'Égypte, qui se divisèrent ensuite en deux branches ou dynasties : celle des Baharytes, et celle des Bordjytes, ou Circassiens (*Voy. BARKOK*), qui succéda, en 1582, à la première, et qui finit à la conquête de l'Égypte par l'empereur Sélim. Les partisans d'Aïbek vengèrent sa mort en faisant mourir ceux qui y avaient participé, et en mettant sur le trône Aly son fils, qu'ils surnommèrent *Mélik-Al-Mansour* (roi victorieux). Ce prince, après un règne très-court, fut déposé par le mamlouk Kouthouz, qui monta sur le trône l'an 657 de l'hég. (*Voy. KOUTHOUZ*).

J.—n.  
AICARDO (JEAN), architecte, né à Cunéo en Piémont, vint à Gènes

## A I C

6. siècle,  
 es maga-  
 : la porte  
 différen-  
 : Banchi,  
 : église de  
 aussi le  
 : Gênes,  
 ue toute  
 t pas en-  
 25, lors-  
 publique  
 Jacques  
 it ensuite  
 glise St-  
 lan nou-  
 ont des  
 il, et fit  
 que l'on  
 . Jacques  
 n d'une  
 nt de la  
 Môle. Il  
 A—D.  
 trouba-  
 i par une

» saura mieux se défendre  
 » sera. »  
 AICHAH, seconde femme  
 homet, était fille d'Abou-  
 homet, voulant s'attacher d  
 plus ce musulman, que son  
 sa bravoure lui rendaient  
 épousa sa fille Aïchah, lorsqu  
 encore enfant. La cérémonie  
 riage fut différée jusque ver  
 la première année de l'hégir  
 de son extrême jeunesse : el  
 alors que neuf ans. Aïchah  
 drement chérie de Mahomet  
 faisait accompagner dans s  
 tions. Au retour de la guerre  
 Moltaséky, elle était restée  
 de l'armée, pour chercher s  
 qu'elle avait perdu ; quelqu  
 mans rencontrèrent son char  
 ramenèrent au camp, croy  
 chah était dans la litière qu'  
 lorsque l'épouse du prophète  
 retrouver sa monture, et  
 la vit plus, elle s'abandonn  
 noir : ses cris attirèrent Saw

es mystères de la nouvelle religion. À la mort de son époux, Aïchah attribua pas peu à éloigner du trône Ali, à qui elle ne pardonnait d'avoir conseillé à Mahomet d'insister sa suivante, lorsqu'on avait les soupçons sur sa fidélité conjugale rôle que joua Aïchah sous le règne d'Abou-Bekr et d'Omar, est presque le rapport politique; elle jouit d'un grand crédit à Médine de la vénération que lui donnait le titre sacré d'édouard prophète; et nous ne voyons qu'après la mort d'Abou-Bekr, elle eut aucune entreprise contre Omar, la fermeté sut contenir l'esprit d'Ali qu'elle manifesta sous le règne d'Otsmân et sous celui d'Ali. Otsmân n'avait ni les grandes qualités d'Abou-Bekr, ni le courage d'Omar, mais il trouva dans sa faiblesse une issue favorable à des intrigues, et ne but pas bien démontrer le parut d'abord se rapprocher d'Otsmân en accusant d'aimer tendrement ses parents; de déserter, en leur faveur, les plus braves capitaines de leurs emplois; enfin, d'enrichir aux dépens du trésor public, objet sacré pour les musulmans. Cette accusation eut des suites funestes qu'Aïchah n'avait pas prévu. Otsmân mourut, et Ali parvint au khalyfat. Aïchah se retira à la Mekke, dont elle fut le centre de la faction contre Ali; elle y sembla tous les ennemis du khalyfat et ce fut de cette ville sacrée qu'elle se fit la tête d'une armée nombreuse, Thalhah et Zobair avaient le commandement. Bassorâh tomba d'abord au pouvoir, et ce succès l'enhardit à présenter le combat à Ali. L'issue en fut pas heureuse. Thalhah et Zobair furent tués, et Aïchah, qui montra un caractère excitait ses troupes à l'arnage, tomba au pouvoir du

vainqueur. Ali la respecta, lui donna 40 femmes pour la servir, et la fit reconduire à la Mekke, où elle mourut, l'an 58 de l'hég. (677-8 de J.-C.), méritant le reproche d'avoir sacrifié des milliers de musulmans à son ressentiment contre Ali, et au désir d'obtenir dans le gouvernement l'influence qu'elle exerçait dans la religion; mais sa mémoire n'en est pas moins chère aux sectateurs du Korân, qui l'ont décorée du titre de *prophétesse*, et l'ont mise au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre. J—N.

AICHER (P.-ΟΤΗΟΝ), bénédictin, rhéteur distingué, fut professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique et d'histoire à Salzbourg, où il mourut en 1705. Il a commenté Tacite, les *Philippiques* de Cicéron, la 1<sup>re</sup> *Décade* de Tite-Live, etc.; il a écrit plusieurs traités sur la législation, l'histoire et les mœurs des premiers temps de la république romaine, ainsi qu'un grand nombre de dissertations. Les titres de ses principaux ouvrages, imprimés à Salzbourg, sont: I. *Theatrum funebre, exhibens epitaphia nova, antiqua, seria, jocosa*, 4 vol. in-4°, 1675; II. *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum*, 1676, in-8°; III. *De Comitibus veterum romanorum*, 1678, in-8°; IV. *Iter oratorium*, 1675; V. *Iter poeticum*, 1674; VI. *De principiis cosmographiæ*, 1678; VII. *Ephemerides ab anno 1687 usque ad 1699*. G—T.

AIDAN, évêque anglais, né au 7<sup>e</sup> siècle, dans une des îles Hébrides, à l'ouest de l'Ecosse, fut d'abord moine dans un couvent d'Yona, l'une de ces îles. En 654, il fut invité par Oswald, roi de Northumberland, à venir dans son royaume pour y instruire les habitants dans la connais-

## A I D

religion  
 tte mis-  
 de suc-  
 a laissé  
 il repré-  
 outes les  
 nnes. Il  
 lote sui-  
 iservée,  
 rit et les  
 win, en  
 apostoli-  
 avait fait  
 chement  
 un jour,  
 rencon-  
 da l'au-  
 l'argent,  
 pauvre  
 arcil, et  
 roi ayant  
 arité un  
 son mé-  
 i lui di-  
 vez-vous  
 de mon

peut servir à expliquer un fai-  
 sique plusieurs fois observé,  
 problématique. Le roi de  
 berland, Oswin, ayant obtenu  
 riage la princesse Eanfleda,  
 roi Edwiu, qui résidait à Can-  
 chargea un prêtre, nommé  
 se rendre dans cette ville pour  
 recevoir la princesse, et la conduire  
 le Northumberland. Le prêtre  
 aller par terre à Cantorbéry,  
 nir par mer; avant de partir,  
 trouver Aidan, et se recommanda  
 prières pour l'heureux succès de son  
 voyage. Le bon évêque donna  
 sa bénédiction, le recommanda  
 et lui prédit qu'à son retour  
 accueilli par une violente  
 mais il lui donna une fiole  
 en lui recommandant de verser  
 l'huile sur les vagues de la mer  
 elles seraient le plus agitées  
 ce moyen les calmerait aussi  
 se passa exactement comme  
 l'avait annoncé; la tempête  
 et menaçait le vaisseau d'une

t mention. Tel a été le sort  
urs découvertes modernes ;  
t, la propriété supposée de  
encore besoin d'être soumise  
périences plus précises que  
ont été faites jusqu'ici. Aidan  
a 651, et son corps fut en-  
is son église épiscopale de  
ne.

S—D.

UX (ROBERT ET ANTOINE, LE  
DEUXIÈMES D'). On doit réunir  
ême article ces deux frères,  
ne put séparer pendant leur  
i confondirent toujours leurs  
leurs travaux et leurs succès.  
rent à Viré, en Normandie,  
milieu du 16<sup>e</sup>. siècle. La pro-  
ue François I<sup>er</sup>. avait accordée  
ix-arts, en répandait le gout  
ins le fond des provinces. La  
lie se distinguait dès cette  
par son zèle pour les bonnes  
es deux frères d'Aignaux en  
excellentes. Ils se livrèrent,  
à Paris et à Poitiers, à l'étude  
t de la médecine; mais, aban-  
bientôt des professions qu'ils  
l'embrassées que par raison,  
rent, dans le fond du Bocage-  
d, cultiver dans la retraite  
nt pour la poésie. Des infir-  
mages et douloureuses mirent  
obstacle à leurs travaux, et  
nt le terme de leur vie. Tous  
jururent jeunes, Robert à 49  
son frère, deux ou trois ans  
i. Les traductions de Virgile  
ace, en vers français, sont les  
vrages qui ont le plus contri-  
réputation. Ils exécutèrent  
e ces entreprises avec beau-  
zèle; mais avec trop de rapi-  
ur traduction de Virgile est la  
e complète de ce poète en vers  
es; et, ce qui était rare alors,  
tive des rimes masculines et  
es y est exactement observée.

Elle parut en 1582, in-4<sup>o</sup>., et fut ré-  
imprimée l'année suivante, in-8<sup>o</sup>.,  
avec le texte latin; on trouve, à la  
suite, la traduction du *Moretum*, et de  
quelques autres pièces attribuées à  
Virgile. La traduction d'Horace des  
frères d'Aignaux n'a pas le même mé-  
rite; l'esprit, l'élégance et la grâce  
du favori de Mécènes, y manquent  
absolument. Cette version parut en  
1588. On a encore des mêmes quel-  
ques poésies diverses, imprimées à la  
suite d'un recueil de vers à leur  
louange, publié par leur compatriote,  
Sallières, en 1 vol. in-12. L. R—E.

AIGREFEUILLE (CHARLES D'),  
docteur en théologie, et chanoine de  
l'église cathédrale de Montpellier, -vi-  
vant au milieu du 18<sup>e</sup>. siècle, a donné:  
I. *Histoire de la Ville de Montpel-  
lier, depuis son origine*, 1737, in-  
fol.; cet ouvrage est divisé en 20 li-  
vres; il est estimable, quoiqu'il ne soit  
guère connu que dans le pays à la  
gloire duquel il a été entrepris; II.  
*Histoire Ecclésiastique de Montpel-  
lier*, 1739, in-fol.; ce volume fait  
suite au précédent. Dans les 13 livres  
de cet ouvrage, l'auteur donne la suite  
des évêques de Montpellier, l'histoire  
de ses églises, de ses monastères, de  
ses hôpitaux, de ses collèges et de son  
université. La famille d'Aigrefeuille,  
qui possédait en Languedoc la terre  
de ce nom, a donné des hommes dis-  
tingués dans le clergé et la magistra-  
ture. A. B—T.

AIGUEBERRE, ou ALQUEBERT  
(JEAN DUMAS D'), mort le 31 juillet  
1755, était conseiller au parlement  
de Toulouse, sa patrie. Il a donné:  
I. *Les trois Spectacles*, 1729, in-8<sup>o</sup>.  
Cet ouvrage est composé d'un Pro-  
logue, en prose; de *Polixène*, tra-  
gédie en un acte et en vers; de *l'A-  
vare amoureux*, comédie en un acte  
et en vers; de *Pan et Doris*, pas-

## AIG

ica, avec  
nt la mu-  
présenté  
ind suc-  
e italien  
*Melpo-*  
imprimé  
*e Fran-*  
n 1759,  
*les trois*  
*ince de*  
es et en  
née le 4  
née; III.  
gédie de  
B—T.  
R.).

DELEINE  
fille de  
de Pont-  
plessis,  
a, parut  
après la  
de son  
de dame  
Médicis.

tama de nouvelles négociati  
la marier avec le cardinal de I  
Ce ministre tout-puissant, l  
obstacle n'effrayait, s'engagea  
rentrer le duché de Bar dans  
son de Lorraine, pour déd  
le prince des biens ecclés  
qu'il aurait perdus en ren  
chapeau. Ce projet ne put  
alors le cardinal acheta pour  
le duché d'Aiguillon, en 163  
la mort du cardinal, en 164  
chesse d'Aiguillon se jeta dan  
profonde dévotion; elle se  
la direction de S. Vincent-d  
et, portant dans cette nouv  
nière de vivre la générosité  
était naturelle, elle fit des  
menses, dota des hôpitaux, l  
ter des esclaves en Afrique; et  
nant point son intarissable  
un seul hémisphère, elle fo  
tel-dieu de Québec, dont el  
elle-même les réglemens. G  
cette piété ardente, elle en  
un seul jour pour 200,000 l

l'éclat, à la cour de Louis XV. Il fut épris de la duchesse de Bourgogne, sut qu'elle aimait le duc de Bretagne, et il l'envoya à l'armée pour l'éloigner. D'Aiguillon se distingua en 1742, à l'attaque de Mantoue, où il fut blessé; mais moins à ses services militaires qu'à la faveur de la cour qu'il s'était gagnée. Nommé successivement gouverneur de l'Alsace, et commandant de la marine. Protégé par le dauphin, Louis XV, il se montra conspécuté au duc de Choiseul, premier ministre. Le parlement de Paris ayant résisté à quelques-unes de ses mesures, le duc d'Aiguillon déclara cette province un appareil de rébellion militaire qui excitèrent en lui la haine des Bretons. En 1758, les Anglais firent une descente sur les côtes de Bretagne, et le se battit à St.-Cast, et le se rembarquer. Cette action sembla devoir servir le roi; mais l'éloignement qu'il avait de toute la province, rendit les braves bretons qu'il avait commandés condamnés. Ils l'accusèrent de s'être pris une part assez active dans ses entreprises, et de se tenir dans un moulin pendant que le Chalotais, procureur-général au parlement de Bretagne, se faisait le sujet des plaisanteries offensives qui ne se pardonnent point, dans une lettre qui eut une grande publicité : « Si notre général n'est pas couvert de gloire, du moins couvert de fautes. Acharnés contre leur complot, les Bretons lui reprochèrent, et l'accusèrent d'infidélité; le parlement de Paris prit la forme contre lui, et sollicita sa grâce. Dans plusieurs provinces où il avait une autorité militaire, déjà aux

prises avec les parlements, avait eu le dessous : ce qui augmentait en Bretagne l'audace du parlement. Le duc d'Aiguillon était en même temps forcé de lutter contre le premier ministre; mais il brava l'orage, et accusa à son tour le procureur-général d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie. Poursuivi et emprisonné, le Chalotais devint l'idole du parti des parlements; le tumulte redoubla en Bretagne, l'esprit de sédition commença à se manifester, et on insulta à un simulacre de parlement formé par d'Aiguillon. Enfin, le gouvernement, fatigué, déclara que la procédure de Bretagne n'aurait plus de suite. Cependant, les partisans de d'Aiguillon et de la cause royale, charmés de sa fermeté, annonçaient qu'on verrait renaître en lui le cardinal de Richelieu son grand-oncle, et l'opposaient sans cesse au parti des Choiseul qui gouvernait alors. Ce parti prévalut, et reprit même une nouvelle vigueur; le duc de Duras remplaça d'Aiguillon en Bretagne, et l'ancien parlement fut rétabli. Louis XV, laissant se ranimer une affaire qu'il avait voulu étouffer, parut céder aux plaintes que le parlement renouvelait contre d'Aiguillon; le procès fut évoqué au parlement de Paris; et cette cour, s'étant déclarée contre l'accusé, menaça de le frapper judiciairement. Tout se réunissait pour le perdre; il recourut alors à la protection de la comtesse Dubarry. Fort d'un appui si peu honorable, il obtint un ordre du roi qui supprimait la procédure. Le parlement, irrité, parut alors excéder les bornes de ses pouvoirs, en anticipant sur son propre jugement, et en rendant, le 4 juillet 1770, un décret qui déclarait le duc d'Aiguillon « prévenu de faits qui entachaient son honneur, et suspendu des fonc-



## A I G

son ju-  
re sem-  
avec le  
our l'hu-  
tenu à  
ca parmi  
s enne-  
opposer  
Aidé de  
il fit en-  
it toutes  
qui fut  
ante, il  
il, et vit  
, par son  
départe-  
s lui fut  
rat, que  
é Terrai  
angea to-  
ministra-  
gagner;  
oque que  
rits qui,  
la chute  
ne tarda

de la Pologne que lorsqu'il n'  
temps de l'empêcher; ce qu'  
été d'autant plus facile, que  
point sans une longue résist  
sans de violents remords qu  
Thérèse donna son consent  
une usurpation, jusque-là sa  
ple; mais d'Aiguillon ayant  
puis à Gustave III, pendant l  
de ce prince à Paris, une parti  
sides arriérés, il s'attribua l  
d'avoir préparé la révolution.  
Suède, en 1772, en faveur de  
royale. Ce ministre avait tant  
ment pour tous les projets de  
cesseur, qu'il se déclara contre  
de l'Autriche, et affaiblit le p  
mille qui liait la France à l'Esp  
de temps avant la mort de L  
il réunit le département de L  
celui des affaires étrangères.  
ment de Louis XVI fut le s  
disgrâce. Il s'attendait à être  
par son oncle, le comte de B  
mais ce ministre ne voulut  
contre la haine publique,

nesse de Conti, l'abbé Gré-  
P. Vinot, oratorien. Nous  
comment concilier la date  
ces volumes, avec la date  
anee du duc d'Aiguillon; il  
s ouvrages aient été antida-  
u'ils soient de lui. B—P.

AILLON (ARMAND-VIGNEROD-  
-RICHELIEU, duc d'), fils  
nt, pair de France, colonel  
nt Royal-Pologne, cava-  
nandant des Chevaux-légers  
du roi, député, en 1789, de  
d'Agen aux États - Génér-  
unit au tiers-état, avec la  
e la noblesse, le 25 juin;  
la séance nocturne du 4  
oud à renoncer à ses pri-  
oulut faire transférer au  
latif la nomination des em-  
à la nation, le droit de paix  
re; remplaça, au commen-  
1792, le général Custines,  
mmandement de l'armée  
aux gorges de Porentruy;  
d'accusation, après le 10  
avoir traité l'assemblée d'u-  
passa en Allemagne, et  
Lambourg, le 4 mai 1800,  
t où sa radiation lui per-  
rentrer en France. N—L.

AILLON (GUILLAUME), peintre  
né en 1682. Après avoir  
principes de son art dans  
grands maîtres en Italie,  
quelque séjour en Turquie,  
en Écosse, et passa ensuite  
Irlande, où il trouva un génè-  
rateur dans le duc d'Argyll.  
né de ses compatriotes pour  
l'élégance de ses composi-  
a conservé de lui, entre  
autres, des portraits des  
es les plus distingués de son  
at l'un des premiers poètes  
ion; et, quel que soit son  
i les artistes, on lui doit de

la reconnaissance pour avoir le pre-  
mier fait connaître et encouragé le  
mérite naissant du poète Thomson.  
Aikman mourut en 1731. Plusieurs  
poètes anglais ont célébré dans leurs  
vers ses talents et ses excellentes qua-  
lités. Thomson a fait un poème tou-  
chant sur sa mort. S—D.

AILHAUD (JEAN), chirurgien,  
né à Lourmian en Provence, ne doit  
sa célébrité qu'à la poudre purgative  
qui porte son nom, et dont il se  
disait l'inventeur. On prétend qu'il  
en avait obtenu le secret de la fille  
d'un chirurgien-major. Ailhaud en fit  
les premiers essais à Cadenet, petit  
village de Provence qu'il habitait, et  
fit servir le gain de ce premier débit  
à se faire recevoir docteur à Aix.  
Méconnaissant les premiers principes  
de son art, qui rejette toutes les ap-  
plications exclusives, il se rangea par-  
mi les charlatans, les médecins à spé-  
cifiques, et eut recours à toutes les  
petites menées de l'intrigue pour assu-  
rer à sa poudre un emploi universel.  
Il se procura un privilège exclusif  
pour la faire débiter, et établit à cet  
effet des bureaux dans les principales  
villes du royaume. Pour lui donner  
encore plus de vogue, il publia, en  
1738, un *Traité de l'origine des  
maladies et des effets de la poudre  
purgative*, en latin et en français. Il  
en donna une seconde édition, aug-  
mentée, en 1742. Le succès de cette  
poudre fut tel, qu'elle lui valut des  
sommes immenses, avec lesquelles il  
acheta des terres considérables, et de-  
vint un des plus grands propriétaires de  
Provence. On n'en sera pas surpris,  
quand on saura qu'un paquet de pou-  
dre qu'il vendait un louis lui coûtait  
deux sards. Fidèle au système qui l'en-  
richissait, Ailhaud rapporta dans ses  
écrits toutes les maladies à une cause  
unique, et proclama sa poudre, ( qui

ange de  
) , le re-  
t l'usage  
à la suite  
ombre de  
séduits.  
ses em-  
à Aix ,  
ds Jean-  
, baron  
arge de  
22 sep-  
: I. *Mé-*  
*par le*  
*Traité*  
; 1764,  
*M. Bar-*  
*poudre*  
[. *L'Ami*  
*histori-*  
*poudre*  
*Traité*  
*dies, et*  
*guérir,*  
*remède,*  
A—N.  
lier de l'université, aumônier  
fesseur de Charles VI. Ce re-  
envoyé vers l'anti-pape Pierre  
ne, il décida le conseil, au reti-  
mission, à reconnaître Pie-  
pape légitime, sous le nom  
noit XIII. Peu de temps après  
nommé successivement aux évê-  
Puy et de Cambrai; mais la  
possession que de ce dernier  
avait prêché avec tant de for-  
Trinité, devant Benoît XIII.  
pontife en institua la fête. Ses  
auprès de Boniface IX obtint  
blissement des théologaux de  
les cathédrales du royaume. Le  
que d'Ailly se donna pour être  
schisme qui divisait l'église  
soutenant la nécessité d'un co-  
néral pour y parvenir, amen-  
convocation de celui de Pise,  
Pierre d'Ailly s'y distingua au-  
son savoir que par sa pruden-  
ans après, Jean XXIII l'éleva  
cardinalat, et l'envoya en A-  
en qualité de légat. Mais c'est

Chartreux, qui se tenait à la même époque. Le collège de Navarre, qu'il avait comblé de bienfaits, hérita de ses livres et de ses manuscrits. On en trouve la liste dans l'*Histoire* de ce collège, par Launoi, dans le *Gersoniana* de Dupin, et dans la *Bibliothèque nouvelle des manuscrits de D. Montfaucon*. Le plus connu et le plus remarquable est son *Traité de la réforme de l'Église*, publié dans la dernière édition des *Oeuvres de Gerson*; il s'y élève contre le grand nombre des ordres mendiants, contre le faste des prélats, contre les excommunications et la multiplicité des fêtes. Mais ce prélat réformateur ne put s'affranchir des erreurs de son siècle; il était persuadé que la puissance ecclésiastique pouvait disposer des couronnes, et il croyait à l'astrologie judiciaire. Dans ses livres intitulés: *Concordantia astronomie cum theologia et concordantia astronomie cum historia*, Vienne, 1490; Venise, 1594, in-4°, il fait coïncider les révolutions et la chute de empires et des religions avec les conjonctions des grandes planètes, et soutient, en outre, que le déluge, la naissance de J.-C., les principaux miracles et prodiges ont pu être devinés et prédits par l'astronomie. Ses *Traités* et ses *Sermons* furent imprimés à Strasbourg, en 1490; sa *Vie du Pape Célestin V*, à Paris, 1559, et ses *Météores*, à Strasbourg, 1504, et à Vicence, 1509. D'Ailly a aussi composé quelques pièces de vers français, qui sont tombées dans l'oubli. T—D.

AIIY (PIERRE D'), né à Paris, y exerça la chirurgie avec succès, et y mourut en 1684. On le regarde comme l'auteur d'un ouvrage estimé sur le *Trailement des plaies d'armes à feu*, imprimé en 1668, in-12; mais cet ouvrage n'est que la traduction d'un

Traité latin de Plazzoni, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Padoue, auquel d'Ailly a fait seulement quelques additions.

C et A—π.

AILRED, ETHELRED, ou EALRED, historien anglais, abbé de Revesby, dans le comté de Lincoln, était né en 1109, et fut élevé en Écosse avec Henri, fils de David, roi de ce pays. Il passa sa vie dans la retraite, et la consacra à l'étude et aux lettres; il reste de lui les ouvrages suivants, écrits en latin: I. *Histoire de la guerre de l'Étendard*, sous le règne du roi Étienne; II. *Généalogie des rois d'Angleterre*; III. *Histoire de la vie et des miracles d'Édouard-le-Confesseur*; IV. *Histoire de la religieuse de Walthun* (ces quatre ouvrages se trouvent dans les *Decem Scriptores*, publiés par Twysden, à Londres, en 1652); V. des *Sermons*; VI. le *Miroir de charité*; VII. *Traité sur l'Enfant-Jésus*; VIII. *Traité de l'Amitié spirituelle*. Ces trois derniers ouvrages, publiés à Douai, en 1631, se trouvent aussi dans la *Bibliotheca Cisterciensis*, vol. V, et dans la *Bibliotheca Patrum*, vol. XXIII. X—s.

AIMAR RIVAULT (AIMARIUS RIVALIUS), jurisconsulte, né en Dauphiné, vécut sous les règnes de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du droit, l'enseigna dans l'université de Grenoble, et devint conseiller au parlement de cette ville; il doit être rangé dans la classe des jurisconsultes humanistes qui allèrent l'étude des lettres à celle du droit. Ses ouvrages ont eu beaucoup de réputation, et devaient en avoir; c'est lui qui, un des premiers, donna en France l'histoire du droit romain. Cet ouvrage, intitulé *Historia juris utriusque*, imprimé à Mayence, en 1555 et 1559, in-8°.

lant pas  
immen-  
*Loi des*  
des dé-  
célèbres  
sous les  
es écrits  
on appe-  
s qu'Ai-  
sont pas  
Baldu,  
le même  
plets et  
—x.  
QUES),  
it.-Mar-  
endu fa-  
iette di-  
e, on ne  
cherche  
es alchi-  
en aient  
du 17<sup>e</sup>.  
ifesta la  
us mer-  
hiné, et

blia plusieurs relations, et la plus  
plète fut celle d'un M. de Vagny  
reur du roi à Grenoble, n.  
*Histoire merveilleuse d'un*  
*qui, conduit par la baguette*  
*natoire, a suivi un meurtr*  
*dant 45 heures sur la terre*  
*de 50 heures sur l'eau.* De  
épreuves furent pour Jacques  
de nouveaux triomphes, et  
parla plus dans toute la France  
de sa baguette merveilleuse  
quel était le principe ou l'ori-  
prodiges qu'il opérât? Quelq-  
osophes n'y voyaient qu'un  
turel, une suite nécessaire du  
mouvement et de l'existence  
nations qui, selon eux, s'échap-  
fontaines, des métaux et même  
humain; mais d'autres, ne voyant  
la physique rien qui pût expliquer  
propriété de la baguette, pri-  
parti d'attribuer ses prodiges à  
fluence de Satan et de l'enfer.  
fut l'opinion que manifestèrent  
Lebrun de l'Oratoire et le

prince que la baguette et sans pouvoir, et qu'il avait cherché par cette ruse à l'aveugler. On le chassa, plus question de lui. En siècle plus tard, Bletton, non moins fameux que du Dauphiné, a renouvelé les prodiges de la baguette, appliquée à la recherche des métaux. En Italie, comme en Allemagne, sont faits les apologistes de Bletton, et les des hydroscoptes. Un académicien de Munich, le docteur, a soutenu les merveilles de la baguette, en s'autorisant des faits du galvanisme. La raba pris des dehors d'une vérité, elle a été qualifiée, par ans, du nom d'électricité, quoique la plupart d'entre assent jusqu'aux lois de l'électricité. On a plusieurs fois mis l'animisme à découvert; mais, les ceux qui fondent leur créance sur des erreurs populaires, ils ne sont découragés. Aux hydroscoptes et Pennet, a succédé le comte Ampère, né sur les limites de la Tyrol; au lieu de la hydroscopie, il ne se sert d'un petit pendule que l'on tient en main, et qui est formé par un morceau de pyrite, ou de quelque substance métallique suspendue à la laquelle on attribue des merveilles, qu'on rapporte à un système de polarité positive ou négative, selon le sens dans lequel la pendule tourne. Sous ces formes, l'hydroscopie n'a cessé d'être un objet de bruit que lorsqu'elle se présente au peuple. D'ailleurs, les progrès des lumières rend aujourd'hui

le succès de toutes les charlataneries beaucoup plus difficile. Quant à l'opinion que l'on doit avoir sur le fond de la question, elle est nécessairement subordonnée à l'expérience. Il est possible qu'il s'échappe des corps fluides ou métalliques des émanations qui agissent sur le système nerveux de quelques individus, de manière à les avertir de la présence de ces substances. Mais il n'existe, jusqu'à présent, aucun fait qui prouve cette propriété; et, quelques efforts qu'aient faits les vrais physiciens, ils n'ont jamais pu amener les apôtres de la rhabdomancie à une seule épreuve rigoureuse, dont ils se soient tirés avec honneur. B—r.

AIMERI DE BELENVEI. ( *V. BELENVEI.* )

AIMERI DE BELMONT. ( *Voy. BELMONT.* )

AIMERI DE PÉGUILAIN, troubadour du 13<sup>e</sup> siècle, était fils d'un marchand de Toulouse. L'amour, en lui inspirant des vers pour une belle toulousaine, lui révéla son talent pour la poésie; malheureusement, la dame de ses pensées avait un mari très-violent; Aimeri, insulté, blessa le jaloux d'un coup d'épée; forcé de fuir, il chercha un asyle auprès de Guillaume de Bergedan, qui l'accueillit d'autant mieux que ce seigneur faisait aussi des vers. Bergedan fit plus, il revêtit Pégulain de ses propres habits, lui donna un palefroi, et le présenta à Alphonse, roi de Castille, qui lui fit des présents et l'anoblit. Tant d'honneurs n'effacèrent point l'aimable toulousaine du cœur de Pégulain, et il saisit une occasion qui s'offrait de voir sa dame pendant un pèlerinage que le mari faisait à St.-Jacques de Compostelle. Non seulement Alphonse accorda un congé au noble troubadour, mais encore il le combla

AIM

escorte.  
arrivé à  
sa belle  
de d'Ara-  
e, était  
i deman-  
la bonne  
euse, et  
vant son  
it pièces  
en trouve  
nces et à  
qui prou-  
plusieurs  
dents. Ce  
nhardie,  
i avancé.  
ite d'hé-  
chanté le  
Aragon,  
ierre des  
eut bien  
de parti.  
manus-  
ix autres  
imés Ai-

firmée, en 1180, par le pape  
dixième. C'est de là que sont  
les ordres des carmes, dont St-Berthold, t  
de Mercurie, fut le premier général.  
Alexandre III avait nommé son  
légal du St.-Siège en Orient  
en 1187. Nous avons de lui  
*Institutione primor. Monasteriorum  
legum veteri exortorum, et  
perseverantium*, au 5<sup>e</sup>. vol.  
*Bibliothèque des PP.* Ce livre  
dans lequel l'auteur veut prouver que  
le prophète Élie est le fondateur de  
l'ordre. II. est la traduction d'un ouvrage  
attribué à Jean de Jevoine, évêque  
au 5<sup>e</sup>. siècle; II. *la prise de  
Jerusalem par Saladin*; III. *Épître  
de Hugonem ceterianum*, dans  
le 1<sup>er</sup>. du *Trésor de dom Ma-*

AIMOIN, bénédictin du  
monastère de Fleury-sur-Loire, en  
Normandie, en Périgord, fut un  
des plus illustres élèves du célèbre Alcuin.  
Il était abbé de ce monastère  
dans son voyage

nées dans les recueils de  
et de dom Bouquet. De tous  
écrits d'Aimoin, le plus  
est la vie de S. Abbon, à  
pièces originales qu'il con-  
ie certains faits particuliers  
ivers événements de l'his-  
ale.

T—D.

V. AYMON.

E. V. AYMONE.

Y-SOLIMAN, grand-visir,  
Bosnie, et naquit chrétien.  
dans la religion mahomé-  
us le palais des Kiuperlis,  
it la créature. Son surnom  
qui veut dire *rusé*, lui fut  
use de son adresse à trom-  
is et ses ennemis, en paix  
guerre. De grade en grade,  
eraskier en 1685, et battit  
ki, grand général de la Po-  
grand-visir Cara-Ibrahim,  
ention de le perdre, l'op-  
npériaux, en Hongrie. Aind-  
m, averti que sa nouvelle  
était qu'un piège dressé par  
si, se rendit à Constantino-  
rétexte de remercier Cara-  
il parvint à le supplanter,  
our l'armée, revêtu du titre  
visir. Il ne put empêcher les  
d'assiéger Bude, en 1686.  
ssaya-t-il de secourir cette  
duc de Lorraine l'emporta  
yeux : Aindjy-Soliman fut  
e retirer. Le général Vété-  
nit, et lui enleva Sregedin,  
le la victoire. L'année 1687  
plus malheureuse pour ce  
r : les ducs de Lorraine et  
e le mirent en déroute à  
champ de bataille fameux  
fait des souvenirs de gloire  
nans : il se borna à jeter des  
ans Essek et dans Péterwa-  
se retira sous Belgrade. Ne  
lus à attaquer, mais à se dé-

fendre, il voulut envoyer à Agria un  
renfort de jannissaires et de spahis,  
qui refusèrent de marcher, s'il ne se  
mettait lui-même à leur tête. Le grand-  
visir Soliman voulut en vain les y  
contraindre, et la révolte de 1688  
commença. Aindjy-Soliman fut obligé  
de fuir, et d'aller se réfugier aux pieds  
de Mahomet IV, qui reçut de lui les  
premières nouvelles de la sédition. Le  
sulthan lui promit de le protéger, et  
il se perdit lui-même sans sauver son  
malheureux grand-visir. Caché chez  
un Grec qui demeurait près du sé-  
rail, son asyle n'était connu que de  
son maître et du Kislar-Aga. Maho-  
met IV refusa constamment de le li-  
vrer à l'armée, qui demandait sa tête.  
Les rebelles avançaient sur Constanti-  
nople; il fut forcé alors de céder à la né-  
cessité, et envoya par un chicaoux la  
tête d'Aindjy-Soliman. La mort tar-  
dive de ce grand-visir n'empêcha pas  
la chute de son maître; et la honteuse  
condescendance avec laquelle Maho-  
met IV l'avait sacrifié, ne tourna ni à  
sa gloire ni à sa sûreté. S—Y.

AINSWORTH (HENRI), théolo-  
gien anglais, d'une secte de non-con-  
formistes, vivait à la fin du 16<sup>e</sup>. siè-  
cle, et au commencement du 17<sup>e</sup>. On  
ne connaît ni la date ni le lieu de sa  
naissance. Il s'était attaché à la secte  
des brownistes, qui, ayant renoncé à  
toute communion avec l'église angli-  
cane, ne voulait reconnaître aucune  
espèce d'autorité ecclésiastique; ce qui  
lui attira une persécution cruelle sous  
le règne très-intolérant de la reine Éli-  
sabeth. Ainsworth fut obligé, comme  
beaucoup d'autres non-conformistes,  
d'aller chercher un asyle en Hollande;  
là il fut choisi pour ministre d'une  
congrégation indépendante, dans la-  
quelle l'esprit de secte suscita des dis-  
putes si violentes, qu'elles amenèrent  
bientôt la dissolution de la société.



la piété  
t volon-  
e qu'ils  
eut trop  
le scan-  
driense,  
solliciter  
unions ;  
de, c'é-  
souvent  
rs que-  
*oire des*  
qu'Ains-  
mpagnée  
rectives,  
sa com-  
savoir si  
e couleur  
ns entre  
détermi-  
ette ville,  
ite en Ir-  
rouvé la  
revint en  
sa mort,  
ces sont

viner, le juif prit le parti  
poisonner. Un tel crime, et  
un si étrange motif, est bien  
semblable. Quoi qu'il en soit  
d'Ainsworth, dont la date  
taine, est fixée, par quelque  
phes, à l'an 1629. Il a été  
comme le plus savant théo-  
son parti. Le plus considéra-  
ouvrage est une suite d'*An*  
sur l'*Ancien Testament*, de  
nière édition, imprimée en 17  
en 1659, est devenue extrê-  
rare. Ce volume contient un  
préliminaire sur la vie et les  
Moïse ; une Traduction lit-  
*Pentateuque*, avec des re-  
tirées particulièrement des  
rabbiniques ; une Dissert.  
l'authenticité du texte hébra-  
 Vie de David ; des notes sur  
*des Psaumes*, et une Trad-  
*Cantique des Cantiques*, av-  
tes. On a aussi de lui quelq-  
de controverse, dont le tit-  
rite pas d'être rappelé.

دنن), père de Saladin ( Voy. ce nom ), et chef des Aïoubites d'Égypte, était Curde d'origine, et de la célèbre tribu de Roudyah. Son père, nommé Châdy, dut sa fortune à Bélrouz, gouverneur de Bagdad, qui lui confia le gouvernement de Tekryt. Aïoub succéda à son père dans ce gouvernement; mais, ayant été forcé de l'abandonner, il se retira auprès du célèbre Zenki ( Voy. SANGUIN ) qui, se rappelant qu'Aïoub avait exercé généreusement envers lui les devoirs de l'hospitalité, le combla de bienfaits, et lui confia le gouvernement de Balbek, dont il venait de s'emparer. Aïoub y fut bientôt assiégé par le prince de Damas, l'Atabek-Atsec, et obligé de lui livrer la place, recevant en échange quelques terres dont Atsec lui garantit la possession. Il habita depuis cette ville, jusqu'à ce que son fils Saladin fût revêtu en Égypte de la dignité de visir du khalyfe Adhed. Alors Saladin fit venir son père près de lui. Aïoub fit son entrée au Caire en 565 de l'hég. ( 1169 ). Ce fils respectueux le reçut avec les plus grands honneurs, et le khalyfe, pour marquer sa bienveillance envers son visir, alla à sa rencontre. Saladin voulut se démettre de sa dignité, à l'arrivée de son père, pour la lui conférer; mais Aïoub s'y refusa, et mena une vie tranquille auprès de Saladin, jusqu'à sa mort, dont une chute de cheval fut la cause, en 568 de l'hég. ( 1173 ). Cette perte fut très-sensible à Saladin: il fit placer le cercueil d'Aïoub dans le palais impérial, à côté de celui de Chyrkouh; et, quelques années après, ce cercueil fut transporté à Médyne. J—N.

AIRAULT. Voy. AYRAULT.

AISSE ( M<sup>lle</sup> ), née en Circassie en 1693 ou 1694. De grands malheurs, et une réunion de circonstances romanesques ont rendu sa vie remarqua-

ble et sa personne célèbre. Elle fut vendue à l'âge de 4 ans ( en 1698 ) au comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, pour la somme de 1500 liv. Le marchand qui la vendit disait l'avoir trouvée entourée d'esclaves, dans un palais d'une ville de Circassie, pillée par les Turks, et la croyait fille d'un prince. Elle était belle, et d'une beauté touchante. Le comte la ramena en France, et la confia à sa belle-sœur, M<sup>me</sup>. de Ferriol; tous les soins furent prodigués à son éducation; on n'oublia que des principes. Faite pour connaître et pour aimer la vertu, la jeune Circassienne ne revint à elle qu'après de longues erreurs. Elle fut séduite par le maître auquel elle devait tout. Ce maître avait des mœurs dépravées, et il abusa de l'ascendant que lui donnaient ses bienfaits sur son esclave. Quoique l'éditeur des lettres de M<sup>lle</sup>. Aissé s'abstienne de cet aveu, tous ceux qui vécurent de son temps, ont eu la même opinion sur ses liaisons avec l'ambassadeur, et on doit l'en croire elle-même, lorsqu'elle dit, dans un passage de l'une de ses lettres: « Ma » mauvaise conduite m'avait rendue » misérable; j'ai été le jouet des pas- » sions, emportée et gouvernée par » elles. » La femme qui n'aurait eu à se reprocher qu'un amour si constant pour le chevalier d'Aidy, n'aurait pas ainsi parlé de sa vie. Cependant cette même femme, dont la jeunesse avait été entraînée dans le vice par l'exemple et les maximes d'une société dangereuse, sut résister aux hommages et aux offres brillantes du duc d'Orléans, régent, qui en devint amoureux pour l'avoir vue une fois chez M<sup>me</sup>. de Parabert, et les persécutions de M<sup>me</sup>. de Ferriol, complice des projets du prince, ne purent l'intimider ni la vaincre. Ce ne fut pas le seul trait de

Lorsque  
 étaient  
 sé, par  
 par l'i-  
 u d'elle,  
 ut, des  
 les ren-  
 nsa par  
 ne assez  
 payée  
 riol re-  
 elle qui  
 aractère  
 , lui of-  
 ie avare  
 a offre.  
 n mon-  
 . Aissé,  
 qu'elle  
 ez M<sup>me</sup>.  
 sort de  
 grande  
 ononcé  
 t tenter  
 user sa  
 sa. à ce

tentatives du régent n'était  
 comparaison de cet effort, c'é-  
 me aimé qu'elle éloignait d  
 c'est alors qu'elle écrivit à M<sup>me</sup>  
 landrini : « Qu'il faut de force  
 » résister à quelqu'un que l'o  
 » aimable, et quand on a eu  
 » heur de n'y pouvoir résis  
 » per au vif une passion viole  
 » amitié la plus tendre et l  
 » fondée ; joignez à tout cela  
 » connaissance ; c'est effroy  
 » mort n'est pas pire. » Peu  
 combats qui occupèrent ses c  
 années abrégèrent-ils sa  
 mourut en 1755, âgée seule  
 58 ans. Le chevalier fut inco  
 il se retira de Paris, emm  
 fille avec lui, et la maria dan  
 à un gentilhomme de Périgor  
 Aissé, dont les aventures son  
 téressantes que les œuvres, i  
 dant laissé un recueil de lettr  
 sées à M<sup>me</sup>. de Calandrini, f  
 résident de Genève à Paris. C  
 ne sont point un des premiers

de cette dernière, qui avec M<sup>lle</sup>. Aissé, et lui la plus tendre amitié pen- vie. Au milieu de cette telle et polie, elle reçut es multipliés; elle cut mis vrais, un amant qui our elle, et dont elle ne liée; elle dut ces avanta- ctère, plus encore qu'aux on esprit et de sa figure, e se voit dans toute sa ice. Elledit quelque part: nouveau naturel chez s de chercher à se pré- faiblesse des autres; je me servir de cette sorte connais que celui de ren- si douce à ce que j'aime uve rien de préférable, le retenir à moi, par la eur de vivre avec moi. » ue n'étiez-vous M<sup>me</sup>. de vous m'auriez appris à vertu! » Enfin, dans moments: « La vie que a été bien misérable. Ai- ouï d'un instant de joie? rais être avec moi-même, s. de penser. « Ces trois blement expliquer l'amour constance du chevalier user les fautes de sa mair- rir la meilleure leçon aux l'aveu des peines qui ac- et suivent les grandes lettres de M<sup>lle</sup>. Aissé ont es, d'abord seules, avec tes de Voltaire; Paris, in-18; ensuite avec celles Villars, La Fayette et aris, 1806, 5 vol. in-12.

D. V.—z.

GUILLAUME), botaniste in 1731, dans le comté de l'Ecosse. D'abord simple fut nommé, en 1759, à

la recommandation du célèbre Miller, directeur du jardin du roi d'Angleterre à Kew. C'était un immense dépôt, où, dès-lors, des végétaux de toutes les parties du globe étaient apportés et se répandaient ensuite dans toute l'Europe: Aiton contribua à l'enrichir encore, et il parvint à y faire vivre et prospérer des plantes dont la culture était regardée jusqu'alors comme impossible. Il a publié en 1789: *Hortus Kewensis, or a Catalogue of the Plants cultivated in the royal botanic garden at Kew*, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage, fait avec beaucoup de méthode et de précision, est le catalogue de toutes les plantes cultivées dans ce jardin; le nom de chaque espèce est suivi de la phrase Linnéenne qui en exprime les caractères distinctifs; ses variétés, son origine et sa culture, y sont désignées avec un soin particulier; on y trouve la description d'un grand nombre de plantes rares et nouvelles; mais, ce qui le rend plus précieux pour l'Angleterre, c'est qu'il indique l'époque précise où chacune de ces plantes y a été introduite, ainsi que le nom de celui qui l'a envoyé ou apportée, et les jardins où elle a été cultivée pour la première fois. Cet ouvrage est orné de 15 planches, qui représentent autant d'espèces nouvelles ou rares, et dont on n'avait pas encore de bonnes figures. Le soin qu'Aiton a pris de nommer, comme ses principaux collaborateurs, les deux naturalistes suédois, Solander et Dryander, fait honneur à sa modestie. Jean Hill avait déjà fait connaître la richesse de ce jardin, par un premier catalogue, publié en 1768, sous le même titre d'*Hortus Kewensis*. Aiton est mort en 1793. Le roi a nommé ses deux fils pour lui succéder dans les deux places qu'il avait occupées. M. Thunberg lui a dédié, sous le nom d'*Aitonia*, un genre

A I T

des Mé dans ses négociations, parti  
 m de ses de l'Espagne et de l'Autriche ;  
 rand ou tendit même que le don de l'Ile  
 stème de land n'était que le prix de s  
 les figu plaisances, et les États instrui  
 tes exoti nouveau son procès. Cette f  
 ew, avec zema n'attendit pas la décisio  
 nérique. ges, et il s'enfuit à Prague,  
 P—s. poursuivi par la haine de p  
 , gentil souverains et de ses compatrio  
 s États vit obligé d'aller chercher un  
 it succes asile à Vienne, où il mourut  
 olitiques temps après son arrivée. Aitze  
 n 1656, publié, en 1607, à Helmsta  
 r la neu poèmes latins, plus curieux  
 e, par le guliers, et des *Dissertation*  
 our lui, *Droit civil*, que Méerman a f  
 urs, et, primer dans le 6<sup>e</sup>. vol. de se  
 travail- *saurus novus Juris civ. et ecc*  
 pire. La D  
 l se prê AITZEMA (LÉON DE), né  
 ; mais la précédent, fils de Meuard A  
 trouvé bourgmestre et secrétaire de  
 : résolu- rauté, naquit à Dockum en 1  
 stourner avait à peine 16 ans, lorsqu'

que ces altérations ne sont pas importantes, et l'on préfère l'édition en 7 vol. in-fol., parce qu'elle est plus correcte et plus méthodique. Ce qui donne une si haute importance à l'ouvrage d'Aitzema, c'est cette foule d'actes originaux, tels qu'instructions, mémoires des ambassadeurs, lettres, réponses des souverains, etc., dont il a fait usage, et qu'il a su tirer des archives et des dépôts les plus secrets. Il avait une adresse et une activité particulières pour se mettre en possession des pièces dont il avait besoin. Ses liaisons avec les hommes en place lui en facilitaient les moyens; mais souvent il usait, pour arriver à son but, de voies détournées et peu dignes d'un homme délicat. Les Hollandais lui reprochent aussi d'avoir entretenu des correspondances secrètes avec les cours étrangères, et particulièrement avec l'Angleterre. Les papiers de Turloe, rapportés par Wagenaar, ne laissent plus de doute à cet égard. Ses compatriotes l'accusent aussi de montrer dans ses ouvrages du mépris pour la religion. Wiquesfort, dans son *Ambassadeur*, critique amèrement l'histoire d'Aitzema: « Elle peut servir, » dit-il, comme d'inventaire à ceux » qui n'ont point d'accès aux archives » d'état; mais ce que l'auteur a ajouté » du sien ne vaut pas la gazette. Il n'a » point de style, son langage est tout- » à-fait barbare, et tout l'ouvrage » n'est qu'un chaos. » Bayle trouve ce jugement dur et choquant. Quels que soient au reste les défauts de l'ouvrage d'Aitzema, il lui reste un mérite réel, c'est de jeter beaucoup de jour sur les affaires de son temps, et d'offrir une source sûre et abondante pour les diplomates et les historiens. Il a été continué, jusqu'à l'an 1697, par Lambert Sylvius, ou van den Bos, 4 vol. in-fol. Aitzema est mort en 1669, âgé de

69 ans, à la Haye, son séjour ordinaire. D—G.

AKAKIA (MARTIN), professeur de médecine à l'université de Paris, reçu docteur en 1526, était de Châlons en Champagne, et, selon l'usage de son temps, changea son nom de *Sans-Malice* en celui d'Akakia, qui veut dire la même chose en grec. Commentateur de Galien, il a traduit le *De Ratione curandi*, et l'*Ars Medica quæ est Ars parva*; il a réuni ce que ce prince de la médecine avait dit dans ses cinq premiers livres, sur les propriétés des plantes médicinales. On a aussi d'Akakia des *Consilia medica*, et deux livres sur les Maladies des Femmes. Akakia a joui d'une grande considération; il fut médecin de François I<sup>er</sup>., et un des principaux députés de l'université au concile de Trente, en 1545; il mourut en 1551.

C. et A—N.

AKAKIA (MARTIN), fils du précédent, fut reçu docteur de la faculté de Paris, en 1570, et bientôt nommé professeur de chirurgie au collège royal, et second médecin de Henri III; en 1578, il prononça même en latin, devant la faculté, un panégyrique de ce roi, qui fut son bienfaiteur. Akakia mourut à l'âge de 49 ans, en 1588. Plusieurs biographes lui attribuent l'ouvrage sur les Maladies des Femmes, que nous avons dit appartenir à son père. Cette famille se distingua long-temps dans la médecine; les rois Charles IX, Henri III, Louis XIII, les attachèrent successivement à leur personne. — Le dernier, petit-fils de celui dont nous parlons en ce moment, mourut de chagrin, en 1677, pour avoir été rayé de la faculté, ou seulement interdit pendant six mois, comme ayant consulté avec des médecins étrangers, contre la teneur de son serment. C. et A—N.

AKB

ABOUL- placée avait été souvent fune  
 MONNA- famille régnante. Il nous ser  
 r, c'est- de rapporter plusieurs autre  
 IXD, le qui prouvent combien il y a  
 e la reli- de conformité entre le carac  
 rque in- ministre et celui de l'intéress  
 le redjeb bar. On ne sera pas étonné d'  
 i'on ap- dre que le premier ne tarda  
 n père, à révolter, et à énoncer ouverte  
 ds-offi- à plusieurs reprises ses préte  
 ent aus- l'empire ; il n'éprouva d'autr  
 nmença ment que l'injonction de faire  
 sous la rinage de la Mekke, avec un  
 tre, qui ment de 50,000 roupies par  
 dans la il fut assassiné peu de temps  
 mbition par le fils de ce chef Patan, qu  
 vit pas, immolé avec tant de cruauté.  
 ombien de Béyrâm ne contribua p  
 conseils tranquillité d'Akbar ; des ré  
 urage il éclatèrent dans la Guzarate e  
 expédi- lavah ; un esclave d'un des pri  
 à la tête voltés vint à Dehly pour as  
 les Pa- le monarque, et le blessa à  
 lui avec avec une flèche ; mais la bless  
 ix. Béy- promptement guérie ; les rév  
 pour le soumirent ; et, au milieu des

tint une lutte terrible et bien dangereuse contre un tigre furieux et blessé légèrement ; mais il bravait avec la même intrépidité les hasards de la guerre, les poignards des assassins, et les griffes des bêtes féroces. Profondément affligé de voir mourir en bas âge tous les enfants qui lui naissaient, il crut devoir aller en pèlerinage à un tombeau célèbre, et consulta un saint fameux, qui vivait retiré dans le village de Sikry, près d'Adjemyr. Après un assez long colloque secret avec la sultane favorite, Sélym (c'était le nom du béat) annonça au monarque qu'il ne tarderait pas à être père d'un fils bien portant. En effet, la grossesse de la sultane se déclara, et, le 17 de rebyi 1<sup>er</sup>. 977 (29 août 1569), elle accoucha d'un prince qu'on nomma Sélym, et qui prit, en succédant à son père, le nom de Djhânguyr. Un an après, Akbar dut encore un autre fils aux prières de ce même saint ; à qui il avait confié une femme du harem. Après avoir rendu des actions de grâces au Tout-Puissant et au dispensateur de ses bienfaits, Akbar partit pour soumettre un rebelle de Lâhor, et quitta cette dernière ville (en 1570), revint à Adjemyr, et de là à Sikry, village pour lequel il avait beaucoup de prédilection : il y fit des augmentations considérables, et le nomma *Fethâbâd* (ville de la Victoire). Tandis qu'il se livrait à ces soins pacifiques, et qu'il se réjouissait de la naissance d'un autre fils, accordé aussi aux prières d'un autre saint personnage, nommé Daniel, de nouveaux troubles éclatèrent dans la Guzarate ; le monarque s'y transporta, et eut bientôt réduit les rebelles. Ahhmedabad, capitale de la province, ouvrit ses portes ; Surate capitula, le 2 de ssefer 981, et la réduction complète du Bengale signala l'année 983 (1573).

Les insurrections continuelles de ces provinces, qui appartenaient peu de temps auparavant à de petits princes particuliers, en rendaient la conservation très-difficile, et exigeaient une activité inconcevable, de manière que le monarque était obligé de se promener continuellement, à la tête de son armée, dans les provinces de son vaste empire. Parmi les révoltés qu'il eut à combattre, il faut compter son propre fils Sélym. Profitant de l'absence de son père, alors occupé à conquérir le Dekehan, ce prince ambitieux s'empara du trésor impérial, et s'avança sur Agrah, à la tête d'une armée considérable. Cependant, il se repentit dans la suite, et se rendit près de son père pour implorer son pardon ; Akbar le traita d'abord avec beaucoup de sévérité ; mais enfin il lui accorda sa grâce, sans toutefois lui rendre entièrement sa confiance. Akbar venait de marier un de ses fils, et son cœur était digne d'une pareille jouissance, puisque la mort de ce même fils lui causa une douleur à laquelle il ne put survivre, lui qui avait bravé avec une inébranlable fermeté tous les hasards de la guerre et les caprices de la fortune. A la vérité, sa santé était déjà très-affaiblie ; mais on la vit décliner encore bien plus rapidement, quand il apprit que le prince Daniel avait succombé aux excès de la débauche. Il succomba lui-même le 13 de djomâdy second 1014 (13 octobre 1605), âgé de 63 ans solaires et un jour, après un règne de 49 ans huit mois et un jour, laissant trois fils et trois filles. La cause de sa mort ne l'honore pas moins aux yeux de la postérité, que les brillantes actions qui illustrèrent le cours de sa vie, et ne dément pas le caractère bien connu du monarque indien. Nous adoptons ici le témoignage de l'historien persan Ferichtah, préfère-



A K B

et ridi-  
 vivant ce  
 fait tou-  
 comparti-  
 la betel,  
 npoison-  
 aux sei-  
 ire à pe-  
 i, et prit  
 ; le poi-  
 rt de ses  
 ionment  
 e la mort  
 de, nous  
 , puisse  
 règne de  
 constam-  
 lquefois,  
 rescrits  
 faut, dit  
 er à son  
 à la fai-  
 ir il réu-  
 fermeté  
 nante in-  
 nient que

réunir, et de fondre en une  
 ligion le brahmânisme, le  
 nisme et l'islamisme. Les es  
 fit de ce nouveau culte n'  
 attiré un grand concours de  
 tes, il eut la sagesse d'ab  
 cette entreprise, et dirigea ses  
 l'administration de ses états  
 visa en 16 *Soubahdâry*, ou  
 ments, dont quelques-uns ég  
 étendue les plus vastes royau  
 rope. Ces gouvernements ét  
 divisés en *perganah*, ou p  
 administrées par un *naib*  
 par corruption *nabâb*), s  
 ssoubahdâr, mais correspo  
 rectement avec le ministre  
 rain. Akbar fut inhumé à  
 (une lieue et demie) d'Agra  
 lieu nommé Skandery, sur  
 de Dehly. Son magnifique to  
 cite encore aujourd'hui l'a  
 des voyageurs. M. Hodges e  
 une description curieuse. P  
 conisme bien rare chez les C  
 mais bien énergique. sur

ndit ses talents et ses efforts Charles triompha une seconde Arabes, et les obligea de res Pyrénées. De retour en Es Akbéh éprouva de nouvelles Les Maures incorporés dans es se révoltèrent, et Abdouln prédécesseur, trouva moyen e ses chaînes, et de s'emparer mée du gouvernement. Akbéh, u étouffer cette révolte, péle fer des rebelles en 740. i historiens assurent qu'Abik se contenta de l'exiler.

B—P.

H-BEN-NAFY, gouverneur Afrique, pour le khalyfe Moâlit une guerre cruelle aux , étendit au loin la domination Arabes, et bâtit la forteresse uân, pour contenir la nation des Berbers, dont l'esprit remnait de l'inquiétude aux khabéh fut cependant destitué uverneur de l'Égypte, dont lait alors; il se rendit aussitôt pour implorer la justice de h; mais il ne fut rétabli dans ernement que sous le succesce prince. Il passa alors en où les Grecs possédaient enlques places. Akbéh leur prit a ville de Bugie, et les tailla s dans une grande bataille. bles pour lui résister, les rès avoir rallié quelques troujoignirent aux Berbers qui ris les armes contre les mu; mais, quoique réunies, ces ions furent battues de nou-Akbéh, qui s'empara de tout omis aux Grecs, et marcha ar Tanger. En vain les Berlurent s'opposer à son pasfurent complètement défaits. s poursuivit, et entra avec i Soûs, où il fit un butin im-

mense. Tout plia alors devant lui, et il ne s'arrêta qu'à l'extrémité de l'Afrique occidentale. Ce fut là qu'avec tout l'enthousiasme d'un zélé musulman, il poussa son cheval dans l'Océan, tira son sabre, et s'écria : « Gaud Dieu ! » si je n'étais pas retenu par les flots, » j'irais jusqu'aux royaumes inconnus » de l'Occident; je prêcherais sur ma » route l'unité de ton saint nom, et j'ex » terminerais les peuples qui adorent » un autre Dieu que toi. » Mais les vaincus, qui n'étaient soumis qu'en apparence, profitèrent de la dispersion des forces d'Akbéh, et l'attaquèrent avec une armée nombreuse; il se défendit avec fureur, parvint à se faire jour, et se réfugia sur la montagne d'Ouras, où il fut assassiné par Kouseileh, l'an 63 de l'hég., 682 de J.-C., après avoir rangé sous la domination des Arabes une grande partie de l'Afrique, et préparé la conquête de l'Espagne. B—P.

AKENSIDE (MARC), né le 9 nov. 1721, à New-Castle, sur la Tync. Son père, riche boucher, et de la secte presbytérienne, le fit élever avec soin. A dix-huit ans, il fut envoyé à l'université d'Édimbourg, où il commença les études nécessaires pour embrasser l'état ecclésiastique; mais il renouça bientôt à cette carrière pour se livrer à l'étude de la médecine. Il passa, en 1741, à Leyde, où il reçut le degré de docteur en 1744. De retour en Angleterre, il s'établit d'abord à Northampton, de là à Hampstead, et se fixa enfin à Londres, où il n'aurait pas été en état de former un établissement, du moins dans les premières années, sans le secours d'un ami, M. Dyson, qui le força d'accepter une pension annuelle de 300 liv. st. Il fut successivement médecin de l'hôpital de St.-Thomas, agrégé au collège des médecins de Londres, et membre de la société royale. Il a écrit plusieurs ou-

dans les » n'entends pas. » Tout ce  
 et dans Akenside respire un amour  
 le plus berté qui va souvent jusqu'à  
 sur la c'est le sentiment qui domine  
 ce beau- gleterre, parmi ce qu'on ap  
 séparé- *dissenters*, presque tous p  
 'est pas riens. Le républicanisme es  
 le s'est essentiel de la doctrine presby  
 ans son Samuel Johnson, qui était u  
 : préfé- *tory*, implacable ennemi des  
 cessé de républicains, dit, en parlant  
 i méde- side, « qu'il montrait un zél  
 plus cé- » zeux pour ce qu'il appelait  
 nes, est » zèle qui cache trop souven  
 'imagi- » de déponiller les riches e  
 i Leyde, » ser les grands ; dont la  
 Londres, » immédiate est l'innovation  
 es épo- » chie, avec le besoin impé  
 et d'au- » renverser et de détruire, s  
 genres ; » barrasser de ce qu'on pou  
 ont eu » tre à la place. » En écriv  
 nt prés- phrase, Johnson pensait à  
 ème des autre chose encore qu'au p  
 qui a été *Plaisirs de l'imagination*. L  
 dans son Akenside voulut faire impri  
 me un poème, il en porta le man

*es d'Akenside*, Londres, 1790.  
 S—D.  
 AN, graveur, né en Suède, cément du dernier siècle. ayant été connu de l'académie de Stockholm, le savant lui fournit, vers 1710, les moyens d'établir à telier pour faire des globes terrestres. Il réussit dans sa tentative, au point que ses globes furent recherchés, non seulement en Danemarck, mais en Russie. Un autre Suédois, nommé Akrol, les inventa dans les derniers temps du siècle, et leur a donné le nom de globes terrestres.  
 C—AU.  
 rabbin, né dans le 11<sup>e</sup> siècle, fut simple berger au désert habitant de Jérusalem, âgé de 40 ans; il devint éprouvé par son maître, qui lui proposait de l'épouser, s'il devenait sage; pour fit une espèce de prodige d'années, Akiba sut acquiescer à ces connaissances, que souleva d'abord à Lydda, puis se répandit un grand nombre de disciples. Il ne faut cependant pas s'écarter, lorsqu'ils assurent que les sages n'étaient pas moins de 70, lorsqu'ils ajoutent que tous vivaient presque en même temps, et furent exilés à Tibériade, au pied du mont Sion, avec Akiba et sa femme. Il fut un des principaux commentateurs des traditions juives, auxquelles il ajouta beaucoup de préceptes de sa propre invention; la plupart étaient de pure invention et s'étendaient quelquefois sur des actions les plus viles. Ces traditions patriotiques de ce rabbin ont été lui une si grande vénération, que les regards se portaient sur lui comme immédiatement par Dieu lui-

même, et affirmaient qu'il lui avait été révélé des choses qui n'avaient pas été révélées à Moïse. Ils affirmaient encore qu'il savait 70 langues. Dans un âge avancé, Akiba embrassa le parti du chef des révoltés Barcochebas, et le seconda dans la prétention qu'il avait de se faire passer pour le Messie. Il soutint que les mots de Balaam : « Une étoile sortira de Jacob, » ne pouvaient concerner que lui. Akiba fit plus encore, il versa sur sa tête l'huile sainte, comme Samuel l'avait versée sur celle de Saül, et le suivit en qualité d'écuyer. Les troupes de l'empereur Adrien finirent par avoir l'avantage; les restes de l'armée du prétendu Messie furent faits prisonniers dans la forteresse de Bitter, et Akiba fut jeté dans un cachot. On rapporte que, pendant sa captivité, lorsqu'il était près de mourir de soif, il aima mieux se servir d'une petite portion d'eau pour laver ses mains, selon la loi rabbinique, que de la boire. Il fut écorché vif, avec son fils Pappus, vers l'an 135. On prétend qu'il était alors âgé de 120 ans. Les juifs rendirent de grands honneurs à sa mémoire, et visitèrent solennellement sa tombe. On dit que ce rabbin altéra le texte de la Bible, dans ce qui concerne l'âge auquel les patriarches commencèrent à avoir des enfants, âge qui est plus avancé chez les septantes que dans le texte hébreu. Akiba prit ce parti pour faire croire que l'époque de la venue du Messie n'était pas encore arrivée, parce que, selon la tradition des juifs, le Messie ne devait paraître qu'après six mille ans accomplis. Le plus célèbre des livres dont les juifs regardent Akiba comme l'auteur, est intitulé : *Ietsirah*, ou *de la Création*. Le docteur de Rossi en parle ainsi : « C'est un ouvrage cabalistique très-antique et très-célèbre; quelques-uns l'attri-

A L A

positaire  
re. Cette  
fixer à  
creur de  
lui con-  
ortantes  
difficile.  
oang-ho  
out dans  
g-hien,  
solation  
de cette  
an; tous  
manda-  
ydrauli-  
u conte-  
dernière  
d'y en-  
1779.  
caminé,  
auxquels  
mbrable  
isa, par  
pris au-  
it le plus  
fit con-

dans une étendue de plus de  
En 1782, ce même fleuve  
mença ses ravages, et plus de  
familles furent réduites à  
Elles erraient tumultueuses  
les lieux où elles espéraient  
des subsistances; la cour  
alarmée, chargea encore  
contenir cette multitude. Il  
ces infortunés de les nourrir  
faisant ouvrir les greniers de  
ce; mais il exigea d'eux qu'ils  
sent à réparer les ravages de  
tion, et bientôt, aidé de cette  
de bras, il parvint à dessécher  
res submergées. Akouï con-  
jours la faveur de son maître  
time des deux nations chinoises  
Il a dû peu survivre à l'épidémie  
Kienlong; mais on ignore l'exacte  
cise de sa mort.

ALABASTER (GUY)  
théologien anglais, né à  
16<sup>e</sup>. siècle, à Hadleigh  
comté de Suffolk. Après avoir  
bonnes études à l'université

et dont les titres suffisent pour cette intention. Il mourut en ces ouvrages sont: I. *Lexicon Jotton*, in-fol., imprimé en II. *Roxane*, tragédie latine, ntée à Cambridje. Une dame, t à cette représentation, fut si nt émue d'un passage qui termina pièce, qu'elle perdit connaissance et ne recouvra jamais l'usage de n. III. *Apparatus in revelatione Jesu-Christi*, Anvers, 1607; *iraculum tubarum seu fons illium expositionum ex equi-Pentaglotti significationibus. e sponsus venit, seu tuba tudinis, hoc est demonstrat non sit illicitum nec imcomputare durationem mundi us secundi adventus Christi.*

S—D.

COQUE (MARGUERITE), connue le nom de MARIE ALACOQUE, le 22 juillet 1647, à Lauthediocèse d'Autun. « Elle n'a que trois ans, dit son historien et déjà elle marquait une aversion prenante du péché. Dès l'âge de quatre ans, elle se plaisait à s'entretenir intérieurement avec Dieu, cherchant la solitude pour s'occuper de Dieu. » A l'âge de huit ans perdit son père, et fut mise au couvent à Charolles. Elle fut atteinte de rhumatisme et de paralysant quatre ans; elle attribua sa guérison à la Ste. Vierge, et ce fut par reconnaissance, elle prit le nom de Marie. A l'âge de treize ans, elle mourut la nuit dans la contem-

Sa famille lui voyant des dispositions, l'engagea à entrer dans le couvent des ursulines, où elle avait une cousine, à laquelle elle dit: « Si vous êtes dans votre maison, ce serait l'amour de vous; je veux aller

» dans une maison où je n'aie ni parents, ni connaissance, afin d'être religieuse, sans autre motif que l'amour de Dieu. » Ne connaissant ni la ville de Paray-le-Monial, ni le monastère de la Visitation qui y était, elle pensa à s'y retirer, et s'y rendit avec son frère. En entrant au parloir, une voix intérieure lui dit: *C'est là où (que) je te veux.* Elle y fut reçue le 25 mai 1671, prit l'habit de novice le 24 août de la même année, fit profession, le 6 nov. 1672. On lui confia alors la direction des pensionnaires. Dieu lui apparut, et lui fit de merveilleuses communications. Elle eut des visions, des extases, des révélations; elle fit même des miracles. Une religieuse était tombée en léthargie; Marguerite obtint de Dieu qu'elle vécût assez pour recevoir les sacrements, et, en effet, aussitôt qu'elle les eut reçus, la religieuse mourut. Les austérités et les mortifications étaient des plaisirs pour la sœur Marguerite; elle grava même sur son sein, avec un canif, le nom de *Jésus*, en gros caractères; elle prédit la mort du P. de la Colombière, jésuite missionnaire qui avait été son directeur, puis son disciple. Elle avait composé un petit ouvrage mystique, intitulé: *La dévotion au cœur de Jésus*; et c'est à cet ouvrage, dont l'édition la plus ample est celle qui a été donnée par le P. Croiset, en 1698, que l'on doit la fête du cœur de Jésus. Marguerite Alacoque, avertie de sa mort par une révélation, s'y prépara dans la retraite, et, contre l'opinion des médecins, mourut le 17 octobre 1690. Languet (Jean-Joseph) a publié sa Vie, sous ce titre: *La Vie de la vénérable mère Marguerite Marie*, Paris, 1729, in-4°; on y trouve plusieurs Lettres et Opuscules de Marie Alacoque, qui doit aujourd'hui sa

ALA

vers, de qu'il édifié par ses vertu  
 1167, époque à laquelle il  
 pour retourner à Clairvaux  
 morten octobre 1181. Il no  
 ses écrits: I. *Vita sancti*  
 cette Vie se trouve dans les *C*  
*S. Bernard*, tom. II, p. 122.  
 dition de 1690, in-fol.; II. *Li*  
*tum suum*, fait en l'année 1171,  
 trouve dans le Recueil de M.  
 Musat; III. *Explanationes*  
*tias Merlini Angli*, divisées  
 vres, et imprimées à Fra  
 1608, in-8°. Alain compo  
 sous le règne de Louis-le-J  
 l'an 1171, à l'occasion du  
 faisaient alors ces prétendu  
 ties. Ce Commentaire est re  
 tations des historiens ang  
 mands et français, et mên  
 ciens poètes latins. On e  
 dans les archives du chapitr  
 re, un manuserit qui conten  
 moires sur Alain de l'Isle, 1  
 1182, par un chanoine com  
 ars.

lé à Rome pour assister au  
 éral de Latran. Il mourut  
 remières années du 15<sup>e</sup>.  
 la maison de Cîteaux, où,  
 de plusieurs personnages  
 le, il s'était retiré pour ter-  
 arrière. Il fut inhumé dans  
 re, et on lui fit cette épi-

ris hora, brevi tumulo sepelivit,  
 à septem, qui totum scibile scivit;  
 noticiæ dare vel retinere nequivit.

t ans après, lorsque la fable  
 it frère lai, ou qui le faisait  
 e fut répandue et adoptée,  
 à cette épitaphe les quatre  
 its, pour appuyer les nou-  
 veautés :

cli contemptis rebus egens sit,  
 rous, gregius commissus alendis.  
 tene magno quoque quarto.  
 itus, mortales exiit artus.

adin est le premier, je crois,  
 la remarque que ces vers  
 teurs aux trois précédents ;  
 été fabriqués dans un temps  
 ait point scrupuleux sur les  
 mes. Au reste, ce docteur  
 l'estime publique et de l'ad-  
 ses contemporains ; il était  
 é en proverbe de dire « que  
 ice d'Alain devait tenir lieu  
*Sufficiat vobis vidisse Ala-*  
 remarque, parmi ses ouvra-  
 'nti - *Claudianus*, seu de  
 io, et in omni virtute per-  
 IX. *Carmines*, Bâle, 1536,  
 , 1621 ; II. *De planctu na-*  
*træ Sodomæ vitium*, pu-  
 les notes de Léon Allacci ;  
 à *Albigenses, Waldenses,*  
 t *Paganos*, publié par Mas-  
 t, 1618, in-8° ; IV. *Dicta*  
*philosophico*, Leyde, 1600,  
 . Toutes les productions en  
 prose de maître Alain, doc-  
 tris, ont été recueillies par  
 des de Visch, et publiées à

Anvers, en 1654, in-folio. On trouve  
 dans cette édition le *Dicta de lapide*  
*philosophico*, quoique quelques per-  
 sonnes l'attribuent à un allemand nom-  
 mé Alanus. Les *Paraboles* d'Alain  
 ont été traduites en français. Paris,  
 Ant. Verard, 1492, in-fol. Et Denys  
 Janot, sans date, in-8°. — Quel-  
 ques autres écrivains, nommés Alain,  
 ont acquis une sorte de réputation. On  
 compte parmi eux un *Alain* ou *Alani*,  
 contemporain de J. Scott et de J. An-  
 dré, célèbre jurisconsulte. Il vivait à  
 Bologne, dans le 13<sup>e</sup>. siècle, et fut  
 également décoré du titre pompeux  
 d'*universel*.

R—T.

ALAIN (ROBERT), né à Paris, en  
 1680, fit de très-bonnes études. Ses  
 parents le destinaient à l'état ecclé-  
 siastique ; mais Alain préféra embras-  
 ser l'état de son père qui avait été  
 sellier. Sa fortune ne lui permit pas  
 de suivre ses goûts qui le portaient à  
 cultiver la littérature. Il concourut  
 pour le prix d'éloquence à l'Académie  
 française, et sa production balança le  
 prix. On a de lui l'*Epreuve récipro-*  
*que*, comédie en un acte et en prose.  
 Legrand, dans les OEuvres de qui  
 elle se trouve, est soupçonné d'y avoir  
 e beaucoup de part. On raconte qu'au  
 sortir de la 1<sup>re</sup>. représentation, La-  
 motte, ayant trouvé la pièce un peu  
 courte, dit à Alain, en faisant allu-  
 sion à son état de sellier : « Maître  
 » Alain, vous n'avez pas assez allongé  
 » la courroie. » C'est, en effet, à peu  
 près sur le même fonds que Mari-  
 vaux a composé depuis le *Jeu de l'A-*  
*mour et du Hasard*, comédie en trois  
 actes. Alain mourut le 22 décembre  
 1720.

A. B—T

ALAIN-CHARTIER. V. CHARTIER.

ALALEONA (JOSEPH), né à Ma-  
 cerata, le 20 mai 1670, fit de grands  
 progrès dans les belles-lettres, dans  
 l'étude des lois, et fut professeur en



enant du éprouvé de sa part un trait d'  
 auditeur qu'il regarda comme injuste  
 ourut en dans une conjuration qui  
 quelques contre lui à la mort du pape  
 le Lettre découverte, et Alamanni for  
 tions du fuir à Venise, d'où il passa  
 re fran pour plus de sûreté, lorsque  
 penser, nal Jules fut élu pape, sous  
 la cause Clément VII. Les revers qu  
 vive. Le éprouva, en 1527, ayant do  
 ier, et il rence l'occasion de s'affran  
 ppeler la manni y retourna. Député  
 iciens de pour les intérêts de sa patri  
 s termes Doria, qui avait pour lui beau  
 enfin, de mitié, l'emmena en Espagne  
 du meù s'y rendit avec sa flotte, et  
 st intitu Charles - Quint passa en It  
 e Cian de temps après, pour termi  
 era toc faires de Florence, et la sou  
 c. , c'est tièrement au joug des Méd  
 au crible cette nouvelle révolution,  
 lajone et proscrit par le duc Alexand  
 chant les en France, où les bienfait  
 teurs du çois I<sup>er</sup>. le fixèrent. Il y e  
 ia, en an plus grand nombre de ses  
 e tom. V Le roi avait pour lui tant

» en ambassadeur. J'étais indigné contre le duc Alexandre, gendre de V. M., qui m'avait chassé de ma patrie ; je suis maintenant libre de toute passion , et persuadé que V. M. n'autorise aucune injustice. » Cette réponse plut beaucoup à l'empereur ; et Alamanni en obtint tout ce qu'il était chargé de demander. Il ne fut pas moins en crédit sous Henri II, qui l'employa aussi dans plusieurs négociations. Suivant habituellement la cour, il était avec elle à Amboise , lorsqu'il fut attaqué d'une dyssenterie dont il mourut, le 18 avril 1556. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont : I. un *Recueil de poésies* en 2 vol., sous le titre d'*Opere Toscane*, contenant des élégies, des églogues, des sonnets, différentes fables imitées d'Ovide, douze satires, des *silves*, ou poésies mêlées, sur différents sujets, dans le genre de celles de Stace ; une tragédie d'*Antigone*, des hymnes qu'il divisa en trois parties, *ballata, contraballata et stanza*, à l'imitation des strophes, antistrophes et épodes des poètes grecs, etc. : ces œuvres furent imprimées d'abord à Lyon, chez Gryphius, en 1552 et 1553, in-8°, et on les réimprima sur le champ à Florence ; II. la *Coltivazione*, en six livres et en vers libres (*sciolti*), excellent poème didactique, et le fondement le plus solide de la renommée de l'auteur, Paris, Robert Etienne, 1546, petit in-4°, réimprimé plusieurs fois avec des notes et avec les *Abeilles* de Rucellai ; III. *Girone il Cortese*, Giron le Courtois, poème héroïque en 24 chants, Paris, 1548, in-4° ; IV. la *Avarclide*, ou le *Siège de Bourges* (ville que César appelle *Avaricum*), poème épique, aussi en 24 chants, imprimé pour la première fois à Florence, chez les Junte, 1570, in-4° ; V. *Flora*,

comédie en 5 actes et en vers que les Italiens appellent *Sdrucchioli*, Florence, 1556 et 1601, in-8° ; VI. cent vingt-deux *Épigrammes* que l'on trouve, dans plusieurs éditions, à la fin de la *Coltivazione*, et quelques autres pièces éparées dans plusieurs recueils. Les principales qualités de ces compositions trop nombreuses sont la facilité, la clarté et la pureté du style ; mais elles manquent trop souvent d'élevation et de force. On peut être indifférent sur le plus grand nombre ; mais on ne devrait pas l'être en France sur la *Coltivazione*, ou le *Poème de l'Agriculture*, écrit et publié en France, rempli d'imitations élégantes des *Géorgiques* de Virgile, de traductions en beaux vers des meilleurs préceptes donnés en prose par Columelle, Varron, Plin et d'autres auteurs ; d'indications curieuses, de procédés d'agriculture particuliers à l'Italie, de descriptions aussi vraies que poétiques des beautés champêtres de l'Italie et de la France ; d'éloges du roi qui protégeait le poète, et du pays où il avait trouvé un asyle, éloges mérités qui devraient intéresser tous les Français. Pour apprendre l'italien, on se borne le plus souvent à des ouvrages fort agréables, mais vides d'instruction. La *Coltivazione* de l'Alamanni, et le charmant poème de Rucellai sur les abeilles, devraient leur être préférés. Alamanni, marié deux fois, laissa de sa première femme deux fils, qui jouirent en France d'une fortune due aux talents et à la réputation de leur père ; Baptiste fut aumônier de la reine Catherine de Médicis, ensuite conseiller du roi, abbé de Belleville, évêque de Bazas, puis de Mâcon, et mourut en 1581 ; Nicolas fut chevalier de l'ordre de St.-Michel, capitaine des gardes du roi, et maître du

## A L A

amanni,  
nés dans  
au ser-  
i, con-  
Salvino  
*Fastes*  
était du  
adémie ;  
il a laissé  
dans les  
*mitato-*  
e qui se  
*ose fio-*  
t-fils de  
cinq frè-  
i — É.

lui-même, des tables raisonnées dans presque tous les livres qu'il a de lui les ouvrages suivants : I. *vario scripturæ sensu* ; II. *Bibliorum* ; III. *Sermones n* IV. *Elucidarium scripturæ* ; *lectiones theologica* ; VI. *tionis Aristotelis*. On ne point la date de sa mort. — un autre Alan, abbé de Tey qui florissait vers la fin du cle, et qui mourut en 1201. un livre intitulé : *De vitâ Thomæ Cantuariensis*.

ALAN, ALLEN, ALLYN (LAUME), cardinal anglais, ar de Malines, né en 1532, dans le comté de Lancastre, à Oxford, et reçut sa première instruction d'un professeur, très catholique, qui inspira à son même zèle pour sa doctrine. ment d'Elisabeth et le système de tolérance que l'on connaît. princesse, ne permettaient pas d'espérer aucun avancement.

déterminé à ne plus tolérer ce qu'on appelait le *papisme*, Alan s'en alla en Flandre, et se retira en Flandre, en 1568. La réputation de son talent et de ses efforts en faveur du catholicisme le fit accueillir partout avec beaucoup de distinction : à Malines, il professa la théologie avec un grand succès ; il fut reçu docteur en théologie à Douai, obtint un canonicat à Cambray, et, bientôt après, un autre canonicat à Reims. Toujours prêt à favoriser les intérêts de la religion catholique en Angleterre, Alan établit, à Douai, un séminaire pour l'éducation de la jeunesse anglaise ; il porta ensuite cet établissement à Paris. Il continua d'écrire des ouvrages en faveur de la communion romaine et contre l'église anglicane. Ces ouvrages se répandaient en Angleterre, et haussaient les esprits, au point que le roi ne se crut obligé de rendre une sentence pour défendre non seulement de les vendre, mais même de les lire ; il fut regardé comme ennemi juré de son pays ; toute correspondance avec lui fut traitée comme un crime de haute trahison. Un jésuite, nommé Thomas Alfield, fut jugé et condamné à mort, pour avoir apporté en Angleterre quelques ouvrages d'Alan. Le prince général qui dominait sur tous ses écrits faisait regarder comme des obligations morales, civiles et domestiques, comme entièrement ordonnées aux obligations qu'imposait le service du Christ et de l'église romaine. Ainsi, si un homme se séparait de cette église pour adopter l'hérésie, sa femme pouvait l'abandonner, ses enfants ne lui devaient d'obéissance, son esclave pouvait se dévouer de le servir, et même devenait libre, *ipso facto* ; par une suite nécessaire de cette doctrine, le souverain, entaché d'hérésie, perdait

toute autorité sur ses peuples. Alan alla encore plus loin : encouragé par les conseils de son ami, le célèbre jésuite Robert Parsons, il se lia avec plusieurs nobles anglais, catholiques romains, qui s'étaient retirés en Flandre, comme lui, pour engager Philippe II, roi d'Espagne, à tenter une invasion en Angleterre. Ce projet fut adopté par le cabinet de Madrid, qui fit équiper, pour l'exécution, la grande flotte connue sous le nom d'*Armada*, dont l'expédition eut tant d'éclat et si peu de succès. Cette flotte mit à la voile en 1588 ; elle était chargée de plusieurs milliers d'exemplaires d'un livre imprimé à Anvers, et composé par Alan, le P. Parsons et d'autres jésuites. Les exemplaires devaient être dispersés en Angleterre, après le débarquement des Espagnols. L'ouvrage était divisé en deux parties ; la première contenait une déclaration de Sixte-Quint, portant : « Qu'en conséquence d'une bulle du pape, la reine Elisabeth était excommuniée et détronée, et que sa couronne était transférée au roi d'Espagne. » La seconde partie contenait une « admonition à la noblesse et au peuple d'Angleterre, déclarant Elisabeth schismatique et hérétique, non reine, usurpatrice, et coupable d'actions qui la rendaient incapable de régner et même indigne de vivre ; et, en conséquence, ses sujets étaient déliés, à son égard, de leur serment de fidélité. » De pareilles déclarations, absurdes et révoltantes en soi, devinrent encore plus ridicules par l'ignominieuse défaite de l'*Armada*, qui devait les mettre à exécution. Après ce grand revers, les Espagnols cherchèrent à ramasser et à détruire les exemplaires du livre d'Alan et consorts ; mais quelques-uns échappèrent à leurs recherches. C'est à cette occasion que le

é à mort  
 Alan fut  
 le cardi-  
 vèché de  
 dant pas  
 lir à Ro-  
 d'éclat,  
 t sa for-  
 catholi-  
 itté leur  
 in de sa  
 ence des  
 es contre  
 se plain-  
 es à son  
 être fon-  
 s de l'a-  
 en a au-  
 r de ces  
 it, si fré-  
 sardées;  
 e et dans  
 est mort  
 i laissés;  
 t: I. *Dé-*  
*de l' Au-*

de Galles, et ensuite solli  
 roi. En 1717, il fut créé bar  
 chiquier, et, l'année suivante  
 juge de la cour du banc du r  
 titué de ce poste à l'avèni  
 George II, il fut nommé en  
 des plaidoyers communs, j  
 remplit jusqu'en 1746, éps  
 quelle il donna sa démiss  
 alors pair d'Irlande, avec l  
 baron de Fortescue de C  
 mourut bientôt après. Alan  
 bile jurisconsulte, juge intèg  
 fondément instruit dans la l  
 saxonne. En 1714, il a publ  
 un *Traité de l'un de ses*  
 Jean de Fortescue, intitulé  
*rence entre une Monarchie*  
*et une Monarchie limitée,*  
*lement sous le rapport de*  
*tution anglaise.* Après sa  
 a imprimé, in-fol., ses *Ex*  
*Causes dans toutes les cours*  
*minster-Hall, du temps*  
*laume III et de la reine*

l'entrevue secrète qu'il espérait obtenir de lui, il fut aperçu dans une des rues de Bruxelles par sa mère, catholique fervente, qui l'apostropha durement, et le dénonça à l'Inquisition. On tâcha vainement de le ramener dans le sein de l'Église qu'il avait abandonnée; sa persévérance dans ses refus irrita tellement sa mère, qu'elle fut, d'après le récit de son arrière-petit-fils, consignée dans sa *decas Alardorum scriptis clarorum*, la première à invoquer la rigueur des lois, et qu'elle offrit de fournir elle-même le bois pour le bûcher. La sentence de mort prononcée, le malheureux Alard est conduit en prison, pour y passer les trois jours qui devaient s'écouler entre sa condamnation et son supplice. La nuit d'avant le jour fixé pour son exécution, s'étant endormi de lassitude, il croit entendre une voix qui lui crie: *Francisce, surge et vade* (François, lève-toi, et sors d'ici). Il se lève, est frappé par la vue d'une ouverture que la lune éclairait. En l'examinant, il s'assure qu'il pourra y passer après s'être déshabillé; il coupe ses draps, se fait une corde, jette ses habits au bas de la tour, et se glisse le long de la corde qu'il avait attachée au barreau. Elle ne descendait que jusqu'à la moitié de la hauteur de son cachot; il se laisse tomber, et un égoût le reçoit au bas du donjon. Après avoir passé sans obstacle près de la sentinelle, il se cacha dans un buisson, où il resta trois jours sans nourriture, et entendit l'aboieusement des chiens qu'on avait mis à sa poursuite; le troisième jour, il obtint, comme mendiant, de la compassion d'un roulier, un morceau de pain, et la permission de faire quelque chemin sur sa voiture. N'étant pas éloigné de la maison où demeurait une de ses sœurs, il se fit descendre à sa porte; mais sa sœur,

dont le zèle n'était pas moins ardent que celui de sa mère, le repoussa avec horreur, et se mit à crier devant l'étranger: « D'où viens-tu, misérable? » veux-tu nous entraîner dans l'abîme » avec toi? » Son mari, plus humain, donna quelques secours au malheureux Alard, et engagea le charretier à le conduire en lieu de sûreté. De là, il se rendit dans le comté d'Oldenbourg, où il devint aumônier du prince; mais ayant été appelé par les Auversois, auxquels la liberté du culte venait d'être accordée, l'amour de son pays natal l'attira de nouveau dans la Belgique, et l'y ramena encore deux fois, malgré les persécutions du duc d'Albe et les dangers auxquels il s'exposait. Son père étant allé le voir pendant son séjour à Anvers, avec l'intention de le ramener au catholicisme, non seulement n'atteignit pas son but, mais finit par adopter les sentiments de son fils. Le roi de Danemarck, Christian IV, lui donna un asyle, et, lorsque tout espoir de remplir les fonctions de son ministère, dans son pays natal, se fit entièrement évanoui, ce même roi lui accorda, pour retraite, la cure de Wilster, dans le Holstein, où il mourut en 1578. On a d'Alard des livres en latin et en flamand, qui ont perdu tout leur intérêt avec les circonstances qui les dictèrent. Fr. Alard a été père de Guillaume, grand-père de Lambert et de Nicolas, et bisaïeul de Nicolas le jeune, mort à Hambourg en 1756, tous connus par des ouvrages de théologie ou de philologie. Le dernier a raconté la vie de son bisaïeul dans sa *Decas Alardorum scriptis clarorum*. Hamb. 1721. 8 vol. S—n.

ALARD. Voy. ALLARD.

ALARIC. Ce conquérant, le moins barbare de tous ceux qui ravagèrent l'empire romain, était de la famille des Balthes, la plus illustre de la nation

## A L A

Amalric. Loin d'être arrêtés par  
 arler de du paganisme, les compagne  
 e où les ric, qui avaient embrassé la  
 des ariens, renversèrent les  
 nées de Minerve et de toutes les au  
 ombat tre nités de l'ancienne Grèce ; C  
 l'empire dans son poëme intitulé : *La*  
 omandés *contre les Gètes*, fait un ta  
 nds ser- frayant de cette désastreuse  
 dans la- Malheureusement, les récits  
 re ébran- sont, en cela, plus exacts qu  
 nt à com- l'historien. Stilicon, général  
 parèrent vint au secours des Grecs,  
 odose à qui vou-  
 qui vou- puissante armée; après plusie  
 impérial; bats, il força les Goths à s  
 res inté- sur le Pholoë; et, par de sava  
 ent bien- nœuvres, il les enferma d  
 des pro- camp, où la faim devait bi  
 i qui l'on livrer sans défense au glaive  
 i Thrace, mains; mais, comptant tro  
 re hono- triomphe si facile, il quitta s  
 , se plai- pour assister aux fêtes religi  
 tude des Grecs, qui tenaient d'autat  
 r des em- leur ancien culte, qu'Alaric  
 hommes déclaré l'ennemi, et qui croy  
 ; pour les sulter aux Barbares, en reu

dépouilles de Rome et de l'Italie. Il devait trouver peu d'obstacles dans cette nouvelle guerre; Honorius était un prince faible et timide; comme dans tous les états en décadence, Rome n'avait plus de défenseurs dont la fidélité fût éprouvée. A l'approche des Goths, on rappela du fond des provinces les vieilles troupes et tous les Barbares qui s'étaient mis à la solde des Romains. L'Italie se trouvait ouverte de toutes parts, et bientôt le pillage d'Aquilée et de plusieurs autres villes annoncèrent la présence des Barbares; Honorius fut obligé d'abandonner Milan, et de se réfugier dans le château d'Asti, où il se trouva bientôt assiégé. L'empereur était près de se rendre, lorsque les troupes venues de la Gaule et de la Germanie, sous le commandement de Stilicon, surprisent Alaric, et l'assiégèrent à son tour dans ses retranchements. Le chef barbare, qui s'était laissé surprendre, déploya, pour réparer sa faute, le courage et le génie d'un habile capitaine. Il releva par son exemple et par ses discours la bravoure de ses soldats; mais les Romains eurent recours à un stratagème qui affaiblit l'ardeur de leurs ennemis; ils les attaquèrent tandis qu'ils célébraient les fêtes de Pâques; les Goths, nouvellement convertis à l'arianisme, croyant commettre un sacrilège en combattant dans un jour si solennel, prirent les armes moins pour vaincre que pour se défendre, et leur infanterie fut taillée en pièces; les dépouilles de la Grèce et l'épouse d'Alaric tombèrent entre les mains des soldats d'Honorius. Cette bataille, livrée à Placentia, à 25 milles de Turin, fut représentée à la cour d'Honorius comme une victoire décisive; et, pour nous servir de l'expression du poète Claudien, comme *un coup mortel porté au cœur de*

*la Scythie*. Cependant, après sa défaite, Alaric marcha vers Rome, à la tête de sa cavalerie qui n'avait point souffert, et fit redouter son courage ou son désespoir, au point qu'on résolut d'acheter sa retraite, après l'avoir vaincu. On lui rendit son épouse et ses trésors; mais il ne voulut pas quitter l'Italie avant d'avoir signalé la valeur de ses soldats par une conquête importante, et résolut de s'emparer de Véronne; surpris dans sa marche par les légions romaines, il essuya une nouvelle défaite plus désastreuse que la première. L'intrépide Visigoth sauva les débris de son armée sur des rochers voisins du champ de bataille, et fit encore trembler les Romains au milieu de leur victoire; mais, à la fin, manquant de vivres, abandonné par les Barbares, qui n'avaient plus de respect et de dévouement pour un chef deux fois vaincu, il quitta l'Italie. La terreur qu'inspirait son nom était si grande, qu'on regarda sa retraite comme un triomphe. Le peuple et le clergé remercièrent le ciel, et la capitale de l'Occident prodigua les honneurs et les louanges à Stilicon, qu'on aurait dû punir pour avoir laissé échapper un ennemi désarmé et battu. Alaric souffrit beaucoup dans cette expédition; mais il avait fait voir à ses soldats un pays riche et fertile; il avait appris à tous les Barbares du Nord et du Midi qu'on pouvait s'emparer de Rome, et le bruit de ses exploits attira bientôt sous ses drapeaux tous les ennemis du nom romain, tous les aventuriers et tous les soldats avides de pillage. Lorsqu'il se vit à la tête d'une nouvelle armée, Alaric se vanta d'avoir épargné la capitale de l'Occident, et demanda le salaire de sa clémence. Il entama pour cela des négociations; et, pendant qu'on les poursuivait, les familles barbares établies en Italie furent massa-



es d'Honorius, qui pouvait prendre le  
 service de Rome, qui pouvait prendre le  
 contre lui: « Plus l'herbe est  
 » leur dit le roi barbare, «  
 » faux y moral. » Cependant  
 qu'il craignit le désespoir des  
 soit qu'il fût touché de leurs  
 il consentit à lever le siège, et  
 tenta d'exiger cinq mille livres  
 d'or, trente mille livres d'arg  
 tre mille robes de soie, trois  
 ces de drap fin écarlate, et t  
 livres de poivre. Enrichie de  
 les des Romains, l'armée d  
 vint prendre ses quartiers  
 dans la Toscane. Pendant c  
 là, la cour d'Honorius, étal  
 vennes, était en proie à plu  
 tions qui se reprochaient les  
 de l'empire, et se disputaient  
 de l'autorité impériale; cha  
 rait en secret s'appuyer des l  
 et, devant l'empereur, on  
 mutuellement de favoriser  
 crainte arrachait à Honoriu  
 ministres des promesses avi  
 et je ne sais quel souvenir d

onnèrent au roi des Goths un prétexte de recommencer la ; et , pour la troisième fois , fut attaquée. A la fin, les drapeaux barbares flottèrent sur ses murs, et, dans l'espace de trois jours, une maîtresse du monde vit dis- persées les richesses entassées par les siècles de triomphes , et subit les maux qu'elle avait fait souffrir aux vaincus. Alaric recommanda cependant la modération à ses soldats, et leur donna de respecter les trésors sacrés. Au milieu des scènes du pillage et du brigandage, on dut voir l'effroi des Barbares, marchant avec précipitation et dans l'attitude du respect, devant les autels de S. Pierre. Les trésors enlevés dans les sanctuaires. Les églises furent autant d'asyles sacrés, dans lesquels un grand nombre de Romains sauvèrent leur vie en abandonnant une partie de leurs richesses. Alaric, qui ne venait que pour sejourner, se hâta d'en sortir; et, résolu de continuer la conquête de la Sicile et de la Calabre, il ravagea dans sa marche la Campanie, l'Apulie et la Calabre; mais, au lieu de ses triomphes, et près de se rendre à la Sicile, Alaric fut atteint d'une maladie mortelle, et mourut dans sa tente à Corentia; ses lieutenants, craignant que la cendre de ce général ne fût troublée par les vents, l'ensevelirent au milieu du mont Soracte. Les captifs qui avaient été emmenés à détourner le cours de la rivière, furent massacrés après la cérémonie, et le silence de la mort et de la tombe régna long-temps sur la tombe d'Alaric. Tandis que les Goths se livraient au désespoir, Rome et l'Italie eurent des réjouissances publiques; et les provinces d'Afrique dont elles étaient menacées, et qui n'eurent un moment de repos. Le règne d'Alaric a quelquefois été répété

par les Muses, que son aspect devait effrayer. Claudien l'a représenté comme un héros cruel et barbare. Un poète moderne, qui avait l'enflure de Claudien, sans avoir son génie, a pris le roi des Goths pour le sujet d'un poëme épique. Tout le monde connaît ce vers de Scudéri, cité par Boileau :

*Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.*

Alaric n'était pas sans modération; son ambition eût été flattée peut-être de la gloire de fonder un grand état; mais il connaissait les Goths, peuple turbulent et indiscipliné; et, désespérant de rien établir de durable avec de tels hommes, il se servit de leurs armes pour tout bouleverser. Ce fut lui qui, le premier, enseigna aux Barbares le chemin de Rome, et qui leur apprit que le temps était venu de braver l'ancienne maîtresse du monde. Le règne d'Alaric est une des époques les plus remarquables de l'histoire du Bas-Empire, et l'on doit regretter qu'il ait échappé au pinceau de Montesquieu. Le chef des Visigoths forma, pendant sa vie errante, et dans le cours de ses expéditions, les éléments d'une monarchie militaire qui, après sa mort, s'établit dans l'Aquitaine, et dans la suite en Espagne, où elle a subsisté plusieurs siècles. M—D.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda en 484, et régna, comme lui, non seulement dans la péninsule, mais dans la province d'Aquitaine, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône. Plus tolérant et plus modéré que son père, il permit aux évêques de ses états de s'assembler à Agde, en 506, et chargea, la même année, Anien, l'un de ses principaux officiers, de faire un abrégé du *Code Théodosien*, à l'usage des Visigoths. De-là vient que les provinces méridionales de France ont été régies si long-temps

A L A

ait senti d'Italie, prit le gouverne-  
 ient su- l'Espagne, comme tuteur  
 que ses ric, fils et successeur d'Alari  
 es. La AMALABIC ).  
 époque ALARY (JEAN), avocat, p  
 hs et les 1605, un *Recueil de Récréa-*  
 ait déjà *tiques*, qu'il dédia à la reine Ma  
 posses- c'est un vol. in-4°, imprima  
 l'un œil Quoiqu'il soit intitulé *Premier*  
 et n'at- c'est le seul qui ait paru; et, si  
 ittaquer. rapporte au jugement de l'al  
 au con- jet, on ne doit pas regretter  
 mainte- ait renoncé à la poésie. « S  
 ic, son » dit ce critique, ne contien  
 Francs. » des allusions insipides et  
 tagrius, » jeux de mots. » Alary, fils  
 éfait, et seiller au grand-conseil, étai  
 i roi des à lui succéder; la mort imprév  
 le livrer père le força d'aller s'établir  
 i Francs pour soutenir un procès duqu  
 endance dait le sort de sa famille. C'est  
 jets am- circonstance qu'il se mit à  
 texte de des vers, et ceux qui savent  
 chez les cette occupation demande  
 é l'aria- et de tranquillité, ne seront  
 lisait-il, nés qu'il y ait si mal réuss  
 archa à *Croquet est le premier livre*

ision de vous connaître. \*  
 comme précepteur de Louis  
 ap'loi lui ouvrit les portes  
 ie française, où il fut reçu  
 mbre 1723. Le poète Roi,  
 mit quelques plaisanteries  
 ction, fut mis à la Bastille.  
 et l'abbé de Dangeau fai-  
 cas d'Alary, qui est mort  
 mbre 1770, sans laisser  
 age. — ALARY (Jean), mé-  
 17<sup>e</sup>. siècle, a laissé : I.  
*is longues Etudes*; II. *la*  
*mphante de la Fortune*,  
*arlé des grands services*  
*de la reine mère* (Marie de  
 la France, 1622, in-4°.  
 François) a fait réimpri-  
 me, en 1701, in-12, *la*  
*du comte Bombaste, che-*  
*la Rose-Croix, neveu de*  
*, publiée en l'année 1609,*  
*naissance de Louis - le-*  
 A. B—r.

) (JEAN), oncle du roi de  
 levé dans la religion catho-  
 evint évêque; mais ayant  
 opinions des réformateurs,  
 dignité, sortit de son pays,  
 édicateur d'une congréga-  
 tante à Embden, en 1550.  
 égation et son pasteur su-  
 s de se réfugier en Angle-  
 lasco continua non seule-  
 être le pasteur, mais en-  
 de toutes les autres églises  
 rangeres qui se trouvaient  
 ndres. A l'avènement de  
 arie, en 1555, il fut forcé  
 le royaume. Melanchton  
 furent les amis d'Alasco;  
 ièrent souvent de grands  
 lernier, étant près de mou-  
 endit sa bibliothèque qui  
 érable. Alasco passa les der-  
 iées de sa vie en Pologne,  
 ut en 1560. D—r.

ALAVA ESQUIVEL (DIEGO DE),  
 évêque de Cordoue, natif de Vitto-  
 ria, étudia d'abord le droit, et suivit  
 à Grenade la carrière de la magistra-  
 ture. Il entra ensuite dans l'état ec-  
 clésiastique, présida le conseil de  
 Grenade, et fut promu à l'évêché  
 d'Astorga. Il assista, en cette qualité,  
 au 5<sup>e</sup>. concile de Trente, où il s'éleva  
 fortement contre la pluralité des bé-  
 néfices. A son retour, il obtint l'évêché  
 d'Avila, et puis celui de Cordoue. Il  
 mourut en 1562. Le seul ouvrage  
 qu'on ait de lui est un grand traité,  
 très-bien fait, sur les conciles-géné-  
 raux : *De Conciliis universalibus, ac*  
*de his quæ ad religionis et repu-*  
*blicæ Christ. reformationem in-*  
*stituenda videntur*, Grenade, 1582,  
 in-fol. Cet ouvrage offre des vues de  
 réformes utiles. La famille d'Alava  
 de Beaumont, grand-maître d'artille-  
 rie, auteur du *Parfait capitaine* et  
 du *Nouvel Art de l'artillerie*, Na-  
 drid, 1590, in-fol.; et François Ruis  
 de Vergara d'Alava, conseiller du  
 grand-conseil de Castille : celui-ci a  
 composé une *Histoire du collège de*  
*St.-Barthélemi*, dans l'université de  
 Salamanque, et a dirigé, par l'ordre de  
 Philippe IV, la dernière édition des  
*Statuts et Réglemens de l'ordre de*  
*St.-Jacques*. D . . G.

A' L A W Y (le Nabâb MOATÉMED  
 ÊL - MÉLOUK SÉYD ALAWY-KHAN),  
 médecin en chef de Nâdir-Châh, fils  
 du médecin Mohhammed-Hâdy, et pe-  
 tit-fils de Seyd Mozafar-Eddyn Hho-  
 cêin A'lawy, de la famille de Moh-  
 hammed-Hhonéif: ce dernier était un  
 savant médecin de Bénybanek en Kho-  
 râçân, et alla s'établir à Chyrâz, où  
 naquirent son fils et son petit-fils. Le  
 premier, outre les rares connais-  
 sances qu'il possédait en médecine et en

du célèbre  
mourut  
5), lais-  
ohham-  
A'lawy-  
d-Hho-  
on com-  
ék (pe-  
t à Moh-  
ráz, au  
r 1669),  
ous plu-  
cins de  
ékehan,  
100), il  
ésenté à  
le siège  
i. Le mo-  
c la plus  
s de son  
adh. Les  
grande  
famille,  
riage; et,  
h, il ob-  
on le coi-

en Perse, en lui promettant d'acquies-  
curer tous les moyens de faire le pè-  
rinage de la Mekke. Les soins du mé-  
decin eurent tout le succès possible;  
Nádir, ravi de se voir guéri d'un mal qui lui avait encore plus d'inquiétudes que de douleurs, accabla son médecin de présents et d'honneurs. Il lui donna même tous les moyens improuvés pour le détourner de faire le pè-  
rinage de la Mekke, et le retour à Dehly; mais celui-ci, d'un caractère inflexible, persista dans son projet. Il dit même, dans un moment de colère, « On ne gagne rien, et l'on se fatigue beaucoup à retenir un médecin qui ne veut pas être gré lui. » Il partit donc de Dehly avec Abdoúl-Kérym, autre favori de Nádir-Cháh, le 16 de djoumáda el-akhira 1154 (juin 1741), et revint à Dehly, à l'âge de 80 ans, le 29 redjet 1162 (3 juillet 1749). Il n'avait jamais fait usage de la poudre, et jouissait de toutes ses facultés. Un an avant de mourir, il avait écrit un sacré sa bibliothèque à Paris.

ité de Bologne, et la place de  
 er médecin du royaume de Na-  
 il préféra rester dans sa patrie,  
 rme, où il avait fortement con-  
 à la fondation d'un collège de  
 ine. Il mourut en 1662; ses prin-  
 ouvrages sont : I. *Discours sur*  
*éservatifs des Maladies conta-*  
*s*, Palerme, 1625, in-4°, en  
 ; II. *Consultatio pro ulceris*  
*inunc vagantis curatione*, Pa-  
 , 1652, in-4°; III. un *Traité*  
*tière médicale*, ( *de Succeda-*  
*tedicamentis* ) Panormi, 1637,  
 ; IV. des *Conseils médico-*  
*ques*, relativement à la peste  
 ait régné en Sicile, Palerme,  
 , in-4°, en italien. On a aussi de  
 manuscrits, un *Traité sur la*  
*issance et le traitement des*  
*s malignes*, et des *Commen-*  
*sur les épidémies d'Hippo-*  
 C. et A.—N.

BAN ( S. ), premier martyr  
 religion chrétienne dans la  
 le-Bretagne, était né, dit-on, à  
 am, comté de Hertford, dans  
 siècle. Il est probable qu'il était  
 famille païenne de quelque dis-  
 in. S'étant converti à la religion  
 enne, il alla à Rome, suivant  
 e de la jeunesse anglaise d'alors,  
 it 7 ans dans les armées de l'em-  
 Dioclétien. Il fut décapité en  
 05, par un ordre du gouver-  
 le Rome, on ne sait pour quel  
 Le vénérable Bède et d'autres  
 rologues rapportent les miracles  
 péra, même de son vivant. Ils  
 que, lorsqu'il allait au suppli-  
 se trouva sur sa route un ruis-  
 qui s'ouvrit de lui-même pour le  
 passer, avec mille autres pers-  
 ; et, comme il se sentit pressé  
 soif brûlante, une source jaillit  
 re pour venir l'abreuver. Des  
 es si évidents ne firent aucune

impression sur ceux qui le condui-  
 saient à la mort; mais le bourreau,  
 au moment où il lui tranchait la tête,  
 sentit ses yeux s'échapper de leur  
 orbite, et devint tout-à-fait aveugle.  
 Milton, en rapportant ces miracles,  
 dans son *Histoire d'Angleterre*, en  
 parle avec mépris, et dit que S. Alban  
 souffrit après sa mort un martyre plus  
 cruel que le premier, par les fables  
 ridicules dont une crédule supersti-  
 tion a déshonoré sa mémoire. S—D.

ALBAN ( JEAN DE S. ). Voy. SAINT-  
 GILLES ( Jean de ).

ALBANE ( FRANÇOIS ALBANI, que  
 nous nommons L' ), peintre, né à Bolo-  
 gne, le 17 mars 1578, fut destiné à  
 succéder à son père, Augustin Albani,  
 dans le commerce de la soie; mais la  
 mort de ce dernier, qui arriva en  
 1590, permit au jeune Albani de sui-  
 vre son goût pour les arts, et d'entrer  
 dans l'école de Denis Calvart, peintre,  
 originaire de Flandres, qui jouissait  
 alors d'une grande réputation à Bolo-  
 gne. L'Albane ne tarda pas à devenir  
 un des plus célèbres élèves de cette  
 école. Il y travailla plusieurs années,  
 ainsi que le Dominiquin, dont il se  
 rapprocha constamment par une con-  
 formité de goûts et d'habitudes; leur  
 amitié alla jusqu'à leur faire adopter  
 souvent le même style. Ils ont tous  
 deux une sorte de ressemblance  
 dans les teintes; l'Albane offre cepen-  
 dant, dans les chairs, quelques  
 teintes pourprées qu'on ne remar-  
 que pas chez le Dominiquin. L'Al-  
 bane, par l'originalité de l'invention,  
 était d'abord supérieur à son ami et  
 à tous ses rivaux de l'école de Calvart.  
 Selon Mengs, pour les études de fem-  
 mes, il a surpassé tous les peintres :  
 cette opinion peut être combattue. Le  
 Corrège a peint aussi les femmes avec  
 une grâce qu'il n'a pas été facile de re-  
 trouver chez ceux qui l'ont suivi. Mais

## A L B

ns à l'ar-  
 été très-  
 le école  
 lait une  
 ment si-  
 sous les  
 il repro-  
 ges. Pas-  
 iller d'a-  
 eu , assu-  
 ut de tou-  
 ur véri-  
 de l'eau  
 l'air , et  
 une har-  
 sur des  
 vérité de  
 ses com-  
 meuble  
 architec-  
 On peut  
 oduit les  
 and nom-  
 était trop  
 es copies  
 ombreuse

sont *Vénus endormie* ,  
*bain* , *Danaë couchée* ,  
*sur la mer* , *Europe sur le*  
 Quelquefois il cache une le-  
 nieuse sous le voile de l-  
 comme on s'en convaincra  
 ses *Quatre Éléments* qu-  
 musée Napoléon , et qu'il a re-  
 des changements pour la gal-  
 de Turin , et pour le duc de  
 Il y a introduit une foule d'  
 de petits génies. Les uns aig-  
 traits pour Vulcain ; d'aut-  
 épouvantés à l'approche  
 déchaînés par Éole ; ceux-c-  
 airs , tendent des pièges au-  
 ceux-là nagent ou pêchent  
 enfin cueillent des fleurs  
 des guirlandes et des cou-  
 s'est peu livré à la peinture  
 sacrés. Dans ce qui est comm-  
 ce genre , il est resté ce qu'il  
 ses sujets profanes ; au lieu  
 il y a introduit une foule d'  
 cieus qui accompagnent la  
 son fils. Il a aimé à peindre

is, on les regarde comme pré- à cause d'un grand nombre de tes importants qu'ils rendent. On a beaucoup répété que l'Albani avait une épouse très-belle, et des enfants d'une figure très-distincte et qu'ainsi il trouvait toujours de la gloire dans sa propre maison; il vaudrait mieux croire qu'il eût de la nature l'heureux don d'offrir avec justesse les nombreux sujets que lui offrait le beau pays où il naquit. D'ailleurs, comment peut-on dire que la même femme ait pu lui servir de modèle pendant plus de 50 ans? Comment des enfants, chez lesquels on ne trouve que pendant 5 ou 6 ans, ces formes arrondies que l'on trouve ordinairement aux amours ou aux tifs génies, peuvent-ils avoir été des études constantes de cet art qui a travaillé plus de 66 ans? Mais, s'il eût voulu se borner à la gloire! mais il ne cessa jamais de vouloir rivaliser avec ceux de son temps, et ils ne cessèrent de rivaliser avec ceux de son temps, et ils ne cessèrent de rivaliser avec ceux de son temps. Aussi, on peut diviser la vie de l'Albani en deux époques distinctes : la première fut une suite de succès; la seconde, d'insuccès et de dégoûts. L'artiste qui avait parmi ses élèves un Sacchi, un Bernini, un Speranza, un Mola, un Bernini, était devenu lui-même plus que le plus obscur de ses élèves. Ses ennemis accréditèrent de sa gloire les opinions que l'école du Bernini avait pris à tâche de propager, et il vit que la haine n'avait pas touché le jugement que cette école portait de l'Albani; tant il est vrai qu'il n'avait pu connaître les bornes de son propre talent! Il faut savoir cesse de se livrer à ses travaux les plus importants, lorsqu'on n'a plus rien à

créer, lorsqu'on n'a plus de nouvelles palmes à mériter. On retrouvait toujours chez l'artiste sexagénaire ces mêmes bois, ces mêmes ruisseaux, ces mêmes amours qu'il avait en quelque sorte inventés. Ces sujets poétiques pouvaient-ils produire longtemps le même effet chez une nation qui avait une longue habitude des compositions élevées et énergiques des Carraches? Présentés isolément, pouvaient-ils soutenir la concurrence, depuis que des Guide et des Dominiquin avaient su fondre les mêmes sujets dans une foule de traits historiques d'un haut intérêt? Enfin, l'Albani eut le sort de ceux qui meurent trop tard pour leur gloire, et il finit ses jours le 4 oct. 1660, à l'âge de 85 ans, moins estimé qu'il ne l'avait été dans la 30<sup>e</sup>. année de sa vie.

A—D.

ALBANÈZE, chanteur du genre de ceux que les Italiens nomment *soprani*, acquit, au conservatoire de Naples, une excellente méthode de chant, qui fut extrêmement goûtée lorsqu'il vint en France, en 1747. A l'âge de 18 ans, il entra à la chapelle du roi, et fut premier chanteur au concert spirituel de Paris, où il eut beaucoup de succès, depuis 1752 jusqu'en 1762. Albanèze a composé plusieurs airs et des duo pleins de mélodie et de grâce; ces morceaux, qui ont eu long-temps beaucoup de vogue, ont tous été gravés. Ce chanteur-compositeur est mort vers l'année 1800.

P—X.

ALBANI, famille riche et illustre de Rome, originaire d'Albanie, et que les conquêtes des Turcs forcèrent, dans le 16<sup>e</sup>. siècle, à se réfugier en Italie, où elle se partagea en deux branches. L'une fut agrégée à la noblesse de Bergame, et l'autre à celle d'Urbino. Toutes deux ont donné des cardinaux à l'église. C'est de la branche



## A L B

françois  
 e 1700,  
 e crédit  
 ugmen-  
 cat; elle  
 enise et  
 1715,  
 ès-lors,  
 cardinal  
 e. L'un  
 :Albani,  
 1692,  
 mt XIII.  
 té dans  
 ppercur  
 dans la  
 tican; il  
 lettres,  
 les arts  
 nmée la  
 la politi-  
 s et litté-  
 at le 11  
 S. S—t.  
 juriscou-  
 ame, en

tima ses profondes connoissances  
 la science du droit, et remanifesta  
 zèle pour la religion, dans une  
 constance difficile où ce saint  
 intègre fit taire la voix de la  
 pour n'écouter que celle de la  
 voir; un de ses plus proches  
 fut accusé d'hérésie, et Albani  
 sita pas à déployer contre lui  
 sévérité des lois. Lorsqu'Albani  
 fut élu pape, en 1566, sous le  
 de Pie V, il appela à Rome  
 et lui donna constamment l'as-  
 sésurance de son estime et de son  
 affection. C'est à lui que ce savant dut  
 son élévation à la dignité de  
 de cardinal, qu'il obtint en 1583.  
 Albani jouissait d'une si grande  
 réputation, qu'en 1585, après la  
 mort de Grégoire XIII, le vœu général  
 fut placé sur la chaire de S. Pierre  
 de son nom; mais les  
 enfants qu'il avait eus de son  
 mariage n'avaient fait appréhender  
 qu'il ne partageassent avec lui l'autorité  
 pontificale; mais il mourut le 25 avril 1591. Les  
 principaux ouvrages qui nous restent  
 de lui sont des Traitez sur le Droit

**AL-BATTANY**, **AL-HARRANY**. Il commença ses observations astronomiques vers l'an 364 de l'hég. (877 de J.-C.), les continua jusqu'en 918, tantôt à Racca, tantôt à Antioche, et mourut en 517 de l'hég. (929 de J.-C.). Lalande le place dans le nombre des vingt plus célèbres astronomes qui aient paru. Pendant 42 ans lunaires consacrés à l'astronomie, Albatégnius fit plusieurs observations, qu'il rapporte dans sa Table Sabéene (*Zydge Saby*), partie à l'année 882 de J.-C., partie à l'année 901. Cet ouvrage a été imprimé sous ce titre : *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1557, in-8°. et, en 1645, in-4°, à Bologne; l'original arabe se trouve, dit-on, parmi les manuscrits du Vatican, et n'a jamais été imprimé. On n'en aurait qu'une idée très-imparfaite, si l'on croyait qu'Albatégnius n'y parle que des étoiles : sous ce nom générique, sont aussi comprises les planètes. Ce livre est trop peu connu; ce qu'on doit attribuer au style barbare du traducteur, qui paraît n'avoir su ni le latin ni l'astronomie; on y trouve une trigonométrie fort différente de celle des Grecs, et fondée sur la projection orthographique. Au lieu de *cordes*, il emploie les *sinus*, auxquels il conserve le nom de *cordes*, et qu'il exprime en *parties sexagésimales du rayon*. C'est dans son livre qu'on trouve la première notion des *tangentes*; on y voit que les Arabes se servaient de ces lignes dans leur gnomonique; qu'ils en avaient des tables, qui leur donnaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, et réciproquement. Mais il n'a su tirer aucun parti de cette idée pour la trigonométrie. Regiomontanus, à qui l'on attribue l'introduction des *tangentes*, peut en avoir pris l'idée dans l'ouvrage d'Albatégnius, qu'il a commenté. On ne cite guère

d'Albatégnius que ses quatre éclipses, et l'observation d'un équinoxe, qui lui fit trouver la durée de l'année trop courte de deux minutes et demie. Il mesura assez bien l'obliquité de l'écliptique; mais sa plus belle découverte est celle du mouvement de l'apogée du soleil. Son livre n'est guère qu'un discours préliminaire pour ses Tables, que le traducteur latin n'a pas publiées. Ses Théories ne sont que celles de Ptolémée et de Théon. S'il était bon observateur, il paraît avoir été un calculateur très-médiocre, et ses Problèmes 25 et 26 feraient soupçonner qu'il n'est que le compilateur de tout ce qu'il précède. Albatégnius a donné deux éditions de sa Table; la seconde est la meilleure, et c'est celle que nous connaissons. On trouve, dans la Biographie de Ibn-Khalacan, la liste de ses autres ouvrages. D—L—E.

**ALBE** (**Ferdinand Alvarez de Toledo**, duc d'), ministre d'état, et général des armées impériales, naquit, en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Élevé sous les yeux de son grand-père, Frédéric de Tolède, qui lui apprit l'art militaire et la politique, il porta les armes, jeune encore, à la bataille de Pavie, commanda sous Charles-Quint, en Hongrie, au siège de Tunis, à l'expédition d'Alger, défendit Perpignan contre le dauphin de France, et se signala dans la Navarre et en Catalogne. Son caractère de circonspection, et son penchant pour la politique, avaient d'abord donné peu d'idée de ses talents militaires; Charles-Quint lui-même, à qui il avait conseillé, en Hongrie, de faire un pont d'or à l'armée turque, pour éviter une bataille décisive, le croyait peu capable de commander en chef, et ne lui accorda les premiers grades que par faveur. L'opinion de son incapacité était si généralement établie.

## ALB

esser une  
*A Mon-*  
*général*  
*de pair,*  
*on de sa*  
 . Ce trait  
 -propre,  
 et lui fit  
 nes de la  
 ndement  
 , il se si-  
 s d'Alle-  
 t, par ses  
 ecteur de  
 qui ren-  
 cité. L'é-  
 nier dans  
 : présida  
 lamna ce  
 ressa vi-  
 ommuer  
 es confé-  
 Charles-  
 le duc de  
 et de ses  
 ller com-

et, forcé par Philippe II d  
 une paix honorable au pape  
 résolu d'humilier, il frémit e  
 tion, et ne put s'empêcher d  
 la timidité et les scrupules e  
 compatibles avec la politi  
 guerre. Rappelé d'Italie, en  
 parut à la cour de France, où  
 au nom du roi son maître, l  
 fille d'Henri II, destinée à  
 dom Carlos, et déploya à Pa  
 gnificence d'un souverain. H  
 ayant demandé s'il était vrai  
 dant la fameuse bataille de  
 gagnée sur les protestants,  
 vu un phénomène dans le ci  
 répondit en riant, au mona  
 çais : « J'étais si occupé de  
 » passait sur la terre, que  
 » remarqué ce qui paraissai  
 Vers cette époque, les hab  
 Pays-Bas, aigris de ce que l  
 Madrid attentait à leur libe  
 nait leurs opinions religieuse  
 traient disposés à prendre l  
 le duc d'Albe exorta Philippi

*œil de sang* par les Brabançons, avait pour uniques arbitres le duc d'Albe et son confident, Jean de Vargas. On y cita indistinctement tous ceux dont les opinions étaient suspectes, et ceux dont les richesses excitaient la cupidité; on y fit le procès aux présents et aux absents, aux vivants et aux morts, et on procéda à la confiscation de leurs biens. Une consternation générale saisit tous les esprits, et l'on vit un grand nombre de négociants et de fabricants se réfugier en Angleterre, et y transporter leur fortune et leur industrie; plus de cent mille Flamands s'expatrièrent, et la plus grande partie se rallia sous les drapeaux du prince d'Orange, qui, devenu le chef d'une confédération contre l'Espagne, fut déclaré, par le duc d'Albe, criminel de lèse-majesté, lui et ses principaux partisans. Alors éclata la guerre civile dans ces malheureuses provinces. Le comte d'Artemberg, lieutenant du duc d'Albe, ayant été vaincu et tué, en 1568, par le frère du prince d'Orange, cet échec, loin d'ébranler le duc, ne servit qu'à aigrir son caractère féroce, et il crut braver le vainqueur en faisant périr sur un échafaud les comtes d'Égmond et de Horn. Cette exécution avait été précédée de celle de trente seigneurs moins distingués; elle fut suivie du supplice d'une foule de malheureux, condamnés comme rebelles. Couvert du sang de tant de victimes, le duc d'Albe marcha contre le comte de Nassau, atteignit dans les plaines de Gemmingen, et remporta une victoire complète; mais le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt avec une armée plus considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer son père de lui permettre d'attaquer les rebelles. Le duc, persuadé que les sub-

alternes doivent une obéissance aveugle et passive à leurs chefs, fit répondre à son fils, qu'il lui pardonnait à cause de son inexpérience: «Qu'il se garde bien, » ajouta-t-il, de me presser davantage; car il en coûterait la vie à celui qui se chargerait d'un pareil message. » Le prince d'Orange, vaincu en détail, harcelé, poursuivi, fut contraint de se retirer en Allemagne, et le duc d'Albe s'acquitt, dans cette campagne, une gloire qu'il flétrit bientôt par de nouvelles cruautés. Les bourreaux répandirent, par ses ordres, plus de sang que ses soldats n'en avaient versé les armes à la main; et, comme il n'est que trop ordinaire, les représailles vinrent ajouter aux malheurs de l'humanité. Dans le parti opposé, le barbare Senoy livra à d'horribles exécutions les paysans catholiques. Cependant, le duc d'Albe acheva de réduire les Flamands au désespoir; il éleva de fortes citadelles dans les principales villes, et imposa de nouvelles taxes; Malines et Zutphen, qui avaient résisté, furent livrées à l'avidité des soldats espagnols, et le duc publia un manifeste dans lequel il déclara que les citoyens n'avaient souffert que le juste châtiement de leur rébellion, et que les villes coupables devaient s'attendre à éprouver le même sort. Tout pliait sous son impitoyable rigueur. Le pape lui envoya l'estoc et le chapeau béni, que les souverains pontifes n'avaient accordés jusqu'alors qu'à des têtes couronnées. Cet honneur mit le comble à sa fierté. Déjà il avait donné lui-même son nom et ses qualités à quatre bastions de la citadelle qu'il avait fait construire à Anvers, sans y faire nulle mention du roi son maître; et, lorsque la forteresse fut achevée, l'orgueilleux Espagnol y fit placer sa statue en bronze. Elle y paraissait avec un

## A L B

e peuple  
 edestal,  
 astuense  
 ppu de  
 e la paix  
 Bas. Ce-  
 lande et  
 re à ses  
 Voerden  
 abitants.  
 1, et fut  
 les vifs  
 ii firent  
 ie et la  
 onstance  
 ivait ac-  
 rtables ;  
 lition de  
 à-même,  
 sant pé-  
 nes aux-  
 sur par-  
 ttiqué ,  
 ors à tel  
 es vété-  
 sés avec

à éprouver les effets d'une ad-  
 tion plus douce. Ce fut au  
 décembre 1575 que le duc  
 après avoir publié une amnis-  
 le commandement à don Lou-  
 quesens , commandeur de C-  
 quitta un pays dans lequel i-  
 tait d'avoir , en six ans , livre  
 reau plus de 18,000 individus  
 mier acte d'autorité de son  
 seur , fut d'abattre la statue  
 Anvers , de sorte qu'il ne rest  
 d'Albe , dans les Pays-Bas , q  
 nelle mémoire de ses cruaut  
 traité à Madrid avec distinction  
 quelque temps à la cour de sa  
 crédit ; mais , un de ses fils  
 arrêté pour avoir seduit une  
 d'honneur de la reine , qu'il a  
 mis d'épouser , le duc d'Albe  
 son évasion , et le maria à u  
 cousins , contre la volonté  
 lippe II , qui , pour cette oï  
 bannit de la cour , et l'envoya  
 son château d'Uzeda. Le du  
 était depuis deux ans dans c

cienne réputation ; il entra en Portugal en 1581, gagna deux batailles en trois semaines, chassa don Antonio, se rendit maître de Lisbonne, et soumit tout le Portugal à Philippe II. Il s'empara des trésors de la capitale, et permit à ses soldats d'en saccager les faubourgs et les environs, avec leur violence et leur rapacité accoutumées. Philippe, indigné, fit rechercher la conduite de son général, qu'on accusait d'avoir détourné à son profit les richesses des vaincus : « Je n'en dois » compte qu'au roi, dit le duc d'Albe ; » et, s'il me le demande, je ferai entrer » dans ce compte des royaumes con- » servés, des victoires signalées, des » sièges difficiles, et 60 ans de ser- » vice. » Philippe craignit une sédition dans l'armée, et fit cesser les recherches. Le duc ne vécut point assez pour jouir des honneurs et des récompenses qu'il avait mérités par son dernier exploit ; il mourut le 12 janvier 1582, à 74 ans, ayant horreur, dit-on, du sang qu'il avait fait répandre. Il fut, sans aucun doute, le plus habile général de son siècle, et c'est surtout dans les opérations lentes et savantes, dans la partie de la guerre la plus difficile, qu'il excella. Sa campagne contre le prince d'Orange, en 1568, est, dans ce genre, un des plus beaux exemples que les militaires puissent suivre ; si on le pressait d'attaquer, il répétait sa maxime favorite : « De tous les événements, le plus in- » certain, c'est la victoire. » Ses actions et ses paroles donnent une idée si complète de son caractère, qu'il serait inutile d'y rien ajouter, et de rapporter le portrait que Raynal en a tracé dans son *Histoire du Statouhérat*. Il suffira de dire qu'il avait le maintien et la démarche graves ; l'air noble et le corps robuste ; qu'il dormait peu, travaillait et écrivait

beaucoup ; que sa jeunesse fut raisonnable, et que ce fut dans le tumulte même des camps qu'il se forma à la politique. On prétend que, dans 60 ans de guerre contre différents ennemis, jamais il n'a été battu, ni surpris, ni prévenu. Sa vie a été publiée à Paris, 1698, 2 vol. in-12. On avait imprimé à Amsterdam, en 1620, un *Miroir de la tyrannie des Espagnols, perpétrée aux Pays-Bas par le duc d'Albe*, in-4°, fig. B—P.

ALBENAS (JEAN POLDO D'), naquit en 1512, à Nîmes, et non en Vivarais, comme l'a dit Castel dans ses *Mémoires sur le Languedoc*. Sa famille était noble ; mais elle fut moins distinguée par cet avantage que par les lumières de Poldo, et de Jacques d'Albenas son père. Les parents de Poldo l'avaient destiné au barreau, et il se mit de bonne heure en état d'y paraître avec éclat ; mais Nîmes étant devenue, en 1552, le siège d'un présidial, il y fut pourvu d'une charge de conseiller, qu'il exerça jusqu'à sa mort, avec distinction. Il cultiva les lettres et la jurisprudence ; son premier ouvrage fut une traduction française de l'écrit de S. Julien, archevêque de Tolède, intitulé : *Prognosticonum, sive de origine mortis humanæ; De futuro seculo, et De futura vite contemplatione, libri tres*. Cette version obtint, lorsqu'elle parut, l'estime des savants ; elle fut bientôt suivie de celle de *l'Histoire des Taborites* (hérétiques de Bohême), écrite en latin par Æneas Sylvius, avant qu'il devint pape sous le nom de Pie II. D'Albenas publia ensuite un *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nîmes*, Lyon, 1557, in-fol., avec des planches assez grossièrement gravées en bois, où les mesures et les règles de la perspective ne sont pas toujours observées ; mais qui donnent cependant, des monu-

du célèbre en Perse, en lui promettant de  
 funissait curing tous les moyens de faire  
 mourut rinage de la Mekke. Les soins  
 6), laiss decin eurent tout le succès  
 ohham- ble; Nâdir, ravi de se voir  
 A'lawy- ment guéri d'un mal qui lui a  
 d-Hho- encore plus d'inquiétudes qu'  
 on com- leurs, accabla son médecin de  
 ek (pe- de présents et d'honneurs. Il  
 t à Moh- même tous les moyens im-  
 râz, au pour le détourner de faire  
 r 1669), nage de la Mekke, et le re-  
 ous pla- cour; mais celui-ci, d'un car-  
 cins de flexible, persista dans son  
 ekehan, dit même, dans un moment d'  
 700), il « On ne gagne rien, et l'  
 ésenté à » beaucoup à retenir un mé-  
 i le siège » gré lui. » Il partit donc de  
 t. Le mo- avec Abdoûl-Kérym, autre  
 e la plus Nâdir-Châh, le 16 de dj  
 s de son 1154 (juin 1741), et rev  
 âh. Les rir à Dehly, à l'âge de 80  
 a grande 29 redjet 1162 (3 juillet  
 famille, Il n'avait jamais fait usage  
 riage; et, tes, et jouissait de toutes se  
 h, il ob- Un an avant de mourir, il

ité de Bologne, et la place de  
 er médecin du royaume de Na-  
 il préféra rester dans sa patrie,  
 rme, où il avait fortement con-  
 à la fondation d'un collège de  
 ine. Il mourut en 1662; ses prin-  
 ouvrages sont : I. *Discours sur*  
*éservatifs des Maladies conta-*  
*is*, Palerme, 1625, in-4°, en  
 ; II. *Consultatio pro ulceris*  
*cinunc vagantis curatione*, Pa-  
 i, 1652, in-4°; III. un *Traité*  
*rière médicale*, ( de *Succeda-*  
*ledicamentis* ) Panormi, 1657,  
 ; IV. des *Conseils médico-*  
*ques*, relativement à la peste  
 vait régné en Sicile, Palerme,  
 , in-4°, en italien. On a aussi de  
 manuscrits, un *Traité sur la*  
*naissance et le traitement des*  
*s malignes*, et des *Commen-*  
*sur les épidémies d'Hippo-*  
 C. et A.—N.

BAN ( S. ), premier martyr  
 religion chrétienne dans la  
 le-Bretagne, était né, dit-on, à  
 am, comté de Hertford, dans  
 siècle. Il est probable qu'il était  
 famille païenne de quelque dis-  
 m. S'étant converti à la religion  
 enne, il alla à Rome, suivant  
 e de la jeunesse anglaise d'alors,  
 vit 7 ans dans les armées de l'em-  
 per DIOCÉTIEN. Il fut décapité en  
 65, par un ordre du gouver-  
 le Rome, on ne sait pour quel  
 . Le vénérable Bède et d'autres  
 rologues rapportent les miracles  
 péra, même de son vivant. Ils  
 que, lorsqu'il allait au suppli-  
 se trouva sur sa route un ruis-  
 qui s'ouvrit de lui-même pour le  
 r passer, avec mille autres pers-  
 s; et, comme il se sentit pressé  
 soif brûlante, une source jaillit  
 re pour venir l'abreuver. Des  
 les si évidents ne firent aucune

impression sur ceux qui le condui-  
 saient à la mort; mais le bourreau,  
 au moment où il lui tranchait la tête,  
 sentit ses yeux s'échapper de leur  
 orbite, et devint tout-à-fait aveugle.  
 Milton, en rapportant ces miracles,  
 dans son *Histoire d'Angleterre*, en  
 parle avec mépris, et dit que S. Alban  
 souffrit après sa mort un martyre plus  
 cruel que le premier, par les fables  
 ridicules dont une crédule supersti-  
 tion a déshonoré sa mémoire. S—D.

ALBAN ( JEAN DE S. ). Voy. SAINT-  
 GILLES ( Jean de ).

ALBANE ( FRANÇOIS ALBANI, que  
 nous nommons L' ), peintre, né à Bolo-  
 gne, le 17 mars 1578, fut destiné à  
 succéder à son père, Augustin Albani,  
 dans le commerce de la soie; mais la  
 mort de ce dernier, qui arriva en  
 1590, permit au jeune Albani de sui-  
 vre son goût pour les arts, et d'entrer  
 dans l'école de Denis Calvart, peintre,  
 originaire de Flandres, qui jouissait  
 alors d'une grande réputation à Bolo-  
 gne. L'Albane ne tarda pas à devenir  
 un des plus célèbres élèves de cette  
 école. Il y travailla plusieurs années,  
 ainsi que le Dominiquin, dont il se  
 rapprocha constamment par une con-  
 formité de goûts et d'habitudes; leur  
 amitié alla jusqu'à leur faire adopter  
 souvent le même style. Ils ont tous  
 deux une sorte de ressemblance  
 dans les teintes; l'Albane offre cepen-  
 dant, dans les chairs, quelques  
 teintes pourprées qu'on ne remar-  
 que pas chez le Dominiquin. L'Al-  
 bane, par l'originalité de l'invention,  
 était d'abord supérieur à son ami et  
 à tous ses rivaux de l'école de Calvart.  
 Selon Meugs, pour les études de fem-  
 mes, il a surpassé tous les peintres :  
 cette opinion peut être combattue. Le  
 Corrège a peint aussi les femmes avec  
 une grâce qu'il n'a pas été facile de re-  
 trouver chez ceux qui l'ont suivi. Mais



## A L B

ns à l'ar-  
 été très-  
 le l'école  
 lait une  
 ment si-  
 sous les  
 il repro-  
 ges. Pas-  
 iller d'a-  
 su, assu-  
 ut de tou-  
 ur véri-  
 de l'eau  
 l'air, et  
 une har-  
 sur des  
 vérité de  
 ses com-  
 meuble  
 architec-  
 On peut  
 oduit les  
 and nom-  
 était trop  
 es copies  
 ombreuse

sont *Vénus endormie*,  
*bain*, *Danaë couchée*,  
*sur la mer*, *Europe sur la*  
 Quelquefois il cache une le-  
 meuse sous le voile de  
 comme on s'en convaincra  
 ses *Quatre Éléments* qu  
 musée Napoléon, et qu'il a re-  
 des changements pour la gal-  
 de Turin, et pour le duc de  
 Il y a introduit une foule d'  
 de petits génies. Les uns ay-  
 traits pour Vulcain; d'aut  
 épouvantés à l'approche  
 déchainés par Éole; ceux-c  
 airs, tendent des pièges au  
 ceux-là nagent ou pêchent  
 enfin cueillent des fleurs  
 des guirlandes et des cou-  
 s'est peu lyré à la peinture  
 sacrés. Dans ce qui est con-  
 ce genre, il est resté ce qu'  
 ses sujets profanes; au lieu  
 il y a introduit une foule d'  
 dieux qui accompagnent la  
 son fils. Il a aimé à peindre

bois, on les regarde comme précieuses, à cause du grand nombre de statues importantes qu'ils renferment. On a beaucoup répété que l'Albane avait une épouse très-belle, et plusieurs enfants d'une figure très-distincte, et qu'ainsi il trouvait toujours des modèles dans sa propre maison; il vaudrait mieux croire qu'il reçut de la nature l'heureux don de peindre avec justesse les nombreux sujets que lui offrait le beau pays où il étoit né. D'ailleurs, comment peut-on croire que la même femme ait pu lui servir de modèle pendant plus de cinquante ans? Comment des enfants, chez lesquels on ne trouve que pendant 5 ou 6 ans, ces formes arrondies que l'on voit ordinairement aux amours ou aux petits génies, peuvent-ils avoir été le fruit de études constantes de cet art, qui a travaillé plus de 66 ans? Mais eux, s'il eût voulu se borner à jouir de sa gloire! mais il ne cessa jamais de vouloir rivaliser avec ceux de son temps, tous les jours, ils avoient à se faire un nom dans l'art. Aussi, on peut diviser l'histoire de l'Albane en deux époques distinctes: la première fut une suite de succès; la seconde, malheureusement non interrompue de succès et de dégoûts. L'artiste qui étoit parmi ses élèves un Sacchi, un Magnani, un Speranza, un Molagnano, étoit devenu lui-même plus célèbre que le plus obscur de ses éco-

Ses ennemis accréditèrent de fausses opinions que l'école du Bernin avoit pris à tâche de propager, et on vit que la haine n'avoit pas toujours dicté le jugement que cette école portoit sur l'Albane; tant il est vrai qu'il faut savoir cesser de se livrer à ses travaux les plus importants, lorsqu'on n'a plus rien à

créer, lorsqu'on n'a plus de nouvelles palmes à mériter. On retrouvait toujours chez l'artiste sexagénaire ces mêmes bois, ces mêmes ruisseaux, ces mêmes amours qu'il avoit en quelque sorte inventés. Ces sujets poétiques pouvaient-ils produire longtemps le même effet chez une nation qui avoit une longue habitude des compositions élevées et énergiques des Carraches? Présentés isolément, pouvaient-ils soutenir la concurrence, depuis que des Guide et des Dominiquin avoient su fondre les mêmes sujets dans une foule de traits historiques d'un haut intérêt? Enfin, l'Albane eut le sort de ceux qui meurent trop tard pour leur gloire, et il finit ses jours le 4 oct. 1660, à l'âge de 85 ans, moins estimé qu'il ne l'avoit été dans la 30<sup>e</sup>. année de sa vie.

A—D.

ALBANÈZE, chanteur du genre de ceux que les Italiens nomment *soprani*, acquit, au conservatoire de Naples, une excellente méthode de chant, qui fut extrêmement goûtée lorsqu'il vint en France, en 1747. A l'âge de 18 ans, il entra à la chapelle du roi, et fut premier chanteur au concert spirituel de Paris, où il eut beaucoup de succès, depuis 1752 jusqu'en 1762. Albanèze a composé plusieurs airs et des duo pleins de mélodie et de grâce; ces morceaux, qui ont eu long-temps beaucoup de vogue, ont tous été gravés. Ce chanteur-compositeur est mort vers l'année 1800.

P—X.

ALBANI, famille riche et illustre de Rome, originaire d'Albanie, et que les conquêtes des Turcs forcèrent, dans le 16<sup>e</sup>. siècle, à se réfugier en Italie, où elle se partagea en deux branches. L'une fut agrégée à la noblesse de Bergame, et l'autre à celle d'Urbino. Toutes deux ont donné des cardinaux à l'église. C'est de la branche

## A. L. B.

françois  
 e 1700,  
 e crédit  
 ugment-  
 cat; elle  
 enise et  
 a 1715,  
 ès-lors,  
 cardinal  
 e. L'un  
 :Albani,  
 1692,  
 mt XIII.  
 té dans  
 mpereur  
 dans la  
 tican; il  
 lettres,  
 les arts  
 nmée la  
 la politi-  
 s et litté-  
 ut le 11  
 S. S—t.  
 juriscôn-  
 ame, en

tima ses profondes connais-  
 la science du droit, et rema-  
 zèle pour la religion, dans  
 constance difficile où ce  
 intègre fit taire la voix  
 pour n'écouter que celle-  
 voir : un de ses plus proche  
 fut accusé d'hérésie, et Alb  
 sita pas à déployer contre le  
 sévérité des lois. Lorsqu'Al  
 fut élu pape, en 1666, sous  
 de Pie V, il appela à Rome  
 et lui donna constamment  
 ques de son estime et de so  
 c'est à lui que ce savant dut  
 de cardinal, qu'il obtint en  
 bani jouissait d'une si grande  
 ration, qu'en 1583, après l  
 Grégoire XIII, le vœu géné  
 placé sur la chaire de S. Pie  
 enfants qu'il avait eus de so  
 n'avaient fait appréhender  
 partageassent avec lui l'autor  
 mourut le 25 avril 1591. L  
 paux ouvrages qui nous res  
 sont des Traités sur le Dre

AL-BATTANY, AL-HARRANY. Il commença ses observations astronomiques vers l'an 264 de l'hég. (877 de J.-C.), les continua jusqu'en 918, tantôt à Racca, tantôt à Antioche, et mourut en 517 de l'hég. (929 de J.-C.). Lalande le place dans le nombre des vingt plus célèbres astronomes qui aient paru. Pendant 42 ans lunaires consacrés à l'astronomie, Albategnius fit plusieurs observations, qu'il rapporte dans sa Table Sabéene (*Zydge Sabr*), partie à l'année 882 de J.-C., partie à l'année 901. Cet ouvrage a été imprimé sous ce titre : *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1557, in-8°, et, en 1645, in-4°, à Bologne; l'original arabe se trouve, dit-on, parmi les manuscrits du Vatican, et n'a jamais été imprimé. On n'en aurait qu'une idée très-imparfaite, si l'on croyait qu'Albategnius n'y parle que des étoiles : sous ce nom générique, sont aussi comprises les planètes. Ce livre est trop peu connu; ce qu'on doit attribuer au style barbare du traducteur, qui paraît n'avoir su ni le latin ni l'astronomie; on y trouve une trigonométrie fort différente de celle des Grecs, et fondée sur la projection orthographique. Au lieu de *cordes*, il emploie les *sinus*, auxquels il conserve le nom de *cordes*, et qu'il exprime en parties sexagésimales du rayon. C'est dans son livre qu'on trouve la première notion des *tangentes*; on y voit que les Arabes se servaient de ces lignes dans leur gnomonique; qu'ils en avaient des tables, qui leur donnaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, et réciproquement. Mais il n'a su tirer aucun parti de cette idée pour la trigonométrie. Regiomontanus, à qui l'on attribue l'introduction des *tangentes*, peut en avoir pris l'idée dans l'ouvrage d'Albategnius, qu'il a commenté. On ne cite guère

d'Albategnius que ses quatre éclipses, et l'observation d'un équinoxe, qui lui fit trouver la durée de l'année trop courte de deux minutes et demie. Il mesura assez bien l'obliquité de l'écliptique; mais sa plus belle découverte est celle du mouvement de l'apogée du soleil. Son livre n'est guère qu'un discours préliminaire pour ses Tables, que le traducteur latin n'a pas publiées. Ses Théories ne sont que celles de Ptolémée et de Théon. S'il était bon observateur, il paraît avoir été un calculateur très-médiocre, et ses Problèmes 25 et 26 feraient soupçonner qu'il n'est que le compilateur de tout ce qu'il précède. Albategnius a donné deux éditions de sa Table; la seconde est la meilleure, et c'est celle que nous connaissons. On trouve, dans la Biographie de Ibn-Khalacan, la liste de ses autres ouvrages. D—L—E.

ALBE (FERDINAND ALVAREZ DE TOLEDE, duc d'), ministre d'état, et général des armées impériales, naquit, en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Élevé sous les yeux de son grand-père, Frédéric de Tolède, qui lui apprit l'art militaire et la politique, il porta les armes, jeune encore, à la bataille de Pavie, commanda sous Charles-Quint, en Hongrie, au siège de Tunis, à l'expédition d'Alger, défendit Perpignan contre le dauphin de France, et se signala dans la Navarre et en Catalogne. Son caractère de circonspection, et son penchant pour la politique, avaient d'abord donné peu d'idée de ses talents militaires; Charles-Quint lui-même, à qui il avait conseillé, en Hongrie, de faire un pont d'or à l'armée turque, pour éviter une bataille décisive, le croyait peu capable de commander en chef, et ne lui accorda les premiers grades que par faveur. L'opinion de son incapacité était si généralement établie.

à adresser une  
 tion : *A Mon-*  
*Albe*, général  
*temps de paix*,  
*maison de sa*  
*guerre*. Ce trait  
 amour-propre,  
 énie, et lui fit  
 es dignes de la  
 ommandement  
 Quint, il se si-  
 estants d'Alle-  
 gagna, par ses  
 ur l'électeur de  
 lberg, qui ren-  
 ipériorité. L'é-  
 risonnier dans  
 d'Albe présida  
 à condamna ce  
 , et pressa vi-  
 e pas commuer  
 tion des confés-  
 sous Charles-  
 z, où le duc de  
 leur et de ses  
 15, d'aller com-

et, forcé par Philippe II e  
 une paix honorable au pape  
 résolu d'humilier, il frémit e  
 tion, et ne put s'empêcher d  
 la timidité et les scrupules e  
 compatibles avec la politi  
 guerre. Rappelé d'Italie, en  
 parut à la cour de France, où  
 au nom du roi son maître, e  
 fille d'Henri II, destinée e  
 dom Carlos, et déploya à Pi  
 gnificence d'un souverain. Il  
 ayant demandé s'il était vra  
 dant la fameuse bataille de  
 gagnée sur les protestants,  
 vu un phénomène dans le c  
 répondit en riant, au mona  
 çais : « J'étais si occupé de  
 » passait sur la terre, que  
 » remarqué ce qui paraissai  
 Vers cette époque, les hal  
 Pays-Bas, aigris de ce que  
 Madrid attentait à leur libe  
 naient leurs opinions religieuse  
 traient disposés à prendre l  
 le duc d'Albe excita Philippi

*œil de sang* par les Brabançons, avait pour uniques arbitres le duc d'Albe et son confident, Jean de Vargas. On y cita indistinctement tous ceux dont les opinions étaient suspectes, et ceux dont les richesses excitaient la cupidité; on y fit le procès aux présents et aux absents, aux vivants et aux morts, et on procéda à la confiscation de leurs biens. Une confection générale saisit tous les esprits, et l'on vit un grand nombre de négociants et de fabricants se réfugier en Angleterre, et y transporter leur fortune et leur industrie; plus de cent mille Flamands s'expatrièrent, et la plus grande partie se rallia sous les drapeaux du prince d'Orange, qui, devenu le chef d'une confédération contre l'Espagne, fut déclaré, par le duc d'Albe, criminel de lèse-majesté, lui et ses principaux partisans. Alors éclata la guerre civile dans ces malheureuses provinces. Le comte d'Arenberg, lieutenant du duc d'Albe, ayant été vaincu et tué, en 1568, par le frère du prince d'Orange, cet échec, loin d'ébranler le duc, ne servit qu'à aigrir son caractère féroce, et il crut braver le vainqueur en faisant périr sur un échafaud les comtes d'Egmond et de Horn. Cette exécution avait été précédée de celle de trente seigneurs moins distingués; elle fut suivie du supplice d'une foule de malheureux, condamnés comme rebelles. Couvert du sang de tant de victimes, le duc d'Albe marcha contre le comte de Nassau, l'atteignit dans les plaines de Gemmingen, et remporta une victoire complète; mais le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt avec une armée plus considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer son père de lui permettre d'attaquer les rebelles. Le duc, persuadé que les sub-

alternes doivent une obéissance aveugle et passive à leurs chefs, fit répondre à son fils, qu'il lui pardonnait à cause de son inexpérience: «Qu'il se garde bien, » ajouta-t-il, de me presser davantage; car il en coûterait la vie à celui qui se chargerait d'un pareil message. » Le prince d'Orange, vaincu en détail, harcelé, poursuivi, fut contraint de se retirer en Allemagne, et le duc d'Albe s'acquitt, dans cette campagne, une gloire qu'il flétrit bientôt par de nouvelles cruautés. Les bourreaux répandirent, par ses ordres, plus de sang que ses soldats n'en avaient versé les armes à la main; et, comme il n'est que trop ordinaire, les représailles virent ajouter aux malheurs de l'humanité. Dans le parti opposé, le barbare Senoy livra à d'horribles exécutions les paysans catholiques. Cependant, le duc d'Albe acheva de réduire les Flamands au désespoir; il éleva de fortes citadelles dans les principales villes, et imposa de nouvelles taxes; Malines et Zutphen, qui avaient résisté, furent livrées à l'avidité des soldats espagnols, et le duc publia un manifeste dans lequel il déclara que les citoyens n'avaient souffert que le juste châtiement de leur rébellion, et que les villes coupables devaient s'attendre à éprouver le même sort. Tout pliait sous son impitoyable rigueur. Le pape lui envoya l'estoc et le chapeau béni, que les souverains pontifes n'avaient accordés jusqu'alors qu'à des têtes couronnées. Cet honneur mit le comble à sa fierté. Déjà il avait donné lui-même son nom et ses qualités à quatre bastions de la citadelle qu'il avait fait construire à Anvers, sans y faire nulle mention du roi son maître; et, lorsque la forteresse fut achevée, l'orgueilleux Espagnol y fit placer sa statue en bronze. Elle y paraissait avec un

## A L B

e peuple à éprouver les effets d'une ad-  
 célestial, tion plus douce. Ce fut au  
 astreuse décembre 1575 que le duc  
 ppui de après avoir publié une amnistie  
 e la paix le commandement à don Lou-  
 Bas. Ce- quesens, commandeur de G-  
 lande et quitta un pays dans lequel  
 re à ses tait d'avoir, en six ans, livré  
 Noerden reau plus de 18,000 individu  
 abitants. mier acte d'autorité de son  
 a, et fut seur, fut d'abatre la statue  
 les vifs Anvers, de sorte qu'il ne res-  
 oi firent d'Albe, dans les Pays-Bas, et  
 ie et la nelle mémoire de ses cruautés  
 onstance traité à Madrid avec distinction  
 avait ac- quelque temps à la cour de son  
 rtables; crédit; mais, un de ses fils  
 ition de arrêté pour avoir séduit une  
 si-même, d'honneur de la reine, qu'il a  
 isant pé- mis d'épouser, le duc d'Albe  
 nes aux- son évacion, et le maria à un  
 eur par- cousin, contre la volonté  
 itiqué, lippe II, qui, pour cette oc-  
 ors à tel hannit de la cour, et l'envoya  
 es vété- son château d'Uzeda. Le duc  
 scés avec était depuis deux ans dans ce  
 er. Pen- diction, lorsque les succès

ne réputation ; il entra en Portugal 1581, gagna deux batailles en semaines, chassa don Antonio, ndit maître de Lisbonne, et sou-tout le Portugal à Philippe II. Il para des trésors de la capitale, et nit à ses soldats d'en saccager les ourgs et les environs, avec leur nce et leur rapacité accoutumées. ppe, indigné, fit rechercher la uite de son général, qu'on accu-t'avoir détourné à son profit les sses des vaincus : « Je n'en dois pte qu'au roi, dit le duc d'Albe ; s'il me le demande, je ferai entrer ns ce compte des royaumes con-vrés, des victoires signalées, des ges difficiles, et 60 ans de ser-e. » Philippe craignit une sédi-dans l'armée, et fit cesser les re-ches. Le duc ne vécut point assez jour des honneurs et des récom-es qu'il avait mérités par son der-exploit ; il mourut le 12 janvier 1, à 74 ans, ayant horreur, dit-lu sang qu'il avait fait répandre. t, sans aucun doute, le plus ha-général de son siècle, et c'est sur-dans les opérations lentes et sa-tes, dans la partie de la guerre la difficile, qu'il excella. Sa campa-contre le prince d'Orange, en 1, est, dans ce genre, un des plus x exemples que les militaires pui-ssent ; si on le pressait d'atta-quer, il répétait sa maxime favorite : tous les événements, le plus in-tain, c'est la victoire. » Ses is et ses paroles donnent une si complète de son caractère, serait inutile d'y rien ajouter, rapporter le portrait que Ray-n a tracé dans son *Histoire du udhéral*. Il suffira de dire qu'il le maintien et la démarche grave ; noble et le corps robuste ; qu'il ait peu, travaillait et écrivait

beaucoup ; que sa jeunesse fut raison-nable, et que ce fut dans le tumulte même des camps qu'il se forma à la politique. On prétend que, dans 60 ans de guerre contre différents ennemis, jamais il n'a été battu, ni surpris, ni prévenu. Sa vie a été publiée à Paris, 1698, 2 vol. in-12. On avait imprimé à Amsterdam, en 1690, un *Miroir de la tyrannie des Espagnols, perpétrée aux Pays-Bas par le duc d'Albe*, in-4°, fig. B—P.

ALBENAS (JEAN POLDO D'), na-quit en 1512, à Nîmes, et non en Vi-varais, comme l'a dit Castel dans ses *Mémoires sur le Languedoc*. Sa fa-mille était noble ; mais elle fut moins distinguée par cet avantage que par les lumières de Poldo, et de Jacques d'Al-benas son père. Les parents de Poldo l'avaient destiné au barreau, et il se mit de bonne heure en état d'y paraître avec éclat ; mais Nîmes étant devenue, en 1553, le siège d'un présidial, il y fut pourvu d'une charge de conseiller, qu'il exerça jusqu'à sa mort, avec dis-tinction. Il cultiva les lettres et la ju-risprudence ; son premier ouvrage fut une traduction française de l'écrit de S. Julien, archevêque de Tolède, in-titulé : *Prognosticonum, sive de ori-gine mortis humanæ; De futuro seculo, et De futura vite contemplatione, libri tres*. Cette version obtint, lors-qu'elle parut, l'estime des savants ; elle fut bientôt suivie de celle de l'*His-toire des Taborites* (hérétiques de Bohême), écrite en latin par Æneas Sylvius, avant qu'il devînt pape sous le nom de Pie II. D'Albenas publia en-suite un *Discours historique de l'an-tique et illustre cité de Nîmes*, Lyon, 1557, in-fol., avec des planches assez grossièrement gravées en bois, où les mesures et les règles de la perspective ne sont pas toujours observées ; mais qui donnent cependant, des monu-



## A. L. B.

une idée  
s'y atten-  
tion où  
que. On  
re, com-  
ècle, ne  
u style ;  
rpris d'y  
ion con-  
le défaut  
tion n'en  
t curieux  
ur, et un  
et de re-  
at un des  
ncipes de  
le ne con-  
gation. A  
à plupart  
environs  
S—L.  
selon les  
selon les  
e près de  
es études  
et devint

récut simple particulier à He  
jusqu'en 1553; alors il fut nu  
intendant-général à Neubran  
dans le Mecklenbourg, où  
le 5 mai de la même année.  
cipal ouvrage est *L'Alcoran des Cordeliers*, traduit en français, par Conrad Badius, sous le titre de *L'Alcoran des Cordeliers latin qu'en français, c'est-à-dire des blasphèmes et du mépris de cet idole stigmatisé, qu'on a vu en S. François, recueilli par le docteur M. Luther, du livre de S. François, traduit de ce beau S. François, imprimé à Milan, en 1510, nouvellement traduit à Genève par Conrad Badius, 1556.* Il paraît qu'il avait effectivement fait qu'on traduire en allemand le fait de Barthélemi Albizzi (Voy. ALBIZZI.), intitulé : *Deformitatum S. Francisci Jesu-Christi*, où la vie et les miracles de S. François sont représentés comme fort supérieurs à

ALBERGATI ( FABIO ), natif de Bologne, florissait vers le milieu du 16<sup>e</sup>. siècle. Il fut auteur d'un livre intitulé : *El Cardinale ; Bologna*, 1519, in-4<sup>o</sup>. ; d'un *Trattato del modo di ridurre a pace l'inimicitie private*. Venetia, 1614, in-8<sup>o</sup>. , sujet également traité par J. B. Olevano. Zauetti a recueilli en 6 vol. les ouvrages de morale d'Albergati. O—N.

ALBERGOTTI ( FRANÇOIS ), juriconsulte italien, fils d'Albéric Rosiati de Bergame, un des hommes les plus savants de son temps, naquit à Arezzo, près de Florence, dans le 14<sup>e</sup>. siècle. Son père l'envoya étudier sous le célèbre Balde ; dirigé par un tel maître, François Albergotti fit de rapides progrès dans les sciences, principalement dans la philosophie et la jurisprudence. Sous le nom de philosophie, on comprenait alors la connaissance de l'histoire et celle des belles-lettres. Albergotti exerça d'abord la profession d'avocat à Arezzo, et se rendit à Florence en 1549 : sa grande érudition, ses talents et son intégrité, lui acquirent le titre de *docteur de la vérité solide, doctor solidæ veritatis*. La république de Florence lui confia souvent ses intérêts dans des négociations importantes, notamment avec les Bolognais, en 1558, et elle eut toujours lieu de s'en louer ; pour récompense de ses services, il fut anobli. Il mourut à Florence, en 1576. Les ouvrages qui nous restent de lui sont des Commentaires sur le *Digeste*, sur quelques livres du *Code*, et des Consultations, dont Barthole fait un grand éloge.—ALBERGOTTI ( LOUIS ), fils de François Albergotti, suivit la même carrière que son père, et fut aussi un savant juriconsulte.—Marcellin ALBERGOTTI, évêque d'Arezzo, rendit de grands services à Innocent IV contre l'empereur Fré-

déric II ; et Jean ALBERGOTTI, aussi évêque d'Arezzo, fut employé utilement par le pape Grégoire XI, dans les démêlés que ce pontife eut avec Ghéas Visconti, duc de Milan. M—N.

ALBÉRIC I<sup>er</sup>. , gentilhomme lombard, ayant quitté le parti de Guido pour celui de Bérenger I<sup>er</sup>. , fut fait, par ce dernier, marquis de Camérino, vers la fin du 9<sup>e</sup>. siècle ; il épousa Marozia, fille de Théodora, dame romaine qui possédait le château St-Ange, et qui, par ses intrigues galantes, s'était emparée de la souveraineté de Rome. ( Voy. MAROZIA et THÉODORA. ) Aux états de sa femme et aux siens, Albéric joignit, plus tard, le duché de Spolète. Il marcha, en 916, avec le pape Jean X, contre les Sarrasins établis près du Garigliano, et chassa de leur retraite les infidèles qui étendaient leurs ravages jusqu'aux portes de Rome. On l'accusa ensuite d'avoir appelé les Hongrois en Italie, pour se venger du même pape Jean X, qui l'avait exilé de Rome. Après la retraite de ces Barbares, Albéric fut massacré par les Romains, vers l'an 925, à Città d'Orta, où il s'était retiré. Il avait eu, de Marozia, un fils de même nom que lui, qui fut seigneur de Rome. S. S—1.

ALBÉRIC II, de Camérino, seigneur de Rome, et fils du précédent. Après la mort du premier Albéric, Marozia, sa femme, avait épousé, en secondes noces, Guido, marquis de Toscane ; le premier de ses fils fut marquis de Camérino, comme son père ; le second fut nommé pape, en 951, sous le nom de Jean XI. L'année suivante, Guido étant mort, Marozia épousa, en troisièmes noces, Hugues de Provence, roi d'Italie. Chacun de ses mariages augmentait son pouvoir, et l'autorité spirituelle du pape, son fils, était unie à la temporelle entre ses mains ; mais, aux festins qui

## A L B

gues, ayant de-  
de lui présenter  
et celui-ci ayant  
l'eau, le roi se  
nent, et lui don-  
nains et les Ita-  
mencé à se res-  
es Provençaux  
lugues; ils s'in-  
it au marquis de  
on de Rome, ils  
fureur, et for-  
ur dans le châ-  
s'échappa peu  
une échelle de  
a dans une pri-  
ui-même fut re-  
sous une étroite  
ric fut reconnu  
ne, avec le titre  
955, il résista  
i Hugues, qui  
couvrir la domi-  
e venger d'avoir  
. Albéric fit en-  
et épousa sa fille

souveraineté temporelle  
Deux ans plus tard, il y  
souveraineté spirituelle, ay  
pape sous le nom de Jean X

S

ALBÉRIC, moine de l'or-  
teaux, dans le monastère  
Fontaines, diocèse de Ch  
Marne, naquit, dans les et  
cette ville, au commence  
siècle. Il est auteur d'une C  
qui contient les événements  
bles arrivés depuis la cr  
monde jusqu'en 1241. I  
Menckenius l'ont fait imprit  
mier, dans le tom. II. des  
*res Historicae*, Leipzig  
in-4°; et le second, dans le  
*Scriptores rerum German*  
*Saxonie*, Leipzig, 1728  
Cette chronique, dont la Bi  
impériale possède un man  
complet que ceux qui ont  
éditions citées plus haut, es  
mée, à cause des choses  
qu'elle contient, quoique la

naire de droit , un *Traité Des*, des *Commentaires sur les ctes*, sur le *Code*. M—x. **BERMALE** (duc d'). *В. МОНСК. БЕРОНИ* (Jules) , cardinal et e d'Etat , était fils d'un jar. Il naquit le 30 mars 1664, enzola, village du Parmesan, éducation nécessaire pour enus l'état ecclésiastique , et compar être clerc-sonneur à la cae de Plaisance. Sa fortune ra donné lieu à des anecdotes phes, recueillies sans examen elques biographes, et que nous iterons que par un récit plus Doué d'une rare intelligence, ni devint, en peu de temps, chade Parme, chapelain et favori nte de Roucovieri , évêque de nnin. Lorsque le duc de Parme a ce prélat auprès du duc de ime, commandant en Italie les s françaises, Alberoni l'avcom, et fut admis auprès du général is, qui goûta son esprit vif et i, devint son protecteur, l'em en France et à l'armée d'Espa où il le chargea de commissions es pour Philippe V, auquel il le maître avantagement. Après rt du duc de Vendôme, Albe revint en France , et ce fut à que le duc de Parme, son soui, lui adressa l'ordre de se ren Madrid, pour y résider comme gent politique. La célèbre prin des Ursins gouvernait alors l'Es: par ses intrigues; mais Alberoni s progrès rapides dans la con: de Philippe V, et conçut le projet de négocier son mariage Elisabeth Farnèse, héritière de e, à l'insu de la favorite, qu'il ait éloigner, pour gouverner l'Es e à sa place. Ses mesures furent n combinées, que la princesse

des Ursins n'apprit qu'avec toute la cour l'événement qui allait renverser tout son crédit. Alberoni sut exciter avec tant d'adresse la jalousie de la nouvelle reine contre la favorite, qu'il la fit exiler; il devint l'oracle d'Elisabeth, et fut nommé, successivement, premier ministre, cardinal et grand du royaume. Arbitre de l'Espagne, dès 1715, il entreprit de lui rendre son ancien éclat; et, se montrant digne de son élévation, il rétablit l'autorité du roi, réforma les abus, créa une marine, organisa l'armée espagnole comme celle de France, et, enfin, rendit ce royaume plus puissant qu'il ne l'avait été depuis Philippe II. Mais, occupé de plans bien plus vastes, il forma le dessein de recouvrer tout ce que l'Espagne avait perdu en Italie, à commencer par la Sardaigne et la Sicile; et, trompant les puissances de l'Europe sur le but de ses armements, il chercha d'abord, par des négociations secrètes avec les princes d'Italie, à ruiner, dans cette contrée, la puissance de l'Autriche; mais, contrarié par le duc d'Orléans, régent de France, il vit avec douleur ce prince renoncer à l'alliance de l'Espagne, pour s'unir à l'Angleterre. La triple union, sourdement préparée entre ces deux puissances et la Hollande, ne lui fit point changer de système: il se contenta de couvrir ses projets d'une voile impénétrable, et de méditer en silence les moyens dont il pourrait se servir pour se venger à la fois du régent et du roi d'Angleterre. Le fier prélat lève bientôt le masque, attaque l'empereur, lui enlève la Sardaigne, envahit la Sicile, et fait triompher de nouveau la marine espagnole; mais une flotte anglaise vint détruire l'escadre de Philippe V dans la Méditerranée. Alberoni, loin d'être abattu par ce désastre, travaille avec une nouvelle ar-

## A L B

rmées de  
 yer de la  
 re contre  
 ances de  
 s habile-  
 cret, ten-  
 coalition  
 er contre  
 naissance  
 la Porte-  
 tribué au  
 Grand et  
 lans leur  
 ski, en-  
 esses du  
 citer une  
 ec le se-  
 le parti  
 oulat ar-  
 nbler les  
 i régence  
 s que les  
 de Ma-  
 ingulier,  
 sance de  
 gent. Ce

leurs chefs ; ses tentatives fu-  
 succès. Tandis que la cour  
 Philippe était ébranlée par  
 pertes arrivées coup sur coup  
 la crainte de voir l'ennemi  
 jusqu'au cœur de l'Espagne,  
 tilement des propositions de  
 renvoi d'Alberoni fut la premi-  
 dition imposée par l'Angleterre  
 France. La reine, à l'instigation  
 Laura, sa nourrice, gagée  
 régent, voulut enfin prendre  
 ascendant sur l'esprit du roi  
 abandonna son ministre, qui  
 le 5 déc. 1720, l'ordre de se  
 24 heures de Madrid,  
 quinze jours du royaume. Li-  
 l'ingratitude de son roi, à  
 haine que lui avaient vouée  
 sances de l'Europe, Alberoni  
 plus aucun pays où il pût se  
 Rome, refuge ordinaire des p-  
 l'église, ne lui offrait pas un  
 asyle assuré. Il n'était pas  
 au-delà des Pyrénées, qu'on  
 sa voiture ; un de ses dou-

çaçait de lui faire son projet d'une vie si pénible, Alberoni de fixer sa résidence à Levante, dans le territoire mais il y fut bientôt arrêté, citation du pape et de Philippe qui se joignit à ses persécution ligne des potentats de contre le fils d'un paysan t bien digne de remarque, beaucoup contribué à la re- et à la gloire d'Alberoni. d'avoir violé le droit des i égard, les Génois lui ren- liberté, et la mort du pape nit enfin un terme à cette scécution. Il ne quitta sa re- pour se rendre au conclave, mort de Clément XI. Inno- le fit juger légalement, et nava coupable que de quel- ularités, pour lesquelles on na à quatre ans de réclusion ourvent, ce qui fut réduit à il passa dans la maison des nfin, il fut entièrement ab- as un consistoire du 20 dé- 723, rétabli dans tous les sa dignité de cardinal; et il e nouveau sur la scène po- omme légat du Saint-Siège omagne, en 1738, il y ap- esprit inquiet et remuant avait dû sa fortune et ses

Ce fut pendant cette lég- forma l'entreprise de réu- ats du pape la petite répu- St-Marin, entreprise qui 'abord, et eut ensuite le t que tous les projets gigan- ui avaient occupé Alberoni on ministère; ce qui fit dire XIV: «Alberoni ressemble ourmand qui, après avoir né, aurait envie d'un mor- e pain bis.» Telles furent s les vicissitudes de la for-

tune de cet homme extraordinaire, et l'admiration que son génie excita, que, dans plus d'une élection, il ne lui man- qua que peu de voix pour parvenir au trône pontifical. Il mourut le 26 juin 1752, à 87 ans, avec la réputation d'un ministre plus intrigant que poli- tique, aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple que Mazarin; mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre. Tel est du moins le ju- gement qu'en ont porté la plupart des écrivains français, soit qu'ils n'aient jugé que d'après les événements, soit que la prévention les aient rendus in- justes à l'égard d'un ministre qui s'é- tait montré ennemi de la France. Mais, si l'on considère qu'Alberoni rendit en peu d'années, à la monarchie es- pagnole, une grande partie de son ancien éclat; qu'au milieu même de la multitude et de l'étendue de ses des- seins, son génie, qui embrassait tous les genres d'administration, établit des réglemens favorables à l'agricul- ture, aux arts, au commerce; qu'il n'oublia rien pour inspirer aux Es- pagnols l'activité et l'amour du tra- vail, tandis qu'il s'efforçait de rétablir au dehors leur ancienne réputation de valeur; si l'on considère enfin que la fortune le trahit, et qu'il ne dut le renversement de ses projets qu'à l'in- discrétion d'un de ses agents, on doit convenir qu'il ne lui manqua, pour se placer à côté des Ximénez et des Ri- chelieu, que le succès qui justifie tout, et qui dépend plus souvent du hasard que des combinaisons du génie. Le *Testament politique*, publié sous son nom, après sa mort, comme traduit de l'italien, ne lui appartient pas; cet écrit est de Maubert de Gouvest. J. Rousset a écrit la *Vie d'Alberoni depuis sa naissance jusqu'au com- mencement de l'année 1719; 1719, in-12*. L'ouvrage est anonyme, et

uit de l'espagnol.

B—P.

BERNARDUS), pa-  
salem, et législa-  
carmes, naquit  
après avoir été  
auté de chanoiv-  
essivement évé-  
erceil. L'opinion  
prudence, de sa  
abilité dans les  
l'empereur Fré-  
et le pape Clé-  
t pour arbitre de  
ri VI, successeur  
a comte de l'Em-  
stin III et Inno-  
it aussi avec suc-  
négociations. En  
de la Palestine  
atriarce latin de  
it obligé de fixer  
an-d'Acre, parce  
alors au pouvoir  
ut dans ce temps  
dre des carmes,

sa mort, avait essayé de pla-  
ronne sur la tête de son fil-  
Mais les électeurs, fatigués  
cendant, et enhardis par la  
qui commençait à affaiblir  
rité, avaient rejeté ses pr-  
ajourné l'élection d'un roi  
mais à un temps indéfini.  
ayant terminé sa carrière, A-  
n'avait hérité de son père que  
lités belliqueuses, vit se soul-  
tre lui ses états héréditaires  
che et la Styrie, qu'il avait  
vernées avec dureté et avari-  
vant de Rodolphe. Il étoit  
révolte, força les insurgés  
nu-pieds et nu-tête, lui  
chartres de leurs privilège  
en pièces devant eux ces frêl-  
ments d'une liberté qu'il ve-  
truire. Ce premier triomphe  
augmenté sa confiance, il se  
par une présomption assez  
dans le fils d'un grand homme  
appelé à succéder à Rodolphe  
toutes ses dignités; et, sans

l'ame de la ligue formée contre l dévasta le territoire de cet évê- rassa plusieurs places fortes, en sit quelques-unes en cendres, porta les habitants, d'une ville, l'autre, et parvint, à force de ur, à étouffer, pour le moment, insurrection. Craignant, au mi- de tant de guerres contre ses res sujets, d'attirer encore sur s forces de l'Empire, Albert re- ut l'élection d'Adolphe, livra les nents impériaux, et consentit à hommage de ses fiefs au nouvel eur. Une maladie violente, qui t au bord de la tombe, et dont guérit qu'après qu'elle l'eut défi- et privé d'un œil, rendit cette nation plus nécessaire, et peut- aussi moins douloureuse à un ne dont la souffrance avait affai- orgueil; mais il eut bientôt de eux démêlés avec ses peuples riche et de Styrie, et surtout l'archevêque de Salzbourg, qui, : bruit de sa mort, avait fait une ion dans ses états, et détruit une nouvellement bâtie sur ses fron- . Le duc de Bavière ayant paru sir embrasser la cause de cet ar- bique, Albert conclut avec ce der- une trêve, que des événements rants transformèrent ensuite en paix durable. L'empereur Adol- qui régnait depuis six ans, s'é- lié né tous les états de l'Empire, me ceux des électeurs qui avaient uru avec le plus de zèle à le por- ur le trône. Albert, informé de angement dans les esprits, mit en œuvre pour se concilier les eux ennemis de son rival; il la, dans son administration, des res plus douces; ses procédés s ses voisins furent plus équita- La haine contre Adolphe se for- de la comparaison qu'on fit de

ce prince avec Albert, devenu subi- tement souple, affable et modéré. En- fin, le 25 juin 1268, Adolphe fut dé- posé à la diète de Mayence, et Albert nommé à sa place; mais il fallut que les armes jugeassent en dernier ressort de ce que la diète avait prononcé. Les deux compétiteurs, après s'être pro- digué mutuellement les injures d'u- sage, les noms d'usurpateur et de ré- volté, se rencontrèrent à Gellheim, entre Worms et Spire. Albert avait des troupes de Souabe et d'Alsace, les forces des électeurs qui l'avaient nommé, et quelques auxiliaires en- voyés à son aide par le roi de Hon- grie; Adolphe était soutenu par les électeurs de Bavière, de Cologne, et par plusieurs princes d'un rang se- condairre. La chance semblait être eu sa faveur; mais Albert lui persuada, par de faux rapports, qu'il se retirait, abandonné d'une grande portion de son armée. Adolphe accourut, avec sa seule cavalerie, pour couper la re- traite à son ennemi. Le fils de Rodol- phe, qui avait formé le projet d'étein- dre la guerre civile dans le sang de celui dont il avait fait prononcer la dé- position, arma une troupe d'élite d'une espèce de poignards d'invention par- ticulière, avec ordre d'en frapper les chevaux, et de n'avoir pour but que de pénétrer jusqu'à l'endroit où se trouverait Adolphe; ce moyen réussit; la cavalerie de l'empereur fut disper- sée; lui-même reçut une blessure à la tête, et son cheval fut tué sous lui. Il s'élança sur un nouveau cheval; et, parcourant les rangs, la tête décou- verte, il se fraya un passage vers Al- bert qui encourageait ses soldats. « Tu » vas, s'écria-t-il, en l'apercevant, » quitter à la fois la couronne et la » vie. — Le ciel en décidera, répon- » dit Albert, en lui portant un coup » de lance au visage ». Adolphe tomba



## A L B

lbert l'a-  
 puissant,  
 rière en-  
 si long-  
 s du parti  
 e et sans  
 possible.  
 le cas de  
 de tous  
 ction lui  
 omme on  
 élurent.  
 à Aix-la-  
 et sa pre-  
 erg, avec  
 les élec-  
 servirent  
 ue reine  
 à ses fils  
 old, l'in-  
 la Car-  
 ace VIII  
 . Pierre;  
 ussèrent  
 St-Siège,  
 it de dis-

fendait aux états d'Allemagne  
 connaître, et les déliait de-  
 ment de fidélité. L'archevêque  
 de Mayence, qui jouait à  
 l'empire un rôle pareil à celui  
 wick, en donnant et en ôtant  
 rones; qui d'abord avait  
 Adolphe de Nassau, au  
 d'Albert, et qui, ensuite, o  
 cet Adolphe, avait été le  
 moteur de la révolution q  
 chassé du trône; cet archev  
 sons-nous, mécontent d'  
 cause de quelques privilèges  
 promis et bientôt révoqués  
 avec le pape. La présompti  
 arrogant prélat était telle.  
 Albert lui-même: « Je n'ai l  
 » de sonner du cor pour f  
 » de terre un autre emper  
 bert combina ses ressour  
 adresse; il s'unit à Philipp  
 non moins menacé que lui p  
 gueux Boniface, et conclu  
 riage entre son fils Rodolph  
 che, sœur du roi de Franc

un roi des Romains, était Jé-St.-Siège; il prêta serment de re les prérogatives de la cour ie contre quiconque les révo- en doute, et s'engagea même a guerre aux ennemis du pape, : ce dernier l'exigerait. Bou- récompense, déclara Philippe nunié, déchu de tout droit à la ne, et donna le royaume de à Albert. On ne peut savoir quel point Albert aurait pro- ntre son ancien allié, de cette té pontificale, si Philippe n'a- is un terme à la violence de ce, en le faisant arrêter, et trai- is sa prison avec tant de sévé- ue ce pape, bien que délivré Italiens, mourut des suites de tion. Benoît XI, son succes- nagea, sinon une réconcilia- lu moins une trêve entre les ains d'Allemagne et de France, difficultés dans lesquelles le isme et l'avidité d'Albert le pré- ent, prolongèrent cette trêve in- ent. Il serait impossible, dans tiele, de rendre compte en dé- toutes les guerres injustes que reur entreprit. A peine sur le il attaqua la Hollande, la Zé- et la Frise, les réclamant comme fs de l'Empire; quoique, sui- ordre de succession établi dans ys-Bas, ces provinces dussent r à Jean d'Avesnes, comte de t. Albert conduisit des troupes : ce prince; mais celui-ci l'ayant s, tailla en pièces un détache- de son armée, frappa le reste reur, et força l'empereur à se : jusqu'à Cologne, où il le con- it à faire la paix. Albert se porta e contre les Hongrois, pour les r à recevoir un roi de sa maison, la main du pape. Il pénétra en ce pour y attaquer Wenceslas,

qui était en même temps roi de Hon- grie; mais la terre qu'il envahissait sembla s'entr'ouvrir pour lui susciter des ennemis. Les ouvriers des mines, qui travaillaient depuis tant d'années dans ces souterrains, sans s'informer de ce qui se passait au-dessus de leurs têtes, sortirent en foule pour repousser l'agresseur. Albert s'enfuit en désor- dre. Bientôt après, ce fut la Bohême elle-même dont il voulut usurper la possession. Il parvint à faire élire, par les états du royaume, son fils Rodolphe, et à lui faire épouser la veuve de Wenceslas. Rodolphe était d'un natu- rel juste et doux; mais Albert lui dictant des mesures tyranniques, les coutumes du pays furent violées, les églises dé- pouillées, le clergé proscrit. Les Bo- hèmes s'étant soulevés, Rodolphe entra en campagne pour les soumettre, et mourut de maladie devant une ville dont il formait le siège. Albert prétendit le remplacer par son second fils, Frédéric; mais les Etats s'y refu- sèrent avec obstination, les partisans d'Albert furent massacrés, et l'assem- blée choisit Henri de Carinthie, com- pétiteur de Frédéric, et beau-frère d'Albert. L'empereur, indigné, atta- qua son beau-frère, envahit la Bo- hême, menaça plusieurs forteresses, fut battu et se retira. Dans le même temps, il renouvela contre la Thu- ringe les entreprises d'Adolphe, ou- bliant que ces entreprises, par la haine qu'elles avaient excitée, lui avaient autrefois servi à renverser son prédécesseur. On peut voir, dans l'ar- ticle qui concerne Adolphe, l'origine des troubles de la Thuringe. A sa mort, les héritiers légitimes étaient rentrés dans la possession d'une grande partie de leurs états; mais les troupes impériales occupaient encore quelques districts, et, d'un autre côté, Philippe de Nassau, frère d'Adolphe, revendi-

## A L B

omme acheté par son  
nonça d'abord qu'il ne  
nuer et juger les pré-  
tis divers, et il les fit  
e Fulde; mais, ne leur  
le temps de compa-  
roclama rebelles par  
mit au ban de l'Em-  
ue la propriété de la  
ait dévolue, et y en-  
e nombreuse. L'Alle-  
tière fut saisie d'hor-  
prince qui dépouillait  
ait porté le juge; l'un  
grave Albert, Frédé-  
cours de toutes parts,  
iale fut attaquée, vain-  
combats réguliers, le  
le 15 janvier 1508,  
, et chassée. L'empe-  
it à marcher en per-  
r cette honte; mais, à  
nité de l'Empire, trois  
forcèrent Albert à se  
eux. Depuis l'avène-

## A L B

de nouveau, ils avaient e  
parti d'Adolphe. La mort  
heureux empereur, et l'éle  
bert à la dignité impériale  
contraints de le reconnaître  
chef de l'Empire, mais  
nuer leur attachement à l  
Albert qui, malgré les  
qu'il provoquait partout,  
maître de toutes les forces  
magne, parce que ces oppo  
taient que partielles, ne  
peine pour tromper une poi  
mes qui n'étaient protégés  
rochers; il désirait, au co  
amener à la résistance; pe  
l'oppression qu'il médita  
agents le secondèrent, en  
au peuple suisse l'insulte  
tions. Enfin, le 13 janvie  
révolution éclata dans les t  
d'Unterwald, de Schwitz e  
gouverneurs furent tués  
et leurs châteaux tombère  
mains des paysans insurge

soin de gouverner des états. »  
 et tira, le cœur profondément  
 méditant une horrible ven-  
 tion gouverneur, Walter d'Es-  
 1, et trois de ses amis, Ro-  
 e Wart, Rodolphe de Balm,  
 d de Tegelfeld, s'associèrent  
 ure. Les cinq conjurés, tom-  
 Albert, séparé de sa suite par la  
 etite rivière qu'il venait de tra-  
 e massacrèrent; et le fils de  
 e de Habsbourg rendit les der-  
 pirs, le 1<sup>er</sup> mai 1308, entre  
 l'une femme mendicante, qui  
 son sang avec des haillons.  
 its militaires assez distingués,  
 nes affections privées, plus  
 t plus constantes que la dureté  
 uduite envers ses sujets ne  
 l'annoncer, ne sauraient ef-  
 vices dont son caractère fut  
 Il différa presque en tout de  
 , qui dut à ses vertus son élé-  
 t qui fonda son pouvoir sur  
 nes et sur les mariages de  
 reuses filles, dont les époux  
 evenus les fermes soutiens.  
 u contraire, fut toujours en  
 et quelquefois en guerre avec  
 x-frères et ses neveux. In-  
 rogant, avide, souvent cruel,  
 par ses agents subalternes,  
 mais dissimulé, injuste pour  
 its, dangereux pour ses voi-  
 idèle à ses alliés, sans scru-  
 ans pitié pour ses ennemis,  
 le qualités que celles de bon  
 le bon mari. Il dédaignait la  
 mais par mépris pour l'espèce  
 , plutôt que par un sentiment  
 stie. Il regardait les hommes  
 estinés, chacun dans son état,  
 sous le joug un pénible sillou.  
 idat soit brave, le prêtre dé-  
 mme soumise, le paysan la-  
 , et rien de plus, était une  
 qu'il avait rendue proverbiale

à force de la répéter. L'extérieur d'Al-  
 bert était grossier, ignoble et presque  
 féroce, *homo grossus, aspectu fe-  
 rox, rusticanus in personâ*. Il réus-  
 sit dans la principale de ses entrepri-  
 ses, celle de placer sur sa tête la cou-  
 ronne impériale; il échoua dans pres-  
 que toutes les autres, guerroyant sans  
 cesse contre les nations que le sort  
 soumettait à son empire. Son ambi-  
 tion et son inquiétude n'attendaient  
 jamais la fin d'un projet pour en en-  
 tamer un autre. Son bras fut levé sans  
 relâche sur la foule d'ennemis qu'il  
 provoquait. Aucun de ses succès ne fut  
 complet, parce que son impatience  
 abusait de la victoire avant qu'elle fût  
 consolidée. Plusieurs de ses revers fu-  
 rent humiliants; et, parvenu au faite  
 de la puissance, sur le corps sanglant  
 d'un rival, il opprima ses peuples,  
 mérita leur haine, vécut dans le trou-  
 ble, et mourut assassiné. Il avait été  
 marié, en 1276, à Elisabeth, fille de  
 Meinhard, duc de Carinthie, et il en  
 avait eu 21 enfants. Aucun de ses fils  
 ne lui succéda comme empereur.

B. C.—r.

ALBERT II, duc d'Autriche, fils  
 de l'empereur Albert I<sup>er</sup>, se trouvait  
 encore en bas âge, quand son père fut  
 assassiné. Il était le quatrième des  
 cinq fils de cet empereur; mais les  
 trois aînés étant morts sans postérité,  
 dans l'espace de quatre ans, l'admi-  
 nistration de toutes les possessions au-  
 trichiennes échut à Albert, et à Othon  
 son frère cadet. Celui-ci mourut quel-  
 ques années après, et laissa deux fils,  
 dont Albert exerça les droits, conjointe-  
 ment avec les siens, en qualité de  
 leur tuteur; enfin, ces deux princes  
 n'ayant survécu que peu de temps à  
 leur père, Albert, demeuré seul de sa  
 famille, se vit à la tête de ses diverses  
 sous erainetés. Jusqu'à la mort du der-  
 nier de ses frères, il avait pris peu de

## A. I. B.

mbrage , ment à sa passion pour l'ast  
 propre af- faut pardonner les faiblesse  
 morcelle- elles ont de tels résultats. M  
 exemple, penchant pour les occupati  
 cesseurs, bles et studieuses , Albert  
 Frédéric quelquefois entraîner à des en  
 ax obsta- guerrières. Les habitants de  
 maison soulevés contre Venise , s'o  
 Léopold lui, et l'invitèrent à s'empar  
 ; , comme ville. Il l'essaya , mais il fut  
 aieul : il Il seconda l'ordre teuton  
 a bataille une espèce de croisade contr  
 orité de se , où le christianisme n'avi  
 a dans la core jeté des racines bien p  
 ut il sem- Enfin , des nobles bohémie  
 usqu'il le révoltés contre Wenceslas  
 ils furent Albert , qui s'efforçait de din  
 tant, soit prérogatives de la noblesse  
 é par son che, embrassa la cause de la  
 is l'exer- en Bohême , et entra dans c  
 it au-des- la tête d'une armée : mais il  
 bord, par que subitement d'une mala  
 gager ou il mourut, à 46 ans, au m  
 oncer au 1595. Marié deux fois , il  
 ait, pour qu'un fils qui , à sa mort ,  
 portance de 16 ans. Sa première f  
 us pater- Elisabeth , fille de l'empere

regneraient conjointement riche. A peine cet accommodait-il eu lieu, qu'Albert, fût mécontent d'un traité par lequel il avait cédé des droits évidents, se sentit entraîné par un caractère naturellement romanesque, le pèlerinage de la Terre-sainte, seul en possession du pouvoir. Les aventures pendant cette pieuse et lointaine excursion, ont été célébrées, par nos poètes et romanciers, en vers ; et il a été surnommé, par nos ouvrages fabuleux du temps, *le du Monde* ; mais, comme on n'a point ici compte des faits authentiques et moitié religieux et moitié profanes, rapportés à ce sujet, nous nous en tiendrons à ce qui est certain. A Vienne, Albert IV épousa une fille de Hollande, dont il eut un fils, Sigismund, roi de Bohême, et Wenceslas, roi de Bavière. Lorsque la guerre éclata entre le père d'Albert et Wenceslas, ce dernier ne put se défendre de remettre en avant les torts de son oncle. Le duc Albert, prisonnier, fut traité avec douceur, et lui fut permis de s'échapper. Il parvint à se réconcilier avec Sigismund, et les deux rois furent satisfaits de sa conduite, que, simultanément, le déclarèrent successeur, dans le cas où ils mourraient sans enfants mâles. Albert ainsi en perspective l'héri-

tage presque assuré de deux puissants royaumes ; et, pour les mériter, il seconda de toutes les forces de son duché, Sigismund, contre quelques seigneurs qui voulaient secouer son joug, lorsqu'il fut empoisonné par l'un d'eux qu'il assiégeait dans la forteresse de Znaïm, de concert avec le roi de Hongrie. Il mourut des suites du poison dans sa 27<sup>e</sup>. année, le 4 septembre 1414, laissant un fils âgé de 7 ans. Albert IV avait le même goût que son père pour la théologie, et ce goût en lui était fortifié par une extrême dévotion. Non content d'avoir visité le saint-sépulchre, il adopta, de retour en Europe, la vie d'un anachorète, autant qu'il lui fut possible. Souvent retiré dans un couvent de Chartreux, il s'y faisait appeler le *frère Albert*, assistait aux matines, faisait à haute voix les prières et les litanies, observait les jeûnes, et se conformait scrupuleusement à tous les rites prescrits. Nous sommes loin de lui faire un reproche de ces occupations pieuses ; mais la même dévotion qui rendait Albert si avide de pratiques minutieuses, l'entraîna dans des mesures inexcusables. Du fond de sa cellule, il persécuta cruellement des hérétiques en Styrie, les faisant marquer d'un fer chaud, les plongeant dans les prisons, ou les condamnant à périr dans les flammes. Ces cruautés imprimèrent sur son règne une tache indélébile. B. C.—T.

ALBERT V, duc d'Autriche, connu, comme empereur, sous le nom d'*Albert II*, naquit à Vienne, le 10 août 1597. Il n'avait que 7 ans lorsqu'Albert IV son père mourut, et cette mort prématurée lui donna pour tuteurs les trois cousins-germains de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, tous trois fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses états. Guillaume avait déjà, du

## A L B

armées de leurs chefs ; ses tentatives furent vaincs. Tandis que la cour de Philippe était ébranlée par les pertes arrivées coup sur coup, la crainte de voir l'ennemi jusque dans le cœur de l'Espagne, et le refus de propositions de renvoi d'Alberoni fut la première condition imposée par l'Angleterre à la France. La reine, à l'instigation de Laura, sa nourrice, gagée par le régent, voulut enfin prendre l'ascendant sur l'esprit du roi et abandonna son ministre, qui le 5 déc. 1710, l'ordre de son départ, 24 heures de Madrid, quinze jours du royaume. L'ingratitude de son roi, à l'égard de la haine que lui avaient vouée les puissances de l'Europe, Alberoni ne trouva plus aucun pays où il pût se réfugier. Rome, refuge ordinaire des papes, ne lui offrait pas un asyle assuré. Il n'était pas au-delà des Pyrénées, qu'on le tua dans sa voiture ; un de ses domestiques fut tué et lui-même mourut.

naçait de lui faire son pro-  
 ué d'une vie si pénible, Al-  
 sarda de fixer sa résidence à  
 Levaute, dans le territoire  
 ; mais il y fut bientôt arrêté,  
 itation du pape et de Phi-  
 qui se joignit à ses persé-  
 tte ligne des potentats de  
 contre le fils d'un paysan  
 st bien digne de remarque,  
 eaucomp contribué à la re-  
 et à la gloire d'Alberoni.  
 d'avoir violé le droit des  
 n égard, les Génois lui ren-  
 liberté, et la mort du pape  
 mit enfin un terme à cette  
 rsecution. Il ne quitta sa re-  
 : pour se rendre au conclave,  
 mort de Clément XI. Inno-  
 l le fit juger légalement, et  
 ouva coupable que de quel-  
 gularités, pour lesquelles on  
 ana à quatre ans de réclusion  
 ouvent, ce qui fut réduit à  
 r'il passa dans la maison des  
 enfin, il fut entièrement ab-  
 uns un consistoire du 20 dé-  
 1725, rétabli dans tous les  
 sa dignité de cardinal ; et il  
 le nouveau sur la scène po-  
 tomme légat du Saint-Siège  
 lomagne, en 1758, il y ap-  
 t esprit inquiet et remuant  
 avait dû sa fortune et ses  
 . Ce fut pendant cette léga-  
 il forma l'entreprise de réu-  
 tats du pape la petite répu-  
 e St.-Marin, entreprise qui  
 l'abord, et eut ensuite le  
 rt que tous les projets gigan-  
 qui avaient occupé Alberoni  
 son ministère ; ce qui fit dire  
 XIV : « Alberoni ressemble  
 gourmand qui, après avoir  
 iné, aurait envie d'un mor-  
 le pain bis. » Telles furent  
 ns les vicissitudes de la for-

tune de cet homme extraordinaire, et  
 l'admiration que son génie excita, que,  
 dans plus d'une élection, il ne lui mau-  
 qua que peu de voix pour parvenir au  
 trône pontifical. Il mourut le 26 juin  
 1752, à 87 ans, avec la réputation  
 d'un ministre plus intrigant que poli-  
 tique, aussi ambitieux que Richelieu,  
 aussi souple que Mazarin ; mais plus  
 imprévoyant et moins profond que  
 l'un et l'autre. Tel est du moins le ju-  
 gement qu'en ont porté la plupart des  
 écrivains français, soit qu'ils n'aient  
 jugé que d'après les événements, soit  
 que la prévention les aient rendus in-  
 justes à l'égard d'un ministre qui s'é-  
 tait montré ennemi de la France. Mais,  
 si l'on considère qu'Alberoni rendit  
 en peu d'années, à la monarchie es-  
 pagnole, une grande partie de son  
 ancien éclat ; qu'au milieu même de  
 la multitude et de l'étendue de ses des-  
 seins, son génie, qui embrassait tous  
 les genres d'administration, établit  
 des réglemens favorables à l'agricul-  
 ture, aux arts, au commerce ; qu'il  
 n'oublia rien pour inspirer aux Es-  
 pagnols l'activité et l'amour du tra-  
 vail, tandis qu'il s'efforçait de rétablir  
 au dehors leur ancienne réputation de  
 valeur ; si l'on considère enfin que la  
 fortune le trahit, et qu'il ne dut le  
 renversement de ses projets qu'à l'in-  
 discrétion d'un de ses agents, on doit  
 convenir qu'il ne lui manqua, pour se  
 placer à côté des Ximénez et des Ri-  
 chelieu, que le succès qui justifie tout,  
 et qui dépend plus souvent du hasard  
 que des combinaisons du génie. Le  
*Testament politique*, publié sous son  
 nom, après sa mort, comme traduit  
 de l'italien, ne lui appartient pas ; cet  
 écrit est de Maubert de Gouvest.  
 J. Roussel a écrit la *Vie d'Alberoni*  
*depuis sa naissance jusqu'au com-*  
*mencement de l'année 1719* ; 1719,  
 in-12. L'ouvrage est anonyme, et



## A L B

espagnol. sa mort, avait essayé de pla-  
 B—P. ronne sur la tête de son fil-  
 (x), pa- Mais les électeurs, fatigués d'  
 et législa- cendant, et enhardis par la  
 , naquit qui commençait à affaiblir  
 avoir été rité, avaient rejeté ses pro-  
 chanoï- ajourné l'élection d'un roi  
 ent évê- mains à un temps indéfini.  
 l'opinion ayant terminé sa carrière, Al-  
 ze, de sa n'avait hérité de son père que  
 dans les lités belliqueuses, vit se sou-  
 eur Fré- tre lui ses états héréditaires  
 pe Clé- che et la Styrie, qu'il avait  
 rhitre de vernées avec dureté et avait  
 cesseur vant de Rodolphe. Il étoit  
 de l'Em- révolte, força les insurgés  
 et Inno- nu-pieds et nu-tête, lui  
 avec suc- chartres de leurs privilèges  
 ions. En en pièces devant eux ces frè-  
 Palestine ments d'une liberté qu'il ve-  
 latin de truire. Ce premier triomphe  
 de fixer augmenté sa confiance, il se crut  
 re, parce par une présomption assez  
 pouvoir dans le fils d'un grand homme  
 ce temps appelé à succéder à Rodolphe  
 carmes, toutes ses dignités; et, sans

l'ame de la ligue formée contre l dévasta le territoire de cet évê- rassa plusieurs places fortes, en sit quelques-unes en cendres, porta les habitants, d'une ville, l'autre, et parvint, à force de ur, à étouffer, pour le moment, insurrection. Craignant, au mi- de tant de guerres contre ses res sujets, d'attirer encore sur s forces de l'Empire, Albert re- ut l'élection d'Adolphe, livra les ments impériaux, et consentit à hominage de ses fiefs au nouvel reur. Une maladie violente, qui t au bord de la tombe, et dont guérit qu'après qu'elle l'eut défi- et privé d'un œil, rendit cette nation plus nécessaire, et peut- aussi moins douloureuse à un me dont la souffrance avait affai- orgueil; mais il eut bientôt de eux démêlés avec ses peuples triche et de Styrie, et surtout l'archevêque de Salzbourg, qui, e bruit de sa mort, avait fait une sion dans ses états, et détruit une nouvellement bâtie sur ses fron- s. Le duc de Bavière ayant paru s'embrasser la cause de cet ar- êque, Albert conclut avec ce der- une trêve, que des événements rtants transformèrent ensuite en paix durable. L'empereur Adol- qui régnait depuis six ans, s'é- liénié tous les états de l'Empire, me ceux des électeurs qui avaient ouru avec le plus de zèle à le por- sur le trône. Albert, informé de angement dans les esprits, mit en œuvre pour se concilier les eux ennemis de son rival; il ta, dans son administration, des res plus douces; ses procédés rs ses voisins furent plus équita- La haine contre Adolphe se for- de la comparaison qu'on fit de

ce prince avec Albert, devenu sub- timentement souple, affable et modéré. En- fin, le 25 juin 1298, Adolphe fut dé- posé à la diète de Mayence, et Albert nommé à sa place; mais il fallut que les armes jugéassent en dernier ressort de ce que la diète avait prononcé. Les deux compétiteurs, après s'être pro- digué mutuellement les injures d'u- sagement, les noms d'usurpateur et de ré- volté, se rencontrèrent à Gellheim, entre Worms et Spire. Albert avait des troupes de Souabe et d'Alsace, les forces des électeurs qui l'avaient nommé, et quelques auxiliaires en- voyés à son aide par le roi de Hon- grie; Adolphe était soutenu par les électeurs de Bavière, de Cologne, et par plusieurs princes d'un rang se- conditaire. La chance semblait être eu sa faveur; mais Albert lui persuada, par de faux rapports, qu'il se retirait, abandonné d'une grande portion de son armée. Adolphe accourut, avec sa seule cavalerie, pour couper la re- traite à son ennemi. Le fils de Rodol- phe, qui avait formé le projet d'étein- dre la guerre civile dans le sang de celui dont il avait fait prononcer la dé- position, arma une troupe d'élite d'une espèce de poignards d'invention par- ticulière, avec ordre d'en frapper les chevaux, et de n'avoir pour but que de pénétrer jusqu'à l'endroit où se trouverait Adolphe; ce moyen réussit; la cavalerie de l'empereur fut disper- sée; lui-même reçut une blessure à la tête, et son cheval fut tué sous lui. Il s'élança sur un nouveau cheval; et, parcourant les rangs, la tête décou- verte, il se fraya un passage vers Al- bert qui encourageait ses soldats. « Tu » vas, s'écria-t-il, en l'apercevant, » quitter à la fois la couronne et la » vie. — Le ciel en décidera, répon- » dit Albert, en lui portant un coup » de lance au visage ». Adolphe tomba

## B

artisans d'Albert l'a-  
 ux et tout-puissant,  
 us de barrière en-  
 qu'il avait si long-  
 ; les débris du parti  
 sans force et sans  
 ce était impossible.  
 que c'était le cas de  
 se démit de tous  
 ernière élection lui  
 ne ; et, comme on  
 teurs le réélurent.  
 eut lieu à Aix-la-  
 ût 1298, et sa pre-  
 à Nuremberg, avec  
 sifficence ; les élec-  
 ohème le servirent  
 fut reconnue reine  
 l donna à ses fils  
 e, et Léopold, l'in-  
 riche, de la Car-  
 rie. Boniface VIII  
 aire de S. Pierre ;  
 ux qui poussèrent  
 nitions du St.-Siège,  
 ens le droit de dis-

## A L B

fendait aux états d'Allemagne  
 connaître, et les déliait de  
 ment de fidélité. L'archevêque  
 de Mayence, qui jouait à  
 l'empire un rôle pareil à celui  
 wick, en donnant et en ôtant  
 ronne ; qui d'abord avait  
 Adolphe de Nassau, au  
 d'Albert, et qui, ensuite, ot  
 cet Adolphe, avait été le  
 moteur de la révolution q  
 chassé du trône ; cet arches-  
 sons - nous, mécontent d'  
 cause de quelques privilège  
 promis et bientôt révoqués,  
 avec le pape. La présompti  
 arrogant prélat était telle.  
 Albert lui-même : « Je n'ai b  
 » de sonner du cor pour fa  
 » de terre un autre empere  
 bert combina ses ressour  
 adresse ; il s'unit à Philipp  
 non moins menacé que lui p  
 gueux Boniface, et conclut  
 riage entre son fils Rodolphe  
 che - sous du roi de France

s Romains, était dé-  
; il prêta serment de  
rogatives de la cour  
quiconque les révo-  
, et s'engagea même  
ux ennemis du pape,  
ier l'exigerait. Bou-  
nse, déclara Philippe  
chu de tout droit à la  
nna le royaume de  
. On ne peut savoir  
it Albert aurait pro-  
ancien allié, de cette  
ale, si Philippe n'a-  
me à la violence de  
usant arrêter, et trai-  
n avec tant de sévé-  
re, bien que délivré  
mourut des suites de  
noît XI, son succes-  
sion une réconcilia-  
une trêve entre les  
emagne et de France,  
s dans lesquelles le  
vidité d'Albert le pré-  
ngèrent cette trêve in-  
rait impossible, dans  
endre compte en dé-  
guerres injustes que  
esprit. A peine sur le  
i la Hollande, la Zé-  
, les réclamant comme  
mpire; quoique, sui-  
uccession établi dans  
es provinces dussent  
d'Avesnes, comte de  
conduisit des troupes  
; mais celui-ci l'ayant  
en pièces un détache-  
mée, frappa le reste  
orça l'empereur à se  
Cologne, où il le con-  
a paix. Albert se porta  
es Hongrois, pour les  
ir un roi de sa maison,  
le pape. Il pénétra en  
attaquer Wenceslas,

qui était en même temps roi de Hon-  
grie; mais la terre qu'il envahissait  
sembla s'entr'ouvrir pour lui susciter  
des ennemis. Les ouvriers des mines,  
qui travaillaient depuis tant d'années  
dans ces souterrains, sans s'informer  
de ce qui se passait au-dessus de leurs  
têtes, sortirent en foule pour repousser  
l'agresseur. Albert s'enfuit en désor-  
dre. Bientôt après, ce fut la Bohême  
elle-même dont il voulut usurper la  
possession. Il parvint à faire élire, par  
les états du royaume, son fils Rodol-  
phe, et à lui faire épouser la veuve de  
Wenceslas. Rodolphe était d'un natu-  
rel juste et doux; mais Albert lui dictant  
des mesures tyranniques, les coutumes  
du pays furent violées, les églises dé-  
pouillées, le clergé proscrit. Les Bo-  
hèmes s'étant soulevés, Rodolphe en-  
tra en campagne pour les soumettre,  
et mourut de maladie devant une ville  
dont il formait le siège. Albert pré-  
tendit le remplacer par son second  
fils, Frédéric; mais les Etats s'y refu-  
sèrent avec obstination, les partisans  
d'Albert furent massacrés, et l'assem-  
blée choisit Henri de Carinthie, com-  
pétiteur de Frédéric, et beau-frère  
d'Albert. L'empereur, indigné, atta-  
qua son beau-frère, envahit la Bo-  
hême, menaça plusieurs forteresses,  
fut battu et se retira. Dans le même  
temps, il renouvela contre la Thu-  
ringe les entreprises d'Adolphe, ou-  
bliant que ces entreprises, par la  
haine qu'elles avaient excitée, lui  
avaient autrefois servi à renverser son  
prédécesseur. On peut voir, dans l'ar-  
ticle qui concerne Adolphe, l'origine  
des troubles de la Thuringe. A sa mort,  
les héritiers légitimes étaient rentrés  
dans la possession d'une grande par-  
tie de leurs états; mais les troupes  
impériales occupaient encore quelques  
districts, et, d'un autre côté, Philippe  
de Nassau, frère d'Adolphe, revendi-

L. B

me acheté par son  
ença d'abord qu'il ne  
er et juger les pré-  
s divers, et il les fit  
fulde; mais, ne leur  
e temps de compa-  
clama rebelles par  
nit au ban de l'Em-  
e la propriété de la  
évolue, et y en-  
nombreuse. L'Alle-  
re fut saisie d'hor-  
ince qui dépouillait  
t porté le juge; l'un  
ave Albert, Frédé-  
urs de toutes parts,  
e fut attaquée, vain-  
mbats réguliers, le  
e 15 janvier 1508,  
et chassée. L'empe-  
à marcher en per-  
cette honte; mais, à  
té de l'Empire, trois  
précèrent Albert à se  
x. Depuis l'avène-

A L B

de nouveau, ils avaient e  
parti d'Adolphe. La mort  
heureux empereur, et l'élé-  
bert à la dignité impériale,  
contraints de le reconnaître  
chef de l'Empire, mais  
nuer leur attachement à l  
Albert qui, malgré les  
qu'il provoquait partout,  
maître de toutes les forces  
magne, parce que ces oppo-  
taient que partielles, ne  
peine pour tromper une po  
mes qui n'étaient protégés  
rochers; il désirait, au co  
amener à la résistance, pe  
l'oppression qu'il médita  
agents le secondèrent, en  
au peuple suisse l'insulte  
tions. Enfin, le 15 janvie  
révolution éclata dans les t  
d'Unterwald, de Schwitz e  
gouverneurs furent tués e  
et leurs châteaux tombère  
mains des paysans insurge

in de gouverner des états. » tira, le cœur profondément méditant une horrible vengeance, gouverneur, Walter d'Es-, et trois de ses amis, Ro- Wart, Rodolphe de Balm, de Tegelfeld, s'associèrent re. Les cinq conjurés, tom- bert, séparé de sa suite par la ite rivière qu'il venait de tra- massacrerent ; et le fils de de Habsbourg rendit les der- irs, le 1<sup>er</sup>. mai 1308, entre une femme mendiante, qui n sang avec des haillons. s militaires assez distingués, es affections privées, plus plus constantes que la dureté duite envers ses sujets ne 'annoncer, ne sauraient ef- rices dont son caractère fut l différa presque en tout de qui dut à ses vertus son élé- qui fonda son pouvoir sur res et sur les mariages de reuses filles, dont les époux venus les fermes soutiens. contraire, fut toujours en quelquefois en guerre avec -frères et ses neveux. In- ogant, avide, souvent cruel, ar ses agents subalternes, ais dissimulé, injuste pour s, dangereux pour ses voi- lèle à ses alliés, sans ser- nus pitié pour ses ennemis, e qualités que celles de bon bon mari. Il dédaignait la ais par mépris pour l'espèce plutôt que par un sentiment ie. Il regardait les hommes stinés, chacun dans son état, us le joug un pénible sillon. dat soit brave, le prêtre dé- nne soumise, le paysan la- et rien de plus, était une u'il avait rendue proverbiale

à force de la répéter. L'extérieur d'Al- bert était grossier, ignoble et presque féroce, *homo grossus, aspectu fe- rox, rusticanus in personâ*. Il réus- sit dans la principale de ses entrepri- ses, celle de placer sur sa tête la cou- ronne impériale ; il échoua dans pres- que toutes les autres, guerroyant sans cesse contre les nations que le sort soumettait à son empire. Son ambi- tion et son inquiétude n'attendaient jamais la fin d'un projet pour en en- tamer un autre. Son bras fut levé sans relâche sur la foule d'ennemis qu'il provoquait. Aucun de ses succès ne fut complet, parce que son impatience abusait de la victoire avant qu'elle fût consolidée. Plusieurs de ses revers fu- rent humiliants ; et, parvenu au faite de la puissance, sur le corps sanglant d'un rival, il opprima ses peuples, mérita leur haine, vécut dans le trouble, et mourut assassiné. Il avait été marié, en 1276, à Elisabeth, fille de Meinhard, duc de Carinthie, et il en avait eu 21 enfans. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

B. C.—T.

ALBERT II, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert I<sup>er</sup>, se trouvait encore en bas âge, quand son père fut assassiné. Il était le quatrième des cinq fils de cet empereur ; mais les trois aînés étant morts sans postérité, dans l'espace de quatre ans, l'admini- stration de toutes les possessions au- trichiennes échut à Albert, et à Othon son frère cadet. Celui-ci mourut quel- ques années après, et laissa deux fils, dont Albert exerça les droits, conjointement avec les siens, en qualité de leur tuteur ; enfin, ces deux princes n'ayant survécu que peu de temps à leur père, Albert, demeuré seul de sa famille, se vit à la tête de ses diverses souverainetés. Jusqu'à la mort du der- nier de ses frères, il avait pris peu de

## L B

publiques ; on pré-  
 avait embrassé l'état  
 as, il épousa Jeanne,  
 rete, qui, après une  
 n, selon d'autres, de  
 donna six enfants,  
 x filles. A 32 ans,  
 uite du poison, lui  
 jambes ; il n'en con-  
 à faire la guerre en  
 porté dans une li-  
 ché sur son cheval.  
 ace de résister aux  
 aux offres du pape  
 après avoir déposé  
 empereur Louis IV  
 it placer la couronne  
 ête du prince autri-  
 déclara même pour  
 tre son compétiteur,  
 roi de Bohême, et le  
 usieurs expéditions  
 e Jean XXII lui avait  
 nt mort au mois d'oc-  
 Charles ayant réuni  
 Albert se rangea de

## A L B

ment de tous ceux qui avai-  
 leur de leur être attachés,  
 rage de les plaindre, ren-  
 Suisse de mécontents. Ceu-  
 nirent dans le château de Ba-  
 et parvinrent, grâce aux in-  
 qu'ils avaient conservées d  
 même, à s'y introduire dan  
 25 février 1350 ; mais le  
 pour s'y maintenir ayant  
 servit qu'à motiver des rig  
 velles ; un comte de Hab  
 tué, un autre jeté dans  
 Rapperswyll détruit jusq  
 fondements ; des vieillards,  
 et des enfants condamnés  
 froid et de faim dans les fo  
 que les hommes, dans  
 l'âge, expiraient sur l'éc  
 Rodolphe Brunn, sentant  
 multipliant les vexations,  
 ses ennemis, voulut se f  
 l'alliance de la confédér  
 tique, dont jusqu'alors Zu  
 pas fait partie. Albert, info  
 démarche, conserva dan

es coalitions , et qui s'accroît  
défaites après les avoir cau-  
;lissa bientôt parmi les assie-  
es prétentions de l'empereur  
et les États, qui avaient envoyé  
tingents à sa suite ; les succès  
aison d'Autriche déplaisaient  
ces mêmes qui avaient pris les  
our elle. La veille du jour fixé  
assaut , les coalisés feignirent  
sputer le poste d'honneur ;  
à coup, tous se retirèrent,  
Albert avec ses seules troupes.  
État de continuer le siège, le  
triche, au défaut de la force,  
à la corruption. Rodolphe  
ce même factieux qui avait  
é les nobles, saisi leurs biens,  
rs familles et leurs partisans,  
t au duc d'Autriche : tant c'est  
sur grossière que de considé-  
is les révolutions, la violence  
ie comme un gage de sincérité !  
par le moyen de Rodolphe  
se déclara pour Albert ; d'au-  
tons parlaient déjà de neu-  
premier pas vers la défection.  
édérés helvétiques allaient être  
lu fruit de cinquante ans de  
; les montagnards de Schwitz,  
seuls les armes et faisant flot-  
r tête l'étendard qu'avait illus-  
taille de Morgarten, mirent  
les agents d'Albert. L'alliance  
fut renouvelée sous leurs aus-  
t le duc d'Autriche retourna  
e, où sa cour se fit une loi de  
s prononcer devant lui le nom  
ses. Cette politesse de ses cour-  
e le consola pas ; car il mou-  
tagrin, le 16 août 1558, dans  
nnée. L'histoire a donné à ce  
e surnom de Sage, qu'il mé-  
quelques égards. Instruit,  
qu'on le pouvait être alors sur  
; économe, actif, malgré ses  
és ; tolérant au-delà de l'esprit

de son siècle, il fut prudent, excepté  
dans la guerre qu'il eut le malheur  
d'entreprendre contre la confédération  
helvétique ; et, même dans cette guerre,  
il donna des marques de modération  
et de générosité ; il refusa de s'empa-  
rer de la ville de Bâle, dont les habi-  
tants l'avaient offensé, et qui, détruite  
en partie par un tremblement de  
terre, n'aurait pu résister à ses atta-  
ques. « Je ne veux pas, d't-il, accabler  
» ceux que la main de Dieu visite.  
» Rebâtissons leur ville ; après, nous  
» essaierons de la prendre ; » et il fit  
venir plusieurs de ses paysans de  
l'Alsace et du Brisgaw, pour aider les  
Bâlois à reconstruire leurs habitations.  
Ce fut Albert qui, le premier, or-  
donna que les états héréditaires de la  
maison d'Autriche ne seraient plus  
partagés entre les divers membres de  
cette famille ; mais appartiendraient  
à l'aîné ; cette ordonnance ne fut point  
respectée après sa mort : mais elle fut  
renouvelée sous Maximilien ; et, de-  
puis, elle a été exactement observée.

B. C.—T.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils  
d'Albert-le-Sage, perdit de bonne  
heure deux de ses frères, plus âgés  
que lui, et se vit, le 27 juillet 1565,  
avant d'avoir atteint sa 17<sup>e</sup>. année,  
appelé au gouvernement, avec un  
frère plus jeune encore. Le pacte de  
famille, institué par Albert II, réservait  
à l'aîné le droit exclusif de succé-  
der à son père ; mais Léopold, c'était  
le nom du cadet, aussi violent qu'Al-  
bert était pacifique, força bientôt ce  
dernier à consentir à un partage par  
lequel le testament de leur père étant  
annulé, Léopold fut investi de la por-  
tion la plus considérable des états  
autrichiens : l'empereur Charles IV  
favorisa, de toute son influence, les  
prétentions de Léopold, charmé qu'il  
était de voir une puissance, qui, cha-



plus d'ombrage ,  
 e à son propre af-  
 fect, le morcelle-  
 donna l'exemple,  
 s ses successeurs,  
 pereur Frédéric  
 principaux obsta-  
 ent de la maison  
 bition de Léopold  
 la Suisse, comme  
 de son aïeul : il  
 386 , à la bataille  
 ant la minorité de  
 rt rentra dans la  
 voir dont il sem-  
 vide , puisqu'il le  
 dès qu'ils furent  
 . Cependant, soit  
 épossédé par son  
 voir repris l'exer-  
 ntra point au-des-  
 sut d'abord, par  
 ile , engager ou  
 re à renoncer au  
 aineté était, pour  
 ème importance  
 aux soins pater-

ment à sa passion pour l'ast  
 faut pardonner les faiblesses  
 elles ont de tels résultats. M  
 penchant pour les occupati  
 bles et studieuses , Albert  
 quelquefois entraîner à des en  
 guerrières. Les habitants de  
 soulevés contre Venise , s'o  
 lui, et l'invitèrent à s'empar  
 ville. Il l'essaya , mais il fut  
 Il seconda l'ordre teutoni  
 une espèce de croisade contr  
 se , où le christianisme n'av  
 core jeté des racines bien p  
 Enfin , des nobles bohême  
 révoltés contre Wenceslas  
 Albert, qui s'efforçait de din  
 prérogatives de la noblesse  
 che, embrassa la cause de la  
 en Bohême, et entra dans c  
 la tête d'une armée : mais il  
 que subitement d'une mala  
 il mourut, à 46 ans, au m  
 1595. Marié deux fois, il  
 qu'un fils qui, à sa mort,  
 de 16 ans. Sa première fe  
 Elisabeth, fille de l'empere

regneraient conjointement che. A peine cet accommodait-il eu lieu, qu'Albert, mécontent d'un traité par lequel il avait cédé des droits évidents, se sentit entraîné par un caractère naturellement romanesque, à un pèlerinage de la Terre-Sainte, sous le nom de Guillaume, seul en possession du pouvoir. Les aventures pendant cette pieuse et lointaine expédition, ont été célébrées, par nos poètes et romanciers, en vers; et il a été surnommé, le *chevalier fabuleux* du temps, *le Chevalier du Monde*; mais, comme on n'a point d'authentique dans tout ce qui raconte de son voyage à la Terre-Sainte, et que ce voyage ne s'appuie sur aucun fait de l'histoire, nous ne faisons point ici compte des récits moitié religieux et moitié profanes, rapportés à ce sujet. Albert IV épousa une princesse de Hollande, dont il eut un fils, Wenceslas, qui succéda à son père. Wenceslas, roi de Bohême, déclara la guerre à Albert, lorsque ce prince prit, Albert se conduisit avec une sage prudence, qu'il se conduisit avec les deux parties belligères, et se trouva emparé de la Bohême de Wenceslas, et ne put remettre en de meilleures mains que celles d'Albert. Le duc Albert mourut, prisonnier, et fut obligé de se rendre à Vienne, et lui fut permis de s'échapper. Il parvint à se réconcilier avec Sigismond, et les deux rois furent tellement satisfaits de sa conduite, qu'ils le déclarèrent, simultanément, le déclarèrent successeur, dans le cas où il n'aurait eu sans enfants mâles. Albert mourut en perspective l'héri-

tage presque assuré de deux puissants royaumes; et, pour les mériter, il seconda de toutes les forces de son duché, Sigismond, contre quelques seigneurs qui voulaient secouer son joug, lorsqu'il fut empoisonné par l'un d'eux, qu'il assiégeait dans la forteresse de Znaïm, de concert avec le roi de Hongrie. Il mourut des suites du poison dans sa 27<sup>e</sup>. année, le 4 septembre 1414, laissant un fils âgé de 7 ans. Albert IV avait le même goût que son père pour la théologie, et ce goût en lui était fortifié par une extrême dévotion. Non content d'avoir visité le saint-sépulchre, il adopta, de retour en Europe, la vie d'un anachorète, autant qu'il lui fut possible. Souvent retiré dans un couvent de Chartreux, il s'y faisait appeler le *frère Albert*, assistait aux matines, lisait à haute voix les prières et les litanies, observait les jeûnes, et se conformait scrupuleusement à tous les rites prescrits. Nous sommes loin de lui faire un reproche de ces occupations pieuses; mais la même dévotion qui rendait Albert si avide de pratiques minutieuses, l'entraîna dans des mesures inexcusables. Du fond de sa cellule, il persécuta cruellement des hérétiques en Styrie, les faisant marquer d'un fer chaud, les plongeant dans les prisons, ou les condamnant à périr dans les flammes. Ces cruautés imprimèrent sur son règne une tache indélébile. B. C.—T.

ALBERT V, duc d'Autriche, connu, comme empereur, sous le nom d'*Albert II*, naquit à Vienne, le 10 août 1597. Il n'avait que 7 ans lorsqu'Albert IV son père mourut, et cette mort prématurée lui donna pour tuteurs les trois cousins-germains de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, tous trois fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses états. Guillaume avait déjà, du

## L B

V, formé des préten-  
che. Heureusement  
il ne survécut guère  
; mais Léopold ne  
oins ambitieux, ni  
Guillaume. Ce fut en  
s, craignant son ad-  
pelèrent à la régence  
t. Léopold avait un  
ne, et ce parti, d'a-  
arvint, après avoir  
aud plusieurs de ses  
re sa prépondérance.  
on frère, se fit dé-  
d'Albert V, et ven-  
s adhérents, en con-  
pplices cruels quel-  
tants les plus consi-  
e. Le peuple se sou-  
nit à la tête des mé-  
le Hongrie et le duc  
clarèrent pour eux ;  
fut livrée au plus  
Ce fut au milieu de  
Albert fut élevé. Léo-  
rien pour inspirer au

## A L B

dissensions qui se ranim-  
cesse entre les habitants de  
ce prince, entre ce prince  
res. Entraînés par ses repré-  
les États s'engagèrent, pe-  
ment solennel, à ne recevoir  
que d'Albert V, leur légitim  
souverain. A cette nouvelle  
mourut subitement de rage  
1411 ; le clergé lui refusa  
neurs funèbres, et il fut ent-  
pompe et de nuit, dans l'égl-  
Étienne. L'enthousiasme d-  
lorsqu'Albert se montra, pe-  
mière fois, investi du gouv-  
ne connut point de bornes  
se pressait autour de lui,  
moignait, par ses acclama-  
dévouement et ses espéra-  
au milieu de cette allégres-  
avait mille sujets de sollici-  
cune police n'existait dans  
les routés étaient infestées d-  
les tribunaux sans force, l-  
tés menacées, le commerce  
pu ; les nobles abusaient a

des droits sur les royaumes de rie et de Bohême; mais cet avant balancé par de graves inconvénients. Albert se trouva d'abord placés dans une situation difficile, entre beau-frère et Frédéric, l'un de rois, dont Sigismond se déclara capable persécuteur (*Voy. Frédéric d'Autriche*, IV<sup>e</sup>. du nom). Albert n'osa fournir à son parent que les secours pécuniaires, et vit douleur, pendant un espace de ans, les princes de sa maison mis n de l'empire, et dépouillés de états par celui dont il devait er la fille. A peine était-il sorti de position pénible, que Sigismond aîné dans la guerre des Hussites, avait excitée en se rendant cou- d'un exécration parjure envers Hus et Jérôme de Prague (*Voy. noms*). Albert fut forcé de partas fatigués, les dangers, les tristesses et les honteux revers de cette rable guerre: marchant toujours vite de son beau-père, il eut à ir de l'incertitude, des inconsé- es et plus encore de la mauvaise e Sigismond, qui semblait se à négocier avec ses ennemis, : quand il aurait pu les vaincre, ie s'il eût préféré au plaisir de re celui de tromper. Albert fit ntré magnifique à Prague, le 20 420, avec cet empereur, qu'ac- agnaient en pompe les électeurs logne, de Trèves, de Mayence, andebourg, l'électeur Palatin, le le Bavière et une foule d'au- rinces; mais, vingt-quatre jours , tous ces souverains et leurs es prirent la fuite devant une ée d'Hussites armés de faux et tons. L'histoire reproche à Al- les cruautés inexcusables dans sa te; il fit brûler, dans un village, ecclésiastiques, trois notables et

quatre enfants, et ce fut avec peine que l'évêque de Passau l'empêcha de livrer aux flammes tout ce qui se trou- vait sur sa route. La fortune le pré- serva d'assister à la honteuse défaite qui dispersa l'armée allemande diri- gée par le cardinal Julien. Tandis que ce cardinal, à la tête de 80 mille croi- sés, car on avait prêché une croisade contre les Hussites, se faisait battre par 50 mille hommes, Albert contenait, par des mesures très-rigoureuses, mais du moins avec succès, les peuples de la Moravie; et, l'année suivante, il par- vint à chasser de l'Autriche entière, Procope, le plus redoutable des suc- cesseurs de Ziska. Au milieu de la guerre des Hussites, la mort de Sigis- mond appela Albert, le 9 décembre 1437, au trône de Bohême. Il eut à lutter contre les intrigues de sa belle- mère, Barbe de Cilly, femme de Si- gismond (*Voy. ce nom*). Cependant, il fut couronné, à Prague, le 29 juin 1438; mais la guerre suivit de près son couronnement; les Hussites, ani- més par l'impératrice veuve, s'armè- rent contre un prince du choix de l'as- sassin de Jean Hus; et les Polonais pénétrèrent dans la Silésie et dans la Bohême, pour soutenir les préten- tions de leur roi. Albert eut à combat- tre pour sa propre cause, dans les pays où il avait si long-temps combattu pour les intérêts de son beau-père. Maître de diriger seul les opérations militai- res, et secondé par son allié, l'élec- teur de Brandebourg, il demeura enfin victorieux. Sur ces entrefaites, les Hongrois l'éurent pour roi; ils se voyaient menacés à la fois par les Po- lonais et par les Turks, et, voulant que les soins de leur monarque leur fus- sent consacrés exclusivement, ils exi- gèrent de lui la promesse que, si le choix des électeurs le portait sur le trône de l'Empire, il n'accepterait pas

## A L B

empereur, pontificale. L'Allemagne lui di-  
 possession lution des annates, des réserva-  
 messager expectatives et le rétablissem-  
 election, versel des élections canoniques  
 nes yeux la sagesse d'Albert et sa ferme-  
 ents et le blaient annoncer la régénéra-  
 inces de l'Empire ; mais ces heureux  
 : de Bâle, s'évanouirent tout à coup. De  
 t l'ébran- d'un siècle, la puissance des Ot-  
 fongrois devenait chaque jour plus me-  
 croisse- Bajazet avait subjugué la Ma-  
 àvorable la Thessalie, le Péloponèse,  
 e ses en- la Bosnie et la Bulgarie, et tra-  
 le placer Danube. Vainqueur de Sigis-  
 iale, qui d'une innombrable armée de-  
 us sa fa- il était tombé lui-même sous l'  
 iplît l'Al- de Tamerlan, au moment où  
 se, et les investir Constantinople ; mais  
 répon- tit-fils, Amurath II, après de  
 les diètes guerres civiles, dont les Gre-  
 ce, il fit nérés n'avaient pas su profite-  
 ives à la raissait plus terrible que son  
 iculière ; avait, d'un côté, soumis la Gi-  
 ision de l'autre, dévasté la Transylva-  
 rait faci- forçant le despote de Servie à  
 i représ- ner sa fille et à lui livrer sa

on n'avait pas épargné, fut con- la retraite; et, succombant aux ces physiques et morales qui ssaient pour l'accabler, il mou- s un petit village de Hongrie, tobre 1459, à l'âge de 42 ans, voir été couronné empereur, il eût enfin accepté sa nomi- Elisabeth, sa femme, était en- l'un fils, qui, né quatre mois mort d'Albert, fut surnommé *as-le-Posthume*. Albert avait eu tres enfants, dont deux seule- i survécurent, Elisabeth, fem- Casimir, roi de Pologne, et qui fut mariée à Guillaume, de Saxe, seule espérance de igne pour son repos intérieur, que l'unique appui de l'Europe les Turks. Albert fut univer- nt regretté; sa taille était no- evée, ses yeux d'un bleu clair; vivacité de ses regards, et son uni par la fatigue et les exer- cilitaires, contrastaient avec ses t blonds qui tombaient sur ses . Menacé, dès son enfance, par ions qu'il eut sans cesse à com- , il poussa quelquefois la sévé- u'à l'excès. Entraîné par l'exem- esprit de son siècle, il se livra uautés et à une intolérance re- que nous ne concevons plus; uivit les juifs avec un acharne- veugle et sans bornes. Imbu de n absurde, mais alors accrédi- ie ces malheureux enlevaient ties consacrées pour les outrane leur laissa que le choix du e, de l'exil ou du bûcher; plu- e tuèrent eux-mêmes; douze rent brûlés vifs, et leurs biens és. C'est une tache horrible; st la seule qui souille le règne t. Du reste, ce prince fut nt, juste, intrépide, simple s mœurs, sensible dans ses

affections privées. Il n'exprima qu'un seul regret en mourant, celui de ne pas serrer sur son cœur son épouse, qu'il laissait enceinte. Durant 18 ans de mariage, il n'avait pas une seule fois sem- blé se plaire, même passagèrement, avec une autre femme. On a vu jus- qu'à quel point il poussait la fidélité à sa parole, puisqu'elle pensa lui faire refuser la première couronne de la chrétienté.

B. C—r.

ALBERT de Mecklembourg, roi de Suède, second fils du duc Albert 1<sup>er</sup>. de Mecklembourg et d'Euphémie, fille de Magnus, roi de Suède. Les grands de ce royaume, mécontents de Magnus et de son fils Haquin, prirent les armes et offrirent la couronne au duc de Mecklembourg, qui la refusa pour lui-même, et désigna son fils, qu'il recommanda à la noblesse suédoise. Ce jeune prince fut alors élu, et reçu à Stockholm, en 1365, par ses nombreux partisans. Les états s'assemblèrent; et, après avoir déposé Magnus, confirmèrent l'élection d'Albert. Cependant, Magnus avait encore dans le royaume un parti qui pouvait tirer des secours du Danemarck. Il entreprit de chasser Albert, mais ce prince lui livra bataille en 1365, le fit prisonnier, et conclut ensuite la paix avec le Danemarck, pour régner sans contestation. Cette paix, qui lui avait coûté d'assez grands sacrifices, dura peu; Albert entra dans la ligue des villes anséatiques contre le Dane- marck; et, s'étant rendu maître d'une partie de la Scanie, il profita enfin du retour de la paix pour demeurer tran- quille possesseur de son royaume. Mais, voulant affermir et étendre son pouvoir, il commet les mêmes fautes que le roi Magnus qu'il avait détrôné. Il entreprit de rendre son autorité ab- solue, en introduisant des Allemands dans son armée, et même dans le sé-

## A. I. B.

du royaume  
ne s'alli-  
ses mer-  
force du  
clergé et  
iterent la  
prompte  
armes et  
te, alors  
armée la  
princesse  
bles Sué-  
le possé-  
de et la  
Elle entra  
is le peu-  
rguerite,  
lui avait  
ine d'in-  
ping, le  
n armée  
ante ba-  
ic furent  
s à Lind-  
sféra en-  
esta dé-

son traité avec Marguerite  
abandonna Stockholm et  
droits sur la Suède. Il passa le  
ses jours dans le couvent de  
dans le Mecklembourg. Il y  
dit-on, en 1412.

ALBERT, archiduc d'Autriche,  
gouverneur des Pays-Bas, fils  
de Maximilien II, naquit en  
1559. Il fut destiné aux dignités de l'église  
et nommé, très-jeune, cardinal-  
évêque de Tolède. S'étant accu-  
sant de partialité dans l'arbitrage de la  
paix universelle, Philippe II,  
roi d'Espagne, dont il était le neveu, l'éloigna  
en 1583, en Portugal, pour  
gouverner, en qualité de vice-roi, ce  
pays nouvellement conquis. La  
mort d'Albert, dans ce pays, plut  
au roi d'Espagne, qu'il donna  
à son neveu le gouvernement des Pays-Bas,  
dont les sept Provinces-Unies  
se séparèrent. Non seulement  
Philippe II avait perdu cette partie  
de ses possessions, mais le  
reste d'autres dépendait de l'issue  
d'une guerre ruineuse : ces

re côté, les négociations pa-  
 chonèrent; cependant, la paix  
 spagne et la France ayant été  
 à Vervins, en 1598, Phi-  
 maria, la même année, sa  
 elle-Claire-Eugénie à Albert,  
 ouça alors à la pourpre ro-  
 depuis cette époque, on regarda  
 époux comme souverains des  
 s catholiques; ils firent leur  
 ublicque à Bruxelles, avec une  
 ompe, en 1599. Les Hollan-  
 marquant aucune disposition  
 trer sous l'autorité de la mai-  
 tatrice, l'archiduc recom-  
 i guerre avec vigueur, et atta-  
 prince Maurice à Nienport, le  
 1600; mais il fut battu, après  
 la victoire près de se décider  
 i au commencement de la ba-  
 ependant il tint encore la cam-  
 avec une puissante armée; et,  
 suivante, il fit le siège d'Os-  
 qui dura trois ans. Cette entre-  
 n devenue pour les Espagnols  
 ire d'honneur et d'obstination;  
 r coûta 100,000 hommes et  
 mes immenses, et ne leur van-  
 nonceau de cendres. Pendant  
 s, le prince Maurice leur en-  
 rave et l'Écluse, et rendait la  
 n d'Albert très-critique. Après  
 it la guerre avec quelque gloire  
 de succès, ce prince s'estima  
 x d'envoyer des députés à la  
 our traiter avec les Hollandais,  
 avec une puissance indépen-  
 t il conclut d'abord une trêve de  
 25 mois, puis une autre de deux  
 ert profita de ce moment de re-  
 ir régler les affaires intérieures  
 vances catholiques, et se rendre  
 e au peuple par une administra-  
 nce et équitable. Peu de temps  
 expiration de la trêve, il mourut,  
 1, âgé de 62 ans, sans posté-  
 regretté de ses sujets. B—P.

ALBERT-L'OURS, dit aussi le  
 BEAU, margrave de Brandebourg,  
 comte d'Ascanie, de Wolge et de  
 Bernbourg, fils d'Othon-le-Riche, né  
 en 1106, fondateur de la maison de  
 Brandebourg. La fortune le combla  
 d'abord de faveurs: en 1133, il ac-  
 quit le margraviat de Lusace, celui de  
 Salzwedel, et l'empereur Conrad III  
 lui donna le duché de Saxe. Il n'en  
 jouit pas tant que vécut le duc Henri-  
 le-Généreux: à sa mort, il voulut s'en  
 emparer de force. Comme il se dispo-  
 sait à envahir aussi Brême, les princes  
 saxons embrassèrent avec tant de cha-  
 leur la défense du jeune Henri, sur-  
 nommé depuis le Lion, qu'Albert fut  
 chassé de ses conquêtes et dépouillé de  
 ses propres états; il recouvra ces der-  
 niers par un traité conclu à Francfort-  
 sur-le-Mein, en 1143. Dès-lors, il prit  
 le titre de margrave de Brandebourg;  
 mais il fut obligé de conquérir ce qui  
 lui avait été rendu. Albert fut malheu-  
 reux dans la croisade contre les Vé-  
 nèdes, et plus encore dans la guerre  
 qu'il eut à soutenir, en 1159, contre  
 le roi de Pologne Jazko, qui s'empara  
 de ses possessions, et prit même la  
 ville de Brandebourg, qu'Albert re-  
 prit peu après. Il peupla ses états, en  
 invitant des Hollandais, des Flamands  
 et autres étrangers ruinés à venir s'y  
 établir. Tranquille possesseur, enfin,  
 du Brandebourg, il entreprit, en 1158,  
 un pèlerinage à Jérusalem, dont le  
 résultat le plus important fut l'intro-  
 duction des chevaliers de St.-Jean dans  
 son margraviat. A son retour, il s'oc-  
 cupa d'étendre ses domaines et de fon-  
 der des villes. C'est à lui, probable-  
 ment, que Berlin, Francfort-sur-l'O-  
 der, Bernau, Landsberg, etc., doivent  
 leur origine: il mourut en 1170.

G—T.

ALBERT, margrave et électeur de  
 Brandebourg, surnommé L'ACRILLE



A L B

à cause  
eur, né à  
re 1414,  
<sup>er</sup>, à qui  
cédé la  
remières  
reur, et  
la campa-  
-le-Con-  
nt épouse  
é par son  
e déshé-  
il appela  
accourut,  
urs ren-  
ne le re-  
andshut,  
mier, de  
à se mon-  
remberg,  
nt donné  
a en cam-  
t déploya  
ne valeur  
il résista

différend s'étant terminé à  
Albert n'engagea point d'a  
1476, il abandonna à son f  
le-Cicéron, l'administratio  
états, se réservant la digni-  
rale et le droit de conseil : il  
core dix ans à Francfort-su-

ALBERT, margrave de  
bourg, premier duc de Pru-  
17 mai 1490, fut nommé  
grand-maître de l'ordre te-  
et refusa de rendre à Sigis-  
de Pologne, l'hommage qu-  
vait à ce titre. Après d'inou-  
ciations à ce sujet, la guerre  
rée : Albert fit tous ses effa-  
soutenir avec vigueur ; il  
l'Allemagne, vendit ses biens  
ver des troupes, et essaya  
d'engager la diète de l'Em-  
prêter du secours. L'ordre  
avait perdu sa considéra-  
puissance : Maximilien I<sup>er</sup>,  
mis au roi de Pologne de

l'ordre teutoïque, et marcha contre le nouveau duc; mais ses soldats l'abandonnèrent, et il se vit obligé de faire la paix. Charles-Quint déclara nul le traité, comme contraire aux intérêts du pape, de l'Empire et des chevaliers teutoïques: Albert fut mis hors du ban de l'Empire. Sans l'éloignement de ses états, et l'entremise de Sigismond, il n'eût pu se soustraire aux coups qui le menaçaient: il dut sa tranquillité aux vives représentations du roi de Pologne. Devenu paisible possesseur de sa nouvelle principauté, il introduisit partout la confession d'Augsbourg, s'appliqua à améliorer le sort de ses sujets, fonda l'université de Königsberg, et fit prospérer le commerce et l'agriculture. Quelques querelles théologiques troublèrent la fin de sa vie; il mourut en 1568, laissant ses états à son fils Albert Frédéric.

G—T.

**ALBERT-J.E.-BELLIQUEUX**, dit aussi l'ALCIBIADE DE L'ALLEMAGNE, à cause de sa beauté, était fils de Casimir, margrave de Culmbach et de Susanne, princesse de Bavière, et naquit à Quolzbach, le 28 mars 1522. En 1544, il déploya une rare valeur dans les armées de Charles-Quint, en guerre avec la France. Ayant embrassé, en 1547, le parti de cet empereur contre l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, et les protestants, il fut battu à Rochlitz, fait prisonnier par le duc Ernest de Brunswick, et détenu à Gotha; il ne fut relâché qu'après la bataille de Mühlberg, en 1551. Il prit le parti de la France, et entra dans la ligue formée par Maurice, électeur de Saxe, et quelques autres princes allemands, contre Charles-Quint. A la tête d'un corps d'aventuriers, il fit une guerre de brigandages, exigeant des contributions dans tous les lieux où il passait, brûlant les villes et les

villages, et se livrant enfin aux plus odieux excès. Il força les souverains ecclésiastiques, particulièrement les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg, à lui payer de fortes sommes: ce dernier prince fut même obligé de lui abandonner, en toute propriété, près de la moitié de son diocèse. Albert marcha jusqu'au Rhin, prit Spire, Worms, et ravagea toute la contrée voisine; dans ces courses, il n'eut aucun égard aux intérêts ni aux remontrances de ses alliés; et l'on ne pouvait guère connaître à quel parti il était attaché. Lorsque l'empereur fit une invasion en Lorraine, et vint mettre le siège devant Metz, quelques différends qu'Albert eut avec les troupes françaises, commandées par le duc d'Anmale, l'engagèrent à s'en séparer; il eut la témérité de les attaquer avec sa cavalerie, et repassa sous les drapeaux de Charles-Quint. Ses déprédations et ses cruautés l'avaient rendu odieux à l'Allemagne entière, et la chambre impériale le condamna à renoncer à ses usurpations sur les évêques de Bamberg et de Wurtzbourg. Il refusa d'obéir, et vit se former contre lui une ligue dont Maurice, son ancien allié, fut le chef. Une terrible bataille se donna en 1555, entre les confédérés et Albert: ce prince y fut totalement défait; mais Maurice reçut une blessure dont il mourut. Albert, mis hors du ban de l'Empire, fut vaincu de nouveau par le duc de Brunswick, et obligé de quitter l'Allemagne. Privé de tous ses états, il languit quelques années dans l'indigence et dans l'exil. Il se rendait à un congrès que l'empereur assemblait à Ratisbonne, pour traiter de la paix, lorsqu'il mourut des suites de son intempérance à Pfortzheim, en janvier 1558. Son courage et ses exploits n'ont pas sauvé sa mémoire de la honte dont l'ont souillée sa cruauté.

ALB

les. On  
 its à ses  
 —T.  
 teur de  
 Brande-  
 déjà ar-  
 qu'il fut  
 e. Léon  
 quoique  
 és sur la  
 en Alle-  
 pouvait  
 és à l'ac-  
 mtes de  
 l'aider à  
 à Albert  
 nces, et  
 é de ce  
 sé, l'ar-  
 t de dé-  
 effet, le  
 d'Augs-  
 d et une  
 rmation  
 our, Al-  
 de l'é-

ALBERT (CHARL. D'). *V.*  
 ALBERT (L. CH. D'). *V.*  
 ALBERT (HON. D'). *V.* Ca  
 ALBERT (LOUIS-JOSEPH)  
 tit-fils du connétable de Luy  
 le neuvième enfant de Louis  
 d'Albert, duc de Luynes, g  
 monnier de France. Il naquit e  
 et porta, dans sa jeunesse, le  
 chevalier d'Albert. Il se tro  
 1688, en qualité de volont  
 siège de Philisbourg; en 16  
 eut deux coups de feu, à la li  
 Fleurus; il commanda, en  
 régiment Dauphin dragons,  
 battu, à la tête de ce corps, à  
 que, où il fut de nouveau bl  
 1705, il passa en Bavière av  
 réchal de Villars; il s'atta  
 cour de l'électeur, qui le cr  
 nant-général; connu alors  
 nom de comte d'Albert, il fut  
 cessivement chambellan, gran  
 ministre, et colonel des gardes  
 ses. L'électeur étant monté su  
 impérial, sous le nom de *Cha*

**ALBERT**, ou **ALBÉRIC**, chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence, sa patrie, où il mourut, vers l'an 1120, âgé d'environ 60 ans, est auteur d'une *Histoire de la première Croisade*, depuis l'an 1095 jusqu'à 1120, seconde année du règne de Baudouin II, roi de Jérusalem. Albert n'avait point été témoin des événements qu'il raconte; mais il avait puisé à d'assez bonnes sources, au moins pour le matériel des faits. Il faut lui savoir gré, comme dit Bongars, d'avoir donné la vérité toute nue, et avec tous les détails qui la rendent piquante. Comme tous ses contemporains, il se laisse séduire par le merveilleux, et n'épargne pas assez les miracles; il défigure quelquefois les noms des lieux et des personnages. Rheiner Reineck fit imprimer cette histoire, pour la première fois, en 1584, à Helmstedt, 2 vol. in-4°, sous le titre de *Chronicon Hierosolimitanum*. Cette édition est accompagnée de commentaires de l'éditeur, et de réflexions de Mathien Dresser, où les papes sont peu ménagés. Bongars a réimprimé l'histoire d'Albert d'Aix, dans le premier volume du *Gesta Dei per Francos*. A. B—T.

**ALBERT (LE GRAND)**, autrement **ALBERTUS THEUTONICUS**, **FRATER ALBERTUS DE COLONIA**, **ALBERTUS RATIONENSIS**, **ALBERTUS GROTUS**, de la famille des comtes de Bollstædt, naquit, selon les uns, en 1195; selon les autres, en 1205, à Lauingen, en Souabe. On a prétendu que le surnom de *Grand* n'était qu'une traduction de *Grot*, *Groot*; en haut allemand, *Gross* (*Grand*), nom distinctif d'une branche de sa famille; mais cette supposition est gratuite, les comtes de Bollstædt n'ayant jamais porté ce nom; d'ailleurs l'étendue des connaissances d'Albert, si étonnante pour son siècle, motive assez l'épithète que

ses contemporains ont ajoutée à son nom. Pour jeter le plus grand éclat, et se placer au premier rang parmi les philosophes, il ne lui a manqué que de naître dans des temps plus favorables au développement d'un grand génie. Il fit ses premières études à Pavie, où il surpassa tous ses condisciples. La rapidité de ses progrès a été consacrée par une fable qui admet plus d'une explication. Découragé, dit la légende, par les difficultés qu'il trouvait dans la carrière des sciences, il méditait de l'abandonner, quand il fut honoré d'une visite de la Ste. Vierge, qui dessilla les yeux de son entendement, et lui promit qu'il serait un jour une des plus grandes lumières de l'Eglise. L'ascendant d'un de ses maîtres, le célèbre dominicain Jordanus, le décida à entrer dans l'ordre de S. Dominique, en 1221. Sa réputation lui ayant fait confier, dans cette société, l'instruction de la jeunesse, il se rendit à Paris, et y commenta Aristote avec un grand succès. Comme la doctrine du philosophe de Stagyre venait alors d'être proscrite tout récemment par une bulle papale, plusieurs des biographes d'Albert ont exprimé leur étonnement et leur doute sur ses cours publics de philosophie péripatéticienne, à Paris; mais, outre qu'un raisonnement ne détruit pas un fait, attesté par tous les anciens historiens de sa vie, ce n'est là qu'un exemple de plus de l'inutilité des défenses qui sont en opposition avec l'opinion générale. Albert contribua vraisemblablement à faire revenir le St.-Siège sur sa décision, et il lui fut permis d'expliquer publiquement les livres d'Aristote sur la physique. La réputation d'Albert s'accrut tellement dans son ordre, qu'on l'éleva, en 1254, à la dignité de provincial des Dominicains, en Allemagne. En cette qualité, il fixa

de, ville qui offrait  
 upart des autres,  
 me studieux, et  
 du goût et du ta-  
 ment. Aussi con-  
 lection marquée  
 ant tout le cours  
 rieuse vie : ni les  
 de Alexandre IV,  
 et lui donna l'of-  
 sacré palais ; ni sa  
 60, à l'évêché de  
 e garda que trois  
 n éloigner pour  
 obablement à Co-  
 tomate, doué du  
 a parole, que S.  
 on disciple, brisa  
 la première vue,  
 t un agent du dé-  
 à Cologne qu'Al-  
 s Romains, Gui-  
 lande, ce fameux  
 din de son cloître  
 ver, la parure du  
 a tout à coup, et

âgé de 87 ans, et laissant plus  
 qu'aucun philosophe n'en av  
 posé avant lui. Un dominicain  
 Jammi, en a recueilli un grand  
 bre, et les a publiés, l'an  
 Lyon, en 21 vol. in-fol. ; il n'y  
 nulle part un catalogue com-  
 plus étendu se trouve dans le  
*tores Ordinis Prædicatorum*  
 Quetif et Echard, où il tient  
 in-fol., p. 171, s. du tom.  
 coup d'écrits qui lui sont fa-  
 attribués, ou qui sont les ouv-  
 ses nombreux disciples, et  
 avec les siens, ont sans doute  
 bué à enfler cet énorme ca-  
 mais, en défalquant tout ce  
 pseudonyme ou douteux, il  
 encore assez pour assurer à  
 titre du plus fécond polygr-  
 ait existé. Dans la plupart de  
 vrages, il ne fait que commet-  
 tote et compiler les Arabes  
 mêle à ses extraits des di-  
 très-subtiles, et des remarq-  
 vent fort judicieuses. Il a

ciens, qu'Aristote, Denys l'Aréopagiste, Hermès Trismégiste, d'après des traductions latines; quelques interprètes d'Aristote, comme Thémistius et Proclus; Cicéron et Apulée; il était beaucoup plus versé dans la connaissance des Arabes et des Rabbins. En théologie, Pierre Lombard était son guide et son modèle. Son ambition aurait été de réconcilier les nominalistes avec les réalistes, au moyen d'un syncrétisme de son invention; mais il ne fit, comme cela arrive, que multiplier les contradictions et les difficultés, et mécontenter les deux partis. Parmi les ouvrages d'Albert, on distingue son explication des *Sentences* de Pierre Lombard, et ses *Commentaires* sur Aristote, qui remplissent les six premiers volumes de la Collection de ses œuvres. Son *Commentaire sur l'Histoire des animaux* (opus de animalibus, Rome, 1478; Mantoue, 1479, in fol.) offre des suppléments assez curieux qui ont fait penser qu'il avait eu en main des traductions de quelques-uns des livres de ce philosophe qui se sont perdus depuis (Voy. *Commentatio de fontibus, unde Albertus Magnus, libr. suorum de animalibus materiam hausit. Commentatio. Soc., Gettingens, sc., vol. XII, pag. 104*). L'autorité d'Albert-le-Grand a beaucoup contribué à faire régner Aristote dans les écoles jusqu'à la renaissance des lettres. Il serait à désirer qu'un savant parcourût la collection entière de ses œuvres, pour en tirer les faits et les réflexions qui mériteraient d'être sauvés de l'oubli, mais que personne n'a le courage de chercher dans le latin barbare de 21 vol. in-fol. On trouve le catalogue des écrits d'Albert, que contient l'édition de Pierre Jaume, dans *Fabricii Bibl. lat. med. et inf. ætatis*, au mot ALBERTUS. On a un grand nombre de Bio-

graphies de ce scholastique, dans Bayle, Trithemius, *De scriptoribus Eccles.*; Pope Blount, *Censura celebr. aut.*; Naudé, *Apologie des grands Hommes soupçonnés de magie. Vita Alb. M. autore Petro de Prussia* (souvent impr.); *Ristretto della prodigiosa vita del B. Alberto Magno, descritta da Rinaldo Tacera* (nom sous lequel s'est caché l'auteur, le dominicain Raphaël Badi), Florence, 1670-78. Le portrait d'Albert est dans Boussard, *Bibl. chalcogr.*, tom. I, III et IV, et dans le *Théâtre de Frécher*. Les rapsodies, connues sous le nom de *Secrets admirables du Grand-Albert*, et *Secrets du Petit-Albert*, ne sont pas des traductions d'ouvrages d'Albert-le-Grand. S—r.

ALBERT, abbé du cloître de Ste-Marie à Stade. Quelques savants l'ont cru Italien, mais ils l'ont confondu avec son contemporain Albert de Pise. Les moines de Stade vivant dans le désordre, leur abbé se rendit à Rome, et obtint une bulle contre eux; mais elle ne produisit aucun effet, et Albert, très-affligé, entra dans l'ordre des franciscains. Il a écrit en latin une Chronique, qui va, depuis la création du monde, jusqu'à l'an 1256. André Hoier y a ajouté un Supplément qui comprend une durée de 60 ans. Cette Chronique fut publiée à Helms-tedt, en 1587, in-4°. par Reinert Reineck, qui l'accompagna de notes. G—r.

ALBERT, bénédictin du cloître de Sigeberg, près de Cologne, vivait vers l'an 1450. Il a écrit en latin une *Histoire des Papes*, depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V, et une *Histoire des Empereurs romains*, depuis Auguste jusqu'à Frédéric III. Ces deux ouvrages se trouvent en manuscrit dans la Bibliothèque impériale de Vienne.

G—r.

## A L B

(MICHEL), badour qui florissait dans le 13<sup>e</sup> siècle, naquit dans les environs de Meissen, en Saxe, ce qui le fit surnommer le *Gap* (de *Gap*), et résida long-temps à Sisteron. Il mourut; ce qui l'a fait désigner dans quelques histoires, sous le nom de *Albert de Sisteron*; du moins, il est semblable que les deux poètes mentionnés par Nostradamus donne ces deux surnoms. Ils ne sont qu'un même troubadour, le premier du jongleur Nazar, renommé pour ses jolies chansonnettes. Le même est le second, habitué à confondre les noms, et les époques, dit qu'il était de Sisteron, son de Malaspina; ce qui est peut-être certain, c'est qu'il aimait une marque de son nom. Les *Tençons* d'Albert sont de deux diocèses; cependant, on a prêté à ce poète, en mourant, avait chargé un de ses amis de remettre ses *Tençons* à la dame de ses pensées, et cet infidèle depositaire, les ayant données à un troubadour nommé d'Uzès, celui-ci les publia sous le nom, et fut condamné au fouet pour ce plagiat. Si ce fait était authentique,

monnayé. En 1781, montant le vaisseau le *Pluton*, de 74 canons, il se fit remarquer dans tous les combats livrés par l'escadre du comte de Grasse, savoir : le 25 avril, près du Fort-Royal de la Martinique, contre l'amiral Hood; le 5 septembre suivant, devant la baie de Chesapeake, contre l'amiral Graves; le 25 et le 26 janvier 1782, près de St.-Christophe; contre l'amiral Hood; enfin, dans les malheureuses journées du 9 et du 12 avril, entre la Dominique et la Guadeloupe, contre l'amiral Rodney. Cette dernière action, si funeste à la marine française, donna lieu à un conseil de guerre où fut examinée la conduite de tous les officiers supérieurs : celle du comte d'Albert-de-Rioms obtint des éloges mérités. L'estime générale et le grade de chef d'escadre furent la récompense de ses longs services. Il commandait, à Toulon, en qualité de lieutenant-général, en 1789, lorsque les premières étincelles de la révolution é latèrent dans ce port; rigoureux observateur de la discipline militaire, il défendit aux ouvriers de l'arsenal de porter la cocarde tricolore, et de se faire inscrire dans la garde nationale. Deux charpentiers ayant enfreint ses ordres, il les fit conduire en prison : ce fut le signal d'une insurrection générale. Les troupes de ligne refusèrent de défendre M. d'Albert, qui fut arrêté par les séditieux, avec MM. du Castellet et de Villages. L'assemblée nationale décréta qu'il n'y avait lieu à aucune inculpation contre ces braves officiers, et rendit à leur chef un témoignage honorable. Peu de temps après, le roi lui confia le commandement d'une flotte de trente vaisseaux de ligne qu'on assemblait à Brest, pour soutenir les droits de l'Espagne contre l'Angleterre, dans l'affaire de Nootka-Sund. M. d'Albert,

ayant inutilement essayé d'établir l'ordre et la subordination parmi les équipages, dans un temps où tous les liens sociaux étaient rompus, et toutes les autorités légales menacées, prit le parti de quitter le commandement, et de sortir de France; il joignit à Coblenz les princes, frères de Louis XVI, et fit la campagne de 1792, dans un corps particulier, formé par les officiers de la marine, émigrés. Après la retraite des Prussiens, et la dispersion des troupes royales, M. d'Albert se retira en Dalmatie, et vécut plusieurs années dans un asyle ignoré. Il est revenu en France, dès qu'un gouvernement réparateur y a rappelé les hommes de mérite que les troubles civils en avaient éloignés; et il a eu le bonheur, avant de terminer sa carrière, de voir renaître, dans sa patrie, les institutions monarchiques, l'ordre et la discipline militaire, dont il avait été, toute sa vie, le défenseur fidèle et courageux. E—D.

ALBERTANO, de Brescia, vécut dans le 13<sup>e</sup> siècle, sous le règne de l'empereur Frédéric II. Tandis qu'il était *podestat*, c'est-à-dire juge et gouverneur de Gavardo, il fut fait prisonnier, et écrivit dans sa prison un Traité ayant pour titre : *De dilectione Dei et proximi, de formula vite honeste*. Il en composa encore deux autres : *De consolatione et consilio*; *De doctrinâ loquendi et tacendi*. Bastien des Rossi, nommé, dans l'académie de la Crusca, l'*Inferigno*, publia, en 1610, à Florence, chez les *Giunti*, une traduction ancienne et très-estimée des trois *Traité de morale* d'Albertano; elle fait autorité, ou, comme disent les Italiens, texte de laugue. G—É.

ALBERTET. Voy. ALBERT.

ALBERTI (BENOIT), d'une des familles florentines qui agitaient sans



## A L B

opposi- Benoit Alberti furent exilés.  
 arquer fut lui-même en 1387. Il pa  
 épubli- pour visiter le saint-sépulc  
 nizzi, et mourut à Rhodes en revena  
 s (voy. pèlerinage. S. 1  
 1378, ALBERTI (LÉON-BAPTIS  
 étaient chitecte, peintre et sculpteur  
 d'une famille de Florence si ancien  
 d'entre l'*Ammirato*, voulant relever  
 l'écarter de leur fa- blesse des Concini, leur donne  
 d'être origine qu'aux Alberti, naq  
 prendre rence en 1398 ou 1400. Il r  
 la terri- excellente éducation; et, à l'â  
 opulace, ans, il composa une comédie  
 efs, dé- *Philodoxios*, dans laquelle i  
 posé; et, bien imité le style des anciens  
 ent, elle Manuce le jeune y fut trompé  
 le anar- imprimer comme ouvrage  
 des plus sous ce titre : *Lepidi comic  
 lu com- Philodoxios, fabula ex an  
 urs des eruta ab Aldo Manuccio*; l  
 furent la 1588, in-8°. Alde ne fut qu  
 l'avaient Alberti entra dans les ordre  
 haïné la livrer à l'étude avec moins d  
 i-même tion. En 1447, il était chano  
 es hom- métropole de Florence et

ns l'église de St-Pancrace, la le l'église de Santa Maria No- le chœur de l'église de la Nun- pelé à Rome par Nicolas V, ployé à réparer l'aqueduc de ergine, et à élever la fontaine , où l'eau de cet aqueduc vient mais il ne reste plus rien de cet . cette fontaine ayant été refaite rent XII, sur les dessins de Salvi. Alberti proposa de cou- r portique le pont St-Ange, ont la mort du pontife em- xécution. A Mantoue, il consar les ordres de Louis de Gon- ivers édifices, parmi lesquels gue l'église de St.-Sébastien, it celle de St.-André qui, par eur et la beauté de ses pro-, a mérité de servir de mo- eaucoup d'autres églises. En- imini, il a mis le comble à sa ar la construction de l'église rancesco, qui passe, à juste ur son chef-d'œuvre. Comme , Alberti ne mérité pas moins dération; il était versé dans sophie, les mathématiques, naissance de l'antiquité et la l'était de la société intime de de Médicis. Parmi ses ou- le morale, composés en la- distingue: son Dialogue, in- mus, ou *De Principe*, dont Rome deux éditions dans la née, 1520; un autre ou- *Trivium sive de causis senato-* ., Basileæ, 1538, in-4°, eut eaucoup de succès. Cosimo Bar- a traduit en italien la plupart s d'Alberti, a fait, on ne sait i, de son Traité *De Jure*, ou *ministration de la Justice*, 6. livres du *Nomus*. Alberti , en outre, un livre de cent u Apologues, un Traité sur la mœurs (*costumi*), de son chieü.

un autre sur la mouche, et son *Hecatomphile*, poëme en prose, sur l'art d'aimer, traduit en italien, par Bartoli, en 1568; en français, en 1554 et 1584; enfin, inséré, en 1785, dans les *Mélanges de Littérature étrangère*. Il existe plusieurs autres ouvrages d'Alberti sur la philosophie, les mathématiques, la perspective et l'étude de l'antiquité; il composa même des poésies italiennes, dans lesquelles il voulut introduire le rithme latin; mais cet essai ne réussit pas. Ses écrits sur les arts sont les plus estimés; il composa d'abord son Traité sur la sculpture: *Della Statua*, qui fut suivi du Traité sur la peinture, en trois livres, remarquable par la pureté de la diction et l'importance des préceptes: *De Pictura, prestantissimâ et nunquam satis laudata, arte*, etc., Basileæ, 1540, aussi imprimé à Leyde, par les Elzéviros, à la suite du Vitruve, en 1649. Le dernier et le plus estimé des ouvrages d'Alberti, est son Traité d'architecture: *De re ædificatoria*, en 10 livres, trop peu connu des artistes, le seul que les modernes puissent mettre en parallèle avec celui de Vitruve; il ne fut publié qu'après la mort d'Alberti, en 1485, par Bernard son frère, qui le dédia à Laurent de Médicis, suivant les intentions de l'auteur. Cet ouvrage fut traduit en italien par Pierre Lauro, à Venise, en 1549; et, en 1550, par Cosimo Bartoli, qui l'orna de dessins gravés en bois qui manquaient à l'édition originale. Giacomo Léoni, architecte vénitien, en a publié une très-belle édition à Londres, en 1726, avec des gravures en taille-douce; et la dernière édition; où sont réunis les trois Traités sur les arts du dessin, est de Bologne, 1782, in-fol.: Bartoli traduisit aussi les Traités sur la peinture

## A L B

ar leur opposi-  
 e fit remarquer  
 égalité républi-  
 des Albizzi, et  
 e Medici ( voy.  
 erti, en 1378,  
 ex partis étaient  
 ntre l'autre, et  
 i écartaient du  
 ux qui leur fai-  
 accusant d'être  
 euple à prendre  
 sa ainsi la terri-  
 pi. La populace,  
 ses chefs, dé-  
 ient proposé; et,  
 ernement, elle  
 uvantable anar-  
 pillage des plus  
 a roine du com-  
 e plusieurs des  
 idérés, furent la  
 aute qu'avaient  
 ient déchainé la  
 erti lui-même  
 quelques hom.

Benoît Alberti furent exilés  
 fut lui-même en 1587. Il pa-  
 pour visiter le saint-sépul-  
 mourut à Rhodes en revenant  
 pèlerinage. S.

ALBERTI (LÉON-BARTIS-  
 chitecte, peintre et sculpteur)  
 famille de Florence si ancienne  
 l'*Ammirato*, voulant relever  
 blessé des Concini, leur donna  
 origine qu'aux Alberti, naq-  
 rence en 1598 ou 1400. Il eut  
 excellente éducation; et, à l'âge  
 ans, il composa une comédie  
*Philodoxios*, dans laquelle  
 bien imité le style des anciens.  
 Manuce le jeune y fut trompé  
 imprimer comme ouvrage  
 sous ce titre : *Lepidi comie  
 Philodoxios, fabula ex ar-  
 eruta ab Aldo Manuccio*; 1588,  
 in-8°. Alde ne fut qu'un  
 Alberti entra dans les ordres  
 livrer à l'étude avec moins de  
 tion. En 1447, il était chancelier  
 métropole de Florence et

l'église de St.-Panerace, la l'église de Santa Maria No-chœur de l'église de la Nun-elé à Rome par Nicolas V, loyé à réparer l'aqueduc de rgine, et à élever la fontaine on l'eau de cet aqueduc vient ais il ne reste plus rien de cet ette fontaine ayant été refaite ent XII, sur les dessins de lvi. Alberti proposa de cou-portique le pont St.-Ange, nt la mort du pontife em-écution. A Mantoue, il cons-ers ordres de Louis de Gonz-ers édifices, parmi lesquels ue l'église de St.-Sébastien, celle de St.-André qui, par ur et la beauté de ses pro-a mérite de servir de mou-ucoup d'autres églises. En-nini, il a mis le comble à sa r la construction de l'église rancesco, qui passe, à juste r son chef-d'œuvre. Comme Alberti ne mérite pas moins ération; il était versé dans phie, les mathématiques, ssance de l'antiquité et la état de la société intime de le Médicis. Parmi ses ou- morale, composés en la-istingue: son Dialogue, in-nus, ou *De Principe*, dont lome deux éditions dans la née, 1520; un autre ou-*rivia sive de causis senato-* Basileæ, 1538, in-4°, eut coup de succès. Cosimo Bar-traduit en italien la plupart d'Alberti, a fait, on ne sait , de son Traité *De Jure*, ou *ünistration de la Justice*, 7. livres du *Nomus*. Alberti en outre, un livre de cent Apologues, un Traité sur la œurs (*costumi*), de son chien,

un autre sur la mouche, et son *Heccatomphe*, poëme en prose, sur l'art d'aimer, traduit en italien, par Bartoli, en 1568; en français, en 1554 et 1584; enfin, inséré, en 1785, dans les *Mélanges de Littérature étrangère*. Il existe plusieurs autres ouvrages d'Alberti sur la philosophie, les mathématiques, la perspective et l'étude de l'antiquité; il composa même des poésies italiennes, dans lesquelles il voulut introduire le rithme latin; mais cet essai ne réussit pas. Ses écrits sur les arts sont les plus estimés; il composa d'abord son Traité sur la sculpture: *Della Statua*, qui fut suivi du Traité sur la peinture, en trois livres, remarquable par la pureté de la diction et l'importance des préceptes: *De Picturâ, prestantissimâ et nunquam satis laudata, arte*, etc., Basileæ, 1540, aussi imprimé à Leyde, par les Elzévir, à la suite du Vitruve, en 1649. Le dernier et le plus estimé des ouvrages d'Alberti, est son Traité d'architecture: *De re œdificatoria*, en 10 livres, trop peu connu des artistes, le seul que les modernes puissent mettre en parallèle avec celui de Vitruve; il ne fut publié qu'après la mort d'Alberti, en 1485, par Bernard son frère, qui le dédia à Laurent de Médicis, suivant les intentions de l'auteur. Cet ouvrage fut traduit en italien par Pierre Lauro, à Venise, en 1549; et, en 1550, par Gosimo Bartoli, qui l'orna de dessins gravés en bois qui manquaient à l'édition originale. Giacomo Léoni, architecte vénitien, en a publié une très-belle édition à Londres, en 1726, avec des gravures en taille-douce; et la dernière édition; où sont réunis les trois Traités sur les arts du dessin, est de Bologne, 1782, in-fol.; Bartoli traduisit aussi les Traités sur la peinture

fit imprimer en opuscules d'Al-  
autre traduction  
ure, par Dome-  
t d'abord surpren-  
u assez de loisir  
de genres diffé-  
res qu'il donnait  
tribuées de ma-  
u restait aucune  
n pourrait pres-  
s. Les qualités de  
à ses talents; ai-  
e donnant aucun  
s artistes, parce  
it aucuns profits,  
lement, entouré  
lue à son mérite,  
15<sup>e</sup>. siècle, dans  
très-avancé. On  
sa famille dans  
c. Perretti a écrit

C—N.  
STOTILE), archi-  
connu aussi sous  
FIGRAVENTI, né à

fut appelé, et qu'il y érigea  
églises.

ALBERTI (LÉANDRE),  
logne, en 1479, et mort en  
dominicain et provincial de  
Ce savant religieux, outre  
Vies de Saints et autres ou-  
piété, a composé en italien  
*Histoire de Bologne*, sa par-  
il ne publia que la 1<sup>re</sup>. De  
1<sup>re</sup>. livre de la 2<sup>e</sup>., Bologne  
1543, in-4<sup>o</sup>.; les 2<sup>e</sup>. et 3<sup>e</sup>.  
furent donnés au public  
temps après sa mort, par  
Caccianemici, qui y ajouta  
quelques suppléments; le  
que Léandre Alberti avait  
est demeuré inédit; II. *Chr*  
*principales Familles de*  
Vicence, 1592, in-4<sup>o</sup>.; III  
*tion de toute l'Italie*, etc.  
de son vivant, à Bologne  
in-fol., et réimprimée plu-  
depuis, ouvrage curieux,  
recherches, mais dépour-  
que., et où l'auteur adopte

*Alberti notationes impietatum in dialogo occurrunt*, in-4°. L'empereur l'autorisa à imprimer le Nouveau-Testament, en syriaque, d'après un manuscrit des jacobites dont on se servait fort beaux, et sont les premiers qu'on ait employés en Europe; il tira que 1000 exemplaires, 100 restèrent en Allemagne, les autres passèrent en Orient. Cette édition parut en 1555-56, in-4°. Les exemplaires portent la date 1559; on n'y trouve point la seconde édition de S. Pierre, la seconde et la troisième de S. Jean, l'Épître de S. Paul et l'Apocalypse, parce que ces livres n'étaient pas dans le manuscrit. On attribue à Jean Alberti une Grammaire syriaque: il mourut en 1559.

G—T.

ALBERTI (SALOMON), élève de Fabricius, à Padoue, né à Nuremberg, en 1540, professa la médecine à Nuremberg, et mourut à Dresde, en 1600, il fut, avec Vesale, un des fondateurs de l'anatomie dans nos temps modernes. Il doit les découvertes de la valvule de Basilius; du limaçon de l'oreille, et des conduits lacrimaux; il a donné une description des reins et des voies urinaires; beaucoup écrit sur l'anatomie, et ne compte pas celui de ses ouvrages intitulé: *Historia plerarumque i corporis partium membrarum*, Wittenbergæ, 1585; on consulte aussi celui qui a pour titre: *Tres Orationes*, etc., Wittenbergæ, 1585, in-8°, où il traite plusieurs questions de physiologie et de matière médicale. Salomon Alberti a aussi traduit quelques ouvrages de Galien, en latin; il professa la médecine à Wittenberg. — ALBERTI

(Henri Christian), professeur de médecine à Erfurt, sur la fin du 17<sup>e</sup>. siècle, publia un grand nombre de dissertations sur divers objets de médecine. C. et A—N.

ALBERTI (CHÉRUBINO), peintre d'histoire et graveur, né à Borgo San Sepolcro, en 1552, élève de son père, Michel Alberti. Il fit dans la peinture des progrès attestés par les belles fresques qu'il exécuta à Rome; mais c'est surtout dans la gravure qu'il s'est acquis de la célébrité; son œuvre, recherché des amateurs, s'élève à près de 180 pièces, dont 75 sont de sa composition, et les autres sont gravées d'après Michel-Ange, Raphaël, Polydore de Caravaggio, André del Sarte, etc., on les reconnaît à cette marque *AB*. Moins pur de dessin, moins expressif que son fameux contemporain Marc-Antoine, Chérubino Alberti n'en est pas moins un de ces graveurs laborieux et doués d'un talent réel, qui, ayant eu le soin de ne travailler que d'après de grands maîtres, méritent la reconnaissance des jeunes artistes, et l'estime des amateurs. Il mourut en 1615, à 63 ans.

N—L.

ALBERTI (VALENTIN), professeur de théologie à Leipzig, né en 1635, à Lehna, en Silésie, et mort à Leipzig, en 1697. On a de lui un grand nombre d'écrits polémiques contre Puffendorf, Thomasius, le cartésianisme, les Coccejens, et plusieurs adversaires de la communion d'Augsbourg, surtout Bossuet et le comte Léopold de Collonitsch, évêque de Wienerisch-Neustadt. Alberti attaqua aussi, dans plusieurs pamphlets, l'orthodoxie du pieux Spener, ce Fénelon de l'église luthérienne, accusé, par les théologiens rigoureux de sa communion, de pencher pour le mysticisme. Ceux de ses nombreux ouvrages

L B

nieux accueillis par  
s, et le plus fré-  
rimés, sont : *Com-  
turae* ( dirigé contre  
dorf ), et *Interesse  
ligionum christian.  
dissertationes curieu-  
reticis servanda*,  
e-4°. Adelang, qui a  
te de ses ouvrages,  
s allemands ne sont  
égard à l'imperfec-  
et au faux goût de  
rtrait a été gravé par  
fol. ( *Voy. Pipping*,  
s. *dec. V. 678, ss.* )

S—B.

CHEL). *V. ALBERT.*  
GEORGE-GUILLAUME),  
idern, bourg du Ha-  
23, après avoir fait  
trna quelques années  
apprit si bien l'an-  
dans cette langue un  
titulé : *Pensées sur  
eligion naturelle de*

A I. B

lit, dans les auteurs profan  
passages parallèles qui po  
tifier les locutions grecque  
veau-Testament, et défen  
des évangélistes et des apô  
les critiques qui le trouven  
plein d'hebraïsmes. Il pul  
tat de ce travail, en 1725 :  
*Observationes philologicæ  
Novi Faderis libros*, Le  
Cet ouvrage, fût de la  
lecture, fit le plus grand  
jeune théologien. Encour  
succès, et par les éloges qu  
plus savants hommes de  
Alberti donna, en 1727 :  
*criticum in quo loca quæ  
F. ac N. F. tum Hesychi  
rum illustrantur, vindicantur*,  
*dantur*, Leyde, in-8°.  
vre, dont le titre annon  
ment l'objet, Alberti mor  
naissance peu commune  
graphes et des grammair  
Quelques années après,  
projet d'une nouvelle édi

e édition sembla répondre en la grande réputation d'Alberti. parvenu au *kappa* du second e, quand il fut attaqué de la *e de Poitou*, maladie fort commune en Hollande, pendant l'hiver. ux de Spa et d'Aix-la-Chapelle blirent, mais lentement; et, nt trois ans, il fut obligé de re- : au travail; enfin, il put re- re son édition interrompue. Dé- pression en était à l'*upsilon*; le crit était disposé jusqu'au mot *ic*; mais un érysipèle, qu'Al- avait négligé, fit des progrès, lit sur tout son corps, rentra, et rta, le 13 août 1762, à l'âge de s. Le second vol. d'Hésychius, été par les soins de Rubnkemius, à Leyde, en 1766. B—ss.

BERTI, DI VILLANOVA (FRAN-'), auteur du meilleur Diction- français et italien, italien et us que nous ayons, était né à en 1737. Le succès des trois ères éditions de son Dictionnaire gea à le perfectionner dans une u'il donna à Marseille, en 1796, in-4°. Son *Dizionario univer- ritico enciclopedico della lin- taliana*, imprimé à Lucques, en , est fort estimé, et peut tenir à des étrangers, du Dictionnaire *Crusca*. Alberti était occupé à nner une nouvelle édition, lors- mourut à Lucques, en 1800. François Federighi, son colla- eur, resta chargé par lui d'en er le dernier volume. Cette édi- paru en 1805, Lucques, 6 vol.

G—É.

ALBERTINELLI (MARIOTTO DI o), était élève de Cosimo-Rosen même temps que Baccio della , plus connu sous le nom de *Bartolomeo*; ils devinrent amis et illèrent ensemble, jusqu'à la re-

traite de Baccio dans un couvent. Leur manière était si semblable, qu'on confondait leurs ouvrages: Baccio ayant laissé imparfait son tableau du *Jugement dernier*, Albertinelli le termina, et on crut qu'il était de la même main. Il peignit seul plusieurs tableaux d'église, parmi lesquels on cite celui qu'il fit pour la Chartreuse de Florence. Albertinelli était d'un esprit inquiet et inconstant; il aimait les plaisirs et la bonne chère; et, dans l'espoir de satisfaire ses goûts avec plus de liberté, il abandonna la peinture pour se faire aubergiste. Il quitta bientôt après cet état, pour aller dans un couvent, près de Viterbe, où il commença un tableau; mais, avant qu'il l'eût fini, il lui prit fantaisie de voir Rome. A son retour, il s'abandonna à la fougue de ses passions, tomba malade d'épuisement, et expira à Florence, vers l'an 1520, à l'âge de 45 ans. Il fut enterré à St.-Pierre-Majeur. Albertinelli eut plusieurs élèves, parmi lesquels on distingue Giuliano Bugiardini, Francia Bigio et le Visino, tous trois florentins. C—N.

ALBERTINI (PAUL DEGLI), né à Venise, vers l'an 1450, entra, dès l'âge de dix ans, dans l'ordre des servites, et y fit profession à 16 ans. Après avoir professé la philosophie, et s'être distingué dans la carrière de la prédication, par ses talents et par son zèle, il fut proposé à l'évêché de Torcello; mais ce fut un autre qui l'obtint. La république de Venise l'employa dans des missions honorables, et même, assure-t-on, dans une ambassade auprès du sulthan des Turks. Albertini mourut dans la force de l'âge, en 1475; sa réputation était si grande à Venise, qu'on frappa en son honneur une médaille en bronze, après sa mort. Il laissa, selon le *Sansovino*, plusieurs ouvrages écrits en latin, tels que : *De*



*pendendo christiana  
ortu et progressu  
e Explication du  
tin, ouvrages que  
ssement attribués;  
t sacré, au frère  
uite de St.-Augus-*

G—E.

FRANÇOIS), ecclési-  
et savant anti-  
u commencement  
publié: I. *De mi-  
eteris urbis Romæ*,  
trois livres, et dé-  
ne, 1505, in-4°,  
o, 1515, 1519 et  
ouis, de meilleurs  
ne sujet; mais ce-  
t encore de quel-  
*tractatus brevis de  
æ et Saonæ* (Sa-  
ce traité en 1509:  
irement réuni à la  
l'ouvrage précé-  
515; III. un *Mé-  
ar les statues et les*

*l'Ascension de N.-S., Na-  
nich, et une pièce en vers  
chantée. Ces ouvrages de  
extrêmement rares, puisqu'  
échappé aux recherches del  
jet, qui ne les indique qu'  
dom Calmet.*

ALBI (HENRI), né à Bo-  
le comtat Venaissin, en 1611,  
chez les jésuites à l'âge de 14.  
Après y avoir professé les  
pendant sept ans, il étudia  
gie, qu'il professa avec la p  
pendant douze ans, et fut  
ment recteur des collèges de  
d'Arles, de Grenoble et de  
mourut à Arles le 6 octobre  
a de lui: I. *Eloges histo-  
Cardinaux français et e-  
mis en parallèle*, Paris, 1661,  
ouvrage très-superficiel, do-  
long cite une édition, sous  
*Histoire des Cardinaux  
qui ont été employés da-  
faïres d'état, augmentée  
des Cardinaux de Bérul-*

*n et des grands progrès que  
cation de l'Évangile y a faits  
l'année 1627 jusqu'à l'an  
5, composée en latin par le  
candre de Rhodes, Lyon,  
n-4°, ouvrage curieux, mais  
style est pesant; V. les Vies  
ieurs personnages pieux, et  
s ouvrages de piété, dont on  
a liste dans le tom. XXXIII  
moires de Nicéron.*

A. B—T.

CANTE (JEAN ALBERT), mau-  
ète milanais, vivait au 16.  
a médiocrité de son talent ne  
ait pas d'être rempli d'or-  
était même si sujet aux em-  
nts et à la colère, qu'on lui  
es surnoms de *Furibondo* et  
*iale*; il eut des querelles très-  
es avec le Doni et Pierre Aré-  
lernier était surtout un adver-  
ede lui. On a de l'Albicante: I.  
e italien, en 277 octaves, sans  
de chants, intitulé: *Histoire  
uerre du Piémont*, imprimé  
e, en 1559, in-8°; II. une  
de poème allégorique, inti-  
*Anatomie d'amour*; III. un  
*ir l'Entrée de Charles-Quint*  
2, et un qui a pour titre:  
*its glorieux de l'empereur  
s-Quint*, imprimé à Rome, en  
n-8°, poème dont il parle dans  
ère strophe de son *Histoire du  
it*, et qui, par conséquent, est  
lui, quoiqu'on l'ait voulu at-  
à Jules-César Albicante, moine  
n, que quelques-uns ont cru  
ils. Les Lettres et les Sonnets  
icante se trouvent dans plu-  
ceueils de son temps, dans le  
Doni, intitulé: *La Zucca*, etc.

G—É.

INOVANUS (C. PEDO), poète  
i vivait sous Auguste et sous  
Il avait composé des élégies,

des épigrammes, et un poème sur le  
*Voyage de Germanicus dans l'o-  
céan septentrional*. Il ne reste de lu  
que les ouvrages suivants: I. une *Élé-  
gie adressée à Livie, sur la mort de  
son fils Drusus*; elle est d'un style  
pur et noble; on y trouve des pas-  
sages touchants, mais, étant composée  
de 474 vers, elle est un peu longue  
pour un de ces sujets où il est difficile  
d'éviter la monotonie; II. une *Élégie  
sur la mort de Mécénas*, beaucoup  
plus courte que l'autre, mais moins  
estimée; quelques critiques ont même  
pensé qu'elle n'était pas d'Albinova-  
nus; III. une autre *Élégie*, ayant pour  
titre: *Les dernières paroles de Mé-  
cénas*. Elle était jointe à la précédente,  
dans les manuscrits; Scaliger crut de-  
voir l'en séparer. Jean Le Clerc, sous  
le nom de Théodore Goralle, a donné,  
en 1705, à Amsterdam, une édition  
in-8°. de ce qui reste des poésies d'Al-  
binovanus, avec des notes de Scaliger,  
d'Heinsius, etc. Il a adopté l'opinion  
du premier de ces savants, et pense  
qu'Albinovanus ne fit que mettre en  
vers les propres paroles de Mécénas.  
IV. Enfin, un fragment du *Voyage  
de Germanicus*, cité ci-dessus. Ce  
morceau, en vers hexamètres, est une  
description des dangers qui menacèrent  
le prince et ses soldats, sur une mer  
peu connue des Romains. Il a été con-  
servé par Sénèque, qui le préférerait à  
tout ce que les autres auteurs latins  
avaient écrit sur de pareils sujets. Mar-  
tial a également donné des éloges à Al-  
binovanus. Ovide, qui était très-lié  
avec lui, se félicite, dans une épître en  
vers qu'il lui adressa pendant son exil  
(*ex Ponto*, lib. IV, épist. X), de ce  
que, malgré sa disgrâce, il conserve  
toujours l'amitié d'Albinovanus.

D—T.

ALBENUS (DECIMUS CLAUDIUS),  
issu des illustres familles romaines,

humes, naquit à  
c. On lui donna  
parce qu'il était  
eur en venant au  
ec et le latin, fit  
lettres, et com-  
*L'Agriculture*,  
s du genre des  
; un goût invin-  
la carrière des  
n parlant de ce  
on combattait, il  
gile, que sa fin  
laire considérer  
prophétie :

*et rationis in armis.*

15<sup>e</sup>. du règne de  
écha l'armée qu'il  
nie, de se joindre  
ssius. Le consulat  
sa fidélité ; il est  
le ne laissait aus-  
sans récompense ;  
observer que le  
rait point à cette  
istes consulaires.

l'île, lorsqu'on y reçut la nou-  
thentique cette fois, que  
avait été immolé à la veng  
Romains. Sévère, proclai-  
reur, avait pour concurrent  
Pescennius Niger ; il écrivit  
une lettre par laquelle il lui  
le désir de l'adopter, et lui  
nom de César. Albinus se  
aux intentions de Sévère, et  
en présence de son armée,  
ques de sa nouvelle dignité.  
vère n'avait ainsi contribu-  
tion d'Albinus que pour di-  
nombre de ses propres enn-  
qu'il eut vaincu les principa-  
eux, il résolut de se défaire  
aussi aimé du sénat que lui  
était haï ; Albinus soupçon-  
jets odieux de Sévère, et fit  
assassins qui devaient empl-  
lui le fer et le poison : les to-  
firent avouer la vérité. Al-  
prit le titre d'empereur  
d'Angleterre dans les Gaul-  
de son côté se hâta de rev-  
rie, et de marcher contre

fut long-temps disputée ; le gauche d'Albinus fut défaite , et son camp pilloie , au contraire , commander un si grand avantage. Sévère , selon Hérodien , fut de fuir , après s'être déshonorés de sa dignité. Spartien ajoute que Sévère , et que l'armée , qui le combattit , eut l'intention de proclamer empereur ; Dion dit que le cheval tué sous lui , et que l'épée à la main au milieu des soldats qui fuyaient , il parvint à se battre au combat , et à remporter la victoire. L'armée de Sévère , et les vaincus , entra dans la ville et mit le feu ; Albinus , qui se réfugia dans une maison sur le mont Palatin , se donna la mort. Si l'on en croit d'autres auteurs , il se fit tuer par un de ses soldats bien , ayant reçu une blessure mortelle , il fut traîné devant Sévère et vit expirer. Le vainqueur arracha aux pieds de son cheval le cadavre de son ennemi , et voulut qu'il fût exposé sur le seuil de la porte , qu'il fût dévoré par les chiens , et l'on porta sa tête à Sévère , elle fut exposée dans la ville. Sévère se vengea d'une manière horrible , sur la femme , les enfants et les amis d'Albinus ; il les fit massacrer , et écrivit au sénat une lettre effrayante : « Je vous envoie d'Albinus , afin que vous sentiez que vous m'avez offensé. » Les sénateurs furent d'autant plus épouvantés qu'ils savaient que Sévère avait brûlé tous les papiers d'Albinus.

D—T.

US , romain , de la classe

plébéienne , qui mérita , par son respect pour les dieux et leurs ministres , d'occuper une place dans l'histoire. Lors de la prise de Rome par les Gaulois , les vestales s'enfuirent avec le feu sacré , et les autres objets du culte auxquels on pensait que le salut de la république était attaché ; Albinus emmenait , sur un chariot , sa femme et ses enfants , lorsque les vestales arrivèrent au Janicule. Il s'aperçut qu'elles étaient accablées sous le poids de leur pieux fardeau , et qu'elles avaient les pieds ensanglantés : aussitôt il fit descendre sa famille , et conduisit les prêtresses à Céré , bourgade d'Etrurie , où elles reçurent un accueil plein d'humanité , et continuèrent à exercer leur ministère. On prétend que le nom de *Cérémonies* fut alors donné , pour la première fois , à leurs rites religieux.

D—T.

ALBINUS , philosophe platonicien , vivait à Smyrne , sous le règne d'Antonin-le-Pieux , et fut contemporain de Galien , qui suivit ses leçons. Il est auteur d'une *Introduction aux Dialogues de Platon* , que Fabricius a insérée dans le 2<sup>e</sup> vol. de sa *Bibliothèque grecque* : on la trouve aussi dans l'édition gr. lat. de trois Dialogues de Platon , donnée par Guill. Etwal , Oxonii , typ. Clarend. , 1771 , in-8<sup>o</sup>.

D. L.

ALBINUS (PIERRE) , historien distingué , né à Schneeberg , dans la Misnie , s'appelait proprement *Weiss* (le blanc). Après avoir fait ses études à Leipzig et à Francfort , il fut nommé professeur de poésie à Wittemberg , et , peu après , historiographe et secrétaire privé de la maison de Saxe , place qu'il remplit sous les électeurs Auguste et Christian I<sup>er</sup>. Il mourut à Dresde , en 1598. Les défauts de son style et de sa manière historique , sont plutôt ceux du temps que les siens , et son exactitude , son érudition , lui ont valu

A L B

ombreaux  
sont : I.  
publiée à  
1580 et  
de Rus-  
82; III.  
la mai-  
Leipzig,  
ingorum  
dans les  
de Sagit-  
G—T.

medecine, entre autres : I.  
*pusculis in sanguine cora*  
*De tarantula mira*; III.  
*Freyenwaldensium fonte*  
dans sa *Bibl. de Médecine*  
les titres de 22 ouvrages.  
Herman Boërhaave pronon  
après la mort d'Albinus,  
académique, qui a été in  
qui contient les principaux  
la vie de ce savant médec  
G. 1

ALBINUS (BERNARD-S  
du précédent, naquit à Fca  
l'Oder, en 1697, et mouru  
à Leyde, après 50 ans de  
C'est un des plus grands  
dont la médecine ait à s'ho  
truit par son père, et par  
professeurs de l'école de L  
Bidloo, Boërhaave, il vint  
en France, en 1718, où à  
Winslow et Senac, et entre  
suite avec eux cette corres  
utile à l'anatomie, leur scien  
Il reçut, un des premiers,

Il fut élu, en 1720, membre de l'Académie de Médecine de Paris.

figures, où la perspective ne pas à l'exactitude, il choisissait beau des cadavres, le sus- à une grande distance des teurs, et en faisait faire un nombre de copies; puis, sur e de ces copies, il faisait des- dans sa place convenable, un qu'il avait disséqué avec soin, ière à laisser bien visibles les attache et d'insertion; après ce, il en faisait dessiner un autre ème manière, et ainsi de suite. 20, Albinus fut nommé profes- anatomie et de chirurgie à l'é- Loyde, en remplacement de t ce choix d'un jeune homme ns fut, tout à la fois, un hom- la mémoire du père, et un agement pour les talents pré- s du fils. En 1725, parut son r écrit, sous le titre modeste *r supplectilis anatomicae Ra-* Lugd. Batav., in-4°, dans il payait un tribut d'éloges à oire de son prédécesseur et maître Rau, exposait sa mé- e faire l'opération de la taille, t ne publier que les travaux - chirurgien, mais faisait déjà re plusieurs opinions qui lui propres. En 1726, il publia toire des os: *De ossibus cor-* *umani*, Lugd. Batav., in-8°, donna, en 1762, une édition mplète, où sont réunies l'élé- e style, la justesse des descrip- la beauté des figures. En 1754, a une Histoire des muscles, *a musculorum hominis*, Lugd. in-4°, faite avec les précau- te nous avons indiquées; aussi, aller, dont le témoignage ne e suspect, d'après les jalouses ons qu'il eut avec lui, c'est e le mieux fait en anatomie; r fait dans son genre; on ne

peut lui faire qu'un reproche, c'est que tous les muscles sont dessinés sur la même échelle, de sorte que les plus petits sont un peu confus. Successivement, parurent des *Traité*s sur le système vasculaire des intestins, sur les os du fœtus, 7 planches sur la situation naturelle du fœtus dans l'utérus; 4 vol. in-4°. d'*Annotationes academicæ*, avec figures, etc., tous ouvrages distingués par l'exactitude des faits, la clarté du style, et la richesse des figures qui éclaircissent le texte. Ce qui est peut-être aussi glorieux pour Albinus, c'est que, malgré tous ces titres, il ne dédaigna pas de devenir l'éditeur de plusieurs anatomistes dont il appréciait le mérite, et publia successivement les écrits d'Harvée, les œuvres anatomiques et chirurgicales de Vesale, les ouvrages anatomiques de Fabricio d'Aquapendente, et enfin les belles planches anatomiques de Barthélemi Eustachi. — Le frère de cet illustre anatomiste, Christian-Bern. ALBINUS, se distingua aussi dans la même science qu'il professa à l'université d'Utrecht; il écrivit deux ouvrages: I. *Specimen anatomicum exhibens novam ternium hominis intestinorum descriptionem*, Lugd. Batav., 1722, in-4°; 1724, in-8°; II. *De anatome errores detegente in medicina*, 1725, in-4°, Utrecht. Il mourut en 1752, âgé de 56 ans. — Les bibliographes citent encore deux autres Albinus: Jacques, natif de Hambourg, qui donna, en 1620, une Dissertation sur le scorbut; et Eléazar, qui a écrit une Histoire des insectes d'Angleterre, *Natural history of english insects*, Londres, 1720, in-4°, 1756, 4 t. en 1 vol. in-4°; 1749, avec des notes de W. Derham; trad. en latin, 1751, in-4°; une *Histoire naturelle des Araignées*, en anglais, avec 55 planches,

## A L B

de natu-  
en fran-  
3 vol.,  
dernier  
figures  
quelques  
ues par  
fition ni  
et cher.  
A—N.  
yen flo-  
Après  
é exclue  
es arri-  
le grand  
euper un  
as la ré-  
et des  
14<sup>e</sup>. siè-  
r le gou-  
fut cause  
de la ré-  
les Al-  
nts, eus-  
les par-

ils ne s'accordèrent pas sur le  
d'agir. Lapo pressait l'exéc  
complot; Pierre Albizzi voult  
jusqu'à la fête de S. Jean d  
1378; et il se laissa ainsi  
par ses adversaires. La conjur  
Ciampi éclata ( *V.* Salvestr  
DICIS, Benoit ALBERTI,  
de LANDO ); le parti démoc  
gibelin remporta une pleine  
Lapo de Castiglionchio fut  
s'enfuir. Pierre Albizzi, d  
Florence, était réservé à un  
rigoureux; une année après  
lution, il fut arrêté, accus  
conspiré contre le parti démoc  
avec un grand nombre d'au  
gistrats. Il aurait pu éviter l  
s'il avait voulu accepter le  
de ses amis qui s'empresai  
de lui pour le défendre. Il fa  
par ses juges, sans que cen  
vassent aucun motif pour le c  
pable; mais le peuple, rass  
tour du tribunal, demandai

volontairement avec lui de conspirations dans lesquelles ils n'avaient point trempé. Il appela Cante des Gabrielli pour lui faire ces aveux inattendus, et il marcha au supplice avec grandeur d'ame. S. S—1.

ALBIZZI (THOMAS, ou MASO), neveu du précédent, fut le chef de la république florentine, depuis 1582 jusqu'à 1417. Pendant le triomphe des Alberti et celui des Ciampi, il avait été frappé coup sur coup de plusieurs calamités; un grand nombre de ses amis avaient péri du dernier supplice; ses maisons avaient été brûlées, et il avait été envoyé en exil; mais la fortune sembla prendre à tâche, pendant trente-cinq ans, de le dédommager de toutes ces pertes. Il tira une vengeance cruelle de ses ennemis; les Ricci, déchus de leur ancien crédit, et sans chef, avaient renoncé à leur rivalité; mais les Alberti et les Médicis furent exclus des magistratures, ou envoyés en exil, et leur chute ne laissa point de rivaux aux Albizzi; aussi n'y a-t-il pas d'époque dans l'histoire florentine où le gouvernement ait été animé d'une manière plus constante par un seul esprit. Nulle autre époque encore n'est signalée par des succès plus glorieux. Les villes de Pise, d'Arezzo et de Cortone furent soumises; la noblesse immédiate et indépendante dans les Apennins fut forcée à l'obéissance; deux puissants ennemis, Jean Galéas Visconti, duc de Milan, et Ladislas, roi de Naples, cédèrent à la fortune des Florentins; le commerce, la richesse, les arts, les sciences et l'élégance des mœurs, élevèrent Florence au-dessus de toutes les autres villes d'Italie; Maso Albizzi, dont les richesses particulières s'étaient accrues avec la fortune publique, demeura, jusqu'à la fin de sa vie, l'ame de tous les conseils;

des amis dignes de lui l'entouraient et le secondaient, sans lui disputer jamais la prééminence qu'il devait à la supériorité de son esprit et à la vigueur de son caractère. C'est au milieu de ces prospérités qu'il mourut, en 1417, âgé de 70 ans. Nicolas d'Uzzano, son ami et son contemporain, hérita du crédit qu'il avait exercé, jusqu'au temps où Renaud Albizzi, fils de Maso, pût prendre la direction des affaires publiques. S. S—1.

ALBIZZI (RENAUD), fils du précédent. Nicolas d'Uzzano (*Foy. ce nom*), était demeuré à la tête de la république florentine, et du parti Albizzi, depuis la mort de Maso, jusqu'à l'année 1429; mais, à cette époque, on vit Renaud manifester son impatience contre la modération et la lenteur d'un vieillard auquel il était forcé d'obéir. Renaud regardait déjà l'administration de l'état comme appartenant à sa famille par un droit héréditaire; et la jalousie républicaine des Florentins ne servait qu'à exciter davantage son ambition. Il s'associa, en 1429, avec Cosme et Laurent, fils de Jean de Médicis, pour forcer les conseils, en dépit de Nicolas d'Uzzano, à déclarer la guerre à Paul Guinigi, seigneur de Lucques. Il espérait signaler l'ouverture de sa carrière politique par la conquête de Lucques, et ne craignit pas de chercher des appuis contre le vieux ami de son père, parmi les ennemis héréditaires de sa famille, et ceux qui devaient un jour causer sa ruine; mais cette guerre ne répondit point à ses espérances; il manifesta une avarice qui ne pouvait lui permettre des succès. Les Florentins furent obligés, en 1453, d'accorder la paix à la ville de Lucques, sans avoir conservé aucune conquête, ou retiré aucun fruit de leurs immenses sacrifices. Pendant cette même guerre, la



et Cosme  
me haine  
ager Ni-  
lui pour  
ouverte  
s Uzzano  
et il vou-  
pouvait  
L'oligar-  
tait sou-  
ar l'hor-  
gne des  
is le sou-  
ment, et  
rité sous  
ue le re-  
g-temps  
Uzzano,  
té entre  
d des Al-  
mphe de  
maintint  
n 1435.  
se trou-  
pre parti,  
et l'en-

Milan, et traîner son exis-  
cour et dans les camps des et  
sa patrie, sans pouvoir rés-  
faire rappeler à Florence.

ALBIZZI (BARTHELEMY  
appelle aussi BARTHELEMY DE  
*Pisis*), né au 14<sup>e</sup> siècle, à l  
Toscane, fut de l'ordre des fr  
ou frères mineurs, et s'est r  
bre par son livre *Des Confe*  
*S. François avec J. C.*, qu'il  
au chapitre général de son o  
1509. Il mourut à Pise, le 11  
1401. Le savant Tiraboschi  
*Histoire de la Littérature*  
(t. V, p. 144, 1<sup>re</sup> édit.) »  
livre avec sa sagesse ordina  
» traits de simplicité, dit-il  
» trop crédule auteur l'a re  
» fourni aux protestants  
» d'en faire un grand bruit e  
» glise catholique, comme  
» prouvait tout ce qui est éc  
» blié par chacun des siens. M  
» entr'autres, dans son *Dic*  
» *historique*, a cru seize en

toutes les folies qu'il avait débites son livre, puisqu'il le préau chapitre général assemblé à ville d'Assise, et que ce chapitre représentait l'ordre entier, il témoigna sa reconnaissance, présent de l'habit complet que son héros avait porté pendant sa vie singulière, où l'auteur élève son héros, non seulement au-dessus de celles de tous les autres, mais au niveau même des anges, fils de Dieu, fut imprimé, pour la première fois, à Venise, in-fol., sans et sans nom d'imprimeur; la première édition est de Milan, 1510, in-fol., de 256 feuillets en caractères gothiques; la troisième, aussi de Venise, 1513, même format et mêmes caractères, avec une nouvelle préface de Jean de Capelli, franciscain: ces trois éditions sont très-rares, et l'on n'en trouve guère d'exemplaires qui n'aient été volés. Jérémie Bucchi, autre franciscain, en donna une nouvelle édition à Rome, en 1590; mais il y retrancha beaucoup de choses, et ajouta à la fin *Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de S. François*. Cette édition imparfaite ne s'étant pas reproduite, on la reproduisit en 1620, en prenant soin de changer les deux premiers feuillets, pour la déguiser. On obtint l'approbation du chapitre général de l'ordre, datée du 2 août 1599. Ce même livre fut réimprimé en 1652, avec des changements considérables, à Cologne, in-8°, sous ce titre: *Scripturae franciscanae, sive Speculum B. Francisci et sociorum*, par le père Valentin Maréchal, franciscain réformé, ou, comme on disait en France, recollect, en a donné une édition revue et retouchée, en français, sous ce titre: *Traité des conformités de la vie de S. François avec J.-C.*, en

tous les mystères de sa naissance, de sa vie, de sa passion, de sa mort, etc., Liège, 1658, in-4°. Quoique ce recollect en ait retranché beaucoup d'extravagances, il y en reste cependant encore assez pour amuser ceux qui voudraient le lire. C'est de ce livre qu'Alber, élève de Luther, rassembla les absurdités et les inepties, pour en composer l'ouvrage satirique intitulé l'*Alcoran des Cordeliers*, ouvrage publié d'abord en allemand, puis traduit en latin, par l'auteur, et enfin en français, par Conrad Badius, qui y ajouta un second livre (*Voy. ALBER*). On attribue encore à Barthélemy Albizzi, les ouvrages latins suivants: I. Six livres de la *Vie et des Louanges de la Vierge*, ou *les Conformités de la Vierge avec J.-C.*, Venise 1596, in-4°. II. Des *Sermons pour le carême, sur le mépris du monde*, Milan 1498, in-4°, et Brescia, 1505, in-8°. III. *La Vie du B. Gérard Laic*, restée en manuscrit. G—É.

ALBO (JOSEPH), savant rabbin espagnol, natif de Soria, dans la Castille-Vieille, assista, en 1412, à la fameuse dispute sur la religion, qui eut lieu entre les chrétiens et les juifs, en présence de l'anti-pape Benoît XIII. Albo composa, en 1425, sous le titre de *Hikkarim, fondements de la foi*, un très-grand ouvrage, dont le but était, non seulement de prouver la vérité des croyances judaïques, mais encore d'attaquer les dogmes du christianisme. Le docteur Rossi prétend qu'il composa ce livre pour affermir dans leur foi ceux de ses compatriotes que la dispute théologique avait ébranlés. Cet ouvrage eut plusieurs éditions, la première fut publiée par Soncino, en 1486; quelques écrivains, cités par Wolfius, le traduisirent en latin. Dans les éditions les plus modernes, le 25<sup>e</sup>. chapitre de la 5<sup>e</sup>. partie, plus parti-

chrétiens, Constantinople pour filer avec  
 des eunuques : « Je lui fi  
 ZEN. » teile, répondit-il, que sa v  
 mbards, » ne suffira pas à user. »  
 succéda en effet, Alboin à passer en  
 orique et roi en connaissait le chemin  
 ourd'hui envoyé, à plusieurs repr  
 longrie, troupes auxiliaires à Narsès ;  
 Gépides, et bientôt après, la mort  
 ie, et que néral lui en facilitaient la  
 es, ache- La nation lombarde régna  
 ie et de quarante-deux ans en Pann  
 delinde, qu'Alboin résolut, en 568  
 istre des donner les pays soumis à  
 réodoric. nation, pour conquérir un  
 Chlodos- royaume. Ses états s'étend  
 œur des confins de la Sirmie à ceux  
 quels la et comprenaient tout le p  
 Narsès, entre le Danube et les Alpes ;  
 nnaissait provinces, dévastées par d  
 echercha guerres, et privées de cultiv  
 i des se- pouvaient suffire à nourrir a  
 tilla. Une qui voulait combattre et non  
 mbards et Alboin appela sous ses étend  
 l'alliance les braves des pays qui lui ét  
 ec eux, il mis, et un grand nombre

fonda, en 571, le duché de it. On ne voit pas qu'aucune bataille ait été livrée par les our défendre l'Italie; mais s villes soutinrent des sièges ; et la conquête des Lom- 'eut point la rapidité des au- asions de Barbares. Pavie se nfin en 572, après un siège de rois ans. Alboin, irrité contre ants, avait résolu de les faire ser au fil de l'épée, mais on ue la chute de son cheval à la la ville, chute attribuée à un , lui fit révoquer ce vœu san- , et que son cheval se releva il eut prononcé la grâce des s. Comme Pavie était alors une te et très avantageusement si- oin et ses successeurs en firent e leur résidence, et la capitale aume des Lombards. Borné uché de Rome, l'exarchat de , les lagunes de Venise et s, ce royaume acquit dès lors on qu'il devait garder jusqu'à lboin, après avoir régné trois emi en Italie, fut massacré le 575, à Vérone, par un assas- ait armé sa femme Rosmonde. resse d'un festin, il avait en- ette princesse une coupe faite crâne de Cunimond, roi des , son père, et l'avait invitée à le-même, disait-il, avec l'au- es jours. Rosmonde, détermi- venger, par un forfait, de sulte féroce, engagea, dans juration, Almichilde, noble l, qui pouvait prétendre au t qui lui assura les secours des ; mais Almichilde n'osait point re Alboin, le plus vaillant et le oureux guerrier des armées. de choisit parmi les simples m homme renommé pour sa raordinaire, et, ne pouvant le

séduire autrement, elle prit la place d'une de ses femmes dont ce soldat, nommé Péricée, était amoureux. Après un rendez-vous nocturne, elle se fit connaître à lui, et ne lui laissa plus que le choix de périr dans d'affreux supplices, victime de la jalousie d'Alboin, ou de servir sa vengeance. Elle l'introduisit dans l'appartement du roi, comme celui-ci dormait après le repas; elle avait eu soin d'en ôter toutes les armes, excepté une épée, qu'elle avait fortement liée au fourreau. Alboin, réveillé par les coups que lui portait l'assassin, voulut vainement tirer cette épée; il saisit ensuite une escabelle, avec laquelle il se défendit quelque temps; mais, affaibli par le sang qu'il perdait, il tomba enfin sans vie. Les assassins, qui s'enfuirent à Ravenne, périrent tous ensuite misérablement; Almichilde fut empoisonné par Rosmonde, à qui il fit partager la coupe qu'elle lui avait donnée. Péricée fut aveuglé à Constantinople.

S. S—1.

ALBON (JACQUES), marquis de Fronsac. Voy. SAINT-ANDRÉ.

ALBON (CLAUDE-CAMILLE-FRANÇOIS D'), descendant de Jacques d'Albon, maréchal de S. André, naquit à Lyon, en 1755, et mourut à Paris, en 1789. Il passa sa vie à voyager et à écrire, et fut membre de plusieurs académies; il était seigneur d'Yvetot en Normandie, et y fit construire des halles, avec cette inscription fastueuse: *Gentium commodo, Camillus III*. On a de lui les ouvrages suivants: I. *Dialogue entre Alexandre et Titus*, où il plaide la cause de l'humanité contre les conquérants; II. *Observations d'un citoyen sur le nouveau plan d'impositions*, 1774, in-8°; III. *Œuvres diverses, lues le jour de sa réception à l'académie de Lyon*, 1774, in-8°; IV. *Eloge de Quesnay*,

## A L B

crologe les pays dont il parle ; X. J  
 an très- prononcé à la séance de L  
 ne pou- d'agriculture de Lyon, 178  
 eurs sur XI. *Eloge de Court de Gébo*  
 loge de in-8°. Ce sayant était protest  
 VI. la devait conséquemment recevi  
 grec, de sépulture de tolérance ; le ce  
 iduction bon, qui fut un de ses adm  
 le *Dia-* ayant obtenu l'exhumation ,  
*Titus* ; un tombeau dans ses jardins  
 , in-12 ; conville, dans la vallée de Mo  
 s fables, ci. Ces jardins, dans le genre  
 mémoire étaient tellement remarquabl  
 ique de beauté, qu'on a publié : *Vue*  
 que sur *numents construits dans*  
 ur cette *dins de Franconville-la-*  
 iste doit appartenant à madame la  
 is *XIV*, d'Albon, 1784, in-8°. de  
 ex scien- ches, sans texte. On en tre  
 se pro- leurs une ample description  
 le Louis *Curiosités des environs d*  
 critiqué par Dulaure. Les ouvrage  
 publia sa tropiques et poétiques d'  
 use à un fourni à Rivarol (*Petit Di*  
 ufchatel *grands hommes*) des pl  
 trs poli- assez piquantes. A.

avec lequel ce prélat osait s'élever contre ses mœurs déréglées, Pierre voulut le sacrifier à la vengeance de Marie de Padilla, sa favorite ; mais, averti à temps, Albornos se réfugia à Avignon, où le pape Clément VI l'admit dans son conseil, et l'éleva à la pourpre. Ce fut alors qu'Albornos se démit de son archevêché, en disant : « Je serais aussi blâmable de garder » une épouse près de laquelle je ne » puis demeurer, que l'est don Pedro, » roi de Castille, de quitter sa femme » pour une maîtresse. » Innocent VI, successeur de Clément, l'envoya en Italie, en 1355, en qualité de légat et de général, pour reconquérir les états de l'Eglise, qui avaient secoué l'autorité des papes, pendant leur séjour à Avignon. Albornos, manquant de soldats, et n'ayant que peu d'argent, recruta néanmoins une petite armée composée de Français, de Hongrois et d'Allemands, et sut intéresser les Italiens eux-mêmes au succès de son entreprise. Pour être mieux en état de soutenir la guerre, il met en gages presque toute son argenterie. Il se ménagea d'abord l'appui des républiques de Florence et de Sienne, et s'attacha les Romains, par le moyen du fameux Colas de Rienzo, qu'il leur avait ramené d'Avignon. Prodiguant ensuite tout à la fois des excommunications contre les usurpateurs du patrimoine de S. Pierre, et des promesses d'indulgences pour ses défenseurs, il se fit ouvrir les portes de Montefalco et de Montefiascone ; s'empara de Viterbe, d'Orvieto et d'Agobbio ; rallia à son parti Gentile de Magliano, tyran de Fermo, et le punit ensuite de son infidélité, en le dépoilant. Il réduisit aussi à l'obéissance Malatesti de Rimini, le plus puissant de tous les princes de l'Etat romain ; mais une intrigue de la cour d'Avignon vint

suspendre ses succès ; il fut rappelé en 1357. Peu de temps après, son successeur ayant commencé à perdre ce qu'il avait conquis, le pape s'aperçut de son imprudence, et renvoya en Italie son habile légat. Albornos réduisit, après une longue guerre, François des Ordellaffi, seigneur de Forli, le plus redoutable des ennemis de l'Eglise, à la nécessité d'abandonner ses états. Bologne lui fut vendue et livrée, en 1360, par son tyran, Jean d'Oleggio. Il exerça même son influence jusque dans le royaume de Naples, où il extermina une nouvelle secte d'hérétiques. Ainsi, la puissance temporelle des papes, qui n'avait existé jusqu'alors que dans de vaines chartes également contestées par les empereurs, les grands et le peuple, ne fut plus illusoire, et ce fut par le courage et le zèle d'Albornos que les donations faites à l'Eglise dès le temps de Pépin et de Charlemagne, reçurent leur entier accomplissement. Après avoir achevé la conquête de tout l'Etat romain, il le gouverna plusieurs années, et fit chérir son administration ; Bologne reçut de lui une nouvelle constitution, et il fonda dans cette ville le magnifique collège des Espagnols ; il fit, pour d'autres parties de l'état de l'Eglise, des lois pleines de sagesse, qui étaient encore en vigueur dans la marche d'Ancone quatre siècles après leur établissement. Enfin Albornos annonça à Urbain V qu'il pouvait rentrer et régner sans crainte à Rome. Il le reçut à Viterbe ; mais le pontife, oubliant un instant les services qu'Albornos venait de rendre au Saint-Siège, lui demanda compte des sommes qu'il avait dépensées dans le cours de son importante légation. Albornos lui montre alors dans la cour de son palais un chariot chargé de clefs, et lui dit : « S. Père, les sommes que vous me » demandez, je les ai employées à vous

À L. B.

les châ-  
lefs. » A  
n légat,  
une ac-  
pitale du  
insuite à  
ît 1367,  
ouverain  
ouveaux  
ais, be-  
conseils.  
on corps  
pe, pour  
urs, ac-  
qui aide-  
cardinal.  
essèrent  
ortèrent  
qu'à To-  
le lui fit  
irs. On a  
titutions  
Jési, en  
on testa-  
y trouve  
es, entre

L'auteur insiste surtout sur  
laisse au clergé une grande  
dans l'état. Ce Traité plut  
par la suite à l'infant Ferdin  
ce prince, qui n'avait alors  
ans, le copia tout entier d  
Philippe V, charmé du gou  
fant son fils prenait à une  
grave, chargea l'évêque d'  
Elic Gomez, de faire une  
édition du livre d'Albornos  
tion, dédiée à Philippe V, et  
gnée sous le rapport typog  
parut, quelque temps après  
in-12.

ALBOUY. Voy. DAZINE

ALBRECHT (JEAN-GUI  
professeur de médecine à C  
y fut remplacé par Halle  
avec éloge ses ouvrages,  
principaux sont: *Observati  
tomica, quibus accedit de  
tate*, Erfurti, 1751, in-4  
*sectibus musices in corpus a  
Lipsiæ, 1754, in-8°*; *Par  
artis medicæ cultores*,

*naturalem Scarabæi platycæri*; dans le VII<sup>e</sup>. Description d'un agneau né cyclope (*De Agno cyclope*); dans le VIII<sup>e</sup>. Monstruosités d'un raifort; dans les vol. IX et X, Mémoires sur des pétrifications singulières; dans le *Commercium litterarium*; Norimberg, 1751, sur les effets nuisibles du *Solanum furiosum*; ib. année 1752, Expériences sur le suc de Belladone. (V. aussi JUNGES.) — Un autre ALBRECHT (Benjamin-Gottlieb), a donné un ouvrage intitulé : *De aromatum exoticorum noxa, et nostratium præstantiæ*. Erfurd, 1740, in-4<sup>o</sup>. , dans lequel, après avoir fait l'énumération des épices de l'Inde, qu'il accuse de causer de l'aerimanie et une ardeur brûlante, il dit que l'on devrait leur préférer la passe-roye, le raifort sauvage, le thym, la sarriette, le basilic, et surtout l'ail. D—P—s.

ALBRECHTS-BERGER (JEAN-GEORG.), compositeur de musique et fameux organiste, né à Kloster-Neuburg, en 1720, fut successivement directeur d'un gymnase, organiste de diverses abbayes, enfin, en 1772, organiste de la cour, et membre de l'Académie musicale de Vienne, et, en 1798, membre de celle de Stockholm. Il jouissait d'une grande réputation, et l'on assure que le célèbre Haydn le consultait sur ses ouvrages. Albrechts a laissé un grand nombre de compositions pour l'église et les concerts, dont plusieurs ont été gravées; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, est son *Traité élémentaire de composition*, regardé comme l'un des écrits les plus méthodiques en ce genre. Il est intitulé : *Gründliche anweisung zur composition*, Leipzig, 1790.

P—s.

ALBRET (CHARLES Sire d'), comte de Dreux, vicomte de Tartas, était fils d'Arnaud, Sire d'Albret,

grand-chambellan de France, sous Charles V. Charles, Sire d'Albret, cousin du roi Charles VI, se trouva, en 1590, à l'expédition d'Afrique, commandée par Louis II, duc de Bourbon, et ensuite au siège de Tunis. En 1402, il fut nommé connétable, à la place de Louis de Sancerre, et, en 1405 et 1406, il commanda en Guienne, contre les Anglais, ayant sous ses ordres les comtes d'Alençon, de Clermont et d'Armagnac; il enleva plus de soixante châteaux ou places murées, et serra de si près la ville de Bordeaux, que les habitants, privés de vivres du côté de la terre, se soumirent à une forte contribution. Pendant les troubles qui suivirent la démente de Charles VI, d'Albret prit le parti des Armagnacs; et, la faction de Bourgogne l'ayant emporté, il fut destitué en 1412; mais, l'année suivante, la faction d'Armagnac prit le dessus, et Charles d'Albret entra en triomphe dans Paris. L'ennemi commun profitait de ces divisions, et Henri V, roi d'Angleterre, étant débarqué au Havre avec six mille hommes d'armes et trente mille archers, vint assiéger Harfleur, qui fut emporté d'assaut. On reprocha au connétable d'avoir négligé de secourir cette place; cependant, il marcha contre l'ennemi avec quatorze mille hommes d'armes, et une infanterie beaucoup plus nombreuse que celle de l'armée anglaise. Celle-ci, épuisée par ses succès même, ne cherchait qu'à gagner Calais en traversant le pays de Caux et le comté d'Eu, pour passer la Somme au gué de Blanquetade, comme avait fait Édouard III, en 1346. Les mêmes fautes entraînent les mêmes désastres. Au lieu de garder les passages de la Somme, le connétable alla attendre les Anglais au-delà de la rivière, au village d'Azincourt; et, par



## A L B

*de natu-*  
 en fran-  
 , 3 vol.,  
 e dernier  
 e figures  
 quelques  
 ues par  
 lition ni  
 et cher.  
 A—N.  
 yen flo-  
 s. Après  
 té exclue  
 es arri-  
 le grand  
 cuper un  
 as la ré-  
 i et des  
 14<sup>e</sup> siè-  
 ir le gou-  
 fut cause  
 de la ré-  
 a les Al-  
 ants, eus-  
 les par-  
 exame à

ils ne s'accordèrent pas sur l'  
 d'agir. Lapo pressait l'exé-  
 complot; Pierre Albizzi voul-  
 jusqu'à la fête de S. Jean  
 1378; et il se laissa ains  
 par ses adversaires. La coup-  
 Ciampi éclata ( *F.* Salveste-  
 DICIS, Benoît ALBERTI,  
 de LANDO); le parti démo-  
 gibelin remporta une plein-  
 Lapo de Castiglione fu-  
 s'enfuir. Pierre Albizzi, é-  
 Florence, était réservé à un  
 rigoureux; une année après  
 lution, il fut arrêté, accu-  
 conspiré contre le parti dém-  
 avec un grand nombre d'ai-  
 gistrats. Il aurait pu éviter  
 s'il avait voulu accepter le  
 de ses amis qui s'empres-  
 de lui pour le défendre. Il fi-  
 par ses juges, sans que ces  
 vassent aucun motif pour le  
 pable; mais le peuple, rasi-  
 tour du tribunal, demanda  
 que fusent le mot de sus-

volontairement avec lui de conspirations dans lesquelles ils n'avaient point trempé. Il appela Cante des Gabrielli pour lui faire ces aveux inattendus, et il marcha au supplice avec grandeur d'ame. S. S.—1.

ALBIZZI (THOMAS, ou MASO), neveu du précédent, fut le chef de la république florentine, depuis 1382 jusqu'à 1417. Pendant le triomphe des Alberti et celui des Giompi, il avait été frappé coup sur coup de plusieurs calamités; un grand nombre de ses amis avaient péri du dernier supplice; ses maisons avaient été brûlées, et il avait été envoyé en exil; mais la fortune sembla prendre à tâche, pendant trente-cinq ans, de le dédommager de toutes ces pertes. Il tira une vengeance cruelle de ses ennemis; les Ricci, déchus de leur ancien crédit, et sans chef, avaient renoncé à leur rivalité; mais les Alberti et les Médicis furent exclus des magistratures, ou envoyés en exil, et leur chute ne laissa point de rivaux aux Albizzi; aussi n'y a-t-il pas d'époque dans l'histoire florentine où le gouvernement ait été animé d'une manière plus constante par un seul esprit. Nulle autre époque encore n'est signalée par des succès plus glorieux. Les villes de Pise, d'Arezzo et de Cortone furent soumises; la noblesse immédiate et indépendante dans les Apennins fut forcée à l'obéissance; deux puissants ennemis, Jean Galéas Visconti, duc de Milan, et Ladislas, roi de Naples, cédèrent à la fortune des Florentins; le commerce, la richesse, les arts, les sciences et l'élégance des mœurs, élevèrent Florence au-dessus de toutes les autres villes d'Italie; Maso Albizzi, dont les richesses particulières s'étaient accrues avec la fortune publique, demeura, jusqu'à la fin de sa vie, l'ame de tous les conseils;

des amis dignes de lui l'entouraient et le secondaient, sans lui disputer jamais la prééminence qu'il devait à la supériorité de son esprit et à la vigueur de son caractère. C'est au milieu de ces prospérités qu'il mourut, en 1417, âgé de 70 ans. Nicolas d'Uzzano, son ami et son contemporain, hérita du crédit qu'il avait exercé, jusqu'au temps où Renaud Albizzi, fils de Maso, pût prendre la direction des affaires publiques. S. S.—1.

ALBIZZI (RENAUD), fils du précédent. Nicolas d'Uzzano (*Foy.* ce nom), était demeuré à la tête de la république florentine, et du parti Albizzi. depuis la mort de Maso, jusqu'à l'année 1429; mais, à cette époque, on vit Renaud manifester son impatience contre la modération et la lenteur d'un vieillard auquel il était forcé d'obéir. Renaud regardait déjà l'administration de l'état comme appartenant à sa famille par un droit héréditaire; et la jalousie républicaine des Florentins ne servait qu'à exciter davantage son ambition. Il s'associa, en 1429, avec Cosme et Laurent, fils de Jean de Médicis, pour forcer les conseils, en dépit de Nicolas d'Uzzano, à déclarer la guerre à Paul Guinigi, seigneur de Lucques. Il espérait signaler l'ouverture de sa carrière politique par la conquête de Lucques, et ne craignit pas de chercher des appuis contre le vieux ami de son père, parmi les ennemis héréditaires de sa famille, et ceux qui devaient un jour causer sa ruine; mais cette guerre ne répondit point à ses espérances; il manifesta une avarice qui ne pouvait lui permettre des succès. Les Florentins furent obligés, en 1433, d'accorder la paix à la ville de Lucques, sans avoir conservé aucune conquête, ou retiré aucun fruit de leurs immenses sacrifices. Pendant cette même guerre, la

et Cosme  
me haine  
ager Ni-  
lui pour  
ouverte  
s Uzzano  
et il vou-  
pouvait  
L'oligar-  
tait son-  
ar l'hor-  
ègne des  
is le sou-  
ment, et  
rité sous  
ue le re-  
g-temps  
l'Uzzano,  
ité entre  
d des Al-  
mphe de  
maintint  
en 1433.  
, se trou-  
pre parti,  
, et l'en-

Milan, et traîner son exil  
cour et dans les camps des  
sa patrie, sans pouvoir ré-  
faire rappeler à Florence.

ALBIZZI (BARTHELEMY)  
appelle aussi BARTHELEMY DE  
*Pisis*), né au 14<sup>e</sup> siècle, à  
Toscane, fut de l'ordre des fr  
ou frères mineurs, et s'est  
bre par son livre *Des Confi*  
*S. François avec J.-C.*, qui  
au chapitre général de son  
1509. Il mourut à Pise, le 11  
1401. Le savant Tiraboschi  
*Histoire de la Littérature*  
(t. V, p. 144, 1<sup>re</sup> édit.),  
livre avec sa sagesse ordina  
» traits de simplicité, dit-il  
» trop crédule auteur l'a re  
» fourni aux protestants  
» d'en faire un grand bruit  
» glise catholique, comme  
» prouvait tout ce qui est é  
» blié par chacun des siens. N  
» entr'autres, dans son *Die*  
» *historique*, a cru seize ge

tes les folies qu'il avait débitées sur son livre, puisqu'il le préface dans un chapitre général assemblé à la ville d'Assise, et que ce chapitre représentait l'ordre entier, et témoignait sa reconnaissance, par le présent de l'habit complet que l'auteur en avait porté pendant sa vie singulière, où l'auteur élève son héros, non seulement sur les actions de celles de tous les autres saints, mais sur celles de celles de Dieu, fut imprimé, pour la première fois, à Venise, in-fol., sans nom d'imprimeur; la seconde édition est de Milan, 1510, in-fol., de 256 feuillets en caractères gothiques; la troisième, aussi de Venise, 1513, même format et mêmes caractères, avec une nouvelle préface de Mapelli, franciscain: ces trois éditions sont très-rares, et l'on n'en trouve que quelques exemplaires qui n'aient été vendus. Jérémie Bucchi, autre franciscain, en donna une nouvelle édition à Venise, en 1590; mais il y retrancha beaucoup de choses, et ajouta à la fin un *brégaire historique des hommes de l'ordre de S. François*. Cette édition imparfaite ne s'étant pas reproduite, on la reproduisit en 1620, en changeant de caractère, et en changeant de préface, pour la déguiser. On obtint l'approbation du chapitre général de l'ordre, datée du 2 août 1599. Ce livre fut réimprimé en 1652, avec des changements considérables. Cologne, in-8°, sous ce titre: *Statuta franciscanæ, sive Spei-ritus B. Francisci et sociorum*, par le père Valentin Marée, franciscain, ou, comme on disait en récollet, en a donné une édition en 1652, et retouchée, en français, sous ce titre: *Traité des conformités de l'ordre avec le maître, c'est-à-dire de S. François avec J.-C., en*

*tous les mystères de sa naissance, de sa vie, de sa passion, de sa mort, etc.*, Liège, 1658, in-4°. Quoique ce récollet en ait retranché beaucoup d'extravagances, il y en reste cependant encore assez pour amuser ceux qui voudraient le lire. C'est de ce livre qu'Alber, élève de Luther, rassembla les absurdités et les inepties, pour en composer l'ouvrage satirique intitulé *l'Alcoran des Cordeliers*, ouvrage publié d'abord en allemand, puis traduit en latin, par l'auteur, et enfin en français, par Conrad Badius, qui y ajouta un second livre (*Voy. ALBER*). On attribue encore à Barthélemi Albizzi, les ouvrages latins suivants: I. *Six livres de la Vie et des Louanges de la Vierge, ou les Conformités de la Vierge avec J.-C.*, Venise 1596, in-4°. II. *Des Sermons pour le carême, sur le mépris du monde*, Milan 1498, in-4°, et Brescia, 1505, in-8°. III. *La Vie du B. Gérard Laïc*, restée en manuscrit. G—z.

ALBO (JOSEPH), savant rabbin espagnol, natif de Soria, dans la Castille-Vieille, assista, en 1412, à la fameuse dispute sur la religion, qui eut lieu entre les chrétiens et les juifs, en présence de l'anti-pape Benoît XIII. Albo composa, en 1425, sous le titre de *Hikkarim, fondements de la foi*, un très-grand ouvrage, dont le but était, non seulement de prouver la vérité des croyances judaïques, mais encore d'attaquer les dogmes du christianisme. Le docteur Rossi prétend qu'il composa ce livre pour affermir dans leur foi ceux de ses compatriotes que la dispute théologique avait ébranlés. Cet ouvrage eut plusieurs éditions, la première fut publiée par Soncino, en 1486; quelques écrivains, cités par Wolfius, le traduisirent en latin. Dans les éditions les plus modernes, le 25. chapitre de la 5. partie, plus parti-

## A L B

brétiens,  
D—r.  
ZEN.  
mbards,  
succéda  
orique et  
ourd'hui  
longrie,  
Gépides,  
ie, et que  
es, ache-  
vie et de  
delinde,  
astre des  
éodoric.  
Chlodos-  
œur des  
quels la  
Narsès,  
nnaissait  
echercha  
i des se-  
tila. Une  
mbards et  
l'alliance  
ec eux, il

Constantinople pour s'élancer avec  
des emuques : « Je lui f  
» toile, répondit-il, que sa v  
» ne suffira pas à user. »  
en effet, Alboin à passer en  
roi en connaissait le chemin  
envoyé, à plusieurs rept  
troupes auxiliaires à Narsès ;  
et bientôt après, la mort  
néral lui en facilitaient la  
La nation lombarde régna  
quarante-deux ans en Pann  
qu'Alboin résolut, en 568  
donner les pays soumis à  
nation, pour conquérir un  
royaume. Ses états s'étend  
confins de la Sirmie à ceux  
et comprenaient tout le p  
entre le Danube et les Alpes.  
provinces, dévastées par d  
guerres, et privées de cultiv  
pouvaient suffire à nourrir  
qui voulait combattre et non  
Alboin appela sous ses étend  
les braves des pays qui lui ét  
mis, et un grand nombre

fonda, en 571, le duché de t. On ne voit pas qu'aucune bataille ait été livrée par les our défendre l'Italie; mais s villes soutinrent des sièges , et la conquête des Lom- eut point la rapidité des au- asions de Barbares. Pavie se ifin en 572, après un siège de rois ans. Alboin, irrité contre ants, avait résolu de les faire ser au fil de l'épée, mais on ue la chute de son cheval à la la ville, chute attribuée à un lui fit révoquer ce vœu san-, et que son cheval se releva il eut prononcé la grâce des i. Comme Pavie était alors une te et très avantageusement si- oin et ses successeurs en firent leur résidence, et la capitale ume des Lombards. Borné uché de Rome, l'exarchat de , les lagunes de Venise et , ce royaume acquit dès lors on qu'il devait garder jusqu'à lboin, après avoir régné trois mi en Italie, fut massacré le 573, à Vérone, par un assas- ait armé sa femme Rosmonde. resse d'un festin, il avait en- ette princesse une coupe faite râne de Cummond, roi des , son père, et l'avait invitée à le-même, disait-il, avec l'au- es jours. Rosmonde, détermi- venger, par un forfait, de sulte féroce, engagea, dans juration, Almichilde, noble , qui pouvait prétendre au qui lui assura les secours des ; mais Almichilde n'osait point e Alboin, le plus vaillant et le oureux guerrier des armées. le choisit parmi les simples n homme renommé pour sa raordinaire, et, ne pouvant le

séduire autrement, elle prit la place d'une de ses femmes dont ce soldat, nommé Péricée, était amoureux. Après un rendez-vous nocturne, elle se fit connaître à lui, et ne lui laissa plus que le choix de périr dans d'affreux supplices, victime de la jalousie d'Alboin, ou de servir sa vengeance. Elle l'introduisit dans l'appartement du roi, comme celui-ci dormait après le repas; elle avait eu soin d'en ôter toutes les armes, excepté une épée, qu'elle avait fortement liée au fourreau. Alboin, réveillé par les coups que lui portait l'assassin, voulut vainement tirer cette épée; il saisit ensuite une escabelle, avec laquelle il se défendit quelque temps; mais, affaibli par le sang qu'il perdait, il tomba enfin sans vie. Les assassins, qui s'enfuirent à Ravenne, périrent tous ensuite misérablement; Almichilde fut empoisonné par Rosmonde, à qui il fit partager la coupe qu'elle lui avait donnée. Péricée fut aveuglé à Constantinople.

S. S—1.

ALBON (JACQUES), marquis de Fronsac. Voy. SAINT-ANDRÉ.

ALBON (CLAUDE-CAMILLE-FRANÇOIS D'), descendant de Jacques d'Albon, maréchal de S. André, naquit à Lyon, en 1753, et mourut à Paris, en 1789. Il passa sa vie à voyager et à écrire, et fut membre de plusieurs académies; il était seigneur d'Yvetot en Normandie, et y fit construire des halles, avec cette inscription fastueuse: *Gentium Immo, Camillus III.* On a de lui les ouvrages suivants: I. *Dialogue entre Alexandre et Titus*, où il plaide la cause de l'humanité contre les conquérants; II. *Observations d'un citoyen sur le nouveau plan d'impositions*, 1774, in-8°; III. *Œuvres diverses, lues le jour de sa réception à l'académie de Lyon*, 1774, in-8°; IV. *Eloge de Quesnay*,

## A L B

*Microloge* les pays dont il parle ; X. *prononcé à la séance de l'Académie d'agriculture de Lyon, 1783* ; XI. *Eloge de Court de Gébelin*, in-8°. Ce savant était protestant, et devait conséquemment recevoir la sépulture de tolérance : le comte de Lamoignon, qui fut un de ses admirateurs, ayant obtenu l'exhumation, et fait élever un tombeau dans ses jardins à Franconville, dans la vallée de Montmorency. Ces jardins, dans le genre de ceux de Stourhead, étaient tellement remarquables par leur beauté, qu'on a publié : *Vue des monuments construits dans les jardins de Franconville-la-Roche appartenant à madame la comtesse d'Albon, 1784*, in-8°. de Lamoignon, sans texte. On en trouve ailleurs une ample description dans *Curiosités des environs de Paris*, par Dulaure. Les ouvrages de Court de Gébelin sur les langues tropiques et poétiques d'Amérique, fournis à Rivarol (*Petit Dictionnaire des grands hommes*) des phrases assez piquantes. A.

ALBORNOS (C. 1783)

avec lequel ce prelat osait s'élever contre ses mœurs déréglées, Pierre voulut le sacrifier à la vengeance de Marie de Padilla, sa favorite ; mais , averti à temps, Albornos se réfugia à Avignon , où le pape Clément VI l'admit dans son conseil , et l'éleva à la pourpre. Ce fut alors qu'Albornos se démit de son archevêché, en disant : « Je serais aussi blâmable de garder » une épouse près de laquelle je ne » puis demeurer, que l'est don Pédro, » roi de Castille, de quitter sa femme » pour une maîtresse. » Innocent VI, successeur de Clément, l'envoya en Italie, en 1355, en qualité de légat et de général, pour reconquérir les états de l'Eglise, qui avaient secoué l'autorité des papes, pendant leur séjour à Avignon. Albornos, manquant de soldats, et n'ayant que peu d'argent, recruta néanmoins une petite armée composée de Français, de Hongrois et d'Allemands, et sut intéresser les Italiens eux-mêmes au succès de son entreprise. Pour être mieux en état de soutenir la guerre, il met en gages presque toute son argenterie. Il se ménagea d'abord l'appui des républicains de Florence et de Sienne, et s'attacha les Romains, par le moyen du fameux Colas de Rienzo, qu'il leur avait ramené d'Avignon. Prodiguant ensuite tout à la fois des excommunications contre les usurpateurs du patrimoine de S. Pierre, et des promesses d'indulgences pour ses défenseurs, il se fit ouvrir les portes de Montefalco et de Montefiascone ; s'empara de Viterbe, d'Orvieto et d'Agobbio ; rallia à son parti Gentile de Magliano, tyran de Fermo, et le punit ensuite de son infidélité, en le dépoülant. Il réduisit aussi à l'obéissance Malatesti de Rimini, le plus puissant de tous les princes de l'Etat romain ; mais une intrigue de la cour d'Avignon vint

suspendre ses succès ; il fut rappelé en 1357. Peu de temps après, son successeur ayant commencé à perdre ce qu'il avait conquis, le pape s'aperçut de son imprudence, et renvoya en Italie son habile légat. Albornos réduisit, après une longue guerre, François des Ordelfassi, seigneur de Forli, le plus redoutable des ennemis de l'Eglise, à la nécessité d'abandonner ses états. Bologne lui fut vendue et livrée, en 1360, par son tyran, Jean d'Oleggio. Il exerça même son influence jusque dans le royaume de Naples, où il extermina une nouvelle secte d'hérétiques. Ainsi, la puissance temporelle des papes, qui n'avait existé jusqu'alors que dans de vaines chartes également contestées par les empereurs, les grands et le peuple, ne fut plus illusoire, et ce fut par le courage et le zèle d'Albornos que les donations faites à l'Eglise dès le temps de Pépin et de Charlemagne, reçurent leur entier accomplissement. Après avoir achevé la conquête de tout l'Etat romain, il le gouverna plusieurs années, et fit chérir son administration ; Bologne reçut de lui une nouvelle constitution, et il fonda dans cette ville le magnifique collège des Espagnols ; il fit, pour d'autres parties de l'état de l'Eglise, des lois pleines de sagesse, qui étaient encore en vigueur dans la marche d'Ancône quatre siècles après leur établissement. Enfin Albornos annonça à Urbain V qu'il pouvait rentrer et régner sans crainte à Rome. Il le reçut à Viterbe ; mais le pontife, oubliant un instant les services qu'Albornos venait de rendre au Saint-Siège, lui demanda compte des sommes qu'il avait dépensées dans le cours de son importante légation. Albornos lui montre alors dans la cour de son palais un chariot chargé de clefs, et lui dit : « S. Père, les sommes que vous me » demandez, je les ai employées à vous



A L B

des châ-  
lefs. » A  
ou légat,  
me ac-  
pitale du  
ensuite à  
ût 1367,  
ouverain  
ouveaux  
ais, be-  
conseils.  
on corps  
pe, pour  
oirs, ac-  
qui aide-  
cardinal.  
ressèrent  
ortèrent  
qu'à To-  
le lui fit  
urs. On a  
stitutions  
à Jési, en  
ion testa-  
y trouve  
ies, entre

L'auteur insiste surtout p  
laisse au clergé une grande  
dans l'état. Ce Traité plut  
par la suite à l'infant Fernán  
ce prince, qui n'avait alors  
ans, le copia tout entier d  
Philippe V, charmé du goût  
fant son fils prenait à une  
grave, charges l'évêque d'  
Elié Gomez, de faire une  
édition du livre d'Albornos  
tion, dédiée à Philippe V, et  
gnée sous le rapport typog  
parut, quelque temps après  
in-12.

ALBOUY. *Voy.* DAZIN

ALBRECHT (JEAN-GUI  
professeur de médecine à t  
y fut remplacé par Halle  
avec éloge ses ouvrages.  
principaux sont: *Observat  
tomica, quibus accedit a  
tate*, Erfurti, 1751, in-4  
*fectibus musicis in corpus*  
Lipsiæ, 1754, in-8°. ; *Pa  
artis medicæ cultores*,

*naturalem Scabiei platyceri*; dans le VII<sup>e</sup>. Description d'un agneau né cyclope (*De Agno cyclope*); dans le VIII<sup>e</sup>. Monstruosité d'un raifort; dans les vol. IX et X, Mémoires sur des pétrifications singulières; dans le *Commercium litterarium*; Norimberg, 1751, sur les effets nuisibles du *Solanum furiosum*; ib. année 1752, Expériences sur le suc de Belladone. (V. aussi JUNGUS.) — Un autre ALBRECHT (Benjamin-Gottlieb), a donné un ouvrage intitulé : *De aromatum exoticorum noxa, et nostratum prestantia*. Erfurd, 1740, in-4<sup>o</sup>., dans lequel, après avoir fait l'énumération des épices de l'Inde, qu'il accuse de causer de l'acrimonie et une ardeur brûlante, il dit que l'on devrait leur préférer la passe-roye, le raifort sauvage, le thym, la sarriette, le basilic, et surtout l'ail. D—P—s.

ALBRECHTS-BERGER (JEAN-GEORG.), compositeur de musique et fameux organiste, né à Kloster-Neuburg, en 1729, fut successivement directeur d'un gymnase, organiste de diverses abbayes, enfin, en 1772, organiste de la cour, et membre de l'Académie musicale de Vienne, et, en 1798, membre de celle de Stockholm. Il jouissait d'une grande réputation, et l'on assure que le célèbre Haydn le consultait sur ses ouvrages. Albrechts a laissé un grand nombre de compositions pour l'église et les concerts, dont plusieurs ont été gravées; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, est son *Traité élémentaire de composition*, regarde comme l'un des écrits les plus méthodiques en ce genre. Il est intitulé : *Gründliche anweisung zur composition*, Leipzig, 1790.

P—x.

ALBRET (CHARLES Sire d'), comte de Dreux, vicomte de Tartas, était fils d'Arnaud, Sire d'Albret,

grand-chambellan de France, sous Charles V. Charles, Sire d'Albret, cousin du roi Charles VI, se trouva, en 1390, à l'expédition d'Afrique, commandée par Louis II, duc de Bourbon, et ensuite au siège de Tunis. En 1402, il fut nommé connétable, à la place de Louis de Sancerre, et, en 1405 et 1406, il commanda en Guienne, contre les Anglais, ayant sous ses ordres les comtes d'Alençon, de Clermont et d'Armagnac; il enleva plus de soixante châteaux ou places murées, et serra de si près la ville de Bordeaux, que les habitants, privés de vivres du côté de la terre, se soumirent à une forte contribution. Pendant les troubles qui suivirent la démence de Charles VI, d'Albret prit le parti des Armagnacs; et, la faction de Bourgogne l'ayant emporté, il fut destitué en 1412; mais, l'année suivante, la faction d'Armagnac prit le dessus, et Charles d'Albret reentra en triomphe dans Paris. L'ennemi commun profitait de ces divisions, et Henri V, roi d'Angleterre, étant débarqué au Havre avec six mille hommes d'armes et trente mille archers, vint assiéger Harfleur, qui fut emporté d'assaut. On reprocha au connétable d'avoir négligé de secourir cette place; cependant, il marcha contre l'ennemi avec quatorze mille hommes d'armes, et une infanterie beaucoup plus nombreuse que celle de l'armée anglaise. Celle-ci, épuisée par ses succès même, ne cherchait qu'à gagner Calais en traversant le pays de Caux et le comté d'Eu, pour passer la Somme au gué de Blanquetade, comme avait fait Édouard III, en 1346. Les mêmes fautes entraînent les mêmes désastres. Au lieu de garder les passages de la Somme, le connétable alla attendre les Anglais au-delà de la rivière, au village d'Azincourt; et, par

## A L B

omption,  
 les enne-  
 mige qu'ils  
 scente en  
 la néces-  
 . La ba-  
 et perdue  
 re 1415.  
 corabattit  
 ème dé-  
 r qu'aux  
 iers, les  
 ire à se  
 de prin-  
 du nom-  
 restèrent  
 connéta-  
 te de l'a-  
 S—y.  
 us d'),  
 de Mos-  
 ARÉCHAL  
 ne, bâ-  
 527, par  
 an adroit  
 militaire.

» mençais à l'entendre. » Le  
 d'Albret avait appris le m  
 armes sous Maurice d'Orang  
 de Werth: il se trouva, en  
 siège de Mardick, et, la mém  
 à celui de Dunkerque, Cela  
 cha pas l'abbé d'Ammont,  
 loué une loge à la comédie,  
 maréchal s'était emparé, de  
 en se voyant forcé de lui  
 place: « Voyez le bean ma  
 » n'a jamais pris que ma log  
 achever le portrait de ce  
 brillant et fastueux, nous aj  
 qu'il avait une faiblesse asses  
 qui était de se trouver mal  
 d'une tête de marcassin. Ce q  
 mander au maréchal de Clér  
 » Si ce ne serait pas se ha  
 » avantage contre le marécha  
 » que de se présenter contr  
 » pée dans une main, une  
 » cochon dans l'autre. » D'Al  
 rut en 1676, à 62 ans.

ALBRIC, ALBRICUS, ou  
 CIUS, philosophe et médec



1490 ,  
 Traité  
 à Augs-  
*ractatus*  
 1489 ,  
*astrono-*  
 ses ou-  
*Bibl. ar.*  
 J—N.

ON JUAN  
 Pierre-le-  
 ndait du  
 onse XI,  
 istre, le  
 Pierre-  
 riger les  
 n élève,  
 qu'à le  
 fiance de  
 ent, en  
 ité, et le  
 s avec la  
 excita le  
 ssassiner  
 resse du  
 elentado

qu'il avait fait fortifier pen-  
 ministère, il n'attendait pl  
 moment favorable pour pé  
 Castille, lorsque Pierre, en  
 nant, le força de se réfugier  
 tugal. Ce monarque irrité  
 des ambassadeurs à Lisbou  
 demander qu'on lui livrât s  
 ministre. Le roi de Portugal  
 et d'Albuquerque, plus anim  
 joignit les seigneurs mécoi  
 commença les hostilités co  
 roi. Il poussait la guerre  
 gueur, lorsqu'il mourut pr  
 bitement, en 1554. On s  
 que le roi l'avait fait empois  
 un médecin juif, nommé  
 haine que l'on portait à Pi  
 motif de la disgrâce de d'  
 que, avaient excité en fav  
 dernier plus d'intérêt et de  
 ration qu'il n'en avait ob  
 dant sa faveur.

ALBUQUERQUE (ALONSO)  
 vice-roi des Indes, sur  
*Grand.* et le *Mars Porta*

ar, Ceylan, les îles de la presqu'île de Malaca. En s'empara d'Ormuz, à l'engolfe Persique. Le roi de uzerain de cette île, réclager tribut que ses princes outume de lui payer; Albuquerque faisant apporter devant leurs des grenades, des bou-sabres : « Voilà, leur dit-il, naie des tributs que paie le Portugal. » Les peuples et rques de l'Orient cédaient de rts à l'ascendant de ce grand Après la prise de Malaca, les am et de Pegu, dont la domi-étendait jusqu'aux frontières ine, lui firent demander l'al-la protection du Portugal. es actions, tous les projets ierque, caractérisent un gé-ordinaire. Il s'était avancé er Rouge, pour y détruire le Suez, où l'on armait une ui devait disputer aux Por-mpire de l'Asie; ne pouvant , avec ses vaisseaux, au fond ise orageux, il voulut obliger ur d'Éthiopie à détourner le . Nil, en lui ouvrant un pas-r se jeter dans la mer Rouge: serait devenue un désert in-e; et le port de Suez, ses ars et son commerce, la rivalité ise dont il menaçait les Por-out aurait été détruit. Mais il s le temps d'exécuter ce vaste eu de temps après qu'il en eut ée, les Turks s'emparèrent de . Alors, tranquille au centre nes portugaises, Albuquerque la licence des troupes, établit lans les comptoirs, affermit la ie militaire, et se montra tout à tif, prévoyant, sage, humain, ésintéressé. L'idée de ses ver-t fait une impression si pro-

fonde sur les Indiens, que, long-temps après sa mort, ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexaticus de ses successeurs. C'est à lui que les Portugais durent la création de cette puissance singulière qui, même après sa ruine, a laissé dans l'Inde des souvenirs ineffaçables. Malgré les services importants qu'il avait rendus à la cour de Portugal, Albuquerque ne put échapper à l'envie des courtisans, ni aux soupçons du roi Emmanuel, qui fit partir Lopès Soarez, ennemi personnel d'Albuquerque, pour le remplacer dans la vice-royauté des Indes. Ce grand homme était alors malade à Goa. « Quoi ! s'écria-t-il à cette » nouvelle. Soarez, gouverneur des » Indes ! Vasconcelles et Diogo Pe- » reira, que j'ai fait passer en Portugal » comme criminels, renvoyés avec » honneur ! J'encours la haine des » hommes pour l'amour du roi, et la » disgrâce du roi pour l'amour des » hommes ! Au tombeau, vicillard sans » reproche, il est temps; au tombeau ! » Il écrivit une lettre au roi pour lui recom-mander son fils ; la lettre était courte, et finissait par ces mots : « Je » ne vous dis rien des Indes; elles » vous parleront assez pour elles et » pour moi. » Il mourut peu de jours après, à Goa, en 1515. Emmanuel honora sa mémoire par de longs et inutiles regrets. Ce prince voulut que Blaise Albuquerque, fils du vice-roi, prit le nom d'Alphonse, afin que cette conformité lui rappelât plus souvent son illustre père, et il l'éleva rapidement aux plus hautes dignités de son royaume. — Alph. d'ALBUQUERQUE vécut 80 ans, et publia, en portugais, les *Mémoires* de son père, imprimés à Lisbonne, en 1576, in-fol., sous ce titre : *Commentarios do grande Alfonso de Alhoquerque, capitán general da India*, etc. E—D.

IAS D'),  
 aises, se  
 le du gé-  
 t envoyé,  
 fendre la  
 outre les  
 repous-  
 Europe,  
 rdeur la  
 ouronne  
 de Bra-  
 ment de  
 , il fit la  
 es Espa-  
 illes, et  
 vante, à  
 eant lui-  
 dats, il  
 décisive  
 ntre les  
 , pour le  
 legrette,  
 l de Por-  
 tque ou-  
 e de Te-  
 is opéra-

guerre, commençant à l'ant  
 et qui fut imprimé à Madri  
 in-4°. Il mourut dans cette  
 1658.

ALBUTIUS (TITUS), I  
 épicurien, vivait dans le 7  
 la fondation de Rome. Instr  
 nes, dès sa première jeun  
 tellement en affection les ma  
 Grèce, qu'il aimait mieux p  
 Grec que pour Romain. Afu  
 ler sur cette prétention ridi  
 vola, surnommé l'*Augure*  
 recevait une visite de lui, le  
 grec, et le faisait saluer e  
 langue par tous ses gens.  
 avait gouverné la Sardaigne  
 de pro-préteur; il demand  
 de faire rendre des actions  
 aux Dieux, pour quelques  
 qu'il avait remportés conti  
 gands, et n'obtint point ce  
 Scévola, et quelques autre  
 sèrent ensuite de concussio  
 rent condamner au bannisse  
 libre alors de se livrer à son

portée, l'obligea de re-  
 arreuer. Il crut un jour ne  
 figure oratoire, en disant  
 n adversaire : « Jurez par  
 is et par la mémoire de  
 e, et vous gagnerez votre  
 on adversaire dit aussitôt  
 it la condition. En vain  
 itendit qu'il n'avait eu l'in-  
 d'employer une figure de  
 et qu'on ne devait pas  
 a lettre ce qu'il avait dit ;  
 nirent le serment, et Al-  
 it sa cause. Dans sa vicil-  
 hilosophe, étant accablé  
 , retourna à Novare, où il  
 peuple, pour lui représen-  
 ue harangue fort étendue,  
 ses maladies lui rendaient  
 ortable; ensuite il se laissa  
 fuim. Un passage de Quin-  
 à croire qu'Albutius avait  
 e Rhétorique. D—r.  
 R. Voy. ALCAZAR.  
 NUS, fils de Garsia, mé-  
 e du 12<sup>e</sup>. siècle, professa  
 de Salerne, où il avait fait  
 . Sa réputation s'étendit  
 s tout le royaume de Na-  
 me en Sicile, où il fut ap-  
 mpereur Henri VI, qui se  
 rêté dans ses expéditions  
 aladie dangereuse. Alcadi-  
 it, et fut nommé son méde-  
 re; après la mort de Henri,  
 hé à Frédéric II, son fils,  
 lors que 4 ans. Ce fut pour  
 qu'il composa depuis une  
 rammes latines en vers élé-  
 ir les bains de Pouzzoles,  
 is *Puteolanis*, imprimée,  
 mière fois, dans un recueil  
 : *Balneis omnibus quæ ex-*  
 : *Græcos et Arabes*, Ve-  
 , in-fol., avec un opuscule  
 : *Puteolorum, Bajorum et*  
 um, Naples, en 1591, in-

8<sup>e</sup>., et réimprimé plusieurs fois dans  
 d'autres recueils du même genre. Al-  
 cadius laissa de plus deux Traités : I.  
*De Triumphis Henrici imperatoris* ;  
 II. *De his quæ à Friderico II, impe-*  
*ratore, præclarè et fortiter gesta*  
*sunt.* C. et A—N.

ALCALA (DON PARAFAN DE RI-  
 VERA, duc d'), vice-roi du royaume  
 de Naples, sous Philippe II, roi d'Es-  
 pagne, succéda au duc d'Albe, et mé-  
 rita, par sa prudence et par la dou-  
 ceur de son gouvernement, l'amour  
 des peuples confiés à ses soins. Lors-  
 que la cour de Rome et Philippe II  
 firent de concert de nouvelles tentati-  
 ves pour établir l'inquisition dans le  
 royaume de Naples, le duc d'Alcala  
 s'y opposa avec tant de fermeté et de  
 courage, et il en fit si bien sentir les  
 dangers à Philippe II, que ce prince  
 déclara, en 1565, que jamais cet ef-  
 frayant tribunal n'existerait à Naples.  
 Sous l'administration vigilante d'Al-  
 cala, les Napolitains furent préservés  
 de la disette; il arrêta la peste dans  
 ses progrès, repoussa les Turks des  
 côtes, reprima les brigands, et fit dis-  
 paraître un Mathieu Berardi qu'ils  
 avaient mis à leur tête, sous le titre  
 du *roi Marcon*. Après avoir assuré  
 l'ordre et la tranquillité, le vice-roi  
 ouvrit plusieurs grandes routes, et fit  
 construire des ponts aussi utiles que  
 solides et magnifiques, tels que ceux  
 de la Cava, de la Dovia et du Rialto.  
 D'Alcala mourut à Naples, en 1571,  
 à 65 ans, dans la 12<sup>e</sup>. année de sa  
 vice-royauté, et fut regretté univer-  
 sellement. B—P.

ALCALA Y HENARES (ALFONSO  
 DE), poète espagnol du 17<sup>e</sup>. siècle,  
 établi à Lisbonne. Quoique marchand  
 de profession, il se livra à la littéra-  
 ture, et composa un ouvrage inti-  
 tulé : *Viridarium anagrammaticum*,  
 et cinq *Nouvelles*, qui firent beau-



## C

e leur publication, e mérite littéraire, r originalité. Dans *ouvelles*, l'auteur ter une des cinq e, dans la 1<sup>re</sup>, on eul *a*; dans la 2<sup>e</sup>. e suite. Ces puéri- teur plus de répu- itait. D—C.

s de Téléclius, de s rois de Sparte, vers l'an 747 av. guerre d'Helos, et Messène, en pre- 745 av. J.-C.; il ps après, et eut ydorus, son fils. ince, des *Apoph-* nvent dans le re- gmes laconiques, opos désigné Plu- ur. C—R.

statuaire, élève de athènes, où sa ré-

## A L C

le chemin de Phalère à At- céron et Valère Maxime pa- statue de *Vulcaïn*, dans laq- niènes avait fait sentir que l- tait, sans que ce défaut en- cune difformité. La grande- de cet artiste lui valut l'hon- placé dans un bas-relief au- temple d'Eleusis. L.

ALCANTARA. *Foy.* Go

ALCAZAR, ou ALCAC- DE), jésuite espagnol, né à 1554, enseigna la théologie et passa une partie de sa vie ter l'*Apocalypse*; mais le- ses recherches, déposé dan- vrages, dont l'un est intitu- *gatio arcani sensus in Ap-* Anvers, 1604 et 1619; Ly- in-fol.; et l'autre: *In eas e-* *tamanti partes quas respic-* *lypsis*, Lyon, 1651. in-f- qu'il a perdu ses veilles, et ceux qui ont suivi cette t- breuse. Le premier de ces

È , célèbre lyrique grec , de e , dans l'île de Lesbos , florissant dans la chronique d'Eusèbe , 44<sup>e</sup> olympiade (l'an 604 av. il était contemporain de Sarcos , si l'on en juge d'après un décret cité par Aristote , ne lui fut lifférente. Il eut de violents différends avec Pittacus , l'un des principaux de Mytilène , qui , maltraité et son rang parmi les sept de la Grèce , ne fut point assez de pour se mettre au-dessus des sarcasmes , d'autant plus blessés , qu'ils portaient uniquement des vices de conformation.

Lacerte et Suidas nous ont é des fragments des Satires dans lesquelles il traitait le sage , de *piéd plat , traîne-savate , revassé , bouffi d'orgueil , et gros crevé* , etc. Alcée s'éleva formidable aux tyrans par de sa verve , ce qui fait dire e : *Alcæi minaces camanæ* . e son pays , il se rangea du ennemis de Mytilène ; mais , terrible guerrier que poète redoublé , il abandonna lâchement ses armes , et tombé entre les mains de Lacerte , il en reçut un pardon qui n'était tout autre qu'Alcée. Cette Alcée : n'est pas la seule qu'il ait e dans le métier des armes : Lacerte fois combattant contre les tyrans , il prit honteusement la tête des Athéniens , victorieux , après avoir tenu dans le temple de Minerve des qu'il avait laissées sur le champ de bataille. Pendant son exil , Lacerte recourut plusieurs contrées ; il vint en Égypte , qui lui inspira des vers , Lacerte quels Strabon relève quelques uns de géographie. Alcée avait é des Hymnes , des Odes , des Epigrammes ; tantôt il invectivait contre les tyrans , tantôt il célébrait Bac-

chus , Vénus , Cupidon , sans oublier le jeune Lycus aux yeux noirs et à la chevelure brune. Le style d'Alcée , au jugement de Quintilien , était plein , riche , harmonieux , d'une concision énergique ; souvent il égalait Homère lui-même. Horace a fait de ce poète un éloge aussi magnifique , en disant :

Et te sonante plenius auro  
Alcæe plectro.

Il ne nous reste d'Alcée que quelques fragments , conservés par Athénée et Suidas , et qui ont été recueillis par H. Etienne , à la suite de son Pindare. On en trouve la traduction dans les *Soirées littéraires* , par M. Coupé , tome VI , p. 193. A—D—R.

ALCHABITUS , dont le véritable nom est ABDELALZYZ , astrologue arabe , vivait sous le règne de Seïf-Ed-daulah , prince de la dynastie des Hamdanites , c'est-à-dire , vers le milieu du 10<sup>e</sup> siècle de notre ère. Sa réputation pénétra jusqu'en Europe , où Jean Hispalensis traduisit en latin , vers le 12<sup>e</sup> ou le 13<sup>e</sup> siècle , son *Traité d'Astrologie judiciaire*. Cette traduction a été imprimée à Venise , en 1505 , in-4<sup>o</sup> , sous ce titre : *Alchabitius cum commento* : au-dessous de cette indication est une figure représentant les cercles de la sphère armillaire. Ce petit ouvrage , de 140 pages , a été réimprimé ; mais l'édition que nous venons d'indiquer est la plus recherchée et la plus rare. Pausanias cite l'édition de 1475 , in-4<sup>o</sup> , comme la première. J—N.

ALCIINDUS , ou ALCENDI (JACQUES) , médecin arabe , qui , selon quelques auteurs , florissait vers 1145 , et , selon d'autres , beaucoup plus tôt , puisqu'Avicenne , qui mourut en 1036 , parle de pilules , de trochisques , dont Alciindus était l'inventeur. Quoi qu'il en soit , toute la célébrité de ce médecin repose sur un ouvrage de manière mé-

pliquer ,  
 i des re-  
 uthmé-  
 stendant  
 rendre  
 jours en  
 on veut  
 es pur-  
 mesure  
 umeurs  
 ouvrage,  
 omposi-  
 is libel-  
 pinions ,  
 Argen-  
 Œuvres  
 , 1605 ,  
 Alchim-  
 ités : *De*  
*le ratio-*  
*nque es-*  
*le vege-*  
*rum ar-*  
 ème fait  
 insi que  
 s physi-

des espérances. A 22 ans ,  
 grade de docteur , et , dans  
 année , il fit paraître l'expli-  
 correction des termes gre-  
 trouvent dans le *Digeste* , et  
 le titre de *Paradoxes du I*  
 Cet ouvrage , qu'il avait  
 l'âge de 15 ans , le plaça  
 premier rang des juriscou-  
 différents Traités qu'il pu-  
 près à la même époque , et  
*Prætermissa* , celui *De*  
*significatione* , et autres , et  
 pas moins de succès. Nommé  
 professeur de droit à l'univ-  
 vignon , il obtint dans cette  
 grands succès , que l'on es-  
 qu'à 800 personnes dans  
 toire ; mais le peu d'exacti-  
 mit dans le paiement de ses l-  
 le détermina à retourner à  
 ciat fut un des premiers à  
 l'étude de l'histoire est ind-  
 pour ne pas commettre d'er-  
 celle des lois , et que la c-  
 lettres n'est pas moins ne

dans sa patrie. Alciat revint alors professer à Pavie ; mais bientôt il passa à l'université de Bologne ; quatre ans après , il vint reprendre sa chaire à Pavie , et , au bout de quelque temps , il se laissa encore attirer à Ferrare par les largesses du duc Hercule d'Est ; et , après avoir professé quatre ans dans cette ville , il revint à Pavie , où il mourut , à l'âge de 58 ans. Alciat était d'une vanité excessive ; comme on lui reprochait un jour son inconstance : « Personne , répondit-il , ne trouve » mauvais que le soleil parcourre la » terre , afin d'animer toutes choses par » sa chaleur et ses rayons. Si on loue » les étoiles fixes , ajouta-t-il encore , » on n'a pas l'intention , sans doute , de » condanuner les planètes. » Bayle dit , à cette occasion , qu'Alciat devait faire au moins comme le soleil de Copernic , se tenir dans son centre , et illuminer de là tous ceux qui s'en approcheraient. Alciat , en vendant ainsi son érudition et ses services au plus offrant , sut accumuler des honneurs et des richesses immenses. En effet , le pape Paul III lui avait donné la place de protonotaire ; l'empereur Charles-Quint l'avait créé comte palatin et sénateur ; le roi d'Espagne lui fit présent d'une chaîne d'or d'un prix considérable ; et , partout , il rançonna les nombreux écoliers que la renommée attirait à ses leçons. Malgré son avarice , il avait tellement le goût de la bonne chère , que rien ne lui coûtait pour le satisfaire. *Avarior habitus est , dit Pancirole , et cibi avidior* : cette intempérance fut cause de sa mort , le 12 janvier 1550. Si les défauts qu'on vient de lui reprocher peuvent ternir sa réputation , sous le rapport de la morale , rien ne peut altérer sa gloire comme littérateur et comme juriconsulte. Peu d'hommes ont réuni autant de connaissances , et les ont portées à

un aussi haut degré que lui. Associant toujours l'étude du droit à celle de la littérature , il expliqua et éclaircit beaucoup de passages , restés obscurs par le peu de connaissance que les commentateurs avaient de la langue grecque et des antiquités ; il n'y a , suivant l'expression de Terrasson , aucun juriconsulte à qui les amateurs de la belle jurisprudence aient autant d'obligations. Les œuvres d'Alciat ont été recueillies et publiées à Lyon , 1560 , 5 vol. in-fol. ; Bâle , 1571 , 6 vol. in-fol. ; Bâle , 1582 , 4 vol. in-fol. ; Strasbourg , 1616 , 4 vol. in-fol. ; Francfort-sur-le-Mein , 1617 , 4 vol. in-fol. L'édition de 1571 contient 33 traités , y compris les deux versions du *Traité des Emblèmes* , qui , imprimé déjà dans le IV<sup>e</sup> vol. , l'a été avec des corrections et augmentations dans le sixième. Quelques-uns avaient été imprimés à part ; presque tous ces traités sont relatifs à la jurisprudence. On y trouve cependant des *Notes sur Tacite* ; un *Traité des Poids et Mesures* , etc. , le tout en latin. Mais , indépendamment de ces ouvrages , on doit encore à Alciat : I. *Responsa nunquam antehac edita* , Lyon , 1561 ; Bâle , 1582 , in-fol. , publiés par les soins de François Alciat , son parent et son héritier. II. *De Formulâ romani imperii* , Bâle , 1559 , in-8<sup>o</sup>. III. *Epigrammata selecta ex anthologia latine versa* , Bâle , 1529 , in-8<sup>o</sup>. IV. *Rerum patriæ , seu Historiæ mediolanensis libri quatuor* , 1625 , in-8<sup>o</sup> , réimpr. dans le *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ* de G. Grævius. V. *De Plautinorum carminum ratione* , et *De Plautinis vocabulis Lexicon* , dans une édit. de Plaute , Bâle , 1568 , in-8<sup>o</sup>. VI. *Judicium de legum interpretibus parandis* , impr. avec le *Traité de Cornélius Page* , intitulé : *Methodica juris*

## A I C

*Enco-*  
*. VIII.*  
*um sa-*  
*IX. Ju-*  
*idium,*  
*um mo-*  
*l. Notæ*  
*ceronis,*  
 donnée  
 , in-fol.  
 recueils  
*et docto-*  
*r,* 1697,  
*arorum*  
 ouvrages  
 plusieurs  
 français :  
*Combat*  
 8°, tra-  
*blèmes,*  
 Fèvre,  
 ; 1545,  
 le même  
 en vers,  
 nt la *Vie*  
 ar Aneau  
 mica en

tion et le génie de François  
 Marc-Antoine Muret, dans u  
 harangues, assure qu'il éta  
 ment de son siècle, et l'appu  
 de lettres; il mourut à Rome,  
 âgé de 58 ans. Il avait laissé  
 ouvrages qui n'ont point été i  
 (*Voy.* l'art. précédent.)

ALCIAT (TÉRENCE), Re  
 fit remarquer dans l'ordre d  
 par son savoir en théologie  
 VIII faisait grand cas de li  
 sait publiquement qu'il était  
 chapeau de cardinal; mais i  
 avant de le recevoir, en 16  
 sant les matériaux d'un ouv  
 tulé : *Historie concilii Tri*  
*veritatis hostibus evulgata*.  
 Il l'avait entrepris par ordre  
 pour réfuter l'histoire de l  
 Sarpi. Ces matériaux servire  
 sa mort, au cardinal Pall  
 pour composer une nouvel  
 de ce concile.

ALCIATI (JEAN-PAUL),  
 lau, dans le 16<sup>e</sup>. siècle, fut d  
 des protestants qui s'illustre

rapprochait, en effet, de la croyance musulmane, qui n'admet qu'une personne dans la nature divine. Son ancien associé, Gentilis, qui était venu le rejoindre en Pologne, et qui y avait eu avec lui de violentes disputes, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à accréditer ce faux bruit. Bayle en donne une excellente raison : « Deux » sectaires qui se brouillent, dit-il, » s'entre-haïssent plus qu'ils ne haïssent le tronc duquel ils se sont séparés. » Calvin et Bèze, ennemis mortels des sociniens, n'épargnèrent pas les injures à Alcibiade, et le traitèrent de fou et d'enragé. Alcibiade se retira, sur la fin de ses jours, à Dantzick, où il mourut. Il avait publié deux *Lettres à Gregorio Pauli*, contre la préexistence de J.-C., l'une en 1564, l'autre en 1565.

D—r.

ALCIBIADE naquit à Athènes, dans la 82<sup>e</sup>. olympiade, vers l'an 450 avant J.-C. Clinias, son père, descendait d'Ajax de Salamine; et Dinomaque, sa mère, était fille de Mégacles, de la famille des Alcmaonides. Étant encore enfant, lorsque Clinias fut tué à la bataille de Coronée, il eut pour tuteurs Ariphron et Périclès, fils d'Agariste, sœur de Mégacles, son aïeul maternel. Il fut élevé dans la maison de Périclès, qui, entièrement livré aux affaires publiques, n'eut peut-être pas de son éducation tous les soins qu'exigeait la violence de son caractère. Alcibiade annonça, dès son enfance, ce qu'il serait un jour. Jouant aux osselets dans la rue, avec des enfants de son âge, une voiture survint; il pria le conducteur d'arrêter, et, sur son refus, il se coucha devant la roue, en lui disant : « Passe maintenant, si tu l'oses. » Près d'être vaincu à la lutte par un de ses camarades, il le mordit à la main; « Tu mords comme une femme, dit

» celui-ci.—Non, mais comme un lion, » répartit Alcibiade. » Il réussit dans toutes ses études, et se livra avec succès à tous les exercices du corps; il ne voulut cependant pas apprendre à jouer de la flûte, trouvant que cela le défigurait. Sa beauté, sa naissance, le crédit de Périclès, son tuteur, lui donnèrent un grand nombre d'amis et de courtisans; et quelques bruits injurieux sur ses mœurs en firent la suite. Ce ne fut cependant point à tous ces avantages extérieurs qu'il dut l'amitié du sage Socrate, quoique quelques sophistes d'une époque bien postérieure aient cherché à répandre sur cette liaison des soupçons démentis par le silence des écrivains contemporains. Mais Socrate, voyant dans ce jeune homme le germe des plus grandes vertus et des plus grands vices, se flatta de le diriger vers le bien. Il prit effectivement beaucoup d'ascendant sur lui; et, quoique entraîné par le goût des plaisirs, Alcibiade revenait toujours vers le philosophe, dans les leçons duquel il puisa cette éloquence persuasive dont il fit un si mauvais usage par la suite. Il fit ses premières armes dans l'expédition de Potidée; il y fut blessé, et Socrate, qui combattait auprès de lui, le défendit et le ramena. Il se trouva aussi au combat de Délium, où il servait dans la cavalerie, qui fut victorieuse; l'infanterie ayant été défaitte, il fut obligé de prendre la fuite comme les autres, et, ayant trouvé Socrate qui se retirait à pied, il l'accompagna et veilla à sa sûreté. Alcibiade ne se mêla point des affaires publiques tant que Cléon vécut, et ne se fit connaître que par son luxe et sa dissipation; ce démagogue ayant été tué l'an 422 av. J.-C., Nicias parvint à faire conclure une paix de cinquante ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Alcibiade,

## A L C

, jaloux  
e ce que  
it point  
ent mis  
ospita-  
le leurs  
ercha à  
ita pour  
qui s'é-  
peuples.  
oyé des  
les ac-  
et leur  
at point  
que le  
our leur  
pparen-  
pelés à  
it qu'ils  
ors Alci-  
procha  
s Athé-  
ce avec  
ne rup-  
lans dif-  
idement

avait fait représenter l'Amour  
la foudre. Lorsqu'il revenait à  
il passait son temps dans tout  
de débauches. A la suite d'un  
se trouvant dans la rue avec  
uns de ses compagnons, il  
d'aller donner un soufflet à  
eus le riche, et il le lui donn  
vement. Cette action ayant  
coup de bruit dans la ville,  
alla trouver celui qu'il avait  
et, s'étant dépoillé devant l  
dit de se venger en le fra  
verges; Hipponicus, satisfai  
repentir, lui pardonna, et l  
même, par la suite, en ma  
fille Hipparète, avec dix  
(54,000 liv.) de dot; ma  
riage ne le rendit pas plus s  
femme, qui avait un très-vif an  
lui, irritée de ses fréquentes in  
le quitta, et se retira chez Ca  
frère. Voulant obtenir le divo  
alla elle-même, suivant la loi  
chez Péphore l'acte par leq  
demandait: Alcibiade, en étan

l'Olympiade et la Pythiade, et, dans l'autre, il était assis sur les genoux de la déesse Némée, et paraissait beaucoup plus beau que les trois figures de femmes qui représentaient les déesses des jeux. Ce mépris de toutes les convenances ne pouvait manquer de lui faire beaucoup d'ennemis, dans une ville où le peuple était toujours inquiet pour la conservation de sa liberté; un certain *Hyperbolus*, de la plus basse classe du peuple, et qui n'était célèbre que par son impudence, proposa l'ostracisme, moyen qu'employaient les Athéniens pour se débarrasser de ceux qui leur paraissaient trop puissants; les trois hommes contre qui cette mesure parut plus particulièrement dirigée, étaient Alcibiade, Nicias, et Phœax, orateur célèbre: la crainte les décida à se réunir, et ils prirent si bien leurs mesures, qu'ils firent tomber l'ostracisme sur celui-là même qui l'avait proposé, et qui, ne jouissant d'aucune considération, ni par ses talents, ni par sa naissance, ni par ses richesses, ne se doutait pas qu'on voulût lui faire un pareil honneur. Le peuple fut si furieux de voir l'ostracisme ainsi profané, qu'il l'abolit, et on n'en fit plus usage par la suite. Peu de temps après, les Athéniens, sur la proposition d'Alcibiade, résolurent de faire une expédition en Sicile, et lui en donnèrent le commandement, conjointement avec Nicias et Lamachus. Tandis qu'on faisait les préparatifs nécessaires, il arriva qu'une nuit, tous les *Hermès* furent mutilés, excepté celui qui était devant la porte d'Andocide. Le peuple crut que ce sacrilège tenait à quelque conspiration pour attenter à sa liberté; il ordonna les recherches les plus sévères, et un certain *Androcles* produisit quelques témoins qui présentèrent Alcibiade comme

coupable de cette mutilation, et l'accusèrent en même temps d'avoir profané les mystères d'Éleusis, en les célébrant d'une manière dérisoire dans une maison particulière. Alcibiade voulut se justifier sur-le-champ; mais ses ennemis, craignant d'avoir le dessous, parce qu'il avait pour partisans tous ceux qui devaient s'embarquer avec lui, firent remettre le jugement de cette affaire à son retour. Alcibiade ayant ainsi été obligé de s'embarquer, quoi qu'il eût pu dire pour se faire juger avant son départ, arriva en Sicile, où l'armée athénienne eut d'abord les plus grands succès; mais, à peine Alcibiade était-il parti d'Athènes, que ses ennemis étaient parvenus à animer tellement le peuple contre lui, qu'on envoya le vaisseau salaminien pour le ramener, afin de le juger. Il ne fit point de résistance, et s'embarqua; mais, arrivé à Thurium, il descendit à terre et se cacha. Quelqu'un lui ayant dit: « Quoi, Alcibiade, tu ne t'en rapportes pas à ta patrie? — Je ne m'en rapporterais pas même à ma mère, » répondit-il, lorsqu'il s'agit de la vie, de crainte qu'elle ne mit par erreur un caillou noir au lieu d'un blanc. » Le vaisseau étant revenu sans lui, on le condamna à mort. A cette nouvelle, il dit: « Je prouverai bien aux Athéniens que je suis encore vivant. » Il se retira d'abord à Argos, ensuite à Sparte. Il sut si bien s'accommoder aux mœurs des Spartiates, quelque éloignées qu'elles fussent du genre de vie auquel il s'était livré jusqu'alors, qu'il devint l'idole du peuple, qui, le voyant rasé jusqu'à la peau, se lavant dans l'eau froide, vivant de gros pain et de brouet noir, ne pouvait concevoir qu'il eût jamais eu de cuisinier, qu'il eût fait usage de parfums, ni qu'il eût porté des vêtements



femme  
 rte, con-  
 quelle il  
 disait-il,  
 oi de sa  
 t, qu'en  
 tychide,  
 du trône  
 engagea  
 Gylippe  
 r une al-  
 fortifier  
 après la  
 laquelle  
 athéniens  
 Chios,  
 t envoyé  
 nder des  
 les Athé-  
 tes à en  
 Chios ;  
 lition, il  
 nineure,  
 les Athé-  
 de mal.  
 tous les

pherne, d'après ce conseil,  
 mit plus qu'avec parcimonie  
 penses des Lacédémoniens  
 trouvant dès-lors hors d'éta-  
 ser la guerre avec activité,  
 un peu de relâche aux Athé-  
 derniers avaient alors à S  
 forces considérables; Alcibia-  
 aux généraux qui les com-  
 que, s'ils voulaient réprimer l  
 du peuple d'Athènes, et y ét  
 torité des grands, il leur pr  
 l'amitié de Tissapherne, et  
 rait l'escadre phénicienne de  
 à celle des Lacédémoniens.  
 raux y consentirent tous, l  
 tion de Phrynichus, qui cher  
 à perdre Alcibiade dans l'esp  
 sapherne. Ils envoyèrent alo  
 nes Pisandre, l'un d'eux, q  
 ner le gouvernement à u  
 composé de quatre cents pers  
 conseil, ne songeant qu'à aff  
 autorité, ne s'occupa point  
 d'Alcibiade; mais l'armée  
 l'envoya chercher, lui défé

même temps, à Mindarus qui commandait les vaisseaux des Lacédémoniens, et à Pharnabaze, satrape du roi de Perse: il les défît tous les deux, reprit ensuite Cyzique, Chalcédoine et Byzance, rendit l'empire de la mer aux Athéniens, et retourna dans sa patrie, où on l'avait rappelé par une loi rendue sur la proposition de Critias. Il y fut reçu avec un enthousiasme universel, les Athéniens étant persuadés que son exil avait été la cause de tous les malheurs qu'ils avaient éprouvés. On le renvoya bientôt en Asie avec cent vaisseaux; mais, comme on ne lui fournissait pas d'argent pour payer ses équipages, il fut obligé d'aller chercher les secours dont il avait besoin dans la Carie, et il eut l'imprudence de laisser le commandement de la flotte à Antiochus, son pilote, homme vain et présomptueux, que Lysandre n'eut pas beaucoup de peine à attirer dans une embuscade où il fut tué, et perdit une partie de ses vaisseaux. Les ennemis d'Alcibiade, à Athènes, profitèrent de cette affaire pour l'accuser, et vinrent à bout de faire envoyer d'autres généraux à sa place. Ne jugeant pas à propos de retourner dans son ingrate patrie, il se retira à Pactyes, place de la Thrace qui lui appartenait, rassembla des troupes, et se mit à faire la guerre, pour son compte, aux Thraces libres, sur qui il fit beaucoup de butin, et assura la tranquillité des villes grecques du voisinage. Il contracta, à cette occasion, des liaisons d'amitié avec quelques rois de la Thrace, qui furent tout étonnés de voir qu'il supportait encore mieux qu'eux l'excès du vin. Les généraux athéniens étaient alors stationnés, avec leur flotte, à Egos Potamos, à peu de distance de celle des Lacédémoniens. Il les avertit du danger de

leur position, et leur conseilla d'aller à Sestos, leur offrant d'obliger Lysandre à accepter le combat, ou à demander la paix, en le faisant attaquer du côté de la terre par Seuthès, l'un des rois de la Thrace; mais ils dédaignèrent ses avis, et la flotte Athénienne fut défaitée peu de temps après, sans qu'il s'en échappât plus de huit vaisseaux. Alcibiade alors, craignant la puissance des Lacédémoniens, se retira dans la Bithynie, voulant passer de là auprès d'Artaxerces, pour l'intéresser en faveur de sa patrie; mais les trente tyrans que Lysandre avait établis à Athènes, sentant qu'il leur serait difficile de contenir le peuple, tant qu'il pourrait compter sur Alcibiade, s'adressèrent, pour le faire assassiner, à Lysandre, qui s'y refusa, jusqu'à ce qu'en ayant reçu l'ordre de sa patrie, il ne lui fût plus possible de résister. Il chargea Pharnabaze de l'exécution de cet ordre. Alcibiade était alors dans un bourg de la Phrygie, avec la courtisane Timandra, qui lui était restée attachée. Ceux que Pharnabaze envoyait pour le tuer, n'osant pas l'attaquer ouvertement, mirent le feu à sa maison. Le bruit de l'incendie l'avait éveillé, il parvint à s'échapper avec un Arcadien qui l'avait toujours suivi. Les meurtriers n'osèrent pas l'attendre; mais, se tenant loin de lui, ils le tuèrent à coups de flèches. Lorsqu'ils se furent retirés, Timandra eut son corps, et lui donna la sépulture d'une manière honorable. Alcibiade mourut dans la première année de la 94<sup>e</sup> olympiade, l'an 404 avant J.-C., à l'âge d'environ quarante-cinq ans. Telle fut la fin d'un homme sur qui la nature s'était plu à répandre les qualités les plus opposées, ou plutôt, comme dit Plutarque, qui, semblable au caméléon, était toujours prêt à prendre l'impression des objets dont

## A L C

et tous les  
il s'attira  
l'opinion  
rent éton-  
races, de  
tiens, de  
astique ;  
et de sa  
sie, d'un  
iler. Il ne  
son ame  
a vertu ;  
ardiesse  
sa supé-  
acun re-  
endre, ni  
persuadé  
n certain  
: qu'elles  
sent pas  
fut, toute  
poux ci-  
loutaient  
s excès ;  
é, craint

Alcibiade des accusations per-  
blables. Il fallait que les Romains  
mêmes le regardassent comme  
un homme bien extraordinaire  
racle de Delphes leur ayant  
pendant la guerre des Samiens  
dédié, dans un endroit agréable  
la ville, les statues du plus  
du plus vaillant des grecs ; ils  
dans les comices celles de Pyrrhus  
d'Alcibiade. La vie d'Alcibiade  
écrite par Plutarque et par  
Népos. On trouve son portrait  
plusieurs ouvrages, et, entre  
dans le 1<sup>er</sup> volume de l'*Iconologie*  
de M. Visconti. Meissner a écrit  
en allemand sous le titre de *Alcibiades*  
*enfant, jeune homme, honneur*  
*et vieillard*, un roman historique  
a été traduit par M. Delamarre.  
ALCIDAMAS, rhéteur, né à Samos  
vers l'an 420 av. J. C., était le  
rain d'Isocrate, disciple de  
il avait composé un *Art de parler*  
*riche*, cité par Plutarque ;

neous. Alcime rendit son usurpation encore plus odieuse par son orgueil et sa cruauté. Mécontent des Juifs qui refusaient de le reconnaître, il vint en Syrie pour demander secours au roi Démétrius, et il se porta à détruire entièrement le temple de Judas. Démétrius lui ayant donné une armée, il se rendit maître de Jérusalem, en chassa ses ennemis, fit rebâtir l'intérieur du temple, bâti par les prophètes; mais il mourut frappé d'apoplexie, avant d'avoir pu achever cette démolition sacrilège. Les Juifs, d'un consentement unanime, se mirent à l'œuvre, pour lui succéder, Jonathan, frère de Judas-Machabée, qui prit en sa personne l'autorité de Dieu et du peuple et celle de souverain pontife.

T—D.

**ALCIME**, ou plutôt **LATINUS MUS ALETHIUS**; historien, poète et orateur dans le 4<sup>e</sup> siècle, né à Agen. Il avait composé quelques ouvrages, où il parlait avec tant de pompe de Julien-l'Apostat et de Salustien, préfet des Gaules, sous le règne de cet empereur, qu'Ausone ne craignit pas de dire qu'ils étaient plus utiles à immortaliser Julien, que la robe dont il avait été revêtu, et qu'ils faisaient plus d'honneur à Salustien, que le consulat même auquel il avait été élevé. On ne sait pas, au reste, si ces écrits d'Alcime, se trouvaient dans l'Histoire de son temps. Il ne nous reste de lui que l'Épigramme suivante sur Homère et Vir-

maior vati qui par aut proximus esset  
 melius Hecan risit, et hinc cecinit:  
 stultus natus quem tu sequeris, Homere,  
 incertus qui te possit, Homere, sequi.

Un autre **ALCIME**, né en Sicile, dont Lucien et Festus Pompéius font mention, a écrit un ouvrage sur l'Italie;

mais on ignore le lieu où il vivait, et l'époque de sa mort. A. B.—T.

**ALCINOUS**, philosophe platonicien, florissait, à ce que l'on croit, au commencement du 2<sup>e</sup> siècle. Les détails de sa vie ne nous sont point parvenus, et nous ne le connaissons guère que par son *Introduction à la doctrine de Platon*, dont Marsile Ficin fit une version latine. Elle fut publiée, pour la première fois, avec divers Traités de Jamblique, Proclus, Porphyre, Synesius, et autres platoniciens, *Venetis, in ædibus Aldi*, 1497, in-fol. Elle a souvent été réimprimée depuis. Jacques Charpentier l'orna d'un Commentaire, qui parut à Paris, 1575, in-4°. Denys Lambin en publia une édition grecque et latine (avec des scholies); Paris, 1567, in-4°. et Michel Vascosan, une autre, *ibid.*, 1552, in-8°. Daniel Heinsius l'inséra, de la même manière, dans ses éditions de *Maxime de Tyr*, Leyde, 1608, 1617; Oxone, 1667, in-8°. On la trouve, en latin, dans les premières éditions d'Apulée, Rome, 1469 et 1472; Venise, Alde, 1521, etc., et dans l'*Histoire de la Philosophie*, de Th. Stanley, publiée par Olearius. Lips., 1711, in-4°, page 326. Elle a été traduite en français, par M. Combes Doumous, Paris, 1800, in-12. — Un autre **ALCINOUS**, philosophe stoïcien, est cité par Philostrate, dans les *Vies des Sophistes grecs*. D. L.

**ALCIONIUS**. Voy. **ALCIONIUS**.

**ALCIPHON**, sophiste grec du 3<sup>e</sup> ou du 4<sup>e</sup> siècle, dont il nous reste des lettres, supposées écrites par des pêcheurs, des gens de la campagne, des parasites, des courtisanes, etc. Le style en est en général assez naturel; ce qui pourrait faire supposer qu'Alciphron vécut à peu près à l'époque de Lucien. Au reste, sa vie nous est absolument inconnue; la meilleure édition

le qu'Ét. Bergler  
et en latin, avec  
s, Leipzig, 1709,  
791, in-8°, et  
siques additions,  
agner, Leipzig,  
e savant M. Bast  
ttres inédites et  
portantes dans  
Bibliothèque im-  
aiter qu'il donne  
le cet auteur dont  
bien important,  
ur les mœurs des  
aurait de la peine  
s lettres ont été  
s, Paris, 1785,  
bbé Richard, qui  
nom. L'évêque  
e intitulé: *Alci-*  
*philosophe*; c'est  
igion chrétienne.  
non, philosophe  
Suidas fait men-  
s d'Alexandre-le-

pour la cérémonie. Tout le  
accouru, elle égorga ses  
les jeta dans le feu et s'y pro-  
même. Les Lacédémoniens  
corps de ces infortunées h  
territoire. Cet événement t  
riva peu de temps avant la  
de Messène.

ALCMAN, poète grec, n  
en Lydie, vers l'an 670  
obtint le titre de citoyen  
s'est servi du dialecte d  
nom même d'Alcman, qui  
mæon, dans la langue cor  
entièrement dorien. On tr  
Athénée et dans Plutarque  
fragments d'Alcman qui  
passion pour Mégalostrate,  
prit qui faisait fort bien d  
fragments, conservés par  
dans son recueil des Lyri  
à la suite de Pindare, 1560  
imprimés fréquemment d  
Fulvius Ursinus, à la sui  
*mina novem illustrium* J  
Antwerpæ, 1568, in-8°

tres de Cylon et de ses par-  
t exil ne fut pas de longue  
maison revint lorsque Solon  
li l'ordre, et il eut le com-  
ment des troupes que les Athé-  
oyèrent au secours des Am-  
, dans la guerre de Cirrha,  
592 av. J.-C. Il fut exilé de  
par Pisistrate, l'an 570 av.  
se retira à Delphes avec ses  
ndit quelques services aux  
que Cræsus avait envoyés  
l'oracle, et ce prince, l'ayant  
à sa cour, le renvoya com-  
sents. Alcmaeon mourut peu  
après, dans un âge avancé,  
un fils nommé *Mégaclès*.

C—R.

**ÆON**, de Croton, fils de  
fut un des disciples de Py-  
vers les dernières années du  
de la secte italique. Il se livra  
rement à l'étude de la phy-  
le la médecine, et ne tarda  
ir d'une grande réputation.  
er, au rapport de Chalcid-  
ssaya de disséquer les ani-  
l'occupa beaucoup de la struc-  
ail. Un des premiers encore,  
dans la grande Grèce, il  
r *la Nature des Choses*.  
réfuta; mais le livre du pé-  
n est perdu. Voici, d'après  
et Stobée, l'exposé des opi-  
nions : Les éléments, ou  
es choses, sont doubles. op-  
ntraires. — Les astres sont  
divins. — La lune a la forme  
elle; sa lumière est éternelle :  
e disparaît, c'est que la nar-  
rtourne. — Les planètes se  
à l'opposite des étoiles fixes,  
re, d'occident en orient. —  
t immortelle, et mobile par  
; son mouvement est sans  
ne celui du soleil. — L'audi-  
re par le moyen du vide qui

est au-dedans de l'oreille; car il n'y  
a que les corps vides qui soient so-  
nores. — C'est par la chaleur et l'hu-  
midité de la langue que nous discernons  
les saveurs. — Le siège de l'ame est au  
cerveau, d'où, par aspiration, nous  
prenons connaissance des odeurs. —  
C'est la tête qui se forme la première  
dans le fœtus, et ce fœtus aspire sa  
nourriture par tout son corps, de  
même que l'éponge boit le liquide qui  
l'environne. — Le sommeil est causé  
par la retraite du sang aux veines  
confluentes; et l'éveil, par la diffu-  
sion de ce liquide : son absence to-  
tale donne la mort. — L'isonomie,  
ou équilibre des facultés corporelles,  
c'est-à-dire du chaud, du froid; de  
l'humide, du sec; du doux, de l'a-  
mer, etc., constitue la santé: l'équi-  
libre rompu, survient la maladie; car  
la faculté prédominante corrompt tou-  
tes les autres. Du reste, la cause des  
maladies est, ou efficiente, par un  
excès de chaleur, de sécheresse; ou  
matérielle, par surabondance ou dé-  
faut d'un principe alimentaire; ou hy-  
drostatique, par l'altération ou les  
perturbations du sang, de la bile, des  
humeurs; ou bien, enfin, elle dépend  
de causes extérieures, par l'influence  
du climat, des eaux, etc. » D. L.

**ALCOCK (JEAN)**, savant et pieux  
évêque anglais, était né, vers le milieu  
du 15<sup>e</sup> siècle, à Beverley, dans le  
comté d'York. Après avoir étudié à  
Cambridge, où il prit le degré de doc-  
teur, il parvint, par son seul mérite,  
aux premières dignités de l'église et de  
l'état, ayant été nommé successivement  
évêque de Rochester, de Wor-  
cester et d'Ély. ambassadeur près du  
roi de Castille, et grand-chancelier.  
A ses connaissances littéraires et poli-  
tiques, il joignait un talent distingué  
en architecture, attesté par plusieurs  
beaux édifices élevés sur ses dessins.

A L C

ance des  
 ai qu'on  
 e Jésus à  
 enri VII,  
 un cou-  
 gieuses,  
 ce, qu'on  
*piritua-*  
 , qu'on  
*uté reli-*  
 parmi les  
 trouvent  
*ionis ad*  
 t, in-4°;  
*res suos*  
*rnwell,*  
 , 1498,  
*is sancti*  
 ta, Lon-  
 o saumes  
 glais; V.  
*editatio-*  
*ge d'une*  
 , in-4°.  
 isbeach,  
 elle qu'il

même, où, sous la direction  
 les plus habiles instituteurs  
 formaient l'élite de la jeu-  
 l'empire; école qui fleurit sou-  
 cesseurs, et à laquelle l'univ-  
 Paris se rattache par une su-  
 de maîtres non interrompue.  
 école, Alcuin joignit une bibl-  
 et une sorte d'académie, dont  
 magne ne dédaigna pas de fai-  
 et dont chaque membre e-  
 le nom d'un personnage de l'  
 Charlemagne y prit celui de  
 et Alcuin, celui de Flaccus Al-  
 cuin repassa en Angleterre  
 un séjour de trois ans; mais  
 en 792, en France, pour  
 sortir. Ce fut alors qu'il for-  
 les auspices du prince, plusieurs  
 florissantes, à Aix-la-Chapel-  
 ris, etc. Bientôt, il joignit,  
 restaurateur des études, cel-  
 fenseur de la foi contre El-  
 Félix, évêque d'Urgel, qui  
 laient, en Espagne, les erreu-  
 torianisme. Il eut, dans le mé-

u, il se retira dans son abbaye de Saint-Martin de Tours, et ouvrit à sa réputation attira un grand nombre d'auditeurs. Quoique de la cour, il y conserva l'estime et la considération dont il avait joui. Il eut une correspondance avec l'empereur et les princes de son temps. De son crédit que pour se faire de ses bénéfices. Délivré de tout soin temporel, il se livra tout à la prière et à l'étude, et fit un manuscrit en latin, en français, en italien, une copie correcte de l'Écriture du Nouveau Testament. Ces pieux exercices qu'il continuait, lui firent mourir à 80 ans, âgé de près de 100 ans, par humilité, voulant ne toute sa vie. Ses *Oeuvres* furent recueillies à Paris, en 1617, par André Duchesne, qui a écrit la vie de l'auteur. De Troyes, prince-abbé de Saint-Denis, en a donné une édition en 1656, 2 vol. in-fol., avec des notes.

P. CHIFFLET a aussi publié une édition intitulée : *la Confession d'Alcuin*, in-4°, que D. Mabillon a été de ce savant théologien a placé, dans son *Recherches sur les Rhétoriqueurs*, son Dialogue de l'Éloquence, dont les interlocuteurs sont Alcuin lui-même et Charlemagne. Théologien, philosophe, historien, poète, mathématicien, il savait le latin, le grec, l'arabe, et réunissait toutes les connaissances de son temps. Sans doute il se ressentait du goût de son siècle, mais il est loin de justifier au-dessus de son temps. Ses contemporains l'appelaient le *sanctuaire des livres*, *artium liberariorum*; mais il est juste de le louer sur les services qu'il a rendus à la littérature, dans la nuit profonde que les ténèbres couvraient l'Europe, et sur le noble

usage qu'il fit de la confiance de Charlemagne. On nous a conservé, de son intimité avec ce prince, des détails qui prouvent qu'il était capable de dire la vérité, comme le monarque était digne de l'entendre. Charlemagne disait un jour, en soupirant : « Plût à Dieu que je trouvasse douze hommes aussi savants que Jérôme et Augustin ! — Comment, répondit Alcuin, le Créateur du ciel et de la terre, J.-C., pour annoncer son nom, n'a eu que deux hommes de cette supériorité, et vous, Sire, vous osez en demander douze ! » Le trait suivant semblerait faire peu d'honneur à sa modestie, si l'on ne devait pas plutôt y voir une preuve de son discernement. Un jour, il rendait compte à l'empereur des soins qu'il donnait à l'instruction de ses sujets : « Je ne prodigue pas à tous, disait-il, les trésors que je possède ; je les partage. Je frotte les lèvres de l'un du miel des saintes écritures ; j'enivre l'autre du vin vieux de l'histoire ancienne ; je nourris un troisième des fruits de la grammaire ; je fais briller aux yeux du dernier les scintillations des étoiles. Chacun a son lot, et doit s'en contenter. »

N—L.

ALCYONÉE, fils d'Antigone-Gonatas (Voy. ce nom).

ALCYONIUS (PIERRE), naquit à Venise, de parents pauvres et d'une basse naissance, vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Il est probable qu'Alcyonius, ou Alcionio, n'était point son nom de famille, mais qu'il le prit dans la suite, selon l'usage de son temps, pour se donner un air d'antiquité. L'étude des langues latine et grecque fut la principale occupation de sa jeunesse. La pauvreté le força de se faire correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. Il se présenta, en 1517, pour remplir la chaire que Marc Musurus, son maître,



int pas, qu'il s' est trouvé, dans une li-  
 dans les que de religieuses dont il étai-  
 se de sa cin, le seul manuscrit qui es-  
 illement core du *Traité de Cicéron De*  
 haran- qu'il l'y avait pris, en avait  
 ènes, et plus beaux passages dans so-  
 Ces der- gue, et l'avait ensuite supprimé  
 primées qu'il ne restât aucune trace  
 haran- larcin. Paul Manuce fut le  
 ance du former cette accusation, qui fut  
 repro- par Paul Jove, et ensuite  
 infidéli- plusieurs autres auteurs. Quelq-  
 Genesio aussi ont défendu Alcyonius  
 ologne, dans ces derniers temps. Le  
 l fit im- Tiraboschi, entre autres, ap-  
 e à cette examiné la question, dans le  
 er de se de *l'Histoire de la Littéra-*  
 eta tous *lienne*, a démontré que cette  
 feu, et tion était dépourvue de vérité  
 comme de vraisemblance. Mencken  
 passa, imprimer le traité *De exilio*  
 e, où il in-12, à Leipzig, avec les  
 cardinal de Valérianus et de Tolle-  
 langue *malheur des Gens de Le-*  
 s très- d'autres écrits sur le même  
 outa une sous le titre commun d'*Ana-*  
 es de

*Gigantomachia*, conservé  
 ie, dans la famille des Alde-  
 e commencement d'un autre  
 titulé : *Herculeidos*, à la  
 du duc de Ferrare, Hercu-  
 lont le manuscrit est à Mo-  
 ins une bibliothèque particu-  
 fin, la bibliothèque Lauren-  
 à Florence, possède de lui  
 vres d'élegies, dont le cha-  
 andini a donné une notice  
 t quelques extraits, dans son  
 : des Manuscrits de cette li-  
 ie. Cet auteur a cependant  
 à l'attention de Mazzuchelli.

G—É.

MANUCE. Voy. MANUCE.  
 GRÆF, ou ALDEGREVER  
 , peintre et graveur, né à  
 n Westphalie, en 1502, fut  
 lbert Durer, et un de ceux  
 le mieux imité la manière de  
 e. Préférant la gravure à la  
 , il abandonna en quelque  
 pinceau pour le burin. Doué  
 ie fécond, presque toutes ses  
 sont d'après ses composi-  
 l en a seulement g. avé quel-  
 es d'après des peintres alle-  
 Son œuvre, formée d'abord  
 ourgmeistre Six, et compléée  
 l. Mariette, est composée de  
 es, y compris quelques sujets  
 avec des différences, aux-  
 n a joint quelques copies. Cet  
 est vendu, en 1805, chez  
 it-Yves, 660 fr. Les sujets  
 recherchés d'Aldegrever sont  
 tre *Évangélistes*, la *Lucre-  
 stoire de Suzanne*, les *Tra-  
 Hercula* et le *Portrait de  
 de Leyde*. On regrette que  
 nières années aient été em-  
 à graver différentes planches  
 s orfèvres. Cet artiste a peint  
 tableaux dans sa ville natale,  
 t en général d'une assez bonne

couleur. On y remarque surtout une  
*Nativité*, qui n'est pas sans mérite,  
 mais où l'on trouve les mêmes défauts  
 que dans toutes les productions de ses  
 compatriotes contemporains, c'est-à-  
 dire, beaucoup de sécheresse, et un  
 mauvais goût de dessin. Cet artiste  
 mourut à Soest, en 1558, dans une  
 situation voisine de l'indigence. Il est  
 mis au rang des graveurs qu'on appelle  
 petits-mâtres, tels que Belsam, Théodore-de-Brie, etc., à cause du grand  
 nombre de petits sujets qu'ils ont gra-  
 vés. P—E.

ALDERETE (DIÉGO GRACIANDE),  
 fils de Diégo Garcia, l'un des grands  
 officiers de la maison de Ferdinand et  
 d'Isabelle, naquit à la fin du 15<sup>e</sup> siècle,  
 et mourut à l'âge de 90 ans, sous le  
 règne de Philippe II. Son père l'en-  
 voya, très-jeune, faire ses études à  
 Louvain, auprès de Jean-Louis Vives.  
 Sous un tel maître, il fit des progrès  
 extraordinaires dans les lettres grec-  
 ques et latines, et dans la philosophie.  
 Charles-Quint le fit son secrétaire par-  
 ticulier, fut conservé dans la même  
 qualité par Philippe II, et jouit d'une  
 grande considération à la cour. C'était  
 un homme doué d'une grande piété et  
 d'une grande sagesse, un vrai philoso-  
 phe chrétien. Il épousa Jeanne de Dant-  
 zig, fille de l'ambassadeur de Pologne  
 auprès de Charles-Quint, avec laquelle  
 il vécut long-temps heureux, et qui  
 lui donna plusieurs enfants, qui tous  
 lui firent beaucoup d'honneur. On a  
 de lui, en espagnol : I. une Traduction  
 élégante des ouvrages de Xénophon,  
 qui parut, pour la première fois, à Sala-  
 manque, en 1552, in-fol ; II. des Tra-  
 ductions de la plupart des ouvrages de  
 Plutarque, d'Isocrate, de Dyon Chry-  
 sostôme, d'Agapet, diacre, des *Offices  
 de S. Ambroise* ; III. une Traduction  
 de Thucydide, Salamanque, 1574,  
 in-fol. Elle passe pour un des ra-él-

ALD

ui a aussi  
*la Con-*  
*que*, sur  
 aissé une  
 es grecs,  
 en espa-  
 compa-  
 ion des  
*our*. Son  
 onsidéra-  
 beaucoup  
 le la litté-  
 S—A.  
 ERNARD),  
 suivirent  
 -lettres,  
 e une ar-  
 ction. Ils  
 Pétat ec-  
 ur figure  
 ie le fa-  
 pelait les  
 guer, di-  
 tte mau-  
 on à l'ha-

très-estimés, écrits en esp  
 premier : *Origen de la len-*  
*tellana*, Rome, 1606, in-4°.  
 in-fol.; il avoue, dans cet ouv  
 son frère Joseph lui a fourni  
 secours pour sa composition  
 est intitulé : *Varias antigüe*  
*Espana Africa y otras pri*  
 in-4°, Anvers, 1614. On a  
 lui une *Lettre au pape Urba*  
 sur les reliques de quelques  
 Cordoue, 1630, in-fol., et  
 collection de *Lettres sur l'É*  
*tie*. Il avait composé une *Bae*  
*trata* qui est perdue; et le  
 espagnols croient, avec rai-  
 ce serait un trésor pour le  
 quités. Joseph était né en  
 mourut en 1616. Nous igno-  
 née de la mort de Bernard.  
 ALDERETE (BERNARD  
 Zamora, dans le royaume  
 sur la fin du règne de Phi-  
 entra, très-jeune, dans l'ord-  
 suites, et se fit de bonne lie-

(**TORRE**), médecin et bon de Césène, dans le 17<sup>e</sup>. médecin du cardinal. Odoard ni l'établit directeur de son nique. Aldini en fit impriescription, sous ce titre : *plantarum horti Farnesæ*, 1625, in-fol., cum s connu sous le nom d'*Horianus*. Aldini a donné d'asfigures de quelques unes ites, et des descriptions nais surchargées d'érudic nombre, il y a un *acaimosa*, auquel on a connom de *Farnesiana*, qui reconnaissance que l'on moire du cardinal Farnèse, et ami des savants, et qui rdin où cet arbre a été cul a première fois. Il est aaturalisé en Italie et dans méridionales de la France. ait promis de publier beau figures; mais elles sont lites. Il paraît qu'Aldini ne rête-nom de cet ouvrage, réellement de Pierre Cascin de Rome, qui dit ex dans la préface, qu'il a tout *ita scripsi*. D—P—s.

**RANDINI** (**SYLVESTRE**), professa quelque temps le : où il s'était formé à la ju e à l'école de Philippe Detres habiles maîtres. Il se r la suite, enveloppé dans es civiles qui s'élevèrent à yant toujours été du parti i Médicis, quand cette famaitresse de la république, ni fut forcé de s'exiler de dépouillé de tous ses biens, e vie errante, et remplit mplois d'auditeur, de gou de conseiller de plusieurs de plusieurs cardinaux.

Paul III l'appela à Rome, et le fit successivement avocat consistorial, avocat du fisc et de la chambre apostolique. Paul IV voulut aussi l'avoir pour un de ses conseils. Aldobrandini mourut à Rome, en 1558, à l'âge de 58 ans. Mazzuchelli, dans ses *Scrittori ital.*, tom. I, part. 2, a donné fort exactement les titres de ses ouvrages de jurisprudence, et rapporté les magnifiques éloges que plusieurs écrivains ont faits de lui. Il laissa plusieurs enfants, presque tous distingués par leur savoir; entre autres Hypolite Aldobrandini, d'abord cardinal, et ensuite pape, sous le nom de *Clément VIII*, qui fit élever à son père un magnifique mausolée dans l'église de la Minerve, et Thomas, qui est l'objet de l'article suivant. G—É.

**ALDOBRANDINI** (**THOMAS**), fils de Sylvestre, et frère du pape Clément VIII. On ignore les circonstances de sa vie; on peut seulement conjecturer, d'après des lettres de quelques uns de ses contemporains, qu'elle fut assez agitée sous le pontificat de Pie IV; sous celui de Pie V, il fut plus tranquille, et remplit, auprès de ce pape, l'emploi de secrétaire des brefs. Il mourut encore jeune, avant d'avoir pu mettre la dernière main à sa traduction latine des *Vies des anciens Philosophes*, de Diogène Laërce, avec de savantes notes. Cet ouvrage fut publié, à Rome, en 1594, in-fol., grec et latin, par le cardinal Pierre Aldobrandini, neveu de l'auteur. Plusieurs savants ont fait l'éloge de la traduction et des commentaires, entre autres, Isaac et Méric Casaubon. On trouve, dans les lettres de Pierre Vettori, des traces d'un autre ouvrage de Thomas Aldobrandini: c'était une paraphrase latine du dernier livre d'Aristote, *De physico auditu*. Thomas avait envoyé à P. Vettori ce travail, pour lui

## A. L. D.

ettori lui  
 e février  
 ands clo-  
 arдинаux  
 e famille.  
 G—É.  
 abrégia-  
 aux 15°.  
 lorence,  
 iédecine,  
 uite, jus-  
 s profes-  
 es écoles  
 sortir, et  
 où il ne  
 osa plu-  
 ient pour  
 le Traité  
*in faustus*.  
 nort, au  
 m grand  
 i qualités  
 i lettres.  
 e la célè-  
*anti*, sur  
 mi nacla

Guillaume de Mahnsbury pré-  
 ne dut cette faveur qu'à la suite  
 Le pape, informé de cette  
 montra beaucoup de répugnance  
 confirmer la nomination du  
 conduite politique de l'archevêque  
 dred ne fut pas plus exempt de  
 proches, et la versatilité de ses  
 cipes parut clairement lors des  
 lutions qui eurent lieu pendant la  
 nière partie de sa vie. A peine  
 fut-il mort, qu'Aldred appuya ses  
 tentions que Harold forma de  
 couronne. Après la victoire remportée  
 sur ce prince, par Guillaume le  
 mandie, à la fameuse journée de  
 tings, Stigand, archevêque de  
 bery, ayant refusé de couronner  
 queur, Aldred se chargea de cette  
 monie. Lorsque les habitants de  
 et des comtés du Nord, appuyés  
 corps de danois, se déclarèrent  
 veur d'Edouard Atheling, Aldred  
 par chagrin, soit par crainte  
 malade, et mourut, l'an 1042.  
 trouve dans un manuscrit de la

-Chapelle, se rendit à Metz, entra dans le clergé ; mais l'em-papella à la cour, et le nomma apellain et son confesseur. En 1177, il passa à l'évêché du Mans, où il gouverna paisiblement jusqu'à la mort de Lothaire-le-Debonnaire. Lothaire-le-Debonnaire mourut en 1141 ; il ne fut rétabli que par Lothaire-le-Debonnaire. Lothaire-le-Debonnaire mourut en 1141 ; il ne fut rétabli que par Lothaire-le-Debonnaire. Lothaire-le-Debonnaire mourut en 1141 ; il ne fut rétabli que par Lothaire-le-Debonnaire.

T—D.

ALDRICH (ROBERT), savant évêque anglais, né à Burnham, dans le comté de Buckingham, vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Il occupa le siège épiscopal de Carlisle, sous les règnes de Georges III et de la Reine Charlotte, circonstance qui suffit à faire connaître son caractère, en montrant la flexibilité de ses opinions selon le temps et les intérêts. Auteur de divers écrits, parmi lesquels on distingue les suivants : I. *la ad Guilielmum Hormannum*. II. *Epigrammata varia* ; III. *Reponses diverses sur les Sacrements*. IV. *Reponses à quelques plaines concernant les abus de la Messe*. Il mourut en 1755.

X—S.

ALDRICH (HENRI), savant théologien anglais, né à Westminster, en 1647, consacra une grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il a publié plusieurs ouvrages utiles. Il réunissait, à ses connaissances théologiques et littéraires, des talents peu communs comme architecte et comme musicien. C'est sur ses dessins qu'ont été bâties la chapelle du collège de la Trinité et la place de Perkwater, à Oxford, ainsi que l'église de Tous-les-Saints. Il a laissé, pour le service de l'église, différents ouvrages en musique estimés de ses compatriotes. Ses principales productions littéraires sont : I. *Artis logicæ compendium* ; II. *des Eléments d'Architecture* (en latin) ; III. *deux Traités sur l'Adoration de J.-C. dans l'Eucharistie* ; IV. *deux Poèmes latins estimés, qu'on imprima dans le Musée Anglicanæ, l'un sur l'avènement de Guillaume III au trône d'Angleterre ; l'autre, sur la mort du duc de Glocester*. On doit aussi à Aldrich des éditions de différents auteurs grecs, avec la version latine, composées pour l'usage de ses élèves. Il fut chargé, avec l'évêque Sprat, de la révision et de la publication de l'*Histoire de Clarendon*. On voit, par quelques pièces de lui, qui se sont conservées, que sa muse s'égayait quelquefois sur des sujets peu conformes à la sévérité théologique, et l'on peut citer pour exemple l'épigramme suivante :

Si bene quid meminî, causæ sunt quinque bibendi,  
Hospitiis adventus, præsentis sitis, æque futura,  
Aut vini bonitas, aut quilibet altera causa.

Henri Aldrich mourut en 1710, à Oxford, âgé de 63 ans. Il avait demandé à être enterré, sans aucune pompe, ni monument, dans la cathédrale de cette ville.

X—S.

ALDRIGHETTI, médecin de Padoue, enseigna pendant 34 ans avec

de cette  
 x du pro-  
 sivement  
 la peste  
 fut atteint  
 t, âgé de  
*traité des*  
 s instruc-  
 Saxonnia,  
*e perfec-*  
*Herculis*  
*ni claris-*  
*nd, ordi-*  
*ptus, Pa-*  
 A—N.  
 eld-maré-  
 reur Fer-  
 pauvre et  
 très avoir  
 ue à Pa-  
 secrétaire  
 de Ma-  
 égiment à  
 ps après,  
 Madruz,  
 n sortir,

Wallenstein, Ferdinand s'éta-  
 lui-même à l'armée, Aldring  
 défendre, contre les Suédois  
 sage de l'Isar, près de Land  
 n'y réussit pas; Landsbut fut  
 l'armée impériale prit la fuite  
 dringer se noya dans l'Isar. C  
 si sa mort fut volontaire, ou s  
 et jeté du haut du pont par-  
 mis.

ALDROVANDE (ULYSSE  
 VANDI), professeur à Bologn  
 1527, d'une famille noble  
 ville qui subsiste encore, et  
 mai 1605, à l'âge de 78 ans  
 des plus laborieux et des p  
 naturalistes du 16<sup>e</sup>. siècle; à  
 presque toute sa longue vie  
 suma sa fortune entière à rec  
 matériaux de sa grande *His-*  
*turelle*, voyageant en diffé  
 de l'Europe, et entretenant  
 plusieurs peintres et grav  
 croit assez généralement qu'  
 aveugle dans l'hôpital de  
 mais on a contesté, depuis

aturelle de Paris. I. *Histoire d'Aldrovande* est en n-fol., dont il n'a pu me que quatre; savoir: oiseaux, qui parurent en 600 et en 1603, et un tes, en 1601. Sa veuve avec des autres animaux c, immédiatement après 1606. Corneille Utervecceuseur, natif de Delft, rédigea, sur ses manuscrits, une des solipèdes, celui d'Arhus, et celui des poissons. Thomas Demster, écossais, également prolifique, travailla, après à celui des pieds fourtrite des successeurs d'Al-Barthélemi Ambrosinus, même devoir pour les quadrupèdes digités, des monstres et des mMontalbanus, pour celui Tous ces volumes parurent à Bologne, en inées. Ils y ont été réimprimés qu'à Francfort, et il est es avoir tous de la même lques-uns même, comme incraux, sont beaucoup ue les autres. On ne peut les livres d'Aldrovande une énorme compilation t sans génie; encore le matière en sont-ils, en e, empruntés de Gessner. avec raison, qu'on le réième, si l'on en était toutes et les choses étrangères à A l'occasion de l'histoire du coq ou du bœuf, grand naturaliste, Aldrois raconte tout ce qui a dit des coqs et des ut ce que les anciens en , tout ce qu'on a imaginé

» de leurs vertus, de leur caractère,  
 » de leur courage, toutes les choses  
 » auxquelles on a voulu les employer,  
 » tous les contes que les bonnes fem-  
 » mes en ont faits, tous les miracles  
 » qu'on leur a fait faire dans certaines  
 » religions, tous les sujets de super-  
 » stition qu'ils ont fournis, toutes les  
 » comparaisons que les poètes en ont  
 » tirées, tous les attributs que cer-  
 » tains peuples leur ont accordés,  
 » toutes les représentations qu'on en  
 » fait dans les hiéroglyphes, dans les  
 » armoiries, en un mot, toutes les  
 » histoires et toutes les fables dont  
 » on s'est jamais avisé au sujet des  
 » coqs ou des bœufs. » Néanmoins,  
 cet ouvrage est encore nécessaire aux naturalistes, à cause de quelques figures et de quelques détails qui ne se trouvent point ailleurs. Les planches en sont toutes en bois, et assez grossières.

C—v—A.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro.  
 ( Voy. ADELARDS. )

ALDUIN. Voy. AUDOIN.

ALÉANDRE (JÉROME), cardinal, naquit, le 13 février 1480, à la Motte, dans la Marche trévisane, vers le Frioul. Son père était médecin de profession, mais descendait des anciens comtes de Landro. Après avoir étudié à Venise et à Pordenone, Aléandre étant revenu, en 1497, dans sa ville natale, fit un défi au professeur qui y enseignait publiquement, le convainquit d'ignorance, et obtint sa place. Il ne savait encore que le latin; il apprit depuis le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe; il apprit aussi, d'un vieux prêtre padouan, l'astronomie, et même l'astrologie judiciaire, à laquelle il eut le malheur d'ajouter foi. Il se rendit à Venise, où il expliqua les *Tusculanes* de Cicéron, avec un grand concours d'auditeurs. Le pape Alexandre VI le chargea d'aller



quelques affaires ;  
 en route ; il fut  
 enise, et, sa ma-  
 se, de renoncer à  
 nua des instruire,  
 tres ; il avait à  
 était déjà regardé  
 savants hommes  
 nait, à ses autres  
 s des mathématis-  
 e : il se lia d'ami-  
 et avec Érasme,  
 Venise pour faire  
 es. Aléandre l'aida  
 vail ; ils se brouil-  
 ; mais Érasme ne  
 dre justice à ses  
 à son savoir. La  
 dre franchit les  
 appela en France,  
 fesser les belles-  
 sité de Paris. Il y  
 es auteurs grecs,  
 a : ses succès y  
 qu'il devint rec-

attaquait de tous les siens.  
 mort de Léon X, il se rendit en  
 auprès d'Adrien VI, son su-  
 et accompagna, en Italie, le  
 pape, qui l'en récompensa  
 pension de 500 ducats. Clé-  
 lui donna l'archevêché de B-  
 le nomma en même temps  
 auprès de François I<sup>er</sup>. Alé-  
 trouver le roi dans son ca-  
 de Pavie. La bataille se don-  
 jours après (le 24 février 1525)  
 accompagna François I<sup>er</sup>,  
 épiscopaux, se tint toujours  
 auprès de lui, et fut, comme  
 prisonnier : il fut remis en  
 2 mars, moyennant une  
 500 ducats. Après avoir fait  
 à la Motte, dans le Frioul, et  
 il se rendit à Rome. Il y é-  
 cette ville fut saccagée par le  
 Colonne et par les Impériaux  
 septembre 1526 ; il se retira  
 teau St-Ange avec le pape  
 maison fut brûlée et pillée, et

rouve son épitaphe , qu'il i-même en vers grecs , dont rniers signifient : *Et je suis répugnance , parce que d'être témoin de bien des nt la vue était plus doulou-moi que la mort.* Le même prétend qu'il avait , par mal- ui , quelques connaissances e ; qu'il s'occupait trop de sa nait trop de remèdes , les mal , et qu'il avança ainsi l' instant de sa mort. Il laissa bibliothèque , qu'il légua au : Ste.-Marie dell' Orto , à vait écrit un grand nombre , dont la plupart n'ont e jour. Les seuls qui aient és , sont : I. *Lexicon græ-* t , Paris , 1512 , in-fol. , de- rare. C'est une compilation x de ses écoliers ; il n'y eut rt , que de revoir et corri- travail sur les dernières et d'y faire un grand nom- rvations et d'additions. II. *inè utiles græcarum Mur- ta compendio ingredi vo-* Argenterati , 1515 , in-4° . , depuis plusieurs fois. Ce 1 abrégé de la grammaire Chrysoloras ; III. Une pièce ins élégiaques intitulée : *Ad Neæram* , dans le *Recueil* Toscanus , qui a pour titre : *illustrum poetarum italo-* suffirait pour prouver que , ivré à ce genre d'écrire , il y ssi. Le traité *De concilio* qu'il ne put achever , et vait écrit que quatre livres , ant utile après sa mort : on : souvent avec fruit au con- nte. On conservait de lui , liothèque Vaticane , un au- rit plus précieux , et que li regarde même comme ce

qu'Aléandre a laissé de plus important. Il contient des lettres , et d'autres écrits relatifs à ses nonciatures et à ses légations , contre l'hérésie de Luther. Le mérite de ces lettres est suffisam- ment prouvé par l'usage que le cardinal Pallavicino en a fait dans son *Histoire du Concile de Trente* : les premiers livres sont en grande partie tirés de ces lettres et instructions , que le cardinal a soin de citer en marge ; et , pour mieux animer son récit , il met souvent ce qu'il en a tiré dans la bouche d'Aléandre lui-même. G—É.

ALÉANDRE ( JÉRÔME ) , qu'on appelle LE JEUNE , pour le distinguer du cardinal , était fils d'un neveu de ce dernier , qu'on nomme ordinaire- ment l'ANCIEN. Il naquit , comme lui , à la Motte , en 1574 , et fit ses études à Padoue , où il se fit connaître , dès l'âge de 19 ans , par des poésies la- tines et italiennes ; ce qui l'a fait met- tre , par Baillet , au nombre des *En- fants célèbres par leurs études*. Il n'en suivait pas avec moins d'ar- deur celle du droit , et il n'avait que 26 ans quand il publia un *Commèn- taire* sur l'ancien jurisconsulte Cælius. Il était aussi très-versé dans les an- tiquités. S'étant rendu à Rome , le car- dinal Octave Bandini le prit pour se- crétaire ; Aléandre remplit pendant vingt ans cette place. Urbain VIII l'enleva au cardinal Bandini , pour l'attacher au cardinal Fr. Barberini , son neveu , avec lequel il l'envoya en France. La faible santé d'Aléandre , qui avait résisté aux fatigues du voyage , ne put résister de même à la bonne chère qu'il fit , soit à Paris , soit à Rome , après son retour , avec des amis qui étaient dans l'usage de se rassembler tous les trois jours , et de se donner chacun à son tour de bons repas. Le dérangement total de son estomac fut suivi d'une longue ma-

le 9 mars 1629, le cardinal Barberin, par ses mérites magnifiques, assista l'académie et était membre, et fut président. Ce cardinal, qui portèrent ses titres, jusqu'à sa sépulture, hors des murs, et fut érigé un tombeau, et une épitaphe. Les écrivains de son temps ont écrit de beaux éloges de son mérite et de l'élegance de son style. On voit dans sa *Bibliographie* qu'il semble avoir rendu plusieurs ouvrages. Les principaux de son style sont : *Les versibus elepharvisii*, 1593, *Fragmenta jurisconsulti*, 1600, in-4° ; *que tabulae marie, symbolisque*

et dans Mazzuchelli, *Scrittura*, tom. 1, part. 1. Enfin, il a laissé un assez grand nombre de manuscrits, qui étaient conservés dans la bibliothèque du cardinal Barberin, et dont Fontanini (*diseso*) avait promis de donner l'édition : en voici les titres : *Observationes variae ; Commentum ad vetus kalendarium Romani Valente imperatore scriptum ; Tolarum latinarum centurorum liber ; Dissertationum carminum volumen Mecenica libri duo.*

ALEGAMBE (PHILIPPE) né à Bruxelles, le 22 janvier 1650, n'avait point encore achevé ses études lorsqu'il passa en Espagne, où il fut attaché au duc d'Ossone, qui le fit accompagner en Sicile. Après avoir étudié la théologie à Rome, il alla à Gratz, pour y enseigner la

*creticis vel aliis occisi sunt*, 657, in-fol. ; III. *Heroes et charitatis societatis Jesus*, 658, in-4°. C'est la liste des qui ont sacrifié leur vie pour les pestiférés. Le P. Alcaït allé jusqu'en 1647; Jean qui publia cet ouvrage, le jusqu'en 1657. D—c.

IRE (YVES, baron d'), d'une maison de l'Auvergne, suiles VIII à la conquête du de Naples, en 1495. Ce e fit gouverneur de la Basi-Louis XII lui donna ensuite rnement du duché de Milan. non d'armes du chevalier et de Gaston de Foix, duc ours, il accompagna ce deris son expédition contre le les II, et fut fait gouverneur gne, en 1512. La même anlecida la victoire à la bataille nnes, où Bayard et Gaston être enveloppés par les Es, s'ils n'avaient été secourus ègre. Au moment où il se siar un si beau dévouement, il que son fils vient d'être tué attant à côté du duc de Ne- Déjà il avait perdu, quelque iparavant, un autre fils; il ne vivre à cette seconde perte: is suis, mes enfants, s'écrie-t-il voix douloureuse! et, se pré- au milieu des bataillons enne- y trouve la mort qu'il cher- était un des plus vertueux et des uiles capitaines de son temps. comte de Montpensier, ne per- raime de Naples que pour n'a- suivies conseils. On lui a re- trop d'opiniâtreté dans ses et c'est en grande partie à t qu'on attribua la défaite de le; mais ses talents étaient si ment reconnus, et les troupes

avaient tant de confiance en lui, qu'il serait parvenu au commandement en chef, si la mort ne l'eût trop tôt arrêté dans sa brillante carrière. Les d'Alègre se firent remarquer, dans le 16<sup>e</sup> siècle, par plusieurs meurtres, dont ils furent auteurs ou victimes. Ces faits, peu dignes de l'histoire, ont encore été aggravés par quelques biographes, qui en ont fait une famille d'Atrée et de Thieste. Celui de ces faits qu'on peut considérer comme le plus authentique, est l'assassinat d'Antoine d'Alègre, par son cousin Duprat, baron de Viteaux, qui le prit en traître au moment où il sortait du Louvre, en 1571. B—p.

ALÈGRE (YVES, marquis d'), maréchal de France, se distingua à la bataille de Fleurus, en 1690, servit ensuite en Allemagne jusqu'à la paix de Riswick, et, après s'être signalé à la journée de Nimègue, défendit Bonn contre les alliés. Il fut fait prisonnier en Flandre, lorsque les ligues de Tirlémont furent forcées, et conduit en Angleterre. Il ne rentra en France qu'à la paix, servit, en 1712, au siège de Douay, prit ensuite Bouchain, fit, l'année suivante, la campagne d'Allemagne, couvrit l'armée qui força le camp des Impériaux près de Fribourg, et reçut, en 1724, le bâton de maréchal de France. Envoyé en Bretagne pour y commander en chef, il présida l'assemblée des États de cette province, en qualité de commissaire du roi, et mourut à Paris, en 1755, à 80 ans. B—p.

ALEMAGNA (GIUSTO D'), peintre, est auteur d'une fresque que l'on voit encore sur un mur du couvent de Santa-Maria di Castello, à Gènes, et qui représente une *Annonciation*. Le travail en est soigné et fini, comme celui d'une miniature. L'ange Gabriel, quoique d'un style un peu gothique, est dans une attitude qui ne manque

A L E

orte cette à rétablir la discipline dans l'  
*ermania* et à instruire le peuple. Il  
 muné- Salon, en 1450, à l'âge de 6  
 magna à 1527, le pape Clément VI  
 ns qu'il cet archevêque, dont le c  
 et qu'il alors transporté dans la vill

ALEMAN (MATHIEU),  
 ville, vers le milieu du 16<sup>e</sup>.  
 employé comme un des surin  
 et contrôleurs des finances,  
 Philippe II qui, se fiant diffi  
 une seule personne, divisai  
 A—D. entre plusieurs hommes les  
 inal, né tions d'un seul ministère. Ay  
 ble, du plusieurs années avec honi  
 lres, il mour du repos et des lectu  
 hevêché demander sa démission qu  
 lartin V On ignore l'année de sa m  
 riger la on présume qu'il vécut enc  
 ic dans dant une partie du règne  
 man fut lippe III. On est égalemen  
 dans la formé des motifs qui le firen  
 Naples Mexique, où il était en 1606  
 un grand à laquelle il y publia son *O*  
 nsidéra- *Castellan*, in-4<sup>e</sup>, ouvrage  
 e que le

ar G. Chappuis, Paris, 1600, II. *le Gueux, ou la Vie de un d'Alfarache* (traduit par ain), 1652, deux parties in-12; *Vie de Guzman d'Alfarache* traduite par Gabriel Bremond, 3 vol. in-12, 1709, 3 vol. le traducteur retrancha quelques aventures et en ajouta d'autres; *aventures de Guzman d'Alfarache*, par Le Sage. C'est une imitation qu'une traduction de l'ouvrage de Le Sage qui a été oublié (par Alletz), sous le titre *histoires plaisantes de Guzman d'Alfarache*, 1772, 2 vol. in-12; 2 vol. in-18. C—S—A.

AMAND (LOUIS-AUGUSTIN), grenoblois, en 1645, après avoir embrassé la religion protestante, se fit recevoir docteur en médecine à la faculté de médecine de la ville de Grenoble dans l'espoir d'obtenir un brevet de médecin du roi sur les vaisseaux de la marine, mais se voyant se rendre à Paris. Pelisson et Bouhours furent amis d'Amand qui perdit l'amitié du dernier, de l'abbé de La Chambre, et écrivit des nouvelles observations de Vaugelas, qu'il publia sous le titre de *Nouvelles Remarques de Vaugelas sur la Langue françoise, ouvrage posthume, avec des observations de M. H...*, Paris, in-12. Alemand mourut à Grenoble en 1728. On a de lui : I. *Nouvelles Observations, ou Guerre civile des Français sur la Langue françoise*, in-12; c'était l'essai d'un Dictionnaire historique et critique de l'Académie française en arrêtation, se disposant à publier ; II. *Histoire monastique d'Irlande*, 1690, in-12; III. *Journal de l'Europe pour l'année 1695*, Strasbourg (Paris), 1695,

in-12 de 600 pages : on peut, sur cet ouvrage, consulter les *Nouveaux Mémoires de l'abbé d'Artigny*, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 282; III. une traduction de la *Médecine statique de Sanctorius Alemand* se proposait de publier un *Traité de l'ancienneté des médecines méthodiques*, et un ouvrage où il essayait de démontrer que les protestants ne sont pas toujours inutiles à la religion catholique. — Son frère, avocat au parlement de Grenoble, avait dédié au P. La Chaise un ouvrage à peu près semblable, contenant un nouveau système contre les protestants. A. B—T.

ALEMANNI (NICCOLÒ), antiquaire : ses parents étaient grecs et originaires d'Andros; il naquit à Ancône, le 12 janvier 1585, vint à Rome en 1592, et fut élevé dans le collège fondé par Grégoire XIII pour les jeunes grecs; il y fit de grands progrès dans les sciences, et surtout dans les langues latine et grecque. Comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il prit le sous-diaconat dans le rit grec, et ensuite dans l'église romaine. Il enseigna la rhétorique et la langue grecque dans le collège où il avait reçu son éducation, et où l'on a conservé son portrait. Il eut pour élèves plusieurs personnes distinguées, entre autres Léon Allatius ou Allacci, François Arcudi, et Scipione Cobelluti. Celui-ci, étant devenu secrétaire des brefs du pape Paul V, le fit entrer, en qualité de secrétaire, chez le cardinal Scipione Borghèse. Alemanni ne remplit pas cet emploi à la satisfaction du cardinal, qui eut souvent à se plaindre des défauts de son style, du peu d'usage qu'il avait des manières du monde, et surtout de ce qu'il mêlait toujours du grec dans ses lettres latines. Il lui fit pourtant obtenir, en 1614, la place de garde de la bibliothèque du Vatican, à la-

e rendait si pro-  
 anni publi, à  
 in-folio, le 9<sup>e</sup>.  
 Procope, qu'il  
 duction latine et  
 s. Cet ouvrage a  
 suivante à Rome,  
 taedt, en 1654,  
 en 1669, in-fol.  
 ais sans les notes  
 dans les *OEu-*  
*rocope*, Paris,  
 helli cite encore  
 Rome, en 1524;  
 typographique,  
 Alemanni n'était  
 l'Alemanni sont  
 et très-estimés;  
 d'avoir été quel-  
 as sa manière de  
 e vives réclama-  
 es dont il charge  
 ien (*Voy. PRO-*  
*CELIUS*). Deux  
 ublia encore une  
*ean-de-Latran.*

seph - Simon Assemani. El  
 bliée par Jean Bottari, et ell  
 dée d'une notice sur son aut  
 chelli fait encore mention  
 ouvrage d'Alemanni, qu'il d  
 manuscrit, sous ce titre: *D*  
*apostolorum sepulcro*; ma  
 ou il a puisé cette notice. Ale  
 rement composé plusieurs  
 sur l'*Odegon* d'Anastase  
 qui a été publié par Jacqu  
 il dit lui-même avoir co  
 dissertation *De Eccles*  
*pralatione*; mais on doit  
 gretter qu'il n'ait pas ach  
 blié son grand ouvrage su  
*quités ecclésiastiques*, de  
 lui-même en plusieurs occ  
 véritable nom de cet aute  
*manni*, c'est ainsi qu'il l'éc  
 lui-même, et non pas  
 comme on le trouve dan  
 ouvrages. Cette leçon vicieu  
 Jules Negri, qui le compte  
 écrivains nés à Florence  
 les membres de l'ancien

ut si fièle, que le com-  
 olice qui le recueillit, au-  
 yer aux Enfants trouvés,  
 re de lui faire donner des  
 liers, et le confia, dans  
 a femme d'un pauvre vi-  
 re avait-il déjà quelques  
 our agir de la sorte ;  
 les parents de d'Alembert  
 ient jamais fait connaître  
 t, peu de jours après sa  
 is réparèrent l'abandon  
 it laissé : son père lui as-  
 livres de rente , revenu  
 s pour le mettre au-des-  
 n. Le temps a déchiré le  
 ls ont voulu se couvrir :  
 urd'hui que d'Alembert  
 de madame de Tencin ,  
 bre par son esprit et  
 ité , et de Destouches ,  
 - provincial d'artillerie ,  
 quel on ajoutait le mot  
 r le distinguer de l'auteur  
 r. D'Alembert annonça de  
 e une grande facilité et  
 ion : mis dans une pen-  
 le quatre ans, il n'en avait  
 dix, lorsque le maître de  
 n, homme de mérite, dé-  
 l'avait plus rien à lui ap-  
 e ne fut néanmoins qu'à  
 l passa au collège Maza-  
 ntra en seconde. Ses dis-  
 aient frappé ses maîtres,  
 ils espéraient trouver en  
 eau Pascal pour le soutien  
 du jansénisme à laquelle  
 ortement attachés. Il fit,  
 emière année de philoso-  
 ommentaire sur l'épître de  
 Romains, et commença,  
 cet, comme Newton avait  
 lorsqu'il eut étudié les  
 ues, il prit aussitôt pour  
 it qu'elles inspirent à ceux  
 ent captiver leur esprit que

par des vérités absolues, et trompa l'es-  
 perance de ses maîtres en renonçant  
 pour toujours aux discussions théolo-  
 giques. En sortant du collège, il prit  
 le grade de maître ès-arts, étudia  
 en droit, fut reçu avocat; mais il  
 n'en continua pas moins de se livrer  
 aux mathématiques. « Sans maître,  
 » presque sans livres, et sans même  
 » avoir un ami qu'il pût consulter  
 » dans les difficultés qui l'arrêtaient,  
 » il allait aux bibliothèques publi-  
 » ques; il tirait quelques lumières gé-  
 » nérales des lectures rapides qu'il y  
 » faisait, et, de retour chez lui, il  
 » cherchait tout seul les démonstra-  
 » tions et les solutions; il y réussis-  
 » sait pour l'ordinaire; il trouvait  
 » même souvent des propositions  
 » importantes qu'il croyait nouvelles;  
 » et il avait ensuite une espèce de  
 » chagrin, mêlé pourtant de satis-  
 » faction, lorsqu'il les retrouvait  
 » dans les livres qu'il n'avait pas con-  
 » nus. » Ce passage d'un mémoire  
 que d'Alembert nous a laissé sur sa  
 vie, n'est pas seulement curieux par  
 l'idée qu'il nous donne des difficultés  
 que cet homme illustre a eues à sur-  
 monter; mais parce qu'il montre  
 combien il s'en fallait alors que les  
 moyens d'étudier les sciences fussent  
 aussi multipliés qu'ils le sont mainte-  
 nant. Les amis qui dirigeaient la con-  
 duite de d'Alembert, l'engageant à  
 choisir un état qui pût le mener à  
 quelque aisance, il se décida pour la  
 médecine, comme une profession  
 moins étrangère aux sciences que  
 toute autre; cependant, afin d'éviter  
 les distractions, il voulut éloigner  
 de lui, pour un temps, ses livres de  
 mathématiques; mais, poursuivi par  
 ses idées, tournées sans cesse vers ce  
 sujet, il les reprit tous un à un, bien  
 avant le terme qu'il s'était fixé: il  
 cessa donc de résister à son goût; et



la science  
 er rang-  
 ent des  
 vide, un  
 résentés  
 1739 et  
 de cette  
 mbre de  
 ntôt (en  
 e dyna-  
 qui n'est  
 n d'une  
 évidente  
 nu à ré-  
 ire d'un  
 mination  
 ime doit  
 une mé-  
 équation  
 u'on fai-  
 hérants,  
 itrés, il  
 aux es-  
 tres s'a-  
 ière. En  
 n de son

l'adopta par acclamation au  
 de ses membres. Parmi les  
 qu'il lui adressa, trois ont  
 rement contribué aux progrès  
 science : ceux de 1746 et  
 sur l'analyse pure, et celui  
 sur les cordes vibrantes. C  
 a fixé l'attention des géom  
 le calcul intégral aux diffé  
 partielles, dont Euler ne s'ét  
 qu'en passant, et sans en fai  
 application. D'Alembert pre  
 lement part aux recherches  
 complété les découvertes de  
 sur le mouvement des corps  
 et achevé de changer en t  
 qu'on n'avait d'abord appe  
 système. Pendant qu'Euler e  
 s'en occupaient, il remit, de  
 l'Académie des sciences, un  
 du *problème des trois cor*  
 blème dont le but est de dé  
 les dérangements que les a  
 réciproques des planètes cau  
 le mouvement elliptique qu'  
 enteraient autour du soleil

blia. L'oubli dans lequel est tombée celle qui fut couronnée l'année suivante, prouve que les tracasseries littéraires influent quelquefois sur ces décisions, malgré le voile où s'enveloppent les concurrents; car il n'est pas permis de douter que de misérables démêlés ne se soient élevés entre Euler et d'Alembert, et n'aient empêché celui-ci d'obtenir le prix qui lui était dû, non pour avoir résolu la question proposée, puisqu'elle est encore à résoudre, mais pour avoir posé, le premier, les fondemens de la théorie mathématique et rigoureuse du mouvement des fluides, et ouvert la route de l'application du calcul différentiel partiel à la physique. La cause de ces démêlés n'est pas bien connue; mais il y a tout lieu de penser qu'ils devaient leur naissance aux prétentions exagérées de Maupertuis, et à sa querelle avec Voltaire, qu'Euler avait épousée. Il n'éprouva cependant point à l'Académie des sciences de Paris la même défaveur qu'il avait attirée à d'Alembert. Quoique celui-ci connût la cause du peu de succès de son ouvrage, il détermina sa compagnie à ne pas remettre un prix qu'Euler devait remporter. Les différens écrits dont je viens d'indiquer sommairement l'objet, et qui n'ont occupé qu'environ quinze années de la vie de d'Alembert, tracent une carrière brillante, qu'il acheva de fournir par de nombreux mémoires, insérés, pour la plupart, dans ses huit volumes d'*Opuscules*. Ils roulent, en général, sur des développemens ou des additions à divers points de ses ouvrages, et contiennent beaucoup de vues importantes. La première serveu de son goût pour les mathématiques ne fit que suspendre celui qu'il avait montré pour les belles-lettres, dans le cours de ses études,

et qui reparut bientôt lorsque, après ses plus importantes découvertes, les recherches mathématiques ne lui offrirent plus une moisson aussi abondante de vérités nouvelles, ou qu'il sentit le besoin de délasser son esprit de ces profondes méditations. C'est ce même goût qui donnait à ses préfaces l'intérêt qu'elles présentent presque toutes, par les remarques que l'on y trouve sur la philosophie et la métaphysique de la science; mais c'est par le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* qu'il a commencé sa carrière littéraire; et ce morceau, ou plutôt cet ouvrage, demeurera le modèle du style dont il faut écrire sur les sciences pour unir la dignité à la précision. D'Alembert y présenta, dit-il, la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires qu'il avait acquises pendant vingt années d'étude; et il faut ajouter que c'était aussi la quintessence de tout ce qu'on savait alors sur ces différens sujets. Il rédigea, en outre, la partie mathématique de l'*Encyclopédie*, pour laquelle il composa un grand nombre d'articles, dont beaucoup sont remarquables par une énonciation précise, une discussion approfondie, et souvent un dénouement très heureux de quelque difficulté métaphysique de cette science. En attachant son nom à ce grand ouvrage, il en partagea en quelque sorte la destinée, et se vit lancé dans le monde littéraire, où les tracasseries ne sont peut-être pas plus vives que dans le monde scientifique, mais sont plus fréquentes et plus prolongées, à cause du grand nombre d'amours-propres qui peuvent y prendre part. Engagé par ce premier pas, d'Alembert, qui fut bientôt reçu à l'Académie française, continua d'allier la culture des lettres à celle des mathématiques. Ses écrits litté-

vers le  
n et la  
, furent  
ts. Au-  
longue  
quables  
le net,  
quantes.  
*tres* les  
ns leurs  
conduite  
es prin-  
ommes  
ages est  
ié. Les  
les sup-  
its, sur  
Frédé-  
ire sen-  
*jours de*  
ges. Les  
*gratoire*  
*sur l'art*  
*de quel-*  
les *Mé-*  
*Suède*,  
ature et

préinte d'une raison supérieure  
pèrent l'amour de la justice,  
des préjugés; mais celle-ci  
dans les bornes d'une scrupuleuse  
dération. Ce n'est que dans sa  
pondance avec Voltaire, publi-  
la mort de l'un et de l'autre  
fond de sa pensée a paru  
vert; mais son ame s'était  
connaître par un grand dési-  
ment. Atteint par la persécution  
cité à l'*Encyclopédie*, et dés-  
le gouvernement de sa patrie  
fusa néanmoins la présidence  
cadémie de Berlin, et le roi  
la laissa vacante tant qu'il e-  
rance de l'attirer auprès de  
sista de même aux pressant-  
tations de l'impératrice d-  
(Catherine II), qui lui écri-  
propre main pour l'engager  
ger de l'éducation de son  
étrangers avertirent sa patrie  
ce qu'il valait, et il reçut un  
du roi de Prusse, lorsqu'il  
faisait encore celle de l'Acad-  
sciences, à laquelle il avait

mce, il évitait la société des gens en place, et ne se livrait que dans la retraite à la gaité et la franchise de son caractère, qui prenait quelquefois l'air de la causticité. Il n'avait de la malice dans son caractère que la bonté dans le cœur, et la simplicité, qui, d'ailleurs, lui accordait de la part de l'érudition un rang très-distingué, et généralement favorable d'un critique sévère, et qui, dans ses dernières années, attaqua avec tant de force l'esprit du siècle où brillait, est bien propre à réduire à sa juste valeur les censures de l'orgueil et d'hérésies littéraires des sages d'un écrivain qui n'était point à aucun genre de débauche. Le crédit dont il jouissait, et qui était constant pour Voltaire, propre mérite, lui attirèrent beaucoup d'ennemis; cependant il ne cessait de ne pas répondre aux reproches qu'on lui portait: on ne cessait de discussions littéraires de son temps, et il eut avec J.-J. Rousseau, l'auteur de l'article consacré à Genève, dans l'*Encyclopédie*, aux disputes, il s'y refusait, et se réfugiait alors, disait-il, dans la modeste géométrie. Cette modestie en lui le fruit de la réputation, ses vivacités allaient jusqu'à l'emportement; mais il se calma aussitôt, lors même qu'il était arrachées par les souffrances qui terminèrent sa vie mourut de la pierre, sans pouvoir opérer, à l'âge de 66 ans, le 17 août 1783. Il institua pour ses héritiers testamentaires Condorcet, et laissa l'un des plus beaux esprits de son siècle que lui avait envoyés Frédéric II. Destouches, veuve de Condorcet, et qui lui avait toujours témoigné de l'amitié et de con-

sideration. Il était membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe; et plusieurs ont rendu des hommages publics à sa mémoire. Son éloge, fait par Condorcet, pour l'Académie des sciences, est un des meilleurs qui soient sortis de la plume de cet écrivain. L'Académie française proposa l'éloge de d'Alembert pour sujet du prix de 1787: il ne fut pas remporté; mais il donna occasion à Marmontel, dans la séance publique du 25 août de cette année, de peindre d'une manière touchante le mérite et les grandes qualités d'un confrère dont il avait été l'ami. Le roi de Prusse témoigna de véritables regrets en apprenant la mort de d'Alembert, qu'il avait connu personnellement, lorsqu'après la paix de 1763, ce savant alla le remercier de ses bienfaits. D'Alembert et Frédéric entretenirent une correspondance qui fut publiée après la mort du monarque, et dont la lecture est très-piquante. Les ennemis de d'Alembert ont voulu l'apprécier par une espèce de bon mot, en disant qu'il était grand géomètre parmi les littérateurs, et bon littérateur parmi les géomètres: la vérité est qu'en géométrie, il fut au premier rang, et, au second, en littérature; mais, par l'influence qu'exerce le style sur le sort des écrits de tous genres, les *Traité de Mathématique* de d'Alembert auront été lus moins long-temps que ses productions littéraires. On n'oserait placer au-dessus de lui aucun des géomètres ses contemporains, quand on considère les difficultés qu'il a vaincues, la valeur intrinsèque des méthodes qu'il a inventées, et la finesse de ses aperçus; mais cette finesse qui paraît former le trait caractéristique de son talent, le jetait souvent dans des voies détournées, et l'empêchait sans doute de rechercher le mérite d'une expri-

A L E

est peut-  
 par une  
 lier avec  
 e, qu'en  
 détails de  
 , si l'on  
 té de dy-  
 : seconde  
 ème, la  
 s et des  
 la mar-  
 éconde,  
 es écrits;  
 ertes de  
 es écrits  
 rs, une  
 e de plus  
 s où elles  
 fois. La  
 à mesure  
 t vieillir  
 rages de  
 a lecture  
 vail d'é-  
 à mérite  
 t l'avant-

*Réflexions sur la cause gé-  
 Vents*, in-4°. 1747. 4°. *R*  
*sur la précession des équ*  
*sur la nutation de l'a*  
*terre*, in-4°. 1749. 5°. *E*  
*nouvelle théorie sur la*  
*des fluides*, in-4°. 1752. 6  
*ches sur différents points in*  
*du système du Monde*, 3  
 1754, 1756. On doit joir  
 ouvrage les *Nouvelles ta*  
*lune*, et *Nova tabularum*  
*emendatio*. 7°. *Opuscules*  
*tiques*, 8 vol. in-4°. 176  
 68-73-80. A la suite des éc  
 dents se placent les *Elémez*  
*sique théorique et pratique*  
*les principes de M. Banne*  
*cis, développés et simplifi*  
 in-8°. Cet ouvrage a eu quatre  
 la 4<sup>e</sup>. a été imprimée à Lyon  
 Les productions littéraires c  
 bert sont: 1°. *Mélanges de*  
*et de philosophie*, 5 vol. in-  
 primés plusieurs fois. 2°. *S*  
*truction des Jésuites*, 1 v

**ALAN** (CHARLES DE VALOIS, frère du roi Philippe de Valois de la branche d'Alençon et François I<sup>er</sup>, en 1525. Il avec courage à la bataille de Marston contre les Flamands, y fut grièvement blessé, prit ensuite ses malades en Guienne sur les Anglais tué, en 1346, à la bataille de Crécy où il commandait l'avant-garde. Alençon, qui ne fut d'abord comte de la Normandie, fut érigé en duché de Jean I<sup>er</sup>, petit-fils du précédent. Ce dernier fut tué en 1411 à la bataille d'Azincourt. B—P.

**ALAN** (JEAN II, duc d') surnommé *Beau*, fils de Jean I<sup>er</sup>, né en 1379. Il aimait le faste et la guerre, avait les plus beaux chevaux et l'équipage de chasse le plus riche qu'il y eût alors en France. Il fut le fils de princes morts pour le roi, il servit aussi l'état avec distinction, fait prisonnier à la bataille de Tewkesbury, en 1471; et, maître de sa liberté en traitant avec les Anglais, il préféra la captivité au désespoir. Mais, ayant eu l'imprudence de se rendre ensuite au dauphin, de France, Charles VII, et de traiter, à la sollicitation de ce fils dénaturé, avec les Anglais contre Charles VII, il fut le vainqueur du sang condamné à la mort par le roi dans sa cour des pairs. Il fut rendu à Vendôme en 1458. Il lui fit grâce de la vie, et le renvoya au château de Loches, où il sortit qu'à l'avènement de Louis XI. Ayant ensuite eu des intelligences avec Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, un second arrêt fut prononcé contre lui en 1475, et il mourut en prison. B—P.

**ALANÇON** (RENÉ, duc d') fils du précédent. Louis XI, qui le haïssait, supprima ses pensions, le dépouilla de ses biens, lui fit craindre des persécutions plus violentes encore, et lui fit donner de faux avis pour l'alarmer et le perdre. Le duc d'Alençon allait se réfugier chez le duc de Bretagne, lorsqu'il fut arrêté et enfermé à Chinon, dans une cage de fer, où il ne recevait à manger qu'à travers les barreaux. Pendant trois mois, il éprouva ce traitement barbare; jugé enfin par le parlement, qui voulait le sauver sans irriter le roi, il ne fut déclaré coupable que de désobéissance, et recommandé à la clémence du monarque; mais il ne fut rétabli dans ses titres et dans ses biens que par Charles VIII. Il mourut le 1<sup>er</sup> novembre 1492. B—P.

**ALANÇON** (CHARLES IV, duc d'), fils du précédent, né en 1489, suivit Louis XII en Italie, se trouva, en 1509, à la bataille d'Agnadel, et épousa, la même année, Marguerite d'Angoulême, depuis reine de Navarre, sœur unique de François I<sup>er</sup>, qui fit reconnaître le duc d'Alençon pour premier prince du sang. Marguerite n'eut jamais que du mépris pour son mari, dont la figure et le mérite ne répondaient ni à sa dignité ni à son rang. Au passage de l'Escaut, en 1521, François I<sup>er</sup>, lui donna la conduite de l'avant-garde, honneur qui appartenait au connétable de Bourbon, et ce fut une des principales causes de la défection de ce dernier, qui fut bien vengé à Pavie, par la honte du rival qu'on lui avait préféré. Au lieu de voler au secours du roi, dans cette journée fatale, avec l'aile gauche qui n'avait point encore donné, le duc d'Alençon épouvanté fit sonner la retraite, et, par-là, fut cause de la perte de la bataille et de la prise du roi. Les murmures de toute la France indignée contre lui, les reproches dont la duchesse d'Angoulême

## A L E

nt mou-  
you, le  
e prince  
ché fut  
e, fils de  
çois de  
i—p.  
) , était  
t de Pa-  
e même  
rccer. Il  
ssion de  
quoiqu'il  
ssi l'ab-  
lisait de  
gnation :  
e corps  
t auteur  
Théâtre  
*que*, en  
*tres de*  
ont pas-  
tion des  
*laprat*,  
es *OEu-*  
, impri-  
et les

Ferrare, et l'on voit à Mantoue, Parme et Venise, plusieurs monuments exécutés sur ses plans. Aleotti mourut en 1650.

ALÈR (PAUL), jésuite, né à St.-Guy, dans le Luxembourg, fit ses études à Cologne, et entra, en 1670, dans l'ordre de S. Ignace. Il fit sa licence de philosophie, de théologie et de belles-lettres dans la même ville, et qu'en 1691 : appelé, en 1701, à l'université de Trèves, il y donna sa leçon de théologie, et fut nommé, en 1702, régent du gymnase. Ses supérieurs lui confièrent l'organisation et la direction des gymnases de Munster, de Cologne, de Trèves et de Juliers ; il mourut le 1727, à Dueren, dans le duché de Juliers. Ses principaux écrits sont : I. *Tractatus de artibus humanis*, 1717, in-4° ; II. *Philosophia partitæ, pars 1. sive logica*, 1710, *pars 2. sive physica*, 1711, *pars 3. seu anima et meta*, 1724 ; III. *Gradus ad Philosophiam*. Cet ouvrage est devenu le livre de lecture dont se servent les écoles

tres absurdes de *Docteur de fontaine de vie*, etc.; 1<sup>re</sup>. sept. 1245. X—M. ALEXANDRE), né à Edimbourg, d'une famille qui se dit de la race royale d'Ecosse, ord. contre Luther; mais, disputant contre Patrice pour le ramener à la religion, il se laissa lui-même ébranler par sa propre croyance. Il était chanoine de la métropole d'Edimbourg. Mécontent de la manière dont on traitait le clergé, le fit mettre en prison. Ales trouva le moyen de s'échapper, et il profita de sa liberté pour embrasser la profession du luthéranisme en Allemagne. Lorsque Henri VIII fut constitué en état de schisme, vint à Londres, et y enleva le cardinal, sous la protection de Crammer. Le cardinal fut obligé de retourner en France, et il devint professeur à Francfort-sur-l'Oder. Ensuite de ce que les magistrats de cette ville voulaient établir une peine contre les fornicateurs, il se retira à Cologne, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1565. Il fut un grand ami de Melancthon; et, avec lui, en 1554, aux conférences de Marbourg, où il s'agissait de résoudre les questions théologiques de l'époque, l'année suivante, à celles de Worms, convoquées pour faire cesser les dissensions excitées par les doctrines d'Osiander. L'électeur de Rhénanie l'avait député, en 1541, aux conférences de Worms, où le cardinal de Saxe, qui y présidait pour le parti catholique, ne voulut pas lui permettre de disputer. Ales a composé un grand nombre d'ouvrages qui firent du bruit de son temps. Ce sont des Commentaires sur les Psaumes, sur l'Évangile de saint Jean, sur l'Épître aux Ro-

main; les deux à Timothée, celle à Tite; des Traités de controverse sur J.-C. considéré comme unique médiateur, contre Osiander; sur la Trinité, contre Valentin-Gentilis; sur la divinité de J.-C., contre Servet; une Réponse aux 52 articles des docteurs de Louvain, etc. — Un autre ALES (Jean), naquit à Oxford, en 1584; d'abord calviniste, il se fit catholique, et fut regardé comme un bon théologien. Il composa plusieurs écrits remarquables par une sage tolérance; entre autres, un *Traité du Schisme*, et mourut en 1656, à 72 ans. T—D.

ALESIO (MATHIEU-PIERRE), peintre et graveur, né à Rome, fut élève de Michel-Ange, et eut assez de génie pour bien saisir la manière de ce grand artiste. Jeune encore, il alla en Espagne pour y exercer ses talents: il commença par faire un grand nombre de dessins, dont il grava plusieurs à l'eau-forte. S'étant fixé à Séville, il peignit à fresque, dans la cathédrale de cette ville, un *S. Christophe*, figure gigantesque, dont les jambes ont, dans leur plus grande largeur, plus de 4 pieds. Cette figure excita l'admiration générale; finie avec soin dans toutes ses parties, elle offre un très-grand caractère, et le dessin en est d'une rare correction. Le carton en fut long-temps placé dans la grande salle du palais de Séville. Quelques éloges qu'Alesio ait reçus pour ses ouvrages, et surtout pour cette figure, sa franchise et sa modestie étaient telles, qu'il reconnaissait la supériorité du peintre espagnol Louis de Vargas, son contemporain. Contemplant un jour un tableau d'*Adam et Eve*, par cet artiste, il vanta surtout le raccourci d'une des jambes d'Adam, et dit que cette jambe seule valait mieux que tout son *S. Christophe*. Il fit plus encore: malgré l'estime générale dont il jouissait, il



n Italie,  
 it pas be-  
 pays qui  
 ssi grand  
 is. Alesio  
 D—r.  
 SANDRI  
 o), juris-  
 la célèbre  
*enialium*  
 l'ancienne  
 ri de Na-  
 étudia à  
 tres, Fr.  
 alderino.  
 la profes-  
 ça bien-  
 l'iniquité  
 les diffi-  
 s. Il se li-  
 surtout à  
 antiquité.  
*Diction-*  
 u'il avait  
 Il allégué  
 on Tesité

dition dont ce livre est rem-  
 s'est moqué, avec raison, d  
 de crédulité que l'auteur y  
 parlant des sortilèges, des  
 d'esprits, et de l'explicatio  
 ges. Tiraboschi se tient, à  
 naire, dans un sage milie  
 louange et le blâme, en pa  
 ouvrage singulier. « On pe  
 » parer, dit-il, à un  
 » gasin, où l'on trouve des  
 » dises de toute espèce  
 » confusion et le désord  
 » règnent, et au milieu de  
 » d'objets faux, douteux ou  
 » on en trouve aussi de très  
 » mais il faut une main hab  
 » rimentée pour les choisir  
 » lir, et en faire un bon  
 première édition parut à  
 1522, in-fol., sous ce titre  
*dri de Alexandro dies*  
 André Tiraqueau en donna  
 commentaire, intitulé *Sem*  
 fut imprimé, pour la prem  
 Lyon, en 1586, in-fol.

les hommes par de fausses ap-  
ns , de quelques maisons de  
regardées comme infâmes ,  
qu'il y revient souvent des es-  
des fantômes , que l'auteur lui-  
a vus presque toutes les nuits.  
mier ouvrage , dont on peut ju-  
r ce seul titre , a été entière-  
ndu dans le second. Les livres  
*lium dierum* ne sont point du  
res , mais les quatre Disserta-  
sont beaucoup , parce qu'elles  
mais été réimprimées à part , et  
méritent d'être recherchées que  
ur rareté. G — É.

LESSI (GALÉAS), architecte, né  
ise, en 1500, suivit le style de  
-Ange, qu'il sut heureusement  
Depuis long-temps célèbre en  
il fut appelé à Gênes, en 1552,  
élever l'église de Ste.-Marie-de-  
an, qui passe pour un des plus  
morceaux d'architecture de cette  
asari, dans la *Vie de Léon*: Léon-  
le de plusieurs ouvrages impor-  
l'Alessi. Ciprien Pallavicini, ar-  
que de Gênes, lui fit construire  
ole de la cathédrale, et ordonna  
chœur fût refait à neuf, sur ses  
s. On doit à Alessi le palais Gri-  
et le palais Pallavicini, dans la  
ville. Il bâtit aussi, à St.-Pierre-  
a, le palais impérial. On a gravé  
rs, en 1663, quelques-uns des  
ents élevés par Alessi, et dont  
s lui-même avait fait les dessins.  
chitecte mourut à Pérouse, en  
on trouve des détails exacts sur  
vrages dans la *Vie des Peintres*,  
*ulpteurs et des Architectes mo-*  
; de Léon Pascoli, Rome, 1750,  
2 vol. in-4°. A — D.

LESSIO, dit MARCHIS, né à Nan-  
n 1700, étudia la peinture, et  
sa particulièrement à composer  
ysages. La galerie de Weymar  
e plusieurs de ses tableaux : on

en voit aussi dans les galeries de Na-  
ples et de Florence. Les ouvrages de  
ce maître manquent au musée Napo-  
léon. Il imita beaucoup Tempesta, et  
prit de lui sa manière piquante d'éclairer  
les objets : il est resté cependant infé-  
rieur à ce peintre. Alessio mourut vers  
1740, après avoir travaillé à Rome  
quelques années. Il faut prendre garde  
de confondre les compositions d'Alessio  
avec celles de Zuccherelli qui, dans son  
premier style, eut beaucoup de celui  
d'Alessio ; mais alors Zuccherelli n'eût  
pas dans la force de son talent. A — D.

ALEXANDRA, mère de Mariamne.  
(V. HÉRODE-LE-GRAND.)

ALEXANDRA, femme d'Alexandre  
Jannée. (V. ALEXANDRE JANNÉE.)

ALEXANDRE, fils d'Amyntas, roi  
de Macédoine, que sa magnificence fit  
surnommer le *Fiche*, tua, du vivant de  
son père, des envoyés persans qui s'é-  
taient permis d'insulter sa mère et ses  
sœurs. Étant monté sur le trône, l'an  
501 av. J.-C., il se présenta aux jeux  
olympiques pour concourir à la course  
des chars ; comme les Grecs pouvaient  
seuls y être admis, on lui fit quelques  
difficultés, mais il prouva qu'il était  
Grec et originaire d'Argos. Il suivit  
Xercès dans son expédition contre la  
Grèce. Ce prince étant retourné en  
Asie après la bataille de Salamine,  
Mardonius, qu'il avait laissé en Eu-  
rope, envoya Alexandre aux Athé-  
niens, pour les détacher des autres  
Grecs, en leur faisant les offres les plus  
avantageuses ; mais les Athéniens se re-  
fusaient à ces propositions. Toujours  
attaché aux Grecs, Alexandre eut soin,  
la veille de la bataille de Pluteis,  
d'avertir Pausanias qu'il serait attaqué  
le lendemain. Devenu très-riche par  
la libéralité du roi de Perse, il envoya,  
à Delphes et à Olympic, plusieurs sta-  
tues d'or. Il attira à sa cour Pindare, le  
poète lyrique, ainsi que les musiciens

Il mou-  
ut pour  
G—n.  
ntas II,  
édoine,  
sé dans  
Alena-  
Alexan-  
Larine  
our son  
édoine,  
rites, il  
, qui lui  
, et il se  
énéral à  
trier les  
ontracta  
qui lui  
ère. Peu  
Alexan-  
me fête,  
stigation  
dont ce  
ie régna  
—n.  
Phérés,

pilas, dont les reproche  
rent : il s'évada avec ses gens  
sembla une armée. Ce fut a  
général thebain eut l'impr  
venir, pour traiter avec lui  
corte et sans armes. Le tyran  
ainsi sans défense, le fit pl  
un cachot, et ne le remit en  
lorsqu'Epaminondas, à la  
nouvelle armée, vint le re  
la vengeance des Thebains  
mença à négocier, et on l  
une trêve, à condition qu'  
prendrait plus rien contre  
des peuples ; mais, à peine le  
furent-ils éloignés, que le t  
les armes, et renouvela ses  
et ses cruautés. Il entre dan  
ville de la Thessalie, con  
assemblée générale des cito  
ayant fait entourer par ses tr  
fait tous massacrer. La ville  
éprouva le même sort. Pél  
pelé par les cris d'une natio  
poir, arrive avec 7 mille h  
marche contre Alexandre,

hésitaient de frapper ; mais elle les menaça de l'éveiller, et de lui tout dévoiler : ils l'égorgerent l'an 557 av. J.-C. Ce monstre se plaisait à faire enterrer des hommes vivants, et à lâcher des chiens affamés sur des malheureux convertis de peaux d'ours et de sangliers. Il conservait avec vénération la lance avec laquelle il avait tué son oncle Polyphron, et lui offrait des sacrifices comme à une divinité. Un jour qu'il assistait à une représentation de la tragédie des *Troyennes* d'Euripide, il quitta brusquement le théâtre ; et, comme on lui en demandait la raison : « Je » serais honteux, dit-il, si l'on me voyait » pleurer sur les malheurs d'Andromaque et d'Hécube, moi qui n'ai jamais » eu pitié de personne. » K.

**ALEXANDRE-LE-GRAND**, fils de Philippe, naquit à Pella, le 6 du mois bécatombœon de la 1<sup>re</sup> année de la 106<sup>e</sup> olymp. ( le 20 sept. , 556 av. J.-C. ), la nuit même que fut consumé le temple de Diane à Ephèse. Il descendait d'Hercule, par son père ; et sa mère, Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire, était de la race des *Æacides*. Né avec les dispositions les plus heureuses, dès son enfance, il annonça un grand caractère. Les ambassadeurs du roi de Perse étant venus à la cour de Philippe, loin de les questionner sur des frivolités, comme on devait l'attendre d'un enfant, il s'informa de ce qui concernait l'administration de ce royaume, de sa topographie, de ses forces, du caractère du prince régnant ; et, ce qu'il y a de plus remarquable, du nombre des journées de marches de la Macédoine à Suze. Comme on le pressait un jour d'entrer en lice pour disputer le prix de la course aux jeux olympiques : « Oui », répondit-il, si j'ai des rois » pour concurrents. » Les victoires de Philippe l'attristaient. « Mon père,

» disait-il, aux enfants de son âge, ne » me laissera donc rien à faire ? » De pareilles dispositions avaient besoin d'être cultivées, et Philippe ne négligea rien pour cela. Il lui donna pour gouverneur Léonidas, parent d'Olympias, connu par la sévérité de ses mœurs, et, pour sous-gouverneur, Lysimaque d'Acarnanie, à qui on attribue les vices que la flatterie développa dans la suite chez ce prince ; mais Aristote fut celui qui prit le plus de part à l'éducation d'Alexandre. Le séjour d'une cour étant peu propre aux études sérieuses, le philosophe se retira, avec son élève, dans un lieu consacré aux nymphes, près de Mieza, sur les bords du Strymon. Du temps de Plutarque, on y voyait encore les sièges de pierre sur lesquels s'étaient assis le maître et le disciple, et les allées d'arbres à l'ombre desquels ils s'étaient promenés. Aristote lui fit parcourir tout le cercle des connaissances humaines, sans en excepter la médecine, science dont Alexandre eut plusieurs fois occasion de faire usage ; il s'appliqua surtout à l'instruire dans les sciences nécessaires à un souverain, et composa pour lui un *Traité sur l'art de régner*, dont on ne saurait trop regretter la perte. Comme la Macédoine était entourée de voisins dangereux, et que le souverain d'un pareil royaume devait être victime de la guerre, s'il ne s'élevait par elle sur les ruines des autres états, Aristote chercha à inspirer à Alexandre les vertus guerrières, par de fréquentes lectures de *l'Illiade*. Il prit même le soin de revoir le texte de ce poème ; et cet exemplaire, corrigé par Aristote, était le livre chéri d'Alexandre, qui ne se couchait jamais sans en avoir lu quelques pages. Ces études ne lui faisaient pas négliger les exercices du corps, dans lesquels il montrait beaucoup d'adresse. Tout le

encore, l'expédition de Perse. De  
 de , que Macédoine, il apprit que les  
 l n'avait et les Triballes faisaient quel  
 t, obligé vemens hostiles, et, ne vo  
 aux By ser derrière lui aucun suje  
 rner en tude, il marcha contre ces  
 jets des mais les Thraces, dont il l  
 u injuste verser le pays, s'opposèr  
 xandre, passage. Alexandre les dé  
 pour re- chez les Triballes, et, après  
 xandre vaincus, traverse de nuit le  
 t, après sans y jeter de pont, courut  
 le nom les Gètes, chez qui s'était re  
 uite des des Triballes, ravage leur  
 ée, où il pand partout la terreur,  
 bataillon en Illyrie, où il n'éprouve  
 fils, lui de résistance. Le bruit de sa  
 nt après tant alors répandu dans la  
 e royan- Thébains, qui frémissaient  
 t'est pas d'un maître, prirent les arm  
 pendant Athéniens, excités par Dém  
 aison de semblaient disposés à se join  
 répudia Alexandre, ne voulant pas la  
 épâtre. peuples le temps de comb  
 se de sa efforts, revint sur ses pas,  
 levèrent la Béotie. « Marchons d'abi

le reste de la Grèce, et, dès lors, les partisans d'Alexandre osèrent seuls se montrer. Les historiens rapportent que ce prince eut toujours devant les yeux les malheurs des Thébains, et, lorsque, dans la suite, il éprouva quelque revers, il l'attribua chaque fois à sa cruauté envers ce malheureux peuple. Les Athéniens n'éprouvèrent pas un sort aussi rigoureux; il se borna à leur demander l'exil de Charimède, l'un des orateurs les plus acharnés contre lui. On attribua cette indulgence à son amour pour la gloire, qui lui faisait ménager une nation dont les écrivains étaient les organes de la renommée. Se disposant à passer en Asie, il nomma Antipater son lieutenant en Europe, et se rendit à Corinthe, où, dans une assemblée générale des peuples de la Grèce, sa qualité de commandant suprême fut confirmée. Il tint à Egée un grand conseil de guerre, où l'invasion de l'Asie fut définitivement arrêtée, et il partit au printemps, 554 ans av. J.-C., avec 30 mille hommes de pied, et cinq mille chevaux. Alexandre était alors âgé de 22 ans. Il mit 20 jours pour arriver à Sestos, où il traversa l'Hellespont. Parvenu à Ilium, il offrit un sacrifice à Minerve, oignit d'huile le cippe du tombeau d'Achille, et courut nu, autour de ce monument, avec ses amis. Il le couronna ensuite de fleurs, et félicita Achille d'avoir eu, pendant sa vie, un ami comme Patrocle, et, après sa mort, un chanteur tel qu'Homère. Il fit aussi des sacrifices aux mânes de Priam. Descendant d'Achille, par sa mère, et combattant comme ce héros pour détruire un empire asiatique, il voulut conjurer la haine dont il pensait que l'ombre du monarque troyen devait être animée contre lui. En approchant du Granique, il apprit que plusieurs satrapes du roi de Perse

l'attendaient de l'autre côté du fleuve, avec 20,000 hommes d'infanterie et un pareil nombre de cavaliers. Parménion était d'avis de ne traverser le fleuve que le lendemain, dans l'espérance que, pendant la nuit, les ennemis se disperseraient. « Il serait honteux, » répartit Alexandre, qu'après avoir » traversé si facilement l'Hellespont, » nous fussions arrêtés par un ruisseau. » Il prend aussitôt le commandement de l'aile droite, qu'il fait entrer dans le fleuve; et, après avoir mis en fuite les barbares sur ce point, il court au secours de l'aile gauche, repoussée par Memnon de Rhodes, le plus expérimenté des généraux de Darius; apercevant Mithridate, général de Darius, qui s'avancait à la tête d'une troupe de cavaliers, il pousse son cheval contre lui, et le tue d'un coup de lance. Au même instant, Rhésacès vient l'attaquer par devant, et Spithridate, par derrière; Rhésacès, d'un coup de cinnetre, abat une partie de son casque; mais Alexandre le renverse d'un coup de lance, et Clitus coupe le bras de Spithridate, au moment où il le levait pour frapper Alexandre. Les Macédoniens, excités par l'exemple de tant de bravoure, mirent en fuite la cavalerie persane, et toute l'armée traversa le fleuve sans obstacle. Il ne restait plus que les Grecs à la solde du roi de Perse, qui, formés en phalange, se préparaient à se défendre. On les attaqua en même temps avec l'infanterie et la cavalerie; ils furent taillés en pièces, à l'exception de deux mille, que l'on envoya dans la Macédoine comme esclaves. Alexandre fit faire des obsèques magnifiques aux Macédoniens qui avaient péri, et accorda des privilèges à leurs pères et à leurs enfants. Il envoya aux Athéniens trente armures perses, pour être placées dans le temple de Minerve,

A L E

*voilles*      dû quitter les plaines de l'As  
*l'Asie,*      l'imprudence de s'engager  
*ippe, et*      pays montagneux, et vint can  
*Lacé-*      500 mille hommes à Issus  
*villes de*      mer et les montagnes. Alex  
*-même,*      tant présenté aussitôt pour l  
*avrirent*      tre, Darius fut obligé de r  
*Milet et*      troupes sur ce champ de b  
*sistance.*      serré, où l'immense supé  
*Alexan-*      nombre ne fut pour lui qu'  
*e, qui lui*      d'embarras et de confusion  
*, malgré*      dre, méprisant un tel ennem  
*toujours*      gnit pas d'étendre sa ligne  
*Étant à*      depuis la mer jusqu'aux m  
*ocratie,*      Ses deux ailes étaient com  
*grecques*      soldats d'élite; se plaçant lu  
*il voulut*      la droite, il renverse l'aile g  
*nom de*      ennemis, où était Darius.  
*difficile à*      fuite, poursuit le roi de Per  
*sie était*      vient sur ses pas au secours  
*elui qui*      ménon qui, à la tête de l'aïl  
*n'ayant*      luttait difficilement contre  
*ipa avec*      Grecs à la solde du roi de P  
*l'Ionie,*      ne put résister à la phalar  
*spadoce,*      domienne, encouragée par l  
*tre n'en*      d'Alexandre qui, malgré un

de résultat. La victoire d'Issus ouvrait tous les passages aux Macédoniens ; Alexandre envoya à Damas un détachement qui se saisit du trésor royal de Perse, et il marcha en personne pour s'assurer des villes maritimes le long de la Méditerranée ; toutes celles de la Phénicie se rendirent, à l'exception de Tyr, qui, fière de sa position au milieu de la mer, forma la résolution de se défendre. Alexandre en fit le siège ; et, surmontant des difficultés incroyables, il réunit au continent, par une chaussée, l'île dans laquelle cette ville était située. Plusieurs fois les assiégés, et la mer elle-même, détruisirent ses travaux ; il triompha de tous les obstacles, et la ville fut prise, après sept mois d'efforts. Irrité de sa résistance, Alexandre la détruisit entièrement, et vendit, comme esclaves, tous les habitants qui n'avaient pu échapper par la fuite. Quelques historiens prétendent qu'il en fit périr 5000 sur la croix ; mais Arrien et Plutarque n'en parlent pas. L'armée macédonienne se dirigea ensuite sur la Palestine, dont toutes les villes se rendirent, à l'exception de Gaza, qui soutint un siège, où le conquérant reçut une blessure assez grave. Les habitants furent traités à peu près comme ceux de Tyr, et le commandant Bétis, attaché par les talons au char du vainqueur, fut traîné sous les murs de la ville, comme autrefois Hector, sous les remparts de Troie. Suivant l'historien Joseph, Alexandre alla ensuite à Jérusalem, et fit offrir des sacrifices dans le temple où le grand-prêtre Jaddus, devant lequel il se prosterna, lui montra la prophétie de Daniel, qui lui réservait la conquête de la Perse ; mais ce voyage n'est attesté que par l'historien juif, toujours prêt à saisir ce qui peut donner quelque éclat à sa nation. L'Égypte, lassé du joug de Darius,

reçut Alexandre comme un libérateur. Voulant assurer sa domination, il sut adroitement rétablir les anciennes coutumes, et les cérémonies religieuses abolies par les Perses ; et, afin d'y laisser un monument durable, il choisit un espace de 80 stades entre la mer et les Palus-Méotides, où il fonda Alexandrie, qui devint une des premières villes du monde. Il alla ensuite dans les déserts de la Lybie, consulter l'oracle de Jupiter-Ammon. Quelques historiens ont prétendu que ce dieu le reconnut pour son fils ; Arrien dit seulement qu'Alexandre le consulta sur des choses secrètes, et qu'il fut satisfait de sa réponse. D'habiles critiques, fondés sur des passages de Strabon, ont rejeté, comme des fables, tout ce qui a été raconté sur ce voyage. Au retour du printemps, Alexandre se mit en marche, par la Phénicie, pour aller chercher Darius, qui avait formé une nouvelle armée en Assyrie. Il reçut alors de ce prince l'offre d'une de ses filles en mariage, avec dix mille talents (54 millions) pour la rançon de sa famille, et la cession de toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate. Alexandre communiqua la lettre de Darius à ses principaux officiers : « J'accepterais, dit Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, » répartit Alexandre, si j'étais Parménion. » Sa réponse au roi de Perse ne laissant aucune espérance d'accordement, les deux armées se rencontrèrent bientôt à Gaugamèle, bourg voisin de la ville d'Arbelle, en Assyrie, à quelque distance de l'Euphrate. Justin évalue les forces de Darius à 400,000 hommes d'infanterie, et à 100,000 de cavalerie ; mais Diodore de Sicile, Arrien et Plutarque, disent que ce monarque avait plus d'un million d'hommes, et 500 chariots armés de faux. Étouffés à



## ALE

use, les effrayant. Sa cavalerie, rangés  
 et d'avis son char qu'elle voulait défen  
 t, pour taillée en pièces, et les moura  
 de leur bent à ses pieds. Près d'être  
 coutumé même, il se jette sur un ch  
 répondit échappe au vainqueur par  
 ces pour abandonnant son armée, ses  
 er dans ges, et des trésors immens  
 elle dût grande victoire mettait toute  
 igna au pouvoir d'Alexandre. Babyle  
 ce mar- ze, entrepôt des richesses de  
 bataille, ouvrirent leurs portes au v  
 plongé qui dirigea sa marche ver  
 près les polis. Les défilés appelés P  
 , il prit sides, seul passage pour pé  
 in Aris- Perse, et regardés jusqu'alor  
 le suc- inaccessibles, étaient encore  
 mettant par 40,000 hommes, sous l  
 s'avança d'Ariobarzane. Alexandre sut  
 balange, ner, et prendre à dos l'armé  
 nt-garde barzane, qu'il tailla en piè  
 re pour- alors son entrée triomphante  
 s, et les polis, capitale de l'empire.  
 le, où ils sent les jours les plus glori  
 dans ce lexandre : possesseur du pl  
 gauche royaume du monde. il devient

vengé la Grèce : « Je pense que vous auriez été mieux vengés en contemplant votre roi assis sur le trône de Xerxès que je viens de détruire. » Il sortit bientôt de cette ville à la tête de sa cavalerie, et se mit à la poursuite de Darius, qu'il était impatient d'avoir en sa puissance. Apprenant que Bessus, satrape de la Bactriane, venait de priver ce monarque de sa liberté, et le menait enchaîné à sa suite, il accéléra sa marche, dans l'espoir de le sauver. Plutarque assure qu'il fit 132 lieues en moins d'onze jours ; mais il ne put arriver à temps ; Bessus, se voyant serré de trop près, fit tuer Darius, qui le gênait dans sa fuite. Arrivé sur les confins de la Bactriane, Alexandre aperçoit, sur une charrette, un homme couvert de blessures : c'était Darius qu'on venait d'égorger. A ce spectacle, le héros macédonien ne put retenir ses larmes. Après avoir fait rendre aux restes de son ennemi tous les honneurs funèbres usités chez les Perses, il se remit en marche, subjuguait l'Hircanie, le pays des Mares, la Bactriane, et se fit proclamer roi d'Asie. Il formait des desseins plus vastes encore, lorsqu'une conspiration éclata dans son propre camp. Les historiens, quoique peu d'accord sur les détails, conviennent tous que Philotas, fils de Parménion, y fut enveloppé. On le chargea de chaînes, et, sur ses aveux obtenus au milieu des tortures, il fut condamné à mort. La chute de Philotas entraîna celle de son père, et Parménion, qui commandait en Médie, fut tué en trahison par ordre d'Alexandre : ce qui excita un grand mécontentement dans l'armée. « Ils murmuraient tous hautement, dit Justin, redoutant un pareil sort. » Dans ce même temps, la puissance d'Alexandre en Grèce courait les plus grands dangers. Agis, roi de Sparte, gagné par Darius, excitait

ses compatriotes contre les Macédoniens, avait formé une armée de 50,000 hommes. La Grèce entière courait aux armes pour secouer le joug d'Alexandre, lorsqu'Antipater, son vice-roi, se hâta d'arrêter un mouvement si dangereux. Il livra bataille à Agis avec 40,000 hommes ; le roi de Sparte fut défait et tué, la ligue des Grecs dissoute, et la fortune d'Alexandre triompha, même aux lieux où il n'était pas. Il parcourait alors, au milieu des neiges, avec une rapidité incroyable, la Bactriane et d'autres contrées du Nord de l'Asie, n'étant arrêté ni par le Caucase, ni par l'Oxus. Le régicide Bessus, qu'il poursuivait, lui ayant été livré, fut remis entre les mains d'Oxatès, frère de Darius, qui le fit mourir. Alexandre voulut fonder une ville sur les rives de l'Yaxarthe, et pénétra jusqu'à la mer Caspienne, inconnue jusqu'alors aux habitants de la Grèce. Insatiable de gloire et de conquêtes, il porta ses armes au-delà de l'Yaxarthe, et alla attaquer, dans leurs déserts, les hordes sauvages des Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, lui envoyèrent des députés. Quinte-Curce leur fait prononcer une harangue devenue célèbre, et dans laquelle il a très-bien saisi le style sentencieux et figuré des nations sauvages. Le satrape Spitamène, l'un de ceux qui avaient livré Bessus, s'étant révolté, Alexandre revint sur ses pas, et le força de se réfugier chez les Scythes, où il périt. Le vainqueur revint à Bactres pour y passer l'hiver. Maître absolu du vaste empire des Perses, et voulant accoutumer à sa domination les peuples qu'il avait soumis, il adopta en partie les mœurs et les usages asiatiques, prit le vêtement mêlé, la tiare des Persans, se forma un sérail, s'entoura d'eunuques, et se fit adorer, au moins par les barbares, ce qui indisposa les Macédoniens. Alexan-

ainsi les  
 et d'é-  
 nations ;  
 apporta  
 et, et le  
 donna  
 Clitus  
 Clitus  
 il avait  
 propre  
 c'était le  
 ses plus  
 rs géné-  
 Alexan-  
 at chan-  
 action si  
 emords.  
 cours de  
 soumet-  
 de ceux  
 ui s'était  
 mille en  
 r un ro-  
 ens par-  
 et s'em-  
 les cap-  
 xyarte,

se fût soustrait lui-même, par le  
 à ces odieux traitements. Le pi  
 suivant, Alexandre, n'ayant pl  
 nemis devant lui, voulut en al  
 cher plus loin. Les vastes ré  
 l'Inde, dont le nom était à pein  
 lui parurent une conquête dig  
 ambition, et il en fit prendre  
 à son armée. Après avoir passe  
 il entra dans le pays de Taxil  
 indien, dont l'alliance lui pro  
 armée auxiliaire et 130 é  
 Guide par Taxile, il marche v  
 daspe, dont Porus, autre roi d  
 gardait le passage avec toutes  
 pes. Porus combattit avec cour  
 ue put éviter sa défaite. Ce fu  
 sage périlleux de l'Hydaspe qu  
 dre, s'exposant aux plus gra  
 gers, dit ce mot qui explique  
 vic : « O Athéniens ! à quels d  
 » m'expose pour être loué par  
 Porus étant tombé en son pou  
 rétablit sur son trône, et par  
 suite l'Inde, moins en enne  
 maître de la terre. Il établit, d

armée sur plus de deux milles barques, et il descendit vers la mer, au milieu des acclamations des peuples voisins, qui accouraient de toutes parts, étonnés de la nouveauté de ce spectacle. Arrivé à la jonction de l'Hydaspe avec l'Acésines, Alexandre débarqua ses troupes, et alla faire la guerre aux Malliens et aux Oxydraques, qui n'avaient pas voulu se soumettre. Assiégeant la ville des Oxydraques, il monta le premier à l'assaut; mais les échelles s'étant rompues, il resta seul sur le mur, en butte aux traits des ennemis. Ses soldats lui tenaient les bras, et lui criaient de se jeter au milieu d'eux; il aima mieux s'élançer dans l'intérieur de la place, et se vit bientôt assailli par une foule d'ennemis: il se défendit seul long-temps, reçut une grave blessure; et il aurait fini par succomber, si les Macédoniens ne fussent parvenus à s'emparer de la ville. Alexandre ne tarda pas à se rétablir; mais ses soldats, ne le voyant pas paraître durant plusieurs jours, crurent qu'il était mort; et la consternation devint si grande, qu'il fut obligé de se montrer. Il subjuga ensuite les Malliens, fit prisonnier Oxyacan qui s'était déclaré contre lui, et tomba à l'improviste sur Musican, autre prince indien, qui, forcé de se soumettre, et ayant repris les armes, fut vaincu et mis en croix par son ordre, avec les brachmanes qui l'avaient engagé à se révolter. A l'arrivée des Macédoniens dans la Patalène, l'Océan s'offrit pour la première fois à leurs regards; et, le flux et reflux de la mer leur étant entièrement inconnu, ils n'y virent que des prodiges, et un indice de la colère des Dieux. Néarque, commandant de la flotte, partit néanmoins des bouches de l'Indus pour se rendre, par mer, au golfe Persique, tandis qu'Alexandre allait reprendre, par terre, la route de Babylone. Ce prince n'i-

gnorait pas toutes les difficultés qu'offraient les passages par la Gédrosie; mais, ayant oui dire que Sémiramis et Cyrus y avaient perdu leurs armées, il prit cette route pour les surpasser. Ses troupes furent divisées en trois corps; il se mit en marche dans le pays des Orithes et la Gédrosie, s'avançant dans d'immenses déserts, où, ne trouvant ni eau ni subsistances, son armée resta pour la plus grande partie ensevelie dans les sables. Il ne ramena en Perse que le quart des soldats qui l'avaient suivi dans l'Inde. A son arrivée à Pasagarde, il châtia des satrapes prévaricateurs. A Suze, il épousa Barsine, fille de Darius, fit épouser la sœur de cette princesse à Ephestion, son plus cher ami; et, le même jour, fit célébrer les noces de 10,000 Macédoniens avec 10,000 Persannes. Ayant ensuite assemblé, de toutes les parties de son vaste empire, 30,000 jeunes gens qu'il nomma *épigones*, c'est-à-dire successeurs; il les fit habiller, armer et exercer suivant la coutume des Macédoniens. Le mécontentement de son armée, concentré depuis long-temps, éclata enfin, lorsqu'arrivé à Opis, sur le Tygre, il déclara, après avoir payé les dettes de ses soldats, que son intention était de renvoyer les invalides, et de ne garder auprès de lui que les hommes de bonne volonté. Cette déclaration parut n'être que le prétexte d'un véritable licenciement, et elle réveilla toutes les anciennes plaintes. Des murmures, on passa aux propos offensants, et la révolte finit par éclater. Le discours que leur tint Alexandre n'ayant pu les apaiser, ce prince saisit lui-même douze des plus séditieux, les fit conduire au supplice, et, par des reproches exprimés avec courage et éloquence, il force les autres au repentir. Les vétérans n'hésitèrent plus alors à s'en aller, et plus

A L E

es il en  
 bauches  
 urre de  
 mon , le  
 e de plu-  
 massacre  
 es éter-  
 l'espace  
 ire aussi  
 is élevè-  
 ce même  
 ussi dé-  
 été bril-  
 ivait les  
 et ver-  
 e grands  
 e blonds  
 s un peu  
 , la taille  
 ien pro-  
 exercice  
 intenant  
 ir lequel  
 e fouille  
 au mu-  
 fait re-

tier consacré à Alexandre  
 écrivain a employé de mé-  
 moires; Plutarque, d'après  
 nous a donné plutôt la bio-  
 ce prince que son histo-  
 Curce, le plus connu de tous  
 nous restent, a écrit en re-  
 quent plus qu'en historien,  
 il faut lui rendre la justice  
 tingué les belles qualités qu'  
 devait à la nature, d'ave-  
 qu'il avait contractés dans  
 périté sans exemple. Les ré-  
 ces historiens ont été dis-  
 beaucoup de sagacité et de p-  
 dans l'ouvrage intitulé : *Es-*  
*tique des anciens histor-*  
*lexandre*, par M. de Ste.-Ca-

- ALEXANDRE, fils de  
 chon, joua un rôle assez  
 dans la Grèce. Se trouvant  
 d'une armée considérable,  
 du Péloponnèse, et vit son  
 cessivement recherchée par  
 et par Cassandre, qui étai

dans la Chersonèse , il lui fit un tombeau entre Cardie et . Il fut l'un des trois compétitui se disputèrent le trône de la oine après la mort de Sosthènes, 8 , av. J.-C. ; mais il n'y réussit on ignore ce qu'il devint. C—A.  
**ALEXANDRE** , troisième fils de , dernier roi de Macédoine , encore dans l'âge le plus tendre , e Persée fut défait par Paul , l'an 168 , av. J.-C. Alexandre filie , avec sa sœur , avant la bataille de la garde de Jon de Thessalonie des favoris du roi de Macédoine mais ce Macédonien infidèle , et son maître vaincu , et fuyant des Romains , leur livra ces enfants . Les princes furent conduits à , ainsi que toute leur famille , et furent devant Persée , à la suite de Paul-Émile. La vue de ces enfants attira , dit Plutarque , les regards de tous les Romains , et excita l'admiration universelle. Alexandre fut conduit à Albe , où on le garroitement , avec son père ; mais , la mort de ce dernier , il revint à Rome ; et il y apprit le métier de ciseleur : de tourneur , et se fit distinguer par la délicatesse et le fini de ses ouvrages . La langue romaine lui devint bientôt familière , et il obtint une couronne de greffier , dans laquelle il mérita des louanges par son zèle et son exactitude . Tels furent , jusqu'à sa mort , les succès et le triste sort d'un prince qui pouvait hériter du trône de Alexandre-le-Grand .

I—S—E.

**ALEXANDRE** , fils de Pyrrhus , roi d'Épire , voulant venger la mort de son père , entra dans la Macédoine avec une armée , pendant qu'Antigone occupé dans la Grèce ; celui-ci , devenu pour le combattre , fut vaincu par la plus grande partie

de ses troupes , et Alexandre s'empara de toute la Macédoine , mais Démétrius , ayant rassemblé une nouvelle armée , le dépouilla non seulement de sa conquête , mais encore de ses propres états. Alexandre se réfugia dans l'Acaruanie , d'où il fut bientôt rappelé par les Épirotes. Il épousa Olympias , sa sœur , et en eut trois enfants , Pyrrhus , Ptolémée , et Phthie qui fut mariée à Démétrius , roi de Macédoine ; ils étaient encore fort jeunes lorsqu'il mourut , et Olympias , leur mère , gouverna l'Épire en leur nom. Alexandre avait fait , sur la tactique , un ouvrage qu'Arrien et Élien citent avec éloge , mais qui ne nous est pas parvenu. C—A.

**ALEXANDRE** , roi d'Épire , fils de Néoptolème et frère d'Olympias , alla très-jeune à la cour de Philippe , son beau-frère. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de 20 ans , Philippe le fit roi de l'Épire , soit en détrônant Arymbas , soit après la mort de ce prince. Il lui donna ensuite en mariage Cléopâtre sa fille , et fut tué lui-même dans les fêtes qu'il célébra à cette occasion. Notre Alexandre , non moins ambitieux que son neveu , ayant été appelé , par les Tarentins , à leur secours , contre les Bruttians , se hâta de s'y rendre , espérant déjà s'emparer de toute l'Italie. Il eut d'abord quelques avantages ; mais les Lucaniens et les Bruttians , s'étant réunis , lui livrèrent un combat , dans lequel il fut tué , l'an 328 , av. J.-C. Alexandre-le-Grand se préparait à entrer dans l'Hyrcanie , lorsqu'on lui annonça la mort de son oncle ; il en fit porter le deuil à son armée. C—A.

**ALEXANDRE** , troisième fils de Cassandre , roi de Macédoine , disputa le trône à Antipater , son frère , après la mort de Philippe leur aîné. Antipater , croyant que Thessalonice , leur mère , favorisait les prétentions

## A L E

de la ma-  
omme il  
son beau-  
s à Pyr-  
métrius ,  
vint sur-  
payer sa  
quelques  
à en ve-  
avec son  
t retiré ,  
exandre ,  
chercha ,  
et Démé-  
tuer lui-  
uite , l'an  
tépousé  
e, fils de  
s l'avoir  
unit l'ar-  
ne, et se  
ne. C—n.  
, roi de  
ntiochus-  
les meil-  
venturier

couronne de Syrie. Il cond  
à Rome avec Laodice, vér  
d'Antiochus, qui, s'étant lui  
servit à donner à l'impost  
de vraisemblance. Le séna  
de trouver une occasion de  
de Démétrius, reconnut l  
fils d'Antiochus, lui permi  
décret, de faire valoir ses  
recommanda aux alliés du  
main de l'aider dans cette  
Polybe, qui alors se trouva  
assure que toute la ville éta  
cne de l'imposture de Balas  
surprise fut extrême lors d  
cation du décret en faveur é  
turier. Précédé en Syrie )  
dres du sénat, l'imposteu  
bientôt par des troupes ne  
que lui envoyèrent succ  
Ariarathe, Ptolémée et At  
qu'il se fut rendu maître  
maïde, les Syriens méco  
rent encore grossir son art  
trius marcha contre lui ,  
première bataille ; mais l'

chercher contre l'usurpateur, irrité de la défection des Syriens, hâta d'appeler à son secours, son beau-père. Ce prince en Syrie avec une armée ; mais, arrivé à Ptolémaïde, tira de cette place et de plusieurs, et se déclara contre son fils qu'il accusa d'avoir attenté à ses intérêts. Les historiens sont partagés sur cette circonstance. Les uns croient que ce fut de ce complot ; d'autres assurent que Ptolémée ne fut dirigé que par le projet de réunir sur sa couronne de Syrie et d'Égypte ce qu'il en soit, s'étant uni à Démétrius, il fit épouser à son fils sa fille Cléopâtre, qui naquit sans peine l'imposteur Barre lequel les habitants d'Antioche se révoltèrent. Il était en Cilicie qu'il apprit à la fois l'infidélité de sa femme, la perfidie de Ptolémée, la révolte d'Antioche. Il se précipita à la hâte une armée, et se dirigea vers la capitale ; mais il fut détrôné, après un règne de six ans, et fut ensuite poignardé par un chef arabe, auprès duquel il chercha un asyle, et sa tête fut envoyée à Démétrius. L'auteur du livre des *Machabées*, parle qu'Alexandre Balas était le fils d'Antiochus IV, et qui pense le contraire, était Démétrius Soter, ainsi qu'il est dit lui-même. Au reste, il est sûr qu'Alexandre Balas n'était pas sans lettres, et s'entendait avec les savants philosophes : ce qui doit, au lieu de faire supposer qu'Héraclide, le mettait en scène, avait évidemment veillé à son éducation.

B—P.

ALEXANDRE II, roi de Syrie, né ZABINAS, mot qui, en sy-

rien, signifie *esclave acheté*, n'était qu'un imposteur, fils d'un frippier d'Alexandrie, que Ptolémée Physcon, roi d'Égypte, suscita contre Démétrius Nicanor, roi de Syrie, en haïne de ce prince qu'il voulait détrôner. Zabinas, soutenu par le roi d'Égypte, eut l'adresse de se faire passer pour fils d'Alexandre Balas, dont il réclama l'héritage. Tout favorisait son imposture, son âge, sa taille, ses traits, et le gouvernement tyrannique de Démétrius. Dès qu'Alexandre parut en Syrie, les peuples, qui désiraient un changement, se déclarèrent en sa faveur, sans approfondir ses droits, dont le plus réel fut une victoire qu'il remporta près de Damas, sur Démétrius, qui se réfugia à Tyr, où il fut assassiné. L'imposteur monta sur le trône, l'an 126 av. J.-C., aux acclamations des peuples, et s'empara d'une partie de la Syrie ; mais s'étant cru assez puissant pour ne pas s'assujétir à la honte d'un tribut annuel que Ptolémée Physcon exigeait de lui pour l'avoir aidé à monter sur le trône, ce refus irrita le roi d'Égypte, qui prit aussitôt le parti d'Antiochus-Épiphanes, roi légitime, et entra en Syrie avec une puissante armée. Zabinas fut vaincu, et forcé de se réfugier à Antioche. N'ayant plus d'argent pour payer ses soldats, il leur permit de piller le temple de la Victoire, et prit lui-même la statue de Jupiter, qui était d'or massif. Irrités de ce sacrilège, les habitants se révoltèrent contre Zabinas, et le chassèrent, au moment où Ptolémée Physcon s'avançait vers Antioche, à la tête d'une armée ; les troupes de Zabinas n'osèrent point hasarder une seconde bataille, et se dispersèrent. L'imposteur abandonné, s'embarqua sur un petit navire qui mettait à la voile pour la Grèce ; mais il fut pris en mer par un corsaire, et



fit mourir ses B—p. roi des succéda 102 av. titre de e grand- oie à des envahir ; siège de ndre ses née La- défit sur ndre fut le Ptolé- son fils ; de toute za , qu'il pris par lle, il en réduisit rusalem , , et, ne le de sa : pouvait

contre les juifs rebelles, qu pièces. Il en fit crucifier 80 jour, et, au même moment, leurs femmes et leurs et atrocités s'exerçaient pend tin qu'Alexandre donnait cubines, dans un pavillon purent repaire leurs regg horrible spectacle. Joseph ce dernier trait fit donner à le surnom de *Thracide*, peuple fameux par sa Alexandre ayant étouffé l par la terreur, recommen cursions au dehors, et trois ans un grand nombre en Syrie, en Phénicie, et en Idumée. Il revint à Jér il fut reçu en vainqueur cours de ses conquêtes, d'intempérance devant le Ragaba, dont il faisait le su av. J.-C., après un règne Il laissa deux fils, Hircan bule, et remit, en mourant

mais, ayant repris les armes pour servir la cause de César, qui lâcha Aristobule, son père, il eut d'abord quelques avantages : parti de Pompée ; abandonné par une partie de ses soldats, et serré de près, à son tour, par Brutus, il hasarda près du mont Scipion, une bataille qui finit par la défaite totale des juifs, dont plusieurs furent tués. Alexandre tomba peu de temps après au pouvoir de Brutus Scipion, qui lui fit trancher la tête à Antioche, l'an 49 av. J.-C.

B—P.

**ALEXANDRE SÉVÈRE** (MARCUS AURELIUS SÉVÉRUS ALEXANDER), empereur, avait pour nom de famille *Aurelius*. Il naquit à Arco, en Phénicie, vers l'an 209, et eut pour père Marcus Aurelius, de qui on ne sait rien, si ce n'est qu'il était Syrien, et fut consul. Sa mère, Mamæa, fille de Mæsa, et sœur de Sulpicianus était cousin-germain de l'empereur. Quoique d'une famille obscure par la dissolution de ses mœurs, elle se faisait respecter par un caractère, et on la croyait même infidèle aux maximes du christianisme.

Elle mit beaucoup de soins à élever chez son fils les qualités de l'esprit, aussi bien que celles du corps, et ses excellentes dispositions du jeune empereur se secondèrent parfaitement sous ses soins. Lorsque les excès d'Héliogabale firent concevoir l'espérance qu'il terminerait bientôt son odieuse règne, Mæsa, son aïeule, eut l'idée de lui faire adopter son cousin, et ce fut elle qui, à l'âge de quelques années, donna le nom de César à Alexandre, auquel on ajouta le nom de Sévère. Héliogabale cher-

cha d'abord à corrompre son fils adoptif, sous prétexte de diriger son éducation; Mamæa s'y opposa fortement; son ascendant sur son fils suffisait pour détruire les mauvais exemples et les maximes pernicieuses de la cour, et pour inspirer au jeune Alexandre des pensées dignes de sa haute fortune. Héliogabale conçut alors contre lui une telle haine, qu'il essaya de le faire périr par le poison. Trompé dans ce détestable projet par la vigilance de Mamæa, il l'attaqua, peu après, ouvertement; mais le jeune Alexandre s'était tellement concilié la faveur de la garde prétorienne, qu'elle prit les armes pour le défendre. Ses menaces obligèrent l'empereur de venir au camp, et de se réconcilier, du moins en apparence, avec son fils adoptif. Ce rapprochement forcé ne pouvait être durable; Héliogabale complotait la mort d'Alexandre, lorsqu'il fut tué lui-même, ainsi que sa mère, dans une sédition de soldats prétoriens, qui élevèrent aussitôt Alexandre à la dignité impériale, en 211. Il avait alors 13 ans. Le sénat confirma ce choix. On offrit à Alexandre le nom d'Antonin; mais il le refusa par modestie; et la même défiance de ses forces, portée beaucoup trop loin, fit qu'il abandonna l'administration de l'état à sa mère et à son aïeule: toutefois, l'empire n'eut point à se plaindre de la manière dont elles exercèrent le pouvoir suprême. Les grandes places furent données à des hommes dignes de les occuper; le célèbre jurisconsulte Ulpien fut préfet du prétoire. Mamæa veilla plus que jamais sur Alexandre, désirant que cet empereur fût en tous points le modèle des bons princes, et c'est dans le portrait qu'en a tracé Gibbon, d'après les historiens latins, que l'on peut voir à quel point elle y était parvenue. « Alexandre Sévère, dit cet excel-

A L E

e bonne  
 iers mo-  
 de piété.  
 t rempli  
 hommes  
 iformant  
 s le res-  
 e la pos-  
 services  
 e ce qui  
 x, il pas-  
 s grande  
 tinée; il  
 ures pu-  
 ; une pa-  
 érieures  
 cheresse  
 ats de la  
 ours une  
 ses étu-  
 istoire et  
 s de Vir-  
 lique de  
 rmaient  
 connais-  
 plus no-

» sistait en un petit nombr  
 » choisis , hommes instrui  
 » tueux , parmi lesquels U  
 » constamment sa place. Le  
 » sation était familière et il  
 » et , par intervalles , ils se f  
 » citer quelque ouvrage in  
 » au lieu d'appeler des dan  
 » comédiens , et même des g  
 » comme il arrivait si souve  
 » fêtes des Romains opulet  
 » nés au luxe. L'habillemen  
 » dre était décent et modes  
 » duite polie et affable. Aux  
 » diquées , son palais étai  
 » tous ses sujets ; mais un  
 » blic se faisait entendre , et  
 » les mystères d'Eleasis , et  
 » la même observation salu  
 » *personne n'entre dans*  
 » *de ces saintes murailles*  
 » *sûr d'avoir un cœur ple*  
 » *cence et de pureté.* » Une  
 qui décoraient sa chapelle p  
 était celle de J.-C. , près  
 on voyait celles d'Abraha

sur ordre de Mamæa, qui fit fille en Afrique, sans qu'Agrippa opposât. Hérodiën accuse Alexandre de timidité, et cette crainte n'est que trop justifiée par les fréquentes mutineries de ses soldats, qui allèrent jusqu'à l'incendier le palais, en même temps qu'Alexandre, et l'histoire, l'historien, à se réfugier dans le désert. Cependant, un jour où il était au comble, Alexandre se montra avec fermeté, et réprima les mutineries. Il est probable qu'à un certain âge, il prit enfin cette fermeté qui seule paraissait lui convenir ; il eut aussi la faiblesse de vouloir à cacher son origine syrienne, en fabriquant une généalogie qui le faisait descendre de l'illustre faulx, le héros de l'Égypte. Le principal événement de son règne fut la révolte d'Artaxerce, roi de Perse. Artaxerce s'était révolté contre son père Artaban, roi des Parthes, qui avait voulu lui donner la suprématie à sa mort. Artaxerce déclara la guerre à l'inimitié invétérée de son père contre les Romains, et se voyant vaincre dans la Mésopotamie et la Syrie, Alexandre lui envoya une ambassade pour l'exhorter à cesser les hostilités. Le superbe Artaxerce la méprisa, entra aussitôt en campagne, et étendit ses ravages dans toute l'Asie. Alors Alexandre se prépara à faire des préparatifs pour repousser cette redoutable attaque. Il leva une armée, composée des meilleures troupes orientales, et d'une partie des légions de l'Europe, encouragea ses soldats par de nombreuses largesses, et mourut vers l'an 232. Dans sa vie, il fit observer une discipline sévère en même temps qu'il se montra doux et indulgent envers ses soldats, par la plus grande attention à tous leurs besoins, et par la plus grande attention à leurs intérêts les plus affables. Une

seconde ambassade, qu'il envoya au roi de Perse, n'obtint qu'une réponse arrogante. Nous n'avons sur les opérations militaires qui s'ensuivirent, que des rapports vagues et contradictoires. Hérodiën assure qu'Alexandre vit échouer tous ses projets, et qu'il retourna ignominieusement à Antioche, avec la haine et le mépris de ses soldats. Lampride, au contraire, parle d'une victoire considérable qu'il remporta sur Artaxerce, dont les troupes étaient aussi nombreuses que l'avaient été autrefois celles de Darius. Alexandre lui-même, de retour à Rome, se vanta de ce succès dans le sénat. Le triomphe qui lui fut décerné par ce corps, depuis si long-temps asservi, n'est pas une preuve du fait ; mais le résultat de cette guerre fut qu'Artaxerce sortit de la Mésopotamie, et demeura tranquille dans ses états. Alexandre resta peu à Rome : il fut obligé de quitter cette ville, à la nouvelle d'une incursion des Germains, qui avaient passé le Rhin et attaqué la Gaule. Il marcha contre eux, en 234, avec une armée nombreuse. Il était accompagné de sa mère, qui conservait sur lui toute son influence ; et offrit encore la guerre ou la paix aux Barbares, montrant l'intention, selon Hérodiën, d'acheter la paix à prix d'argent. Quelques désordres ayant eu lieu parmi les légions de la Gaule, Alexandre forma l'entreprise dangereuse de les apaiser, et d'introduire parmi elles une rigoureuse discipline. Il y avait alors dans l'armée un barbare, né en Thrace, appelé Maximin. D'abord, simple soldat, cet homme avait été nommé, par Alexandre qui aimait sa bravoure, chef d'un corps de Pannoniens, et s'était concilié l'affection des soldats. Il profita du mécontentement que leur

enflam-  
s une sé-  
lamèrent  
sitôt vers  
ndre, et  
re, le 19  
ait alors  
arié trois  
fants. Le  
cèrement  
éfèrent  
s. Quoi-  
qualités,  
i ne per-  
rang des  
t l'ambi-  
faiblesse  
it souillé  
andre se  
ianisme,  
ré, sous  
pes, sans  
de l'em-  
bienveil-  
ms l'ont  
lanteuses.

phyrogete. Cependant Al-  
chasser cette princesse, et  
que le peuple ne favorisât C  
qui était associé à l'empire  
faire mutiler ce jeune prince  
tisans lui éparguèrent ce cr  
représentant que Constanti  
faible pour vivre long-tem  
valait mieux laisser à la na  
de le délyrer de ce rival.  
Alexandre, par son imprud  
attirer à l'empire de dange  
mis. Siméon, roi des Bulg  
proposer de renouveler les  
les empereurs grecs avai  
avec lui; Alexandre reçut  
sadeurs avec mépris, et c  
frayer par de vaines brava  
bulgare, irrité, rassembla  
forces, et se prépara à fonda  
pire. Alexandre ne vit poin  
qu'il avait causés; la mort  
7 juin 912, une vie funeste  
dégradée par les vices les  
teux. Il avait régné un an e  
il ne paraît pas qu'il ait l

Bibliothèque, qui subsistait encore du temps d'Eusèbe, à qui elle fournit beaucoup de ressources pour la composition de son *Histoire ecclésiastique*. Ce saint évêque avait confessé la foi en 204, et était resté 7 ans dans les fers; il fut arrêté une seconde fois sous la persécution de l'empereur Déce, et mourut de misère en prison à Césarée, en 251. De toutes les lettres qu'il avait écrites, il ne nous reste que les fragments de quatre, conservés par Eusèbe.

T—v.

**ALEXANDRE I<sup>er</sup>** (S.), élu pape en 109, succède à S. Evariste, et meurt en 119. Fleury convient que les dates de cette époque sont incertaines, mais que la succession des pontifes est hors de doute. On ne connaît aucunes particularités de la vie de S. Alexandre. Les Épitres imprimées sous son nom paraissent supposées.

D—s.

**ALEXANDRE II**, élu pape en 1061, s'appelait ANSELME de BADAGE ou de BAGIO, d'une famille noble et ancienne du Milanais. Il montra de bonne heure des talents et des vertus, et fut honoré de deux légations par Étienne IX et Nicolas II, l'une dans le Milanais, et l'autre en Allemagne; il devint ensuite évêque de Lucques. Ce fut vers cette époque que parurent deux hommes célèbres dans l'histoire; Henri IV, roi de Germanie, depuis empereur; et Hildebrand, connu ensuite sous le nom de Grégoire VII. L'élevation du nouveau pontife souffrit quelques lenteurs; les Romains étaient partagés. Ils envoyèrent vers Henri, âgé alors de dix ans, et vers l'impératrice sa mère, Agnès, le cardinal Étienne, auquel on refusa tout accès; il rapporta ses lettres, qu'on n'avait pas daigné ouvrir. L'archidiacre Hildebrand craignit qu'un plus long délai ne jetât encore plus de division dans les esprits; il tint conseil avec les

cardinaux et les nobles romains, et ce fut après trois mois de vacance qu'Anselme fut élu, et prit le nom d'Alexandre II. On espérait qu'il serait agréable à la cour d'Allemagne, où il était connu; on se trompa. Didier, cardinal, abbé du mont Cassin, et Robert Guiscard, duc de la Pouille, appuyèrent cette nomination; mais Guibert, chancelier du royaume d'Italie, excita les évêques de Lombardie, la plupart, dit Fleury, simoniaques et concubinaires, et les déterminà à un autre choix. Ils passèrent les monts, portant une couronne d'or pour le jeune Henri, avec l'offre de la dignité de patrice. Cette démarche les fit accueillir de l'impératrice-mère. On tint une assemblée ou diète générale à Bâle, dans laquelle on apprit l'élection faite à Rome sans le consentement de l'empereur. Ce défaut de forme parut une injure, et l'on élut Pierre Cadalous, évêque de Parme, sous le nom d'Honorius II. Ce prélat, de mœurs scandaleuses, avait été excommunié dans trois conciles différents. Le défaut de consentement de l'empereur, pour l'élection du pape, n'était pas un incident nouveau dans les annales ecclésiastiques. S. Etienne, S. Corneille, S. Clément, S. Alexandre, S. Pierre lui-même, n'avaient pas été élus par les empereurs de leur temps. D'ailleurs, dans la circonstance actuelle, toutes les démarches nécessaires avaient été faites pour obtenir ce consentement; c'était le silence affecté de la cour d'Allemagne qui avait forcé les Romains de passer outre. Ces raisons étaient exposées avec beaucoup d'énergie dans un écrit de Pierre Damien, l'un des hommes les plus éloquents et les plus vertueux de son siècle. Cet écrit était destiné à être lu dans le conseil d'Osbov, en Saxe, où Cadalous fut déposé. Cependant cet anti-pape voulait soutenir son élection par la force des armes. Ce fut dans cet

## A I E

l'impro-  
il 1062.  
quelque  
de Tos-  
Alexan-  
ellement  
ver qu'à  
s. Il re-  
er toute-  
onné de  
, par le  
t joindre  
avoir ga-  
résents,  
ité Léo-  
le Saint-  
en foule,  
ent telle-  
dispersé-  
Cadalous  
âteau St-  
i du pré-  
parti de  
refigurer  
VII. Les

convoqué pour prononcer  
grande querelle. Le divorce  
de la manière la plus humili  
Henri, dont le ressentiment  
conséquences si fâcheuses  
pontificat du successeur d'A  
Ce fut vers cette époque c  
laume de Normandie ent  
conquête de l'Angleterre. Il  
voir se rendre le pape fav  
envoya vers lui. Alexandre  
un étendard, comme une  
de la protection de S. Pier  
l'expédition, Guillaume d  
pape l'étendard d'Harold q  
vaincu; il y ajouta de grande  
en or et en argent pour le  
S. Pierre, et cette union f  
cimentée par les soins que l  
donna pour assurer la prima  
chevêché de Cantorbéry, occ  
par Lanfranc. Alexandre,  
conseils d'Hildebrand, et d  
de Pierre Damien, entrepr  
primer la simonie, et de ca

7 septembre 1154), après la mort d'Adrien IV, son élection fut troublée par des violences inconnues jusqu'alors. De vingt-cinq cardinaux qui y concoururent, trois lui refusèrent leurs suffrages, et choisirent Octavien, l'un d'entre eux, sous le nom de Victor III. Alexandre était déjà revêtu de la chape écarlate, lorsque Victor la lui arracha; un des séneateurs présents s'en saisit; Victor, aidé de son chapelain, s'en empara de nouveau, et, voulant s'en revêtir avec précipitation, dit Fleury, il la mit à contre-sens : ce qui fit dire qu'il avait été élu à rebours. Cette scène indécente et ridicule obligea Alexandre et ses amis de se retirer dans la forteresse de St.-Pierre, où ils demeurèrent neuf jours, enfermés sous la garde des soldats stipendiés par le parti de Victor. Pressés par les clameurs du peuple, les geoliers transportèrent leurs captifs dans une prison plus étroite au-delà du Tibre; mais, au bout de trois jours, ils furent délivrés, à main armée, par le peuple, qui avait à sa tête Hector Frangipane et d'autres nobles. Cet événement fut accompagné des signes d'une joie universelle. Alexandre, conduit à quelques milles de Rome, au lieu nommé *Sancta Nympha*, y fut sacré par six évêques; tous les cardinaux de son parti et le peuple romain en foule assistèrent à cette cérémonie. Victor, de son côté, trouva avec peine trois évêques qui voulussent coopérer à son sacré. Les deux adversaires écrivirent, chacun de leur côté, à Frédéric Barberousse, pour avoir son approbation. Cet empereur les manda l'un et l'autre au concile de Pavie, qu'il avait dessein d'assembler pour prévenir le schisme. Alexandre prétendit qu'un concile ne pouvait être convoqué sans la participation de l'église romaine. Cependant, il y avait

des exemples contraires, dans des circonstances semblables, avec cette différence qu'ici le pape était devenu souverain de Rome, et qu'il s'agissait d'annuler une élection faite par la réunion des pouvoirs politiques. Quoi qu'il en soit, le concile de Pavie, composé d'évêques de Lombardie et d'Allemagne, et où Frédéric vint, après avoir pris et brûlé Crème qu'il assiégeait, confirma l'élection de Victor. Alexandre y fut déposé, et s'en vengea, en excommuniant Frédéric, dans une assemblée d'évêques et de cardinaux tenue à Anagni. Il déclara les sujets de ce prince déliés du serment de fidélité. Persécuté avec acharnement par l'empereur et par l'antipape, Alexandre se réfugia en France, où régnait Louis-le-Jeune, alors en guerre avec Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Arnould, évêque de Lisieux, conçut le projet de faire reconnaître Alexandre par les deux monarques, ce qui s'exécuta d'abord dans deux assemblées particulières, l'une du clergé anglican, à Londres, et des évêques normands au pays de Caux; l'autre, du clergé de France à Beauvais; et enfin dans un concile général à Toulouse, après la conclusion de la paix entre les deux couronnes. Alexandre se fit également reconnaître en Palestine par la puissance des croisés. Ce fut en France qu'Alexandre connut Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, dont le meurtre excita tant de trouble et d'indignation. La canonisation du saint martyr, et l'absolution d'Henri II furent l'ouvrage d'Alexandre. Cependant, Victor, après avoir obtenu quelques partisans en Italie, mourut à Lucques, où les chanoines de la cathédrale et ceux de St.-Frigidien refusèrent de l'enterrer chez eux, comme intrus et schismatique. Frédéric no



r succes-  
 l'un des  
 en , et qui  
 alexandre  
 rs et à la  
 nti-pape  
 fut rem-  
 Sturme ,  
 Celui-ci  
 int se je-  
 à le reçut  
 nté. En-  
 s , à la  
 élurent  
 es Fran-  
 t Inno-  
 de l'anti-  
 el intrus  
 en haine  
 ne forte-  
 le Rome.  
 uite , et ,  
 à comme  
 r à Cava.  
 it dédai-  
 exandre .

quelques hésitations , la réco-  
 se fit à Venise , de la maniè-  
 solennelle. Quelques historie-  
 conté , de cette réunion , des  
 jurieux pour Alexandre , et h-  
 pour Frédéric ; il est sûr qu-  
 passa pas autre chose que ce  
 eu lieu entre ce même em-  
 Adrien IV , et ce qui s'est  
 long-temps après dans de  
 entrevues. Alexandre entra a-  
 dans la capitale du monde .  
 Son premier soin fut de rem-  
 maux causés par un long se-  
 assembla le 3<sup>e</sup>. concile de L-  
 concile , où assistèrent tous  
 tés d'Occident , et où l'Orien-  
 représenté , s'occupa de réfo-  
 cessaires dans toutes les part-  
 qui concernent la disciplin-  
 trop longues à rapporter ; ma-  
 remarquer le réglemeut par le  
 statué qu'à l'avenir les deux  
 voix des cardinaux suffiront  
 lection du pape. Alexandr-  
 ses soins partout où il y av-

pontificat pénible et glorieux. Le pape Innocent III montra une grande fermeté dans ses malheurs, de la motion dans la prospérité, des lueurs dans l'administration, une pureté sur évangélique, et quelquefois d'usage juste et sage sévérité envers ses ennemis. On a beaucoup parlé de son éloquence et de son éloquence; mais on ne peut point qu'il ait laissé d'ouvrages.

D—s.

ALEXANDRE IV, élu pape, à Rome, le 25 octobre 1254. Il s'appela RINALDO, était neveu du pape Grégoire IX, et de la famille des comtes de Signi. Son oncle l'avait fait évêque de Ostie, en 1251. À son avènement au pontificat, les derniers rejetons de la famille de Souabe sollicitaient à recouvrer leur héritage dans les royaumes de Naples et des Deux-Siciles. Mainfroy, fils naturel de l'empereur Frédéric II, et que l'on ne reconnaît, peut-être injustement, pour avoir empoisonné son frère Conrad, réussit à exécuter cette entreprise, et pour lui-même, sur le jeune Conradin, son neveu. Quelquefois il avait négocié, pour cet effet, avec le prédécesseur d'Alexandre, Innocent IV; mais, plus souvent, il l'avait combattu. Il suivit la même marche avec le nouveau pape, et ses progrès victorieux obligèrent Conradin de retourner à Rome. Alexandre fit rendre le royaume de Sicile à Edmond, du roi d'Angleterre, Henri III; ce projet demeura sans exécution. Ce n'était pas à lui qu'il était révéillé d'abattre de tels ennemis. Ils le poursuivirent jusque dans Rome. Une expédition, dirigée en secret par Mainfroy, obligea le pape de se réfugier, et de se retirer à Viterbe, et tantôt dans Anagnini pendant le cours d'un pontificat aussi court, il ne laissa pas de s'occuper de l'administration ecclésiastique; il ren-

dit aux frères prêcheurs des fonctions et des privilèges que leur avait ôtés Innocent IV, sur les plaintes de l'université de Paris, et fit condamner le livre de Guillaume de St.-Amour, intitulé: *Des Périls des derniers temps*, et l'*Évangile éternel des Franciscains*. Ce fut sous le pontificat d'Alexandre IV, en 1259, que parut en Italie la secte des *Flagellants*, qui, pour expier les vices et les désordres de leur temps, donnaient en public le spectacle d'une pénitence non moins scandaleuse que cruelle. Ces fanatiques ne tardèrent pas à devenir, pour toutes les puissances, et même pour la cour de Rome, un objet de mépris et de proscription. Alexandre IV envoya à S. Louis des inquisiteurs que le roi lui avait demandés. L'histoire n'a point dissimulé ce dangereux excès de zèle de la part du monarque. Alexandre lui écrivait, dans une de ses bulles, « qu'encore que le » royaume de France soit au-dessus de » tous les autres, par sa noblesse, » S. Louis le relève plus haut par » l'éclat de ses vertus, etc. » Il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261. Alexandre IV, dit Fleury, était pieux, appliqué à la prière, et pratiquant l'abstinence; mais il passait pour écouter avec trop de facilité les flatteurs. Le poids des affaires politiques que ses prédécesseurs lui avaient imposé, n'était pas de mesure avec la faiblesse de son caractère. Il eut des ennemis, et des malheurs, auxquels il ne sut opposer ni assez de force ni assez de dignité.

D—s.

ALEXANDRE V se nommait PRILARGI. Né dans l'île de Candie, de parents pauvres et inconnus, il passa ses premières années à mendier son pain de porte en porte. Un frère mineur italien, remarquant en lui de heureuses dispositions, le fit recevoir dans sou-

## A. E.

vent per-  
ford et à  
récepteur  
suite l'é-  
i de No-  
le Milan.  
pourpre,  
élevé sur  
oncile de  
ait pour  
et pour  
ectable à  
II, qu'A-  
mais il ne  
aces que  
se laissa  
cardinal  
rendre à  
ter à Bo-  
e le gou-  
I et Gré-  
diocrité,  
bordina-  
entiment  
nce pour  
religieux

du pape Calixte III, et d'un  
très ancienne et très illustré  
dant, des médailles du temps  
pontificat le nomment encore  
li. Sa jeunesse fut signalée  
grands talents et de grands de-  
Il eut pour maîtresse une fi-  
lèbre par sa beauté, nommée  
Venozza. Cinq enfants naquirent  
cette union: François, duc de  
César, d'abord évêque et  
puis duc de Valentinois;  
qui fut mariée quatre fois, et  
suspçonna de liaisons inégales  
avec son père et ses frères  
prince de Squillace; le nom  
quatrième est resté ignoré. Le  
lixte appela à Rome son neveu  
qu'il fit cardinal en 1456.  
combla de biens. Ces avantages  
terminèrent à quitter un jour  
nozza, qui ne tarda pas à le sui-  
virent en Italie. Ce fut  
qu'elle se réfugia, en attendant  
circonstances plus favorables  
que l'on flattait de l'espoir de

siblement. Roderic se mé-  
 plutôt , suivant d'autres ,  
 s suffrages des cardinaux  
 Riario et Gibo. Le premier  
 a une grande influence dans  
 qui suivit la mort d'Inno-  
 . On prétendit que ce fut le  
 'un marché fait avec ce car-  
 a faction , et que cinq cardin-  
 isèrent de prendre part à  
 . Quoi qu'il en soit , Roderic  
 et déclaré pape le 11 août  
 us le nom d'Alexandre VI.  
 ire une juste idée de son sys-  
 ministration , et des projets  
 ursuivit l'exécution, il est né-  
 le se rappeler succinctement  
 n où se trouvaient alors les  
 n Italie. Le long séjour des  
 vignon, les tentatives du peu-  
 me pour recouvrer sa liberté  
 le , les concessions obtenues  
 ions romains , vicaires du  
 e, soit des empereurs , soit  
 es prédécesseurs d'Alexan-  
 ar les terres appartenant au-  
 au domaine de l'Église ,  
 nsidérablement affaibli l'au-  
 souverain pontife , et dimi-  
 sor public. Alexandre appli-  
 ses soins à recouvrer ces  
 . Il voulut principalement  
 : des voisins puissants, qu'il  
 it comme des usurpateurs.  
 nt les princes d'Est à Fer-  
 Bentivoglio , à Bologne; les  
 , à Rimini; les Mauffreddi à  
 les Colonne , dans Ostie; les  
 ri , dans Urbini; les Orsini ,  
 , les Savelli , et plusieurs en-  
 s d'autres contrées de l'Italie.  
 t rentrer le saint-siège dans  
 us droits , Alexandre travail-  
 lation de sa famille , qui le  
 dans ses entreprises , et ce  
 u'en se servant de moyens  
 s pour l'accomplissement de

ses projets , il couvrait son intérêt  
 particulier du voile de l'intérêt public.  
 Lors de son avènement au siège pon-  
 tificat , le roi de Naples était celui de  
 tous ses voisins qui lui portait le plus  
 d'ombrage. Alexandre avait formé con-  
 tre lui une ligue avec les Vénitiens  
 et avec Ludovic Sforze, duc de Mil-  
 lan , ou plutôt régent de cette sou-  
 veraineté pendant la minorité de Ga-  
 léas, son neveu et son pupille, dont  
 il voulait se defaire pour envahir son  
 patrimoine. Mais Ludovic, se défiant  
 de la sincérité d'Alexandre, et de la lé-  
 gèreté des Vénitiens, chercha un allié  
 plus puissant, et le trouva dans Char-  
 les VIII, roi de France, jeune prince  
 rempli de valeur , et animé du désir  
 de faire valoir les droits de la branche  
 d'Anjou sur un trône dont la famille  
 d'Arragon l'avait dépouillé. Alexan-  
 dre sentit qu'un tel auxiliaire ne tar-  
 derait pas à devenir redoutable à lui-  
 même. Il aima mieux s'en faire un  
 ennemi , et se rejeta du côté d'Al-  
 phonse , qui venait de succéder à Fer-  
 dinaud , son père, au trône de Na-  
 ples, et qui d'ailleurs haïssait dans Lu-  
 dovic l'oppresser de Galéas, auquel  
 il avait marié sa fille. Alexandre ne  
 manqua pas de faire payer à Alphonse  
 cette nouvelle alliance. Il obtint que  
 Guifry Borgia, l'un de ses fils, aurait  
 la principauté de Squillace et le comté  
 de Cariati, et qu'il épouserait D.San-  
 cia, l'une filles de ce monarque. Il  
 fit donner une riche dotation en béné-  
 fice à César Borgia ; à François Bor-  
 gia, duc de Gandie, des revenus im-  
 menses, ainsi que l'expectative, pour  
 tous, des premières charges du royau-  
 me, et du commandement des armées.  
 Ce traité d'union, ce mariage, le cou-  
 ronnement d'Alphonse, donnèrent lieu  
 à des fêtes qui furent célébrées à Rome  
 avec une magnificence extraordinaire,  
 et inconnue aux premiers successeurs

## A L E

lle d'A-  
ent ha-  
résenta-  
re scan-  
ennemis  
les rives  
ec Baja-  
Gemme  
ment de  
tait alors  
mis sous  
l'Alexan-  
ment de  
e le sul-  
craindre  
rançais ,  
ne tour-  
ui , et ce  
nent par  
at , le roi  
u ou dis-  
s'oppo-  
nçait en  
Alexan-  
voie de

tourna à Rome, où le pape le  
joie. Charles , dissimulant  
roux , et remettant sa venge  
moments plus favorables , p  
rapidement ses avantages ;  
proche , Alphonse s'enfuit e  
laissa à Ferdinand , son fil  
de défendre Naples. Les effr  
lui-ci furent également inutil  
quête fut achevée avec un  
vable facilité. Alexandre dit  
» les Français l'avaient fait  
» éperons de bois , et qu'il  
» fait que marquer leurs lo  
» la craie. » Cependant ,  
ne perdait pas de vue ses g  
jets contre Charles. César le  
animé par les insultes que  
sa mère , avait reçues de  
Français pendant leur séjor  
Ceux qui y étaient restés ,  
tisans , éprouvèrent des o  
plusieurs y perdirent la vie  
que le prélude des grands  
litiques près d'éclater. Ve

ait retiré à Orviette, suivi de rûsans. Charles ne resta que urs à Rome ; il se porta rapi- t en Toscane, et, de là, dans le de Parme, où les confédérés, blés à Fornoue, lui opposèrent ces et des obstacles dont la va- nçaise pouvait seule triompher, assé de ce formidable ennemi, dre ne songea plus qu'à l'ac- ssement de ses projets contre ons romains, dont la plupart t aussi favorisé les armes fran- Plusieurs furent dépouillés sans ace. Les premiers exposés à ssentiment furent Prosperet Fa- Colonne. Les Orsini lui oppo- plus de vigueur. Malgré tous rts du duc de Gandie, qu'Alexan- ait fait nommer général de l'É- ls échappèrent pour ce moment ère, et conclurent un accom- ent avantageux. Dans ces cir- ces, le duc de Gandie mourut né; son corps fut trouvé dans e. On soupçonna de ce meur- ar Borgia, devenu jaloux de ion de son frère. Quoi qu'il en Alexandre ne parut pas l'en ac- toute sa tendresse, au contraire, na vers César. Il lui fit quitter rpre de cardinal et la dignité ue, pour l'élever à de plus hau- finées, se proposant de lui faire r la fille de Frédéric, alors roi les. Cette princesse était en ce nt à la cour de France, sous la tion de Louis XII, qui venait ater sur le trône, après la mort arles VIII. Alexandre députa ti, pour obtenir sa coopération enveillance en faveur du mariage s. Louis parut y consentir avec t fit à son tour au pape trois des auxquelles il attachait une s importance. La première était suster dans l'expédition qu'il

méditait contre le duché de Milan, sur lequel il faisait valoir ses droits, du chef de Valentine, son aïeule ; la seconde était de consentir à son divorce avec Jeanne de France, pour qu'il pût épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII ; la troisième, enfin, était un chapeau de cardinal pour Georges d'Amboise, son ministre favori. Ces demandes ayant été accordées par Alexandre, il en résulta une nouvelle liaison politique, qui changea toutes ses anciennes relations, même avec Frédéric, qu'il abandonna bientôt après, par les motifs que nous allons expliquer. Il ne manquait à cette alliance entre Louis XII et Alexandre que la solennité des cérémonies d'apparat. Elles eurent lieu avec le plus grand luxe. César, que Louis XII créa duc de Valentinois, fit son entrée publique, et fut reçu à la cour de France avec des honneurs extraordinaires. Cependant, la fille de Frédéric le refusa avec mépris. Alexandre l'en vengea en prononçant la déchéance de Frédéric, et Louis l'en consola en lui faisant épouser la fille d'Albret, roi de Navarre. Louis, qui venait de conclure un accord avec Ferdinand-le-Catholique pour le partage du royaume de Naples, avait besoin de l'amitié d'Alexandre pour accomplir ses desseins, et celui-ci jugeait très bien qu'à la faveur des succès du roi de France, il achèverait aisément de détruire ou de dépouiller une multitude de princes ou de seigneurs particuliers, qui, sous le titre de vicaires de l'église, s'étaient enrichis de ses anciens domaines. Ce projet d'Alexandre fut découvert par Ludovic Sforce, qui fit saisir le courrier et publier les dépêches. Tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir coopéré à cette révélation, furent en butte au ressentiment d'Alexandre. Ils se réfugièrent chez le cardinal Colonne,

3  
 leur avec eux que  
 colère d'Alexan-  
 dre, évêque de Pe-  
 ronne, et mourut  
 de la frayeur  
 . Vers ce temps-  
 un complot fut tramé  
 contre Alexandre par un  
 homme qui devait l'empoisonner  
 mais fut trahi par un  
 autre et les conjurés furent mis  
 à mort. Ce ne n'ajoute point  
 à la gloire de plus loin la ven-  
 due de son royaume  
 s'en fut que plus  
 de sa fortune ses violentes re-  
 vendant sa famille sur  
 ses autres. Pendant  
 son règne, et joignait à  
 son empire le duc de la Ro-  
 manie, s'emparait, soit  
 par la force, du duché  
 de la Sicile et d'autres do-  
 mines, objet de son am-  
 bition. Il n'en faisait condam-  
 ner les ennemis par les tribu-  
 naux, évoués, et les vain-

d'or, somme énorme pour  
 son temps, où l'Amérique n'avait pas en-  
 core découvert, en Europe le produit de ses  
 mines. Le nouveau monde venait d'être  
 découvert, et déjà sa possession était  
 l'objet de différends entre les rois de  
 Castille et de Portugal. Alexandre les  
 termina par un traité traçant à ces souverains un  
 partage et de démarcation.  
 Il obtint d'eux de reconnaître  
 comme duc de la Romagne  
 son frère, qui avait déjà été fait par les Vénitiens  
 le roi de Hongrie. Alexandre n'avait  
 pas d'autres moyens  
 de se procurer son trésor. Il vendit les îles  
 de la Corse, s'empara de la succession  
 de la Savoie, de la Rovere, de Gênes  
 et de Zeno, au mépris des dispo-  
 sitions testamentaires qu'ils avaient  
 faites, sous prétexte qu'elles l'étaient  
 sans son consentement. Ces  
 usurpations cour de Rome excitèrent  
 le zèle de Savonarole, religieux  
 dominicain de Florence, qui, de  
 ses véhémentes prédications et de  
 ses miracles, essaya de soulever le

ans environ , après 11 années lques jours de pontificat. Quel-historiens , à l'exemple de Guic-n , prétendent qu'il s'empo- lui-même , par méprise , d'un age qu'il avait préparé pour le al Adrien Corneto et plusieurs , dont il voulait envahir les ri-s. Mais ils ne sont point d'ac-sur les dates. Ils ajoutent que pensa périr victime de la même . Ainsi finit cet homme qui dés- a la thiane par ses vices , sans er son gouvernement par aucun énéreux. On ne peut lui refuser lents pour l'administration , du , de l'éloquence , de l'habileté a politique ; et , comme il parta- utes ces qualités avec César Bor- il doit partager aussi avec lui les ges de Machiavel. Alexandre VI point usage , comme les Gre- VII , les Boniface VIII , et quel- autres , de ces anathèmes religieux pelaient les peuples à la révolte oscrivant des souverains légi- . Ces mesures commençaient à e de leur puissance : il n'avait urs à revendiquer que des droits opriétés domaniales ; mais il y les vues personnelles d'ambition cupidité. Il porta l'oubli des s jusqu'au scandale , et la jalou- i pouvoir jusqu'à la plus odieuse ité. Il employa , il est vrai , beau- de fermeté et de vigueur à la ré- ion du brigandage et au rétablis- nt de la justice. Mais, ce qui est un d'éloge dans un bon prince , n'est ent qu'un artifice dans un souve- nimé par des haines particulières. e peut nier que ce ne fût là le le principal de toute la conduite xandre , et le trait dominant de aractère. Mais il n'est pas égale- avéré qu'il ait employé tous les ms qu'on lui attribue. Les enne-

mis qu'il se fit pendant sa vie lui ont attiré de la part de ses contemporains des diatribes sanglantes , que d'autres écrivains se sont plu à copier et à ré-péter , toutes les fois qu'ils veulent dé-crier l'autorité pontificale. Gordon est le plus remarquable de ces écrivains ; il a recueilli avec soin toutes les sa-tires de ceux qui l'ont précédé , et les accusations d'empoisonnement contre Alexandre se multiplient sous sa plume avec une profusion qui devient sus-pecte. Le fait le plus frappant en ce genre est relatif à Zizime , frère de Bajaret. Ce malheureux prince mourut , suivant l'aveu de Gordon lui-même , quelques jours après avoir été remis entre les mains du roi de France , à la suite d'une dysenterie , maladie très ordinaire et presque inévitable dans une armée un peu nombreuse , sous un climat qui lui est étranger. Cet historien assure néanmoins que Zi-zime perit de l'effet d'un poison qui lui avait été donné quelques jours au-paravant. Il ajoute qu'Alexandre com-mit ce crime à l'instigation de Bajazet , qui lui promettait 300,000 ducats , s'il le délivrait ainsi de son frère. Gor-don avoue que les lettres de Bajazet , où ces propositions étaient contenues , furent interceptées par le gouver-neur d'Ancône , qui les envoya à Charles VIII , de manière qu'Alexan-dre ne dût pas les connaître. De tout cela il résulte une obscurité qui aurait dû rendre les copistes plus défiants , et leur faire observer à tous la réserve du président Hénault , qui raconte cet événement comme un bruit public , et ne le donne point comme un fait posi-tif. Les circonstances prétendues de la mort d'Alexandre n'ont pas excité moins de doutes. Voltaire lui-même , qu'on ne soupçonnera point de par-tialité en faveur d'un pape , réclame contre cette assertion avec la plus



## A L E

la mort d'Innocent X, le 7 a  
 La querelle élevée au sujet de  
 Jansénius avait occupé les  
 décesseurs d'Alexandre VII  
 faire eut aussi ses premier  
 confirma d'abord, par un  
 1656, celle d'Innocent X  
 damnait les cinq propositions  
 tait occupé ensuite de faire  
 par un acte particulier, qu  
 propositions étaient conte  
 le livre de Jansénius. Cet a  
 le *Formulaire*, devait être  
 viduellement par chaque  
 que séculier ou régulier.  
 proposé et rédigé par une  
 du clergé de France, en 165  
 drele prescrivit par une bull  
 qui change quelques termes.  
 laire, mais qui en conserv  
 Louis XIV fit enregistrer  
 bulles au parlement. Une  
 autre genre, l'insulte faite, p  
 corse, au duc de Créquy, ar  
 de France, donna beaucoup  
 à Alexandre; Louis XIV ex  
 parations proportionnées à

ligion catholique. Il canonisa S. François-de-Sales, et S. Thomas-de-Ville-neuve, archevêque de Valence; embellit Rome par des édifices, dépensa beaucoup pour achever le collège de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque, et nomma le savant Allacci (V. ALLACCI) bibliothécaire du Vatican. Il aima les lettres, et les cultiva lui-même avec quelque succès. On a de lui un volume de poésies, imprimées au Louvre, 1656, in-fol., intitulé : *Philomathi Musæ Juveniles*; il les avait composées dans sa jeunesse, lorsqu'il était membre de l'Académie des Philomati de Sienne. Alexandre eut des ennemis qui l'accusèrent de peu de sincérité; ce qui tenait peut-être moins à un vice de cœur qu'à la versatilité de sa conduite; en effet, il démentit, sur la fin de sa vie, la grande austérité qu'il avait d'abord affichée. Il avait fait mettre un cercueil sous son lit, pour s'habituer aux images de la mort; ce qui ne l'empêcha point de se livrer ensuite à une sorte de luxe. Le népotisme obtint de lui de grandes faveurs, après n'en avoir essayé que des refus. Le cardinal de Retz, à son second voyage à Rome, prétend qu'il trouva les choses bien changées. Ce prélat, dans ses mémoires, a tracé le portrait d'Alexandre VII, avec son style ordinaire, souvent léger et mordant. Ce fut, à la vérité, un homme minutieux, trop confiant dans ses forces, et bien au-dessous du rôle dont il s'était chargé; mais sa conduite morale et religieuse ne le rend pas indigne d'estime. Alexandre VII mourut le 16 mars, 1667, après 12 ans de pontificat.

D—s.

ALEXANDRE VIII était vénitien, et fils du grand-chancelier de la république; son nom était PIERRE OTTONBONI. Né le 10 avril 1610, ses premières études avaient été brillantes;

tous les papes, depuis Urbain VIII, avaient contribué à son élévation, et l'avaient employé dans les affaires les plus importantes. Il succéda, le 16 oct. 1689, à Innocent XI, sous le pontificat duquel le marquis de Lavardin, ambassadeur de Louis XIV, avait soutenu, avec tant de fermeté, le droit de franchise. La discussion s'étant envenimée, le roi s'était emparé d'Avignon. Il le rendit au nouveau pape, espérant obtenir de lui plus de complaisance sur ce point, sur celui de la régale, et sur les quatre articles de la fameuse assemblée du clergé, en 1682. Innocent XI avait refusé des bulles aux prélats qui avaient assisté à cette assemblée; un grand nombre d'évêchés étaient vacants; Louis XIV menaçait de rétablir la pragmatique sanction. Il espérait qu'Alexandre VIII serait plus flexible, et il se trompa. Après de vaines négociations, le pape s'était déterminé à rendre une bulle contre les quatre articles, et la mort seule en empêcha la publication. Cette conduite a été blâmée par la plupart des historiens français. Alexandre s'était fait plus d'honneur, dit l'un d'eux, en condamnant précédemment le péché philosophique, par un décret de 1679. Alexandre VIII secourut, avec de grandes sommes d'argent, les Vénitiens et l'empereur Léopold, dans leur guerre contre les Turcs. Son pontificat a duré trop peu pour fournir beaucoup d'événements à l'histoire. Il n'occupa le St.-Siège que seize mois, et mourut le 1<sup>er</sup> février 1691, dans la 82<sup>e</sup>. année de son âge. Dans ses derniers moments, il assembla sa famille et ses amis, pour leur exposer les motifs de toute sa conduite. Il avait du savoir, de l'éloquence, de l'habileté dans l'administration. Sa figure était noble, ses manières engageantes, sa conversation agréable, avec un peu

## A L E

lut assez  
et beau-  
, qu'il se  
on grand  
seures et  
efois. Il  
neveux,  
rgent, ce  
il aurait  
être sa  
D—s.  
rche d'A-  
, à saint  
des pré-  
t furieux  
xandre,  
smœurs,  
, en en-  
ine nou-  
int-évê-  
reur, n'y  
s de dou-  
rsuasion,  
r par sa  
e blâmée  
és; mais,  
t son es-

sée à Alexandre de Byzance  
les évêques qui avaient reçu  
leur communion, après qu'il  
excommunié au concile d'Al-  
Socrate nous a conservé la  
dont il a été fait mention, et  
a publié, dans ses notes sur  
titutions apostoliques, une  
épître de ce saint prélat.

ALEXANDRE, évêque de  
au 12.<sup>e</sup> siècle, neveu de Ro-  
que de Salisbury, était né en  
die. Il fut élevé sur le siège  
l'an 1125. Ce prélat aimait la  
cence, et, un an avant de  
S. Bernard lui adressa une  
il l'exhortait à ne pas se laisser  
par l'éclat des grandeurs in-  
Alexandre, selon l'usage de  
et de quelques évêques de sa  
dépensa des sommes con-  
pour construire des châtea-  
avait jusqu'à trois qui ét-  
forteresses imposantes; ce qu-  
dre au roi Étienne, qu'ils  
destinés à soutenir les préte-  
l'impératrice Mathilde qui l-

était fils du grand-duc Yaroslaf qui mourut en 1018. A cette époque la Russie était pressée de tous côtés de nombreux ennemis, et d'abord au midi, par les hongrois. Afin d'être plus à portée de résister, Yaroslaf quitta Novgorod, lieu de sa résidence, et laissa ses fils, Féodor et Alexandre, gouverner en son absence. A la mort de Féodor, Alexandre eut seul le gouvernement. Il épousa une princesse de la Russie de Polotzk, et, naturellement, défendit avec beaucoup de vigueur son gouvernement contre ses ennemis. Il établit une ligue le long de la rivière Shelonia, entre le lac Ilmen, pour résister aux incursions des Tshudes, ou Esthoniens, en 1050, tandis que Yaroslaf se trouvait dans la guerre contre les Danois et de chevaliers de l'ordre de Saint-Omer, entreprit une expédition contre Novgorod, et défit les habitants sur les bords de la Néva. Fiers de leurs forces, ils prirent envers Alexandre le ton de la supériorité, et refusèrent de se soumettre; mais Alexandre, courageux, préféra courir le risque d'une bataille. Elle fut sanglante et Alexandre mit les ennemis en déroute, après avoir tué beaucoup de gens et blessé, dit-on, de sa propre main le roi de Suède. La description de cette bataille, l'un des événements les plus remarquables de l'histoire de Russie, est d'une foule de circonstances probablement des fictions et de tout un pays peu éclairés. Ce fut sur les bords de la Néva, près de laquelle eut lieu, qu'Alexandre reçut le titre de grand-duc, honneur qui lui fut alors rendu. Il passa le reste de sa vie à défendre son pays avec une valeur extraordinaire, défit les Tatars en plusieurs occasions, et affranchit la Rus-

sie du tribut que lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Khân. Alexandre mourut à Gorodétz, près de Novgorod; et la reconnaissance de ses compatriotes l'éleva au rang de saint. Pierre I<sup>er</sup>. sut habilement profiter de la vénération que ce héros avait inspirée aux Russes, et bâtit, non loin de Pétersbourg, un très-beau monastère, au lieu même où Alexandre avait remporté sa plus glorieuse victoire; il institua de plus, sous le nom de S. Alexandre Nevski, un ordre de chevalerie qui brilla maintes fois d'un grand éclat. D—r.

ALEXANDRE I<sup>er</sup>, roi d'Écosse, fils de Malcom III, succéda à son père Edgar, en 1107. L'impétuosité de son caractère lui fit donner le surnom de *Farouche*. Avant de parvenir au trône, il avait tellement su cacher ses mauvaises qualités, qu'aussitôt qu'il fut monté sur le trône, elles surprirent et mécontentèrent tout à la fois ses sujets. Le nord du royaume fut bientôt rempli d'insurgents; mais Alexandre les défit successivement, et assura sa puissance par la mort de leurs principaux chefs. Revenu dans le midi de ses états, il reçut un jour les plaintes d'une veuve qui lui dénonça le jeune comte de Mearns, comme ayant fait mettre à mort, sans jugement, deux de ses vassaux, l'un son époux, l'autre fils de cette femme. Alexandre fit pendre le coupable en sa présence. Des assassins s'étant introduits dans sa chambre à coucher pendant la nuit, il saisit ses armes, tua six de ses agresseurs, et parvint à s'échapper. Après avoir rétabli l'ordre dans son royaume, il rendit une visite à Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, à qui il fut utile, en terminant une querelle élevée entre ce prince et les Irlandais. Le reste de son règne fut paisible. Il mourut sans avoir été marié, en 1124, après un règne de 17 ans, et

## A L E

son frère  
D—r.  
Écosse,  
quit, en  
e à l'âge  
e guerre  
d'Angle-  
ans cette  
nétra en  
s dégâts.  
Alexan-  
jusqu'à  
, il vint  
u prince  
Philippe  
cours au  
re le roi  
éconcilié  
, qui re-  
armée,  
ourut de  
échappa  
ges qu'A-  
sa route  
royau-  
n 1221,

fille de Henri III, roi d'An  
Ce roi enfant fut alors, avec  
femme, gardé comme en pa  
les Comings, famille puiss  
Écosse. Henri s'avança vers  
pour leur rendre la liberté,  
vint, lorsque ses émissaires  
rendu maître du château d'Éd  
Cependant, jusqu'à ce que l  
en âge de tenir lui-même les  
gouvernement, d'autres trou  
rent encore lieu. En 1263,  
roi de Norvège, qui avait de  
tions sur les îles occidentale  
cosse, parut avec une flotte  
rable, se rendit maître d'Air  
vança dans l'intérieur du pays  
dre alla au-devant de lui,  
rencontrèrent à Largs, où e  
une bataille sanglante. Les  
giens, totalement défaits, y  
16,000 hommes. Buchanan  
Alexandre Stuart l'honneur  
journée, et paraît douter que  
été présent à l'action. Haquin  
peu de temps après; et son su

, et il épousa une française Iollette, fille du comte de mais, peu de temps après, il chassa, l'an 1285, entraîné cheval dans un précipice. Il de 45 ans, et en avait régné sujets le regrettèrent vivant à cause de ses bonnes qualités de la situation critique où se trouvait le royaume. D—T.

ALEXANDRE JAGELLON, roi de Pologne, troisième fils de Casimir IV, à son frère Jean Albert, en tant grand-duc de Lithuanie, il fit donner la préférence sur lui, roi de Bohême, son concurrent à la diète et les grands se décidèrent en faveur d'Alexandre, dans l'espoir d'éteindre les haines si funestes à la Pologne, en formant un corps politique de deux peuples rivaux. En effet, les Polonais, flattés de voir la couronne passer à la tête de leur due, consentirent la réunion des deux états, à condition néanmoins qu'ils auraient le droit de suffrage à l'élection des rois de Pologne. Le nouveau roi commença son règne par une perfidie : au lieu de se nommer allié Schamatei, chef des Tatars, il se saisit de ce prince, contraignit des gens, et le retint prisonnier. Les historiens polonais prétendent au contraire que le chef des Tatars voulait trahir le roi de Pologne, et qu'il en soit, le sénat, de son spectacle peu la bonne foi et la loyauté pendant le règne d'Alexandre, et abandonné les rênes du gouvernement à Gliuski. Ce favori fit, de son pouvoir absolu, un instrument de rapines et de ses vengeances. Alexandre, malade et paralytique, tous ces derniers moments, lorsqu'il que les Tatars venaient d'être repoussés en pièces par l'armée polonaise

sur les bords du Niémen : il n'eut que le temps de témoigner sa joie, en levant les yeux et les mains au ciel, et il expira à Wilna, le 15 août 1507, à 45 ans. Ce prince, taciturne et mélancolique, indolent et faible, fastueux sans magnificence, et prodigue sans être généreux, régna 14 ans en Lithuanie et cinq ans en Pologne; il eut pour successeur Sigismond I<sup>er</sup>. B—P.

ALEXANDRE (BENOIT-STANISLAS), fils de Jean Sobieski, roi de Pologne, naquit à Dantzig, en 1677. Donnant l'exemple d'une contradiction singulière, il se mit, en 1697, sur les rangs des prétendants à la couronne de Pologne, et la refusa, en 1704, lorsque Charles XII la lui offrit. Le motif de ce refus était l'exclusion qu'on avait donnée à son frère aîné; mais, à la diète de 1697, sur un des concurrents les plus actifs de ce même frère. Ce prince versatile mourut à 37 ans, à Rome, où il s'était jeté dans la dévotion; il avait pris, un peu avant sa mort, l'habit de capucin. Le pape le fit enterrer avec pompe, aux dépens de la chambre apostolique. B—P.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *V.* MÉDICIS.

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voy.* FARNÈSE.

ALEXANDRE SAULI (LE BIEN-HEUREUX). *V.* SAULI.

ALEXANDRE, surnommé POLYHISTOR, à cause de sa vaste érudition, et CORNÉLIUS, parce qu'il était affranchi de Cornélius Lentulus, fut disciple de Cratès, et à la fois philosophe, géographe et historien. Selon Suidas, il était originaire de Milet; mais, selon Étienne de Bizance, il était né à Coup, ville de la Phrygie. Il fut fait prisonnier dans les guerres de Mithridate, et acheté par Corn. Lentulus, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il

A L E

On ne  
Alexandre  
règne de  
nt moins  
avait du  
ans av.  
raison de  
usement  
me Hé-  
ivre, et  
selon le  
émi au-  
it qu'A-  
crit qua-  
s sujets,  
ire des  
ne nous  
ienne de  
r la Bi-  
île de  
agonie,  
Europe.  
nt d'une  
et Plu-  
usiciens

Aphrodisée, ville de la Carie, vers la fin du 2<sup>e</sup> siècle, se livra à la philosophie péripatéticienne, et fut élève de Zénon de Sidon, et de Zénon de Messénie, et fut un de ceux qui ont le mieux expliqué les ouvrages d'Aristote, et qui ont le mieux expliqué les ouvrages de Platon ; mais il ne nous reste aucun détail sur sa vie. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, pour la plupart, des Commentaires sur Aristote, savoir : I. *de que eo quod in nostra potestate est*, petit Traité dédié à l'empereur Marc-Aurèle, imprimé, pour la première fois, en grec, chez les héritiers de Jean Manuce, en 1535, in-fol. ; II. des ouvrages de Thémistocle, dont Grotius l'a traduit en latin, et qui ont été recueillis dans un Recueil intitulé : *Veterum philosophorum sententiae de fato*, Amsterdam, 1648, in-4<sup>o</sup>. ; enfin, il a écrit un ouvrage en grec et en latin, intitulé : *Commentarius in Aristotelem de virtutibus*, in-12 : c'est un petit volume

imprimé, quoiqu'il se trouve manuscrit dans la Bibliothèque impériale de Paris, et dans plusieurs autres. VI. *In librum de sensu et iis quæ sub sensum cadunt*, en grec, à la suite des *Commentaires de Simplicius*, sur les livres *De animâ*, Venetiis, Aldus, 1527, in-fol.; en latin, par Lucilius Philothæus, Venetiis, 1544, 1549, 1554, 1559 et 1575, in-fol.; VII. *In Aristotelis Meteorologica, græce*, Venetiis, Aldus, 1527, in-fol., *latine ab Alexandro Piccolomineo*, 1540, 1548, 1575, in-fol. Quelques auteurs prétendent que ce Commentaire n'est pas d'Alexandre d'Aphrodisée; mais Brucker croit qu'il est de lui. VIII. *De Mistione*, en grec, avec le précédent; IX. *De animâ libri duo*. En grec, à la suite de Themistius, avec le n°. I. *Latine ab Hieron. Donato*, Venetiis, 1502, 1514, in-fol.; ces deux livres forment deux traités séparés; X. *Physica Scholia, dubitationes et solutiones, libri duo, græce*, Venetiis, Trincavellus, 1556, in-fol., *latine ab Hieronymo Bagolino*, Venetiis, 1541, 1549, 1555, 1559, in-fol.; XI. *Problematum medicorum et physicorum libri duo*. La meilleure édition en grec, est celle que Sylburge en a donnée dans celle des *Ouvres d'Aristote*, dont on parlera à l'article de ce philosophe. On croit que ces problèmes sont d'Alexandre de Tralles, et non de celui dont nous parlons; XII. *Libellus de Febribus, latine, Georgia Valla interprete*, dans un Recueil de divers ouvrages latins, traduits par ce savant; Venise, 1488, in-fol. On croit que ce Traité est aussi d'Alexandre de Tralles; il n'a pas été imprimé en grec. Alexandre avait encore fait d'autres ouvrages, dont plusieurs existent en arabe, et peut-être même en grec; car on trouve, dans le

Catalogue de la Bibliothèque impériale, un livre *De nutritione et augmento*, qui n'est point dans la liste de ses écrits. Tous ces Commentaires sont très-rares, surtout en grec, et peu de personnes ont le courage de les lire. Ils sont cependant fort utiles pour l'histoire de l'ancienne philosophie. C—A.

ALEXANDRE DE TRALLES, savant médecin et philosophe, naquit à Tralles, dans l'Asie mineure. Son père, médecin lui-même, eut cinq fils qui se distinguèrent tous par leurs connaissances, et dont les deux plus célèbres furent celui dont il s'agit, et Anthémius, architecte. Alexandre, après avoir voyagé pour son instruction, dans les Gaules, en Espagne et en Italie, se fixa à Rome, où il acquit une réputation justement méritée, vers le milieu du 6<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Justinien. On peut le considérer, avec Arétée, comme un des meilleurs médecins grecs depuis Hippocrate; il décrit exactement les maladies, et mérite d'être cité, tant pour la justesse de ses idées, que pour l'élegance de son style: il sut également s'éloigner d'un dogmatisme exclusif et d'un empyrisme aveugle. Cependant, il fut polypharmaque exagéré, partagea toutes les erreurs de son temps, et crut aux amulettes et aux enchantements: il pratiqua le premier la saignée de la jugulaire; ce fut lui qui donna aussi le premier le fer en substance. Il y a plusieurs éditions de ses œuvres; l'une en grec, à Paris, in-fol., 1548, chez Robert Estienne, avec les corrections de Jacques Goupil: ce fut P. Duchatel, évêque de Mâcon, et grand-aumônier de France, qui communiqua ses manuscrits à Goupil. Une vicieuse et barbare traduction latine, que Fabricius dit avoir été faite sur quelque version arabe, intitulée: *Alexandri*



## A L E

lle d'A-  
ent ha-  
résenta-  
re scan-  
ennemis  
les rives  
ec Baja-  
Gemme  
ment de  
tait alors  
mis sous  
l'Alexan-  
ment de  
e le sul-  
craindre  
rançais ,  
ne tour-  
ni , et ce  
nent par  
it , le roi  
u ou dis-  
s'oppo-  
nçait en  
Alexan-  
voie de

tourna à Rome, où le pape le  
joie. Charles , dissimulant  
roux , et remettant sa venge  
moments plus favorables , p  
rapidement ses avantages ;  
proche , Alphonse s'enfuit e  
laissa à Ferdinand , son fil  
de défendre Naples. Les eff  
lui-ci furent également inutil  
quête fut achevée avec un  
vable facilité. Alexandre dit  
» les Français l'avaient fait  
» éperons de bois , et qu'il  
» fait que marquer leurs lo  
» la craie. » Cependant ,  
ne perdait pas de vue ses g  
jets contre Charles. César le  
animé par les insultes que  
sa mère , avait reçues de  
Français pendant leur séjor  
Ceux qui y étaient restés , e  
tisans , éprouvèrent des oi  
plusieurs y perdirent la vie  
que le prélude des grands  
litiques près d'éclater. Ve

taut retiré à Orviette, suivi de artisans. Charles ne resta que ours à Rome ; il se porta rapidement en Toscane, et, de là, dans le de Parme, où les confédérés, iblés à Fornoue, lui opposèrent rocs et des obstacles dont la vançaïse pouvait seule triompher, rassé de ce formidable ennemi, idre ne songea plus qu'à l'acissement de ses projets contre rons romains, dont la plupart it aussi favorisé les armes fran. Plusieurs furent dépouillés sans nce. Les premiers exposés à ssentinent furent Prosperet Fa-Colonne. Les Orsini lui oppo: plus de vigueur. Malgré tous rts du duc de Gandie, qu'Alexanrait fait nommer général de l'É-ils échappèrent pour ce moment èlère, et conclurent un accomment avantageux. Dans ces cirnces, le duc de Gandie mourut iné; son corps fut trouvé dans re. On soupçonna de ce meurisar Borgia, devenu jaloux de tion de son frère. Quoi qu'il en Alexandre ne parut pas l'en ac-Toute sa tendresse, au contraire, rna vers César. Il lui fit quitter rpre de cardinal et la dignité ue, pour l'élever à de plus hautstinées, se proposant de lui faire er la fille de Frédéric, alors roi ples. Cette princesse était en ce nt à la cour de France, sous la ction de Louis XII, qui venait nter sur le trône, après la mort arles VIII. Alexandre députa ui, pour obtenir sa coopération ienveillance en faveur du mariage té. Louis parut y consentir avec et fit à son tour au pape trois des auxquelles il attachait une le importance. La première était ssister dans l'expédition qu'il

méditait contre le duché de Milan, sur lequel il faisait valoir ses droits, du chef de Valentine, son aïeule ; la seconde était de consentir à son divorce avec Jeanne de France, pour qu'il pût épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII ; la troisième, enfin, était un chapeau de cardinal pour Georges d'Amboise, son ministre favori. Ces demandes ayant été accordées par Alexandre, il en résulta une nouvelle liaison politique, qui changea toutes ses anciennes relations, même avec Frédéric, qu'il abandonna bientôt après, par les motifs que nous allons expliquer. Il ne manquait à cette alliance entre Louis XII et Alexandre que la solennité des cérémonies d'apparat. Elles eurent lieu avec le plus grand luxe. César, que Louis XII créa duc de Valentinois, fit son entrée publique, et fut reçu à la cour de France avec des honneurs extraordinaires. Cependant, la fille de Frédéric le refusa avec mépris. Alexandre l'en vengea en prononçant la déchéance de Frédéric, et Louis l'en consola en lui faisant épouser la fille d'Albret, roi de Navarre. Louis, qui venait de conclure un accord avec Ferdinand-le-Catholique pour le partage du royaume de Naples, avait besoin de l'amitié d'Alexandre pour accomplir ses desseins, et celui-ci jugeait très bien qu'à la faveur des succès du roi de France, il achèverait aisément de détruire ou de dépouiller une multitude de princes ou de seigneurs particuliers, qui, sous le titre de vicaires de l'église, s'étaient enrichis de ses anciens domaines. Ce projet d'Alexandre fut découvert par Ludovic Sforce, qui fit saisir le courrier et publier les dépêches. Tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir coopéré à cette révélation, furent en butte au ressentiment d'Alexandre. Ils se réfugièrent chez le cardinal Colonne,

air avec eux que  
 colère d'Alexan-  
 , évêque de Pe-  
 onné, et mourut  
 , de la frayeur  
 Vers ce temps-  
 plot fut tramé  
 exandre par un  
 i devant l'empoî-  
 fut trahi par un  
 jurés furent mis  
 : n'ajoute point  
 lus loin la ven-  
 en fut que plus  
 ses violentes re-  
 ant sa famille sur  
 s autres. Pendant  
 nza, et joignait à  
 de duc de la Ro-  
 s'emparait, soit  
 force, du duché  
 e et d'autres do-  
 bjet de son am-  
 faisait condam-  
 ires par les tribu-  
 voués, et les vain-

d'or, somme énorme pour  
 où l'Amérique n'avait pas et  
 en Europe le produit de ses  
 nouveau monde venait d'être  
 vert, et déjà sa possession et  
 différends entre les rois de  
 de Portugal. Alexandre les tra-  
 traçant à ces souverains un  
 partage et de démarcation.  
 il obtint d'eux de reconnaître  
 comme duc de la Romagne  
 avait déjà été fait par les Vénitiens  
 le roi de Hongrie. Alexandre  
 geait pas d'autres moyens  
 son trésor. Il vendit les mines  
 s'empara de la succession  
 naux de la Rovere, de Cajazzo  
 Zeno, au mépris des dispen-  
 tementaires qu'ils avaient  
 sous prétexte qu'elles l'étaient  
 sans son consentement. Ces  
 cour de Rome excitèrent  
 zèle de Savonarole, religieux  
 cain de Florence, qui, de  
 guenses prédications et de  
 lents, essaya de soulever l'

ans environ , après 11 années  
ques jours de pontificat. Quel-  
storiciens , à l'exemple de Guic-  
ceti , prétendent qu'il s'empoisonna  
lui-même , par méprise , d'un  
ze qu'il avait préparé pour le  
pape Adrien Corneto et plusieurs  
cardinaux dont il voulait envahir les ri-  
ches. Mais ils ne sont point d'accord  
sur les dates. Ils ajoutent que  
Alexandre se senta périr victime de la même  
maladie. Ainsi finit cet homme qui dés-  
olait la thière par ses vices , sans  
avoir son gouvernement par aucun  
mérite. On ne peut lui refuser  
des talents pour l'administration , du  
talent de l'éloquence , de l'habileté  
politique ; et , comme il parta-  
geait ces qualités avec César Bor-  
gius , il doit partager aussi avec lui les  
vices de Machiavel. Alexandre VI  
n'eut point usage , comme les Gre-  
goires , les Boniface VIII , et quel-  
ques autres , de ces anathèmes religieux  
qui précipitent les peuples à la révolte  
en décrivant des souverains légiti-  
mes. Ces mesures commençaient à  
perdre de leur puissance : il n'avait  
rien à revendiquer que des droits  
propriétés domaniales ; mais il y  
avait des vues personnelles d'ambition  
et de cupidité. Il porta l'oubli des  
devoirs jusqu'au scandale , et la jalou-  
sie jusqu'au pouvoir jusqu'à la plus odieuse  
tyrannie. Il employa , il est vrai , beau-  
coup de fermeté et de vigueur à la ré-  
pression du brigandage et au rétablis-  
sant de la justice. Mais , ce qui est un  
défaut dans un bon prince , n'est  
pas un artifice dans un souve-  
rain ; il est par des haines particulières.  
On peut nier que ce ne fût là le  
caractère principal de toute la conduite  
d'Alexandre , et le trait dominant de  
son caractère. Mais il n'est pas égale-  
ment avéré qu'il ait employé tous les  
moyens qu'on lui attribue. Les enne-

mis qu'il se fit pendant sa vie lui ont  
attiré de la part de ses contemporains  
des diatribes sanglantes , que d'autres  
écrivains se sont plu à copier et à ré-  
péter , toutes les fois qu'ils veulent dé-  
crier l'autorité pontificale. Gordon est  
le plus remarquable de ces écrivains ;  
il a recueilli avec soin toutes les sa-  
tires de ceux qui l'ont précédé , et les  
accusations d'empoisonnement contre  
Alexandre se multiplient sous sa plume  
avec une profusion qui devient sus-  
pecte. Le fait le plus frappant en ce  
genre est relatif à Zizime , frère de  
Bajazet. Ce malheureux prince mourut ,  
suivant l'aveu de Gordon lui-  
même , quelques jours après avoir été  
remis entre les mains du roi de France ,  
à la suite d'une dysenterie , maladie  
très ordinaire et presque inévitable  
dans une armée un peu nombreuse ,  
sous un climat qui lui est étranger. Cet  
historien assure néanmoins que Zi-  
zime perit de l'effet d'un poison qui  
lui avait été donné quelques jours au-  
paravant. Il ajoute qu'Alexandre com-  
mit ce crime à l'instigation de Bajazet ,  
qui lui promettait 300,000 ducats ,  
s'il le délivrait ainsi de son frère. Gor-  
don avoue que les lettres de Bajazet ,  
où ces propositions étaient contenues ,  
furent interceptées par le gouver-  
neur d'Ancône , qui les envoya à  
Charles VIII , de manière qu'Alexan-  
dre ne dût pas les connaître. De tout  
cela il résulte une obscurité qui aurait  
dû rendre les copistes plus défiant ,  
et leur faire observer à tous la réserve  
du président Hénault , qui raconte cet  
événement comme un bruit public , et  
ne le donne point comme un fait posi-  
tif. Les circonstances prétendues de la  
mort d'Alexandre n'ont pas excité  
moins de doutes. Voltaire lui-même ,  
qu'on ne soupçonnera point de par-  
tialité en faveur d'un pape , réclame  
contre cette assertion avec la plus

dans sa dissertation sur Henri IV : « J'ose dire, s'écrie-t-il, l'Europe par vous, et vous par votre passion ; vous par votre pape, vous par votre haine et les accusations, à la vérité, fausses et calomnieuses, et à la vérité, fautes cruelles et fautes des ennemis aussi fautes que lui, etc. » Cette discussion historique est inutile de citer toute cette dissertation. Chaque lecteur est libre de décider si ce qu'on peut porter sur un pape. Terminons d'un mot sur ce qui concerne. Les faits sont évidents et suffisent pour faire voir que sans y joindre des raisonnements d'incertitude élevée sur des points non éclaircis, on ne peut bien louer un pape sur la foi de témoignages qui ne doivent condamner que sur des suffrages, ou d'actes authentiques. Les

la mort d'Innocent X, le 7 août 1655. La querelle élevée au sujet de Jansénius avait occupé les papes prédécesseurs d'Alexandre VII. Alexandre VII fit aussi ses premiers pas dans cette affaire. Il confirma d'abord, par une bulle le 16 mai 1656, celle d'Innocent X qui condamnait les cinq propositions. Alexandre VII se contenta d'abord de faire condamner par un acte particulier, que les évêques et les propositions étaient contenues dans le livre de Jansénius. Cet acte, appelé le *Formulaire*, devait être signé individuellement par chaque évêque, qu'il fût séculier ou régulier. Le *Formulaire* fut proposé et rédigé par une assemblée du clergé de France, en 1656. Alexandre VII le prescrivit par une bulle le 16 mai 1656, qui change quelques termes à l'égard du *Formulaire*, mais qui en conserve le sens. Louis XIV fit enregistrer ces bulles au parlement. Une autre bulle, d'un autre genre, l'insulte faite, par le duc de Corse, au duc de Créqui, ambassadeur de France, donna beaucoup à penser à Alexandre ; Louis XIV exigea des réparations proportionnées à

catholique. Il canonisa S. François-Sales, et S. Thomas-de-Ville, archevêque de Valence; em Rome par des édifices, dépensa up pour achever le collège de ience, qu'il orna d'une belle bi- que, et nomma le savant Allacci (LACCI) bibliothécaire du Vatican. les lettres, et les cultiva lui- avec quelque succès. On a de lui lume de poésies, imprimées au e, 1656, in-fol. intitulé : *Phi- hi Musæ Juveniles*; il les avait scées dans sa jeunesse, lorsqu'il ombre de l'Académie des Phi- de Sienne. Alexandre eut des is qui l'accusèrent de peu de ité; ce qui tenait peut-être moins ice de cœur qu'à la versatilité onduite; en effet, il démentit, fin de sa vie, la grande austé- il avait d'abord affichée. Il avait ettre un cercueil sous son lit, s'habituer aux images de la ce qui ne l'empêcha point de se ensuite à une sorte de luxe. Le sme obtint de lui de grandes s, après n'en avoir essayé que fus. Le cardinal de Retz, à son l voyage à Rome, prétend qu'il a les choses bien changées. Ce , dans ses mémoires, a tracé le it d'Alexandre VII, avec son rdinaire, souvent léger et mor- Ce fut, à la vérité, un homme ieux, trop confiant dans ses , et bien au-dessous du rôle il s'était chargé; mais sa con- morale et religieuse ne le rend digne d'estime. Alexandre VII at le 16 mars, 1667, après 12 e pontificat.

D—s.

EXANDRE VIII était vénitien, du grand-chancelier de la répu- ; son nom était PIERRE OTTO- Né le 10 avril 1610, ses pre- s études avaient été brillantes;

tous les papes, depuis Urbain VIII, avaient contribué à son élévation, et l'avaient employé dans les affaires les plus importantes. Il succéda, le 16 oct. 1689, à Innocent XI, sous le pontificat duquel le marquis de Lavardin, ambassadeur de Louis XIV, avait soutenu, avec tant de fermeté, le droit de franchise. La discussion s'étant envenimée, le roi s'était emparé d'Avignon. Il le rendit au nouveau pape, espérant obtenir de lui plus de complaisance sur ce point, sur celui de la régale, et sur les quatre articles de la fameuse assemblée du clergé, en 1682. Innocent XI avait refusé des bulles aux prélats qui avaient assisté à cette assemblée; un grand nombre d'évêchés étaient vacants; Louis XIV menaçait de rétablir la pragmatique sanction. Il espérait qu'Alexandre VIII serait plus flexible, et il se trompa. Après de vaines négociations, le pape s'était déterminé à rendre une bulle contre les quatre articles, et la mort seule en empêcha la publication. Cette conduite a été blâmée par la plupart des historiens français. Alexandre s'était fait plus d'honneur, dit l'un d'eux, en condamnant précédemment le péché philosophique, par un décret de 1690. Alexandre VIII secourut, avec de grandes sommes d'argent, les Vénitiens et l'empereur Léopold, dans leur guerre contre les Turks. Son pontificat a duré trop peu pour fournir beaucoup d'événements à l'histoire. Il n'occupa le St.-Siège que seize mois, et mourut le 1<sup>er</sup> février 1691, dans la 82<sup>e</sup> année de son âge. Dans ses derniers moments, il assembla sa famille et ses amis, pour leur exposer les motifs de toute sa conduite. Il avait du savoir, de l'éloquence, de l'habileté dans l'administration. Sa figure était noble, ses manières engageantes, sa conversation agreable, avec un peu

## A L E

fut assez  
 et beau-  
 , qu'il se  
 on grand  
 neures et  
 efois. Il  
 neveux,  
 gent, ce  
 il aurait  
 être sa  
 D—s.  
 rche d'A-  
 , à saint  
 des pré-  
 t furieux  
 xandre,  
 s mœurs,  
 , en en-  
 ine nou-  
 int-évê-  
 reur, n'y  
 s de dou-  
 rsuasion,  
 r par sa  
 e blâmée  
 s; mais,  
 son es-

sée à Alexandre de Bysance  
 les évêques qui avaient reçu  
 leur communion, après qu'il  
 excommunié au concile d'Alex-  
 Socrate nous a conservé la e  
 dont il a été fait mention, et  
 a publié, dans ses notes sur l  
 titutions apostoliques, une l  
 épître de ce saint prélat. 1

**ALEXANDRE**, évêque de  
 au 12<sup>e</sup>. siècle, neveu de Rog-  
 que de Salisbury, était né en I-  
 die. Il fut élevé sur le siège e  
 l'an 1125. Ce prélat aimait la  
 cence, et, un an avant de  
 S. Bernard lui adressa une  
 il l'exhortait à ne pas se laisse  
 par l'éclat des grandeurs me-  
 Alexandre, selon l'usage de  
 et de quelques évêques de sa  
 dépensa des sommes cons-  
 pour construire des châtea-  
 avait jusqu'à trois qui éta-  
 forteresses imposantes; ce qui  
 dre au roi Étienne, qu'ils n  
 destinés à soutenir les préte-  
 l'impératrice Mathilde qui l

était fils du grand-duc Yaroslaf qui mourut en 1018. A cette époque la Russie était pressée de tous côtés de nombreux ennemis, et surtout au midi, par les hongrois. Afin d'être plus à portée de résister, Yaroslaf quitta Novgorod, lieu de sa résidence, et laissa ses deux fils, Fédor et Alexandre, gouverner en son absence. A la mort de Fédor, Alexandre eut seul le gouvernement. Il épousa une princesse de Hongrie de Poletzki, et, naturel-guerrier, défendit avec beaucoup de vigueur son gouvernement contre ses ennemis. Il établit une ligue avec les princes de la rivièrè Shelonia, de la mer Blanche, et de la mer Baltique, pour résister aux incursions des Tshudes, ou Esthoniens, en 1059, tandis que Yaroslaf s'agissait dans la guerre contre les Danois et de chevaliers de l'ordre de S. Augustin, entreprit une expédition contre Novgorod, et défit les habitants sur les bords de la Néva. Fiers de leurs forces, ils prirent envers Alexandre le ton de la supériorité, et refusèrent de se soumettre; mais ce courageux prince préféra courir le hasard d'une bataille. Elle fut sanglante et Alexandre mit les ennemis en déroute, après avoir tué beaucoup de gens et blessé, dit-on, de sa propre main le roi de Suède. La description de cette bataille, l'un des événements les plus remarquables de l'histoire de Russie, est ornée d'une foule de circonstances qui sont probablement des fictions et d'un pays peu éclairé. Ce combat eut lieu, près de laquelle eut lieu, qu'Alexandre reçut le surnom d'Alexandre le Grand. Il passa le reste de sa vie à défendre son pays avec une valeur extraordinaire, défit les Tatars en plusieurs engagements, et affranchit la Rus-

sie du tribut que lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Khân. Alexandre mourut à Gorodétz, près de Novgorod; et la reconnaissance de ses compatriotes l'éleva au rang de saint. Pierre I<sup>er</sup>. sut habilement profiter de la vénération que ce héros avait inspirée aux Russes, et bâtit, non loin de Pétersbourg, un très-beau monastère, au lieu même où Alexandre avait remporté sa plus glorieuse victoire; il institua de plus; sous le nom de S. Alexandre Nevskoi, un ordre de chevalerie qui brille maintenant d'un grand éclat. D—r.

ALEXANDRE I<sup>er</sup>, roi d'Écosse, fils de Malcom III, succéda à son frère Edgar, en 1107. L'impétuosité de son caractère lui fit donner le surnom de *Farouche*. Avant de parvenir au trône, il avait tellement su cacher ses mauvaises qualités, qu'aussitôt qu'il les dévoila, elles surprirent et mécontentèrent tout à la fois ses sujets. Le nord du royaume fut bientôt rempli d'insurgents; mais Alexandre les défit successivement, et assura sa puissance par la mort de leurs principaux chefs. Revenu dans le midi de ses états, il reçut un jour les plaintes d'une veuve qui lui dénonça le jeune comte de Mearns, comme ayant fait mettre à mort, sans jugement, deux de ses vassaux, l'un son époux, l'autre fils de cette femme. Alexandre fit pendre le coupable en sa présence. Des assassins s'étant introduits dans sa chambre à coucher pendant la nuit, il saisit ses armes, tua six de ses agresseurs, et parvint à s'échapper. Après avoir rétabli l'ordre dans son royaume, il rendit une visite à Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, à qui il fut utile, en terminant une querelle élevée entre ce prince et les Irlandais. Le reste de son règne fut paisible. Il mourut sans avoir été marié, en 1124, après un règne de 17 ans, et



## A. I. E

son frère  
D—r.  
l'Écosse,  
quit, en  
re à l'âge  
e guerre  
d'Angle-  
ans cette  
énétra en  
ls dégâts.  
, Alexan-  
t jusqu'à  
, il vint  
le prince  
Philippe  
cours au  
re le roi  
réconcilié  
, qui re-  
armée,  
courut de  
échappa  
ges qu'A-  
sa route  
royau-  
n. 1221.

filie de Henri III, roi d'An  
Ce roi enfant fut alors, avec  
femme, gardé comme en pri-  
son par les Cumings, famille puissante  
de l'Écosse. Henri s'avança vers  
l'Écosse pour leur rendre la liberté,  
mais il ne vint, lorsque ses émissaires  
l'ont rendu maître du château d'Édin-  
bourg. Cependant, jusqu'à ce que l'enfant  
fut en âge de tenir lui-même les  
reins, le gouvernement, d'autres trou-  
bles n'eurent encore lieu. En 1263,  
le roi de Norwège, qui avait des  
ambitions sur les îles occidentales  
de l'Écosse, parut avec une flotte  
imposante, se rendit maître d'Aberdeen  
et s'avança dans l'intérieur du pays.  
Le roi d'Écosse alla au-devant de lui,  
et ils se rencontrèrent à Largs, où fut  
livrée une bataille sanglante. Les  
Anglais furent totalement défaits, y  
perdant 16,000 hommes. Buchanan  
attribue à Alexandre Stuart l'honneur  
de cette journée, et paraît douter que  
il ait été présent à l'action. Il mourut  
peu de temps après : et son suc-  
cesseur fut Robert Bruce.

mariage , et il épousa une française nommée Isollette , fille du comte de Dreux ; mais , peu de temps après , il périt à la chassa , l'an 1285 , entraîné par son cheval dans un précipice. Il était âgé de 45 ans , et en avait régné 57. Ses sujets le regrettèrent vivement , tant à cause de ses bonnes qualités que de la situation critique où sa mort laissait le royaume. D—T.

ALEXANDRE JAGELLON , roi de Pologne , troisième fils de Casimir IV , succéda à son frère Jean Albert , en 1501 , étant grand-duc de Lithuanie , ce qui lui fit donner la préférence sur Ladislas , roi de Bohême , son concurrent. La diète et les grands se décidèrent en faveur d'Alexandre , dans l'espoir d'éteindre les haines si funestes à la Lithuanie et à la Pologne , en formant un même corps politique de deux peuples si long-temps rivaux. En effet , les Lithuaniens , flattés de revoir la couronne sur la tête de leur duc , consentirent à la réunion des deux états , à condition néanmoins qu'ils auraient , ainsi que les Polonais , droit de suffrage à l'élection des rois de Pologne. Le nouveau roi commença son règne par une perfidie : au lieu de secourir comme allié Schamatei , chef des Bulgares , il se saisit de ce prince , contre le droit des gens , et le retint prisonnier. Les historiens polonais prétendent au contraire que le chef des Bulgares voulait trahir le roi de Pologne. Quoiqu'il en soit , le sénat , deson côté , respecta peu la bonne foi et la justice pendant le règne d'Alexandre , qui avait abandonné les rênes du gouvernement à Gliuski. Ce favori fit , de son faible monarque , un instrument de ses caprices et de ses vengeances. Alexandre , malade et paralytique , touchait à ses derniers moments , lorsqu'il apprit que les Tatars venaient d'être tués en pièces par l'armée polonaise

sur les bords du Niémen : il n'eut que le temps de témoigner sa joie , en levant les yeux et les mains au ciel , et il expira à Wilna , le 15 août 1507 , à 45 ans. Ce prince , taciturne et mélancolique , indolent et faible , fastueux sans magnificence , et prodigue sans être généreux , régna 14 ans en Lithuanie et cinq ans en Pologne ; il eut pour successeur Sigismond I<sup>er</sup>. B—P.

ALEXANDRE (BENOIT-STANISLAS) , fils de Jean Sobieski , roi de Pologne , naquit à Dantzic , en 1677. Donnant l'exemple d'une contradiction singulière , il se mit , en 1697 , sur les rangs des prétendants à la couronne de Pologne , et la refusa , en 1704 , lorsque Charles XII la lui offrit. Le motif de ce refus était l'exclusion qu'on avait donnée à son frère aîné ; mais , à la diète de 1697 , il fut un des concurrents les plus actifs de ce même frère. Ce prince versatile mourut à 37 ans , à Rome , où il s'était jeté dans la dévotion ; il avait pris , un peu avant sa mort , l'habit de capucin. Le pape le fit enterrer avec pompe , aux dépens de la chambre apostolique. B—P.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *V.* MÉDICIS.

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voy.* FARNÈSE.

ALEXANDRE SAULI (LE BIEN-HEUREUX). *V.* SAULI.

ALEXANDRE , surnommé POLYHISTOR , à cause de sa vaste érudition , et CORNÉLIUS , parce qu'il était allranchi de Cornélius Lentulus , fut disciple de Cratès , et à la fois philosophe , géographe et historien. Selon Suidas , il était originaire de Milet ; mais , selon Étienne de Bizance , il était né à Coup , ville de la Phrygie. Il fut fait prisonnier dans les guerres de Mithridate , et acheté par Corn. Lentulus , qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il

## A L E

On ne sait rien de la vie d'Aphrodisée, ville de la Carie, à la fin du 2<sup>e</sup>. siècle, se livra à la philosophie péripatéticienne, et fut élève de Théophrastus à Larissa sous Herminius et sous Aristote Messénien, et fut un de ceux qui ont le mieux approfondi et purent le mieux la doctrine d'Aristote et qui ont le mieux expliqué ses ouvrages ; mais il ne nous a laissé aucun détail sur sa vie. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, pour la plupart, des Commentaires sur Aristote, savoir : *Le Traité de queeo quod in nostra potestate est*, petit Traité dédié à l'empereur Marc-Aurèle, imprimé, pour la première fois, en grec, chez les héritiers de Manuce, en 1555, in-fol., et dans les éditions des ouvrages de Théophrastus ; Grotius l'a traduit en latin dans son Recueil intitulé : *Veterum philosophorum sententia de fato*, 1648, in-4<sup>o</sup>. ; enfin, il a été traduit en grec et en latin, Loudun, 1712, in-12 : c'est un petit volume commun. II. *Commentarius in*

imprimé, quoiqu'il se trouve manuscrit dans la Bibliothèque impériale de Paris, et dans plusieurs autres. VI. *In librum de sensu et iis quæ sub sensum cadunt*, en grec, à la suite des *Commentaires de Simplicius*, sur les livres *De animâ*, Venetiis, Aldus, 1527, in-fol.; en latin, par Lucilius Philothæus, Venetiis, 1544, 1549, 1554, 1559 et 1575, in-fol.; VII. *In Aristotelis Meteorologica, græce*, Venetiis, Aldus, 1527, in-fol., *latine ab Alexandro Piccolomineo*, 1540, 1548, 1575, in-fol. Quelques auteurs prétendent que ce Commentaire n'est pas d'Alexandre d'Aphrodisée; mais Brucker croit qu'il est de lui. VIII. *De Mistione*, en grec, avec le précédent; IX. *De animâ libri duo*. En grec, à la suite de Themistius, avec le n°. I. *Latine ab Hieron. Donato*, Venetiis, 1502, 1514, in-fol.; ces deux livres forment deux traités séparés; X. *Physica Scholia, dubitationes et solutiones, libri duo, græce*, Venetiis, Trincavellus, 1556, in-fol., *latine ab Hieronymo Bagolino*, Venetiis, 1541, 1549, 1555, 1559, in-fol.; XI. *Problematum medicorum et physicorum libri duo*. La meilleure édition en grec, est celle que Sylburge en a donnée dans celle des *Ouvres d'Aristote*, dont on parlera à l'article de ce philosophe. On croit que ces problèmes sont d'Alexandre de Tralles, et non de celui dont nous parlons; XII. *Libellus de Febribus, latine, Georgia Vallæ interprete*, dans un Recueil de divers ouvrages latins, traduits par ce savant; Venise, 1488, in-fol. On croit que ce Traité est aussi d'Alexandre de Tralles; il n'a pas été imprimé en grec. Alexandre avait encore fait d'autres ouvrages, dont plusieurs existent en arabe, et peut-être même en grec; car on trouve, dans le

Catalogue de la Bibliothèque impériale, un livre *De nutritione et augmento*, qui n'est point dans la liste de ses écrits. Tous ces Commentaires sont très-rares, surtout en grec, et peu de personnes ont le courage de les lire. Ils sont cependant fort utiles pour l'histoire de l'ancienne philosophie. C—R.

ALEXANDRE DE TRALLES, savant médecin et philosophe, naquit à Tralles, dans l'Asie mineure. Son père, médecin lui-même, eut cinq fils qui se distinguèrent tous par leurs connaissances, et dont les deux plus célèbres furent celui dont il s'agit, et Anthémios, architecte. Alexandre, après avoir voyagé pour son instruction, dans les Gaules, en Espagne et en Italie, se fixa à Rome, où il acquit une réputation justement méritée, vers le milieu du 6<sup>e</sup>. siècle, sous le règne de Justinien. On peut le considérer, avec Arétée, comme un des meilleurs médecins grecs depuis Hippocrate; il décrit exactement les maladies, et mérite d'être cité, tant pour la justesse de ses idées, que pour l'élégance de son style: il sut également s'éloigner d'un dogmatisme exclusif et d'un empirisme aveugle. Cependant, il fut polypharmaque exagéré, partagea toutes les erreurs de son temps, et crut aux amulettes et aux enchantements: il pratiqua le premier la saignée de la jugulaire; ce fut lui qui donna aussi le premier le fer en substance. Il y a plusieurs éditions de ses œuvres; l'une en grec, à Paris, in-fol., 1548, chez Robert Estienne, avec les corrections de Jacques Goupil: ce fut P. Duchatel, évêque de Mâcon, et grand-aumônier de France, qui communiqua ses manuscrits à Goupil. Une vicieuse et barbare traduction latine, que Fabricius dit avoir été faite sur quelque version arabe, intitulée: *Alexandri*

A L E

*neglos-* d'un ulcère à la jambe , à  
*rtibus,* Lucien nous a laissé son His  
*gduni,* son portrait; c'est un morce  
*in-8°,* bien écrit et qui mérite d'être  
*enetis,* serait tenté de la regarder com  
*mus re-* roman , si elle n'était justifiée  
*1,* mais médailles d'Antonin, de Mar  
*una une* et de L. Vêrus. Vainement q  
*es d'A-* personnes raisonnables s'é  
*1535,* contre les fraudes d'Alexand  
*corpo-* charlatan leur fermait la bouche  
*nide ad* traitant d'épicuriens et de ch  
*gritudi-* montrant un serpent qu'il av  
*que.* En tement fait sortir d'un œuf,  
*En* Bâle un disait être le dieu Esculape; e  
*vres de* mille autres tours de ce genre  
*Auder-* inconnus; il avait séduit la m  
*il a tra-* et s'en était fait un appui.  
*n latine* ALEXANDRE DE BERNAY,  
*née.* Ou MÉDE PARIS, né à Bernay en 1  
*Mercur-* die, vers le milieu du 12<sup>e</sup> siècle  
*ers, at-* des auteurs du roman d'*Alex*  
*Milward* traduit, ou plutôt imité de  
*Abrégé* Curce, de la Vie du conquéran  
*, Lon-* douien attribuée à Callisthène

**Cors** (le court, le petit), de Château-dun. Les vers suivants ne laisseront aucun doute sur ce fait :

*La verité de l'histoire si com li Roys la fist,  
Un clers de Chastisudun. Lambert li cors l'escriit,  
Qui du latin la trait et en roman la mist.....  
Alexandre nous dist que de Bernay fu nez,  
Et de Paris refu ses surnoms appellez.  
Qui ot les siens vers o les Lambert melles.*

Les manuscrits que j'ai examinés m'ont fait connaître neuf poètes qui ont coopéré aux diverses branches ou continuations de cette collection ; mais ces manuscrits n'ont pu m'indiquer la partie qui leur appartient. Ainsi nous avons : I. *le roman d'Alexandre*, par Lambert li Cors et Alexandre de Paris, manuscrits n<sup>os</sup>. 7190-1, 7190-2, 7190 A. B., 7190-5, 7498-7, 6987, fol. 164, et du fonds de l'abbaye St.-Germain, n<sup>o</sup>. 7635 ; de St.-Victor, n<sup>o</sup>. 894, et de celui de Caugé, n<sup>o</sup>. 7498 ; II. *le Testament d'Alexandre*, par Pierre de St.-Cloud (Perrot de Saint-Cloot), fonds de Caugé :

*Largesse est enfermée ses une couverture,  
Avarice a les clez qui moult alliche et jure.  
Jamés n'en iert jetez tele iert l'enfermeture.  
Perot de Saint Cloot trova en l'escripture  
Que maves est li arbres dont le fruit ne menre.*

III. *li Roumans de tote Chevalerie*, ou la *Geste d'Alisandre*, par Thomas de Kent, n<sup>o</sup>. 7190-6, ou fonds de la Vallière, n<sup>o</sup>. 2702, in-fol. parvo :

*D'un bon livre en latia fis cest translatement.....  
Qui mun non demande, Thomas si non de Kent...*

Cet ouvrage curieux est écrit dans le langage français introduit en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant, et qui, déjà corrompu en Normandie, par l'ancien idiome normand, s'altéra encore par celui de l'anglo-saxon. Il paraît que Thomas de Kent n'a fait qu'achever cet ouvrage qui aurait été commencé par un autre poète ; du moins la citation suivante, qui se trouve au fol. 44, verso du manuscrit, le fait-elle présumer : *La conclusion del livre Alisandre et de mestre*

*Eustace qui translata l'eivre* ; mais on ne sait si cet Eustache est le même que l'auteur du roman du *Brut* ; ou celui à qui l'on doit le roman du *Rou*. IV. *la Vengeance d'Alexandre*, c'est-à-dire, la vengeance que son fils Aliénor tira de sa mort, par Jehan le Venelais, que Fauchet et ses copistes ont appelé *li Nivelois* ; V. *le Vœu du Paon*, qui contient trois branches, savoir : les *Accomplissements des Vœux du Paon* ; les *Mariages* et le *Restor* (rétablissement) *du Paon*, manuscrit, fonds de la Vallière, n<sup>o</sup>. 2703, in-fol., et 2704, in-4<sup>o</sup>. Cette dernière partie est de Jehan Brise-Barre, qui mourut vers 1350. Les autres écrivains qui ont contribué à cette collection, sont : Guy de Cambrai, Simon de Boulogne, surnommé *le Clerc* (le savant, le lettré), Jacques de Longuyon et Jehan de Motelec. Le roman d'*Alexandre* fut ainsi l'ouvrage des poètes les plus fameux du 13<sup>e</sup>. siècle. Les premières parties parurent vers l'an 1210, sous le règne de Philippe-Auguste, et non sous celui de Louis VII, comme on l'a dit. On y remarque des allusions flatteuses sur les événements du règne de ces deux princes, et il est très-bien écrit pour le temps où il parut ; il renferme un assez bon nombre de vers harmonieux et pleins de sens ; les descriptions en sont animées, les récits naturels ; mais ces beautés ne se rencontrent en général que dans la première partie ; le style des continuateurs est lâche, faible et languissant. Au 16<sup>e</sup>. siècle, il a paru un *Abrégé du Roman d'Alexandre*, impr. à Paris, chez Bonfons, sans date, sous le titre d'*Histoire du très-noble et très-vailant roi Alexandre-le-Grand, jadis roi et seigneur de tout le monde, avec les grandes prouesses qu'il a faites en son temps.* R—T.

## A L E

**ANDER** président Pellet, et l'autre to-  
**SANDRO.** tre les mains de M. de Man-  
 rant his- chanoine de la cathédrale. L'  
 e de St- ayant paru dans le temps des  
 19 janv. de la cour de Rome avec la  
 75; pro- France, au sujet de la régali-  
 bécologie quatre articles du clergé, on  
 ; provin- qué à Rome de voir l'auteur  
 Châtelie- clarer ouvertement pour les  
 fameux de la France; Innocent XI  
 sa pen- crivit par un décret du 1  
 à cause 1684, ce qui ne l'empêcha pa-  
*genitus*; tiner son travail, et d'y ajo-  
 4, après 1689, l'*Histoire de l'Ancien*  
 e temps ment. Le tout a été réuni e-  
 n grand in-fol., réimprimés en 1741  
 nde éru- nise, par les soins du P. Ma-  
 l parfait mentés de plusieurs lettres de  
 le jansé- de la réfutation des remar-  
 de con- Basnage, et de savantes notes  
 de Be- tantin Boucaglia. Le P. Ales-  
 que son réduit, en abrégé, sous certa-  
 savants principaux, ce qui s'est pass-  
 us illus- considérable dans l'église, et i-  
 naissance dans des dissertations parti-  
 les points contestés d'histo-

de la vulgate, contre Launci, auver que S. Thomas est au-la *Somme Théologique* qui n nom; contre les Bollandis-r revendiquer au même doc-*ſſice du S. Sacrement*. Parmi s écrits, qui firent du bruit temps, il faut compter: I. la *ſation du Pêché philoſophi-des Lettres sur le Thomisme* s aux jésuites, contre celles de Daniel, et qui ont été tron-ns l'édition de Lyon, où elles nies avec celles de son anta-Louis XIV imposa ſilence x partis; III. l'*Apologie des-ains missionnaires de la* IV. la *Conformité des céré-chinoises, avec l'Idolatrie cs et des Romains*. En louant xandre d'avoir combattu for-n toute occasion les maximes ataines, par rapport à l'auto-elles attribuent aux papes sur es, on ne peut lui pardonner e déclaré avec la même force r des princes qui ont employé le feu contre les Albigeois. Sa : *de la mission de S. Denis agiste en France*, dont tous les tiques étaient alors désabusés, honneur à son jugement, aiasi e de l'arrivée de Lazare en e. Peut-être y entra-t-il quel-rêt de corps, pour maintenir ion des dominicains, qui pré-t en posséder les reliques r couvent de St-Maximin. On a liste des autres Opuscules idre, dans le tome XXXIII noires de Nieéron, et dans le *Nécrologe des plus célèbres urs de la Foi*. T—p.

KANDRÉ NICOLAS, bénédic-a congrégation de St-Maur. ris, en 1654, et mort à s, en 1728. est connu par

deux ouvrages: I. *la Médecine et la Chirurgie des Pauvres*. Paris, in-12, 1758; II. *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8°. Le 1°. renferme des remèdes choisis, peu cou-teux, et faciles à préparer pour les maladies internes et externes; le 2°. expose les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des ani-maux employés dans la médecine. On ne peut qu'applaudir au zèle louable de l'auteur; mais la médecine a trop souvent à gémir de la confiance qu'ins-pirent, à des gens peu instruits, les connaissances puisées dans des ouvra-ges aussi incomplets. C. et A—N.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (JULS), né à Trente, dans le 16°. siècle, successivement médecin des empe-reurs Charles-Quint, Ferdinand 1°. et Maximilien II. Ce prince valétudinaire le combla de bienfaits et de grands honneurs, et lui permit même de les transmettre à ses enfants, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Alexandrini mourut dans sa patrie, vers 1590, à l'âge de 84 ans. Ses ouvrages, écrits tantôt en vers, tantôt en prose, sont, pour la plupart, des Commentaires de Galien. Il a laissé de plus un ouvrage sur l'hygiène: *Salubrium, sive de sani-tate tuenda, libri triginta tres*, Co-lonie, 1575, in-fol.; un autre, sur l'éducation des enfants, *Pædotrophia*, Tiguri, 1559, in-8°, en vers; un autre, sur la philosophie de la médi-cine, *de Medicinâ et Medico dialo-gus*, Tiguri, 1559, in-8°; et des Commentaires sur le *Traité des Es-prits animaux* d'Actuarius; et son *Methodus medendi*, Venise, 1554, in-8°. Dans tous ces écrits, Alexan-drini fit preuve d'un bon esprit, et, le premier, il indigna le rapport in-terne qui existe entre les mouvemens de l'ame et l'organisation du corps. C. et A—N.



É dans l'Élide, fut  
 e, de la secte de  
 i de presque tous  
 porains qui étaient  
 talents, tels qu'A-  
 inédème, Stilpon,  
 ore; il se permit  
 te, les imputations  
 ses, et écrivit un  
 conversations en-  
 ilippe, son père,  
 émoire de ce phi-  
 vanité, il se retira  
 nder, disait-il, une  
 fait donner le nom  
 , comme cette ville  
 t presque déserte,  
 des jeux, tous ses  
 nèrent. En se bai-  
 e, il fut blessé par  
 au, et en mourut.

C—R.

COMNÈNES), em-  
 nople, né en 1048,  
 s cinq fils de Jean  
 s. PARRICIDE. Jean

tion d'un chef des Francs (que les Grecs désignaient ab-  
 ples occidentaux), nommé  
 Rusélius, mit bientôt les  
 dans le plus grand danger. Il  
 entre les mains des Turks. Il  
 une faible escorte, retourna  
 tantinople, à travers mille périls  
 y chercher la rançon de son  
 il la rapportait aux Turks  
 rencontra, à Ancyre, Isaac  
 en liberté; mais il leur fallut  
 courir de grands dangers  
 gner la capitale. La jalou-  
 pereur et des ministres  
 dans l'inaction. Cependant  
 venant tous les jours plus  
 et les armées de l'empereur  
 suyé des défaites répétées  
 yeux sur Alexis qu'appe-  
 fiance destroupes. Privé de  
 et de moyens, il employa  
 la ruse, la politique et  
 contre un ennemi habile  
 qu'il parvint enfin à se faire  
 le tuteur général turk.

de l'empire, et Alexis lui fit au nouveau souverain la sion la plus noble. « Ma fidélité envers votre prédécesseur, lui dit-il, vous répond de celle que je vous jure aujourd'hui. » Le nouveau empereur l'opposa sur-le-champ à son oncle, qui poursuivait ses projets et marchait à grandes journées. Alexis fut vaincu à la bataille de Calabrya, en Thrace; son oncle fut long-temps balancé; mais enfin Bryenne fut fait prisonnier. Alexis ne fut pas moins heureux contre son oncle, nouveau rebelle qui venait de reprendre Thessalonique. L'année suivante, il étouffa encore la révolte des Patzinaces, peuples habités sur les rives du Danube. Tant de succès ne firent qu'exciter la haine des ministres qui entouraient Boryse; on résolut, dans le conseil, la déposition de Commènes. Alexis, prévenu de ce qui se passait, et déjà excité par sa femme Marie, consulte Pacour, officier plein d'expérience, qui lui propose de partir sur-le-champ avec son armée. Alexis, son frère, et quelques amis, sortent le lendemain matin de Constantinople, et se rendent à Nicée, où était le camp; la noblesse de Constantinople et le César Jean se joignent à eux, et Alexis est proclamé empereur, en 1081, du consentement d'Isaac, son aîné. Son premier soin fut de marcher à Constantinople. La ville fut surprise le jeudi et livrée à un pillage horrible. Le vaincu, adoucir l'odieux que ce désastre faisait sur lui, le nouvel empereur en fit faire un vif repentir, et se soumit à une pénitence publique. Botoniate fut érigé dans un cloître. Entouré de flatteurs et d'ambitieux, Alexis fut obligé de satisfaire une multitude de grandes diables, pour satisfaire ses rivaux, ses amis et ses partisans; il fit ensuite épouser Irène, et confia une partie

de l'administration à sa propre mère, Aune Dalascène, prince de son grand mérite. La situation de l'empire réclamait toute l'activité et tous les talents d'Alexis; d'un côté, les Turcs ravageaient l'Asie; de l'autre, Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, et fils de Tancrede de Hauteville, avait porté ses armes dans la Grèce, sous prétexte de rendre la couronne à un imposteur, qu'il faisait passer pour Michel Parapinace. Guiscard assiégeait Dyrrachium, que défendait Georges Paléologue, un des meilleurs généraux d'Alexis. L'empereur vole au secours de cette ville, engage les Vénitiens à faire une diversion en sa faveur, et parvient à affamer le camp de son ennemi; mais il cède à l'impatience de livrer bataille, et Robert Guiscard taille en pièces la fleur de l'armée grecque, prend Dyrrachium, et fait venir de nouvelles troupes pour continuer ses conquêtes. Alexis, sans se laisser abattre, rassemble les trésors de sa famille, s'empare, non sans exciter quelques troubles, de l'argent des églises; obtient d'Henri, empereur d'Allemagne, d'attaquer l'Italie, et, par-là, force Robert à y retourner. Cependant Bohémoud, fils de Guiscard, continuait les conquêtes de son père en Illyrie; il battit deux fois Alexis, qui eut à son tour plusieurs avantages. Robert accourut furieux; mais les Vénitiens et les Grecs le défirent complètement, et, bientôt après, la mort dévra l'empire de ce dangereux ennemi. Dyrrachium et les autres places enlevées par lui retournèrent sous la domination d'Alexis, qui soutint aussitôt une nouvelle guerre contre les Scythes, dont une multitude innombrable avait passé le Danube, et ravageait la Thrace; ils battirent successivement les généraux Pacurie, Branas, et l'empereur lui-même, qui

entière-  
 qu'à l'Asie  
 Ezachas,  
 clare in-  
 tilène et  
 i envoya  
 combat-  
 ural Da-  
 menaçait  
 le toutes  
 on beau-  
 signa en-  
 Scythes,  
 tent dans  
 sée, offi-  
 urs prin-  
 res trou-  
 revinrent  
 batailles.  
 voir pro-  
 re ; il re-  
 distribu-  
 taïres qui  
 ais un des  
 l'histoire  
 ait mettre

sence dans sa capitale, se ha-  
 ter leur passage en Asie ; il  
 même avec eux à la prise  
 et aux premiers combats  
 mahométans ; mais les croi-  
 guirent bientôt de ce qu'  
 adroitement leurs conquêt  
 qu'il les laissait manquer.  
 Cependant, Tatice, génér  
 coopérait faiblement avec  
 à la vérité, l'empereur a  
 les Turks à repousser du  
 états. Jean Duças les batt  
 phèse ; Alexis fit alors un  
 considérable pour secourir  
 mais, en apprenant leur  
 tion dans Antioche, où ils  
 siégés, il jugea plus prude  
 tirer. Les écrivains latins l  
 ment reproché cette perfid  
 que les chefs européens e  
 vé la conquête et le parta  
 rie et de la Palestine, Alex  
 clamé les places qui lui ava  
 mises, elles lui furent ref  
 hémond lui déclara la ga

il avait voulu réprimer les ex-  
; on lui reproche à cette occa-  
quelques traits d'une excessive  
ité. Cependant Alexis, en d'au-  
circonstances, montra beaucoup  
nité; il fit grâce à plusieurs  
pirateurs qui attentèrent à sa vie.  
our de ses sujets, que ses talents  
grandes qualités lui avaient d'a-  
acquis, s'était refroidi dans ses  
ières années, et la longueur de  
ègne semblait avoir fatigué la pa-  
e de Constantinople. Il mourut,  
1118, d'une goutte qu'un froid  
vif fit remonter dans la poitrine.  
derniers moments, l'impératrice  
fille Anne Comnènes le sollici-  
it vivement d'exclure du trône son  
jeun Comnènes, et de mettre la  
onne sur la tête de Bryenne,  
d'Anne; il le refusa constam-  
t. Son règne avait duré 37 ans.  
historiens qui ont parlé de ce  
ce l'ont peint sous des couleurs  
différentes; sa fille, Anne Com-  
is, qui a écrit sa vie, divisée en  
ivres, cherche à justifier toute sa  
uite: il est certain néanmoins  
ent trop souvent recours aux ar-  
s d'une politique insidieuse; mais  
iblesse de ses états, et la difficulté  
circonstances dans lesquelles il se  
va, peuvent servir à justifier cette  
uite tortueuse. Les histoires de  
are et de Glycas finissent au règne  
e prince.

L.—S.—E.

ALEXIS II (COMNÈNES), empe-  
de Constantinople, naquit dans  
ville, en 1168; il était fils de  
mel Comnènes et de Marie, fille  
laimond, prince d'Antioche. Cette  
cesse, qui avait pris dans un cou-  
t le nom de *Aëna*, se fit procla-  
régente à la mort de Manuel, et se  
osa à gouverner l'empire sous le  
du jeune Alexis, qui se trouvait  
s dans sa 12<sup>e</sup>. année. Ce prince

annonçait un caractère sans énergie,  
et les ambitieux qui remplirent de  
troubles les courts moments de son  
apparition sur le trône, eurent soin  
de l'abrutir, en l'excitant au vice et à  
l'indolence. L'impératrice-mère par-  
tagea bientôt l'autorité avec le protose-  
baste Alexis, son amant; mais il se  
forma des partis contre la régente et  
contre le favori; tous s'appuyaient du  
nom du jeune empereur. Marie, sa  
sœur, femme de César Jean, excita un  
grand tumulte dans Constantinople;  
Andronic Comnènes profita de ces dé-  
sordres pour s'ouvrir un chemin au  
trône; il s'avança vers la capitale, y  
fut reçu comme un dieu tutélaire,  
s'empara de l'autorité, et cependant  
fit couronner solennellement le jeune  
Alexis, auquel il ne laissa que la li-  
berté de chasser, et de se livrer à tous  
les excès. Le malheureux enfant vit  
périr successivement tous ceux qui lui  
étaient attachés, et enfin sa sœur et sa  
mère, dont il fut contraint de signer  
l'arrêt. C'était un crime impardonna-  
ble de lui parler des affaires de l'état.  
Alexis avait été fiancé à Agnès de  
France; mais le mariage ne fut pas  
consummé, et Andronic lui fit épouser  
sa fille Irène. Bientôt le jeune empe-  
reur entendit tout le peuple, excité  
par des manœuvres secrètes, lui de-  
mander d'associer à l'empire son per-  
fide beau-père. Alexis avait trop peu  
d'expérience pour ne pas croire à cet  
enthousiasme apparent, et, le leude-  
main, il reçut, au pied des autels, le  
serment d'Andronic. Cette cérémonie  
était à peine achevée, que ce dangereux  
collègue le fit déclarer incapable de  
régner, et tout le conseil fut bientôt  
d'accord sur le danger qu'il y aurait  
à lui laisser la vie. Trois assassins en-  
trèrent la nuit dans son appartement,  
et l'étranglèrent avec la corde d'un  
arc; sa tête fut jetée dans une fosse d. s.

## A. I. E.

. On ne  
exandre  
ègne de  
it moins  
ivait du  
ans av.  
aison de  
usement  
me Hé-  
ivre, et  
selon le  
ami au-  
t qu'A-  
crit qua-  
s sujets,  
ire des  
ne nous  
ienne de  
r la Bi-  
l'île de  
agonie,  
Europe.  
nt d'une  
'et Plu-  
isticiens

Aphrodisée, ville de la Car-  
la fin du 2<sup>e</sup> siècle, se livra à  
losophie péripatéticienne, et  
dia sous Herminius et sous A-  
Messénien, et fut un de ceux  
nurent le mieux la doctrine d'  
et qui ont le mieux expliqué  
vrages; mais il ne nous re-  
de détails sur sa vie. Nous  
lui un grand nombre d'ouvi-  
sont, pour la plupart, des C-  
taires sur Aristote, savoir: *L-*  
*de queo quod in nostrapote-*  
petit Traité dédié à l'empere-  
calla, imprimé, pour la  
fois, en grec, chez les héritiers  
Manuce, en 1555, in-fol., et  
des ouvrages de Thémistius  
Grotius l'a traduit en latin  
Recueil intitulé: *Veterum phi-*  
*rum sententiæ de fato*,  
1648, in-4<sup>o</sup>; enfin, il a été  
en grec et en latin, Louvain  
in-12: c'est un petit volume  
mum. II. *Commentarius in*

imprimé, quoiqu'il se trouve manuscrit dans la Bibliothèque impériale de Paris, et dans plusieurs autres. VI. *In librum de sensu et iis quæ sub sensum cadunt*, en grec, à la suite des *Commentaires de Simplicius*, sur les livres *De animâ*, Venetiis, Aldus, 1527, in-fol.; en latin, par Lucilius Philothæus, Venetiis, 1544, 1549, 1554, 1559 et 1573, in-fol.; VII. *In Aristotelis Meteorologica, græce*, Venetiis, Aldus, 1527, in-fol., *latine ab Alexandro Piccolomineo*, 1540, 1548, 1573, in-fol. Quelques auteurs prétendent que ce Commentaire n'est pas d'Alexandre d'Aphrodisée; mais Brucker croit qu'il est de lui. VIII. *De Mistione*, en grec, avec le précédent; IX. *De animâ libri duo*. En grec, à la suite de Themistius, avec le n°. I. *Latine ab Hieron. Donato*, Venetiis, 1502, 1514, in-fol.; ces deux livres forment deux traités séparés; X. *Physica Scholia, dubitationes et solutiones, libri duo, græce*, Venetiis, Trincavellus, 1556, in-fol., *latine ab Hieronymo Bagolino*, Venetiis, 1541, 1549, 1555, 1559, in-fol.; XI. *Problematum medicorum et physicorum libri duo*. La meilleure édition en grec, est celle que Syllburge en a donnée dans celle des *Ouvres d'Aristote*, dont on parlera à l'article de ce philosophe. On croit que ces problèmes sont d'Alexandre de Tralles, et non de celui dont nous parlons; XII. *Libellus de Febribus, latine, Georgia Vallu interprete*, dans un Recueil de divers ouvrages latins, traduits par ce savant; Venise, 1488, in-fol. On croit que ce Traité est aussi d'Alexandre de Tralles; il n'a pas été imprimé en grec. Alexandre avait encore fait d'autres ouvrages, dont plusieurs existent en arabe, et peut-être même en grec; car on trouve, dans le

Catalogue de la Bibliothèque impériale, un livre *De nutritione et augmento*, qui n'est point dans la liste de ses écrits. Tous ces Commentaires sont très-rares, surtout en grec, et peu de personnes ont le courage de les lire. Ils sont cependant fort utiles pour l'histoire de l'ancienne philosophie. C—R.

ALEXANDRE DE TRALLES, savant médecin et philosophe, naquit à Tralles, dans l'Asie mineure. Son père, médecin lui-même, eut cinq fils qui se distinguèrent tous par leurs connaissances, et dont les deux plus célèbres furent celui dont il s'agit, et Anthémius, architecte. Alexandre, après avoir voyagé pour son instruction, dans les Gaules, en Espagne et en Italie, se fixa à Rome, où il acquit une réputation justement méritée, vers le milieu du 6<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Justinien. On peut le considérer, avec Arétée, comme un des meilleurs médecins grecs depuis Hippocrate; il décrit exactement les maladies, et mérite d'être cité, tant pour la justesse de ses idées, que pour l'élégance de son style: il sut également s'éloigner d'un dogmatisme exclusif et d'un cupyrisme aveugle. Cependant, il fut polypharmaque exagéré, partagea toutes les erreurs de son temps, et crut aux amulettes et aux enchantements: il pratiqua le premier la saignée de la jugulaire; ce fut lui qui donna aussi le premier le fer en substance. Il y a plusieurs éditions de ses œuvres; l'une en grec, à Paris, in-fol., 1548, chez Robert Estienne, avec les corrections de Jacques Goupil: ce fut P. Duchatel, évêque de Mâcon, et grand-aumônier de France, qui communiqua ses manuscrits à Goupil. Une vieille et barbare traduction latine, que Fabricius dit avoir été faite sur quelque version arabe, intitulée: *Alexandri*

A L E

*ne glos-* d'un ulcère à la jambe , à  
*rtibus,* Lucien nous a laissé son His  
*gduni,* son portrait; c'est un morce  
*in-8°,* bien écrit et qui mérite d'être  
*enetis,* serait teuté de la regarder cor  
*nus re-* roman , si elle n'était justifiée  
*1,* mais médailles d'Antonin, de Mar  
*ina une* et de L. Véru8. Vainement o  
*es d'A-* personnes raisonnables s'e  
*1555,* contre les fraudes d'Alexand  
*corpo-* charlatan leur fermait la bouc  
*vide ad* traitant d'épicuriens et de ch  
*ritudi-* montrant un serpent qu'il ava  
*que.* En tement fait sortir d'un œuf,  
*3* àle un disait être le dieu Esculape ;  
*pres de* mille autres tours de ce genre  
*Auder-* inconnus ; il avait séduit la m  
*il a tra-* et s'en était fait un appui.  
*n latine* ALEXANDRE DE BERNAY,  
*éc. On* MÉDECIN DE PARIS, né à Bernay en N  
*Mercur-* die, vers le milieu du 12<sup>e</sup> siècle  
*ers , at-* des auteurs du roman d'*Ale*  
*Wilward* traduit, ou plutôt imité de  
*Abrégé* Curce, de la Vie du conquéran  
*, Lon-* donien attribuée à Callisthèn  
*ébastien* l'*Alexandriade* de Gauthier

**Cors** (le court, le petit), de Châteaudun. Les vers suivants ne laisseront aucun doute sur ce fait :

*La verité de l'histoire si com li Roys la fist,  
Un clers de Chastiaudun, Lambert li cors l'eserit,  
Qui du latin la trait et en roman la mist.....  
Alisandre nous dist que de Bernay fu nez,  
Et de Paris refu ses journaus appelles,  
Qui ot les siens vers o les Lambert mellez.*

Les manuscrits que j'ai examinés m'ont fait connaître neuf poètes qui ont coopéré aux diverses branches ou continuations de cette collection ; mais ces manuscrits n'ont pu m'indiquer la partie qui leur appartient. Ainsi nous avons : I. *le roman d'Alexandre*, par Lambert li Cors et Alexandre de Paris, manuscrits n<sup>os</sup>. 7190, 7190-1, 7190-2, 7190 A. B., 7190-5, 7498-3, 6987, fol. 164, et du fonds de l'abbaye St.-Germain, n<sup>o</sup>. 7635 ; de St.-Victor, n<sup>o</sup>. 894, et de celui de Caugé, n<sup>o</sup>. 7498 ; II. *le Testament d'Alexandre*, par Pierre de St.-Cloud (Perrot de Saint-Cloot), fonds de Caugé :

*Largace est enfermée ses une couverture,  
Avarice a les clez qui moult aïtiche et jure,  
Jamés n'en iert j'iere tele iert l'enfermeture.  
Perot de Saint Cloot trova en l'escripture  
Que maves est li arbres dont li fruit ne meure.*

III. *li Roumans de tote Chevalerie*, ou la *Geste d'Alisandre*, par Thomas de Kent, n<sup>o</sup>. 7190-6, ou fonds de la Vallière, n<sup>o</sup>. 2702, in-fol. parvo :

*D'un bon livre en latia fis cest translatement....  
Qui mun non demande, Thomas ai non de Kent....*

Cet ouvrage curieux est écrit dans le langage français introduit en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant, et qui, déjà corrompu en Normandie, par l'ancien idiome normand, s'altéra encore par celui de l'anglo-saxon. Il paraît que Thomas de Kent n'a fait qu'achever cet ouvrage qui aurait été commencé par un autre poète ; du moins la citation suivante, qui se trouve au fol. 44, verso du manuscrit, le fait-elle présumer : *La conclusion del livre Alisandre et de mestre*

*Eustace qui translata l'eivre* ; mais on ne sait si cet Eustache est le même que l'auteur du roman du *Brut* ; ou celui à qui l'on doit le roman du *Rou*. IV. *la Vengeance d'Alexandre*, c'est-à-dire, la vengeance que son fils Alliénor tira de sa mort, par Jehan le Venelais, que Fauchet et ses copistes ont appelé *li Nivelois* ; V. *le Vœu du Paon*, qui contient trois branches, savoir : les *Accomplissements des Vœux du Paon* ; les *Mariages* et *le Restor* (rétablissement) *du Paon*, manuscrit, fonds de la Vallière, n<sup>o</sup>. 2703, in-fol., et 2704, in-4<sup>o</sup>. Cette dernière partie est de Jehan Brise-Barre, qui mourut vers 1350. Les autres écrivains qui ont contribué à cette collection, sont : Guy de Cambrai, Simon de Boulogne, surnommé *le Clerc* (le savant, le lettré), Jacques de Longuyon et Jehan de Motelec. Le roman d'*Alexandre* fut ainsi l'ouvrage des poètes les plus fameux du 13<sup>e</sup>. siècle. Les premières parties parurent vers l'an 1210, sous le règne de Philippe-Auguste, et non sous celui de Louis VII, comme on l'a dit. On y remarque des allusions flatteuses sur les événements du règne de ces deux princes, et il est très-bien écrit pour le temps où il parut ; il renferme un assez bon nombre de vers harmonieux et pleins de sens ; les descriptions en sont animées, les récits naturels ; mais ces beautés ne se rencontrent en général que dans la première partie ; le style des continuateurs est lâche, faible et languissant. Au 16<sup>e</sup>. siècle, il a paru un *Abrégé du Roman d'Alexandre*, impr. à Paris, chez Bonfons, sans date, sous le titre d'*Histoire du très-noble et très-vailant roi Alexandre-le-Grand, jadis roi et seigneur de tout le monde, avec les grandes prouesses qu'il a faites en son temps.* R—T.



## A L E

**ANDER** président Pellot, et l'autre ton-  
**ANDRO.** tre les mains de M. de Mau-  
 ant his- chanoine de la cathédrale. L'a-  
 de St.- ayant paru dans le temps des é-  
 19 janv. de la cour de Rome avec la  
 75; pro- France, au sujet de la régale  
 néologie quatre articles du clergé, on  
 provin- qué à Rome de voir l'auteur  
 hâtelte- clarer ouvertement pour les  
 fameux de la France; Innocent XI  
 sa pen- crivit par un décret du 13  
 à cause 1684, ce qui ne l'empêcha pas  
*genitus*; 1689, et d'y ajou-  
 4, après 1689, *l'Histoire de l'Ancien*  
 temps *ment*. Le tout a été réuni en  
 a grand in-fol., réimprimés en 1749  
 de éru- mise, par les soins du P. Mau-  
 parfait mentés de plusieurs lettres de l'  
 e jansé- de la réfutation des remarques  
 de con- Basnage, et de savantes notes de  
 de Be- tantin Boncaglia. Le P. Alex.  
 que son réduit, en abrégé, sous certain  
 savants principaux, ce qui s'est passé  
 us illus- considérable dans l'église, et il  
 nce. La dans des dissertations particu-  
 aissance les points contestés d'histoi-  
 t par ses chronologie, de critique, etc.

de la vulgate, contre Launce, couvrir que S. Thomas est au-la *Somme Théologique* qui on nom; contre les Bollandisur revendiquer au même doct-*Office du S. Sacrement*. Parmi ces écrits, qui firent du bruit temps, il faut compter: I. la *riation du Pêché philosophi-*, des *Lettres sur le Thomisme* es aux jésuites, contre celles de Daniel, et qui ont été tron-ans l'édition de Lyon, où elles imies avec celles de son anta-: Louis XIV imposa silence ux partis; III. l'*Apologie des icains missionnaires de la*; IV. la *Conformité des céré-* *chinoises*, avec l'*Idolatrie* *ees et des Romains*. En louant exandre d'avoir combattu for-en toute occasion les maximes taines, par rapport à l'auto-elles attribuent aux papes sur ces, on ne peut lui pardonner e déclaré avec la même force ur des princes qui ont employé t le feu contre les Alligeois. Sa e de la mission de S. Denis agiste en France, dont tous les itiques étaient alors désabusés, l'honneur à son jugement, aiasi le de l'arrivée de Lazare en ce. Peut-être y entra-t-il quel-érêt de corps, pour maintenir tion des dominicains, qui pré-ut en posséder les reliques ir couvent de St-Maximin. On la liste des autres Opuscules ndre, dans le tome XXXIII *moires de Nicéron*, et dans le *Nécrologe des plus célèbres urs de la Foi*. T—D.

ALEXANDRE NICOLAS, benedic-la congrégation de St-Maur, ris, en 1654, et mort à is, en 1728. Est connu par

deux ouvrages: I. *la Médecine et la Chirurgie des Pauvres*, Paris, in-12, 1758; II. *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8°. Le 1°. renferme des remèdes choisis, peu cou-teux, et faciles à préparer pour les maladies internes et externes; le 2°. expose les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des ani-maux employés dans la médecine. On ne peut qu'applaudir au zèle louable de l'auteur; mais la médecine a trop souvent à gémir de la confiance qu'ins-pirent, à des gens peu instruits, les connaissances puisées dans des ouvra-ges aussi incomplets. C. et A—N.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (JULES), né à Trente, dans le 16°. siècle, successivement médecin des empe-reurs Charles-Quint, Ferdinand 1°. et Maximilien II. Ce prince valetudinaire le combla de bienfaits et de grands honneurs, et lui permit même de les transmettre à ses enfants, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Alexandrini mourut dans sa patrie, vers 1590, à l'âge de 84 ans. Ses ouvrages, écrits tantôt en vers, tantôt en prose, sont, pour la plupart, des Commentaires de Galien. Il a laissé de plus un ouvrage sur l'hygiène: *Salubrium, sive de sani-tate tuenda, libri triginta tres*, Co-loniæ, 1575, in-fol.; un autre, sur l'éducation des enfants, *Pædotrophia*, Tiguri, 1559, in-8°, en vers; un autre, sur la philosophie de la méde-cine, *de Medicinâ et Medico dialo-gus*, Tiguri, 1559, in-8°; et des Commentaires sur le *Traité des Es-prits animaux* d'Actuarius; et son *Methodus medendi*, Venise, 1554, in-8°. Dans tous ces écrits, Alexan-drini fit preuve d'un bon esprit, et, le premier, il indiqua le rapport in-terne qui existe entre les *mouvements* de l'ame et l'organisation du corps. C. et A—N.

Élide, fut  
secte de  
sque tous  
ui étaient  
tels qu'A-  
Stilpon,  
se permit  
putations  
écrivit un  
itions en-  
son père,  
le ce phi-  
se retira  
ait-il, une  
ier le nom  
cette ville  
e déserte,  
, tous ses  
in se bai-  
lessé par  
mourut.  
C—R.  
ES), em-  
en 1048,  
s de Jean

tion d'un chef des Francs (que les Grecs désignaient alors par les noms de Russes ou de Russiens), nommé Rusclius, mit bientôt les Grecs dans le plus grand danger. Ils furent livrés entre les mains des Turks. Le prince, avec une faible escorte, retourna à Constantinople, à travers mille périls, et alla chercher la rançon de son père. Il la rapporta aux Turks, qui le laissèrent en liberté; mais il leur fallut courir de grands dangers pour empêcher de reconquérir la capitale. La jalouse ambition du prince et des ministres l'entraîna dans l'inaction. Cependant, les Turks, venant tous les jours plus nombreux, et les armées de l'empereur se voyant réduites par le succès des défaites répétées, se tournèrent les yeux sur Alexis qu'ils appelaient le vainqueur. Privé de confiance des troupes. Privé de ressources et de moyens, il employa la ruse, la politique et le courage, pour vaincre contre un ennemi habile, qu'il parvint enfin à se faire

t de l'empire , et Alexis lui fit au nouveau souverain la mission la plus noble. « Ma fidélité envers votre prédécesseur, lui dit-il, vous répond de celle que je fais jure aujourd'hui. » Le nouveau reur Poppo sur-le-champ à une, qui poursuivait ses projets et allait à grandes journées. Alexis ra bataille à Calabrya, en Thrace; toire fut long-temps balancée; enfin Bryenne fut fait prisonnier. s ne fut pas moins heureux contre ace, nouveau rebelle qui venait reprendre Thessalonique. L'année suivante, il étouffa encore la révolte des Patzinaces, peuples habités des rives du Danube. Tant de succès ne firent qu'exciter la haine des ministres qui entouraient Bote; on résolut, dans le conseil, la mort de Comnènes. Alexis, prévenu que se passait, et déjà excité par sa sœur Marie, consulte Pacurien, officier plein d'expérience, qui se propose de partir sur-le-champ avec l'armée. Alexis, son frère, et quelques amis, sortent le lendemain matin de Constantinople, et se rendent à Botoniato, où était le camp; la noblesse de Constantinople et le César Jean s se joignent à eux, et Alexis proclamé empereur, en 1081, du nom de Isaac, son aîné. Son premier soin fut de marcher à Constantinople. La ville fut surprise le jeudi, et livrée à un pillage horrible. Botoniato adoucir l'odieux que ce désastre sur lui, le nouvel empereur en fit igna un vif repentir, et se soumit à une pénitence publique. Botoniato fut réédifié dans un cloître. Entouré de flatteurs et d'ambitieux, Alexis fut obligé de réprimer une multitude de grandes divisions, pour satisfaire ses rivaux, ses ennemis et ses partisans; il fit ensuite mourir Irène, et confia une partie

de l'administration à sa propre mère, Anne Dalascène, prince-se d'un grand mérite. La situation de l'empire réclamait toute l'activité et tous les talents d'Alexis; d'un côté, les Turcs ravageaient l'Asie; de l'autre, Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, et fils de Tancrede de Hauteville, avait porté ses armes dans la Grèce, sous prétexte de rendre la couronne à un imposteur, qu'il faisait passer pour Michel Parapinace. Guiscard assiégeait Dyrrachium, que défendait Georges Paléologue, un des meilleurs généraux d'Alexis. L'empereur vole au secours de cette ville, engage les Vénitiens à faire une diversion en sa faveur, et parvient à affamer le camp de son ennemi; mais il cède à l'impatience de livrer bataille, et Robert Guiscard taille en pièces la fleur de l'armée grecque, prend Dyrrachium, et fait venir de nouvelles troupes pour continuer ses conquêtes. Alexis, sans se laisser abattre, rassemble les trésors de sa famille, s'empare, non sans exciter quelques troubles, de l'argent des églises; obtient d'Henri, empereur d'Allemagne, d'attaquer l'Italie, et, par-là, force Robert à y retourner. Cependant Bohémoud, fils de Guiscard, continuait les conquêtes de son père en Illyrie; il battit deux fois Alexis, qui eut à son tour plusieurs avantages. Robert accourut furieux; mais les Vénitiens et les Grecs le défirent complètement, et, bientôt après, la mort déivra l'empire de ce dangereux ennemi. Dyrrachium et les autres places enlevées par lui retournèrent sous la domination d'Alexis, qui soutint aussitôt une nouvelle guerre contre les Scythes, dont une multitude innombrable avait passé le Danube, et ravageait la Thrace; ils battirent successivement les généraux Pacurien, Brauas, et l'empereur lui-même, qui

entière-  
 déjà l'Asie  
 Izachas,  
 déclaré in-  
 tilène et  
 s'envoya  
 combat-  
 niral Da-  
 menaçait  
 de toutes  
 on beau-  
 signa en-  
 Scythes,  
 rent dans  
 sée, offi-  
 urs prû-  
 res trou-  
 revinrent  
 batailles.  
 voir pro-  
 re; il re-  
 distribu-  
 itaires qui  
 fais un des  
 t l'histoire  
 lait mettre

gence dans sa capitale, se hat-  
 ter leur passage en Asie; il  
 même avec eux à la prise  
 et aux premiers combats  
 mahométans; mais les crois-  
 guirent bientôt de ce qu'  
 adroitement leurs conquête  
 qu'il les laissait manquer.  
 Cependant, Tatice, généra-  
 coopérait faiblement avec l'  
 à la vérité, l'empereur av-  
 les Turks à repousser du c-  
 états. Jean Ducas les batti-  
 phèse; Alexis fit alors un  
 considérable pour secourir  
 mais, en apprenant leur t-  
 tion dans Antioche, où ils  
 siégés, il jugea plus prude-  
 tirer. Les écrivains latins b-  
 ment reproché cette perfid-  
 que les chefs européens en-  
 vé la conquête et le partag-  
 rie et de la Palestine, Alex-  
 clamé les places qui lui avai-  
 mises, elles lui furent refu-  
 hémond lui déclara la gu-

il avait voulu réprimer les excès ; on lui reproche à cette occasion quelques traits d'une excessive cruauté. Cependant Alexis, en d'autres circonstances, montra beaucoup de mansuétude ; il fit grâce à plusieurs pirates qui attentèrent à sa vie. Pour ses sujets, que ses talents et ses grandes qualités lui avaient d'ailleurs acquis, s'était refroidi dans ses dernières années, et la longueur de son règne semblait avoir fatigué le peuple de Constantinople. Il mourut, en 1118, d'une goutte qu'un froid vif fit remonter dans la poitrine. Dans ses derniers moments, l'impératrice sa fille Anne Comnènes le sollicita vivement d'exclure du trône son fils Jean Comnènes, et de mettre la couronne sur la tête de Bryenne, au lieu d'Anne ; il le refusa constamment. Son règne avait duré 37 ans.

Les historiens qui ont parlé de ce prince l'ont peint sous des couleurs très différentes ; sa fille, Anne Comnènes, qui a écrit sa vie, divisée en livres, cherche à justifier toute sa conduite : il est certain néanmoins qu'il eut trop souvent recours aux armes d'une politique insidieuse ; mais l'infirmité de ses états, et la difficulté des circonstances dans lesquelles il se voyait, peuvent servir à justifier cette conduite tortueuse. Les histoires de ce prince et de Glycas finissent au règne de ce prince.

L—S—E.

ALEXIS II (COMNÈNES), empereur de Constantinople, naquit dans cette ville, en 1168 ; il était fils de Manuel Comnènes et de Marie, fille de Raymond, prince d'Antioche. Cette impératrice, qui avait pris dans un court mariage le nom de *Xenia*, se fit proclamer régente à la mort de Manuel, et se proposa à gouverner l'empire sous le nom du jeune Alexis, qui se trouvait dans sa 12<sup>e</sup> année. Ce prince

annonçait un caractère sans énergie, et les ambitieux qui remplirent de troubles les courts moments de son apparition sur le trône, eurent soin de l'abrutir, en l'excitant au vice et à l'indolence. L'impératrice-mère partagea bientôt l'autorité avec le protosébastos Alexis, son amant ; mais il se forma des partis contre la régente et contre le favori ; tous s'appuyèrent du nom du jeune empereur. Marie, sa sœur, femme de César Jean, excita un grand tumulte dans Constantinople ; Andronic Comnènes profita de ces désordres pour s'ouvrir un chemin au trône ; il s'avança vers la capitale, y fut reçu comme un dieu tutélaire, s'empara de l'autorité, et cependant fit couronner solennellement le jeune Alexis, auquel il ne laissa que la liberté de chasser, et de se livrer à tous les excès. Le malheureux enfant vit périr successivement tous ceux qui lui étaient attachés, et enfin sa sœur et sa mère, dont il fut contraint de signer l'arrêt. C'était un crime impardonnable de lui parler des affaires de l'état. Alexis avait été fiancé à Agnès de France ; mais le mariage ne fut pas consommé, et Andronic lui fit épouser sa fille Irène. Bientôt le jeune empereur entendit tout le peuple, excité par des manœuvres secrètes, lui demander d'associer à l'empire son perfide beau-père. Alexis avait trop peu d'expérience pour ne pas croire à cet enthousiasme apparent, et, le lendemain, il reçut, au pied des autels, le serment d'Andronic. Cette cérémonie était à peine achevée, que ce dangereux collègue le fit déclarer incapable de régner, et tout le conseil fut bientôt d'accord sur le danger qu'il y avait à lui laisser la vie. Trois assassins entrèrent la nuit dans son appartement, et l'étranglèrent avec la corde d'un arc ; sa tête fut jetée dans une fosse d. s.

A L E

orps, mis  
fut con-  
récipita;  
pôt san-  
dont les  
mbaient  
périt ce  
. Il avait  
reur.  
S—E.  
mpereur  
n 1195,  
que ses  
adences,  
était ac-  
es Grecs.  
e d'hon-  
l'ambi-  
ie, et ses  
aient les  
les avait  
aractère.  
pé d'une  
rs et les  
e Alexis,  
mpereur.  
il fut ar-

puyait, fit des progrès in  
un assassinat domestique de  
pereur grec de ce compéti  
les Turks continuèrent d  
l'empire, que les Bulgares  
d'un autre côté. Les pirates  
les côtes, et le désordre  
était à son comble; l'int  
vénalité disposaient des p  
phrosine voulut empêcher  
on irrita l'empereur conti  
point qu'il fit massacrer Va  
de cette princesse. L'in  
après une disgrâce momen  
couvra son crédit, et s'effo  
pléer à la faiblesse de son é  
les invasions et les révolte  
pliaient; les Bulgares et le  
désolaient la Macédoine et  
Alexis n'opposait à ses en  
des tentatives incomplètes  
abandonnées lâchement. C  
un orage plus violent s'amo  
sa tête. En 1202, les prin  
dent se rassemblèrent à V  
une nouvelle croisade; un  
d'Iéne l'Ange Alexis im

ombre ; cependant leur camp enacé par la famine, et insulté moments, soit par des partis us dans la campagne, soit sorties des assiégés, auxquels e Théodore Lascaris inspirait tie de son courage. Enfin, l'as- néral eut lieu, les croisés pé- nt dans la ville ; mais on com- encore dans les rues, et les furent partagés sur différents . La nuit vint suspendre le t. L'empereur, effrayé des pé- cette journée, s'était réfugié on palais ; des courtisannes et de flatteurs lui conseillèrent la re- Il prit secrètement ce parti, se ins une barque avec ce qu'il isembler de ses trésors et sa fille e se réfugia à Zagora, ville de e, abandonnant ainsi le sceptre, ratrice et ses autres enfants. On ac de sa prison, et ce fut lui ut son fils dans Constantinople. pateur détrôné fit quelques ef- our recouvrer l'empire, et s'a- avec des troupes jusqu'à Andri- ; mais cette tentative n'eut point xés. En 1204, Alexis Mur- , que les Latins avaient chassé ne de Constantinople, vint se e au fugitif Alexis. Celui-ci ne as Murzuphle qu'un compéti- : plus, et lui fit crever les yeux. , après avoir erré dans la Grèce, successivement détruire toutes isources, fut contraint, en 1205, remettre à discrétion, avec sa : Euphrosine qui l'avait rejoint, es mains de Boniface, marquis ontferat, alors maître d'une : partie de l'empire. L'empereur é fut relégué dans la Lombar- ais, après la mort de Boniface, nt sa liberté, et, en 1210, il se en Asie, où Théodore Lasca- tait maintenu successivement

contre les empereurs Alexis IV, Alexis Murzuphle, Baudouin et Henri. Alexis ayant fait réclamer inutilement, par son allié, le sulthan d'Icône, la couronne que Lascaris ne devait qu'à son courage, marcha contre lui avec des forces considérables ; mais Lascaris le défit, s'empara de sa personne, et tua le sulthan. Alexis fut confiné dans un monastère de Nicée, où il finit une vie déshonorée par des vices odieux, et par une lâcheté non moins honteuse.

L—S—E.

ALEXIS IV (LE JEUNE), empereur de Constantinople, était fils d'Isaac l'Ange, qui fut détrôné et privé de la vue par Alexis III. L'usurpateur crut que ce crime suffisait pour assurer le sceptre dans sa main, et laissa le malheureux Isaac jouir de quelque liberté ; ce prince en profita pour former des relations avec les princes d'Occident. Ce fut le jeune Alexis, son fils, qu'il chargea de trouver des secours et des vengeurs. Alexis sortit de Constantinople, en 1202, à la faveur d'un déguisement, et se rendit d'abord en Sicile, d'où il implora l'appui de sa sœur Irène, qui avait épousé Philippe, empereur d'Allemagne et roi de Sicile. Dans ce moment, les chefs de la cinquième croisade étaient rassemblés dans l'état de Venise, plusieurs avaient des ressentiments particuliers contre Alexis III. Le jeune Alexis les trouva disposés à embrasser sa querelle, et, après quelques oppositions de la part du pape et de plusieurs croisés, la flotte mit à la voile et cingla vers Constantinople. Elle arriva à la vue de cette ville au mois de juin. Les premiers succès des croisés les rendirent maîtres du détroit et du port. Cependant leur nombre était inférieur à celui des assiégés, chez qui la haine contre les Latins suppléait au peu d'attachement



ince. Le  
accom-  
cups de  
combats  
es Véni-  
a double  
le brave  
citiens,  
et le feu,  
épare les  
lammes;  
e ce mo-  
t marche  
ouvelle,  
ucendie,  
da se-  
s Grecs  
attaquer  
la nuit  
demain,  
prirent,  
nement,  
uvé pen-  
é tiré de  
et qu'A-  
partager.

condescendant que leur  
Alexis, indignèrent les Gr  
Ducas, surnommé *Murzuph*  
dévoté d'ambition, et qui  
né dans la faveur du jeune  
se déclara contre les Latins  
les deux empereurs à des  
imprudentes contre les ce  
échouèrent honteusement  
haine des Grecs redoubla e  
foibles souverains. On agit  
leur déposition; Alexis, tou  
par Murzuphle, fit deman  
cret des secours aux Latin  
nuit suivante, il fut arrêté p  
fide favori; le vieil Isaac, l  
velle, mourut de saisiss  
donna deux fois du poiso  
Alexis, deux fois il évit  
Murzuphle, impatient, de  
même dans son cachot,  
1204; et, après avoir diné.  
time, il l'étrangla de sa  
mains, et lui brisa ensui  
coups de massue, pour f  
que le prince était mort d

our les Latins égalait l'imprudence et la lâcheté, avait lui-même faiblesse et d'indécision pour d'un pas aussi difficile; Murse déclara ouvertement contre ses, et engagea Alexis à les irriter des trahisons ou par des imprévues, que le perfide conçoit échouer secrètement, et se servait pour décrier l'empereur des Grecs mécontents, indigne terrible, qui dévora Constantinople pendant huit jours, en et dont les Latins furent la cause, porta l'aigreur à son; le 25 janvier 1204, le peuple se révolta, et força le sénat à déposer l'empereur, et à élire un jeune homme nommé *Canabe*. Alexis, effrayé, fit, sur le conseil de Murzuphle, demander secret du secours aux croisés. Murzuphle profita de cette occasion pour répandre une alarme; et, lorsque la nuit fut venue, se rendit au palais. Épouvanté l'empereur, afin de le déterminer à sortir par une secrète issue, où l'attendaient des soldats qui saisirent ce prince, et le précipitèrent dans un cachot. Le lendemain Murzuphle se fit couronner; et lui fut livré. Maître du trône, Murzuphle songea d'abord à se débarrasser d'Alexis et de son père (Joy. iv). Ces malheureux princes perdirent la vie; cependant ils laissèrent des vengeurs inquiétants. Murzuphle employa toute son adresse pour rendre les croisés favorables; mais ses efforts furent inutiles; les chefs latins refusèrent ses propositions avec mépris, et se préparèrent à attaquer Constantinople, que Murzuphle craignoit plus qu'à bien défendre; et se hâta de réparer les fortifications; et de procurer l'argent qui lui manquait. Il força à des restitutions tous les Latins, qui, sous les règnes des l'Ange,

avaient commis des dilapidations. Peussant cependant de l'affection et du courage des Grecs, il tenta encore d'entamer une négociation avec le doge Dandolo. Celui-ci proposa des conditions que Murzuphle rejeta; l'une d'elles était la soumission des Grecs à la communion latine. Tout accommodement devenant impossible, les chefs latins convinrent entre eux du partage de l'empire d'Orient, et, le 9 avril 1204, ils livrèrent le premier assaut. Les Grecs, animés par Murzuphle, et rassurés par la force de leurs murailles, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les croisés; après quelques jours d'incertitude et de découragement, ceux-ci donnèrent un assaut plus furieux encore, et s'emparèrent des murs et des principaux quartiers. Murzuphle, réfugié au palais Bucolion, s'y barricada; mais, au milieu de la nuit, il s'évada, et sortit de la capitale, emportant avec lui ce que le palais contenait de plus précieux, et accompagné d'Euphrosine, femme du vieil Alexis III, et de sa fille Eudocie, que Murzuphle avait épousée, quoiqu'il fût déjà marié deux fois sans avoir été veuf. Il ne s'éloigna de Constantinople que de quatre journées, et tâcha de se former un parti dans la Thrace, où son beau-père Alexis s'était réfugié pareillement. La nécessité rapprocha ces deux misérables; après quelques pourparlers, auxquels la défiance et la trahison présidaient, Murzuphle se rendit avec ses troupes à Mosynople, dont Alexis était maître. Ce dernier fit à son gendre et à sa fille un accueil bienveillant; mais, quelques jours après, il les invita à venir prendre le bain, et Murzuphle fut à peine entré, que des soldats se jetèrent sur lui, et lui arrachèrent les yeux, malgré les cris d'Eudocie, qui accablait son père d'imprécations.

## A L E

siens ,  
s , et se  
lorsqu'il  
nt Bau-  
l'Orient,  
, comme  
souve-  
lit avec  
ins con-  
haut de  
théodose  
ice Tau-  
énement  
S—e.  
posteur ,  
Ange, en  
traits de  
et voulut  
Manuel  
. Le mé-  
avait un  
le, et le  
urance à  
d'Icône ,  
e maho-  
mais, dé-

ALEXIS-MICHAÉLOV  
de Russie, et fils du czar M  
dorowitz, naquit en 1650  
de son père, en 1646,  
ronné par les soins de son  
Morosou, qui devint sa  
ministre, obtint sa co  
essaya de le détourner  
publiques. Il lui fit épou  
d'un noble peu riche  
daît de lui, et prit lui-  
femme la sœur de cette je  
ne. La mauvaise administ  
favori tout-puissant et de  
subalternes, occasionna  
tion dans Moscow. Les  
obtinrent la punition de p  
coupables, et ce fut avec  
czar parvint à sauver M  
intercédant lui-même en  
Alexis ayant ensuite pris  
du gouvernement, donna  
preuves de vigueur et de ca  
la guerre aux Polonais, et  
places et les provinces qui l  
été cédées à la dernière na

ai, vu l'état encore à demi-bar-  
 u pays que gouvernait Alexis,  
 t à peine rien produire de mieux  
 compilation imparfaite et mal  
 e. Il introduisit plusieurs nou-  
 manufactures dans son pays,  
 lièrement pour la soie et la toile;  
 lieux faubourgs à Moscow, et bâ-  
 ns divers districts, des villes à  
 és, qu'il peupla de Polonais et de  
 niens. Il fit défricher plusieurs  
 déserts par des prisonniers de  
 qu'il y établit. Il forma aussi le  
 n d'introduire des flottes sur la  
 oire et sur la mer Caspienne, et  
 a chercher des constructeurs de  
 aux en Hollande. Il reçut des am-  
 leurs de la Perse, de la Chine,  
 atres pays de l'Asie, et fut le  
 er czar qui entretenit une corres-  
 ponce suivie avec les principales  
 nces de l'Europe. Désirant aug-  
 r le pouvoir de la couronne, il  
 ce projet avec la circonspection  
 aire dans un pays où dominait  
 ristocratie puissante. Il institua  
 hambre particulière pour juger  
 fenses commises contre lui, et fit  
 ne toujours exécuter la justice en  
 . Ses revenus n'étaient pas consi-  
 les, cependant, par son écono-  
 il parvint à avoir une cour ma-  
 ne, une armée nombreuse, et à  
 r un riche trésor. Une rébellion  
 dable vint mettre des obsta-  
 ses plans de prospérité publi-  
 Cette révolte, excitée, en 1669,  
 itenko Razine, chef des cosaques  
 on, fut d'abord souillée par de  
 s actes de barbarie, et long-  
 s soutenue par la fortune. Stenko  
 ra d'Astracan; et, étant joint par  
 multitude de paysans qui avaient  
 acré leurs seigneurs, il réunit jus-  
 200,000 rebelles sous les armes.  
 is se montra aussi violent et aussi  
 que les révoltés; mais la sédi-

tion ne fut entièrement apaisée qu'en  
 1671; Stenko fut alors livré au czar,  
 et mis à mort. Les affaires de Pologne  
 donnèrent lieu à quelques différends  
 entre le czar et le grand-seigneur. Ce-  
 lui-ci, dans sa correspondance, donnait  
 à Alexis le titre de *hospodar chrétien*,  
 tandis qu'il se donnait à lui-même celui  
 de *roi de tout l'univers*. Le czar, irri-  
 té, répondit « qu'il n'était pas fait pour  
 » se soumettre à un chien de maho-  
 » métan, et que son sabre valait bien  
 » le cimenterre du grand-seigneur. »  
 Telles étaient les relations diplomati-  
 ques de ce temps-là dans ces contrées.  
 Cependant Alexis, qui désirait engager  
 tous les princes chrétiens dans une  
 ligue contre les Turcs, fit porter à  
 Rome des paroles plus dignes de lui;  
 mais son ambassadeur refusa de baiser  
 la mule du pape. Malgré ce refus, il  
 fut parfaitement accueilli, et obtint de  
 grandes promesses; mais rien de plus.  
 Alexis s'unit ensuite aux Polonais, et,  
 par la diversion qu'il opéra contre  
 les musulmans, contribua beaucoup  
 à la mémorable victoire que Jean  
 Sobiesky remporta sur eux près de  
 Vienne. Quand la couronne de Polo-  
 gne devint vacante, Alexis proposa son  
 fils pour roi, ainsi qu'une union entre  
 la Pologne, la Lithuanie et la Russie;  
 mais son offre ne fut point acceptée.  
 Durant la guerre contre les Turcs, il  
 s'éleva, entre les Russes et les Polo-  
 nais, différents sujets de jalousie, et  
 les Polonais s'emparèrent de toute l'U-  
 kraine. Alexis mourut, en 1677, âgé  
 de 47 ans, laissant, de sa première  
 femme, deux fils et quatre filles, et de  
 la seconde, une fille et un fils. Ce der-  
 nier fut Pierre-le-Grand, dont la  
 gloire surpassa celle de son père, sans  
 la faire oublier. D—T.

ALEXIS (PÉTROVITZ), fils du czar  
 Pierre-le-Grand et d'Eudoxie-Lapous-  
 kin, naquit à Moscow, en 1697, et fut

elotte de  
 r de l'im-  
 de Char-  
 t barbare  
 , affaiblit  
 res mal-  
 : Batus-  
 caractère  
 sa mère  
 ystiteux  
 nation,  
 pour les  
 tra, dans  
 urs, une  
 rmes en-  
 . Ce mo-  
 il succes-  
 e, réso-  
 arowitz,  
 n, parut  
 cance du  
 ierre-le-  
 xcond de  
 son fils  
 e, et se  
 ite à lac-

riront sur la roue. Eudoxie  
 fut enfermée dans un mon-  
 du lac Ladoga, et la princesse  
 sœur de Pierre, dans la for-  
 Schlüsselbourg; le czarowit-  
 fut condamné à mort, comme  
 du crime de lèse-majesté.  
 ner à cet arrêt barbare une  
 d'équité, on força le «  
 Alexis d'écrire, de sa ma-  
 » s'il y avait eu dans l'emp-  
 » voltés puissants qui l'euss-  
 » il se serait mis à leur té-  
 étrange déclaration fut adm-  
 preuve dans un procès cr-  
 la seule supposition d'un c-  
 tait point arrivé fut jugée  
 tat digne du dernier suppli-  
 fils d'un empereur. Son a-  
 grâce, qui lui furent anno-  
 que en même temps, lui cau-  
 révolution si violente, qu'il  
 jour suivant. Le czar mand-  
 nistres dans les cours é-  
 que son fils était mort d'une  
 causée par le saisissement

mandre, à qui il donna des leçons de composition théâtrale. Il existait du temps d'Alexandre, vers l'an 565 av. J.-C., et vécut fort vieux. Comme il trainait sa débile existence, quel-qu'un lui dit un jour : « Que faites-vous, Alexis ? — Je meurs en détail. » Dans le recueil de Crispinus, intitulé : *Vetustissimorum Authorum græcorum Georgica, Bucolica et Gnomica poemata*, etc., 1570, in-16, on trouve les fragments d'Alexis, dont M. Coupé a donné une traduction dans ses *Soirées Littéraires*, t. V. p. 150. — Un autre ALEXIS, de Tarente, écrivit sur la philosophie de Pythagore. — Un troisième, statuaire de l'école de Polyclète, et natif de Sicone, florissait dans le 5<sup>e</sup> siècle avant l'ère vulgaire. A. B.—T.

ALEXIS (GUILLAUME), surnommé LE BON MOINE, fut d'abord religieux bénédictin de l'abbaye de Lyre, dans le diocèse d'Evreux, sa patrie, ensuite prieur de Bussy ou Buzi, dans le Perche. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort; mais on est certain qu'il vivait encore en 1505. Partageant son temps entre les exercices de piété et le culte des muses, ce religieux a composé plusieurs ouvrages en vers et en prose, qu'on lit peu à présent, mais dans lesquels on trouve de la grâce et de la naïveté; les plus estimés et les plus connus, sont : I. *le Grant Blason des Faulces Amours*, Paris, 1495, in-4°, souvent réimprimé depuis : on le trouve encore à la suite des éditions des *quinze Joyes de Mariage*, la Haye, 1726 et 1754, avec des commentaires, par Jacob le Duchat. Le même éditeur a aussi orné le *Poème du Moine de Lyre*, d'une préface, composée avec les remarques que La Monnoye lui avait communiquées. II. *le Passe-temps de*

*tout Homme et de toute Femme, avec l'A. B. C. des doubles, le tout en vers*, Paris, in-4°, sans date, réimprimé plusieurs fois. Ce titre semblerait annoncer de la gaieté et un poème amusant; c'est pourtant un ouvrage très-sérieux, et une traduction libre d'un écrit latin en trois livres (*De Filitate Humane conditionis*), attribué au pape Innocent III; l'auteur n'y parle que des mépris du monde, et des misères humaines. Alexis nous apprend lui-même qu'il l'acheva en 1480; il paraît que, peu de temps après la publication de cet ouvrage, Guillaume Alexis entreprit un voyage à Jérusalem, et qu'il y était en 1486. Ce fut à la prière des personnes qui l'avaient accompagné qu'il composa, dans cette ville, le *Dialogue du Crucifix et du Pèlerin*, Paris et Rouen, in-4°, sans date; ouvrage moral, dans lequel il y a beaucoup moins de prose que de vers. C'est à tort que l'auteur du *Contre-Blason des Faulces Amours*, poème attribué, sans fondement, à Guillaume Alexis, a dit que ce religieux avait été mis à mort par les infidèles, à Jérusalem. Il est certain qu'il revint en France, et qu'il publia encore plusieurs autres ouvrages, sur les titres et les dates desquels on peut consulter les *Bibliothèques françaises de La Croix-du-Maine*, de Du Verdier et de l'abbé Goujet. Toutes les productions de ce moine sont avouées par la décence, et il n'a jamais perdu de vue les obligations de son état, chose digne de remarque dans le siècle où il a vécu. La Fontaine, qui admirait le tour vif et aisé de la poésie d'Alexis, voulut, pour marquer l'estime qu'il en faisait, essayer une petite pièce en ce genre, qu'on trouve dans le recueil de ses contes. R.—T.

ALEXIS (DEL ARCO), peintre espagnol, est aussi connu sous le nom

## A L F

ce qu'il  
reda fut  
id, l'an  
rdinaire  
at traité  
obtenir  
es artis-  
ne mon-  
dans le  
eine ce  
, qu'il  
en dans  
t pas dû  
la belle  
as d'A-  
dans le  
se mon-  
le part.  
n dessi-  
, outre  
s, plu-  
sa ville  
ne *As-*  
, exéc-  
s-jeuae,  
léchaus-

*de Bosworth.* Outre ces trois  
il composa des vers qui fu  
primés en tête des ouvrages  
ques autres écrivains : on le  
surtout dans les premières édi  
pièces dramatiques de Beau  
Fletcher. En 1659, il publi  
*toire d'Euriale et de Lucre*  
histoire, qui n'est qu'une tra  
se trouve parmi les épître  
d'Eneas Sylvius. Aleyr m  
1640.

ALEYRAC. Voy. DALEYR

ALFARABIUS, le premie  
losophes arabes, naquit à Fé  
jourd'hui Othrar, ville de  
soxane. C'est du lieu de sa t  
qu'il a pris le surnom sou  
nous le connaissons. Son vrai  
Mouammed. Turk d'origine  
loigna de sa patrie pour acqu  
parfaite connaissance de l'ara  
ouvrages des philosophes gre  
d'abord à Baghdâd, où il  
philosophie sous un célèbre  
nommé Abou Bachar Mattes

extrême, quand Alfarabius lui eut prouvé que cette langue lui était connue, et lorsqu'il eut affirmé qu'il en parlait 70 autres. La conversation étant tombée ensuite sur les sciences en général, Alfarabius s'expliqua avec tant d'érudition et d'éloquence, que les savants qui étaient présents furent réduits au silence, et se mirent à écrire son discours. Le prince, charmé de son nouvel hôte, et voulant le distraire, fit venir ses plus habiles musiciens ; mais leurs instruments paraissent si peu d'accord à l'oreille délicate d'Alfarabius, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner son impatience. Le prince lui demanda s'il joignait encore à toutes ses connaissances celle de la musique. « Oui, prince, répondit-il, et j'espère vous le prouver. » Alors il prit un luth, dont il joua avec tant d'habileté, qu'il excita tour à tour, dans l'ame de ses auditeurs, la joie, la tristesse et l'abattement. Séif-ed-Daulah ne voulut plus dès-lors se séparer d'Alfarabius, et lui fit donner chaque jour quatre dragines, jusqu'à sa mort, arrivée à Damas, l'an 559 de l'hég. (950 de J.-C.). « Alfarabius, dit un biographe arabe, menait une vie très-retirée, méprisait le monde, et ne prenait aucun soin d'acquiescer des richesses ; il avait trouvé l'art de charmer sa vie par son ardeur pour l'étude. » Le grand nombre d'ouvrages composés par ce philosophe atteste, en effet, son érudition et son infatigable activité. Il s'était exercé sur la philosophie, la logique, la physique, l'astronomie et les mathématiques. Il avait surtout une prédilection particulière pour Aristote, dont il avait lu, disait-il, quarante fois la métaphysique, sans en avoir pleinement saisi le sens. Deux ouvrages ont principalement établi sa réputation : l'un est une encyclopédie (*Ilmâ-ell-*

*o'loim*) où il donne une notice et une définition précise de toutes les sciences et de tous les arts ; cet ouvrage se trouve manuscrit à l'Escurial ; l'autre est un Traité de musique très-célèbre, où il explique les sentiments des théoriciens, fait voir les progrès de chacun d'eux, corrige leurs erreurs, et supplée à l'imperfection de leur doctrine. Dirigé par les lumières de la physique, il met dans tout son jour le ridicule de l'opinion des pythagoriciens sur les sons planétaires et l'harmonie céleste ; enfin, il prouve, par cette même physique, l'influence des vibrations de l'air sur les sons, et donne des règles certaines sur la forme et la construction des instruments. Il faut se reporter au temps où vivait Alfarabius pour apprécier ses principes. La plupart de ses ouvrages, dont Casiri nous a donné la nomenclature (*Bibl. arab. hisp.* t. I, p. I, pag. 190), existent en hébreu. C'est, vraisemblablement, d'après ces versions que les Européens ont connu les écrits d'Alfarabius. On a imprimé, I. dans les *OEuvres philosophiques d'Avicenne*, publiées à Venise, en 1495, son Traité *De intelligentiis* ; II. dans celles d'*Aristote*, avec les *Commentaires d'Averroès*, son petit ouvrage *De causis* ; III. et enfin, à Paris, en 1638, ses *Opuscula varia*. J—s.

ALFARO-Y-GAMON (JUAN D'), peintre, naquit à Cordoue, en 1640. Il reçut de Castillo les premières leçons de son art, et acheva de l'étudier à Madrid, dans l'école de Velasquez, dont il imita d'abord la manière, principalement dans les portraits. Ce dernier, étant premier peintre au roi d'Espagne, lui facilita les moyens de travailler d'après les tableaux qui décoraient les maisons royales. Alfaro étudia de préférence les admirables



## ALF

ns et de  
ivrages,  
ite pro-  
manière  
maître.  
tant à  
entre lu-  
semblait  
ats, une  
t cepen-  
lasco dit  
avait été  
t par lui  
et que la  
périr à  
Richard  
s le titre  
age sur  
spagne,  
ie cause  
e de son  
a grand  
nt d'ail-  
avec ce  
co, Alfa-  
itié avec

long et pénible; il comptait  
pitié de ses compatriotes  
tout des religieux, dont les  
étaient toujours ouvertes a  
geurs indigents. Arrivé en  
drid, il se rendit à l'hôtel d  
Soit à cause de son exteri  
rable, soit pour tout autre  
lui refusa la porte, et, malg  
sévéralice, il ne put jamais  
être admis en présence de  
l'avait autrefois aimé et pr  
faro, profondément blessé  
fus, et dénué de toutes re  
ne trouva pas dans son carac  
de force pour lutter contre  
tunes, et mourut quelques jo  
Ainsi périt, en 1680, à l'â  
ans, un des plus habiles pei  
l'Espagne ait produit. Non  
Alfaro fut un bon artiste: mai  
encore sur son art avec succ  
mino Velasco avoue que ses N  
la vie du célèbre Velasquez,  
des et de Becerra lui ont été  
Cordoue possède, d'Alfaro, u

si grande réputation, qu'il parvint à la dignité de consul. C'est à lui qu'on doit les premières collections du Droit civil, auxquelles il donna le nom de *Digestes*; Aulu-Gelle en parle comme d'un homme qui avait de grandes connaissances de l'antiquité, et le jurisculte Paulus a fait un Abrégé des quarante livres de Digestes composés par Alfenus; quelques auteurs ont confondu Alfenus Varus avec plusieurs autres personnages du même nom, qui ont vécu à peu près à la même époque. M. Dacier croit que c'est de ce jurisculte que parle Catulle, dans une de ses Épigrammes, et Virgile, dans plusieurs de ses Églogues; le même savant pense que c'est à Alfenus que le poëte de Mantoue ent l'obligation de ne pas voir ses terres partagées entre les soldats. Il serait possible, quoique la chose ne soit pas prouvée, que le consul Alfenus eût rendu ce service à Virgile; mais il n'est certainement pas l'Alfenus cité par Catulle dans sa dixième Épigramme. On doit croire, dit Bayle à ce sujet, qu'un homme qui s'appliqua à l'étude du droit avec tant d'ardeur, que non seulement il effaça, par ses progrès, la honte du métier mécanique qu'il avait exercé à Crémone, mais qu'il succéda à Servius Sulpicius, le plus grand maître de jurisprudence qui fût alors à Rome, que cet homme, dis-je, a été assez grave pour n'être pas lié d'intimité avec les compagnons de débauche de Catulle, et n'être pas cité par lui comme un de ses complaisants. On ne peut pas non plus expliquer l'humeur d'Horace contre Alfenus,

Alfenus refer, omni  
Abjecto instrumento artis, et unaque taberna  
Saber erat, saporis operis ac optimus oinuis  
Est opifex, ac rex vobis...

Alfenus Varus n'était point rusé; tous les historiens s'accordent à dire qu'il ne dut sa fortune qu'à son mérite, et

le mettent au nombre des juriscultes les plus distingués de son siècle. Ses contemporains eurent pour lui une si haute estime, que ses funérailles furent célébrées aux dépens de la république.

M—x.

ALFERGAN (AHMED-BEN-KOTSAÏR), astronome arabe, fut nommé ALFERGANY, parce qu'il était né à Ferghana, ville de la Sogdjane. Il excellait tellement dans les calculs astronomiques, qu'on lui donna le surnom de CALCULATEUR (*Hâcib*). On ne peut déterminer d'une manière précise l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort. On sait seulement qu'il vivait sous le règne du khalyfe Al-Mamoun, mort en 853. Alfergan est auteur d'une *Introduction à l'Astronomie*, divisée en 50 chapitres: c'est l'abrégé de l'astronomie grecque, qui commençait à se naturaliser chez les Arabes, vers le temps où Alfergan parut. Le dénombrement des étoiles y est, comme dans l'*Almageste*, de 1022, et la précession, d'un degré en cent ans; mais l'obliquité de l'écliptique n'y est que de 23°. 55'. Il existe, de cet ouvrage, trois traductions latines; la première, de Jean Hispalensis, faite dans le 12<sup>e</sup> siècle, imprimée à Ferrare, en 1495, et réimprimée à Nuremberg, en 1557, avec une préface de Melancthon; la seconde, de Jean Christman, d'après une version hébraïque publiée à Francfort, en 1599; et la troisième, de Golius, 1669, in-4°. Il l'a enrichie de notes savantes, que la mort ne lui a pas permis d'achever. Alfergan a encore composé deux autres ouvrages, l'un, sur les cadrans solaires, l'autre, sur la construction de l'astrolabe et son usage. Il en promet un sur l'obliquité de l'écliptique, et sur la manière de l'observer chaque siècle; mais ce traité ne nous est pas parvenu. Son introduction à l'Astronomie est fort superfici-

ALF

que ce  
 ion des  
 les, des  
 nces des  
 re, et de  
 que les  
 isposées  
 distance  
 ait égale  
 planète  
 istance,  
 nète su-  
 bites se  
 rne tou-  
 es.  
 L—E.  
 né en  
 de Fez,  
 as, lors-  
 ut obligé  
 vint d'a-  
 sa doc-  
 lémie de  
 ène, en  
 t là qu'il

rensement l'ordre des tem  
 Chronique, que l'auteur dit  
 cueillie de chroniques plus a  
 a été insérée dans la gram  
 tion de Muratori, *Script.*  
 vol. XI. Il est vraisemblabl  
 Alfieri était un des ancêtres d  
 célèbre qui fait le sujet d  
 suivant.

ALFIERI (Victor), poë  
 qui a puissamment contribu  
 18. siècle, à soutenir l'hon  
 raire de sa patrie, et qui le  
 procaré une gloire nouvelle.  
 pour elle un genre de poë  
 manquait. Il a, lui-même,  
 matériaux surabondants pou  
 historique de cet article, da  
 vrage imprimé après sa mor  
 raît à désirer qu'il n'eût fait  
 des faits dont sa mémoire et  
 littéraire pussent s'enrichir.  
 à Asti en Piémont, le 17 janv  
 de parents nobles, honnête.  
 Il n'avait pas encore un an

était entré, sans avoir pris aucun goût même aux exercices agréables, excepté à l'équitation. Sa première passion fut celle des voyages, mais sans aucun autre but que le mouvement et le changement de lieu. D'abord, en moins de deux ans, il parcourut une grande partie de l'Italie, vint à Paris, passa en Angleterre, séjourna en Hollande, et revint en Piémont, sans avoir cherché à rien connaître, à rien étudier, à rien voir. Son second tour fut encore plus étendu et plus rapide : en 18 mois, il parcourut l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie, la Prusse, revint par Spa et parla Hollande en Angleterre. Son second séjour à Londres ne fut marqué que par des folies d'amour, et par les aventures scandaleuses qui en furent la suite. Il y resta sept mois, et reprit sa course par la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal, d'où il s'élança, avec toute la rapidité des chevaux de poste, à travers l'Espagne et la France, et fut de retour à Turin le 5 mai 1772. Un amour violent et mal placé, quoiqu'il eût pour objet une grande dame de ce pays, l'absorba tout entier pendant deux ans; mais cette passion eut pour lui l'heureux effet de lui inspirer, pour la première fois, le goût de la poésie, et le désir de faire des vers. Après quelques faibles essais, il parvint à composer une espèce de tragédie de *Cléopâtre*, qui fut jouée à Turin le 16 juin 1775, avec une petite pièce (les *Poètes*), où l'auteur se marquait lui-même de sa tragédie. Le succès de ce double essai, quoique borné à deux représentations, décida du sort d'Alfieri, et ce fut pour lui l'époque d'une nouvelle vie. Il ne savait alors que médiocrement le français, presque pas l'italien, et point du tout le latin. Il entreprit d'oublier entièrement la première langue, d'apprendre parfaitement la seconde, et assez la

troisième pour entendre les auteurs classiques. L'étude du latin et du toscan pur, et la composition dramatique, selon un nouveau plan qu'il conçut, et de nouvelles idées qu'il se proposa de suivre dans toutes ses pièces, remplirent alors son temps, fournirent un aliment à l'activité de son esprit, et firent de l'homme le plus oisif, l'homme le plus laborieux et le plus occupé. *Philippe II* et *Polinice* furent ses deux premières tragédies : *Antigone* suivit de près; puis, à différents intervalles, *Agamemnon*, *l'irginie* et *Oreste*; la *Conjuration des Pazzi* et *don Garcia*; *Rosmonde*, *Marie Stuart*, *Timolzon* et *Octavie*; *Méropé* et *Saül*; cette dernière en 1789. C'était 14 tragédies en moins de sept ans; encore l'auteur avait-il écrit plusieurs autres ouvrages, soit en prose, comme la *Traduction de Salluste*, et le *Traité de la Tyrannie*, soit en vers, comme le poème de *l'Étrurie vengée*, en 4 chants, et les cinq grandes Odes sur la *Révolution d'Amérique*. Il avait été de plus détourné par des déplacements et des voyages, dont un en Angleterre, seulement pour acheter des chevaux; enfin, par les agitations d'une passion vive et constante pour une femme distinguée par son mérite et par son rang. Séparés en Italie par divers obstacles, ils se rejoignirent en Alsace, où Alfieri reprit le cours de ses travaux. Il y fit *Agis*, *Sophonisbe*, *Mirrha*, et, dans un autre voyage, *Brutus 1<sup>er</sup>*, et *Brutus II*. Malgré son peu de goût pour la France, il vint alors à Paris, pour y faire imprimer son théâtre, en même temps qu'il faisait imprimer à Kehl d'autres ouvrages, en vers et en prose, qui avaient éprouvé des difficultés en France, entre autres le *Traité de la Tyrannie*, et celui du *Prince et des Lettres*, qu'il avait fait depuis. Il était à Paris

A L F

namie,  
 it réunie  
 éditions  
 uand la  
 fit sur la  
*Sbasti-*  
 cil il vit  
 les cir-  
 ciles, et,  
 i Angle-  
 t donné  
 volution  
 son amie  
 nées de  
 ignèrent  
 fixèrent  
 orès son  
 e traiter  
 re, de  
 ubles et  
 tie de sa  
 fouds de  
 rva enfin  
 allots de  
 e, sortie

rence le 8 octobre 1805. Pen-  
 avant sa mort, voulant, dis-  
 récompenser lui-même d'avoir  
 après tant de peines, à app-  
 grec, il imagina un collier  
 sur lequel devaient être gr-  
 noms de vingt-trois poètes,  
 ciens que modernes, et dont  
 se décorer. Ce collier devait  
 cuté en or, en pierres dures  
 chi de pierres précieuses. Un  
 représentant Homère, y était  
 et, à l'exergue, étaient deux  
 de la composition de l'auteur  
 traduisit ensuite en italien  
 dissimula en partie dans sa t-  
 l'orgueil du texte grec. Il sig-  
 ralement : « Alfieri, en se f-  
 même chevalier d'Homère, à  
 ordre plus noble ( plus divi-  
 lui des empereurs. » Il f-  
 dans l'église de Sainte-Cro-  
 posent un grand nombre  
 célèbres. La respectable an-  
 survit, lui destina aussitôt n

IT. ANNO..... MENSES ..... DIES.....  
 OBIIT..... DIE..... MENSIS.....  
 ANNO. DOMINI. M. D. CCC.....

œuvres posthumes, que l'on com-  
 ma de publier dès l'année suivante,  
 i n'ont pas moins de treize volu-  
 1804 et suiv., Londres ( Floren-  
 contiennent un drame d' *Abel* ,  
 el il a donné le singulier titre de  
*nélogédie* , genre dans lequel il  
 comté en composer plusieurs  
 s; une traduction de l' *Alceste*  
 ripide, et une autre *Alceste* de sa  
 osition, qu'il appelle *Alceste*  
*ide*; *les Perses*, traduits d'Es-  
 ;, le *Philoctète* de Sophocle, et  
*renouilles*, d'Aristophane; seize  
 s, dont plusieurs sont fort cour-  
 t qui ne remplissent, toutes en-  
 le, qu'un très-petit volume: elles  
 principalement dirigées contre les  
 çais, mais on peut dire qu'elles le  
 aussi contre tout le monde; la tra-  
 on de *Salluste*, faite à loisir, re-  
 ée avec soin, et digne en tout de  
 auteur; une traduction complète  
 ers, des comédies de Térence;  
*ide* de Virgile, aussi traduite en  
 ouvrage qui n'en est pas un, et  
 à l'impression dans un état d'im-  
 ction qui fait peine; sept comé-  
 d'un genre bizarre, satirique, po-  
 e si l'on veut, mais peu plaisant;  
 etit recueil de sonnets, pour  
 re à ceux que l'on trouve dans  
 uvres diverses; et enfin, sa *Vie*,  
 mplit les deux derniers volumes.  
 ait qu'on n'a rien laissé inédit, si  
 est le *Miso-Gallo* (l'ennemi des  
 çais), dont il est souvent parlé  
 sa vie. On ne voit pas trop pour-  
 cette exception; il est difficile  
 l'auteur soit plus anti-français  
 son *Miso-Gallo*, que dans sa vie  
 ins ses satires. On a publié en  
 et trois traductions d'Alfieri. I. *De*

*la Tyrannie* (par un anonyme);  
 Paris, Molini, an X, 1802, in-8°;  
 II. *Œuvres dramatiques du comte*  
*Alfieri*, traduites par C. B. Petitot,  
 Paris, Gignet et Michaud, 1802, 4  
 vol. in-8°; III. *Vie de Victor Al-*  
*fieri*, écrite par lui-même, et traduite  
 par M\*\*\*, Paris, H. Nicolle, 1800,  
 2 vol. in-8°. Alfieri était d'une taille  
 haute et noble, d'une figure distinguée,  
 mais peu imposante, quoique son air  
 fut habituellement dédaigneux et hau-  
 tain; son front était grand et ouvert;  
 ses cheveux épais et bien plantés,  
 mais roux; ses jambes longues et  
 maigres. Il aimait passionnément les  
 chevaux: il en a eu jusqu'à douze ou  
 treize à la fois, presque tous fins et de  
 prix. Il se plaisait peu dans le monde,  
 et ne prenait aucun soin pour y plaire.  
 La qualité distinctive de son esprit et  
 de son ame était l'élevation: son de-  
 faut dominant était l'orgueil. Ce fut  
 par orgueil, plutôt que par penchant,  
 ce fut pour exciter l'admiration, pour  
 être le premier en quelque chose, pour  
 vivre dans la postérité, qu'il devint  
 poète. Au milieu de ses succès poéti-  
 ques et littéraires, il eut un grand  
 malheur: c'est, à ce qu'il paraît, de  
 n'aimer véritablement ni la poésie ni  
 les lettres. Ses passions étaient ar-  
 dentes. On l'aurait cru peu sensible;  
 il l'était pourtant en amitié; il y était  
 aussi très-fidèle. Dans d'autres affec-  
 tions, il fit souvent de mauvais choix;  
 mais, dès qu'il eut trouvé une femme  
 digne de l'attacher, il fut constant, et  
 le fut pour la vie. Sa réputation litté-  
 raire s'est établie avec peine. On trou-  
 vait à son style des défauts, qui ont  
 été regardés depuis comme des qua-  
 lités. Il n'écrivait pas comme tout le  
 monde; on l'en blâmait; mais tout le  
 monde, ou du moins tous les poètes  
 tragiques ont fini par vouloir écrire  
 comme lui. Le système dramatique

quo qu'il  
l n'a fait  
ngueurs  
les con-  
ounages  
s de vi-  
iou plus  
panche-  
e la roi-  
maigre,  
lui d'Al-  
presque  
parle ra-  
eloquent  
fortes; il  
es idées  
pire tou-  
ères ont  
: dépens  
me dra-  
: yeux et  
l'effet au  
oup à la  
ivent un  
tesse et  
La coupe

après, par la protection de la  
ford se retira dans la province  
castre, où les occupations de:  
tère lui laissèrent le loisir de  
les matériaux pour son *Histe-  
siastique et civile d'Angleta-  
repassé sur le continent e  
pour les mettre en ordre,  
la même année à St.-Omer,  
son travail ne fut pas per-  
auteur des trois ouvrages  
I. *Vie de S. Winefrid*, tra-  
latin de Robert, prieur de  
bury, 1635, sous le nom  
*Flood*; II. *Britannia illus-  
Lucii, Helenæ, Constant  
et fides*, Anvers, 1641;  
*nales ecclesiastici et civil  
norum, Saxonum*, etc., Li-  
4 vol. Cressy a beaucoup  
cet ouvrage, dans son *Hist  
siastique**

ALFRED, ÆLFRED, ou  
surnommé LE GRAND, 6<sup>e</sup>.  
gleterre de la dynastie saxo-  
jeune des cinq fils du roi,  
leur successeur dans le

tendre le moment de se remontrer. Ce moment arriva bientôt. Le comte de Dévon, qui seul avait le secret de son maître, fit parvenir un signal d'espérance dans la cabane solitaire où, près du confluent de la Parret et de la Tone, le royal fugitif était depuis six mois le serviteur d'un pâtre. Instruit que quelques réunions étaient prêtes à se former contre les Danois, et que la division commençait à se mettre parmi eux, Alfred songe à s'introduire dans leur camp, pour y apprendre à les connaître et à les vaincre. Il avait reçu sa première éducation à Rome, sous la tutelle du grand pape Léon IV, qui l'avait marqué de l'onction sainte, et appelé du nom de *son fils chéri*. Il y était retourné depuis avec son père, et, en y puisant les connaissances précieuses pour les fonctions qu'il devait remplir un jour, n'avait pas dédaigné les arts d'agrément : il excellait dans la musique. Une harpe à la main, déguisé en espèce de berger troubadour, Alfred entre dans le camp danois. Il est conduit aux généraux, charme leurs oreilles, n'excite pas leurs soupçons, peut errer parmi les soldats comme parmi les chefs, assiste à leurs repas, entend leurs projets et leurs querelles, examine leur position, vole dans les bras du comte de Dévon, et revient avec lui porter la terreur et une destruction totale dans ce même camp qu'il charmait tout à l'heure par ses accords mélodieux. A la nouvelle de son roi vainqueur, l'Angleterre se ranime, et semble ressusciter toute entière. D'heure en heure de nouveaux bataillons joignent l'armée royale, après avoir signalé leur marche par quelque action éclatante de patriotisme et de loyauté. Des bataillons danois s'y rallient bientôt eux-mêmes. Un de leurs princes vient dans le camp d'Alfred lui demander la grâce du lap-

tème, l'honneur d'être son filleul, et la faveur de devenir son vassal dans une principauté tributaire. Alfred lui accorde toutes ses demandes, l'établit roi fondateur de la Northumbrie et de l'Est-Angle, sous la suprématie du monarque anglais, comble de libéralités les seigneurs danois qui avaient suivi leur prince, et gagne les uns par sa munificence, tandis qu'il continue à dompter les autres par son active intrépidité. Une nouvelle irruption de barbares menace Rochester : Alfred accourt, fait lever le siège, et chasse les barbares sur leurs vaisseaux, où bientôt il doit les atteindre. La ville de Londres était encore occupée par eux : Alfred l'assiège, la prend, la fortifie, et la met à l'abri de toutes leurs attaques. Des vaisseaux leur restaient : Alfred construit, équipe, arme une flotte qui soumet, dissipe ou prend la leur. Enfin, ses négociations, son habileté, plus que toutes ses vertus lui font des sujets volontaires de la plupart des Danois que son bras n'a pas encore frappés, et il force les autres à l'admiration et à la reconnaissance, en leur laissant la liberté de se retirer dans leur pays natal ou originaire, sous la conduite d'un chef qu'il met à leur tête. Tranquille au dedans, sans crainte du dehors, Alfred est assis sur un trône inébranlable, et ne s'occupe plus que de la civilisation et du bonheur de ses peuples. La division de toute l'Angleterre en comtés, districts et cantons ; un code de lois civiles ; des lois pénales, remarquables par le soin avec lequel l'humanité y tempérerait la justice, en même temps que la justice y pourvoyait à la sûreté publique ; en tête de toutes ces lois, l'institution céleste du jugement par jury, qu'Alfred eut au moins la gloire de consolider, si, comme le pensent quelques écrivains, il la trouva déjà existante ; l'usage des par-



## A L F

amental, et proclamait dans ses lois  
 les de la raison et l'intelligence étant  
 les droits privilégiés de l'espèce huma-  
 in d'une tait la dégrader, c'était sa  
 is datent contre le Créateur, que d'être  
 de l'O- noble créature l'exercice de  
 te, de la par lesquelles il a distingué  
 rt à l'au- de la bête. » Enfin, roi rel  
 industrie fonda toutes les bases et de  
 ondatio- tion et de la législation sur  
 Oxford et tianisme, sur le respect po-  
 les bien- nistres comme pour les pri-  
 ours pré- l'Évangile; pour la hiérarche  
 ure, du- pour le caractère de l'apos-  
 y font et puis le chef suprême de l'E-  
 nom du qu'au dernier de ses paste-  
 pas une il gagna les cœurs par sa des-  
 genre de à sa vertu, et ne contraignit  
 rvir à la consciences par le glaive ;  
 leur, ar- religion fut plus éclairée,  
 on l'était- leur plus parfaite que celle-  
 féconder- magne. On a souvent con-  
 re, à se- deux princes, qui vécu-  
 is et plus- siècle l'un de l'autre, et qu-  
 orts pour- bonheur de l'humanité, a-  
 jour leur être contemporains. Joig

eu plus de sujets, l'autre fit reux. La gloire du premier ornes, celle du second est us tache, et, de ces deux uissances, l'une a obtenu en que l'autre avait occupé en Au règne d'Alfred, a dit de nos rd Littleton, commencent et la constitution anglaise. » vit finir ce règne, si fécond en en bonheur; ce monarque pour successeur Édouard, ic; *F. ÉDOUARD L'ANCIEN*, à on testament, il recommanda ler, ainsi que lui: « Roi par la e Dieu, par le consentement neurs et du peuple, etc. » ninerons cet article, un peu nais auquel il faut en sacri-oup d'autres, quand on écrit uire, par ce mot de Voltaire, i que frappant: « Je ne sais a jamais eu sur la terre un e plus digne des respects de érité qu'Alfred-le-Grand... ire, qui d'ailleurs ne lui re- ni défaut ni faiblesse, le met nier rang des héros utiles au umain, qui, sans ces hommes dinaires, eût toujours été ble aux bêtes farouches. » Au Voltaire s'est trompé en di- les éditeurs du dernier *Dic-: historique* se sont tromp-épétant que « ce prince bâtit up d'églises, mais pas un seul lère. » Malmesbury, Leland, *hronicon*, la *Biographie bri-*, tous les auteurs anglais di-ontraire que « non seulement presque tous les monastères par la fureur des Danois; l'en construisit plusieurs, et ra un plus grand nombre. » sait bâtir un à Winchester, a mort le surprit. Son corps déposé dans la cathédrale de

cette ville, les chanoines se prétendi- rent troublés pendant les nuits par son esprit et par des gémissements, qui leur faisaient conclure que cette sépulture lui déplaisait. Par ordre de son fils, sa tombe fut transportée dans l'église de ce *nouveau monastère*, dont il n'avait pu compléter la fondation, et ses restes vénérables y ont reposé en paix jusqu'à la destruction des monastères par Henri VIII. A cette époque, l'évêque de Winchester, Richard Fox, recueillit les ossements de tous les rois saxons de l'Angleterre, les enferma dans des coffres de cuivre inscrits du nom de chacun; et, pour les préserver de toute profanation, les déposa dans l'intérieur d'un mur artistement construit, qui servait de clôture au presbytère de la cathédrale. — Les ouvrages qu'on a eu le bonheur de conserver d'Alfred-le-Grand, outre le corps de lois qu'il rédigea, et qui ont été publiées en anglo-saxon par Guillaume Lombard, dans son *Ætzelweard*, Londres, 1568, in-4°, sont: I. une Traduction de *l'Histoire ecclésiastique de Bede*, impr. à Cambridge, 1644, in-fol.; II. une Traduction de *l'Histoire d'Oruse*, imprimée avec une version anglaise, Londres, 1773, in-8°; III. *Epistola ad Tulsigeum episcopum*, insérée dans les recueils de Cauben et de Vulcanis; Alfred y dit avoir traduit du latin le *Pastoral* du pape S. Grégoire; IV. *Boetii consolationis philosophicæ libri quinque, anglo-saxonice redditi ab Alfredo rege*; tel est le titre du volume in-8°, impr. en anglo-saxon, à Oxford, en 1638; cependant quelques personnes attribuent cette traduction à Alfred-le-Philosophe; V. Traduction de quelques psaumes, publiée par Jean Spilmann, fils de Henri, avec le texte latin, Londres, 1640, in-4°. Il paraît qu'Alfred avait traduit tous

même qu'il avait  
 e; VI. Son *Tes-*  
 us sa Vie par Ass-  
 é à Oxford, en  
 notes de M. Man-  
 de M. le cheva-  
 ns ce testament  
 s remarquables :  
 àvent être aussi  
 isées. » Fabricius  
 ) et Cave (*Script.*  
 lent de quelques  
 mi ceux qui ont  
 e traduction des  
*du pape S. Gré-*  
 red par Assénius  
 aractères anglo-  
 quelques pages,  
 catalogue manus-  
 ue du roi, dit être  
 te de la Vie, on  
 ilsig, en saxon,  
 anglaise interli-  
 cion latine.

L.—T.—L.  
 cendant d'Alfred-

Edouard, sous le nom de  
 sûr de régner, que le vi-  
 nant Alfred, qui lui fais-  
 un maître impérieux et se  
 fut assassiné; Edouard, a  
 gleterre, y fut fait roi p  
 et y devint aussitôt se  
 croyant se ménager un a  
 mariage, et le regardant  
 nouveau bienfait du com  
 Il avait raison, sous le  
 mérite de sa jeune épous  
 vertu et de beauté, Edi  
 d'avoir un autre père. Un  
 d'elle : « L'épine engendr  
 » Godwin engendra Edit  
*rosam genuit, genuit Go-*  
*tham.* Les auteurs varient  
 du meurtre d'Alfred II,  
 celle de sa naissance, da  
 primogéniture. Quelques  
 périr, non seulement ava  
 Hardi-Canut, mais du  
 de Hérald, fils du premi  
 père du second; mais, à  
 tes et dans toutes les ver

faite par le roi Alfred-le-Grand. — Un autre ALFRED, de Malmesbury, abbé, puis évêque, composa un livre de la *Nature des Choses*. D. L.

ALGAGHIN. J. HAGAN-SABBAH.

ALGARDE (ALEXANDRE), que nous nommons l'ALGARDE, sculpteur et architecte, naquit à Bologne, en 1595. Il reçut d'excellents conseils de Louis Carrache, et vécut dans une grande intimité avec l'Albane, dont les enfants lui servirent de modèles pendant quelque temps. L'Algarde les attirait chez lui par des caresses et des présents, et les modelait en terre pour ses études particulières. Plin parle de jeunes garçons, sculptés par Césiphiodore, qui, dans leurs jeux, entre-l'assient leurs bras, et semblaient im-primer leurs doigts délicats plutôt dans la chair que dans le marbre. L'Algarde se proposa constamment pour modèle ce fils de Praxitèle, digne héritier de ses talents, et ses ouvrages ne furent pas inférieurs, sous quelques rapports, aux beaux morceaux antiques que nous possédons. C'est surtout dans les statues d'enfants que l'Algarde a excelle; on lui doit aussi d'avoir étendu l'art du statuaire, en ce qui concerne les figures portées en l'air dans des bas-reliefs. On voit différents ouvrages de ce sculpteur dans l'église de *Santa Maria della Vita*, à Bologne. L'Algarde alla à Rome; il y travailla comme architecte et comme sculpteur: comme architecte, il fit exécuter le casin de la villa Pamphili. Cette magnifique maison de plaisance, située à l'endroit où étaient les jardins de Galba, au commencement de la voie Aurélia, est une des plus belles *villa* de Rome. Le casin a été orné, par l'Algarde, de statues, de bustes et de bas-reliefs antiques d'un grand prix, et qu'il a su choisir avec discernement. On doit aussi à cet artiste, la façade de l'église

de St.-Ignace; elle est bâtie en *travertin*, et soutenue par des colonnes de l'ordre corinthien et de l'ordre composite. Comme sculpteur, l'Algarde a fait, dans la même ville, pour l'église de *Santa Maria in Vallicella*, la statue de *S. Philippe de Néri*, et pour l'église de St.-Nicolas de Tolentin, un maître-autel qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Cette dernière église présente encore des statues sculptées sur les dessus de ce maître, par deux de ses élèves, *Hercule Ferrata*, et *Dominique Guidi*. Mais la plus belle composition de l'Algarde est à St.-Pierre, sous l'autel de Léon-le-Grand. Entre deux colonnes de granit noir oriental, on voit son fameux bas-relief, représentant *S. Léon qui défend à Attila de s'approcher de Rome*, et qui lui montre S. Pierre et S. Paul, irrités contre lui. Il y a quelques années qu'un imprudent a cassé un morceau de ce bas-relief qui est posé trop bas, et à la portée des personnes qui veulent le toucher. Cette sculpture est d'une grande beauté; cependant on peut y reprendre quelques incorrections. Le pape Innocent X paya très-générausement cette production, et créa l'Algarde chevalier. Peu de temps après, on lui ordonna la statue colossale, en bronze, qui représente ce pontife assis, et qu'on voit encore au musée du Capitole; l'artiste fit cet ouvrage avec beaucoup de soin, et fut principalement animé du désir de montrer toute sa reconnaissance pour son bienfaiteur. L'Algarde mourut en 1654; il tient, parmi les sculpteurs, le rang que l'Albane tient parmi les peintres. Il n'a pas été maniéré comme Le Bernin, mais il n'a pas atteint le grandiose de Jean de Bologne, et il semble, dans ses ouvrages soignés et finis, avoir particulièrement recherché

it dédai-  
A—D.

P'un des  
qui a réu-  
ndé des  
es lettres  
e, le 11  
iche né-  
; et trois  
rut, en-  
o ALGA-  
, chargé,  
tous les  
en à son  
it il a été  
arotti fit  
ensuite à  
sous les  
Eustache  
Son heu-  
affection  
faire des  
athéma-  
onomie,  
. Il se li-  
ette der-  
ie : sous

fort mal tradoit par Duperr  
tera, dont la version, mal écri  
vent infidèle, ne peut donc  
fausse idée de l'ouvrage ; et  
cette version seule que plu  
tiques français en ont jugé  
la même version qu'il fut  
allemand, et même en ang  
rotti avait cultivé la poés  
premières années; après  
essais dans le genre lyriqu  
posa plusieurs épîtres en  
(*sciolti*), sur différents sujet  
ces et de philosophie. Ces  
rent recueillies, avec d'autr  
goni et de Bettinelli, et publi  
prétendues Lettres de Virg  
critiquait inconsidérément l  
Pétrarque. Cette publicatio  
bruit en Italie, révolta les a  
de ces deux grands poètes  
des armes à leurs détract  
rotti protesta hautement  
Lettres, dont il ignorait l'  
a su depuis qu'elles étaien  
nelli. Les beaux-arts servai  
lissement à son esprit ave

moignages de confiance. Lorsqu'Algarotti eut quitté Berlin, le roi correspondit avec lui pendant 25 ans, et conserva pour lui le même intérêt jusqu'à sa mort. L'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, le retint aussi quelque temps à sa cour, et le décora du titre de son conseiller intime de guerre. Les souverains d'Italie, entre autres le pape Benoît XIV, le duc de Savoie et l'infant, duc de Parme, lui prodiguèrent les distinctions les plus flatteuses. Partout la bonté de son caractère, la pureté de ses mœurs, l'élégance et la politesse de ses manières, et cette espèce de magnificence qui entoure un riche amateur des arts, contribuaient à ses succès, autant que la supériorité de ses talents et de ses lumières. Dans tous les pays où il voyagea, il se fit aimer des grands, des savants, des gens de lettres, des artistes et des gens du monde. Le climat d'Allemagne ayant sensiblement altéré sa santé, il retourna d'abord à Venise; il se fixa ensuite à Bologne; mais la phthisie, dont il était attaqué, augmentant toujours, il y succomba enfin, à Pise, le 5 mars 1764, à l'âge de 52 ans. Il vit approcher la mort avec une résignation philosophique. Il passait les matinales avec le même artiste, nommé Manino, qui l'avait accompagné dans ses voyages, à s'entretenir de peinture, d'architecture, et de tous les beaux arts. L'après-dîner, il se faisait lire ses ouvrages, qu'on réimprimait alors à Livourne, et dont il revoit et corrigeait l'édition: le soir, on faisait chez lui de la musique, qu'il écoutait avec attention et avec plaisir: c'est ainsi qu'il s'éteignit, sans éprouver, ni les ennuis de la maladie, ni les horreurs de la mort. Il avait fait lui-même le dessin de son tombeau et son épitaphe, plutôt par une suite de son goût pour les arts et pour la poé-

sie, que par orgueil. L'épitaphe est remarquable par une heureuse application du *non omnis moriar*, d'Horace: *Hic jacet Fr. Algarottus non omnis*. Le roi de Prusse voulut qu'il lui fût élevé un monument plus magnifique dans le *Campo Santo*, de Pise, et que l'on joignît à l'inscription ordonnée par Algarotti, cette seconde inscription latine: *Algarotto Ovidii æmulo, Newtoni discipulo, Fridericus rex*; à quoi les héritiers ne firent d'autre changement que de mettre *Fridericus Magnus*. Les *Œuvres d'Algarotti*, publiées d'abord à Livourne, en 1763, en 4 vol. in-8°, puis à Berlin, en 1772, 8 vol. in-8°, ont été réimprimées à Venise, en 17 vol., pareillement in-8°, de 1791 à 1794. Cette édition, complète et soignée, est ornée de vignettes, et de ce que nous appelons culs-de-lampe, dont le plus grand nombre est d'après les dessins de l'auteur. On n'en a parlé jusqu'à présent dans aucun Dictionnaire historique; c'est ce qui nous engage à donner ici l'aperçu de ce qu'elle contient. I°. volume, *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Algarotti*; ses poésies; II°. l'exposition du système de Newton, et tout ce qui a rapport au même sujet; III°. écrits sur l'architecture, sur la peinture et sur l'opéra en musique; essais divers sur les langues, sur la rime, sur plusieurs points d'histoire et de philologie, sur Descartes, sur Horace, etc.; IV°. écrits sur l'art militaire, sur différentes questions qu'il présente, sur quelques auteurs qui en ont traité, sur quelques faits d'armes anciens et modernes, etc; VI°. *Voyages en Russie*, précédés d'un *Essai sur l'histoire métallique* de cet empire: le reste du volume est rempli par le joli opuscule intitulé *le Congrès de Cythère*, par *la Vie de Pallavicini*, poète italien,

## A L G

e les abus  
*Prospect*  
*a Nérè-*  
*les Né-*  
 différents  
 bilogique;  
 re et sur  
 titres sur  
 ets d'éru-  
 mes con-  
 ette cor-  
 ts et des  
 ngleterre  
 naitié du  
*ssai cri-*  
*iumvirat*  
*e César,*  
 s où l'au-  
 tion, de  
 phie. Ses  
 ve ici les  
 nfredi et  
 s, Fabri  
 on, Bct-  
 ticien et

de paitrine, pour l'engager  
 Ferney prendre le bit de s  
 et se mettre entre les mains  
 chin. Quelques voyageurs ont  
 favorablement le caractère d  
 après l'avoir vu à la cour;  
 mais, quoiqu'il fût aimé du  
 que celui-ci pouvait aimer  
 point à la cour des rois, et  
 celle de Frédéric, que l'on  
 les hommes. On a aussi pu  
 peu légèrement sur la préte  
 reté de son esprit : quoiqu  
 quât très-librement des péd  
 tenait qu'à lui de l'être : be  
 sont avec moins de savoir;  
 dans sa langue qu'il faut le li  
 dans de plates traductions.  
 souscrire alors à ce jugement  
 porté le dernier éditeur ital  
 œuvres. « Universalité et cla  
 de connaissances, fécondité  
 nation, vues lumineuses, pu  
 licates et brillantes, traits in  
 originaux, philosophie sévè

titre d' *Assemblée de Cythère*, par M<sup>le</sup>. Menon, 1748, in-12; III. *Essai sur l'Opéra*, trad. par de Chastellux, 1775, in-8°; IV. *Essai sur la Peinture*, trad. par Pingeron, 1769, in-12. G—É.

ALGAZELI (ABOU-HAMED-MOHAMMED), philosophe arabe. né à Thous, l'an 450 de Phég. (1058-9 de J.-C.), acheva ses études dans le collège du célèbre Imân-Al-Haremîn, et y acquit en peu de temps de vastes connaissances. Ce docteur étant mort, Algazeli se rendit auprès du vézyr Nédlian El-mulk, qui le combla d'honneurs et de bienfaits, et lui donna la direction du collège qu'il avait fondé à Bagdad. Algazeli, après l'avoir dirigé pendant quatre ans, embrassa la vie monastique. Après plusieurs voyages en Syrie et en Palestine, il se rendit à Alexandrie. De retour dans sa patrie, il ne songea plus qu'à la composition de ses ouvrages, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 de djoumady 27. 505 de Phég. (1111 de J.-C.). On trouva dans ses papiers un *Traité de sa composition*, où il censurait librement quelques points de la loi mahométane. Cet ouvrage fut condamné, et on ordonna que toutes les copies en fussent brûlées. Algazeli joignait, à une vaste érudition, une philosophie fautive et exagérée, et fit souvent servir ses connaissances à en établir les fondemens. Il a laissé, en outre, un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs ont été traduits soit en latin soit en hébreu, et se trouvent manuscrits dans la bibliothèque du savant de Rossi. Son *Traité des Sciences religieuses*, il y a otoum ed-dyn), est très-célèbre en Orient, et a été commenté par plusieurs auteurs. On a publié à Cologne, en 1506, in-4°, un de ses ouvrages, sous le titre de *Philosophica et logica Algazeli*. Averroës qui vint après lui,

se déclara contre sa philosophie, et la combattit dans un de ses ouvrages, intitulé : *Destructio destructionum philosophiæ Algazeli*, et qui se trouve dans le 9<sup>e</sup>. vol. des *Oeuvres d'Aristote*, avec le commentaire d'Averroës. Ce dernier nous a conservé dans sa réfutation plusieurs passages du livre d'Algazeli. J—N.

ALGER, ou ALGERUS, pieux et savant prêtre de l'église de Liège, dans le 12<sup>e</sup>. siècle, refusa, par amour de l'étude et par goût pour la retraite, les offres avantageuses de plusieurs évêques d'Allemagne, qui, sur sa grande réputation, cherchèrent à l'attirer auprès d'eux. En 1121, il alla se renfermer à Ghni, où il mourut, environ dix ans après, dans la pratique exacte de toutes les observances monastiques. Nous avons de lui : I. un *Traité de la Miséricorde et de la Justice*, mis au jour par D. Martene, dans le V<sup>e</sup>. tome de ses *Anecdotes*. C'est un recueil de passages des livres des saints PP., des canons et des lettres des papes, accompagné de courtes réflexions de l'auteur qui sont presque toujours justes. II. Un *Traité du sacrement du corps et du sang de N. S.*, divisé en 3 liv., publié par Prasme, en 1550, à Fribourg, inséré depuis dans la bibliothèque des PP. Il semble regarder la communion sous les deux espèces comme étant de l'essence du sacrement; mais on le justifie d'avoir dit que le pain et le vin, une fois changés, ne sont plus sujets à corruption; III. un opuscule sur *le libre arbitre*, rendu public par D. Bernard Pez, dans le IV<sup>e</sup>. tome de ses *Anecdotes*. C'est, pour le temps, un petit chef-d'œuvre de précision et de netteté sur les matières les plus difficiles de la théologie, et qui contient plus de choses que beaucoup d'in-fol. scholastiques. Algérie avait composé beaucoup d'autres ou-



A L H

parve-  
*Lettres*,  
 jets très-  
*l'église*  
 —D.  
 itecte et  
 Carpi, a  
 ications,  
 n grand  
 , 1570,  
 lui, une  
 id palais  
 usieurs  
 tion les  
 itecte du  
 K.  
 irurgien  
 69, étu-  
 Laurent  
 èrement  
 ment XI  
 à raison  
 qu'il fit  
 iciers. Il  
 un acci-  
 ta entre  
 ants, et

dans sa patrie, la réputation d'  
 Il mourut le 29 mars 1753.  
 ALHAZEN, astronome ar-  
 les noms sont: ABOU-ALY-AL-  
 BEN-ALNAÇAN, était natif de F  
 Il se vanta un jour de constru  
 le Nil, une machine qui me  
 habitants à l'abri des inonda  
 du trop grand décroissement  
 de ce fleuve. Ce mot fut ra  
 Hakem Bi-Amrillah, kba  
 thémite, qui, malgré ses ext  
 ces, protégeait les savants e  
 semblait à sa cour. Il fit venir  
 sortit à sa rencontre lorsqu'il  
 du Caire, le combla de bien  
 fournit des ouvriers, et le m  
 de remplir sa parole; mais le  
 hazen eut parcouru l'Égypte,  
 au le cours du Nil, il vit l'imp  
 d'exécuter ce projet, qu'un org  
 fléchi lui avait fait concevoir.  
 tourna au Caire, couvert d  
 Comme il craignait la colère de  
 il feignit d'être fou, et continua  
 ce rôle jusqu'à la mort de o  
 N'avant aucun moyen d'exis

in-fol. Le Traité des crépuscules avait été déjà donné, par Gérard de Crémone, en 1542. La doctrine d'Alhazen sur les crépuscules, l'atmosphère et la réfraction astronomique est particulièrement louée par les savants, qui prétendent qu'elle a beaucoup servi à Képler. J—K.

ALI, ou ALY BEN ABY-THALEB, le dernier des quatre khalyfes successeurs immédiats de Mahomet. Élevé dans la maison du prophète, dont il était le cousin, il devint son confident, et l'un de ses plus zélés sectateurs. De son côté, Mahomet le combla de bienfaits. Lorsqu'il annonça à ses proches la religion qui lui était révélée, il leur demanda qui d'entre eux serait son vizir; personne ne répondait : « C'est moi, prophète de Dieu, dit Aly, qui veux être ton vizir; je partagerai tes travaux; j'arracherai les yeux de tes ennemis; je leur briserai les dents, et leur fendrai la poitrine. » De nombreux exploits réalisèrent bientôt cette promesse. Au siège de Kkaïbar, Abou Bekr et Omar avaient posé deux fois l'étendard sur la brèche, et deux fois ils avaient été repoussés : « Demain, leur dit Mahomet, je confierai l'étendard aux mains d'un brave, ami de Dieu, et de l'apôtre qu'il aime, d'un guerrier intrépide qui ne sait point tourner le dos à l'ennemi. » Le lendemain, l'étendard fut confié à Aly, qui monta aussitôt sur la brèche où il le planta. Il étendit à ses pieds l'illustre Marhab, poursuivit les juifs, et entra avec eux dans le château, dont il se rendit maître. Mahomet, sur le point de marcher vers la Syrie, confia le gouvernement à Aly, qui ne tarda pas à gémir de rester inactif, tandis que les autres musulmans moissonnaient de nouveaux lauriers : « Quoi! lui dit le prophète, refuseriez-vous de remplir auprès de

moi la place qu'occupait Aaron auprès de Moïse? » Aly se tut et obéit. Au retour de l'expédition de Syrie, il fut chargé de prêcher aux habitants du Yémen la doctrine du Koran. Le bruit de ses exploits l'avait déjà devancé, et il conquit en peu de temps, soit par les armes, soit par la persuasion, cette belle partie de l'Arabie. Tous ces services déterminèrent Mahomet à lui donner sa fille bien-aimée, et semblaient devoir lui assurer le khalyfat à la mort du prophète; mais sa jeunesse, la haine de Aïchah (F. ce nom) et les intrigues de ses ennemis, l'éloignèrent du trône, jusqu'en 656, époque à laquelle il succéda à Otsmân, dont on croit qu'il avait dirigé les meurtriers. A peine en possession d'une autorité mal affermie, il priva Moawyah et ses alliés des gouvernements qu'ils avaient; il refusa même à Zobeïr et à Thalbah, deux principaux Arabes de son parti, les gouvernements de Bassorâh et de Koufah qu'ils lui demandaient. Cette conduite impolitique fut la source des guerres qu'il eut à soutenir, et causa la ruine de sa maison. Moawyah, n'ayant plus rien à ménager, leva l'étendard de la révolte, se fit reconnaître émyr à Damas, et soumit la Syrie. Zobeïr et Thalbah, irrités, se retirèrent à la Mekke, et unirent leur ressentiment à la haine d'Aïchah. Cette ville devint le centre d'une faction où était admis tout ennemi d'Aly, et qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements. Déjà Zobeïr, Thalbah et la vindicative Aïchah s'étaient emparés de Bassorâh, qui devint le point de leurs communications avec les rebelles de Syrie; Aly marcha contre eux à la tête de 30,000 hommes. La bataille fut sanglante. Zobeïr et Thalbah ayant été tués, la victoire se déclara pour Aly, et Aïchah tomba en son pouvoir : il

A L I

ls, et la  
tte célè-  
oo Ara-  
2°. de  
ore 656  
u la ba-  
où elle  
ameau,  
un. Aly  
es habi-  
manque  
e rendit  
e sa mo-  
i abbatu  
n'en mit  
on parti.  
e, par la  
és d'Ots-  
bre Am-  
réunit un  
d'abord  
ciliation;  
accès, il  
80,000  
ient pas

arbitre Abou-Mouça al-Achar  
me probe, mais simple. Les  
de Moawyah désignèrent Amro  
après cette élection, Aly et M  
se retirent, l'un à Koufah  
à Damas, pour y attendre le  
Amroû, le plus rusé de ces  
arbitres, vint à bout de persuader  
Abou-Mouça que le moyen  
revivre la paix était de désigner  
deux khalyfes. Le jour pris pour  
cérémonie, les troupes s'assemblèrent  
et Amroû, accompagné de ses  
gue, monta à la tribune; mais  
tant une profonde vénération pour  
il le força à s'expliquer le jour  
Alors le crédule Abou-Mouça prononça  
la déposition d'Aly. Amroû confirma  
cette déposition; mais, au lieu de  
noncer celle de Moawyah, il  
clame khalyfe. Cette perfidie fut  
funeste au pouvoir d'Aly, et  
dès-lors beaucoup dans l'esprit  
musulmans. Une secte puissante  
des Khâridjy, s'éleva contre

661 de J. - C. ) Transporté chez lui , il assembla ses enfans et ses amis , et leur dit : « Si je reviens en santé et » que l'attentat d'Abdel-Rahmân , mon » assassin , n'abrège ma vie que de » quelques jours , je lui pardonne ; » mais , si je meurs , qu'il périsse à » l'instant , afin que nous comparais- » sions ensemble devant le maître de » l'univers. » Peu de temps après , il rendit le dernier soupir , et son meurtrier expira dans les plus cruels supplices. Ainsi mourut , à l'âge de 63 ans , et au bout de 4 ans 9 mois de règne , un des plus célèbres héros de l'islamisme. Son corps fut enseveli secrètement par ses fils , près de Koufah. Ce ne fut que sous le règne des Abbaçydes qu'on découvrit son tombeau. Adhad-ed-Daulah , le bouïde , lui fit construire un superbe monument , qui est visité par tous les pieux chytes. Il fut honoré , pendant son vivant et après sa mort , de plusieurs surnoms pompeux. Celui de *Morthady* , c'est-à-dire , *agréable à Dieu* , a été corrompu par les écrivains occidentaux en celui de *Mortus*. Reiske l'a comparé à Auguste pour le savoir , à Trajan pour la clémence , à Marc-Aurèle pour la philosophie et la piété , et à Pompée pour la valeur et la fin tragique. Sans adopter ces rapprochemens , plus ingénieux qu'exacts , l'historien impartial est forcé de reconnaître , dans ce zélé propagateur de l'islamisme , un prince brave , généreux et digne d'une autre fin. Quoique ses droits au khalyfat fussent incontestables , il n'employa jamais la force pour les faire valoir , et se soumit à la puissance , comme un simple musulman. Élevé au trône par le vœu de ses concitoyens , il montra peu de talens politiques , parce que l'art de scindre ne pouvait s'allier avec sa franchise. « Souviens-toi , écrivait-il à

» Moavyah , que j'ai immolé plusieurs » des tiens , et que tu trouveras en moi » un ennemi redoutable , mais franc » et méprisant la trahison. » Il avait pour ses soldats la tendresse d'un père , et ne les conduisait au combat que lorsqu'il avait épuisé tous les moyens propres à ramener les rebelles à leur devoir. Son esprit était cultivé par l'étude , et il a laissé plusieurs Recueils de Sentences , de Proverbes et de Poésies. Goliüs et Lette ont publié des fragmens de ces sentences ; le premier a Leyde , en 1629 , et le second en 1748 , à la suite du poème de Ben-Zobair. Vattier a traduit en français , et fait imprimer à Paris , en 1660 , celles qui ont été publiées par Goliüs. Ockley a donné , dans la troisième édition de son *Histoire des Sarasins* , une version anglaise de 169 Sentences d'Aly. Wasmuth observe , dans la préface de sa *Grammaire arabe* , que Tocherning a publié une centurie de ses Proverbes. Quant aux Poésies , Guadagnoli est le premier qui les ait publiées , avec une traduction latine , à Rome , en 1642. Kuypers en a donné une nouvelle édition plus correcte , Leyde , 1745 in 8°. Ce recueil contient six petits poèmes , dont le premier avait été donné par Goliüs , à la suite de la *Grammaire* d'Erpenius , Leyde , 1656 ; et le second , troisième et quatrième , par Agapito , à la suite de sa *Grammaire arabe* , Rome , 1687. Aly , tant que Fathimah vécut , n'eut pas d'autre femme : elle lui donna trois fils , Haçan , Hoçein et Mobaçan , morts en bas âge. Il contracta , après sa mort , plusieurs mariages , dont il eut douze autres fils et dix-huit filles. Sa postérité , multipliée à l'infini , s'est répandue dans tout l'Orient. Le titre vrai ou supposé d'*Alyde* , ou descendant d'Aly , a consacré le règne des Almohades d'Afrique et d'Espagne , des Fathi-

## ALI I

ens, des  
ifs de la  
osteurs,  
ne s'est  
les guer-  
et facile  
ses mal-  
stisme et  
e musul-  
use avec  
élévation  
que l'u-  
apparte-  
ite. Les  
artisans  
, ne les  
e comme  
es, qua-  
nom de  
Les deux  
et Bagh-  
s teintes  
e distinc-  
es existe  
ytes, les  
une des

Déterminé enfin par les pressa-  
licitations des musulmans d'E-  
il vint à leur secours, en 1111,  
né fit rien de mémorable d'  
sieurs campagnes consécuti-  
dont la dernière fut très-malhe-  
il perdit le sceptre et la vie, e-  
grande bataille contre Alphon-  
ragon, en 1115. Ali aimait le-  
ces et les lettres. C'est lui qui fit  
par une société de savants ar-  
Recueil des ouvrages d'Avicenne  
que nous l'avons.

ALI-BEN-AL-ABBAS-AL-  
JOUCY, célèbre médecin, et  
gine persanne, et mage de reli-  
est auteur de l'ouvrage connu  
nom d'*Al-kamel*, c'est-à-dire  
*complet de médecine*, et d'*Al-  
leky*, le *Livre royal*. Ali ben  
Adhad Ed-Daulah, prince de  
Traité a été traduit en latin  
à Venise, en 1492, in-fol.,  
primé à Lyon, en 1525, in-4.

ALI-BEY, chef de mam-  
naquit vers 1228, dans le

lui fit ensuite concevoir les plus hardis desseins. Il succomba d'abord sous les efforts d'une faction opposée, et fut exilé dans le Saïd, ou haute Egypte. Il y demeura deux ans, et employa ce temps à mûrir ses projets. En 1766, il les mit à exécution. Son adresse, ses intrigues, le portèrent au rang de chef suprême : il tua quatre beys, ses ennemis, chassa le pacha, simulacre de l'autorité légitime, refusa le tribut, et fit battre monnaie en son propre nom. La Porte, occupée de la guerre contre les Russes, fut obligée de temporiser, et Ali-Bey en profita pour reprendre un port du Saïd, dont un chef arabe s'était emparé. Il fit même sortir de Suez une flotte qui prit possession de Djedda, port de la Mekke, tandis qu'un corps de cavalerie, commandé par son favori et son fils adoptif, Mohammed-Bey, occupait et pillait la Mekke même. Un jeune marchand vénitien avait suggéré à Ali le projet de faire reprendre au commerce de l'Inde la route de la Méditerranée et de la mer Rouge. En 1770, il fit alliance avec le fameux Scheik-Daher, révolté contre la Porte, en Syrie, et projeta la conquête de toute cette province, ainsi que de la Palestine. Il envoya d'abord un corps de mamelouks s'assurer de Gaza, et fit marcher, sous les ordres de Mohammed, la plus forte armée qu'il pût lever. Ce général, s'étant joint dans Acre aux troupes de Daher, marcha sur Damas. Il livra bataille le 6 juin 1771, aux forces réunies des pachas turks, et remporta la victoire. Damas se rendit, et le château venait de capituler, lorsque Mohammed retourna tout à coup en Egypte. Il s'était laissé gagner par le pacha de Damas. Ali-Bey, déçu dans son espoir, songea cependant à renouveler cette expédition ; mais ses efforts furent sans

succès. Il voulut en vain se saisir de Mohammed, qui s'enfuit dans le Saïd, d'où il revint bientôt avec un fort parti. Ali-Bey, défait dans une escarmouche, aux portes du Caire, s'enfuit vers son ancien allié, le scheik Daher. Ayant réuni ses forces à celles de ce chef, il alla faire lever le siège de Sidon, alors investie par le général turk, Osman ; et, dans une bataille qui eut lieu en juin 1772, les deux alliés défirent complètement l'armée turke, quoiqu'elle fût trois fois plus nombreuse que la leur. Ils prirent ensuite Jassa, après un siège de huit mois. Ali-Bey nourrissait toujours l'espérance de dominer de nouveau, et de se venger. Les instances pressantes que ses amis du Caire lui faisaient de réparaître ; l'indignation publique, excitée par l'ingratitude de son esclave ; l'impatience où il était lui-même de cesser de vivre exilé et proscrit, le portèrent à marcher sur le Caire avec ses mamelouks, restés fidèles, et 1500 Jassadiens, commandés par un fils de Daher. Mais le malheureux Ali-Bey courait à sa perte, et tombait dans un piège : il était attendu, dans le désert qui sépare Gaza de l'Egypte, par un corps de 1000 cavaliers d'élite. Mourad-Bey avait juré à Mohammed de lui livrer Ali-Bey ; et c'était à cette condition que Mohammed avait donné d'avance la femme d'Ali à ce jeune et fougueux Mourad. Il fondit avec sa troupe sur le bey, qui ne s'attendait pas à être attaqué : Mourad le rencontra dans la mêlée, le blessa d'un coup de sabre à la tête, le prit, et le conduisit à Mohammed. Celui-ci reçut son ancien maître avec toutes les marques du respect, se disant son esclave, baisant la poussière de ses pieds, *parce qu'il avait mangé son pain et son sel* ; mais, le troisième jour, Ali-Bey mourut de poison, ou

## A L I

nsi périt  
 xa quel-  
 pe, sans  
 yens. Ce  
 Ali-Bey,  
 l'essayer  
 epôt du  
 re aban-  
 une-Es-  
 mmerce  
 le la mer  
 ; mais,  
 troduire  
 t assurer  
 avant de  
 Aussi les  
 ns rendu  
 scées qui  
 'ils n'ont  
 ions, les  
 alités dé-  
 ey. C'est  
 edda lui  
 rance, et  
 jiar était  
 e la fa-

connaissait surtout à fond le  
 l'anglais et l'allemand. Forcé  
 ser la religion des musulman  
 toujours dévoué aux chréti  
 avait même pris le résoluti  
 tourner au christianisme. Il  
 pour cet effet, passer en At  
 où il avait des relations; ma  
 l'empêcha d'exécuter son  
 mourut à Constantinople,  
 On a d'Ali-Bey des *Mémoires*  
*sur la liturgie des Turcs*  
*pèlerinages à la Mekke*, etc.  
 à la demande de Thomas  
 publiés par Thomas Hyde,  
 édition de *Péristot*, Oxford  
 avec des notes; une *Gram-*  
*matique turke*, un *Dictionnaire tur-*  
*co-anglais*, une *Traduction de*  
*l'Alcoran*, dans la même langue, resté  
 crite, et déposée à la bibliot  
 Leyde. Ses *Dialogi Turcici*  
*de Commenius*, en turk, du *Jesuit*  
*Comenius*, envoyés manuscrits à la bibl

intrigues et à ses intérêts : Ali refusa constamment de servir le roi de Suède, et le força, malgré son obstination, à quitter le territoire ottoman. Ce fut lui qui décida, en 1715, la guerre contre les Vénitiens, dont le résultat, pour leur république, fut la perte de la Morée. Cette infraction au traité de Carlowitz amena la guerre de 1716, entre la Porte et l'empire d'Allemagne. Coumourgi, fier de commander cent cinquante mille hommes, et croyant que son bonheur suppléerait à son inexpérience, entra dans la Hongrie pour y combattre le prince Eugène. « Je deviendrai un plus grand général que lui, et à ses dépens », disait le présomptueux grand-vizir. Les deux armées se rencontrèrent à Peterwaradin : les Ottomans furent complètement battus, et Ali-Coumourgi expira deux jours après cette défaite, de la suite des blessures qu'il avait reçues en cherchant à rallier les fuyards. S—v.

ALI-EFFENDI, né à Philippopolis, en Bulgarie, florissait sous le règne du sultan Selim I<sup>er</sup>, et publia une bonne *Histoire des quatre Sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim et Soliman*. On remarque, dans cet ouvrage, devenu très-rare, un grand amour de la vérité, beaucoup d'éloignement pour la flatterie, et surtout une modération envers les chrétiens, peu commune aux historiens de son nation. Ali-Effendi fut secrétaire de la trésorerie sous le desterdar Fuler-Pacha. S—v.

ALI-PACHA, capitain-pacha sous le règne du sultan Selim II, commandait la flotte ottomane dans l'expédition de l'île de Chypre, l'an 978 de l'hég. (1570 de J.-C.), et tint la mer pendant que le grand-vizir Mustapha assiégeait les Vénitiens dans Nicosie, et ensuite dans Famagouste.

L'année suivante ayant amené la chute de cette dernière place, et la réduction de l'île entière, Ali-Pacha pourvut à la sûreté de sa nouvelle conquête, et alla ravager ensuite les îles de Candie, de Zante et de Céphalonie, appartenant alors aux Vénitiens; il s'empara aussi de Dulcigno, d'Antivari et de Budoa, en Dalmatie; mais il échoua devant Cattaro. Cependant, Selim ayant eu avis de la ligue formée entre les princes chrétiens contre les Turks, ordonna à son amiral de porter la guerre chez les confédérés. Ali-Pacha remit en mer avec une flotte de 280 galères, et ravagea les côtes de Dalmatie, d'Istrie et celles d'Italie avec tant de fureur, que les Vénitiens tremblèrent pour leur capitale. Ali quitta enfin la mer Adriatique, et fit voile pour le golfe de Lépante. Là, il apprend que la flotte chrétienne, armée par les Vénitiens, les Espagnols et les princes d'Italie, s'avancait sous le commandement de don Juan d'Autriche. Il assemble aussitôt un conseil de guerre pour délibérer s'il faut accepter ou refuser la bataille. Tous ses lieutenants soutinrent qu'il n'y avait aucune nécessité d'en venir à une action décisive; mais l'ardent amiral fut d'avis de combattre sans délai. Il sortit du golfe avec toute sa flotte, rencontra les galères chrétiennes entre Lépante et Patras. Là fut livrée, le 7 octobre 1571, la bataille la plus mémorable dont ces mers eussent été le théâtre depuis la journée d'Actium. Ali-Pacha soutint avec intrépidité un combat inégal; pendant quelques heures, il retint la victoire en suspens, et, ayant aperçu la galère amirale des chrétiens, il fondit sur elle avec tant d'impétuosité, que les proues de l'une et de l'autre se brisèrent et tombèrent dans la mer. Ce combat entre les deux amiraux fut



fut em-  
fut tué,  
ennemi.

ALIAMET (JACQUES), gra-  
l'Académie de peinture, né  
ville, en 1728, mort à P  
1788, se fit connaître d'al  
de petits sujets gravés avec  
établit ensuite sa réputation  
ouvrages plus importants, et  
fort estimés, tels que ses I  
d'après Berghem, Wouwerm  
net, et deux des seize plan  
représentent les batailles d  
nois contre les Tatars. Il pu  
de graver à la pointe sèche a  
fection beaucoup plus grande  
maître Lebas. Sachant par  
conserver l'harmonie des te  
blâmait les graveurs qui *pou*  
*noir*, et il les comparait aux  
qui, au lieu de mériter les ag  
sements des gens de goût i  
pression naïve des passions,  
grimaces qui ne peuvent pl  
la populace. — Son frère (I  
Germain), aussi graveur, n

**de sa mort.** — *Lippo* et *Guy Alidosio*, ses deux fils, associés à l'autorité de leur père, continuèrent de gouverner conjointement, et reçurent ensemble, en 1551, du pape Clément VI, l'investiture d'Imola, à titre de vicaires de l'église. Depuis cette époque, ils restèrent guelfes fidèles, et furent toujours protégés par les papes. *Lippo* laissa un fils unique, *Robert*, deuxième seigneur d'Imola, qui résista avec succès aux Visconti, seigneurs de Milan, et laissa deux fils héritiers de sa valeur. — *Azzo*, troisième seigneur d'Imola, se distingua dans presque toutes les affaires de son temps, et mourut en 1575, ne laissant qu'une fille mariée à *Ammurath Torelli*, seigneur de Ferrare, frère du célèbre *Guy II*, premier comte de Guastalla. — *Bertrand*, quatrième seigneur d'Imola, connu par la bataille qu'il avait gagnée, en 1550, sur les Mantouans, succéda à son frère *Azzo*, le 7 sept. 1575, et mourut en 1599. — *Loctis*, son fils unique, cinquième seigneur d'Imola, régna quelque temps paisiblement, aimé de ses sujets et de ses trois enfants, *Thiebaud*, *Jean* et *Lucrèce*. Il avait marié cette dernière à *Georges Ordelaffi*, seigneur de Forlì, qui mourut en 1422, laissant son fils en bas âge, sous la tutelle de *Philippe-Marie Visconti*, duc de Milan. *Lucrèce*, s'apercevant des mauvais desseins du tuteur, envoya son fils à *Louis Alidosio*. Le duc, mécontent de cette conduite, et de ce que *Louis* venait de faire une alliance avec les Florentins, envoya un corps de troupes contre la ville d'Imola, où un transfuge les introduisit pendant la nuit. Le malheureux *Louis Alidosio*, surpris, fut conduit avec son fils aîné à Milan. *Jean*, son second fils, seigneur de Castel de Rio, échappa et continua la postérité des *Alidosio*. Le duc fit enfermer les deux

prisonniers au château de Monza, et ne permit à *Louis* d'en sortir que pour se faire bénédictin. Ce prince malheureux finit saintement ses jours dans cet ordre, à Modène, et la seigneurie d'Imola sortit pour jamais de la famille des *Alidosio*. X.

**ALIBRAI, V. DALIBRAI.**

**ALIBRANDO** (FRANÇOIS), juriconsulte sicilien, vivait au 17<sup>e</sup> siècle. Il publia quelques ouvrages savants de sa profession. On lit aussi quelques-unes de ses poésies dans les recueils de l'Académie *della Fucina*, établie à Messine, et qui publia, pendant ce siècle, plusieurs volumes de prose et de vers. G—É.

**ALIGHIERI** (DANTE). V. DANTE.

**ALIGNAN** (BENOIT), né à Alignan-du-Vent, village à six lieues de Pézenas, à la fin du 12<sup>e</sup> siècle, d'une famille noble, fut élevé dans un monastère de bénédictins, et prit l'habit de cet ordre; en 1224, il était abbé de la Grasse, dans le diocèse de Carcassonne. Il rendit de grands services à *Louis VIII*, dans la guerre des Albigeois, et contribua beaucoup à lui soumettre les villes de Béziers et de Carcassonne, qui prêtèrent serment de fidélité entre ses mains. En 1230, il fut fait évêque de Marseille; mais il n'oublia jamais ses vœux monastiques, et se nomma toujours *frère Benoît, évêque de Marseille*. Dès l'année 1226, le pape Grégoire IX le chargea de la réforme des moines noirs, (c'est ainsi qu'on appelait les Bénédictins) de la province de Narbonne. Lorsqu'il arriva à Marseille, en 1230, les habitants étaient divisés en deux partis, à l'occasion de droits seigneuriaux qu'ils avaient rachetés, et auxquels des moines prétendaient; *Alignan* termina ces différends. Quelques années après, il voulut persuader à ces mêmes habitants de rétablir cette mœ-

ALI

éteinte; ge n'eut rien de remarquab  
scillais, dura que deux ans. En 1264,  
tre leur dre IV chargea Alignan de pre  
rtit, en nouvelle croisade. Il ne re  
e, avec croisés que le fort de Saphet  
onte de bicutôt rendu, par la trahison  
isés re- tasie du commandant, nommé  
rie; et, Alignan, après avoir prêché  
ons aux sade qui préparait la second  
r la for- tion de S. Louis, voulut expi  
r le pays sa vie avait eu de trop monda  
en posa devoir renchéir sur ses vou  
ir dit la tiques, et, s'étant démis de  
il vit le ché, en 1266, il entra chez  
léfense, mineurs, dont la règle était  
diocèse: tère que celle des bénédictins  
n 1245, rut en 1268.

ALIGRE (ÉTIENNE D'), c  
de France, originaire de  
était, en 1587, président au  
de cette ville, et devint ens  
sciller au grand conseil, et  
de la maison de Charles de  
comte de Soissons, qui le n  
teur honoraire de son fils, L

neur de Gaston, frère de Louis XIII, qu'il fut renvoyé et exilé. Le jeune prince, indigné de l'insulte faite à un homme qu'il aimait, ayant rencontré d'Aligre, lui demanda fièrement raison de l'emprisonnement de son gouverneur. « Je n'en sais rien, monsieur, » dit le chancelier interdit; je n'étais pas au conseil, et je n'ai pris aucune part à cette affaire. » Ayant fait la même question à Richelieu, ce ministre altier répondit au frère de son maître : « Monsieur, je vous répondrai autrement que M. le chancelier; » lui et moi nous avons conseillé au roi de faire arrêter M. le maréchal d'Ornano, parce qu'il le méritait. » Le cardinal affecta de blâmer hautement la faiblesse du chancelier, et en prit prétexte pour éloigner un homme qui n'était pas sa créature et ne voulait pas dépendre de lui. D'Aligre fut éloigné de la cour, et relégué dans sa terre de la Rivière-du-Perche, où il fut ses jours, le 11 déc. 1635, âgé de 76 ans, laissant la réputation d'un des plus honnêtes hommes de la robe; mais l'application au travail, la probité et la douceur de caractère, n'étaient pas les qualités nécessaires pour se maintenir à la cour où régnait Richelieu. — Étienne D'ALIGRE, son fils, successivement conseiller au grand conseil, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen des conseillers d'état, garde des sceaux en 1672, et chancelier deux ans après, mourut estimé, le 25 oct. 1677, à 85 ans.

S - Y.

ALIGRE (ÉTIENNE-FRANÇOIS D'), né en 172... , était d'une famille noble et ancienne, qui s'était distinguée dans le service militaire, et qui, depuis, embrassa la carrière de la magistrature, dans laquelle plusieurs de ses membres ont été revêtus des pre-

mières dignités. Voyez l'article précédent. Il était président à mortier, en 1768, lorsque Laverdy le fit agréer au roi pour la place de premier président du parlement de Paris. On s'étonna de voir à la tête du premier corps de la magistrature, un homme encore jeune et célibataire; Louis XV lui-même en fit la réflexion. Cependant d'Aligre remplit cette place avec distinction; il prononçait les arrêts d'une manière à la fois claire et précise. Dans le cours des deux années qui précédèrent la révolution, il fit, à la tête de son corps, plusieurs remontrances contre les impôts et contre les opérations du ministère, qui lui paraissaient saper les principes monarchiques qu'il défendait toujours avec courage. On cite de lui un trait de caractère remarquable. Au moment où le ministre Necker exerçait le plus d'influence sur le monarque et sur le peuple, et où il s'occupait de la convocation des états-généraux, le premier président supplia le roi de lui accorder une audience particulière avec ce ministre; le magistrat, dans cette audience, fit lecture d'un mémoire, dans lequel il annonçait énergiquement la nature des événements qui se préparaient, et les dangers qui menaçaient le monarque. Un silence absolu régna pendant et après cette lecture; et le premier président ne reprit la parole que pour remettre sa démission, qu'il avait apportée. D'Ormesson de Noyseau lui succéda, en 1788. D'Aligre fut un des premiers Français qui émigrèrent; il se retira en Angleterre, où il avait une fortune de 4 millions et demi, placée sur la banque de Londres. Il repassa sur le continent au bout de quelques années, et mourut à Brunswick, en 1798. Sa première femme, dont il n'eut point d'enfants, était la dernière descendante de la fa-

s et une  
sœur de  
otes. K.  
re), de  
le origi-  
n *terza*  
jusqu'à  
andable  
cité. Ce-  
de dans  
l'auteur  
ri en a  
d. V de  
i—é.  
nd IV,  
use de  
mère de  
réputa-  
lie. Elle  
grâces,  
n père,  
enf, en  
telle, sa  
en ma-

tenir une résolution si extra-  
pour son âge. Il avait épousé  
de Hainault, fille du comte  
dro, dont la puissance s'étendit  
celle des comtes de Champa-  
servit habilement des préten-  
son beau-père pour se soustraire  
tutelle dangereuse que voulaient  
sur lui la famille de sa mère.  
mit à la tête des mécontents  
pela même à son secours Henri  
d'Angleterre; ce qui n'était  
minel, à une époque où les rois  
gleterre, grands vassaux et  
par les domaines qu'ils y possé-  
avaient, à ce titre, le droit d'intervenir  
dans les affaires de l'état. Philippe  
se laissa point abattre; par son  
rage, et surtout par son audace,  
dissipa les mécontents, et triompha  
sa mère, qui craignait autant  
de voir augmenter la puissance  
comtes de Flandre. C'est  
Philippe se servit de la justice  
deux maisons redoutables,

prince d'Autriche ; elle mourut en 1246. — Une autre épousa Bertrand, comte de Toulouse. — Une autre, femme de Jean de Châtillon, comte de Blois, fit, avec son époux, le voyage de la Terre-Sainte. — Une, héritière de Bretagne, fut mariée à Pierre de Dreux, dit *Mauclerc*. — Deux filles de Louis VII portèrent aussi ce même nom ; la première fut mariée à Thibaud, comte de Blois, et la seconde, fiancée d'abord à Richard d'Angleterre, fut la cause ou le prétexte de la guerre civile qui éclata entre ce prince et Henri II, son père ( Voy. HENRI II et RICHARD ). De retour d'Angleterre, où elle avait été envoyée, Alix épousa Guillaume, comte de Ponthieu. F—E.

ALIX (PIERRE), né à Dôle en 1600, nommé abbé de St.-Paul de Besançon en 1652, et ensuite chanoine de l'église St.-Jean de la même ville, défendit avec courage, contre le pape Alexandre VII, les droits de son chapitre touchant l'élection des archevêques. Il publia à ce sujet plusieurs petits ouvrages : *Pro capitulo imperiali Bisuntino, super jure eligendi suos archiepiscopos et decanos commentarius*, Besançon, 1672, in-4° ; *Refutatio scripti Romæ nuper transmissi contra jura capituli Bisuntini*, in-4° ; *Synopsis rerum gestarum circa decanatum majorem ecclesie metropolitanæ Bisuntinæ, ab anno 1661 ad annum 1667*, in-4° ; *Dialogue entre Porte-Noire et le Piloni*, in-4°. Ce dialogue satirique fut censuré par le P. Dominique Vernerey, inquisiteur à Besançon. L'abbé Alix lui répondit par une brochure intitulée : *Eponge pour effacer la censure du P. Dom. Vernerey*, etc., in-4°. Ce petit ouvrage, écrit avec beaucoup de force, est fort rare, ainsi que tous ceux du même auteur. Le P. Le Long, dans sa *Bibliothèque*

*historique de la France*, lui attribue une *Histoire de l'abbaye de St.-Paul*, manuscrite. Ses connaissances ne se bornaient pas à celles de son état ; il avait étudié les mathématiques avec succès, dans un temps où cette science ne menait ni à la considération ni à la fortune, et il avait composé plusieurs traités d'algèbre qui se sont perdus. Il mourut le 6 juillet 1676. — Jacques ALIX, son frère, avocat au parlement de Dôle, a fait imprimer quelques Oraisons funèbres, et le *Panegyrique de J.-J. Bonvalot*, chevalier, président du comté de Bourgogne. Besançon, 1667, in-4°. W—S.

ALIX DE SAVOIE. V. ADÉLAÏDE.

ALKEMADE ( CORNELIUS VAN ), savant antiquaire hollandais, né en 1654, publia un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches, malgré les soins qu'exigeait son emploi de premier commis des convois et licences de Rotterdam. Il débuta, en 1609, par une *Dissertation sur les Tournois*, dans laquelle il traite des cérémonies usitées à la cour de Hollande, sous les premiers comtes. La troisième édition de cet ouvrage, publiée en 1740 sous le titre de *Verhandeling over t Kamprecht*, par Pierre van der Schelling, gendre de l'auteur, a été augmentée d'une *Dissertation sur l'origine, les progrès et la cessation des tournois et combats singuliers*. Alkemade fut ensuite l'éditeur de la *Chronique rimée de Melis Stoke*, intitulée : *Hollandische Jaarbæken of Rym-Kronyk van M. Stoke*, Leyde, 1609, in-fol., contenant l'histoire de la Hollande, jusqu'en 1337, avec les portraits de tous ses comtes, gravés d'après les anciens tableaux des carmelites de Harlem. Un an après, ce laborieux savant publia *Muntspiegel der Graven van Holland*, etc., Delft, 1700, in-fol. C'est un recueil chronologique des mon-

s comtes, pièce d'apologue d'une conte  
 Philippe II, ticière, contenant une criti  
 raite des vent très-plaisante et pleine  
 l'ancien divers états de la société,  
 qu'Alke étaient dans le moyen âge, et  
 icerne les régime féodal. Tout ce qu'on  
 inhumain mar, c'est qu'il vivait vers l  
*moniesel* et qu'il fut gouverneur d'u  
*Wapen* Lorraine. En 1498, parut  
 ce n'est, la première édition que l'on  
 d'une es en vers rimés du *Reincke*  
 amateurs réimprimée fort souvent à B  
 les. Alke Francfort, à Hambourg. C'e  
 is grand préface de cette édition que  
 en pu H. d'Alkmar; et, comme el  
*displech-* long-temps en Allemagne po  
 3<sup>e</sup>; ou ancienne, ce personnage a p  
 tant à pour l'auteur du poëme. Cep  
 les l'au se trouve, dans la bibliothè  
 des au ville de Lubec, un exempl  
 civile, ouvrage du même titre, et p  
 figures même contenu, mais moins  
 structif, en prose, imprimé à Delft,  
 e temps on a même découvert une éd  
 t publié ancienne, faite à Goudes  
 si: *Jon* gow, chez Gérard Leew.

» Pierre de St.-Cloud, qui écrivit au  
 » commencement du treizième siècle  
 » un *Renard* en prose; que le poème  
 » rimé du même nom (le *Nouveau*  
 » *Renard*), que publi. Jaquemars  
 » Gélée ou Guellee, à Lille, vers la  
 » fin du même siècle, n'en est qu'une  
 » imitation. » On doit cependant ob-  
 » server qu'il se trouve plusieurs traits  
 » semblables à ceux du *Reineke* dans  
 » les poètes allemands du 12<sup>e</sup>. et du 13<sup>e</sup>.  
 » siècle, d'où l'on pourrait inférer que le  
 » fonds primitif de l'apologue est d'ori-  
 » gine allemande, et plus ancien que  
 » l'ouvrage de Pierre de St.-Cloud. Cet  
 » apologue a toujours eu une grande vo-  
 » gue en Allemagne; mais il n'a pas ob-  
 » tenu autant de succès en France, où  
 » il a cependant été traduit. Entre les  
 » nombreuses éditions allemandes, on  
 » distingue celle du grammairien Got-  
 » sched, avec une introduction, une  
 » interprétation et des planches. Le cé-  
 » lèbre Goëthe n'a pas dédaigné de ra-  
 » jeunir le texte, et de le paraphraser  
 » en hexamètres. Le poème de *Reineke* a  
 » d'ailleurs été traduit dans la plupart des  
 » langues, en latin, en italien, en danois,  
 » en suédois, en anglais; on cite une édi-  
 » tion en anglais, dès l'an 1481, donnée  
 » par William Caxton, à Westminster.  
 » La traduction latine de Schopperus est  
 » fort élégante, et a été réimprimée sou-  
 » vent. Droyer, syndic de Lubeek, a fait  
 » un ouvrage curieux sous ce titre: *De*  
 » *l'usage qu'en peut tirer de l'excellent*  
 » *poème Paivier le Renard, pour l'é-*  
 » *tude des antiquités du droit germa-*  
 » *nique*, 1768, 1 vol. in-8. —

ALLACCI? LÉON, en latin *Alla-*  
*tius*, l'un des plus savants littérateurs  
 italiens du 17<sup>e</sup>. siècle, étoit né, en  
 1586, dans l'île de Chio, de parents  
 grecs schismatiques; mais il fut trans-  
 porté des îles de moufangs en Calabre,  
 où il commença ses études; il se ren-  
 dit à Rome en 1600, et, après les

avoir finies, il y obtint plusieurs em-  
 plois. Le pape, Grégoire XV, l'envoya  
 en Allemagne, en 1622, pour faire  
 transporter à Rome la bibliothèque de  
 Heideberg, dont l'électeur de Bavière  
 avoit fait présent à ce pontife. Le car-  
 dinal Fr. Barberini le fit ensuite son  
 bibliothécaire. Enfin, il fut nommé,  
 en 1661, bibliothécaire du Vatican.  
 Il mourut, au mois de janvier 1669,  
 âgé de 83 ans, après avoir fondé plu-  
 sieurs collèges dans l'île de Chio, sa  
 patrie. « C'étoit, dit le P. Nicéron, un  
 » homme laborieux et infatigable,  
 » doué d'une mémoire prodigieuse, et  
 » qui savoit beaucoup en tout genre  
 » d'érudition; mais il manquoit de  
 » justesse et de critique, et l'on remar-  
 » que dans ses ouvrages beaucoup  
 » plus de lecture et de savoir, que  
 » d'esprit et de jugement. » Il vécut  
 » dans le célibat, mais sans vouloir s'en-  
 » gager dans les ordres. Alexandre VII  
 » lui demandoit un jour pourquoi il  
 » ne vouloit pas les recevoir. « C'est,  
 » lui répondit Allacci, pour pouvoir  
 » me marier quand je voudrai. — Mais,  
 » reprit le pape, pourquoi donc ne  
 » vous mariez-vous pas? — C'est, re-  
 » pliqua-t-il, pour pouvoir prendre  
 » les ordres quand la fantaisie m'en  
 » viendra. » Un trait minutieux fait  
 » voir combien il étoit constant dans ses  
 » habitudes. On assure qu'il se servit,  
 » pendant quarante ans, de la même  
 » plume, et que, l'ayant perdue, il fut  
 » près d'en pleurer de chagrin. Il écri-  
 » voit si vite, qu'il copia, en une nuit,  
 » le *Diarium Romanorum Pontificum*,  
 » qu'un moine cistercien lui avoit prêté.  
 » Il a laissé un grand nombre d'ouvra-  
 » ges, la plupart de théologie ou de lit-  
 » turgie, et dont plusieurs ont pour  
 » objet la conversion des schismatiques  
 » grecs. Les principaux sont: I. *De Ec-*  
 » *clesiæ Occidentalis et Orientalis*  
 » *perpetua consensione*. Catalogue, 1648,



## A. L. L.

table de comme que l'e- ont tou- foi; II. *in dog- nsione*, *De libris is*, 1645, *rum re-*, in-8°; *iptores*, in-4°; *ntem or- m notis*, *stathius in exa- rimytho genis de gum ho- ustathii*; *et col- rimytho* -4°. Il y es notes ngastri- primé dans le t. X des *At grecques* de Gronovius. Le zèle pour l'honneur de sa patrie tend qu'Homère était natif de ce pays; y traite durement Jules Scaliger, qui se venger du mépris que ce critique faisait des Grecs, en critiquant également d'Homère, qu'il place au dessous de Virgile. A cet ouvrage jointe une pièce de l'Allacci sur les grecs, intitulé: *Natales Homeris*, avec la traduction latine d'Alphonse Jano; XIII. *Apes Urbanae*, de l'abbé de Meaux, 1635, in-8°; titre empreint de deux abeilles qui étaient les armoiries de ce cardinal; le titre de l'ouvrage est le même; il y fait l'énumération de tous les savants qui fleurirent en France depuis 1630 jusqu'à la fin de ce siècle; y a joint le catalogue de leurs ouvrages; ce livre a été réimprimé à Harlem en 1711, in-8°. par les soins de Jean de Meaux; XIV. en italien, la *Dracma* ou *Catalogue alphabétique des Ouvrages dramatiques publiés jusqu'à son temps*, par le même, en 1755, à Venise, in-4°.

asser les unis, que ces chaises-  
eurs qu'on voyait alors au coin  
es. En 1725, il commença à  
ler pour le théâtre, et donna  
ltre Français: la *Fausse Com-  
l'École des Bourgeois*, les *Ré-  
nces publiques*, ou le *Gratis*,  
*Mari curieux*; au théâtre Ita-  
*Embarras des richesses*, le  
*de carnaval* et *l'Hiver*; à l'O-  
mique: la *Fée Marotte*. *L'Em-  
s des richesses* et *l'École des  
ois* sont ses deux meilleures  
. Il y a un intérêt touchant dans  
mière, qui d'ailleurs est bien  
ite et bien dénouée; *l'École des  
ois* reparait souvent sur la scè-  
lette pièce, dit La Harpe, a peu  
trigue; mais il y a du dialogue  
es mœurs.... Le naturel et le  
comique y dominent; on y re-  
que surtout une excellente scène,  
où l'homme de cour se concilie  
noment M. Mathieu, *son cher  
e.* On a de d'Allainval plusieurs  
ouvrages: \*\*\* *Ana*, ou *Biga-  
calotines*, 1752—55, 4 par-  
12, rare; *Lettres à Milord*\*\*\*  
*jet de Baron et de la demoi-  
Le Couvreur*, 1750, in-12;  
*de Car*, 1751, in-12; *Al-  
ch astronomique, géographi-  
et, qui plus est, véritable*; et  
*notes de Russie, sous Pierre V.*  
, 2 parties in-12. En 1759, il  
une édition corrigée et augmen-  
l'ouvrage du P. Rigord, jésuite,  
pour titre: *Connaissance de la  
ologie, par demandes et par  
ses*; et, en 1745, une nouvelle  
n des *Lettres du cardinal Mu-*  
, 2 vol. in-12. A—c—n.  
ALLAIS (DENIS VARRASSE), exis-  
ers la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Selon  
s, il ne s'appelait Allais que parce  
tait de la ville d'Allais, en Lan-  
c; selon les autres, il était d'une

famille noble de cette province, et pa-  
rent d'un baron d'Allais qui vivait peu  
de temps après lui, et fut comman-  
dant des armées du roi. Prosper Mar-  
chand a, dans son *Dictionnaire his-  
torique*, consacré près de dix pages  
à Allais, tout en disant qu'on n'en  
connaît qu'imparfaitement l'histoire.  
On a d'Allais: I. *Grammaire métho-  
dique, contenant les principes de cet  
art et les règles les plus nécessaires  
de la langue française*, 1681, in-  
12, ouvrage vanté par l'abbé de la  
Roque (dans le *Journal des Savants*),  
mais où l'on trouve plus d'une locu-  
tion vicieuse; II. *Courte et métho-  
dique introduction à la langue fran-  
çaise* (en anglais), 1685, in-12:  
c'est un abrégé de sa Grammaire; III.  
*Histoire des Sevarambes*, 1<sup>re</sup> par-  
tie, 1677, 2 vol. in-12; II<sup>me</sup> partie,  
1678 et 1679, 5 vol. in-12; nou-  
velle édition, Bruxelles, 1682, 5 vol.  
in-12; Hollande, 1716, 2 vol. in-  
12; réimprimée dans la collection des  
*Voyages imaginaires*, in-8<sup>o</sup>. Ce n'est  
que dans les deux premières éditions  
qu'on trouve la dédicace à Pierre-Paul  
Riquet. *L'Histoire des Sevarambes*  
est un roman politique; il a été traduit  
en plusieurs langues. A. B.—r.

ALLAIS DE BEAULIEU. Voy.  
BEAULIEU.

ALLALEONA. Voy. ALALEONA.

ALLAM (ANDRÉ), sous-principal  
du collège de St-Edmond, à Oxford,  
se fit d'abord connaître par des édi-  
tions de plusieurs ouvrages de ses  
compatriotes, qu'il orna de préfaces  
et de notes intéressantes, surtout par  
celle du *Théâtre historique et chro-  
nologique d'Elvicius*, augmenté d'un  
supplément, Londres, 1687, in-fol. Al-  
lam publia en anglais, la *Vie d'Iphy-  
crates*, d'après le grec de Plutarque:  
il aida le savant Wood dans son grand  
ouvrage de *Athenæ Oxonienses*. Sa

1685, lorsqu'il  
 ans, l'empêcha  
 e important,  
 sous ce titre :  
*icane*. Il s'était  
 ntroverse avec  
 presbytériens,  
 de livrer au  
 ces matières.  
 t les vertus et  
 : savoir. T—D.  
 e en Dauphiné,  
 oi, président en  
 . Pour soutenir  
 lèrent des enne-  
 ndre cette der-  
 il mourut, en  
 cats, il emporta  
 patriotes. Il con-  
 oire de la pro-  
 ître. Lors de sa  
 n *Traité de la*  
*et des finances*  
*Histoire com-*  
*binale au parle-*  
 llaissa de nom-

*idents uniques et les premi-*  
*ents au parlement du D*  
 1695 ; VIII. *Recueil de*  
 1695 ; IX. *Nobiliaire du E*  
 1671, in-12, 1696; X. *G*  
*de la famille Simiane*, 1  
*Histoire généalogique du E*  
 4 vol. in-4°, 1697. Cet ouv  
 à l'auteur le titre de Gênéa  
 Dauphiné; XII. *Etat pol*  
*Grenoble*, 1698, in-12;  
*Gouverneurs et Lieutenant*  
*vernement du Dauphiné*  
 in-12. — ALLARD (Marcellin)  
 du 17<sup>e</sup> siècle, né dans le  
 laissa la *Gazette Française*  
 in-8°, ballet en langue forêt  
 trois bergers et trois bergères

ALLARD (.....), cell  
 seuse, née le 14 août 1738  
 buts à l'Académie royale de  
 dans la danse vive et enjou  
 très-brillants; mais, quoiqu  
 reçue en janvier 1762, à  
 elle fut au moment de de  
 retraite, et même de qui

**LATIUS.** Voy. ALLACCI.  
**LÉ (JÉRÔME)**, né à Bologne vers du 16<sup>e</sup> siècle, entra dans la légation de S. Jérôme de Fiésolo, sa la théologie à Bologne, sa, et parvint aux premières digni-son ordre. Il joignit l'étude des aux sciences ecclésiastiques; il tingua dans la prédication, et des Sermons et quelques ou- en vers, entre autres quatre *sentations*, comme on les ap- alors, espèce de drames pieux. 1 mettait en action des sujets ti- l'Histoire Sainte. Ce sont: *la eureuse Catherine de Bologne; runée et la fortunée Clotilde; ntrition triomphante*, et *l'É- inconnue et connue de Salo- avec les intermèdes de Sam- de David et d'Absalon*. Elles imprimées successivement à Bo- de 1641 à 1650; l'affectation itique de tous ces titres, tra- le l'italien, annonce celle qui dans les pièces mêmes: c'était e à la mode dans le temps où rent écrites. Voici le titre d'un e de morale du même auteur, ous mettrons en italien, en it qu'il serait difficile de le tra-  
*Il concatenato sconcatena- de i pensieri, parole et attioni*, *che letto e praticato conca- e virtù nell' animo, e li scon- i i vitii*, etc., Bologne, 1653,  
 G—É.

**LECTUS**, tyran de la Grande- ne, au 5<sup>e</sup> siècle, dont la nais- t'origine sont restées ignorées. 1 le confident et le ministre de ateur Carausius, qui régnait l'eterre, il finit par l'assassiner, n'être pas recherché pour ses sations. Allectus, revêtu de la e impériale, prit le nom d'Au- fan 294, et maintint pendant

trois ans son autorité. Constance-Chlo- re, qui régnaît alors, ayant résolu de le soumettre, forma le projet de faire une descente en Angleterre. Une de ses flottes, commandée par Asclépiodote, échappa, à la faveur d'un brouillard, à celle d'Allectus, qui était stationnée près de l'île de Wigt, « convainquant » ainsi les Bretons, dit Gibbon, que » la supériorité des forces navales ne » protégerait pas toujours leur pays » contre une invasion étrangère. » Asclépiodote mit à terre ses troupes de débarquement, vis-à-vis Boulogne, et Constance-Chlore débarqua lui-même sur un autre point. Allectus était campé à quelque distance; mais soit qu'il n'osât point en venir à une ac- tion décisive, soit qu'il crût plus fa- cile de vaincre Asclépiodote avant que les deux corps d'armée eussent pu se réunir, il quitta le poste qu'il occu- pait, et alla au devant du lieutenant de Constance-Chlore. Ce prince marcha aussitôt au secours d'Asclépiodote; mais il n'arriva qu'après la bataille, dans laquelle Allectus fut défait et tué, après trois ans de règne. Il avait ôté sa robe impériale pour n'être pas re- connu, de sorte que les vainqueurs ne trouvèrent qu'avec peine son corps mutilé, parmi les monceaux de bar- bares qui avaient péri. Allectus avait mérité la haine des Bretons, par son avidité et par la dureté de son gouver- nement. Sa défaite les fit rentrer sous la domination romaine. B—P.

**ALLEGRAIN** (CHRISTOPHE- GA- BRIEL), sculpteur, naquit à Paris, en 1710, d'Étienne Allegrain, paysagiste, peintre du roi. Cet artiste est un de ceux qui ne peuvent être bien appré- ciés, si l'on ne distingue leur talent de leurs ouvrages, c'est-à-dire ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils auraient pu faire dans des circonstances plus heureuses. De son temps, le plus

cole fran- in-16; II. *Décade contenant*  
 sion des *de dix empereurs* (Traj  
 u homme Antonin-le-Picax, Comm  
 entait ca- nax, Julien, Sévère, Car  
 re route, liogabale, Alexandre Sévi  
 r d'après Vascosan, 1556, in-4°.  
 bien des in-8°; cette dernière édit  
 en effet, au *Plutarque* d'Amyot,  
 r de Pi- imprimeur. Cette *Déca*  
 jourd'hui plutôt que traduite de C  
 tait alors trouve dans les éditions de  
 it cepen- données par Brottier, V.  
 ne figure M. Clavier, 25 vol. in-8°.  
 n'est pas ALLEGRETTI (JAC  
 dit dans Forli, poète latin et ast  
 : donnant 14<sup>e</sup>. siècle. Il fonda une  
 on ne fait Rimini, où il s'était rendu  
 outempo- gner les belles-lettres à Cl  
 le la pos- testa, qui devint ensuite  
 eure à la cette ville. Coluccio Saluta  
 nps. Alle- lettre en vers, où il le d  
 M<sup>me</sup>. Du l'astrologie, et dont l'abl  
 on jardin parlé dans sa *Vie d'A*  
 nes de cet *Camaldule*, p. 508, lou  
 a *Vénus* pour la poésie latine : s  
 sa *Diane*, sont restes manuscrits. Il

**ALLEGRI (ALEXANDRE)**, l'un des italiens qui se distingua le vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle, genre burlesque; genre plus en Italie qu'en France, et qui, érité, n'est pas tout-à-fait le dans ces deux pays. Allegri était oronce, et, dans sa jeunesse, il le métier des armes : il s'attacha à quelques grands; mais ôts paisibles lui firent enfin la préférence à l'état ecclésiastique. C'est ce qu'il dit lui-même en seul vers, qui est le dernier de ses sonnets :

*Che voi aspete  
are, Cortigian, soldato e prete.*

ait, à beaucoup de connaissances esprit toujours vif et agréable; armes de sa conversation attachés dans sa maison, située à Florence, place de Ste.-Marie-Nouvelle, un nombreux d'hommes de lettres savants. Ses *Rime piacevoli* été imprimées qu'après sa mort; mière partie à Vérone, 1605; , *ibid.*, 1607; la 5<sup>e</sup>. à Florence, 1608, et la 4<sup>e</sup>. à Vérone. La plupart des pièces de vers y réécédées de morceaux de prose, sont pas moins facétieux ni bizarres. Le tout est ordinairement relié dans le même volume avec les *Lettere di ser Poi Pedandressées au Bembo*, à Boccace Pétrarque, Bologne, 1613, et a *Fantastica Visione di Parri ozzolatico*, adressée au Dante, mes, même année 1615; pièces ptes, où l'auteur tourne les péchés en ridicule, en affectant leur zèle. Ce volume, petit in-4<sup>o</sup>, est rare, et recherché des curieux. réimprimé les *Rime piacevoli* 54, à Amsterdam, in-8<sup>o</sup>, sur un vilain papier, et avec de fort mauvais caractères; mais cette édition

a l'avantage de présenter une notice sur la vie de l'auteur. Il était resté de lui beaucoup de poésies manuscrites entre les mains de sa famille; cette famille s'étant éteinte, les manuscrits se sont perdus. Il avait aussi composé une tragédie intitulée : *Idoménée roi de Crète*; le sujet était la mort du fils de ce roi immolé par son propre père; le savant Carlo Dati, à qui il l'avait lue, en faisait de très-grands éloges. Le Recueil de Poètes latins, publié à Florence en 1719, contient plusieurs pièces de notre Allegri, qui prouvent beaucoup de talent pour la poésie latine. Elles sont dans le genre héroïque, et l'on ne s'y aperçoit nullement du ton habituel de son esprit, tel qu'il paraît dans toutes ses poésies toscanes.

G—f.

**ALLEGRI (JÉRÔME)**, célèbre chimiste de Vérone, au milieu du 16<sup>e</sup> siècle, y présida long-temps l'académie des *Alethophiles*, consacrée à découvrir les erreurs populaires qui pouvaient se glisser dans la pratique de la médecine; mais s'écarta de l'objet de cette institution, en se livrant aux rêveries de l'astrologie et de la philosophie hermétique. On a de lui un Traité de chimie, des Dissertations sur la poudre d'Algaroto et la composition de la thériaque. C. et A—x.

**ALLEGRI (GRÉGOIRE)**, compositeur de musique, né à Rome, embrassa l'état ecclésiastique. Elève de Nanini, et admis, en 1629, comme chanteur, dans la chapelle du pape, il obtint une grande réputation comme compositeur de musique sacrée. Parmi ses productions, on distingue un *Misere-re*, qu'on exécutait, pendant la semaine sainte, à la chapelle Sixtine, et auquel on attachait tant d'importance, qu'il était défendu de le copier, sous peine d'excommunication. Cette défense fut éludée par Mozart, qui, l'ayant entendu

en pré- d'un livre, intitulé : *Requis*  
 manus- *Leicester*, l'accusa d'avoir  
 envoyé, la magie pour servir le  
 à Geor- Leicester, dans son projet  
 é gravé la reine Elisabeth. On ne  
 n 1810, s'arrêter à une imputation si  
*siques*, mais il est certain que le ca  
 igni était tant de confiance dans Allen  
 mourut d'important ne se faisait d  
 e grande sans que celui-ci en eût  
 prisons, sance. Allen amassait, avec  
 de cha- sévérité infatigable, de vic  
 —x. crits concernant l'histoire, l  
 ecclésiast- l'astronomie, la philosophie  
 Ditchet, thématiques. Plusieurs aute  
 aractère cités comme ayant formé l  
 ince reli- *thèque Allenienne*. Outre  
 qu'il ne tions précieuses que ce savant  
 sa cure. on a de lui : I. *Ptolomei Pe*  
 quelques *de astrorum judiciis, aut,*  
 souvent *vocant, quadripartitæ co*  
 e sont : *nis liber secundus; cum es*  
 t 1669; *Thomæ Allyn Angli Ox*  
 ; III. la II. *Claudii Ptolomei de*  
 Fear ), *judiciis lib. tertius, cum es*  
 tice sur *Th. Allyn. Il mourut, en 1*

pu obliger Allen, devenu son ier, à fléchir le genou devant fit sauter la cervelle d'un coup ue, le 28 juillet 1554, ce pré- t alors âgé de 58 ans. Le lieu va ce meurtre, fut entouré de t soustrait à toute espèce d'u- : peuple regarda la fin tragique comme une punition du ciel, voir détruit quarante monas- et les malheurs qui fondirent sur la famille des Fitz-Gérard, une autre punition, pour la de Thomas en cette occasion. ait un savant canoniste; on a I. *Epistola de Pallii signifi- activa et passiva*; II. *De con- nibus ac statutis intuitionis observandis*. T—D.

EON-DULAC (JEAN-LOUIS), né à Lyon, quitta le barreau, a place de directeur de la poste tres à St.-Etienne en Forez, uvoir s'adonner à l'étude de e naturelle. Il est mort en Du a de lui : I. *Mémoires pour à l'Histoire naturelle des es du Lyonnais, Forez et lais*, Lyon, 1765, 2 vol. 8°; II. *Mélanges d'Histoire le*, 1762, 2 vol. petit in-8°, més en 1765, 6 vol. petit in-8°.

A. B—T.

ERSTAIN, ou HALLERSTAIN e), jésuite allemand et mis- e à la Chine. Ses connais- hématices et ses talents pour omie le firent appeler à la cour n, où il ne tarda pas à obtenir de l'empereur Kien-long. Il mandarin, et nommé prési- tribunal des mathématiques, il occupa long-temps à la sa- n du souverain. Nous lui de- dénombrement des habitants ne province de la Chine, pour et la 26<sup>e</sup>. année du règne de

Kien-long (1760 et 1761). Il obtint ces états de population du *Heou-pou* (tribunal des fermes), et les tradui- sit lui-même du chinois. L'original et la traduction furent reçus en Europe, en 1779. La politique des conqu- rants tatars a depuis supprimé ces dénombrements, ou, du moins, em- pêché leur publicité, dans la crainte qu'ils ne révélassent aux Chinois le secret de leurs forces. Cette pièce est d'autant plus précieuse, qu'elle confir- me tous les calculs du célèbre mission- naire Amiot, et donne la preuve de l'augmentation progressive de la popu- lation chinoise. L'an 25 du règne de Kien-long, la population était de 196,837,977 ames, et, dans l'année 26, elle s'éleva à 198,214,624. Le dé- nombrement, procuré par le père Al- lerstain, se trouve inséré dans la *Des- cription générale de la Chine*, page 285 de l'édit. in-4°; et t. I, pag. 420 de l'édit. in-8°. On n'a pas la date précise de la mort de ce missionnaire; mais il avait cessé de vivre en 1777.

G—R.

ALLESTRY (RICHARD), théolo- gien anglais, né en 1619, à Upping- ton, dans le comté de Shrop, étudiait avec distinction à Oxford, lorsque les troubles de la guerre civile engagèrent la plupart des élèves de l'université à prendre les armes pour Charles I<sup>er</sup>. Al- lestry se montra aussi ardent pour ac- quérir des connaissances que pour dé- fendre la cause royale, et on le vit sou- vent tenant son fusil d'une main et un livre de l'autre. Il avait repris ses étu- des, lorsqu'un détachement de l'armée républicaine entra dans Oxford pour piller les collèges. Quelques soldats se portèrent dans l'appartement du doyen, où ils rassemblèrent tout ce qui s'y trouvait de plus précieux, et le ren- fermèrent dans une chambre dont ils emportèrent la clef. Allestry, qui les



A L L

n d'en- sieurs familles respectable  
renfer- mérita l'estime et l'amitié,  
t alla le et ses principes inspirèrent  
tant re- confiance aux partisans d  
de leur royale, qu'il fut employé  
llement négociations secrètes pou  
évu n'a- Charles II sur le trône. A  
l'armée. tauration, Allestry revint  
armes, où il prit le degré de docte  
teinton- logie ; le roi le nomma  
rick. En collège d'Eton, place lucr  
fait pri- dont il employa les émul  
blicains, bienfaits et en travaux uti  
e; mais lège. Il mourut en 1683.  
corps de Sermons, imprimés in-fol  
poste les en 1684, et une réputation  
nouveau et de lumières, de cou  
es exer- vertu, qui a survécu à se  
t atteint  
ui faisait  
ville, et  
le plus  
bli, qu'il  
ième fois  
il s'en-  
ntaires.

ALLETZ (Pons-Augustin)  
à Montpellier, est mort à  
mars 1785, à l'âge de 82  
avoir été quelque temps d  
grégation de l'Oratoire,  
profession d'avocat, qu'il  
bientôt pour s'adonner en

sonis, 1762, in-12, très-souvent imprimé; VII. *Abbrégé de l'histoire*, 1765, 1774, in-12; ouvrage traduit en anglais, en polonais, en 1775; en allemand en 1776; VIII. *l'Esprit des aristes de Trévoux*, 1771, in-12; IX. *l'Esprit des Journaux de Hollande les plus célèbres*, 1777, 2 vol. in-12; X. *l'Alphabet*, ou *Nouveaux Secrets secrets et licites*, 1768, 1769, in-12, réimprimées depuis en in-8°; XI. *Victoires mémorables Françaises*, 1754, 2 vol. in-12; *l'histoire abrégée des Papes de Pierre jusqu'à Clément XIV*, 2 vol. in-12, ouvrage assez sué; XIII. *Tableau de l'Histoire ancienne*, 2 vol. in-12, 1766, 1769; XIV. *Cérémonial du sacre de France*, 1775, in-8°; XV. *Ornements de la mémoire*, *Traits brillants des Poètes les plus célèbres*, 1749, Ce livre, réimprimé souvent, reproduit sous le titre de: *Petit de littérature*, 1801, in-8°. Texier, qui publia l'ouvrage sous le dernier titre et sous son nom n'a eu d'autre mérite que de donner une édition extraordinaire et incorrecte. Les libraires Capelle et Land ont publié, en 1808, une nouvelle édition de *Ornements de la mémoire*, 1 vol. in-12, en tête duquel on trouve la liste des ouvrages publiés. Cette édition est préférable à toutes les autres, même à celles qui ont été publiées par Metz lui-même, qu'elle est faite avec beaucoup de soin; les citations y sont exactes, les erreurs, rectifiées. D M—T.

ALLEY GUILAUME, prélat anglais du 16<sup>e</sup> siècle, né à Greatmunch, dans le comté de Buckingham. Son zèle pour la religion réfor-

mée l'obligea, sous le règne de la reine Marie, d'aller chercher un asyle dans le nord de l'Angleterre; là, il se livra, pour subsister, à la pratique de la médecine, et à l'instruction de la jeunesse. L'avènement d'Elisabeth le rappela à Londres, où il se fit connaître par ses leçons de théologie. Il fut nommé évêque d'Exeter, en 1560. Alley est auteur, I. d'un Recueil intitulé: *la Bibliothèque du Pauvre*, en 2 vol. in-fol.: ce sont douze discours qu'il avait prononcés dans l'église de St-Paul, sur la première épître de St-Pierre; II. d'une *Grammaire hébraïque*; III. de la traduction du *Pentateuque*, dans une version de la Bible entreprise par ordre de la reine Elisabeth, et de quelques autres écrits. Il mourut le 15 avril 1507. X—N.

ALLEYN (EDOUARD), le plus célèbre acteur du théâtre anglais, sous les règnes de la reine Elisabeth et du roi Jacques I<sup>er</sup>, naquit à Londres le 1<sup>er</sup> septembre 1566. Son père avait une fortune aisée, et pouvait lui donner une bonne éducation; mais le goût du jeune Alleyn l'éloignait de toute occupation sérieuse: une mémoire facile et sûre, une élocution douce et coulante, un génie flexible, une figure agréable, un maintien et une taille avantageuse, étaient de grandes dispositions pour le théâtre. Il embrassa cette profession, et jouissait, dès 1591, de la réputation d'un acteur distingué. Modulant sa voix, et pliant ses gestes à toutes sortes de caractères, il avait l'art de dérober aux spectateurs les défauts des auteurs, d'exprimer les sentiments de ses personnages avec une vérité qui les faisait passer dans l'âme des spectateurs; enfin, il poussa l'art dramatique à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Alleyn occupait les principaux rôles dans les pièces de Shakspeare et de Ben

A L L.

était pas  
 mer les  
 person-  
 on ne  
 els sont  
 es pièces  
 Alleyn  
 de terre,  
 llège ou  
 somté de  
 que par  
 ion père  
 fortune;  
 re, où il  
 ours; il  
 royale,  
 sterlings  
 , mortes  
 aire lui  
 ez riche  
 tablisse-  
 chitecte,  
 10,000  
 onds du  
 te, pour  
 gardien,  
 ALLEYN. *Foy.* ALLEN.  
 ALLIER (CLAUDE), père  
 Chambonas, un des agents  
 du rassemblement royal  
 sous le nom de *camp de*  
 créé d'accusation par l'ass  
 gislative, le 18 juillet 1792  
 damné à mort, le 5 septem  
 par le tribunal criminel d  
 ment de la Lozère, et exécut  
 —Un autre ALLIER (Domini  
 chef du camp de Jalès, mis  
 tion avec le précédent,  
 s'évader, et se rendit à  
 auprès des princes. Il rev  
 dans les départements mé  
 pour y opérer quelque sou  
 et, après diverses tentativ  
 tueuses, il fut arrêté et e  
 nov. 1798.  
 ALLIONI (CHARLES), m  
 montais et professeur de l  
 l'université de Turin, naqui  
 et mourut, en 1804, dans  
 née. Ses vastes connaisanc  
 fait agréger à beaucoup

su, *natura et curatione*, Augustæ Taurinorum, 1758, in-8°; ouvrage de médecine fort estimé; IV. *Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris*, Parisiis, 1757, in-8°; cet ouvrage est souvent cité par les naturalistes, sous le titre abrégé d'*Enumeratio stirpium Nicæensis*. La plus grande partie des matériaux qui le composent avait été rassemblée par Jean Giudice, botaniste de Nice, et ami d'Allioni. Celui-ci, dépositaire des papiers de Giudice, après sa mort, les a mis en ordre, et a rangé les plantes suivant la méthode de Ludwig. Il rapporte, pour chaque espèce, la dénomination, ou la phrase de divers auteurs, surtout de G. Bauhin, de Tournefort et de Linné. Les animaux, dont il traite à la fin du volume, se réduisent à quelques espèces de sèches, d'étoiles de mer, d'oursins et de crabes. Ce livre est une esquisse de la *Flore de Nice*, qui diffère peu de celle de la Provence; V. *Synopsis methodica horti Taurinensis*, Taurini, 1762, in-4°. C'est le tableau méthodique de toutes les plantes qui étaient cultivées dans le jardin de botanique de Turin: elles sont divisées en 3 classes. La méthode d'Allioni ne diffère de celle de Rivin, que parce qu'il ne considère pas la régularité ou l'irrégularité de la corolle. Les sections qui divisent les classes sont tirées du système sexuel de Linné; VI. *Flora Pedemontana, sive enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii*, Augustæ Taurinorum, 1785, 3 tom. in-fol. Dans les deux premiers volumes, l'auteur donne la notice et les synonymes de 2800 plantes, distribuées en 12 classes, qui sont fondées sur la forme de la corolle, ou le nombre des pétales; les sections sont éta-

blies, en général, sur la considération du fruit, sous le rapport du nombre, de la forme et de la structure; le troisième volume contient un abrégé des éléments de botanique, et 92 planches, renfermant les figures de 237 espèces: elles sont bien dessinées et exactes. Les dessins originaux sont déposés au musée de Turin; à chaque espèce, Allioni indique le lieu natal, la nature du sol, et le nom vulgaire qu'on lui donne dans les divers idiomes des provinces du Piémont. Il cite avec reconnaissance tous les botanistes qui lui ont communiqué leurs travaux, ou qui l'ont aidé dans ses recherches; possédant toutes les parties de la physique moderne, il traite de la matière médicale en savant médecin, mais d'une manière qui lui est particulière; ce qu'il dit des propriétés des plantes est le résultat de l'expérience d'un praticien éclairé et d'un grand observateur. La *Flore du Piémont* est, de tous les ouvrages d'Allioni, le plus important par son sujet, et le plus considérable par son étendue; la partie typographique en est belle et très-soignée; sa distribution a de la ressemblance avec celle de l'*Histoire des plantes de la Suisse*, de Haller, qu'il estimait beaucoup, et avec qui il avait entretenu une correspondance jusqu'à sa mort; VII. *Acutarium ad Flora Pedemontana*, Taurini, 1789, tab. 2; cet ouvrage renferme les additions et les corrections que l'auteur a faites à la *Flore du Piémont*, et les plantes qui ont été découvertes depuis sa publication. Pendant sa longue carrière, Allioni a publié plusieurs Mémoires qui sont insérés dans les *Mélanges de l'Académie de Turin*; VIII. *Fasciculus stirpium Sardinie in diocesi Calarictarum*, à M. Ant. Piazza (in *Miscellan. Taurin.*, tom. I). C'est un-

dans le  
 le la Sar-  
 IX. *Flo-*  
*, edita à*  
*Taurin.*  
 e *Flora*  
 ix Valle,  
 Il y en a  
 guentée  
 Nicolas-  
 dans les  
*mie des*  
 IV. Al-  
 es bota-  
 fait faire  
 utant un  
 elles qui  
 ng lui a  
 m d'*Al-*  
 de la fa-  
 P—s.  
 in, né à  
 tion par  
 le can-  
 ssai sur  
 nère de

soit entièrement embrassée  
 mouvement que détermine  
 tique appliqué extérieurement  
 ce cas, cette application ne  
 hâter le mal, et peut déter-  
 plus grands accidents, par l'  
 tion inévitable, pendant le  
 d'une certaine quantité d'ars  
 Un autre petit-fils de Pierre  
 chargé de l'administration de  
 son du roi de Pologne Stanislas  
 Nancy, et publia divers Mémoires  
 cette partie. C. et.

ALLIX (PIERRE), né, en  
 Alençon, d'un ministre protes-  
 après l'avoir dirigé dans ses p  
 études, l'envoya faire ses  
 académiques à Saumur, puis  
 dan, où il se distingua, dès  
 19 ans, par des thèses théo-  
 sur le jugement dernier. Il n'  
 que pour être ministre à St.-A  
 Champagne. L'idée qu'il avait  
 de son mérite le fit appeler, e  
 à Charenton, pour succéder  
 ministère au savant Daillé;

une réunion de toutes les églises protestantes, surtout des deux principales sectes de Luther et de Calvin. Il n'a point donné au public de ces grands ouvrages qui fixent un rang particulier à leurs auteurs dans les lettres; mais nous avons de lui un nombre de productions qui font honneur à son profond savoir dans les sciences ecclésiastiques. On peut voir, dans le tome XXXIV des *Mémoires de Nicéron*, la liste de ces ouvrages, dont les principaux sont: I. *Reflexions critiques et théologiques sur la controverse de l'Eglise*, 1686; II. *Reflexions sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament*, Amst. 1589, 2 vol. in-8°, ouvrage judicieux, instructif, mais mal écrit, et sans méthode; III. *Défenses des Pères*, etc., *Jugement de l'ancienne Eglise Judaïque contre les Unitaires*, Londres, 1699, in-8°, et plusieurs autres savants écrits contre les Sociniens, les nouveaux Ariens, spécialement contre Nye, Dodwel, Whiston; IV. *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique des Eglises du Piémont et des Albigeois*, 1690 et 1692, en anglais, in-4°: il y fait ses efforts pour prouver, contre Bossuet, que ces Eglises n'ont point été entachées de manichéisme; que, depuis les apôtres jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle, elles se sont conservées dans l'indépendance de l'Eglise romaine, dans la profession constante de la pure doctrine de l'Evangile, et qu'elles ont eu une succession non interrompue de vrais ministres; son but est de donner une origine et une tradition apostolique à la nouvelle réforme; V. *Traduction du livre de Ratramne, du Corps et du Sang de J.-C.*, avec une dissertation pour montrer que les sentiments de cet auteur sont contraires au dogme catholique. (Foy.

Jacques BOILEAU). C'est dans les mêmes vues qu'Allix fit imprimer à Londres, en 1686, sur un manuscrit de la bibliothèque de St.-Victor, qui lui avait été envoyé par l'abbé de Longuerue, l'ouvrage de Jean de Paris, dominicain, intitulé: *De modo existendi corporis Christi in sacramento altaris, aliò quam sit ille quem tenet Ecclesia*, etc.; cet ouvrage a en tête une préface historique, où l'éditeur veut prouver que la doctrine de la transsubstantiation n'était pas regardée dans l'Eglise comme un article de foi, avant le concile de Trente. C'est encore dans le même dessein, qu'il fit imprimer en même temps un petit livre, attribué également à l'abbé de Longuerue, intitulé: *Traité d'un auteur de la communion romaine touchant la transsubstantiation, où il fait voir que, selon les principes de son Eglise, ce dogme ne peut être un article de foi*. VI. Des Dissertations, en latin, sur le sang de J.-C; sur l'année et le mois de la naissance de J.-C.; sur l'origine du Trisagion; sur la vie et les écrits de Tertullien; sur le double avènement du Messie; sur la Pénitence, et l'intention du ministre dans l'administration des sacrements; sur le droit de soumettre à un nouvel examen les décisions des conciles, etc.; VII. quelques Ecrits en faveur de la révolution d'Angleterre, dont l'un est intitulé: *Examen des scrupules de ceux qui refusent de faire le serment de fidélité*, Lond., 1689, in-4°.

T—D.

ALLORI (ALEXANDRE), dit le BRONZINO, né à Florence, en 1555, resta orphelin à l'âge de 5 ans; son oncle, Angelo Bronzino, le recueillit, et lui donna les éléments du dessin. Il composa, à dix-sept ans, un tableau digne d'être placé dans la chapelle

le temps  
perfec-  
, et des  
retour  
ad nom-  
genres,  
l'église,  
*Odyssée*,  
*machie*  
e, en dé-  
*cartons*  
exécuter  
ait labo-  
leux sur  
lans l'a-  
Michel-  
n que la  
nt-ils, en  
licatesse  
epter ce-  
e cheva-  
leries de  
*d'Abra-*  
ce, qui,  
le l'école

des modèles, qui ne rendaient  
son gré l'expression et le mo-  
des figures de ses coupes  
posait lui-même, priaît le Pa-  
ami, de dessiner sa pose, et  
ensuite son tableau; il se  
faire des études de paysage  
nature, et il exécuta de beaux  
ges de ce genre, qu'il ornait  
figures bien touchées. On ra-  
l'occasion de son fameux t  
*Judith*, qu'après avoir fait  
principale d'après sa maîtres-  
mée la *Mazzafira*, ne trou-  
de modèle pour la tête d'Hol-  
il se laissa croître la barbe et  
veux, et copia sa propre fi-  
cite aussi un tableau, rep-  
*S. François*, pour lequel  
capucin pendant quinze jours  
terminer un œil. Il n'était ja-  
tent de ses ouvrages, effa-  
cesse; et, souvent, les gâtait  
chercher la perfection. Il av-  
agréable. composait des vei-

quels on observe une espèce de gradation de talent, qui peut servir à les caractériser. Angelo, le plus ancien, a suivi entièrement le goût de Michel-Ange, qui était celui du siècle où dominait l'étude de la sculpture; Alessandro s'est efforcé de tempérer, par un meilleur coloris, ce que ce style avait de dur et d'exagéré; Cristofano y renonça tout-à-fait, pour adopter celui du Cigoli, le plus grand coloriste de l'école florentine. C—r.

ALLUTIUS, prince des Celutériens. (Voy. SCIPION l'Africain.)

ALMAGRO (Diego d'), gouverneur du Chili, et marquis du Pérou, était d'une extraction si basse, qu'il ne connaissait pas même sa famille. Il prit son nom du village espagnol où il naquit, vers 1465. Sobre, infatigable, et doué de beaucoup de patience et d'audace, il passa de bonne heure en Amérique, dans la vue de s'enrichir. Après y avoir suivi la carrière des armes, il s'associa à Pizarre, en 1520, pour faire la conquête du Pérou. Ce ne fut néanmoins que douze ans après, que, mettant à la voile, de Panama, il amena quelques renforts à Pizarre, pour le seconder dans cette grande entreprise. Almagro dispersa plusieurs corps d'Indiens, et partagea la gloire des premiers conquérants du Pérou. En récompense de ses services, Charles-Quint lui accorda, en 1554, le titre d'*adelentado*, ou gouverneur. La juridiction d'Almagro comprenait 200 lieues de terrain, au sud des provinces du ressort de Pizarre, et s'étendait même sur le Chili, qui n'était pas encore acquis aux Espagnols. Chargé de soumettre toute cette contrée, Almagro se mit en marche avec 15 mille Indiens auxiliaires, et six cents aventuriers espagnols, que sa réputation de courage et de prodigalité attira sous ses drapeaux. Il pénétra le pre-

mier dans ce pays inconnu, et combattit avec succès des tribus belliqueuses et indépendantes; mais, ayant eu connaissance du soulèvement général des Péruviens, et croyant que Pizarre succomberait, il revint sur ses pas, en 1536, moins pour empêcher les Indiens de reprendre la ville de Cusco, que pour en chasser les frères de Pizarre; il prétendait que cette capitale faisait partie du gouvernement que lui avait conféré Charles-Quint. Après avoir dispersé les Péruviens révoltés, il se rendit maître de Cusco par surprise, mit en arrestation les frères de Pizarre, et se fit reconnaître pour capitaine-général. Il attira d'abord sous ses drapeaux, par la ruse, un corps d'Espagnols que Pizarre lui avait opposé; mais celui-ci, après avoir rassemblé à Lima une nombreuse armée d'Indiens et d'Espagnols, marcha contre Almagro, et les deux partis en vinrent aux mains, sous les murs de Cusco, le 25 avril 1558. Almagro fut vaincu, fait prisonnier, et condamné à mort à l'âge d'environ 75 ans: on l'étrangla dans sa prison, avant de le décapiter publiquement. Ce vieux capitaine, après avoir signalé tant de fois son courage dans les combats, montra de la faiblesse en présence de ses juges, et dans ses derniers moments. Ses partisans seuls le regrettèrent: il était d'un caractère impérieux et cruel. Il eut encore plus de part que Pizarre à la mort de l'Inca Atahualpa (Voy. ces deux noms). B—r.

ALMAGRO (Diego d'), fils unique du précédent et d'une indienne de Panama. Son père, comme s'il eût pressenti qu'il le vengerait un jour, lui avait résigné son gouvernement au moment de sa condamnation. Doué de qualités heureuses, le jeune Almagro eut bientôt pour amis tous les



## A L M

ALMANZOR. *Voy.* MANS

ALMÉIDA (DON FRANCISQUE) comte d'Abrautès, accompagné encore, Emmanuel, roi de Portugal, à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, servit avec distinction dans la guerre de Grenade, contre les Maures, nommé vice-roi des Indes portugaises, en 1505, il passa en Asie, sept ans après que Vasco de Gama eut frayé le chemin du cap de Bonne-Espérance, et contribua beaucoup, par sa prudence et sa valeur, aux vastes conquêtes que le sultan d'Égypte avoit faites pour disputer aux Portugais le commerce de l'Inde; il combattit avec le même succès les nombreux ennemis qui s'opposaient à l'établissement des Portugais dans l'Orient, et gouverna les colonies naissantes avec une fermeté que de sagesse. Pendant son administration, les Portugais découvrirent les îles Maldives, Comores, Madagascar, à laquelle le roi donna le nom de *S. Laurent*.

« défait tant de flottes et tant d'armées ? » Ferdinand et Isabelle prirent le deuil en apprenant la mort de ce grand homme, dont le désintéressement égala la bravoure. François Almeida laissait en effet des exemples de vertus qui furent rarement imités de ses successeurs. E—D.

ALMEIDA (DON LAURENT D'), fils du précédent, suivit son père aux Indes, reconnut lui-même les îles Maldives, et ensuite celle de Ceylan, dont il contraindit le principal monarque à se soumettre au roi de Portugal. A son retour de cette expédition, il alla joindre la flotte portugaise qui devait assiéger Calicut, et donna de grandes preuves de valeur dans un combat naval contre les Turcs, où il perdit la vie. Affaibli par plusieurs blessures, il se fit attacher au mât, et ne cessa d'exhorter les siens, que lorsqu'un coup de mousquet l'eut atteint dans la poitrine. Son père, apprenant cette perte, dit qu'il remerciait Dieu d'avoir accordé à son fils une mort si honorable. B—P.

ALMEIDA (EMMANUEL), né à Vizeu, en Portugal, en 1580, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 18 ans, et fut envoyé aux Indes, où, après avoir fini ses études, il devint recteur du collège de Bacaim. En 1622, le général des jésuites, Vitelleschi, l'envoya comme ambassadeur auprès du roi de l'Abissinie, sulthan Segued. Ce prince eut pour lui beaucoup d'égards ; mais son successeur Faciladas le chassa du royaume, ainsi que les autres jésuites. Retourné à Goa, en 1634, il fut élu provincial de son ordre, dans l'Inde, et inquisiteur. Il mourut à Goa, en 1646. Les ouvrages que l'on a de lui sont : 1. Une *Histoire de la haute Ethiopie*, que son confrère Baltasar Tellez augmenta de plusieurs faits et documents, et publia à Coimbre, en

1660, in-fol. ; II. des *Lettres historiques*, écrites de l'Abissinie à son général, et publiées à Rome, en italien, 1629, in-8°. Almeida a encore laissé des ouvrages manuscrits sur les erreurs des Abissins, et contre les faussetés avancées par le dominicain Ureta dans son *Histoire d'Ethiopie*. — Un autre ALMEIDA (Apollinaire), aussi jésuite, et nommé évêque de Nicée par Philippe IV, se rendit en Ethiopie comme missionnaire, et y fut tué, par ordre de l'empereur, en 1638. — Enfin, un troisième jésuite, du même nom, fut un des plus infatigables missionnaires de l'Inde, et composa un *Dictionnaire de la langue canique*, qui est celle d'une grande partie des habitants de la côte du Malabar.

## C—S—A.

ALMEIDA (THÉODORE), orateur portugais, né à Lisbonne, en 1722, fut le premier, en Portugal, qui osa secouer le joug de la physique scolastique, et enseigner la philosophie naturelle, d'après la nature elle-même, consultée par des expériences et des observations. Son ouvrage, écrit en portugais, sous le titre de *Recreação Filosofica*, en 5 vol. in-8°, 1751, fit une révolution dans les études physiques des Portugais, et aurait attiré des persécutions à l'auteur, si les jésuites n'eussent pas été chassés de ce royaume, où ils s'étaient déclarés les défenseurs des vaines chimères. Son attachement pour les prétentions de la cour de Rome lui attira, pendant la fameuse rupture entre le roi Joseph I<sup>er</sup> et cette cour, des mortifications de la part du marquis de Pombal, et il se vit obligé de chercher un asyle en France, où il resta jusqu'à la retraite de ce ministre. De retour en Portugal, l'académie royale des sciences de Lisbonne s'empressa, sur son ancienne réputation ; de l'ad-

A L M

mais on lui offrait son ou-  
 Almeida son influèrent sur cette di-  
 s que la son esprit, et sur le nombre  
 et on le rable d'ouvrages que nous  
 uer aux lui. Ce sont, en grande partie  
 iens ser- mentaires estimables ; en vo  
 sciences. I. *Hippocratis Aphorismi*,  
 sbonne, latine, Amstelodami, 1685  
 Teureux II. *Aurelii Celsi de medi-*  
 succès, octo, etc., avec des additions  
 Teureux tantin, de Casaubon et de  
 l'ailleurs Amsteld., 1687, in 12, 171  
 rs et sa Patavii, 1722, in -8°. av  
 1805. *Sammonici de medicina*  
 —A. *saluberrima* ; III. *Apicii*  
 obsoniis et condimentis, sū  
 RE JANS- coquinaria libri X, égales  
 s, né en beaucoup de notes de Mart  
 echt, où Humelbergius, vander Lin  
 religion Amstelod., 1709, in -8°.  
 , neveu nouvelle édition des huit  
 i, dont il Maladies aiguës et chroniq  
 s avoir lius Aurelianus, d'après Jea  
 ht, sous Amman avec des remarques c  
 eusden ; borieux écrivain, Amsterda

Amst., 1686, in-8°. Ce que l'on dit dans ce recueil des Plagues, serait susceptible de beaucoup d'observations. Outre divers autres ouvrages de littérature qu'a laissés Almeida, tels que *Notæ ad Juvenalem, un poëtarum fragmenta*, une de Strabon, Amst., 1707, 2 vol.; on lui doit un Tableau des consulaires de Rome, Amst., *De Vitis Stephanorum*, Amst., in-8°. Cet ouvrage ne contient pas tout ce qu'on aurait pu dire de célèbres imprimeurs; mais on y trouve beaucoup de choses curieuses sur sa profession. On a lieu d'être surpris des immenses travaux d'érudition que l'on a faits, dans le siècle qui a suivi le renouvellement des sciences et des lettres en Europe; mais l'on aime mieux étudier les choses que la nature, tandis que, chez nous, l'observation immédiate de la nature occupait presque exclusivement les philosophes et les savants. Enfin on a vu contribuer, avec Drake, à la publication du 6. vol. de *us Malabaricus* (Voy. VAN E.). C. et A—N.

MÉNAR (JEAN), médecin es- le du 15. siècle, est un des premiers qui aient écrit sur la maladie vénérienne, et qui aient indiqué la bonne manière de s'en servir, et de n'en point abuser. On a de lui un Traité *Dg Morbo Gallico*, Paris, 1502, in-4°, réimprimé en 1516, in-fol., à Lyon, et 1539, in-8°, à Bâle, 1536, qui mérite encore d'être consulté pour les faits, et surtout pour l'histoire de cette maladie, dont l'apparition en Europe sera toujours un objet intéressant pour les philosophes et les médecins. Ce qu'il a dit de singulier, c'est qu'Almenar, un aveugle attachement à l'écclésiastique, ne peut sup-

poser l'existence de la maladie vénérienne chez les prêtres, occasionnée par la même voie que chez les autres hommes; il aime mieux la déduire hypothétiquement et gratuitement, de l'influence et de la corruption de l'air: *per quam causam*, dit-il, *piè credendum est evenisse in præsbiteris et religiosis.* C. et A—N.

ALMICI (PIERRE-CAMILLE), prêtre de l'oratoire, naquit, à Brescia, d'une famille noble et aisée, le 2 novembre 1714. Il étudia, dès sa jeunesse, la théologie et les langues grecque et hébraïque, dans lesquelles il devint très-savant. Le texte des saintes écritures fut le principal objet de ses travaux, et il y joignit une connaissance approfondie des Pères grecs et latins: mais il embrassa aussi, dans ses études, la chronologie, l'histoire, tant sacrée que profane, les antiquités, la critique, la diplomatique, la science liturgique: rien enfin n'était étranger à l'étendue et à l'activité de son esprit. Il était aussi accessible que savant, et on le consultait, dans sa patrie, comme un oracle: il y mourut, le 30 décembre 1779, âgé de 65 ans. On a de lui des *Reflexions critiques sur le livre de Febronio*, intitulé: *De Statu Ecclesiæ, et legitima potestate romani Pontificis*; quelques *Dissertations*, et autres opuscules, parmi lesquels on en distingue un *sur la Manière d'écrire les Vies des hommes illustres*, avec un appendice *sur celle d'écrire sa propre vie*: il a de plus laissé des ouvrages, qui sont restés inédits, entre autres, des *Observations sur les Italiens et les Français comparés entr'eux*; des *Méditations sur la vie et sur les écrits de Fr. Paolo Sarpi*, etc. (Voyez son *Eloge historique*, dans la nouvelle Collection d'opuscules donnée par Mandelli, vol. XXXVIII, art. 8.) G—L.



hollandais, naquit à la Brille, et fit ses premières armes capitaine de marine Kleidyk, ses oncles. Elevé bientôt au grade de capitaine de vaisseau, il eut le commandement du *Dortrech*, dans le combat naval des 11, 12, 13 in 1668, où Ruyter s'acquit avec gloire. Depuis cette époque, il ne cessa de donner des preuves de bravoure et d'habileté. Il mourut en 1672, Ruyter, son amiral, périt par deux vaisseaux ennemis en mer, il commanda une stationnée devant Gorée, rentra ensuite dans la Méditerranée avec de Ruyter, et, à la mort de ce héros, près de Palerme, en 1676, fut nommé ordre de rameur en Hollande navale de la république. Alphonse Corneille Tromp dans ses tentatives pour affaiblir la puissance navale de la Suède, et mettre le *Dortrech* hors de danger; mais ce fut dans la fameuse bataille de la Hogue, le 2, qu'Almonde se signala le plus, et commandait l'avant-garde des vaisseaux combinés, et on attribua, de part et d'autre, la victoire qu'elles obtinrent, à sa bravoure et à ses manœuvres. L'escadre française, étant approchée de l'ennemi, tira à portée du pistolet, sans qu'il y eût un seul coup de part ni d'autre, hollandais, impatient de commander un coup de canon, qui fut le commencement de cette bataille navale, l'une des plus glorieuses et des plus décisives qui aient jamais livrées. On sait que les Français, dont l'armée était inférieure de moitié à celle des alliés, remportèrent la victoire douteuse toute la journée, et tirèrent autant de gloire de leur défaite que les Anglais et les Français de leur triomphe. (Voy. et TOURVILLE). Almonde se distingua aussi dans l'expédition diri-

gée contre les côtes de France et d'Espagne, sous les ordres de l'amiral anglais Rooke. Les deux flottes combinées cherchaient à s'emparer des galions espagnols venus des Indes; mais, la saison étant déjà trop avancée, l'amiral anglais était d'avis d'ajourner l'expédition; Almonde, seul, montrant la possibilité de vaincre, proposa d'exécuter l'entreprise sans retard, entraîna tous les avis, et réussit comme il l'avait annoncé. Un riche convoi de galions espagnols, escorté par quelques vaisseaux de ligne français, fut pris ou ruiné dans le port de Vigo. Dès-lors, la renommée d'Almonde s'étendit dans toute l'Europe. Il termina sa longue et glorieuse carrière dans sa terre de Haaswyk, près de Leyde, le 6 janvier 1711, à 66 ans. Ses neveux lui érigèrent un mausolée dans l'église de Ste.-Catherine, à la Brille.

E—D.

ALOADIN, ou ALA-EDDYN, septième prince des Ismaéliens, connu dans l'histoire des croisades sous le nom d'ASSASSINS (Voy. HAÇAN-BEN-SABBAN), succéda à son père Djelal-eddyu, en 618 de l'hég. (1221 de J.-C.), selon Aboul-Fédâ. Placé sur le trône, à l'âge de 9 ans, il fut élevé au milieu des flatteurs, qui corrompirent sa jeunesse, et laissèrent développer en lui un caractère de férocité qu'il montra dans tout le cours de son règne. On lui fit croire que les amis et les ministres de son père avaient voulu l'empoisonner; ils furent tous immolés à ses soupçons. Passant sa vie dans les plaisirs, il laissa le soin du gouvernement à des femmes et aux compagnons de ses débauches. Il se vantait de tenir dans sa main la vie des rois; il faisait trembler les princes de l'Asie et de l'Europe, qui lui envoyaient des présents, dans la crainte d'être assassinés par ses émissaires.

yrie, les  
 aire et de  
 butaires :  
 dérik II,  
 r arrivée  
 rent son  
 Chef de  
 es dans le  
 sait ainsi  
 il inspi-  
 missaient  
 Lorsque  
 l'Egypte,  
 es débris  
 voya des  
 issez sans  
 ontagne,  
 e trouve  
 ncore eu  
 us n'avez  
 s en faire  
 des pré-  
 rs vous,  
 r. » Cette  
 ida point  
 is fit me-

satisfait de la soumission  
 renvoya ses ambassadeurs  
 présents pour leur maître  
 accompagner par le frère Y  
 chargea de complimenter le  
 de la Montagne. » Quand le  
 » dit Joinville, fut devant l  
 » Montagne il trouva au ch  
 » d'icelui prince ung livre  
 » avoit en escript plusieurs  
 » roles que Notre-Seignes  
 » avoit dictées à Monseigneu  
 » lui étant sur terre avant  
 » et quand frere Yves les  
 » lui dist: Ha! ha! Siré, e  
 » bien si vous lisies souve  
 » livre, car il y a de tres  
 » criptures, et le viel de la  
 » lui dit, que, si faisoit-  
 » avoit moult grand fianc  
 » seigneur St. Pierre, q  
 » Yves lui ouit ainsi parler  
 » seigna plusieurs beaux  
 » commandements de Di  
 » oncques ne voulut y cr  
 » retour le frere Yves disoi

rusalem. Aloudin mourut peu de temps après cette ambassade ; sa cruauté et son despotisme lui suscitèrent des ennemis parmi ses sujets, et dans sa propre famille : celui qui devait succéder au trône, fut tout à coup précipité du trône par une conspiration formée dans sa cour. Son fils -Eddyn, qui avait été l'objet de sa confiance, lui succéda, et vit, peu de temps après, ses petits états ruinés par les ennemis.

J—N.

**OARA**, veuve de Pandulf, survenue à TÈTE-DE-FER, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses états avec habileté. S. Nil, rapporteur de sa conduite, lui prédit, qu'en punition de sa cruauté sur un neveu de son mari, elle avait fait tuer, de peur qu'il ne succédât à son fils, sa postérité ne s'éteindrait plus à Capoue : prophétie qui se réalisa à l'événement. Oara mourut en l'année 992.

K.

**ALPAGO** (ANDRÉ), médecin célèbre, né à Bellune, florissait en Italie au commencement du 16<sup>e</sup> siècle. Il enseigna la doctrine des Arabes dans toutes les écoles, et composa plusieurs ouvrages d'Avicenne, qu'on préférait aux immortels monuments de la philosophie grecque, étaient considérés comme classiques. Alpago, dans son zèle pour la doctrine, eut le courage de passer pour un hérétique, seulement pour réduire les disciples d'Avicenne à leur véritable leçon. Il avait appris à fond, dans sa langue, la langue arabe. La réputation de Venise venait de lui confier la chaire de médecine, lorsqu'il mourut subitement. L'édition d'Avicenne, par Gérard de Crémone, Venise, 1543, in-fol., est enrichie de remarques d'Alpago, qui a encore traduit de l'arabe en latin le Traité d'Avicenne sur le *tyrupo acetoso*. C. et A—N.

**ALPAÏDE**, dont la beauté a été célébrée par les anciens historiens fran-

çais, donna le jour à Charles Martel, et se trouve ainsi l'aïeule de Pepin, premier roi de France de la seconde race, sans qu'on puisse affirmer qu'elle ait été l'épouse légitime de Pepin d'Héristal. Ce maire du palais, qui prépara avec tant d'habileté l'élevation de sa famille, était marié à Plectrude, dont il avait des enfants. La trouvant trop vieille, il s'en sépara, et prit avec lui Alpaïde, à laquelle les anciennes chroniques donnent le titre de concubine ; titre qui n'était pas alors déshonorant, puisqu'il désignait une femme d'une origine trop obscure pour l'associer publiquement aux dignités dont on était revêtu, mais que cependant on épousait à de certaines conditions, et dans des formes consacrées par l'usage. Luther a rendu aux princes protestants d'Allemagne cette faculté étrange dans les mœurs chrétiennes, d'avoir à la fois plusieurs épouses, et la réformation, sous ce rapport, tendait à ramener la civilisation aux temps que l'histoire regarde, avec raison, comme les plus barbares. L'évêque de Liège, Lambert, ayant refusé de reconnaître l'union de Pepin et d'Alpaïde, on prétend que cette femme le fit assassiner, et que le ciel vengea la mort de l'évêque, par une maladie qui couvrit de vers le corps de l'assassin, et le força à se précipiter dans la Meuse, pour finir les tourments auxquels il était livré. Ce mal des vers était alors assez commun, et, en quelque façon, épidémique. A la mort de Pepin d'Héristal, Alpaïde, pour se soustraire au ressentiment de Plectrude, qui s'empara de l'autorité, se retira dans un monastère, près de Namur, où elle finit ses jours. Son fils, Charles Martel, échappa à Plectrude, et, par son courage, succéda bientôt aux dignités et au pouvoir de son père.

F—E.

ALP-ARSLAN (LEAS-ED-DYN-



le la dy-  
Perse ,  
i Khora-  
on père,  
céda en-  
i père ,  
suivant  
ort sans  
in d'Alp-  
hdâd la  
t de faire  
on nom.  
ulement  
s encore  
l'ed-dyn  
p-Arslân  
différents  
quelques  
t la Tran-  
ables fut  
stantino-  
iogènes,  
péditions  
, fonda  
erse, à la  
Alp-Ars-

attaque , fit sonner la ret  
corps placés à quelque di  
quartier impérial , crurent  
donnait le signal de la défait  
bandèrent. Les Turks repr  
rage , assaillirent les vainq  
furent bientôt en pleine d  
laissèrent le champ de bata  
de morts. Alp-Arslân, aperç  
pereur grec chargé de chaîn  
duit par un gros de Turks , t  
pied à terre, et s'efforça de le  
en lui frappant trois fois dan  
en signe d'amitié. Les aut  
prétendent, au contraire, qu  
plusieurs fois sur le corps,  
cheval. Le démenti le plus  
cette imposture, bien dign  
vains grecs du Bas-Empir  
liberté rendue, non seuleme  
narque chrétien, mais enc  
les patrices faits prisonnier  
tend même qu'une fille de l  
fut accordée en mariage au l  
narque turk. Romain Diog  
paya pas moins une somm

erté, et aussitôt il lui lança ches, dont aucune ne porta. ondit sur lui, le blessa à coups au, et les assistants effrayés, is la fuite, il sortit avec eux, ou couteau à la main. Un huis-jalais l'assomma d'un coup de de paume. Mais le monarque eut pas à ses blessures : il mourut de rebyl 1<sup>er</sup>. 465 (le 15 déc. âgé de 44 ans, après un règne is. On l'inhuma à Merve. Son k-Chah lui succéda. Alp-Arslân mmandé pendant dix ans dans açan, en qualité de gouverneur nom de Thogrul-Beyg, son es historiens orientaux vantent oure, sa douceur et sa généros'acquittait, avec une scrupacétitude, de toutes les pratiques eligion musulmane, quoiqu'il igine turke, c'est-à-dire tatar, onséquence, idolâtre : mais il ait en public, et sans doute par ie, la religion du Prophète. Il me le nom de *Mohammed*. Sa vantageuse et la beauté de ses ii concilièrent tous les cœurs. npta dans son palais jusqu'à ents princes ou fils de princes, naient lui faire la cour et lui hommage.

L.—s.

**NICÉPHORE** (NIKÉPHER, ou NICE-), théologien du 17<sup>e</sup> siècle, é en Russie, et appartenait à ille des czars. Des troubles s'étant élevés dans sa patrie, ue dans sa propre famille, uvoyé en Angleterre avec le ses frères : ces trois jeunes s furent confiés aux soins d'un ant russe, qui les plaça au col-Oxford. Les deux frères d'Almoururent de la petite vérole ; y, resté seul, se consola, par gion, de la perte qu'il venait uver, et embrassa l'état ecclé-

siastique. Il obtint, en 1618, dans le Huntingdonshire, une cure, dont le revenu suffisait à peine à ses besoins : ce qui ne l'empêcha pas de remplir son ministère avec zèle, et de trouver quelque bonheur dans l'exercice de ses devoirs. A cette époque, les troubles politiques agitaient encore la Russie ; le pauvre curé de Warley fut rappelé deux fois dans sa patrie pour monter sur le trône, et préféra toujours son presbytère à l'empire qu'on lui offrait. Ce noble désintéressement ne fut point récompensé ; dans les troubles qui désolèrent l'Angleterre, et qui finirent par conduire un roi sur l'échaffaud, Alphery fut persécuté par le parti républicain, qui aurait dû montrer plus de respect pour un homme qui dédaignait une couronne. Il fut chassé de sa cure avec sa femme et ses enfants en bas âge ; on jeta ses meubles dans la rue ; et, pendant une semaine, il vécut ainsi que sa famille, à l'abri d'une tente qu'il se fit lui-même sous les arbres du cimetière, en face du presbytère dont on l'avait banni. Lorsque Charles II rentra dans son royaume, Alphery rentra dans sa cure ; mais il était alors accablé par l'âge ; il ne pouvait plus veiller aux soins de son troupeau, et il se fit remplacer par un vicaire ; retiré à Hammesmith, chez un de ses fils, il y vécut ignoré, et termina une vie, beaucoup moins remarquable par les événements, que par la singularité de sa destinée. M—D.

**ALPHONSE I<sup>er</sup>**, roi d'Oviédo et des Asturies, fils de don Pedro, duc de Biscaye, descendait du roi Recarède, et se distingua dans la carrière des armes, sous les derniers rois visigoths. Les Sarrasins ayant subjugué l'Espagne, en 715, il se réfugia en Biscaye, décidé à défendre l'indépendance de cette province contre les

A L P

succès  
 ns dans  
 dignité à  
 Basques  
 evint le  
 de ce  
 lle Her-  
 que sont  
 qui ont  
 cles en  
 e, étant  
 se, qui  
 is et ses  
 cles, en  
 quelque  
 ita des  
 étendre  
 Galice,  
 Orensé :  
 ussi en  
 roupes,  
 nquêtes.  
 ans, ce  
 Maures  
 Il porta

ses sujets, qui firent passer l  
 à son fils Frua.  
 ALPHONSE II, 9<sup>e</sup>. roi  
 ries, surnommé LE CHASTE, v  
 me le prétendent quelques lu  
 parce qu'il refusa aux Maure  
 de cent jeunes filles, fait  
 mais parce que, pour rempli  
 aussi indiscret qu'impolitiqu  
 monarque, il vécut avec la  
 femme, dans une continenc  
 Alphonse ne succéda point  
 son père, assassiné en 766  
 alors du trône par l'usurpat  
 regat, son oncle, il n'y mo  
 791, après l'abdication de l  
 ayant été appelé alors par la  
 du royaume, qui le proclam  
 veau. Il fixa son séjour à O  
 rétablit et embellit cette vill  
 prédécesseurs avaient aba  
 Les Maures, maîtres alors d  
 toute la péninsule, se réj  
 dans la Galice. Alphonse le  
 et les défit près de Lugo. Pr

troupes d'Abderame II; mais la victoire l'accompagna pendant tout le cours de son règne. Ce prince, n'ayant point d'enfants, et se voyant accablé d'années, assembla, en 855, les grands du royaume, et demanda qu'il lui fût permis de jouir d'un repos, auquel le condamnaient ses infirmités et son grand âge. Il désigna pour son successeur don Ramire, son cousin, fils de Bermude-le-Diacre, qui gouvernait alors la Galice. Son choix ayant été approuvé, il remit à ce prince les rênes du gouvernement, et vécut encore sept ans simple citoyen, observant aussi exactement les lois, qu'il les avait fait observer lui-même. Alphonse mourut à Oviédo, en 842, après un règne de 55 ans. Il fut l'ami et l'allié de Charlemagne, auquel il avait envoyé une ambassade, en 797, et ce prince attaqua les Maures de la Catalogne, tandis qu'Alphonse combattait ceux de l'Aragon. B—P.

ALPHONSE III, roi de Léon et des Asturies, dit LE GRAND, n'avait que 18 ans lorsqu'il succéda, en 866, à son père Ordogno. A peine eut-il reçu à Oviédo, sa capitale, le serment de ses sujets, que Froila, comte de Galice, lui disputa la couronne, et le força d'aller chercher un asyle en Biscaïe. L'usurpateur se fit couronner; mais, s'étant attiré bientôt la haine générale par sa conduite tyrannique, les grands le poignardèrent, et rappelèrent leur souverain légitime. Rétabli sur le trône, Alphonse publia une amnistie, et n'en fut pas plus tranquille. Jamais prince n'eut à combattre autant de factions et de révoltes, restes de l'esprit remuant des Goths. Les seigneurs, déjà trop puissants, étaient jaloux de voir le sceptre devenir en quelque sorte héréditaire dans une même famille. Alphonse voulut borner leur autorité; mais plu-

sieurs d'entre eux se révoltèrent dans la province d'Alava et en Galice: deux fois il lui fallut réduire, par la force, la première de ces deux provinces. Enfin, il put tourner ses armes contre les ennemis du dehors, et illustrer son règne par plus de trente campagnes, et par un grand nombre de victoires remportées sur les Maures. Dès 869, ils avaient voulu profiter des troubles qui agitaient les états d'Alphonse, pour y faire une irruption. Après les avoir défaits, ce prince porta la guerre sur leur territoire, passa le Duero, renversa les murs de Coimbre, pénétra jusqu'au Tage et dans l'Estremadure, augmenta ses états d'une partie du Portugal et de la Vieille-Castille, agrandit et repeupla Burgos. Il fit un partage des terres entre les nouveaux habitants, exemple qui fut imité par ses successeurs, à mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes sur les musulmans. Tant d'entreprises glorieuses et solides ne mirent point Alphonse à l'abri des conspirations et des révoltes. A peine avait-il étouffé un complot, qu'il s'en formait un autre. Ayant été forcé d'augmenter les impôts pour soutenir ses longues guerres, le mécontentement éclata, et Alphonse eut la douleur de voir son propre fils, don Garcie, à la tête des mécontents. Ce prince s'arma contre son père, en 888, et entreprit de lui ravir la couronne, sous l'apparence du bien public; mais la fermeté d'Alphonse ne l'abandonna point; il fondit, avec son activité ordinaire, sur les troupes de son fils, et, l'ayant surpris lui-même, il le fit prisonnier, et le condamna à une dure captivité dans le château de Gauson. Cette juste sévérité ne fit qu'irriter les mécontents, et souleva toute la famille royale. La reine Dona Ximena arma ses deux autres fils contre le roi, et forma une ligue puis-

A L P

peuple  
pour ce  
déchira  
ans une  
s, le roi  
et ren-  
diqant  
même à  
es états.  
seure et  
y, privé  
e ses su-  
se vou-  
ux ; et  
ûre une  
en qua-  
ore fils,  
le leurs  
fut son  
lamora,  
née, à  
gné 46,  
nce mé-  
ictoires,  
i admi-

gereux à ses successeurs ,  
tèrent.

ALPHONSE IV, dit LE  
roi de Léon et des Asturies  
d'Ordogno II, monta sur le  
924 ; mais, n'ayant aucune d  
nécessaires pour régner, il  
couronne, en 927, en fave  
frère Ramire, et au préjud  
fils Ordogno. Il se fit moit  
monastère de Sahagun ; mai  
ennuyé d'une retraite où  
l'avait conduit, il rassembl  
tisans, et reprit les armes  
dessein de remonter sur le  
ville de Léon s'était décla  
faveur ; il s'y réfugia, pou  
Ramire, qui vint former le  
cette capitale. Un an après,  
obligea les habitants de lui o  
portes, et de livrer Alphons  
heureux prince se jeta inutil  
pieds de son frère, qui, po  
plus rien à craindre de ses et  
lui fit crever les yeux . et le

surpaient et se partageaient la rainerie. Jamais occasion si favorable s'était offerte aux chrétiens d'attaquer leurs ennemis. Alphonse offrit, et suivit le système de ses cesseurs; il passa le Duero, en , à la tête d'une armée bien disciplinée, et vint, l'année suivante, au siège de Viseu; mais, étant mis en déroute, à cause des grandes pluies, reconnaître les murailles de la place, il fut tué d'un coup de pierre tirée des remparts. Il n'était âgé que de 35 ans, et en avait régné 28.

B—r.

**ALPHONSE VI**, roi de Léon, de Galice et de Galiçie. Ferdinand-le-Grand, son père, ayant divisé à sa mort ses états entre ses trois fils, Alphonse VI n'eut en partage, en 1065, que le royaume de Léon et des Asturies, et, 5 ans après, il fut attaqué par son frère, Sanche II, roi de Castille. Les deux frères se livrèrent bataille en 1068, à Volpellar, près de Zamora. Alphonse fut vaincu, fait prisonnier, et relégué dans le monastère de Sahagun, après avoir été contraint de quitter la couronne en faveur de son frère; mais, étant parvenu à s'échapper, il trouva un asyle à la cour du roi de Castille, et y resta jusqu'à la mort de son frère, Sanche, qui fut tué en 1072, sous les murs de Zamora. Alphonse rentra aussitôt dans son royaume, et remonta sur le trône. Les 10 ans, n'ayant plus de roi, le peuple choisit lui-même, après qu'il eut juré, par un serment solennel, de lui rendre les mains du *Cid*, les soupçons qu'on avait élevés contre lui, au sujet du meurtre de son frère. Après avoir été couronné à Sanche II, Alphonse parut au monde par la même perfidie et la même cruauté qu'il avait eue contre son frère, Sanche, roi de Galice, et, après l'avoir vaincu, le fit charger de fers, s'empara

de son royaume, et prit aussi une partie de la Navarre. L'ambition ne tarda pas non plus à l'emporter sur la reconnaissance, et il ne respecta pas même les états de Hija, roi de Tolède, fils de son bienfaiteur. Alphonse fit sur ce prince différentes conquêtes, et, encouragé par ses succès, investit Tolède en 1085, suivi de l'illustre *Cid*, et d'une foule de princes et de chevaliers étrangers. Ce siège mémorable dura cinq ans. Il fit époque, en ce que, pour la première fois, on vit venir en Espagne, pour combattre les infidèles, des seigneurs étrangers, tels que le comte de Flandres, Henri de Bourgogne, et le comte de Toulouse et de Saint-Gilles, qui obtint en mariage une fille d'Alphonse. Le roi de Castille, s'étant enfin rendu maître de Tolède, que les musulmans possédaient depuis près de quatre siècles, en fit sa capitale, et y fixa sa résidence. Il conserva aux habitants leurs biens, leurs lois, et même leur grande mosquée. Cette conquête, la plus importante que les princes chrétiens eussent encore faite sur les musulmans, porta l'épouvante à la cour des rois maures de Séville et de Badajoz. Ces deux princes se liguerent, dans la crainte d'éprouver le même sort, et ils appelèrent les Maures d'Afrique à leur secours. Alphonse, voulant les prévenir, pénétra, en 1086, dans l'Estramadure, et perdit, près de Médina, une grande bataille. Ce fut alors qu'il écrivit au roi de France, Philippe I<sup>er</sup>, et aux principaux seigneurs français, pour obtenir des secours. A l'arrivée des troupes françaises, les rois maures se hâtèrent de traiter avec Alphonse, et de se reconnaître ses vassaux. Le roi de Castille se lia depuis avec les musulmans, et, à l'étonnement de toute l'Espagne, il épousa, en 1096, la princesse Zaida, fille du roi de Sé-

## A L P

x chré- ALPHONSE VIII (R.  
 entraîna roi de Castille, de Léon et  
 marche fils d'Urraque, infante de C  
 la poli- de Raymond de Bourgogne  
 il n'hé- Galice, naquit en 1106. Son  
 rec son phonse VI, l'ayant exclu du  
 partager laissa la Galice pour apanag  
 ème à ce titre de comte. Le jeune Al  
 Maures élevé dans cette province ;  
 . Intro- que sa mère Urraque disputa  
 iés dan- tille, les armes à la main, à  
 s contre mari, Alphonse-le-Bataille  
 risé leur de Galice, réunis à Com  
 les yeux proclamèrent leur souverain  
 titre eux se couronna lui-même da  
 elle d'U- d'Astorga. Sa mère Urraqu  
 lie, son s'en faire un appui, l'associa  
 courage heure au trône de Castille ;  
 mais avec bition et les dérèglements de  
 vers ; ce cesse ( Voy. URRACQUE ) fi  
 : 72 ans, jeune Alphonse, ou du moi  
 ses su- mistres, à prendre les arme  
 ntes les mère. Une première réconc  
 sulta les lieu, en 1116, par la me  
 murs de l'évêque de St-Jacques, per  
 Tolède, nue des états du royaume.

places que son beau-père, le roi d'Aragon, possédait encore en Castille. Les états du royaume, assemblés à Palencia, par son ordre, s'occupèrent de divers réglemens sur la police et la sûreté intérieure. Après avoir ramené la paix en Castille, Alphonse envoya une armée contre les Maures d'Afrique, qui désolaient les environs de Tolède. Ils furent défaits, et Alphonse marcha ensuite en personne dans l'Andalousie, où il obtint de nouveaux succès, et reçut la soumission de plusieurs petits souverains mahométans, qui préféreraient le joug des chrétiens au despotisme des rois de Maroc. En 1154, le roi de Castille marcha au secours de l'Aragon et de la Navarre, menacés d'une invasion par les musulmans ; mais la protection de ses armes ne fut pas désintéressée : il se fit donner Saragosse, et exigea du roi de Navarre qu'il lui fit hommage de ses états. Devenu l'arbitre de toute l'Espagne chrétienne, Alphonse assembla les états à Léon, et s'y fit couronner solennellement empereur des Espagnes, quoiqu'il possédât à peine un tiers de la péninsule. Ce prince est le quatrième et dernier roi de Castille qui se soit donné les titres fastueux d'*Ildefonsus pius, felix, augustus, totius Hispaniæ imperator*. Loin de se montrer l'oppresser de ses sujets, il leur garantit, au contraire, dans les états assemblés à Léon, leurs lois et leurs privilèges. On régla aussi, dans ces mêmes états, que les alcaïdes ou gouverneurs des places frontières feraient, chaque année, des incursions sur le territoire des musulmans. Alphonse, voulant profiter des troubles qui agitaient leurs états d'Afrique et d'Espagne, étouffa tous les germes de discordance qui pouvaient exister entre les princes chrétiens, en se montrant généreux envers ses anciens alliés. Il

restitua Saragosse au roi d'Aragon et accorda la paix au roi de Navarre, qui s'était imprudemment ligué contre la Castille. Sûr, alors, de n'être plus inquiété, il marcha contre les infidèles ; et, après divers succès, il prit Calatrava, Almerie et plusieurs autres places. Il se confédéra ensuite avec les autres princes chrétiens, et couronna ses exploits par la victoire éclatante qu'il remporta, en 1157, près de Jaën, sur les Maures d'Afrique. Alphonse mourut, au retour de cette glorieuse campagne, dans un village appelé Fresneda. Il avait alors 51 ans, et en avait passé 31 sur le trône. Les biographes qui nous ont précédés n'ont pas même indiqué le règne de ce prince, que les Espagnols placent, avec raison, au rang des rois qui ont le plus illustré l'Espagne. Il eut trop de penchant pour les titres fastueux, pour l'éclat de la représentation, pour la guerre et pour les plaisirs. Il fit une faute, en partageant son royaume entre ses deux fils, Sanche et Ferdinand ; mais cette faute était, en quelque sorte, héréditaire. Sanche eut la Castille ; Ferdinand fut roi de Léon, des Asturies et de Galice. Alphonse avait marié Constance, sa fille, à Louis VII, roi de France, et l'on avait vu, pour la première fois, les deux couronnes s'unir par une alliance. B—P.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surnommé LE NOBLE, fils de Sauche II, n'avait pas encore trois ans lorsqu'il monta sur le trône, en 1158. Sa longue minorité fut troublée par l'ambition des deux maisons puissantes de Castro et de Lara, qui se disputèrent la régence ; mais, à 15 ans, le roi fut déclaré majeur par les états du royaume assemblés à Burgos. Il aurait tourné aussitôt ses armes contre les Maures, s'il n'eût été forcé de défendre son propre royaume, menacé par les rois



erre, li- dâment une juive, d'une beau-  
 nt, non mais qui déplaisait aux gran-  
 alition, cour; ceux-ci, déjà indignes  
 : espèce passion du roi, et irrités du  
 d'Alarcos, imputèrent les ma-  
 lmaus, publics à cette femme, et la-  
 le chef. dèrent en plein jour, sous les  
 Maures dans le palais du roi. Alphon-  
 minorité dans cette scène tragique qu'il  
 secours ment de ses faiblesses et de  
 n, il se tes; il ne chercha point à se  
 ses au- et, réformant sa conduite, il  
 s toutes de recouvrer la confiance et  
 voir fait de ses peuples. Forcé de tou-  
 Espagne de ses armes contre les princes et  
 passa la il ne put empêcher les musul-  
 le consi- ravager la Castille; il brûla  
 e de Sé- dant de réparer la défaite de  
 ousie se Un jour enfin aux rois de Navarre  
 i roi de ragon, il s'avança de nouveaux  
 ou tour montagnes de la Sierra-More  
 s chré- sauva l'Espagne, en remportant  
 n-même la célèbre victoire de Na-  
 t. Il oc- von de Tolosa. Plusieurs histo-  
 e. Mal- riens même des témoins oculaires,  
 prudent même des témoins oculaires,  
 rois de testé que près de 200,000 ma-

aisonnable. Pendant un règne difficile et orageux, il sut tourner ses défaites; et, montrant une fermeté inébranlable, il préserva de joug des Africains, les arts et des lettres, il fonda l'université de Palencia, premier établissement de ce genre qu'on ait vu en Espagne. Alphonse IX laissa le roi Henri I<sup>er</sup>, son fils, sous la tutelle de la reine Eléonore, fille de Henri I, roi d'Angleterre. B—P. ALPHONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé l'ASTRONOME et le SABAOTE, était fils de Ferdinand III, auquel il succéda, en 1252, à l'âge de 31 ans. Son amour pour les arts et pour la justice, et le surnom de *Sabio* (savant) dont il était revêtu, donnaient à ses sujets un espoir d'une administration sage et paisible; cependant, peu de temps ont été aussi agités et aussi funestes que celui d'Alphonse X. Il ne fut aimé, ni de sa famille, ni de ses sujets, ni des rois ses voisins, à cause de son savoir et son éloquence, et eut une grande réputation en Espagne et disposèrent les électeurs à favoriser ses prétentions à la couronne impériale. Se laissant aller à une ambition indiscrette, Alphonse X perdit de vue que l'existence des Maures et l'abaissement de la Castille étaient les deux points essentiels de la politique des rois d'Espagne; au lieu de tourner ses armes contre ses ennemis naturels de la Castille, il se fit élire empereur, en 1257, par une partie des électeurs, ou plutôt une faction de princes allemands qui voulaient s'enrichir de ses trésors; le but était d'abord de faire recueillir plus d'avantages ses prétentions sur la Souabe, du chef de sa famille, la reine Eléonore, sa sœur, et de la Souabe; mais il

ne put amasser que par des moyens injustes l'or qu'il lui fallut prodigier à des étrangers pour soutenir son élection; il fut obligé d'altérer les monnaies, de fouler les peuples, et même de retenir les honoraires des officiers de la couronne. Les Castillans murmurèrent, et quelques seigneurs, excités par l'infant don Henri, frère du roi, se ligèrent contre l'autorité du monarque; l'infant fut vaincu; mais ce ne fut qu'à force de dons et de promesses qu'Alphonse X désarma les mécontents. Un levain de rébellion restait dans tous les cœurs. Malgré l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, le roi de Castille, loin de renoncer à l'empire, fit des actes de souveraineté d'Allemagne sans quitter la Castille; et, après avoir protesté contre la nomination de Rodolphe, il donna à Frédéric l'investiture du duché de Lorraine; mais ce fut en vain qu'il fit le voyage de Beaucaire pour demander au pape Grégoire X la couronne impériale, ou, au moins, le duché de Souabe; il n'obtint ni l'un ni l'autre. Tandis qu'il poursuivait de vains honneurs au-delà du Rhin, son trône était à la fois menacé par les intrigues des grands et par les armes des Maures. Alphonse marcha contre ces derniers, auxquels il avait déjà montré sa valeur du vivant de son père, à la conquête de Séville. Après les avoir défaits en bataille rangée, en 1265, il leur enleva les villes de Xérès, de Médina-Sidonia, de San-Lucar, et une partie des Algarves, et il réunit le royaume de Murcie à la Castille; mais ses succès furent troublés par une nouvelle ligue des grands du royaume, qui levèrent l'étendard de la révolte, en 1271, excités par l'infant don Philippe. Après trois ans de guerres civiles, ils ne virent qu'une preuve de faiblesse dans la démission dont on usa à leur égard

A L P

pas tou- ses sujets l'excellent recue  
 ut d'op- connu en Espagne sous le  
 re, soit *Las Partidas*, et auquel il  
 , il eût nière main. Ce recueil cellè  
 on l'as- qu'Alphonse, voulant suivre  
 né. Des- des Théodose et des Justia  
 rucl. La cupait de l'administration  
 ut aban- tice. Dans ce code, se tre  
 sse avec mots remarquables, écrits  
 tifs-fils, dans le 15<sup>e</sup> siècle: *Le despo*  
 droits à *l'arbre, le sage monarque*  
 ir, sans Alphonse aime surtout les  
 ric, son les lettres. L'Europe n'oub  
 de Los qu'elle lui doit les belles ta  
 avoir fa- nomiques qui ont été appele  
 s dissen- nom, *Tables Alphonsines*  
 ontente- dresser à grands frais par  
 desseins Tolède, et en fixa l'époque  
 lphonse, jour de juin 1252, qui  
 l'idole de de son avènement. C'est  
 nds et le prince que l'on doit la pre  
 e revolta toire générale d'Espagne,  
 n 1282, langue castillane; il fit trad  
 éférer le pagnol les livres sacrés,  
 royaume de rédiger dans la même l  
 pé de ce les actes publics qu'on av

*astra, terram amisit*; il eût été plus exact de dire que son ambition de porter la couronne impériale lui fit perdre celle de Castille. Il disait souvent : « Si Dieu m'avait appelé à son conseil au moment de la création, » le monde aurait été plus simple et » mieux ordonné. » Ces paroles hardies, dans le siècle où il vivait, l'ont fait soupçonner d'athéisme; mais plusieurs écrivains les ont regardées comme une raillerie, dirigée plutôt contre l'incohérence et la contradiction des divers systèmes de l'astronomie, que contre l'Auteur de l'univers. Quoi qu'il en soit, on peut au moins les attribuer à cet abus de l'esprit philosophique dont Alphonse X a donné plus d'un exemple. Sa conduite et ses malheurs prouvent assez que, sans la fermeté et la prudence, les connaissances et les lumières, sur le trône, sont inutiles.

B—P.

**ALPHONSE XI**, roi de Léon et de Castille, ne faisait que de naître, lorsqu'il succéda à son père, Ferdinand IV, en 1312. Les factions se disputèrent avec acharnement la régence, et, pendant treize années que dura la minorité, la Castille fut déchirée par la guerre et la révolte. Heureusement, pour l'Espagne chrétienne, les Maures de Grenade n'étaient pas plus tranquilles. A peine Alphonse eut-il atteint sa 15<sup>e</sup>. année, qu'il saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement. Avant de faire la guerre aux Maures, il la fit aux grands seigneurs, aux factieux et aux brigands qui infestaient ses états. La sévérité qu'il déploya contre eux, lui fit donner le surnom de *Fengeur*; ces moyens violents n'eurent cependant pas tout l'effet qu'en attendait le jeune roi, et il ne lui fut pas possible de détruire tous les levains de séditions qui fermentaient parmi la noblesse castillane,

depuis le règne de Ferdinand III, qui avait diminué ses privilèges. Ce ne fut qu'après avoir dissipé plusieurs ligues dangereuses, que le roi de Castille put tourner ses armes contre les Maures d'Afrique et de Grenade, qui menaçaient de nouveau l'Espagne. Il défit en personne l'armée de Grenade, et remporta, en 1327, une victoire navale sur la flotte du roi de Maroc, qui s'avancait au secours des Grenadins. Alphonse donna une haute idée de sa politique, en s'alliant aux rois de Portugal et d'Aragon; ces rois souverains, par un même traité, convinrent de ne donner à l'avenir ni asyle, ni secours aux sujets mécontents des autres royaumes: ils s'étaient aperçus enfin qu'une conduite contraire, en favorisant les entreprises d'une noblesse factieuse, était propre à entretenir la révolte dans leurs états respectifs. Cependant le roi de Maroc joignit, en 1340, le roi de Grenade, et l'on vit une armée innombrable de Maures assiéger Tariffa. Toute l'Espagne chrétienne s'ébranla aussitôt pour s'opposer à ce torrent. Le 29 octobre de la même année, Alphonse livra bataille aux ennemis, conjointement avec le roi de Portugal, et remporta, près de Tariffa, sur les bords du Salado, une victoire complète. Les musulmans osèrent à peine combattre, et se laissèrent égorger. Il en périt, dit-on, 200,000, et seulement vingt chrétiens, particularité fabuleuse, semblable à celle que les mêmes historiens rapportent de la bataille de Tolosa, en 1212. Tous les chemins, à plus de trois lieues à la ronde, ajoutent les mêmes historiens, étaient couverts de cadavres, et les riches dépouilles des vaincus firent baisser d'un sixième le prix de l'or. Deux ans après, Alphonse signala encore son règne par le siège d'Algésiras, qui

opposé-  
hines de  
rs pour  
la pre-  
mention  
e inven-  
poudre  
ouverte  
3-temps,  
célébrité  
id nom-  
t sur le  
fois par  
enfin la  
rois de  
tion que  
ne trêve  
49, Al-  
mais l'en-  
s d'Afri-  
iéaux à  
résoudre  
ris de la  
Maroc.  
lle de se  
nit dans

vent lui-même en habit de c  
Vivement épris de la célèbre  
de Guzman, cette favorite in  
obtint toute sa confiance, et  
sion de Marie de Portugal, q  
épousée par politique, plus  
gout. Il eut d'Éléonore quatre  
naturels, et, de Marie de I  
Pierre, dit le Cruel, qui lui

ALPHONSE I<sup>er</sup>, roi d'A  
de Navarre, surnommé *le*  
*leur*, fils de Sanche V, roi  
varre et d'Aragon, succéda,  
à son frère Pierre I<sup>er</sup>, et t  
de bonne heure son pench  
la guerre. Il était regardé c  
prince le plus brave de so  
Alphonse VI, roi de Castill  
épouser, en secondes noc  
Urraque, sa fille unique et  
tière. Ce mariage devait r  
jour, sur la tête du roi d'  
toutes les couronnes de l  
chrétienne; aussi prit-il,  
mort de son beau-père, le

ville au pillage. Urraque eut bientôt une nouvelle armée, reprit l'offensive, força son époux de lever le siège d'Astorga, et de se retirer à Carion. Assiégé dans cette ville, par la reine en personne, Alphonse demanda la paix, et ne l'obtint que sous la condition d'abandonner ses conquêtes. Un concile, tenu à Palencia, en 1114, cassa son mariage, et il renouça enfin à Urraque et à la Castille. N'ayant plus aucun espoir de conserver cette couronne, il tourna ses armes contre les Musulmans, et leur prit, en 1118, la ville de Saragosse, qui avait été, pendant quatre siècles, sous leur domination ; il y établit sa cour, et donna plusieurs quartiers de cette capitale aux seigneurs français et aragonais qui l'avaient aidé à en faire la conquête ; il s'étendit ensuite au-delà de l'Èbre, et emporta d'assaut Tarazone et Calatayud. Ardent ennemi des Maures, ce roi guerrier ne cessa de les poursuivre, et, ayant formé, avec le nouveau roi de Castille, une ligue redoutable, il remporta plusieurs avantages considérables sur les musulmans d'Afrique et de Grenade, qui s'étaient avancés vers l'Aragon. Entraîné par le succès de ses armées, Alphonse pénétra dans les royaumes de Valence et de Murcie, et porta la guerre jusque dans les environs de Grenade, où il fit hiverner ses troupes, se trouvant trop éloigné de ses états. Ce fut alors que dix mille familles de chrétiens mosarabes, sachant qu'un prince chrétien était, avec une armée, au pied des Alpuxaras, descendirent des montagnes, et vinrent se ranger sous les drapeaux du roi d'Aragon. Ils lui apprirent qu'ils s'étaient maintenus, de générations en générations, dans ces montagnes, depuis la conquête de l'Espagne par les musulmans, c'est-à-dire, pendant trois siècles. Les sei-

gneurs français qui avaient accompagné Alphonse dans cette brillante expédition, l'abandonnèrent à son retour, mécontents de ce qu'il ne leur faisait point partager les honneurs et les récompenses qu'il accordait à ses propres sujets. Leur départ ayant inspiré une nouvelle audace aux Maures, ils revinrent, avec des forces imposantes, pour attaquer le roi d'Aragon. Ce prince se hâta de rappeler les Français, et s'engagea, par serment, à leur donner des terres et des dignités dans ses propres domaines. Revenus aussitôt, ils contribuèrent puissamment à la victoire décisive qu'Alphonse remporta, en 1126, sur les musulmans qui avaient déjà enveloppé son armée dans les montagnes du royaume de Valence. Ce succès le porta à mettre le siège devant Fraga, place très-forte, sur les confins de la Catalogne. Il la tenait bloquée depuis un an, et refusait à la garnison une capitulation honorable, lorsque parut tout à coup une armée nombreuse de Maures, qui lui livrèrent bataille, et le vainquirent. Deux évêques, un grand nombre de chevaliers français, aragonais, catalans, navarrois, et presque toute l'armée restèrent sur la place. Alphonse, suivi de dix gardes, et blessé, se sauva au monastère de St.-Jean de la Pegua, où il mourut de douleur et de honte, en 1134, huit jours après sa défaite, laissant la monarchie aragonaise de deux tiers plus étendue qu'il ne l'avait trouvée à son avènement. Mais le désastre de Fraga, en sauvant les Maures, causa bientôt des déchirements dans l'Espagne chrétienne ; la Navarre se détacha de l'Aragon, dont elle supportait le joug avec impatience. Affable et libéral, mais plutôt chevalier intrépide, que roi prévoyant et sage, Alphonse, entraîné par sa passion pour la guerre,

## A L P

triom-  
 conqué-  
 ailleur,  
 batailles  
 ce prin-  
 t, légua,  
 es deux  
 es Tem-  
 par tous  
 gonais,  
 du suc-  
 famire,  
 source  
 neuf ans  
 e donna  
 e-Batail-  
 e, après  
 , ayant  
 il avait  
 it arrêté  
 re de la  
 —p.  
 gon, fils  
 lonne et  
 t sur le

de Toulouse, et porta ses  
 côté de la France. Après s'être  
 du comté de Roussillon, il  
 à la monarchie aragonaise  
 çut aussi l'hommage du vi  
 Nîmes et d'autres seigneurs  
 qui cherchaient un appui  
 comte de Toulouse. Alphonse  
 lui-même en France, en 1181  
 la guerre en Languedoc. Le  
 rangea également sous sa pu  
 mais ce prince, reportant sa  
 sur l'Espagne, conclut une l  
 balancer la puissance du roi d  
 Il mourut à Perpignan, le  
 1196, après un règne de 3  
 après avoir réuni deux pro  
 France à l'Aragon. Alphonse  
 gardé comme un des mona  
 plus sages et les plus heuren  
 siècle, si l'on s'en rapport  
 au témoignage des troubad  
 protégeait ; cependant Ber  
 Bern invective contre ce pr  
 plusieurs sirventes, et lui fi

esse et du peuple. Dès le 11<sup>e</sup> siècle, la noblesse aragonaise, pour faire un rempart contre l'autorité royale, avait fait accablé le peuple un grand nombre de révoltes, et s'était même unie d'injure en injure contre lui. Alphonse crut pouvoir satisfaire les réclamations de ses sujets, en se montrant, à l'improviste, la guerre au roi de Minorque, Guillaume de son royaume, pour le rendre aux Français, contre son royaume de Catalogne. De Majorque, le roi passa à Iviça, dont il s'empara, puis il se rendit à Saragosse, pour faire couronner, espérant que cette démarche, le mécontentant public; mais les Aragonais que leurs privilèges fussent respectés, et fixèrent même des limites à l'autorité royale. Les cortès de l'Aragon, obligèrent le monarque à recevoir d'eux ses ministres et principaux officiers de sa maison, et livré à de grandes révoltes du côté de la France, que son père lui avait laissé à soutenir, ne put opposer aucune résistance à la noblesse aragonaise, qui s'était confédérée, et d'Union. Il céda à ses prières et se fit couronner avec les Français d'usage. Il se hâta néanmoins de conclure une trêve d'un an avec la France, par la médiation du roi de France, Édouard IV, et, aussitôt les états, il y fit plusieurs réglemens qui tendaient à diminuer la puissance des nobles, mais il ne put dissiper que difficilement l'union humiliante formée par les rois de France, de Castille. Il prit part aux révoltes, fut excommunié par le pape, se réconcilia ensuite avec le pape, et allait former une al-

liance avantageuse, en épousant Éléonore d'Angleterre, lorsqu'il mourut, le 18 juin 1291, âgé de 26 ans. Son règne ne dura que six années; mais il est remarquable par les barrières que la nation aragonaise éleva contre la royauté, par les précautions qu'elle prit pour assurer la vie et l'honneur des citoyens, et par l'autorité dont elle arma le grand justicier. Ce magistrat ne devait compte de ses actions qu'aux états assemblés; il avait le droit de citer le roi lui-même devant les états-généraux, et de le faire déposer, s'il manquait à son serment, c'est-à-dire, s'il touchait aux privilèges de la nation. Alphonse III étant mort sans enfants, la couronne passa à son frère Jacques.

B — P.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon, succéda, en 1327, à son père Jacques II; et, s'étant fait couronner l'année suivante, à Saragosse, jura aux états ou cortès de n'aliéner aucun des domaines de la couronne, serment qu'on exigea de lui pour mettre des bornes à sa prodigalité. On le surnommait déjà le *Débonnaire*, à cause d'une bonté qui dégénérait souvent en faiblesse. Il épousa, en 1329, en secondes noces, Éléonore, sœur du roi de Castille. La donation que le pape lui avait faite de la Sardaigne, dont il voulait dépouiller la république de Gênes, occasionna une guerre aussi sanglante que ruineuse entre ces deux états. Cependant elle fut utile aux Aragonais et aux Catalans. Forcés de combattre les plus habiles navigateurs de leur siècle, ils furent obligés de former une marine, qui fut l'un des principes de la grandeur espagnole. Des chagrins domestiques mêlèrent beaucoup d'amertume aux succès militaires d'Alphonse IV. Ce prince n'avait pas cru, par le serment qu'il avait fait, se priver du droit d'assurer à ses enfants un sort convenable; et, après avoir épousé son second fils



e la sei-  
na à la  
ville de  
ces. Mé-  
is, con-  
archie,  
ise, osa  
oir violé  
écouvert  
l'arche-  
re de la  
s il avait  
l'esprit  
enger de  
ativa. La  
e roi de  
n propre  
onse, at-  
gravèrent  
rut le 24  
é de son  
qui avait  
ents, lui  
re IV; et  
ie guerre  
Johnes

chercha au-dehors une gloire  
royaume ne pouvait lui offrir  
ques historiens assurent que  
alousie de la reine Marie de  
femme d'Alphonse, qui était  
prince de ses états. Affable,  
l'un des plus beaux hommes  
rope, il aimait la belle Mar-  
Hijar, l'une des dames de la  
il eut d'elle un fils nommé F-  
Dans un accès de jalousie, il  
étrangler sa rivale, et Alphonse  
voulant pas se venger d'un  
quelque sensible qu'il fût à  
sa maîtresse, prit le parti  
distraindre de sa douleur dans  
ditions lointaines. Il régna  
l'Aragon, la Catalogne, le royaume  
Valence, les îles Baléares,  
la Sardaigne; la Corse, qui  
nait aux Génois, semblait  
seul à son empire sur la Méditerranée;  
née; il attaqua cette île, et  
déclaration de guerre, et  
d'une grande partie de l'Espagne  
résistance, malheureusement

. D'abord repoussé, il chassa la reine, et au moyen d'un nou-  
 port, et se rendit maître de la  
 en 1423 ; mais il fut attaqué  
 ir dans le château qu'il occu-  
 is rappelé en Aragon pour  
 le roi de Navarre, son frère,  
 roi de Castille ; il évacua le  
 de Naples, et fit, en côtoyant  
 ice, une descente à Marseille,  
 tenait à son rival, le duc d'An-  
 en rendit maître. En même  
 il en donnait le pillage à son  
 l garantissait les églises et les  
 de la fureur du soldat : les  
 Marseille lui ayant témoigné  
 naissance par un riche pré-  
 e refusa, en disant : « Je me  
 en prince, et je ne suis pas  
 our faire la guerre en bri-  
 » Après s'être affermi en Si-  
 ardaigne, et même en Corse,  
 : attaquait le roi de Tunis,  
 i sur lui une victoire com-  
 s'enrichit de ses déponilles ;  
 antir en même temps ses états  
 res, fit la paix avec la Cas-  
 1450, et revint ensuite en  
 our être à portée de négocier  
 partisans qui lui étaient res-  
 le royaume de Naples. Ils  
 oris les armes en sa faveur, à  
 le Jeanne, en 1455. Profitant  
 ispositions, il vint mettre le  
 rant Gaète, dont la posses-  
 sût assuré la conquête de Na-  
 is les Génois, qui ne lui avaient  
 lonné ses agressions en Corse,  
 t une puissante flotte, qui  
 aquer près de l'île de Ponza,  
 it 1455. L'amiral génois ne  
 nt qu'à la galère où combat-  
 oi, l'obligea en un instant à  
 e, ou à couler à fond. Al-  
 baissa son pavillon, et se ren-  
 nmer avec son frère, le roi  
 rre, et plusieurs grands de

son royaume. Cette disgrâce, qui de-  
 puis fut la source du bonheur d'Al-  
 phonse, pouvait être attribuée à son  
 humanité. Il avait permis que la gar-  
 nison de Gaète, déjà affamée, mit  
 dehors les femmes et les enfants, en  
 disant : « J'aime mieux ne pas prendre  
 » la ville que de manquer d'humanité. »  
 Maître de la personne de ce prince,  
 l'amiral génois voulut le forcer de li-  
 vrer l'île d'Ischia ; mais Alphonse,  
 digne véritablement du surnom de  
*Magnanime*, répondit au vainqueur  
 qu'il aimait mieux être jeté à la mer,  
 que de consentir à des conditions des-  
 honorantes. Les Génois, alors sous  
 la domination du duc de Milan,  
 transférèrent leur prisonnier dans cette  
 ville, et le livrèrent au duc Philippe-  
 Marie Visconti, prince perfide et  
 cruel ; mais le roi d'Aragon sut lui  
 inspirer tant d'estime et de confiance  
 par la noblesse de ses manières, il  
 changea tellement ses idées par la supé-  
 riorité de son esprit, que, d'un ennemi  
 furieux, il s'en fit un allié, et, au grand  
 étonnement de l'Europe, obtint d'être  
 renvoyé sans rançon, avec toute sa  
 suite. Son premier soin fut alors d'ob-  
 tenir des subsides de ses états hérédi-  
 taires, et bientôt il reparut devant  
 Naples avec une armée de terre et de  
 mer. Après un long siège, il pénétra  
 dans cette ville par le même aqueduc  
 qui avait servi à Bélisaire. René d'An-  
 jou fut contraint de s'enfuir en Pro-  
 vence, et Alphonse fit son entrée à Na-  
 ples, avec toute la pompe qui accom-  
 pagnait le triomphe des Romains. Il  
 fixa son séjour dans cette capitale, mal-  
 gré les instances des Aragonais, et il est  
 même probable que, sans la conquête  
 de Naples, il eût passé toute sa vie com-  
 me un chevalier errant, loin de la reine,  
 qui, par sa jalousie, lui avait inspiré un  
 éloignement irrésistible. Il se récon-  
 cilia alors avec le pape Eugène IV,

## A. L. P.

e souve-  
 près, il  
 erre con-  
 Milan,  
 s Gênois  
 s assié-  
 nt réduit  
 rémités,  
 tement à  
 rvenue à  
 e prince  
 it régné  
 ccesseur,  
 res, son  
 re, et il  
 à Ferdī-  
 le pape  
 r siècle,  
 rince qui  
 m. Doué  
 franc et  
 ce, il mé-  
 rence de  
 rand ca-  
 cruauté;  
 i les sa-  
 états les

ce que penserait de lui la  
 Gagner des batailles, se si  
 des actions d'éclat et par d  
 grandeur d'âme, tout cela  
 à ses yeux, si les histori  
 poètes n'en consacraient la  
 Il n'y eut guère d'auteur  
 qu'il n'essayât de gagner pa  
 sions ou des présents. Pog  
 rentin, traduisit, par son ore  
 ropédie de Xénophon, et  
 gement récompensé. Il fit  
 François Philelphic, qui lu  
 dié ses Satires. Son secré  
 toine de Palerme; Æneas  
 qui fut ensuite pape, sous  
 Pie II; Georges de Trévis  
 rent Valla, Barthélemi Fa  
 écrit sa vie, et Barcellius, e  
 l'histoire de ses campagne  
 chéri, les uns sur les autres  
 éloges qu'ils lui ont donnés, e  
 unanimement proclamé le  
*ganime*. Il avait pris pour  
 livre ouvert, portait toujou  
 les *Commentaires de César*  
 soit pas un jour sans les lire

Alphonse allait souvent à pied, nu, dans les rues de Naples, assistait fréquemment aux leçons des professeurs et des philosophes, qu'on lui faisait des questions sur le danger auquel il exposait sa personne, il répondit : « Qui se promène au milieu des enfants n'a rien à craindre. » Ses courtisans lui ayant demandé quels étaient ceux de ses sujets qu'il aimait le plus : « Ceux, dit Alphonse, qui craignent moi plus qu'ils ne me craignent. » Voyant un jour une galère de soldats sur le point d'être prise, il ordonna aussitôt qu'on allât des secours ; mais, voyant qu'on ne venait pas, il s'élança dans une barque, et s'écria : « J'aime mieux mourir que de voir un de mes compagnons mort. » Tous furent sauvés.

B—P.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand I, fut déclaré duc de Calabre, chargé de bonne heure, par son père, du commandement des armées. En 1469, il porta des secours à Sigismond, seigneur de Rimini, qui avait été dépossédé par Paul II, qui voulait déposséder Sigismond, et il défait, le 25 août, Sigismond, Sforza et Pino des Ordesinghi, qui assiégeaient Rimini. Neuf ans plus tard, il entra en Toscane pour réprimer la conjuration des Pazzi et des Médicis ; il battit les Florentins le 7 septembre 1479, au Poggio Piccolo ; et, lorsque son père eut fait avec eux, il ne laissa pas de venir encore de grandes inquiétudes à s'emparant de la seigneurie de Florence. Ses talents militaires, son courage et son ambition peu scrupuleuse auraient probablement assuré son empire sur la Toscane, si son père

ne l'avait appelé en hâte pour repousser les Turcs, qui s'étaient emparés d'Otrante, le 21 août 1480, et y avaient passé dix mille chrétiens au fil de l'épée. Alphonse, obligé de défendre les états de son père contre l'invasion la plus redoutable de toutes, à cette époque, abandonna ses projets sur la Toscane, et vint mettre le siège devant Otrante, qu'il reprit le 10 septembre 1481. Alphonse, toujours duc de Calabre, fut envoyé, en 1484, contre les Vénitiens. Il devait, dans cette guerre, agir de concert avec Louis Sforza, dit le *Maure*, tuteur de Jean Galeas, duc de Milan. Ce dernier était gendre d'Alphonse, et le duc de Calabre voyait avec inquiétude Louis Sforza dépouiller le jeune duc, son neveu, de toute autorité dans ses états. De là commença leur inimitié, funeste à tous les deux, et plus encore à l'Italie. Louis-le-Maure, se détachant de ses anciennes alliances, demanda des secours aux ennemis de son pays ; et ce fut lui qui ouvrit aux Français l'entrée de l'Italie, précisément à l'époque où Alphonse II montait sur le trône. Ferdinand, roi de Naples, mourut le 25 janvier 1494, et Alphonse II fut proclamé son successeur ; mais, la même année, Charles VIII, roi de France, entra à Naples, et Alphonse, qui succédait à un père odieux, s'était déjà rendu un objet d'aversion, par son avarice, ses débauches et sa cruauté. Tous ses alliés l'abandonnaient, la noblesse s'éloignait de sa cour ; le peuple soupirait après l'arrivée des Français. Alphonse s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait se maintenir sur son trône aussi chancelant. Dès le 23 janvier 1495, il abdiqua la couronne en faveur de son fils, Ferdinand II, qui méritait mieux que lui l'amour des peuples et de la noblesse. Il partit ensuite de Naples, avant que les Fran-

ières de  
 iré dans  
 zara, en  
 mbre de  
 ans. On  
 tout oc-  
 le pénit-  
 orté son  
 cus, qui  
 une pa-  
 ut-être  
 n état de  
 S—r.  
 né HEN-  
 ugal, de  
 n 1094,  
 é, dès  
 re, Thé-  
 nommée  
 ix. Cette  
 : mœurs  
 prisables  
 majeur,  
 tent pu-  
 ment, et  
 tugal, en

pût recevoir aucun secours  
 liés ; mais, loin d'être abat-  
 danger, le comte de Portug  
 le courage de ses troupes, e  
 sant que, dans une vision  
 venait de lui être ordonné d  
 tre, et que la victoire lui  
 promise. Il se retrancha près  
 tro-Verde, dans la provinc  
 que, et, par d'habiles dispo-  
 força les Maures à venir  
 dans une position formidab  
 taille eut lieu le 26 juillet.  
 phonse défit cinq gouvernem  
 et fut proclamé roi par ses  
 sur le champ de bataille. Le  
 monarque convoqua aussitôt  
 ques de son royaume, et at-  
 serment, que J.-C. lui était  
 veille de la bataille, pour lui  
 sa protection divine, et pe  
 donner de se faire proclame  
 la victoire. Cette journée e  
 si célèbre dans les annales  
 gal, valut à Alphonse la co-  
 principales villes situées su

lois qui établissent l'ordre et la tranquillité dans le royaume. » Les prélats et de la noblesse, délibéra ensuite sur les loisales du royaume. La constitution dressée en 18 statuts, fut approuvée par l'approbation du peuple. On déclara le trône héréditaire aux étrangers en furent exclus. La question du tribut et de la succession au roi de Castille et de Portugal fut ensuite proposée, et les députés se levèrent, et, mettant la main à la main, s'écrièrent : « Nous sommes libres, et notre roi nous le sera ; cette liberté, nous la devons à notre courage, et, si elle nous est enlevée, nous nous rendrons indépendants et nous serons indignes de régner. » Cette manifestation de son approbation, fut applaudie avec enthousiasme par la célèbre assemblée nationale, où furent posées les lois fondamentales de la monarchie portugaise, et dont l'objet était de justifier son élévation. Henriques s'avance devant une ville occupée par les Maures, sa situation rendait d'une grande importance. Après un siège de plusieurs jours, l'autre parti firent éclater une victoire, le roi, aidé de ses vassaux flamands, français et portugais, se rendaient par mer en Algarves, et que le vent contraire ne permit pas de relâcher à l'embouchure du Tage, prit Lisbonne, en 1147, et accorda des terres et des privilèges de récompense, aux chevaliers étrangers. Ulm fut fondée par les Portugais, et Alcamalaja fut accordée aux Français. La guerre s'étant terminée entre l'Aragon et la Navarre, Henriques combattit en faveur de la dernière puissance; mais il échoua peu à peu, pour s'acquiescer de la Galice et de Portugal. Il avait pris Elvas, et

assiégeait Badajoz, lorsqu'assiégé à son tour par Ferdinand, roi de Léon, et désespérant de pouvoir se défendre, il entreprit de se faire jour, l'épée à la main, dans une sortie; mais il tomba de cheval, se cassa la jambe, fut pris et conduit à Ferdinand, qui le traita assez bien; mais ne lui rendit la liberté, qu'après avoir obtenu la restitution de tout ce qui avait été conquis dans le royaume de Léon et dans la Galice. Alphonse avait 80 ans lors de ce revers de fortune : accablé de vieillesse, et épuisé par ses travaux, on le vit encore délivrer son fils, Sanche, assiégé par les Maures, dans Santarem : ce fut son dernier exploit. Il mourut en 1185, dans sa 91<sup>e</sup> année, après 73 ans de règne, regardé comme le fondateur de la monarchie portugaise, et le législateur de sa nation. Ce prince, dont l'ambition empoisonna les derniers moments, était d'une taille extraordinaire, n'ayant pas moins de 7 pieds de haut : il avait le visage long, les yeux grands et noirs, pleins de feu, et les cheveux blonds : on voit encore, à Guimaraens, son armure, exposée à la vénération du peuple. Il fut enterré à Coimbra, qui était alors la capitale du Portugal; Sanche, son fils, lui succéda. Il avait institué deux ordres militaires : celui d'*Avis* fut créé dans une assemblée des états, en 1162, et il eut pour premier grand-maître, l'un des fils d'Alphonse.

B—r.

ALPHONSE II, dit LE GROS, roi de Portugal, né en 1185, succéda, en 1211, à son père, Sanche I<sup>er</sup>. L'enfance de ce prince fut languissante et faible; mais son tempérament s'étant fortifié avec l'âge, il devint vif, ardent, et manifesta des passions violentes. Son père, ne voulant pas que dona Thérèse et dona Sanche, ses filles, fussent dans la dépendance de

panage  
 , à son  
 on père  
 ouronné  
 é le do-  
 infantes  
 le Léon,  
 e roi de  
 une ar-  
 onse II,  
 par les  
 traint de  
 ces que  
 es filles.  
 ontre les  
 mporta,  
 e grande  
 de croi-  
 que les  
 lâcher à  
 dans ses  
 de Jaën  
 a 1220,  
 , le roi  
 e, mar-  
 at pour-

59 ans, après 12 ans de règne  
 que jeune encore, il avait a  
 tel embonpoint, qu'à peine p  
 marcher et respirer. Les hist  
 représentent généralement ce  
 prince farouche, violent, et op  
 de ses sujets, opinion qu'il fa  
 palement attribuer à ses dém  
 le clergé. Sa tyrannie ne  
 guère qu'à mettre des bornes  
 sance ecclésiastique, et il pa  
 tain qu'il favorisa le peuple,  
 fut à l'abri de sa popularité  
 braver long-temps les cens  
 papes, qui à la fin ébranlè  
 pouvoir, et arrêtèrent les pu  
 ses armes contre les musulm  
 rédiger un code de lois pour  
 règle aux juges, ce qui, dans  
 où les limites du pouvoir n'é  
 exactement tracées, fut regardé  
 plupart des magistrats, co  
 attentat à leurs privilèges. Il  
 que les sentences de mort ne  
 leur exécution que 20 jours a  
 été rendues, à parce que, di

honte de son usurpation par l'administration juste et réparatrice. Il fonda de nouvelles villes, en d'anciennes, fit fleurir ses états, et fut chéri de ses sujets, en disant les châtements et les récompenses avec une équité parfaite. La nation nationale contre les musulmans ; aussi ce prince au commencement de son règne ; il acheva de soulever les Algarves, en 1251, et fut le dernier roi de Portugal qui prit le nom de roi des Algarves. Avant d'occuper le trône, Alphonse, pendant son séjour dans les états de Mathilde, comtesse de Boulogne, avait épousé une princesse ; dès qu'il fut roi, il la répudia pour cause de stérilité ; et, pour s'allier à la cour de Castille, il en fit un appui, il épousa une fille de Gusman, fille naturelle d'Alphonse l'Astronome, et reçut en récompense plusieurs villes. Il déposa sans les ordres militaires devenus nécessaires, et leur ôta plusieurs villes qu'il réunit à la couronne ; mais il échoua dans ses projets de réformer le royaume, et, à sa première tentative, il se renouvela tous les désordres qui avaient troublé le règne de son père. Le clergé porta de nouvelles plaintes au Saint-Siège, par le moyen de l'archevêque de Brague, et l'interdit sur le royaume. Les troubles s'apaisèrent à l'arrivée d'un nouveau pape ; mais ils recommencèrent peu de temps après. Menacé d'un nouvel interdit, Alphonse voulut rassurer le clergé les biens dont il l'approvisionna ; mais ses ordres furent méprisés. Affaibli par l'âge, il ne put plus la même fermeté, et, pour se réconcilier avec l'Église, il fit, à sa dernière maladie, un legs au pape, auquel il donna le titre de *Seigneur de son corps et de son âme* ; et l'absolution, et mourut, le 16

février 1279, à 69 ans, après en avoir régné 39, laissant à Denis, son fils et son successeur, le Portugal, tel à peu près qu'on l'a vu de nos jours pour l'étendue.

B—P.

ALPHONSE IV, roi de Portugal, surnommé LE BRAVE, ou LE FIER, et non LE JUSTICIER, comme l'ont dit quelques biographes, était fils de Denis-le-Libéral, et naquit à Coimbre en 1290. Son ambition précoce troubla les dernières années de son père, contre lequel il s'arma plusieurs fois. Alphonse vaincu obtint son pardon ; mais, dévoré de la passion de régner, il finit par faire mourir son père de chagrin, et lui succéda, en 1325. Frère aussi injuste que fils dénaturé, il persécuta l'infant Alphonse-Sanche, qui était digne d'un meilleur sort. L'amour de la chasse lui fit d'abord négliger les devoirs de souverain ; mais, un jour qu'il racontait à son conseil les détails d'une partie de chasse qui avait duré un mois, les seigneurs présents se levèrent pour se retirer, et l'un d'eux lui dit : « Sire, nous sommes chargés d'aider le roi de Portugal de nos conseils, et non pas d'entendre raconter des parties de chasse. » Les autres conseillers lui représentèrent très-librement le tort qu'il faisait à son peuple, en abusant ainsi de son temps, et ajoutèrent même que, s'il ne faisait pas droit à leurs plaintes, ils chercheraient un meilleur roi. Alphonse quitta la chambre du conseil dans un transport de rage ; mais, y retournant bientôt calme et composé, il déclara qu'il était convaincu de la justice du reproche, et qu'il était décidé à ne plus être Alphonse-le-Chasseur, mais Alphonse-le-Monarque. Il donna, en effet, dès-lors, plus d'attention au gouvernement. Entré de ce que le roi de Castille, son gendre, manquait d'égards pour Marie de



m-défi ,  
 t soutint  
 urs cas-  
 s et des  
 uze ans ,  
 ques de  
 e guerre  
 ursions ,  
 Enfin, la  
 s de s'al-  
 um , les  
 t d'Afri-  
 gendre ,  
 à la cé-  
 e Tarifa,  
 re portu-  
 lottes de  
 eta aussi  
 rces ma-  
 ra , pour  
 e la pé-  
 Alphonse  
 : cédant  
 artisans,  
 que son  
 cette in-

céda , à l'âge de 6 ans , sous  
 d'Éléonore , sa mère , à qui  
 avait laissé la régence ; mais  
 du royaume en dépouiller  
 princesse , et confièrent le g  
 ment à don Pedro , oncle du j  
 et qui , peu de temps après  
 aussi son beau-père. Par  
 1446 , à sa majorité , Alphonse  
 par les ennemis de don Pedr  
 gna du conseil , quoiqu'il eût  
 avec sagesse , et finit même  
 clarer rebelle. Don Pedro se  
 malgré lui , de prendre le  
 pour mettre sa vie en sûret  
 marcha contre lui , le tua  
 rencontre , et ordonna qu'  
 son corps de sépulture. Reve  
 de temps après , à des sentim  
 équitables , il réhabilita la m  
 son oncle , et punit ceux qui  
 accusé faussement de conspir  
 fut au commencement du rè  
 prince que les Portugais déc  
 la côte de Guinée , et y fit  
 premiers établissemens.

leanne, son héritière. Ap-  
 parti puissant qui s'était  
 ntre Isabelle, en faveur de  
 roi de Portugal pénétra en  
 1475, à la tête de 30,000  
 et se fit proclamer roi de  
 de Léon; mais, au lieu d'at-  
 le-champ l'armée de Fer-  
 Aragon, époux d'Isabelle,  
 ris, par représailles, le titre  
 un de Portugal, il lui laissa  
 e rassembler des forces con-  
 , et de livrer une bataille  
 se perdit près de Toro; ce  
 a à renoncer à ses conquêtes.  
 gais étaient mécontents et dé-  
 tout était dans un tel désor-  
 honse V prit l'étrange réso-  
 ier demander des secours à  
 roi de France. Il s'embarqua  
 , avec une suite de 500  
 unes, et un corps de 2,500  
 montés sur 21 vaisseaux.  
 voile pour Marseille, prit  
 ioure, à cause des vents con-  
 : suivit la route de Perpi-  
 rrs. Louis XI vint au-devant  
 à Bourges, et le reçut avec  
 honneurs, bien résolu de  
 iure de plus pour lui. Après  
 usé par des promesses, il  
 ux séparée avec le roi de  
 lphonse fut si confus d'avoir  
 i, qu'il ne voulut plus repa-  
 Portugal, et écrivit à don  
 fils, de se faire proclamer  
 sein d'Alphonse était de s'é-  
 e France, et d'aller passer  
 ses jours à Jérusalem; mais  
 ut quelque pitié de son sort,  
 ya honorablement dans ses  
 retour à Lisbonne surprit  
 ais, qui le croyaient moine,  
 nier en France. Jean II, son  
 aussitôt le titre de roi,  
 onse le conjura de le gar-  
 d'oulant plus se réserver que

les Algarves. Il consentit néanmoins  
 à reprendre les rênes du gouverne-  
 ment; et, renouçant à ses projets am-  
 bitieux, il signa la paix avec la Cas-  
 tille, en 1479. Deux ans après, il  
 tomba dans une noire mélancolie, et  
 résolut d'abdiquer une seconde fois.  
 Avant fait connaître ses intentions à  
 l'infant, il partit secrètement, dans le  
 dessein d'aller finir ses jours dans le  
 monastère de St-François de Vera-  
 tojo; mais, arrivé à Cintra, il fut atta-  
 qué de la peste, et mourut, le 21 août  
 1481, âgé de 49 ans, et après 45 ans  
 de règne. Plus occupé d'agrandir ses  
 états, que d'y ramener l'abondance et  
 la paix, il régna presque toujours sous  
 la tente; brave chevalier, bien plus que  
 sage monarque, il ne s'illustra que con-  
 tre les Maures d'Afrique. Le soin qu'il  
 prit de racheter les prisonniers voués  
 à l'esclavage, lui fit donner le surnom  
 de *Rédempteur des captifs*. B—r.

ALPHONSE VI, roi de Portugal,  
 fils de Jean IV, de la maison de Bra-  
 gance, lui succéda, en 1656, sous la  
 tutelle de sa mère, Louise de Gusman,  
 qui prit les rênes du gouvernement.  
 Destiné à l'état ecclésiastique, du vi-  
 vant de son frère aîné, Alphonse avait  
 été élevé par les soins du grand-inqui-  
 siteur du royaume. Il était faible et  
 infirme, et n'aurait pu résister à l'Es-  
 pagne, sans le courage et la sagesse  
 de la reine; mais, tandis qu'elle affer-  
 missait la couronne sur la tête de son  
 fils, ce prince s'en rendait indigne par  
 le dérèglement de son esprit, et par ses  
 débauches. On le vit souvent parcourir  
 les rues de Lisbonne, pendant la nuit,  
 avec une troupe de spadassins, et se  
 livrer à tous les excès et à toutes  
 sortes de violences. L'autorité de sa  
 mère lui étant devenue insupportable,  
 il l'éloigna du gouvernement, et fut  
 dirigé par le comte de Cartel-Melhor,  
 qui gouverna avec sagesse, et qui, pour

r les in-  
 user, en  
 esse de  
 se vécut  
 bandon,  
 ent d'a-  
 o, frère  
 l'ambi-  
 asser le  
 Cartel-  
 une ré-  
 subite,  
 a le roi  
 e révolu-  
 ment pu-  
 vêtue de  
 lontaire,  
 états du  
 que son  
 phonse,  
 , bientôt  
 , le mal-  
 lans l'île  
 is, et en-  
 ous pré-

le titre de docteur. La botan-  
 cupa d'abord; il suivit en Ég-  
 1580, le consul George B  
 envoya la république de V.  
 pendant trois ans, y recueillit  
 riaux qui lui ont servi à l'ex-  
 plusieurs de ses ouvrages. C  
 la médecine était sa profes-  
 ciale; mais alors presque to  
 decins étaient botanistes, à  
 mauvaise direction qu'on  
 prendre à cette science, dans  
 ne cherchait que des médica-  
 pini observa en Égypte, avec  
 vité incroyable et une rare sa-  
 ce qui avait rapport à l'histo-  
 relle, à la médecine, et aux  
 mistiques des temps ancie-  
 dernes; et, à cet égard, il est,  
 auteurs, celui qui a donné le  
 naissances positives sur ce  
 célèbre. Il est le premier ar-  
 péen qui ait parlé du café,  
 la plante au Caire, où elle ét  
 dans le jardin d'un bey. Il

. *De medicina Ægypti IV*, Venetiis, 1591, in-4°, avec le *Traité à Indorum*, de Jacquesaget dit qu'un 5<sup>e</sup>. livre est crit entre les mains d'un de l'auteur. II. *De balsamis*, Venetiis, 1591, Patavin-4°, où il parle de la Asie mineure qui fournit nc. III. *De plantis Ægypti-venetiis*, 1592, Patavii, in-4°, avec des planches assez belles. Le temps, cependant un peu court. Les matériaux de ces ouvrages ont été, comme on le voit dans son voyage d'Égypte à ce voyage que doivent suivre encore deux autres Traitemens qu'après la mort de son père, de son fils, *De medicis libri II*, Venetiis, 1593, avec figures, in-4°; et *de naturalis Ægypti libri IV*, Patavii, 1755, 2 vol. in-4°, dont le premier est resté manuscrit. Les ouvrages de son fils, sur la médecine, sont encore plus recommandables. Son premier ouvrage qui parut son bel ouvrage *De præparandâ vitâ et morte libri VII*, Patavii, 1710, par Boerhaave a donné une idée de sa façon, et des ouvrages de Gambuis; ouvrage qui est une compilation coordonnée de notions séméiotiques d'Hippocrate et Galien; mais qui, néanmoins, cette partie importante, a le mérite d'un ouvrage original. II. Alpinus publia son *Traité de la méthode libri XIII*, Leyde 1719, in-4°, qui exprime sa prédilection pour les médecins méthodistes, et si l'on lie le siècle de Thénison Baglivi. Nous avons encore

d'Alpini *Dissertatio de rhapsodico*, Patavii, in-4°, 1612. Tous ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions. Alpinus, sur la fin de sa vie, devint sourd, ce qui l'engagea à faire de nombreuses recherches sur la cause de la surdité; aussi a-t-il laissé un *Traité* manuscrit sur cette infirmité, et sur les moyens d'en opérer la guérison. Prosper Alpinus eut quatre fils, dont l'un fut jurisconsulte, et un autre médecin à Padoue. C'est à ce dernier que l'on doit la publication du *Traité De plantis exoticis*, que son père avait laissé en manuscrit. Plusieurs autres ouvrages de Prosper Alpinus sont restés également manuscrits. Plumier a donné à l'un des genres qu'il a formés en Amérique, le nom de *Alpina*, dont Linné a fait *Alpinia*. Ce dernier nom est resté; le genre qu'il désigne appartient à la famille des Balisiers.

C. et A.—n.

ALPTÉGHYN, fondateur de la dynastie des Gaznevites, était originairement esclave d'Ismaël, prince samanide, qu'il divertissait par des tours d'adresse. Après avoir obtenu sa liberté, il prit le parti des armes, et de simple soldat, il devint général, et enfin gouverneur du Khorasân. À la mort d'Abdel-Mélek, autre prince samanide, les sentiments étant partagés sur le choix de son successeur, on s'adressa à Alptéghyn. Il s'opposa à l'élevation de Mansour, frère d'Abdel-Mélek, qu'il trouvait trop jeune, et proposa l'oncle de ce prince; mais, tandis que les officiers de l'empire étaient livrés à ces discussions, le peuple de Bokhara mit Mansour sur le trône. Alptéghyn, n'ayant point dissimulé son mécontentement, devint odieux au jeune prince, qui le traita en rebelle, et envoya 15,000 hommes contre lui. Alptéghyn dressa une embuscade à l'armée de Mansour, l'at-

carnage. doit être postérieur à Alred  
 is à ceux 1150 et 1151, il fut fait e  
 e quitter, St.-Asaph; de plus, Ralph  
 lansour; qui écrivit environ 4 sièc  
 itir, tant Alred et Geoffroy, les cit  
 on. Cette l'autre comme deux autorité  
 aznah. Il tes. Les *Annales* d'Alred l  
 ire, et y primées à Oxford, en 11  
 565 de Hearne, qui y joignit une  
 n gendre Alred avait puisé ses matéri  
 J—N. de bonnes sources; et son  
 vien, d'), la fois élégant et concis; il a e  
 ateur des avec quelque raison, le J  
*lémouires* l'Angleterre; car, dans le  
*rançois*, dans l'exécution, il a de gra  
*ant*, ou semblances avec l'historien  
*idie*, en peut s'étonner qu'il n'ex  
 , 2 vol. part, ni même en Angleterr  
 ouvrage traduction de ces *Annales*  
 ostagne, encore composé: *Libertate*  
 ques au- *sancti Johannis de Beverlil*  
*es de la vilegiis apostolicis*, etc. C  
 12; ou- n'a jamais été imprimé. Alre  
 , dont on en 1150, dans sa patrie.  
 a, moins ALSACE (THOMAS-LOU

cipauté de Chimai, ainsi que la grande, à son frère puiné, Alexandre-Gabriel, qui fut gouverneur d'Oudenarde, et le sixième de son nom, chevalier de la toison d'or. Enfermé en 1746, dans Bruxelles, assiégée par les Français, le cardinal d'Alsace s'y montra, pendant tout le temps de la défense, sujet zélé, dans la juste mesure qui convenait à son caractère, et pasteur secourable, dans toute l'étendue que donnaient à ce mot ses vertus et son cœur. Le moment vint où Louis XV fit son entrée dans la ville, en vainqueur; alors le cardinal-archevêque reçut ce monarque à la porte de la cathédrale, et lui adressa ce discours laconique, souvent cité, mais qui ne peut trop l'être: « Sire, le » Dieu des armées est aussi le père » des miséricordes; tandis que V. M. » lui rend des actions de grâces pour » ses victoires, nous lui demandons » de les faire heureusement cesser » par une paix prompte et durable. » Le sang de J.-C. est le seul qui » coule sur nos autels; tout autre nous » alarme: un prince de l'église, peut » sans doute avouer cette crainte de » vant un roi très-chrétien. C'est dans » ces sentiments, que nous allons en- » tonner le *Te Deum* que V. M. » nous ordonne de chanter. » Harangue vraiment admirable, qui réunissait, en peu de mots, tout ce qu'on peut exprimer de sentiments plus parfaits dans une telle occasion. Le cardinal d'Alsace, devenu doyen du sacré collège, porta partout avec lui l'édification de ses vertus, et les trésors de sa charité. Il mourut, plein de jours et de bonnes œuvres, le 6 janvier 1759, laissant trois neveux: 1°. Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace, prince de Chimai, grand d'Espagne, colonel aux grenadiers de France, capitaine des gardes du roi

de Pologne Stanislas, et tué à la bataille de Minden, en combattant à la tête de son régiment; 2°. Philippe-Gabriel-Maurice, héritier des domaines et dignités de Thomas-Alexandre, chevalier de la toison d'or, mort à Paris, en 1802; 3°. Charles-Alexandre-Marc-Marcellin, prince d'Hénin, maréchal de camp au service de France, capitaine des gardes du prince, second frère de Louis XVI, et victime, à Paris, de la hache révolutionnaire, en 1794. Aucun de ces trois frères n'ayant laissé d'enfants, la ligne des princes de Chimai-d'Hénin est éteinte, et il ne reste, de la maison d'Alsace, que des branches collatérales.

I—T—L.

ALSAHARAVIUS. *V. ALBUCASTA.*

ALSOP (ANTOINE), écrivain anglais du 17°. siècle. Elevé à l'école de Westminster, il passa au collège de Christ à Oxford, et ensuite à l'université de cette ville. En 1698, il y publia *Fabularum Æsopicarum delectus*, in-8°, avec une dédicace poétique au lord vicomte Scudamore, et une préface où il prenait parti contre le docteur Bentley, dans sa dispute avec Boyle. Il fut chargé de l'éducation de plusieurs jeunes gens appartenant à des familles distinguées; ensuite, sir Jonatham Trelaunay, évêque de Winchester, le nomma son chapelain, et, peu après, lui donna la cure de Brightwell, dans le comté de Berks. L'aisance dont Alsop jouit alors lui permit de se livrer à l'étude, et il ne voulut point quitter sa retraite, malgré les sollicitations de ceux qui le croyaient propre à briller dans un rang plus élevé. En 1717, mistress Elisabeth Astrey d'Oxford l'attaqua en rupture de mariage contracté entre eux, et obtint contre lui 2000 liv. sterl. de dédommagement. Ce fut sans doute ce qui le contraignit à quitter l'Angleterre. On

ste pour  
 sic. En  
 rit com-  
 édical,  
 es, par  
 on suc-  
*urs sur*  
 rage est  
 air cette  
 otaniste  
 e, a dé-  
 , sous le  
 opté par  
 t qu'un  
 vacans.  
 P—s.  
 remar-  
 eut sur  
 lu com-  
 n 1685,  
 en Ves-  
 s. Après  
 courage  
 à Lon-  
 des spé-  
 contem-

blia des mémoires instructifs  
 me temps, il dirigeait, avec  
 toyen estimable, Nicolas S  
 une maison de commerce à  
 bourg, où il s'était fixé; il  
 des raffineries de sucre; il  
 geait les entreprises de la c  
 des Indes et de celle du L  
 il portait son attention sur  
 loppement de l'économie rur  
 branche lui fut redevable de  
 améliorations importantes.  
 naître les plantes utiles à la  
 et contribua à étendre la cu  
 pommes de terre, nouvellem  
 duite en Sutde. Il s'attach  
 à perfectionner l'éducation d  
 laine, en faisant venir des  
 d'Espagne, d'Angleterre et  
 ted. Il introduisit même de  
 d'Angora. Les fabriques de  
 d'autres ouvrages en laine pr  
 sance, et occupèrent un gran  
 de bras. Elles forment enco  
 nant la branche d'industrie  
 turrière la plus florissante

ent que son buste serait placé devant de Stockholm. Ce buste sur inscription : *Jonas Alstrøm, artium fabrilium in patria doctor*. Alstrøm mourut en laissant une fortune considérable.

Ses quatre fils, Claude, Jean et Auguste, se distinguèrent par leurs talents et leur science. Les trois premiers furent membres de l'académie des Sciences de Stockholm.

C—AU.

ALSTRØMER (CLAUDE), fils aîné, né en 1736, mort en 1798, se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et fut élève de Linné. Il fit en diverses contrées de l'Europe et commença par l'Espagne, recueillit des plantes, qu'il envoya à Linné : celui-ci, en les désignant dans son *Species Plantarum*, le nomma son élève. En débarquant en Suède, Alstrøm vit, chez le comte de Suède, les fleurs d'une plante rare du Pérou : frappé de sa beauté, il en demanda et en obtint des graines, qu'il envoya tout de suite à Linné. Elles prospérèrent, et bientôt furent généralement cultivées sous le nom de *Lis d'Alstrøm* ou des *Innensjöer*. Linné confirma cette dénomination en nommant *Alstrømeria* le genre de cette première espèce avait été établi. Claude Alstrøm fut occupé de diverses parties de l'agriculture et de l'histoire naturelle et il a donné la description de l'*Alstrømia*, espèce de singe (*Simia*), dans les *Mém. de l'Acad. de Stockholm*, 1766. D—P—s.

(FRANÇOIS-JOSEPH-NICOLAS, comte), issu d'une ancienne famille noble de Fribourg en Suisse, dans cette ville, en 1689, et mort le 17 février 1771. Capitaine au service d'Autriche, en 1718, et bientôt dans sa patrie, qu'il

gouverna long-temps, ayant été nommé avoyer, en 1757. Il a publié une *Histoire de la Suisse*, en 10 vol. in-8°, Fribourg, 1750 à 1753, dont le baron de Zurlauben, juge aussi compétent qu'impartial, a dit : « L'entreprise de M. le baron d'Alt mériterait de plus grands éloges, si, indépendamment des fautes trop multipliées contre la langue française, il avait appuyé les faits de son Histoire sur des preuves, et sur une saine critique ; s'il avait retranché les faits, étrangers à l'histoire de la Suisse, qui remplissent une grande partie de son ouvrage ; s'il avait mieux fait connaître le gouvernement de la Suisse, et plus exactement décrit la topographie de quelques cantons ; enfin, s'il avait passé sous silence les événements incompatibles avec le plan d'une histoire générale, et s'il n'avait pas épousé, avec trop de chaleur, la cause des cantons catholiques. » U—1.

ALTANI, ancienne et noble famille, appelée autrefois de *San Vito*, dans le Frioul, et qui a, depuis, ajouté à son nom celui de comte de *Salvarolo*. Henri Altani (le jeune) a recueilli les mémoires des hommes illustres de sa maison, et les a fait imprimer à Venise, en 1717. —

ALTANI (ANTOINE), florissant au 15<sup>e</sup> siècle. Il étudia d'abord les lois civiles et canoniques ; étant ensuite entré dans l'église, il fut fait patriarche d'Aquilée. Devenu auditeur de Rote, à Rome, en 1431, il fut employé, par le pape Eugène IV, dans plusieurs affaires importantes, notamment en qualité de nonce au concile de Bâle. Quoiqu'il n'eût pas réussi dans sa mission, le pape, content de son zèle et de ses talents, le créa auditeur de la chambre apostolique et des causes du sacré palais. Deux nou-



## A. L. T.

Ecosse, d'académique à Vienne, ju  
 l'autre mort. Il a publié 250 ouvrag  
 i furent sertsions, dont on peut voir  
 e, qui, dans l'*Allemagne savante*,  
 é d'Ur- Meusel. En donnant une éd  
 Eugène, tique du *Nouveau Testamen*  
 alité de encore moissonner dans un e  
 négocié les travaux des Mill, Beng  
 d'eric III stein, Mathæi et Griesbaci  
 ortugal. saient n'avoir rien laissé à  
 ne, lors- l'industrie de leurs success  
 rès plus voici le titre : *Novum Testam*  
 de tra- *ad codicem Vindobonense*  
 ice très- *expressum : varietatem lect*  
 s l'*His- didit Francf. C. Alter, p*  
 tres du *gymn. Vindob.*, t. 1, 178  
 de Ve- 1787, in-8°; la base de cet  
 i—é. est le *Cod. Lambecii I*, de l  
 une, de thèque impériale à Vienne. I  
 ent, na- manuscrits de cette bibliot  
 àteau de les versions copte, esclavo  
 s études tine (cette dernière, d'après  
 tude des cieux fragments de la Vulg  
 joignait rieurs à S. Jérôme), y sont  
 ienne. Il nés avec le manuscrit qu'Alte  
 terre de par excellence : *Cod. Vindob*  
 vail aurait été plus utile. 23

dont il a enrichi les éditions qu'il a données à Vienne, de *Lysias* (1785), *Ciceronis quest. Acad. Tusc. de fin. et de fato* (1786, in-8°.), *Lucretius Carus de Rerum Natura* (1787, in-8°.), *Homeri Ilius* (t. I, 1789, in-8°., t. II, 1790, avec les variantes des manuscrits de la Bibliothèque palat.), *Odyseea et min. poëm.* (1794). Il a aussi donné : III. quelques *Dialogues de Platon*, 1784, in-8°.; IV. *Thucydide* (1785, in-8°.), et V. la *Chronique grecque de Georgius Phranza* ou *Phranzes*, protovestiaris (grand-maître de la garde-robe de l'empereur d'Orient. Voy. le *Glossarium græco-barb.* de J. Meursius, p. 78 s. et 458 s.), qui n'avait jamais été imprimée, Vienne, 1796, in-fol.; VI. une *Notice sur la Littérature géorgienne* (en allemand, avec une gravure, Vienne, 1798, in-8°.). Ses nombreuses dissertations, qui roulent presque toutes sur des sujets peu connus (comme, par exemple, sur un *vers d'Euripide, retrouvé* (1796), sur la *Langue tagalique* (1800), sur des manuscrits orientaux et grecs de la bibliothèque impériale à Vienne, etc.), ont été insérées dans quelques journaux allemands, consacrés aux recherches d'érudition, particulièrement dans les *Memorabilien*, de M. Paulus, et dans l'*Allg. Litt. Anzeiger de Leipzig*.

S—n.  
ALTHAMER (ANDRÉ), connu aussi sous le nom de ANDREAS BRENTIUS, parce qu'il était né à Brentz, près de Gundelfingen, en Souabe, et sous celui de PALOEO SPHYRA, qu'il se donnait quelquefois, fut pasteur luthérien à Nuremberg et à Anspach, où il mourut vers 1540. Son zèle et son érudition lui valurent d'être souvent consulté dans les controverses de son temps; il assista, en 1527 et 1528, au colloque tenu à Berne, sur le mode

de la présence du Christ dans la Sainte-Gène. On a de lui : *Diallage S. conciliatio locorum scripture qui primò facie inter se pugnare videntur, centuriis II*, Nuremberg, 1528, in-8°., en latin et en allemand, souvent réimprimée; de très-bonnes notes in *Tacitum de situ, moribus et populis Germaniæ*, Nuremberg, 1529, in-4°., qui se trouvent aussi dans *Sim. Scharidii script. rerum Germanicarum*, tom. I. Il partageait les préventions de Luther contre l'*Épître de S. Jacques*, et se permit, dans un de ses écrits polémiques, cette expression étrange: *Si Jacobus dixit ex immolatione filii sui justificatum esse Abrahamum, mentitur in caput suum*. Les Bibliographes français l'appellent souvent Altamer. On a une *Vie* de lui, par J. Arnold Ballenstad, qui a paru en 1740, accompagnée de son *Historia monasterii Etal*: elle est aussi dans Bayle, et dans l'*Histoire du Luthéranisme*, par Seckendorf. S—n.

ALTHUSEN, ou ALTHUSIUS (JEAN), jurisconsulte, né vers le milieu du 16<sup>e</sup>. siècle, fut professeur en droit à Herborn, et syndic à Brême. Il publia, en 1605, à Herborn, un livre intitulé: *Politica methodice digesta*, remarquable par la hardiesse et l'exagération des principes politiques. L'auteur y soutient, entre autres opinions singulières, que les rois ne sont rien de plus que des magistrats; que le peuple est la source de toute majesté; que le peuple possède toute la souveraineté; qu'il peut changer à son gré, et même mettre à mort les maîtres qu'il s'est donnés, lorsqu'il en est mécontent. Ces maximes étranges, nées de l'esprit révolutionnaire qui se faisait remarquer dans le 16<sup>e</sup>. siècle, ont été reproduites dans le nôtre par des démagogues, qui croyaient dire quelque chose de nouveau. Le livre

A L T

eux dé-  
 arme re-  
 les idées  
 va aussi  
 aujourd-  
 li. Bayle  
 ait pro-  
 s autres  
 t dictés  
 eurent  
 ncipaux  
*ana, De*  
 lthusen  
 années  
 —D.  
 , d'une  
 7 naquit  
 chez les  
 n 1777,  
 nsieurs  
 es con-  
 té, des  
 ersation  
 pal ou-  
*Augus-*  
 -4. : il  
 re de la

texte latin, et quelques notes  
 Gaetano Antinori, in-4°. (*F*  
 cette traduction estimée, la *E*  
*que des Traducteurs*, de l'  
 vol. V, édit. de Milan, 1767.)  
 ALTILIUS (GABRIEL), un  
 poètes latins qui fleurirent  
 au 15<sup>e</sup>. siècle, naquit dans l  
 cate, au royaume de Naples,  
 d'autres auteurs, à Mantoue.  
 études à Naples, y fixa sa d  
 et eut pour amis Pontanus, S  
 et tous les gens de lettres celi  
 y florissaient alors. Il fut pe  
 du prince Ferdinand, qui de  
 en 1495, par la démission  
 père Alphonse II. Altilius fut  
 par Sixte IV, évêque de Pe  
 en 1471, et mourut en 1488.  
 Ughelli, dans son *Italia sacra*  
 Mazzuchelli, au contraire,  
 preuves et les rapprochement  
 sent mériter la préférence, il  
 évêché qu'après 1489, et  
 vers 1501. Il était membre de  
 mie qui s'assembloit chez P  
 et son autorité y était si gra

Alphonse II, avec Jean Galéas Sforce, duc de Milan. Il fut imprimé, avec cinq autres morceaux moins considérables du même auteur, dans le *Recueil des poésies latines* de Sannazar et de quelques autres poètes, à Venise, chez les Aldes, 1535, in-8°. L'épithalame seul fut inséré, depuis, dans les *Carmina illustrium poetarum italicorum* de Toscanus, et dans les *Delitiæ poetarum italicorum* de Gruter; on le retrouve, avec ses autres pièces, dans les belles éditions de Sannazar données par Coimino en 1719, 1731, 1751, et dans celle de Venise, 1752. Jules-César Scaliger, qui n'était pas prodigue d'éloges, loue beaucoup cet épithalame, *Poétic.*, lib. IV. Giraldis, Sannazar et Pontanus, ont comparé l'auteur aux poètes anciens : le dernier lui a dédié son *Traité de Magnificencia*; Sannazar a composé son épithalame, rapportée par Ughelli, dans l'*Italia sacra*, vol. VII, et qui n'est point dans les œuvres de ce poète. G—é.

ALTING (MENSO), né en 1541, à Fléda, dans l'Ost-Frise, fit ses études à Groningen, Munster, Hamm, Cologne et Heidelberg, et mourut premier pasteur, et président du consistoire, à Emden, en 1617. La lecture attentive de l'*Épître aux Romains* l'avait fait passer de l'église de Luther dans celle de Calvin, pour laquelle il a écrit des ouvrages de controverse contre Jean Ligorius et Eg. Hunnius. Sa *Vie* a été donnée par Uhbo Emmius. (*Voy. Saxii Onomast. litt.*, p. V, p. 541). S—a.

ALTING (HEM), théologien réformé, né en 1583, à Emden, mort en 1644, était fils du précédent. Après avoir fait ses études à Groningen et à Herborn, il accompagna le prince électoral du Palatinat dans ses voyages en France et en Angleterre, en qualité de précepteur. En 1615, il fut

nommé *professor locorum communium* à Heidelberg; en 1616, directeur du *Collegium sapientiæ*, et assista au synode de Dordrecht. Lors de la prise d'Heidelberg, par Tilly, il courut de grands dangers, auxquels il échappa par sa présence d'esprit et par un concours de circonstances heureuses. Après avoir crû quelque temps, sans trouver d'asyle ni d'emploi, il alla, en 1624, à la Haye, joindre son souverain, l'électeur Palatin, qui le remplaça auprès de son fils, et ne lui permit qu'en 1627 de reprendre ses fonctions d'instituteur académique. Dans cette année, il accepta la chaire de professeur de théologie à Groningen, qu'il occupa jusqu'à sa mort, accélérée par celle de sa fille aînée, qui le plongea dans la plus profonde mélancolie. Il ne manqua jamais de se rendre, au moins une fois chaque année, auprès de son ancien souverain fugitif, qui mettait en lui la plus entière confiance. Il fut un des coopérateurs de la *Nouvelle traduction de la Bible en langue hollandaise*, et un controversiste zélé, qui fit une guerre de plume vigoureuse aux sociniens, aux arminiens, et même aux adhérents de la confession d'Augsbourg. Ses nombreux ouvrages, dont Bayle n'a donné qu'une liste très-incomplète, n'ont plus qu'un intérêt historique. Nous nommerons cependant : *Explicatio catecheseos Palatinae*, Amstelod., 1646, in-4°; *Historia ecclesiastica Palatina*, ibid., 1644, in-4°; *Theologia historica*, ibid. e. a. in-4°. Ce dernier ouvrage est une des premières esquisses de l'*Histoire des dogmes chrétiens*, que les travaux des Allemands ont depuis élevé au rang d'une des branches les plus intéressantes de l'histoire de l'esprit humain, et H. Alting peut être envisagé comme un des devanciers les

## A L F

Augus-  
figies et  
ning. et  
rat. fu-  
Histor.  
Saxii  
(591).  
Thea-  
S—n.  
l'Henri,  
mort en  
e à Gros-  
s pleins  
ifférents  
es et de  
us bor-  
publica  
idemia-  
temica-  
Amster-  
Thesau-  
te rebus  
4<sup>e</sup>.; des  
tous les  
immaire

mestre de Groningen, né e  
mort en 1713, s'est distingué  
ouvrages topographiques, et  
palement par celui intitulé  
*Germania inferioris*, Am-  
1697, in-fol., et *Descriptio l-*  
*ter Scaldis portum veterem*  
*siam*, ib., 1701, in-fol. On tr-  
suite du dernier ouvrage,  
*Ptolemaica Germaniae Ma-*  
*expositione*, qui devait être  
curseur d'un grand travail s-  
mée, resté incomplet, ou  
inédit, comme son *Comun-*  
*in tabulam Peutingeri*. Le  
souvent changé de propriétaire  
sa mort (Voy. Saxii *Onoma-*  
p. 502, et p. V, p. 495).

ALTISSIMO, poète italien  
siècle. Crescimbeni prétend  
pelaît CRISTOFANO, qu'il était d-  
ce, et reçut, à cause de son  
couronne poétique, et le surn-  
ALTISSIMO. Le Quadrio croit  
ALTISSIMO était son nom de fam-

morale et de langue grecque à Berne. Savant distingué, il a publié un grand nombre de Mémoires concernant la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse, et a rédigé, conjointement avec Breitinger, le recueil intitulé : *Tempe Helvetica*, Zurich, 1735-43, 6 vol. in-8°. Il a donné les *Meletemata philolog. critica*, 3 vol. in-4°, 1753, et la *Description des glaciers de l'Helvétie*, Zurich, 1751-53, fig., en allemand. U—1.

ALTOMARI (DONAT AD), ALTOMARE (DONAT-ANTOINE), médecin et philosophe, né à Naples, vivait vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Ses écrits sont assez estimés; leur recueil a été imprimé, in-folio, à Lyon, en 1565 et 1597; Naples, en 1573; Venise, 1561, 1574 et 1600. Plusieurs Traités de cette collection ont paru séparément sous ces titres : I. *De utero generibus*, 1543; II. *Methodus de alteratione, concoctione, digestionis præparatione, ac purgatione, ex Hippocratis et Galeni sententiis*, Venetiis, 1547; Lyon, 1548; III. *Trium questionum nomenclaturarum in Galeni doctrinâ dilucidatarum compendium*, Venetiis, in-8°, 1550; IV. *De medendis humani corporis malis ars medica*, Naples, in-4°, 1553, Venetiis, 1558, in-8°, Lugduni, 1559, etc.; V. *De medendis febribus*, Naples, 1554, in-4°, 1562, in-4°; VI. *De manne differentiis ac viribus, deque eas dignoscendi viâ ac ratione*, Venet., 1562, in-4°; VII. *De vinaceorum facultate et usu*, Venet., 1562, in-4°. De Altomare professa la médecine; il est un des premiers qui aient avancé que la manne de la Calabre n'était pas une espèce de rosée, mais le fruit d'un arbre. Altomari joint en Italie d'une réputation méritée; seulement on peut lui reprocher d'être trop servile co-

piste de Galien. Victime de la calomnie de ses ennemis, il fut obligé de fuir Naples, de se réfugier à Rome, et il ne dut, par la suite, son retour dans sa patrie qu'à la protection du pape Paul IV, auquel il a dédié un de ses ouvrages. C. et A—N.

ALTON (RICHARD, comte d'), général au service d'Autriche, commandait dans les Pays-Bas, en 1789, lors de l'insurrection de ces provinces. Il eut d'abord, près de Tirlemont, quelques succès sur les insurgés; mais, lorsqu'ils se furent emparés de Gand, il concentra ses forces dans Bruxelles, d'où il sortit bientôt après, effrayé des mouvements qui se manifestaient parmi les habitants, et des progrès que faisait la désertion dans sa petite armée. Il mourut en se rendant à Vienne. — Son frère, le comte d'ALTON, servit d'abord contre les Turks, et ensuite contre les Français, en 1792. Il commanda un corps de troupes au siège de Valenciennes, et fut tué, le 24 août 1793, à la bataille livrée près de Dunkerque. K.

ALTORFER (ALBERT), peintre, qui tira son nom de la ville d'Altorf, dans le canton d'Uri, en Suisse, où il naquit, en 1488. L'époque où il vivait, et le pays qu'il habitait ne lui permettaient pas d'étudier son art dans les ouvrages des grands maîtres; aussi trouve-t-on, dans les siens, tout ce qui caractérise le goût des peintres gothiques, un défaut absolu de convenances, nulle intelligence de la perspective, et ce fini minutieux qui tombe dans l'insipidité. Cependant, comme Altorfer est le plus ancien artiste de son pays, et qu'on peut juger, par sa manière de dessiner, qu'il ne manquait pas d'un vrai talent, on a cru lui devoir une place dans ce Dictionnaire. Dans l'exposition des objets d'arts venant de Prusse, on a remar-

A L U

à la plu-  
présen-  
tion, et  
a aussi  
1578,  
enu sé-  
- r.  
archevê-  
n 1521,  
e. Nom-  
3, il ne  
près, à  
que le  
ni. Il fut  
Trente,  
ace, en  
l'étude  
ophie et  
de ré-  
ue pro-  
que  
ié de lui  
les Dé-  
primées  
les Dé-  
par lui,

Florence, et son père, homme  
rite, ne négligea rien pour so-  
cation. Elle parlait également l'  
talien et le français, et a con-  
dans ces deux langues, des ve-  
agréables, qui ont été imprimés  
les recueils du temps. L'abbé  
nous a conservé, dans le t. XIII  
*Bibliothèque française*, p. 44  
Ode qu'elle composa à la loue  
Louis Bellaud et de Pierre Pa-  
restaurateurs de la poésie prov.  
Cette petite pièce suffirait pou-  
ver que M<sup>lle</sup>. d'Altonvitis avait  
délicat et orné. Elle mourut  
seille, en 1606, et fut inhumée  
l'église des Grands-Carmes. J.  
Brémoud composa son épita-  
ph.

ALUNNO (FRANÇOIS), de F.  
vivait au 15<sup>e</sup>. siècle. Il était ma-  
ticien habile, et a laissé des ou-  
de philologie estimés : I. *des*  
*variations sur Pétrarque*, insérées  
l'édition de ce poète, Venise,  
in-8°; II. *les Richesses de la*

ans l'espace d'un denier.oute que l'empereur passa tier à en examiner le mer-ifice.

G—É.

ASTORGA (PIERRE DE), gnoI de l'ordre de S. Fran-t dans le 17<sup>e</sup>. siècle, alla et obtint à son retour la qualificateur de l'inquisi-e de procureur à la cour de blia un parallèle entre J.-C. ois , sous ce titre : *Natu-ium et gratiæ portentum*, l, 1651, in-fol., ouvrage és bizarres, à cause des rmités que l'auteur a cher-r entre le Sauveur et le son-on ordre. Quelques années mit au jour un autre ou-us le titre singulier de *odi indissolubiles de con-tis et conceptu ventris..... dro Magno VII. Pont. ndi aut scindindi*, Bruxel-in-8<sup>o</sup>.; 1663, in-4<sup>o</sup>. C'est de toutes les opinions et de isputes sur la conception de ge. Alva rapporte fidèlement e contre; et il cite tous les ont défendu la doctrine de , et tous ceux qui l'ont atta-avait publié, antérieure-*des chronologique* de tous ressés par les papes à l'or-François. Les livres qu'on er sont les moins volumi-plus raisonnables qu'il ait n a écrit une foule d'autres traordinaires, roulant tous ulée conception de la Vier-int des titres bizarres. C'est *seraphique*, in-fol., *le So-érité*, in-fol.; *les Rayons de la vérité*, in-fol.; *la hique*; *la Milice de l'im-onception*; *l'Abécédaire*, dont les trois premiers

volumes in-fol. ne contiennent que la lettre A, et beaucoup d'autres du même genre, dont on trouve la liste dans Antonio, *Bibliot. hisp.* Si la mort n'eût mis un terme à la fécondité d'Alva, ce moine eût porté son *Abécédaire* à 18 vol in-fol., et il eût publié en outre, selon sa promesse, une *Bibliothèque de la conception*, en 6 vol.; le *Bullarium* de son ordre, en 10 vol.; *la Vie de J.-C. dans le ventre de Marie*; *l'Arsenal des anges*, etc. Il mourut dans les Pays-Bas, en 1667.

D—G.

ALVARADO (DON PÉDRO D'), l'un des conquérants du Mexique, gouverneur de la province de Guatimala, et chevalier de l'ordre de St.-Jacques, naquit à Badajoz. Il accompagna Cortez au Mexique, en 1518; et, jeune encore, partagea la fortune et la gloire de ce conquérant, dont il devint un des principaux officiers. Chargé, en 1520, du commandement de la ville de Mexico, et de la garde de Montezuma, tandis que son général marchait contre Narvaez, il rassembla les Mexicains dans une fête publique; et, excité par l'appât de leurs bijoux et de leur parure, il fondit à l'improviste sur eux, avec ses soldats, en fit un grand carnage, et fut cause d'une insurrection générale. Alvarado, assailli par une multitude furieuse, fut délivré par Cortez, qui lui donna le commandement de son arrière-garde, lors de sa retraite du 1<sup>er</sup>. juillet 1520. Alvaro ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité; il franchit, à l'aide de sa lance, une ouverture, faite à la digue de Tlacapan, pour l'arrêter dans sa retraite, et qui depuis porta le nom de *Saut d'Alvarado*. D'autres Espagnols voulurent suivre son exemple, mais ils tombèrent dans le précipice, et y périrent misérablement. Cet exploit fit donner au lieute-



capitaine  
 revenant  
 à Mexico,  
 un corps  
 contribua  
 à la pro-  
 te colonie  
 gura, et  
 ocomesco  
 is de pou-  
 l passa en  
 renvoyé  
 ernement  
 é bientôt  
 sentit se  
 s grandes  
 n publiait  
 rou. Alva-  
 royaume  
 s dans les  
 , prit la  
 itre. Huit  
 r sa répu-  
 drapeaux.

courut plus de 500 lieues  
 inconnu, et revint au Mexique  
 cha peu de temps après con-  
 diens de Xalisco, qui s'étaient  
 tés; et atteint, dans la po-  
 l'ennemi, par une pierre  
 détachée d'un rocher, il mourut  
 1541, des suites de cet accident.  
 la réputation d'un des plus  
 des plus intrépides conquérans  
 Nouveau-Monde.

ALVARADO (ALPHONSE)  
 pitaine-général du Pérou,  
 gos, accompagna Pizarre dans sa  
 quête du Pérou, et fut chargé  
 1535, de la réduction de  
 Chachapugas. Rappelé à Lima  
 1537, lors du soulèvement des  
 ruviens, il dégagea cette ville  
 investie, marcha au secours  
 de Pizarre, assiégés dans Cuzco  
 plusieurs corps d'Indiens,  
 coup, se vit arrêté, sur le  
 l'Apurimac, par les troupes  
 gro, qui venait de se déclarer  
 contre lui.

et de punir ceux des re-avaient pris la fuite. De roubles ayant éclaté, en s les provinces de la Plata i, Alvarado y fut envoyé, ice royale, en qualité de néral; il déploya tant de de cranité, que les mé- dans la crainte des sup- mlèverent, et se donnèrent Girou pour chef. Alvarado tre Girou, en 1555, lui bataille à Chuquinca, la mourut de maladie et de e de temps après. B—P. ÈS ( FRANÇOIS ), né à en Portugal, vers la fin du , était aumônier du roi , en 1515, lorsque ce oya Edouard Galvao pour ir extraordinaire à David, nie. Alvarès fut nommé le cette ambassade, et ac- jusqu'à l'île de Camaran , Rouge, l'ambassadeur, qui vant que d'arriver en Abis- rès y attendit son succes- todrigo de Lima, avec le- va à la cour de Gondar , près son départ de Lis- sejournerent long-temps apire, alors presque incon- rès ne revint qu'en 1527. mpense, le roi lui donna e assez riche, et lui or- ompagner à Rome Zaga- ssadeur que le roi d'Abis- yait au pape. Alvarès a ivrage en portugais, sous : *Vraie information des Prêtre Jean*, selon ce *françois Alvarès*. Rien ne sser la candeur et la véra- voyageur, et son ouvrage urs un livre classique sur il décrit; il parut, en 1540, e, in-4. l.; l'édition en est

plus soignée que les autres éditions imprimées en Portugal, à la même époque. Alvarès dit, dans sa dédicace au roi Jean III, qu'il avait fait un voyage à Paris, exprès pour avoir de bons imprimeurs, et des caractères et des presses de la meilleure qualité. Il en a paru trois traductions; la 1<sup>re</sup>., en espagnol, par le P. Thomas Padilha, dont il y a plusieurs éditions; la 2<sup>e</sup>., en français, sous le titre *Historiale description de l'Ethiopie*, imprimée par Plantin, à Anvers, en 1558; la 3<sup>e</sup>., en italien, que l'on trouve dans la collection de *Voyages de Ramusio*. Paul Jove et Damien de Goes s'occupèrent à l'en- de la traduire en latin; mais le public n'a pas joui de leurs travaux. On se- rait tenté de croire que le petit ou- vrage de ce dernier, intitulé: *Fides moresque Ethiopum*, n'est qu'un aperçu qu'il a voulu donner de l'ou- vrage de François Alvarès. C—S—A.

ALVARÈS DE ORIENTE ( FERDI- NAND ), un des meilleurs poètes portu- gais, était né à Goa, dans l'Inde, dans le 15<sup>e</sup>. siècle, vers le commencement du règne du roi Sébastien. On a peu de détails sur sa vie; seulement on sait qu'il servait dans la marine royale, et qu'il était un des capi- taines de vaisseau de l'escadre que l'amiral Tellez commanda dans l'Inde, dans la vice-royauté de Moniz-Barreto. Son principal ouvrage, *Lusitania Transformada*, est dans le genre de la *Diana* de Montemayor ( *Voy. MONTEMAYOR* ). Le langage en est pur et harmonieux, et les peintures et descriptions souvent naturelles. Ce poème parut, pour la première fois, à Lisbonne, en 1607, in-8°. Le P. Foyos, oratorien, en a donné, il y a peu d'années, une édition très-soi- gnée. On a encore, de ce poète, une élégie fort estimée, et il a composé les



c II. Pendant la guerre pour la lion de la Bavière, il servit d'in-aire entre le roi de Prusse et ne cour électorale, entre l'ar-Frédéric et celle du prince Après avoir rempli 12 ans cette , il fut envoyé, en 1787, à la France, par le roi Frédéric-me II. En 1788, il occupa le poste en Hollande, et, en 1789, eterre. Il s'acquit partout une ration mérite, et servit utile-n pays. Rappelé de Londres en il fut mis à la tête du départ-es affaires étrangères. Son zèle activité le portèrent toujours aut dans les bonnes grâces du ne. Pendant son ministère, il insieurs établissements de bien-: Comme écrivain, il est connu *Essai d'un tableau chrono-des événements de la guerre, la paix de Munster, jusqu'à : Lübertsburg*. Berlin 1792, l est mort à Berlin, en 1802.

G—T.

IANO (BARTELEMI), général itiens, pendant la guerre et la Cambrai, se distingua par son fougueux et son impétuosité, 1 temps où la supériorité des françaises avait rendu crain-irconspects tous les autres gé-italiens. Avant d'entrer dans pes de la république, il servit, 7, sous les ordres du duc de , fils aîné d'Alexandre VI. général vénitien, il commença re par une glorieuse campagne en 1508, dans les Alpes Ju-, contre l'empereur Maximi-battit, à Cadore, les troupes idées par le duc de Brunswick, truisit, disent les historiens, dernier homme. L'année sui-l voulait attaquer les confédés battre en détail avant qu'ils

fussent réunis ; la circonspection du sénat de Venise, qui lui défendit l'of-fensive, fut cause de la perte de la bataille, à Ghiaradadda, le 14 mai 1509. Alviano, ayant eu 10,000 hommes tués, et lui même étant blessé au vi-sage, fut fait prisonnier par Louis XII. Ce général ne recouvra sa liberté qu'en 1515, lorsque les Vénitiens s'allièrent aux Français. Il fit, sur le duc de Mi-lan, la conquête de Brescia et de Ber-game ; il enferma Cardone, général des Espagnols, près de Vicence, de telle manière qu'il semblait ne pou-voir lui échapper : il suffisait de refu-ser le combat, et Cardone se serait vu forcé à poser les armes ; mais Ava-los, marquis de Pescaire, qui servait dans l'armée espagnole, sut si bien irriter l'orgueil d'Alviano, que celui-ci offrit la bataille, le 7 octobre 1513, à Creazzo, près de Vicence, et y fut battu. Alviano se releva encore de cet échec, par la conquête de Crémone et de Lodi. Il contribua beaucoup à la victoire de François I<sup>er</sup>. à Marignan, le 14 septembre 1515. Accouru avec moins de 300 cavaliers au secours de François I<sup>er</sup>, on lui annonce que la bataille est perdue : « Courage, mes amis, s'écrie Alviano ! nous en au-rons plus de gloire : suivez-moi seu-lement, et nous l'aurons bientôt re-gagnée. » Il attaqua aussitôt les Suis-ses, avec tant d'impétuosité, que ceux-ci crurent avoir toute l'armée véni-tienne sur les bras. Peu de temps après, le 7 octobre, il mourut de ma-ladie, vivement regretté par les Vé-nitiens, qui donnèrent une pension à son fils, et marièrent ses filles. Au milieu des camps, Alviano cultivait la littérature et la poésie. Il fonda une académie dans une bourgade qui lui appartenait, à Pordenone, dans le Frioul. Il en est sorti plusieurs hommes célèbres.

S. S—j.

re), ecclésiastique  
 cle, né en Traus-  
 s aux universités  
 talie, de Suisse  
 vint ministre des  
 ie. Son zèle pour  
 échaît l'engagea  
 se très - amice  
 e Pazmany, de-  
 Gran. Il écrivit,  
 plusieurs ouvra-  
 mi lesquels nous  
 qu'il publia, en  
 d'*Itinéraire ca-*  
*tamine*, dans cet  
 s deux religions,  
 rotistante, est la  
 rera jusqu'à la fin  
 omposa aussi une  
*ingue hongroise*,  
 par sa ressem-  
 s Lapons et des  
 t si éloignés des  
 grie, mais qui,  
 dis, avec ces der-  
 dont les siècles

carrière militaire ; on l'accu-  
 pacité et même de trahison.  
 justitia du moins sur cette di-  
 cusation, et son souverain  
 norait d'une bienveillance p-  
 parce qu'il avait reçu de lui  
 sur l'art de la guerre, le n-  
 1798, commandant-général  
 grie. Dans cette place, récom-  
 ses longs services, le baron  
 se fit généralement aimer.  
 Il mourut à Ofen, d'une ap-  
 oplexie, le 27 novembre  
 l'âge de 84 ans.

ALXINGER (JEAN-BAPTISTE)  
 poète célèbre, né à Vienne  
 janvier 1755. Son père était  
 en droit, et conseiller con-  
 l'évêque de Passaw. ALXIN-  
 études classiques sous le cé-  
 quaire Eckhel, conservateur  
 net des médailles de Vienne  
 sous sa direction, un goût  
 pour la lecture des anciens  
 bientôt par cœur la plupart  
 ouvrages : cette étude exer-

facilité à la fois élégante et , parurent les caractères de : il ne soutint pas sa réputation un *Nouveau Recueil de* imprimé à Vienne en 1794. et de ces poésies étaient des circonstance et des traductions en trouva la composition images triviales, et l'expression incorrecte ; mais il rétablit et assura sa gloire poétique , en *Doolin de Mayence*, épopée composée en dix chants (Vienne 18, 1787, in-8°.) ; *Bliomène* du même genre, Leipzig, en douze chants. Imitateur de Wieland, à qui il dédia son ouvrage, il fut, après lui, distingué de ceux qui, en faisant chevalerie le sujet de leurs romans épiques, prirent le meilleur pour donner aux siècles suivants des épopées vraiment nationales pour les Européens. En 1791, à une traduction de *Numa* de Florian. Il y a, dans la traduction, plus de verve et de chaleur que dans l'original ; mais elle est un peu froide, et souvent peu élégante : le dernier travail poétique qu'il fit ; il coopéra, dans la suite, à la traduction de plusieurs journaux, et fut nommé d'un patriotisme non démenti que vif. Après avoir été, pendant trois ans, secrétaire et inspecteur de la cour, il mourut, en 1797, d'une fièvre nerveuse. Sa chaleur dans l'âme, et de bonne humeur, il fut toujours des amis, et d'un commerce agréable dans le monde. Lié avec le prince aschka, qu'il regardait comme son principal soutien de la littérature allemande, il lui fit présent de 100 florins, et lui donna long-temps un logement dans sa maison. de vanité, et une conduite par

fois intempérante, sont des torts que l'on pardonne facilement à un poète, et ce sont les seuls qui lui aient été reprochés. C—T.

ALY. Voy. ALI.

ALY-CHYR (L'ÉMYR), grand homme d'état, et célèbre poète persan de la fin du 9<sup>e</sup>. siècle de l'hégire (15<sup>e</sup>. de J.-C.), descendait d'une des familles les plus illustres de la tribu de Djaghatay. Behadur, son père, qui occupait un poste éminent à la cour de Babour Behadur, le fit élever avec des soins auxquels répondirent parfaitement ses heureuses dispositions. Il occupa d'abord une place importante à la cour d'Aboul-Câcem-Babour. Ce sulthan, ami des lettres, se plaisait à entendre les poésies qu'Aly-Chyr composait en persan et en turk, et il avait une telle affection pour leur auteur, qu'il l'appelait son fils. Babour étant mort, Aly-Chyr se retira à Méched, où il se livra à son goût pour l'étude ; mais les troubles survenus dans le Khorâçan l'obligèrent à se retirer à Samarcand. La réputation qu'il s'était acquise était trop grande pour qu'il fût oublié des souverains. Hocéin Myrzâ, étant devenu maître du Khorâçan, pria Ahmed Myrzâ, roi de la Transoxane, de lui renvoyer Aly-Chyr. Ahmed s'empressa de satisfaire le sulthan ; et, pour témoigner à Aly-Chyr la considération qu'il avait pour sa personne, il le fit escorter par un cortège brillant. Arrivé à Hérât, l'émyr Aly-Chyr fut reçu du sulthan et de toute sa cour avec les distinctions les plus flatteuses. Il eut d'abord le sceau royal, et, peu après, devint chef du diwan ou conseil, et enfin grand-vizyr. Le soin des affaires ne pouvait distraire Aly-Chyr de ses goûts, et il soupirait toujours après la retraite et l'étude. Lorsqu'il eut rempli ce poste éminent pendant plusieurs années, il

## A L T

Augus-  
*fugies et*  
*ning. et*  
*rat. ju-*  
*Histor.*  
 6; Saxii  
 t 591).  
 i *Thea-*  
 S—n.  
 l'Henri,  
 mort en  
 e à Gro-  
 s pleins  
 ifférents  
 es et de  
 ous bor-  
*publica*  
*ndemia-*  
*demica-*  
 Amster-  
*Thesau-*  
*de rebus*  
 4°; des  
 tous les  
 ammaire

mestre de Groningen, né e  
 mort en 1713, s'est distingué  
 ouvrages topographiques, et  
 palement par celui intitulé  
*Germaniæ inferioris*, Am-  
 1697, in-fol., et *Descriptio*  
*ter Scaldis portuum veterem*  
*siam*, ib., 1701, in-fol. On tre  
 suite du dernier ouvrage,  
*Ptolemaica Germaniæ Ma-*  
*expositione*, qui devait être  
 curseur d'un grand travail s-  
 mée, resté incomplet, ou  
 inédit, comme son *Conu-*  
*in tabulam Peutingeri*. Le  
 souvent changé de propriétaire  
 sa mort (*Koy. Saxii Onom-*  
 p. 502, et p. V, p. 495).

ALTISSIMO, poète italien  
 siècle. Crescimbeni prétend  
 pelait CRISTOFANO, qu'il était d-  
 ce, et reçut, à cause de son  
 couronne poétique, et le sur-  
 rissimo. Le Quadrio croit  
 simo était son nom de fam-

morale et de langue grecque à Berne. Savant distingué, il a publié un grand nombre de Mémoires concernant la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse, et a rédigé, conjointement avec Breitinger, le recueil intitulé : *Tempe Helvetica*, Zurich, 1755-45, 6 vol. in-8°. Il a donné les *Meletemata philolog. critica*, 3 vol. in-4°, 1753, et la *Description des glaciers de l'Helvétie*, Zurich, 1751-53, fig., en allemand. U—1.

ALTOMARI (DONAT AB), ALTOMARE (DONAT-ANTOINE), médecin et philosophe, né à Naples, vivait vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Ses écrits sont assez estimés; leur recueil a été imprimé, in-folio, à Lyon, en 1565 et 1597; Naples, en 1575; Venise, 1561, 1574 et 1600. Plusieurs Traités de cette collection ont paru séparément sous ces titres : I. *De utero gerentibus*, 1545; II. *Methodus de alteratione, concoctione, digestionis præparatione, ac purgatione, ex Hippocratis et Galeni sententiâ*, Venetiis, 1547; Lyon, 1548; III. *Trium questionum nondum in Galeni doctrinâ dilucidatarum compendium*, Venetiis, in-8°, 1550; IV. *De medendis humani corporis malis ars medica*, Naples, in-4°, 1553, Venetiis, 1558, in-8°, Lugduni, 1559, etc.; V. *De medendis febribus*, Naples, 1554, in-4°, 1562, in-4°; VI. *De manna differentis ac viribus, deque eas dignoscendi vidæ ratione*, Venet., 1562, in-4°; VII. *De vinaceorum facultate et usu*, Venet., 1562, in-4°. De Altomare professa la médecine; il est un des premiers qui aient avancé que la manne de la Calabre n'était pas une espèce de rosée, mais le fruit d'un arbre. Altomari jonit en Italie d'une réputation méritée; seulement on peut lui reprocher d'être trop servile co-

piste de Galien. Victime de la calomnie de ses ennemis, il fut obligé de fuir Naples, de se réfugier à Rome, et il ne dut, par la suite, son retour dans sa patrie qu'à la protection du pape Paul IV, auquel il a dédié un de ses ouvrages. C. et A—K.

ALTON (RICHARD, comte d'), général au service d'Autriche, commandait dans les Pays-Bas, en 1789, lors de l'insurrection de ces provinces. Il eut d'abord, près de Tirlemont, quelques succès sur les insurgés; mais, lorsqu'ils se furent emparés de Gand, il concentra ses forces dans Bruxelles, d'où il sortit bientôt après, effrayé des mouvements qui se manifestaient parmi les habitants, et des progrès que faisait la désertion dans sa petite armée. Il mourut en se rendant à Vienne. — Son frère, le comte d'ALTON, servit d'abord contre les Turcs, et ensuite contre les Français, en 1792. Il commanda un corps de troupes au siège de Valenciennes, et fut tué, le 24 août 1793, à la bataille livrée près de Dunkerque. K.

ALTORFER (ALBERT), peintre, qui tira son nom de la ville d'Altorf, dans le canton d'Uri, en Suisse, où il naquit, en 1488. L'époque où il vivait, et le pays qu'il habitait ne lui permettaient pas d'étudier son art dans les ouvrages des grands maîtres; aussi trouve-t-on, dans les siens, tout ce qui caractérise le goût des peintres gothiques, un défaut absolu de convenances, nulle intelligence de la perspective, et ce fini minutieux qui tombe dans l'insipidité. Cependant, comme Altorfer est le plus ancien artiste de son pays, et qu'on peut juger, par sa manière de dessiner, qu'il ne manquait pas d'un vrai talent, on a cru lui devoir une place dans ce Dictionnaire. Dans l'exposition des objets d'arts venant de Prusse, on a remar-



A L U

à la plu-  
présen-  
tion, et  
a aussi  
1578,  
enu sé-  
l - 7.  
archevê-  
n 1521,  
e. Nom-  
8, il ne  
près, à  
que le  
ui. Il fut  
Trente,  
nce, en  
à Pénde  
ophie et  
t de ré-  
ue pro-  
que que  
ié de lui  
i les Dé-  
primées  
t les Dé-  
par lui,

Florence, et son père, homme  
rite, ne négligea rien pour so-  
cation. Elle parlait également l'  
alien et le français, et a cou-  
dans ces deux langues, des ve-  
agréables, qui ont été imprimés  
les recueils du temps. L'abbé  
nous a conservé, dans le t. XIII  
*Bibliothèque française*, p. 44  
Ode qu'elle composa à la loue  
Louis Bellaud et de Pierre Pa-  
restaurateurs de la poésie prov.  
Cette petite pièce suffirait pou-  
ver que M<sup>lle</sup>. d'Altonvitis avait  
délicat et orné. Elle mourut  
seille, en 1606, et fut inhumée  
l'église des Grands-Carmes. J.  
Brémont composa son épitaphe.

ALUNNO (FRANÇOIS), de F  
vivait au 15<sup>e</sup>. siècle. Il était mé-  
ticien habile, et a laissé des ou-  
de philologie estimés : I. *des*  
*variations sur Pétrarque*, insérée  
l'édition de ce poète, Venise,  
in-8°; II. *les Richesses de la*

dans l'espace d'un denier. Joute que l'empereur passa à en examiner le mérite.

G—É.

Y ASTORGA (PIERRE DE), agnol de l'ordre de S. François dans le 17<sup>e</sup>. siècle, alla , et obtint à son retour la qualification de l'inquisiteur de procureur à la cour de plia un parallèle entre J.-C. François, sous ce titre : *Nati- gium et gratiæ portentum*, id, 1651, in-fol., ouvrage dees bizarres, à cause des formités que l'auteur a cher- ir entre le Sauveur et le son ordre. Quelques années a mit au jour un autre ou- ous le titre singulier de *odi indissolubiles de con- itis et conceptu ventris..... ndro Magno VII. Pont. endi aut scindindi*, Bruxel- , in-8<sup>o</sup>.; 1665, in-4<sup>o</sup>. C'est de toutes les opinions et de disputes sur la conception de rge. Alva rapporte fidèlement le contre; et il cite tous les ont défendu la doctrine de s, et tous ceux qui l'ont atta- a avait publié, antérieure- *ndex chronologique* de tons dressés par les papes à l'or- François. Les livres qu'on iter sont les moins volumi- s plus raisonnables qu'il ait en a écrit une foule d'autres traordinaires, roulant tous culée conception de la Vier- ant des titres bizarres. C'est *séraphique*, in-fol., *le So- vérité*, in-fol.; *les Rayons de la vérité*, in-fol.; *la phi- que*; *la Milice de l'im- conception*; *l'Abécédaire* , dont les trois premiers

volumes in-fol. ne contiennent que la lettre A, et beaucoup d'autres du même genre, dont on trouve la liste dans Antonio, *Bibliot. hisp.* Si la mort n'eût mis un terme à la fécondité d'Alva, ce moine eût porté son *Abécédaire* à 18 vol in-fol., et il eût publié en outre, selon sa promesse, une *Bibliothèque de la conception*, en 6 vol.; le *Bul- larium* de son ordre, en 10 vol.; *la Vie de J.-C. dans le ventre de Ma- rie*; *l' Arsenal des anges*, etc. Il mourut dans les Pays-Bas, en 1667.

D—G.

ALVARADO (DON PÉDRO D'), l'un des conquérants du Mexique, gouverneur de la province de Guatimala, et chevalier de l'ordre de St.-Jacques, naquit à Badajoz. Il accompagna Cortez au Mexique, en 1518; et, jeune encore, partagea la fortune et la gloire de ce conquérant, dont il devint un des principaux officiers. Chargé, en 1520, du commandement de la ville de Mexico, et de la garde de Montezuma, tandis que son général marchait contre Narvaez, il rassembla les Mexicains dans une fête publique; et, excité par l'appât de leurs bijoux et de leur parure, il fondit à l'improviste sur eux, avec ses soldats, en fit un grand carnage, et fut cause d'une insurrection générale. Alvarado, assailli par une multitude furieuse, fut délivré par Cortez, qui lui donna le commandement de son arrière-garde, lors de sa retraite du 1<sup>er</sup>. juillet 1520. Alvaro ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité; il franchit, à l'aide de sa lance, une ouverture, faite à la digue de Tlacapan, pour l'arrêter dans sa retraite, et qui depuis porta le nom de *Saut d'Alvarado*. D'autres Espagnols voulurent suivre son exemple, mais ils tombèrent dans le précipice, et y périrent misérablement. Cet exploit fit donner au heu-

capitaine  
 revenant  
 Mexico,  
 un corps  
 contribu  
 atière du  
 e la pro  
 e colonie  
 gura , et  
 ocomesco  
 is de pou  
 l passa en  
 renvoyé  
 ernement  
 ré bientôt  
 sentit se  
 s grandes  
 n publiait  
 rou. Alva  
 royaume  
 s dans les  
 , prit la  
 être. Huit  
 r sa répu  
 drapeaux.

courut plus de 500 lieues  
 inconnu, et revint au Mexique  
 cha peu de temps après con  
 diens de Xalisco, qui s'étaient  
 tés; et atteint, dans la po  
 l'ennemi, par une pierre  
 détachée d'un rocher, il mourut  
 1541, des suites de cet accident.  
 la réputation d'un des plus  
 des plus intrépides conquérants  
 Nouveau-Monde.

ALVARADO (ALPHONSE)  
 pitaine-général du Pérou,  
 gos, accompagna Pizarre dans sa  
 quête du Pérou, et fut chargé  
 1535, de la réduction de  
 Chachapugas. Rappelé à Lima  
 1537, lors du soulèvement  
 ruviens, il dégagea cette  
 investie, marcha au secours  
 de Pizarre, assiégés dans Cuzco  
 plusieurs corps d'Indiens  
 coup, se vit arrêté, sur le  
 l'Apurimac, par les troupes  
 gro, qui venait de se déclarer  
 indépendant.

et de punir ceux des troubles ayant éclaté, en 1555, dans les provinces de la Plata. Alvarado y fut envoyé, en qualité de général, en qualité de général; il déploya tant de cruauté, que les mécontents dans la crainte des supplices se donnèrent à Girou pour chef. Alvarado mourut de maladie et de faiblesse peu de temps après. — **FRANÇOIS** (FRANÇOIS), né à Lisbonne, en Portugal, vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle, était aumônier du roi Philippe II, en 1515, lorsque ce prince envoya Edouard Galvao pour servir d'extraordinaire à David, roi d'Abissinie. Alvarès fut nommé chef de cette ambassade, et accompagna jusqu'à l'île de Camaran, au Cap Vert, l'ambassadeur, qui venait de partir en Abissinie. Alvarès y attendit son successeur, Rodrigo de Lima, avec lequel il alla à la cour de Gondar. Après son départ de Lisbonne, il séjourna long-temps en Espagne, alors presque inconnu; il ne revint qu'en 1527. Le roi, en récompense, le roi lui donna une pension assez riche, et lui ordonna d'accompagner à Rome Zaganus, ambassadeur que le roi d'Abissinie envoyait au pape. Alvarès a écrit un ouvrage en portugais, sous le titre de *Vraie information des Prêtres Jean*, selon ce que rapporte *François Alvarès*. Rien ne peut excuser la candeur et la véridicité d'un voyageur, et son ouvrage est un livre classique sur l'Abissinie; il décrit, en 1540, les mœurs, les usages, et il a composé les

plus soignée que les autres éditions imprimées en Portugal, à la même époque. Alvarès dit, dans sa dédicace au roi Jean III, qu'il avait fait un voyage à Paris, exprès pour avoir de bons imprimeurs, et des caractères et des presses de la meilleure qualité. Il en a paru trois traductions; la 1<sup>re</sup>, en espagnol, par le P. Thomas Padilha, dont il y a plusieurs éditions; la 2<sup>e</sup>, en français, sous le titre *Historiale description de l'Ethiopie*, imprimée par Plantin, à Anvers, en 1558; la 3<sup>e</sup>, en italien, que l'on trouve dans la collection de *Voyages de Ramusio*. Paul Jove et Damien de Goes s'occupèrent à l'environ de la traduire en latin; mais le public n'a pas joui de leurs travaux. On se serait tenté de croire que le petit ouvrage de ce dernier, intitulé: *Fides moresque Ethiopum*, n'est qu'un aperçu qu'il a voulu donner de l'ouvrage de François Alvarès. — **C.—S.—A.**

**ALVARÈS DE ORIENTE** (FERDINAND), un des meilleurs poètes portugais, était né à Goa, dans l'Inde, dans le 15<sup>e</sup> siècle, vers le commencement du règne du roi Sébastien. On a peu de détails sur sa vie; seulement on sait qu'il servait dans la marine royale, et qu'il était un des capitaines de vaisseau de l'escadre que l'amiral Tellez commanda dans l'Inde, dans la vice-royauté de Moniz-Barreto. Son principal ouvrage, *Lusitania Transformada*, est dans le genre de la *Diana* de Montemayor (Voy. MONTMAYOR). Le langage en est pur et harmonieux, et les peintures et descriptions souvent naturelles. Ce poème parut, pour la première fois, à Lisbonne, en 1607, in-8°. Le P. Foyos, oratorien, en a donné, il y a peu d'années, une édition très-soignée. On a encore, de ce poète, une élégie fort estimée, et il a composé les

le Pal-  
S—A.  
jésuite  
ère, en  
langues  
out dans  
ne qu'il  
putation  
occupa  
ordre,  
c. 1583.  
De  
publiée,  
2, à Lis-  
os pres-  
ordre,  
e d'édi-  
ses avec  
ient pas  
es Kess,  
rent des  
la com-  
manuel  
oins cé-  
s, pon-

théologiens mitigés de l'écol-  
teur Angelique. Il admettait,  
ple, dans les justes, un pouvoir  
d'accomplir les commandemens  
dépendamment de la grâce,  
quoiqu'il convint que le pe-  
pouvait jamais être réduit à l'  
cette grâce. Pascal a beauco-  
ses lecteurs, dans ses *Pro*  
aux dépens de ce système  
a composé des *Commenta*  
Isaie, et sur la *Somme de*  
mas; il est encore l'auteur des  
suivants: *De incarnatione d*  
*bi disput.* 80, Lugduni, 1611.  
*De origine Pelagianæ hæ*  
Trani, 1629, in-4°. — Un au-  
REZ (Diego), jésuite, natif de  
mort vers l'an 1617, a publié  
vrage intitulé: *Decisio casu*  
*rentium in articulo mortis*  
1604. L'auteur s'y est désigné  
nom de *Melchior Zambran*  
fin, deux autres ALVAREZ  
suites, ont publié quelques

c II. Pendant la guerre pour la ion de la Bavière, il servit d'inaire entre le roi de Prusse et ne cour électorale, entre l'ar Frédéric et celle du prince . Après avoir rempli 12 ans cette , il fut envoyé, en 1787, à la France, par le roi Frédéric-me II. En 1788, il occupa le oste en Hollande, et, en 1789, eterre. Il s'acquit partout une ration méritée, et servit utile- u pays. Rappelé de Londres en il fut mis à la tête du départe- es affaires étrangères. Son zèle activité le portèrent toujours ant dans les bonnes grâces du ue. Pendant son ministère, il usieurs établissements de bien- . Comme écrivain, il est connu *Essai d'un tableau chrono- des événements de la guerre, la paix de Munster, jusqu'à Hübertsburg*. Berlin 1792, l est mort à Berlin, en 1802.

G—T.

IANO (BARTREMI), général itiens, pendant la guerre et la Cambrai, se distingua par son : fougueux et son impétuosité, 1 temps où la supériorité des françaises avait rendu crain- irconspéct tous les autres gé- italiens. Avant d'entrer dans pes de la république, il servit, 7, sous les ordres du duc de , fils aîné d'Alexandre VI. général vénitien, il commença re par une glorieuse campagne , en 1508, dans les Alpes Ju- , contre l'empereur Maximi- battit, à Cadore, les troupes idées par le duc de Brunswick, itruisit, disent les historiens, dernier homme. L'année sui- l voulait attaquer les confédé- es battre en détail avant qu'ils

fussent réunis ; la circonspection du sénat de Venise, qui lui défendit l'of- fensive, fut cause de la perte de la ba- taille, à Ghiaradadda, le 14 mai 1509. Alviano, ayant eu 10,000 hommes tués, et lui même étant blessé au vi- sage, fut fait prisonnier par Louis XII. Ce général ne recouvra sa liberté qu'en 1515, lorsque les Vénitiens s'allièrent aux Français. Il fit, sur le duc de Mil- lau, la conquête de Brescia et de Ber- game ; il enferma Cardone, général des Espagnols, près de Vicence, de telle manière qu'il semblait ne pou- voir lui échapper : il suffisait de refu- ser le combat, et Cardone se serait vu forcé à poser les armes ; mais Ava- los, marquis de Pescaire, qui servait dans l'armée espagnole, sut si bien irriter l'orgueil d'Alviano, que celui- ci offrit la bataille, le 7 octobre 1513, à Creazzo, près de Vicence, et y fut battu. Alviano se releva encore de cet échec, par la conquête de Crémone et de Lodi. Il contribua beaucoup à la victoire de François I<sup>er</sup>. à Marignan, le 14 septembre 1515. Accouru avec moins de 300 cavaliers au secours de François I<sup>er</sup>., on lui annonce que la bataille est perdue : « Courage, mes » amis, s'écrie Alviano ! nous en au- » rons plus de gloire : suivez-moi seu- » lement, et nous l'aurons bientôt re- » gagnée. » Il attaqua aussitôt les Suis- ses, avec tant d'impétuosité, que ceux- ci crurent avoir toute l'armée véni- tienne sur les bras. Peu de temps après, le 7 octobre, il mourut de ma- ladie, vivement regretté par les Vé- nitiens, qui donnèrent une pension à son fils, et marièrent ses filles. Au milieu des camps, Alviano cultivait la littérature et la poésie. Il fonda une académie dans une bourgade qui lui appartenait, à Pordenone, dans le Frioul. Il en est sorti plusieurs hommes célèbres.

S. S—j.

A L X

siastique.  
 en Tran-  
 université  
 e Suisse  
 istre des  
 èle pour  
 'engagea  
 - animée  
 ny, de-  
 l'écrivit,  
 s ouvra-  
 els nous  
 blia, en  
 aire ca-  
 dans cet  
 eligions,  
 te, est la  
 u'à la fin  
 aussi une  
 ngroise,  
 ressem-  
 is et des  
 gnés des  
 ais qui,  
 ces der-  
 s siècles

carrière militaire ; on l'accu-  
 pait et même de trahison  
 justifia du moins sur cette d-  
 cusation, et son souverain  
 norait d'une bienveillance p-  
 pare qu'il avait reçu de lui  
 sur l'art de la guerre, le n-  
 1798, commandant-généra-  
 grie. Dans cette place, réco-  
 ses longs services, le baron  
 se fit généralement aimer.  
 Il mourut à Ofen, d'une at-  
 titude, le 27 novembre  
 l'âge de 84 ans.

ALXINGER (JEAN-BAPTISTE)  
 poète célèbre, né à Vien-  
 janvier 1755. Son père était  
 en droit, et conseiller con-  
 l'évêque de Passau. Alxin-  
 études classiques sous le cé-  
 quaire Eckhel, conservate-  
 net des médailles de Vien-  
 sous sa direction, un goût  
 pour la lecture des ancien-  
 bientôt par cœur la plupa-  
 ouvrages : cette étude exci-  
 talent le plus heureux de sa

e facilité à la fois élégante et e, parurent les caractères de it : il ne soutint pas sa réputation un *Nouveau Recueil de* imprimé à Vienne en 1794. art de ces poésies étaient des e circonstance et des traductions en trouva la composition s images triviales, et l'expression incorrecte ; mais il rétablit et assantôt sa gloire poétique, en : *Doolin de Mayence*, épopée resque en dix chants (Vienne zig, 1787, in-8°) ; *Bliom*oème du même genre, Leipzig, en douze chants. Imitateur de Wieland, à qui il dédia ier ouvrage, il fut, après lui, distingué de ceux qui, en failla chevalerie le sujet de leurs ions épiques, prirent le moyen de donner aux siècles es des épopées vraiment nées pour les Européens. En 1791, ia une traduction de *Numa lius*, de Florian. Il y a, dans aduction, plus de verve et de que dans l'original ; mais elle gale, et souvent peu élégante ; le dernier travail poétique ger ; il coopéra, dans la suite, à ction de plusieurs journaux, et preuve d'un patriotisme non éclairé que vif. Après avoir été, it trois ans, secrétaire et inspecteur spectacle de la cour, il mourut, nai 1797, d'une fièvre nerveuse. e chaleur dans l'âme, et de gaieté l'humeur, il fut toujours déses amis, et d'un commerce le dans le monde. Lié avec le Haschka, qu'il regardait comme s principaux soutiens de la litte allemande, il lui fit présent 000 florins, et lui donna longun logement dans sa maison. a de vanité, et une conduite par

fois intempérante, sont des torts que l'on pardonne facilement à un poète, et ce sont les seuls qui lui aient été reprochés.

G—r.

ALY. Voy. ALL.

ALY-CHYR (اَلْأَمِير), grand homme d'état, et célèbre poète persan de la fin du 9<sup>e</sup>. siècle de l'hégire (15<sup>e</sup>. de J.-C.), descendait d'une des familles les plus illustres de la tribu de Djaghatay. Behadur, son père, qui occupait un poste éminent à la cour de Babour Behadur, le fit élever avec des soins auxquels répondirent parfaitement ses heureuses dispositions. Il occupa d'abord une place importante à la cour d'Aboul-Câcem-Babour. Ce sulthan, ami des lettres, se plaisait à entendre les poésies qu'Aly-Chyr composait en persan et en turk, et il avait une telle affection pour leur auteur, qu'il l'appelait son fils. Babour étant mort, Aly-Chyr se retira à Méched, où il se livra à son goût pour l'étude ; mais les troubles survenus dans le Khorâçan l'obligèrent à se retirer à Samarcand. La réputation qu'il s'était acquise était trop grande pour qu'il fût oublié des souverains. Hocéin Myrzâ, étant devenu maître du Khorâçan, pria Ahmed Myrzâ, roi de la Transoxane, de lui renvoyer Aly-Chyr. Ahmed s'empressa de satisfaire le sulthan ; et, pour témoigner à Aly-Chyr la considération qu'il avait pour sa personne, il le fit escorter par un cortège brillant. Arrivé à Hérât, l'émyr Aly-Chyr fut reçu du sulthan et de toute sa cour avec les distinctions les plus flatteuses. Il eut d'abord le sceau royal, et, peu après, devint chef du diwan ou conseil, et enfin grand-vizir. Le soin des affaires ne pouvait distraire Aly-Chyr de ses goûts, et il soupirait toujours après la retraite et l'étude. Lorsqu'il eut rempli ce poste éminent pendant plusieurs années, il



e seconde  
u gouver-  
ta encore  
s années  
a vie s'é-  
étude. Il  
s en turk  
oujours le  
ss, et plu-  
scrits. Ses  
à des fon-  
Il mourut  
wel, 906  
J--N.  
yatte, roi  
cône vers  
ontinua la  
immencée  
uavant pas  
ressources  
iple com-  
eux, dans  
régue. Il  
ériens qui  
la ville de  
Glazomè-

ALYM - GUÉRAI, 54.  
Crimée, cousin et kalgha  
(lieutenant) d'Arslan, fut e  
la Porte Othomane, pour lui  
Il se conduisit avec autant d'in  
que d'inhumanité. Il augm  
sidérablement les impôts e  
vances que les Noghaïs pa  
khan de Crimée, leur souv  
Tatars ne supportèrent d'  
vexations que par égard pou  
ses frères qui étaient leur  
neurs particuliers; mais, l'un  
étant mort vers l'année  
ayant été remplacé par un  
khan, à l'exclusion de ses an  
cette infraction aux lois  
tales de ces peuples excita d  
mures: une disette affreuse  
à Constantinople, obligea l  
qui la Porte demanda des vi  
tirer des Noghaïs. Quoique  
eussent du superflu, dont il  
pas fâchés peut-être de se  
exactions que l'on commit à  
leur causèrent les plus vifs

le tous les grains qu'elle tire des s du Danube. Une mesure aussi ble eut tout le succès qu'on de- en attendre; le vizyr fut obligé andonner son protégé. Alym-Gué- ecut l'ordre positif de sa déposi- dans la nuit du 21 octobre 1758, partit pour se rendre en Romélie. lle a été, dit Peyssonnel, la fin du ne court et malheureux d'Alym- icraï-Khan, ce prince indéfinis- le, le plus judicieux, le plus airé, le plus éloquent, le plus te, le plus libéral et le plus aim- : qui ait jamais peut-être gouverné : Tatars; celui qui s'est le plus mal duit, qui a commis le plus de ites, qui a fait le plus d'injustices, à a fait le moins de bien, et qui est rti le plus détesté, malgré son resse et son ambition. » L—s.

LYPIUS, d'Antioche, architecte génieur, vivait sous le règne de n-l'Apostat, auquel il dédia une rription géographique de l'ancien de. On a cru reconnaître cette raphie dans un abrégé très-court Godefroy a publié, pour la pre- fois, en grec et en latin, à Genève 1628, in-4°.; mais rien ne prouve l'ouvrage soit d'Alypius. Au reste, rétendu texte grec, publié par nes Godefroy, a été forgé d'après la uction latine, qui est très-ancienne ès-mal faite. On voit, par les lettres ulien qui nous sont restées, qu'Aly- était poète, et qu'il avait com- idé en Angleterre, où sa douceur a fermeté lui avaient fait beaucoup meur. Ce fut lui que Julien char- de faire reconstruire le temple de isalem; mais le ciel sembla se dé- et contre cette entreprise, et les riers, épouvantés par les feux que erre ébranlée vomissait autour ix, furent contraints d'abandon- leurs travaux. Huit ans après, Aly-

pius fut accusé, avec un nombre infini d'autres personnes, d'avoir eu recours à la magie pour savoir quel serait le successeur de Valens; il fut banni; et tous ses biens furent confisqués. Dans son exil, il eut la consolation d'apprendre que son fils Hiéroclès, accusé avec lui et condamné à mort, avait été sauvé d'une manière inespérée. Cet infortuné avait été appliqué à la torture, et tellement maltraité, qu'il n'avait plus rien d'intact. On le conduisait au dernier supplice, lorsque le peuple ému de pitié demanda sa grâce à l'empereur, et l'obtint. L—S—E.

ALYPIUS, philosophe d'Alexandrie, en Egypte, contemporain de Jamblique, était fort petit, et peu au-dessus de la taille d'un pygmée; mais il avait l'esprit très-subtil, et était un dialecticien habile, à ce que dit Eunnapius, qui, pour en donner la preuve, rapporte une question qu'il fit à Jamblique. Ces deux philosophes s'étant rencontrés, Alypius lui dit: « Tout » riche est, ou injuste lui-même, ou » fils d'un homme injuste, qu'en pen- » sez-vous? » Cette question absurde parut si subtile à Jamblique, qu'il n'y répondit pas, mais rechercha la connaissance d'Alypius. Il donnait ses leçons de vive voix, et n'avait jamais rien écrit. Il mourut, dans sa patrie, à un âge très-avancé, et Jamblique écrivit sa vie. C—R.

ALYPIUS, auteur grec, dont il nous reste un Traité, ou plutôt, un fragment sur la musique; la meilleure édition est celle que Meibomius a donnée, en grec et en latin, dans le recueil intitulé: *Antiquæ musicæ auctores septem*, Amstelod., 1652, 2 vol. in-4°. On ne sait pas à quelle époque a vécu cet Alypius; on croit, cependant, qu'il était un peu antérieur à Ptolémée. C—R.

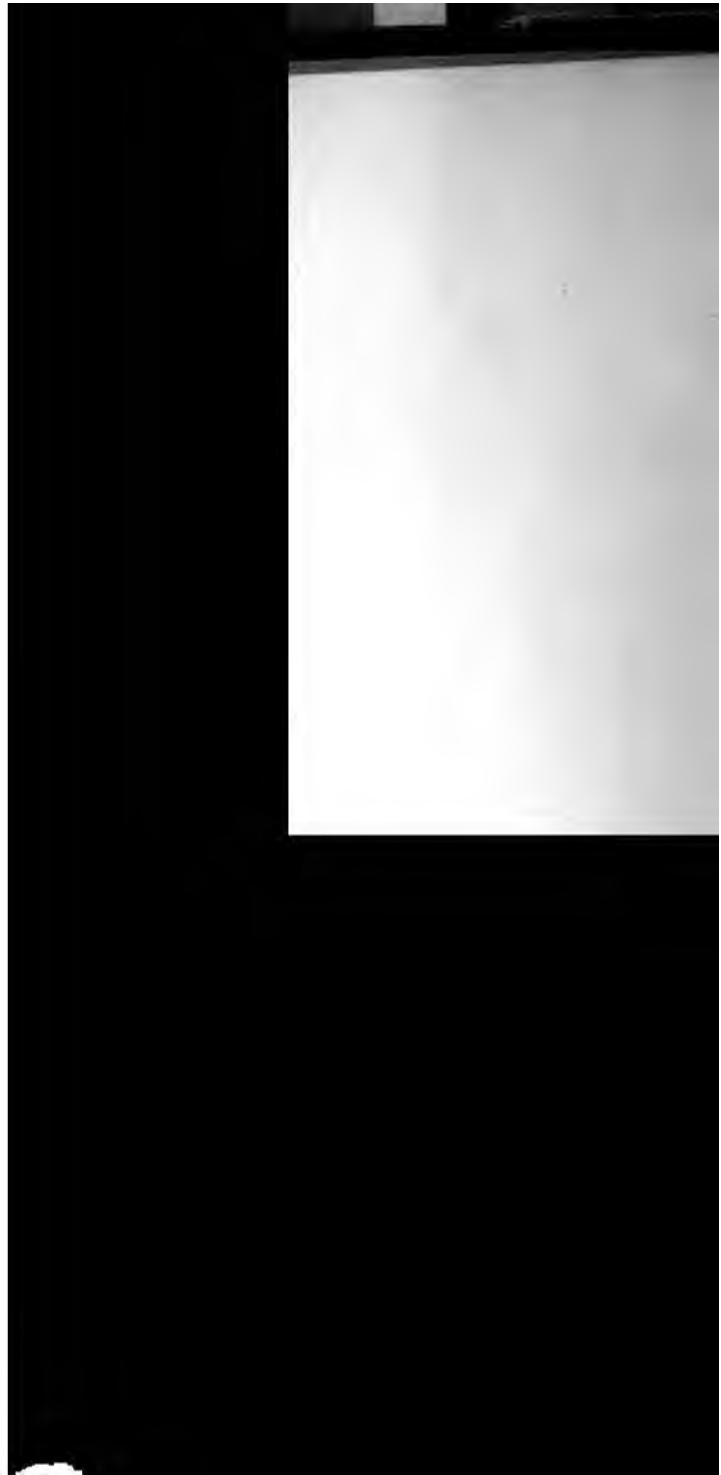
ALZATE Y RAMIREZ (dor

## A I. Z

, astronome et distingué, il le 18. siècle, e d'observations out relativement ellites de Jupiterité très-réel, ter ses compa- sciences physi- le *Literatura*, is à Mexico, con- lonner à la jeu- çout des sciences Alzate avait em- tique ; c'était un ivité souvent im- proche-t-on d'a- et de s'être livré fois. Il était cor- émie des sciences travaux astrono-

miques, on a de lui : I. *Carte de l'Amérique septentrionale*, dédiée à l'Académie royale de Paris, 1768; II. *Esta Geografia de la Nueva España modo de perfeccionarla*, Pe Mexico, dicemb., 1772, n°. IV. *Mapa del Arzobispado de Mexico* : c'est une Carte manuscrite en 1768, revue par en 1772, mais peu estimée. V. *Relation sur différents objets de la Géographie naturelle*, adressée à l'Académie des sciences de Paris, et imprimée dans la relation du *Voyage de Comte de Cayenne*, 1772. VI. *Mémoire sur la limite des neiges éternelles, au volcan Perote*, par Alzate à encore corrigé la relation de la Vallée (environs) de Mexico par don Carlos de Sigüenza y Góngora, 1772.









LEDON LIBRARY



Bancroft Collection  
Purchased in 1893.



